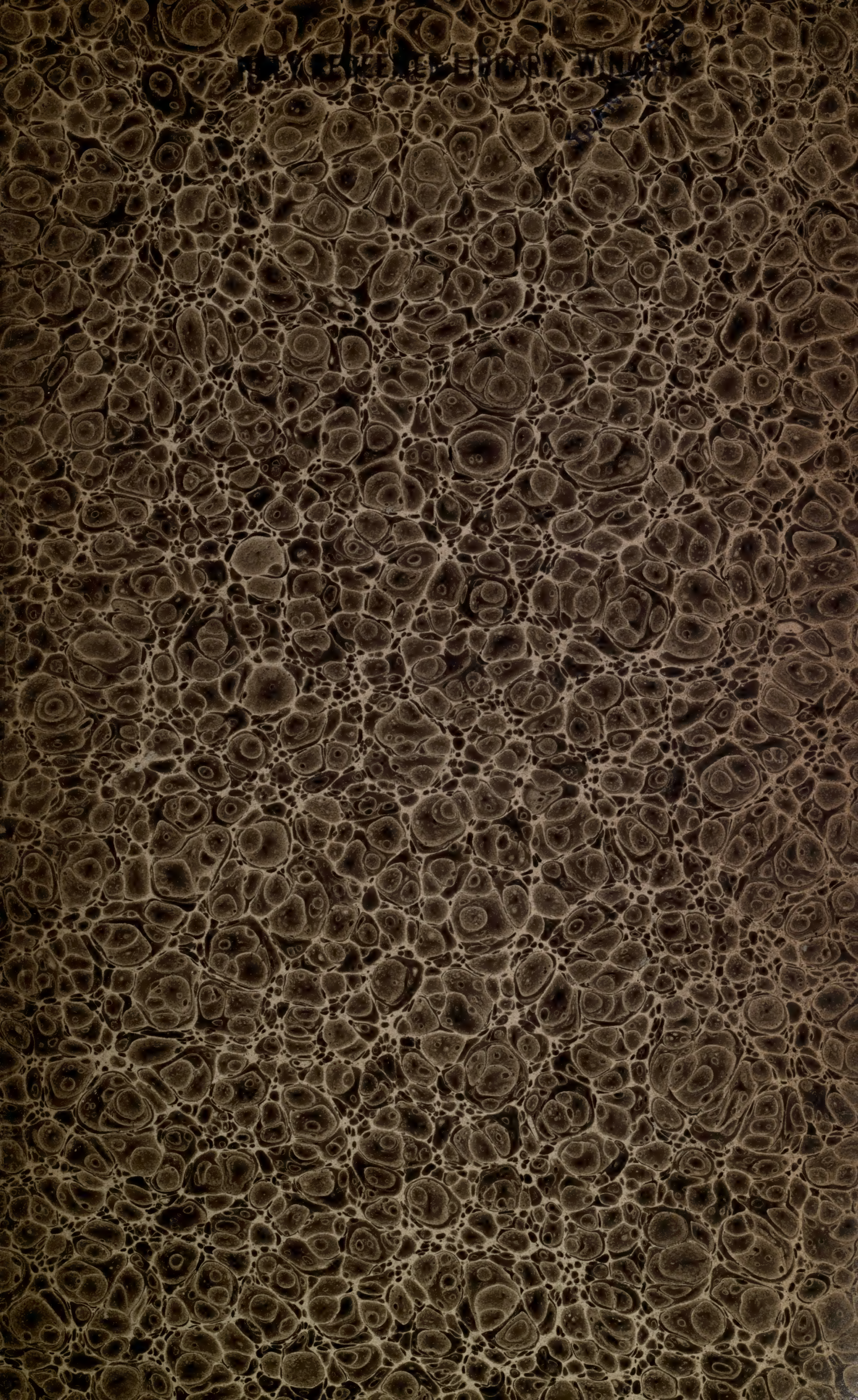

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 9902


ΕΥCΕΒΕΙΑ
ΜΟΥCΙΚΗ
ΓΥΜΝΑCΤΙΚΗ


LIBRARY



LES PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

TOME PREMIER






UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LES

PETITS BOLLANDISTES

VIES DES SAINTS

de l'Ancien et du Nouveau Testament

des Martyrs, des Pères, des Auteurs sacrés et ecclésiastiques

DES VÉNÉRABLES ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ

NOTICES SUR LES CONGRÉGATIONS ET LES ORDRES RELIGIEUX

Histoire des Reliques, des Pèlerinages, des Dévotions populaires, des Monuments dus à la piété

depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui

D'APRÈS LE PÈRE GIRY

dont le travail, pour les Vies qu'il a traitées, forme le fond de cet ouvrage

LES GRANDS BOLLANDISTES QUI ONT ÉTÉ DE NOUVEAU INTÉGRALEMENT ANALYSÉS

SURIUS, RIBADENEIRA, GODESCARD, BAILLET, LES HAGIOLOGIES ET LES PROPRES DE CHAQUE DIOCÈSE

tant de France que de l'Etranger

ET LES TRAVAUX, SOIT ARCHÉOLOGIQUES, SOIT HAGIOGRAPHIQUES, LES PLUS RÉCENTS

Avec l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ et de la Sainte Vierge, des Discours sur les Mystères et les Fêtes
une Année chrétienne
le martyrologe romain, les martyrologes français et les martyrologes de tous les Ordres religieux
une Table alphabétique de tous les Saints connus, une autre selon l'ordre chronologique
une autre de toutes les Matières répandues dans l'Ouvrage, destinée aux Catéchistes, aux Prédicateurs, etc.

Par Mgr Paul GUÉRIN

CAMÉRIER DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

SEPTIÈME ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET CONSIDÉRABLEMENT AUGMENTÉE
(Huitième tirage)

TOME PREMIER

DU 1er AU 26 JANVIER



PARIS

BLOUD ET BARRAL, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, RUE MADAME, ET RUE DE RENNES, 59

—

1888

APPROBATIONS ET FÉLICITATIONS

NOTA. Nous devons la place d'honneur à la lettre du Saint-Père : les autres pièces sont placées par ordre de date.

Lettre de Notre Saint Père le Pape PIE IX.

Rome, 19 août 1874.

« Très-vénéré et très-honoré Seigneur,

« Notre Saint-Père le Pape, Pie IX, a reçu, avec votre lettre, le recueil des Vies des Saints, ayant pour titre : *Les Petits Bollandistes,* dont vous lui avez offert en hommage la septième édition. Comme, grâce à vos soins laborieux, cette édition contient des améliorations et des additions considérables, c'est un motif pour le Saint-Père de penser que cette publication, qui tend à l'édification et à l'utilité des fidèles, trouvera un accueil encore plus favorable auprès des âmes pieuses, et produira heureusement une moisson plus abondante de fruits salutaires. En conséquence, Sa Sainteté accorde volontiers son suffrage à vos études, dont vous faites un emploi si louable, et dont Elle espère reconnaître par elle-même le mérite dès qu'elle aura le loisir de parcourir vos volumes.

« En attendant, le Saint-Père, touché des sentiments délicats de vénération et d'attachement que vous lui avez exprimés et des devoirs que vous lui avez rendus avec tant de noblesse de cœur, appelle sur vous, avec une paternelle affection, la plénitude des secours célestes et de la bonté divine ; en gage de quoi, Il vous accorde, avec une vive tendresse, la bénédiction apostolique.

« C'est un plaisir pour moi de porter ces choses à votre connaissance, par ordre du Souverain Pontife ; je profite avec empressement de l'occasion qui m'est offerte, pour vous témoigner ma considération la plus distinguée, et suis, de cœur,

« Honoré Seigneur, votre dévoué,

« Ch. Nocella,

« *Secrétaire du Saint-Père pour les lettres latines* [1] ».

---

1. Voici le texte latin :

REVERENDISSIME DOMINE DOMINE OBSERVANTISSIME,

Excepit Sanctissimus Dominus Pius IX cum tuis litteris sacrorum fastorum opus inscriptum *Les Petits Bollandistes*, quod septima editione evulgatum Ipsi dono obtulisti. Cum a te diligenter curatum fuerit, uti ex acceptis litteris Sanctitas Sua intellexit, ut hæc editio superioribus emendatior et auctior evaderet, argumentum inde sumpsit Pater Beatissimus, ut firmiter reputet opus istud, quod sua natura ad ædificationem et utilitatem fidelium tendit, majorem apud piorum cœtum gratiam inventurum, et uberiorem salutarium fructuum messem feliciter esse relaturum. Industriam itaque tuam tam laudabiliter collocatam benevole commendavit, non dubitans quin ejus egregium specimen sit habiturus, cum tua volumina pervolutandi Ipsi occasio se offerat. Interea eximiis tuæ devotionis sensibus et officio devinctus, quod erga Se tanta cum animi nobilitate explevisti, cælestis præsidii et benignitatis plenitudinem tibi paterno cum affectu adprecatur, et in ejus auspicium Apostolicam Benedictionem tibi ipsi peramanter impertit.

Gratum mihi est hæc tibi ex Pontificiis mandatis significare, ac libenter data occasione utens, ut meam præcipuam existimationem tibi testatam faciam, sum ex animo

Tui, Reverendissime Domine Domine observantissime,

Ad officia paratus

CAROLUS NOCELLA.

Sanctissimi Domini ab epistolis latinis.

Romæ, die 19 *Augusti* 1874.

APPROBATIONS ET LETTRES DE FÉLICITATION

RELATIVES AUX ÉDITIONS PRÉCÉDENTES

Lettre de Monseigneur GUIBERT, alors archevêque de Tours aujourd'hui archevêque de Paris.

Tours, le 15 février 1865.

« Monsieur l'Abbé,

« J'ai reçu l'exemplaire de la *Vie des Saints*, du Révérend Père Giry, que vous avez la bonté de m'offrir. Je vous en remercie très-sincèrement. C'est dans le Père Giry que j'ai lu la *Vie des Saints* dans mon enfance. Ce livre avait autrefois sa place au foyer des familles chrétiennes. quoiqu'il fût imprimé dans le format in-folio : l'exemplaire que vous avez bien voulu m'envoyer est d'un format plus commode, et j'y trouve un très-grand nombre de vies qui manquaient aux anciennes éditions. En complétant et en continuant jusqu'à nos jours l'œuvre du Père Giry, vous avez, Monsieur l'Abbé, rendu un vrai service aux études religieuses et aux familles chrétiennes. Combien il serait à désirer qu'un tel livre fût universellement répandu! Que ne donne-t-on à lire aux jeunes gens la *Vie des Saints* du Père Giry, au lieu de toutes ces productions futiles, ennuyeuses, souvent pleines de dangers? la jeunesse y gagnerait pour la vertu comme pour le bon goût, car les récits du Père Giry sont écrits avec plus d'agrément et de charme que tous ces fades romans qu'on imprime chaque jour et qui corrompent le goût autant que les mœurs.

« Je fais donc les vœux les plus sincères pour que l'œuvre du Père Giry, à laquelle vos corrections et vos additions donnent une plus grande valeur, obtienne tout le succès qu'elle mérite.

« Agréez, Monsieur l'Abbé, avec tous mes remerciements, l'assurance de mes sentiments très-dévoués.

« † J. Hipp., *archevêque de Tours* ».

Lettre de Monseigneur GUERRIN, évêque de Langres.

Langres, le 4 février 1867.

« Mon cher Abbé,

« Lorsque, de concert avec quelques-uns de vos confrères du collége de Saint-Dizier, vous avez entrepris de rééditer et de remettre en lumière l'excellente *Vie des Saints* du Père Giry, j'ai applaudi à ce projet et j'en ai désiré sincèrement la réussite. Rien, en effet, ne me paraissait plus propre à réveiller les chrétiens de notre temps de leur indifférence, à les désabuser des faux biens de ce monde, à tourner leurs pensées et leurs désirs vers le ciel, à leur inspirer, en un mot, l'amour et la pratique de la vertu, que la *Vie des Saints*, qui en offre à la fois de si éloquentes leçons et de si touchants exemples. Je croyais et je crois encore que ce qui contribuait si puissamment autrefois à entretenir, dans les familles, l'esprit chrétien — la lecture de la *Vie des Saints* — est aujourd'hui un des meilleurs moyens de le faire rentrer, ou de le ranimer là où il s'éteint, ou d'où il est malheureusement banni depuis longtemps.

Le succès que je vous souhaitais, vous l'avez obtenu : la preuve en est dans la rapidité avec laquelle se sont écoulées, toujours avec quelque amélioration, les nombreuses éditions que vous avez publiées à des intervalles assez rapprochés. Je vous en félicite et j'en bénis la Providence.

« Maintenant que, désireux d'offrir au clergé et à la classe lettrée quelque chose de plus complet et de plus parfait à tous égards, vous entreprenez sous ce titre : *Les Petits Bollandistes*, une nouvelle publication dans laquelle rien n'est négligé, sous le rapport de l'érudition, de la critique et du goût, pas plus que sous le rapport typographique, et qui est de nature à satisfaire les plus scrupuleuses exigences, je ne puis que donner mon approbation et des éloges bien mérités à une œuvre aussi intéressante, aussi consciencieuse, aussi riche et aussi utile, qui vous a coûté des recherches immenses et des soins infinis, mais qui, par le bien qu'elle doit produire, vous dédommagera sans doute amplement de vos peines.

« A en juger par les quatre premiers volumes, dont vous avez bien voulu me faire hommage, et dont je vous remercie bien sincèrement, je crois pouvoir vous présager un succès qui dépassera vos prévisions.

« Agréez, mon cher Abbé, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments aussi affectueux que dévoués.

« † J....., *évêque de Langres* ».

Depuis, l'auteur a reçu un suffrage encore plus auguste : nous voulons parler de la distinction dont le Saint-Père l'a honoré. Voici un court extrait d'une lettre où il l'annonçait lui-même :

« Appelé à Rome, où j'eus le bonheur de passer trois mois (mai, juin, juillet 1868), de voir presque quotidiennement Pie IX, de contempler ce visage dont on ne se lasse jamais, et qui se grave ineffaçablement dans les cœurs, j'obtins une audience particulière qui fut longue et délicieuse. Je pus jouir pleinement de la voix angélique du vénéré Pontife, lui offrir mes écrits : *Les Petits Bollandistes* et les *Conciles*, et recevoir sa vivifiante bénédiction, d'où l'on se relève plus fort pour de nouveaux labeurs. Le Saint-Père s'enquit avec un vif intérêt de la publication de *Baronius*, ce qu'il fait chaque fois que l'on porte à Sa Sainteté un nouveau volume. Je n'abuserai pas de vos moments en vous énumérant toutes les preuves que m'ont données de leur bienveillance les plus hauts personnages. J'arrive tout de suite au comble que le Saint-Père a mis à ses bontés : « Sa Sainteté a daigné m'admettre au nombre de ses camériers d'honneur en habit violet ».

Ce trait de la bonté paternelle du Saint-Père sera un nouveau lien qui m'unira encore plus indissolublement au Saint-Siége, une nouvelle obligation de me rendre moins indigne de si grandes faveurs, de me consacrer tout entier aux seuls travaux qui tendent à la gloire de Dieu, à l'utilité de l'Eglise et au bien des âmes ».

APPROBATIONS ET LETTRES DE FÉLICITATION

RELATIVES A LA SEPTIÈME ÉDITION

(Voir ci-dessus la lettre du Saint-Père)

Lettre de Monseigneur FOULON, évêque de Nancy.

Nancy, le 18 décembre 1872.

« Monsieur l'Abbé,

Je connaissais déjà, par les éloges autorisés qu'il a reçus, l'immense travail auquel vous vous êtes livré sur les *Vies des Saints*, et j'estimais que la meilleure recommandation d'un pareil ouvrage, c'est qu'en peu d'années vous en ayez publié six éditions successives. Vous voulez bien me faire hommage de la septième, dont M. l'abbé Guillaume est venu m'apporter hier, de votre part, les cinq premiers volumes, et je ne veux point tarder à vous dire combien je vous suis reconnaissant de cette bonne pensée.

« Mon premier soin a été de faire connaissance avec le livre et de me rendre compte de votre méthode. Je l'ai fait en lisant les introductions et les préfaces, et en m'arrêtant à deux ou trois vies de Saints pour me bien pénétrer du plan que vous avez suivi.

« Cette prise de possession provisoire est tout à fait à votre avantage. Comme critique et comme onction, vous avez facilement la palme sur Ribadeneira et Godescard, mais vous l'emportez infiniment sur tous les deux par ce que les anciens appelaient *lucidus ordo*. De plus, vous êtes complet, et enfin vous donnez des renseignements et des détails qui manquaient absolument dans les *Vies des Saints*, et qu'il fallait chercher très-laborieusement et souvent sans succès chez les Bollandistes.

« Par tous ces mérites, votre œuvre m'attire singulièrement. Permettez-moi de vous féliciter de la faveur exceptionnelle qu'elle a obtenue, et aussi d'en féliciter le temps où nous vivons. C'est en effet un indice consolant de vie chrétienne que de se reprendre à aimer et à relire les vies des Saints. Je fais des vœux pour que ces lectures saines et robustes puissent remplacer peu à peu au foyer de la famille les livres malsains et frivoles, et je ne serais point même fâché qu'elles pussent nous débarrasser de certains ouvrages de parti, sans doctrine et sans onction, sans portée et sans style, dont on encombre trop complaisamment les bibliothèques chrétiennes.

« Agréez, Monsieur l'Abbé, avec tous mes remerciements, l'assurance de mon bien affectueux dévouement.

« Joseph *évêque de Nancy.* »

Approbation de S. E. le cardinal DONNET, archevêque de Bordeaux.

« Nous, Ferdinand-François-Auguste Donnet, par la grâce de Dieu et du Siége apostolique, cardinal-prêtre de la sainte Eglise romaine, du titre de Sainte-Marie *in Vid*, archevêque de Bordeaux, primat d'Aquitaine.

« Approuvons et recommandons les *Petits Bollandistes, Vies des Saints*, publiées par Mgr Paul Guérin, camérier de Sa Sainteté Pie IX. Cet ouvrage justifie son titre. Ce sont de vraies vies de Saints par les éléments dont elles se composent et par la forme qu'elles ont revêtue sous la plume de l'auteur. La piété n'y nuit point à la critique, et la critique n'y dérobe rien à la piété. Cette précieuse collection a sa place marquée dans toute bibliothèque ecclésiastique et chrétienne. Nul ne la lira sans y puiser dans le doux commerce des Saints l'amour de Jésus-Christ et de son Eglise.

« Donné à Bordeaux, le 2 janvier 1873, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contre-seing du secrétaire de l'archevêché.

« † Ferd. card. Donnet,
« *archevêque de Bordeaux* ».

Lettre de S. Em. le cardinal DONNET, archevêque de Bordeaux.

Bordeaux, le 2 janvier 1873.

« Monsieur l'Abbé,

« Je vous remercie des cinq premiers volumes de votre septième édition des *Petits Bollandistes*. Avant une lecture qui sera pour moi pleine de charme et d'édification, il m'a suffi de les parcourir rapidement pour constater avec quelle consciencieuse exactitude et au prix de quelles recherches vous avez rempli votre programme. Dresser, de tous les martyrologes connus, le martyrologe le plus étendu et le plus complet ; après les Papes et les Saints célébrés chaque jour par l'Eglise universelle, donner place de préférence, dans le choix des *Vies*, à nos Saints de France ; conduire le récit jusqu'aux plus récentes péripéties de leurs reliques et de leur culte ; le confirmer et le compléter par les monuments de l'iconographie, tel est l'immense plan que vous avez réalisé.

« Il est surtout un caractère qui le recommande et dont je vous félicite vivement. Vous n'avez pas eu peur du surnaturel. Vous n'avez rien de commun avec l'école qui, sous prétexte de critique, voulut dépouiller nos vies des Saints de tout merveilleux. Vous admettez avec raison ces miracles que l'Eglise a consacrés par ses légendes liturgiques et qui ont laissé dans les anciens écrits, dans les plus vieilles traditions, de si profonds et si constants souvenirs. Par suite, vous restituez à nos églises de France la gloire de leurs origines apostoliques et de leur christianisme au Ier siècle.

« Parmi elles, je suis particulièrement reconnaissant de la place que vous donnez à celles du siége de Bordeaux. J'ai rencontré avec bonheur, au 3 février, page 236 de votre second volume, la dissertation si étendue de notre glorieuse tradition de sainte Véronique, liée à celle de saint Martial. C'est à bon droit qu'elle « vous semble avoir établi d'une manière invincible la thèse de « l'existence et de la mission de sainte Véronique ».

« Avec ses améliorations si capitales et ses avantages de typographie et d'acquisition, votre publication, Monsieur l'Abbé, est destinée à un plein succès. Elle sera un trésor pour tous les hommes qui aiment l'histoire, la science et la piété.

« Recevez, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

« † Ferd. card. Donnet,
« *archevêque de Bordeaux* ».

Lettre de feu Monseigneur BOUDINET, évêque d'Amiens.

Amiens, le 2 janvier 1873.

« Monseigneur,

« Je viens de parcourir les cinq premiers volumes de votre septième édition des *Petits Bollandistes*, et je m'empresse de vous dire qu'elle m'a paru incontestablement supérieure aux précédentes. Le texte de Giry, qui fait le fonds de cette utile publication, a été de plus en plus modifié, et le vieil hagiographe s'est souvent effacé devant des travaux plus mûris et plus spéciaux. Je ne veux pas dire que ceux du Père Giry n'aient une valeur réelle : l'auteur analyse bien les

documents recueillis dans les *Acta Sanctorum*, il sème ses récits de pieuses réflexions et vise surtout à édifier; mais l'esprit de critique lui fait trop souvent défaut, comme à Ribadeneira et à plusieurs autres anciens hagiographes qu'on a eu tort de rééditer sans les amender; il semblerait que la réaction contre l'école de Baillet et de Godescard ait précipité dans un excès contraire.

« Vous avez su, Monseigneur, éviter ces exagérations et vous conformer aux sages principes de la critique historique, tantôt en reproduisant, tantôt en analysant les travaux récents d'hagiographie, publiés dans nos provinces. Quand ces ouvrages locaux vous ont fait défaut, vous avez eu recours aux Propres liturgiques où l'on trouve, en général, des notices assez substantielles sur des personnages dont la réputation n'a pas toujours franchi les limites diocésaines et dont les Bollandistes ne s'étaient pas occupés. Enfin, et je vous en félicite, vous vous êtes adressé à un certain nombre d'ecclésiastiques instruits, qui vous ont fourni des renseignements précieux sur le culte actuel, les reliques et l'iconographie des Saints.

« Je me fais un plaisir d'approuver cette publication qui doit rendre un véritable service au clergé et aux fidèles. En mettant à part l'incomparable collection des *Acta Sanctorum*, c'est assurément le recueil hagiographique le plus complet, le plus intéressant, le plus édifiant et le plus en harmonie avec les recherches de la science contemporaine.

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de mes sentiments respectueux et bien dévoués.

« † Jacques-Antoine, *évêque d'Amiens* ».

Lettre du R. P. Dom Paul PIOLIN, bénédictin de la Congrégation de France.

Abbaye de Solesmes, ce 30 janvier 1873.

« Monseigneur,

« Je suis enfin en mesure de répondre à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : mais il m'a fallu plusieurs semaines, car les cinq premiers volumes de vos *Vies des Saints*, sur lesquels vous me demandiez mon avis, sont si remplis de faits que la lecture ne s'en accomplit pas en quelques heures. Cette lecture, du reste, toujours instructive et édifiante, n'est jamais accompagnée de fatigue, par la beauté des caractères, la variété des événements et le charme de la narration. Il m'a semblé qu'il y avait partout une grande exactitude à analyser les meilleurs documents, sauf en un ou deux endroits, comme il arrive presque nécessairement dans un ouvrage aussi étendu.

« Il me semble aussi que vous avez constamment et scrupuleusement suivi le plan que vous vous étiez tracé et qui était le meilleur, puisqu'il était le plus propre à donner une idée exacte de la tradition de chaque Eglise sur ses annales hagiographiques.

« Par ce grand travail, Monseigneur, vous avez rendu un important service à l'Eglise et à tous les fidèles, qui ne sauraient guère faire de lecture plus fructueuse et pour leur édification et pour leur instruction.

« Veuillez agréer l'assurance du profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, votre très-humble serviteur.

« D. Paul Piolin ».

Lettre de Monseigneur PIE, évêque de Poitiers.

Poitiers, le 6 septembre 1873.

« Monseigneur,

« Les dix volumes déjà publiés de vos *Petits Bollandistes* nous promettent un recueil hagiographique des plus complets, des plus édifiants et des plus intéressants. Et comme il n'y a pas de lecture plus saine et plus salutaire que celle de la vie des serviteurs de Dieu glorifiés par l'autorité de l'Eglise et par la foi et la piété des peuples, vous pouvez vous applaudir d'avoir rendu un service éminent à la religion et au peuple fidèle.

« Croyez, Monseigneur, à mon respectueux et entier dévouement.

« † Louis-Edouard, *évêque de Poitiers* ».

Lettre de Monseigneur LYONNET, archevêque d'Alby.

Château de Soult-Berg, le 22 juin 1874.

« Monseigneur,

« Je ne me trouvais pas dans ma ville épiscopale lorsque votre lettre y est arrivée avec les volumes qui l'accompagnaient.

« En ce moment, je parcourais, malgré la chaleur qu'il faisait, la partie méridionale de mon diocèse que je n'avais pas visitée depuis quelques années.

« Il me serait, par conséquent, difficile de vous dire, à cette heure, ce que je pense de la principale publication que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

« On a besoin, quand on veut examiner sérieusement un ouvrage de cette importance, de le lire, à tête reposée, avec tout le recueillement qu'exige une œuvre pleine de recherches.

« Ce que malheureusement nous ne pouvons faire, lorsqu'on est obligé, chaque jour, de changer de domicile pour vaquer à toutes sortes de travaux plus ou moins absorbants.

« Mais n'importe, je ne veux pas rentrer dans ma ville épiscopale sans vous envoyer, avec mes remerciements pour votre délicate attention, ma pleine et entière adhésion aux éloges si bien mérités qu'une foule de mes vénérés collègues se sont fait un plaisir de vous adresser.

« Comme eux, je pense que vous avez rendu un véritable service à la religion par la publication de vos *Petits Bollandistes*.

« Rien n'est onctueux et suave comme cette lecture. On se sent pénétré, malgré soi, de je ne sais quel charme. Il y a, dans les exemples des Saints, une lumière qui éclaire, et une chaleur qui vivifie.

« Personne, du reste, ne sait mieux que vous exposer et coordonner les récits dont abonde la vie de ces grands serviteurs de Dieu. Vous savez donner à chaque trait, avec la place qui lui convient, le ton et la couleur qui le font ressortir.

« Je ne manquerai pas, rentré chez moi, de reprendre cette lecture avec plus d'attention.

« Veuillez, en attendant, recevoir de nouveau, avec mes sincères félicitations, l'assurance de mes plus distingués et dévoués sentiments.

« ✝ J. P., *archev. d'Alby* ».

Lettre de Monseigneur SAIVET, évêque de Mende.

Mende, le 29 juin 1874.

« Monseigneur,

« Je vous remercie des *Petits Bollandistes* que vous voulez bien m'offrir. Je connaissais déjà ce bel ouvrage, mais cette septième édition me paraît plus agréable, et surtout plus complète que les précédentes. C'est assurément une des meilleures collections de Vies de Saints qui puisse être offerte aux fidèles. C'est aussi l'un des meilleurs livres que l'on puisse faire lire dans le temps présent. Que Dieu vous aide à le propager, Monseigneur; c'est un des vœux les plus chers à mon cœur.

« Agréez, avec mes remerciements, Monseigneur, mon plus affectueux dévouement.

« ✝ Frédéric, *évêque de Mende* ».

Lettre de Monseigneur FOURNIER, évêque de Nantes.

Nantes, le 14 juillet 1874.

« Monsieur l'Abbé,

« La lecture aussi instructive qu'attachante de vos *Petits Bollandistes* se recommande à tous les fidèles. Tout se trouve réuni dans votre ouvrage : une sage et sérieuse érudition, l'intérêt des faits les plus beaux de l'humanité, et de l'histoire générale de l'Eglise, qui se déroule à travers ces prairies émaillées des fleurs des Saints.

« Quel livre peut réunir d'aussi grandes choses, et pénétrer plus utilement les âmes ?

« Reviennent nos vieilles mœurs chrétiennes, qui rendaient journalières, dans les familles, ces

lectures saines et fortifiantes, et la sève divine de la religion reprenant son empire, les siècles de foi et de grandes vertus renaîtront sur la terre.

« Votre recueil pourra contribuer puissamment à ce grand résultat. C'est donc une bonne œuvre et une grande œuvre que vous avez accomplie.

« Veuillez en agréer, Monsieur l'Abbé, mes sincères félicitations, ainsi que l'expression de ma considération respectueuse.

« † FÉLIX, *évêque de Nantes.* »

Lettre de Monseigneur SEBAUX, évêque d'Angoulême.

Angoulême, le 8 septembre 1874.

Monseigneur,

« Vous m'avez fait l'honneur de m'offrir un exemplaire de la dernière édition de votre *Vie des Saints.*

« J'ai regretté que mes nombreuses occupations ne me permissent pas de l'étudier aussi sérieusement que je l'aurais désiré; mais l'impression qui m'est restée de ce que j'en ai pu voir, et le rapport qu'on m'en a fait sur ma demande, lui sont très favorables.

« D'un côté, le nombre de *vies* que vous donnez, et de l'autre, la manière dont elles sont écrites, concourent à rendre cet ouvrage complet et intéressant. Il n'est pas jusqu'aux *Tables*, dont vous l'avez fait suivre, qui n'aient leur utilité précieuse et qui ne méritent des éloges.

« Aussi, est-ce bien volontiers que je vous offre, avec mes remerciements, mes bien sincères félicitations.

« Je vous prie d'agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments respectueux.

« † A. L., *évêque d'Angoulême.* »

Lettre de Monseigneur l'évêque de Troyes.

Troyes, le 16 novembre 1878.

Monsieur,

« Je suis heureux de joindre mon approbation à toutes celles que d'illustres évêques ont déjà données aux PETITS BOLLANDISTES. Il n'y a pas de *Vie des Saints* plus complète, et je crois qu'on ne saurait en désirer de plus savante, ni de plus pieuse.

« L'auteur a su faire passer dans son ouvrage toute la substance de l'admirable collection des *Acta Sanctorum.* Il a mis à profit les meilleurs travaux de la critique moderne, et il a su, en gardant sur tous les points l'exactitude la plus sévère, donner à ses récits la couleur et le charme de nos vieux auteurs.

« Je voudrais que cette *Vie des Saints* devînt un livre de famille, où les enfants apprendraient, sous l'œil du père et de la mère, l'amour et la pratique de la vertu. Pour tout le monde, ce serait la plus édifiante et, je ne crains pas de le dire, la plus intéressante des lectures. On en sortirait meilleur, l'âme plus forte et le cœur plus pur.

« Veuillez agréer, etc.

« † PIERRE, *évêque de Troyes.* »

Lettre de Monseigneur l'évêque de Langres.

Langres, le 11 février 1879.

« Messieurs,

« On a dit du magnifique et si précieux ouvrage que Monseigneur Guérin nous a donné sous le titre de PETITS BOLLANDISTES et que vous avez édité avec tant de soin, qu'il était le *recueil hagiographique* le plus complet, le plus exact et le plus édifiant; que nous avions, enfin, une *Vie des Saints* vraiment recommandable, digne d'un siècle où les travaux historiques ont fait de si grands progrès.

« De tout cœur je m'associe à ces éloges si bien mérités, et je n'ai qu'un vœu à former, c'est que ce *Recueil*, déjà arrivé à la septième édition, se répande de plus en plus dans les établissements ecclésiastiques, les presbytères, les bibliothèques de bons livres et les familles chrétiennes; fruit de recherches immenses et de soins infinis, comme le disait mon vénérable prédécesseur, il a rendu et il rendra un service inappréciable à la religion et aux fidèles.

« Veuillez agréer, etc.

« † GUILLAUME-MARIE-FRÉDÉRIC, *évêque de Langres.* »

Lettre de Monseigneur l'évêque d'Agen.

Agen, le 21 février 1879.

« Messieurs,

« Après toutes les approbations si flatteuses que d'illustres évêques ont déjà données aux PETITS BOLLANDISTES, je viens avec plaisir ajouter quelques lignes à la gloire d'une publication que j'appellerai volontiers providentielle par ce temps-ci.

« En ce temps, en effet, où l'on prend si peu le loisir de parcourir la belle et savante étude

des *Grands Bollandistes*, en ce temps où la critique a su encore entreprendre d'utiles et sérieux travaux, n'est-ce pas une vraie providence que l'œuvre des PETITS BOLLANDISTES !

« Savoir donner à chaque vie des saints le développement qu'elle peut comporter *en utilisant les richesses de la science antique unie aux travaux les plus récents de la saine et religieuse critique*, renfermer le tout dans d'admirables récits où la couleur locale et le charme inépuisable de nos vieilles chroniques s'épanouissent dans la trame d'un style si concis et si pur ; en un mot, faire lire et aimer de tous les admirables vies de nos saints, si ce n'est pas là une œuvre providentielle, une œuvre d'un mérite incontestable et bien capable de décourager toute tentative postérieure, je me demande où elle est ailleurs.

« Les PETITS BOLLANDISTES, voilà bien le livre de la famille chrétienne, le livre où les vertus du christianisme se retrempent et refleurissent.

« Le meilleur livre n'est-il pas celui où l'âme chrétienne se fait plus belle et plus grande?

« Veuillez agréer, etc. « † JEAN-EMILE, *évêque d'Agen.* »

Lettre de S. G. Mgr Pichenot, archevêque de Chambéry.

Chambéry, en la fête de saint Charles, le 4 novembre 1879.

« L'Archevêque de Chambéry n'hésite pas à recommander et à bénir l'excellent ouvrage intitulé *Les Petits Bollandistes*, déjà honoré de l'approbation *des membres les plus distingués de l'épiscopat français et des bénédictions du Souverain-Pontife lui-même*. Il n'y a rien de *plus complet* sur la vie des grands serviteurs de Dieu que cette publication. L'auteur a su *exprimer et condenser la* substance des Grands Bollandistes ; il a si bien profité de ce travail et de celui de ses autres devanciers que son œuvre peut aisément remplacer tous les recueils du même genre *sans avoir la crainte d'être remplacé par aucun*. Ajoutons à cela que cette nouvelle Vie des Saints vient en son temps ; personne n'en contestera L'OPPORTUNITÉ. Dans les jours de vertige et d'obscurcissement, de défaillance et d'angoisse, nous avons tous besoin de modèles, d'encouragement et d'édification. Puisque nous sommes réduits à jeter le cri désolé du Roi-Prophète : *Les saints nous manquent, les saints nous font défaut*, DEFICIT SANCTUS, il nous faut relire nos annales et chercher dans le passé ce que nous ne trouvons plus guère dans le présent. *C'est le moment de répandre et de faire connaître ce chef-d'œuvre* d'hagiographie, *qui ne laisse rien à désirer sous le rapport de l'édition* comme sous celui *du style et de la rédaction :* il faut redire à tous : Prenez et lisez, TOLLE ET LEGE ; lisez et imitez, INSPICE ET FAC ; imitez et vous serez sauvés. « † PIERRE-ANASTASE, *archevêque de Chambéry.* »

Lettre de Monseigneur l'évêque de Grenoble.

Grenoble, 26 octobre 1880.

« Messieurs,

« Vous avez eu l'amabilité de m'offrir l'ouvrage précieux dont vous êtes les éditeurs : les *Petits Bollandistes*, qui renferment les Vies des Saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, d'après le P. Giry, par Mgr Paul Guérin, camérier de Sa Sainteté ; je vous en rends grâces bien sincèrement.

« Cet ouvrage est à mes yeux la plus belle couronne qu'on puisse déposer sur le front de celui que les prophètes ont appelé : *Le Saint*, et qui est aussi le Père, le Chef, l'Idéal divin de tous les Saints, Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« Quel homme a jamais été précédé, accompagné et suivi, si ce n'est l'Homme-Dieu, par des cohortes innombrables de nobles âmes, comme celles que votre ouvrage fait passer sous nos regards? Oui, ils sont pour le Sauveur une couronne divine.

« Soyez bénis, Messieurs, d'avoir travaillé à la composer et à la faire connaître aux fidèles. Je désire qu'elle soit lue et appréciée de plus en plus. Car la douce lumière et le parfum qui s'en échappent attireront à Jésus-Christ de nouveaux adorateurs.

« Je bénis en lui votre œuvre et tous ceux qui ont concouru à lui donner la perfection où elle est arrivée, grâce surtout à votre persévérant travail.

« Agréez, Messieurs, etc. « † AMAND-JOSEPH, *évêque de Grenoble.* »

Lettre de Monseigneur l'évêque de Nîmes.

Nîmes, le 9 novembre 1880.

« Messieurs,

« C'est avec plaisir que je joins mon approbation à *toutes celles* que les *Petits Bollandistes* ont déjà obtenues. L'œuvre de Mgr Paul Guérin est pleine de *science et de charme*.

« Le simple fidèle y trouve une lecture agréable et le prêtre une *érudition* de bon aloi, qui lui épargne de *longues recherches*, et qui lui est *très utile* pour la prédication. Je souhaite que le succès de cet ouvrage aille toujours croissant, et vous remercie de m'avoir donné l'occasion de vous dire *en quelle estime* je l'ai depuis longtemps.

« Agréez, Messieurs, etc. « † LOUIS, *évêque de Nîmes.* »

AVIS DES ÉDITEURS

POUR LE DEUXIÈME TIRAGE DE CETTE SEPTIÈME ÉDITION.

Les Petits Bollandistes, tels que nous les offrons au public, entièrement refondus, dans cette définitive édition, sont, de l'aveu de tous, un ouvrage unique, plus complet et plus parfait que toutes les autres publications du même genre. (Nous ne demandons qu'une chose à nos lecteurs : c'est de s'en convaincre par la comparaison.) On trouve, dans *Les Petits Bollandistes,* la substance, la fleur, non-seulement des *Acta Sanctorum,* mais de tous les autres ouvrages hagiographiques publiés jusqu'en 1874. L'auteur a consacré, depuis plus de quinze ans, à cette œuvre capitale, ses études et ses recherches. Environ six cents correspondants, dont beaucoup représentent éminemment sur divers points de l'univers catholique la science de l'hagiographie, lui ont prêté leur précieuse collaboration. Aussi, d'abord une haute distinction, ensuite une lettre du Saint-Père, en date du 19 juin 1874, de nombreuses approbations épiscopales qu'on trouve en tête de ce volume, et un immense succès (trente-cinq mille exemplaires écoulés en une quinzaine d'années) ont-ils consacré le mérite de cet important ouvrage.

Nous allons en exposer brièvement le plan et le contenu.

L'auteur donne, pour chaque jour de l'année :

1° — Le **Martyrologe romain**, traduit sur la dernière édition de Benoît XIV et annoté d'après Baronius. Comme la rédaction de ce Martyrologe est faite ou approuvée par l'Eglise, l'auteur l'a religieusement conservée intacte ; mais il s'est permis de l'éclaircir, de la compléter, parfois même de la rectifier par des commentaires. A la fin de chaque mention de ce Martyrologe, il a eu soin d'indiquer la date de la mort du Saint, pour combler une grave lacune dans ce respectable monument.

2° — Le **Martyrologe de France**, comprenant non-seulement la France actuelle, mais encore la Suisse, toutes les provinces rhénanes, la Belgique, etc. L'auteur reproduit, en premier lieu, les mentions de Du Saussay, Chastelain, Ferrari, etc., scrupuleusement confrontées avec les mentions correspondantes des *Acta Sanctorum.* Il relate ensuite toutes les additions faites par les *Propres* de chaque diocèse. Enfin, il offre à la pieuse curiosité du lecteur chrétien, avec la mention de tous les Saints moins connus qui ont illustré la France, et dont nos anciens martyrologistes, aussi bien que les *Propres* diocésains, ne

citent pas même les noms, l'indication de tous les faits religieux, tels que pèlerinages, dévotions populaires, fondations pieuses, dédicaces, consécrations ou bénédictions d'églises, etc.

Ces mentions du *Martyrologe de France* ne sont point sèches et arides : ce sont de véritables biographies en miniature. Les dates sont scrupuleusement indiquées, et de nombreuses notes expliquent et développent un texte déjà très-complet dans sa concision.

3° — Les **Martyrologes de tous les Ordres religieux :** de Saint-Basile, des Chanoines Réguliers, de Saint-Benoît, des Camaldules, de Vallombreuse, de Cîteaux, des Silvestrins, des Déchaussés de la Très-Sainte Trinité, des Frères Prêcheurs, des trois Ordres de Saint-François, de l'Ordre Séraphique, des Mineurs Conventuels, de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie du Mont-Carmel de l'Antique Observance, des Ermites de Saint-Augustin, des Servites de la bienheureuse Vierge Marie, des Capucins, des Hiéronymites, des Carmes Déchaussés.

Ces mentions ont été aussi complétées par des notes nombreuses.

4° — Un supplément aux trois premiers Martyrologes, sous ce titre spécial : **Additions faites d'après les Bollandistes et autres Hagiographes.** Là sont réunies les mentions de tous les Saints et Bienheureux qui ne se trouvent ni au Martyrologe romain, ni dans celui de France, ni dans les Martyrologes des Ordres religieux. Ce Martyrologe, comme les premiers, est enrichi de notes.

De plus, après le Martyrologe du premier jour, on indique les Fêtes mobiles qui peuvent se rencontrer dans le mois.

Dans les autres recueils de Vies de Saints, même les plus récents, point de notes, ni de commentaire du Martyrologe romain ; on n'indique pas même la date de la mort du Saint, ni son siècle. Le Martyrologe de France n'est pas tenu au courant, et les mentions n'y sont point développées. On n'y trouve point les Martyrologes des Ordres religieux, ni un résumé des *Acta Sanctorum,* des Bollandistes, et des autres ouvrages hagiographiques.

5° — Les **Biographies très-détaillées** des principaux Saints ou Bienheureux mentionnés dans l'un ou l'autre des quatre Martyrologes dont nous venons de parler.

Au frontispice de ces Biographies, l'auteur a eu l'heureuse idée de placer :

a — La date de la mort du Saint ou du Bienheureux dont elle relate l'histoire ;

b — Les noms des souverains spirituels et temporels contemporains de ce Saint ou Bienheureux ;

c — Une Epigraphe, qui est tantôt une sentence des saintes Ecritures, des Pères, d'un orateur ou d'un écrivain catholique, tantôt une maxime du Saint, tantôt un extrait d'hymne ou de tout autre morceau composé en son honneur. Cette Epigraphe a pour but d'annoncer le caractère dominant de la vie que l'on va lire.

Ces Biographies sont, en moyenne, au nombre de quatre ou cinq, et se suivent par ordre chronologique. Chacune, au lieu d'être em-

pruntée à un seul auteur — comme cela existe dans certains recueils de Vies des Saints, ce qui constitue nécessairement quelque chose d'inexact ou d'incomplet, — est composée d'après *tous* les auteurs les plus dignes de foi, à savoir :

a — Les grands **Recueils hagiographiques généraux**, comme les *Acta Sanctorum,* les *Actes des Martyrs,* Surius, Tillemont, Ribadeneira, Godescard, etc., etc.;

b — Les grandes **Histoires ecclésiastiques**, et notamment les *Annales de Baronius ;*

c — Les **Hagiographies** et les Histoires **de chaque Ordre religieux**, trop connues pour qu'il soit nécessaire de les énumérer ici ;

d — Les **Propres** de tous les diocèses du monde catholique ;

e — Les **Hagiologies diocésaines** les plus estimées, comme l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens,* par l'abbé Corblet ; l'*Histoire de l'Eglise du Mans,* par Dom Piolin ; la *Vie des Saints de Franche-Comté,* par les professeurs du Collége de Saint-François-Xavier de Besançon ; l'*Histoire de l'Eglise Santone et Aunisienne,* par l'abbé Briand ; l'*Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen,* par l'abbé Barrère ; l'*Histoire hagiologique des diocèses de Belley et de Gap,* par Mgr Depéry ; l'*Histoire des diocèses de Toul et de Nancy,* par l'abbé Guillaume ; l'*Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne,* par l'abbé Truchet ; les *Vies des saints Personnages de l'Anjou*, par le R. P. Dom Chamard ; l'*Histoire hagiologique de Valence*, par l'abbé Nadal ; les *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras,* par l'abbé Destombes ; l'*Histoire du Vivarais,* par l'abbé Rouchier ; les *Vies des Saints du diocèse de Séez,* par l'abbé Blin ; les *Saints du Rouergue,* par l'abbé Servières ; les *Saints de Dijon,* par l'abbé Duplus ; les *Saints de Bretagne,* par Dom Lobineau ; les *Annales du diocèse de Soissons,* par l'abbé Pécheur ; les *Saints de Beauvais,* par l'abbé Sabatier ; les *Saints de Blois,* par M. Dupré ; les *Saints d'Alsace,* par l'abbé Hunckler ; les *Saints de Troyes,* par l'abbé Defer ; l'*Hagiologie Nivernaise,* par Mgr Crosnier ; les *Saints de l'Eglise de Poitiers,* par l'abbé Auber., etc., etc.

f — Les **Monographies** qui font autorité, comme *saint Martial,* par M. l'abbé Arbellot ; *saint Front et saint Sacerdos,* par M. Pergot ; *saint Bénigne,* par M. Bougaud ; *saint Firmin,* par M. Salmon ; *saint Séverin,* par M. Cirot de la Ville ; *sainte Rictrude et saint Amand,* par M. Manjoulet ; *sainte Madeleine,* par M. Faillon ; *saint Jean l'Evangéliste*, par M. Baunard ; *saint Augustin,* par M. Poujoulat ; *saint Thomas d'Aquin,* par M. Bareille ; *saint Dominique,* par le P. Lacordaire ; *saint François de Sales*, par M. Hamon ; *saint Jean Chrysostome,* par M. Martin d'Agde ; *saint Bernard,* par M. Ratisbonne ; *saint Grégoire VII,* par M. Voigt ; *saint Pie V,* par M. de Falloux ; *saint Vincent de Paul,* par M. Ménard ; *saint François d'Assise et sainte Catherine de Sienne,* par M. Chavin de Malan ; *saint Paul,* par M. Vidal ; *saint Symphorien,* par M. Dinet ; *sainte Chantal,* par M. Bougaud ; *saint Antoine de Padoue,* par M. Guyard ; *saint Pothin,* par le Père Gouilloud ; *sainte Roseline,* par M. de Villeneuve, etc., etc., etc.

g — Les **Hagiographes** de chaque diocèse. Des mesures avaient été prises pour que chaque diocèse revît, corrigeât sa propre histoire par l'organe d'ecclésiastiques ou de savants que leurs études rendaient les plus aptes à ce travail.

S'est-il agi d'écrire la vie d'un **Pape** (comme saint Pierre, saint Lin, saint Clet, saint Calixte, saint Urbain, saint Léon, saint Grégoire, saint Martin, saint Benoît, etc.), l'auteur s'est attaché à en donner une histoire exacte, complète, détaillée, d'après les documents découverts par la science moderne. Il s'est étudié à défendre les droits du Saint-Siége, à décrire le rôle auguste des souverains Pontifes, non-seulement dans la conduite de l'Eglise universelle, mais aussi dans la direction du genre humain.

Les autres recueils sont défectueux sous ce rapport, omettant un certain nombre de saints Papes, et ne mettant pas la vie des autres dans tout leur jour au moyen des découvertes de l'archéologie et de la science historique.

A-t-il fallu retracer l'histoire d'un **Apôtre** de notre France (comme saint Martial, apôtre de Limoges ; saint Firmin, apôtre d'Amiens ; saint Front, apôtre de Périgueux ; saint Denis, apôtre de Paris, etc.), l'auteur s'est appliqué à y raconter longuement l'évangélisation des Gaules, conformément à la tradition qui la fait remonter aux Apôtres, tradition que sont venues confirmer de nos jours les recherches des savants.

Il n'a pas négligé, non plus, les Apôtres des autres contrées, les Saints qui ont porté les premiers la lumière de la foi aux divers peuples du globe, et qui sont universellement regardés comme les fondateurs des principaux siéges épiscopaux.

Les autres recueils sont encore tout à fait inférieurs sous ce rapport.

Le nom d'un **Père de l'Eglise** ou d'un **Ecrivain ecclésiastique** quelconque (comme saint Apollinaire, saint Augustin, saint Basile, saint Bernard, saint Bonaventure, le bienheureux Cassien, saint Chrysostome, saint Irénée, saint Isidore de Séville, saint Jérôme, saint Thomas d'Aquin, etc., etc.) s'est-il rencontré dans les fastes de l'histoire hagiographique, il a eu soin de donner la liste aussi complète que possible et même l'analyse critique de ses œuvres. Il a comme extrait la moelle des écrits ascétiques, et présenté ainsi aux âmes pieuses un aliment aussi suave que substantiel. Bien plus, il a su amener à propos l'histoire d'auteurs illustres que l'Eglise n'a pas placés sur les autels (comme Bossuet, Clément d'Alexandrie, Origène, Tertullien), et il en a profité pour présenter au lecteur, dans un abrégé sommaire, la description analytique de leurs écrits. Il fait connaître les meilleures éditions et les traductions qui ont paru jusqu'à nos jours. Il indique même les ouvrages restés manuscrits, tels que ceux du bienheureux cardinal de Luxembourg. Les ouvrages spéciaux publiés sur ce sujet, celui de Dom Ceillier, par exemple, sont tellement étendus et dispendieux, que bien peu de personnes ont le loisir de les lire ou les facultés nécessaires pour se les procurer.

Les autres recueils se taisent sur cette matière ou reproduisent

Godescard qui n'est plus, de nos jours, au niveau de la science bibliographique.

Chaque fois aussi que l'auteur a rencontré sur sa route un **Fondateur** ou un **Réformateur d'Ordres, d'Abbayes ou de Congrégations religieuses**, il a eu soin de donner de nombreux et intéressants détails sur ces fondations, restaurations ou réformes, sur les vicissitudes par lesquelles elles ont passé et sur l'état actuel de ces communautés.

Quand les autres recueils parlent des Ordres religieux, des abbayes, etc., ils s'arrêtent aux XVIIe et XVIIIe siècles, avec Giry, Godescard, Hélyot ; ils ne disent rien de la situation présente, au XIXe siècle. L'auteur des *Petits Bollandistes*, au contraire, conduit l'histoire des Congrégations religieuses, par exemple celle de la Compagnie de Jésus, jusqu'à nos jours, jusqu'à la persécution de M. de Bismark contre ces religieux et contre les catholiques d'Allemagne.

L'auteur des *Petits Bollandistes,* depuis sa première édition, a enrichi son ouvrage de la vie de *plusieurs milliers* de Saints français, grâce aux nombreuses publications qui ont paru de nos jours sur l'hagiographie nationale, provinciale, diocésaine, locale, et aux documents qui lui ont été fournis de tous les points de la France. Aussi dans tel autre recueil il y a deux mille Saints français de moins que dans les *Petits Bollandistes.* Tel autre, moins complet aussi que les *Petits Bollandistes* pour le nombre, l'est surtout en ce qu'il emprunte chacune de ses biographies à quelque auteur des deux derniers siècles, au lieu de profiter des remarquables travaux publiés de notre temps, de sorte qu'il est fatalement incomplet et inexact.

La même remarque s'applique aux Saints récemment canonisés. Ainsi, un recueil paru cette année ne consacre que *deux colonnes* à la vie de sainte Germaine Cousin, qui occupe, dans les *Petits Bollandistes*, dix-sept pages. Un autre recueil, en cours de publication, dans un volume qui porte la date de 1873, appelle cette Sainte *bienheureuse,* et s'arrête en effet à sa béatification en 1854, sans parler de sa canonisation en 1867.

Elle s'applique aussi aux *Saints de l'Ancien Testament*, et aux personnages évangéliques étudiés avec plus de soin de nos jours.

Chacune des grandes biographies dont nous parlons comprend quatre parties bien distinctes :

a — L'**Histoire de la Vie** du Saint ou de la Sainte, du Bienheureux ou de la Bienheureuse de l'ancien ou du nouveau Testament ; cette vie n'est pas résumée avec sécheresse et aridité, mais agréablement développée ; elle contient des détails propres à édifier les fidèles, et à montrer l'action surnaturelle de la Providence ; elle est pleine de charme et d'onction ;

b — L'**Iconographie** et le **Patronage**, quand il y a lieu, ce qui arrive presque toujours. Il n'était pas sans intérêt d'indiquer, à la fin de la biographie de chaque Saint, comment l'art chrétien l'a représenté et pourquoi ; quel attribut le caractérise et quel est le motif de cette caractéristique ; à quel trait, à quelle circonstance de la vie du Saint

cet attribut fait allusion. Le but spécial de l'auteur est d'expliquer ainsi à ses lecteurs l'histoire des Saints, écrite dans nos églises par la sculpture, la statuaire, la peinture; de leur apprendre à lire ces livres admirables qu'ils ont sans cesse sous les yeux et qui sont nos monuments religieux; enfin d'éclairer les artistes et surtout les pasteurs qui, au lieu de se contenter de commander un travail sans instructions, sans indications, s'en rapportant à l'artiste, étranger bien souvent aux idées, aux sentiments religieux, à la connaissance de l'antiquité ecclésiastique, devraient le diriger, le guider, l'inspirer. Il n'est pas inutile non plus de faire connaître aux fidèles de quelle corporation particulière tel Saint est le patron, ou contre quelle maladie, quelle infirmité, quel fléau nos pères avaient l'habitude de l'invoquer avec confiance; voilà encore ce qu'on ne trouve que dans les *Petits Bollandistes*.

c — Les **Reliques** et le **Culte**. Cette partie importante de la biographie de chaque Saint a été plus particulièrement soignée par l'auteur, par cela même qu'elle avait été négligée par ses devanciers. Il indique, d'après des renseignements sûrs et récents, qu'il s'est procurés au prix de démarches, de recherches, de sacrifices inouïs, quel est pour chaque Saint l'*état actuel* de son culte, de ses reliques, des pèlerinages, des églises et abbayes, en un mot de toutes les traditions, de tous les monuments destinés à conserver sa mémoire.

On ne saurait croire combien de préjugés l'auteur a redressés, combien de doutes il a éclaircis, combien de questions il a résolues par cette méthode aussi sûre qu'expéditive, qui consiste à ne point s'en rapporter aux livres, mais à prendre soi-même des informations. Voilà plusieurs siècles que les savants disputent *si Boèce était chrétien*. L'auteur des *Petits Bollandistes* écrit à l'évêché de Pavie pour l'interroger là-dessus. L'évêché lui répond, le 7 septembre 1872 : « *Le diocèse de Pavie célèbre sous le rite double l'office et la messe de saint Séverin-Boèce*, le 23 octobre ; l'office et la messe sont du commun d'un martyr ; le culte du Saint remonte à la plus haute antiquité. Son crâne et son corps sont en grande partie conservés avec la plus grande vénération dans cette église cathédrale ». (*Petits Bolland.*, t. VI, p. 259).

Il fait connaître exactement les archiconfréries et autres associations pieuses ou charitables ; il indique les indulgences attachées aux sanctuaires, aux fêtes et à toutes les dévotions qui s'y rapportent. Les autres recueils de Vies des Saints, les plus nouveaux, ou se taisent sur ces sujets si intéressants, ou, copiant les vieux livres, décrivent les choses en l'état où elles étaient avant la tourmente révolutionnaire de 93, qui a tout bouleversé : on les décrit ici, avec de longs et minutieux détails, dans l'état où elles étaient et où elles sont aujourd'hui, après toutes les guerres et toutes les révolutions, après la commune de 1871 ;

d — L'exacte et scrupuleuse énumération des **Sources** où l'auteur a puisé son récit. Cette mesure a pour but : 1° de prouver au lecteur l'authenticité de la narration qu'il a sous les yeux ; — 2° de lui permettre de s'édifier à loisir, en consultant les ouvrages originaux, sur les faits que l'auteur, vu son plan, n'aurait pu qu'effleurer. Les autres

grands recueils qui ont paru ou paraissent de nos jours, ne citent qu'un auteur, tantôt Giry, Baillet, tantôt Godescard, etc.

6° — Les **Notices** abrégées des Saints ou Bienheureux sur l'histoire desquels les Annales hagiographiques nous ont conservé moins de souvenirs. Ces Notices, reléguées à la suite des biographies détaillées, sont rédigées d'après le même plan que celles-ci. Un caractère spécial les fait distinguer au premier coup d'œil.

7° — Le **Culte de la sainte Vierge.** Dans des articles étendus, l'auteur des *Petits Bollandistes* donne le récit exact et détaillé des apparitions de la sainte Vierge, et principalement des plus récentes, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain, décrit ses sanctuaires, raconte l'histoire de ses pèlerinages, etc. Voilà encore un côté important par lequel cet ouvrage est supérieur aux autres recueils de Vies de Saints.

Les 14 premiers volumes sont consacrés au développement des matières hagiographiques que nous venons d'énumérer.

Le 15e, qui contient la matière de deux de ces volumes, est consacré exclusivement à l'histoire des **Vénérables** ET AUTRES PERSONNES MORTES EN ODEUR DE SAINTETÉ. Ici, pour chaque jour de l'année, les martyrologes sont remplacés par les anniversaires et commémoraisons. L'auteur a consigné sous ce titre spécial l'éloge : 1° des prêtres, religieux ou religieuses victimes de la foi sous la Révolution française, et, par analogie, des victimes de la foi dans les pays infidèles, sous la Commune de Paris, etc., etc. ; — 2° Des serviteurs ou servantes de Dieu, auxquels la Sacrée Congrégation des Rites a décerné le titre officiel de Vénérable ; — 3° des autres personnages que leurs éminentes vertus ou leurs fondations pieuses ont rendus célèbres. L'auteur a puisé les premières mentions dans les œuvres spéciales publiées sur la matière, et principalement dans l'ouvrage bien connu, mais revu et corrigé avec le plus grand soin, de M. l'abbé Aimé Guillon de Mauléon : *Les Martyrs de la foi pendant la Révolution française.* Il a recueilli les secondes dans les Actes émanés des Congrégations romaines, et dans divers recueils tels que les *Analecta Juris Pontificii*, etc., etc. Les troisièmes sont le résultat de ses recherches personnelles et de documents spéciaux qu'on a bien voulu lui envoyer de toutes parts, dans le but de rendre son œuvre plus parfaite.

Chaque mention importante revêt la forme d'une notice spéciale dont l'auteur indique la source au lecteur, afin que celui-ci puisse s'édifier à loisir sur les sujets que celui-là n'aurait pu qu'effleurer pour ne pas multiplier indéfiniment les matières.

Quant aux vies importantes, comme celles de la vénérable Christine de Savoie, du vénérable Libermann, du vénérable abbé de la Salle, du vénérable Grignon de Montfort, du vénérable curé d'Ars, du R. P. Coudrin, de Jacques Olier, de Jean-Joseph Allemand, de Jeanne d'Arc, des martyrs de la Commune, etc., etc., l'auteur les a traitées avec tous les développements dont elles étaient susceptibles.

Le 16e volume renferme : 1° La VIE DE NOTRE-SEIGNEUR et celle de la SAINTE VIERGE ; — 2° Une **Année chrétienne** très-complète, c'est-à-dire

l'exposition de tous les mystères que comprend chacune des époques de l'année ecclésiastique : l'AVENT, le TEMPS DE NOEL, celui de la SEPTUAGÉSIME, le CARÊME, etc., etc. ; — 3° Des discours importants sur chacune des **Fêtes mobiles**, les autres ayant été traitées sous leur jour respectif, dans les volumes antérieurs.

Il y a un discours sur chacune des fêtes introduites récemment dans le calendrier ecclésiastique ; telles sont les fêtes du Sacré-Cœur de Jésus et du Précieux Sang ; les fêtes du Cœur très-pur de la sainte Vierge, du saint Nom de Marie, des Sept-Douleurs, de la Maternité, de la Pureté, du Patronage de la sainte Vierge, etc., etc.

Le lecteur chrétien trouvera dans ce volume des sujets quotidiens d'édification et de pieuse méditation ; le prédicateur, des plans de sermons, ou mieux des sermons tout faits dont il pourra s'inspirer dans les mille et une nécessités du ministère sacerdotal.

Le dix-septième et dernier volume, qui se compose de près de 800 pages de petit texte (soit 4 volumes in-8° ordinaires), deviendra le *vade mecum* de tous ceux qui s'intéressent à l'hagiographie, à l'histoire, à la géographie, ou qui s'appliquent aux diverses sciences ecclésiastiques ; mais il sera plus particulièrement utile aux catéchistes et aux prédicateurs. Il contient :

1° Sous le titre *Appendices*, savoir : un Discours sur les Saints, une Dissertation sur les calendriers ecclésiastiques, une autre sur les martyrologes, le Traité de la canonisation des Saints, de Benoît XIV, une Histoire abrégée de l'hagiographie universelle, nationale, provinciale, diocésaine, locale, etc., etc., avec l'indication des ouvrages qui s'y rapportent soit directement, soit indirectement, **depuis les premiers temps du christianisme jusqu'en 1874.**

2° Quatre tables générales, plus complètes, plus méthodiques, plus exactes, plus soignées, que ne le sont d'ordinaire les travaux de ce genre :

1° — **Table chronologique des Saints,** depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, *depuis Adam jusqu'au curé d'Ars, jusqu'aux martyrs de la Commune inclusivement.* A l'aide de cette table, on peut lire les Vies des Saints dans l'ordre chronologique. On aura ainsi l'histoire de l'Eglise la plus intéressante qu'il soit possible d'imaginer, et l'on verra quelle part considérable les Saints de chaque époque ont prise, sous la direction de la Providence, à la marche des choses humaines.

2° — **Table topographique** ou **Dictionnaire géographique** des principaux lieux devenus illustres par la naissance, la prédication, l'apostolat, le séjour prolongé, les miracles, les fondations, le martyre ou la mort, la sépulture, les reliques des Saints, ou par les monuments qui rappellent leur souvenir. On y mentionne par conséquent les pèlerinages de la sainte Vierge. Cette Table renvoie aux endroits de l'ouvrage où se trouvent des détails sur les sujets que nous venons d'énumérer. C'est la seule géographie sacrée que nous ayons de nos jours.

3° — **Table hagiographique** ou **Table alphabétique des Saints** conte-

nus dans les *Petits Bollandistes*, et dont le nombre est aussi complet que possible. — Cette table est comme un dictionnaire hagiographique, donnant, ce qui ne se trouve nulle part ailleurs, en français et *toujours en latin,* avec leurs diverses variantes dans ces deux langues, tous les noms des Saints, Bienheureux, Vénérables et autres personnes mortes en odeur de sainteté ou martyrs de la foi. Elle indique en même temps la qualité du Saint (évêque de tel endroit, martyr en tel lieu, etc.), le jour auquel l'Eglise l'honore, et enfin le volume et les pages où sa vie est racontée dans les *Petits Bollandistes.* — Cette table est très-instructive : ainsi on y lit, sous la dénomination de « Notre-Dame de..., à..., diocèse de..., » les noms de *deux mille pèlerinages* établis dans notre France, en l'honneur de la sainte Vierge. Elle sera non moins utile pour le choix et la traduction latine des noms de Saints donnés dans les sacrements de Baptême et de Confirmation.

4° — **Table générale, alphabétique et analytique** des matières de dogme, de morale, de droit canonique, de liturgie, d'histoire, etc., qui ont pu être traitées ou simplement effleurées dans les *Petits Bollandistes*, à l'usage principalement des prédicateurs et des catéchistes. Ce travail, dans l'édition précédente des *Petits Bollandistes,* était à peu près nul, comme dans les autres recueils de Vies des Saints. Au contraire, celui que nous présente cette septième édition est une merveille de science, de méthode, de recherches. Il ne contient pas moins de *cent quatre-vingt pages* en petit caractère ; il est fait par un homme du métier ; Mgr Guérin a eu l'heureuse idée de faire venir près de lui et de faire travailler sous sa direction un prédicateur studieux et distingué, connaissant par expérience les besoins, les désirs des prédicateurs et des catéchistes. Cet ecclésiastique était donc à même de rédiger une table qui pût leur servir. Nous sommes heureux de constater que son travail est parfait sous tous rapports. Tous les mots par lesquels un sujet peut s'énoncer sont placés à leur rang alphabétique dans cette Table ; mais le sujet n'est traité que sous un mot ; les autres mots synonymes y renvoient. Si les sujets sont rangés dans l'ordre *alphabétique,* ils sont traités méthodiquement, *analytiquement*, avec les divisions et subdivisions qu'ils comportent. Aussi, la plupart sont-ils de véritables *plans de sermons* ou d'*instructions,* ou de *traités ascétiques*, qu'il est facile de remplir en recueillant les pensées, les faits, les traits auxquels cette Table renvoie.

Le volume se termine par une liste **de la plupart des personnes qui ont collaboré depuis quinze ans,** avec Mgr Paul Guérin, sur tous les points de l'univers, mais principalement en France, et **des auteurs de nos jours** dont il a consulté les ouvrages. En voyant le nombre de ces collaborateurs, qui se monte à près de six cents, sans compter un grand nombre qui ont voulu garder l'anonyme, on ne s'étonne plus que cet ouvrage soit le seul complet : on s'explique que *trente-cinq mille exemplaires* se soient déjà écoulés ; on comprend les nombreuses approbations épiscopales dont il a été l'objet et qui peuvent se résumer en cette phrase : **« En mettant à part l'incomparable collection des**

ACTA SANCTORUM, les PETITS BOLLANDISTES sont assurément le recueil hagiographique le plus complet, le plus intéressant, le plus édifiant, le plus en harmonie avec les recherches de la science contemporaine ». (Approbation de Mgr Boudinet, évêque d'Amiens.)

P. S. — Nous disions dans l'avis du précédent tirage :

« Comme l'auteur a mis la dernière main à son immense travail, et « consommé des améliorations qui, encore imparfaites, avaient déjà ob- « tenu, à un si haut degré, la faveur du public, *nous avons voulu faire,* « *de cette édition, une édition définitive,* digne des personnes auxquelles elle « s'adresse, et de la confiance dont jouit notre maison et qu'elle s'efforce « de mériter chaque jour davantage. Pour atteindre ce but, nous n'avons « reculé devant aucun sacrifice.

« Les épreuves sont corrigées avec le plus grand soin ; l'impression se « fait avec un caractère neuf, net et agréable à l'œil, sur le beau papier « vergé que nous avons depuis quelque temps adopté pour la plupart de « nos éditions. Il y aura 17 gros volumes in-8° raisin, que nous avons, pour « économiser le papier, aujourd'hui si coûteux à cause de l'impôt, disposés « typographiquement de telle sorte qu'ils contiennent la matière d'environ « 35 volumes. Notre ouvrage renferme approximativement *huit mille* vies de « saints, dont un tiers a beaucoup d'étendue : en moyenne, la vie d'un « saint comprend huit ou dix de nos pages, dont chacune renferme quatre « mille lettres ou caractères. Les vies importantes sont longuement et onc- « tueusement développées ; car ce sont surtout les biographies très-détail- « lées dont la lecture est édifiante : un résumé instruit généralement plus « qu'il ne touche ».

Nous devons expliquer aujourd'hui l'expression d'*édition définitive*, dont nous nous sommes servi. L'édition est en effet *stéréotypée* ou *clichée*, par conséquent c'est la dernière, et les souscripteurs n'auront pas à regretter de l'avoir acquise, comme il est arrivé précédemment pour les *Petits Bollandistes,* et comme il arrive généralement pour les ouvrages qui ont du succès, et dont il se fait successivement des éditions plus parfaites et plus complètes. Il n'y aura plus d'éditions nouvelles des *Petits Bollandistes,* il n'y aura que de nouveaux tirages de la septième édition.

Mais l'auteur ne renonce pas pour cela à tenir sans cesse son ouvrage au courant des découvertes de la science et à satisfaire les vœux qui lui sont exprimés. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre mille, il a déjà mis à profit, pour ce deuxième tirage, les merveilleux résultats obtenus par les fouilles qui ont été faites cette année au cimetière de Domitille et de Sainte-Agnès, à Rome, et les observations critiques du docte Rossi sur la famille de sainte Pétronille, qui ne serait, d'après lui, que la fille *spirituelle* de saint Pierre.

Il donne la substance du décret du 11 juin 1874, permettant d'accorder la récitation de l'office de saint Justin, philosophe et martyr, et la célébration de la messe, aux diocèses qui le demanderont ; et d'un autre décret, de la même date, prescrivant, dans l'Eglise universelle, l'office de saint Boniface, apôtre d'Allemagne et martyr.

En conséquence, nous prions instamment nos lecteurs de continuer à signaler à l'auteur des *Petits Bollandistes* les incorrections, les inexactitudes, les omissions qu'ils remarqueraient dans son œuvre, et de lui fournir les indications, les renseignements propres à la perfectionner et à la compléter de plus en plus.

Ces améliorations et additions forment des suppléments qui seront annoncés et mis à la disposition des souscripteurs du premier tirage de la septième édition, aussi bien que des souscripteurs des tirages ultérieurs. Ainsi seront conciliés et sauvegardés à la fois désormais les intérêts de la publication et ceux des souscripteurs ou acquéreurs de cet important ouvrage.

Nous conservons les préfaces què l'auteur a mises en tête des éditions précédentes, bien qu'elles ne puissent donner une idée complète de l'ouvrage, tel qu'il est devenu depuis. Elles rappellent au lecteur depuis combien de temps Mgr P. Guérin travaille à améliorer son œuvre, quel était son plan et quels moyens il a employés pour l'exécuter ; elles marquent les diverses étapes de ce long travail, mené à si bonne fin.

PRÉFACE DE LA TROISIÈME ÉDITION

(1860)

Il y a toujours, dans chaque genre, un livre qui l'emporte sur les autres, du moins en réputation. Vous craignez de rester au-dessous de votre siècle, d'ignorer le dernier mot de la science si vous étudiez ailleurs : c'est là que les choses apparaissent sous leurs vrais points de vue, ou c'est là qu'on les voit comme tout le monde. Excepté donc les personnes pour qui les livres ne sont que des corps destinés à occuper de l'espace dans leur bibliothèque, et celles qui ne prennent point conseil avant de se résoudre, on s'enquiert du mérite d'un ouvrage avant de l'admettre en sa compagnie, absolument comme on ferait pour un ami futur, ou pour un maître dont on voudrait suivre les leçons : c'est une ambition noble et prudente de rechercher en tout ce qu'il y a de meilleur.

Où la Vie des Saints est-elle le mieux écrite en français ? Est-ce dans Baillet, ou dans Godescard, ou dans Ribadeneira, ou dans Giry ? — « On éprouve, en parcourant la Vie des Saints dans Godescard et dans Baillet, la même impression que si l'on se promenait dans un beau jardin dépouillé par l'hiver. Le souffle d'une froide et mortelle critique n'y a laissé, pour ainsi dire, aucune fleur, aucun parfum ». C'est ainsi que nous nous exprimions en 1858, dans la préface de notre première réédition du Père Giry, et le jugement, loin d'être démenti par personne, fut unanimement ratifié par le public, dont nous avons pu connaître sûrement la pensée par d'innombrables lettres que nous avons incessamment reçues depuis cette époque, et par d'importants articles consacrés par les journaux à l'appréciation de notre ouvrage.

Inutile de recommencer ici le procès de Baillet; condamné au tribunal sans appel de l'Eglise, son nom passe à la postérité parmi ceux des *dénicheurs* de Saints, quoique sa science et sa critique ne soient pas sans valeur.

Butler, miroir infidèle, est loin de nous transmettre les radieuses figures des Saints telles qu'on les voit briller en leur temps. S'il ne les renverse pas du trône où la piété des siècles est habituée à les trouver, il laisse rarement intacts l'auréole, l'éclat extérieur dont Dieu environna leur humble tête : s'il raconte avec quel courage ils se dépouillèrent de tout ce qui est terrestre, il se garde bien de dévoiler la splendeur dont Dieu les revêtait à

mesure comme d'un céleste manteau. Il avait peur sans doute d'éblouir, de scandaliser des yeux que l'atmosphère aride et nue du protestantisme avait déshabitués de ces échappées de lumière divine, de ces doux et riches reflets des cieux. La France, à cette époque, semblait demander autant de ménagements que l'Angleterre : honteuse de ses ancêtres, la manie de mutiler leur pensée et leur foi travaillait tous ses membres.

Ce siècle était malade de la même fièvre de destruction sous des formes diverses : tous les efforts tendaient à bannir la beauté de l'antique, les charmes du passé, la poésie des vieux âges. A peu près à la même époque, Voltaire déshonorait la littérature française en travestissant la Bible; le neveu de Bossuet arrachait des lèvres de l'Eglise de Troyes les prières où le souffle de ses pères s'unissait encore à celui de l'Eglise universelle; un chanoine ôtait, pour voir plus clair dans son bréviaire, ces vitraux qui purifient la lumière de ce qu'elle a de profane, l'empêchent de troubler le jour mystérieux du sanctuaire, l'obligent de nous apporter quelque chose de Dieu ou des siens; à la même époque, Godescard traduisait à ses contemporains les Saints de Butler, qui n'étaient pas tout à fait ceux de l'Eglise. S'il s'agissait ici des qualités de Godescard, nous lui en reconnaîtrions un grand nombre; mais nous ne nous occupons que de ses défauts, qui ne permettent pas à son livre de faire les délices des âmes pieuses. Pourquoi être plus sage que l'Eglise guidée par l'Esprit de Dieu ? Rougit-elle de ce merveilleux qui se dégage, dans les Saints, si poétiquement du fond monotone de la vie humaine; de ce merveilleux où Dieu se montre lorsque l'homme consent à s'effacer, où nous est rendue sur la nature une partie de l'empire qui se brisa, lorsque nous tombâmes avec Adam, où brille aux regards de l'espérance une lueur de la gloire qui nous attend dans le ciel ? On ne fait pas la part de l'incrédulité comme celle du feu : plus on lui concède, plus elle exige; si, sous prétexte d'accommoder tout ce qui, dans la religion, n'est pas de foi, au goût du siècle, vous lui permettez d'ôter de vos cathédrales les ornements qui lui déplaisent, ou de les cacher sous des ornements profanes, tout l'édifice disparaîtra bientôt et plus tard s'écroulera peut-être sous le marteau démolisseur.

Mais, objectera un partisan de l'Ecole hagiographique du XVIII[e] siècle, faut-il admettre tout prodige sans examen ? Sied-il à des gens éclairés d'avoir si peu de discernement ? — Il s'agit bien de cela ! N'admettre *que ce qui est certain* est une maxime banale de vérité et d'antiquité. Jamais l'histoire n'est partie de ce principe, qu'il n'est point nécessaire de bien constater un fait avant de le donner pour incontestable : jamais l'Eglise n'a conseillé d'édifier les fidèles avec des fables. S'il y eut chez nos ancêtres des excès de crédulité, nous les blâmons; si nous sommes plus clairvoyants, tant mieux. Seulement évitons, nous aussi, l'excès; il faut de la critique, pas trop n'en faut. Qu'on recherche avec le plus grand zèle les *actes primitifs;* qu'on préfère, parmi les biographes d'un Saint, ceux qui vivaient de son temps, rien de

mieux. Mais, à défaut de ces documents contemporains, on a tort de refuser toute certitude, toute vraisemblance aux écrits plus récents, aux traditions locales; car, à mesure que les savants découvrent ces sources antiques, ils sont émerveillés de voir avec quelle exactitude elles se retrouvent dans les traditions locales et dans les relations postérieures, où d'ordinaire on ne remarque d'autre amplification que dans le style, souvent enflé, et dans les éloges parfois outrés, sans altération, ni pour le fond ni généralement pour la forme, du récit original, qui peut se recueillir intégralement par lambeaux. Voilà ce dont nous sommes témoins chaque jour; voilà comment la science, lorsqu'elle est sincère et bien intentionnée dans ses investigations, raffermit historiquement les vérités qu'elle a d'abord ébranlées, et rencontre, en revenant par un circuit à son point de départ, sans le savoir, quelquefois sans le vouloir, des *croyances* dont elle s'était séparée, les jugeant trop naïves, superstitieuses, peu éclairées, mal établies. Que Baillet et Godescard, dans le récit des miracles, se précautionnent contre la fausseté et l'imposture, à la bonne heure : la crainte de l'erreur est légitime, la crainte des incrédules ne l'est pas. Est-ce pour eux que vous écrivez ? D'ailleurs, le peu de surnaturel que vous conservez suffira pour leur déplaire, et comme vous n'en admettez pas assez pour contenter ceux qui l'aiment, vous ne plairez à personne, sauf peut-être aux timides amis de Dieu et de ses Saints. Godescard ne sait ni attacher ni toucher; il manque d'onction. Il nous épargne cette atmosphère céleste que nous respirons lorsqu'on nous met en la vraie compagnie d'un Saint qui vit déjà dans le ciel, que le ciel accompagne partout. Godescard avait presque fait le vide autour de nos poitrines haletantes. Aussi avec quel empressement fut accueilli tout ce qui promettait de nous rendre le surnaturel !

La vieille traduction française de l'Espagnol Ribadeneira, rééditée par M. l'abbé Daras, eut d'abord le plus grand succès : on reconnut, dans cette manière de raconter la vie des Saints, toute différente de celle de Godescard, la bonne manière, l'antique, la traditionnelle, celle de l'Eglise. Seulement, on s'aperçut bientôt que cet ouvrage a le grave défaut d'être une traduction *qui retient toujours quelques grâces au passage* [1], que le style du traducteur est *diffus* [2], qu'il a vieilli, et que M. l'abbé Daras (qui d'ailleurs a déployé un grand talent dans les additions), ne l'a pas assez corrigé. Il y a des inexactitudes, il y a des mots qui de naïfs sont devenus blessants pour des oreilles chastes et littéraires. Ces défauts sont regrettables dans un ouvrage qui est destiné à tous les fidèles, dans lequel, par conséquent, tout devrait être intelligible aux gens illettrés, digne du goût le plus exigeant, et sans danger pour la jeunesse.

Qui n'admire, qui n'applaudit Rohrbacher terrassant les ennemis de l'Eglise dans l'arène de l'histoire ? Mais sa main est moins heureuse lors-

1. *Univers* du 12 novembre 1859.
2. *Ami de la Religion* du 14 novembre 1859.

qu'elle prend la plume de l'hagiographe. Ceux qui ont lu sa *Vie des Saints* s'accordent à dire que leur espérance a été trompée. Il offre quelquefois des documents nouveaux et des pages ravissantes; mais, en général, « comme ses récits sont tous ou presque tous extraits de son *Histoire universelle*, il passe sous silence une foule de Saints qui ne se trouvent point dans cette histoire; son style n'est pas toujours celui d'un hagiographe; et souvent, chez lui, la vie d'un Saint a conservé des lambeaux d'histoire de l'Eglise qui deviennent plus que des hors-d'œuvre. D'ailleurs, Rohrbacher ne fait la plupart du temps que reproduire Godescard ou le Père Héliot. On peut donc le juger, sous presque tous les rapports, inférieur aux auteurs avec lesquels nous avons comparé le Père Giry [1] ».

La plupart des abrégés de la Vie des Saints, étant tirés de ces recueils, ajoutent aux défauts que nous venons de signaler les défauts inséparables de tout abrégé : ils rebutent par leur aridité. Les chiffres qui marquent la naissance et la mort d'un Saint, son nom, la sèche énumération des actions de sa vie, la liste de quelques vertus (les mêmes pour tous les Saints) : voilà le froid et inutile squelette dont la méditation doit nourrir notre piété! Nous excluons pourtant de ces reproches l'*Année chrétienne* du Père Croiset : les âmes dévotes y savourent l'arome pur de la sainteté; mais les esprits délicats trouvent le Père Croiset, en plus d'un endroit, incorrect et prolixe. Ajoutons que le Père Croiset fait, pour chaque jour, plutôt des réflexions pieuses sur le Saint, le plus universellement honoré, qu'il n'en raconte la vie.

L'absence de toutes ces imperfections forme l'idéal de l'hagiographie. Sont-elles absentes du Père Giry ? Plus que des autres auteurs, on le reconnaît communément. Peut-on les faire disparaître tout à fait ? Non, sans doute, mais toujours davantage; c'est à quoi nous travaillons de toutes nos forces. « Il fallait un juste milieu entre l'histoire et la légende, un récit qui pût à la fois édifier et instruire. Ce fut l'œuvre d'un pieux et savant religieux Minime, le Père Giry. Il réunissait toutes les conditions requises pour une pareille tâche... Il écrivait avec grâce, correction et facilité. Il possédait parfaitement ce genre de style qui, à notre avis, convient le mieux à l'histoire des Saints, nous voulons dire une simplicité élégante et naturelle, qui n'arrête le lecteur ni par des défauts ni par des ornements, et qui lui fait oublier l'écrivain pour ne penser qu'à son sujet... [2] » « Nulle part on ne trouve plus de théologie et de doctrine unies plus agréablement à des récits plus attrayants. Ce livre est sérieux sans être sec, développé sans être long, doctrinal sans être ennuyeux, théologique enfin sans cesser d'être universel et populaire... On n'y sent pas la morale, tant elle est agréablement disséminée dans le récit, et cependant elle nous pénètre sans que nous le sachions. Il faut que nous devenions meilleurs à force d'être charmés... Le Père Giry nous paraît d'ailleurs avoir suivi la meilleure méthode

1. *Union de la Haute-Marne* du 26 novembre 1859.
2. *Ami de la Religion*, 14 octobre 1859.

hagiographique. Il ne donne pas toutes les légendes, mais il donne largement toutes celles que l'histoire n'a pu contredire. Il se garde bien de retirer ainsi à la Vie des Saints un de ses plus grands charmes, le charme du surnaturel : il ne rougit pas de nos chères légendes, il n'a pas peur des miracles, et en même temps il prouve les faits, donne les dates, indique les sources. C'est une bonne méthode, qui satisfera, croyons-nous, les partisans de Godescard et ceux de Ribadeneira, leur offrant ainsi ce sage milieu dont on peut dire : *in medio stat veritas*... Le style est net, élégant, digne du grand siècle, simple et doux comme celui de saint François de Sales, solide comme celui de Bourdaloue... [1] »

Postérieur à Ribadeneira, dont il s'est beaucoup servi, le Père Giry l'emporte sur lui par la critique : et, sans se séparer de son école pour tomber dans la sécheresse de Baillet, il démêle avec un grand discernement ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas, et il ne rapporte que ce qui a des fondements raisonnables. Il est en même temps plus complet... Enfin la Vie des Saints du Père Giry est française, ce qui la rend préférable pour nous à celle du jésuite espagnol... « Bien que les Saints soient citoyens d'une patrie commune et que leur nationalité importe peu à l'Eglise, cependant l'hagiographe ne peut se défaire d'une certaine prédilection pour ceux qu'a produits son pays : sa plume s'arrête avec complaisance sur leur histoire : sa vigilance plus attentive n'en oublie aucun, même les moins connus, et ainsi son œuvre, sans cesser d'être catholique, prend un caractère national... [2] » Il est national à un autre titre. Il rend aux églises de France leurs vieilles traditions, leurs gloires antiques, à l'époque même où on les en dépouillait. Il montre clairement que Jésus-Christ, étendant tout d'abord ses conquêtes partout où les Romains lui avaient préparé la voie par les leurs, n'a point oublié la plus belle province de l'empire romain. Jésus-Christ nous a envoyé le flambeau de l'Evangile dans la main de saint Lazare, son ami, qu'il avait pleuré et ressuscité ; dans la main de sainte Madeleine et de sainte Marthe, sœurs de Lazare, ses deux amies; dans la main de saint Denys l'Aréopagite, qu'il avait converti par les prodiges de sa mort et par la prédication de son apôtre saint Paul : les pieds augustes de ce dernier ont sans doute aussi sanctifié le sol de la France. On verra dans cet ouvrage le nom des disciples des Apôtres qui fondèrent nos premières églises, heureuses de retrouver leurs titres, leurs actes de naissance, de voir rattacher la chaîne de leur foi immédiatement aux Apôtres. Le Père Giry ne dépouille point le tout pour enrichir la partie, il n'oublie pas la mère en glorifiant ses illustres filles, qui ne seraient rien sans elle : il remet l'Eglise de Rome en possession de sa véritable histoire, de ses droits inaliénables, que la France, dans des siècles d'oubli, ne reconnut pas assez [3].

1. *Bibliographie catholique*, octobre 1859.
2. *Univers*, 12 novembre 1859.
3. Voyez, au 18 janvier, son discours sur la chaire de saint Pierre.

Enfin, un dernier caractère qui distingue le Père Giry de la plupart des hagiographes français, c'est l'onction, la piété qui déborde de son cœur dans son récit. A chaque ligne on sent la main émue d'un Saint qui décrit la sainteté, d'un homme tout céleste qui vit par la pensée, par l'union à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le monde invisible, dans le monde de la grâce, dans la vie extérieure des Saints dont le monde visible n'est que le reflet : il en peint les merveilles sous leurs véritables couleurs, avec un esprit convaincu et un cœur attendri, comme quelqu'un qui les a vues : vous diriez un habitant du ciel qui célèbre, dans la terre d'exil, la gloire de ses concitoyens.

Toutefois ce beau monument, élevé à la mémoire des bienheureux, avait besoin d'une restauration respectueuse, mais totale, pour mériter les éloges que j'ai cités : l'œuvre primitive est en partie du Père Simon Martin ; elle avait vieilli, le Père Giry a dû la rajeunir et la continuer. Près de deux siècles écoulés depuis rendaient une seconde fois cette opération indispensable. Nous ne l'avons entreprise qu'après avoir longtemps étudié un ouvrage que nous désirions perfectionner, non dénaturer : nous avons tâché de nous identifier assez avec le pieux et savant Minime, dans une longue familiarité, pour le suppléer, si nous osons ainsi dire ; pour corriger et continuer son ouvrage jusqu'à nos jours, comme il nous semble qu'il le corrigerait et continuerait lui-même, s'il lui était donné de revivre. Nous avons considéré ce recueil de Vies des Saints comme un livre que chaque siècle passe au siècle suivant, refait de sa main, et non comme ces monuments littéraires qui, étant tout entiers d'un homme et d'une époque, doivent se conserver intégralement avec le plus grand scrupule, pour marquer les progrès de la langue.

Toute expression incorrecte, tout embarras de phrase a donc disparu ; tout tableau qui ne pouvait rester exposé aux regards de la pudeur la plus craintive a été voilé. On a fait, en un mot, tous les changements jugés nécessaires, mais on n'a fait que ceux-là et avec le plus grand respect, en altérant le moins possible la couleur du style. C'est toujours le Père Giry, moins les défauts de la forme, moins les lacunes et les inexactitudes du fond.

La Révolution de 93 a rompu la suite de bien des traditions. De tel monastère où le Père Giry nous montre les enfants des patriarches saint François, saint Dominique et d'autres illustres fondateurs continuant toujours l'esprit, les vertus de leur père, dont ils embaument la contrée, il reste à peine une pierre ou un nom aujourd'hui, ou bien ce pieux asile sert aux usages les plus profanes : on a, en beaucoup de lieux, oublié jusqu'aux derniers vestiges de pèlerinages autrefois très-célèbres : les églises les plus riches en saintes reliques se sont vu plus d'une fois arracher tous leurs trésors. Il fallait donc ou conserver ou rectifier par des renseignements actuels ce que le Père Giry disait en 1685. Des personnes compétentes ont bien voulu nous envoyer les détails les plus intéressants, recueillis sur les lieux mêmes.

Voici les matières contenues dans cet ouvrage et l'ordre dans lequel on les a disposées :

D'abord les excellents *Avis* du Père Giry *sur la Vie des Saints :* il y montre que la gloire de Dieu n'éclate nulle part aussi brillante que dans l'âme des Saints ; il montre la multitude prodigieuse de ces astres qui reflètent la Divinité au firmament de l'Eglise et éclairent le monde, les tourments, les épreuves où la grâce les a purifiés de ce qu'il y avait de corrompu dans leur nature, comme l'or dans le creuset, et fait croître à la place du vieil homme l'homme nouveau, frère de Jésus-Christ, héritier du royaume de la gloire ; il montre les avantages que l'on peut retirer de l'étude de leur vie ; cette étude nous découvre les vues de Dieu sur ses élus, les secours que sa bonté leur prête dans les combats, les couronnes qu'il leur promet dans le ciel et qui attendent leurs têtes victorieuses ; elle nous excite à marcher sur les traces de ces héros qui portaient dans leurs veines le même sang que nous, dans leur cœur la même concupiscence, qui nous ont rendu la sainteté plus facile par leurs exemples, qui nous tendent la main du sein du bonheur, pour nous retirer de nos misères. Mais souvent de deux personnes qui lisent la Vie des Saints, l'une n'en recueille aucun fruit, tandis que l'autre y trouve tant d'avantages : d'où vient cette différence ? C'est que l'une est comme étrangère à cette région des âmes, tandis que l'autre y passe sa vie ; l'une en ignore le langage, l'autre l'entend et le parle ; l'une y ouvre, sans voir, ses yeux habitués à la lumière du siècle, ou du moins elle ne voit dans les Saints que ce qu'il y a du siècle, elle ne saisit que le corps de leurs actes, l'âme lui échappe. La curiosité seule la guide : si elle jette en passant ses regards de ce côté, c'est qu'elle y aperçoit, même humainement parlant, des choses surprenantes. L'autre, qui a coutume de tout examiner avec le flambeau de la foi, parmi les ténèbres du siècle qui nous trompent sur la valeur réelle des objets, étudie surtout ce qu'il y a de surnaturel, de divin dans les Saints, ce qu'il y a de Jésus-Christ dans ses membres. Voyant passer ces géants, les voyant se frayer une route vers le ciel à travers tant d'obstacles, elle ne se contente pas d'une stérile admiration ; elle sait qu'elle ne peut arriver au même but que par le même chemin, elle les suit avec courage et discrétion. Telles sont les dispositions que le Père Giry demande dans ses lecteurs avant de dérouler à leurs yeux ce qu'ils doivent admirer et imiter.

Nous ne pouvons entrer dans l'année chrétienne sans passer par Celui qui est la porte de cette ère nouvelle : nous ne pouvons parcourir le cercle des jours, mémorables chacun par la naissance au ciel de quelque habitant de la terre, sans raconter d'abord la vie de celui qui fait renaître ainsi les hommes dans le ciel, en quittant le ciel et en naissant sur la terre. La *vie de Jésus-Christ* est la source du grand fleuve de la sainteté qui traverse les âges et va rejaillir dans l'éternité en gloire pour Dieu, en bonheur pour l'homme. Cette vie de Notre-Seigneur n'est qu'un abrégé, mais très-complet et rempli

de cette piété tendre et solide qui n'abandonne jamais notre auteur : il y expose dans leur ordre chronologique, en les éclairant, non-seulement de la concorde des quatre Evangélistes, mais de la lumière de la tradition et des écrivains des premiers siècles, la suite des actions de notre Sauveur, dont chacune est ensuite méditée à part le jour où l'Eglise en célèbre la fête. Celles de ces fêtes qui sont mobiles viennent après la vie de Jésus-Christ : on trouvera les autres à leur place dans le calendrier. Supérieur aux autres hagiographes dans le reste de son ouvrage, le Père Giry, dans l'explication des mystères, se surpasse lui-même. C'est là qu'il fait parler les Ecritures, la tradition, les saints Pères, les décisions de l'Eglise, l'histoire ecclésiastique, les maîtres de la vie ascétique, la philosophie chrétienne, saint Thomas surtout, dont il était rempli, avec une clarté, une profondeur, une onction qui captivent toutes les puissances de l'âme. On s'étonne, en le lisant, d'admirer dans notre langue ce que l'on ne croyait pas possible d'exprimer autrement que dans la langue de l'Eglise. Retouchés avec respect, mais avec sévérité, ces discours n'ont, nous l'espérons, rien perdu de leur charme : les mêmes horizons s'y ouvrent à l'intelligence, les cœurs y seront inondés d'émotions aussi suaves.

La *vie de la Sainte Vierge* tient à la vie de Jésus. Jésus est la fleur ; Marie est la tige sur laquelle le Saint-Esprit s'est reposé pour produire cette fleur. Nulle part la phrase de notre pieux auteur n'est plus délicieuse que dans cette histoire : il en suit le fil avec amour, comme un enfant qui raconte la généalogie, les gloires de sa mère ; oui, son style, en parlant de Marie, a quelque chose de plus tendre, surtout dans l'explication de ses fêtes, si chères au cœur des fidèles [1].

Le reste de l'ouvrage se compose des vies des Saints, de l'explication des fêtes selon l'ordre liturgique. Le lecteur aura, chaque jour, de quoi satisfaire sa curiosité et nourrir sa piété ; car il trouvera cinq ou six vies de Saints, et ces vies seront longues, pleines de détails propres à édifier les fidèles et de ce surnaturel qui montre si bien le pouvoir de la grâce. Nous avons dit ce que nous pensions de ces notices où l'on cherche en vain l'onction et la piété sans lesquelles la vie des Saints n'est plus qu'une écorce vide et desséchée. Puissent celles qu'il nous a fallu composer nous-même pour continuer le Père Giry jusqu'à nos jours, être animées de son esprit, et ne pas sembler des membres sans vie dans un corps si rayonnant de santé !

On a donné la préférence aux Saints qui se trouvent dans le Bréviaire romain.

On a mis en tête de chaque vie la date de son commencement et de sa fin, les noms du Pape, de l'Empereur et du Roi de France qui régnaient à cette époque. Dieu a ses plans secrets sur les différents siècles, et c'est par

1. Dans la septième édition, les *avis* du Père Giry sur la *Vie des Saints*, sont relégués au tome XVII[e] ; la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, et *celle de la Sainte Vierge*, font partie du XVI[e] volume, consacré à l'*Année chrétienne*.

les Saints qu'il les exécute, c'est par les Saints qu'il communique le mouvement de sa volonté au courant des choses humaines. Il est donc bon de connaître l'époque qui servit de théâtre à la vie de chaque Saint, pour comprendre le caractère de sa mission, son influence.

Pour cette même fin, on a augmenté le Père Giry de tous les éclaircissements nécessaires à l'intelligence des événements auxquels la *Vie des Saints* se trouve mêlée.

Il ne nous a pas paru utile de terminer régulièrement chaque vie par des réflexions, comme cela se pratique dans beaucoup d'ouvrages du même genre. Ces réflexions ont trop l'air d'être imposées par l'auteur, elles s'insinuent moins bien dans les esprits lorsqu'elles sont éloignées des faits qui les ont fait naître : il vaut mieux laisser parler les Saints et les faits que de parler soi-même.

Il nous reste à remercier les personnes si nombreuses qui ont bien voulu encourager notre œuvre, celles qui l'ont propagée, celles qui, avec tant de bonté et de science, nous ont envoyé les documents nécessaires pour la corriger, enfin tous les collaborateurs dont les travaux nous ont été si utiles.

Notre reconnaissance restera toujours au-dessous de tels services; que Dieu et les Saints pour lesquels tout ce zèle a été déployé le récompensent !

Nous soumettons ce nouveau travail à notre sainte mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine : nous serons, si Dieu nous en accorde la grâce, toujours esclave de ses moindres désirs, maintenant surtout que tant d'autres, hélas! foulent aux pieds ses ordres les plus formels, ses droits les plus sacrés. Nous prions Dieu qu'il nous accorde de retracer la Vie des Saints, ou plutôt Jésus-Christ lui-même, dont elle n'est que la copie, non plus sur du papier, mais dans notre propre vie ; non plus avec de l'encre, mais avec la grâce de Dieu.

PAUL GUÉRIN,

Prêtre de l'Immaculée-Conception de Saint-Dizier,
Professeur de Philosophie.

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

La première édition de cet ouvrage (1858-1859), tirée à cinq mille exemplaires, s'épuisait avec une telle rapidité, pendant le cours même de l'impression, que nous travaillâmes dès lors à en préparer une nouvelle : nous ne le fîmes point en tâtonnant comme la première fois, nous connaissions les vœux du public. Une foule de lecteurs nous ont envoyé de précieux documents ; nous avons écrit à tous les évêchés pour avoir la liste des Saints qu'on désirait le plus voir figurer dans ce recueil ; pour composer ces vies et ces notices nouvelles, nous avons eu recours aux légendes des *Propres* diocésains, aux bréviaires, manuels, histoires des Ordres religieux, aux hagiographies particulières ; enfin à un collaborateur compétent que nous avons tâché de nous ménager dans chaque contrée, et qui tantôt nous a fourni des matériaux, tantôt nous a donné des notices toutes faites, et en tout cas corrigé ce qu'il pouvait y avoir d'inexact pour chaque vie de Saint, dans l'orthographe des noms propres , dans la division politique ou religieuse des lieux , dans l'état actuel du culte et des reliques.

Nous pouvons donc dire sans exagération que cet ouvrage est le résumé de tous ceux qui ont paru jusqu'ici sur le même sujet. On le verra mieux lorsque nous aurons indiqué, un à un, les principaux avantages de cette édition sur les précédentes.

Le Martyrologe romain a été traduit de nouveau et augmenté des Martyrologes des divers Ordres religieux ; celui de France a été complété ; tous deux, enrichis soit de notes tirées de Baronius, soit de notices, qui sont le plus ordinairement la traduction des légendes des bréviaires, la plupart si pieuses, si parfumées de sainteté, souvent très-exactes et très-complètes, offrant d'ailleurs la relation la plus autorisée par l'Eglise. Quelquefois, comme nous l'avons déjà dit, ces notices nous ont été envoyées toutes faites de plusieurs évêchés. La provenance en est toujours indiquée au commencement ou à la fin. Il est facile de voir qu'un pareil travail, non-seulement améliore, mais encore augmente considérablement cet ouvrage : on ne pouvait condenser plus de matière sous une forme plus agréable.

Le Martyrologe est imprimé en caractère plus petit. On y lit en italique les noms des saints dont la vie sera racontée.

En tête de chaque vie de saint on a mis l'année de sa naissance et celle de sa mort, ou du moins le siècle dans lequel il a vécu : puis deux noms de

Papes, et deux noms de rois du pays qui a été le principal théâtre de ses actions : ces Papes et ces rois correspondent à la naissance et à la mort du Saint ; quand cette correspondance n'est pas certaine, le Pape et le roi sont accompagnés de la date de leur avénement et quelquefois de celle de leur mort ; de la sorte le lecteur rétablit dans sa mémoire le temps et le lieu auxquels cette vie se rapporte. Pour la même fin, on porte dans tout le cours du récit ce flambeau de la chronologie que le Père Giry avait trop négligé, et la lumière non moins utile de la géographie ; outre la position des lieux, les mœurs des nations, on indique le caractère des hommes, la nature des affaires, enfin tout ce qui est nécessaire pour assigner nettement à chacun de nos héros sa place dans l'histoire générale du monde.

Le Père Giry loue quelquefois plus qu'il ne raconte, il nous révèle, dans les hommes, des personnages célestes, il nous fait méditer le surnaturel des vertus et comme respirer le parfum de la sainteté : il est très-*ascétique*. Mais il ne suit pas toujours assez la vie publique d'un saint ; il ne marque pas assez son contact avec les hommes et les choses de son temps ; il pourrait, nous croyons, sans nous distraire de la piété, nous instruire davantage : nous le désirerions plus *historique*. C'est la qualité de Butler et de Baillet. Ils la possèdent quelquefois jusqu'à l'aridité et la sécheresse; car, lorsque la science se montre trop, elle a ce résultat, déplorable ici, d'ôter à un ouvrage la naïveté et l'onction qui en font le charme.

Les recherches de Baillet sur le culte et les reliques de chaque saint sont précieuses, non pour le simple fidèle qu'elles jetteraient souvent dans le doute, mais pour l'hagiographe qu'elles éclairent. L'hagiographie française est chez lui très-complète, comme l'anglaise chez Butler[1]. Il faut admettre aussi que tel saint est mieux traité dans Giry, tel autre dans Godescard, tel autre dans Baillet ; pour ne donner qu'un exemple, citons saint Epiphane, évêque de Pavie (21 janvier), sur lequel Butler est à peu près nul, le Père

1. En revanche, Butler et Godescard négligent nos Saints de France à un degré qu'on n'a pas assez remarqué. En voici quelques exemples, pris au hasard dans les premiers jours de janvier : la vie de saint Rigobert, évêque de Reims (4 janvier), avec l'histoire de son culte et de ses reliques, occupe, dans Godescard, *vingt-deux lignes* (format in-12, *édition Lefort*, *Lille*, 1855) ; celle de saint Lucien, apôtre de Beauvais (8 janvier), *dix-sept lignes ;* celle de saint Honorat, évêque d'Arles, *une page et demie ;* celle de saint Fursy, abbé de Lagny, patron de Péronne, *quatorze lignes ;* celle de saint Sulpice, archevêque de Bourges (17 janvier), *une page*.

L'opinion s'est répandue, nous ne savons comment, en Belgique, que le Père Giry s'occupait moins des Saints de ce pays que de ceux de France. Nous avons même reçu des plaintes à ce sujet; rien de moins fondé. Godescard seul mérite ces reproches : ainsi il ne dit pas un mot de sainte Gudule, patronne de Bruxelles (8 janvier), ni de saint Gerlac (5 janvier), auxquels ses continuateurs ont consacré des notices *(édition Lefort,* sans contredit la meilleure de toutes, la seule recommandable aujourd'hui à ceux qui veulent se procurer Godescard).

Le père Giry, au contraire, s'étend longuement sur ces deux Saints, et nous l'avons beaucoup augmenté, principalement pour saint Gerlac. Que les Belges soient donc persuadés que leurs églises, si riches en Saints, seront traitées comme si elles étaient françaises. Nous dirons la même chose de la Suisse, de l'Allemagne occidentale et de la Savoie; nous considérons leurs Saints comme des Saints français ; aussi avons-nous mis, dans ce premier volume, au 21 janvier, la vie de saint Meinrad et l'histoire du pèlerinage d'Einsiedeln; au 18, celle de saint Jacques de Tarentaise (Moutiers). Ce n'est pas à dire pour cela que les autres parties du monde catholique soient oubliées ; les légendes *propres* aux principales églises de l'univers sont traduites et forment les notes du martyrologe.

Giry excellent, mais trop vague, trop général. Baillet raconte en détail comment saint Epiphane a rendu moins dures à l'Italie les dominations successives de Ricimer, d'Odoacre et de Théodoric. Sans doute, la meilleure méthode de compléter le Père Giry est de remonter aux sources, dans les Bollandistes, et nous l'avons constamment suivie ; mais il y a beaucoup à prendre aussi dans Baillet et surtout dans les savantes notes de Godescard ; nous l'avons pris. On ne pourra plus dire que ces deux auteurs, inférieurs au Père Giry en tant de points, ont sur lui quelques avantages : nous leur enlevons ces avantages pour enrichir notre édition.

Pour tous ces emprunts, s'ils sont textuels, nous les mettons sous forme de notes avec le nom de l'auteur. Si nous nous les approprions en modifiant le style, nous les mêlons à la trame du récit.

Ce que nous venons de dire ne regarde guère que les saints qui ont joué un rôle fameux dans le monde ; ce rôle, nous avons dû, plus que le Père Giry, le faire ressortir. Quant à ces vies toutes privées ou toutes célestes, qui ne semblent en rapport qu'avec Dieu, ou qui ne se manifestent aux hommes et n'influent sur eux que d'une façon miraculeuse, notre pieux auteur excelle à les peindre : là il n'oublie aucun trait, aucune beauté, et son langage semble d'un ange. L'altérer eût été une profanation ; nous l'avons seulement retouché avec respect comme dans les précédentes éditions.

Lorsque le Père Giry, dans l'histoire d'un Saint, ne fait pas assez connaître ses écrits, nous n'omettons jamais de combler cette lacune par une notice bibliographique que nous empruntons à Godescard, ou que nous faisons, tantôt en analysant Dom Ceillier, tantôt en parcourant les œuvres complètes du Saint dans la patrologie de M. Migne.

Nos vues, en complétant l'œuvre du Père Giry, sont non-seulement d'ajouter aux gloires qu'il célèbre quelques traits oubliés, mais de contenter la pieuse curiosité du lecteur, et de lui éviter toute espèce de fatigue et de recherches. Il trouvera dans le texte même, ou en notes, pour certains usages politiques ou religieux, pour quelques hérésies, parfois pour des mots peu usités ou techniques, une courte explication ; pour les abbayes, leur histoire abrégée ; pour les Ordres religieux, une notice sur leur origine, leurs règles, leurs progrès, leur état actuel.

Les vies de saints que nous avons ajoutées à celles du Père Giry dépassaient le nombre de cinquante dans la première édition. Dans celle-ci, il nous a fallu en faire ou en refaire beaucoup plus, outre les deux mille notices qui développent le Martyrologe, car depuis le XVIIIe siècle, on a trouvé des documents ignorés alors, et des Saints ont acquis une plus grande importance par le culte particulier que l'Eglise leur rend aujourd'hui. Nous avons choisi de préférence, parmi ces innombrables habitants de la gloire céleste, ceux dont le passage sur la terre a laissé des traces plus spéciales et plus saillantes ; nous nous efforçons de leur conserver, à

chacun, leur caractère, afin d'éviter la monotonie et de présenter des objets divers à l'admiration et à l'imitation des fidèles.

Ainsi, pour ne point prendre d'exemples hors de ce volume, l'histoire de saint Aldric (7 janvier), montrera dans un évêque le bienfaiteur de son peuple, qui dote sa ville d'un aqueduc, d'hôpitaux et d'autres établissements non moins utiles. Saint Séverin (8 janvier) et saint Epiphane (21 janvier), nous rappelleraient, si nous l'avions oublié, que l'Eglise, placée entre les hordes barbares et le monde romain, adoucissait ces farouches envahisseurs, défendait les vaincus, rachetait les captifs, inspirait aux chefs le respect des sujets. On verra dans la vie de saint Hilaire, évêque de Poitiers (14 janvier), que ni les promesses ni les menaces d'un empereur qui protége l'erreur sous prétexte de défendre la vérité, ni l'exil, ne peuvent enchaîner la parole de Dieu ; qu'un seul homme saint, éloquent, désintéressé, peut embarrasser tout un empire au profit de la liberté et de la religion et triompher, presque seul, de l'hérésie armée de pied en cap. Nous nous sommes étendu assez longuement sur saint Bernon (13 janvier), parce que c'est raconter l'origine d'un grand nombre de nos abbayes, et la charte de fondation de Cluny, que nous citons, donne un échantillon de la foi, de la piété de ces âges, où l'on faisait de si grandes choses sur la terre en vue du ciel. Si nous avons laissé de côté la vie de saint Honorat d'Arles (16 janvier), composée par le Père Giry, ç'a été pour laisser parler saint Hilaire, son disciple, son ami, son successeur; car le doux et suave langage de l'un n'est pas moins utile ni moins délicieux à connaître que les sublimes vertus de l'autre.

Est-il besoin de dire que nous avons fait passer, avant tous les autres, les souverains Pontifes, et que nous avons mis un soin particulier à décrire leur rôle auguste, non-seulement dans la conduite de l'Eglise, mais aussi dans la direction du genre humain ? Nous n'avons pas attendu cette nouvelle édition pour combler toutes les lacunes de ce genre qui se pouvaient trouver dans le Père Giry. Lorsque nous éditions pour la première fois son ouvrage, nous y ajoutions la vie de saint Grégoire X, de saint Simplicius, de saint Zacharie, de saint Grégoire VII, de saint Boniface Ier, etc.

Les matières traitées ici touchent sans cesse à la liturgie, lorsqu'il s'agit des mystères dont l'Eglise fait la fête, ou du culte des saints et de leurs reliques ; quand l'œuvre du Père Giry a eu besoin, sous ce rapport, de rectification ou de développements, nous nous sommes servi principalement de l'année liturgique de Dom Guéranger.

Les notes renvoyées à la fin du volume dans la première édition se trouveront désormais ou fondues dans le texte, ou placées au bas de chaque page.

Les saints, les bienheureux ont leur histoire le jour du mois où l'Eglise permet ou ordonne de les honorer. Les personnes mortes en odeur de sainteté, comme le vénérable curé d'Ars, dont l'Eglise n'a pas encore autorisé le culte, placées en dehors du calendrier ecclésiastique à la fin de l'ouvrage,

forment le *supplément*. Loin de diminuer le nombre de ces vies, souvent plus imitables que les autres et mieux connues, parce qu'elles ont brillé plus près de nous, nous l'avons augmenté, en y ajoutant surtout les martyrs des XVIIIe et XIXe siècles, et les illustres personnages qui ont fondé ou réformé des congrégations religieuses.

Chaque volume se termine par deux *tables*, l'une selon l'*ordre des matières*; l'autre selon l'*ordre alphabétique*.

Le dernier volume se terminera par les tables suivantes :

1° *Table chronologique* des Saints dont la vie se trouve dans cet ouvrage; on pourra suivre ainsi les phases, les épanouissements de la sainteté à travers les âges.

2° *Table alphabétique* comprenant tous les noms de saints, de bienheureux et de vénérables connus. Le nombre total s'en élève à *dix mille*. C'est le *Dictionnaire hagiologique* le plus complet qui existe. Chaque saint y a son nom latin entre parenthèse. Pour distinguer les noms qui ont une vie, une notice, ou même une simple mention dans cet ouvrage, de ceux dont il n'a point été parlé, le nom des uns est imprimé en romain, celui des autres en italique.

3° *Une table alphabétique* de toutes les matières de dogme, de morale, de discipline, d'histoire, répandues dans l'ouvrage.

Le premier janvier est précédé d'un avertissement sur le Martyrologe.

Le lecteur trouvera les autres indications d'un ordre secondaire en leur lieu et place.

Nous n'osons allonger cette préface par une liste des personnes qui nous ont prêté une collaboration directe ou indirecte : le nom de chacune se trouvera en bas de tout ce qu'elle nous a fourni. De plus, à la fin du dernier volume nous donnerons la liste de tous les ouvrages que nous avons consultés et de toutes les personnes qui ont collaboré à notre œuvre. Que tous ces utiles, savants et généreux collaborateurs reçoivent l'hommage public de notre reconnaissance.

Nous remercions aussi les souscripteurs qui, à la première nouvelle de cette édition, se sont hâtés d'envoyer leur sympathique adhésion.

Ayant, comme le Père Giry, dont nous employons ici à peu près les termes, un souverain respect pour nos saints pères les Papes, et étant persuadé qu'il n'appartient qu'à eux de proposer des *Saints* et des *Bienheureux* à la vénération des fidèles, nous avons pris garde, autant qu'il nous a été possible, de ne point attribuer ces qualités à ceux que le Saint-Siége n'a pas encore reconnus pour tels. S'il nous était échappé de donner ces titres à quelques autres, comme aux grands serviteurs de Dieu dont la vie se trouve dans les additions, ce n'est pas dans le même sens ni de la même manière qu'à ceux qu'on invoque publiquement dans l'Eglise, mais seulement comme les justes et les gens de bien sont appelés saints et bienheureux dans l'Ecriture, ou selon l'opinion commune et selon que leurs insignes vertus font

juger fort raisonnablement qu'ils jouissent déjà de la béatitude éternelle. Nous disons la même chose des miracles : nous ne demandons pas pour tous ceux que nous rapportons la croyance qui est due à ceux que l'Eglise a juridiquement déclarés véritables, mais seulement celle que l'on accorde à des points d'histoire racontés par des témoins irréprochables. Enfin, nous prions nos lecteurs d'excuser toutes les fautes ou d'histoire ou d'impression qu'ils trouveront dans cet ouvrage, de nous les signaler comme ils l'ont fait jusqu'ici avec tant de zèle, afin que nous puissions les corriger et rendre ce livre digne du bienveillant accueil qu'on lui a fait. Nous prions surtout qu'on veuille bien demander à Notre-Seigneur, qui nous a fait la grâce de donner en exemple à nos frères la Vie des Saints, de nous accorder encore celle de plaire à Dieu comme eux, et de participer un jour à leur bonheur dans le ciel.

Mois de Marie 1862.

PAUL GUÉRIN.

PRÉFACE DE LA SEPTIÈME ÉDITION

Pour corriger, améliorer, compléter cet ouvrage, dans une édition définitive, qui sera stéréotypée, et le rendre plus digne du public qui l'a si favorablement accueilli, nous nous sommes imposé la tâche de compulser non-seulement les gros et nombreux volumes des *Acta Sanctorum*, mais tous les ouvrages hagiographiques publiés jusqu'à ce jour.

Il est peu de diocèses français aujourd'hui qui ne possèdent chacun son histoire religieuse, un recueil de la vie de ses Saints ; ces publications sont généralement puisées à des sources récemment découvertes et font quelquefois revivre des traditions éteintes depuis plusieurs siècles : en les mettant à profit, nous sommes parvenu à rendre notre recueil plus complet que les *Acta Sanctorum*. En effet, pour ne citer que deux exemples, dans son ouvrage intitulé *les Saints du Rouergue*, compris en un seul volume, M. l'abbé Servières « a pu recomposer l'histoire, éparse dans une foule de documents, de vingt-sept Saints que leur naissance, leurs actes ou leur mort rattache au Rouergue ». Or, les Bollandistes, dans leurs soixante volumes, n'avaient mentionné que cinq de ces Saints, et ces cinq ne sont pas les principaux ; bien plus, le propre du diocèse omet *onze* Saints de ce pays, parmi lesquels il en est dont la vie a été illustre et se retrouve dans des monuments authentiques.

M. l'abbé Corblet, historiographe du diocèse d'Amiens, a entrepris de « recueillir (en cinq volumes), avec une patriotique vénération, tout ce qui concerne la vie des Saints de son diocèse, les vertus qu'ils ont manifestées, les miracles qu'ils ont opérés, les œuvres qu'ils ont fondées, le culte dont ils été l'objet, les monuments liturgiques et iconographiques qui leur ont été consacrés... Pour atteindre un tel but, il ne suffisait point d'analyser ou de traduire les documents qui ont été recueillis par les Bollandistes, les Bénédictins ou d'autres érudits : il fallait consulter les Bréviaires du moyen âge, les annalistes des temps passés, les histoires générales d'ordres monastiques, les chroniques particulières des abbayes, les nombreux ouvrages relatifs à la Picardie, et surtout mettre à profit les manuscrits historiques conservés dans les bibliothèques publiques et les collections particulières ».

Voilà comment la plupart des diocèses de France refont leur histoire

d'après les vraies traditions, les manuscrits originaux, les monuments authentiques. Ainsi nous avons déjà, entre autres ouvrages, outre les deux que nous venons de citer, l'*Histoire de l'Eglise du Mans* par D. Piolin, la *Vie des Saints de Franche-Comté* par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon, l'*Histoire de l'Eglise Santone et Aunisienne* par l'abbé Briand, l'*Histoire religieuse et monumentale du diocèse d'Agen* par l'abbé Barrère, l'*Histoire hagiologique des diocèses de Belley et de Gap* par Mgr Depéry, l'*Histoire du diocèse de Toul et de celui de Nancy* par l'abbé Guillaume, l'*Histoire hagiologique du diocèse de Maurienne* par l'abbé Truchet, les *Vies des saints personnages de l'Anjou* par le R. P. Dom Chamard, l'*Histoire hagiologique de Valence* par l'abbé Nadal, l'*Histoire des Saints d'Alsace* par l'abbé Hunckler, les *Vies des Saints des diocèses de Cambrai et d'Arras* par l'abbé Destombes, l'*Histoire du Vivarais* par l'abbé Rouchier, etc., etc.

D'autres érudits non moins infatigables, restreignant l'objet de leurs recherches, ont consacré leur science et leur talent à tirer un Saint de l'oubli ou à rendre à sa renommée, à son histoire, à son culte un nouvel éclat. Les monographies contiennent des trésors inappréciables. Avons-nous besoin de rappeler saint Martial par M. Arbellot, saint Front et saint Sacerdos par M. Pergot, saint Bénigne par M. Bougaud, saint Firmin par M. Salmon, saint Séverin par M. Cirot de la Ville, sainte Rictrude et saint Amand par M. J.-M. Manjoulet, qui, le premier, a traité de l'évangélisation des Basques, sainte Madeleine et toute la pléïade des Apôtres de la France méridionale par M. Faillon ; et en fait de monographies réputées des chefs-d'œuvre : sainte Monique par M. Bougaud, saint Jean l'Evangéliste par M. Baunard, saint Augustin par M. Poujoulat, saint Thomas d'Aquin par M. Bareille, saint Dominique et sainte Madeleine par le Père Lacordaire, saint François de Sales par M. Hamon, saint Jean Chrysostome par M. Martin d'Agde, saint Bernard, par le P. Ratisbonne, saint Grégoire VII par M. Voigt, saint Pie V par M. de Falloux, saint Vincent de Paul par M. Maynard, saint François d'Assise et sainte Catherine de Sienne par M. Chavin de Malan, saint Paul par M. Vidal, saint Symphorien et son culte par M. Dinet, etc.

A l'aide de ces précieux ouvrages et de divers autres (dont le nombre ne s'élève pas à moins de six cents) et des renseignements spéciaux qu'on a bien voulu nous envoyer de tous côtés, nous avons pu rectifier les inexactitudes qui s'étaient glissées dans notre travail, et y faire des additions importantes dont voici les principales :

Comme la rédaction du Martyrologe romain est faite ou approuvée par l'Eglise, nous l'avons religieusement conservée intacte ; mais nous nous sommes permis de l'éclaircir, de le compléter, parfois même de le rectifier par des commentaires. Nous avons considérablement augmenté le Martyrologe de France, qui est l'œuvre des hagiographes.

Tous les Saints, Bienheureux, Vénérables, qui ne se trouvent ni au Martyrologe romain, ni dans les Martyrologes des Ordres religieux, et ne peu-

vent appartenir au Martyrologe de France, ont été réunis par nous dans une espèce de supplément aux Martyrologes, sous ce titre : « Additions faites d'après les Bollandistes et autres hagiographes ». Ces Martyrologes, principalement ceux que nous avons composés, ne contiennent pas seulement le nom, la date de chaque Saint, mais encore ils représentent en raccourci ses actions et ses vertus, et offrent des indications sommaires sur son culte et ses reliques ; souvent nous complétons, par des notes, ces biographies abrégées.

Nous avons composé un très-grand nombre de biographies nouvelles et de notices biographiques.

Il nous a paru juste d'introduire dans cet ouvrage tous les Saints et pieux personnages de l'Ancien Testament, dont il est d'autant plus facile de raconter sûrement la vie qu'ils ont eu pour historiens des écrivains divinement inspirés.

Nous avons cru utile aussi de faire connaître les principaux écrivains ecclésiastiques et leurs ouvrages, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours : nous donnerons donc l'histoire de leur vie, la liste et la critique de leurs écrits, un sommaire de ce qu'ils y traitent, un jugement sur leur style, sur leur doctrine, et le dénombrement des meilleures éditions de leurs œuvres. Les ouvrages spéciaux publiés sur ce sujet, tels que celui de Dom Ceillier, sont tellement étendus et dispendieux, que bien peu de personnes ont le loisir de les lire et les facultés nécessaires pour se les procurer : c'est pourquoi nous avons pensé rendre service au clergé et aux fidèles en leur présentant, dans un abrégé très-sommaire, mais très-complet, l'histoire de personnages qui, sans être inscrits dans le catalogue des Saints, sont la gloire de l'Eglise, et la description analytique d'ouvrages qu'on a toujours considérés comme l'aliment le plus pur de la piété.

Ce que nous avions fait pour tous les Saints, nous devions le faire d'une façon plus complète encore pour la Reine des Saints; on aura dans cette édition l'histoire *du culte de la sainte Vierge*, dans tous les temps, dans tous les pays, et surtout en France. Nous ferons le récit exact et détaillé de ses apparitions, et principalement des plus récentes ; nous décrirons les fêtes et les confréries établies en son honneur dans les différents lieux de la chrétienté, ses pèlerinages les plus fréquentés, ses sanctuaires les plus illustres, ses images les plus célèbres, les bienfaits les plus signalés que Dieu a accordés aux hommes par l'intercession de cette puissante avocate, et les témoignages d'amour et de vénération les plus éclatants, dont les fidèles, au milieu de la diversité des temps et des lieux, ont entouré cette divine Mère.

Il est un autre objet important que nous avions trop négligé jusque-là, et que nous avons traité cette fois avec un soin tout particulier : nous voulons parler de *l'iconographie*. Nous indiquons comment jusqu'ici on a représenté chaque Saint et pourquoi, quel attribut le caractérise et quel en est

le motif, à quel trait, à quelle circonstance de la vie du saint cet attribut se rapporte : nous ajoutons souvent quelle serait, à notre avis, la meilleure manière de le représenter. Puissions-nous avoir atteint notre but qui est d'expliquer à nos lecteurs l'histoire des Saints, écrite dans nos églises, par la sculpture, la statuaire, la peinture, de leur apprendre à lire ces livres admirables qu'ils ont sans cesse sous les yeux, et qui sont nos monuments religieux, enfin, d'éclairer les artistes, et surtout les pasteurs qui, au lieu de se contenter de commander un travail sans instructions, sans indications, s'en rapportant à l'artiste, étranger aux idées, aux sentiments religieux, à la connaissance de l'antiquité ecclésiastique, devraient le diriger, le guider, l'inspirer.

Nous avons également fait d'immenses recherches pour pouvoir indiquer de quels pays ou de quelles corporations un Saint est le patron, dans quel cas spécial il est de tradition pour les fidèles de l'invoquer, et quel est la raison de cette dévotion particulière.

Nous terminons chaque biographie par l'énumération des sources où nous l'avons puisée.

Nous mettons généralement en tête de chaque vie, pour en annoncer le caractère dominant, une épigraphe, qui est tantôt une sentence des saintes Ecritures, des Pères, d'un orateur ou d'un écrivain catholique, tantôt une maxime du Saint, tantôt un extrait d'hymne ou de tout autre morceau composé en son honneur.

Le seizième volume de cet ouvrage contient la *vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, celle de *la sainte Vierge*, des discours sur les fêtes mobiles et sur les mystères que l'on honore dans les diverses saisons mystiques de l'année, qui se divise ainsi : l'*Avent;* le temps de *Noël;* la *Septuagésime;* le *Carême* avec la *Passion* et la *Semaine sainte;* le *Temps pascal;* le temps de la *Pentecôte* à l'Avent. Nos lecteurs pourront ainsi suivre, avec une piété éclairée, les phases de l'année chrétienne, et saisir le sens attaché à chacune par l'Eglise ou plutôt par l'Esprit-Saint, puisque c'est lui qui inspire l'Eglise.

Le dernier volume comprend un *histoire* abrégée de la *science hagiographique*, où l'on marque tout ce qui a été écrit sur ce sujet jusqu'à nos jours; une notice historique et explicative sur le *calendrier* ecclésiastique et sur le *martyrologe*, le traité de la *canonisation* des Saints, du pieux et savant Benoît XIV; enfin les tables *générales :* table *chronologique* des principaux Saints; table *alphabétique* de tous les Saints, bienheureux, vénérables, écrivains ecclésiastiques, etc. ; on y trouvera le nom de chaque Saint en latin et en français avec les différentes manières dont ce nom s'est écrit ou prononcé selon les temps et les lieux ; *table alphabétique* de toutes les matières de dogme, de morale, d'histoire, de géographie, etc., traitées dans l'ouvrage. Nous y avons introduit, pour la première fois , la science *topographique* ou *géographique*, qui consiste ici à désigner d'une façon claire et précise, les lieux devenus célèbres par la naissance, la demeure, la

mort, la sépulture et le culte des Saints, avec renvoi aux pages de notre ouvrage qui en contiennent la description.

Tels sont les principaux perfectionnements que nous avons apportés à notre travail dans cette nouvelle édition. Plaise à Dieu que nous en ayons ainsi rapproché le mérite du succès prodigieux qu'il a obtenu, et acquitté une partie de l'immense dette de reconnaissance que nous avons contractée envers un public trop indulgent.

Bar-le-Duc, en la fête de l'Assomption de la bienheureuse Vierge Marie, le 15 *août de l'an de grâce* 1872.

PAUL GUÉRIN,

Camérier de Sa Sainteté Pie IX.

VIES DES SAINTS

MOIS DE JANVIER

PREMIER JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

LA CIRCONCISION de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'Octave [1] de sa Nativité. — A Rome, saint ALMAQUE, martyr, qui ayant dit : *C'est aujourd'hui l'Octave de la naissance du Seigneur, mettez fin à vos superstitions et ne sacrifiez plus aux idoles*, fut, par l'ordre d'Alipius, préfet de la ville, massacré par les gladiateurs. Vers 404. — Dans la même ville, sur la voie Appienne, les couronnes remportées par trente bienheureux soldats, martyrs sous l'empereur Dioclétien [2]. Vers 303. — Encore à Rome, sainte Martine, vierge, qui, après avoir enduré divers supplices, sous l'empereur Alexandre [3], obtint enfin, par le glaive, la palme du martyre; sa fête se célèbre

1. L'Octave est l'espace de huit jours qui s'écoulent depuis une fête jusqu'au jour qui en termine la solennité, et qui est, rigoureusement parlant, celui auquel ce nom convient, *Octava dies*, le huitième jour.

L'ancienne loi avait ses Octaves pour certaines fêtes. Elles ont dû passer naturellement et sans interruption de l'ancienne loi dans la nouvelle. C'est ainsi que les Octaves de Pâques et de la Pentecôte sont aussi anciennes que le Christianisme. Celles de l'Epiphanie et de Noël sont aussi d'une très-haute antiquité. Pendant l'Octave, on répète une partie de l'office de la fête, et le huitième jour est ordinairement d'un rang plus élevé que les autres jours.

2. Remarquons ici comment la sainte Eglise de Dieu, instruite par l'Esprit-Saint lui-même de la propriété des termes, a coutume d'appeler les horribles supplices des martyrs : elle les appelle couronnes, palmes, départ pour l'autre monde, jour natal, etc. Le supplice de ces trente bienheureux soldats immolés le jour même des calendes de janvier, une des grandes fêtes des Romains, paraît en contradiction avec les lois et les usages de ce peuple, qui défendaient aux magistrats d'exercer aucuns sévices les jours de fête. Mais la fureur et l'impatience des persécuteurs les portaient souvent à la violation de ces lois et de ces usages. Nous en avons des preuves nombreuses dans les Actes des martyrs. D'ailleurs, Philon, historien juif, ne dit-il pas ceci en parlant de Flaccus, gouverneur d'Egypte : « C'est la coutume de ne livrer au supplice aucun condamné, les jours de fête et les jours de la naissance des empereurs ; mais lui, pendant ces jours, il livrait à des châtiments injustes des hommes innocents ». (*Extrait de Baronius.*)

3. Pourquoi un martyr sous un prince comme Alexandre-Sévère, qui passe pour avoir été sympathique aux chrétiens ? La réponse est bien simple : c'est que la persécution de la Religion chrétienne par l'Etat romain, si elle se ralentissait par intervalle, ne cessait jamais complétement. Une loi ancienne citée par Cicéron proscrivait tout autre culte que le culte national : *Que personne n'ait ses dieux à part ; que personne n'en honore ni de nouveaux, ni d'étrangers, à moins qu'ils n'aient été admis par l'Etat.* (Cicér., *des Lois*, liv. II.)

Mécène excitait déjà Auguste à recourir aux supplices et à forcer les étrangers à embrasser le culte des dieux romains : il donnait pour raison que c'était un moyen de veiller à la sécurité de l'empire. (Dion., liv. LII.)

Il y eut ensuite des édits particuliers contre les chrétiens, portés par les empereurs conformément

le 30 janvier [1]. — A Spolète, saint CONCORDE, prêtre et martyr, qui, sous l'empereur Antonin, fut d'abord meurtri de coups de bâton, puis étendu sur le chevalet, et termina enfin sa vie par le glaive. 175. — Le même jour, saint Magne, martyr. — A Césarée, en Cappadoce, le décès de saint Basile, évêque, dont la solennité se célèbre de préférence le 14 juin, jour auquel il fut ordonné évêque. 379. — En Afrique, le bienheureux FULGENCE, évêque de l'église de Ruspe, qui, dans la persécution des Vandales, souffrit beaucoup de la part des Ariens pour la foi catholique et à cause de l'excellence de sa doctrine; après avoir été relégué dans l'île de Sardaigne, il obtint la permission de rentrer enfin dans son église, et y mourut en paix, aussi illustre par son éloquence que par la sainteté de sa vie. 533. — A Chiéti, dans l'Abruzze-Citérieure, la naissance au ciel de saint Justin, évêque de cette ville, illustre par la sainteté de sa vie et par ses miracles. 543. — Dans le Lyonnais, au monastère de Jou, saint OYEND, abbé, dont la vie pleine de vertus et de miracles jeta un vif éclat. Vers 510. — A Souvigny (en Bourbonnais), saint ODILON, abbé de Cluny, qui, le premier, ordonna que l'on fît dans ses monastères la commémoration de tous les fidèles trépassés le lendemain de la fête de tous les Saints; pratique que l'Eglise universelle a depuis approuvée en la recevant. 1049. — En Toscane, au mont Senario, le bienheureux Bonfilio, confesseur, l'un des sept instituteurs de l'Ordre des Servites ou serviteurs de la bienheureuse Vierge Marie. Il honora de toutes ses forces la Mère de Dieu et fut appelé soudain par elle à jouir du bonheur du ciel. 1262 [2]. — A Alexandrie, le décès de sainte EUPHROSYNE, vierge, qui devint illustre dans son monastère par sa vertu d'abstinence et par ses miracles. Vers 470. — A Rome, le B. cardinal Joseph-Marie TOMMASI. 1713. — Et ailleurs plusieurs autres saints martyrs, confesseurs et saintes vierges.

La lecture du Martyrologe se termine toujours ainsi.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Aquitaine, le triomphe de saint Clair [3], martyr, qui souffrit une mort glorieuse sous l'empire de Gallien. IIIe s. — A Aix, en Provence, saint Basile, septième évêque de cette ville. 472-521 [4]. — Dans le Jura, saint Minase, troisième abbé de Condat [5]. — A Alby, la mémoire de saint Eugène, évêque de Carthage, qui, ayant été banni d'Afrique par Hunéric, roi arien, se réfugia dans cette ville, où il mourut paisiblement en Notre-Seigneur. Son exil et sa fête sont placés au 13 juillet. 505. — A Clermont, en Auvergne, saint Stable [6], évêque et confesseur. IXe s. — A Autun, saint Agrippin [7], évêque, qui conféra l'ordre de la prêtrise à saint Germain, depuis évêque de Paris. 541. — A Bourges, saint FÉLIX, au sacre duquel assista saint Germain de Paris. Son corps fut déposé à Saint-Outrille-du-Château. 576. — A Melun, le décès de saint Aspace [8], confesseur, dont la fête tombe demain. VIIIe s. — A Vienne, en Dauphiné, un autre saint CLAIR, abbé de Saint-Marcel, de Vienne, que les miracles illustrèrent pendant sa vie et après sa mort. Son corps fut déposé à Sainte-Blandine, près de la même ville. 660. — Dans l'île de Lérins, saint Martin, abbé, dont le long gouvernement attira une grande affluence de religieux au monastère. VIe s. — A Troyes, en Champagne, saint Frobert, premier abbé de Moustier-la-Celle. 673 [9]. — A Redon, au diocèse de Vannes, le vénérable Jarnetin, prêtre et moine, qui devint aveugle cinq ans avant sa mort. Vers 888. — A Fécamp, en Normandie, le bienheureux GUILLAUME DE DIJON, abbé de Saint-Bénigne, disciple du glorieux saint Mayeul, abbé de Cluny, réformateur du monastère de Saint-Germain des Prés, à Paris, et de plusieurs autres, et l'une des grandes lumières de l'Ordre de Cluny. 1031. — A Liége, saint ALBERON, premier de ce nom, évêque de cette ville. 1128. — A Vaucelles, près de Cambrai, le bienheureux Ulrich, abbé. Vers 1185. — Chez les Carmélites de Beaune, le décès de la vénérable Mère Prieure Elisabeth de Quatrebarbes, qui, dès l'âge de sept ans, composait une *Vie de la sainte Vierge*, et à laquelle une jeune novice enlevée à son affection apparut en lui disant : *Combien ils sont précieux les moments de cette vie passagère !* 1660. — Et ailleurs, plusieurs autres saints martyrs, confesseurs et saintes vierges.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile le Grand. — (En général, dans les Ordres religieux, on commence la lecture du Martyrologe par ce qui est propre à chaque Ordre.)

à cette loi ancienne. Il résultait de là que tout magistrat romain pouvait toujours faire mourir les chrétiens, même sans y être autorisé par un édit de l'empereur régnant. Ajoutons à toutes ces raisons que tandis qu'Alexandre était occupé à ses guerres, Ulpien, le jurisconsulte, incarnation froide et inflexible de la légalité romaine, gouvernait l'intérieur de l'empire sous le titre de préfet du prétoire.

(*Extrait de Baronius.*)

1. Voir sa vie au 30 janvier. — 2. Voir au 17 février, dans la vie du bienheureux Alexis Falconieri, l'histoire de la fondation de l'Ordre des Servites. — 3. La fête de saint Clair se célèbre à Alby le 1er juin. Voyez ce jour. — 4. Cf. la *France pontificale*. — 5. Voyez au 20 janvier. — 6. On ne sait rien de saint Stable, sinon qu'il fut le trente-huitième évêque de Clermont-Ferrand. — 7. Voyez la notice de saint Agrippin, le 9 juillet, jour de sa fête à Autun. — 8. Voyez au 2 janvier. — 9. Voyez au 8 janvier.

La Circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'Octave de sa Nativité. — Le même jour, à Césarée en Cappadoce, le décès de notre père saint Basile le Grand, évêque et docteur de l'Eglise, dont la fête se célèbre aujourd'hui chez les Grecs ; mais dans l'Eglise universelle, c'est le 14 juin (jour auquel il fut ordonné évêque) qu'on la célèbre de préférence.

Martyrologe de l'Ordre des Servites. — Au lieu de la mention du bienheureux Bonfilio, qui se trouve dans le Martyrologe romain, on lit celle-ci :

En Toscane, au mont Senario, le bienheureux Bonfilio, confesseur, compagnon de six autres bienheureux qui, après la Mère de Dieu, notre première et merveilleuse institutrice, fondèrent la famille des serviteurs de la très-sainte Vierge Marie, qui leur apparut, leur donna des ordres et leur assigna des habits de deuil. Après avoir brillé dans cet ordre par les plus éclatantes vertus, appelé inopinément par elle-même à la vie éternelle, il entendit sa voix céleste et quitta très-saintement la demeure de ce monde.

Martyrologe des Carmes-Chaussés et des Carmes-Déchaussés. — La Circoncision de Notre-Seigneur et l'Octave de sa Nativité, etc.

Comme au Romain, et à la fin ajoutez :

A Alexandrie, le décès de sainte Euphrosyne, vierge, de l'Ordre des Carmélites, qui devint illustre dans son monastère par sa vertu d'abstinence et par ses miracles ; sa fête se célèbre le 12 février, chez les Carmes-Chaussés, et le 13, chez les Carmes-Déchaussés.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Orient, saint Gaspar, un des trois rois Mages, instruit dans la foi chrétienne et ordonné évêque du pays où il régnait par l'apôtre saint Thomas. Ier s. — A Syracuse, en Sicile, plusieurs martyrs immolés durant la persécution de Néron. An 67. — En Angleterre, saint ELUAN, évêque, et saint MÉDUIN, docteur des Bretons, envoyés à Rome par le roi Lucius, qu'ils convertirent à leur retour, ainsi que ses sujets. Vers 198. — A Bologne, saint Caïus, saint Jactus, et saint Héraclus, martyrs, mentionnés seulement dans le Martyrologe de saint Jérôme.— En Afrique, les saints Victor, Félix, Narcisse, Argyre et leurs compagnons, martyrs, mentionnés dans le même Martyrologe. — A Pavie (probablement), les saints Primien, Saturnin, Victor, Honoré, un autre Saturnin, Leucius et Hermès, martyrs, mentionnés dans le même Martyrologe. — A Vienne, en Dauphiné, saint Paracode, septième évêque de cette ville ; il était grec d'origine ; on a une lettre du pape Victor à lui adressée, au sujet de la célébration de la Pâque [1]. — A Nicomédie, saint Euphrosin, évêque de cette ville, saint Priamien ou Prien et neuf autres, martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — A Ravenne, saint Sévère, martyr, qu'il ne faut pas confondre avec saint Sévère, évêque de la même ville ; il souffrit sous Maximien Auguste, le dernier persécuteur des chrétiens en Occident. 304. — En Rhétie, saint Evant et saint Hermès, martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — En Grèce, saint Grégoire, évêque de Nazianze, père de saint Grégoire le Théologien. 389 [2]. — En Irlande, saint Mochua, ou Cuan, abbé de Legsi ; il quitta le service militaire pour se faire moine, guérit saint Fintan de la lèpre, et construisit la première église en pierre que l'Irlande ait eue. VIIe s. — En Irlande, un autre saint Mochua, ou Cronan, disciple de saint Congall, et religieux de Bangor ; ensuite fondateur de la ville et du monastère de Balla. Il fit surgir miraculeusement un isthme pour passer d'une île à une autre île. 637. — Encore en Irlande, sainte Faine, vierge, dont on célèbre la fête de temps immémorial dans l'église paroissiale de Rosairthir, au diocèse de Clogher en Ultonie et à Kilhaine, aux confins du comté de Meath, où ses reliques ont toujours été en grande vénération. VIe s.

FÊTES MOBILES DE JANVIER.

Le second dimanche après l'Epiphanie, FÊTE DU TRÈS-SAINT NOM DE JÉSUS.

Le mardi après le dimanche de la Sexagésime, prière de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le mont des Oliviers.

1. Porté au 2 janvier dans le Martyrologe de France. V. ce jour.

2. V. au 9 mai, jour communément adopté pour sa fête.

DE LA CIRCONCISION DE N.-S. JÉSUS-CHRIST

ET DU NOM ADORABLE DE JÉSUS QUI LUI FUT DONNÉ.

An I. — César-Auguste, empereur.

> **Qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse, dans les cieux, sur la terre et aux enfers.**
> *Lettre aux Philippiens*, II.
>
> **Il n'a pas été donné sous le ciel d'autre nom qui ait la vertu de sauver les hommes.**
> *Actes des Apôtres*, III.

I. Nous ne pouvions, ce me semble, mieux commencer le mois de janvier et l'année civile que par la Circoncision de Notre-Seigneur et le très-saint Nom de Jésus qui lui fut donné en cette circonstance. Par la Circoncision, il répandit pour nous les premières gouttes de son sang; par le nom de Jésus, qui signifie Sauveur, il fut engagé à verser tout le reste sur l'arbre de la croix pour notre rédemption : nous trouvons donc en ces deux mystères les plus riches étrennes, les présents les plus avantageux que nous puissions souhaiter. Saint Luc, le seul des Évangélistes qui ait parlé de ce trait de la vie du Sauveur, n'en a dit que quelques mots : *Huit jours étant écoulés depuis la naissance de l'Enfant, il fut circoncis et on le nomma Jésus, comme l'ange l'avait nommé avant même qu'il fût conçu dans le sein de sa Mère.* Mais il faut en traiter un peu plus amplement.

Disons d'abord ce qu'était la Circoncision. Quatre cent six ans ou environ avant la promulgation de la loi de Moïse, Dieu, voulant se préparer un peuple qui lui fût propre et qui, au milieu de la corruption générale de toutes les nations plongées dans l'idolâtrie, fît profession publique de le connaître, de l'adorer, de l'aimer et d'obéir à ses commandements, choisit Abram, fils de Tharé, pour en être la tige. Abram était alors dans sa centième année, et Saraï, sa femme, dans sa quatre-vingt-dixième. Dieu leur assura néanmoins qu'ils auraient un fils dont la postérité serait aussi nombreuse que les étoiles du ciel et que les grains de sable qui sont au bord de la mer. En témoignage de quoi il ne l'appela plus Abram, mais Abraham, qui signifie père d'une grande multitude; il n'appela plus sa femme Saraï, mais Sara, qui signifie souveraine. Et afin que ce peuple, qu'il lui promettait, fût distingué de tous les autres peuples du monde, et qu'il eût sur son corps la marque et le caractère de son élection, il fit cet accord avec ce saint patriarche, que tous les enfants mâles, qui naîtraient de lui dans la suite des temps, seraient circoncis le huitième jour après leur naissance : *Voici,* lui dit-il, *l'alliance que je fais avec vous et avec vos descendants, et le pacte que vous devez inviolablement observer : tout enfant mâle sera circoncis au huitième jour. Celui qu'on n'aura pas circoncis sera exterminé, parce qu'il aura violé mon alliance*[1]. Depuis, Dieu, donnant sa Loi sur la montagne de Sinaï aux descendants d'Abraham, au peuple d'Israël, y inséra ce même commandement : *L'enfant mâle de huit jours sera circoncis*[2]. Aussi ce peuple a toujours été fort religieux observateur de cette pratique, tenant même pour une chose ignominieuse de n'être point circoncis; parce que c'était n'avoir point de part à cette sainte et glorieuse alliance avec Dieu. Comme les Grecs appelaient, par

1. Genèse, XVII, 9-14. — 2. Lév., XII, 3.

mépris, *barbares* les hommes de toutes les autres nations, de même les Juifs les appelaient des *incirconcis*, et ne voulaient avoir avec eux aucune espèce de relation.

Dieu ne se contenta pas d'ordonner la Circoncision comme marque de son alliance; il l'institua en même temps comme un Sacrement, pour effacer le péché originel, que les enfants contractent par leur génération, et dont ils sont souillés lorsqu'ils viennent au monde. Il est vrai qu'il y avait déjà un remède à ce mal : c'était une autre cérémonie sacrée, par laquelle les parents, attestant leur foi au Messie et à la rédemption qu'ils attendaient, procuraient à leurs enfants le bienfait de la justification et de la grâce : et ce remède a toujours duré jusqu'à l'institution de notre Baptême, pour les filles et aussi pour les enfants mâles qui étaient en danger de mort avant de pouvoir être circoncis. Mais il n'eut plus lieu à l'égard des autres enfants mâles, dès que Dieu eut ordonné la Circoncision, à laquelle seule fut alors attachée la rémission du péché d'origine. Aussi les saints Docteurs, et parmi eux saint Grégoire, pape, disent qu'elle produisait à peu près le même effet que produit maintenant le sacrement de Baptême; il y avait néanmoins entre l'une et l'autre une différence : le Baptême régénère et produit la grâce par sa propre vertu, c'est-à-dire par une vertu que Notre-Seigneur lui a communiquée comme à son propre instrument; au contraire, la Circoncision n'était qu'une cérémonie en vertu de laquelle Dieu, ayant égard à la future passion de son Fils qu'il voyait représentée par avance dans cette profession de foi, opérait par lui-même et sans nul instrument le bienfait de la régénération; donc elle était simplement le *signe* de la grâce et non la *cause efficiente* de la grâce. Dieu se servit de cette cérémonie de la Circoncision préférablement à toute autre : d'abord pour avertir continuellement son peuple qu'il devait travailler sans relâche à sa circoncision spirituelle, c'est-à-dire à réprimer ses affections déréglées, sa convoitise, et à retrancher ses vices, et surtout celui de l'impureté, dont le domaine est plus violent et le feu plus difficile à éteindre que celui des autres; ensuite, pour figurer que, dans la nouvelle alliance, on ferait profession d'une circoncision parfaite, par laquelle on se détacherait de toutes les choses de la terre, pour n'aspirer plus qu'aux choses du ciel; par laquelle aussi on mourrait entièrement à soi-même, pour ne plus vivre qu'en Dieu et pour Dieu.

Il est certain que Notre-Seigneur n'était point sujet à cette loi de la Circoncision, et que la sainte Vierge ni saint Joseph n'étaient point obligés de le circoncire. Il était sans doute, en tant qu'homme, capable de recevoir des ordres; car il assure lui-même dans l'Evangile que son Père lui a fait des commandements, et qu'il est très-exact et très-ponctuel à les observer, et toute la théologie reconnaît, après le Docteur Angélique, qu'il avait, entre autres, reçu le commandement de racheter les hommes et de se sacrifier pour leur délivrance [1]; saint Paul dit qu'il s'est rendu obéissant jusqu'à la mort, et même jusqu'à la mort de la croix [2]. Mais pour la loi de la Circoncision, aussi bien que pour toute la loi de Moïse, elle ne l'obligeait à rien, parce que n'ayant été faite que pour préparer les hommes criminels et captifs au bienfait de leur rédemption, elle ne pouvait atteindre leur propre Sauveur et Rédempteur, Celui qui n'avait point de part à leur captivité ni à leurs crimes. Et, certes, nulle des raisons de la Circoncision n'existait en sa personne. Il n'en avait pas besoin comme d'une marque et d'un caractère qui le distinguât des infidèles et des Gentils, puisque l'onction de sa divinité

1. Jean, XII, 49. — 2. Phil., II, 8.

et sa filiation naturelle avec Dieu, le distinguaient absolument de tous les hommes, et le mettaient dans un ordre infiniment élevé au-dessus de toutes les créatures. Il n'en avait pas besoin comme d'un sacrement pour la rémission du péché originel; car, non-seulement il n'avait point contracté ce péché, mais il était impeccable, et il était venu au monde pour détruire et exterminer le péché. Il n'en avait pas besoin comme d'un avertissement continuel de travailler à la circoncision spirituelle ; n'ayant rien en lui-même que de très-saint, de très-parfait et de très-accompli, il n'avait rien qui dût être retranché ou circoncis. Enfin, il n'en avait pas besoin pour figurer la Circoncision parfaite de la loi nouvelle, puisqu'il devait montrer cette circoncision dans toute sa réalité, et en donner un modèle dans sa vie pauvre, humble, souffrante, dans sa mort cruelle et ignominieuse.

Cependant il a été très-convenable qu'il s'assujétît à cette loi de la Circoncision pour plusieurs raisons que saint Epiphane a signalées dans son livre Ier des *Hérésies* [1] : 1° pour montrer qu'il était véritablement homme, et que son corps était de même substance et de même nature que les nôtres ; car il devait naître des hérétiques qui combattraient cette vérité : les Manichéens, qui ne lui ont donné qu'un corps fantastique [2]; les Apollinaristes, qui lui ont attribué un corps de substance divine; et les Valentiniens, qui lui en ont attribué un d'une matière céleste ; il était à propos qu'il munît contre eux son Eglise, en lui donnant des marques évidentes de la sensibilité de son corps; 2° Pour faire voir qu'il n'improuvait pas la Circoncision, qui était le grand Sacrement des Juifs et l'entrée dans leur religion, de même que le Baptême est l'entrée dans l'Eglise chrétienne ; mais qu'au contraire il l'approuvait comme une cérémonie très-religieuse et qui était d'institution divine : car les mêmes Manichéens et d'autres hérétiques devaient un jour condamner cette observance et toutes les autres cérémonies de la loi, et dire que ce n'était pas Dieu, mais le démon qui en était l'auteur. Il ne pouvait mieux détruire ces erreurs que par son assujétissement volontaire à ces cérémonies ; car le Fils de Dieu n'aurait point observé une loi qui n'aurait pas eu Dieu pour principe ; 3° Pour témoigner qu'il était de la race d'Abraham, et un véritable Israélite ; la Circoncision en était la marque et le signe perpétuel. En effet, il était très-important, et même nécessaire, qu'il fût reconnu pour tel. Les Juifs savaient que leur Messie devait descendre d'Abraham, et qu'il était ce Fils en qui Dieu avait promis la bénédiction de toutes les nations ; s'ils n'avaient reconnu le Sauveur pour l'un de ses descendants, ils auraient prétendu être légitimement dispensés de le recevoir pour Messie ; ce qui aurait mis un grand obstacle à la propagation de l'Evangile; 4° Pour nous porter, par cet exemple, à obéir promptement et avec joie aux commandements de Dieu et aux ordres de nos supérieurs, quelque difficiles qu'ils nous paraissent. Rien ne nous prêche-t-il mieux l'obéissance que la vue de ce souverain Seigneur ne faisant point difficulté de se soumettre, quoiqu'il n'y fût point obligé, à la Circoncision, cérémonie si rigoureuse et si infamante? 5° Pour s'humilier et s'anéantir pour nous jusqu'à la dernière extrémité. C'était déjà une grande humiliation que, étant Dieu, il se fût fait homme ; que, Sagesse éternelle et infinie, il fût réduit à l'état d'enfant; que, Maître de toutes les richesses, il se fût rendu pauvre et indigent; et que, impassible et immortel, il fût exposé à souffrir et à mourir. Mais cette humiliation a été bien plus loin dans le mystère de la Circoncision, puisque étant le Saint des Saints, il s'est fait, non pas pécheur et criminel, car cela lui était impossible; mais, comme pécheur et comme

1. Chapitre XXX. — 2. *S. Thom.*, 3, 9, 37, a. 1.

criminel, prenant la marque de pécheur et le remède qui avait été ordonné pour la guérison du péché. Par là il nous a appris à être humbles, et a confondu l'orgueil des enfants d'Adam, qui commettent aisément le péché, mais n'en veulent pas porter la honte et l'ignominie ni paraître et être appelés pécheurs ; 6° Pour commencer, dès cet âge si tendre, à répandre son sang pour nous, et à exercer en notre faveur son divin office de Sauveur et de Rédempteur, il était arrêté dans les secrets conseils de la divine Providence qu'il ne s'exposerait point à la cruauté des fouets, des épines, des clous et de la lance, qui devaient épuiser ses veines et lui ôter tout son sang, avant d'avoir atteint l'âge de 33 ans, et avant d'avoir prêché de vive voix son Evangile. Mais son amour envers nous était trop grand pour attendre un si long terme ; il a voulu d'abord nous donner des gages assurés de ce qu'il nous préparait, et, par une première et légère effusion de son sang précieux, nous faire connaître l'excellence du prix qu'il destinait à notre rançon, afin de nous exciter plus puissamment à l'aimer, et afin que nous lui puissions dire : *O saint Enfant, si vous faites tant pour nous dans un âge si tendre, que ferez-vous lorsque vous serez dans un âge parfait et accompli ?*

Enfin, il devait être circoncis pour émousser dans sa chair le couteau de la Circoncision, et, en donnant à cette observance charnelle une honorable fin par la bonté qu'il avait d'y assujétir son corps, la changer en une Circoncision spirituelle. C'est aussi ce qu'il a heureusement exécuté ; car la Circoncision de la chair est morte en Jésus-Christ, et la Circoncision de l'esprit a commencé par Jésus-Christ. Celle-là était pour les Juifs qui étaient des hommes charnels ; et celle-ci pour les chrétiens, enfants d'Abraham selon l'Esprit. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul dit : *C'est nous qui sommes les vrais circoncis, nous qui servons Dieu en esprit, qui nous glorifions en Jésus-Christ, et qui ne mettons pas notre confiance en la chair* [1]. Et ailleurs : *Vous avez été circoncis en Jésus-Christ, non d'une Circoncision faite de la main des hommes, mais de la Circoncision de Jésus-Christ, ayant été ensevelis avec lui par le Baptême, et étant ressuscités avec lui par la foi* [2]. Moïse et Jérémie avaient recommandé aux Israélites cette sorte de Circoncision comme à des Chrétiens par anticipation, leur disant : *Ne vous contentez pas de la Circoncision de votre chair, mais travaillez à circoncire votre cœur* [3] ; c'est-à-dire à en retrancher toutes les superfluités et tous les déréglements. Cette Circoncision se doit étendre sur tout notre intérieur et sur notre extérieur ; de sorte que nous ne souffrions rien ni dans notre esprit, ni dans notre volonté, ni dans notre appétit, ni dans nos sens et nos facultés corporelles, qui soit capable de les profaner et de les rendre criminelles. Aussi saint Bernard disait-il que « la Circoncision charnelle n'était que d'un seul membre ; « mais que la Circoncision spirituelle que Jésus-Christ nous a enseignée « doit être de tout l'homme [4] ».

Voilà les grandes raisons pour lesquelles il a plu à Notre-Seigneur de se faire circoncire, et d'inspirer à la sainte Vierge et à saint Joseph la volonté de ne point l'exempter de la rigueur de cette cérémonie. On ne sait si elle se fit avec un couteau d'acier ou avec un couteau de pierre [5]. Nous lisons, il est vrai, que Séphora, femme de Moïse, et Josué, conducteur du peuple de Dieu, se sont servis, dans une occasion, de couteaux de pierre pour la Circoncision : néanmoins il ne paraît pas qu'il existât un commandement général de ne se servir que de cette sorte d'instrument ; au contraire, il est plus probable que cela était au choix de ceux qui faisaient la cérémonie, et

1. Phil., III, 3. — 2. Col., II, 11. — 3. Deut., X, 16 ; Jérém., IV, 4. — 4. Sermon sur la Circoncision. — 5. Exode IV 25.

même qu'il était plus ordinaire de se servir de couteaux de fer et d'acier que de couteaux de pierre [1]. Cependant, le sentiment de saint Bernard est que Notre-Seigneur fut circoncis avec un couteau de pierre : ce qui ne put se pratiquer sans lui faire une plaie fort sanglante et lui causer beaucoup de douleur [2]. C'était ce qu'il souhaitait le plus; et il ne demandait pas qu'on lui adoucît la loi, mais qu'on la lui appliquât dans sa plus grande sévérité. Le lieu où se fit cette cérémonie fut l'étable de Bethléem où il était né, comme nous l'apprennent saint Epiphane au livre Ier des *Hérésies*, et beaucoup d'autres saints Pères ; car ils disent qu'il était encore dans cette étable lorsque les Mages le vinrent adorer. L'Ecriture sainte ne dit point par qui il fut circoncis ; mais il est très-croyable que ce fut par sa très-sainte Mère et par saint Joseph, que le R. P. Louis de Grenade appelle, pour ce sujet, les ministres de la Circoncision de Jésus [3]. En effet, il était convenable que la chair innocente de cet Agneau sans tache ne fût découverte qu'à des yeux vierges, et ne fût aussi touchée que par des mains vierges et souverainement pures, telles qu'étaient celles de ces deux séraphins de la terre. Ce fut donc alors que cette épouse incomparable put dire avec vérité que la myrrhe, c'est-à-dire le sang précieux de son Fils, avait coulé et distillé de ses mains. Ce fut pour elle une plus belle parure que les saphirs et les diamants.

II. Il est temps de parler du nom adorable de Jésus qui fut donné à l'enfant en sa Circoncision. L'alliance du saint nom de Jésus avec la Circoncision ne se fit que par un grand mystère. Ce fut, premièrement, pour montrer que cet Enfant ne venait nous sauver que par son sang, dont il donnait les prémices en sa Circoncision; secondement, pour nous apprendre que notre salut consistait à nous circoncire spirituellement, c'est-à-dire à nous dépouiller du vieil Adam et des inclinations vicieuses de la chair pour nous revêtir du nouvel Adam et des saintes inclinations de la grâce ; troisièmement, pour effacer, par la gloire d'un nom si auguste, l'ignominie apparente de la Circoncision, de même que l'opprobre de la croix fut, en quelque sorte, effacé par cette inscription magnifique qui y fut attachée : *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* En effet, si nous y faisons réflexion, nous trouverons que la Sagesse divine a presque toujours joint, dans les mystères de notre Rédemption, les grandeurs avec les abaissements et l'exaltation avec l'humiliation. Si le Fils de Dieu prend une Mère sur la terre, c'est une Mère vierge et incomparablement plus pure que les chérubins et les séraphins. S'il naît dans une étable, sa naissance est annoncée par les anges, reconnue par les pasteurs, entourée des adorations et des prosternements des Mages, redoutée par le plus superbe des rois. S'il est obligé de s'enfuir en Egypte, les miracles l'y font respecter pendant que le sang des innocents rend sa naissance célèbre dans toute la Judée. Enfin, sa mort même, tout infâme qu'elle paraisse, est rendue très-glorieuse par une éclipse de soleil et par le bouleversement de toute la nature. C'est donc pour la même raison qu'il est appelé Jésus à sa Circoncision ; je veux dire, afin que ce nom nous l'y fasse considérer, non comme un pécheur, mais comme celui qui ôte les péchés du monde.

On peut recueillir dans les saints Docteurs plusieurs excellences de ce nom de Jésus. La première est que c'est le Père éternel qui en est l'auteur; car, comme dit saint Cyrille d'Alexandrie, lorsque l'Ange l'annonça à la sainte Vierge et à saint Joseph, il ne l'annonça pas de lui-même, mais de la part de Dieu qui l'avait chargé de cette mission. Et, certes, pour donner

1. Jos., v, 2. — 2. Sermon de la Circoncision. — 3. S. Epiph., liv. I, chap. dern.

le nom à une chose, il faut avoir quelque puissance sur elle, comme Adam en avait sur toutes les créatures, et comme les pères en ont naturellement sur leurs enfants. Or, il n'y avait certainement que Dieu qui eût puissance sur Jésus-Christ, à ne le considérer même que comme homme. C'était donc à Dieu qu'il appartenait de lui donner un nom [1]. De plus, pour imposer à quelqu'un un nom qui lui soit convenable, il faut le connaître parfaitement et en pénétrer le mérite. Or, Notre-Seigneur assure lui-même que personne ne le connaît, si ce n'est son Père éternel, comme il n'y a que lui qui connaisse naturellement son Père. C'était donc de son Père qu'il devait recevoir un nom. Enfin, nous voyons dans l'Écriture sainte que ceux pour qui Dieu a une affection particulière, et qu'il a destinés à des emplois plus éminents, ont été nommés par lui, soit avant leur naissance, soit immédiatement après, soit dans le cours de leur vie, comme cela fut fait d'Abraham, d'Isaac, de saint Jean-Baptiste et de saint Pierre. Il était donc bien juste que ce fût lui qui donnât un nom à ce Fils bien-aimé qui était le cher objet de ses complaisances et qu'il avait destiné à être le Rédempteur du monde. Cela, néanmoins, ne priva pas Marie et Joseph de l'honneur de lui imposer ce nom ; car l'Ange leur avait dit à l'un et à l'autre : *Vous l'appellerez* Jésus [2]. Marie avait ce droit, parce qu'elle renfermait dans sa maternité toute l'autorité paternelle et maternelle, et pour Joseph, quoiqu'il n'eut point de part à sa conception ni à sa naissance, cependant il ne devait pas, dit saint Jean Chrysostome, être exclu de cette fonction, puisqu'en y participant, il ne dérogeait en rien à la souveraine dignité de son épouse. Mais l'un et l'autre ne firent autre chose que donner le nom qu'ils avaient appris par révélation, et que le Père éternel leur avait désigné.

La seconde excellence est que ce nom de Jésus est le nom propre du Verbe incarné. Je dis le nom propre, non-seulement par opposition à ses noms métaphoriques, tels que sont ceux de lion, d'agneau, de pierre, de vigne, de chemin, de lumière et beaucoup d'autres, que saint Jérôme rapporte sur le chapitre XLVI d'Ezéchiel, mais aussi par opposition à ses noms appellatifs, tel qu'est celui de Christ, et à ceux qui lui sont communs avec les autres personnes divines, ou avec les plus qualifiés d'entre les hommes, de sorte que, comme le nom du premier homme est *Adam,* et celui de la sainte Vierge est *Marie,* et celui de l'Apôtre des nations est *Paul,* ainsi le nom propre du Sauveur est Jésus. Il y a même des auteurs qui ont écrit que ce nom lui est si propre, qu'il n'a jamais été donné à d'autres qu'à lui, et que celui que l'Écriture sainte attribue à Jésus ou Josué, fils de Nun, et à Jésus, fils de Josédech, et à Jésus, fils de Sirach, s'écrivait et se prononçait autrement en hébreu que celui de Notre-Seigneur [3]. Néanmoins, il est plus véritable que ces trois grands personnages, qui étaient les figures de Jésus-Christ, comme aussi l'ancien Joseph, Othoniel, Aod, Gédéon, Jephté et Samson, qui ont été aussi appelés Jésus et Sauveurs, avaient le même nom quant aux lettres et à la prononciation ; mais il y avait une différence infinie pour ce qui était de la signification : car ils n'ont eu ce nom qu'en raison du salut temporel qu'ils ont apporté au peuple dont Dieu leur avait confié la conduite ; au lieu que Notre-Seigneur a ce nom, parce que le salut qu'il procure s'étend sur les corps et sur les âmes, sur les Juifs et sur les Gentils, sur les vivants et sur les morts, sur le temps et sur l'éternité ; parce qu'il sauve par sa propre vertu et non par une vertu étrangère. Aussi l'Ange, expliquant à saint Joseph la force de ce nom, lui dit : *Vous l'appellerez* Jésus, *parce que c'est lui qui*

1. Matth., XI, 27. — 2. Matth., I, 21 ; Luc, I, 31. — 3. Suarez les cite, tome II, sur la 3e p., *Dis.* 15.

délivrera son peuple de ses péchés [1]; son peuple, c'est-à-dire toutes les nations du monde, selon qu'il est écrit : *Demandez-moi, et je vous donnerai les nations pour votre héritage, les confins de la terre pour le lieu de votre domaine* [2]. C'est en ce sens que le nom de Jésus est un nom nouveau. Il ne l'est pas en tant qu'il signifie simplement Sauveur ; mais il l'est en tant qu'il signifie celui qui délivre des péchés et de la mort, et qui donne un salut parfait et accompli.

La troisième excellence est que ce nom comprend tous les autres noms que la sainte Écriture donne au Messie, tant selon sa nature divine que selon sa nature humaine, et selon l'union de l'une et de l'autre en une même personne ; de sorte que nous avons, dans ce nom, l'accomplissement de ces belles prophéties d'Isaïe, de Jérémie et de Zacharie : *Il sera appelé Emmanuel,* c'est-à-dire Dieu avec nous. *Nommez-le, Celui qui se hâte d'enlever les dépouilles. On l'appellera Admirable, Conseiller, Dieu, Fort, Père du siècle à venir, Prince de la Paix. Voici le nom qu'on lui donnera : Le Seigneur notre Juste ; son nom sera l'Orient* [3]. Ces noms sont tirés de la *cause* du salut, qui est l'alliance de Dieu avec la nature de l'homme ; car Dieu seul ne pouvait pas satisfaire, et l'homme ne pouvait pas satisfaire infiniment. Il fallait à nos maux un divin remède où se trouvassent à la fois la divinité et l'humanité, c'est-à-dire la *matière* du salut, qui est le péché avec toutes ses suites ; la *voie* du salut, qui est de nous éclairer, de nous justifier et de nous remplir de force et de constance ; enfin, le *terme* du salut, qui est la paix éternelle et le bonheur immuable de ce siècle qui ne finira jamais. Or, le nom de Jésus signifiant un Sauveur parfait, s'étend généralement à toutes ces choses : il nous exprime et nous représente celui qui est Dieu et Homme, qui détruit le péché, qui surmonte la mort, qui dépouille l'enfer, qui enchaîne le démon, qui nous remplit de lumière, qui nous rétablit dans la grâce et dans la dignité d'enfants de Dieu, qui nous fortifie contre les tentations, qui nous donne la persévérance, qui nous ouvre la porte du royaume des cieux, et qui nous y conduit heureusement, pour régner avec lui dans l'éternité. Ainsi, il renferme tous ces noms du Messie annoncés par les prophètes, et il en est comme le précis et l'abrégé. Ajoutez qu'il renferme encore les qualités augustes de Chef, de Pasteur, de Docteur, de Législateur, de Grand Prêtre, de Victime, de Consolateur et d'Epoux, qui signifient presque la même chose que ces autres noms, et qui sont aussi des apanages d'un véritable Sauveur.

La quatrième excellence, qui a beaucoup de rapport et de liaison avec la précédente, c'est que ce même nom nous remet devant les yeux toutes les actions et toutes les souffrances de Notre-Seigneur, avec ce grand nombre de fruits merveilleux qui procèdent de son incarnation, de sa passion et de sa résurrection. En effet, il n'a jamais rien fait ni souffert que pour remplir son nom et son office de Jésus et de Sauveur. S'il est né dans une étable, s'il a souffert la rigueur de la Circoncision, s'il a fui en Egypte, s'il a passé trente ans dans une vie inconnue et méprisée, s'il s'est exposé à mille travaux et à mille fatigues dans le temps de sa prédication, s'il s'est livré lui-même à l'infamie et à la cruauté du supplice de la croix, s'il est sorti glorieusement du tombeau, s'il est monté à la droite de son Père, ce n'a été que pour être parfaitement Jésus et Sauveur, et pour ne rien omettre de ce qui pouvait contribuer à notre salut. Ainsi, quand nous l'appelons Jésus, nous disons en un mot un Dieu-Homme, un Dieu pauvre, humilié, méprisé, souffrant et mourant ; nous disons un avocat tout-puissant, qui intercède continuellement pour nous dans le ciel. De même, tous les biens qui ont coulé de cette source,

1. Matth., I, 21. — 2. Psal., II, 8. — 3. Is., VII, 14; VIII, 3; IX, 6; Jér., XXXIII, 16.

et qui se sont répandus dans le ciel, sur la terre et jusqu'aux enfers, ne sont autre chose que des grâces de ce Sauveur. L'allégresse rendue aux chœurs angéliques, dont le péché des démons avait troublé les célestes concerts, la délivrance des Saints qui étaient dans les limbes, la vocation des Gentils, la foi des nations, la justification des pécheurs, le renouvellement du monde, la constance des Martyrs, la lumière des Docteurs, la dévotion des Confesseurs, l'austérité des Religieux, la pureté des Vierges, la fermeté de l'Eglise, la mort précieuse des Justes, le couronnement des Saints et la consommation de toutes choses, sont les fruits du salut que ce divin Libérateur est venu opérer dans le monde : ils sont exprimés dans le nom de Jésus, et nous ne pouvons le prononcer sans en donner l'idée, sans les représenter à la mémoire.

La cinquième et dernière excellence est que ce divin nom a des effets admirables dans l'âme de ceux qui y pensent attentivement, et qui le prononcent avec dévotion. Ecoutez ce qu'en écrit saint Bernard, au quinzième sermon sur le *Cantique des cantiques ;* il applique au nom de Jésus ces paroles de l'Epouse à l'Epoux : *Votre nom est une huile répandue ;* et il dit : « Pourquoi ce nom est-il une huile ? Je ne sais si vous en savez de meilleure raison ; mais, pour moi, je crois que c'est parce que l'huile a trois qualités, qui sont d'éclairer, de nourrir et d'oindre : elle entretient la flamme, elle nourrit la chair, elle apaise la douleur. C'est une lumière, une nourriture et un remède. Or, ces mêmes choses conviennent au nom de l'Epoux ; il éclaire lorsqu'on le publie, il nourrit lorsqu'on le médite, il oint et adoucit les maux lorsqu'on l'invoque. Examinons chacune de ces qualités en particulier. — Comment pensez-vous qu'une si grande et si soudaine lumière de la foi ait éclaté dans le monde, sinon par la prédication de Jésus-Christ ? N'est-ce pas par la splendeur de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière ? Voilà pourquoi saint Paul dit : *Vous n'étiez autrefois que ténèbres, mais à présent vous êtes lumière en Notre-Seigneur* [1]. Combien cette lumière a-t-elle été resplendissante, et combien a-t-elle ébloui les yeux de tous ceux qui la regardaient, lorsque, sortant comme un éclair de la bouche de Pierre, elle affermit les jambes et les pieds d'un boiteux, et rendit la vue à plusieurs aveugles spirituels ! Ne jeta-t-il pas des flammes de feu, lorsqu'il dit : *Au nom de Jésus-Christ de Nazareth, levez-vous et marchez* [2] ? — Mais le nom de Jésus n'est pas seulement une lumière, c'est une nourriture. Ne vous sentez-vous pas réconfortés toutes les fois que vous vous en souvenez ? Qu'y a-t-il qui nourrisse tant l'esprit de celui qui y pense, qui répare si bien les forces épuisées, qui rende les vertus si mâles, qui fasse avec tant de succès persévérer dans les bonnes et louables habitudes, et qui entretienne si constamment les inclinations chastes et honnêtes ? Toute nourriture de l'âme est sèche, si elle n'est trempée dans cette huile ; elle est insipide, si elle n'est assaisonnée de ce sel. Un livre n'a point de goût pour moi, si je n'y trouve le nom de Jésus. Une conférence ou un entretien ne me plaît point, si l'on n'y parle de Jésus. Jésus est un miel à la bouche, une mélodie aux oreilles, un chant d'allégresse au cœur. — Mais il est encore un remède. Quelqu'un de nous est-il triste ? Que Jésus vienne dans son cœur, que de là il passe à sa bouche ; ce nom sacré n'est pas sitôt prononcé qu'il produit un beau jour qui chasse l'ennui et ramène le calme et la sérénité. Quelqu'un tombe-t-il dans un crime ? Court-il même à la mort par un désespoir ? Au moment qu'il invoque ce nom de vie, il commence à respirer et à revivre. Devant ce nom salutaire, qui a jamais persisté dans son endurcissement, ou dans sa paresse, ou dans

1. Ephés., v, 8. — 2. Act., III, 6.

son animosité, ou dans sa langueur? Qui est celui qui ayant perdu le don des larmes, ne les ait pas senties couler de ses yeux avec plus d'abondance et de douceur, aussitôt qu'il a invoqué Jésus? Qui, étant saisi de frayeur dans l'appréhension d'un péril imminent, n'a pas été délivré de toute crainte et n'a pas reçu beaucoup d'assurance dès l'instant qu'il a invoqué ce nom tout-puissant? Qui est celui dont l'esprit flottant et irrésolu n'a pas été affermi aussitôt qu'il en a imploré le secours? Enfin qui, étant dans la défiance, et même tout près de succomber sous le poids de quelque grande adversité, n'a pas repris une nouvelle vigueur au seul son de ce nom secourable? Ce sont là les langueurs et les maladies de l'âme, et il en est le remède. Rien n'est plus propre que ce nom à arrêter l'impétuosité de la colère, à abaisser l'enflure de l'orgueil, à guérir les plaies de l'envie, à retenir les débordements de l'impureté, à éteindre le feu de la convoitise, à apaiser la soif de l'avarice et à bannir tous les désirs honteux et déréglés ». Telles sont les paroles de saint Bernard, qui nous marquent si distinctement les effets du nom de Jésus, qu'il ne nous reste rien à y ajouter. Nous voyons, par là, que ce nom est une huile répandue qui nous éclaire dans nos ténèbres, nous fortifie dans nos combats, et nous rend le joug de l'Evangile doux et facile; un parfum ravissant qui réjouit notre esprit et notre cœur, et nous fait être en tout lieu la bonne odeur de Jésus-Christ; et une manne céleste qui renferme tous les goûts et toutes les douceurs imaginables, et donne à l'âme un contentement parfait.

Il ne faut pas s'étonner si le grand Apôtre veut qu'à la prononciation de ce nom tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre et dans les enfers [1]. Il le portait si profondément gravé dans son âme qu'il ne fait autre chose que de le répéter dans ses Epîtres, sans se mettre en peine si cette répétition n'est point contre les règles de l'élégance. Et lorsqu'on lui eut tranché la tête, sa langue le prononça encore trois fois. Ce fut peut-être aussi la douceur du même nom qui changea en lait le sang qui devait sortir de son cou lorsque la tête lui fut enlevée. Saint Ignace, évêque d'Antioche et martyr, l'avait si bien imprimé sur son cœur que, lorsqu'on l'ouvrit après sa mort, on y trouva *Jésus* écrit en lettres d'or. Par la vertu de ce nom, plusieurs Saints ont fait de très-grands miracles, par exemple, les Apôtres, comme nous le lisons dans l'Evangile et dans le livre de leurs Actes. Saint Bernardin disait que nous devons porter à ce saint nom le même respect qu'au Sauveur lui-même, non pour les lettres dont il est composé, ni pour la voix et le son qui en font la prononciation, mais pour la dignité incomparable du Fils de Dieu fait homme qu'il nous représente. Ayons donc souvent ce nom adorable sur les lèvres; ayons-le toujours dans le cœur, et que jamais une si sainte pensée et un souvenir si salutaire ne sortent de notre esprit; usons-en dans nos dangers, dans nos afflictions, dans nos tentations, dans nos doutes et dans nos irrésolutions, disant avec saint Anselme : *Jésus, soyez-moi, Jésus;* ou : *Jésus, montrez que vous êtes Jésus;* ou comme ces pauvres de l'Evangile : *Jésus, fils de David, Jésus notre maître, ayez pitié de nous*. Surtout prononçons-le souvent au moment de la mort, comme un nom qui est redoutable aux démons et qui dissipera facilement leurs desseins pernicieux contre nous.

Quant à la fête de la Circoncision et du très-saint Nom de Jésus, elle est très-ancienne dans l'Eglise, comme le prouvent les homélies et les sermons des saints Pères. Mais il y a eu de la différence dans la manière de la solenniser; car, au commencement, pour s'opposer aux impiétés des païens, qui

1. Phil., II, 10.

passaient ce jour en débauches et en cérémonies superstitieuses, les chrétiens y jeûnaient très-rigoureusement et y récitaient des litanies comme marque de pénitence ; nous en avons d'illustres témoignages dans saint Jean Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Maxime de Turin et saint Pierre Chrysologue, cités par le cardinal Baronius en ses *Commentaires sur le Martyrologe*. Le quatrième concile de Tolède, tenu l'an 636, défendit même d'y chanter l'*Alleluia* [1] ; et, avant lui, le second Concile de Tours et celui d'Auxerre en avaient condamné les étrennes diaboliques et les autres restes du paganisme. Mais depuis que ces superstitions ont été abolies, l'Eglise a changé de face et a pris en ce jour ses habits et ses chants de joie, non pas à cause de Janus, à deux visages [2], que les idolâtres adoraient, mais à cause de Jésus-Christ, Dieu et Homme, humilié par la Circoncision et exalté par le nom sacré de Jésus, qui est l'objet de sa vénération et de son amour [3].

S. FULGENCE, ÉVÊQUE DE RUSPE, EN AFRIQUE

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

468-533. — Papes : Saint Simplice ; Jean II, dit *Mercure*. — Empereurs d'Orient : Léon Ier, Justinien Ier.

Domine, da mihi modo patientiam et postea indulgentiam.
Seigneur, donnez-moi la patience en ce monde et faites-moi miséricorde en l'autre.
(Prière familière à saint Fulgence.)

La vie de saint Fulgence *(Fabius Claudius Gordianus Fulgentius)*, évêque de Ruspe, en Afrique, et l'une des plus éclatantes lumières de l'Eglise, a été écrite fort élégamment par l'un de ses disciples. Ce dernier, ayant pris l'habit de religieux dans le monastère que le même Saint avait fait bâtir en Sardaigne, pendant son bannissement, l'accompagna depuis à son retour à Carthage et dans son diocèse ; nous donnerons ici l'abrégé de cette vie.

1. Concile de Tolède, c. 10.

2. A deux visages, parce qu'il était le dieu de la paix et de la guerre.

3. Le saint nom de Jésus a aujourd'hui une fête propre. Son premier promoteur fut, au xve siècle, saint Bernardin de Sienne, qui établit et propagea l'usage de représenter, entouré de rayons, le saint Nom de Jésus, réduit à ses trois premières lettres IHS, en forme de monogramme. Cette dévotion se répandit rapidement en Italie, et fut soutenue par l'illustre saint Jean de Capistran, de l'Ordre des Frères Mineurs, comme aussi par saint Bernardin de Sienne. Le Siége apostolique approuva solennellement cet hommage au Nom du Sauveur des hommes, et, dans les premières années du xvie siècle, Clément VII, après de longues instances, accorda à tout l'Ordre de Saint-François le privilége de célébrer une fête spéciale en l'honneur du très-saint Nom de Jésus.

Rome étendit successivement cette faveur à diverses Eglises ; mais le moment devait venir où l'année liturgique en serait enrichie elle-même. Ce fut en 1721, sur la demande de Charles VI, empereur d'Allemagne, que le Pape Innocent XIII décréta que la fête du très-saint Nom de Jésus serait célébrée dans l'Eglise entière, et fixée au deuxième dimanche après l'Epiphanie, dont elle complète si merveilleusement les mystères. (Dom Guéranger, *Année liturgique*, temps de Noël, 2e partie.)

L'usage où l'on est aujourd'hui, en Europe, de commencer l'année civile au 1er janvier, n'a pas toujours subsisté. Parmi les anciens, les uns la commençaient à l'équinoxe du printemps, et les autres à l'équinoxe de l'automne.

Les premiers chrétiens ont varié beaucoup dans la manière de commencer l'année : ceux-ci la commençaient le 25 mars, ceux-là le jour de Noël, et d'autres le 1er janvier. — Voir au tome xvii, page 11, la *Dissertation sur les Calendriers ecclésiastiques*.

Fulgence était Africain de nation, de parents illustres, selon le monde, et catholiques. Son aïeul s'appelait Gordien : c'était un de ces glorieux sénateurs de Carthage que l'arien Genséric, roi des Vandales, dépouilla de tous leurs biens et chassa de cette ville [1]. Son père se nommait Claude. Après le décès de Gordien, qui s'était réfugié en Italie avec sa famille, Fulgence revint en Afrique, accompagné d'un de ses frères, et, ayant recouvré une partie de son patrimoine, il se retira à Télepte, ville de la province de Byzacène ; la maison paternelle qui lui appartenait dans Carthage avait été donnée aux prêtres ariens ; il ne put en obtenir la restitution. Ce fut là que Marianne, son épouse, femme très-sage et très-vertueuse, lui donna Fulgence (468), avec un autre fils, qui fut appelé Claude, du nom de son père. La mort enleva bientôt le père aux enfants ; mais Marianne eut grand soin de les élever dans la vertu et de leur faire apprendre les principes des plus belles sciences. Saint Fulgence s'étant rendu en peu de temps fort habile dans les langues grecque et latine, commença de bonne heure à secourir sa mère dans la conduite de la famille et dans l'administration des affaires domestiques ; ce qu'il faisait avec tant de respect et de déférence envers elle, et avec tant de prudence, de modestie et de douceur, qu'il était toute la joie de cette pieuse femme, la consolation de ses serviteurs et l'exemple de ceux avec qui il conversait. Son mérite le fit nommer receveur général des impôts de la Byzacène. Mais à peine fut-il revêtu de cet emploi, qu'il se dégoûta des honneurs terrestres.

L'esprit de Dieu, qui l'appelait à de plus grandes choses, lui ouvrant les yeux, lui fit voir la vanité du monde et la différence qui existe entre ceux qui, semant dans la chair, ne moissonnent que des biens sensibles, corruptibles et fugitifs, et ceux qui, crucifiant leur chair avec leurs vices et leurs convoitises, se rendent dignes des biens spirituels qui ne périssent point, mais demeurent dans l'éternité. Cette lumière l'enflamma tellement d'amour pour le souverain bien, qu'il résolut d'embrasser la vie monastique. Pour en essayer la rigueur, il se dégagea peu à peu de la société des autres patriciens ses compagnons, et s'adonna secrètement à la lecture, à l'oraison, aux jeûnes et aux autres pénitences et austérités religieuses ; il s'y sentit surtout excité en lisant l'Exposition de saint Augustin sur le psaume XXXVI. Après qu'il eut passé quelque temps dans ces exercices, il alla trouver un saint évêque nommé Fauste, qui, chassé de son siége par Hunéric, fils et successeur de Genséric, avait bâti un monastère dans la Byzacène, et le supplia avec beaucoup d'instance de le recevoir au nombre de ses religieux. L'évêque fit d'abord difficulté, croyant que Fulgence, noble, riche, délicat et encore dans la fleur de l'âge, ne pourrait pas supporter longtemps l'austérité de sa règle. « Allez, dit-il, allez premièrement apprendre à mener dans le monde une vie détachée des plaisirs ; est-il croyable qu'ayant été élevé dans la mollesse et dans les délices, vous puissiez tout à coup vous faire à la pauvreté de notre genre de vie, à la grossièreté de nos habits, à nos

1. Il y avait près de trente ans que les Vandales s'étaient rendus maîtres de l'Afrique, lorsque saint Fulgence vint au monde. Ces barbares du Nord, après avoir envahi les frontières de l'empire romain en Allemagne, puis la Gaule, puis l'Espagne, où ils s'établirent (surtout dans la Bétique, qui prit d'eux le nom de Vandalousia [Andalousie], en 409), passèrent en Afrique en 428, sous la conduite de Genséric, leur roi, appelé par Boniface, gouverneur de cette province ; ils s'établirent d'abord en Mauritanie, conquirent ensuite le diocèse d'Afrique, y compris Carthage, qu'ils prirent en 439 et qui devint leur capitale. Ils signalèrent tellement leur barbarie sur tout ce littoral, et même à Rome (pendant quatorze jours en 455), principalement envers les catholiques, car ils étaient Ariens, que leur nom sert aujourd'hui à exprimer une féroce destruction. Leurs rois furent, en Afrique : Genséric, 427; Hunéric, 477; Gondamond, 484 ; Thrasimond, 496 ; Hildéric, 523 ; Gelimer, 530-534. Bélisaire, général de l'empereur grec Justinien, mit fin à leur domination en 534.

veilles et à nos jeûnes ? » Fulgence, les yeux baissés, répliqua modestement : « Celui qui m'a inspiré la volonté de le servir peut bien aussi me donner le courage nécessaire pour triompher de ma faiblesse ». Fauste, vaincu par ses prières, consentit à le recevoir. Il avait alors vingt-deux ans. Aussitôt que l'on sut que Fulgence avait abandonné le monde et était entré en religion, les gens de bien s'en réjouirent et les libertins en furent confus. Mais Marianne, sa mère, se voyant privée de sa compagnie, et ne pouvant supporter une si grande perte, courut promptement à ce monastère pour l'en retirer, espérant que ce fils, qui avait toujours eu tant d'égard et de respect pour elle, se rendrait aisément à ses gémissements et à ses larmes. En effet, c'eût été une grande tentation pour lui ; mais il en évita le danger, refusant de la voir et de lui parler ; le saint évêque Fauste approuva cette conduite et prit cette résolution pour un présage de la très-haute sainteté à laquelle Fulgence parviendrait un jour.

A peine fut-il dans le noviciat qu'il devint un modèle de toutes sortes de vertus. Il mangeait si peu que cela ne paraissait pas suffisant pour le nourrir. Il s'interdit absolument l'usage du vin et de tout ce qui peut flatter le sens du goût ; ses autres austérités répondaient à son abstinence. Ces mortifications affaiblirent tellement son corps qu'il tomba dans une maladie très-dangereuse. On croyait que la violence du mal l'obligerait de relâcher quelque chose de sa sévérité contre lui-même ; mais il persista constamment dans sa première ferveur, disant à ceux qui s'en plaignaient *que ces infirmités ne venaient pas de ses austérités, mais de la volonté de Dieu, qui l'affligeait pour le consoler, et le mortifiait pour le vivifier ; et qu'on savait assez, par mille expériences, que la vie voluptueuse n'était pas moins sujette à des maladies que la vie la plus pénitente*. Lorsque Dieu lui eut rendu la santé, il renonça à tous ses biens au profit de sa mère ; il le fit, et pour adoucir la peine qu'elle avait de sa retraite, et afin que, si son frère Claude n'était pas officieux envers elle, par la révérence qu'il lui devait en qualité de fils, au moins il le fût par le besoin qu'il aurait d'elle et par l'espérance d'être un jour son héritier.

Peu de temps après, Gondebaud ou Gondamond, successeur d'Hunéric, excita une si furieuse persécution contre l'Eglise d'Afrique, que le saint évêque Fauste et ses religieux furent contraints d'abandonner leur monastère pour se mettre quelque part à l'abri de l'orage. Saint Fulgence, de l'avis du saint prélat, se retira dans un monastère voisin, où présidait un autre saint personnage nommé Félix, qui avait été son ami dans le siècle. Félix ne se contenta pas de le recevoir avec joie ; malgré toutes ses résistances, il l'associa à sa charge d'abbé et le fit son collègue ; de sorte qu'ils gouvernèrent tous deux ensemble cette sainte congrégation ; néanmoins, il ne semblait pas que ce fussent deux supérieurs, parce que leur union était si grande et leur accord si parfait qu'on pouvait dire qu'ils n'avaient qu'un esprit et qu'une volonté. Félix était chargé du temporel et Fulgence du spirituel.

Cependant la province ayant été enveloppée par une multitude de barbares de Numidie qui la ravageaient et y mettaient tout à feu et à sang, ces deux saints supérieurs, accompagnés de leurs religieux, passèrent en un autre pays que l'histoire appelle le territoire de Sicca-Vénéria, ville de la province proconsulaire, pour y faire un établissement plus tranquille. Mais, comme ils portaient la lumière partout où ils allaient, un prêtre arien [1], qui prêchait son impiété dans un lieu appelé Gabardilla et attirait beaucoup de monde à sa fausse croyance, craignant que leur sainte vie et surtout

1. Les Ariens étaient des hérétiques qui niaient la divinité de Jésus-Christ.

les prédications solides et éloquentes de Fulgence ne lui fissent perdre son crédit, leur dressa des embûches et se saisit par artifice de l'un et de l'autre. Il y eut alors une sainte émulation entre ces deux illustres Confesseurs, chacun d'eux s'offrant aux tourments pour en délivrer son frère. Mais ce prêtre cruel et barbare, qui se nommait aussi Félix, n'épargna ni l'un ni l'autre, et déchargea principalement sa fureur sur Fulgence, qui avait tâché d'adoucir cet esprit farouche par une remontrance très-éloquente. Après les avoir fait rompre de coups de bâton et déchirer à coups de fouet, il les fit raser par ignominie et jeta leurs vêtements en lambeaux hors de sa maison. Ils en sortirent comme les Apôtres étaient autrefois sortis du conseil des Pharisiens, avec une grande joie d'avoir été jugés dignes de souffrir quelque chose pour la cause de Jésus-Christ. Le bruit de cette action ayant été porté à Carthage, les Ariens eux-mêmes, qui connaissaient les qualités de la nature et de la grâce dont était doué saint Fulgence, en furent indignés, et leur évêque déclara que, s'il voulait se plaindre, il en ferait une punition exemplaire ; mais quelque instance qu'on fît à Fulgence à ce sujet, il ne put jamais s'y résoudre, disant « qu'il n'était pas bienséant à un chrétien de désirer la vengeance ; qu'à Dieu seul appartenait le droit de se venger ; que s'il se faisait rendre justice il perdrait le mérite de sa patience, et qu'enfin il ne pouvait recourir au tribunal d'un évêque arien sans offenser l'Eglise et scandaliser les fidèles ». Au reste, Félix et lui, reconnaissant qu'il leur était plus avantageux d'être parmi les Barbares que parmi les Ariens, résolurent de retourner avec les saints religieux qui les avaient suivis, dans la province de Byzacène, d'où ils étaient partis ; et, étant arrivés près de la ville appelée Ididi, sur les frontières de la Mauritanie, ils y bâtirent une nouvelle maison, où l'on vit bientôt briller la plus sévère discipline de la vie monastique.

Néanmoins, notre Saint, qui aspirait sans cesse à un état plus parfait, et qui désirait ardemment être déchargé de la fonction de supérieur dont Félix lui avait imposé le fardeau, forma le dessein de se retirer parmi les solitaires d'Egypte, dont les vies et les conférences, qu'il lisait assidûment, lui donnaient beaucoup d'admiration. S'étant embarqué à Carthage pour Alexandrie avec un seul religieux, il aborda en Sicile. Là Eulalius, évêque de Syracuse, connut bientôt le mérite de Fulgence, et le prit aussitôt en très-grande affection, jusqu'à le retenir chez lui tout l'hiver ; il le dissuada de continuer son voyage, lui remontrant « que le pays où il allait était séparé par un schisme perfide de la communion de Pierre, c'est-à-dire de l'Eglise romaine [1] ». Il reçut aussi le même avis d'un autre saint évêque nommé Rufinien, qui, fuyant la persécution des Vandales, s'était fixé dans la petite île de Corse.

Il continua son chemin jusqu'à Rome pour visiter les saints Lieux et vénérer les tombeaux des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul. Pendant son séjour en cette ville, comme il passait un jour sur la place nommée *Palma Aurea*, il aperçut Théodoric, roi d'Italie, élevé sur un trône superbement paré ; il était environné du Sénat et de la cour la plus brillante, Rome n'ayant rien épargné pour recevoir ce prince avec la plus grande magnificence. « Ah ! » s'écria Fulgence à la vue de ce spectacle, « si Rome terrestre est si belle, quelle doit être la Jérusalem céleste ! Si dans cette vie périssable Dieu environne d'un si grand éclat les partisans de la vanité, quel honneur, quelle gloire, quelle félicité prépare-t-il donc à ses Saints dans le ciel ? » Voilà comment les Saints, à la vue des objets terrestres

1. *A communione Petri perfida dissensio separavit.* Vit. S. Fulg., c. XII.

qui nous distraient le plus, savent s'en servir comme de degrés pour s'élever à la pensée des choses célestes. Ceci arriva vers la fin de l'année 500, lorsque Théodoric, dont la résidence était à Ravenne (il régnait en Italie depuis 493), fit sa première entrée à Rome. Il repartit ensuite et se rendit en son monastère d'Afrique. Ses religieux le reçurent avec une joie qui ne se peut exprimer, et les laïques mêmes de ce pays y participèrent, chacun croyant que la félicité publique était revenue avec lui. Peu de temps après, un homme noble nommé Sylvestre lui ayant offert un fonds propre pour bâtir un autre monastère, il l'accepta ; dès que l'édifice fut achevé, plusieurs religieux s'y rassemblèrent, et il les gouverna quelques années avec une prudence et une charité remarquables. Mais, comme il aimait mieux obéir que commander, et que les commodités de cette nouvelle maison, à laquelle la piété de Sylvestre avait richement pourvu, ne s'accordaient pas bien avec l'amour qu'il avait pour la pauvreté et pour la pénitence, il la quitta encore et se retira en une autre, bâtie au milieu de la mer, sur un écueil où il y avait disette de toute chose. Là il fut un exemple admirable d'humilité, d'obéissance, de dévotion et d'austérité, se soumettant au moindre des frères, mortifiant ses sens, affligeant son corps et vivant dans un silence et une oraison presque continuels. Il faisait des nattes et des parasols de palmier, comme les autres religieux. Néanmoins, cette retraite ne fut pas longue, car Fauste, son évêque, sur les instances de la communauté qu'il avait quittée, lui commanda, sous peine de désobéissance, d'y retourner et de reprendre son office d'abbé. Et, pour l'empêcher de fuir une troisième fois, il l'attacha à son diocèse par le caractère de la prêtrise.

Cet honneur fut suivi d'un autre plus grand encore ; car les évêques catholiques qui restaient en Afrique ayant résolu entre eux, nonobstant les défenses du roi des Vandales, de donner des prélats aux Eglises qui n'en avaient point, on jeta aussitôt les yeux sur Fulgence. Il est vrai qu'il retarda un peu sa promotion : prévoyant le choix que les diocèses voisins feraient de lui, il les prévint par une fuite fort secrète ; comme on ne put le trouver au temps des ordinations, ces évêques, pour terminer cette affaire avant que la cour en fût informée, furent obligés d'en nommer et d'en consacrer un autre. Mais il ne put toujours éviter cette dignité ; car, comme on n'avait point pourvu à l'église de Ruspe, qui était l'une des plus considérables, à cause des prétentions ambitieuses d'un certain diacre nommé Félix, dès qu'il fut rentré dans son monastère, croyant qu'il n'y avait plus rien à craindre, il en fut enlevé de force, pour être élevé sur ce siége épiscopal ; et, après avoir plusieurs fois résisté, par humilité, il fut contraint, pour ne pas s'opposer à la volonté de Dieu, de se laisser sacrer évêque de cette ville ; c'était en 505. Le diacre dont nous avons parlé y mit tous les empêchements possibles ; mais ils furent inutiles, Dieu faisant voir que l'élection de Fulgence était un effet particulier de sa Providence sur l'Eglise désolée d'Afrique. Lorsqu'il fut sur son siége, bien loin de témoigner aucun ressentiment contre cet ambitieux, il le traita avec toute la bonté qu'il eût pu avoir pour un de ses plus chers amis, et même le disposa et le promut à l'ordre de la prêtrise. Ce généreux procédé gagna tellement le cœur de Félix, qu'il devint plein d'affection pour son prélat. Et néanmoins Dieu, qui est le juste vengeur de ses élus, et qui ne veut pas que l'on brigue les dignités ecclésiastiques, le punit d'une peine temporelle, car il mourut dans la même année ; et un homme riche qui l'avait favorisé fut réduit à une très-grande pauvreté et à une affreuse misère.

Au reste, tout le peuple de Ruspe remercia infiniment Notre-Seigneur de

lui avoir donné un tel pasteur, et il n'y eut personne qui ne voulût communier de sa main à la première messe solennelle et pontificale qu'il célébra. Sa nouvelle dignité ne lui enfla point le cœur : il ne changea rien de ses saintes coutumes; car il eut toujours la même douceur et la même affabilité pour tout le monde ; la même sévérité et la même rigueur pour lui-même ; la même piété et la même dévotion pour Dieu. Il ne prit point les vêtements de dignité que portaient les autres évêques, mais demeura dans la simplicité religieuse, n'ayant qu'un pauvre habit et une ceinture de cuir qu'il ne quittait ni jour ni nuit. Il marchait souvent nu-pieds; il se nourrissait de légumes, de racines et d'œufs, sans admettre le moindre assaisonnement, si ce n'est un peu d'huile, lorsque la vieillesse l'exigea. Quant au vin, il n'en buvait point si ses infirmités ne l'y contraignaient; encore était-ce si peu alors, que si l'eau où il le mêlait en prenait la couleur, elle n'en pouvait prendre ni l'odeur ni la saveur. Il passait une grande partie de la nuit à prier et à étudier, compensant par ses veilles le temps que les occupations ordinaires de sa charge lui dérobaient pendant le jour. Il portait tant d'affection aux religieux, qu'il en voulait toujours avoir en sa compagnie ; et, pour cet effet, il fit bâtir un monastère auprès de sa cathédrale, dans un lieu qui lui fut donné par Posthumien, l'un des plus considérables et des plus pieux citoyens de la ville, et y appela l'abbé Félix, son ancien ami, avec la plus grande partie de sa communauté.

Lorsqu'il ne pensait qu'à s'acquitter de tous les devoirs d'un bon pasteur, les ministres de Thrasamond, ou Thrasimond, roi des Vandales, successeur de Gondamond, son frère, arrivèrent à Ruspe et l'en firent sortir pour le conduire en l'île de Sardaigne, où ce roi le reléguait avec plus de soixante autres évêques de sa province. Les clercs, les moines et les laïques l'accompagnèrent aussi loin qu'ils purent, en pleurant; mais il les consola tous avec des paroles si puissantes, qu'elles montraient bien toute sa joie de souffrir persécution pour la justice. En passant à Carthage, il y reçut de grands témoignages de respect et d'affection de tous les fidèles. Etant arrivé en Sardaigne, il eût bien souhaité d'y bâtir un monastère ; mais n'en ayant pas les moyens, il se contenta d'assembler en communauté quelques ecclésiastiques fort pieux, avec les moines qui l'avaient accompagné. Deux évêques, Illustre et Janvier, se joignirent à lui ; et cette maison devint bientôt un asile public pour toute la ville de Cagliari, capitale de l'île. Les affligés y trouvaient de puissantes consolations ; ceux qui étaient en procès ou en inimitié y étaient aussitôt mis d'accord et réconciliés ; ceux qui avaient faim de la parole de Dieu y étaient pleinement rassasiés par les prédications et les conférences admirables de notre Saint. Il résolvait les difficultés sur l'Ecriture sainte et sur les cas de conscience, il assistait les pauvres dans leurs misères, il gagnait et convertissait les pécheurs, il inspirait à ses auditeurs le mépris du monde et l'amour de cette vie sublime qui a pour règle les conseils de l'Evangile ; plusieurs même quittèrent le siècle pour chercher un port assuré dans l'état religieux. Il était aussi tout pour les évêques ses confrères ; il les conseillait dans leurs doutes, il les encourageait dans leurs craintes, il les consolait dans leurs peines, il parlait et écrivait en leur nom ; et, si quelqu'une de leurs Eglises avait besoin d'être instruite ou corrigée par lettres, c'était souvent lui qui en avait la commission.

Je dirai ici, en passant, que le pape saint Symmaque ayant appris la désolation de l'Eglise d'Afrique et la misère de ses évêques exilés, leur écrivit une belle épître, qui se trouve parmi celles de son diacre Ennodius, depuis évêque de Pavie. *C'est particulièrement à vous*, leur dit-il, *que*

s'adressent ces paroles de Notre-Seigneur : Ne craignez rien, petit troupeau, parce qu'il a plu à votre Père de vous donner son royaume. Le glaive des hérétiques vous a frappés ; mais s'il sert à frapper les membres morts de l'Eglise, il sert aussi à élever au ciel ses membres sains et entiers. Le combat fait voir qui sont les soldats de Jésus-Christ. On connaît dans la bataille celui qui mérite le triomphe. Ne perdez pas courage pour avoir été dépouillés, par ces impies, des ornements de votre prélature. Vous avez, parmi vous, le souverain prêtre, la divine victime, qui ne se réjouit pas tant de recevoir des honneurs que de posséder des cœurs. Les récompenses que vous attendez pour votre illustre confession, sont sans comparaison plus avantageuses que tout l'éclat que vous pourriez recevoir de vos dignités ; on monte à ces dignités par la faveur des hommes, qui souvent les donnent à ceux qui en sont les moins dignes ; mais ces récompenses sont des fruits de la seule grâce de Dieu. Car c'est lui qui a combattu et vaincu en vous, et c'est par la foi qu'on l'attire avec soi dans les combats[1]. Ce saint Pape ne se contenta pas de consoler les glorieux Confesseurs en leur écrivant ; mais il leur envoya aussi des reliques qu'ils lui avaient demandées : c'étaient celles des bienheureux martyrs Nazaire et Romain. Et, comme la charité s'étend sur les besoins corporels aussi bien que sur les spirituels, suivant l'exemple des Pontifes ses prédécesseurs, il leur envoyait de temps en temps de l'argent et des habits pour subvenir à leurs nécessités.

Cependant Thrasamond, voyant les Catholiques privés du secours de leur pasteur, s'efforça, tantôt par promesses et tantôt par menaces, de corrompre leur foi et de les attirer à l'arianisme. Mais comme il ne put jamais ébranler leur constance, il eut recours à l'artifice : il témoigna ne désirer qu'une chose, c'était qu'ils pussent éclairer ses doutes sur la croyance des Catholiques : il se persuadait que personne n'oserait entrer en discussion avec lui, et qu'ainsi, demeurant victorieux, il discréditerait notre religion et la ferait passer pour une religion fausse et mal fondée. Plusieurs, néanmoins, se hasardèrent à la dispute, ne pouvant souffrir que ce nouveau Goliath reprochât à l'armée du Seigneur de n'avoir personne pour le combattre. Mais comme l'esprit de l'hérésie est superbe, et qu'il n'agit en cela que par feinte, il allégua toujours qu'il n'était pas satisfait des réponses qu'on lui donnait. Enfin, on lui dit qu'entre les évêques qu'il avait exilés en Sardaigne, il y en avait un, appelé Fulgence, qui était très-capable de le contenter et auquel nul de ses docteurs ne pourrait résister. Aussitôt, il commanda qu'on le fît venir à Carthage, non pas pour se faire instruire par lui, car, se flattant de le vaincre, il croyait que l'avantage qu'il remporterait sur un docteur si généralement estimé de tous les autres, donnerait un plus grand poids à sa secte. Fulgence arriva donc dans cette ville royale, plutôt par une vue secrète de la divine Providence qui l'y appelait que par cet ordre du prince. Il y fut reçu par les orthodoxes comme un ange de Dieu ; et, en effet, il leur en rendit les offices, car il inspira une nouvelle vigueur à ceux qui étaient déjà forts et constants, il fortifia les faibles, il rassura ceux qui étaient ébranlés, et il réconcilia avec l'Eglise ceux que la lâcheté ou l'intérêt en avait séparés. Thrasamond lui envoya le cahier de ses *objections*, auxquelles il prétendait qu'on ne pouvait répondre ; mais le Saint y répondit avec tant de force, de netteté et de modestie, que le roi fut contraint d'admirer la doctrine, l'éloquence et l'humilité de Fulgence[2]. Cependant, s'il fut confondu, il ne fut pas pour cela converti. Afin d'éprouver davantage la capacité de ce grand évêque, ou plutôt afin de lui dresser un nouveau piége, il fit lire devant lui

1. Voyez Anastase le Bibl., en sa vie; Baron., an 504, t. IX, nº 41 et suiv. (éd. Bar-le-Duc).
2. On croit que c'est là le livre qui a pour titre : *Réponse aux dix objections.*

un autre écrit de même nature que le premier, et, sans lui en donner de copie, ni même permettre qu'il le relût pour en prendre l'idée et la suite, il lui ordonna d'y répondre au plus tôt et sans user de remise. C'était assurément une chose au-dessus des forces humaines; mais saint Fulgence y réussit encore admirablement par le bel ouvrage qu'il composa sur le mystère de l'Incarnation, qui était le sujet de cet écrit : le Saint-Esprit agissait en lui, et lui donnait les lumières nécessaires pour défendre la foi de l'Eglise contre les impostures des hérétiques. Le roi en fut tellement surpris qu'il n'osa plus rien proposer. Il y eut seulement un de ses évêques, nommé Pinta, qui entreprit de répliquer aux réponses que le Saint avait présentées; mais il ne servit qu'à augmenter le triomphe de Fulgence, qui lui ferma incontinent la bouche par un autre livre qu'il intitula : *Contre Pinta;* ce livre s'est perdu dans la suite des temps et n'est pas venu jusqu'à nous.

Les Ariens ne pouvant souffrir l'affront que leur secte avait reçu dans cette dispute avec saint Fulgence, ni le discrédit où elle tombait tous les jours, tant par la lumière de ses instructions que par la sainteté de ses exemples, conseillèrent au roi de le renvoyer dans le lieu de son exil. Thrasamond y consentit enfin, quoiqu'à regret (520); et, de peur que le peuple de Carthage ne fît quelque sédition pour l'en empêcher, il le fit enlever de nuit et mener sans bruit dans un vaisseau pour le faire partir avant que personne en pût rien savoir. Mais Dieu en disposa autrement; car le vent se trouva si contraire que les marins ne purent démarrer du port. Ainsi saint Fulgence y demeurant plusieurs jours, presque tous les Catholiques le vinrent visiter; il eut le loisir de les confirmer de nouveau dans la foi d'un seul Dieu en trois personnes, et même d'en communier une grande partie de sa main. Il prédit aussi à un saint personnage, appelé Juliat, qui était inconsolable de son départ, que la persécution ne durerait plus guère, et qu'il le reverrait bientôt, la paix et la liberté étant rendues à l'Eglise. Mais en même temps, il le supplia de n'en rien dire à personne, l'assurant qu'il ne lui découvrait ce secret que parce qu'il avait compassion de sa douleur. C'était sans doute son humilité qui lui faisait faire cette prière, comme elle l'empêchait souvent de faire des miracles ou de les faire avec éclat : il ne voulait pas qu'ils parussent venir de lui, de peur d'être estimé des hommes et d'en recevoir de vaines louanges. Aussi lorsqu'on le priait de faire oraison pour des malades ou pour d'autres personnages affligés, il se contentait de dire à Dieu : *Vous savez, Seigneur, ce qui est plus expédient pour le salut de nos âmes; secourez-nous donc tellement dans nos nécessités corporelles, que nous ne perdions point les biens spirituels;* et, s'il arrivait qu'il fût exaucé en faveur de ceux qui avaient demandé son intercession, il l'attribuait au mérite de leur foi et non à la ferveur de ses prières. Son retour en Sardaigne causa une joie indicible à ses confrères. Comme il y mena avec lui beaucoup de religieux, il pensa aussitôt à y bâtir un monastère, ce qu'il fit avec la permission de Primasius ou Brumasius, évêque de Cagliari, dans un lieu commode, hors les murs de cette ville, proche l'église de Saint-Saturnin. Sa communauté grossit en peu de temps et se trouva de plus de quarante frères. Il ne souffrait pas qu'ils eussent rien en propre, cela leur étant étroitement défendu par la règle; mais il avait grand soin de leur distribuer les choses communes selon leurs différents besoins, et il voulait que celui qui recevait le plus, à cause de ses infirmités, compensât cette abondance par une grande humilité. Il faisait peu d'état de leurs œuvres manuelles, s'il ne les voyait accompagnées de l'esprit de dévotion; et, au contraire, il estimait beaucoup les religieux intérieurs et morts à eux-mêmes, quoique leur faiblesse les rendît

incapables des exercices corporels. Il leur disait souvent que celui-là seul mérite le nom de religieux, qui a tellement renoncé à sa volonté, qu'il est indifférent à toutes choses et n'a plus d'autre vouloir que celui de son supérieur. Leurs demandes ne lui déplaisaient jamais, quelque peu raisonnables, quelque difficiles à exaucer qu'elles fussent ; mais il tâchait d'y satisfaire avec une douceur et une ouverture de cœur merveilleuses. Enfin, il savait si bien joindre la miséricorde à la justice, que son indulgence était sans lâcheté, et sa sévérité sans indignation comme sans rigueur.

Pendant que saint Fulgence veillait à la conduite de ce monastère, la prophétie qu'il avait faite en sortant de Carthage fut accomplie ; car, Thrasamond étant mort en 523, son fils Hildéric, qui lui succéda, mais qui n'avait rien de sa perfidie, rendit aux Catholiques leurs églises, et rappela tous les évêques de l'exil : ainsi notre illustre Confesseur, après dix-huit ans de bannissement, se mit en chemin avec ses confrères pour revenir en Afrique. Quand il arriva à Carthage, il trouva tout le peuple accouru sur le rivage pour le recevoir. Aussitôt qu'on l'aperçut, les acclamations et les cris de joie éclatèrent, et chacun se pressa pour avoir l'honneur de lui parler ou de toucher ses habits ou d'être béni de sa main. A peine débarqués, les Confesseurs, suivis d'une multitude innombrable, allèrent rendre grâces à Dieu dans l'église de Saint-Agilée [1]. La foule était si grande, qu'il fallut faire une haie autour de lui pour l'empêcher d'être étouffé. Quoique la pluie tombât avec impétuosité, néanmoins personne ne l'abandonna ; au contraire, plusieurs gens de qualité se dépouillèrent de leurs manteaux et en firent une espèce de pavillon pour le couvrir. Il entra avec cette pompe dans la ville, où il fut reçu par Boniface, qui en avait été élu évêque, comme un conquérant victorieux de l'hérésie. Après y avoir fait quelque séjour pour la consolation des fidèles, il en partit pour se rendre dans son diocèse. Toutes les villes par où il passa le reçurent comme leur propre évêque, ou plutôt comme un nouvel Augustin ; mais cette vénération publique ne diminua rien de son humilité ; car, plus on l'exaltait, plus il s'humiliait lui-même. Arrivé à Ruspe, il ne voulut point d'autre palais que le pauvre monastère qu'il avait fait bâtir : encore ne s'en attribua-t-il pas le gouvernement, mais il le laissa tout entier à l'abbé Félix. Il renonça même par écrit à tout droit sur cette maison, disant que c'était par amitié et non par autorité qu'il y faisait sa demeure. Il eut un soin tout particulier de la réforme de son clergé. Il ne souffrait point chez ses ecclésiastiques la somptuosité des habits; il ne permettait pas qu'ils s'occupassent des affaires séculières et profanes, ni qu'ils demeurassent oisifs, ni qu'ils s'absentassent notablement des divins offices ; et, pour leur en ôter tout prétexte, il les faisait loger près de l'église. Il annonçait souvent la parole de Dieu à son peuple, et c'était avec tant de zèle et d'onction que ses prédications produisirent les plus heureux fruits, et surtout le changement de mœurs de ses auditeurs. Boniface, évêque de Carthage, l'ayant entendu prêcher, fondit en larmes et remercia Dieu d'avoir donné un tel pasteur à son Eglise. L'estime qu'on avait pour lui était si générale, que les étrangers eux-mêmes le prenaient pour arbitre de leurs différends. Dans les synodes où il se trouva, il fut toujours considéré par les autres évêques comme le maître de tous ; mais bien loin d'abuser de cette déférence, il ne cherchait pour lui que le dernier rang. En l'un de ces synodes (celui de Junque en 524), on lui avait attribué la préséance sur un de ses confrères nommé *Quod vult Deus,* à qui ce règlement fit de la peine : notre

1. Saint Agilée, martyr de Carthage, est honoré le 25 janvier et le 15 octobre. Son église était sur le bord de la mer. Saint Augustin y prêcha le jour de sa fête.

Saint, voyant cela, renonça à son droit dans le synode suivant (celui de Suffète tenu la même année), et pria les évêques de trouver bon qu'il ne prît place qu'après ce prélat.

Enfin, après avoir passé sept ans dans ces exercices jusqu'à l'an 532, prévoyant que sa fin était proche, il voulut s'y préparer par une vie plus retirée. Il se déroba donc à son clergé et à son peuple, et passa dans l'île de Circine, sur un rocher que l'on appelait Chulmi, où, avec quelques religieux, il s'adonna plus que jamais à la lecture, à la prière et aux pratiques de la mortification et de la pénitence, accompagnant tous ces exercices d'une grande abondance de larmes que la dévotion lui faisait verser. Il aurait bien désiré qu'on l'eût laissé mourir dans cette retraite ; mais les instances de ses enfants qui, ne pouvant souffrir son absence, le priaient de revenir, furent si grandes, qu'il fut contraint de revenir au milieu d'eux. Quelque temps après, il tomba malade et endura pendant soixante-dix jours des douleurs si aiguës, qu'il faisait compassion à tous ceux qui le voyaient ; mais il les consolait lui-même et disait souvent à Dieu : *Seigneur, donnez-moi la patience en ce monde, et faites-moi miséricorde en l'autre : — Domine, da mihi modo patientiam, et postea indulgentiam.* Les médecins lui conseillèrent le bain pour soulager son mal, mais il refusa ce remède : *Est-ce qu'il pourra,* répondit-il, *empêcher un homme mortel de mourir, quand il est parvenu à la fin de sa course ?* Sa dernière heure étant proche, il fit appeler son clergé et ses religieux, et, leur ayant demandé pardon et donné sa bénédiction, il leur souhaita un bon pasteur en sa place. *Que le Seigneur mon Dieu,* leur dit-il, *vous pourvoie d'un pasteur digne de lui.* Il eut soin de faire distribuer aux veuves, aux orphelins, aux pèlerins et aux autres pauvres, tant ecclésiastiques que laïques, qu'il désigna par leurs noms, tout ce qui restait entre les mains de son économe, jusqu'à la dernière pièce de monnaie. Ainsi, ne possédant plus rien au monde, mais ayant toujours l'esprit sain, tranquille et élevé au ciel, il mourut paisiblement dans le baiser du Seigneur, le 1er de janvier, l'an de notre salut 533, de son âge le 65e et de son épiscopat le 25e, comme il le dit lui-même un peu avant sa mort. Le lendemain, il fut enterré en grande pompe dans la même ville, dans une église appelée Seconde, qu'il avait enrichie des reliques des Apôtres, et où personne n'avait encore été enterré.

Si, comme on le croit, il était alors contre la coutume d'enterrer dans les églises, nous avons là une grande marque de la vénération universelle pour les vertus de notre Saint. Nous lisons dans l'histoire de sa vie que Pontien, évêque voisin, apprit, par une vision, qu'il jouissait de la bienheureuse immortalité.

Comme saint Fulgence n'accepta l'épiscopat qu'à condition de pouvoir unir la vie de moine à celle d'évêque, on l'a peint sous le costume d'*ermite*. — Pour rappeler son exil et ses nombreuses fuites, on l'a peint sur le bord de la mer ; près d'un vaisseau en partance ; dans une grotte se préparant à dire la messe.

C'est le sentiment commun, que l'Ordre dans lequel il fit profession était celui de saint Augustin ; car on sait que ce grand Docteur l'avait extrêmement étendu dans toute l'Afrique.

On célébrait autrefois, à Bourges, le 6 mai, la translation des reliques de Saint-Fulgence dans une église qui portait son nom.

Ces saintes reliques disparurent en 1793, profanées par les révolutionnaires, après une orgie. La fête de saint Fulgence se conservait dans l'Eglise du séminaire archiépiscopal, qui était anciennement une abbaye appelée Moutermoyen. Une de ses reliques est au couvent de Davenescourt (Somme).

Sa vie, dont nous avons donné ici l'abrégé et qui fut premièrement dédiée à Félicien, son successeur, se trouve dans Surius et dans Bollandus, au premier jour de janvier. Le cardinal Baronius et Godeau, évêque de Vence, en ont tiré ce qu'ils ont écrit de lui dans leurs *Annales*. Tous les Martyrologes en font mention, et surtout le nouveau Martyrologe des Saints d'Espagne, qui le fait originaire de Tolède, et assure que ses prédécesseurs allèrent se fixer en Afrique seulement alors que les Vandales y passèrent.

ANALYSE DES ÉCRITS DE SAINT FULGENCE.

Les écrits qui nous restent de saint Fulgence sont :

1° *Les Livres des deux Prédestinations, à Monime*, composés vers l'an 521. Le saint docteur emploie le premier à montrer que, selon le sentiment de saint Augustin, Dieu ne prédestine point les hommes au péché, mais seulement à la peine ou au supplice qu'ils ont mérité par leurs péchés. Il prouve, dans le second, que le sacrifice est offert à la sainte Trinité, au nom de laquelle l'Eglise catholique confère le baptême ; et il répond ensuite aux objections des Ariens. Dans la troisième, il réfute les Ariens qui abusaient de ces paroles : *Le Verbe était avec Dieu*, pour autoriser leurs impiétés.

2° *Réponses aux dix objections des Ariens*, composées vers l'an 521. Ces réponses sont aussi claires que solides.

3° *Les trois Livres au roi Thrasimond.* Ils contiennent des réponses à diverses questions proposées au saint de la part du roi Thrasimond. L'arianisme y est très-bien réfuté.

4° *Plusieurs lettres.*

5° *Le Livre de la foi orthodoxe à Donat.* C'est une explication exacte des mystères de la Trinité et de l'Incarnation.

6° *Le Livre à Victor contre le sermon de Fastidiosus*, prêtre arien.

7° *Le Livre de l'Incarnation du Fils de Dieu.* Il y est prouvé que le Fils seul s'est incarné, et non le Père ou le Saint-Esprit ; il y est prouvé encore qu'en Dieu la trinité des personnes ne détruit point l'unité de nature.

8° *Les Lettres au diacre Ferrand.* Ce diacre avait consulté saint Fulgence sur ce qu'on devait penser du baptême d'un Ethiopien qui, à la vérité, avait désiré ce sacrement, mais qui l'avait reçu en maladie, étant privé de l'usage de la parole et de toute connaissance dans le moment de l'administration. Le saint docteur répond, dans sa première lettre, que le baptême avait été valide et nécessaire à cet Ethiopien. Il éclaircit, dans la seconde, cinq questions qui lui avaient été proposées sur la Trinité et l'Incarnation.

9° *La Lettre à Jean et à Venerius*, l'un archimandrite et l'autre diacre de Constantinople. On y trouve la réfutation des erreurs des Semipélagiens.

10° *Le Livre de l'Incarnation et de la Grâce.* Les députés des moines de Scythie ayant consulté les évêques d'Afrique, exilés en Sardaigne, sur la doctrine qu'il fallait tenir touchant le nestorianisme, l'eutychianisme et le semipélagianisme, saint Fulgence fut chargé de leur répondre au nom de tous ces illustres confesseurs. Il composa pour cet effet le livre dont nous parlons. Dans la première partie il réfute les Nestoriens et les Eutychiens, et les Semipélagiens dans la seconde.

11° *La Lettre au comte Régin.*

12° *Le Livre de la Trinité à Félix, notaire.* Le saint docteur y explique le mystère de la sainte Trinité ; il y distingue la grâce de l'état d'innocence, de celle que Dieu donne dans l'état de la nature tombée ; et il soutient, comme une chose certaine, que les corps de tous les hommes ressusciteront, chacun dans son propre sexe ; que les bons jouiront d'une félicité éternelle et que les méchants seront condamnés à des supplices qui ne finiront jamais.

13° *Les deux Livres de la rémission des péchés.* Il y est prouvé qu'il ne peut y avoir de rémission des péchés sans une sincère pénitence, et hors du sein de la véritable Eglise.

14° *Les trois Livres de la Vérité de la prédestination et de la grâce de Dieu.* Le saint docteur y montre, 1° que la grâce est un don de la miséricorde divine ; 2° qu'elle ne détruit point le libre arbitre ; 3° que l'élection à la grâce et à la gloire est toute gratuite.

15° *Le Livre de la Foi*, composé vers l'an 523. Un laïque nommé Pierre, voulant aller à Jérusalem, pria notre Saint de lui donner une règle abrégée de foi qu'il pût étudier, afin de ne pas tomber dans les piéges des hérétiques. Fulgence lui adressa ce livre, qui contient 40, ou même 41 articles selon quelques éditions. Il y explique les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, ainsi que ce qui concerne le saint sacrifice de l'autel ; il y établit la nécessité de professer la vraie foi et de vivre dans le sein de l'Eglise catholique.

16° *Le Livre de la Foi, contre l'évêque Pinta.* Cet évêque de la secte des Ariens ayant écrit contre les trois livres de notre Saint au roi Thrasimond, celui-ci lui répliqua par un ouvrage particulier qui n'est point venu jusqu'à nous. Tous les critiques conviennent que la *Réponse à Pinta*, qui porte le nom de saint Fulgence, n'est point de lui, 1° parce que le style de l'auteur de cette réponse est différent de celui de saint Fulgence ; 2° parce qu'il cite l'Ecriture selon l'ancienne version italique, au lieu que saint Fulgence la cite selon la version vulgate ; 3° parce qu'il n'entendait point la langue grecque, dans laquelle saint Fulgence était fort habile ; 4° enfin, parce que saint Fulgence, au

rapport de l'auteur de sa vie, renvoyait, dans son ouvrage contre Pinta, à ses livres au roi Thrasimond, et que l'on ne trouve rien de tel dans celui dont nous parlons.

17° *Les Sermons ou Homélies*, qui, au nombre d'une centaine, portent le nom de saint Fulgence, ne sont pas de lui à l'exception d'une dizaine.

18° *Les sept Livres contre Fauste, évêque de Riez* — dernier coup de massue dont l'Eglise accabla les Pélagiens, — est celui des écrits de saint Fulgence dont on regrette le plus la perte.

Les écrits de saint Fulgence annoncent un homme doué d'une grande pénétration d'esprit, qui savait éclaircir ses idées et les rendre avec précision; mais la crainte de n'en avoir point dit assez pour bien développer sa matière, l'a rendu diffus et l'a fait tomber dans des redites. Ses raisonnements sont solides et concluants et portent toujours sur l'autorité de l'Ecriture et de la tradition.

Avant la *Patrologie* de M. Migne, la plus complète de toutes les éditions des œuvres de saint Fulgence fut celle qui parut à Paris en 1684, in-4°. Celle de ses ouvrages sur la grâce, donnée à Rome en 1759, par Foggini, était la plus exacte.

SAINTE EUPHROSYNE, VIERGE.

Morte en 470. — Pape, saint Simplice. — Empereur d'Orient, Léon Ier.

Pater meus, dux virginitatis meæ tu es.
O mon Dieu, vous êtes le soutien de ma virginité! *Jérémie*, III, 4.

Il y a, dans la vie des Saints, des traits qui sont plus admirables qu'imitables; nous devons, chacun selon notre vocation, pratiquer les mêmes vertus dont les Saints nous ont donné l'exemple, mais nous ne pouvons pas toujours les suivre dans les voies extraordinaires où Dieu les a conduits. Ainsi, tout chrétien doit soumettre la nature à la grâce, pratiquer l'abnégation et le détachement dont la vie merveilleuse de sainte Euphrosyne est un parfait modèle; mais personne ne pourrait, à moins d'une inspiration spéciale et évidente de Dieu, avoir recours au déguisement qu'elle a employé.

Sous l'empire de Théodose II [1], fils d'Arcadius et petit-fils de Théodose le Grand, aussi empereurs, il y avait à Alexandrie un seigneur très-illustre, nommé Paphnuce, marié à une femme noble dont on ne sait pas le nom. Ils possédaient de grands biens, et avaient l'un et l'autre beaucoup de crainte de Dieu et d'inclination pour la vertu; c'est pourquoi ils vivaient dans une parfaite union conjugale. Néanmoins, ils se désolaient de n'avoir point d'enfants qui pussent soutenir leur famille et hériter des grandes richesses que Dieu leur avait données. Ils résolurent donc ensemble d'en demander avec instance à Celui qui peut toute chose et qui ne rejette pas la prière de ceux qui mettent en lui toute leur confiance. L'épouse, à l'exemple d'Anne, mère de Samuel, demandait sans cesse à la bonté divine de la délivrer de l'opprobre de la stérilité, promettant de consacrer au service du Seigneur l'enfant qu'il lui plairait de lui donner. L'époux, de son côté, allait de monastère en monastère, faisant de grandes aumônes et suppliant les religieux d'unir leurs prières aux siennes pour lui obtenir du ciel cette bénédiction. On lui dit que, dans l'un de ces couvents, il y avait un saint vieillard qui, par son innocence et la pureté de sa vie, avait beaucoup de crédit auprès de Dieu. Il l'alla trouver, et, se jetant à ses pieds, il le conjura, les larmes aux yeux, de se faire son intercesseur, pour mettre fin à la douleur dont il

1. Théodose II, autrement dit le Jeune, a régné de 408 à 450.

était accablé. Le saint homme, dont la charité était grande, pria pour lui et obtint ce qu'il demandait. La femme de Paphnuce eut une fille d'une rare beauté, qu'ils appelèrent Euphrosyne, c'est-à-dire *allégresse*, pour représenter, par son nom, la joie dont les avait comblés sa naissance.

Or, Euphrosyne étant âgée de 18 ans, son père la conduisit à l'abbé aux prières duquel il devait la naissance de sa fille et lui dit : Voici celle que vous m'avez obtenue de Dieu par vos prières; veuillez maintenant prier pour elle, car je vais la marier. Alors le saint abbé la bénit et lui parla longuement des devoirs de la virginité, ainsi que de ceux du mariage. Ils restèrent trois jours au couvent, pendant lesquels Euphrosyne eut tout le temps de voir de près la manière de vivre des moines. Elle vit tout cela avec grand plaisir, et elle se dit en elle-même : Heureux ceux qui peuvent ainsi, dès ici-bas, mener une vie angélique, et qui, après la mort temporelle, peuvent espérer la vie éternelle ! Et son cœur jura au Seigneur un amour éternel. En prenant congé de l'abbé, elle se jeta à ses pieds en disant : Je vous en conjure, priez pour moi, afin que je reconnaisse la volonté de Dieu et que mon âme soit sauvée ! Le Saint la bénit en disant : Que le Dieu tout-puissant, qui connaît toutes choses, le passé, le présent et l'avenir, vous bénisse et vous ait toujours en sa sainte garde, et qu'un jour il vous admette en la société des bienheureux.

L'abbé avait coutume, chaque année, d'inviter Paphnuce (le père d'Euphrosyne) à la fête du monastère. Or, un jour, un frère vint comme d'habitude remplir cette mission. Paphnuce ne se trouvant pas à la maison, le frère fut reçu par Euphrosyne, qui lui dit : Mon frère, combien de religieux êtes-vous au couvent ? — Le frère répondit : Nous sommes trois cent vingt-deux. — Euphrosyne reprit : Est-ce que votre abbé admet tous ceux qui se présentent pour partager votre sainte vie ? — Il dit : Oui; car il observe la parole du Christ : je ne rejette pas ceux qui viennent à moi. — Elle demanda encore : Chantez-vous tous ensemble dans la même église ? et jeûnez-vous tous ensemble ? — Le frère répondit : Nous chantons tous ensemble; mais chacun jeûne comme bon lui semble. — Après avoir ainsi longtemps questionné le frère, et avoir appris de lui tout ce qu'elle voulait savoir, elle dit enfin : Je serais bien heureuse de pouvoir aussi, comme vous, ne vivre que pour Dieu; mais je craindrais d'affliger mon père, qui veut me marier à un homme riche, à cause des biens de ce monde. Alors le moine l'instruisit de quelle manière elle pourrait conserver sa virginité et consacrer son cœur au Sauveur, et elle en fut ravie.

Cependant Euphrosyne ne se crut pas encore suffisamment instruite. Elle alla donc trouver un autre moine, et lui dit : Révérend père, mon père est riche et pieux, mais ma mère est morte; mon père, pour éviter que ses biens ne tombent un jour en d'autres mains, veut me marier. Or, j'ai résolu de ne connaître aucun homme, et j'ai passé en prières la nuit dernière, sans dormir, priant Dieu de m'éclairer à ce sujet et de me faire miséricorde, et maintenant je viens vous prier de me dire ce que je dois faire pour sauver mon âme. — Le moine lui dit : Le Sauveur a dit : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* C'est là tout ce que j'ai à vous dire. Si donc vous voulez être sauvée, fuyez ! Quant aux biens de votre père, n'en soyez pas en peine : il y a de par le monde des hôpitaux, des couvents et des milliers de malheureux; que votre père leur donne ses terres et son or, et il ne manquera pas d'héritiers. Euphrosyne dit : J'ai toujours pensé qu'avec la grâce de Dieu je finirai par trouver les moyens de conserver ma chasteté, et de le glorifier par une vie sainte. — Le moine reprit : J'espère

que Dieu vous aidera bientôt à accomplir vos vœux, et que rien au monde ne pourra vous empêcher de vous consacrer entièrement à lui.

Là-dessus Euphrosyne se mit à réfléchir mûrement, et elle se dit : Si je vais dans un couvent de femmes, mon père me retrouvera et m'en fera sortir, pour me marier. Je veux donc aller dans un couvent d'hommes; car sûrement mon père n'ira pas me chercher là. — Alors elle mit des vêtements d'homme, quitta secrètement la maison paternelle, et alla se cacher dans un lieu à l'abri des regards indiscrets, jusqu'au lendemain matin. Dès l'aurore, elle entra dans la première église venue pour y prier. Ensuite elle alla au couvent, où elle avait été avec son père, et pendant que le portier alla prévenir l'abbé, elle attendit devant la porte. L'abbé, en la voyant, crut avoir devant lui un jeune homme; il lui dit donc : Mon fils, pourquoi êtes-vous venu ? — Elle répondit : Depuis mon enfance j'ai toujours souhaité vivement entrer dans un couvent, pour y servir Dieu comme vous faites. Maintenant je resterai avec vous, si vous le voulez bien. — L'abbé reprit : Soyez le bienvenu ! Venez voir notre couvent; s'il vous convient, vous pourrez y rester. Comment vous appelez-vous ? — Elle répondit : Je m'appelle Smaragde (ce qui veut dire *Emeraude)*. L'abbé reprit : Vous êtes encore bien jeune, et il n'est pas bon que vous soyez seul : je vous donnerai donc un maître qui vous apprenne la règle et vous instruise en tout ce que vous aurez à faire. — Euphrosyne (ou Emeraude) répondit : Mon père, je suis prêt à faire tout ce que vous m'ordonnerez. — Alors l'abbé fit venir un saint religieux, nommé Agapit, et lui dit : Je vous remets ce jeune homme, qui se nomme Emeraude; traitez-le comme votre fils : je souhaite que vous le formiez si bien que bientôt il dépasse son maître. — Ensuite tous les trois s'agenouillèrent, et l'abbé pria pour Emeraude; et quand il eut fini, les deux autres dirent *Amen*.

Or, Emeraude était très-beau; et quand il était à l'église avec les religieux, et qu'ils voyaient son visage tendre et gracieux, le démon les tentait. Ils s'en plaignirent à l'abbé : Pourquoi, lui dirent-ils, nous avez-vous tentés, en introduisant dans le couvent un jeune homme d'une si grande beauté ? L'abbé dit donc à Emeraude : Enfant, ton visage est si beau que je crains qu'il ne soit une pierre d'achoppement pour ceux d'entre nos frères qui sont faibles; tu habiteras donc désormais seul une cellule. Emeraude en fut très-content. On lui fit une cellule à part, où il vécut dans une retraite absolue, servant Dieu jour et nuit par la prière, le jeûne, les veilles et toutes sortes de bonnes œuvres. En peu de temps sa sainteté fut si grande que le frère Agapit, qui le dirigeait, ne put s'empêcher d'en parler avec étonnement aux autres frères, et tous ensemble louèrent Dieu d'avoir donné tant de vertu à un faible enfant.

Paphnuce, en rentrant à la maison, alla chercher sa fille dans sa chambre; et comme il ne l'y trouva pas, il assembla ses domestiques et leur demanda s'ils ne savaient pas où elle était. Ils répondirent : Nous l'avons vue hier, mais aujourd'hui nous ne l'avons pas encore vue. — Paphnuce, profondément affligé, la fit chercher chez son fiancé; elle n'y était pas. En outre, celui-ci ayant appris ce qui se passait, en fut également très-affligé, ainsi que son père, et tous deux ensemble se rendirent chez Paphnuce. Ils le trouvèrent en proie au plus vif désespoir; ils lui dirent : Peut-être a-t-elle été enlevée par un séducteur. Alors il envoya aussitôt des messagers, avec ordre de la chercher à Alexandrie et par toute l'Egypte; mais toutes les recherches furent infructueuses. Il en fut de même des recherches faites dans les couvents de femmes. Après l'avoir longtemps cherchée dans toutes les maisons de la ville,

on fit des battues dans les cavernes et dans les forêts; mais toujours en vain.

Alors tous ensemble : le père, le beau-père et le futur, la pleurèrent comme morte. Le père exhala ses plaintes amères en ces termes : « O ma fille, ma fille bien-aimée ! lumière de mes yeux, joie et consolation de ma vie, quel malheur vous a enlevée à ma tendresse; mon bien unique en ce monde, ma seule espérance, qui vous a enlevée à mon cœur ?... Seigneur, ne permettez pas que je meure avant de la revoir de mes yeux, avant de savoir ce qu'elle est devenue ! » Et en le voyant ainsi pleurer et se lamenter, tous ceux qui étaient témoins de sa douleur pleuraient avec lui. Et ne pouvant être consolé par personne, il se rendit au couvent où, à son insu, se trouvait sa fille; il se jeta aux pieds de l'abbé et lui dit : Je vous en supplie, priez pour moi jour et nuit, jusqu'à ce que j'éprouve le fruit de vos prières, et que j'apprenne enfin ce qu'est devenue ma fille. L'abbé ayant entendu cette triste nouvelle, pleura aussi avec lui; ensuite il assembla les frères et leur dit : Prions Dieu tous ensemble, pour qu'il ait pitié de notre frère Paphnuce, et qu'il lui rende sa fille. — Et ils passèrent sept jours à prier et à jeûner; mais contrairement à ce qui était souvent arrivé en pareille circonstance, il ne se fit aucune révélation, et leurs prières demeurèrent sans résultat. Car, de son côté, Euphrosyne priait Dieu sans cesse de ne pas faire connaître sa retraite. Alors Paphnuce alla chez l'abbé qui lui dit : Cher ami, ne vous affligez pas à cause de ce malheur; car Dieu châtie ceux qu'il aime. D'ailleurs, sans sa volonté personne n'éprouve aucun mal : soyez donc assuré qu'il n'arrivera à votre fille que ce que Dieu permettra. Ayez donc confiance en Dieu, et croyez qu'un jour il vous la rendra.

Paphnuce s'en retourna dans sa maison, le cœur content, et remerciant Dieu; et il s'appliqua plus que jamais aux aumônes et aux autres bonnes œuvres. Mais, quelque temps après, il vint de nouveau demander à l'abbé des conseils et des consolations, et il se jeta à ses pieds en disant : Mon père, je vous en supplie, priez de nouveau pour moi; car je ne puis supporter le poids des douleurs qui m'accablent, à cause de ma fille; chaque jour elles deviennent plus fortes et plus accablantes, et si Dieu ne vient bientôt me secourir, je crains d'y succomber.

Alors l'abbé, touché de compassion, lui dit : Il y a chez nous un jeune frère, nommé Emeraude, qui est venu depuis peu, et qui déjà se distingue par une haute piété et une excellente sainteté. Ne voudriez-vous pas lui demander les conseils dont vous avez besoin ? — L'abbé parlait ainsi parce qu'il ignorait que frère Emeraude n'était autre que la fille de Paphnuce. — Celui-ci répondit : Je le veux bien. — Alors l'abbé ayant fait appeler Agapit, l'ancien directeur d'Emeraude, lui dit : Menez Paphnuce à la cellule d'Emeraude. Ce qui fut fait. Emeraude, en voyant son père, le reconnut aussitôt, et ses yeux se remplirent de larmes. Mais Paphnuce ne reconnut pas sa fille, et la voyant pleurer, il pensa que c'étaient des larmes de componction; car son beau visage était devenu méconnaissable par les jeûnes, les veilles et les sanglots. Et pour n'être pas reconnue par son père, elle se couvrit la face du pan de sa robe.

D'abord ils prièrent ensemble; ensuite ils s'assirent l'un à côté de l'autre, et Emeraude se mit à parler à son père de la félicité future et du royaume des cieux, disant qu'on y parvient par les aumônes, par la chasteté, par l'obéissance, par l'humilité; en un mot, par un parfait amour de Dieu et du prochain. Elle disait entre autres : « Pour trouver Dieu, il faut fuir le monde, et pour l'aimer parfaitement, il faut l'aimer plus que toutes choses au monde, même plus que ses propres enfants.... Saint Paul enseigne que l'ad-

versité est mère de la patience, et que de la patience naît la persévérance.... Croyez-moi, tôt ou tard Dieu exaucera vos prières, et si, en ce moment-ci, son salut était en danger, Dieu certainement ne manquerait pas de vous le faire connaître. Mais il y a tout lieu de penser que Dieu l'aura conduite en lieu sûr, en un saint asile. Cessez donc de vous tant affligei ; songez plutôt à remercier Dieu de tous les biens qu'il vous a faits. Souvent déjà je l'ai prié de vous accorder la patience et la résignation, et de vous donner, ainsi qu'à votre fille, ce qui est le meilleur pour tous deux. Souvent aussi j'ai souhaité vous voir et vous consoler, espérant que mes paroles et mes exhortations feraient du bien à votre cœur affligé, et rendraient la paix à votre âme ».

Tout en parlant ainsi, elle le pria plusieurs fois de s'en retourner; et quand il voulait s'en aller, ses yeux se remplissaient de nouveau de larmes, et la séparation lui paraissait bien dure et bien cruelle. Mais Paphnuce fut extrêmement consolé par tout ce qu'elle lui avait dit ; il s'en revint chez l'abbé, et lui dit : Les discours de votre frère Emeraude m'ont grandement consolé, et je suis bien reconnaissant à Dieu des grâces qu'il m'a faites par son serviteur : c'est presque comme si j'avais retrouvé ma fille. — Ensuite il se recommanda de nouveau aux prières de l'abbé, et il s'en retourna dans sa maison. Et il revenait souvent chez frère Emeraude, pour s'entretenir avec lui, trouvant dans ces entretiens un charme et une douceur ineffables.

Cela dura ainsi trente-huit ans... Alors Emeraude tomba malade, et fut sur le point de mourir. Paphnuce alla trouver l'abbé et lui dit : Je vous prie de me permettre d'aller voir Emeraude, car mon âme est triste de ne l'avoir point vu depuis longtemps. — La permission demandée lui ayant été accordée, il se rendit dans la cellule où se trouvait le mourant ; et quand il le vit, il se jeta à son cou en pleurant, et il dit : Malheur, malheur ! si longtemps vous m'avez consolé en disant qu'un jour je reverrais ma fille, et je ne l'ai pas encore revue !... Et si maintenant je vous perds aussi, comme j'ai perdu ma fille, qui me consolera désormais ? qui m'aidera à supporter le poids de mes douleurs ? Il ne me reste plus maintenant qu'à la pleurer comme morte : car voilà trente-huit ans que je l'ai perdue, et que jour et nuit je supplie le ciel de me la rendre ; et je ne l'ai pas encore retrouvée ! Alors Emeraude lui dit : Je vous le répète encore : ne vous affligez pas outre mesure, et ne vous désolez pas. Dieu est tout-puissant, et tout lui est possible. Souvenez-vous de Jacob qui, après avoir longtemps pleuré son fils Joseph comme mort, l'a cependant retrouvé dans la joie. Maintenant je vous prie de rester avec moi encore trois jours, sans me quitter. — Paphnuce pensant qu'Emeraude, avant de mourir, aurait une révélation à lui faire touchant sa fille, fit très-volontiers cette promesse. Le troisième jour, Paphnuce lui dit : Voici trois jours que je suis avec vous, sans vous quitter... — Alors Euphrosyne, sachant bien que le temps de sa mort était proche, dit à son père : « Je suis enfin parvenue au bout de ma carrière et au but de mes vœux, non par mes propres forces, mais par le secours de Dieu. Je vais maintenant recueillir la couronne de gloire. Quant à vous, Paphnuce, ne vous affligez plus au sujet de votre fille Euphrosyne ; car c'est moi-même, et vous êtes mon cher père. Maintenant la promesse que je vous ai souvent faite s'accomplit : vous avez revu votre fille ! Faites-moi la charité de n'en rien dire à personne, et quand je serai morte, déshabillez-moi vous-même, pour laver mon corps ».

Après avoir ainsi parlé, elle expira, et alla prendre possession des joies éternelles. Paphnuce la voyant morte, en eut une telle douleur qu'il tomba

en évanouissement. Alors survint Agapit, et en entrant dans la cellule, il vit qu'Emeraude était morte, et que Paphnuce gisait à terre, comme si lui-même l'était aussi. Agapit, effrayé, lui jeta de l'eau au visage, puis il le releva et lui dit : Seigneur, qu'avez-vous ? — Paphnuce répondit : Laissez-moi ; je désire mourir ici, car j'ai vu aujourd'hui des choses merveilleuses. — Ensuite il reprit : Hélas ! ma fille bien-aimée, que ne vous êtes-vous montrée à moi plus tôt ? J'eusse été heureux de vivre en communauté avec vous. Hélas ! pourquoi vous êtes-vous si longtemps cachée à moi ? Vous ne vous êtes enfin découverte que pour disparaître aussitôt, et pour vous envoler au ciel !...

Agapit ayant été informé de ce qui s'était passé, alla le dire à l'abbé, lequel aussitôt vint pleurer sur le corps de la sainte, en s'écriant : Ah ! Euphrosyne, fiancée de Jésus-Christ, sainte fille de ce monastère, n'oubliez pas vos frères indignes, et priez Dieu de nous admettre bientôt avec vous au royaume céleste, pour jouir éternellement avec vous et avec les esprits bienheureux de la vue de Dieu. — Ensuite il fit assembler tous les moines du couvent pour leur annoncer cette chose merveilleuse, et tous ensemble louèrent Dieu d'avoir en une faible femme opéré de si grandes choses.

Or, parmi les frères il s'en trouvait un qui ne voyait que d'un œil; il vint la baiser au visage, avec une grande dévotion, et aussitôt son autre œil fut guéri et doué de la vue. Alors tous louèrent Dieu de nouveau, et rendirent grâces à sainte Euphrosyne de sa miséricorde et de sa puissante intercession. Et après avoir solennellement promis à Dieu de marcher sur les traces de leur sainte compagne, ils l'ensevelirent dévotement en grande pompe.

Ensuite son père donna tous ses biens au couvent et à l'église, et il y entra lui-même, comme frère. On lui donna la cellule de sa fille, et après y avoir vécu encore dix ans dans la pratique de toutes les vertus, il mourut saintement. Il fut enseveli dans le tombeau de sa fille, et chaque année les moines du couvent célébrèrent la fête de *sainte Euphrosyne*.

Au siècle dernier, l'abbaye de Réaulieu, près de Compiègne, possédait la tête de cette Sainte et ses principaux ossements : sa fête s'y célébrait au milieu d'un grand concours de peuple.

On peut représenter sainte Euphrosyne avec des vêtements d'homme à ses pieds; ainsi que sainte Hildegonde, sainte Marine, sainte Pélagie-Marguerite, sainte Théodora et autres, qui se sont également cachées sous des vêtements d'homme.

Il y a une biographie de sainte Euphrosyne plus ancienne que celle qui a été écrite par Métaphraste. On la trouve dans les *Acta Sanctorum*.

SAINT CLAIR, ABBÉ.

Mort vers 660. — Pape, Vitalien. — Roi de France, Clotaire III.

Je t'ai choisi pour orner le lieu saint.
Isaïe, LX, 13.

La vie de saint Clair *(Clarus)* a été écrite par un auteur fort ancien, dont on ne sait pas le nom, mais qui fait paraître beaucoup d'exactitude et de fidélité. Ce Saint naquit aux environs de Vienne, dans un village situé sur

les bords du Rhône et qui porte aujourd'hui son nom. Il perdit son père étant encore enfant ; sa mère, femme très-vertueuse, prit un grand soin de son éducation ; elle le forma de bonne heure aux vertus chrétiennes et aux pratiques de la véritable piété. Elle le menait souvent aux églises des saints Martyrs à Vienne, car elle demeurait dans un faubourg de la ville appelé Beauchamp ; et comme elle passait plusieurs heures en prière devant les tombeaux des Saints, elle accoutuma si bien son enfant à cet exercice, que, tout jeune qu'il était, il devint bientôt un homme d'oraison. Un jour qu'ils étaient allés ensemble à l'église de Saint-Ferréol, martyr, qui était de l'autre côté du Rhône, leurs cœurs s'attendrirent si fort par les sentiments d'une douce componction, qu'oubliant toute autre chose, ils y demeurèrent presque jusqu'à la nuit. Le soir étant venu, ils montèrent dans une barque pour repasser l'eau et s'en retourner en leur maison ; mais il s'éleva un si grand vent et une si furieuse tempête, que les bateliers eux-mêmes désespéraient de pouvoir jamais arriver au bord. Le bienheureux enfant, étendant ses mains vers l'église de Saint-Ferréol, et versant beaucoup de larmes, fit cette prière à Dieu : *O Dieu ! pour le nom duquel le glorieux martyr saint Ferréol a enduré la mort, délivrez-nous de ce péril.* Sa prière fut aussitôt exaucée, car en même temps la tempête cessa, les flots s'apaisèrent et le bateau atteignit insensiblement le rivage du côté de Vienne. Ce miracle remplit d'étonnement ceux qui passaient l'eau avec lui, et ils ne purent s'empêcher, en remerciant Dieu, d'exalter aussi la vertu et la puissance de son serviteur.

Il y avait, en ce temps-là, partie dans Vienne et partie autour de Vienne, huit grands monastères, où ne vivaient pas moins de quatorze cents personnes religieuses, tant hommes que femmes ; et saint Cadold, archevêque de ce siége, veillait sur tous avec grand soin, pour les conduire dans les voies de la sainteté. Parmi ces monastères étaient celui de Saint-Ferréol, dont nous venons de parler, que l'on appelait aussi monastère des Grinniciens, et qui nourrissait, lui seul, quatre cents religieux ; et un autre, de Sainte-Blandine, destiné aux veuves qui voulaient passer le reste de leur vie dans la continence. La mère de notre Saint se retira dans ce dernier, où, après une sainte vie, elle finit heureusement ses jours. Pour son fils, il fut reçu dans le premier, où il donna, avec le temps, tant de marques d'une parfaite prudence et d'une vertu consommée, que le bienheureux archevêque le jugea capable de prendre le gouvernement des veuves du monastère de Sainte-Blandine, où sa mère était décédée. Cette dignité ne fut qu'un degré pour monter plus haut. Car, comme il fit paraître, dans la conduite de cette communauté, les trésors admirables de grâce et de sagesse dont Dieu l'avait enrichi, il fut bientôt fait abbé d'un autre de ces huit monastères, appelé Saint-Marcel. Ce fut là que, s'acquittant de sa charge avec une diligence et une sollicitude extrêmes, et se faisant un parfait modèle de toutes les vertus que l'on peut désirer dans le père d'une famille monastique, il devint illustre par la pureté de ses mœurs et par ses actions glorieuses. Il ne laissa pas néanmoins de veiller toujours sur le monastère des veuves qui lui avait été confié ; car il avait une si grande largeur de cœur, que rien ne pouvait borner son zèle et sa charité.

Dieu, qui prend plaisir à honorer ses amis, le rendit illustre par plusieurs miracles. Un jour, la supérieure du couvent de Sainte-Blandine était si malade que l'on n'attendait plus que sa mort. Le Saint, plein de foi, s'approcha de son lit et lui touchant la main en présence de toute la communauté, lui rendit sur-le-champ une parfaite santé. Une autre fois, il guérit un de ses disciples qui était tourmenté d'une cruelle colique, en l'oignant seulement

des saintes huiles. Allant à un village avec quelques-uns de ses religieux, il rencontra un pauvre homme tout couvert d'ulcères ; il commanda à l'un de ses compagnons de l'aller laver dans un ruisseau qui était là auprès, et à peine y fut-il entré, que les plaies se fermèrent et que sa peau devint parfaitement saine et vermeille. La vigne du couvent ayant été si fort grêlée qu'il n'y était presque resté aucune grappe de raisin, le serviteur de Dieu y passa la nuit en prière ; et, le lendemain, elle parut si belle et si chargée, qu'il ne semblait pas qu'elle eût reçu le moindre dommage. Comme les frères pêchaient un jour dans le Rhône qui était alors extrêmement enflé, l'un d'eux tomba dans l'eau et était en grand danger de se noyer ; mais le saint abbé, qui était présent, ayant fait le signe de la croix, le religieux fut apporté vers le rivage par les eaux qui le rendirent sain et sauf à ses frères. Ce saint homme n'était pas moins puissant pour dissiper les efforts de Satan que pour guérir les maladies. Une nuit, qu'il se promenait autour du monastère de Sainte-Blandine, faisant son oraison à l'ordinaire, ce monstre infernal vint au-devant de lui sous une forme humaine d'une grandeur prodigieuse et avec un regard effroyable. Le Saint ne s'épouvanta point à la vue de ce fantôme ; mais, plein de courage et de foi, il lui demanda qui il était et ce qu'il prétendait. « Je suis venu, répondit le démon, pour te chasser de ce « lieu ; car, sans toi, il y a longtemps que je m'en serais rendu le maître. « — Va, Satan, lui répliqua le Saint ; c'est mon Seigneur Jésus-Christ à qui « toute la terre appartient, et non pas moi, qui t'empêche d'en avoir la « jouissance ». En disant cela, il fit le signe de la croix contre lui et le fit évanouir. Mais comme ce cruel ennemi s'alla jeter sur une des servantes du dehors de ce monastère et qu'il la tourmentait horriblement, l'homme de Dieu y accourut, et, lui mettant ses doigts dans la bouche, il pria et la délivra à l'heure même de sa possession. Il a fait encore beaucoup d'autres miracles pendant sa vie ; mais ceux-ci suffisent pour montrer son admirable vertu et le grand crédit qu'il avait auprès de Dieu.

Ayant appris par révélation que sa mort était proche, il avertit ses enfants que la ville de Vienne jouirait encore de la paix pendant le règne de six évêques ; mais que sous le septième, des infidèles s'en empareraient et y mettraient tout à feu et à sang. Et c'est ce qui s'est vu depuis : environ 72 ans après cette prophétie, les Vandales et les Sarrasins, descendant de l'Espagne, remplirent d'incendie et de meurtres les provinces de Languedoc, de Provence, du Dauphiné et de Bourgogne, et en saccagèrent les meilleures villes : ils en auraient fait autant dans le reste de la France si Charles-Martel n'eût arrêté cette inondation par la signalée victoire qu'il remporta sur eux, en la journée de Saint-Martin-le-Beau, où les vieux chroniqueurs disent qu'il en demeura trois cent soixante-quinze mille sur place. (732.) Une violente maladie ayant contraint notre Saint de se mettre au lit, il eut une vision merveilleuse trois jours avant sa mort ; il vit le ciel s'ouvrir et une multitude d'esprits bienheureux venir vers lui ; au milieu d'eux était saint Marcel, évêque de Die, patron de son monastère, et sainte Blandine. Comme il témoigna un grand désir de s'en aller en leur compagnie, sainte Blandine lui fit réponse que, dans trois jours, à cinq heures, saint Marcel et elle le viendraient chercher, et que cette grande armée de Saints serait avec lui pour le défendre contre les assauts des démons. Il se fit donc porter à l'église et étendre sur un cilice, où il demeura ces trois jours à prier continuellement, et à chanter sans cesse les louanges de Dieu ; au bout de ce temps, ses religieux, achevant le Psautier, et étant arrivés à ces dernières paroles : *Que tout esprit loue le Seigneur*, l'édifice fut soudain rempli d'une lumière

céleste et d'une odeur merveilleuse ; et, en même temps, ce bienheureux abbé rendit son âme à Dieu. C'était vers l'an 660, le premier jour de janvier. Son corps fut porté en l'église de Sainte-Blandine, comme il l'avait ordonné, et y fut inhumé devant le grand autel. L'odeur, que l'on avait sentie à sa mort, suivit toujours ce saint corps jusque dans le tombeau. En chemin, il guérit un paralytique que l'on approcha de son cercueil; et, depuis, il a fait encore plusieurs autres miracles. Plus tard on porta ses reliques dans l'église Saint-Pierre ; mais elles furent dispersées dans le seizième siècle par les Huguenots. Pour satisfaire la dévotion publique, la fête de saint Clair a été transférée au 2 janvier, à cause de la Circoncision de Notre-Seigneur qui ne permettait pas de la célébrer d'une manière aussi spéciale, puis au 15 du même mois dans les offices propres du diocèse de Grenoble, récemment approuvés à Rome.

Parmi les maisons Bénédictines relevant de saint Marcel, le diocèse de Genève, suffragant de Vienne, avait celle de la Cluse de Saint-Clair, près Dingy. On y arrivait d'Annecy par une voie romaine taillée dans le roc. L'illustre famille de saint Bernard de Menthon a fourni plusieurs prieurs à ce lieu de pèlerinage. Saint Clair est en grande vénération pour le mal d'yeux dans les diocèses de Tarentaise, d'Annecy et de Valence.

On représente saint Clair apaisant les eaux gonflées du Rhône.

Sa vie, écrite par un auteur dont on ne connaît pas le nom, presque contemporain et très-sincère, est rapportée par Surius et par Bollandus, au premier de janvier. Le Martyrologe de France, d'André du Saussay, en fait aussi mention. Molanus a ajouté ce Saint au Martyrologe d'Usuard, et Benoît Gonon a donné un abrégé de sa vie dans le recueil de celles des Pères de l'Occident. C'est de là, et des notes que nous ont envoyées M. Auvergne, chanoine secrétaire de l'évêché de Grenoble, et M. l'abbé Ducis, archiviste du département de la Haute-Savoie, à Annecy, que nous avons tiré cet abrégé.

SAINT ODILON, ABBÉ DE CLUNY.

962-1049. — Papes, Jean XII; Damase II [1]; vac. ap. — Rois de France, Lothaire; Henri Ier.

Salubris est cogitatio pro defunctis exorare.
II Mach., XII, 46.

La charité pour les morts est toujours utile aux vivants. (P. Croiset.)

Hic hominum vitia blando sermone removit ;
Nec culpis judex, sed medicina fuit.

Celui-ci a combattu par la douceur les travers des hommes. Il s'est appliqué à guérir leurs fautes, non à les juger.
(Epitaphe du pape Sabinien. *Apud Boll.* 1er janv.)

Nous rapporterons ici, d'autant plus librement, les actions admirables de cette grande lumière de l'Ordre de Cluny, que nous les puiserons à deux sources très-pures, et où l'on ne doit point craindre qu'il y ait aucun mélange d'erreur. Je veux parler de la vie qu'en a écrite le bienheureux Pierre Damien, cardinal et évêque d'Ostie, à la sollicitation de saint Hugues, successeur du même saint Odilon, en l'abbaye de Cluny ; et d'une autre, composée par un de ses disciples, nommé Lotsalde ou Jotsaud, qui avait eu

1. Damase II, qui monta sur le trône pontifical le 17 juillet 1048, mourut le 8 août de la même année. Le Saint-Siége vaqua six mois, jusqu'à l'élection de Léon IX. La mort d'Odilon, le 1er janvier 1049 ou le 31 décembre 1048, arriva donc pendant cette vacance.

l'honneur de demeurer longtemps avec lui, et d'être témoin d'une grande partie des merveilles que Dieu a faites par son moyen.

Il naquit en Auvergne, de parents illustres selon Dieu et selon le monde, l'an de Notre-Seigneur 962, Othon Ier régnant en Allemagne, et Lothaire en France, sous le pontificat du pape Jean XII. Son père, seigneur de Mercœur, s'appelait Béralde, surnommé le Grand, et à cause de la grandeur de son courage dans les armes, et à cause d'une probité et d'une sincérité si reconnues, que l'on ajoutait plus de foi à ses paroles qu'aux serments et aux exécrations de toute autre personne. Sa mère s'appelait Gerberge ; après la mort de son mari, avec qui elle avait toujours vécu dans une obéissance et une honnêteté parfaites, elle se fit religieuse à Saint-Jean d'Autun, où elle persévéra longtemps dans l'exercice de toutes les vertus, et laissa en mourant une grande réputation de sainteté. Il eut aussi plusieurs frères qui se sont rendus célèbres dans le monde, et une sœur nommée Blismonde, abbesse, qui vécut près de cent ans, servant Dieu nuit et jour dans une exacte observance de la règle. Etant encore enfant et sous la garde d'une nourrice, notre Saint devint tellement perclus de tous ses membres, qu'il ne pouvait les remuer : il fut guéri de ce mal d'une manière bien extraordinaire : un jour que son père allait à la campagne avec toute sa famille, il arriva qu'en passant par un village où il fallait s'arrêter, sa nourrice le laissa un instant à la porte d'une église dédiée à la sainte Vierge. Cet enfant, se voyant seul, se démena si bien qu'il se roula peu à peu jusqu'à l'autel, où, s'attachant au parement, il s'efforça de se lever sur ses pieds ; par une assistance miraculeuse de la même Vierge, ses membres se dénouèrent, il se mit debout et commença à courir de côté et d'autre autour de l'autel.

Nous ne savons rien de particulier sur sa jeunesse, sinon qu'il la passa dans l'étude des sciences et dans la pratique de la piété. A l'âge de 26 ans, il reçut la tonsure cléricale dans l'église de Saint-Julien, à Brioude, et peu de temps après, il entra dans l'Ordre de Cluny, où il fut reçu par saint Mayeul qui en était le troisième abbé, ou le quatrième en comptant Bernon, son fondateur, et premier abbé de Guiniac (990). Il y a des arbres qui ne portent des fruits que longtemps après qu'ils sont plantés ; mais saint Odilon en porta d'abord de si excellents et en une telle abondance, qu'il était tout ensemble un sujet d'étonnement et un parfait modèle de vertu pour tout ce grand monastère. Aussi saint Mayeul le choisit-il pour son coadjuteur en 991, quoique le jeune profès n'eut encore que vingt-neuf ans. Trois ans encore après, le saint abbé étant tombé malade à Souvigny-en-Bourbonnais, ne fit point difficulté de le désigner pour son successeur. Les religieux de Cluny souscrivirent bien volontiers à ce choix de leur saint Père ; de sorte que le jeune Odilon, après avoir été élu canoniquement et ordonné prêtre par Leutalde, archevêque de Besançon, fut mis, malgré toutes ses résistances, sur cette chaire abbatiale qui était chef de tout l'Ordre. On n'avait pas espéré en vain que son gouvernement serait heureux ; à peine fut-il élevé sur ce chandelier, qu'il répandit de tous côtés une admirable lumière. Il agrandit merveilleusement ce saint Ordre dont il était l'abbé général ; il bâtit de nouveaux couvents ; il rétablit les anciens que la misère des guerres ou d'autres accidents avaient ruinés. Il perfectionna ceux qui étaient les plus florissants, et surtout celui de Cluny dont il embellit l'église, augmenta les édifices et refit le cloître tout à neuf, y mettant des colonnes de marbre au lieu de celles de bois qui y étaient auparavant. Enfin, il assembla grand nombre de saints religieux qui rendirent sa congrégation très-illustre par tout le monde.

Cette sollicitude pastorale était soutenue de toutes les vertus; il avait une dévotion si constante que, dans les cinquante-six ans qu'il fut prêtre et abbé, à peine passa-t-il un seul jour sans offrir le très-auguste sacrifice de la messe, quoique la multitude de ses affaires, l'incommodité de ses voyages et les douleurs aiguës dont il était souvent tourmenté, semblassent rendre cette grande régularité presque impossible. Aussi, étant au lit de la mort et voulant savoir le nombre de messes qu'il avait célébrées, il n'en fit faire le compte que sur celui des jours qui s'étaient écoulés depuis le temps de son ordination. Il était très-assidu à la lecture des livres divins, à la psalmodie et à l'oraison mentale, et il faisait ses exercices avec tant d'ardeur et de piété, que souvent il les accompagnait de soupirs, de gémissements et d'une grande abondance de larmes. Son sommeil même ne se passait pas sans prier; il s'endormait en récitant des psaumes et des cantiques spirituels, et il les continuait toujours comme s'il eût été éveillé. A cette dévotion envers Dieu répondait une affection singulière pour la sainte Vierge. N'étant pas encore religieux, il s'offrit à elle la corde au cou, au pied d'un autel qui lui était dédié, pour être son serviteur perpétuel. Lorsqu'on chantait au chœur ce verset du *Te Deum : Tu, ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti virginis uterum,* « Seigneur Jésus, devant vous revêtir de la chair humaine, vous n'avez pas dédaigné le sein d'une vierge », il entrait dans un si grand sentiment de respect pour elle, qu'il ne pouvait s'empêcher de se prosterner jusqu'à terre, et toutes les fois qu'il prononçait ou entendait prononcer le nom de Marie, il ressentait une joie extrême et faisait une profonde révérence. Il s'efforçait surtout de lui plaire par l'amour de la pureté, et cette vertu était si profondément entrée dans son cœur que dans une extrême vieillesse il montrait encore la circonspection et la pudeur d'une jeune vierge; on l'appelait même la vierge de cent ans, *Virgo centenarius.*

Sa charité et sa miséricorde pour le prochain étaient merveilleuses : il était l'œil des aveugles, le pied des boiteux, la consolation des affligés, l'espérance des malheureux, la richesse des pauvres et la nourriture de ceux qui souffraient de la faim. Il donnait quelquefois l'aumône avec tant de profusion qu'il semblait plutôt être prodigue que libéral, et lorsqu'on lui en faisait quelque remontrance, il disait qu'il aimait mieux être jugé avec miséricorde pour avoir un peu excédé dans la miséricorde, que d'être jugé sans pitié pour n'avoir pas eu pitié des calamités du prochain.

Une des plus cruelles famines dont l'histoire fasse mention désolait alors le royaume de France. Elle commença l'an 1030 et dura trois ans, pendant lesquels des pluies presque continuelles empêchèrent les moissons et les autres fruits de la terre de parvenir à maturité. Ce qu'il y eut, à cette époque, de misères et d'atroces souffrances serait chose difficile à dire. L'Eglise fut alors la Providence des malheureux affamés. Le monastère de Cluny était un des plus riches du monde chrétien; saint Odilon le rendit pauvre pour soulager la misère publique. Pour la subsistance de ses religieux, il se reposait sur les soins de la Providence; mais pour celle des pauvres, il croyait qu'il fallait d'abord y employer les biens de son monastère. Sa libéralité était si grande qu'on l'accusa de profusion : reproche qui dans de telles circonstances est un véritable éloge. Quand le saint abbé eut épuisé les provisions de son monastère, il vendit les calices, les vases sacrés et les ornements précieux de son église, et n'épargna pas même la couronne d'or que l'empereur saint Henri avait donnée à Saint-Pierre de Cluny. Comme malgré cela ses revenus et ses trésors étaient trop modiques pour soulager la misère de tous les pauvres, il allait de ville en ville et de château en château, afin d'ex-

citer les princes, les seigneurs et les personnes riches, tant ecclésiastiques que laïques, à ouvrir leurs bourses pour soulager les nécessités pressantes de tant de misérables. On assure qu'il a préservé, par ce moyen, plusieurs milliers de personnes d'une mort cruelle, où la famine les aurait précipitées. Un jour, allant de Saint-Denis à Paris, il rencontra sur le grand chemin deux enfants morts de faim et de froid, qui étaient exposés à la vue des passants : un objet si tragique le remplit de douleur et de compassion ; il descendit de cheval, et se dépouillant de la chemise de serge qu'il portait, il les enveloppa de ses propres mains, et, ayant loué des fossoyeurs pour les enterrer, il les conduisit lui-même à la sépulture. Qui peut douter qu'il n'ait égalé, par cette action, celle qui a rendu saint Martin si célèbre et si glorieux dans toute l'Eglise ? Une autre fois, un lépreux l'ayant fait supplier de le venir visiter, le Saint non-seulement vint le voir, mais l'embrassa, et s'entretint longtemps avec lui, sans qu'une maladie si infecte fût capable de lui donner de l'horreur.

Cette grande miséricorde, dont son cœur était rempli, le portait même quelquefois à faire des miracles en faveur de ceux qu'il voyait dans la misère. Il rendit la vue au fils de l'un de ses fermiers, qui était aveugle de naissance ; il guérit un novice de son monastère de Paternac, qui était cruellement affligé des écrouelles ; dans un autre de ses monastères, qui était sur le mont Jura, il délivra un enfant, nommé Gérard, qui tombait souvent du haut mal, en le faisant communier à sa messe et en lui donnant à boire, dans le calice de saint Mayeul, de l'eau sanctifiée par sa bénédiction ; un homme noble ayant été dangereusement blessé à l'œil par un éclat de bois, et y souffrant de grandes douleurs, il le guérit à l'aide du signe de la croix ; il secourut, par le même signe, un ecclésiastique de Tours qui avait le charbon au bras [1] ; enfin il rendit l'intelligence à un gentilhomme que la folie portait à de si grands excès, qu'abandonnant sa maison, il courait sans pudeur et jetait des cris horribles dans la campagne. Ainsi, il puisait incessamment dans le fonds de Dieu et dans le trésor infini de sa puissance, pour soulager toutes sortes de nécessiteux, et pour contenter les inclinations de sa charité. Notre-Seigneur, de son côté, faisait souvent d'autres prodiges pour récompenser cette charité et pour faire voir combien elle lui était agréable. Un jour que le Saint passait par un de ses monastères appelé Saint-Martin, il y fut visité par un grand nombre de religieux qui venaient se retremper dans l'onction spirituelle dont ses entretiens étaient toujours remplis. Sa charité l'obligea de les retenir le soir avec lui et de leur faire servir le poisson qu'on lui avait destiné ; mais quoiqu'il y en eût fort peu, néanmoins tous en furent pleinement rassasiés, et il en resta encore abondamment pour les domestiques et pour les pauvres. Une autre fois, il avait fait distribuer à de pauvres voyageurs tout le vin que l'on portait pour sa réfection et celle de sa compagnie ; lorsqu'ensuite on se mit à table, on trouva les vaisseaux aussi pleins de vin que si l'on n'y eût point touché. Cette multiplication ou reproduction du vin est encore arrivée en d'autres occasions.

Il est temps de parler de ce qui a le plus brillé dans la charité de saint Odilon, et de ce qui l'a rendu plus célèbre et plus glorieux dans toute l'Eglise, je veux dire de son zèle pour le soulagement et la délivrance des

1. Tumeur dure et circonscrite, extrêmement douloureuse, avec tension de chaleur brûlante dans le tissu cellulaire sous-cutané et rougeur livide de la peau au centre de laquelle il s'élève bientôt une ou plusieurs ampoules qui crèvent et se convertissent en une croûte noirâtre, gangreneuse, d'où le nom de charbon. Le charbon est plus souvent contracté par contagion ; cependant il peut résulter aussi d'une alimentation malsaine et insuffisante, de l'habitation dans les lieux bas et humides. C'est un mal promptement mortel.

âmes du purgatoire. La pratique de prier pour elles a été en usage dès le temps de la loi écrite, comme il est aisé de le voir dans l'histoire des Machabées. Nous apprenons aussi, par les saints Pères et les anciennes liturgies, qu'elle a toujours été très-religieusement observée depuis le temps des Apôtres; mais il n'y avait point de jour, dans le cours de l'année, qui lui fût particulièrement affecté. Saint Odilon fut le premier qui fit ce pieux établissement. Il avait eu grand soin, dès les premières années de sa prélature, de faire faire, dans son Ordre, beaucoup de prières, de jeûnes et d'aumônes, d'offrir souvent, et de faire offrir le sacrifice non sanglant du corps et du sang de Jésus-Christ, pour ces âmes souffrantes et accablées sous le poids de la justice de Dieu. Mais sa compassion pour elles croissant de jour en jour, il voulut les pourvoir, pour les siècles à venir, d'un secours ordinaire et qui ne pût pas si facilement être interrompu. Il fut d'ailleurs excité par des révélations qui furent faites à quelques-uns de ses moines, et en particulier à un saint ermite.

Un religieux français, revenant de Jérusalem, fut jeté par la tempête dans une île voisine de la Sicile, où il fit rencontre d'un ermite qui passait là ses jours dans une austère pénitence, n'ayant pour habitation qu'une caverne. Ce saint reclus le reçut fort charitablement; et ayant appris qu'il était Français de nation, il demanda des nouvelles de Cluny et de son abbé si célèbre par tout le monde, et lui dit: « Ici tout près j'ai vu souvent des flammes effroyables et des feux qui semblent être capables de dévorer tout ce pays: ils sortent des abîmes de la terre, élevant avec eux un million d'âmes, qui endurent des tourments insupportables et expient leurs péchés dans cet embrasement. Elles poussent des cris lamentables, au milieu desquels j'ai distingué les horribles hurlements des démons que j'ai vus, sous des figures affreuses, se plaindre avec rage de ce que plusieurs de ces âmes leur sont ravies avant le temps et sont conduites au ciel en triomphe, grâce aux prières, aux sacrifices et aux pénitences de tous les fidèles, et spécialement aux continuelles mortifications, aux sacrifices et aux prières de l'abbé de Cluny et de ses religieux, qui s'emploient à cette œuvre de charité et de ferveur avec plus de zèle que tous les enfants de l'Eglise ». Cela dit il exhorta fort le religieux, aussitôt qu'il serait arrivé en France, d'en donner avis à ce bon abbé et de le prier de sa part de continuer et redoubler ses saints exercices, et de porter ses religieux à faire de même pour la gloire de Dieu, pour la délivrance des pauvres âmes du purgatoire, et pour la confusion des démons, qui sont au désespoir lorsqu'on leur ôte le moyen de nuire au genre humain. Le religieux, étant arrivé en France, se rendit promptement à Cluny, où il raconta à saint Odilon ce qu'il avait entendu; celui-ci en conçut une grande joie et fit prier tous les monastères de sa dépendance de se rendre plus zélés que jamais à ces charitables exercices.

C'est alors qu'il établit que, chaque année, le second jour de novembre, qui est le lendemain de la fête de tous les Saints, on ferait dans les monastères de son obédience la Commémoraison de tous les fidèles défunts, et que ce jour serait entièrement consacré à leur procurer, auprès de Dieu, la rémission de leurs peines et leur entrée bienheureuse dans le royaume des cieux. L'Eglise universelle a trouvé cette ordonnance si raisonnable, qu'elle se l'est appropriée et qu'elle en a fait une loi pour tous les fidèles, comme il est expressément remarqué dans le *Martyrologe romain*, au premier jour de janvier. Le pape Benoît VIII fut un des principaux qui ressentirent les effets de cette charitable compassion de notre Saint; car le bienheureux Pierre Damien, et plusieurs auteurs après lui, racontent que ayant été con-

damné à un long purgatoire, il en fut délivré par ses suffrages et par ceux de ses enfants spirituels. Ce fait fut révélé à Eldebert, religieux de sainte vie et consommé dans les exercices de la miséricorde envers les pauvres.

Après nous être si fort étendu sur la charité de saint Odilon, il faut dire un mot de ses autres vertus. Sa prudence et sa discrétion étaient si reconnues, que les papes eux-mêmes, les empereurs et les rois, le consultaient comme un oracle et faisaient très-grand cas de ses avis. Avec quelle adresse ne préserva-t-il pas la ville de Pavie, qui lui était très-chère, des meurtres et de l'incendie dont elle était menacée, sous les empereurs Henri et Conrad ! Quelle sagesse ne fit-il pas paraître lorsque les ambassadeurs de Pologne vinrent vers lui pour lui redemander leur roi Casimir, qui s'était réfugié dans son monastère de Cluny, et y avait pris l'habit, fait profession et même reçu jusqu'à l'ordre du diaconat ! Un autre, moins discret que lui, ou leur aurait lâchement accordé ce qu'ils demandaient, vaincu par leurs raisons et par leurs larmes, ou les aurait au contraire désespérés par un refus impitoyable ; mais le Saint sut si bien tempérer toutes choses, qu'il les contenta sans leur rien accorder ; il les renvoya au souverain Pontife, en leur faisant espérer que Sa Sainteté aurait égard au salut de ce grand royaume, qui semblait dépendre du rétablissement de son roi légitime [1]. Sa justice n'était pas moindre que sa prudence. Il ne faisait jamais aucun tort à personne, mais il était très-exact à rendre à chacun ce qui lui était dû. Il honorait ses supérieurs, il aimait ses égaux, il veillait fort soigneusement sur ses inférieurs. Aussi son historien assure-t-il qu'il était partout considéré et respecté comme un ange. Les travaux continuels auxquels le devoir de sa charge l'obligeait, et mille autres, qu'il entreprenait pour le bien de l'Eglise et de l'état monastique, et pour le soulagement des peuples, ont souvent fait voir combien son courage et sa patience étaient invincibles. Il en a encore donné de grandes marques dans les maladies aiguës dont il a été tourmenté ; car il n'avait point alors d'autre plainte en la bouche, sinon qu'il ne souffrait pas autant que ses péchés le méritaient.

Il possédait excellemment ces deux vertus que Notre-Seigneur veut que nous apprenions de son exemple, la douceur et l'humilité. Sa douceur était si merveilleuse, que les plus zélés s'en plaignaient quelquefois comme y reconnaissant de l'excès ; mais il leur répondait, d'un esprit tranquille, que, s'il devait être damné, il aimait mieux que ce fût pour avoir été trop doux que pour avoir été dur et cruel. Il n'y avait rien de si humble ni de si modeste que lui. Les honneurs qui lui étaient rendus, soit par les religieux, soit par les abbés, ses confrères, soit par les princes ecclésiastiques ou laïques, lui étaient insupportables. On ne put jamais l'obliger d'accepter l'archevêché de Lyon, quoique tout le clergé et le peuple le demandassent avec beaucoup d'instance, et que le pape Benoît IX l'eût nommé à cette dignité et même lui eût envoyé le *pallium* [2] et l'anneau pour le forcer à ployer les épaules sous une charge de cette importance.

Etant au mont Cassin, il y fut prié par l'abbé Thibault, qui avait une singulière vénération pour ses mérites, de dire la messe solennelle le jour de saint Benoît : bien loin de se juger digne de cet honneur, il ne voulut pas même prendre la crosse, ou le bâton pastoral, que cet abbé lui présenta comme la marque de sa prélature. Toute la grâce qu'il lui demanda fut qu'on lui permît de baiser humblement les pieds de tous les religieux de sa commu-

1. En effet, Benoît IX accorda une dispense de ses vœux à Casimir, qui se maria, eut plusieurs enfants et régna jusqu'en 1058, année de sa mort.

2. Voyez le 21 janvier, à la fin de la vie de sainte Agnès, une notice sur le *Pallium*.

nauté; et, l'ayant enfin obtenue par une sainte importunité, il le fit avec tant d'affection et une si grande démonstration du mépris de lui-même, qu'il remplit d'étonnement tous ceux qui le virent et leur tira les larmes des yeux. Quand il voulait opérer quelque guérison miraculeuse, il avait cette adresse, qui ne pouvait venir que d'une humilité consommée : il donnait de l'eau à boire aux malades, dans le calice de saint Mayeul, afin que le miracle ne fût pas attribué à ses mérites, mais à ceux du Saint. Que dirai-je de son austérité et de la rigueur extrême qu'il exerçait contre son corps ? Il dormait fort peu, il portait continuellement un cilice, il se serrait de temps en temps les membres avec des liens de fer qui lui causaient des douleurs insupportables, il s'exténuait par de très-longs jeûnes, et, quoiqu'il se trouvât ordinairement au réfectoire avec ses religieux et que, pour éviter la singularité, il y mangeât de ce qui lui était servi, néanmoins il en mangeait en si petite quantité, qu'il irritait son appétit au lieu de le rassasier.

Cette réunion admirable de toutes les vertus le faisait aimer de tout le monde. Il fut extrêmement cher aux papes, aux empereurs et aux rois qui régnèrent de son temps, et principalement au pape Clément II, aux empereurs saint Henri et Henri III, à notre très-pieux roi Robert, fils de Hugues-Capet, à Henri Ier, de France, à saint Etienne, roi de Hongrie, et à Sanche le Grand, roi d'Espagne. En quelque lieu qu'il allât, soit en France, soit en Italie, il y était reçu avec une joie et un applaudissement général ; et il s'assemblait autour de lui un si grand nombre de religieux, que le B. Fulbert, évêque de Chartres, l'appelait pour cela l'*Archange des religieux*.

Cette affection des hommes n'était qu'une marque qu'il était parfaitement chéri de Dieu. Il n'en faut point d'autre preuve que les grands prodiges que la bonté divine opérait souvent en sa faveur. Un jour, notre Saint étant dans son monastère d'Orval, voulut jeûner au pain et à l'eau ; il prit donc un morceau de pain qu'il couvrit de cendres, et commanda au frère de lui servir de l'eau. Le frère lui obéit, et lui en apporta. Mais Dieu, qui se contentait de sa bonne volonté, changea cette eau en vin. Il s'en plaignit, fit verser le vin et renvoya quérir de l'eau. Le religieux y retourna pour le satisfaire, quoiqu'il sût qu'il n'avait, la première fois, apporté que de l'eau. Mais cette obéissance ne servit qu'à redoubler le miracle ; car l'eau fut encore changée en vin, et ce saint abbé reconnut par là la tendresse et la magnificence de Dieu à son endroit. Deux fois des voleurs lui ayant dérobé ce qui lui appartenait, furent contraints de le rendre, n'ayant jamais pu s'en défaire, ni en trouver de l'argent, quoiqu'ils l'eussent exposé en vente parmi d'autres marchandises, et laissé à fort bon marché. Une nuit, on avait voulu lui prendre son cheval ; mais le voleur et le cheval demeurèrent immobiles à la porte de l'abbé. Au point du jour, le malfaiteur, surpris dans cette embarrassante attitude par Odilon lui-même, tremblait d'être gravement puni. « Mon ami, lui dit le saint abbé avec une douce et indulgente ironie, il n'est pas juste que vous ayez ainsi perdu toute une nuit à garder mon cheval ». Et il jeta quelques pièces de monnaie au larron confus et repentant. Deux fois il passa sûrement et sans incommodité, avec sa compagnie, des rivières débordées, et où l'on ne pouvait entrer sans un danger évident de naufrage. Et, ce qui est plus admirable, la seconde fois, ses souliers n'en furent pas même mouillés. Son bagage étant un jour tombé à l'eau, ses vêtements, que l'on pouvait sécher, furent tout trempés ; mais pour ses livres, ils demeurèrent aussi secs que si cet accident n'était point arrivé. Il reçut une autre fois de la Providence une protection presque semblable ; car son Missel, écrit en lettres d'or, et quelques vases de cristal qu'il

faisait porter, étant tombés dans les précipices du mont Jura, on les trouva le lendemain aussi entiers et aussi beaux que s'ils avaient été conservés soigneusement dans une chambre. Enfin, il ne faut pas omettre une merveille très-authentique arrivée à Pavie : c'est que l'empereur saint Henri, ayant envoyé au Saint un vase de grand prix et d'une fabrication parfaite, ses religieux, le prenant l'un après l'autre pour en considérer l'artifice, le laissèrent tomber et le cassèrent. L'homme de Dieu en eut de la peine, appréhendant que l'empereur n'en rejetât la faute sur ceux qui le lui avaient apporté. Il alla à l'église, y fit sa prière et commanda qu'on lui apportât le vase. On en ramassa donc les morceaux, et les ayant bien rejoints, on les lui apporta en cet état. Il le prit, mais au lieu de le trouver cassé, comme il était auparavant, il le trouva sain et entier. Alors, voulant par humilité cacher ce miracle, il reprit sévèrement ses religieux, comme lui ayant dit une fausseté ; mais ceux qui savaient la vérité de la chose furent remplis d'étonnement et glorifièrent Dieu qui est admirable dans ses Saints.

Une vie si sainte et si merveilleuse ne pouvait pas manquer d'être couronnée par une belle mort. Avant qu'elle arrivât, saint Odilon fut tourmenté pendant cinq ans de très-graves maladies et tomba dans une grande langueur. Se croyant proche de sa fin, il voulut rendre ses derniers devoirs aux tombeaux des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et alla pour cela à Rome. Le pape Damase II, qui fut élu vers ce temps-là (1048), lui donna des témoignages d'une parfaite amitié et s'entretint souvent avec lui. Tout ce qu'il y avait de plus considérable à Rome lui rendit visite, et surtout Laurent, archevêque d'Amalfi, illustre par sa science et par sa piété, qui contracta une étroite amitié avec lui. Il désirait achever sa carrière en cette grande ville, sous la protection des saints Apôtres ; mais Dieu lui ayant renvoyé la santé, après un séjour de quatre mois, il se crut obligé de revenir en France, en son abbaye de Cluny. Il y passa encore près d'un an, dans une oraison continuelle et dans une austérité extraordinaire, pour se mieux préparer à la mort. Ensuite, se sentant un peu de vigueur, il entreprit de faire une dernière fois la visite de ses monastères, se persuadant qu'il ne pouvait finir plus glorieusement ses jours que dans l'exercice de sa charge. Etant arrivé à Souvigny, en Bourbonnais (aujourd'hui département de l'Allier, à 15 kil. sud-ouest de Moulins), où nous avons déjà dit que saint Mayeul, son prédécesseur, était décédé, il prêchait au peuple les mystères de l'avénement et de la naissance temporelle de Notre-Seigneur, dont la fête était proche, lorsqu'il sentit se renouveler ses anciennes douleurs : il prédit alors qu'il mourrait vers la fête de la Circoncision, ce que l'événement justifia; car la nuit même de cette fête, après avoir reçu tous les sacrements que l'Eglise confère à l'heure de la mort, et baigné son lit des larmes d'une sainte componction, il remit tranquillement son âme entre les mains de son Dieu. La pureté admirable de sa vie, jointe à ses admirables pénitences, n'empêcha pas le démon de se présenter à lui au temps de son agonie, avec une figure effroyable, pour l'épouvanter et le porter au péché. Mais le Saint, fortifié par la grâce de Dieu à qui il avait toujours été fidèle, repoussa ce monstre si vigoureusement, qu'il le contraignit de disparaître. Sa mort arriva le premier jour de l'an 1049 ou (selon quelques-uns, qui croient qu'il mourut avant minuit) le dernier jour de l'année 1048. Il était âgé de quatre-vingt-sept ans, dont il avait passé vingt-six dans le monde, cinq dans le cloître avant d'être abbé, et cinquante-six dans la charge d'abbé. Il apparut la nuit même de sa sépulture à un religieux nommé Grégoire, et, le Carême suivant, à un vertueux ecclésiastique nommé Albéron, et leur révéla son bonheur. Son corps,

après être demeuré près de trois cents ans dans le tombeau, en fut enlevé, avec beaucoup de solennité, le 21 juin de l'an 1345, par Roger-le-Fort, archevêque de Bourges, avec la permission de Clément VI, en présence de deux autres évêques et de plusieurs abbés, prieurs et autres personnages ecclésiastiques ; et, ayant été mis dans une châsse, il fut placé fort honorablement dans l'église du prieuré de Souvigny. Une première translation avait eu lieu sous le pontificat d'Urbain II qui avait été moine de Cluny ; on en célébrait la fête le 13 novembre. On faisait aussi une commémoraison annuelle de la découverte de son corps le 13 mai, et une autre de la réception de son chef, le 19 avril. Toutes ces fêtes prouvent combien était célèbre le culte de saint Odilon. Avant le pillage des Calvinistes, on voyait dans l'église de Cluny la statue en vermeil de notre saint abbé ; elle portait une mitre enrichie de saphirs ; au pied de la statue, quatre anges d'argent étaient assis sur un escabeau soutenu par quatre lions de même métal.

Les reliques de saint Odilon ont été brûlées en 1793, avec tous les riches ornements et toutes les précieuses reliques que renfermait le trésor du prieuré de Souvigny. On voit encore dans l'église deux espèces de châsses ou armoires en pierre d'Apremont richement sculptées. C'est un petit monument du xve siècle. Les portraits de *deux grands saints, Mayeul et Odilon,* sont peints sur les panneaux des deux portes ; mais le reliquaire est complétement vide. Le nom de saint Odilon est encore en vénération dans la paroisse de Souvigny ; il l'est beaucoup moins cependant que celui de saint Mayeul, son prédécesseur.

Le prieuré de Souvigny subsiste encore en très-grande partie ; mais il est devenu une habitation particulière qui se dégrade malheureusement tous les jours. L'appartement du prieur, séparé entièrement de celui des moines, est en meilleur état de conservation. Le magnifique enclos attenant au prieuré et au monastère a été coupé par une route depuis environ dix ans.

On possède encore la belle église prieuriale, devenue église paroissiale depuis la restauration du culte. C'est, malgré les mutilations subies en 1793, le monument le plus beau et le plus complet du Bourbonnais. Ses vastes dimensions, la variété de ses genres d'architecture, la sévérité du style roman des bas-côtés, la richesse de ses chapelles ogivales qui renferment le tombeau des ducs de Bourbon, la beauté du sanctuaire, en font la merveille de la province. Elle a besoin d'une prompte restauration pour la sauver d'une ruine imminente. Nous apprenons avec plaisir qu'on va satisfaire sur ce point le vœu de tous les amis de l'art [1].

Saint Odilon était maigre et pâle, ses cheveux étaient gris ; mais ses yeux avaient un éclat prodigieux, presque terrible. Le son de sa voix vibrait comme une cloche lointaine appelant les fidèles à la prière ; et ses paroles, à la fois douces et fortes, pénétraient tous les cœurs. Ainsi qu'une lampe d'or éternellement suspendue devant le tabernacle du Seigneur, son esprit s'élevait perpétuellement vers Dieu, source inépuisable de vérité. Il pouvait dire avec le sublime auteur du *Cantique des Cantiques :* « Je sommeille, mais mon cœur veille pour vous ! » En effet, il lui arrivait quelquefois, pendant la nuit, de s'endormir en récitant les psaumes, mais il n'en continuait pas moins à prier ou à chanter tout en dormant ; puis, à son réveil, il achevait le psaume commencé, comme s'il n'y avait eu aucune interruption.

Voici comment on représente le plus généralement saint Odilon : Les âmes du purgatoire lui apparaissent pendant la messe pour le remercier

1. Renseignements dus à M. le curé-doyen de Souvigny.

d'avoir établi la commémoraison des morts. La même idée de secours aux défunts est aussi rappelée par un *crâne* évidé sur lequel il fixe les yeux, comme en songeant à l'oubli auquel sont inévitablement voués les morts quelque temps après leur décès ; par un catafalque devant lequel il célèbre le saint sacrifice ; par une représentation du *purgatoire* sur lequel il promène de tristes regards.— Souvent, trop souvent dans le cours de cet ouvrage, nous serions obligé, pour être exact, de parler au passé et de dire : *on a peint, on a représenté,* au lieu de : *on peint, on représente,* parce qu'un grand nombre de dévotions salutaires et de traditions pieuses sont tombées dans l'oubli. Pour saint Odilon, par exemple, nous n'avons pu découvrir qu'il soit encore honoré quelque part. Aujourd'hui que la dévotion aux âmes du purgatoire semble se ranimer, il serait à désirer que les personnes qui ont cette dévotion à cœur, prissent notre Saint pour modèle et pour intercesseur auprès du trône de Dieu ; il est à supposer qu'un Saint, dont les prières ont été autrefois si efficaces pour les captifs du purgatoire, n'aura rien perdu de son crédit et de sa puissance d'intercession.

Saint Odilon contribua beaucoup, avec le B. Ricard, abbé de Saint-Vannes, de Verdun, à faire recevoir la *trêve de Dieu,* convention entre les seigneurs par laquelle ils s'engageaient à cesser toute hostilité depuis le mercredi au soir jusqu'au lundi matin, par respect pour les jours où se sont accomplis les derniers mystères de la vie de Jésus-Christ. La première trêve de Dieu fut réglée dans un synode tenu à Elne, dans le Roussillon, en 1027.

Odilon avait succédé à un Saint et il eut un Saint pour successeur : Saint Hugues de Cluny. Il eut aussi d'autres disciples très-illustres, entre lesquels on peut compter Hildebrand, qui fut depuis Souverain Pontife sous le nom de saint Grégoire VII.

ÉCRITS DE SAINT ODILON.

Nous avons de saint Odilon plusieurs sermons sur les fêtes de Notre-Seigneur et de la sainte Vierge : des lettres et des poésies, *in Bibl. Clun.*, p. 370, et *in Bibl. Patri.*, tom. XVII, p. 653. Dom Martène a publié *Anecdot.*, tom. V, deux nouveaux sermons, sous le nom du Saint. Saint Odilon écrivit, vers l'an 1047, la vie de sainte Adélaïde, dans laquelle il se qualifie de *frat. Odilo, Cluniensium pauperum cunctorum peripsema.* Basnage, *in Lec., Ant. Canisii*, tom. III, part. 1, p. 71, veut ravir au Saint l'honneur de cet ouvrage ; il le regarda même comme la production d'un courtisan ambitieux et affamé, qui faisait sa cour à l'impératrice pour en obtenir de l'argent, des charges et des honneurs. Mais il a été solidement réfuté par Dom Rivet, *Hist. litt. de la Fr.*, tom. VII, p. 418, et par Dom Ceillier, tom. XX, p. 257, ancienne édition. Saint Odilon a donné aussi la vie de saint Mayeul.

Les sources où nous avons puisé cette biographie se trouvent dans Bollandus, au premier jour de janvier. Le *Martyrologe romain* fait aussi mention de saint Odilon en ce jour, comme nous l'avons vu ; néanmoins, la fête en est remise dans son Ordre au second jour, parce que le premier est occupé par la solennité de la Circoncision de Notre-Seigneur.

SAINT OYEND OU EUGEND

QUATRIÈME ABBÉ DE CONDAT [1].

449-510. — **Papes : Saint Léon le Grand ; Vac., ap. Symmaque. — Rois des Burgondes : Hundioc ; Gondebaud.**

Et ungebant oleo multos ægros, et sanabant.
Et les disciples oignaient d'huile un grand nombre de malades et ils les guérissaient.
Marc, VI, 13.

Saint Oyend *(Eugendus)* naquit vers l'an 449, dans le Bugey [2], à Izernore, foyer d'idolâtrie devenu un foyer de christianisme ; Romain, Lupicin et leur sœur Jole illustraient à cette époque Izernore par leur sainteté. La mère d'Oyend étant ou morte ou retirée dans quelque monastère, son père reçut le sacerdoce pour offrir les saints mystères dans une église qu'on venait d'élever sur les ruines d'un temple païen. Il initia son fils, dès l'âge le plus tendre, aux cérémonies sacrées. Ce saint enfant montrait déjà, non-seulement par ses vertus, mais par des faveurs célestes, ce qu'il serait un jour. A l'âge de six ans Dieu se révéla à lui dans un songe : il lui sembla que les deux abbés Romain et Lupicin, qui embaumaient les déserts du Jura du parfum de toutes les vertus monastiques, et dont il avait souvent entendu parler, venaient l'enlever du lit où il reposait ; l'ayant placé sur le seuil de la maison paternelle, la face tournée vers l'Orient, ils lui montrèrent les astres innombrables dont la lumière embellissait la nuit, et lui firent entendre, comme autrefois le Seigneur à Abraham, ces paroles mystérieuses : « Ainsi sera ta postérité ». Bientôt, en effet, l'avenir se déroulant devant lui, il vit accourir vers lui des essaims de religieux ; alors le ciel s'ouvrit, et une pente douce et lumineuse y conduisait, comme l'échelle de Jacob, et des anges allaient et venaient en chantant, et parmi leurs chants, le jeune Saint remarqua ces mots, répétés à deux chœurs : « Je suis la voie, la vérité et la vie ». Cette vision a été racontée par Oyend lui-même, et son historien assure qu'il la tient de sa bouche. Son père, à qui il communiqua cet avertissement du ciel, lui fit apprendre, pendant un an, dans sa maison, les premiers éléments des lettres, et le conduisit ensuite, âgé de sept ans, à Romain et à Lupicin. A partir de cette époque, jusqu'à l'âge de soixante ans, Oyend ne sortit presque jamais des solitudes de Condat ; quoique encore enfant, tous les jours, après avoir accompli la tâche que lui imposait le supérieur ou l'abbé, il s'appliquait pendant de longues heures à l'étude et à la lecture ; il y consacrait même une partie de la nuit, et c'est ainsi qu'il devint habile dans les lettres latines et grecques. Il avait le plus grand soin de conserver son cœur pur ; aussi Dieu le récompensa par des visions célestes. Un jour qu'il s'était endormi sous un arbre, il reçut la visite des saints apôtres Pierre, Paul et André. Après la mort de saint Romain, Minase, son successeur, veilla

1. La célèbre abbaye de Condat, bâtie sur le Mont-Jou, autrement Mont-Jura en Franche-Comté, porta le nom de Saint-Oyend jusqu'au XIIIe siècle, qu'elle prit celui de Saint-Claude. Il s'est formé peu à peu une ville auprès de cette abbaye. En 1743, le pape Benoît XIV y érigea un évêché et fit une cathédrale de l'église. Ses chanoines, pour être reçus, devaient prouver seize quartiers de noblesse, huit paternels et huit maternels.

2. Diocèse de Belley, département de l'Ain.

sur Oyend avec la plus tendre affection : il se l'associa même, on ne dit pas à quel âge, dans le gouvernement du monastère, le nommant, en présence de tous les frères réunis, son coadjuteur ; mais il fit de vains efforts pour lui faire accepter la dignité sacerdotale : les instances des évêques auxquels il eut recours trouvèrent le jeune Oyend inébranlable dans sa résolution ; il craignait que cette sublime dignité ne l'empêchât d'être humble.

Il n'était pas moins résolu, sans doute, à reculer devant la charge d'abbé ; mais un avertissement céleste lui apprit qu'il ne pourrait y échapper : « Romain et Lupicin lui apparurent, et, de leurs propres mains, prenant les insignes de Minase, l'en revêtirent, pendant qu'un certain nombre de moines en colère, en éteignant leurs cierges, protestaient contre cette élection ». Toute la vision se réalisa. Minase mourut, Oyend lui succéda, et les plus anciens des religieux refusant d'obéir au jeune abbé, quittèrent le couvent et la vie monastique. Mais Dieu défendit son serviteur par le don des miracles : des guérisons furent opérées par ses mains, et sa réputation de sainteté attira bientôt auprès de lui les personnages du siècle les plus distingués : on recevait ses lettres comme des bénédictions ; on s'estimait heureux de l'avoir vu ; on recueillait ses conseils comme les oracles de la sagesse. Les prêtres, les évêques, répétaient partout qu'ils trouvaient les plus grands charmes dans ses lettres et ses entretiens.

Oyend donnait à ses moines l'exemple de la régularité et de la mortification ; simple dans ses vêtements, il ne posséda jamais qu'une seule tunique et qu'une seule coule [1] à la fois, et ne les remplaçait que lorsqu'elles étaient entièrement usées. Son lit était formé d'une paillasse dure et grossière, sur laquelle il étendait une peau de bête. Pendant l'été, il était vêtu d'une caracalle, longue robe en usage chez les Gaulois, ou bien d'un scapulaire de camelot, que saint Léonien, abbé d'un monastère de Vienne, lui avait donné comme gage d'amitié fraternelle. Il portait, à la façon des anciens Pères, de grosses et rustiques chaussures. Il supportait avec un grand courage les rigueurs de la saison et du climat ; souvent, l'hiver, il se rendait de grand matin, à travers la neige, au cimetière des frères pour y prier. Toujours le premier au chœur, même pendant la nuit, toujours le dernier, il y priait longtemps avant et après les offices ; à genoux dans sa stalle, il s'y nourrissait en esprit de la présence de Dieu, de l'union à Notre-Seigneur, et son cœur était inondé de si abondantes consolations, qu'on le voyait, au sortir de l'église, le visage rayonnant. Il ne faisait qu'un seul repas par jour, ordinairement sur le soir, à l'heure où les autres frères prenaient leur seconde réfection ; cependant, lorsqu'il était trop fatigué, pendant les longs jours de l'été, il prenait cet unique repas au milieu du jour. Parmi les dons que Dieu lui accorda, il faut surtout remarquer la puissance de chasser les démons ; une simple formule d'exorcisme, qu'il écrivit et signa, suffit pour délivrer, aux environs de Condat, la fille d'un seigneur tourmentée par l'esprit malin.

Une pieuse femme, de la famille de Syagrius, vaincu à Soissons par Clovis, aussi nommée Syagrie, et surnommée la *Mère des Eglises et Monastères,* tomba dans une maladie que les médecins jugèrent incurable ; elle eut l'idée d'arroser de ses larmes, de baiser, de mettre dans sa bouche une lettre du saint abbé ; elle obtint du ciel sa guérison. La solitude de Condat fut bientôt remplie de malades qui accouraient de tous côtés vers Oyend. Celui-ci les accueillait comme un bon père et leur offrait un asile jusqu'à ce

1. Robe ainsi appelée parce qu'elle a un capuchon (*cucullus*) : ce terme désigne aussi le scapulaire, ainsi nommé parce qu'il ne couvre que la tête et les épaules.

que Dieu les eût guéris ; avant de les congédier, cédant à leurs instances, il leur donnait des formules de prières qu'il écrivait lui-même, et de l'huile bénite ; ce qui répandait la guérison jusque dans les provinces les plus reculées ; mais son historien remarque que souvent, au lieu de faire lui-même des miracles en faveur du prochain, il laissait ce soin, par humilité, à quelques-uns des religieux ; il leur ordonnait cela comme autre chose. O temps, ô hommes célestes ! On ne se croit plus sur la terre, en les suivant seulement dans l'histoire !

Notre saint abbé gouvernait son monastère avec une rare prudence, confiant à chacun les fonctions qui lui convenaient, soutenant les faibles, consolant les affligés, réprimant les négligences et les légèretés. Il mit les prêtres à part, afin que, ignorant les fautes des autres, ils fussent plus libres pour les juger au tribunal de la pénitence et pour leur donner le corps de Notre-Seigneur à la table sainte.

Les lettres, déjà enseignées à Condat avant saint Oyend, fleurirent bien davantage sous la direction d'un homme instruit dès son enfance dans la littérature sacrée et profane. On montre encore aujourd'hui, auprès de la ville de Saint-Claude, un lieu appelé la *Maison de Jouvent,* ou la maison de la jeunesse *(domus juventutis) ;* c'est sans doute là que se tenait la célèbre école de Condat, refuge des sciences, des lettres et des arts, pendant l'invasion des Barbares. Les gorges du Jura étaient en effet presque seules à l'abri des Allemands, qui infestaient alors toute la Suisse et toute la partie orientale du Jura, et tombaient à l'improviste sur les voyageurs, non pas comme des hommes, mais comme des bêtes féroces. Les moines de Condat n'osaient se rendre de ce côté, aux Salines, pour y faire les provisions de sel nécessaires aux besoins du monastère ; le saint abbé envoya de ses religieux chercher du sel jusque sur les bords de la mer de Toscane ; mais deux mois s'étant écoulés avant le retour des voyageurs, on murmura dans le monastère contre Oyend, on l'accusa d'avoir cédé à de vaines craintes, d'avoir envoyé des religieux mourir sur une terre étrangère. Affligé de ces murmures, inquiet sur le sort de ces chers absents, il eut recours à la prière ; il gémissait, il pleurait jour et nuit devant Dieu. Enfin, la fatigue l'ayant un jour jeté dans le sommeil, Dieu le consola par une vision : une lumière céleste l'environna, et il aperçut près de lui le bienheureux saint Martin, qui lui reprocha doucement ses alarmes. « Oubliez-vous donc, lui dit-il, que, le jour du départ de vos voyageurs, vous me les avez recommandés ? » Puis il lui annonça leur arrivée pour le lendemain. Oyend fit part de cette nouvelle à ses religieux, et le lendemain les frères absents arrivèrent à l'heure prédite.

Une autre épreuve exerça la patience du saint abbé ; tout le monastère était construit en bois ; un jour le feu y prit, à l'approche de la nuit, et en quelques instants, constructions, ameublements, provisions, vêtements, tout fut consumé. Cependant, le lendemain matin, on trouva intacte, malgré la violence du feu, malgré la chute des poutres enflammées, la sainte ampoule où l'on conservait précieusement l'*huile de saint Martin* [1]. Cette merveille rendit le courage aux religieux ! Oyend les soutint aussi par son égalité d'âme, et par une protection visible de la Providence, tout le monde voulut, dans le voisinage, prendre part à la réparation de ce malheur ; le monastère fut bientôt debout, mieux construit qu'avant, et muni du double de ce qu'il avait perdu en vivres et en vêtements.

1. C'était probablement une portion de l'huile que ce saint évêque avait plusieurs fois miraculeusement multipliée par ses bénédictions, ou bien de celle qui brûlait dans les lampes allumées en son honneur, ou encore de celle qui coulait de son tombeau, comme l'atteste Grégoire de Tours, et dont on se servait pour administrer les malades.

Saint Oyend profita de cette circonstance pour réformer son monastère ; jusque-là les moines n'avaient eu de salles communes que le réfectoire et la chapelle. Comme les moines d'Orient, chacun travaillait, lisait, reposait, vivait dans sa cellule. Ces cellules furent remplacées par un vaste dortoir, où chaque frère avait son lit ; l'abbé y couchait lui-même au milieu d'eux. Une lampe y était allumée toute la nuit, aussi bien que dans la chapelle. C'est encore notre Saint qui établit à Condat l'usage de lire pendant le repas. Pour lui, il était tellement avide de connaître les choses utiles, la lecture le charmait tellement, que souvent, tout entier aux délices du festin du ciel, dont cette lecture lui traçait le tableau, il restait comme en extase, oubliant les aliments terrestres placés devant lui.

Comme il unissait la fermeté à la douceur, il sut maintenir parmi ses moines la plus exacte discipline. La paix qui régnait dans son âme se reflétant sur son visage, il avait toujours un air aimable et joyeux. Loin de s'élever au-dessus des autres, il semblait ignorer les vertus dont le ciel l'avait enrichi, et considérait non le haut degré de perfection où il était parvenu, mais combien il était imparfait. Il avait sans cesse devant les yeux les grands modèles de la vie monastique ; les actions, les mœurs de saint Antoine, de saint Martin, ne sortaient pas un instant de son esprit. Il se croyait le premier obligé par la règle, et jamais il n'ordonna, il ne recommanda jamais rien sans l'avoir observé lui-même et rendu facile par son exemple.

Il avait la plus tendre charité pour ceux qui souffraient ; il exigeait que les infirmes et les vieillards fussent traités avec tous les égards possibles, et servis dans leurs besoins particuliers par les frères qu'ils auraient eux-mêmes désignés ; non-seulement il leur faisait préparer des mets qui leur convinssent ; mais, à cause des exigences de la maladie, il les faisait loger et soigner à part, jusqu'au complet rétablissement de leur santé. Hors ces cas qui demandaient des exceptions, tout était commun, tout se faisait en commun. Si, par hasard, des parents faisaient quelque don à un religieux, celui-ci devait aussitôt le porter à l'abbé ou à l'économe. Les moines n'avaient ni armoire, ni cassette pour leur usage personnel : les choses les plus vulgaires et dont on se sert le plus souvent, les aiguilles, la laine filée pour coudre ou tricoter, leur étaient servies en commun.

Les étrangers étaient tous reçus, pauvres et riches, par notre Saint, avec la même affabilité ; il ne voyait en eux qu'une chose, leurs mérites devant Dieu : ce qu'il avait le don de connaître par l'*odeur,* dit son historien ; il flairait la vertu et le vice. Dieu lui avait aussi donné de lire dans l'avenir : dix jours avant la mort de Valentinien, diacre du monastère de Condat, il annonça à ce saint religieux le jour et l'heure où il quitterait la terre pour aller recevoir la couronne due à ses mérites.

Voilà quelle vie calme, recueillie, céleste, mena cet homme de Dieu : il gouverna son monastère de l'an 496 à l'an 510 ; c'était un temps de trouble et de sang ; les Francs, les Visigoths, les Bourguignons, se disputaient la possession des Gaules. Heureusement, les solitudes du Jura furent à l'abri de ces tempêtes ; elles étaient l'asile de la vertu et de la science, et comme une oasis au milieu des terres désolées de la Séquanie. Notre Saint se contentait de prier pour la paix du monde et la conversion des princes, sans jamais aller leur faire la cour : on dit qu'il ne sortit pas une seule fois de sa solitude. Vers l'an 510, il fut atteint de la maladie qui devait lui ouvrir l'entrée de la céleste patrie. Il avait alors passé soixante ans : malgré l'âge et la souffrance, il continua de ne faire qu'un repas par jour et de réciter l'office canonique. Après six mois environ de maladie, il se fit administrer

l'Extrême-Onction ; le lendemain, dès la pointe du jour, il se plaignit tendrement aux moines réunis autour de lui, de ce qu'ils le retenaient si longtemps par leurs prières dans les liens de ce corps misérable, et les conjura de le laisser mourir. Puis il les exhorta à rester toujours fidèles à leurs saintes règles, ajoutant qu'il emportait avec lui cette douce espérance. Ses enfants ne répondirent que par leurs larmes et leurs gémissements. Cinq jours après, comme ils étaient assemblés autour de son lit, il leur parut s'endormir d'un sommeil paisible ; c'était le sommeil du juste qui s'endort dans le Seigneur.

Cette mort arriva, selon les meilleurs critiques, le 1er janvier de l'an 510.

Quelques années après, saint Antidiole, successeur du défunt, fit élever une église sur le lieu même où il avait été enterré ; cette église fut mise sous l'invocation de saint Oyend ; ce fut bientôt aussi le nom du monastère ; les pèlerins y accoururent aussitôt en si grand nombre que saint Olympe, sixième abbé de Condat, fut obligé de permettre qu'on bâtît quelques maisons auprès du monastère pour loger les pèlerins. Telle fut l'origine de la ville de Saint-Claude, nom qui a remplacé celui d'Oyend depuis le XIIe siècle, à cause des reliques de saint Claude, qui devinrent alors l'objet de la plus grande vénération, sans que celles de notre Saint fussent pour cela oubliées. La première église, tombant en ruine, au commencement du XIe siècle, fut rebâtie, et les reliques de saint Oyend, ôtées pendant la construction, y furent rapportées en 1016. En 1249, l'abbé Humbert de Buenc fit placer dans cette église, portant dès lors le nom de Saint-Claude, deux belles châsses d'argent, où furent renfermés les corps des deux glorieux Saints, celui de saint Oyend, du côté de l'Epître, celui de saint Claude, du côté de l'Evangile. Malgré les fureurs des hérétiques, qui essayèrent plusieurs fois d'enlever et de détruire les reliques de l'abbaye (1534 et 1571), malgré les incendies qui ravagèrent la ville et le monastère (1579, 1639) ; enfin, malgré les impiétés et les profanations de la Révolution française, les restes sacrés de saint Oyend ont été heureusement conservés jusqu'à nos jours. En 1854, ils furent authentiquement reconnus, lorsqu'on transporta dans la cathédrale de Saint-Pierre toutes les reliques conservées jusqu'alors dans l'église de Saint-Claude qui tombait en ruine. Il fut reconnu et constaté que la ci-devant abbaye possédait encore « le chef et tous les ossements de saint Oyend, son quatrième abbé ». Ces reliques sont encore aujourd'hui exposées tout entières à la vénération des fidèles dans la cathédrale de Saint-Claude. Mais on ne possède plus la ceinture du Saint (peut-être le cilice que lui avait donné saint Léonien), à laquelle on attribuait encore, dans le siècle dernier, une puissance miraculeuse.

Le père Chifflet rapporte que, en 1601, Pétronille Birod, femme Calviniste, était menacée d'une mort certaine, parce qu'elle ne pouvait accoucher. A peine lui eut-on appliqué la relique du Saint, qu'elle fut délivrée sur-le-champ. Frappée du miracle, elle se convertit à la foi catholique avec toute sa famille.

Le nom de saint Oyend est inscrit, au 1er janvier, dans les anciens Martyrologes de Bède, d'Adon, d'Usuard. Sa fête, transportée d'abord au 2 janvier, à cause du jour de la Circoncision, se célèbre aujourd'hui le 4 du même mois, sous le rit semi-double, dans les diocèses de Besançon et de Saint-Claude. Le diocèse de Belley fait son office sous le rit *simple,* le 11 octobre qui est le jour de la translation. Plusieurs églises de ce diocèse sont sous le patronage de ce Bienheureux : il en est de même dans le Jura, à Saint-Oïan-de-Joux, par exemple.

On lui met comme attribut une *fiole* en main, celle sans doute conte-

nant l'huile qu'il envoyait, après l'avoir bénite, aux divers malades qui sollicitaient de lui leur guérison.

La vie de saint Oyend a été écrite par le prêtre Pragmace, son disciple ; les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon l'ont insérée dans leur recueil (*Vie des Saints de Franche-Comté.*), qui nous a servi à composer cet abrégé.

LE B. JOSEPH-MARIE TOMMASI, CARDINAL.

1649-1713. — Papes : Innocent X ; Clément XI. — Empereurs d'Allemagne : Ferdinand III et Charles VI d'Autriche.

Scribæ legis Dei cœli doctissimo, salutem.
Nous vous saluons, très-savant commentateur de la loi du Dieu du ciel.
I Esdras, VII, 12.

Le pieux et savant Tommasi, qui devait donner une nouvelle gloire à l'Eglise, était fils aîné du duc de Palma et naquit à Alicate en Sicile, le 12 septembre 1649. Il fut nommé au baptême Joseph-Marie, par reconnaissance envers saint Joseph, à l'intercession duquel ses parents, qui n'avaient pas encore eu de fils, attribuaient la grâce de l'avoir obtenu. Dès son bas âge, il manifesta d'heureuses dispositions, et son père, en lui donnant des maîtres capables de le préparer à tenir avec distinction le haut rang où il était appelé, fut très-soigneux de lui inculquer les principes les plus purs de vertu. Toute la famille Tommasi se faisait remarquer par sa régularité et sa piété [1]. Aussitôt que Joseph-Marie sut lire, il prit du goût pour les ouvrages de saint François de Sales. Il aimait la solitude et ne trouvait aucun plaisir à se livrer aux amusements de son âge. L'exemple de deux de ses sœurs qui entrèrent alors en religion, fit de bonne heure sur lui une impression profonde. Il désirait les imiter ; mais de nombreux obstacles s'y opposaient : le plus grand de tous était la résistance de son père, qui avait sur lui d'autres vues. Pour vaincre cette opposition, le vertueux jeune homme eut recours à la prière, puis, avec de vifs sentiments de piété filiale, il alla trouver son père et le supplia d'une manière pressante, mais soumise, de lui permettre d'embrasser l'état ecclésiastique. Son père, touché de sa piété et de ses larmes, lui donna quelque temps après son entier consentement. Il se hâta de se rendre à Palerme, et entra dans la congrégation des Théatins. Il était alors dans sa quinzième année.

Le principal but de cette institution est de former des ecclésiastiques pour le saint ministère, de les mettre en état de s'opposer aux nouvelles hérésies et de les rendre propres au service des malades et des mourants.

Le jeune et généreux Tommasi montra pendant tout le temps de son noviciat une ferveur angélique. La modestie, le recueillement, l'obéissance, l'oubli du monde et de lui-même, étaient les vertus que l'on remarquait surtout en lui. Cette année d'épreuve étant écoulée, il fit ses vœux le

1. Le duc de Palma, père de Tommasi, fut un modèle de vertu au milieu du siècle. L'on a écrit sa vie qui est très-édifiante. Les quatre sœurs embrassèrent l'état religieux dans un monastère de Bénédictines, fondé par leur famille, et elles y vécurent dans la perfection de leur état. La seconde, nommée Marie-Crucifiée, a été déclarée vénérable par le Saint-Siége, et l'on travaille à sa canonisation. Sa mère, du consentement de son époux, se retira elle-même dans le cloître avec ses filles. Enfin, son unique frère, appelé Ferdinand, fut un pieux laïque, dont on a publié la vie comme celle de son père.

25 mars 1666, en présence de son père et de sa famille, ayant auparavant, par un acte public, cédé à son jeune frère tous les biens et les titres de sa maison, sans même se réserver la modique pension que les règles de l'Ordre lui eussent permis de conserver.

L'état de faiblesse de sa santé l'obligea d'aller essayer l'effet de son air natal, avant de commencer le cours des études ecclésiastiques. Il retourna donc dans sa famille, et y fit quelque séjour, édifiant tout le monde par son recueillement habituel et par sa piété. Aussitôt que sa santé le lui permit, il retourna à Palerme, d'où on le fit partir pour Messine, afin qu'il y suivît un cours de philosophie. Il s'était déjà occupé d'acquérir la connaissance de la langue grecque ; il reprit alors cette étude et s'y adonna avec un tel succès, qu'il fut bientôt capable de l'écrire avec facilité. Le climat de Messine ne lui étant pas favorable, ses supérieurs l'envoyèrent à Rome, puis à Ferrare et de là à Modène. Dans ces différents lieux, Tommasi poursuivit ses études avec ardeur et charma ses supérieurs ainsi que ses égaux par sa modestie, son humilité et l'exact accomplissement de ses devoirs. Etant revenu à Rome, il commença la théologie dans la maison de Saint-André-della-Valle, qui appartenait à sa congrégation. Il prit beaucoup de goût à cette étude, parce qu'il vit qu'elle lui donnait un commerce plus intime avec la source de toute justice et de toute vérité ; mais ses études ne nuisaient en rien à ses exercices religieux ; au contraire, il les sanctifiait constamment par la prière vocale et mentale et par les austérités de la pénitence.

En fréquentant ainsi assidûment les écoles, il consacrait encore une partie considérable de son temps à l'étude de l'Ecriture et des ouvrages des saints Pères : il fit de ceux-ci de longs extraits qu'il rangea sous des titres différents, et forma de cette sorte une collection intéressante qui dans la suite fut fort utile à ses travaux.

Pendant que Tommasi se livrait à l'étude avec tant de courage, le Seigneur l'éprouva par une peine très-sensible. Il apprit la mort de sa belle-sœur et reçut de son oncle, qui était aussi clerc régulier Théatin, l'injonction expresse de partir de suite pour la Sicile, afin d'y consoler son frère, plongé dans une douleur profonde [1]. Il obéit sans retard, et commença ce long voyage au mois de janvier, saison qui, à cause de la faiblesse de sa santé, devait le lui rendre plus pénible. Il ne s'arrêta point à ces difficultés, persuadé qu'il accomplissait la volonté de Dieu. En effet, une disposition particulière de la Providence le conduisit alors dans sa famille ; car à peine fut-il arrivé à Palma, que son frère, qui songeait à se retirer du monde pour embrasser l'état religieux, tomba malade, et après peu de jours de maladie, à la fleur de son âge, car il n'avait que vingt-quatre ans, il mourut avec toute la force d'âme d'un héros chrétien. Tommasi montra lui-même dans cette triste circonstance un courage extraordinaire ; non-seulement il rendit les derniers devoirs à son frère, mais étant alors diacre, il voulut remplir cette fonction à la cérémonie des funérailles. Cette action, que sa foi lui inspirait, causa de l'admiration au peuple nombreux qui était présent.

Le saint religieux ayant calmé l'affliction de sa famille désolée et pourvu à l'éducation de son jeune neveu, fils unique de son frère, qui n'était âgé que de deux ans, quitta Palma et se rendit à Palerme pour y achever son cours de théologie. Il y passa une année parmi ses confrères de la maison de

1. Cet oncle de Tommasi portait le nom de Charles, et était frère aîné de son père. C'était en sa faveur que la terre de Palma avait été érigée en duché par Philippe IV, roi d'Espagne, sous la domination duquel était alors la Sicile. Mais le nouveau duc, dégoûté du monde, abandonna bientôt ses dignités et son riche patrimoine à son frère puîné, pour entrer dans la congrégation des Théatins. Il y vécut très-saintement. Sa vie a été donnée au public par le P. Bagatta, de la même congrégation.

Saint-Joseph. C'est pendant son séjour dans cette ville qu'il écrivit à M. Suarez, depuis évêque de Vaison en Provence, une lettre qui est un monument de son humilité. Il se plaint à lui de n'avoir point encore acquis les vertus d'un diacre, telles qu'elles sont marquées dans le *Pontifical*. Que les serviteurs de Dieu sont sévères à l'égard d'eux-mêmes !

Rappelé à Rome par ses supérieurs, il alla résider dans la maison professe de Saint-Sylvestre, qu'il ne quitta que lorsqu'il devint cardinal. Il fut ordonné prêtre en 1675. Sa conduite à cette époque est décrite de cette manière par l'évêque de Pouzzoles, qui avait été son confrère : « J'eus à Rome l'occasion d'observer à loisir dans Tommasi la stricte observance de nos règles, sa vie d'abstinence, ses mortifications, et cette humilité qui lui faisait souvent préférer les moindres emplois. Nous voyons aussi avec quels soins il évitait les regards ».

Aimable et modeste, ses manières commandaient le respect, à tel point que toute dispute cessait dès qu'il paraissait, et qu'aucune parole répréhensible n'était entendue en sa présence. Il était chargé de la surveillance des plus jeunes étudiants ; il les édifiait par ses exemples et avait beaucoup de zèle pour leurs progrès dans la vertu ; mais son zèle était tempéré par des manières affectueuses, et ses réprimandes adoucies par une tendre charité. Il souffrait beaucoup de sa mauvaise santé et d'un abattement d'esprit dont elle était la cause. Ce qu'il ressentait alors est exprimé d'une manière touchante dans ses lettres à ses sœurs ; cependant elles sont pleines de sentiments d'une résignation chrétienne qui montre comment il savait rendre ses peines méritoires aux yeux de Dieu, par la patience et la soumission à sa volonté sainte. Les supérieurs le déchargèrent des devoirs de la chaire et du confessionnal ; mais il continua de s'appliquer aux études théologiques avec ardeur et sans relâche.

Depuis ce temps on peut dire qu'il vécut dans les bibliothèques de Rome, fouillant sans cesse les archives et les monuments d'antiquité sacrée dont elles sont enrichies : il recherchait surtout les vestiges de l'ancienne discipline et des liturgies de l'Eglise pour la célébration de la messe, la récitation de l'office divin, l'administration des sacrements. Il lisait assidûment l'Ecriture sainte et ses commentateurs. Bientôt il sentit que ses connaissances étaient insuffisantes pour les études approfondies auxquelles il se livrait ; il possédait le grec, mais il était étranger aux langues orientales. Il voulut donc apprendre l'hébreu et les divers idiômes qui s'y rattachent. Il fit dans cette science de rapides progrès avec le secours d'un rabbin juif qu'il avait pris pour maître. Pendant ce temps il recommandait à son précepteur l'étude plus importante des fondements de la foi chrétienne. Le rabbin parut d'abord insensible et quelquefois même irrité de ses efforts ; mais au bout de peu d'années il se convertit, et convint que la conduite exemplaire de Tommasi avait été, après Dieu, la principale cause de sa conversion.

A peu près vers cette époque, une longue et édifiante correspondance s'établit entre Tommasi et ses quatre sœurs religieuses, sur différents points de perfection chrétienne. L'on y voit que Tommasi souffrait encore beaucoup de l'abattement de son esprit, mais qu'il endurait toujours ses maux avec patience. Quelquefois, cependant, son découragement allait à un tel point, qu'il songeait à abandonner ses entreprises littéraires et à s'ensevelir dans la solitude, pour ne s'y occuper plus que de pénitence et de prières. Heureusement pour la littérature sacrée qu'il abandonna ce projet et poursuivit ses travaux. Plusieurs ouvrages qui en furent le fruit ont joui, depuis

leur première publication jusqu'à nos jours, de l'estime universelle.

En 1679, il publia un petit ouvrage intitulé : le *Speculum* ou *Miroir de saint Augustin,* qui contient les règles de la vie chrétienne, extraites principalement de l'Ecriture sainte et des ouvrages de ce Père. L'année suivante parut la *Collection des anciennes liturgies*, insérées dans d'autres ouvrages ou trouvées en manuscrits : on ne les avait pas jusqu'alors ainsi réunies. Il y joignit une savante introduction, où l'agrément de son esprit et la richesse de son érudition se montrent également. Le célèbre Mabillon, qui le connut dans le voyage qu'il fit à Rome en 1685, et qui en reçut des marques d'affection, a donné de grands éloges à cet ouvrage : il appelle l'auteur son ami, ajoutant que sa science était embellie par sa modestie et par sa piété. Tommasi mit ensuite au jour, en 1683, le *Psautier*. Dans une préface savante il montre quelles étaient les principales différences entre les textes du *Psautier*, et quel usage les chrétiens faisaient des psaumes dans les premiers siècles de l'Eglise. D'autres ouvrages suivirent successivement celui-ci : tous tirés de sources peu connues. Ces écrits divers ont mérité l'estime et l'approbation des savants et des personnes pieuses. Les hommes les plus renommés en Europe par leur savoir, des protestants mêmes, tels que Cave et Basnage, manifestèrent la haute opinion qu'ils avaient de l'étendue de son érudition et de la justesse de sa critique.

Malgré sa réputation, Tommasi demeurait simple religieux, refusant toutes les places honorables qu'on voulait lui faire accepter, soit dans sa congrégation, soit au dehors. En 1697, Innocent XII, qui avait lu et admiré ses écrits, exprima un vif désir de le voir. Le pape Clément XI le choisit pour son confesseur, et voulut qu'il fût du nombre des consulteurs de sa Congrégation. Ce titre lui imposait l'obligation de prononcer sur la capacité de ceux d'entre ses confrères qui étaient destinés aux charges. Ce devoir alarmait son humilité ; mais elle lui donna de fréquentes occasions de montrer ses rares qualités. La décision d'un cas extraordinaire lui fut un jour proposée : une pauvre veuve lui demandait qu'après sa mort ses restes fussent enterrés dans l'église des Théatins, et elle offrait pour prix de cette faveur de céder une vigne à la communauté. Si l'offre eût été acceptée, son fils eût ainsi perdu son héritage. Tommasi fut d'avis que la mère eût le tombeau, et le fils la vigne. L'on se soumit à cette décision désintéressée.

Bientôt il devint théologien de la *Congrégation pour la discipline des Ordres réguliers*. Le même emploi lui fut donné dans les différentes Congrégations des Rites, du Saint-Office et des Indulgences. Ainsi s'ouvrit pour lui un vaste champ, dans lequel il eut fréquemment occasion d'exercer ses talents naturels et ses connaissances acquises. Les cardinaux qui présidaient les assemblées de ces Congrégations, ont souvent rendu témoignage à sa science profonde et à sa grande humilité. « En donnant son opinion, dit le cardinal Casini, il était toujours modeste, ne s'opposant à personne à moins que l'autorité des conciles ou le sentiment des saints Pères ne le rendît nécessaire ; et telle était son admirable douceur, qu'il ramenait infailliblement l'esprit de ses auditeurs à l'opinion qu'il défendait ».

Celui qui s'abaisse sera élevé. Nous avons vu à quels emplois importants l'humble Tommasi avait été appelé. Le pape Clément XI, qui l'avait consulté avant d'accepter la papauté, pour laquelle il éprouvait la plus grande répugnance, lui conféra la dignité de cardinal le 16 mai 1712. L'humble religieux voulut la refuser, et ce ne fut que par obéissance aux ordres du Pape qu'il l'accepta. Dans les arrangements domestiques qu'exigea sa nouvelle situation, il prit pour son modèle saint Charles Borromée, dont le titre

de cardinal avait été l'église de Saint-Martin-aux-Monts, et qui devenait alors le sien ; ses serviteurs étaient des pauvres infirmes et estropiés. Il suivit aussi ce grand modèle dans l'accomplissement des devoirs que sa dignité lui imposait. Il assistait régulièrement à l'office divin dans l'église de son titre, prêchait souvent, et prenait beaucoup de plaisir à catéchiser les enfants, surtout les enfants des pauvres. Il eût voulu faire revivre quelques pratiques de l'ancienne discipline, mais le temps ne lui permit pas de réussir dans ce projet ; ses efforts rencontrèrent de l'opposition, et un orage sembla se former contre lui. Son humilité, son éloignement pour le faste, qui d'abord avaient été applaudis, furent alors tournés en ridicule. Mais le ridicule et la calomnie arrivent rarement à leur but, et peut-être ne réussissent jamais contre ceux qui, ainsi que Tommasi, remettent leur cause entre les mains de Dieu et lui abandonnent le soin de les défendre.

Il réservait sur ses revenus une petite somme pour son entretien, et distribuait le reste aux pauvres, dont il était en toute occasion l'avocat. L'on ne peut dire quelle charité il avait pour eux ; il craignait de faire pour lui-même la moindre dépense, de peur de diminuer ses aumônes, et son médecin déclara qu'il ne prenait pas une nourriture suffisante. Un jour on lui servit un poisson un peu plus gros que ceux que l'on mettait d'ordinaire sur sa table ; il s'informa quel prix on l'avait payé. Ce prix n'était pas élevé, mais le Bienheureux le trouva trop cher, car lorsque son cuisinier lui dit combien il coûtait, le saint homme se tourna vers le crucifix et s'écria en gémissant : « Seigneur, ai-je été fait cardinal pour manger du poisson de ce prix, lorsqu'il y a tant de pauvres qui meurent de faim ? »

Le frère lai théatin qui servait depuis longtemps Tommasi, et qui demeurait chez lui depuis sa promotion au cardinalat, rapportait que, se trouvant avec ce serviteur de Dieu dans un quartier de Rome, un pauvre vint leur demander l'aumône. Tommasi, absorbé dans la contemplation, ne l'entendit pas d'abord, et le frère, fatigué des sollicitations de ce mendiant, lui dit une troisième fois avec un peu de rudesse qu'il n'aurait rien. Le saint cardinal, qui était en avant, revint sur ses pas, fit une semonce au frère, et lui défendit de traiter à l'avenir les pauvres de cette manière.

Cette tendresse de Tommasi pour les membres souffrants de Jésus-Christ avait sa source dans l'esprit de foi dont il était animé ; cette vertu fondamentale fut son guide pendant toute sa vie. Ce fut la foi qui le dirigea dans ses études, et ce fut pour montrer la parfaite conformité de croyance de l'Eglise romaine avec la primitive Eglise, qu'il publia ses savants ouvrages sur les antiquités ecclésiastiques. Il aurait voulu aller prêcher cette foi sainte aux nations idolâtres, et un jour qu'il voyait des missionnaires de sa congrégation prêts à partir pour l'Inde, il leur exprima les regrets qu'il éprouvait de ne pouvoir les accompagner. Sa foi se manifestait surtout lorsqu'il célébrait le saint Sacrifice, et lorsqu'il s'agissait du culte de l'auguste Sacrement de nos autels. Il fit beaucoup de dépenses pendant le peu de temps qu'il fut cardinal pour orner l'église dont il était titulaire.

Quoique ce grand serviteur de Dieu eût toujours mené une vie très-sainte, il avait été tourmenté par des inquiétudes et d'autres peines intérieures, mais son espérance se fortifia au milieu même de ces peines ; il répétait souvent ces paroles de David : « Seigneur, j'ai espéré en vous, je ne serai pas éternellement confondu [1] ». Il cherchait à affermir cette vertu dans les autres, et lorsqu'il voyait quelqu'un découragé, il lui disait : « Ne vous affligez pas ; moins vous aurez de secours de la part

1. Ps. xxx, 1.

des hommes, et plus le Seigneur vous prêtera d'assistance et d'appui ».

Tommasi avait manifesté dès sa première jeunesse son ardent amour pour Dieu, en lui sacrifiant généreusement tous les avantages temporels auxquels il pouvait prétendre ; il conserva toute sa vie avec un soin extrême ce sentiment de tendresse envers son divin Maître. Il avait une vive horreur du péché, moins par la crainte du châtiment que par celle d'offenser la souveraine Majesté. Sans cesse occupé de Dieu, il cherchait à s'unir à lui par de fréquentes oraisons jaculatoires. Tout ce qui pouvait nourrir sa piété lui inspirait de l'intérêt ; et ce savant, dont l'Europe admirait l'érudition, estimait toutes les pratiques de dévotion approuvées par l'Eglise et les observait avec fidélité. On le trouva un jour en extase devant une image de la sainte Vierge. Il recommandait la confiance en cette sainte Mère de Dieu, et il en donnait lui-même l'exemple.

C'est ainsi que, placé dans un rang éminent, Tommasi donnait l'exemple de toutes les vertus ; mais le ciel sembla bientôt l'envier à la terre. La veille de Noël 1712, il éprouva un malaise qui ne l'empêcha cependant pas de se rendre à la chapelle papale et d'y assister à tout l'office du soir et de la nuit. Rentré chez lui le matin de la fête, il sentit augmenter son indisposition. Le mal faisant des progrès, il reçut les derniers sacrements. Lorsqu'on lui apporta le saint Viatique, son visage parut tout enflammé, et l'empressement qu'il montra de communier fit connaître avec quelle ardeur il s'unissait à son divin Maître. Le 31 décembre, il dicta son testament qui est un nouveau monument de sa piété. La fièvre ayant redoublé, il sentit que sa fin approchait. Il voulut lui-même chercher dans le Rituel les prières qui devaient être récitées pendant son agonie ; il y tomba bientôt et elle fut très-paisible. Un air de joie se répandit sur sa figure, et ses yeux fixés vers la muraille firent penser qu'il avait une vision. Enfin ce saint homme ayant tendrement baisé son crucifix et placé ses bras en croix sur sa poitrine, rendit son âme à son Créateur le 1er janvier 1713, à l'âge de soixante-trois ans.

A peine eut-il expiré que toute sa maison fit éclater sa douleur. « Notre père est mort ! » s'écriaient-ils tous, « le père des pauvres ! C'est un Saint qui quitte le monde ». Le peuple accourut en foule au palais, et joignit ses éloges à ceux que les domestiques donnaient à leur bon maître.

La renommée de ses vertus ne fut pas longtemps renfermée dans Rome ou dans sa patrie. Beaucoup de personnages de distinction, en Italie et en d'autres pays, demandèrent que son nom fût inséré au catalogue des Saints, ce qui depuis plusieurs siècles n'est accordé qu'après de longues formalités. On les commença l'année même de sa mort : ses ouvrages furent soumis à un sévère examen dans différentes Congrégations établies à cet effet ; toute sa vie fut examinée et discutée, ainsi que les miracles opérés par son intercession. Les procédures suspendues pendant quelque temps recommencèrent en 1723 : elles furent encore interrompues, puis reprises en 1729. Un décret d'Urbain VIII ordonnait que cinquante ans se fussent écoulés depuis la mort de la personne dont on sollicitait la canonisation, avant que l'on pût en prononcer le décret. En 1753, Benoît XIV, qui avait connu personnellement Tommasi, qui admirait ses vertus, ses talents, et était très-tendrement attaché à sa mémoire, dérogea en sa faveur à la loi que l'un de ses prédécesseurs avait établie, et pendant les années 1757, 1759 et 1760, les procédures furent continuées. En 1761, Clément XIII déclara formellement qu'il était prouvé que le serviteur de Dieu, Joseph-Marie, cardinal Tommasi, avait été singulièrement doué de foi, d'espérance, de charité envers Dieu et envers le prochain, de prudence, de justice, de force et de tempérance. Dans les années

1802 et 1803, la Congrégation continua à examiner les miracles qui lui avaient été soumis, et l'on en déclara deux suffisamment prouvés. Enfin, le 5 juin 1803, le décret pour la béatification fut prononcé par Pie VII, avec le consentement unanime de la Congrégation des Rites.

Le corps du bienheureux Tommasi est conservé à Rome, dans la belle église de Saint-Martin-aux-Monts, qui était son titre cardinalice. Ce corps vénérable, placé dans le tombeau de l'autel d'une chapelle latérale, est recouvert d'une glace qui permet de le voir. Il s'est conservé sans corruption, et ceux qui ont vu son portrait reconnaissent facilement les traits de son visage.

Le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* recommande à ses lecteurs de se garder de la trop grande soif de savoir, comme de la source de beaucoup de distractions et de beaucoup d'erreurs. Qui peut lire ce qu'un savant illustre [1] disait de lui-même à ce sujet, sans y trouver un avertissement contre un excès si blâmable et si dangereux? « J'étais absolument emporté par le plaisir que je trouvais à l'étude, dit-il, et la variété infinie d'objets qu'elle présente entraînait tellement mes pensées, et s'emparait si bien de toutes les avenues de mon âme, que j'étais tout à fait incapable d'une douce et intime communication avec Dieu. Cette dissipation et cette indisposition de l'esprit ont toujours été mon grand défaut : elles troublent encore ma prière et m'enlèvent presque tout l'avantage que j'en devrais retirer ».

Tommasi n'éprouva jamais ce malheur : il sanctifia ses études par la prière et la méditation ; il rendit ainsi ses travaux utiles à la gloire de Dieu, à sa perfection et au salut du prochain, seul but où doivent tendre non-seulement nos études, mais toutes nos occupations.

Les ouvrages du B. Tommasi ont été publiés de nouveau depuis sa mort. Nous allons faire connaître les titres qu'ils portent.

NOTICE DES OUVRAGES DU B. JOSEPH-MARIE TOMMASI.

1. *Speculum divi Aurelii Augustini, episcopi Hipponensis.* 1679, in-8°.
2. *Codices Sacramentorum, nongentis annis vetustiores*, etc. 1680, in-4°.
3. *Exercitium fidei, spei et charitatis*, etc. 1683.
4. *Psalterium juxta duplicem editionem, quam Romanam dicunt, et Gallicanam*, etc. 1683, in-4°.
5. *Responsorialia et Antiphonaria romanæ Ecclesiæ*, etc. 1686, in-4°.
6. *La véritable manière de glorifier Dieu et de faire oraison*, en italien, etc. 1687, in-12.
7. *Sacrorum Bibliorum juxta editionem seu* LXX *interpretum, seu beati Hieronymi, veteres tituli, sive capitula, ante mille annos in Occidente usitata.* 1688, in-4°.
8. *Antiqui libri Missarum romanæ Ecclesiæ*, etc. 1691, in-4°.
9. *Officium Dominicæ Passionis, secundum ritum Græcorum, latine editum*, etc. 1695, in-8°.
10. *Psalterium cum Canticis, versibus prisco more distinctum.* 1697, in-4°.
11. *Petit Extrait des Psaumes, renfermant les versets de prières qui y sont contenues*, en italien, etc. 1699, in-8°.
12. *Indiculus Institutionum theologicarum veterum Patrum*, etc. 1701, in-8°.
13. *Institutiones theologicæ antiquorum Patrum quæ aperto sermone exponunt breviter theologiam, sive theoreticam sive practicam.* 1709, 1710 et 1712, 3 vol. in-8°. Le premier volume de cette collection contient les *Prescriptions* de Tertullien, le *Commonitorium* de Vincent de Lérins, et deux discours de saint Grégoire de Nazianze : le premier sur la modération qu'on doit garder dans les disputes de théologie, et l'autre est la première oraison théologique. Le second renferme les trois livres des *Témoignages* de saint Cyprien adressés à Quirinus; les *Ascétiques* de saint Basile, ses Discours sur le jugement de Dieu, sur la vraie foi, et ses *Morales.* On trouve dans le troisième l'*Anchorat* de saint Epiphane, avec l'Abrégé que le saint docteur en a fait lui-même, et sa Confession de foi.

1. Huet, évêque d'Avranches, dans son livre ayant pour titre : *Commentarius de rebus ad eum pertinentibus.*

14. *Courte instruction sur la manière d'assister avec fruit au saint Sacrifice de la Messe*, en italien. 1710.

15. *Exercice journalier pour la maison*, en italien. 1712.

On a encore de lui :

16. *Constitution des religieuses Bénédictines du diocèse de Girgenti*, en italien. 1670.

17. *Prisci fermenti nova expositio* : et *de fermento quod dabatur Sabbato ante Palmas in consistorio Lateranensi*, en deux dissertations imprimées avec le traité de Ciampini *de Azymorum usu* 1688, in-4°.

Le cardinal Tommasi a laissé en manuscrit quelques autres ouvrages :

1. *Breviculus aliquot Monumentorum veteris moris quo Christi fideles ad sæculum usque decimum utebantur in celebratione Missarum*, etc.
2. *De privato ecclesiasticorum officiorum Breviario extra chorum.*
3. *Memorialis indiculus veteris et probatæ in Ecclesia consuetudinis concedendi indulgentias.*

A sa mort il travaillait à une édition du véritable *Sacramentaire de saint Grégoire, pape*, purgé de toutes les additions qu'on y a faites dans les temps postérieurs.

Le P. Ant.-François Vezzosi, Théatin, donna, en 1747-1754, en 7 vol. in-4°, une édition de toutes les œuvres du cardinal Tommasi, augmentée de pièces inédites.

Le même religieux publia, en 1769, *Institutiones theologicæ antiquorum Patrum*, 4 vol. in-4°, dont les deux premiers contiennent les opuscules compris dans les trois volumes in-8° indiqués ci-dessus n° 13, et les deux autres renferment quelques ouvrages de saint Augustin et autres Pères, que le vénérable cardinal avait dessein de publier pour compléter la *Théologie des Pères*, et qu'il a lui-même indiqués dans son *Indiculus* adressé au P. Mabillon, cité n° 12. Il mit à la tête une vie du cardinal, et le catalogue de ses écrits.

(*Vies des Pères, Martyrs*, etc., nouvelle édition par Ram, Bruxelles 1854.)

SAINT ALMAQUE, MARTYR A ROME (404).

Il y avait eu jusqu'alors des martyrs dans le Colisée, il y eut à ce moment un martyr du Colisée même.
(Mgr Gerbet, *Esquisse de Rome chrétienne*.)

On l'appelle aussi *saint Télémaque*, c'est-à-dire *qui met fin aux combats*. Poussé par l'Esprit-Saint, ce solitaire d'Orient quitta un jour son désert et s'achemina vers la ville de Rome. Il s'y sentait attiré par une grande œuvre à accomplir. C'était sous le règne d'Honorius, en 404. Il arriva dans la grande ville le premier janvier. Les Romains, selon la coutume, célébraient par des fêtes bruyantes le commencement du nouvel an. Et selon la coutume aussi qui n'avait pu être abolie par les décrets de Constantin, de Constance, de Julien et de Théodose, Alipius, préfet de la ville à cette époque, charmait les Romains par le spectacle que ce peuple aimait le mieux, par des combats de gladiateurs. A la vue du sang humain qui coulait à flots dans ces jeux barbares, saint Almaque fut saisi d'une grande douleur. Il pensa qu'il fallait le sacrifice volontaire d'un martyr pour délivrer le monde d'une coutume si diabolique et si invétérée. Il n'hésita pas un instant à se jeter entre des gladiateurs qui combattaient, pour les séparer, en s'écriant : « C'est aujourd'hui l'Octave de la Nativité de Notre-Seigneur ; renoncez au culte superstitieux des idoles et abstenez-vous d'offrir des sacrifices impurs » ; sur-le-champ et par l'ordre d'Alipius, qui était spectateur, il fut renversé par terre et mis en pièces. Mais selon une belle parole prononcée de nos jours au milieu d'une autre tuerie non moins barbare, *son sang fut le dernier versé* sur l'arène [1] ; car l'empereur Honorius prit occasion de cette sainte et glorieuse mort pour abolir à jamais les horribles combats de gladiateurs. Le monde fut toujours délivré de ses plus grandes calamités par le sang des justes. — On représente saint Télémaque en costume de pèlerin, la poitrine percée *d'un glaive*.

SAINT CONCORDE, MARTYR (175).

Saint *Concorde* était, à ce qu'il paraît, originaire de Rome. Il quitta son père nommé Gordien, homme d'une grande vertu, pour aller vivre dans la solitude. On était alors au temps de la persécution de Marc-Aurèle. Le pieux solitaire fut signalé à Torquatus, gouverneur de la Toscane et

1. Parole de Mgr Affre, archevêque de Paris, atteint mortellement aux journées de juin (25) 1848.

de l'Ombrie, à cause de la grande affluence de pèlerins qui se pressaient vers sa retraite. Torquatus le fit venir et lui demanda son nom : *Chrétien*, répondit Concorde. Je ne te parle pas de ton Christ, reprit Torquatus, mais de ton nom. *Chrétien*, répliqua Concorde, *je te l'ai dit, je suis à Jésus-Christ, et rien au monde ne me séparera de mon divin Maître.* Torquatus le fit fustiger et le renvoya en prison. Quelque temps après il chercha encore à l'ébranler par des promesses et par des menaces, puis voyant que tout effort serait vain contre sa constance, il le fit étendre sur le chevalet; après quoi, déchiré, disloqué et chargé de fers, on le jeta dans un cachot pour y mourir de faim. Mais au bout de trois jours, Torquatus, cédant à son impatience, envoya dans la prison deux soldats et un prêtre avec ordre de n'en pas sortir que Concorde n'eût sacrifié ou perdu la tête. Concorde, au lieu d'écouter leurs sollicitations, se mit à cracher sur l'idole; et l'un des soldats lui abattit la tête sur-le-champ. — On représente saint Concorde recevant la visite d'un *ange* qui vient lui apporter de la nourriture dans son cachot; ou repoussant la statue de Jupiter à laquelle on veut le faire sacrifier.

SAINT FÉLIX, DE BOURGES (576).

Saint *Félix*, vingt-cinquième évêque de Bourges, succéda à saint Probatien. Sa rare sagesse et son éminente sainteté auraient dû lui attirer l'admiration et l'amour de tous les hommes; néanmoins il fut exposé à la haine, aux injures et aux outrages d'un grand nombre; mais sa grandeur d'âme ne lui permettait pas de s'en troubler; il recevait l'adversité et la prospérité avec la même sérénité de visage. Il assista, en 573, au quatrième Concile de Paris, et souscrivit la lettre que ce Concile écrivit au roi Sigisbert pour le prier de ne point prendre le parti de *Promotus*, ordonné évêque de Chartres malgré le peuple, qui s'opposait à son élection. Sa vertu, qu'il avait tenue cachée avec soin pendant sa vie, parut avec éclat après sa mort; un aveugle recouvra la vue à son tombeau, et son corps fut trouvé entier douze ans après qu'il eut été inhumé. Fortunat loue un vase précieux que Félix avait fait faire en forme de tour pour conserver la sainte Eucharistie [1]. — Grégoire de Tours [2] dit que beaucoup de fidèles furent guéris de la fièvre, en mêlant dans leur boisson un peu de poussière râclée sur le marbre de son tombeau. Cet antique usage existe encore dans tout le Berri [3].

LE BIENHEUREUX GUILLAUME, DE DIJON (1031).

Le bienheureux *Guillaume*, d'une noble famille d'Italie, fut élevé au monastère de Grancey, où il embrassa la vie religieuse. Il détermina son père, parent d'Othe-Guillaume, comte de Mâcon, à prendre le même parti. Saint Mayeul, passant par Grancey en revenant de Rome, Guillaume le suivit à Cluny, dont la célébrité l'attirait depuis longtemps. Peu de temps après, saint Mayeul l'établit abbé de Saint-Saturnin, sur le Rhône, de Saint-Bénigne de Dijon et de Bèze. Henri de Bourgogne apprécia bientôt le mérite de Guillaume. Il lui donna l'abbaye de Saint-Martin-lès-Autun et celle de Vergy, où reposait le corps de saint Vivence. Le saint abbé opéra une heureuse réforme dans ces monastères et dans trente-cinq autres qui lui furent soumis en diverses provinces. Il établit des écoles dans toutes les abbayes qu'il réforma. Tous ceux qui voulaient s'instruire, riches ou pauvres, y étaient admis. Guillaume rendit célèbre l'école de Dijon et l'enrichit de nombreux manuscrits.

Ces temps étaient durs. Le peuple subissait trois fléaux à la fois : la guerre du roi de France contre Othe-Guillaume, le mal des ardents et la famine. Les historiens comptent trois famines de 1001 à 1014, dont une dura cinq ans. Une plus affreuse encore exerça ses ravages en 1030 et dura trois années. Des pluies torrentielles inondant la terre, en empêchaient le labour. Le boisseau de blé se vendait 60 pièces d'argent. Des multitudes d'hommes mouraient de faim. Un autre fléau naquit de celui-là : les loups, attirés par les cadavres, prirent goût à la chair humaine et dévorèrent les vivants. Dans une calamité aussi cruelle, le bienheureux Guillaume prescrivit dans ses monastères et surtout à Saint-Bénigne, des aumônes abondantes. Il fit distribuer sous ses yeux le blé, l'orge, le vin, toutes les provisions de cette dernière abbaye. Le bienheureux Guillaume, réformateur de

1. Liv. III, Carm. 25. — 2. *De gloria Confessorum*, ch. CII. — 3. *Patriarch. Bituricence*.

quarante monastères, supérieur de douze cents moines, sortit de ce monde avant la fin de la famine, le 1er janvier 1031, à Fécamp, en Normandie, où il était allé faire sa visite, et fut enterré dans l'abbaye. Il n'a pas été canonisé, bien que plusieurs Martyrologes lui donnent le titre de Saint [1].

« Quant aux reliques du bienheureux, un ancien manuscrit atteste qu'en 1638, on tira de son tombeau quatre grands os des bras et des jambes, dont une partie fut envoyée à la duchesse de Savoie qui les avait demandés à Henri de Lorraine, pour lors abbé commendataire de Fécamp, et le reste à Saint-Bénigne de Dijon ».

« Le même manuscrit atteste qu'en 1681, les cendres et quelques petits ossements du Bienheureux furent enfermés dans une petite caisse de plomb et placés dans le nouveau tombeau qui fut construit à cette époque. Ce tombeau existe encore, mais j'ai eu beau faire sonder en suivant les indications qui paraissent assez claires et précises, je n'ai pu retrouver la caisse qui doit renfermer ce qui reste des reliques du B. Guillaume. Quant à la partie des reliques qui était conservée dans le trésor, elle a péri pendant la Révolution [2] ».

SAINT ALBERON OU ADALBERON, ÉVÊQUE DE LIÉGE (1128).

Il était frère de Godefroid le Barbu, comte de Louvain, et fut d'abord chanoine de Metz avant d'être évêque de Liége. 1123. Homme simple et droit, doux et chaste, sans avarice et de bonnes mœurs, plus noble que les plus nobles, tel est le portrait qu'a laissé de saint Alberon un écrivain contemporain. Il avait l'habitude de se livrer à la prière dans le silence de la nuit. Un soir qu'il répandait comme d'habitude son âme devant les autels du Seigneur, ses oreilles furent tout à coup frappées par un bruit perçant : c'étaient les lamentations d'une pauvre veuve qui venait de perdre son mari et à laquelle on allait enlever son lit, son unique bien, en vertu du droit de *main-morte* dont jouissaient les évêques de Liége. Alberon en eut le cœur navré : non-seulement il usa de clémence à l'égard de cette pauvre veuve, mais encore il abolit dans toute l'étendue de ses domaines un droit, d'ailleurs exorbitant, qui, à la mort de chacun de ses sujets, lui permettait de s'emparer du meuble le plus précieux de la maison. — C'était le droit de succession d'alors.

Il fonda l'abbaye de Saint-Gilles sur le mont public de Liége, où il fut enseveli après sa mort arrivée le 1er janvier 1128.

SAINT ÉLUAN ET SAINT MEDUIN (IIe siècle).

Tertullien nous apprend qu'en Bretagne le christianisme avait porté ses conquêtes dans des lieux où n'avaient pu pénétrer les armes des Romains. Il y avait donc des rois indépendants, entre autres Lucius, que l'on pense avoir gouverné cette partie du pays où se trouve aujourd'hui Glascow, et que la bonté de ses mœurs préparait à recevoir la lumière de l'Evangile. Saint Eluan et saint Meduin étaient disciples de saint Joseph d'Arimathie; envoyés à Rome par le roi breton pour demander un renfort de missionnaires, le pape saint Eleuthère, qui occupait la chaire de saint Pierre, leur adjoignit saint Fugace et saint Damien. Lorsque, plus tard, saint Patrice parcourant la même contrée, relevait les anciens sanctuaires tombés en ruine, il trouva dans les décombres de l'un d'eux les *Actes des Apôtres* et la relation des travaux apostoliques de saint Fugace et de saint Damien, écrite par le docteur Meduin. (*Grands Bollandistes*, t. Ier de janvier, p. 10.)

[1] Extrait du légendaire d'Autun, par M. F. E. Pequegnot, qui a emprunté cette notice à Raoul Glaber et à Hugues de Flavigny.

[2] Extrait d'une lettre de M. Bellengreville, curé-doyen de la Sainte-Trinité, à Fécamp, 6 août 1861.

IIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave de saint Etienne, premier martyr. — A Rome, la mémoire de beaucoup de saints Martyrs qui, méprisant l'édit de Dioclétien, par lequel ce prince ordonnait aux chrétiens de livrer les saintes Ecritures, aimèrent mieux abandonner leurs corps aux bourreaux que les choses saintes aux chiens. 304. — A Antioche, le martyre du bienheureux Isidore, évêque [1]. 420. — A Tomes, dans le Pont, les trois saints frères Argée, Narcisse et Marcellin [2]. Ce dernier, encore jeune [3], ayant été compris dans l'enrôlement des nouveaux soldats, sous l'empereur Licinius, et ne voulant pas servir, fut battu cruellement, puis enfermé dans un cachot, et enfin plongé dans la mer où il consomma son martyre. Ses frères périrent par le glaive. 320. — A Milan, saint Martinien, évêque. Après 431 [4]. — A Nitrie, en Egypte, le bienheureux Isidore [5], évêque et confesseur [6]. IVe s. — Ce même jour, saint Siridion, évêque. — Dans la Thébaïde, saint MACAIRE, d'Alexandrie, abbé. Vers 395.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ

A Périgueux, les saints martyrs Frontais, Séverin, Sévérien et Silan ou Silain, disciples de saint Front, premier évêque de ce siége [7]. Ier s. — A Vienne, en Dauphiné, saint Paracode, évêque et confesseur, qui gouverna cette Eglise avec une force invincible durant la persécution d'Alexandre

1. Usuard et Bède nomment ce Saint ainsi que d'autres auteurs, mais nul ne dit de quelle ville il était évêque. Bien que la ville d'Antioche soit indiquée comme le lieu de son martyre, il n'en fut cependant pas évêque. Ni Eusèbe, ni Nicéphore ne le nomment parmi les évêques d'Antioche.

Les Bollandistes font observer qu'une erreur de copiste a fait écrire *Antiochiæ*, Antioche, au lieu d'*Amphilochiæ*, Amphilochie (ville de Gallice, aujourd'hui Orense). En effet, non-seulement Antioche n'a pas eu d'évêque du nom d'Isidore, — nom surtout usité en Espagne — mais l'histoire n'en mentionne aucun qui y soit mort. Si, au contraire, nous partons de la supposition qu'il s'agit d'Amphilochie, nous trouverons dans les historiens et martyrologistes espagnols qu'il a existé un évêque de Cæsaraugusta (Saragosse), dans la province de Tarragone, du nom d'Isidore, mis à mort par les Ariens, en cette ville, soit qu'il y eût été relégué par les Goths, persécuteurs des catholiques, soit qu'il s'y fût rendu pour y prêcher et y défendre la vraie foi. (*G. Bollandistes*, aux *Addenda* du t. Ier de janvier, p. 83 et 721, éd. Palmé.)

2. Disputant alors l'empire contre Constantin, Licinius obligeait ses soldats à sacrifier aux idoles; il renvoyait de l'armée ceux qui s'y refusaient. Eusèbe, qui était de ce temps-là, témoigne que Licinius fit plusieurs édits contre les chrétiens. Selon saint Basile, dans son panégyrique des 40 martyrs mis à mort sous Licinius, ce prince païen défendit, par toutes les provinces soumises à son sceptre, de professer la religion de Jésus-Christ, et usa de tous les tourments contre les confesseurs de la foi chrétienne. Ainsi, quoique la persécution de Licinius ne soit pas comptée parmi les grandes, elle n'en fit pas moins un très-grand nombre de martyrs, comme l'attestent tous les Martyrologes latins et grecs. Saint Grégoire de Nysse dit que le démon fit entendre au prince idolâtre qu'il ne triompherait de son rival qu'à la condition d'immoler d'abord tous les adorateurs du Christ. (Extr. de Baron.)

3. Le mot *jeune* du texte doit s'entendre d'un jeune homme de dix-sept ans, âge auquel les jeunes gens étaient appelés sous les drapeaux. Ce n'était pas par lâcheté que Marcellin ne voulait pas servir, c'était parce que Licinius obligeait ses soldats à sacrifier aux faux dieux. (Baron.)

4. Saint Maternien ou Martinien, dix-septième évêque de Milan. Il écrivit contre Nestorius un livre qu'il adressa à Théodose le Jeune et aux Pères du Concile d'Ephèse. Il assista à ce Concile et siégea neuf ans. On l'ensevelit dans l'église Saint-Etienne. Ses traits étaient pleins de noblesse, et une pudeur virginale brillait sur son visage.

5. Saint Jérôme parle de saint Isidore de Nitrie dans une de ses lettres à Eustochie, et l'appelle le saint et vénérable Isidore. Il était évêque d'Hermopolis, ville dans laquelle se réfugia la sainte Famille.

6. Les anciens n'accordaient le titre de *Confesseur* qu'à ceux qui, interrogés par les persécuteurs, confessaient hardiment la foi du Christ; plus tard on le donna à tous ceux qui avaient vécu et étaient morts saintement. (Baron.)

7. Leur martyre est raconté dans la vie de saint Front, au 25 octobre. Il y avait autrefois, à Périgueux, une église dédiée à saint Silan, Silain ou Silvain, qui, soit dit en passant, excellait à pincer de la harpe et de la guitare.

Sévère. Vers 235 [1]. — Au territoire de Vienne, sur le Rhône, saint Défendant, et plusieurs autres soldats, martyrs, qui furent tués par l'ordre de l'empereur Maximien. 290 [2]. — En Dauphiné, saint MAXIME ou MÊME, abbé d'un monastère situé dans un faubourg de Vienne. 625. — A Marseille, saint Théodore, évêque et confesseur, qui souffrit avec une patience et une douceur admirables des persécutions et des peines inouïes de la part de son clergé et de son peuple ; mais son innocence ayant été manifestée miraculeusement, il mourut enfin en paix au milieu de ceux qui l'avaient le plus tourmenté [3]. VIe s. — A Rodez, en France, saint Vincent, confesseur, dans l'église duquel a reposé aussi le corps de sainte Tarsitie, vierge [4]. — Au diocèse de Tulle, saint VIANCE ou VINCENTIEN, confesseur et palefrenier qui a donné son nom à l'ancien bourg d'Avelta-Curta. Vers 667 ou 674. — A Corbie, en Picardie, saint ADÉLARD, abbé de ce lieu, petit-fils de Charles-Martel, dont la vie a été écrite par saint Paschase Radbert et par saint Géraud de Sauve-Majeure. 826. — Au monastère de Lérins, saint Bernhère, frère du même saint Adélard, et religieux de son abbaye, qui fut relégué dans cette île à cause de la calomnie des méchants, et qui y vécut et mourut dans une admirable sainteté. — A Billom, en Auvergne, saint Maximin, confesseur. — Ce même jour, saint Aubrin (*Albericus*), patron de Montbrison, en Forez, où il y a de ses reliques [5]. — A Saint-Nectaire, en Auvergne, saint Baudime, confesseur [6]. — A Bourges, saint Asclipe, évêque de Limoges, que les religieuses de Saint-Laurent de cette ville regardent comme le fondateur de leur monastère. Ses reliques étaient conservées avec celles de saint Florent, de saint David et de saint Thalasse. VIIIe s. Saint Asclipe engagea Charlemagne à restaurer le monastère de Saint-Laurent de Bourges ; ce que ce grand prince exécuta avec une magnificence digne de lui. On tint même pour certain qu'une fille de l'empereur, nommée Euphrasie ou Affroy, fut établie abbesse de ce couvent de Bénédictines. — A Melun, sur la Seine, la fête de saint ASPACE évêque d'Eause, en Gascogne, qui, étant contraint de quitter ce pays par l'irruption des Goths ariens, vint apporter la lumière de l'Evangile en beaucoup de villes de France, parmi lesquelles Melun, qui eut le bonheur d'être purgée par ses soins des restes de l'idolâtrie. Avant 573. — Au monastère de Cluny, saint Odilon, abbé, dont la mort est marquée au 1er janvier. 1049.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Troyne, en Sicile, saint Sylvestre, moine de l'Ordre de Saint-Basile, illustre par ses miracles, qui délivra plusieurs fois cette ville de graves fléaux. 1185.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Prague, la fête de toutes les saintes reliques données à cette ville par l'empereur Charles IV. Cette fête fut concédée par Innocent IV et enrichie d'indulgences. — A Sirmium (Esclavonie), les saints Maximien, Acution, Timothée, Hérisse, Artaxe, Vite, Acutus, Tobie, Eugenda, martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — Chez les Grecs, saint Macaire le Sourd et saint Théophiste, qui fut lapidé. — A Plaisance, plusieurs martyrs, dont les corps furent jetés, sous Dioclétien, dans un puits recouvert plus tard par l'église de Sainte-Marie de Campanie, et d'où s'échappa pendant un certain temps une huile merveilleuse, qui cessa de couler lorsque l'avarice des hommes voulut en faire trafic. — A Fossano, en Piémont, les saints Alvérius et Sébastien, de la légion Thébaine, dont les corps, retrouvés en 1427, sont conservés dans cette ville ; martyrisés sous Dioclétien. — Sainte Théodote, mère des saints Côme et Damien. IIIe s. — A Antioche (probablement) les saints Stratonice, Macaire, Abban, Saturus, Possesseur, martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — A Soles, en Chypre, saint Pierre, évêque de ce siége. La tradition des Abyssins catholiques porte que c'est lui qui baptisa Constantin le Grand. IVe s. — En Angleterre, plusieurs martyrs égorgés à Lichfield : cette ville dont le nom signifie *champ des cadavres*, a dans ses armes des martyrs livrés à la torture. Vers l'an 304. — En Ethiopie et à Jérusalem, les saintes Rustile, Claudia, Aureca, et les saints Vital et Etienne (ce dernier est différent du premier martyr du même nom), martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — A Césarée, en Cappadoce, saint Basile d'Ancyre, soldat martyrisé sous Julien l'Apostat ; il fut jeté aux bêtes à Césarée, après avoir été torturé à Ancyre et à Constantinople. — En Egypte, saint MACAIRE l'ancien, mentionné au Martyrologe romain le 15 janvier, mais dont nous donnons la vie aujourd'hui. — En Italie, saint Macaire, solitaire, né à Rome. Vicaire du préfet de la ville, il abandonna tout pour embrasser la vie érémitique et parvint à une grande vieillesse. Ses reliques sont conservées dans l'église Saint-Xyste à Plaisance. Les habitants de Chierno, près de Bologne, l'invoquaient contre la tempête ; vers l'an 450. — Encore en Italie, Saint Bladulphe, moine à

1. Saint Paracode est le septième évêque de Vienne ; il occupa ce siége l'espace de 36 ans. Il était Grec d'origine. Le pape Victor lui écrivit au sujet de la Pâque.

2. Voir au 25 septembre. — 3. Voir au 3 février et au 25 septembre. — 4. Voir au 15 janvier. — 5. Voyez au 15 juillet, jour auquel on célèbre sa fête. — 6. Voir au 9 décembre, à la légende de saint Auditeur et de saint Nectaire, ses frères.

Bobbio; celui-ci reprocha son hérésie au roi des Lombards Ariovald; frappé par son ordre d'un coup mortel, il guérit miraculeusement. VIIe s.— En Souabe, le bienheureux Odinon ou Ottenon, premier abbé de Monchroden, monastère de l'Ordre des Prémontrés; il fit une ample moisson d'âmes pour le ciel. An 1182. — L'an du monde 1042, la mort de SETH, fils d'Adam, qui fut le père des Enfants de Dieu.

SAINT MACAIRE L'ÉGYPTIEN.

301-391. — Papes : Saint Marcellin; saint Sirice. — Empereurs romains : Dioclétien et Maximien; Valentinien II et Théodose Ier.

Malheur au chemin par lequel personne ne passe, et où l'on n'entend jamais la voix de l'homme, parce qu'il devient le réceptacle des bêtes immondes! Malheur à l'âme, si le Seigneur ne se promène pas en elle, comme dit l'Ecriture, et n'y met pas en fuite par la voix les animaux de la malice spirituelle! Malheur au vaisseau sans pilote pour le gouverner! Malheur à l'âme qui n'a pas en elle Jésus-Christ, le véritable pilote!
(*Hom. XXVIII, de saint Macaire l'Ancien.*)

Parmi plusieurs saints solitaires ayant porté le nom de *Macaire,* qui signifie *heureux,* il y en a deux plus renommés, disciples du grand saint Antoine, que les historiens ecclésiastiques, comme Pallade, Rufin, Socrate, Sozomène, Cassiodore et Nicéphore Calliste, ne séparent jamais et qui, en effet, étaient très-unis par les liens d'une sainte amitié et se trouvaient fort souvent ensemble. Le premier et le plus ancien est surnommé l'Egyptien, parce qu'il était d'Egypte. Le second et le plus jeune est surnommé l'Alexandrin, parce qu'il était d'Alexandrie ou qu'il y demeurait avant d'entrer dans la solitude. Il est vrai que, comme Alexandrie était une ville d'Egypte, être Alexandrin c'était être Egyptien; mais on a trouvé à propos, pour distinguer ces deux Saints, de laisser au plus ancien le nom commun de la province et de donner au plus jeune celui de la ville d'où il était. Le Ménologe des Grecs marque l'un et l'autre au même jour, à savoir : le 19 de janvier; mais le Martyrologe romain les sépare et marque le premier au 15 janvier et le second au 2 du même mois. Bollandus pense qu'il y a encore eu un autre saint Macaire, disciple de saint Antoine et plus ancien que les deux précédents; saint Antoine l'avait fait intendant de son monastère de Pispir, auprès du Nil, où il y avait plus de cinq mille moines, avec charge de lui rendre compte de ceux qui viendraient pendant son absence pour le consulter; il le mena depuis, avec le bienheureux Amathas, sur une montagne plus éloignée, et les chargea tous deux de l'assister à sa mort et de l'ensevelir. Macaire hérita du bâton du saint abbé et fut son successeur. Beaucoup pensent toutefois que ce saint Macaire n'est pas différent de saint Macaire l'Ancien, autrement dit l'Egyptien, lequel étant entré dans la solitude l'an 331, y vécut, avant la mort de saint Antoine, l'espace de vingt-sept ans. Mais, sans nous arrêter davantage à cette critique qui n'est pas nécessaire pour l'édification des fidèles, nous nous contenterons de rapporter ici, en abrégé, ce que les historiens ecclésiastiques ont écrit sur saint Macaire l'Egyptien et sur saint Macaire l'Alexandrin.

Saint Macaire l'ancien naquit dans la Haute-Egypte au commencement du

quatrième siècle, c'est-à-dire, l'an 301. Nous pouvons présumer, par une faute qu'il commit dans son enfance, qu'il la passa avec beaucoup d'innocence de mœurs; car, menant paître des bœufs avec d'autres enfants de son âge, ceux-ci volèrent des figues, et il en mangea une qu'ils avaient laissée tomber en fuyant. Il pleurait depuis avec une vive componction toutes les fois qu'il la rappelait à son souvenir; ce qui fait voir qu'il n'en avait point de plus considérable à se reprocher. Aussi, dès qu'il fut un peu plus avancé en âge, il abandonna tout à fait le monde pour se dérober à sa contagion et servir Jésus-Christ avec plus de sûreté; et, imitant les commencements de saint Antoine, dont l'éminente vertu faisait beaucoup de bruit, il se retira dans une cellule auprès d'un village pour s'y exercer dans la pratique de la vie ascétique. L'ardeur avec laquelle il s'y porta, fit qu'il s'avança en peu de temps dans la perfection monastique. On le considéra dès lors, non pas seulement comme un jeune homme qui donnait de grandes espérances pour l'avenir, mais comme un religieux très-expérimenté, et dont les essais dans le combat spirituel étaient presque les efforts des solitaires parfaits. Nous pouvons appeler ceci sa première retraite du monde.

Nous apprenons de ses historiens qu'il était parvenu à un détachement entier et à une patience héroïque, et que Dieu l'honora dès lors de ses faveurs les plus signalées. On en jugera par les deux traits que nous allons rapporter. Etant sorti de sa cellule, il y trouva au retour un homme qui en enlevait tous les petits meubles et les mettait sur un chameau. Bien loin d'en témoigner le moindre chagrin, il se présenta à lui comme s'il eût été un étranger, et l'aida même à charger sa bête. Mais quand ensuite le voleur voulut lui donner un coup de fouet pour la faire aller, il ne put point la faire lever; car on sait que les chameaux se baissent pour recevoir leur charge.

Alors Macaire entrant dans la cellule et y ayant trouvé une petite bûche, dont le voleur ne s'était pas aperçu, il la lui présenta en lui disant : Voilà, mon frère, ce que votre animal attendait, et le mit avec le reste; après quoi il donna un coup de pied au chameau et lui dit de se lever.

L'animal, qui n'avait pas obéi à son maître, se rendit à la voix du Saint. Il marcha quelque espace de chemin, durant lequel le Saint conduisit le voleur, disant en lui-même avec beaucoup de tranquillité : « Nous n'avons rien apporté en ce monde et nous n'en saurions rien emporter. Dieu me l'avait donné, Dieu me l'ôte; il n'est arrivé que ce qui lui a plu; que son saint nom soit béni ». Cependant le chameau ne marcha pas longtemps. Il se rassit de nouveau lorsqu'il fut arrivé à une certaine distance, et il fut impossible de le faire avancer, jusqu'à ce que le voleur l'eût déchargé et eût rendu au Saint tout ce qu'il lui avait pris.

Une autre circonstance montra combien il avait fait dès lors de progrès dans la patience. Il fut accusé, par une fille du village voisin de sa cellule, d'une faute dont elle ne voulait pas désigner le véritable auteur. Les parents de cette fille vinrent prendre le Saint, lui pendirent au cou des pots de terre, des anses de cruches et d'autres choses semblables, et le menèrent dans tout le village, le battant jusqu'à lui faire rendre l'âme et lui adressant toutes sortes d'injures. Macaire ne disait rien : il consentit même à subir les conditions qu'on lui imposait comme s'il avait été coupable; mais bientôt la fille dut avouer son mensonge, et tout le village vint pour faire réparation au Saint. C'est alors qu'il se sauva dans le désert de Scété.

Macaire avait environ trente ans lorsqu'il se retira à Scété; il en vécut encore soixante dans les travaux de la mortification religieuse. On croit que

saint Macaire d'Alexandrie avait déjà bâti un monastère dans ce désert. Cependant, quelques historiens ont considéré saint Macaire d'Egypte comme l'instituteur des solitaires dans ce lieu, et regardé l'autre Macaire comme le chef des religieux des Cellules. Ils étaient contemporains et ont pu commencer leur œuvre à peu près en même temps.

Notre Saint étant donc établi au désert de Scété, s'appliqua avec d'autant plus d'ardeur aux rudes travaux de la vie monastique, qu'étant dans l'impétuosité de sa jeunesse, il se sentait plus de force pour les soutenir. Il s'éleva par là à un très-haut degré de discrétion et de sagesse ; en sorte qu'on l'appelait le jeune vieillard, ayant avancé dans la vertu au-dessus de son âge. Sa grande réputation attirait déjà beaucoup de solitaires dans son désert, lorsque pour profiter davantage, tant pour lui-même que pour eux, il alla voir saint Antoine, dont la montagne était à quinze journées de là. Le Saint l'entendant frapper à sa porte, l'ouvrit, et il lui demanda qui il était. Il répondit qu'il était Macaire ; et aussitôt le saint vieillard, qui voulait éprouver sa vertu, ferma sa porte et le laissa attendre dehors. Macaire resta jusqu'à ce que saint Antoine, voyant sa patience, lui ouvrit de nouveau, l'embrassa avec amitié, et lui dit qu'il désirait beaucoup le voir, ayant appris sa manière de vivre. Et comme il s'aperçut qu'il était fatigué, il exerça envers lui tous les devoirs de l'hospitalité.

Sur le soir, saint Antoine s'occupa à tremper des feuilles de palmier dont il faisait ses nattes, et saint Macaire le pria de lui en donner pour tremper aussi ; ce qu'il fit même, comme étant plus jeune, en plus grande quantité que lui. Ensuite ils s'assirent et s'entretinrent de ce qui regarde le salut, en travaillant à leurs nattes, qu'ils descendaient par une fenêtre dans la caverne où saint Antoine demeurait ordinairement. Ce Saint y étant entré le lendemain, s'aperçut de la quantité de nattes que Macaire avait faites, et lui baisant les mains, il lui dit : « Voilà des mains où il y a bien de la vertu ».

A son retour à Scété, soit que ce fût dans le même voyage, ou dans quelque autre qu'il fit, ce que ses *Actes* n'expliquent pas, les solitaires vinrent au-devant de lui, et il leur dit qu'il avait vu saint Antoine, et qu'il lui avait dit qu'ils n'avaient point d'église pour célébrer le saint sacrifice. Ils ne lui demandèrent pas d'abord ce que le Saint lui avait répondu, mais on se jeta sur d'autres sujets, et lui ne crut pas devoir leur en dire davantage.

Pour entrer plus dans le détail de ses austérités, il avoua lui-même à Evagre, qui fut son disciple pendant quelque temps, qu'il avait passé vingt ans entiers de sa vie sans manger, ni boire, ni dormir autant qu'il l'aurait voulu. « Car, ajoutait-il, je ne mangeais qu'une certaine quantité de pain, que je pesais ; je mesurais mon eau, et m'appuyant seulement contre la muraille, je prenais comme à la dérobée le peu de sommeil dont je ne pouvais me passer ». Sa règle ordinaire était de ne manger qu'une fois la semaine. Il voulait que ses disciples s'habituassent à une grande mortification ; et le même Evagre racontait que, se trouvant en sa compagnie à l'heure de midi, comme il se sentit brûlé de la soif, il lui demanda la permission de boire de l'eau ; mais il lui répondit : « Contentez-vous, mon fils, d'être à l'ombre ; car à l'heure où nous sommes, il y a beaucoup de personnes qui, voyageant ou sur la terre ou sur la mer, sont privées du soulagement que vous avez ». Ils s'entretinrent là-dessus de la mortification, et le Saint, pour l'encourager, lui rapporta de lui-même ce que nous venons de dire.

Pallade dit au sujet de son abstinence, qu'il est inutile d'en parler, parce que bien qu'elle fût très-grande, elle ne le distinguait pas beaucoup des autres solitaires ; car, dit-il, les moines les moins austères, et qui sont

plus proches des lieux habités, ne sont pas sujets à la gourmandise, et ce vice est encore bien plus inconnu parmi ceux qui sont dans le fond du désert, tant pour la rareté de toutes choses, que pour le zèle divin qui les enflamme et les anime à se surpasser les uns les autres par les différentes austérités qu'ils pratiquent.

Saint Macaire chérissait si fort la mortification et la privation de toutes les commodités de la vie, que deux solitaires l'étant venu visiter, ne trouvèrent dans sa cellule que de l'eau puante. Ils en furent si touchés, qu'ils s'offrirent de le mener à un village pour rétablir ses forces usées. Comme ils le pressèrent pour cela, il leur dit : « Mes frères, savez-vous l'endroit où est le moulin de tel homme de ce village ? » Ils lui dirent que oui. « Et moi aussi je le sais, leur dit-il ; mais savez-vous où est son champ du côté du fleuve ? » — « Oui, mon père », répondirent-ils encore. « Et moi aussi, je le sais ». Il leur disait ceci pour leur montrer que s'il avait voulu chercher ses commodités, il était connu dans le village où ils voulaient le mener : « Mais, conclut-il, je vous remercie de vos offres obligeantes ; je sais pourvoir à mes besoins ».

Il se louait pour la moisson comme faisaient les solitaires de Nitrie, et portait lui-même de Scété aux lieux habités les corbeilles qu'il avait faites. Il se trouva une fois si accablé sous son fardeau, que ne pouvant plus aller en avant, et se trouvant encore éloigné de la rivière, il s'assit à terre et s'adressa à Dieu, en lui disant avec une confiance filiale, comme un enfant qui parle à son père : « Seigneur, vous savez que je n'en puis plus » ; et aussitôt il se trouva sur le bord du fleuve.

Une autre preuve encore de sa grande mortification est que, quand on l'obligeait de prendre quelque soulagement, il tâchait de s'en dédommager par quelque autre genre de pénitence. Ainsi on dit de lui que quand il mangeait avec les solitaires et qu'il s'y rencontrait du vin, il buvait ce qu'on lui présentait, et passait ensuite autant de jours sans boire d'eau qu'il avait bu de coups de vin. Des solitaires qui ignoraient sa coutume s'empressaient de lui en présenter, croyant par là soutenir ses forces ; et il était plus aise d'en recevoir pour avoir ensuite occasion de se mortifier davantage ; mais son disciple s'en étant aperçu, il en instruisit les frères qui n'osèrent plus lui en offrir.

Il paraissait assez sur son visage exténué quelle était la rigueur de son abstinence. Cela venait encore de la crainte de Dieu dont il était pénétré. Aussi dit-il à des solitaires qui lui demandaient pourquoi il était si défait et si faible : « Si vous mettez du bois sur des sarments allumés, il se consume avec eux ; de même, lorsque l'âme est consumée en quelque façon par la crainte de Dieu, le corps doit l'être également ».

Plus ce grand Saint affaiblissait son corps par ses austérités, plus aussi son esprit avait de vigueur et de force pour s'élever à Dieu. Il était sans cesse comme ravi hors de lui-même, et il s'entretenait plus souvent avec Dieu qu'il ne pensait à ce qui se passe sous le ciel. Il avait quarante ans lorsqu'il fut élevé à la dignité du sacerdoce. Il y fut contraint par les pressantes instances que lui en fit l'évêque, qui ne voulut pas que cette lampe demeurât cachée sous le boisseau, et qui espérait se sanctifier lui-même en lui imposant les mains. La sainteté de ce nouveau caractère pénétra si fort son cœur, que pour tâcher d'y répondre davantage, il se dévoua à des austérités toutes nouvelles. Dieu aussi lui donna dès lors le pouvoir de commander aux démons, la grâce de guérir les maladies et l'esprit de prophétie. Nous en donnerons les preuves après avoir dit quelque

chose de son amour pour la retraite et le silence, et de sa charité envers le prochain.

Comme sa réputation lui attirait beaucoup de visites, il trouva moyen de s'en débarrasser en creusant, avec beaucoup de peine, un chemin sous terre depuis sa cellule jusqu'à une caverne qui en était éloignée de la moitié d'un stade. Ainsi, il se dérobait à la vue du monde, lorsqu'il en était trop importuné, en se sauvant par ce chemin dans cette caverne, qui était fort profonde, sans qu'on pût savoir où il était. Un de ses disciples disait depuis, qu'en y allant il avait coutume de faire vingt-quatre oraisons, et autant en revenant.

Il recommandait le silence aux solitaires comme une des vertus les plus essentielles à leur état. Un jour qu'il avait renvoyé l'assemblée des frères, après la célébration du saint sacrifice à l'église qu'on avait bâtie dans Scété depuis son voyage chez saint Antoine, il leur dit : « Fuyez, mes frères ». — « Mais où pouvons-nous fuir ? lui demanda l'un d'entre eux. Y a-t-il quelque lieu plus reculé que ce désert ? » Alors, mettant le doigt sur sa bouche : « C'est là, dit-il, qu'il faut s'enfuir » ; et en même temps il se retira dans sa cellule, ferma la porte et demeura seul.

Pour les prémunir contre les ennuis de la solitude, et les encourager à la garder fidèlement, il leur citait un exemple qui tendait à leur prouver que le démon la redoutait extrêmement. « Une mère, leur disait-il, amena à ma cellule son enfant possédé du démon. Quand cet enfant fut arrivé, il ne voulait pas rester, et disait à sa mère : Levez-vous et allons-nous-en. Et comme elle lui dit qu'elle ne pouvait pas marcher : Eh bien ! lui répondit-il, je vous porterai moi-même. En quoi j'admirai l'adresse malicieuse du démon, qui tâchait de le chasser d'ici ».

On rapporte de lui un trait de douceur qui gagna à Jésus-Christ un prêtre des idoles et plusieurs païens avec lui ; et il se servit de cet exemple pour apprendre aux autres solitaires que quelquefois des paroles insolentes et pleines d'orgueil font que les bons deviennent méchants, au lieu que des paroles humbles et douces changent les méchants et les rendent bons. Il allait de Scété à la montagne de Nitrie, accompagné de son disciple, à qui il dit d'aller devant. Sur quoi on doit observer que c'était assez l'usage des solitaires, lorsqu'ils allaient deux ou trois ensemble, de s'écarter un peu les uns des autres, pour s'empêcher de discourir vainement, ou pour mieux se conserver en la présence de Dieu.

Ce disciple donc l'ayant devancé d'un assez long espace de chemin, rencontra un prêtre idolâtre qui portait un gros bâton à la main, et qui courait comme on faisait dans les bacchanales. Son zèle peu discret le porta à lui crier : « Où cours-tu ainsi, démon ? » L'idolâtre, irrité de cette apostrophe, vint à lui, et le battit si rudement qu'il le laissa à demi mort, après quoi il recommença à courir. Lorsqu'il fut auprès de saint Macaire, le Saint lui dit avec douceur : « Bonjour, bonjour ; je vois que vous prenez beaucoup de peine, et vous devez être bien fatigué ». L'idolâtre, étonné de sa salutation, s'approcha de lui, et lui dit : « Qu'avez-vous trouvé de bon en moi pour me saluer comme vous faites ? » — « Je l'ai fait, lui répondit le saint, parce que j'ai vu que vous étiez épuisé de fatigue et que vous ne preniez pas garde que cela ne vous servirait de rien ». L'idolâtre lui répliqua : « Je suis touché de votre salutation, et je comprends que vous êtes un homme de Dieu. Il n'en est pas de même de ce méchant solitaire que je viens de rencontrer. Il s'est avisé de me dire des injures, mais je les lui ai fait payer chèrement, car je l'ai laissé à demi mort ». Le Saint comprit aussitôt qu'il

parlait de son disciple ; et l'idolâtre se jetant à ses pieds et les embrassant, lui dit, par un effet de la grâce qui avait changé son cœur dans ce moment : « Je ne vous quitterai point que vous ne m'ayez fait moine ». Ils s'en allèrent ensemble au lieu où était son disciple tout meurtri de coups, et ils le portèrent à l'église de la montagne de Nitrie, parce qu'il ne pouvait pas marcher. Les frères de Nitrie furent étrangement surpris de le voir arriver avec ce prêtre idolâtre. Ils lui donnèrent l'habit monastique sur le récit qu'il leur fit de sa conversion et de sa bonne vocation, et plusieurs païens embrassèrent à son exemple la foi chrétienne.

Il ne dédaignait pas d'apprendre la manière de pratiquer la vertu de ceux mêmes qui étaient entrés bien après lui dans la solitude ; et il obligea, un jour, un jeune solitaire appelé Zacharie, de lui dire quel était le devoir d'un moine. Zacharie étonné lui dit : « Hélas, mon père, vous me demandez cela à moi ? » — « Oui, mon fils, lui répondit-il, Dieu veut que je l'apprenne de vous ». Alors le jeune solitaire lui dit : « Il paraît, mon père, que celui-là est véritablement moine, qui se fait violence en tout ».

On rapporte aussi de lui cet acte généreux de charité. Etant venu dans la cellule d'un ermite qui était malade, et qui n'avait quoi que ce soit, il lui demanda ce qu'il souhaitait de manger. Le frère lui dit qu'il eût bien voulu quelque petit gâteau. Il courut aussitôt à Alexandrie pour lui en apporter, et il en revint avec tant de diligence, quoiqu'il n'y eût pas moins de trente lieues à faire, qu'on regarda la chose comme un miracle.

Il agissait envers les frères avec tant de candeur et de simplicité, que quelques-uns lui en firent des reproches dans une rencontre ; mais il leur répondit : « J'ai demandé instamment cette grâce à Dieu pendant douze ans ; pourquoi voudriez-vous m'y faire renoncer ? »

Nous avons dit que Dieu lui avait donné le pouvoir sur les esprits malins ; son histoire nous en fournit plus d'un exemple. Il les chassait des corps des possédés ; il dissipait leurs prestiges ; il les forçait à lui déclarer les tentations dont ils attaquaient les solitaires ; il en était redouté, et il ne les craignait point.

Pallade raconte qu'une femme lui amena son fils, possédé du démon, conduit par deux hommes qui le tenaient lié chacun de son côté. L'esprit malin qui en avait pris possession, le rendait si vorace, qu'il mangeait par jour jusqu'à trois boisseaux de pain, et buvait à proportion, et quand sa mère n'avait pas de quoi fournir à sa faim, il se remplissait des choses les plus sales ; mais ce qu'il y avait encore de plus particulier, c'est que tout ce qu'il mangeait se résolvait en fumée qu'on voyait sortir de son estomac. Sa mère, désolée, supplia le Saint de le guérir par ses prières ; ce qu'il fit. Ensuite il lui demanda combien elle voulait que son fils mangeât par jour, à quoi elle répondit qu'elle désirait qu'il ne mangeât que dix livres. C'est trop, répliqua le Saint ; et il pria de nouveau pour lui, ajoutant à sa prière un jeûne de sept jours, après quoi il le régla à manger trois livres de pain par jour, et à les gagner par son travail.

Le même Saint regardant un soir vers le chemin qui conduisait du lieu de sa retraite à la solitude où demeuraient les autres frères, le démon lui apparut sous la figure d'un homme couvert d'un habit de lin, mais percé de trous, et dans chaque trou il y avait une fiole. Il lui demanda où il allait, et ce que signifiaient toutes ces fioles. « Je vais, lui répondit le fantôme, réveiller les frères, et je leur porte ces potions différentes, afin que si quelqu'un ne veut pas de l'une, je puisse lui en présenter une autre qui lui plaise » ; après quoi il s'en alla. Mais le saint vieillard ne bougea pas de l'endroit, et

attendit, en continuant de regarder sur le chemin, s'il paraîtrait de nouveau. Il revint en effet, et le Saint l'obligea de lui dire s'il avait séduit quelque solitaire. « Tous vos moines sont intraitables, lui dit le démon, ils ne me témoignent que de la dureté ; il n'y en a pas un qui veuille me suivre ». — « Quoi ! dit le Saint, tu n'as donc pas un seul ami ? » — « Il y en a pourtant un, ajouta le démon, qui me croit, et dès qu'il me voit il se tourne comme le vent ». — « Comment appelles-tu celui-là ? » lui demanda le saint. — « C'est Théopempte », dit le démon ; et il disparut aussitôt.

Saint Macaire ne différa pas d'aller chez les solitaires, qui, apprenant sa venue, vinrent au-devant de lui avec des branches de palmier, et préparèrent chacun leurs cellules pour recevoir sa visite. Mais sans s'arrêter beau coup avec eux, il demanda Théopempte, et alla loger dans sa cellule. Il en fut reçu avec de grandes démonstrations de respect et de joie, comme étant le père commun des solitaires, et quand ils furent seuls, le Saint lui dit : « Eh bien, mon frère, comment êtes-vous ? » — « Fort bien, mon père, par le moyen de vos prières », dit Théopempte. — « Mais vos pensées, ajouta le Saint, ne vous font-elles point de peine ? » Théopempte, n'osant avouer la vérité, lui dit que non. « Pour moi, répliqua le Saint, qui ai déjà passé tant d'années dans cette vie austère, et que, comme vous le voyez, tout le monde honore, je ne vous dissimulerai pas que je suis souvent tourmenté par mes pensées ». Théopempte, encouragé par l'humble aveu du Saint, lui répliqua : « Hélas, mon père, je vous confesse que j'en ai aussi qui me font bien de la peine ». Le Saint le voyant disposé par ces paroles à lui manifester l'état de son âme, ajouta qu'il était lui-même tenté par différentes passions ; et Théopempte lui déclara enfin tout ce qu'il désirait apprendre de sa bouche. Il sut aussi qu'il ne jeûnait que jusqu'à trois heures, et lui donna ces règles : Jeûnez jusqu'au soir, occupez-vous au travail, méditez toujours quelques passages de l'Evangile, ou de quelque autre livre de l'Ecriture, et quand le démon vous mettra quelque mauvaise pensée dans l'esprit, regardez toujours en haut par la prière, et jamais en bas, et Dieu viendra bientôt à votre secours. Après qu'il l'eut ainsi instruit de ce qu'il devait faire, il retourna dans sa solitude.

Quelque temps après, le démon lui apparut comme la première fois, et lui répéta qu'il allait réveiller les frères. Il revint ensuite après avoir rôdé autour de leurs cellules pour les tenter, et saint Macaire lui demanda comment ils étaient. « Ils sont, répondit le malin esprit, tous plus durs et plus sauvages ; mais ce qui est pis, c'est que celui qui m'obéissait auparavant est à présent tout changé, je ne sais pourquoi ; non-seulement il refuse de m'écouter, mais il est plus intraitable que les autres, bien loin d'être mon ami comme auparavant ».

L'intrépidité de saint Macaire vis-à-vis des esprits malins était admirable. Elle prouve la grandeur de sa foi et de sa confiance en Jésus-Christ, qui a triomphé de l'enfer, et a lié par sa passion le prince des ténèbres. Il vint une fois à Terenut, et se trouvant surpris par la nuit, il entra dans un sépulcre pour y dormir. Il y avait là plusieurs cadavres de païens, et il en prit un pour lui servir de chevet, comme s'il eût été une botte de joncs[1]. Les démons, piqués de voir son assurance, voulurent lui faire peur. Ils feignirent d'appeler le mort sur lequel il reposait la tête, lui disant : « Une telle, venez avec nous au bain ». Et un autre démon, faisant comme si ce mort répondait de dessous le Saint, dit : « Je ne puis y aller, parce que j'ai un étranger sur moi ». Mais saint Macaire, bien loin de s'effrayer, donna de grands coups de

1. Il est à croire que ces corps étaient des momies : ils pouvaient dès lors servir de chevets.

poing à ce corps, en lui disant : « Lève-toi si tu peux ». Alors les démons jetèrent un grand cri, en disant : « Tu as vaincu » ; et ils s'enfuirent pleins de confusion.

Une autre fois qu'il revenait de grand matin à sa cellule, chargé de feuilles de palmier qu'il avait été quérir au marais, le diable lui apparut, tenant en sa main une faux extrêmement tranchante, dont il s'efforça de le frapper ; mais Dieu lui en ayant ôté le pouvoir, il s'écria : « O Macaire, tu me fais souffrir une violence extrême, voyant que je ne puis te nuire et que la force m'en est ôtée, bien que j'accomplisse plus parfaitement que toi les choses que tu fais ; car si tu jeûnes quelquefois, je ne mange jamais, et si tu veilles quelquefois, jamais le sommeil ne me ferme les paupières. Il n'y a qu'une chose en laquelle je confesse que tu me surmontes ». Sur cela le Saint lui demanda ce que c'était ; il lui répondit : « C'est ton humilité ; c'est cette vertu qui fait que je ne puis rien contre toi ». Le Saint, à ces mots, étendit les mains pour prier, et le démon s'évanouit.

Ce n'était pas sans raison que cet esprit d'orgueil redoutait si fort l'humilité de Macaire ; car ce grand Saint, à qui Dieu avait donné tant d'empire sur lui, qui pratiquait de si grandes austérités, et qui éclatait au milieu des solitaires par ses dons surnaturels et par son éminente vertu, était si éloigné de rechercher les louanges des hommes, et avait une si basse idée de lui-même, que d'une part il se dérobait autant qu'il pouvait aux yeux de ses frères, et il n'employait le don de miracles que Dieu lui avait communiqué, qu'autant qu'il y était forcé par la compassion et la charité, ou que la gloire de Dieu y était intéressée ; et d'ailleurs, il se regardait comme le plus grand pécheur et vivait dans une sainte frayeur des jugements de Dieu : ce qui lui fit avouer en une rencontre, à des solitaires, que ce n'étaient pas tant ses jeûnes qui rendaient son corps si sec et si exténué, que la crainte de Dieu dont il était pénétré.

Dieu l'avait aussi favorisé du don de prophétie. On cite celle qu'il fit de la décadence de l'état monastique dans le désert de Scété, et qui ne fut que trop justifiée par l'événement. Il avait deux disciples, dont l'un demeurait dans une cellule séparée, et l'autre, nommé Jean, était auprès de lui pour le servir dans son grand âge, ou pour rendre à ceux qui le venaient voir les devoirs de l'hospitalité. Le Seigneur l'ayant éclairé sur les sentiments intérieurs de celui-ci, il lui parla en ces termes pour le porter à se corriger : « Ecoutez-moi, mon frère Jean, et recevez avec docilité un avis que je veux vous donner, et qui vous sera d'une grande utilité, si vous voulez en profiter. Vous êtes tenté, et c'est par le démon de l'avarice ; car je l'ai vu. Si vous recevez bien l'avertissement que je vous fais, vous accomplirez avec perfection l'œuvre de Dieu en ce lieu-ci. Vous deviendrez célèbre, et les jugements de Dieu n'approcheront point de vous ; au contraire, si vous ne vous rendez pas à ma remontrance, vous tomberez enfin dans la maladie de Giezi, dont vous avez déjà contracté le péché ».

Le disciple, au lieu de mettre à profit cet avis salutaire, ne pensa pas à s'amender, et ce qui lui avait été prédit arriva ; car le Saint étant mort, Jean fut fait prêtre après lui ; mais le démon, qui avait aveuglé Judas par l'avarice, l'aveugla également jusqu'à faire qu'il s'appropriait ce qui appartenait aux pauvres, et enfin, quinze ou vingt ans après la mort de saint Macaire, il se trouva si couvert de la lèpre qu'on nomme *éléphantiasis*, qu'on ne trouvait pas en tout son corps la largeur d'un doigt qui n'en fût gâté.

Un homme ayant été accusé d'un meurtre, dont il était pourtant inno-

cent, s'enfuit dans sa cellule de peur d'être arrêté et puni comme coupable. Mais ceux qui le poursuivaient y arrivèrent bientôt après, protestant au Saint que s'ils n'emmenaient ce meurtrier pour en faire justice, ils étaient eux-mêmes en danger. L'accusé protestait qu'il était innocent, et la contestation fort vive de part et d'autre ne finissait point. Le Saint, voyant qu'en les laissant disputer davantage il n'avancerait en rien, demanda où l'on avait enterré le mort, et s'y rendit avec ceux qui voulaient emmener l'homme qu'ils accusaient. Là, il mit les genoux en terre et invoqua le nom de Jésus-Christ, après quoi il dit aux assistants : « Le Seigneur fera connaître maintenant si cet homme que vous accusez est coupable ou non ». Alors élevant la voix, il appela le mort par son nom, et lui dit : « Je vous conjure par Jésus-Christ de déclarer si c'est cet homme qu'on accuse qui vous a ôté la vie ». A quoi le mort répondit du fond du sépulcre, d'une voix intelligible, que ce n'était pas lui qui l'avait tué. Tous ceux qui étaient présents, épouvantés d'un si grand miracle, se jetèrent à ses pieds et le prièrent de demander au mort qui était donc l'auteur de ce meurtre ; mais le Saint leur répondit : « C'est ce que je n'ai garde de faire. Il me suffit d'avoir montré l'innocence de l'accusé, sans faire connaître le coupable, qui peut-être se repentira de sa faute, en fera pénitence et sauvera son âme ».

Tels étaient les effets de sa foi vive. Comme il la confirma par des prodiges, il eut aussi le bonheur de la défendre en souffrant courageusement la persécution. Il partagea, avec Macaire d'Alexandrie et d'autres Pères de ces déserts, la gloire d'être relégué dans une île déserte par l'impiété de Luce, que les Ariens avaient placé sur la chaire de saint Marc, dont il était si indigne, et qui parmi ceux de sa secte était un des plus déchaînés contre la divinité de Jésus-Christ.

Enfin cet homme si célèbre par ses prodiges, et qui ne l'était pas moins par ses héroïques vertus, étant à la fin de sa course, les anciens de la montagne de Nitrie lui députèrent des frères pour le prier de les venir voir encore une fois avant qu'il quittât la terre, parce qu'il était trop difficile qu'ils allassent tous à Scété. Sa charité ne put se refuser à leur invitation. Il se rendit auprès d'eux, et tous s'étant rangés autour de lui, les anciens le prièrent de dire quelques paroles d'instruction à tous les frères assemblés. Il ne leur fit pas un long discours; mais il leur dit ces paroles si touchantes et qui montraient qu'il avait conservé jusqu'à la fin de sa vie un sentiment intime de crainte de Dieu dans son cœur : « Pleurons, leur dit-il, mes frères, et que nos larmes ne tarissent point, avant que nous allions en ce lieu, où celles que nous répandrons, si nous n'avons pleuré en cette vie, bien loin d'éteindre le feu qui nous brûlera, ne serviront plutôt qu'à l'enflammer ». Les frères furent si touchés de componction en entendant parler ainsi un homme si saint et en même temps si humble, qu'ils se mirent tous à pleurer, se prosternèrent contre terre et dirent : « Vous qui êtes notre père, nous vous conjurons de prier pour nous ». Il y a apparence qu'il ne vécut pas longtemps après cette visite.

On représente saint Macaire l'Ancien en ermite, priant ou travaillant dans sa cellule ou dans sa caverne : à la voûte est suspendue une lanterne, pour indiquer qu'il cherchait volontiers les antres les plus obscurs dans le but de se dérober à la vue des hommes. Nous avons d'ailleurs parlé plus haut du chemin souterrain qui conduisait de sa cellule à une caverne.

ŒUVRES, RELIQUES ET MONASTÈRE DE SAINT-MACAIRE.

Nous avons de saint Macaire des homélies spirituelles, quelques opuscules et quelques maximes ou apophthegmes, dont les mystiques font beaucoup de cas, et où l'on trouve, dit Feller, toute la substance de la théologie ascétique. La règle insérée dans le recueil de saint Benoît d'Aniane est attribuée avec assez de fondement à l'autre saint Macaire, celui d'Alexandrie, qui devint aussi le père spirituel de cinq mille moines.

Il existe encore au désert de Nitrie, aux environs d'Alexandrie, un monastère du nom de Saint-Macaire.

Ce monastère est très-ancien et fort ruiné. Ses murailles sont très-hautes, l'église très-vaste, et quoiqu'elle ait souffert beaucoup de plusieurs dévastations successives, il est aisé néanmoins d'y reconnaître les traces de son ancienne splendeur. On y voit encore cinq ou six tables d'autel d'un marbre très-précieux.

Le corps de saint Macaire, son fondateur, y repose dans un sépulcre de pierre, environné et fermé d'une grille de fer et couvert avec une châsse qui lui sert de pavillon. Au dire des religieux, plusieurs autres Saints seraient inhumés dans cette église. Cette maison, jadis remplie de solitaires, n'en a plus qu'un petit nombre qu'on appelle moines cophtes ou maronites. Ce qu'il y a de mieux conservé dans le bâtiment qui reste de l'antique édifice, est une tour carrée où l'on entre par un pont-levis. C'est là que les religieux tiennent leurs livres, leurs provisions de chaque jour, et qu'ils se retirent quelquefois pour se mettre à l'abri des cruelles persécutions des Arabes. On voit aussi de pareilles tours dans les trois autres monastères qui sont non loin de celui-là, et dont l'un est sous l'invocation de saint Georges. Les portes de ces couvents, comme celles de celui de saint Macaire, sont recouvertes et protégées par d'épaisses lames de fer.

Le couvent fondé par saint Macaire jouissait de plusieurs priviléges, entre autres de celui-ci : Le patriarche d'Alexandrie, après son ordination, devait aller célébrer la *Liturgie*, comme on parlait alors, sur l'autel de saint Macaire. Il s'y rendait, comme le divin Maître, sur une paisible monture, sur un âne. A son approche, les religieux allaient au-devant de lui ; l'archimandrite du monastère le conduisait, on chantait des psaumes et des hymnes de joie, et on le proclamait solennellement comme à Alexandrie et au Caire. Un autre privilége du monastère, et une autre obligation du patriarche d'Alexandrie, était d'aller demeurer, au moins pendant la majeure partie du Carême, dans le couvent avec les religieux, pour y consacrer ce saint temps au jeûne et à la prière.

Le costume des religieux de saint Macaire consistait en une longue robe de drap bleu, un capuce et un scapulaire noir. Leur tête était couverte d'une grande calotte noire à oreilles. Les religieux qui vinrent à Rome en 1595 étaient encore habillés de cette manière. Il paraît même que les religieux de saint Antoine étaient costumés à peu près, ce qui a fait qu'on les a souvent confondus.

On dit que les religieux du grand monastère de Saint-Macaire sont, en outre, possesseurs de la maison sacrée qu'habitèrent Jésus-Christ, sa sainte Mère et saint Joseph, lorsqu'ils s'enfuirent de Bethléem en Egypte, pour se dérober aux poursuites sanguinaires d'Hérode.

Voyez l'*Histoire des Ordres religieux*, t. Ier, Relig. de saint Macaire.

SAINT MACAIRE D'ALEXANDRIE, ANACHORÈTE

306-394 ou 395. — Papes : Saint Marcel; saint Sirice. — Empereurs : Galère, Constantin, Maxence ; Théodose Ier.

> Quand une fois l'homme connaît pourquoi il a été créé..... aussitôt il apprend à faire pénitence de ses fautes..... Un moine ne se sauvera pas dans l'abondance; s'il ne possède rien, il s'envolera dans le ciel avec la rapidité de l'aigle..... L'abondance de nourriture cause la désobéissance et la mort; la frugalité rend vigilant dans la prière.
>
> *Lettre de saint Macaire à ses moines*, *apud* Dom Ceillier, t. v, p. 598, éd. de 1860.

Saint Macaire d'Alexandrie est appelé le Jeune, pour le distinguer de saint Macaire d'Egypte, surnommé l'Ancien. Il était originaire d'Alexandrie,

où sa profession fut d'abord de vendre des dragées et des fruits ; ce qui n'a pas empêché qu'on ne lui ait aussi donné le titre de *bourgeois* de cette ville. Il n'y demeura pas longtemps ; car le grand amour qu'il avait pour la solitude le porta à se rendre près de saint Antoine, qu'il choisit pour son guide dans les premières années de sa retraite. Ce Saint lui donna l'habit monastique et lui prédit ce qui arriverait dans le cours de sa vie. En effet, Dieu manifesta dès lors au saint abbé, par une merveille évidente, qu'il destinait Macaire à de grandes choses. Saint Antoine avait fait dans une occasion un grand amas de rameaux de palmier pour faire des nattes. Comme ils étaient parfaitement beaux, Macaire le pria de lui en donner quelques-uns. Il lui répondit : « Il est écrit : Vous ne désirerez point le bien de votre prochain ». Mais à peine eut-il achevé ces paroles, que les rameaux devinrent aussi secs que si le feu y eût passé. Saint Antoine, étonné de ce prodige, lui dit : « Je comprends que le Saint-Esprit repose sur vous. Je vous considérerai désormais comme l'héritier des grâces dont Dieu a daigné me favoriser ».

Il se trouva quelque temps après dans sa solitude extrêmement affaibli, sans doute par ses grandes austérités, et le démon, faisant allusion à ces paroles de saint Antoine, lui dit : « Puisque tu as reçu la grâce d'Antoine, que n'en uses-tu pour obtenir de Dieu de la nourriture et des forces, afin que tu puisses marcher dans le chemin que tu as à faire ». Mais il le repoussa par ces paroles : « Le Seigneur est ma force et ma gloire, et quant à toi, n'entreprends pas de tenter son serviteur ». Cela n'empêcha pas que cet esprit de malice ne vînt de nouveau lui tendre un piége. Il prit la figure d'un chameau chargé de vivres, et vint s'arrêter auprès de lui. Macaire soupçonna sans peine que c'était une illusion de sa part. Il se mit en prière, et aussitôt la terre s'ouvrit et engloutit l'animal fantastique.

On rapporte aux premières années de sa profession monastique ce qu'on dit de lui, que pendant quatre mois il alla tous les jours visiter un frère, sans pouvoir lui parler, parce qu'il le trouvait toujours en oraison. Ce qui lui fit dire dans un sentiment d'admiration : « Voilà véritablement un ange de la terre ».

Après avoir reçu et mis à profit les instructions de saint Antoine, il quitta la Thébaïde et vint au désert de Scété. Il fut le premier qui y bâtit un monastère. Il est certain qu'il avait là une cellule et qu'il s'y rencontra souvent avec saint Macaire d'Egypte. Il en eut une aussi en Libye et une autre à Nitrie ; mais son principal séjour fut au désert des Cellules, où il exerça les fonctions du sacerdoce, ayant été fait prêtre peu de temps après l'autre saint Macaire.

Ces différentes cellules étaient plus propres à satisfaire son amour pour la pénitence, qu'à le garantir des injures de l'air ; car les unes étaient sans fenêtres, et il y passait tout le carême assis dans l'obscurité. Une autre était si étroite qu'il ne pouvait s'y étendre de tout son long. Celle de Nitrie était la plus spacieuse, parce qu'il n'y allait que pour recevoir et instruire les étrangers.

Quoique son amour pour le recueillement l'eût fixé davantage au désert des Cellules [1], il ne se passait rien d'extraordinaire dans les déserts voisins,

1. Il y avait dans la basse Egypte trois grands déserts, presque contigus : celui de *Scété*, ainsi appelé d'une ville de ce nom, bâtie sur les confins de la Libye ; celui des *Cellules*, ainsi nommé de la multitude des cellules des solitaires qu'on y voyait ; et un troisième, du côté de l'Occident, auquel la montagne de *Nitrie* donnait son nom. Macaire avait une cellule dans chacun de ces trois déserts. C'était à Nitrie qu'il recevait et instruisait les étrangers ; mais il demeurait communément aux Cellules. Là, chaque anachorète vivait dans une entière séparation de ses frères, dont il ne voyait pas même la cellule, et il ne sortait de la sienne que le samedi et le dimanche, jour où l'on s'assemblait à l'église pour célébrer les saints mys-

surtout dans celui de Nitrie, où on ne l'appelât pour déterminer ce qu'on devait faire ; les anciens de ces déserts agissant tous de concert pour l'avantage spirituel des solitaires de leur dépendance.

Saint Macaire se distingua principalement par sa pénitence, par son attrait pour la solitude et pour l'oraison, et par le pouvoir que Dieu lui donna sur les esprits de ténèbres, et d'autres prodiges qu'il opéra, attestés par ses historiens en leur qualité de témoins oculaires.

Nous avons vu que les différentes cellules qu'il avait, étaient des séjours de mortification plutôt que des logements commodes. Il n'était point d'austérités si grandes, pratiquées par les autres, qu'il ne tentât de les imiter et même de les surpasser. Ayant appris qu'un solitaire ne mangeait qu'une livre de pain par jour, il eut la pensée, pour mieux mortifier son appétit, de rompre son pain en petits morceaux, qu'il mit dans une bouteille de terre, et de ne manger que ce qu'il en pouvait prendre avec les doigts, ce qu'il pratiqua l'espace de trois ans, non sans en souffrir beaucoup ; car, outre la peine qu'il avait à retirer ces petits morceaux, il ne mangeait tout au plus que cinq onces de pain par jour, et ne buvait de l'eau qu'à proportion.

On remarque encore que durant toute une année il ne consuma qu'une petite cruche d'huile. Il passait aussi quelquefois le jour sans prendre aucune nourriture, quoiqu'il travaillât beaucoup.

On lui dit qu'à Tabennes les disciples de saint Pacôme ne mangeaient rien de cuit pendant le Carême, et il voulut faire la même chose durant sept ans, ne se nourrissant que d'herbes crues ou de légumes trempés seulement dans l'eau froide. Mais sa ferveur le porta à aller reconnaître par lui-même la discipline de Tabennes, soit pour mieux s'instruire et s'édifier, soit pour y vivre confondu parmi tant d'austères religieux, et se dérober par là à la vénération qu'on avait pour lui à Nitrie et aux Cellules.

Le trajet de là à Tabennes était très-long. Il fallait traverser des déserts fort vastes, non sans souffrir extrêmement. Mais cette difficulté ne l'arrêta pas. Il quitta son habit pour n'être pas connu et prit un costume d'artisan. Il marcha pendant quinze jours dans ces solitudes affreuses jusque dans la Haute-Thébaïde, où il se présenta à la porte du monastère de saint Pacôme, qu'il pria humblement de le recevoir au nombre de ses religieux. Le saint abbé, à qui Dieu ne le fit pas connaître alors, quoiqu'il l'éclairât dans beaucoup d'autres rencontres d'une lumière prophétique, bien loin d'acquiescer à sa demande, lui dit qu'il était trop âgé pour soutenir le poids des austérités de sa règle ; qu'il fallait y être exercé de bonne heure ; et que s'il l'entreprenait, il serait tenté d'impatience dans les travaux dont on le surchargerait, ce qui le porterait au murmure, et qu'enfin, au lieu de persévérer, il quitterait tout, mécontent du monastère, et l'irait décrier ailleurs.

Ce refus ne le rebuta pas. Il persévéra pendant sept jours dans la même demande, quoiqu'il ne reçût du Saint que la même réponse, et fut tout ce temps-là sans manger. Enfin il lui dit : « Je vous conjure, mon Père, de me recevoir, et si je ne jeûne pas et ne fais pas la même chose que les autres, je consens que vous me renvoyiez ». Saint Pacôme, touché de sa persévérance, en parla aux autres frères, qui, selon Pallade, étaient au nombre de mille quatre cents, et qui conclurent à l'admettre.

tères et pour participer au corps et au sang de Jésus-Christ. Si quelqu'un était absent, on jugeait qu'il était malade, et tous les autres l'allaient visiter. Lorsqu'un étranger voulait se fixer parmi eux, chacun lui offrait sa cellule, étant dans la disposition d'en bâtir une autre pour lui-même. Tous les frères s'occupaient du travail des mains, qui consistait à faire des paniers et des nattes. Jamais ils ne perdaient de vue la présence de Dieu ; et le profond silence qui régnait dans tout le désert ne contribuait pas peu à nourrir et à exciter la ferveur de leur oraison.

Ceci arriva peu de temps avant le Carême, et saint Macaire, attentif à tout ce qui se pratiquait pour le faire servir à son avancement spirituel, remarqua que les religieux, suivant chacun l'ardeur qu'ils avaient pour la pénitence, s'étaient proposé, les uns de ne manger que le soir durant la sainte quarantaine, les autres une fois en deux jours, et les autres après cinq jours. Il observa encore que quelques-uns, après être demeurés assis tout le jour occupés à leur travail, passaient toute la nuit debout.

Ces exemples de mortification animèrent tellement sa ferveur, qu'il fit tremper une grande quantité de feuilles de palmier pour son travail et se retira dans un coin où il se tint debout tout le Carême, sans jamais s'asseoir ni même s'appuyer, sans prendre un morceau de pain, mais seulement le dimanche quelques feuilles de choux toutes crues, et en si petite quantité, qu'il les mangeait plutôt pour éviter la tentation de vanité que pour se nourrir. Il garda pendant tout ce temps un rigoureux silence, et lorsqu'il était contraint de sortir, il retournait aussitôt à son travail, conservant toujours son esprit et son cœur élevés vers Dieu.

Saint Pacôme, occupé au gouvernement général de l'Ordre, ne s'était pas aperçu de la façon dont il avait vécu. Mais les autres religieux, et surtout ceux qui étaient les plus austères, y avaient pris garde, et ils en furent si frappés, qu'ils en portèrent leurs plaintes à leur abbé, disant qu'il avait amené un homme qui vivait comme s'il n'était qu'un pur esprit, sans chair et sans os, et qui semblait n'être venu chez eux que pour les condamner. Ils le prièrent en conséquence de le congédier, et avouèrent que s'il demeurait davantage, ils ne pouvaient plus eux-mêmes y tenir.

Le saint abbé s'informa sur ces plaintes du détail de sa conduite. Il en fut tout étonné ; il comprit qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cet inconnu et qu'il n'en était pas à commencer les travaux de la vie religieuse. Il ne leur en dit pourtant rien ; mais il eut recours à la prière, pour obtenir de Dieu qu'il le lui fît connaître. Il lui fut révélé que c'était Macaire, dont la réputation était répandue dans tous les déserts. Après qu'il eut fini son oraison, il alla droit à lui, le prit par la main, le conduisit à la chapelle où était l'autel, et l'embrassant tendrement, il lui parla ainsi : « C'est donc vous, ô vénérable vieillard ? Vous êtes Macaire, et vous me l'avez caché. Il y a longtemps que j'ai entendu parler de vous et que je désirais vous voir. Je vous dois des actions de grâces d'avoir humilié mes enfants. Vous leur avez ôté par votre exemple tout sujet de s'enfler de vanité et d'avoir des sentiments trop avantageux d'eux-mêmes à cause de leurs austérités. Retournez, je vous supplie, à votre solitude, et priez pour nous ».

Cet homme insatiable de pénitences se proposa un jour de combattre le sommeil, pour éprouver s'il pourrait le surmonter. Il le racontait depuis à Pallade, et lui disait : « Je passai pour cela vingt jours et autant de nuits à découvert ; étant brûlé durant le jour par la chaleur, et transi par le froid durant la nuit. Mais au bout de ce temps je fus obligé de me jeter promptement dans une cellule, où je m'endormis, sans quoi je serais tombé en défaillance ».

L'ennemi du salut lui donna, dans une autre rencontre, par des tentations contre la pureté dont il l'assiégea, l'occasion de pratiquer une mortification terrible. Il alla au marais de Scété s'exposer nu aux moucherons, dont les aiguillons dans cet endroit sont si pénétrants, que la peau même des sangliers n'est pas à l'épreuve de leurs piqûres. Il pratiqua cette pénitence durant six mois, et ces insectes couvrirent son corps de tant de pustules et d'ampoules, que quand il revint à sa cellule on ne put

le reconnaître qu'au son de sa voix, et que plusieurs crurent qu'il avait la lèpre.

Un autre acte de mortification, bien moindre que celui-là, et que Pallade rapporte, nous fait connaître en même temps combien les religieux qu'il avait sous sa discipline étaient fidèles à sacrifier à Dieu les satisfactions des sens. C'est ici un exemple des plus édifiants et qui mérite d'être rapporté, quoiqu'il soit commun au Père et aux disciples.

Saint Macaire eut l'envie une fois de manger des raisins. Il le fit connaître, et on lui en apporta aussitôt une grappe toute fraîche ; mais, quand il la vit, il voulut s'en priver, et joignant la charité à l'abstinence, il la fit porter à un frère qu'il croyait en avoir plus besoin que lui, parce qu'il ne jouissait pas d'une grande santé. Celui-ci témoigna d'abord de la joie de ce présent, qui lui était envoyé par un si saint homme ; mais quoiqu'il eût bien désiré d'en manger, il en fit le sacrifice à Dieu, à qui il rendit des actions de grâces, et la porta à un autre, qui également mortifié et charitable n'y toucha point, et la porta aussi à un troisième qui en fit de même. Enfin cette grappe de raisin fut ainsi portée de main en main dans toutes les cellules du désert, qui étaient en grand nombre et assez éloignées les unes des autres, jusqu'à ce que le dernier à qui elle fut offerte, l'envoya à saint Macaire comme un présent qui lui serait agréable, ignorant qu'il l'avait reçu avant tous les autres.

Le Saint reconnut d'abord la grappe, mais il voulut mieux s'en assurer ; et quand il apprit qu'elle avait passé par toutes les cellules sans qu'aucun frère y eût touché, il conçut une grande joie et remercia Dieu de voir tant de mortification et de charité dans ces saints solitaires. Il ne voulut pas non plus la manger, et cela lui servit de motif de pratiquer les exercices de la vie spirituelle avec une ardeur nouvelle.

Cet homme de pénitence était aussi un grand homme d'oraison, l'une conduisant à l'autre. Mais l'ordre qu'il gardait dans ses exercices était très-propre à lui en obtenir de Dieu le précieux don. Il distribuait la journée en trois temps, dont l'un était employé à différentes heures, à la prière et à la contemplation, et il ne faisait pas moins de cent oraisons par jour. Il passait l'autre partie du temps au travail des mains, et la troisième à exercer la charité envers les frères, leur donnant les avis et les instructions dont ils avaient besoin.

En partageant le temps entre ces différents exercices, on peut dire qu'il ne perdait point Dieu de vue, soit qu'il priât, soit qu'il agît, conservant dans une grande paix la pureté de son âme par la pureté d'intention qui sanctifiait ses œuvres, et ayant toujours le cœur élevé vers Dieu, quelque chose qu'il fît. Il y avait d'autres solitaires qui faisaient un plus grand nombre d'oraisons que lui. Les uns en faisaient trois cents, d'autres en faisaient jusqu'à sept cents. Pour lui, il suivait l'attrait que Dieu lui avait donné, en mêlant la vie active avec la contemplative, et il n'était point jaloux que d'autres fissent plus d'oraisons que lui. On peut même dire, avec un savant historien, que la ferveur des siennes compensait bien ce défaut.

C'était dans des oraisons sublimes que ce Saint puisait des lumières extraordinaires, soit pour distinguer les véritables révélations des illusions du démon ; soit pour pénétrer dans les secrets des consciences des frères, et de ceux qui s'adressaient à lui. Le démon vint une fois frapper à la porte de sa cellule et lui dit : « Levez-vous, abbé Macaire, et allons avec les frères faire la prière de la nuit ». Mais, dit Rufin qui rapporte ceci, « le Saint, qui était rempli de Dieu, connut aussitôt l'artifice du démon et lui répondit : O esprit de mensonge et ennemi de toute vérité, qu'y a-t-il de commun entre

toi et cette assemblée de Saints? » — « Tu ignores donc, ô Macaire, lui répondit le démon, que jamais les solitaires ne s'assemblent pour la prière, sans que nous nous y trouvions? Viens-y seulement, et tu verras nos œuvres ». — « Esprit impur, répliqua le Saint, Dieu veuille réprimer ta malice et dompter ta puissance! »

Il se mit ensuite en oraison et pria le Seigneur de lui faire connaître si ce dont le démon se vantait était véritable. Puis il s'en alla à l'assemblée où les frères faisaient l'office durant la nuit, et renouvela la même prière à Dieu. Alors il vit comme de petits enfants éthiopiens extrêmement laids, répandus dans toute l'église, qui couraient de tous côtés, et avec tant de vitesse qu'on eût dit qu'ils avaient des ailes.

Or, c'était la coutume des solitaires que dans la prière, tous les frères étant assis, il y en avait un qui récitait un psaume et les autres qui l'écoutaient et répondaient à chaque verset. Ces petits éthiopiens courant deçà et delà, faisaient diverses malices à ceux qui étaient assis. Ils fermaient les paupières aux uns, qui s'endormaient aussitôt; ils en faisaient bâiller d'autres en leur mettant le doigt dans la bouche. Ensuite, lorsque le psaume était achevé, les frères se prosternant à terre, selon l'usage, pour faire oraison, ils couraient à l'entour d'eux, paraissant à l'un sous la figure d'une femme, à un autre comme bâtissant quelque maison ou portant quelque chose, et enfin à d'autres en d'autres manières; ce qui faisait que ces solitaires roulaient dans leur esprit tout ce que les démons leur représentaient en se jouant.

Mais ils ne réussissaient pas de même envers tous; car voulant s'approcher de quelques-uns, ils en étaient si vivement repoussés, qu'ils tombaient par terre, et ne pouvaient après cela ni demeurer debout, ni repasser auprès d'eux; au lieu qu'ils marchaient sur la tête et sur le dos de quelques autres frères dont la dévotion était faible, et se moquaient d'eux parce qu'ils n'étaient pas attentifs à leur oraison.

Saint Macaire voyant cela, jeta un profond soupir, et dit à Dieu en répandant beaucoup de larmes: « Considérez, Seigneur, comme le démon nous tend des piéges. Faites-lui entendre votre voix puissante, et les effets de votre colère. Levez-vous, afin que vos ennemis soient dissipés et s'enfuient devant votre face, puisque vous voyez comment ils remplissent nos âmes d'illusions ».

Cependant la prière étant achevée, le Saint voulut approfondir davantage la vérité, et appela en particulier les uns après les autres ceux des frères à qui il avait remarqué que les démons avaient apparu sous diverses formes, et il leur demanda si pendant la prière ils n'avaient pas pensé à des bâtiments, à des voyages ou à d'autres choses semblables. Ils lui en firent l'aveu, et il connut alors que les vaines pensées qui nous viennent à l'esprit dans l'oraison, sont, la plupart du temps, causées par l'illusion des démons, repoussés par ceux qui veillent avec soin sur eux-mêmes; « parce que, ajoute Rufin, une âme qui est unie à Dieu et qui dans le temps de l'oraison a une attention particulière vers lui, ne peut souffrir que rien d'étranger ni rien d'inutile entre dans elle pour l'en détourner ».

Si saint Macaire fut grand par l'éminence de ses oraisons et de ses lumières surnaturelles, il ne le fut pas moins par le don des miracles, et il ne le céda pas en cela au célèbre Macaire d'Egypte, que les historiens nous représentent comme le thaumaturge de son temps. Nous avons dit quel était le pouvoir que Dieu lui avait donné sur les démons. Il délivra un si grand nombre d'énergumènes par sa parole accompagnée d'une foi vive, que l'historien de sa vie dit qu'il serait bien difficile de les compter.

On peut voir dans la vie de Macaire l'Ancien quelques circonstances de la vie de Macaire d'Alexandrie qui sont communes aux deux saints solitaires. Enfin, saint Macaire d'Alexandrie, après avoir passé au moins soixante ans dans la solitude, termina par sa mort (394 ou 395 d'après Tillemont), une vie de sainteté et de prodiges, et laissa après lui, avec le souvenir de ses vertus, la mémoire d'un des plus célèbres solitaires qui ait sanctifié les déserts par son amour pour Dieu et par la pratique d'une sévère pénitence.

On représente saint Macaire le *Jeune :* 1° avec le sac ou cabas dont il se servait pour transporter du sable et ainsi mater son corps par la fatigue ; 2° près de lui une lionne lui apportant son lionceau qui est aveugle. Le saint homme lui rend la vue, et le lendemain, la mère reconnaissante lui apporte une peau de bélier. L'homme de Dieu accepte le présent à condition qu'à l'avenir elle ne fera plus de mal aux pauvres gens de la campagne. Cette peau de bélier passa plus tard, dit-on, entre les mains de sainte Mélanie ; 3° entouré d'un grand nombre d'autres animaux féroces, pour exprimer qu'il s'enfonça très-avant dans le désert ; 4° portant une fiole suspendue à son cou. Cette fiole contenait l'huile bénite avec laquelle il faisait une onction sur ceux qui étaient possédés du démon, pour les délivrer [1].

SAINT MAXIME OU MÊME, ABBÉ DE LIMOURS,

MARTYR

583-625. — Papes : Pélage II ; Honoré Ier. — Rois : Gontran, Chilpéric Ier, Childebert II ; Clotaire II.

> Le monde ne trouve de charmes que dans les romans, les chansons, les théâtres, les intrigues. Il est bon de lui montrer l'exemple d'un homme qui, s'élevant au-dessus de la sphère des jouissances grossières, a trouvé un bonheur parfait en s'éloignant de la beauté terrestre, en la regardant même comme un obstacle à la paix de l'âme.

Saint Maxime, ou *Même*, naquit au territoire de Caturcum (Cahors), dans un bourg appelé Margarita. Dès l'âge de sept ans, il fuyait la maison paternelle pour aller s'instruire près de l'évêque Didier qui le garda dix ans.

Il se distingua tellement par ses connaissances et ses bonnes mœurs que, quoique très-jeune encore, il fut élu conseiller de sa ville natale. Or, un jour

1. Cette vie a été principalement écrite par Pallade, dans son *Histoire lausiaque*, ainsi nommée, parce qu'il la dédia au préfet Lausius, où il est aussi parlé de quelques autres Macaire, qu'il ne faut pas confondre avec ceux-ci. On attribue à saint Macaire d'Alexandrie les règles des moines divisées en trente chapitres, que nous avons dans la nouvelle collection des règles.

La règle dite *de saint Macaire* est attribuée à celui d'Alexandrie, dans le code des règles imprimé sous le titre de *Codex Regularum, collectus a S. Benedicto Anianensi, auctus a Luca Holstenio, Romæ*, 1661, 2 vol. in-4°. Saint Jérôme paraît en avoir copié quelque chose dans sa lettre à Rusticus. Il y a une autre règle, sous le nom des deux Macaire ; de Sérapion (d'Arsinoë ou de Nitrie), de Paphnuce de Rubale (prêtre de Scété), et de trente-quatre autres abbés. On la trouve dans la *Concordia Regularum, auctore S. Benedicto Anianensi Abbate, edita ab Hugone Menardo, Monacho S. Benedicti*. Paris, 1638, in-4°. Il est probable qu'elle fut composée d'après la vie et les exemples de ces saints solitaires. Elle porte que les frères jeûneront tous les jours, excepté les dimanches et le temps pascal ; qu'ils vivront dans la plus exacte pauvreté, uniquement occupés de la prière et du travail des mains ; qu'ils regarderont l'hospitalité comme un devoir indispensable ; et qu'ils observeront un silence rigoureux avec les étrangers, la liberté de parler n'étant accordée qu'à celui qui reçoit les hôtes. *Concord. Regul.*, c. LX, p. 809, *edit. Menardi.*

un homme très-distingué, du nom de Béraldus, alla trouver le père de Maxime et lui dit : « J'ai appris que vous avez un fils qui est très-beau, je voudrais bien le voir ». Il y a de cela 1200 ans : dans ce temps-là, comme longtemps avant et après saint Maxime, quand un jeune homme ou une jeune personne devait se marier, le choix était fait par les parents. Cette coutume a un bon côté, en ce que généralement le choix des parents est beaucoup plus calme et plus impartial que celui des jeunes amants ; tandis que ceux-ci, oubliant qu'il s'agit de s'unir pour la vie, quelquefois pour une très-longue vie, ne sont mus trop souvent dans un choix si important que par une passion éphémère, dont la flamme et l'entraînement ne durent d'ordinaire que peu de jours. Béraldus, après avoir vu Maxime, dit à son père : Votre fils est vraiment un très-beau et très-aimable jeune homme. Si vous le voulez, je lui donnerai ma fille Hébrilde en mariage, avec une riche dot. Là-dessus la mère de Maxime reprit : J'espère que notre fils ne se mariera pas. Alors le père de Maxime donna à sa femme un soufflet en s'écriant : Cela n'est pas vrai ! — Maxime, en voyant que son père voulait le forcer à se marier, eut une grande peur, et pendant la nuit il se réfugia auprès de l'évêque qui l'avait élevé. Celui-ci l'accueillit avec bonté, et lui promit aide et protection.

Mais Maxime ne se crut pas assez en sûreté. De grand matin, il alla trouver un ami chrétien, et lui demanda conseil, en lui déclarant qu'il préférerait au joug du mariage et aux servitudes du monde la solitude et la compagnie des animaux sauvages. Son ami se décida aussitôt à partager avec lui ce genre de vie, et ils s'enfuirent sans délai dans un désert où se trouvaient déjà d'autres solitaires. Maxime se bâtit une cellule pour y consacrer sa vie à Dieu ; l'autre retourna chez lui. Maxime passa sa vie dans les jeûnes, les prières et les veilles; il chantait fréquemment des psaumes et des cantiques. Alors le démon, voyant qu'il n'en pouvait pas venir à bout avec Maxime, se tourna vers son père, et voici comment il s'y prit. Une nuit il lui apparut sous la forme d'un ange et lui dit : Ecoutez sans crainte ce que je vais vous dire : Votre fils Maxime est près de la rivière de l'Olt, en un lieu appelé Roches-Creuses, au désert. Levez-vous dès la pointe du jour et allez le chercher.

Le père monta donc à cheval de grand matin et se mit en route avec ses chasseurs, comme s'il se fût agi d'aller chasser l'ours. Ils trouvèrent en effet Maxime au lieu indiqué ; ils lui lièrent les pieds et les mains et l'emmenèrent prisonnier comme un malfaiteur. Arrivés à la maison paternelle, ils le jetèrent dans un cachot improvisé, et l'y tinrent enfermé, « pour lui apprendre », disait le père, « à s'apprivoiser ».

Cependant Béraldus, qui n'avait pas encore renoncé à l'espoir de devenir le beau-père de Maxime, et qui y tenait beaucoup, se réjouissait fort, et pour faire éclater sa joie, il donna un grand festin. Maxime fut tiré de sa prison, vêtu magnifiquement et amené dans la salle du festin. Là son père lui dit : Prends l'anneau des fiançailles des mains de Béraldus, et mets-le à la main de sa fille, comme un gage de votre future union. Maxime s'y refusa. Alors son père s'écria en colère : Vite, dépêche-toi ! — Maxime fut inébranlable. Son père le frappa avec un bâton. Maxime prit enfin l'anneau et le mit au doigt d'Hébrilde, en disant : Je me donne à vous, et je vous accepte comme ma fiancée en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Huit jours après, Béraldus convoqua ses parents et ses amis à la noce. Maxime était plongé dans la tristesse ; il rencontra un pieux pèlerin, auquel il demanda conseil, en lui disant qu'on voulait le forcer au mariage, tandis

qu'il eût préféré consacrer sa vie au Seigneur, dans la solitude. Le pèlerin l'engagea à venir avec lui : aussitôt Maxime quitta son père, sa mère, ses biens et sa fiancée, et partit pour consacrer toute son existence à Dieu, seul objet de son amour.

Les deux voyageurs se dirigèrent vers Limoges pour implorer la protection de saint Martial. La nuit même de ce jour, Maxime eut en son sommeil une vision. Un ange lui apparut, et lui dit d'aller à Vienne où il apprendrait ce qu'il aurait à faire. Les deux pèlerins se remirent donc en route. Chemin faisant, ils rencontrèrent un religieux de la juridiction de l'évêque Paschase; ce moine, voyant leur extérieur modeste et pieux, les interrogea avec bonté et promit qu'il ferait part de leurs intentions au prélat. Le lendemain Paschase les fit appeler : « D'où êtes-vous, mes frères », leur demanda-t-il, « où voulez-vous aller, que cherchez-vous ? » Maxime lui dit qu'il était né aux environs de Caturcum (Cahors), et lui raconta pour quelle cause il avait abandonné sa patrie et sa famille, dans l'espoir de trouver une retraite où il pût servir Dieu dans la paix. L'évêque lui dit alors de se rendre au monastère avec ses religieux ; mais aussitôt Maxime, par affection pour son compagnon de voyage, lui répondit : « Que ferai-je de mon frère Magnence? — Puisqu'il en est ainsi », repartit l'évêque, « allez en paix, je ne vous connais pas ».

Après ce refus, ils sortirent de la ville et Maxime eut une seconde vision ; l'ange lui dit : « Maxime, levez-vous et allez au monastère de Saint-Jean de Limours, où l'abbé Sabas commande, sous la juridiction du roi Clotaire, et là, accomplissez ce que le Seigneur vous ordonne ». Il alla donc trouver l'abbé et lui donna sur sa vie les détails que nous connaissons. Sabas l'envoya alors travailler avec ses religieux ainsi que Magnence, et leur donna le lendemain la tonsure monacale en présence de la communauté. Le jour suivant, pendant que Maxime était au travail avec les autres religieux, une laie, prête à mettre bas, sortit d'un épais fourré et, venant aux pieds du Saint, les lui lécha avec respect. Celui-ci lui donna une partie du pain qu'il avait près de lui, et dit à cette bête : « Puisque tu manges notre nourriture, va porter ton fruit au monastère », et le jour suivant la laie vint retrouver le serviteur de Dieu accompagnée de sept petits ; l'abbé en confia la garde à un frère.

L'évêque Paschase, ayant entendu raconter ce fait prodigieux, vint au monastère et demanda le religieux qui avait opéré ce miracle ; on lui présenta Maxime qu'il ordonna prêtre peu de temps après ; les religieux en conçurent une grande joie et lui conférent aussitôt une part dans l'administration du monastère. Bientôt, l'abbé étant mort, Maxime fut élu en sa place.

L'intendant de Clotaire, Eldebode, l'ayant appris, le mande près de lui pour l'interroger. « Mon frère », dit le Saint à l'envoyé, « allez dire à votre maître qu'il vienne ici, qu'il reçoive notre bénédiction, et nous répondrons à ses demandes ; car il ne nous convient pas de sortir de notre monastère. L'intendant irrité envoya un second messager, mais en vain. Enfin il arriva lui-même et accabla l'abbé de reproches violents et injustes ; il le menaça de mort, et déjà il s'apprêtait à le frapper avec un bâton, lorsque sa main fut aussitôt paralysée et ses yeux frappés d'aveuglement. Honteux et n'osant prier Maxime lui-même de le guérir, il alla, avec son conseiller Elduin, supplier Magnence d'intercéder pour lui. Le serviteur de Dieu ne voulut point l'entendre.

Eldebode retourna chez lui plein de fureur contre Maxime et Magnence; mais il ne put si tôt réaliser ses menaces, ni cacher sa confusion, suite de son

châtiment. Les gens de sa maison vinrent insulter les moines et leur reprocher le malheur de leur maître, leur assurant qu'ils en tireraient une vengeance éclatante. On engagea alors Maxime à se mettre en sûreté; mais il répondit qu'il irait sur la place publique faire connaître à ces furieux les ordres de Dieu. Quand il parut, tous lui demandèrent pourquoi il avait ainsi traité leur maître ; Maxime répondit qu'il avait été frappé d'aveuglement parce qu'il persécutait les serviteurs de Dieu. Aussitôt l'un des plus proches s'avance pour le saisir, disant : « Cherche maintenant où est celui qui t'enlèvera de mes mains. — Celui-là est ici présent », dit Maxime, « qui peut m'arracher de tes mains ». Et comme le scélérat tirait son glaive pour en frapper le saint abbé, le glaive s'échappe de ses mains et une force invincible le renverse ; une nuée lumineuse descend des cieux sur Maxime, et tous ceux qui le menacent de mort deviennent aveugles. Le Saint leur prêche alors la pénitence et leur donne des avis salutaires, et priant pour eux, il obtient leur guérison ; tous recouvrèrent la vue, excepté celui qui avait voulu attenter à sa vie. Mais le démon, jaloux de cette victoire, inspire à l'un d'eux de lui donner un coup de lance, et Maxime, frappé au côté, s'affaisse sur lui-même en disant : « Gontran, vous avez mal fait, pourquoi me percer de votre lance ? » Le corps de Gontran fut à l'instant même tout couvert de blessures, et il mourut trois jours après rongé par les vers.

Les religieux, après avoir relevé saint Maxime, le portèrent en pleurant au monastère. L'ange du Seigneur lui apparut et lui dit que le lendemain, saint Michel, accompagné d'une multitude d'esprits bienheureux, viendrait le chercher pour le conduire au ciel et lui donner la récompense due à ses bonnes œuvres et à son martyre. Ceux qui assistaient le malade entendirent les paroles de l'archange qui prédit encore que Magnence serait abbé après le saint moribond. Le jour suivant, Maxime appela ses religieux et fit mettre du vin dans une coupe, puis il le bénit et, rendant grâces à Dieu, il en but et le donna à boire à tous ses religieux en signe de charité ; il demanda humblement pardon à ceux qu'il avait offensés, et leur fit ses adieux en les embrassant. L'évêque de la province d'Auvergne, Augustin, et l'archevêque de Vienne, Paschase, étaient présents au trépas du bienheureux. Parmi ceux qui entouraient le lit de mort, cinq malades furent guéris miraculeusement. Le saint abbé, ayant entendu les chants des anges qui venaient pour l'introduire au ciel, dit aux assistants : « Je vous prie, mes pères et mes frères, de me recevoir en votre charité et de m'accompagner du secours de vos prières ». Puis, ayant fait le signe de la croix, il s'endormit dans le Seigneur, le 27 janvier de l'an 625 ».

Cf. *Acta Sanctorum*, 2 janvier.

SAINT VINCENTIEN OU VIANCE, PALEFRENIER

VIIe siècle.

La main des pauvres transporte au ciel, dans les trésors de Dieu, les vêtements que nous leur donnons.

(*Paroles de saint Viance, qui aimait surtout à vêtir les membres nus de Jésus-Christ.*)

Saint Viance naquit vers l'an 620 ou 623, en Anjou, dans un bourg appelé *Nantogilum* ou *Nantiniacum*[1] sur les bords de l'Oudon. Son père, Vincentius, et sa mère Mageldis, plus riches en vertu qu'en biens de la terre, étaient serfs d'un seigneur nommé Beraldus, duc d'Aquitaine. Ce jeune enfant fut élevé avec tous les soins et toute la sollicitude que l'on pouvait attendre de ses pieux parents ; arrivé à sa deuxième année, il reçut le baptême et donna dès lors les plus belles espérances de vertu et de sainteté, en sorte qu'on pouvait lui appliquer ces paroles du prophète : « C'est de la bouche des enfants et de ceux qui sont à la mamelle qu'est sortie la louange de Dieu ». Ce bonheur ne devait pas durer. A peine âgé de dix ans, Viance perdit son père et sa mère. La divine Providence lui donna d'autres protecteurs : ce fut le duc d'Aquitaine, qui, touché de compassion pour le jeune orphelin et charmé des grâces de l'enfant, lui voua dès lors toute son affection, et, le pressant tendrement entre ses bras, le traita désormais comme son fils. Vers 630. Le jeune Viance fut aussitôt admis à suivre avec Barontus, fils du duc, les leçons du diacre Hérimbert, qui nous a transmis la vie de son élève. A l'école de son vertueux précepteur, il fit de rapides progrès dans les lettres humaines et divines ; ses qualités supérieures et ses rares talents intellectuels lui acquirent bientôt l'admiration de tous ; il n'était encore qu'un enfant et il avait déjà la maturité d'un vieillard.

Beraldus, obligé d'aller à Cahors, une des villes de son gouvernement, se fit accompagner de sa famille et des principaux officiers de sa maison ; le jeune Viance fut du voyage.

Le duc fut reçu avec honneur par l'évêque saint Didier, qui l'invita à sa table. Pendant le repas, son pupille fut chargé de faire la lecture ; il s'en acquitta avec tant de grâce et d'aisance que le saint prélat conjura le duc de lui laisser, pour l'attacher à son Eglise, un sujet si plein d'espérance. Beraldus céda aux instances de Didier, malgré l'opposition de son fils et de son épouse, et son jeune protégé passa sous la juridiction de l'évêque. Il fut aussitôt admis à l'école épiscopale de Cahors, où il se distingua comme il l'avait déjà fait sous la conduite du diacre Hérimbert, et reçut l'ordre de lecteur.

Jusqu'ici, Viance n'a vu, pour ainsi dire, que le beau côté de la vie ; jusqu'à la mort de Beraldus, il vécut heureux sous la protection toute particulière de la Providence. La mort du duc fut le commencement de la vie crucifiée de notre Saint ; car aussitôt Barontus réclama Viance en vertu des droits qu'il possédait sur lui, et pour le maintien desquels il avait autrefois protesté. L'évêque et son élève se résignèrent en présence de la force, non sans verser des larmes, car tous deux pressentaient que l'épreuve serait dure

1. Probablement Andigné de Segré.

et difficile pour celui qui allait tomber aux mains d'un barbare cruel et capricieux.

Viance prit le chemin du château, et, étouffant dans son cœur les répulsions de la nature, il se jeta aux pieds du duc et lui demanda humblement ses ordres. Sans autre préambule, ce seigneur, peu touché de cet acte de soumission et d'humilité, lui assigna pour emploi la surveillance des esclaves employés au service des écuries, dont les principales se trouvaient à *Nantiniacum*, en Anjou, quoique le duc demeurât alors à Poitiers. Viance se rendit donc au pays qui l'avait vu naître pour y remplir son office ; il y mit tous ses soins. Après avoir vaqué à ses devoirs indispensables, il allait puiser dans la prière et les pieuses lectures la force de supporter les ennuis et les persécutions de ce triste exil. Lui, qui était la charité, la patience, la douceur même, eut à supporter les injures, les moqueries, et même les coups soit de la part de son maître violent et capricieux, soit de la part des esclaves attachés au même service que lui et qui avaient ordre de ne point l'épargner ; et ils le maltraitaient d'autant plus volontiers qu'ils étaient jaloux de ses belles qualités et de son éducation si brillante. Viance n'en continuait pas moins sa vie de piété et de dévouement ; il avait des entrailles de père pour tous les membres souffrants de Jésus-Christ, visitant les malades, nourrissant ceux qui avaient faim, donnant à tous ce dont ils avaient besoin et presque toujours aux dépens de son nécessaire ; car, au milieu des rigueurs de l'hiver, il allait jusqu'à se dépouiller de ses vêtements, obligé, dans cet état de nudité, de prendre son repos sur la paille de l'écurie avec les animaux confiés à sa garde ! Dieu l'en récompensa par les consolations intérieures qu'il lui envoya. Mais quelques envieux ne purent souffrir cette façon de vivre : c'était une censure de la leur et un juste reproche de leurs déréglements. Les aumônes de notre saint devinrent des prodigalités et des abus de confiance, ses prières et ses veilles, des complots et des désordres. Tout fut rapporté dans ce sens à Barontus, qui ajouta foi à ces calomnies et manda immédiatement l'accusé. « Qu'avez-vous fait », lui dit-il, « des vêtements que je vous ai donnés ? Etes-vous si dépourvu de raison que de tout donner sans réserve pour endurer le froid et la faim et me faire passer pour un bourreau ? — Seigneur », répondit le serviteur de Dieu, « si j'ai nourri ceux qui avaient faim, si je me suis dépouillé en faveur de ceux qui étaient nus, c'est parce que j'appréhende les terribles jugements de Dieu et que je crains sans cesse ce reproche que le Fils de l'Homme fera aux réprouvés qui n'auront point eu compassion des malheureux : Allez, maudits, au feu éternel ; vous le méritez justement ; car j'ai eu faim en la personne des pauvres et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'ai été nu et vous n'avez pas couvert ma nudité ».

Une réponse si ferme et si courageuse désarma le duc ; et dans le premier mouvement de son admiration, dit le diacre Hérimbert, il se dépouilla de ses riches vêtements, ôta ses souliers et son baudrier d'or, et les donna à Viance. Il lui fit néanmoins une défense très-expresse de ne plus rien donner. L'homme de Dieu accepta avec respect et reconnaissance ; mais les conditions imposées à sa charité étaient trop dures pour être longtemps observées. Dès le lendemain, ayant rencontré deux pauvres mal vêtus, il oublia les recommandations du duc et partagea entre les deux infortunés ce qu'il avait reçu de Barontus. Celui-ci en fut bientôt instruit et demanda à Viance ce qu'il avait fait de ses riches vêtements. « J'ai rencontré hier », répondit le saint, « deux pauvres presque nus et je me suis rappelé cette

parole du Sauveur : Que celui qui a deux robes en fasse part à celui qui n'en a pas. — Mais », dit le duc en colère, « ne vous ai-je pas défendu de donner quoi que ce soit? Je ne vous ai confié que le soin des valets et des chevaux. — Seigneur », répliqua Viance, « voyez si tout ce qui est entre mes mains n'est pas dans un état prospère. Mais est-ce donc un crime d'avoir autant de sollicitude pour nourrir les pauvres que pour engraisser les bêtes de somme? »

Cette fois, le duc, irrité, renvoya notre saint à Nantiniacum, en lui réitérant la défense de s'occuper d'autre chose que des écuries et des valets. Au fond de son âme, cependant, il était touché de la conduite de son serviteur et avait en lui une grande confiance. L'occasion d'en donner la preuve ne tarda pas à se présenter.

Il y avait dans le voisinage de Nantiniacum un riche seigneur intimement lié avec Barontus, qui avait promis d'unir sa fille Sensa avec Ménelé, fils de ce seigneur. Les deux enfants avaient été fiancés par leurs parents. Mais l'un avait voué sa virginité à Dieu, et Sensa avait des pensées supérieures à celles de la terre. Viance était dans les secrets de l'un et de l'autre. La veille même des noces, on dit que Ménelé s'était enfui secrètement du manoir paternel. Encore sous le coup de cette pénible émotion, Barontus apprit que sa fille bien-aimée ainsi que la sœur et la mère de Ménelé, s'étaient réfugiées dans les déserts de l'Auvergne, pour y vivre dans la solitude. Cette nouvelle l'affligea extrêmement et l'irrita si fort qu'il résolut de poursuivre immédiatemeni les deux nouveaux convertis pour les ramener à Nantiniacum. Arrivé à l'abbaye de Menat, que Ménelé venait de relever de ses ruines, il trouve sa fille et celui qui devait être son gendre. A bout de prières et de menaces, il lève sur Ménelé une main audacieuse. A l'instant son bras se paralyse comme celui de Jéroboam pour avoir attenté à la personne d'un prophète. Honteux, mais toujours irrité, le duc pria Viance d'intercéder pour lui, et les deux hommes de Dieu s'étant mis en prières, le bras perclus reprit incontinent sa première vigueur. Barontus, tout à la fois épouvanté et reconnaissant, offrit à Dieu pour les pieux solitaires, toutes les richesses et les possessions destinées en dot à sa fille Sensa, et, pour perpétuer le souvenir du bienfait inestimable dont il avait été l'objet, il voulut bâtir une église à Avelca-Curta, dans un lieu qu'on appelle aujourd'hui Saint-Viance. Ayant reçu de Rusticus, évêque de Limoges, les reliques nécessaires, il les fit porter à la nouvelle église par Vincentien. Celui-ci, en revenant de sa mission, rencontra un solitaire de ses amis qui le pria d'accepter l'hospitalité dans sa cellule ; il accepta et y passa la nuit. Le duc, irrité de son retard, et n'écoutant aucune raison, lui donna au visage des coups si violents, que le sang en jaillit en grande abondance jusque sur le sol. Un étranger nommé Donat, qui connaissait la sainteté de Vincentien et avait été témoin de son admirable patience, recueillit ce sang le mieux qu'il put et l'emporta dans son pays, où il le déposa dans une chapelle qu'il fit bâtir à cet effet.

Barontus quitta le Limousin pour retourner à Poitiers, ordonnant à son serviteur d'aller reprendre sa charge à Nantiniacum. Par une bizarrerie inexplicable à une autre époque qu'en ces temps barbares, il lui fit encore une fois présent de riches habits, à la condition qu'il les porterait et les conserverait pour lui-même. Les gentilshommes de la suite du duc firent de même pour reconnaître les services de Vincentien. Celui-ci ne s'était point obligé à les garder et, le lendemain de son arrivée, sa charité lui faisait donner aux pauvres tous ces beaux vêtements, à la réserve d'un seul qui était le plus mauvais et qu'il gardait pour lui.

Le duc étant venu à Nantiniacum, et trouvant son palefrenier en si pauvre équipage, lui demanda avec colère raison de sa conduite et ce qu'il avait fait de ses robes précieuses : « Elles ne courent aucun risque, répondit le Saint, de la terre la main des pauvres les a transportées au ciel dans les trésors de Dieu ». Barontus ne se possédait plus de colère : il reprocha à Viance d'avoir suggéré à sa fille de se retirer dans la solitude et de mépriser ses ordres. En même temps il le chassa de sa maison et commanda à ses officiers de ne lui donner ni nourriture ni asile, afin qu'il couchât sur la terre nue exposé à toutes les intempéries de l'hiver. Dieu n'abandonna pas son serviteur et lui accorda plus d'une fois sa protection miraculeuse.

La chasteté de Viance ne brilla pas d'un moindre éclat que sa charité et son amour des souffrances. Délivré d'une persécution pour en subir une autre, il fut rappelé par le duc qui avait eu l'idée de le marier. Il refusa énergiquement la main de celle qu'on lui présentait et voulut sortir ; mais Barontus, de plus en plus irrité de son opposition, le fit cruellement frapper et jeter dans un cachot infect. Le lendemain il renouvela ses infructueuses tentatives. Outré de cette nouvelle défaite, le tyran s'arma lui-même d'un bâton et en donna sur l'épaule du bienheureux des coups si violents que l'os en fut fracassé ; puis il le renvoya dans sa prison. Le Saint souffrit tout avec patience, mais non sans inquiétude sur les dispositions de son maître qui pouvait user de violence et de brutalité pour l'union si redoutée ; c'est pourquoi il résolut de prendre la fuite. Pendant qu'il errait à l'aventure, il rencontra un serviteur de Dieu nommé Ambroise, qu'il avait connu autrefois. Ils se racontèrent leurs épreuves et se retirèrent ensemble dans une forêt profonde sur les bords de la Vienne, pour y vivre dans la prière et dans la solitude. Dieu ne leur permit pas de jouir longtemps de ce bonheur. Ambroise retourna à Cahors, dont il était évêque, et d'où un peuple ingrat l'avait chassé. En chemin, il vit au haut d'un chêne l'ennemi de notre salut sous la figure d'un pêcheur qui jetait en terre un hameçon. — « Eh quoi ! » dit saint Ambroise, « tu pêches en ce lieu sec comme s'il y avait des eaux.— Je pêche », lui répondit l'esprit de mensonge, « en tous lieux et en tout temps, je prends des grands et des petits ; mais il y a quarante ans que je pêche pour prendre Vincentien.— Tu perds ta peine et ton temps », lui dit Ambroise, « puisque dès ses plus jeunes années il sert Dieu sans tache et sans souillure, et il se gardera bien de tomber dans tes filets ».

Ambroise continua sa route vers Cahors, puis alla finir ses jours dans un village du Berry, qui porte aujourd'hui son nom, dans le département du Cher.

Viance était demeuré dans sa cellule, lorsque tout à coup un ange se présenta à lui : « Viance », lui dit-il, « demain Barontus doit venir chasser en ce lieu, à dessein de t'en retirer ; mais ne crains rien, sois fort et courageux dans cette lutte ; Dieu sera avec toi et te fera bientôt jouir de la récompense due à tes triomphes ». Barontus vint en effet dans la forêt du Limousin où était Viance ; une partie de sa meute se précipita dans la cellule du Saint en bondissant de joie et vint lui lécher les mains et les pieds. Un des chasseurs allait le saisir et l'emmener à son maître ; comme il étendait la main, son bras se dessécha. Barontus, effrayé de ce nouveau miracle, oublie ses projets de vengeance et supplie Vincentien de guérir son officier.

Le serviteur de Dieu répondit que le temps n'était pas encore venu, mais que, le jour de sa mort, il espérait obtenir sa guérison. Notre Saint alors se rendit à Rouffiac, une des villas du duc. Chemin faisant, il rencontra une

troupe de chevaux qui paissaient sous la conduite de plusieurs esclaves de Barontus; au nom de son ancienne autorité il leur commanda de le suivre jusqu'au lieu où il devait être enseveli : ils obéirent. A peine arrivé, Viance fut averti par révélation de sa mort prochaine. « Tes prières et tes aumônes », lui dit l'envoyé céleste, « sont montées jusqu'au trône de Dieu, comme un parfum délicieux; samedi prochain, à la huitième heure du jour, tu t'endormiras dans la paix du Seigneur ». Le saint évêque de Limoges, Rusticus, eut la même vision avec ordre de se rendre auprès de Vincentien; il y arriva pour lui administrer les derniers sacrements.

Quand les habitants de Rouffiac apprirent que notre bienheureux venait au milieu d'eux, ils allèrent au-devant de lui pour lui faire cortége; Barontus avait déjà quitté ce village. Durant les quelques jours qui lui restaient encore, Viance ne s'occupa plus que du ciel, toutes ses pensées et ses aspirations étaient là.

Enfin, le dernier jour étant proche, il reçut le Pain des Anges en prononçant ces belles paroles: « Mon Seigneur et mon Créateur, mon Sauveur et mon tout, je remets mon âme entre vos mains ». En achevant ces mots il expira. C'était le 2 janvier, un samedi de l'an 667 ou 674. Alors l'évêque Rusticus, accompagné de plusieurs prêtres, célébra l'office ordonné par l'Eglise à la mort de ses enfants; une grande multitude de peuple y était accourue pour honorer la dépouille mortelle de l'humble palefrenier, et Dieu fit éclater sa bonté et sa puissance par plusieurs guérisons miraculeuses, glorifiant ainsi son fidèle serviteur et récompensant la foi de ceux qui l'invoquaient au nom du bienheureux Viance.

Cependant le prêtre Savinien, chargé de la construction de l'église que le duc voulait bâtir à Avelca-Curta, était averti par un ange de la mort de son saint ami; l'envoyé céleste lui ordonna d'envoyer chercher le corps de Vincentien et de l'ensevelir honorablement dans cette église. Savinien se rendit aussitôt à Rouffiac et fit connaître à Rusticus l'objet de son voyage; tous deux alors firent part à Barontus des ordres que le ciel lui-même avait donnés. Le duc se réjouit d'une pareille faveur pour lui et son église, et supplia les deux serviteurs de Dieu de demander par les mérites de Viance la guérison de son officier qui ne fut délivré de son infirmité qu'après avoir suivi le corps du Saint au lieu de sa sépulture. Les restes vénérés du Confesseur avaient été placés sur un char attelé de deux chevaux qu'on ne put faire avancer malgré tous les efforts. Le prêtre Savinien se rappela un trait analogue du livre des Rois [1], proposa d'atteler deux vaches qui nourrissaient leurs petits et d'abandonner la direction du chariot à la conduite de ces animaux qui prirent avec précipitation le chemin d'Avelca-Curta. Vers le milieu de la route on s'était arrêté pour prendre un peu de repos et de nourriture; un ours, sortant tout à coup de la forêt voisine, se jeta sur l'une des vaches qui paissaient et l'étrangla. Rusticus et Savinien ne furent point effrayés de cet accident; ce dernier, plein de confiance en Dieu, s'avança vers la forêt et s'adressant au ravisseur : « Au nom de Jésus-Christ et de saint Viance », lui dit-il, « sors de ta retraite et viens remplir l'office de la bête que tu as fait mourir ». A cet ordre appuyé sur l'autorité du ciel, l'ours obéit et vint se placer sous le joug, où il fut attaché jusqu'à Avelca-Curta; il ne s'éloigna qu'après avoir reçu la bénédiction de l'évêque Rusticus. D'innombrables guérisons s'opérèrent dans la nouvelle église sanctifiée par la présence du saint confesseur. Barontus ne demeura pas insensible à toutes ces faveurs auxquelles il avait part, et fournit aux frais nécessaires à l'achèvement de

1. I Rois, VI.

l'édifice et à son ornementation. Dédiée d'abord sous le vocable de Notre-Dame, elle prit ensuite le nom de Viance qui y opérait tant de miracles.

Avelca-Curta subit le même changement que l'église. Saint-Viance est aujourd'hui un bourg d'environ treize cents âmes, au diocèse de Tulle. Les habitants se montrent très-jaloux de l'honneur de leur saint Patron dont les reliques ont pu être sauvées en grande partie pendant la révolution. L'abbaye de Solesmes possède l'os du bras fracassé par Barontus.

Trois jours de l'année sont consacrés à honorer les reliques de saint Viance, dans le Limousin : le 2 janvier, jour de la mort du Saint, le jour de l'Assomption et le dimanche dans l'Octave de cette fête en mémoire de la consécration de l'église par l'évêque Rusticus. A ce dernier jour, les habitants amènent leurs bestiaux devant la porte de l'église, et on les bénit avec les reliques du Saint qui est aussi invoqué contre les maladies des animaux.

Saint Viance a place dans la liturgie du diocèse de Tulle ; on lui consacre la neuvième leçon avec mémoire. La paroisse qui porte son nom le considère comme Patron secondaire et en fait l'office double majeur ; c'est la sainte Vierge qui est Patronne principale. Une confrérie érigée en 1672 et tombée en 1789, fut rétablie en 1864 par M. Nauche, curé actuel de Saint-Viance ; les hommes seuls en font partie.

Auteurs à consulter : *Annales Francorum*, auctore P. Lecointe. — *Vie de saint Vincentien*, écrite trois ans après sa mort, par le diacre Hérimbert. (Brive, 1669 et 1860.) — Mabillon (*Act. SS.*, *sæc.* III). — Bolland., t. V, *julii.* — *Gallia Christ. nova ; les Saints d'Anjou*, par D. Chamard et D. Rivet (*Hist. littér. de la France*, t. IV).

SAINT ADÉLARD, NEUVIÈME ABBÉ DE CORBIE

ET CONFESSEUR

751-826. — Papes : Etienne II; Eugène II. — Rois de France : Pépin le Bref; Louis le Débonnaire.

> Dans le terrain qu'il cultivait, le prince jardinier voyait le symbole de l'âme qui ne peut produire de bons fruits que sous l'effort d'un travail assidu. Il y reconnaissait l'image du paradis terrestre et se figurait en être le nouvel Adam, soumis par Dieu à la perpétuelle épreuve de l'obéissance. (*Vie de saint Adélard.*)

Deux Saints, l'un et l'autre savants personnages : saint Paschase Radbert, abbé de Corbie, et saint Géraud, abbé de Grand-Sauve, en Guyenne, ont écrit la vie de ce saint Confesseur, et c'est à ces deux sources que nous puiserons ce que nous en allons rapporter. Ils ne marquent pas distinctement le temps de sa naissance, mais il est aisé de conclure de la suite de son histoire qu'il naquit vers l'an 751, à Huysse, près d'Audenarde, dans le diocèse actuel de Gand. Son sang ne pouvait être plus illustre [1]. Il eut pour père Bernard, fils de Charles-Martel, le plus grand de nos maires du palais ; pour oncle Pépin le Bref, premier roi de France de la seconde race, et pour cousin germain Charlemagne, aussi roi de France et empereur. Ce dernier le fit venir à sa cour et le créa comte du palais. Quoique Adélard fût jeune encore, il ne laissa pas de craindre la corruption du monde. Tout

1. Adélard vient du tudesque : *adel*, noblesse, et *art*, race; et signifie : qui est de noble race.

alarmait sa conscience. Il fut surtout scandalisé de ce que Charlemagne répudia sa femme Hermengarde, fille de Didier, roi des Lombards, pour épouser Hildegarde. Après avoir dit librement là-dessus ses sentiments, il se retira de la cour et se fit religieux de Saint-Benoît, à l'abbaye de Corbie [1] ; il n'était encore âgé que de vingt ans. Le premier emploi qu'on lui donna fut de cultiver le jardin du monastère, afin de faire mourir dans son cœur, par ce travail humble et pénible, les inclinations à l'orgueil et à la mollesse qu'il aurait pu tenir de sa naissance. On ne saurait croire l'abondance des grâces qu'il reçut par la manière dont il s'acquitta de son emploi. Toutes choses lui servaient de matière pour s'élever vers Dieu ; dans le terrain qu'il cultivait il voyait le symbole de l'âme, qui ne peut produire de bons fruits que par un travail assidu. Il acquit en très-peu de temps un degré de contemplation fort sublime, auquel son travail extérieur ne mettait point d'obstacle [2].

Sa qualité de prince du sang impérial le faisait visiter par les plus grands du royaume ; pour éviter cette importunité, il passa en Italie, et se retira au mont Cassin, chef de tout l'Ordre de Saint-Benoît. Il espérait pouvoir y cacher sa naissance et vivre dans l'obscurité ; mais un anachorète, étant venu demander l'hospitalité au mont Cassin, révéla le nom et la patrie d'Adélard ; d'un autre côté, Charlemagne, qui ressentait vivement la perte qu'avait faite son Etat par la retraite d'un si grand personnage, envoya des députés exprès au mont Cassin pour le redemander et pour le ramener à Corbie. Ce fut en vain qu'Adélard supplia le supérieur de ce célèbre monastère de lui permettre de s'enfuir plus loin, dans quelque lieu où il pût demeurer toujours inconnu ; il fallut se rendre aux volontés du roi et reprendre, avec les députés, le chemin de France, où la divine Providence le destinait à de grands emplois pour le service de son Ordre, de l'Etat et de toute l'Eglise. A peine fut-il rentré dans Corbie que, par l'élection de tout le monastère, l'abbé se démit sur lui de sa charge. Il fit tout ce qu'il put pour s'en exempter : ses résistances et ses prières ne servirent qu'à le faire juger plus digne de cet honneur. Le grand bien que fit ce nouvel abbé, tant par ses exemples que par sa parole, remplie d'une force, d'une douceur et d'une onction toutes célestes, montra bientôt que cette élection était une inspiration de la divine Providence [3].

Sa dévotion était admirable. Il était toujours recueilli intérieurement, non-seulement dans son monastère et dans ses fonctions régulières, mais aussi dans ses voyages ; il gardait le silence même dans le maniement des affaires temporelles les plus épineuses. Lorsqu'il venait aux divins offices, il mettait si parfaitement de côté toutes les pensées des choses de la terre, qu'il n'y était occupé que de Dieu seul. Il possédait le don des larmes à un si haut degré, que Paschase assure n'avoir jamais connu personne qui en eût une source si abondante. En effet, elles coulaient à tous moments de ses yeux, surtout pendant l'oraison, la psalmodie, et l'audition

1. Corbie (*Corbeia*), dans le diocèse d'Amiens, est aujourd'hui un chef-lieu de canton de trois mille habitants (département de la Somme). L'antique et célèbre abbaye fut fondée sous l'invocation de saint Pierre et de saint Paul, en 657 ou 662, par la reine Bathilde. Le premier abbé fut saint Théodefroi, religieux de Luxeuil. L'école de Corbie devint bientôt fameuse.

2. Jusqu'à la Révolution française, un des enclos du jardin de l'abbaye porta le nom de *Jardin d'Adélard*.

3. Charlemagne l'obligea souvent de quitter la solitude pour venir à la cour. Il occupait, sous le pseudonyme d'*Augustin*, une des premières places dans l'académie ou école que Charlemagne avait fondée dans son palais, et dans laquelle Alcuin enseignait les sept arts libéraux. Il prit une part importante aux conseils ou assemblées qui se tenaient, sous le nom de *plaids*, deux fois par année, pour régler les affaires générales du royaume, et examiner les projets de lois ou *capitules*.

du chant harmonieux de l'Eglise. Sa charité était si étendue que non-seulement ses enfants, mais aussi tous les malheureux avaient place dans son cœur : personne n'a jamais pu se plaindre de s'être adressé à lui en vain ; aussi avait-il coutume de dire que c'était une marque d'avarice que de craindre de trop donner. Un jour, le cellérier du monastère lui représentant que les religieux souffraient de sa profusion, et que ce qu'il avait fait donner aux pauvres était nécessaire pour leur nourriture, le Saint lui répondit, avec sa douceur ordinaire, que Dieu y pourvoirait ; et, en effet, il se trouva à la porte du monastère des provisions qui y avaient été apportées miraculeusement. Sa prudence parut avec beaucoup d'éclat dans les sages conseils qu'il donnait à Charlemagne et à ses enfants, surtout à Pépin le Jeune, son aîné, roi d'Italie, dont il fut le premier ministre, ainsi que de son successeur et fils Bernard ; sous le règne de ce dernier, il sut apaiser une violente discorde entre les villes de Spolète et de Bénévent. Adélard fut député par Charlemagne et par le Concile d'Aix-la-Chapelle, 809, auquel il avait assisté, vers le pape Léon III, pour faire approuver par le Saint-Siége l'addition, au Symbole, de ces deux mots, *filioque,* destinés à exprimer plus clairement que le Saint-Esprit procède à la fois du Père, *et du Fils,* comme d'un seul principe [1].

Le pape conçut tant d'estime pour la probité de notre Saint, qu'il ne douta jamais de la vérité de ses paroles ni de la justice de ses entreprises, et lui dit un jour en riant que s'il était trompé en sa personne, il ne pourrait jamais avoir de confiance en aucun Français.

Mais ce n'était pas assez que saint Adélard possédât en un degré éminent les sept premières béatitudes, il était nécessaire qu'il eût part aussi à la huitième, qui est d'être persécuté pour la justice, afin que sa vertu se purifiât, comme l'or, dans le creuset de la tribulation, et que sa patience triomphât plus glorieusement au milieu des tempêtes et des afflictions. Pépin, roi de Lombardie, était mort en 810 : il laissait un fils nommé Bernard, âgé de douze ans, qu'il mit sous la conduite du Saint. Quelques années après, Bernard, qui, en qualité de fils de Pépin, l'aîné des fils de Charlemagne (mort en 814), avait des prétentions à la couronne impériale, prit les armes pour faire valoir ses droits ; mais il fut malheureux dans cette guerre, qui lui coûta la couronne et la vie. Louis le Débonnaire, prévenu par les discours empoisonnés de quelques flatteurs, soupçonna Adélard d'avoir favorisé sourdement les prétentions de Bernard, son élève, et le condamna à l'exil. Toute sa famille, c'est-à-dire deux frères et deux sœurs qu'il avait, furent enveloppés dans cet injuste arrêt. Wala, le plus âgé des deux frères, qui était un prince fort considéré à la cour, fut relégué à Corbie. Bernaire, le plus jeune, qui en était religieux, fut exilé à Lérins. On laissa Théodrade, l'une des sœurs, dans l'abbaye de Soissons, où elle s'était retirée pour y consacrer à Dieu sa viduité, et on envoya Gundrade, l'autre sœur, vierge très-courageuse, à celle de Poitiers, fondée par sainte Radegonde ; pour le saint abbé, qui était la cause innocente de cette persécution, on lui assigna, pour le lieu de son bannissement, le monastère de l'île d'Héro, en Aquitaine [2]. Il partit, non pas sans verser des larmes en se voyant arracher de la compa-

1. La députation se composait de saint Adélard, de Bernaire, évêque de Worms, et de Jessé, évêque d'Amiens, auxquels fut adjoint, en qualité de secrétaire, Smaragde, abbé de Saint-Michel (Saint-Mihiel), en Lorraine.

2. Monastère appelé autrefois Hermoutier, et depuis Noirmoutier, *Herense, Nigrum, Monasterium,* le monastère de l'île d'Héro, ou le monastère Noir; ce nom est venu sans doute du vêtement noir des moines Bénédictins établis en cette île par saint Philibert, en 674. C'est aujourd'hui une ville de 8,000 habitants, chef-lieu de l'île qui porte le même nom (Vendée).

gnie de ses chers enfants, mais sans plainte ni murmure, et avec un courage qui donnait de l'admiration à ceux qui connaissaient combien ce procédé contre lui était injuste.

Il demeura sept ans en exil, avec une parfaite tranquillité d'esprit et une joie qu'il ne pouvait dissimuler ; elle était d'autant plus grande qu'il avait enfin trouvé, dans cette solitude, le genre de bonheur auquel il aspirait depuis longtemps. L'abbé du monastère, bien loin de le traiter comme un banni ou comme un étranger, le regarda toujours comme son maître, de sorte que le Saint était honteux de sa déférence et de celle de tous ses religieux ; ainsi l'unique mortification qu'il eut en cette île fut qu'il n'y trouva pas toutes les peines qui accompagnent ordinairement l'exil et la disgrâce. Sa satisfaction était si visible que deux archevêques dirent un jour à l'empereur qu'il avait plus obligé Adélard en l'envoyant dans cette île que s'il lui avait fait présent de sa couronne. Il employa toutes les heures de son loisir, pendant qu'il y séjourna, à s'entretenir continuellement avec Dieu, et à pratiquer sa sainte règle ; comme il était fidèle à l'observer dans ses voyages, et qu'au milieu des chemins il avait ses heures d'oraison et de silence aussi bien que dans le cloître, on peut juger qu'il profita du temps de sa retraite avec un soin incroyable.

Au bout de ses sept ans, en 821, il fut rappelé ; ce fut un sujet de contentement merveilleux pour ses enfants, et de sensible regret pour ceux qu'il quittait. Lorsqu'il alla voir l'empereur, il en fut reçu avec tous les témoignages d'estime que méritait sa vertu, et ce prince lui fit paraître tant de regret de l'injustice qu'il avait commise à son endroit, qu'il fut lui-même obligé de le consoler. Tous les exilés furent rappelés avec lui : Wala et Gundrade ne voulurent point quitter la profession religieuse que l'occasion de leur bannissement leur avait fait embrasser. Ayant repris le gouvernement de son abbaye, par l'importunité de ses frères, et ensuite celui de l'Etat par la volonté absolue du prince, il y répara tout ce que l'on y avait fait de mal durant son exil. Il prit une part active aux diètes d'Attigny-sur-Aisne (822), et de Compiègne (823). Mais cependant, comme si le point de la règle de saint Benoît, qui exempte les vieillards des austérités communes à cause de la faiblesse de leur âge, n'avait pas été pour lui, il ne se relâcha en rien de la sévérité de l'observance et ne prit pas même les soulagements qu'il eût accordés facilement aux plus jeunes. Le crédit qu'il avait auprès de l'empereur Louis le Débonnaire lui servit pour fonder en Saxe, auprès du Wéser, une nouvelle abbaye à laquelle il donna aussi le nom de Corbie [1], et où il établit, avec un zèle infatigable, l'étroite observance de la règle. Mais lorsqu'il la vit suffisamment dotée par la libéralité des grands du royaume, il ne voulut plus qu'on y reçût les héritages qui lui étaient offerts ; il avait coutume de dire à ce propos, que « l'abondance des richesses servait à tromper non-seulement les supérieurs des églises et des monastères, mais aussi les particuliers, et qu'elle les contraignait de s'engager de nouveau dans le siècle, eux qui devaient y être morts ; que c'était cette abondance des biens temporels qui obligeait les Etats d'étendre les impôts jusqu'aux personnes ecclésiastiques, parce que, ayant été trop appauvris par leur avi-

1. Le territoire de la nouvelle Corbie, connu sous le nom de Corvey, avait environ trois milles en longueur et deux en largeur. L'abbé de Corvey, qui dépendait immédiatement du Saint-Siége, était prince de l'Empire. Il avait à la diète la dernière voix parmi les abbés princiers. Ses revenus annuels étaient de 30 à 40,000 florins. L'abbaye de Corvey, outre saint Anschaire, si connu par sa science et par son zèle, a produit un grand nombre de personnages illustres qui ont porté le flambeau de la foi dans plusieurs contrées barbares. En 1794, l'abbé de Corvey obtint la dignité épiscopale ; en 1803, l'abbaye fut sécularisée et donnée au prince d'Orange ; en 1807, son territoire fit partie du royaume de Westphalie ; en 1815, il échut à la Prusse.

dité, ils ne pouvaient plus subsister sans leur secours ». Surtout il défendait aux siens d'accepter jamais des dons, lorsqu'ils auraient sujet de craindre que ceux qui les faisaient ne s'en repentissent ou que les héritiers n'en fussent notablement incommodés.

Il était si jaloux de la perfection de ses enfants, qu'il ne passait point de semaine sans leur parler en particulier, ni de jour sans leur faire une exhortation en général [1]. Ce qui servit beaucoup pour les faire croître en l'amour de leur état ; car il eût été bien difficile de conférer souvent avec cet ange de feu sans en être embrasé. Enfin, l'heure de sa mort, ou plutôt de sa récompense, étant venue, il fut atteint d'une fièvre violente pendant laquelle il ne passa pas un seul jour sans entendre la messe ni communier dans l'oratoire de Saint-Martin, où il se faisait conduire. Hildeman, évêque de Beauvais, qui avait été son disciple, lui administra l'Extrême-Onction ; et Notre-Seigneur, ne se contentant pas de s'être donné à lui par le sacrement de l'Eucharistie, voulut lui montrer un échantillon de la gloire qu'il posséderait bientôt en lui apparaissant dans l'éclat de son humanité. Ensuite le saint vieillard prononça le cantique de saint Siméon : *Nunc dimittis, etc.* ; et, étant demeuré quelque temps dans un profond silence, il rendit enfin paisiblement son âme à trois heures après midi, heure à laquelle Notre-Seigneur expira sur la croix. Ce fut le second jour de janvier de l'an 826, date la plus probable. L'évêque de Beauvais l'ensevelit de ses propres mains et fit la cérémonie de ses obsèques. Il fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, qui était la principale du monastère de Corbie.

Sa mémoire était en bénédiction dans le cœur de ses enfants ; mais Dieu la voulut faire éclater par de grands prodiges. Un riche pèlerin fut arrêté sur son tombeau, sans pouvoir se retirer, jusqu'à ce qu'il eût promis d'en faire bâtir un plus magnifique. Une femme paralytique et toute contrefaite y fut guérie en un instant, pendant que les religieux chantaient Matines ; d'autres malades y recouvrèrent aussi une parfaite santé. Le pape Jean XX ayant permis l'exhumation de son corps, la solennité en fut faite l'an 1040, par Drogon, évêque de Térouanne ; et, le jour de cette cérémonie, il s'opéra un grand nombre de miracles, qui se renouvelèrent encore depuis en deux célèbres occasions, où l'on porta sa châsse en procession, une fois, vers Amiens, et une autre fois, en Flandre, du temps du comte Robert, spoliateur des biens de l'abbaye de Corbie ; on peut lire ce fait tout au long dans l'*Année bénédictine*.

Le culte de saint Adélard, interrompu à Corbie par la Révolution française, n'a pas été rétabli dans l'église abbatiale, devenue paroissiale : M. Douillet, curé de Corbie, qui nous transmet tous ces renseignements, a demandé à Rome l'autorisation de continuer un culte autrefois si solennel. (Le Propre des Saints de l'abbaye en fait foi.) Le diocèse de Gand, en revanche, célèbre la mémoire de saint Adélard.

Il ne reste plus à Corbie, des reliques de saint Adélard, que le crâne et quelques parcelles d'ossements [2].

Quant aux édifices, on admire encore la nef de l'église et la porte prin-

1. Il composa pour eux son livre des *Statuts*. Il nous en reste encore des fragments considérables dans le Spicilége de dom Luc d'Achéry, t. IV, depuis la page 1 jusqu'à la page 20. M. Guérard en a publié une bien meilleure édition à la suite de son *Polyptique d'Irminon*. Saint Adélard avait encore composé un ouvrage intitulé : *De l'Ordre du Palais*, dont le but était d'apprendre aux ministres de la cour comment ils devaient se comporter. Nous n'en avons plus qu'un extrait inséré dans l'*Instruction du roi Carloman*, par Hincmar ; et ce prélat doit au Saint ce qu'il y a de plus estimable dans tout son livre. Le traité *de la Lune pascale* et les autres ouvrages de saint Adélard sont perdus.

2. Le corps presque entier de saint Adélard, ravi à Corbie pendant la Révolution, fut acquis d'un particulier, en 1827, par la maison des Jésuites de Saint-Acheul. (Mémoires manuscrits du P. Loriquet.)

cipale du monastère : le reste a été démoli, les bâtiments de l'abbaye à la fin de la Révolution ; le chœur et le transept de l'église avec sa flèche, seulement en 1817 et 1818.

Une route publique, passant par la porte de l'abbaye, traverse tout l'emplacement de ce monument de la piété antique. Une rue occupe la place de ces beaux cloîtres où ont médité tant de saints personnages : comment voir une telle désolation sans avoir l'âme navrée ? L'enclos, entouré de ses murs, appartient à un particulier qui le cultive.

Un mot encore sur les reliques innombrables qui enrichissaient l'abbaye de Corbie, et étaient conservées dans la chapelle absidale (qu'on nommait la *Chapelle des Corps saints*). Quoique beaucoup aient disparu, on en possède encore de très-précieuses : outre celles de saint Adélard, on peut visiter une parcelle considérable de la vraie croix ; une sainte face byzantine, dite de *saint Luc ;* une partie du crâne de saint Antoine ; les restes presque entiers de saint Paschase Radbert ; un doigt de saint Nicolas de Myre ; des reliques de saint Pierre, apôtre ; de sainte Madeleine, de sainte Colette, etc.

On a représenté saint Adélard : 1° à genoux devant son crucifix ; 2° distribuant des vivres aux indigents à la porte de son abbaye ; 3° montrant au cellérier qui lui rend les clefs de l'office, où il n'y avait plus de provisions, les charrettes qui en apportent providentiellement ; 4° avec une carte topographique dans la main pour indiquer les nombreuses terres de son patrimoine qu'il donna à l'abbaye de Corbie.

On surnomma saint Adélard l'*Augustin*, l'*Antoine*, le *Jérémie* de son siècle, pour exprimer les divers traits de ressemblance qu'il avait avec ces grands hommes. (Alcuin lui a adressé une lettre sous ce titre : *Ep.* 107. Il l'y appelle son fils : ce qui a fait croire que saint Adélard avait été disciple de ce maître célèbre.) Comme il avait de vastes connaissances, il était plus en état que personne de ranimer l'amour des bonnes études dans ses monastères. Il s'intéressa vivement au progrès des saintes lettres ; et l'on compte parmi ses disciples saint Paschase Radbert, saint Anschaire, sans parler de beaucoup d'autres. Paschase nous représente Adélard comme un homme fort habile. Il dit qu'il savait également instruire en latin, en tudesque et en français *vulgaire*. D'où l'on doit conclure que la langue française (romane) faisait dès lors une langue à part. La même chose se prouve par l'autorité de Nithard, qui servait dans les armées de Louis le Débonnaire, et qui a écrit l'histoire des divisions qui s'élevèrent entre les enfants de ce prince. Dans cette histoire on trouve en langue romane le serment original de l'accord que les deux frères, Charles le Chauve, roi de France, et Louis, roi de Germanie, firent entre eux à Strasbourg, le 14 février 842, pour s'opposer aux entreprises de l'empereur Lothaire. M. l'abbé Grandidier, *Hist. de l'Egl. de Strasbourg*, tome II, *Pièc. justific.*, n. 116, p. 216 et suiv., en a donné une édition correcte, avec la traduction du même serment en français, en allemand, en latin, en dialecte languedocien, en gascon, en patois artésien, en patois alsacien et en patois lorrain. Voyez le *Recueil des Historiens de France*, par Duchesne, tome II, p. 351 ; et l'*Hist. litt. de la France*, tome V, p. 206 [1].

La plupart des Martyrologes font mention de notre Saint. Surius et Bollandus rapportent les vies composées par saint Paschase et par saint Géraud. Nous avons parlé dans le cours de ce récit des autres sources où nous avons puisé : elles sont d'ailleurs toutes résumées dans la savante et pieuse *hagiographie d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet, laquelle nous a le plus servi pour corriger et compléter cette biographie.

1. On sait que le Concile de Tours, tenu en 813, ordonna aux évêques de traduire les passages des Pères en tudesque pour les Francs, et en *rustique* pour les Gaulois qui commençaient, surtout dans les campagnes, à ne plus bien comprendre le latin. On peut juger des deux langues populaires employées par

LE PATRIARCHE SETH (an du monde 1042).

Après la mort d'Abel, tué par Caïn, Eve donna le jour à un fils nommé Seth, en disant : « Dieu m'a rendu un fils pour tenir la place d'Abel, mis à mort par Caïn ». Adam avait été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, formé dans la sainteté de Dieu même et dans l'innocence originelle ; Seth, dit l'Ecriture, fut conçu à l'image et à la ressemblance d'Adam, c'est-à-dire dans la corruption de l'homme causée par le péché de son père. Mais Dieu répara en lui, comme il avait fait en Abel, l'innocence perdue dans la souillure de son origine ; en sorte que Seth parut formé à l'image et à la ressemblance de son père, rentré dans les voies de la justice par la pénitence, ce qui a fait nommer ses descendants les *Enfants de Dieu*, pour les distinguer de ceux de Caïn et des autres fils d'Adam, que l'Ecriture appelle *Enfants des hommes*. Seth se montra, nous dit l'historien Josèphe, digne des espérances qu'il avait inspirées. Il reçut avec docilité les leçons de son père, s'attacha à lui et se plia, dès son jeune âge, aux habitudes de la vertu. Suidas ajoute que sa bonté et sa sagesse le firent bénir de Dieu, et que son nom est resté célèbre dans la mémoire des peuples, parce que, le premier, il apprit aux hommes à graver leurs pensées sur la pierre ou le bois, à l'aide de caractères. On lui attribue encore la première découverte en astronomie. Josèphe dit que ses descendants lui témoignèrent leur reconnaissance en lui érigeant deux colonnes, dont l'une se voyait encore en Syrie dans le Ier siècle du christianisme.

Des hérétiques du IIe siècle prétendaient tirer leurs extravagances et leurs erreurs de prétendus ouvrages de Seth échappés au déluge. Le nom de ce patriarche est encore très-répandu en Arabie, où beaucoup d'ouvrages apocryphes portent son nom.

Seth mourut à l'âge de neuf cent douze ans (1042) ; il avait eu plusieurs filles et plusieurs fils, dont l'un fut Enos.

SAINT ASPACE OU ASPAIS (an de J.-C. 573).

Aspace, prêtre, envoyé par l'évêque de Sens à Melun, y annonça le premier, peut-être, l'Evangile du salut. Enflammé de l'Esprit divin, il remplit son ministère sacerdotal de manière à mériter la palme promise par le Seigneur à ceux qui enseignent la justice à un grand nombre de leurs frères. Il mourut le jour des calendes de janvier, à Melun, dont les habitants l'honorent comme leur patron et leur apôtre. Il existe dans la même ville une église de Saint-Aspace, bâtie, à ce qu'on croit, sur son tombeau. Il est invoqué particulièrement par ceux qui éprouvent des maux de tête [1].

Le père Cahier fait saint Aspais, évêque d'Auch ou Eause : le Martyrologe de France que nous avons reproduit est d'accord, sur ce dernier point, avec la tradition et bon nombre de savants.

Adélard, en consultant l'ouvrage que M. Hoffman de Fallersleben a publié à Gand sous le titre de *Monuments des langues romane et tudesque dans le IXe siècle*. (*Hagiographie d'Amiens*, par M. Corblet.)

1. *Propre du diocèse de Meaux.*

IIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave de saint Jean, apôtre et évangéliste. — A Rome, sur la voie Appienne, la naissance au ciel [1] de saint ANTÈRE, pape, qui souffrit sous l'empereur Jules Maximin et fut enseveli dans le cimetière [2] de Calliste. 236. — Le même jour, saint PIERRE, qui, dans la ville d'Aulone, fut mis à mort par le supplice de la croix. 311. — Dans l'Hellespont, les saints martyrs Cyrinus, Prime et Théogène. Vers 320. — A Césarée, en Cappadoce, saint GORDE, centurion, sur l'éloge duquel il existe un discours magnifique de saint Basile le Grand, prononcé le jour de sa fête. Vers 320. — En Cilicie, les saints martyrs Zozime et Athanase le Greffier. 304. — Le même jour, les saints Théopempte et Théonas, qui, dans la persécution de Dioclétien, souffrirent un glorieux martyre. 304. — A Padoue, saint DANIEL, martyr. 168. — A Vienne, dans les Gaules, saint FLORENT, évêque, qui, envoyé en exil du temps de l'empereur Galien, y consomma son martyre. 252. — A Paris, sainte GENEVIÈVE, vierge, qui, ayant été consacrée à Jésus-Christ par saint Germain, évêque d'Auxerre, brilla par ses admirables vertus et par ses miracles. 512.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Aux frontières de l'Angoumois et du Périgord, saint Ymas (Eumachius), prêtre et confesseur, dont le corps était à Barbézieux, en Saintonge, dans une église de son nom. Ve s. — Dans l'abbaye de Saint-Valery, au pays de Vimeux, en Picardie, saint BLIMOND (Blithmundus), abbé, qui, ayant été guéri d'une maladie grave par saint Valery, embrassa ensuite son institut, dont il fut le restaurateur, après que l'abbaye eut été détruite par le malheur des guerres. VIIe s. — A Dijon, saint Eustade, grand-oncle de saint Grégoire de Tours, et premier abbé de Saint-Bénigne. VIe s. — A Mareuil, près le Mont-Saint-Eloi, en Artois, sainte Bertille (Bertilia) [3], vierge et veuve, dont le corps fut mis dans une châsse en 1228. Vers 687.— A Gap, saint Constant, évêque de cette ville, qui assista au Concile d'Epaone en 517, et à celui d'Orange en 519. — Commémoraison de la deuxième invention des reliques de saint Quentin. 647.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — L'Octave de saint Jean, apôtre et évangéliste, cotitulaire de la basilique de Latran.

1. La naissance au ciel, c'est ainsi que se traduit en français l'admirable expression latine *natalis dies*, qui est très-ancienne dans l'Eglise, et par laquelle le christianisme, hardi à contredire le monde, appelle du nom radieux de naissance ce qui n'est pour celui-ci que la sombre et sinistre mort. Origène en rend exactement compte dans le troisième livre de son commentaire sur Job. Et le pape Nicolas, dans sa lettre aux Bulgares, vers la fin du chapitre cinquième, s'exprime ainsi : « Quand quelqu'un sort de cette vie, nous disons qu'il naît. Si, lorsqu'un enfant sort du sein maternel pour venir à la lumière du jour, on dit dans un langage commun qu'il naît, combien n'a-t-on pas plus raison de le dire de celui qui sort des ténèbres de ce monde pour s'élever à la lumière des vivants? » (Baronius.)

2. Le mot de cimetière, que nous trouvons pour la première fois dans le Martyrologe, mérite d'être remarqué. C'est une expression toute chrétienne, une création de cet esprit évangélique suivant lequel la mort est considérée comme une délivrance, comme une naissance à la vie céleste; il vient d'un verbe grec qui signifie *dormir*, et veut dire proprement *dortoir*. Il y avait à Rome un grand nombre de ces dortoirs chrétiens. Baronius en compte et en décrit plus de quarante. Ils étaient tous situés hors des murs : ainsi le voulait la législation païenne, inspirée par le sentiment de l'horreur de la mort. (Extrait de Baronius.)

2. La fête de sainte Bertille se célèbre le 11 octobre dans le diocèse d'Arras; sa légende est renvoyée à ce jour.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints Martial, Statulien, Constance, Possesseur, Hilarin, Firmus, Candide, Rogatien, Eugénie, Lucide, Acuta, Pœnica, martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — A Tomes (Bulgarie), les saints Claudon, Eugène, Rhode, Diogène, Eugent, Rhodon, Prima, martyrs, mentionnés dans le même Martyrologe. — En Sicile, saint Lucien, évêque de Lentini et confesseur. Vers l'an 330. — En Angleterre, saint Mélore ou Meilleur, fils d'un duc de Cornouailles, élevé dans un monastère de la même contrée, et tué, à quatorze ans, par les ordres de son oncle, qui avait usurpé le duché de son père [1]. Vers l'an 411. — En Italie, saint Sauveur, évêque de Bellune, d'après une antique tradition; à une époque inconnue. — A Arras, translation de la tête de l'apôtre saint Jacques, frère de saint Jean l'Evangéliste; cette sainte relique, donnée au monastère de Saint-Vaast par Charles le Chauve, fut enlevée par Philippe, comte de Flandre, en 1174, puis rapportée sur les réclamations de l'abbé, en 1177; des miracles s'opérèrent sur son passage. — Le même jour, l'enlèvement au ciel du patriarche HÉNOCH, fils de Jared, après qu'il eut passé 365 ans sur la terre.

SAINT ANTÈRE, PAPE

236. — Empereur : Maximin I[er].

Antère, Grec d'origine, dit le *Liber Pontificalis*, était fils de Romulus. Il siégea un mois et douze jours sous le consulat de Sévère et Quintianus. Il avait fait déposer, dans le lieu le plus caché de l'église, les *Actes des martyrs,* recueillis par les notaires. Le préfet de Rome, Maxime, fit rechercher ce précieux dépôt et envoya au supplice le bienheureux Antère qui refusa de le livrer. En une ordination, au mois de décembre, Antère consacra un évêque. Il fut enseveli dans la catacombe de Calliste, sur la voie Appienne, le III des nones de janvier (3 janvier 236). Le siége épiscopal demeura vacant treize jours. « Les glorieux Mémoires dont la rédaction était confiée aux notaires de l'Eglise romaine, dit dom Guéranger, devaient s'être considérablement accrus en nombre et en importance durant les persécutions de Trajan, d'Antonin, de Marc-Aurèle et de Sévère. Nous avons vu quelles pages sublimes la tyrannie d'Almachius, sous Alexandre, leur donna l'occasion d'y ajouter. Le saint pape Antère s'occupa de réunir ces Actes dont il se fit rendre compte par les notarii, afin de les recueillir dans les archives du Siége apostolique [2]». Une fresque, peinte au plafond du cubiculum du cimetière des saints Nérée et Achillée, qui est proche de celui de Calliste, semblerait avoir eu pour objet de conserver à la postérité le souvenir de cette mesure prévoyante d'Antère. On y remarque un personnage vénérable assis sur une chaire, entre deux ministres debout à ses côtés. Ses deux mains sont étendues pour bénir trois personnages, dont l'un est à genoux et les deux autres dans l'attitude d'une profonde vénération. Ils viennent de déposer à ses pieds une caisse de forme ronde, remplie de volumes roulés, dont ils semblent lui faire hommage. Le savant archéologue Bianchini n'hésite

1. La vie de saint Mélore commence ainsi : « Lorsqu'à l'origine de la foi chrétienne la doctrine des Apôtres était portée chez toutes les nations de la terre, la gentilité de la Bretagne se convertit..... » Nous transcrivons ces mots à l'adresse des adversaires de l'apostolicité de l'Eglise des Gaules, et nous leur demanderons comment des Missionnaires de l'époque des Apôtres ont pu aller prêcher dans la Cornouaille, sans songer à évangéliser les Gaules qu'ils traversaient d'un bout à l'autre?

Les reliques de saint Mélore étaient vénérées en France au x[e] siècle; mais il y a longtemps qu'on en a perdu la trace. (*Acta Sanctorum,* t. I[er].)

2. P. Guéranger. *Histoire de sainte Cécile,* p. 156.

pas à reconnaître ici un souvenir monumental du rapide pontificat d'Antère, dont M. de Rossi a retrouvé naguère l'épitaphe sépulcrale dans la catacombe de Saint-Calliste [1] ».

Quoi qu'il en soit, Antère ne laissa qu'un nom dans le catalogue des papes, une image dans la catacombe des Saints-Nérée-et-Achillée, et une inscription dans la crypte pontificale du cimetière de Calliste.

Il y a une de ses reliques au Carmel d'Amiens.

SAINTE GENEVIÈVE [2], VIERGE,

PATRONNE DE PARIS

422 ou 423-512. — Papes : Saint Célestin I[er] ; Symmaque. — Rois de France : Pharamond, Childebert I[er] et ses frères.

> **La piété est utile à tout..... Par leurs prières, les personnes pieuses sont une rosée céleste, qui éloigne les calamités de nos villes et de nos campagnes. Si dans un jardin l'on aime à voir des choux et des arbres fruitiers, l'on aime, sans doute, à y trouver aussi des lys éclatants de blancheur ou de majestueux tournesols. Il en est des plantes humaines placées dans le jardin de Dieu comme des légumes, des fleurs et des fruits qui croissent dans les jardins des hommes. Ne décriez donc jamais la piété des vierges.**

La ville de Paris, quoique la plus riche et la plus magnifique du monde, sera éternellement obligée au petit bourg de Nanterre [3], qui n'en est éloigné que de trois lieues du côté du couchant, pour lui avoir donné sa très-illustre patronne, sainte Geneviève. Cette fille admirable naquit en ce bourg vers l'an de grâce 422 ou 423 [4], sous l'empire d'Honorius et de Théodose le Jeune, peu de temps après l'établissement de la monarchie française.

Son père s'appelait Sévère, et sa mère Géronce ; ils comptaient parmi les personnes riches et considérables de Nanterre, et vivaient dans la crainte de Dieu. Les Esprits bienheureux firent fête à sa naissance, et tout le ciel

1. Blanchini. *Notæ ad lib. Pontif.*

2. Le nom de *Geneviève* signifie *bouche céleste* ou *fille du ciel.* Chez les Celtes, *gen* ou *geni* signifiait *engendrer*. Dans le pays de Galles, *genoeth* veut encore dire *jeune fille*. Dans le même pays, on dit aussi *genoe* pour signifier la bouche. De leur côté, les bas Bretons, pour désigner la bouche, se servent du mot *geno* ou *genou* (prononcez *ghenou*), qui se rapproche encore plus de Genovefa, ou *Genouefa,* comme on écrivait autrefois. Quant à la terminaison *efa*, que l'on trouve dans un si grand nombre de noms Celtes, comme *Marcouefa*, Landovefa, Genovefa, etc., auxquels répondent les noms masculins *Marculfus*, *Landulfus*, *Genulfus*, il nous a semblé en trouver l'explication dans l'ancien mot breton *eff*, qui veut dire le ciel. Ainsi *Genouef* voulait dire *bouche céleste* ou *fille du ciel.* Encore de nos jours, dans la basse Bretagne, pour dire bouche céleste, on écrirait *gheno n'eve*. (Bullet, *Mémoires*.)

3. Nanterre, *Nemetodurum*, signifie temple sur la rivière (de Seine) : *Nemet*, temple, *Durum*, rivière.

4. L'époque précise où naquit l'illustre vierge nous est inconnue. Quoique nous n'ayons pas de renseignements positifs sur cette époque, nous pouvons, jusqu'à un certain point, la déterminer. Nous voyons, dans une espèce de commentaire, ou plutôt de préambule, ajouté par un auteur du IX[e] siècle à la *Vie de sainte Geneviève*, et copié presque entièrement par Aymoin, que cette grande Sainte naquit sous les empereurs Honorius et Théodose. D'un autre côté, nous lisons qu'elle vit (avant sa mort, qui arriva le 3 janvier) les enfants de Clovis sur le trône. On ne peut donc mettre sa naissance plus tard que l'an 423, époque de la mort d'Honorius ; ni sa mort plus tôt que le 3 janvier de l'an 512, — puisque Clovis mourut au mois de décembre de l'an 511, — ce qui fait une durée de quatre-vingt-neuf ans.
(L'abbé Saintyves, *Vie de sainte Geneviève*, etc., in-8°, 1846.—Cf. Aymoin, *De gestis Francorum*.)

en fut dans l'allégresse, comme l'assura depuis le grand saint Germain, évêque d'Auxerre.

Ses premières années s'écoulèrent dans une innocence et une dévotion qui surpassait beaucoup la portée de son âge ; ce qui faisait déjà voir à quel degré de grâce et de sainteté elle était appelée.

Il arriva, en ce temps-là, que le même saint Germain et saint Loup, évêque de Troyes, allant en la Grande-Bretagne, nommée depuis Angleterre, pour y combattre l'hérésie de Pélage [1] qui y faisait de grands ravages, traversèrent Paris, et passèrent par le bourg de Nanterre. Les habitants étant venus en grand nombre et avec beaucoup de respect au-devant d'eux pour recevoir leur bénédiction, saint Germain leur fit une excellente prédication ; et, ayant remarqué dans la petite Geneviève, qui se trouva parmi la troupe, quelque chose de céleste et d'angélique, il la fit approcher, la baisa au front et lui témoigna une bienveillance toute paternelle ; il s'informa même de son nom et de celui de ses parents, et, les ayant fait venir, il leur dit : « Vous avez grand sujet de bénir le jour qui vous donna une telle fille ; les Anges se sont réjouis de sa naissance, ses vertus la rendront précieuse aux yeux de Dieu, et elle accomplira si parfaitement la résolution qu'elle a déjà prise de le servir, que les hommes les plus parfaits se la proposeront un jour pour modèle ».

Il adressa ensuite la parole à cette excellente vierge et lui demanda si elle était dans le dessein de n'avoir point d'autre époux que Jésus-Christ. Elle répondit, d'un visage riant qui témoignait la joie de son cœur, qu'il y avait longtemps qu'elle désirait faire vœu de virginité et qu'elle aurait une extrême satisfaction s'il agréait qu'elle le fît entre ses mains et avec sa bénédiction. Sur cela, il l'embrassa encore, l'exhorta à persévérer; et, étant allé à l'église, il y fit chanter None et Vêpres [2], durant lesquelles il tint toujours sa main droite, à la vue de tout le peuple, sur la tête de Geneviève. Après les prières, il la fit manger en sa compagnie, puis la renvoya avec ses parents, les avertissant de la ramener le lendemain. Ils le firent, et le Saint la trouva très-affermie dans son généreux dessein. Au même temps il aperçut à terre une pièce de monnaie sur laquelle était gravée la figure de la Croix; il la prit et la donna à cette sainte épouse de Jésus-Christ, comme

1. Pélage, moine anglais qui enseigna, au commencement du ve siècle, des erreurs qui furent condamnées par divers Conciles, entre autres par celui de Carthage. 418.

Les canons de ce Concile, approuvé par le pape Zozime, condamnent :

1o Quiconque dira qu'Adam a été créé mortel et que sa mort n'a point été la peine du péché;

2o Ceux qui nient qu'on doive baptiser les enfants, ou qui, convenant qu'on doit les baptiser, soutiennent néanmoins qu'ils naissent sans péché originel;

3o Ceux qui disent que la grâce qui justifie l'homme par Jésus-Christ Notre-Seigneur, n'a d'autre effet que de remettre les péchés commis, et qu'elle n'est pas donnée pour secourir l'homme, afin qu'il ne pèche plus;

4o Ceux qui disent que la grâce ne nous aide qu'en nous faisant connaître notre devoir, mais qu'elle ne nous donne pas d'aimer et de pouvoir ce que nous connaissons devoir faire;

5o Ceux qui disent que la grâce ne nous est donnée que pour faire le bien avec plus de facilité, comme si l'on pouvait accomplir les commandements par les seules forces du libre arbitre et sans le secours de la grâce;

6o Ceux qui disent que ce n'est que par humilité que nous sommes obligés de dire que nous sommes pécheurs;

7o Ceux qui prétendent que les Saints, en disant, dans l'Oraison dominicale, « remettez-nous nos péchés », ne le disent pas pour eux-mêmes, parce que cette demande ne leur est plus nécessaire, mais pour les autres qui sont pécheurs dans leur société. (Voir *Conciles généraux et particuliers*, par Mgr P. Guérin.)

2. *Nonam atque duodecimam.* Quoique anciennement on fût très-ponctuel à réciter chaque partie de l'office divin à l'heure qui y répondait, cependant saint Germain et saint Loup aimèrent mieux retarder None et Vêpres, pour les pouvoir dire dans une église, que de les réciter sur le chemin à leur heure véritable. Le mot *duodecima*, employé pour signifier Vêpres, montre clairement que leur vraie heure était non pas à cinq, mais à six heures du soir, c'est-à-dire à la douzième heure du jour naturel, vers les équinoxes. La même chose se prouve encore par l'ancienne hymne des Vêpres de la férie *Jam ter quaternis.* (Voir Bona, *De divinâ psalmodiâ*, etc.)

un riche présent que lui faisait son Epoux, lui ordonnant de la porter toujours sur elle, de renoncer pour jamais aux vains ornements des femmes [1] et de ne désirer que ceux qui embellissent l'âme et la rendent agréable aux yeux de Dieu. Quelques auteurs ont écrit qu'elle n'avait alors que six ans; mais cela est peu vraisemblable : les circonstances de cette action font assez juger qu'elle était plus âgée; et, environ cinq ans après, lorsque saint Germain repassa par Paris, pour aller une seconde fois en Angleterre, des actes éclatants l'avaient déjà rendue fort célèbre et lui avaient suscité beaucoup d'envieux; de sorte qu'elle ne pouvait alors avoir guère moins de seize ans. Ainsi, je ne fais point difficulté de lui donner dix à onze ans lorsqu'elle reçut la bénédiction de saint Germain.

Après le départ des saints prélats, elle s'appliqua plus que jamais à la contemplation des choses célestes, et toute sa joie était, dans les heures qu'elle pouvait ménager sur les emplois domestiques, de courir à l'église pour y jouir de la présence et de la douce conversation de son bien-aimé. Un jour (c'était un jour de fête), la mère de Geneviève se disposant à aller à l'église, l'enfant voulut l'accompagner. La mère s'y opposa; mais l'enfant dit en pleurant : J'ai promis à l'évêque de vivre saintement; il faut donc que j'aille souvent à l'église. La mère, irritée, la frappa rudement; mais aussitôt elle devint aveugle. Après s'être trouvée dans cet état durant vingt et un mois, elle se rappela les paroles de l'évêque au sujet de sa fille, et elle fit venir celle-ci. — Prends cette cruche, lui dit-elle, et va la remplir d'eau à la fontaine. — La petite fille, en arrivant près de la fontaine, se mit à pleurer de ce que sa mère était aveugle à cause d'elle; de sorte que ses larmes se mêlèrent à l'eau qu'elle puisa à la fontaine. Quand elle fut revenue auprès de sa mère, celle-ci leva les mains au ciel, et dit à Geneviève de faire le signe de la croix sur l'eau; puis elle en prit et se lava trois fois les yeux, et après la troisième fois elle recouvra la vue. Ce grand miracle l'obligea, ainsi que son mari, à laisser la sainte fille dans une entière liberté pour le choix d'un état de vie. Mais le choix était déjà fait, et celle qui avait promis à saint Germain de prendre Notre-Seigneur pour époux, ne pouvait embrasser d'autre état que celui d'une vierge consacrée à Jésus-Christ. Il ne paraît point qu'il y eût dans Paris de monastère de religieuses ni de communauté de filles; mais celles qui voulaient vivre dans la continence et faire vœu de virginité, s'adressaient seulement à l'évêque, et en recevaient le voile avec les prières et les cérémonies ordinaires de l'Eglise; après quoi, il leur était permis de se retirer chez elles. Sainte Geneviève se présenta pour cela à l'évêque de Paris, saint Marcel, ou plus probablement saint Félix, vers 435 ou 440, ou à l'évêque de Chartres, Villicus [2]. Deux autres filles se présentèrent avec elle pour le même objet, et elles obtinrent toutes trois la grâce qu'elles demandaient; mais l'évêque, qui était un homme éclairé de Dieu, reconnaissant en Geneviève une vertu au-dessus du commun, la fit passer avant ses deux compagnes, quoique plus âgées et de meilleure condition qu'elle.

Ses parents étant morts, elle quitta Nanterre et vint demeurer à Paris,

1. Ces paroles de saint Germain prouvent évidemment, selon *la plupart* des auteurs, que Geneviève n'était pas une simple bergère. Ses parents étaient des plus considérables de Nanterre, et si Geneviève gardait les troupeaux, elle le faisait comme avait fait David, de race royale et roi lui-même.

2. Les manuscrits de la *Vie de sainte Geneviève* portent diverses orthographes du nom du prélat consécrateur. C'était probablement *Félix*, qui occupait le siége de Paris vers 435 ou 440; et l'on tirerait *Félix* de Vilicus, Vilic, à cause de l'analogie de ces deux mots, surtout dans la prononciation. Il n'y a pas eu à Chartres d'évêque du nom de Vilicus, et l'épithète de Carnotensis de certains manuscrits indiquerait que Félix (Vilicus, Vilic) était originaire de Chartres.

chez une femme qui était sa marraine. A peine y fut-elle, que Dieu l'affligea d'une paralysie si violente et si universelle, qu'elle ne pouvait se servir d'aucun de ses membres, et ce mal alla même à un tel excès qu'elle fut, une fois, l'espace de trois jours, sans nul autre signe de vie que quelques palpitations de cœur et un peu de rougeur qui paraissait sur ses joues. Mais, tandis que son corps était dans cette faiblesse, elle fut ravie en esprit parmi les chœurs des Anges, où elle vit les biens ineffables qui sont préparés à ceux qui aiment Dieu, et beaucoup d'autres secrets que son historien s'est abstenu de rapporter en détail, à cause de l'incrédulité des hommes. Dieu lui ayant rendu la santé, elle commença à briller comme un soleil, au milieu de Paris, par la sainteté de ses exemples ; elle pénétrait, grâce à une lumière surnaturelle, dans le fond des consciences, et portait tout le monde, par des discours enflammés, à l'amour de Jésus-Christ. Elle passait sa vie en des prières et en des larmes continuelles, et elle en versait une telle abondance, que le plancher de sa chambre en était tout trempé. Son abstinence était prodigieuse, et à peine pourrait-on y croire, si l'on n'en voyait un excellent modèle dans la vie de son maître et directeur, saint Germain d'Auxerre. Car on dit qu'elle ne mangeait que deux fois la semaine, à savoir le dimanche et le jeudi ; ces jours-là, tous ses mets consistaient en un morceau de pain d'orge et quelques fèves cuites à l'eau depuis longtemps ; elle observa inviolablement cette abstinence depuis l'âge de quinze ans jusqu'à celui de cinquante ; à cette époque, pour obéir aux prêtres du Seigneur qui gouvernaient sa conscience, et pour soutenir son corps abattu par un jeûne si rigoureux, elle consentit à manger avec son pain d'orge un peu de lait et de poisson ; mais, pour de la viande et du vin, elle ne put jamais se résoudre à en user. Elle avait avec cela, douze autres compagnes spirituelles, à savoir : la foi, la confiance en Dieu, la charité, la prudence, la magnanimité, la patience, la simplicité, l'humilité, le zèle de la discipline, la pureté, la concorde et la vérité, qui ne l'abandonnaient jamais, ou plutôt qu'elle-même entretenait avec grand soin et savait très-bien occuper.

Une sainteté si éclatante lui attira bientôt des envieux. Ne pouvant souffrir les louanges qu'on lui donnait, ni la très-haute réputation qu'elle s'acquérait, ils la décrièrent partout, et firent courir le bruit qu'elle n'était qu'une hypocrite, qui trompait le monde par une austérité apparente et une dévotion feinte et étudiée. Ce poison commençait déjà à s'insinuer dans les esprits, lorsque le grand saint Germain, dont nous avons parlé, ayant été rappelé en Angleterre, pour y combattre de nouveau l'hérésie pélagienne, qui s'y était rétablie depuis son départ, passa une seconde fois par Paris. C'était cinq ou six ans après son premier voyage. La malice de ces imposteurs fut si grande qu'ils ne firent point de difficulté de calomnier Geneviève en présence de ce saint évêque, et qu'ils voulurent lui faire croire qu'elle n'était pas telle qu'il pensait. Mais, comme il la connaissait parfaitement, il ne tint nul compte de leurs discours ; au contraire, les menant dans la chambre de la Sainte, il la salua avec un profond respect, comme une personne dans laquelle il révérait la présence de Dieu ; après quoi il fit un discours au peuple : il y réfuta les fausses accusations publiées contre elle et déclara quel était son mérite devant Dieu ; ce qui fit cesser tous les bruits qui s'étaient répandus au préjudice de sa réputation.

Ce que nous avons dit fait assez voir qu'elle était encore fort jeune lorsque cette persécution lui fut suscitée ; mais cela n'empêcha pas qu'on ne l'élevât bientôt après à une charge que l'on considérait beaucoup en ce temps-là : c'était d'avoir comme l'intendance et la direction des autres filles

qui faisaient profession de virginité ; et elle s'en acquitta si dignement que plusieurs de ces filles parvinrent, par ses bons avis, à un détachement parfait de toutes choses et à une sainteté très-éminente ; de leur nombre était, dit-on, sainte Aude, vierge parisienne dont on montrait, avant 1793, la châsse, avec celle de saint Ciran, vingt-cinquième évêque de Paris, et celle de sainte Clotilde, femme du grand Clovis, en l'église de notre sainte Geneviève. Cependant, comme elle savait qu'elle ne pouvait être utile aux autres que par les lumières et les grâces qu'elle recevait d'en haut, elle ne cessait pas de passer quelquefois des journées et des semaines entières dans une étroite solitude, pour y vaquer uniquement à Dieu ; et même elle s'était fait cette loi de demeurer tous les ans renfermée dans sa petite chambre depuis la fête des Rois jusqu'au jeudi saint, sans nul autre entretien que celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des esprits bienheureux. Qui pourrait décrire les pénitences et les mortifications qu'elle y faisait, les torrents de larmes qu'elle y répandait, les actes d'amour et de religion qu'elle y produisait, les douceurs et les consolations qu'elle y recevait, et les communications intimes avec Dieu dont elle y était favorisée ? Aussi en sortait-elle comme le fer sort d'une fournaise ardente, c'est-à-dire toute remplie, pénétrée et embrasée du feu de la divinité. Une femme eut un jour la curiosité d'épier à quoi s'occupait la Sainte durant une si longue retraite ; mais elle n'eut pas plus tôt approché la vue des fentes de la porte qu'elle devint aveugle, ce qui lui dura jusqu'à la fin du Carême : Geneviève, sortant de sa solitude, pria pour elle, fit le signe de la croix sur ses yeux et lui rendit la vue qu'elle avait perdue par sa légèreté.

Le démon, plein de rage contre cette bienheureuse vierge, à cause des insignes victoires qu'elle remportait continuellement sur l'enfer, lui suscita une nouvelle persécution où elle fut sur le point de perdre la vie. Ce fut à l'occasion d'Attila, roi des Huns, surnommé le *fléau de Dieu,* qui entra dans les Gaules à la tête de cinq ou six cent mille combattants. Comme ce barbare faisait partout des ravages épouvantables, qu'il saccageait les villes, pillait et brûlait les églises, mettait tout à feu et à sang, remplissait les campagnes de meurtres, et ne laissait où il passait qu'une image horrible de la mort ; Paris, qui était sur sa route, avait sujet de craindre d'être enveloppé dans ce débordement, dans cette désolation générale. Les plus riches bourgeois pensaient à se sauver avec ce qu'ils pourraient emporter de leurs biens, en d'autres villes plus fortes ou moins exposées au passage d'un si terrible ennemi. Sainte Geneviève, au contraire, animée de l'esprit de Dieu, faisait tous ses efforts pour les retenir dans Paris, leur assurant que, s'ils voulaient faire pénitence et apaiser la colère du ciel par leurs larmes, ce fléau ne tomberait pas sur eux, et qu'ils seraient en plus grande sûreté dans leurs maisons que dans les villes où ils voulaient se retirer. Quelques femmes, persuadées par ses discours, s'assemblèrent dans l'église, où elles passaient les jours et les nuits en prière pour détourner ce fléau de Dieu. Il y eut aussi des hommes qui les imitèrent et résolurent de ne chercher leur salut que dans la protection du Tout-Puissant ; d'autant plus que l'estime qu'ils avaient de la sainteté de Geneviève faisait qu'ils se fiaient entièrement à sa parole et qu'ils ne doutaient point qu'elle ne fût capable de les délivrer par ses prières. Mais le démon en souleva d'autres contre elle, leur suggérant que ses prophéties n'étaient que des rêveries par lesquelles elle endormait les meilleurs citoyens et les entraînait à une ruine inévitable. Là-dessus, ils excitèrent une sédition où l'on conspirait déjà de la faire mourir ; mais Dieu, qui l'avait délivrée la première fois par les remontrances de saint Germain, la délivra,

cette seconde fois, par celles de son archidiacre : celui-ci, arrivant alors à Paris et étant informé de cette conspiration, assembla le peuple et le détourna d'une action si exécrable, lui remettant devant les yeux combien le même saint Germain avait estimé, de son vivant, cette pieuse vierge, et leur montra les eulogies qu'il avait ordonné, à sa mort, de lui apporter[1]. Sur ce témoignage, non-seulement le tumulte cessa, mais ceux qui étaient le plus résolus de sortir de Paris y demeurèrent, et ils virent bientôt l'effet des prières et l'accomplissement de la prophétie de Geneviève ; car Attila passa de la Champagne à Orléans, et d'Orléans en Champagne, sans approcher de Paris, et il fut enfin chassé de toutes les Gaules par une signalée victoire que les Romains, les Francs et les Visigoths, unis ensemble, remportèrent sur lui, auprès de Chalons-sur-Marne ; ce qui arriva l'an 451. Ainsi la réputation de la Sainte s'accrut merveilleusement, et l'on ne la regarda plus que comme le salut de la patrie et comme un miracle de sagesse et de sainteté.

Cinq ou six ans après, Mérovée, troisième roi des Francs, vint devant Paris, où les Romains avaient encore une forte garnison ; et, après un très-long siége, que quelques historiens font de cinq ans, il s'en rendit maître. Il ne faut pas s'étonner si sainte Geneviève, qui était dedans, ne détourna point ce coup, puisqu'elle n'avait garde de s'opposer aux desseins de Dieu, qui voulait faire de cette ville la capitale du plus florissant royaume qui ait jamais été sur la terre. Mais elle eut ensuite une grande occasion de faire paraître sa charité ; car ce siége ayant ruiné tous les environs de Paris, il fut suivi d'une si grande famine, que plusieurs des habitants mouraient de faim, et que les autres étaient réduits à la dernière misère. La Sainte, étant donc touchée de compassion, s'embarqua sur la Seine, et, allant de ville en ville, fit si bien auprès des marchands, qu'elle amassa, en peu de temps, la charge de onze grands bateaux de blé. Son voyage fut accompagné de miracles. Elle chassa du fleuve de la Seine deux mauvais esprits, qui, cachés sous un grand arbre, renversaient la plupart des bateaux qui passaient auprès, et tâchèrent même de faire périr le sien. A Arcis-sur-Aube, elle rendit la santé à la femme d'un officier nommé Passivus, affligée depuis quatre ans d'une paralysie qui la rendait immobile. A Troyes, en Champagne, elle rendit la vue à des aveugles, délivra des possédés et guérit un grand nombre de malades. Etant revenue à Paris, elle eut soin que le blé qu'elle avait amené fût distribué aux habitants ; mais surtout elle pourvut à la nécessité des pauvres, faisant cuire incessamment pour eux, en sa maison, et leur donnant le pain aussitôt qu'il était cuit ; ainsi, elle délivra Paris d'une ruine qui semblait inévitable, et elle retira de la mort une infinité de personnes qui en portaient déjà les marques funestes sur le visage.

Le bruit de ces merveilles ne demeura pas renfermé dans cette ville, mais vola bientôt par toute la terre. Saint Siméon Stylite, qui était en Asie, voyant, au pied de sa colonne, des marchands de Paris qu'une sainte curiosité y avait amenés, les supplia de saluer de sa part, à leur retour en France, leur sainte compatriote, et de le recommander à ses prières. C'était Dieu, sans doute, qui lui en avait donné la connaissance par une révélation particulière. Elle était respectée des personnes les plus élevées en dignité, et même des rois de France sous qui elle vivait. Le roi Mérovée, dans le peu de temps qu'il

1. C'étaient des présents de choses bénites que l'on s'envoyait en signe d'union et d'amitié. Saint Germain était en Italie lorsqu'il chargea son archidiacre de porter des *eulogies* à sainte Geneviève. Mais celui-ci ne vint à Paris que deux ans après : car saint Germain mourut à Ravenne en 448 ; et Attila, qui commença à menacer l'empire en 450, n'entra dans les Gaules qu'en 451. On ignore ce qui put retarder si longtemps l'archidiacre.

survécut à la reddition de Paris, lui porta toujours beaucoup d'honneur; et, selon l'idée que lui donna le paganisme, la regarda comme une demi-déesse. Son fils, Childéric, n'avait pas pour elle une moindre estime; quoiqu'il fût idolâtre, comme ses prédécesseurs, il ne lui refusait jamais, néanmoins, ce qu'elle lui demandait. Un jour, voulant absolument que quelques criminels fussent exécutés, et, craignant que Geneviève ne vînt demander leur grâce, il fit fermer les portes de la ville, où elle était, tandis que l'exécution se ferait dehors, croyant, par ce moyen, lui en empêcher la sortie. Mais la Sainte, ayant ouvert les portes par ses prières, eut tant de force sur son esprit, qu'elle l'obligea, contre sa résolution, de pardonner à ces malheureux. Le grand Clovis, notre premier roi chrétien, eut encore plus d'affection et de vénération pour elle; à sa requête, il délivrait les prisonniers, donnait de grandes aumônes au clergé et aux pauvres, et faisait bâtir de belles églises, telle que fut celle de Saint-Pierre et de Saint-Paul-sur-le-Mont, au-dessus de Paris, nommée depuis Sainte-Geneviève, pour avoir été le lieu de sa sépulture et le théâtre glorieux de ses miracles. De plus, il lui fit don de deux riches fermes qu'elle affecta à la cathédrale de Reims, où ce grand monarque avait été baptisé et avait fait profession du christianisme; saint Remy n'a pas omis ce fait dans son testament, où il parle aussi avec beaucoup d'honneur de cette illustre bienfaitrice. Enfin, la reine sainte Clotilde, femme de Clovis, se considérait comme extrêmement favorisée lorsque sainte Geneviève lui rendait visite; elle la faisait asseoir auprès d'elle, dans son cabinet, et prenait plaisir à l'entretenir familièrement des moyens de plaire à Dieu et d'assurer son salut éternel.

Pendant l'éloignement de Childéric hors du royaume, la Sainte eut la dévotion de faire bâtir une église sur les tombeaux des saints Denis, Rustique et Eleuthère, apôtres de la France et martyrs, au village de Cathœuil[1], à deux lieues de Paris, du côté du septentrion. C'est à présent la ville de Saint-Denis. Elle n'avait nul moyen pour exécuter cette entreprise, et les prêtres à qui elle en parla y trouvèrent beaucoup de difficultés, parce qu'ils ne savaient où l'on trouverait en cet endroit, qui était tout environné de bois, les matériaux nécessaires pour l'édifice; mais elle leur dit, d'un esprit prophétique, que s'ils voulaient prendre la peine de passer sur le pont, cette difficulté leur serait levée. En effet, s'y étant transportés, ils entendirent deux paysans qui disaient qu'ils venaient de découvrir, dans la forêt voisine, deux fours à chaux d'une grandeur extraordinaire, où la chaux était toute prête à être employée. Cette rencontre leur fit connaître que le dessein de Geneviève venait de Dieu. Ils l'informèrent aussitôt de ce qu'ils avaient appris, et lui offrirent de l'assister de tout leur crédit et de tout leur pouvoir pour l'accomplissement d'une si bonne œuvre. Les Parisiens et les habitants de ce

1. Les savants sont fort en peine pour savoir quel était ce village de Cathœuil (*Catholacensem vicum*), où sainte Geneviève se rendait souvent, et en quel lieu se trouvait l'église bâtie par cette illustre vierge en l'honneur de saint Denis et sur le tombeau même du saint martyr.

Tillemont place Cathœuil près de Paris, et croit trouver des traces de ce nom dans celui de Chaillot. *Mém. eccl.*, t. IV, p. 712 et 715.

Dom Toussaint du Plessis le met plus près encore de Paris, et pour cela, il bâtit, sur la rive droite de la Seine, près de Saint-Germain l'Auxerrois, une église de Saint-Denis... qui n'a jamais existé. (*Nouv. ann. de Paris*, p. 21 et suiv., 39, 88, 252, 307, etc.

Godescard regarde comme plus probable que Cathœuil était situé à Montmartre, où furent décapités saint Denis et ses compagnons. (*Vies des Pères*, etc., t. Ier, au 3 janvier.)

Le Beuf le met au même lieu où est maintenant la ville de Saint-Denis, et prétend que l'église dont il est question fut construite à l'endroit même où se trouve l'église abbatiale. (*Diss. sur l'Hist. eccl. et civ. de Paris*, t. Ier, p. 8.)

D'autres, enfin, pensent avec Bollandus (*Acta Sanct.*, t. Ier, au 3 janvier, *Vita Sanctæ Genovefæ*), que l'église dont il s'agit fut bâtie au lieu où était l'ancien prieuré de Saint-Denis de l'Estrée (*Sancti Dionysii de Strata*).

lieu ne manquèrent pas non plus d'y contribuer de leurs aumônes. Ainsi cette église fut bâtie en peu de temps, et c'est celle où, plus de cent cinquante ans après, Dagobert, fils du roi Clotaire II, et depuis son successeur, se sauva pour éviter la colère de son père irrité contre lui, et où, peu de temps auparavant, ses chiens de chasse n'avaient osé entrer pour poursuivre un cerf qui s'y était réfugié. Elle demeura toujours fort célèbre sous le nom de Saint-Denis de l'Estrée, jusqu'à ce que le même Dagobert, étant monté sur le trône, fit bâtir près de là l'abbaye royale de Saint-Denis, où il fit transporter les corps de nos saints martyrs, que l'on trouva dans cette église, et où lui et presque tous ses successeurs ont depuis choisi leur sépulture.

Au reste, l'édifice de sainte Geneviève ne s'acheva pas sans miracle ; car, le vin ayant manqué aux ouvriers, elle en remplit miraculeusement leur vaisseau, qui ne put être ensuite épuisé jusqu'à la fin de l'ouvrage. Allant à cette église avec d'autres saintes filles, elle ralluma, par sa prière, le flambeau qui servait à les conduire, et que la violence du vent et de la pluie, ou plutôt le démon, à qui ses dévotions étaient insupportables, avait éteint ; prodige qui était assez familier à notre Sainte, car nous lisons encore que des cierges s'allumèrent divinement entre ses mains, dans la même église, et dans sa maison, sans que personne y mît le feu. Ce fut là aussi qu'elle délivra douze possédés, qui lui avaient été présentés dans Paris, et qu'elle avait fait conduire exprès en ce lieu, afin de pouvoir renvoyer aux saints Martyrs toute la gloire de leur délivrance : excellent trait d'humilité.

La vie de cette illustre Vierge est remplie d'une foule d'autres merveilles. Un jour, étant à Meaux, elle parla avec tant d'éloquence du bonheur des épouses de Jésus-Christ à une jeune personne de ce lieu, nommée Céline, qui était déjà fiancée à un des plus riches et des plus avantageux partis du pays, qu'elle la fit résoudre à l'heure même de renoncer au mariage et de demander le voile de virginité. Le fiancé, en ayant avis, entra dans une si grande furie et contre Geneviève et contre cette fille, qu'il vint, comme un forcené, pour leur passer son épée au travers du corps ; mais elles s'enfuirent à l'église, et les portes, qui étaient fermées, s'ouvrirent et se refermèrent d'elles-mêmes pour les sauver ; à cette vue, le jeune furieux vit bien qu'il avait Jésus-Christ même pour rival, et que la résolution de Céline était un effet de la grâce toute-puissante du Maître des cœurs ; il ne voulut donc pas s'y opposer davantage, et la laissa en liberté. Depuis, elle profita si bien des exemples et des instructions de sa sainte maîtresse, qu'elle devint elle-même une Sainte et qu'elle mérita une place, en cette qualité, dans le *Martyrologe des Saints de France,* au 21 octobre, jour où l'église de Reims honore une autre sainte Céline, mère de son incomparable archevêque saint Remy. Notre Sainte guérit encore, dans la même ville de Meaux, deux personnes percluses de leurs membres. Et, faisant la moisson d'une terre qui lui appartenait au territoire de cette ville, elle fit un miracle surprenant : bien qu'il plût avec impétuosité tout autour de sa pièce, néanmoins il ne tomba pas une seule goutte d'eau sur ses blés ni sur ses moissonneurs. Un avocat du même lieu, qui vint exprès à Paris pour implorer son secours, fut délivré d'une grande surdité qui l'affligeait depuis quatre ans, par le signe de la croix qu'elle fit sur ses oreilles.

Allant à Tours pour visiter le sépulcre de saint Martin, elle guérit à Orléans plusieurs malades et, entre autres, une jeune fille nommée Claudia, qui était près d'expirer. Elle obtint aussi d'une manière miraculeuse son pardon à un serviteur qui, ayant vivement offensé son maître, ne le pouvait apaiser par ses prières ; ce maître inexorable, ayant même rebuté la Sainte, qui lui

demandait grâce pour lui, fut saisi sur l'heure d'une fievre si violente, qu'étant comme aux abois de la mort, il fut contraint d'avoir recours à elle et de lui accorder ce qu'il venait de lui refuser. Par ce moyen, le valet eut le pardon de sa faute, et le maître reçut la guérison de la maladie qu'il s'était causée par son opiniâtreté. A l'arrivée de sainte Geneviève à Tours, les esprits de ténèbres furent forcés de quitter les corps des possédés sur qui ils exerçaient leur tyrannie ; et on les entendait crier publiquement que ses mérites, joints à ceux de saint Martin, étaient comme deux brasiers où ils étaient cruellement tourmentés. On n'achèverait jamais si l'on voulait rapporter en détail tous les miracles qu'elle fit durant sa vie. Mais en voici encore deux que nous ne pouvons passer sous silence, parce qu'ils sont trop remarquables : Un enfant lui ayant été présenté sourd, muet, aveugle et boiteux, elle le guérit de tous ces maux, lui donnant tout ensemble la vue, l'ouïe, la parole et le marcher, par l'onction d'une huile bénite. Un autre enfant s'étant noyé dans un puits, elle le rappela à la vie après avoir couvert son corps de son manteau et versé beaucoup de larmes.

Enfin, cette admirable Vierge s'endormit dans le Seigneur le troisième jour de janvier de l'an 512.

CULTE ET RELIQUES.

Son corps fut inhumé dans le caveau, ou chapelle souterraine, que le grand saint Denis avait autrefois consacré en l'honneur des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul, et sur lequel Clovis avait déjà commencé, à son instance, un superbe édifice, achevé depuis par sainte Clotilde. Sainte Geneviève avait légué en mourant, à la basilique des saints apôtres Pierre et Paul, bâtie par Clovis, les propriétés que ses parents possédaient à Nanterre, et, dès ce moment, sa maison appartint aux prêtres de cette église, dans laquelle sainte Geneviève, qui en avait donné l'idée, voulut être enterrée. C'était un lieu qu'elle avait souvent arrosé de ses larmes et d'où son esprit avait été plusieurs fois enlevé dans les cieux, pour y entendre ces secrets dont il n'est pas permis aux hommes de parler. Il s'y fit aussitôt une infinité de miracles. On y alluma une lampe dont l'huile ne se consumait point, quoiqu'elle brûlât toujours et qu'on prît continuellement de cette huile pour servir à la guérison des malades. Des aveugles y reçurent la vue; des muets, l'usage de la langue ; des possédés, leur délivrance; des personnes tourmentées par la fièvre, une prompte et parfaite santé. Une femme, reprise de ce qu'elle travaillait le jour de la Nativité de Notre-Dame, avait répondu impudemment que la Vierge était une pauvre femme comme elle, qui gagnait sa vie du travail de ses mains ; en punition de ce blasphème, ses doigts s'étaient si fort attachés au peigne avec lequel elle cardait la laine, qu'on ne pouvait les en séparer; elle fut guérie en priant auprès de ce sépulcre. Cela fit que cette église ajouta bientôt à son premier titre des bienheureux Apôtres, celui de sainte Geneviève, et que dans la suite des temps on ne l'a presque plus reconnue que sous le nom de cette Sainte.

Dieu a fait encore, depuis, d'autres merveilles fort remarquables pour honorer son mérite. Un jour, la Seine étant étrangement débordée et ayant rempli toutes les églises et les maisons jusqu'à la hauteur des premiers étages, on trouva le lit sur lequel elle avait rendu son bienheureux esprit, et que l'on conservait dans un monastère de filles, tout environné d'eau comme d'un mur, sans qu'il en pût être inondé, ni même mouillé. Puis le débordement cessa, et la rivière rentra soudainement dans son premier état.

Du temps de Louis VI, dit le Gros, il s'éleva dans Paris une cruelle maladie que les médecins nomment *feu sacré*. On croit que ce feu sacré était un érysipèle gangréneux et épidémique. Plusieurs personnes en mouraient sans qu'on y pût apporter de remède. Cela obligea le clergé et le peuple d'avoir recours à sainte Geneviève, dans l'espérance que, par les mérites de sa pureté incomparable, elle apaiserait la colère de Dieu, justement irrité contre leurs débauches et leurs sensualités. Il fut donc arrêté, à l'instance d'Etienne Ier, pour lors évêque de ce siége, que la châsse où reposaient ses saintes dépouilles serait solennellement apportée de son église en celle de Notre-Dame; on ressentit aussitôt l'effet de cette dévotion, car tous ces pauvres ardents, qui n'attendaient que la mort, furent guéris à l'instant même, à l'exception de trois qui manquèrent de foi, ou que Dieu ne voulut pas guérir pour des causes qui nous sont inconnues. Une église fut alors bâtie en mémoire de ce miracle, et c'était autrefois une paroisse de la cité appelée *Sainte-Geneviève des Ardents;* l'année suivante, le pape Innocent II, étant informé de tout ce qui s'était passé, ordonna que l'on en ferait

tous les ans mémoire, le 26 novembre, dans le Bréviaire de Paris, et accorda de grandes indulgences à ceux qui visiteraient cette église.

L'an 1161, sous le règne de Louis VII, dit le Jeune, et sous l'épiscopat du célèbre Pierre Lombard, appelé le Maître des Sentences, le bruit s'étant élevé dans Paris que l'on avait furtivement ouvert la châsse de sainte Geneviève et dérobé son précieux chef, l'on en fit une ouverture solennelle en présence de l'archevêque de Sens et des évêques d'Auxerre et d'Orléans, que le roi y avait envoyés exprès; et l'on trouva heureusement que ce bruit était faux, et que le corps entier de la Sainte, avec son chef, était dans la châsse. Il avait été transporté deux fois, durant le neuvième siècle, de l'abbaye où il reposait en des lieux sûrs, dans la crainte des Normands qui ravageaient toute la France, et même assiégèrent Paris et pillèrent cette célèbre abbaye avec celle de Saint-Germain des Prés. Ces abbayes n'étaient pas encore enfermées dans la ville; mais le corps de la Sainte y avait été rapporté, l'une et l'autre fois, avec beaucoup de solennité, tout le clergé et tous les corps de la ville étant allés au-devant pour le recevoir. Ceux qui ont écrit les histoires de ces translations racontent, comme témoins oculaires, une foule de guérisons miraculeuses qui se firent par l'intercession de la Sainte, dans tout le cours des deux voyages; mais nous nous dispensons d'en rien dire, pour n'être pas trop long, et parce que de semblables prodiges sont encore assez ordinaires à notre Sainte.

Toute la France, et principalement la ville de Paris, implore son assistance en temps de guerre, de peste, de famine, de sécheresse, d'inondation et de trop grande abondance de pluie, et en toute autre sorte de nécessités et d'affaires importantes; alors (disait le P. Giry en 1685), l'on découvre seulement la châsse, ou bien on la descend de dessus les quatre grosses colonnes de jaspe et les quatre chérubins dorés dont elle est soutenue, et on la porte en procession à l'église cathédrale; ce qui ne se fait que par ordre du roi et par arrêt du parlement, avec des cérémonies magnifiques, qui sont décrites bien au long dans les *Antiquités de Paris*. Il y a même une confrérie de bourgeois des plus honorables de la ville, qui sont désignés pour porter ces précieuses reliques en cette occasion. La relation du miracle des Ardents, écrite dès l'année 1131 ou environ, assure que cette manière de porter la châsse de sainte Geneviève, dans les nécessités publiques, était inviolablement observée de temps immémorial, ce qui montre qu'elle a commencé peu d'années après le décès de cette sainte Vierge, et que c'est une dévotion de presque tous les siècles de notre monarchie. Aussi n'a-t-on jamais eu recours à ce moyen pour apaiser l'indignation de Dieu et pour mériter son secours et sa protection, sans en ressentir le pouvoir. Des guerres ont été ainsi apaisées, des pestes dissipées, la sérénité s'est changée en pluie ou la pluie en sérénité, et la terre, qui était stérile, s'est vue chargée d'une grande quantité de fruits. C'est ce que l'on a éprouvé l'an 1675, après la descente et la procession de la châsse qui s'était faite le dix-neuvième jour de juillet, avec un concours infini de peuple. Car, quoique les pluies continuelles eussent mis toute la campagne dans la dernière désolation et que les laboureurs fussent hors de toute espérance de récoltes, il se fit tout à coup un changement si merveilleux, que l'année devint une des plus abondantes que l'on eût vue depuis longtemps pour les blés et pour les menus grains; les hérétiques eux-mêmes et les libertins furent contraints de reconnaître qu'il y avait, dans la disposition de la saison, quelque chose d'extraordinaire et de miraculeux.

La châsse de notre illustre patronne n'était autrefois que d'argent blanc et sans beaucoup d'ornements; mais Robert, de la Ferté-Milon, abbé de Sainte-Geneviève, en fit faire une, l'an 1242, où il entra 193 marcs et demi d'argent et 8 marcs et demi d'or. Le cardinal de La Rochefoucauld, dernier abbé commendataire et restaurateur de la même abbaye, avec les libéralités de la reine Marie de Médicis, la fit encore redorer et enrichir d'un grand nombre de perles et de pierres précieuses qui lui donnèrent un éclat merveilleux. On ne saurait croire combien de monde s'assemble tous les vendredis, à Sainte-Geneviève, pour vénérer cette Sainte et pour implorer son secours; combien de messes l'on y fait célébrer, tant pour demander des guérisons que pour remercier Dieu de celles que l'on a obtenues; et combien d'ex-voto l'on attache auprès de son mausolée, en témoignage des grâces que l'on a reçues par son intercession.

Ce que l'on vient de lire n'est plus qu'un souvenir.

Un cercueil en pierre, dans lequel reposa primitivement le corps de sainte Geneviève, est à peu près tout ce que Paris possède aujourd'hui de sa sainte patronne. Un coup de vent a suffi pour anéantir ce qu'avaient épargné treize siècles. Ce cercueil, déposé dans une espèce de chapelle, à droite du chœur, dans l'église Saint-Etienne-du-Mont, est encore l'objet d'une grande dévotion, le but de nombreux pèlerinages. Chaque année, le 3 janvier, commence, à Saint-Etienne-du-Mont et au Panthéon, qui en est voisin, une neuvaine en l'honneur de sainte Geneviève, qui attire de nombreux fidèles, malgré le refroidissement de la foi dans la grande ville.

En 1871, les *communeux* de Paris, dignes successeurs des démolisseurs de 93, ont profané le temple de Sainte-Geneviève; sa châsse fut violée et défoncée, et les saints ossements jetés au vent: sans doute il ne s'agit que d'une faible portion des reliques de la patronne de Paris, car toutes celles que renfermait la châsse conservée à l'abbaye de Sainte-Geneviève avaient été brûlées en place de Grève, le 3 décembre 1793; mais un certain nombre d'églises de France possédaient quelques reliques de la Vierge de Nanterre, et Mgr de Quelen, lors de la réouverture de Sainte-Geneviève, le 3 janvier 1822, put y déposer plusieurs parcelles des ossements qu'il avait obtenues de divers endroits. La piété des fidèles éprouvera peut-être quelque consolation, en apprenant que

plusieurs précieuses reliques de l'auguste protectrice de Paris existent encore, notamment à Verneuil, dans le département de l'Oise.

Il y avait, à Verneuil, avant la Révolution de 93, un prieuré; l'église de la paroisse en dépendait, et il portait le titre de Prieuré de Sainte-Geneviève; c'était le prieur qui nommait le curé. Tous les actes religieux antérieurs à 93 se terminent ainsi : « Fait en l'église de Madame Sainte-Geneviève ».

De temps immémorial, il y a un vallon prenant naissance dans la forêt et aboutissant au pays qui porte, dans la forêt, le nom de Fonds de Sainte-Geneviève, et là où on cultive, Vallée de Sainte-Geneviève. Dans cette même vallée, la source qui donne naissance à un petit ruisseau s'est toujours, de mémoire d'homme, appelée Source de Sainte-Geneviève; depuis une dizaine d'années, on a construit, sur cette source, un magnifique rocher, qui renferme la statue de sainte Geneviève et qui porte le nom de Fontaine Sainte-Geneviève; — l'eau de cette fontaine est reconnue par les médecins des environs pour avoir d'excellentes propriétés, et ils conseillent aux malades d'en boire.

Un procès-verbal, dressé le 31 décembre 1821, qui se trouve dans la châsse de l'église de Verneuil, et dont nous devons une copie à l'obligeance de M. l'abbé Loin, curé de cette paroisse (lettre du 2 octobre 1871), nous apprend qu'antérieurement à la persécution de 1793, ladite église de Verneuil possédait une châsse de cuivre doré renfermant des cheveux de sainte Geneviève; que cette châsse avait été enlevée, en septembre 1793, par un détachement de l'armée révolutionnaire; que le nommé Jean-Baptiste Dufour, de Verneuil, concierge du district à Senlis, avait — en reconnaissance du mariage de son fils, béni à Verneuil — donné à l'église dudit Verneuil, entre autres reliques tombées en sa possession, un os de sainte Geneviève paraissant être détaché d'une phalange inférieure du doigt, portant 22 lignes de long sur 4 lignes de largeur moyenne. Cet os provenait d'un reliquaire exposé à la vénération des fidèles en l'église de Sainte-Geneviève de Senlis, église qui se trouvait dans une rue portant le nom de la Sainte.

Lorsqu'un décret de Louis XVIII, rendu en décembre 1821, restitua au culte de sainte Geneviève le Panthéon de Paris, les habitants de Verneuil résolurent d'offrir à cette dernière une partie de la précieuse relique qu'ils possédaient : on coupa donc l'os en deux parties, dont l'une resta à Verneuil et l'autre fut envoyée à Paris.

Jean-Baptiste Dufour, qui était, pendant la tourmente révolutionnaire, devenu propriétaire des dépouilles d'un grand nombre d'églises du district de Senlis, donna, en outre, à l'église de Verneuil, un bras de saint Just, martyr; un os de saint Colomb; deux ossements de saint Justin, martyr; un ossement de saint Libère, martyr, et d'autres reliques sans désignation.

Une autre paroisse du diocèse de Beauvais — Gouvieux — a obtenu de Rome, vers 1866, quelques parcelles des reliques de sainte Geneviève.

On vénère encore des reliques de sainte Geneviève à La Ferté-sous-Jouarre et à Dians, diocèse de Meaux.

Nous avons dit que Clovis avait bâti l'église Saint-Pierre, où fut inhumée sainte Geneviève; voici à quelle occasion :

La reine Clotilde avait fait promettre au roi, au moment où il allait commencer la guerre contre Alaric, qui régnait sur les Visigoths, dans le midi de la Gaule, de consacrer une magnifique église au service de Dieu, si ses armes étaient victorieuses. Revenu à Paris, après la défaite d'Alaric, le roi exécuta sa promesse et jeta, vers l'an 508, les fondements d'une basilique (église de fondation royale) en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, sur le haut de la montagne du palais des Thermes, au milieu des vignobles qui en couvraient les flancs. Arrivé sur le terrain désigné, il avait lancé sa hache droit devant lui, afin qu'on pût un jour mesurer la force de son bras à la longueur de l'édifice. Clovis mourut en 511, sans avoir vu terminer l'église; mais la reine Clotilde la fit achever et déposa dans le sanctuaire les restes de Clovis. Clotilde, morte en 543, fut ensevelie à côté du roi.

L'église Sainte-Geneviève fut démolie en 1807, et la rue Clovis percée sur son emplacement. Dès le milieu du siècle dernier, l'église menaçant ruine, on sentit la nécessité d'en construire une nouvelle dans un lieu peu éloigné; mais les chanoines, ne pouvant suffire à cette dépense, Louis XV y affecta, à partir du 1er mars 1755, une partie du produit des loteries, et chargea Soufflot, son architecte, de dresser le plan de la nouvelle église; le roi en posa le première pierre le 6 septembre 1764. En 1791, l'édifice, inachevé, reçut le nom de Panthéon et fut consacré à la sépulture des hommes illustres; on sait de quelle illustration!

Le 20 février 1806, un décret impérial ordonna qu'il serait terminé et dédié, comme église, pour la sépulture des personnages célèbres. Rendu exclusivement au culte en 1821, et destiné de nouveau, en 1830, à recevoir les restes des grands hommes, il est enfin redevenu, en 1852, l'église Sainte-Geneviève. Depuis 1852, l'église de Sainte-Geneviève est desservie par une communauté de prêtres composée d'un doyen et de plusieurs chapelains.

Le chapitre de Sainte-Geneviève était fort riche et ne relevait que du Pape; il avait toute juridiction sur ses terres; son doyen, qualifié d'abbé, avait le droit de porter, dans les cérémonies, les ornements pontificaux, c'est-à-dire la mître, la crosse et l'anneau pastoral. Il y eut plusieurs réformes. En 1634, on décida que l'abbé serait nommé tous les trois ans; on forma en même temps une congrégation générale, d'après les nouveaux reglements de Sainte-Geneviève, dont cette abbaye

fut le chef-lieu, et les chanoines Génovéfains reçurent le nom de *Chanoines réguliers de la Congrégation de France*. L'Ordre de Sainte-Geneviève comptait plus de neuf cents maisons en France, et nommait à plus de cinq cents cures, entre autres, à celle de Saint-Etienne du Mont.

L'église anciennement appelée *Sainte-Geneviève la Petite*, et qui prit ensuite le nom de *Sainte-Geneviève des Ardents*, à la suite du miracle raconté par le P. Giry, était auprès de la cathédrale et de la maison où la Sainte était morte. On l'a démolie en 1747, pour bâtir l'hôpital des Enfants-Trouvés [1].

Entre les vierges qui s'attachèrent à sainte Geneviève, on nomme sainte Aude et sainte Céline, toutes deux nées dans les environs de Meaux : aussi, dans la Brie, le nom de Céline est-il fréquemment donné aux jeunes filles.

Au XVIIIe siècle, marchant sur les traces des premières compagnes de la Vierge de Nanterre, s'établirent les *Filles de Sainte-Geneviève*, plus connues sous le nom de *Miramiones*, du nom de leur fondatrice, Marie Bonneau, veuve de M. Beauharnais de Miramion, conseiller au parlement.

Disons un mot du puits, du souterrain et de la maison de sainte Geneviève, à Nanterre.

On montre encore à Nanterre un puits que le double témoignage de la tradition et de l'histoire assure être celui dont il est parlé dans la vie de sainte Geneviève, et avec l'eau duquel elle guérit sa mère aveugle depuis vingt et un mois. Il est doublement consacré par les larmes que sainte Geneviève répandit sur sa margelle, et par le signe de la croix qu'elle fit sur ses eaux, dont les effets se font encore sentir de nos jours pour tous les maux de la vue et les ardeurs de la fièvre. Il était voisin et dépendant de la maison, du jardin, et de quelques autres petites possessions des parents de la Sainte, à l'usage desquels il servait exclusivement.

Le puits et le terrain jadis occupé par la maison de sainte Geneviève étaient renfermés naguère dans une chapelle dont il n'existe plus aujourd'hui que les murs de clôture ; et cependant, malgré le malheur des temps, ce lieu est toujours l'objet de la vénération du peuple chrétien.

On voit près de l'emplacement de la maison, à gauche et en descendant quelques marches, une espèce de souterrain ou de cave où la Sainte se retirait pour prier avec plus de recueillement. La piété des fidèles avait, de temps immémorial, consacré cet endroit par l'érection d'un autel qui fut détruit vers la fin du XVIe siècle, et était complétement abandonné depuis 1582, lorsqu'en 1642 le zèle des chrétiens y réédifia un nouvel autel où l'on célébrait les saints mystères, et au pied duquel la foule des pèlerins venait encore, avant la première révolution, prier Dieu au même endroit où sainte Geneviève l'avait si souvent invoqué. Les troubles politiques firent abandonner cette pieuse pratique ; bientôt l'autel disparut, et l'oratoire ne tarda pas à devenir une cave de marchand de vin.

Monsieur le curé de Nanterre, qui vient de soustraire à des mains profanes ces lieux pleins de pieux souvenirs, ne possède en ce moment que la moitié de cette cave, qui est coupée en deux par le mur d'une maison voisine, dont l'acquisition pourrait compléter tout à la fois l'autre partie du précieux souterrain, et les propriétés de sainte Geneviève de ce côté-là. Cette cave, ainsi que le puits, a subi les envahissements du terrain, et sa voûte demi ogivale est fort basse [2].

Selon quelques auteurs, le mont Valérien, devenu célèbre dans la guerre de la France contre la Prusse, en 1870-71, devrait son nom au père de sainte Geneviève, qui se serait appelé *Sévère-Valérien*, et auquel le mont aurait appartenu en toute propriété.

Sur le flanc de cette montagne on montre encore le *Clos de Sainte-Geneviève* : une source coule auprès et porte aussi le nom de *Fontaine de Sainte-Geneviève*. C'est là, disent ceux qui croient que sainte Geneviève a été bergère, qu'elle venait se désaltérer et faire boire son troupeau. A l'époque où, sur la hauteur du mont Valérien, existait un calvaire à la place des formidables ouvrages de guerre qu'on y a élevés, les fidèles qui s'y rendaient le jour de la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, le 14 septembre, allaient y boire par dévotion. A l'endroit traversé aujourd'hui par la route de Nanterre à Chatou, se trouvait le *Parc de Sainte-Geneviève*. Il ne reste plus aucun vestige de l'enclos qui enfermait ce parc, non plus que de la chapelle qu'on y avait construite.

Lorsque sainte Geneviève se rendit de Paris à Troyes et Arcis-sur-Aube, pour acheter des vivres, elle s'arrêta, d'après la tradition, entre ces deux villes, dans un pays appelé la Chapelle-Vallon. On voit dans cette dernière localité un monument d'une haute antiquité, dédié *à la bonne sainte Geneviève*, restauré, en 1842, par les habitants.

Des *ex-voto*, que l'on voit encore de nos jours à Saint-Méry et à Saint-Etienne du Mont, de Paris, attestent le célèbre miracle des *ardents*. La mémoire de ce fait miraculeux fut conservée à travers les âges par une fête qui se célébrait autrefois le 26 novembre, en l'église Sainte-Geneviève la Petite, dans la cité de Paris : cette église avait été érigée sur l'emplacement de la maison où la Vierge de Nanterre avait exhalé son dernier soupir.

La crypte de l'ancienne basilique de Sainte-Geneviève, dont la tour, seul débris qui en reste, fait aujourd'hui partie des constructions d'un lycée, renfermait les tombeaux de Clovis et de sainte Clotilde ; mais le plus célèbre des monuments abrités par ce sanctuaire était celui de la patronne de Paris, cette tombe, précieuse pour un chrétien, nous a été conservée. M. l'abbé Amable des Voisins,

1. Notice historique sur la paroisse Saint-Etienne du Mont, par M. l'abbé Faudet, docteur en théologie, curé de Saint-Etienne du Mont, et M. E. de Mas-Latrie.

2. M. Ch. Barthélemy, *IV Annales hagiol.*

mort évêque nommé de Saint-Flour, obtint, lors de la suppression de la vieille église de Sainte-Geneviève, de faire transporter dans celle de Saint-Etienne du Mont, dont il était curé, cette pierre qui avait contenu le corps de sainte Geneviève pendant un si grand nombre d'années. La sainte relique de la Vierge de Nanterre fut rendue à la vénération publique le 8 novembre 1803.

Ce qui attire principalement les chrétiens à Saint-Etienne du Mont, c'est, nous l'avons déjà dit, la chapelle où se trouve le tombeau de sainte Geneviève, décoré en style gothique flamboyant et dont les dessins ont été fournis, en 1846, par le célèbre Père Martin, jésuite.

Sainte Geneviève est spécialement honorée à Thieulloy-l'Abbaye, à La Mirande, à Hédauville, à Assainvillers. Il y a pèlerinage dans ces deux dernières localités où on l'invoque contre les fièvres inflammatoires. Elle est la patronne de Flaucourt, de Framerville et de Guémicourt. Une chapelle lui est dédiée près d'Equancourt. On conserve des reliques de la Sainte à la cathédrale, aux Louvencourt et aux Ursulines d'Amiens, à Liancourt-Fosse, à Tilloy-les-Conty (dans une châsse).

Les arts ont donné de sainte Geneviève, et à son sujet, les diverses représentations suivantes : 1° Un diable s'efforce d'éteindre son cierge, et un ange le rallume; au moyen âge, ce diable était armé d'un soufflet; 2° elle rend la vue à sa mère; 3° elle garde des moutons en filant sa quenouille. Cette manière, d'après le P. Cahier, n'est pas antérieure au XVII[e] siècle; rien, d'ailleurs, ne prouve que sainte Geneviève ait été bergère. Lorsqu'on a eu perdu le sens des symboles du moyen âge, on aura pris son cierge ou un tronçon du cierge pour une houlette; puis, comme antérieurement à cette époque, l'épisode du siége de Paris avait été représenté allégoriquement, que sainte Geneviève était placée sur les remparts entre des moutons (les habitants de Paris) qu'elle garde, et des loups qu'elle repousse (les Huns), on aura été conduit à prendre l'allégorie pour la réalité. Cette erreur est plus pardonnable que celle d'un sculpteur contemporain qui, dans un groupe placé sous le portique du Panthéon, met sainte Geneviève aux pieds d'Attila. Jamais sainte Geneviève n'a abordé Attila, et, dans tous les cas, il est permis de croire qu'elle ne se serait pas jetée à ses genoux. Les enfants de Dieu ont plus de fierté et plus de dignité; une infinité d'exemples du même genre le prouvent; 4° elle porte des clefs : ce sont celles de la ville de Paris, qui était confiée à sa protection; 5° elle apparaît, dans le ciel, au-dessus de nombreux malades qui l'invoquent dans la maladie du *feu des ardents;* 6° elle reçoit de la main de saint Germain l'Auxerrois une médaille à l'effigie du Crucifié et se la passe au cou; 7° elle porte du pain dans les plis de sa robe, pour désigner soit ses charités ordinaires, soit le secours qu'elle donna au peuple de Paris, pendant une famine; 8° près d'un *puits* où elle guérit sa mère.

Le célèbre Carl Van Loo nous a représenté sainte Geneviève avec une médaille pendant sur sa poitrine : c'est celle que saint Germain donna à la Vierge de Nanterre.

L'église Saint-Jacques du Haut Pas, de Paris, possède un tableau dû au pinceau de M. Carbillet, dans lequel saint Germain, montrant sainte Geneviève à son père et à sa mère, leur dit : « Que vous êtes heureux de posséder une telle fille ! »

Un panneau de bois, sculpté vers l'an 1700, et placé à la droite de l'autel de sainte Geneviève, dans l'église paroissiale de Nanterre, représente la Sainte recevant de saint Germain le sacrement de Confirmation.

Sa vie fut écrite dix-huit ans après sa mort, par un auteur dont on ne sait pas le nom, et quelques religieux de son abbaye, à Paris, y ont ajouté, en divers temps, les relations de ses translations et de ses miracles. Bollandus les a rapportées dans son premier tome du mois de janvier. Il n'y a point de Martyrologe qui n'en fasse une très-honorable mention. Saint Grégoire de Tours, Constance, auteur de la vie de saint Germain; Sigebert, Aymonius, Pierre de Natalibus et beaucoup d'autres historiens en parlent aussi. Et nul de ceux qui ont écrit, dans ces deux derniers siècles, la *Vie des Saints*, ne l'a omise. Nous avons tiré des plus anciens, c'est-à-dire des premières sources, ce que nous en avons rapporté ici; mais nous avons laissé beaucoup de choses que le lecteur pourra rechercher dans ces actes primitifs.

Un des plus illustres théologiens de la Compagnie de Jésus, le Père Petau (dont l'ouvrage le plus célèbre, *les Dogmes théologiques*, est en vente chez les CÉLESTINS, à Bar-le-Duc), a chanté, dans un double poëme, sainte Geneviève, qui lui avait rendu la santé.

Il n'est pas jusqu'à Voltaire qui n'ait célébré les louanges de la patronne de Paris, dans des vers qui sentent leur collégien, comme on en peut juger par les suivants, les moins mauvais de la pièce :

Loin d'une fortune opulente,
Aux trésors que je vous présente
Ma seule ardeur donne du prix;
Et si cette ardeur peut vous plaire,
Agréez que j'ose vous faire
Un hommage de mes écrits.

SAINT BLIMOND,

DEUXIÈME ABBÉ DE SAINT-VALERY

Fin du VIe siècle-650. — Papes : Saint Grégoire le Grand; saint Martin Ier. — Rois de France : Clotaire II; Clovis II.

Quantus qui non sibi, sed Deo vivit.
Qu'il est grand celui qui ne vit pas pour lui-même, mais pour Dieu !
(*Hymne des Matines de l'office de saint Blimond.*)

Les Saints ne sont pas toujours destinés par le ciel à la sanctification des lieux où ils prennent naissance. Saint Blimond (Blithmundus), si révéré au pays de Vimeux, en Picardie, était originaire du Dauphiné. Il naquit dans un château situé le long de la rivière d'Isère, de parents également illustres par leur noblesse et par leurs grands biens. Mais, comme les riches et les puissants du siècle ne sont pas plus exempts des disgrâces de la nature que les pauvres et les nécessiteux, notre Saint fut affligé, dès son enfance, d'une si étrange contraction de nerfs, qu'il devint paralytique et tout à fait impotent, jusqu'à ne pouvoir se tenir debout, ni même lever la tête pour regarder le ciel. Ses parents, extrêmement désolés d'un accident si fâcheux, employèrent tous les remèdes humains pour tâcher de l'en délivrer ; mais enfin, après l'avoir fait inutilement pendant plusieurs années, ils n'attendirent plus que de Dieu la guérison de leur fils. Et comme par toute la France s'était répandu le bruit des grands miracles que saint Valery, abbé d'un monastère à Leuconaus, près de l'embouchure de la Somme, aujourd'hui Saint-Valery-sur-Somme, en Picardie, opérait sur toutes sortes de malades, ils résolurent d'y porter eux-mêmes leur pauvre estropié. Vers 614. En effet, ils ne furent pas frustrés dans leur espérance ; car ayant présenté le jeune Blimond à ce saint religieux, ils le supplièrent avec larmes d'avoir pitié de leur affliction, et d'obtenir de Dieu, par la ferveur de ses prières, la guérison de leur cher enfant. Le saint abbé, dont le cœur était tout rempli de charité, ne put refuser la demande que lui faisaient ces illustres affligés. Il se mit donc aussitôt en oraison, prit le jeune homme, et après lui avoir imposé les mains sur tous les membres estropiés, il le rétablit en une parfaite santé.

D'après une tradition, qui est trop savante pour avoir jamais été populaire, dit l'abbé Corblet, ce serait à partir de ce jour que notre Saint, qui s'appelait Gogus, aurait quitté son nom de famille, pour prendre le surnom de Blithmundus, qui signifierait *l'impotent guéri* [1]. Quoi qu'il en soit de cette étymologie hybride, Blimond, croyant ne pouvoir jamais assez reconnaître l'insigne faveur dont il avait été l'objet, qu'en consacrant au culte des autels cette même santé qu'il venait de recevoir miraculeusement, résolut de se faire religieux sous la sage conduite de saint Valery, afin que, par les belles instructions d'un si grand homme, il pût préserver son âme des maladies spirituelles, comme il avait été délivré, par les mérites du même saint, d'une si étrange infirmité corporelle ; ses parents, quelque tendresse

1. *βλαῖσος*, impotent; *mundus*, guéri.

qu'ils eussent pour lui, ne pouvant s'opposer à un si pieux dessein, le laissèrent volontiers entre les mains de son bienfaiteur, et d'après une antique tradition fixèrent leur résidence à Gouy, près de Saigneville. Ils établirent, dans une plaine voisine, cinq maisons de culture qui donnèrent bientôt naissance à un village appelé plus tard du nom de Saint-Blimond. Le disciple reconnaissant fit de tels progrès à l'école de saint Valery, qu'il devint l'exemple du monastère. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si, après la mort de l'abbé, Blimond fut élu par les suffrages de tous les religieux pour lui succéder. 622.

Cependant il ne put pas gouverner longtemps cette sainte communauté; car, dès l'année suivante, des pirates scandinaves vinrent désoler nos contrées maritimes ; les religieux se virent contraints d'abandonner la Picardie, où les armées causaient le plus de désordres, et d'aller demander à d'autres abbayes moins exposées, une hospitalité temporaire. De sorte que le saint abbé, voyant que son monastère se dispersait tout entier, sans pouvoir y apporter de remède, résolut de se réfugier lui-même en celui de Bobbio, dans le Milanais; il se détermina sans doute à ce choix en présumant un favorable accueil de la part de l'abbé Attale, qui avait été disciple de saint Colomban, en même temps que saint Valery, à l'abbaye de Luxeuil. Il était certain, d'ailleurs, de rencontrer là des compatriotes; car les Burgondes affluaient dans cette communauté, aussi bien que des moines irlandais, francs, italiens et lombards. Saint Attale, qui gouvernait alors cette maison, le reçut avec beaucoup de charité, ravi de posséder un tel serviteur de Dieu, et persuadé que les vertus de ce Saint ne contribueraient pas peu à augmenter la ferveur de ses religieux. Blimond, ayant passé quelques années en ce lieu dans les exercices d'une rigoureuse pénitence, crut devoir retourner en France, où il apprit que les troubles avaient cessé. Il communiqua son dessein à l'abbé Attale; le saint vieillard, ne pouvant se résoudre à se priver d'une personne avec laquelle il avait contracté une étroite amitié, et dont le mérite lui était parfaitement connu, s'efforçait de retarder ce pénible départ; mais un jour qu'il se rendait à l'église, appuyé sur le bras de Blimond, il vit apparaître saint Valery, tout rayonnant de gloire, et se trouva tellement soulagé de ses infirmités, qu'il se croyait transporté dans les airs vers le lieu où il se rendait. La reconnaissance qu'il éprouva pour saint Valery ne lui permit pas de s'opposer plus longtemps au projet de Blimond ; mais Dieu ne lui ôta point la consolation qu'il ambitionnait tant, de se sentir fermer les yeux par le saint abbé de Leuconaus. Quelques jours après, Attale, voyant sa fin approcher, se fit transporter hors de sa cellule pour vénérer la croix qui en sanctifiait l'entrée. Là, en présence de Blimond, qui ne le quittait jamais, il vit le ciel s'entr'ouvrir pour lui laisser apercevoir la place qu'il devait y occuper dès le lendemain. Saint Attale mourut le 10 mars de l'an 627. Blimond, après lui avoir rendu les honneurs de la sépulture, partit aussitôt pour la Picardie ; il n'y trouva plus qu'un monastère en ruines; ce ne fut qu'avec peine qu'il put reconnaître, tout couvert de ronces et de chardons, le tombeau de saint Valery. Près de là il bâtit une cellule pour y passer le reste de sa vie dans la solitude. Toutefois il ne put empêcher que la renommée de ses miracles, de ses austérités et de ses vertus, ne lui attirât bientôt de nombreux disciples, et la plupart des anciens moines de Leuconaus revinrent se mettre sous la direction de leur ancien abbé.

Il fallait un nouveau monastère. « Saint Blimond obtint du roi Clotaire II, vers l'an 628, la permission de bâtir une vaste abbaye et d'ériger une église sous le vocable de saint Valery. Ces constructions étaient distantes de deux

kilomètres du village de Saint-Blimond, sur la route actuelle de Lanchères. Les vieillards du pays se rappellent encore cet emplacement nommé la *Plaine d'Argent,* situé près d'un bois qu'on a défriché vers 1852. Ces constructions furent détruites au xe siècle par les ravages des Normands; Hugues Capet fit rebâtir cette abbaye à l'endroit où sont creusés les circonvallations de ce qu'on appelle, aujourd'hui, à Saint-Valery, *la Ville.*

Dagobert Ier, en l'an 636, accorda à Blimond le domaine de Routiauville [1].

Après avoir solidement établi la discipline régulière dans son cloître, il commença avec un zèle vraiment apostolique à travailler à la ruine de l'idolâtrie, qui infestait encore quelques endroits de la Picardie; assisté de ses disciples, qui se répandirent par toute la province pour l'exécution d'un si généreux dessein, il acheva d'exterminer le reste des idoles, renversa leurs autels, convertit ceux qui les adoraient encore en leur faisant connaître Jésus-Christ pour le vrai Dieu et le Rédempteur ; ce fut au point que nous pouvons, avec justice, le considérer comme un apôtre de ce pays, puisque ç'a été par ses soins que le culte des faux dieux en a été entièrement banni [2].

Il continua dans ses nouvelles fonctions la vie austère qu'il avait entreprise en sortant de Bobbio ; dans son extrême mortification, il ne buvait que de l'eau et ne mangeait qu'après le coucher du soleil; il ne s'accordait que cinq heures de sommeil sur des branchages étendus dans sa cellule. D'une confiance en Dieu illimitée, il répondait, quand on lui reprochait de trop donner aux pauvres, que plus on se dépouille en leur faveur, plus on a droit de compter sur la générosité de la Providence.

Saint Blimond finit heureusement ses jours par une mort précieuse devant Dieu, le 3 janvier de l'an 650, après avoir eu la consolation de voir achevée la construction de son monastère et de son église. Il fut inhumé, dit-on, dans la chapelle de Saint-Valery, laquelle fut remplacée plus tard par le sanctuaire qu'on voit aujourd'hui non loin du clos de l'ancienne abbaye. Ses reliques, conservées jusqu'à ce jour, furent vérifiées en 1651, et transférées en 1791 au village de Saint-Blimond, où elles ont été reconnues en 1856 par Mgr Boudinet. L'église paroissiale de Saint-Valery, ainsi que Notre-Dame d'Amiens, possèdent quelques ossements de saint Blimond.

La mémoire de ce Saint, ainsi que nous l'avons déjà dit, est très-célèbre au pays de Vimeux.

Saint Blimond est patron du village du même nom et troisième titulaire de l'église paroissiale de Saint-Valery. L'abbaye de Saint-Valery célébrait sous le rite double, au 3 janvier, la *déposition* de saint Valery, et au 31 août *l'élévation* de son corps. Le monastère de Corbie lui consacrait une seule fête, le 28 février. Les bréviaires de M. de la Motte et de Mgr Mioland contiennent l'office simple de saint Blimond, au 26 novembre. Il n'en est fait aucune *mémoire* dans le propre actuel du diocèse d'Amiens. La fête patronale se célèbre, pour saint Blimond et saint Valery, le dimanche qui suit le 31 août [3].

1. Villa Ratherii.

2. Il est à présumer qu'il s'agit ici d'un culte exercé dans les forêts, de fontaines sacrées, d'arbres vénérés, et par conséquent du culte primitif de nos ancêtres, et non du polythéisme romain.

3. La famille de Saint-Blimond, s'il faut en croire les généalogistes, tirerait son origine d'un frère puîné du second abbé de Leuconaus. Depuis le VIIe siècle, dit-on, elle a possédé sans interruption la terre de Saint-Blimond qui, en 1682, fut érigée en marquisat. Les seigneurs de Saint-Blimond se sont montrés de généreux bienfaiteurs de l'abbaye de Saint-Valery, du prieuré de Cayeux et de la collégiale de Noyelles, dont ils réparèrent les ruines, après l'incendie causé par les Anglais, en 1346. Ils possédaient la baronnie d'Ordre, dans le Boulonnais, et vingt-quatre terres dans le Ponthieu. Ils firent alliance avec les maisons de Louvencourt, Auxé, de Fiennes, Halluin, Rambures, Gouffier, Carvoisin, Saveuse,

Le Martyrologe bénédictin en fait une très-honorable mention, ainsi que les Martyrologes de Bucelin de Hugues Ménard qui a écrit sa vie, de Du Saussay, etc.

Bollandus en parle au premier tome de janvier, et les RR. PP. Dom Luc d'Achéri et Dom Jean Mabillon nous en ont donné de très-doctes notices au second siècle des Saints de l'Ordre de Saint-Benoît.

Bollandus a inséré au 3 janvier une très-courte *Vie de saint Blimond*, par un moine anonyme; M. Ch. Barthélemy en a publié la traduction dans ses *Annales hagiologiques*, t. VIII. On trouve quelques renseignements sur saint Blimond dans les *Actes de saint Valery*, rédigés par le moine Raimbert (Mabillon, *Act. SS. sæc.* II, p. 76), et dans ceux de saint Attale, abbé de Bobbio, écrits par le moine Jonas (*Ibid.*, p. 126).

M. Arthur Demarsy possède une vie manuscrite de saint Blimond, qu'il a eu l'obligeance de nous prêter. C'est une amplification toute moderne et plus que médiocre des passages des *Actes de saint Valery* qui concernent son disciple. (L'abbé Corblet.)

SAINT PIERRE BALSAME, MARTYR.

311. — Pape : saint Melchiade. — Empereurs : Galère, Maximin, Licinius, Constantin, Maxence.

> Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, c'est de pouvoir habiter dans sa maison tous les jours de ma vie. *Ps.* XXVI, 4.

Pierre Balsame, originaire du territoire d'Eleuthérople, en Palestine, fut arrêté à Aulone, durant la persécution de Maximin. On le conduisit à Sévère, gouverneur de la province, qui commença l'interrogatoire par lui demander son nom. Pierre répondit : « Je m'appelle Balsame, du nom de mon père, et j'ai reçu au baptême celui de Pierre. — Sévère. De quel pays, de quelle famille êtes-vous ? — Pierre. Je suis chrétien. — Sévère. Quel est votre emploi ? — Pierre. En puis-je avoir un plus honorable, ou que peut-on faire de mieux dans le monde que d'être chrétien ? — Sévère. Connaissez-vous l'ordonnance des empereurs ? — Pierre. Je connais les ordonnances de mon Dieu, le souverain Monarque du monde. — Sévère. Vous saurez bientôt qu'il y a un édit des très-cléments empereurs, qui porte que tous les chrétiens sacrifieront aux dieux, ou seront punis de mort. — Pierre. Vous saurez aussi un jour qu'il y a un commandement du Roi éternel, qui porte que si quelqu'un sacrifie aux démons, il sera exterminé. Auquel me conseillez-vous d'obéir ? Lequel des deux croyez-vous que je doive choisir, ou de mourir de votre main, ou d'être condamné à un malheur éternel par le grand Roi, par le Dieu véritable ? — Sévère. Puisque vous demandez mon conseil, je vous dirai que vous devez obéir à l'édit et sacrifier aux dieux. — Pierre. Je ne puis me résoudre à sacrifier à des dieux de bois et de pierre, comme sont ceux que vous adorez. — Sévère. Vous apprendrez qu'il est en mon pouvoir de venger par votre mort l'injure que vous nous faites. — Pierre. Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser; je vous ai dit seulement ce qui est écrit dans la loi divine. — Sévère. Ayez compassion de vous-même, et sacrifiez. — Pierre. C'est en ne sacrifiant pas que j'ai véritablement compassion de moi-même. — Sévère. Je veux bien

Sempy, etc. Leurs armes étaient *d'or en sautoir engrelé de sable*, ayant pour supports et cimier des lions et la couronne de marquis. Marie-Louise-Agnès de Saint-Blimond, princesse de Berghes, dernière descendante de cette famille, décédée le 24 janvier 1852, est inhumée dans l'église de Saint-Blimond, près des reliques du Saint dont le nom s'est éteint en sa personne. Elle était veuve du prince de Berghes de Saint-Winoch, dont elle eut trois fils : 1° Alphonse, duc de Berghes, père de plusieurs enfants; 2° la princesse Amélie de Berghes; 3° le prince Louis de Berghes. Ainsi, la famille de Saint-Blimond n'existe plus; elle se perpétue dans la famille des Saint-Winoch de Berghes.

encore user de patience : ainsi je vous donne du temps pour penser à vous, afin que vous preniez le parti de sauver votre vie. — PIERRE. Ce délai serait inutile, je ne changerai point de sentiment. Faites présentement ce que vous seriez obligé de faire dans peu, et achevez l'ouvrage commencé par le diable, votre père, car jamais je ne ferai ce que Jésus-Christ me défend ».

A ces mots, Sévère le fit étendre sur le chevalet; et quand il fut suspendu en l'air, il lui dit en le raillant : « Eh bien ! Pierre, que dites-vous ? Commencez-vous à connaître ce que c'est que le chevalet ? Voulez-vous enfin sacrifier ? Pierre répondit : Déchirez-moi encore avec les ongles de fer, et ne me parlez plus de sacrifier à vos démons. Je vous ai déjà dit que je ne voulais sacrifier qu'au seul Dieu pour l'amour duquel je souffre ». A ces mots, le gouverneur fit redoubler les tourments; et Pierre, loin de pousser le moindre soupir, chantait avec joie ces deux versets du Roi-Prophète : « Je n'ai demandé qu'une chose au Seigneur, et je la rechercherai toujours, c'est de pouvoir habiter dans sa maison tous les jours de ma vie [1]. Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur [2] ». Alors, Sévère plus furieux que jamais, donna ordre à de nouveaux bourreaux de relever les premiers, qui étaient fatigués. Aussitôt les spectateurs, qui voyaient couler de toutes parts le sang du martyr, s'écrièrent : « Obéissez aux empereurs ; sacrifiez, et délivrez-vous de ces horribles tourments ». — Pierre répondit : « Qu'appelez-vous tourments? Je ne sens aucune douleur; mais je sais que si je manque de fidélité à mon Dieu, je dois m'attendre à de véritables peines, à des tourments inconcevables ». Le juge lui dit encore : « Sacrifiez, Pierre Balsame, ou vous vous en repentirez. — PIERRE. Je ne sacrifierai point et je ne m'en repentirai point. — SÉVÈRE. Je vais prononcer la sentence. — PIERRE. C'est ce que je désire avec impatience ». Alors Sévère prononça la sentence, conçue en ces termes : « Nous ordonnons que Pierre Balsame, pour avoir refusé d'obéir à l'édit des invincibles empereurs, et pour avoir défendu opiniâtrément la loi du Crucifié, sera lui-même attaché à une croix ». Ce fut ainsi que ce généreux athlète reçut la couronne du martyre, à Aulone, vers l'an 311, le 3 janvier, jour auquel il est honoré dans le Martyrologe romain et dans celui de Bède.

Cette vie est tirée des actes sincères recueillis par Dom Ruinart et traduits par Drouet de Maupertuy.

PERSÉCUTION ET MORT DU CÉSAR GALÈRE.

On ne convient pas du temps où mourut saint Pierre Balsame. Mais il est certain que ce fut dans la persécution de Maximien Galère, probablement vers la fin. Il ne sera peut-être pas déplacé de dire en quelques mots jusqu'où alla la cruauté de ce tyran et comment elle fut punie. « Il gouvernait tyranniquement depuis sa victoire sur les Perses ; il louait hautement leur gouvernement despotique et leur coutume de traiter leurs sujets comme des esclaves. Il diminuait donc en tout la liberté des Romains. Il faisait mettre à la torture toutes sortes de personnes, sans avoir égard aux dignités ; on enlevait de force, pour son palais, des femmes libres et même des femmes nobles. Il avait de grands ours auxquels on trouvait qu'il ressemblait assez bien; il leur faisait dévorer des hommes pour se divertir, principalement pendant son souper. Il se plaisait à faire brûler les gens à petit feu; et, s'étant exercé à tourmenter les chrétiens, il traitait de même tous les autres qu'il comptait pour coupables; en sorte que c'était une faveur d'avoir la tête coupée. Sous son règne l'éloquence fut éteinte, les avocats et les jurisconsultes furent bannis ou tués ; les études lui semblaient pernicieuses et il haïssait les gens de lettres. Les juges qu'il envoyait dans les provinces étaient des soldats grossiers et ignorants; ils n'avaient point d'assesseurs, et il leur donnait toutes sortes de licences, sans respect pour les lois. Il désola les provinces par la grandeur des cens et des capita-

1. Ps. XXVI, 4. — 2. Ps. CXV, 13.

tions, et par la rigueur de ses exactions... et afin que personne ne s'exemptât de ses impositions sous prétexte de mendicité, il fit assembler tout ce qu'il put de mendiants, les fit mettre dans des barques et jeter tous dans la mer : telle était la tyrannie de Galère Maximien. Il l'exerça principalement contre les chrétiens; aussi cette troisième année... (305) fut la plus cruelle, mais seulement en Orient; il n'y avait plus de distinction de clercs et de laïques; on faisait mourir indistinctement tous les chrétiens. Le césar Maximin, qui gouvernait sous lui la province d'Orient, le secondait bien.... [1] »

Nous aurons l'occasion de raconter plus en détail les tortures inventées contre les chrétiens par Galère et les ministres de ses cruautés [2].

La mort de ce monstre fut digne de sa vie : « Galère était entré dans la dix-huitième année de son règne, le 1er de mars 310, ayant été fait césar par Dioclétien en 293. En cette dix-huitième année, Dieu le frappa d'une plaie incurable : il lui vint un ulcère au périnée, qui s'étendit assez loin. On y appliqua le fer; la cicatrice était fermée, quand la plaie se rouvrit, et il perdit du sang jusqu'à mettre sa vie en péril. On arrêta le sang; la cicatrice se referma et se rouvrit encore; il perdit plus de sang qu'auparavant; il devint pâle, ses forces diminuèrent. Le sang fut arrêté, mais la gangrène gagnait tout autour. On appelle de toutes parts les plus fameux médecins : ils ne font rien. On a recours aux idoles, à Apollon, à Esculape : Apollon donne un remède qui augmente beaucoup le mal. Tout le siége et les parties inférieures s'en allaient en corruption. Les médecins n'espérant plus vaincre le mal, cherchent au moins à l'adoucir; mais il se retire au dedans et gagne les intestins; il s'y forme des vers. Une odeur insupportable s'étend, non-seulement dans le palais, mais dans toute la ville de Sardique où il était; les conduits de l'urine et des autres excréments étaient confondus. Ses douleurs insupportables lui faisaient jeter des cris horribles. On faisait cuire des animaux, qu'on lui appliquait tout chauds pour attirer les vers; et, en effet, il en sortait une quantité prodigieuse; mais la corruption s'étendait toujours. Son corps était défiguré en deux manières : le haut, jusqu'à la plaie, était si maigre et si desséché, que l'on ne voyait qu'une peau livide enfoncée entre les os; le bas était enflé comme des outres, et il n'y avait plus forme de pieds. L'empereur Galère fut un an entier dans cette horrible maladie. Il fit mourir plusieurs médecins qui ne pouvaient apporter de remèdes à son mal ni en supporter la mauvaise odeur. Un d'eux, se voyant en péril, lui dit : « Vous vous trompez, Seigneur, si vous croyez que les hommes puissent vous ôter le mal que Dieu vous envoie; cette maladie n'est pas humaine ni sujette à nos remèdes. Souvenez-vous de ce que vous avez fait contre les serviteurs de Dieu et contre la sainte religion, et vous verrez où vous devez avoir recours. Je puis mourir comme les autres, mais les médecins ne vous guériront pas ». Galère commença alors de comprendre qu'il était homme; dompté par la maladie et pressé par la douleur, il s'écria « qu'il rétablirait le temple de Dieu, et qu'il satisferait pour son crime, et, n'en pouvant plus, il fit dresser un édit en son nom et aux noms de Constantin et de Licinius [3] ». Cet édit, où Galère est nommé consul pour la huitième fois, ce qui marque l'an 311, accordait aux chrétiens la liberté de leur culte. Il suspendit un instant la persécution, que Maximin renouvela bientôt. Quant à Galère, il finit misérablement, peu de jours après, tout son corps étant consumé et corrompu.

HÉNOCH, SEPTIÈME PATRIARCHE (an du monde 622-987).

Seth avait laissé des descendants qui marchèrent comme lui dans les sentiers de la justice et de la vertu. Adam, dans un esprit prophétique, leur avait annoncé qu'avant de périr par le feu dans une catastrophe finale, le monde serait ravagé par les eaux d'un déluge universel. Mais cette voix ne fut pas écoutée par les enfants des hommes. Le patriarche Hénoch, digne fils des Saints, fit retentir sur la tête des coupables les menaces de la vengeance divine, comme on le voit d'après l'Epitre de saint Jude [4]. Cet appel à la pénitence se fit entendre au monde pendant trois siècles, puis la voix prophétique se tut sur la terre; Hénoch ne reparut plus au sein de ces générations corrompues : Dieu l'avait enlevé du milieu de tant d'iniquités et de crimes, et nul, dit Josèphe, n'a jamais rien écrit de sa mort. Des rabbins modernes, et Calvin après eux, ont soutenu qu'Hénoch,

1. Henry, liv. IX, chap. 11. — 2. Voyez au 2 avril, saint Appien; au 14 mai, saint Boniface; au 9 novembre, saint Théodore; au 24 mars, saint Agape; au 4 octobre, sainte Domine; au 2 avril, sainte Théodosie; au 16 février, saint Pamphile; au 4 juin, saint Quirin; au 4 mai, saint Sylvain.

3. Henry, liv. IX, chap. 32. — 4. Vers. 14, 15.

dans un sommeil paisible, s'endormit sans douleur, et que son âme fut transportée au ciel. Cette opinion est formellement démentie par l'Ecriture sainte. « En récompense de sa foi, dit saint Paul, Hénoch fut enlevé de ce monde pour qu'il ne souffrît pas la mort. Il ne se retrouva plus parce que le Seigneur l'avait enlevé. Mais, avant cette translation, il avait mérité le témoignage que lui rend l'Ecriture d'avoir été agréable à Dieu [1] ». — « Hénoch, dit l'auteur de l'*Ecclésiastique*, plut au Seigneur; il fut transporté dans le Paradis, pour revenir prêcher la pénitence aux nations [2] ». Les Pères de l'Eglise s'accordent tous dans ce sentiment, et ils appliquent à Hénoch et à Elie le passage de l'Apocalypse où saint Jean nous enseigne qu'aux derniers jours du monde, ces deux témoins du Seigneur reparaîtront au milieu des hommes, pour combattre, dans une lutte suprême, l'Antechrist et ses milices impies. A la faveur du passage de saint Jude, qui rapporte les paroles d'Hénoch, d'habiles faussaires ont fait circuler un livre entier qui contenait, disait-on, les prophéties d'Hénoch. On en a démontré la fausseté.

SAINT DANIEL, MARTYR A PADOUE (168).

Saint Daniel est en grande vénération à Padoue. C'était un Israélite converti que le saint évêque Prosdocime, patron de cette ville, attacha à son clergé. Le gouverneur de Padoue n'ayant pu l'amener à renoncer au christianisme, on le cloua entre deux tables, l'une de marbre, l'autre de bois. On avait oublié depuis longtemps le lieu de sa sépulture, lorsqu'en 1064, un aveugle de la Toscane reçut du ciel avis qu'il serait guéri sur le tombeau de saint Daniel, dans l'église Sainte-Justine, à Padoue. Il s'y rendit et recouvra la vue en un endroit du sanctuaire où des fouilles amenèrent la découverte des restes du martyr. Le corps, les clous, le bois et le marbre, on retrouva le tout comme si on l'eût déposé de la veille [3].

SAINT FLORENT Ier, HUITIÈME ÉVÊQUE DE VIENNE (235-252).

Saint Florent fut élu pour succéder à saint Paracode. Le Martyrologe nous apprend qu'il fut envoyé en exil du temps de l'empereur Gallien, et qu'il y mourut après un épiscopat d'environ dix-sept ans. Sévère avait encore vécu neuf ans après son édit de persécution contre les chrétiens : il mourut à York, en Angleterre, et ses deux fils, Caracalla et Geta, montèrent sur le trône. Caracalla assassina son frère pour régner seul; au bout de six ans, il mourut de mort violente. Macrin, Héliogabale et Alexandre Mamée, son frère, tinrent successivement les rênes de l'empire et périrent tous de même dans des émeutes militaires. L'Eglise, sous ce dernier, n'eut point à craindre les maux dont elle avait été si longtemps affligée. La bonne éducation qu'il avait reçue de sa mère Mamée, dont le nom a servi pour le distinguer d'Alexandre Sévère, lui avait donné beaucoup de penchant pour les chrétiens. Mais ayant été tué à Mayence, dans la vingt-neuvième année de son âge et la treizième de son règne, les persécutions recommencèrent sous Maximin, qui fut reconnu empereur. C'était un homme d'une taille gigantesque et d'une force extraordinaire. Son père était Goth de nation, et la haine qu'il portait aux chrétiens redoublait contre eux sa cruauté naturelle. Si son règne fut court, il n'en fut pas moins dangereux pour l'Eglise. Dans le dessein de la détruire radicalement, il ordonna que l'on poursuivît particulièrement ses pasteurs. Ainsi, c'est à ce temps que l'on doit rapporter l'exil de saint Florent, qui mourut en 252 et que l'on honore le 3 janvier.

SAINT GORDE, MARTYR (320).

Saint Gorde naquit à Césarée, en Cappadoce. Il servit d'abord dans les armées de l'empire et parvint au grade de centurion. Lorsque Dioclétien eut allumé le feu de la persécution, il quitta le service et s'en alla vivre dans le désert. Après une longue préparation au martyre, il reparut à Césarée un jour que les païens célébraient la fête de Mars, démon de la guerre et du sang. Il

1. Epist. ad Heb., XI, 5. — 2. XLIV, 16. — 3. Grands Bollandistes.

pénétra jusqu'au cirque, et dit à haute voix ces paroles d'Isaïe : « Me voici : ceux qui ne me cherchent pas m'ont trouvé, et je me présente à ceux qui ne me demandent pas ». Ces paroles et l'étrange aspect de cet habitant du désert attirèrent l'attention de tous les assistants. Le gouverneur qui présidait aux jeux interrogea Gorde, et, ne pouvant le détacher de Jésus-Christ ni par les promesses les plus avantageuses, ni par les menaces les plus terribles, le condamna à perdre la tête ; ce qui eut lieu sur-le-champ. Saint Basile, homélie XVIII[e], dit, dans son panégyrique, que plusieurs de ses auditeurs avaient été témoins du triomphe du saint Martyr.— Le glaive est son attribut.

IV[e] JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave des Saints Innocents. — En Crète, la naissance au ciel de saint TITE qui, ayant été ordonné évêque des Crétois par l'apôtre Paul, parvint, après avoir rempli avec une grande fidélité le ministère de la prédication, à un heureux trépas, et fut enseveli dans l'église même dont le bienheureux Apôtre l'avait établi le digne ministre. Vers 105. — A Rome, les saints martyrs Prisque, prêtre, et Priscillien, clerc, et sainte Benedicte ou Benoîte, femme pieuse qui, au temps de l'impie Julien [1], consommèrent leur martyre par le glaive. 362. — A Rome encore, sainte Dafrose [2], épouse de saint Flavien, martyr, qui, après l'exécution de son mari, fut premièrement envoyée en exil, puis eut la tête tranchée sous l'empereur précédemment nommé. IV[e] s. — A Bologne, les saints martyrs Hermès, Aggée et Caïus, qui souffrirent sous l'empereur Maximien. 304. — A Adrumète, en Afrique, la mémoire de saint Mavile, martyr, qui, dans la persécution de l'empereur Sévère, ayant été condamné aux bêtes par le président Scapula, homme très-cruel, reçut la couronne du martyre [3]. Vers 203. — Encore en Afrique, les très-glorieux martyrs Aquilain [4], Gémine, Eugène, Marcien, Quinctus, Théodote et Tryphon. — A Langres, saint Grégoire, évêque, célèbre par ses miracles [5]. 539. — A Reims, saint RIGOBERT, évêque et confesseur. 743.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Dans le Lyonnais, au monastère de Condat, la fête de saint Oyend, abbé, qui mourut le 1[er] janvier 510 [6]. — A Uzès, saint FERRÉOL, évêque de cette ville et confesseur. 581. — A Fesenzac, au comté d'Armagnac, en Gascogne, sainte FAUSTE, vierge et martyre, dont le corps, trouvé du temps de Charles le Chauve, fut, sous le règne de saint Louis, porté à l'abbaye de la Prée, au diocèse de Bourges. — Ce même jour, saint Celse, confesseur, dont le tombeau fut trouvé à Saint-Eucaire de Trèves, du temps d'Othon II. 150. — En Lorraine, sainte PHARAÏLDE, vierge et veuve, fille de Thierry, duc de Lorraine, et de sainte Amalberge, et sœur de saint Emebert de Cambrai, de sainte Reinelde et de sainte Gudule ou Goule ; elle mourut dans une extrême vieillesse. Son corps, pour la plus grande partie, est honoré à Saint-Bavon de Gand, cathédrale de cette ville. Vers 710.— A Abirborch, en Ecosse, le vénérable Vigien, moine de Cluny et évêque. — Au diocèse de Belley, saint ETIENNE DE BOURG, l'un des sept fondateurs de la Grande-Chartreuse et fondateur de la Chartreuse de Méria. 1118. — A Elan, près de Mézières, au

1. Julien l'Apostat, qui, dit-on, ne vint jamais à Rome, en avait confié le gouvernement, *préfecture urbaine*, à Apronianus. Or, Ammien Marcellin, auteur païen, raconte que cet homme exerça de grandes rigueurs contre les magiciens, terme par lequel il n'est pas douteux qu'il désignait les chrétiens, comme c'était la coutume des idolâtres.

2. Mère de sainte Bibiane. Voyez celle-ci au 2 décembre.

3. Tertullien fait un bel éloge de ce Martyr, dans une lettre qu'il écrit au président Scapula, sur qui il fait retomber la responsabilité d'un fléau envoyé du ciel pour venger la mort du Saint. Baronius pense que c'est le même Scapula auquel s'adresse un rescrit de l'empereur Commode, et qui, sous Sévère, empereur vingt-quatre ans seulement après Commode, exerça en Afrique l'office de bourreau des chrétiens.

4. Martyrisés dans la persécution des Vandales, vers la fin du V[e] siècle.

5. Sa fête se célèbre le 6 novembre. Voyez ce jour.

6. Voir la vie de saint Oyend, au 1[er] janvier.

diocèse de Reims, le bienheureux Roger, de l'Ordre de Cîteaux, moine du monastère de Lorrois (*Louis Régis*), en Berry, puis abbé d'Elan. 1175 [1].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile le Grand. — Près de Caccabe, en Sicile, saint Théoctiste, abbé de l'Ordre de Saint-Basile, fondateur du monastère de Saint-Nicolas Cucumien, célèbre par l'austérité de sa vie et par la gloire de ses miracles. Vers 800.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Limbourg, en Allemagne, sainte Néophyte, vierge et martyre ; cette jeune princesse, nièce du roi de Northumbrie, Osvald, fut demandée en mariage par un puissant personnage d'Espagne, et refusa de le suivre pour s'enfermer dans un monastère voisin. Enlevée de force avec huit de ses compagnes, elle méprisa les menaces comme les séductions ; elles furent égorgées toutes les neuf par leurs ravisseurs. Ensevelie pieusement par ses parents, son corps fut d'abord transporté à Rome, puis ramené au monastère de Limbourg, fondé en 1034 par l'empereur Conrad. VIIe siècle. — Saint Æduus, évêque, mentionné dans le martyrologe de saint Jérôme, sans désignation de siége. — A Brême, le bienheureux Libentius, archevêque de cette ville. Le roi des Danois, Suénon, ayant résisté à ses prières en faveur des chrétiens, fut deux fois vaincu et emmené captif par les Slaves. Le courageux archevêque lança l'excommunication contre des pirates qui dévastaient son diocèse, et consacra plusieurs évêques qu'il envoya prêcher la foi chez ces barbares. An 1013. — En Italie, la bienheureuse ANGÈLE DE FOLIGNO, près d'Assise, sainte veuve dont la vie a été écrite par son confesseur, le frère Arnaud, franciscain, et par plusieurs autres ensuite ; on en trouvera ci-après l'analyse. Après de longues souffrances, elle alla recevoir la palme céleste le 4 janvier 1309. — En Angleterre, saint Rumon, évêque de Tavistock. Epoque antérieure au Xe siècle, mais absolument inconnue. — En Angleterre, saint David de Bangor, évêque et confesseur de l'empereur Henri V. — Au monastère de la Vallée-des-Roses ou de Rosenthal, près de Malines, sainte Elisabeth, de l'Ordre de Cîteaux, célèbre par sa piété et sa pénitence. 1560. — En Portugal, saint Cisinand, disciple de saint Bernard.

SAINT TITE, DISCIPLE DE SAINT PAUL,

ÉVÊQUE DE CRÈTE

Vers la fin du 1er siècle.

> *Oportet episcopum sine crimine esse, sicut Dei dispensatorem.*
> Il faut qu'un évêque soit sans tache, comme il convient à un dispensateur des dons de Dieu. *Ep. ad Tit.* I, 7.

« Le 4 janvier, en Crète, dit le Martyrologe romain, fête de saint Tite, que l'apôtre saint Paul avait ordonné évêque de cette île, et qui, après avoir rempli avec une grande fidélité le ministère de la prédication évangélique, finit heureusement ses jours, et fut enterré dans l'église qui avait été confiée à ses soins par le saint Apôtre [2] ».

Entrons maintenant dans quelques détails traditionnels. Voici, sur la

1. Elan, abbaye de l'Ordre de Cîtaux, était fille de Lorrois, comme Lorrois l'était de la Chaise-Dieu. Elan, fondée par Withier, comte de Rethel, devint le lieu de sépulture de sa famille et de sa descendance. Le bienheureux Roger, qui en fut le premier abbé, était Anglais de nation : il mena, dit son biographe, une vie toute angélique (*Acta Sanctorum*, t. Ier, janv., p. 182 et suiv.).

2. Martyrolog. Rom. 4 januarii ; Beda, ac cæteri Latinorum, Græci autem *in Menologio*, 25 augusti.

conversion de saint Tite, ce que nous trouvons dans les anciens monuments orientaux et occidentaux [1] :

Zénas, l'un des 72 disciples, homme apostolique et versé dans la science des lois, a écrit sa vie, où il témoigne que Tite était né de parents nobles, et qu'il était de la race royale de Minos, roi de Crète. Il avait consacré ses premières années à l'étude des lettres profanes, des poésies d'Homère et des ouvrages des philosophes : étude très-estimée parmi les Grecs et réputée la seule capable de mettre un jeune homme sur la voie des honneurs.

Tite vaquait donc à cette occupation et avait déjà atteint sa vingtième année, lorsqu'il entendit une voix du ciel qui lui dit de quitter ce lieu et de sauver son âme.

Cette science profane des Grecs, ajouta-t-elle, vous sera peu utile pour le salut.

Tite souhaitait entendre encore une fois la voix mystérieuse, pour s'assúrer si elle venait du ciel ; car il savait que quelquefois les idoles faisaient entendre des paroles superstitieuses. Il attendit donc encore une année entière. Alors il eut une révélation, où il lui fut recommandé de lire les Ecritures des Hébreux. Lors donc qu'il eut ouvert Isaïe, il tomba sur ce passage :

« Toutes les îles de la terre, prêtez à mes paroles une oreille attentive. Israël doit être sauvé par un salut (ou par un Sauveur) éternel [2]..... » Et ce qui suit.

C'est pourquoi le proconsul de Crète, qui était l'oncle de Tite, ayant appris la prodigieuse et heureuse naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que les miracles qu'il opérait à Jérusalem et ailleurs, sur l'avis des grands qui l'environnaient, envoya Tite à Jérusalem pour y être témoin oculaire des prodiges du Christ. On le jugeait, en effet, très-capable d'apprécier les faits de Jésus-Christ, de l'entendre et même de lui parler avec à-propos, puis de rapporter aux grands de la Crète ce qu'il aurait vu et entendu.

Tite se mit donc en route pour Jérusalem. Lorsqu'il y eut vu Notre-Seigneur Jésus-Christ, et qu'il lui eut rendu ses hommages et ses adorations, il demeura dans cette ville, et fut ainsi le spectateur de ses miracles. Il crut en lui et devint son fidèle disciple. Il fut compté au nombre des 72 [3]. Il fut également témoin de la Passion, source de notre salut, de la sépulture et de la résurrection de Jésus-Christ, de son ascension dans les cieux, de l'avénement du Saint-Esprit et de sa descente sur les Apôtres. Il se trouva présent parmi les cent vingt, et vit les trois mille hommes qui, après avoir entendu la prédication de saint Pierre, crurent en Jésus-Christ.

Les Apôtres le consacrèrent évêque ou apôtre, et l'envoyèrent avec saint Paul évangéliser les Gentils. Il vint d'abord avec Paul à Antioche, de là à Séleucie, puis en Chypre, à Salamine, à Paphos. De là il partit pour Pergé, ville de Pamphylie, et pour Antioche de Pisidie ; il alla ensuite à Icône, où

1. Ce qui suit se trouve répété plus ou moins longuement dans les divers Ménées et Ménologes des églises grecques et orientales ; dans les auteurs latins, et en particulier dans Pierre des Noels. (Ap. Bolland. 4 janv.)

2. Isaïe, XLI, 1, etc., selon la version des Septante, qui était alors entre les mains de Tite et de Zénas : *Innovamini ad me, Insulæ multæ. Israel salvatur a Domino (Jehova) salutem sempiternam.* In Vulgata autem : *Taceant ad me Insulæ*, etc.

3. Saint Hippolyte et saint Dorothée assurent que « saint Tite fut l'un des soixante-douze disciples de Jésus-Christ ; que plus tard il fut évêque de Crête, prêcha l'Evangile dans cette île et dans les autres adjacentes ; qu'il mourut en Crête, et qu'il y fut enseveli avec gloire ». (S. Doroth. *in synopsi.*) La célèbre chronique d'Alexandrie le compte le soixante-troisième parmi les septante disciples de Notre-Seigneur. In *Biblioth. SS. PP.*, t. XV, p. 62.)

il logea dans la maison d'Onésiphore. Puis il vint à Lystre et à Derbé, prêchant en tout lieu avec saint Paul la parole évangélique. Il y avait déjà plus d'un an que Rutilius, le mari de sa sœur, gouvernait l'île de Crète en qualité de proconsul, lorsque Paul et Tite débarquèrent dans cette île et commencèrent à y prêcher Jésus-Christ. — Rutilius, parent de Tite, tournait en dérision les deux apôtres. Mais quelque temps après, son fils étant venu à mourir et ayant été ressuscité par saint Paul, Rutilius se convertit à la foi et reçut le baptême avec toute sa maison. Les deux apôtres firent construire une église dans l'île, et Tite fut institué archevêque de Crète, et de toutes les îles adjacentes. Après que ce disciple illustre et zélé eut gouverné quelque temps cette vaste église, il accompagna de nouveau saint Paul dans ses courses apostoliques, et reçut de lui mission particulière pour aller évangéliser la Dalmatie [1], comme saint Paul lui-même nous le fait connaître dans son épître à Timothée. C'est la raison pour laquelle ce pays honore saint Tite comme son premier apôtre. On rapporte que ce saint disciple ordonna premier évêque de Salone saint Domnius, qui est honoré le 7 de mai. La dignité de métropole, dont jouissait autrefois ce siége, a été depuis transférée à Spalatro.

Saint Paul avait une telle estime et un tel attachement pour saint Tite, qu'il en fit son interprète ordinaire [2]. Il l'appelle son frère et le coopérateur de ses travaux. Il le représente comme un homme brûlant de zèle pour le salut des âmes [3]. Lorsqu'il parle de la consolation qu'il en recevait, il se sert des expressions les plus tendres : « Dieu », dit-il, « qui console les humbles et les affligés, nous a consolé par l'arrivée de Tite ; et non seulement par son arrivée, mais encore par la consolation qu'il a lui-même reçue de vous, m'ayant rapporté l'extrême désir que vous avez de me revoir, la douleur que vous avez ressentie, et l'ardente affection que vous me portez : ce qui m'a été un plus grand sujet de joie [4] ». Il va jusqu'à dire qu'il n'avait point *eu l'esprit en repos,* pour ne l'avoir point trouvé à Troade [5].

L'an 51 de Jésus-Christ, Tite suivit saint Paul à Jérusalem, et assista avec lui au concile que tinrent les Apôtres pour décider la question qui s'était élevée au sujet des observances légales. Quelques faux frères d'entre les Juifs l'ayant voulu assujétir à la loi de la circoncision, l'Apôtre réclama la liberté de l'Evangile. Il est vrai qu'il avait circoncis Timothée ; mais les circonstances étaient changées, et faiblir en celles-ci, c'eût été reconnaître la nécessité des rites anciens.

Vers la fin de l'année 56, saint Paul envoya saint Tite d'Ephèse à Corinthe, avec plein pouvoir de remédier à plusieurs sujets de scandale, et de terminer les différends et les divisions qui troublaient l'église de cette ville. Il y fut reçu avec les plus vives démonstrations de respect, et tous les fidèles s'empressèrent de lui procurer toutes sortes de secours. Mais en excellent imitateur du grand Apôtre, il ne voulut rien recevoir, pas même ce qui était nécessaire aux plus indispensables besoins. Son arrivée produisit de très-heureux effets : les coupables se repentirent et rentrèrent dans le devoir. Sa tendresse pour les Corinthiens était extraordinaire, et il se chargea de solliciter en leur nom la grâce de l'incestueux corinthien excommunié par saint Paul. Les affaires de l'église de Corinthe étant en bon état, il alla rejoindre le saint Apôtre, auquel il rendit compte du succès de son voyage. Quelque temps après, il fut envoyé une seconde fois dans la même ville, afin de faire préparer les aumônes destinées aux pauvres de Jérusalem.

1. II Timoth., IV, 10. — 2. Comme saint Pierre, dans le même temps, avait fait saint Marc son interprète accoutumé. — 3. II Cor., VIII, 16 ; XII, 18. — 4. II Cor., VII, 6, 7. — 5. II Cor., II, 13.

Après que saint Paul fut retourné en Orient, saint Tite revint à l'île de Crète, où il y avait une église nombreuse très-florissante, qui était regardée par les anciens, et notamment par saint Jean Chrysostome, comme l'une des plus importantes. Mais l'apôtre saint Paul ne put longtemps se passer d'un compagnon tel que notre Saint. Ce fut ce qui l'engagea à lui adresser, dans l'automne de l'année 64, l'épître qui fait partie de nos divines Ecritures. Il lui mandait de le venir trouver à Nicopolis, en Epire, où il comptait passer l'hiver, aussitôt après l'arrivée d'Artémas et de Tychique, qu'il envoyait pour le remplacer. Il le chargeait ensuite d'établir des prêtres, c'est-à-dire, selon saint Jérôme, saint Chrysostome, Théodoret, etc., des évêques, dans toutes les villes de l'île. Plusieurs auteurs font voir, par les paroles de saint Paul à Tite, que ce dernier était revêtu de la dignité archiépiscopale, et ensuite que les archevêques sont d'institution apostolique. — Après le détail des qualités nécessaires à un évêque, l'Apôtre donne à Tite de sages avis sur la conduite qu'il doit tenir envers son troupeau, et sur l'accord de la fermeté et de la douceur dans la manutention de la discipline. Les pasteurs puisent dans cette épître la connaissance des vraies règles, et s'excitent à s'y conformer avec la même fidélité que saint Tite.

Après que saint Paul eut été martyrisé par Néron, saint Tite ne s'occupa plus de courses apostoliques comme auparavant ; il s'attacha au soin de l'église de Crète, séjourna dans la métropole, et établit dans les divers lieux des prêtres et des diacres. Il s'acquittait lui-même avec zèle du devoir de la prédication. — Un jour qu'il dissertait avec éloquence sur la foi que l'on doit avoir en Jésus-Christ, il se trouva des païens qui résistèrent à sa parole et qui demeurèrent incrédules. Dans cette circonstance, il adressa une prière au Seigneur, et à l'heure même l'idole de Diane, qu'adoraient ces idolâtres, tomba et fut réduite en poussière. A la vue d'un tel prodige, cinq cents personnes se convertirent à Jésus-Christ et reçurent le baptême.

Un autre jour, saint Tite passait devant le palais et l'édifice sacré que, par ordre de l'empereur, le proconsul Secùndus avait fait construire en l'honneur de Jupiter. Il maudit ce temple, qui à l'instant même tomba en ruines. A ce spectacle, Secundus vint trouver saint Tite, et le pria avec larmes de ne pas permettre que la perte d'un ouvrage si dispendieux pesât sur lui et le rendît responsable devant l'empereur. Saint Tite lui commanda de recommencer la reconstruction de l'édifice au nom du seul Dieu des chrétiens, en l'assurant que par ce moyen il pourrait le rétablir conformément au vœu qu'il venait d'exprimer, ce qui fut ainsi exécuté. L'ouvrage achevé, Secundus reçut avec son fils le sceau du baptême.

Ce fut vers ce temps que saint Tite, qui, comme il a été dit, avait reçu de saint Paul une lettre précieuse, en reçut de saint Denis une autre plus étendue [1], relative à la théologie et à des matières de l'Ecriture sainte. C'est l'épître IXe, qui se trouve parmi les œuvres de saint Denis. Cet autre disciple de saint Paul lui envoya en même temps son traité de la théologie symbolique.

Dexter, dans sa *Chronique* [2], assure que saint Tite est venu évangéliser l'Espagne ; qu'il y opéra de grands miracles, dont on conservait parfaitement le souvenir au IVe siècle. Il ajoute même que Pline le Jeune, après avoir quitté le Pont et la Bithynie pour venir en Crète, où il avait bâti un temple à Jupiter par l'ordre de Trajan, fut converti à la foi dans cette île par saint Tite [3].

1. Ita Bolland.; Petr. Halloix; Pachymerus, etc. — 2. Chron. an. 220. — 3. Ibid.

D'après les Grecs [1], cet Apôtre mourut à l'âge de 94 ans, après avoir sagement gouverné son Eglise, et répandu la foi dans les îles circonvoisines. On gardait autrefois son corps dans la cathédrale de Gortyne, ancienne métropole, à trois lieues du mont Ida. Les Sarrasins ayant ruiné cette ville en 823, on ne retrouva, de toutes les reliques de saint Tite, que son chef, qui depuis a été porté à Venise, et déposé dans l'église de saint Marc [2]. On voit encore aujourd'hui les ruines de Gortyne. La ville de Candie, qui a donné son nom à toute l'île, en est maintenant la métropole.

Pour la célébration de sa fête, avec messe et office dans tout l'univers catholique, le souverain Pontife Pie IX a assigné le premier jour libre après celui de l'incidence.

On a représenté saint Tite, debout, les bras étendus, sans attribut particulier.

Légende du Bréviaire. Voyez aussi, outre Baillet et Godescard, saint Paul, Tillemont, Dom Calmet, Le Quien, Orceus Christi, Forlat, Illyrici Sacri; M. l'abbé de Maistre, *Hist. des soixante-douze disciples*, auquel nous avons emprunté cette très-complète vie de saint Tite.

SAINT ROBERT OU RIGOBERT,

ARCHEVÊQUE DE REIMS

650-743. — Papes : Saint Martin Ier ; Zacharie. — Rois de France : Clovis II ; Pépin le Bref.

Oportet episcopum.... esse.... non iracundum.... non turpis lucri cupidum.
Il faut qu'un évêque soit doux et désintéressé. *Ep. ad Tit.*, I, 7.

Ce prélat est d'autant plus admirable, qu'il a vécu dans un temps où la sainteté était plus rare, et où l'empire du vice était plus puissant et plus étendu, sous nos derniers rois de la première race. Il naquit dans le pays des Francs Ripuaires devenu plus tard le duché de Juliers [3], vers le milieu du VIIe siècle. Son père, appelé Constantin, était d'une ancienne famille des Ripuaires. On ne dit pas le nom de sa mère ; mais seulement qu'elle était de race franque et du territoire de Porçain, à l'embouchure de la Somme. Comme ils remarquèrent en leur fils de fortes inclinations pour la piété, ils le firent élever dans l'abbaye d'Orbais, fondée par saint Réol, archevêque de Reims, leur neveu [4]. Ce fut dans cette académie qu'il devint savant dans la science des Saints, et qu'il se forma à l'exercice des vertus les plus héroïques. Il y fit profession de la règle de saint Benoît, et la garda avec tant d'exactitude, qu'étant encore fort jeune, il pouvait servir d'exemple aux vieillards. Il priait sans cesse, ne parlait jamais sans nécessité, et joignait, à une prudence et à

1. Græci *in Menologiis*, apud Baron. — 2. Creta Sacra, *Auctore Flaminio Cornelio, senatore Veneto.* Dans Godescard.

3. Les Francs proprement dits se divisaient en plusieurs tribus, dont les principales étaient les *Francs Saliens*, habitant sur les bords de la Sola (Yssel), et qui s'établirent ensuite dans l'Ouest et le Centre de la France ; et les *Francs Ripuaires*, qui occupaient surtout les bords du Weser et du Rhin, dans la Germanique première et la Belgique première ; ceux-ci avaient Cologne pour ville principale.

4. Saint Réol ou Rigule succéda, vers l'an 672, à saint Nivard, évêque de Reims ; il fonda, avec l'agrément d'Ebroïn, en 680, le monastère d'Orbais (*Orbacum*, ou *Dorbacense monasterium*), et il y mit des religieux Bénédictins du monastère de Rebais, où il avait vécu lui-même. Orbais dépend aujourd'hui du diocèse de Chalons-sur-Marne.

une sagesse extraordinaires, une si grande bonté, qu'il gagnait facilement le cœur des personnes avec qui il conversait. Ces belles qualités furent cause qu'il fut élevé aux plus grandes charges. Il commença par le gouvernement du monastère d'Orbais, d'où il fut tiré l'an 698, pour être sacré archevêque de Reims, en la place de saint Réol, son cousin germain (698).

Comme il revêtit cette importante charge avec l'esprit de Jésus-Christ, il ne faut pas s'étonner s'il y fut singulièrement aimé et révéré par tout le monde. Les bons le chérissaient, parce qu'ils trouvaient en lui un modèle parfait, un guide fidèle et un puissant protecteur ; les impies le craignaient, parce qu'ils voyaient bien qu'il n'avait des yeux que pour la justice et qu'il les fermait à toutes les considérations humaines ; cela lui donnait une grande liberté pour les reprendre et pour les punir. Son zèle pour la sanctification de son peuple était extrême, et il n'épargnait rien pour une œuvre si digne de la vigilance épiscopale. Il maintenait les justes dans le bien, en les menaçant de grands châtiments s'ils abandonnaient la justice ; et attirait les pécheurs à la pénitence, en leur promettant la miséricorde de Dieu, et l'oubli de leurs crimes, s'ils se convertissaient et retournaient à lui de tout leur cœur. Il intimidait ainsi les uns, de peur qu'ils ne présumassent d'eux-mêmes, et il animait les autres, de crainte qu'ils ne se jetassent dans le désespoir. Par ce moyen, il a ramené dans sa bergerie plusieurs ouailles égarées, et élevé à la perfection beaucoup de personnes qui se contentaient d'une vie commune.

Son application principale fut de réformer les ecclésiastiques de son diocèse. Pour cet effet, il rétablit les ordonnances de ses prédécesseurs touchant la discipline du clergé, et rendit, par sa vigilance, le chapitre de sa cathédrale un des plus réguliers qui fussent alors en France. Comme la plupart des biens de ce chapitre étaient aliénés, il eut grand soin de les recouvrer, afin que les chanoines eussent un revenu suffisant pour leur subsistance, et que la pauvreté ne leur servît plus de prétexte pour négliger le service divin. Il leur acheta même, de ses propres deniers, plusieurs domaines, et fit des échanges très-utiles en leur faveur. Il leur assigna l'église de Saint-Hilaire pour leur sépulture , établit entre eux une trésorerie commune, et gagea des serviteurs afin de pourvoir à tous leurs besoins, avec une si belle économie que, sans sortir de leur cloître, ils trouvaient tout ce qu'ils auraient pu chercher ailleurs.

Pépin d'Héristal, dit le Gros, qui gouverna la France en qualité de maire du Palais, sous les règnes de Clovis III (691), Childebert III (695), et Dagobert III (711), était intime ami de ce grand archevêque, et lui en donna de nombreux témoignages en diverses rencontres. Un jour qu'il était venu à une maison de campagne, près de Reims, au village de Gernicourt, pour se divertir à la chasse, le Saint, avec sa courtoisie ordinaire, lui envoya quelques rafraîchissements, et le vint saluer. Pépin, voulant reconnaître cette générosité par un don considérable, le pria instamment de lui dire ce qu'il souhaitait pour sa personne et pour son église, lui assurant que c'était le plus sensible témoignage d'amitié qu'il lui pouvait donner. Le Saint, pour le satisfaire, lui demanda la maison où il était alors, qui n'était pas de grand prix, mais tout à fait à sa convenance. Pépin la lui accorda bien volontiers, et lui dit qu'outre cela il lui donnait tout autour autant de terre qu'il en pourrait marquer en se promenant durant son repos d'après-midi. Le Saint accepta ce don et en traça aussitôt les limites, en marchant autour de cette maison. On rapporte à ce sujet une chose digne de remarque : les vestiges de l'homme de Dieu demeurèrent, dit-on, imprimés dans tout le circuit ;

l'herbe sur laquelle il avait marché ne séchait jamais ni en hiver ni en été, et ce petit héritage, dont il avait acquis la possession, était tellement favorisé du ciel, que ni la grêle, ni la foudre ne l'endommageaient. La mémoire s'en conserve encore dans ce village. On vit bientôt que l'archevêque, par la demande de ce lieu, n'avait pas eu dessein de s'enrichir, puisqu'aussitôt qu'il en fut le maître, il en donna la propriété à son église, pour faire partie de la mense épiscopale [1].

Son zèle pour le temporel de la maison de Dieu n'était rien en comparaison de celui qu'il avait pour le spirituel. C'était un second saint Paul qui embrassait, dans la vaste étendue de sa charité, le soin de tous les fidèles, particulièrement de ses domestiques, auxquels le premier rang appartient, selon les règles de la justice. Il était toute chose à chacun d'eux, et se mesurait à leur faiblesse pour les en relever plus efficacement. Cette conduite était admirée de tout le monde, et c'était une des principales raisons qui avaient si fort convaincu Pépin du mérite extraordinaire de ce grand homme. Il voulut que son fils, Charles-Martel, reçût la qualité d'enfant de Dieu par son ministère : il lui confia même son éducation, espérant qu'un jour il succéderait à l'estime et à l'affection qu'il avait pour lui. Mais les bonnes intentions du père ne furent pas secondées par le fils, et autant le premier l'avait honoré, autant le second le persécuta. En voici le sujet. Après la mort de Pépin, arrivée sous Dagobert III, en 714, ce roi, et ensuite Chilpéric II, son successeur, donnèrent la charge de maire du Palais à un seigneur nommé Rainfroy à la demande des seigneurs de Neustrie ; Charles-Martel, qui y prétendait comme fils de Pépin d'Héristal, fit de grands armements pour s'en mettre en possession. Le saint archevêque demeura fidèle au roi, comme à son prince légitime, et, quoiqu'il eût de très-grandes obligations à Pépin, quoiqu'il eût baptisé et élevé son fils, il préféra les intérêts de sa conscience à ses inclinations particulières. Lorsque Charles-Martel se présenta aux portes de Reims, sous prétexte de vouloir faire sa prière dans l'église de Notre-Dame, Rigobert lui en refusa généreusement l'entrée et lui répondit que puisque lui Charles, et Rainfroy, maire d'Austrasie, se disputaient le gouvernement, il n'ouvrirait les portes de la ville qu'à celui en faveur duquel le ciel se déclarerait par la victoire. Charles-Martel en fut si offensé, qu'étant devenu maître de Reims, après trois batailles gagnées contre le roi et Rainfroy, il chassa saint Rigobert de son siége, sans aucun jugement ecclésiastique, et, de son autorité, lui fit substituer, au grand scandale de l'Eglise, un nommé Milon, très-indigne de cette charge, et qui n'était encore que tonsuré. Ce Milon, fils de saint Lutwin, mort évêque métropolitain de Trèves le 29 septembre 713, ne voulut ressembler à son père que par son titre qu'il s'arrogea comme par droit de succession. Pasteur mercenaire, il ne rechercha dans les dignités ecclésiastiques que les biens qui y étaient attachés.

Ce fut pour notre Saint une grande douleur de voir que son peuple avait un loup pour le conduire, au lieu d'un véritable pasteur ; mais d'ailleurs, il eut bien de la joie de se voir décharger d'un fardeau qui lui avait toujours paru infiniment redoutable. Il se retira en Gascogne, en attendant que l'orage cessât, ou que son bannissement prît fin avec sa vie. Son exercice ordinaire était l'oraison et la visite des églises et des reliques des saints Martyrs. Il arriva une chose qui découvrit son mérite et sa dignité. Un jour qu'il priait dans un lieu où étaient deux cloches que l'on avait enlevées de son église,

1. *Mansa*, de *manere* demeurer, revenu nécessaire pour qu'on puisse demeurer en un lieu ; *mense épiscopale*, revenu d'un évêché.

ces cloches devinrent muettes et ne purent plus rendre aucun son. Le curé, bien étonné, s'adresse au Saint, lui demande son nom, et d'où venait le silence de ces cloches. Cette rencontre l'obligea de parler, et d'apprendre à tous les assistants que ces cloches appartenaient à Saint-Pierre de Reims ; pour preuve de la vérité, il les sonna facilement, ce qui fut cause de leur restitution ; et l'éminente vertu de saint Rigobert continua à faire du bruit dans la province.

Milon, usurpateur de son siége, ayant été chargé par le duc Charles d'une ambassade en Gascogne, y trouva saint Rigobert vers l'an 732 et lui proposa de revenir à Reims, où il s'engageait à lui restituer l'évêché, à la condition que Rigobert lui cédât les terres qu'il possédait de son patrimoine. Le pieux pontife le lui promit d'abord, mais, étant revenu à Reims, il craignit que cette convention ne fût point assez canonique, quoiqu'il ne l'eût faite que pour racheter une injuste vexation. Il déclara à Milon qu'il avait donné tout son bien à son église et qu'il ne pouvait plus en disposer en faveur d'un autre. L'évêque intrus ne lui rendit donc pas son siége. Rigobert se contenta de lui demander un autel de la sainte Vierge dans l'église Notre-Dame de Reims, afin qu'il pût y célébrer les saints mystères ; cela seul suffirait à son repos et à son bonheur. Milon, qui se souciait fort peu du spirituel, le lui accorda sans peine, et le saint évêque alla demeurer au village de Gernicourt (aujourd'hui diocèse de Soissons), dans la maison de campagne que Pépin lui avait donnée ; là il vécut pauvre, solitaire et haï du ministre d'Etat, mais fort respecté de son peuple. Il visitait souvent la sainte Vierge dans sa sainte maison, se soulageant de ses peines auprès d'elle, et lui demandant la grâce de souffrir sans murmure jusqu'à la mort. De là il entrait dans les églises de Saint-Maurice et de Saint-Remy, et dans les autres lieux de dévotion de la ville, employant le jour à ces exercices de piété, et retournant le soir dans sa solitude, jusqu'à ce que Notre-Seigneur, qui l'avait purifié par une si longue suite d'épreuves, le retira du monde pour couronner sa patience. Les auteurs ne s'accordent pas sur l'année de sa mort ; les uns la mettent en 773, d'autres en 749 ; d'autres, en plus grand nombre et avec plus de probabilité, le 4 janvier de l'an 743.

On lui rendit de grands honneurs funèbres. Tout le clergé et le peuple de Reims se trouvèrent à son enterrement, et son corps fut déposé à Gernicourt, dans l'église de Saint-Pierre, qu'il avait fondée, et placé à droite du grand autel, où il se fit dans la suite de nombreux miracles. On remarque la guérison de trois boiteux ; celle d'une femme aveugle qui y recouvra la vue, et de plusieurs autres malades qui s'en retournèrent chez eux en parfaite santé. On a vu plusieurs fois, pendant la nuit, une lumière éclatante sur son tombeau, et l'on y entendait, en même temps, des concerts si ravissants, qu'il était aisé de voir qu'ils étaient formés par les anges. Un religieux, qui avait une fluxion à la joue, envoya un cierge pour brûler devant les reliques du Saint, et aussitôt il fut soulagé et se trouva en état d'aller rendre ses hommages à un si puissant médecin. Il est particulièrement invoqué pour le mal de dents.

On représente saint Rigobert 1° accompagné d'une *oie*. On prétend que cet oiseau s'offrit à lui dans un voyage et le suivit depuis fidèlement comme un chien ; 2° adressant des remontrances à *Charles-Martel.*

Ses saintes reliques ont eu plusieurs translations. La première fut faite, l'an 864, par Hincmar, un de ses successeurs à l'archevêché de Reims, au monastère de Saint-Thierry, à deux lieues de la ville, où il continua d'opérer de grands prodiges. La seconde eut lieu dans l'église de Saint-Denys de

Reims, qu'il avait consacrée pendant sa prélature ; et, ce jour-là, une femme aveugle et un homme sourd y furent guéris. Il a été encore transporté plusieurs autres fois. Car, comme il fallut abattre cette église de Saint-Denys pour faire un nouveau mur à la ville, on le mit dans l'église de Notre-Dame : et, peu de temps après, on le porta dans un bourg de Vermandois, où il fut déposé dans une église de Saint-Martin. De là il a été rapporté dans l'église de Saint-Denys, rebâtie par les soins et aux frais des chanoines de Reims. Enfin, ces précieuses dépouilles ont été divisées : car sa châsse était avant 93 dans la cathédrale de Reims, et l'on conservait quelques-uns de ses ossements dans cette église de Saint-Denys aussi bien que dans le trésor de la cathédrale de Paris.

A Gernicourt, on a toujours un souvenir bien présent de saint Rigobert. Le chemin vert existe toujours, il y a de plus une fontaine ; et dans le pays personne ne se rappelle avoir vu grêler ou faire des orages.

La cathédrale de Reims possédait autrefois bien des souvenirs de ce saint archevêque :

1° Sur le grand autel, une châsse ou fierte, ornée de figures d'argent doré, exécutées aux frais de Guillaume Fillastre, doyen de l'église de Reims, et cardinal du titre de Saint-Marc, en 1427 (détruite depuis 93);

2° Une chapelle qui lui est dédiée ;

3° Un puits où le clergé autrefois se rendait en procession [1].

Sa vie a été écrite par un clerc de l'église de Reims dont on ignore le nom. Surius l'a abrégée, et Bollandus la rapporte tout au long. Tous les Martyrologes marquent sa fête. Flodoart, Sigebert, Colvénérius, Hugues Ménard et autres en font mémoire; et la savante religieuse qui a composé l'*Année bénédictine* lui a donné place parmi les Saints de son Ordre. Voyez encore *Gallia Christ. nova*, t. IX, col. 24; M. Anquetil, chan. régul. de la congr. de Fr., *Hist. civ. et pol. de la ville de Reims*, t. 1er, p. 73.

LA BIENHEUREUSE ANGÈLE DE FOLIGNO, VEUVE

1309. — Pape : Clément V. — Empereur : Henri VII de Luxembourg.

Nous avons, en la personne de cette humble servante de Jésus-Christ, un si beau modèle de perfection pour les femmes, et spécialement pour les veuves, qu'il y a lieu de s'étonner qu'on n'ait pas rendu plus commune l'histoire de sa vie. Nous savons qu'elle contient des choses un peu singulières et qui ne sont pas toutes imitables ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour cacher entièrement l'ouvrage de Dieu, et priver le public d'un bien qui semble lui appartenir ; on découvrira, d'ailleurs, en la conduite de cette dévote servante du Sauveur, une infinité de rares exemples de patience, de charité, d'humilité et de plusieurs autres vertus qui édifieront beaucoup les fidèles.

Les personnes du sexe, engagées dans les embarras d'une nombreuse famille, se feront un plaisir de savoir que cette pieuse femme était, comme elles, obligée de répondre tous les jours à mille événements différents qui arrivent dans la vie ; et celles qui, au milieu de tant de travaux, viennent à être privées du secours d'un époux, sur qui l'on se repose de tout, seront bien aises de voir la prudente conduite d'une veuve qui, demeurant dans le monde, chargée du soin de plusieurs enfants, sut pourtant trouver moyen,

1. M. Cerf, ch. hon. de Reims.

non-seulement d'obéir fidèlement aux préceptes évangéliques, mais encore de tendre à la perfection des conseils.

La bienheureuse Angèle était native de Foligno, ville d'Italie, éloignée de trois ou quatre lieues d'Assise, dans la délégation de Pérouse, en italien *Perugia* (Etats de l'Eglise). Nous savons peu de choses des années qui ont précédé le temps de sa conversion ; d'ailleurs, ne doit-on pas compter pour rien les jours que l'on n'emploie pas au service de Dieu et à l'affaire de son salut ? Nous pouvons néanmoins conjecturer, d'après plusieurs endroits de ses écrits, qu'étant jeune, elle a mené une vie peu conforme aux règles de l'Evangile, et elle donne lieu de croire qu'elle était fort mondaine, qu'elle ne refusait rien à ses sens, aimant l'éclat, le plaisir, les modes nouvelles, et tout ce qui peut contribuer à entretenir une vie douce et sensuelle ; car, revenue de ses égarements, elle demande très-souvent pardon à Dieu de tous ses désordres, dont elle-même fait un détail particulier.

Elle embrassa l'état du mariage, dans lequel elle eut un grand nombre d'enfants ; elle ressentit alors, plus vivement que jamais, le poids de la condition laborieuse où elle se trouvait ; ce fut, néanmoins, au milieu des embarras de son ménage, que Dieu, par une miséricorde singulière, la toucha et lui donna les premiers sentiments d'une parfaite conversion : il lui découvrit les dangers où elle était, dans l'état d'indifférence où elle se trouvait pour son salut ; elle connut la laideur du péché, et, faisant réflexion sur les déréglements de sa vie passée, elle en fut si touchée, qu'elle commença de les pleurer très-amèrement. Elle raconte, dans sa vie, que Dieu la conduisit par plusieurs différents degrés, qu'elle appelle des pas spirituels, pour l'introduire dans le chemin de la pénitence ; parlant du premier pas, ou du premier degré, voici ce qu'elle en dit : « Je commençais à faire de sérieuses considérations sur ma mauvaise conduite, et Dieu me fit la grâce de me donner une claire connaissance de mes péchés, ce qui me jeta dans une grande appréhension de la damnation éternelle ». Elle projeta, pour lors, de chercher les moyens d'entrer dans les exercices d'une sérieuse pénitence ; elle se trouva néanmoins saisie d'une si grande confusion à la vue de ses péchés, qu'étant d'abord arrêtée par une pudeur naturelle, qu'elle ne surmonta que dans la suite, elle avoue qu'elle approcha plusieurs fois de la sainte Table, sans oser déclarer entièrement ce qu'elle avait fait. Elle avait de grands remords de conscience d'en agir de la sorte ; enfin Dieu lui fit surmonter ses faiblesses et ses craintes, assez ordinaires aux personnes de son sexe. Elle fit un vœu au ciel pour trouver un confesseur éclairé, et prit la résolution de surmonter toutes ses hontes et ses appréhensions par un aveu général et sincère, même des moindres circonstances de ses fautes. Ayant trouvé un directeur sage et prudent, tel qu'elle l'avait demandé, elle lui fit une confession entière et parfaite, et cependant elle n'éprouva rien de ces sentiments particuliers d'amour qu'elle reçut depuis ; mais seulement elle ressentit une grande douleur et une extrême confusion d'avoir offensé la Majesté divine.

Cette disposition dura assez longtemps, et tant qu'elle continua, elle se contenta de s'exercer dans les pratiques de la mortification, et de s'acquitter fidèlement de la pénitence salutaire qui lui avait été imposée par son confesseur, pour satisfaire à ses péchés ; elle supportait avec patience (puisque Dieu le voulait ainsi) de se voir privée de toute consolation sensible ; c'est de cette façon qu'elle commença à soutenir les épreuves de la vie qu'on appelle purgative, par laquelle il faut se résoudre à passer si l'on veut se rendre digne dans la suite des autres faveurs du ciel.

Angèle, ayant été fidèle à ces premières démarches de la pénitence, ne fut pas longtemps sans recevoir de nouvelles grâces ; car elle aperçut un rayon de lumière à la faveur duquel elle reconnut la miséricorde infinie que Dieu avait exercée à son endroit, en lui présentant les moyens de sortir des abîmes de l'enfer, en la retirant des désordres du péché où elle était plongée, pour la favoriser de la grâce de la pénitence ; cela la fit entrer dans des sentiments d'une si vive reconnaissance, qu'elle pleura de nouveau ses péchés plus amèrement qu'elle n'avait encore fait ; elle s'étudiait tous les jours à inventer des pratiques d'une mortification si extraordinaire et si peu imitable, qu'elle n'a pas cru en devoir donner connaissance aux hommes, pour ne pas donner lieu à d'autres d'exercer sur eux des rigueurs qu'elle jugeait n'être propres que pour elle.

A mesure qu'elle avançait dans les voies pénibles de la croix, elle recevait de nouvelles forces du côté du ciel, qui la soutenaient dans les travaux par où la divine Sagesse la faisait passer. Elle eut, en ce temps-là, une forte impression qui lui fit comprendre qu'en offensant Dieu, le créateur de toutes choses, elle avait aussi offensé toutes les créatures ; cette vue lui fit pousser de nouveaux soupirs vers le ciel et augmenta la connaissance qu'elle avait des malheureuses suites du péché. Elle se croyait si redevable à la justice divine que, pour avoir une puissante protection auprès de son juge, elle s'adressa à la sainte Vierge et à plusieurs autres Saints en qui elle avait le plus de confiance, pour obtenir par leur intercession un entier pardon de toutes ses fautes. Elle apostrophait toutes les créatures et même celles qui étaient inanimées, dont elle disait qu'elle avait fait un très-mauvais usage, et les conjurait de lui pardonner, et de la vouloir bien épargner au jugement de Dieu.

Ses sentiments, qui provenaient d'un cœur véritablement contrit et humilié, lui attirèrent et méritèrent plusieurs grâces extraordinaires ; car elle avoue qu'elle reçut comme une réponse intérieure qui lui fit entendre qu'elle était favorablement écoutée, et qu'on lui ferait miséricorde puisqu'elle le demandait avec tant de larmes et de persévérance. Elle reçut encore une autre grâce après l'avoir longtemps demandée : ce fut de pouvoir contempler assidûment Notre-Seigneur Jésus-Christ, mort en croix pour notre amour ; elle déclare, néanmoins, que les considérations qu'elle fit d'abord sur ce parfait modèle, étaient accompagnées de grandes aridités ; mais, ne se lassant point pour cela de tenir les yeux arrêtés sur le Sauveur, elle creusa si bien dans la profondeur de ses plaies sacrées, qu'elle mérita d'y découvrir de grandes merveilles. Elle connut comment la malice des hommes, en général, avait fait mourir Jésus-Christ sur le Calvaire, et comment elle avait contribué elle-même en particulier à le mettre dans l'état déplorable où elle le contemplait ; il se forma alors un si grand brasier d'amour et de si profonds sentiments de componction dans son cœur, qu'étant un jour au pied d'un crucifix, elle résolut de se dépouiller entièrement de tout ce qui pourrait lui être un obstacle dans le chemin de la perfection ; elle fit en même temps une parfaite offrande à Dieu de tout elle-même, et elle prononça le vœu de garder inviolablement la chasteté le reste de ses jours. Dans les sérieuses réflexions qu'elle ne cessait point de faire sur les désordres de sa jeunesse, elle accusait et condamnait souvent tous ses sens les uns après les autres, de lui avoir servi d'instrument à offenser son Dieu.

Comme ses plus grands désirs se terminaient pour lors à demander la science de la croix, et à n'avoir d'autre refuge, dans ses peines, que sur le

Calvaire, elle fut instruite du ciel de ce qu'elle avait à faire. Voici comme elle s'en explique : « Dieu me fit connaître que, si je voulais tenir le chemin de la croix, je devais me dégager de toutes les créatures et me décharger de tous les soins de la terre, pour être plus libre dans cette noble entreprise ; je connus, de plus, que je devais pardonner sans aucune exception à tous ceux qui m'avaient offensée, et qu'il m'était très-avantageux d'être privée de la compagnie de tous les hommes, d'être éloignée de mes amis et de mes parents, de quitter tous mes biens et de mourir entièrement à moi-même, pour être en état de me consacrer totalement à Dieu.

« Je commençai, pour cet effet, à mépriser les riches étoffes et les modes séculières ; je quittai les coiffures mondaines et affectées ; je me privai des viandes délicates, et j'avoue cependant que je ne répondais pas sans peine aux mouvements de la grâce, qui me portaient à faire tout cela, mais sans aucun goût : car je n'expérimentais point alors les agréables impressions de l'amour sacré, qui rendent douces et faciles les choses les plus amères et les plus difficiles, et je me trouvais encore engagée dans la nécessité de plaire à un mari que mon état m'obligeait de considérer ; mais il arriva par les ordres de la divine Providence qui conduit tout selon sa sagesse éternelle, que ma mère fut retirée de ce monde, et je dois avouer que, quoique je ne manquasse pas de tendresse pour sa personne, ni de reconnaissance pour ce que je lui devais, je ne laissais pas que de remarquer qu'elle m'était en quelque manière un obstacle dans les voies de la perfection où je me voyais appelée.

« Peu de temps après, il plut encore à la divine Providence de retirer de dessus la terre mon époux et tous mes enfants. La privation de tant de personnes, qui m'étaient d'ailleurs très-chères, ne me fut pourtant pas fort sensible, d'autant plus que j'y étais un peu préparée par le désir que j'avais conçu de me voir délivrée de tous les liens de la nature, et par les prières que j'avais faites pour obtenir de Dieu cette grâce. Depuis ce temps-là, je remarquai que mon cœur était d'accord avec les desseins de mon Dieu sur moi, et que je n'avais plus d'autre volonté que de me rendre parfaitement conforme à la sienne ».

La bienheureuse Angèle se voyant ainsi entièrement libre, du côté du siècle, et se souvenant de ce que dit saint Paul, que celle qui est véritablement veuve doit espérer en Dieu et persévérer jour et nuit dans l'oraison, ne pensa plus qu'à plaire à son Epoux céleste, en qui elle mettait toute sa confiance ; elle lui demandait, par de continuelles et ferventes prières, qu'il lui plût de lui découvrir ce qu'il souhaitait d'elle afin qu'elle pût lui témoigner un plus parfait amour ; elle assure qu'elle fut écoutée, et que Jésus crucifié lui fit souvent connaître tout ce qu'il avait souffert pour son salut, et lui apprit que ce ne serait qu'en imitant fidèlement les traits de sa Passion, qu'elle pourrait lui être plus parfaitement semblable. La grâce qu'elle reçut dans ses nouvelles impressions, touchant la Passion du Sauveur, fut si considérable, et elle entra dans des sentiments d'une compassion si véritable pour Jésus souffrant, qu'elle en versait des larmes très-amères, et si brûlantes qu'elles lui desséchaient la peau du visage, et l'obligeaient de se servir d'un peu d'eau froide pour modérer cet excès de douleur.

La grâce, qui ne demeure jamais oisive dans un cœur dont elle a une fois pris possession, lui inspira pour lors de chercher les moyens de sortir entièrement du monde, pour aller pratiquer, en quelque endroit solitaire, la pauvreté évangélique ; elle fut vivement combattue dans ce dessein, parce qu'elle était encore jeune et qu'elle craignait les rencontres dangereuses ;

mais un nouveau secours du ciel lui fit surmonter ces difficultés, et elle prit le parti de souffrir, s'il le fallait, la faim, la soif, le froid, le chaud, la confusion et toutes les plus grandes incommodités de la vie, et la mort même, pour parvenir au bonheur de se voir pauvre et de donner par là, à Jésus-Christ, son maître, des témoignages évidents de son parfait détachement : on croit que ce fut à peu près dans ce temps que, ne pouvant quitter ses parents ni sa patrie, comme elle l'avait tant de fois souhaité, elle embrassa la règle du tiers ordre de Saint-François d'Assise, pour être en état de pratiquer plus parfaitement l'humilité et la pauvreté, dont on fait une profession spéciale dans cet Ordre.

Les flammes du divin amour, croissant ainsi de plus en plus dans son cœur, lui firent concevoir un grand désir du martyre. « Je souhaitais », disait cette généreuse amante, « qu'il se pût trouver quelqu'un qui me privât de la vie, pourvu que ce fût en haine de la foi, et pour donner à mon Dieu un témoignage évident de l'amour dont je sens que mon cœur est embrasé pour lui ». Elle ajoute, néanmoins, que comme elle se croyait indigne de la grâce du martyre, elle aurait souhaité en souffrir toutes les douleurs, sans en recevoir la gloire; elle déclare qu'elle ne pouvait alors s'imaginer un genre de supplice, si vil qu'il pût être, qu'elle ne se crût digne de quelque mort encore plus honteuse ; ce qui lui faisait dire, dans un sentiment de confiance en la miséricorde divine et de mépris pour elle-même : « Seigneur, quand il serait vrai que vous m'auriez condamnée aux flammes éternelles pour mes péchés, je ne laisserais pas néanmoins de faire pénitence et de me réduire à la plus grande pauvreté que je pourrais; et, quoi qu'il m'arrive, je ne cesserai jamais de demeurer à votre service ».

Quoique cette sainte veuve reçût de jour en jour de nouvelles lumières, cependant son cœur était toujours dans la souffrance, jusqu'à ce que, demandant une fois à Dieu qu'il lui accordât quelque faveur, pour le servir avec plus de liberté, elle fût exaucée. Un jour qu'elle récitait avec une grande ferveur l'Oraison dominicale, pour laquelle elle avait une singulière dévotion, elle connut si clairement l'excès des bontés divines d'une part, et l'abîme de ses propres indignités de l'autre, qu'elle avoue n'avoir point d'expression pour faire connaître ce qui lui fut inspiré sur ce sujet. « On m'expliquait », dit-elle, « dans le fond de mon cœur, tous les mots du *Pater,* avec tant de netteté, et j'en prononçais toutes les paroles avec tant de contrition et de recueillement intérieur, que, quoique je fusse plongée dans une grande douleur par le souvenir de mes péchés, je ressentais néanmoins d'ailleurs une grande consolation, et je savourais quelque chose de ces douceurs célestes dont Dieu fait quelquefois part à ses favoris ; et je n'ai jamais trouvé de meilleur moyen, continue-t-elle, pour bien connaître les miséricordes et les bontés de Dieu sur les hommes, que de réciter cette Oraison, dont Jésus-Christ même est l'auteur ». Les faux spirituels peuvent ici reconnaître leur erreur, quand ils disent, sous prétexte d'élévation, qu'on peut et qu'on doit même laisser toutes les prières vocales pour écouter la voix de Dieu dans un plus grand silence.

Notre bienheureuse disciple de la Croix, marchant par des voies si solides, fit de grands progrès dans la vertu; elle fut favorisée d'un don d'oraison extraordinaire; elle y sentait tant d'attrait, qu'elle oubliait aisément le boire et le manger, et serait même tombée dans de grandes illusions à ce sujet, si une lumière spéciale du ciel ne l'eût secourue; car elle se sentit plusieurs fois tentée de ne point penser du tout à ses besoins corporels, ou de ne prendre qu'une très-légère nourriture, sous prétexte de

vaquer plus longtemps et plus purement aux exercices de la contemplation, mais elle reconnut que c'était une véritable tentation de l'esprit malin; elle s'exerça donc, mais avec discrétion et après avoir pris conseil, dans une infinité d'autres rudes pénitences extérieures, sans néanmoins que sa santé en fût aucunement altérée, et elle comptait même pour rien ce qui aurait été insupportable à beaucoup d'autres.

Elle disait que les biens temporels, comme les richesses et les honneurs, n'étaient que comme les plus petites miettes de pain qui tombaient de la table de Dieu; mais que les croix étaient les mets délicats de cette table sacrée, et que pour cela on les donnait aux favoris; elle assurait que ceux qui souffraient beaucoup étaient assis à cette table, auprès de l'adorable Jésus, qu'ils mangeaient au même plat et étaient nourris des mêmes mets : étant persuadée de ces vérités, elle entreprit une fois un pèlerinage de quarante lieues pour obtenir le grand don de la croix dans la pauvreté.

Le feu de l'amour sacré prit aussi un tel accroissement dans son cœur que, quand elle entendait parler de Dieu, elle entrait dans des tressaillements d'une joie céleste si violents, et dont elle était si peu maîtresse, que, quand il lui en eût coûté la vie, elle n'aurait pu s'empêcher de les faire paraître au dehors; à la vue des tableaux qui lui représentaient quelque chose de la Passion du Sauveur, elle entrait subitement dans des redoublements d'amour si véhéments, causés par une agitation intérieure qui ne paraissait point naturelle, qu'elle en tombait aussitôt en langueur; « d'où vient que sa compagne ordinaire, voulant éviter qu'elle ne ressentît trop fréquemment ces excès d'amour ou de joie intérieure, dont les effets se produisaient souvent trop au dehors, était obligée de voiler prudemment, en certaines rencontres, les images qui représentaient quelques traits de la mort et de la passion du Sauveur ».

Ces grandes communications qu'elle reçut du ciel ne furent que comme des préparations aux rudes assauts qu'elle devait soutenir ensuite du côté de l'enfer; car Dieu, qui voulait former en la personne d'Angèle un modèle de force et de courage, que toutes les personnes de son sexe pourraient imiter dans les voies austères de la vie surnaturelle, donna permission aux puissances des ténèbres d'éprouver, comme sur un autre Job, la vertu de sa servante. Voici comme elle parle de cette nouvelle disposition : « De peur », dit-elle, « que le nombre et la grandeur des révélations et des visions ne m'enflent le cœur, et que les délices dont je suis remplie ne me suggèrent de vaines complaisances, Dieu permet que je sois tentée et affligée en une infinité de manières. Je suis livrée à la malice de plusieurs démons, qui me font souffrir des tourments sans nombre dans toutes les parties de mon corps, et je ne crois pas qu'il soit possible d'en donner le détail par écrit; je ne suis jamais sans ressentir de la douleur; je souffre un état de langueur perpétuelle; je ressens de si grandes faiblesses que je suis contrainte de demeurer presque toujours étendue sur un lit; je suis accablée d'une lassitude universelle; il n'y a point de membre en moi qui n'ait son tourment et sa plaie particulière; je suis toujours infirme et dépendante de tout le monde; de plus, quoique je sois contrainte de demeurer couchée, je souffre extraordinairement de tenir cette posture difficile à changer, ne pouvant presque me donner aucun mouvement; je ne saurais prendre la nourriture qui m'est nécessaire, et outre tous les maux corporels, j'en ressens encore d'autres dans le fond de mon âme qui sont bien plus insupportables ».

En effet, elle fait connaître que toutes ses passions se révoltèrent contre elle-même, qu'elle ressentit les attaques de plusieurs vices qu'elle avait

surmontés, et de plusieurs autres qu'elle n'avait jamais connus; qu'elle fut tentée sur toutes sortes d'objets; que la chair se révolta contre l'esprit, que les sens semblaient surmonter la raison, et que la raison refusait de se soumettre aux lois de la grâce; elle s'imaginait n'avoir jamais connu la vertu; rien ne lui faisait plus de peine que de se croire privée de l'inclination qu'elle avait eue autrefois, disait-elle, pour le bien; la seule pensée de se croire éloignée de son Dieu, et de sentir alors des répugnances pour les exercices de la piété, lui causait une douleur si sensible qu'elle en versait des torrents de larmes très-amères, sans qu'elle pût recevoir aucune consolation de personne; elle s'imaginait avoir commis des crimes dont elle ne recevrait pas le pardon; elle vit naître en elle des nuages si épais, qu'elle ne pouvait distinguer la véritable vertu d'avec celle qui n'en avait que l'apparence; elle voulait se mettre au-dessus de toutes les attaques que les démons lui livraient, et vaincre les vices qui se représentaient à son esprit, et elle ressentait néanmoins une faiblesse qui semblait démentir son grand courage.

Mais ce qui lui causa le plus rude de tous ses tourments, ce furent les fréquents et différents assauts qu'elle eut à supporter de la part des démons contre la pureté, la plus chère de ses vertus; nous nous exempterons d'en rapporter ici le détail, que l'on pourra voir dans sa vie qu'elle a dictée à son confesseur : elle assure que les combats qu'elle eut à soutenir lui ont été si insupportables, qu'elle aurait mieux aimé souffrir toutes les maladies et tous les genres de maux qui peuvent arriver à un corps humain, et accepter les plus rudes martyres, que de se voir exposée à de pareilles tentations. Il plut cependant à la divine Sagesse de laisser, pendant l'espace de deux ans, cette fidèle amante de la croix dans ces rudes épreuves, et la fidélité avec laquelle elle s'est toujours comportée, jointe aux moyens tout à fait singuliers dont elle usait pour surmonter des attaques si continuelles et si dangereuses, donne des preuves très-évidentes de l'innocence et de l'amour de la pureté que la bienheureuse Angèle possédait.

Dieu lui faisait bien souvent connaître que des imaginations si immondes et de si terribles représentations ne lui étaient suggérées que de la part des démons; mais elle demeurait d'autres fois dans de si grandes perplexités et dans des doutes si pénibles sur son salut, qu'elle ne savait à quoi se résoudre; étant néanmoins un peu rentrée dans le calme, elle comprenait que, quelque fâcheuses et douloureuses que pussent être ses épreuves, elles n'étaient que des effets de la sagesse et de la bonté de Dieu, qui fait passer par ces voies extraordinairement pénibles les âmes même les plus innocentes, pour les purifier, comme l'or, dans le creuset de la tribulation. « Plus une âme », dit-elle, « est affligée, anéantie et humiliée de cette manière, plus elle est purifiée, élevée et capable des nobles communications divines, et le degré des humiliations fait toujours le degré des élévations ». On peut voir, dans le 50e chapitre de sa Vie, avec quelle lumière, quelle sagesse et quelle expérience elle décrit l'utilité de ces grands combats spirituels.

Ce qui arriva à la bienheureuse Angèle, après de si rudes tentations, est une preuve évidente de ce qu'elle enseigne dans ses écrits; car elle fut favorisée dans la suite d'une infinité de lumières qui dissipèrent en très-peu de temps tous ses scrupules, tous ses doutes et toutes ses fâcheuses représentations, et son cœur fut rempli de si douces consolations qu'elle perdit bientôt le souvenir des amertumes et des angoisses où elle s'était vue si souvent réduite.

En effet, au sortir du Calvaire, on l'introduisit dans les celliers de l'Epoux;

et on lui fit goûter ce qu'il avait de plus délicieux. Elle reçut des connaissances admirables sur le mystère de la sainte Trinité et sur les principaux attributs de Dieu, comme sur la bonté, sur la sagesse, sur la puissance, sur la justice, sur l'amour et sur plusieurs autres semblables perfections divines. On lit, dans sa Vie, des chapitres entiers sur chacun de ses attributs; elle fut encore divinement instruite sur un grand nombre de circonstances qui regardent la personne de la très-sainte Vierge, la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le sacrement vénérable de l'Eucharistie ; un abrégé ne permet pas qu'on puisse rapporter toutes les belles leçons qu'elle en a reçues de Dieu, qu'elle a laissées à la postérité, et qui servent utilement d'instruction à tant de personnes.

Cette vertueuse veuve n'était pas du nombre de ces personnes qui, sous prétexte de quelque haute contemplation dont elles croient être favorisées, négligent les œuvres extérieures de piété ; mais, possédant les qualités que le Saint-Esprit demande de la femme forte et remplissant les devoirs que saint Paul exige des véritables veuves, elle mettait la main au travail ; et, toute faible et toute languissante qu'elle était, elle ne laissait pas que d'aller et de conduire même les autres aux hôpitaux, pour y offrir ses services, y faire des aumônes et exhorter à la patience les pauvres malades, dont elle cherchait autant le salut que la santé : bien loin de croire que ses occupations extérieures diminuassent l'attrait qu'elle avait à l'oraison et qu'elles interrompissent le doux silence de son âme, elle déclare, au contraire, que le commerce qu'elle avait avec son Dieu devenait plus intime et plus abondant dans ses actions de charité. « Allons », disait-elle à sa compagne, « allons à l'hôpital, peut-être aurons-nous l'avantage d'y trouver Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le rang des pauvres » ; et Dieu ne manquait pas de récompenser sa confiance et sa charité par des communications et des délices intérieures qu'elle dit ne pouvoir exprimer.

Elle n'allait pas les mains vides en ces endroits; elle savait que les pauvres n'écoutent bien les leçons du ciel que quand ils reçoivent quelque petit bienfait de la main de ceux qui les visitent et les exhortent à la patience : c'est dans ce sentiment qu'elle leur portait toujours quelque chose. Un jour il arriva qu'elle n'avait rien à leur donner ; mais comme l'amour de la charité est toujours ingénieux, elle s'avisa d'inspirer à ses compagnes qu'elles n'avaient qu'à donner les voiles dont elles couvraient leurs têtes et d'autres petits vêtements semblables, pour les faire vendre au profit des pauvres ; en effet, ayant mis tout cela entre les mains de la servante de l'hôpital, elles la prièrent d'en aller chercher le prix et de se servir aussitôt de l'argent qui en reviendrait pour apporter quelque douceur et quelque petit rafraîchissement aux malades; joignant donc le pain qu'elles avaient auparavant quêté dans la ville à ce qu'on apporta du marché pour le prix de ce qu'elles avaient fait vendre, elles distribuèrent le tout aux malades avec une joie incroyable.

Elles ne se contentaient pas de donner leurs biens, elles rendaient encore aux infirmes de ces pauvres maisons les services les plus vils, sans faire attention aux incommodités qui en reviennent d'ordinaire, préférant les offices de charité à leur santé et à leur vie; elles ne voulaient pas savoir la distinction des maladies communes d'avec celles qui étaient très-dangereuses; elles affrontaient même les dangers pour ne les pas craindre ; elles suivaient à la lettre le conseil de l'Apôtre, qui désire que les veuves exercent l'hospitalité et lavent les pieds des Saints, de sorte qu'un jour, après avoir lavé les mains d'un lépreux, que la maladie rendait sales et infectes, elles eurent assez

de courage pour en boire l'eau ; il y a plus, car il faut que nos oreilles délicates entendent le courageux langage de la charité : Angèle assure qu'il lui semblait avoir, en cette occasion, goûté une liqueur admirable, qu'elle disait provenir des qualités de cette eau, d'autant plus qu'elle avait ressenti en sa bouche quelque petite croûte tombée des ulcères et des plaies de ce lépreux[1].

Ces admirables actions de charité font bien connaître que cette sainte femme vivait dans un état d'oraison qui n'était pas sujet à l'illusion, puisque les bonnes œuvres en étaient le principal fondement. Elle ne voulait pas qu'on séparât jamais l'action d'avec la contemplation, et c'est pour cela que dans les belles leçons qu'elle a laissées par écrit au sujet de la prière, elle parle si souvent d'une oraison qu'elle appelle corporelle ; c'est-à-dire en laquelle on fait servir utilement le corps pour élever l'esprit à Dieu et l'entretenir dans la ferveur. « Cette oraison », dit-elle, « est accompagnée de prières vocales, de génuflexions, d'inclinations et d'autres semblables exercices extérieurs ; je n'oublie jamais », continue-t-elle, « de me servir de ces pratiques, parce que l'état de transformation de l'âme en Dieu n'étant pas continuel, il faut user de toutes sortes de moyens pour rentrer dans cette belle union. La divine Sagesse, qui fait toutes choses avec ordre, poids et mesure, a voulu que personne n'arrivât à bien faire l'oraison mentale, si l'on ne s'exerce aussi dans les actions extérieures, qui aident à en soutenir la ferveur. Cette même Sagesse », continue notre Sainte, « veut qu'on s'acquitte avec fidélité des prières vocales, dans le temps marqué à cet effet, à moins qu'une grande raison n'en exempte. Voulant faire oraison mentale, j'ai souvent expérimenté que j'en perdais le fruit que j'en attendais, soit à cause d'un certain assoupissement qui me surprenait, soit aussi par une paresse naturelle, à laquelle le corps nous porte ordinairement ; mais les saintes postures extérieures nous entretiennent l'esprit dans l'attention convenable à la prière ».

Cette doctrine et ces précautions que prenait cette fidèle servante de Jésus-Christ montrent combien elle était éloignée de toute tromperie ; elle se défiait encore extrêmement de ses propres lumières : aussi voulait-elle qu'on appuyât tout l'édifice de la vie intérieure sur la connaissance des propres misères qu'on devait reconnaître en soi-même, plutôt que sur de grandes élévations qui entretiennent assez souvent les âmes dans la présomption. « Les visions », dit-elle, « les révélations et les autres exercices de la contemplation ne servent de rien, si l'on n'a pas la vraie connaissance de Dieu et de soi-même ». C'est dans ces sentiments qu'elle exhorte perpétuellement tout le monde à méditer la mort et la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ crucifié, qu'elle dit être le livre de Vie, dans lequel on trouve toutes les leçons que l'on peut souhaiter pour apprendre à se bien connaître ; elle prouve fort clairement que, comme toute la vie du Sauveur a été accompagnée de pauvreté, de mépris et de douleur, il est nécessaire que nous le suivions dans ce chemin, et que toute autre voie peut être suspecte.

C'est d'après ces mêmes principes qu'elle parle si fréquemment de la vertu d'humilité, et qu'elle assure que l'oraison, qui ne suppose point ce fondement, ne produira jamais aucun fruit. On peut juger, par un raisonnement contraire, de la solidité et de la vérité des nobles dispositions surnaturelles de cette savante disciple de Jésus-Christ, puisqu'il est difficile de trouver une personne qui ait souffert des choses plus humiliantes, et qui se

1. C'est surtout devant des faits comme ceux-ci qu'il est bon de se rappeler qu'il y a dans la vie des Saints beaucoup de choses plus admirables qu'imitables.

soit aussi plus humiliée qu'elle. J'ajouterai aux preuves que nous en avons déjà données, qu'elle disait hautement, et croyait très-sincèrement être la plus indigne et la plus méprisable de toutes les créatures, et qu'elle désirait très-ardemment qu'on la traitât comme telle ; elle déclare encore, à propos de ses écrits, qu'on ne doit aucunement les estimer : « Je suis une aveugle », dit-elle, « et je ne suis point la dépositaire de la vérité ; regardez toutes mes paroles comme pouvant être sujettes à l'erreur, et comme venant d'une personne qui est remplie de malice ; censurez très-rigoureusement tout ce que je dis, ne croyez rien de ce que j'avance, qu'autant que vous le trouverez d'ailleurs conforme aux maximes de Jésus-Christ, et que mes leçons vous porteront à en imiter les vertus ». C'est ainsi que s'explique la bienheureuse Angèle, parlant de ses ouvrages. Cette doctrine, néanmoins, méprisée seulement de celle qui en est l'auteur, a servi de flambeau à une infinité de grands hommes qui en ont orné leurs écrits, et il y a peu d'auteurs qui aient traité des états de la vie spirituelle sans citer cette savante maîtresse, qui a connu par expérience ce qu'elle a dicté dans ses ouvrages. Saint François de Sales, entre autres, n'a pas manqué d'autoriser par le témoignage de cette Sainte ce qu'il avance en parlant des états pénibles de la vie spirituelle, comme on peut le voir surtout au livre VII de son *Traité de l'amour de Dieu*.

Il est temps que nous parlions de sa précieuse mort. Cette sainte veuve, se voyant sur son départ pour l'éternité, donna, pour la dernière fois, de belles instructions à ceux qui avaient le bonheur de l'assister dans ces derniers moments ; elle les exhorta à mépriser les honneurs, les charges et l'autorité que tout le monde veut avoir au-dessus des autres ; elle leur fit néanmoins comprendre qu'il y avait encore beaucoup plus de danger à vouloir passer pour suffisants et pour grands docteurs dans les voies surnaturelles, comme, par exemple, en parlant souvent de Dieu, en expliquant les saintes Ecritures et en faisant entendre que l'on est grandement occupé des affaires spirituelles ; c'est à ce propos qu'exhortant ceux à qui elle parlait à ne s'occuper que de leur néant, elle s'écria autant que ses forces le lui purent permettre : *O rien inconnu ! ô rien inconnu !* En vérité, ajouta-t-elle, nous ne pouvons jamais avoir de plus belles visions, ni acquérir de plus hautes sciences que de connaître notre rien, et de savoir demeurer avec patience et soumission dans le cachot de l'humiliation où Dieu nous a enfermés. Le jour qui précéda celui de sa mort, elle répétait sans cesse ces paroles qu'elle adressait à Dieu : « Mon Père, je remets mon âme et mon esprit entre vos mains ». Ce même jour, toutes les douleurs, tant du corps que de l'esprit, dont elle était accablée depuis longtemps, cessèrent tout d'un coup, et elle fut comblée d'une si douce joie, et elle parut jouir d'un si grand repos, qu'il semblait qu'elle commençât à entrer dans le séjour de la gloire ; elle reçut les Sacrements en cette belle disposition. Enfin, le 4 janvier de l'an 1309, le jour de l'Octave des Innocents, sur le minuit, elle rendit doucement son âme à Dieu pour aller jouir du fruit de ses travaux.

Dans les images qu'on a faites de sainte Angèle, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui apparaît et l'invite à s'approcher de la sainte Communion dont ses scrupules la tenaient éloignée ; elle enchaîne le diable qui voulait la pousser au désespoir en lui représentant sa vie passée.

Son corps se conserve à Foligno, dans l'église des Pères Franciscains, enfermé dans une châsse élégante.

Nous avons composé cette vie sur celle qu'elle a dictée elle-même à son confesseur, contenant soixante-dix chapitres ; Bollandus les a rapportés fidèlement, en son premier tome, après les avoir confrontés avec les originaux.

SAINT FERRÉOL, ÉVÊQUE D'UZÈS

553-581. — Pape : Pélage II. — Roi de France : Chilpéric Ier.

Saint Firmin d'Uzès, qui mourut l'an 553, eut son neveu, saint Ferréol, pour successeur. Ferréol était fils d'Ansbert et de Blitide, célèbres par la part qu'ils prirent aux discussions entre les savants sur les généalogies de nos rois. Il fut élevé à Uzès auprès de son oncle paternel, à qui il succéda. Dès le commencement de son épiscopat, il s'appliqua à gagner les Juifs par la douceur, et il les admettait même à sa table. Comme plusieurs conciles des Gaules avaient défendu de manger avec les Juifs, on interpréta dans un sens défavorable la conduite du saint évêque, et, sur les plaintes qu'en reçut Childebert, il lui envoya ordre de se rendre à Paris. On l'y retint trois ans entiers dans une espèce d'exil, après lesquels sa vertu et la pureté de ses intentions ayant été reconnues, il lui fut enfin permis de retourner dans son église. Ferréol changea alors de conduite et chassa de la ville tous les Juifs qui ne voulurent pas se convertir.

Il fonda un monastère en l'honneur de saint Ferréol (martyr), dont il portait le nom, et composa pour cette communauté une règle où l'on trouve plusieurs choses dignes de remarque. Elle est divisée en trente-neuf chapitres et adressée à Lucrèce, évêque de Die, au jugement duquel l'auteur la soumet.

Un de articles de cette règle nous semble digne d'être cité. « On rédigera, y est-il dit, un recueil des actes des martyrs et des saints, qu'on récitera dans l'oratoire le jour de leur mort ». C'était une espèce de martyrologe où on lisait les saints du jour : c'est la première fois que nous trouvons cet usage. Saint Ferréol publia aussi un recueil de ses lettres, à l'imitation de saint Sidoine [1] ; et après avoir gouverné son église vingt-huit ans, il mourut la sixième année de Childebert II, c'est-à-dire l'an 581. Son culte est très-ancien à Uzès et dans le Bas-Languedoc où l'on célèbre sa fête le 4 janvier. Saint Ferréol avait une sœur nommée Tarsicie, qui mérita, par son amour pour la virginité et par ses autres vertus, d'être mise au nombre des saintes vierges. Elle est honorée à Rhodez le 15 janvier.

Tiré de Baillet, 18 septembre. —Voir une note au 15 février.

SAINTE PHARAILDE, VIERGE,

PATRONNE DE GAND.

710. — Pape : Constantin. — Maire du Palais : Pépin d'Héristal.

Sainte Pharaïlde appartenait à une très-illustre famille. Des auteurs croient qu'elle était fille du bienheureux Witger et de sainte Amalberge ; et d'autres supposent que sainte Amalberge, sa mère, avait épousé en pre-

1. Grégoire de Tours, *Hist.*, lib. VI, c. 7.

mières noces un seigneur d'Austrasie, appelé Thierry, de qui elle eut sainte Pharaïlde. Elle serait par conséquent sœur utérine de sainte Reinelde, de sainte Gudule, et de saint Emebert, évêque de Cambrai. Peut-être le nom d'Amalberge, qu'on rencontre plusieurs fois à cette époque, a-t-il été cause de cette diversité d'opinions sur lesquelles les plus habiles hagiographes eux-mêmes ne sont pas d'accord. Recueillie au sortir des fonts baptismaux par sainte Gertrude, sa parente, et instruite par elle, notre Sainte, dès ses plus tendres années, pratiqua la piété avec une grande ferveur.

Ses parents la marièrent malgré elle. Mais Pharaïlde, persévérant avec énergie dans sa résolution de garder la chasteté, conserva sa virginité pendant tout le temps de son mariage, par un bienfait particulier de Dieu et par la même grâce toute-puissante de l'Esprit-Saint qui avait fait autrefois la gloire de sainte Cécile, et qui fit dans la suite celle de saint Henry, empereur, et de son épouse. Cependant, elle ne négligeait rien pour donner tout son amour à Jésus-Christ. Elle dépensait tous ses biens en aumônes, et macérait son corps par le jeûne et l'oraison. Enfin, vénérable par sa religion et par sa vertu, la Vierge, âgée de 90 ans, émigra de ce monde vers l'époux immortel qu'elle avait préféré à l'époux mortel.

Agelfride, évêque de Liége, revenant de Rome, transporta le corps de cette Sainte de Lorraine dans le monastère de Saint-Bavon, l'an 761. Dans la suite, les religieux de Gand, craignant la fureur des Normands, errèrent en divers lieux, emportant avec eux les reliques de saint Bavon, de sainte Pharaïlde et d'autres Saints. Puis, l'orage passé, ils rapportèrent ces restes précieux à Gand, dans l'église de Château-Neuf, située sur les bords de la rivière de Lys; plus tard, vers l'an 939, ils furent reportés dans la chapelle de sainte Pharaïlde. Plus tard encore, une partie des reliques de notre Sainte fut transférée dans une église à elle dédiée, à Bruay, près de Valenciennes, au diocèse de Cambrai. La tradition rapporte qu'au village de Bruay, sainte Pharaïlde fit jaillir d'un coup de son fuseau une source abondante; cette fontaine sort du penchant d'une colline, et ses eaux ont la vertu de guérir les enfants atteints de maladies de langueur. Aussi, tous les vendredis, voit-on dans la chapelle de la Sainte, à l'église de Bruay, des pèlerins qui implorent leur patronne pour la guérison de leurs enfants. Il y a encore, dans cette paroisse, une ancienne confrérie érigée en l'honneur de sainte Pharaïlde et qui a été suivie de tout temps avec piété par les fidèles du village et des pays voisins.

On donne pour attributs à sainte Pharaïlde : 1° une oie ou une cigogne qu'elle porte entre les bras; 2° des pains changés en pierre. Voici comment, d'après divers auteurs flamands qu'a analysés le Père Cahier, la légende a traduit ces peintures. — Sainte Pharaïlde aurait fait conduire dans sa ferme une volée d'oies sauvages ou de cigognes qui dévastaient les campagnes, et aurait ordonné de les nourrir comme des oiseaux domestiques. C'est de l'oiseau qui caractérise sa patronne que la ville de Gand aurait pris son nom; car *Ghent* en flamand et en allemand, *ganta* dans la basse latinité, *gante* dans le vieux français, désignent également l'oie ou la cigogne. — Avec un peu de bonne volonté, on retrouverait encore l'oie de sainte Pharaïlde dans le nom d'une autre localité flamande — Steenockerzeel — où il y avait un pèlerinage en son honneur. Dans ce cas, ce nom aurait deux éléments qui se rapporteraient à notre Sainte : la syllabe *ock* qui serait la même chose que le vieux mot français *auque,* l'italien *occa*, l'*oqué* de Gascogne, l'*aucha* de la basse latinité, et l'*oue* ou *oie* du français semi-moderne et moderne. Quant à la syllabe *stein* du nom flamand, elle rappellerait les pains de pierre qui servent aussi à caractériser sainte Pharaïlde. On raconte de

par les Flandres, que vers le XVIe siècle une pauvre femme malade demanda pour son enfant un pain à sa sœur. Celle-ci eut la dureté de le refuser en disant : « Si j'ai du pain chez moi, je veux qu'il se change en pierres ». Ce vœu imprudent fut exaucé, et la riche avare mourut de faim devant des pains changés en cailloux. On prétend que sainte Pharaïlde avait pris la forme de cette pauvre femme pour mettre à l'épreuve sa méchante sœur. Quoi qu'il en soit, on montre encore à Gand les pains de pierre de sainte Pharaïlde.

On invoque la patronne de Gand pour la guérison des enfants malades, la prompte confection et la conservation du beurre, et aussi pour la santé du bétail.

Bolland. tome Ier de janvier, page 170.

SAINT ÉTIENNE DE BOURG

1118. — Pape : Gélase II. — Roi de France : Louis le Gros.

Saint Etienne de Bourg était chanoine de Saint-Ruf, à Valence, en Dauphiné. Rien n'était plus édifiant que sa vie dans cette maison. Mais la solitude, où, comme dit Origène, l'air est plus pur, les cieux plus à découvert, et où Dieu se communique avec plus de familiarité, la solitude le charmait et l'attirait irrésistiblement. Accompagné d'un autre chanoine de Saint-Ruf, nommé Etienne de Die, il se rendit à *Sèche-Fontaine* [1], dans le diocèse de Langres, où saint Bruno, avec quelques compagnons, avait déjà commencé à mener la vie érémitique. Saint Robert, abbé de Molesmes, les avait attirés là et leur avait donné une règle. Cependant, saint Bruno ne trouvait pas cette solitude assez sauvage : alors les deux nouveaux venus lui proposèrent d'aller s'établir dans un désert du diocèse de Grenoble appelé Chartreuse. Ils assuraient à saint Bruno qu'il serait content de l'âpreté et de l'aridité de cette retraite. Ils ajoutaient que Hugues, évêque de Grenoble, grand ami de la vie religieuse, serait heureux de les voir s'établir dans son diocèse. Saint Bruno, persuadé, se mit en route avec ses compagnons ; les pèlerins étaient au nombre de sept ; prévenu par un songe mystérieux, saint Hugues les reçut avec des transports de joie et les conduisit à la *Chartreuse ;* ils y arrivèrent le jour de la Saint-Jean de l'année 1084. Ce même jour était commencée la fondation de la Grande-Chartreuse. Saint Etienne de Bourg y passa trente-trois années de sa vie. Ce laps de temps expiré, Dieu, avant de l'appeler à lui, voulut lui faire couronner sa carrière par l'œuvre d'une fondation importante. Sur la demande du bienheureux Ponce de Balmey, son parent, Dom Guigue, son prieur, lui donna l'ordre d'aller fonder une Chartreuse à Meyria. Elle fut commencée en 1116 ; elle était peuplée d'une florissante colonie de religieux deux ans après, lorsque son saint fondateur la quitta (4 janvier 1118) pour la demeure céleste. Il s'opéra des miracles à son tombeau. La Chartreuse de Meyria a duré jusqu'en 1792, toujours gouvernée par des hommes éminents en vertu et en sainteté. Cette date de 1792 dit assez quelles mains la détruisirent ; ce n'est plus qu'un amas de ruines.

1. Ou mieux Saisse-Fontaine, en latin *Saxi-Fontana*, fontaine du rocher.

SAINTE FAUSTE (époque inconnue).

La mémoire de sainte Fauste, vierge et martyre, est célèbre à Fesenzac, dans l'ancien comté d'Armagnac, aujourd'hui département du Gers et diocèse d'Auch. Ses reliques furent longtemps conservées et honorées au même lieu, dans une église construite sous son invocation, et que les Normands détruisirent l'an 864. Le monastère de Solignac, fondé dans le Limousin par saint Eloi, ayant été brûlé la même année par ces barbares, Arnaud, duc de Gascogne, qui avait formé le projet de le rebâtir et d'y prendre l'habit religieux, persuada à l'abbé d'envoyer en Gascogne le moine Aldaire, pour en rapporter des reliques des Martyrs dont on enrichirait le monastère. Celui-ci, après avoir visité inutilement divers lieux, arriva enfin à Fesenzac, au sanctuaire de sainte Fauste, qu'il avait appris avoir été détruit par les barbares; et écartant de suite les décombres sous lesquels était enfoui le corps de la Sainte, il l'enleva à l'insu des habitants, et le transporta au monastère de Solignac[1].

De Solignac, les saintes reliques furent transportées, en 1247, au diocèse de Bourges, dans l'abbaye Cistercienne de Notre-Dame de la Prée, près d'Issoudun.

Ve JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

La vigile[2] de l'ÉPIPHANIE de Notre-Seigneur. — A Rome, saint TÉLESPHORE, pape, qui, sous Antonin le pieux[3], après avoir beaucoup souffert pour la défense du nom de Jésus-Christ, parvint à la gloire du martyre. 138. — En Egypte, la mémoire de plusieurs saints martyrs qui, dans la Thébaïde, pendant la persécution de Dioclétien, furent mis à mort par divers genres de tortures. Vers 304. — A Antioche, saint SIMÉON, moine, qui demeura plusieurs années debout sur une colonne[4], ce qui lui a fait donner le surnom de Stylite; toute sa vie ne fut qu'une longue suite de prodiges. 459. — En Angleterre, saint Edouard, roi, célèbre par sa chasteté et par le don des miracles. Un décret d'Innocent XI a fixé sa fête au 13 octobre, jour de la translation de son corps. 1066[5]. — A Alexandrie, sainte SYNCLÉTIQUE, dont saint Athanase a décrit les belles actions et composé la vie. IVe s. — A Rome, sainte Emilienne, vierge, tante de saint Grégoire, pape, laquelle

1. *Propre de Tarbes*. Extrait de l'*Histoire du Béarn*.

2. On nomme vigile ou veille tout le jour qui précède une solennité à la célébration de laquelle on se prépare par la prière, l'abstinence et le jeûne. Dans les premiers siècles, on appelait de ce nom les assemblées pieuses qui se tenaient la nuit avant quelque grande fête, comme cela se pratique encore la nuit de Noël. Les veilles furent attaquées par l'hérétique Vigilance et victorieusement défendues par saint Jérôme.

3. Encore un martyr sous un prince renommé à juste titre pour son humanité et sa clémence, un prince qui eut assez de droiture d'esprit pour reconnaître la vérité et la justice des raisons que saint Justin lui exposa dans son apologie, et qui même publia un édit très-favorable aux chrétiens. C'est une contradiction apparente qui s'explique par les raisons que nous avons déjà données au sujet de sainte Martine, et en outre par les suivantes : saint Télesphore fut martyrisé avant la composition de l'apologie de saint Justin et avant la promulgation du décret en faveur des chrétiens. (Eusèb., *Hist.*, liv. IV, chap. 11 et 12. — Voir note 3, p. 1 de ce volume).

4. A propos de la colonne de saint Siméon, Baronius fait la remarque suivante : Le premier qui imagina de construire une cellule sur une colonne fut un Romain du nom de Mœnius. Ayant vendu sa maison pour construire une basilique, cet homme se réserva la propriété d'une colonne, pour y établir une construction en planches d'où lui et ses héritiers pourraient assister aux combats de gladiateurs qui se donnaient alors sur le forum.

5. Voir sa vie au 13 octobre.

étant appelée par Tharsille, sa sœur, qui l'avait précédée auprès de Dieu, passa ce même jour de ce monde en la compagnie du Seigneur. VI[e] s.[1]. — Le même jour, sainte APOLLINAIRE, vierge. Vers 440.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Sens, saint Honobert ou Annobert[2], évêque. Vers 639-643; et saint Arnulphe ou Arnoul[3], son fils, qui fut aussi son successeur en cet évêché. Vers 654-657. — A Saint-Messens de Plélan, en Bretagne, saint CONVOÏON, premier abbé de Saint-Sauveur de Redon-sur-Vilaine, au diocèse de Vannes, qui, étant allé à Rome avec Susan, évêque de Vannes, et Félix, évêque de Quimper-Corentin, obtint de Léon IV la convocation d'un concile à l'occasion de quelques prélats de Bretagne accusés de simonie, et apporta le corps de saint Marcellin, pape, que Léon IV lui avait donné; la ville de Paris fut choisie pour la tenue de ce concile. 868. — A Fauquemont, au comté de Limbourg, saint GERLAC, soldat, puis solitaire, dont le corps fut déposé et honoré dans une église de son nom tenue par des religieuses de l'Ordre de Prémontré, au diocèse de Ruremonde. 1170. — Au diocèse de Nevers, saint Siméon de Menou, ermite, patron de la paroisse de Nanvigne. Fin du X[e] s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Carmes-Chaussés et Déchaussés. — La vigile de l'Epiphanie de Notre-Seigneur. — A Rome, saint Télesphore, pape, de l'Ordre des Carmes, qui, après de nombreuses souffrances endurées sous Antonin le Pieux pour le nom de Jésus-Christ, parvint à un glorieux martyre. Sa fête, cependant, se célèbre le 13 février.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints Félix, Secundus, Honorius, Lucien, Candide, Januaria, Cœlifloria[4], Jucundus, Acutus, Pierre, Marc, Sévère, Anastasie, Télesphore, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme et dans divers manuscrits. Ce sont probablement les compagnons de ceux qui furent brûlés durant la persécution de Sévère, et dont la fête se célèbre le jour suivant. — En Sicile, sainte Euprexie, veuve, et sa fille sainte Théognie, vierge; vers l'an 280. — A Bergame, saint Domnon, martyr, torturé et mis à mort sous l'empereur Maximin, après avoir converti un de ses juges, qui fut lui-même martyrisé en 307. — A Cagliari, saint Théodore, ou Térou, martyr, à qui sont dédiées plusieurs églises de Sardaigne; il n'est connu que par une inscription découverte dans la basilique souterraine de sainte Restitute[5]. — A Brescia, saint Rusticien, évêque de cette ville et successeur du bienheureux Honorius. On croit qu'il mourut sous Constance. — En Orient, sainte

1. Voir, dans la vie de saint Félix, au 25 février, un passage de saint Grégoire le Grand, relatif à ses saintes tantes.

2. Il fut, vers 639, témoin d'une donation que Clovis II fit à saint Babolein, abbé de Saint-Maur des Fossés, et souscrivit, le 7 mai 640, avec d'autres évêques, à une donation faite à ce même monastère par un diacre nommé Blidégisile. Annobert fut le père de saint Arnoul, qui monta sur le siége épiscopal de Sens après Armentaire, et c'est à eux qu'il faut rapporter ce qu'on lit dans un hagiologe très-ancien de l'église de Soissons : *Aux nones de janvier, mort des évêques Honobert et Aunulfe, de la même ville. Honobert et Aunulfe furent le père et le fils. Tous deux reposent dans l'église de Saint-Didier, au faubourg de Sens.* Annobert et Arnoul étaient honorés, dans le diocèse, le 4 septembre, comme on le voit dans le *Bréviaire* publié en 1702. On en fait aujourd'hui mémoire le 5 janvier (639-643). (*France pontificale.*)

3. Fils de saint Annobert, il fit construire, vers 655, au pied de la montagne de Paron ou de Saint-Bond, un monastère de religieuses sous le vocable de Saint-Médard. Ce couvent fut détruit par les Normands, et une croix a longtemps subsisté sur son emplacement. On ignore jusqu'en quelle année il occupa le trône épiscopal. (*France pontificale.*)

4. Fleur du ciel ! quel beau nom pour une chrétienne !

5. Après avoir dit que saint Théodore de Cagliari souffrit probablement le martyre en même temps que sainte Restitute, mère de saint Eusèbe de Verceil (IV[e] siècle); après avoir cité l'épitaphe du Saint, laquelle épitaphe porte l'indiction quatrième, les Bollandistes ne se prononcent pas sur l'époque du martyre. D'après ces données, il nous paraît qu'il eut lieu : 1° dans le IV[e] siècle, et 2° que ce fut l'an 372 de ce siècle, étant admis que l'indiction est une manière de compter par périodes de quinze ans, et que la première année de la première indiction commença l'ère de Constantin, en 312. Voici l'inscription :

IK IAKET B. M. THE
ODORUS OPT. QUI
VIXIT AN. PLV
MN. XXXXV REQVI
EBIT IN PAKE NO
NIS IANUARII IND. IIII.

Talide, ou Aimée, abbesse d'Antinoé en Thébaïde; elle avait soixante religieuses dans son monastère, où elle demeura quatre-vingts ans. ve s. — En Sicile, saint Phostère, abbé, qui fut nourri par un ange comme Elie (le lieu de son monastère n'est pas désigné). — En Espagne, commémoration de saint Flamidien, martyr à Cusa, probablement sous Maximien, d'après du Saussaye. — En Grèce, saint Grégoire, originaire de Crète, qui se fit moine à Constantinople, après avoir été persécuté à Jérusalem par les Sarrasins et les Juifs. Vers l'an 820. — Saint Gaudens, moine du monastère de Saint-Alexis, à Rome, et disciple de saint Adelbert.

SAINT TÉLESPHORE, PAPE ET MARTYR

127-138. — Empereurs romains : Adrien; Antonin.

> **Frères bien-aimés, nous avons la confiance que vous gardez intacte la foi des Apôtres.**
> *Epître de saint Télesphore aux évêques de la catholicité.* (*Patrol. grecque*, tome v, col. 1081-1084.)

Saint Télesphore était Grec de nation et anachorète. C'est une tradition, dans l'ordre des Carmes, que le lieu où il exerça la vie solitaire, avant d'entreprendre la prédication de l'Evangile, était le mont Carmel, célèbre par le séjour des saints prophètes Elie et Elisée. Etant venu à Rome pour travailler à l'établissement de la religion chrétienne, il donna des marques si visibles d'une sagesse et d'une sainteté consommées, qu'après le martyre de saint Sixte, premier de ce nom, il fut mis en sa place, et créé souverain Pontife, sous l'empire d'Adrien.

Entre plusieurs beaux règlements qu'il fit pour l'avancement de l'Eglise, l'un des principaux fut celui du jeûne de quarante jours avant Pâques, que nous appelons Carême. Ce n'est pas qu'il soit le premier auteur de cette observance ; car saint Ignace, martyr, qui vivait avant lui, en fait mention dans son Epître aux Philippiens ; et c'est le sentiment commun des Pères de l'Eglise, qu'elle est de tradition apostolique : plusieurs même en parlent comme d'une chose d'institution divine, en tant que Notre-Seigneur nous l'a apprise par son exemple. Mais ce que fit ce saint Pape, fut d'établir par un décret ce qui n'était gardé que par l'autorité de la tradition, et de réveiller la ferveur des chrétiens qui commençaient à se relâcher dans cette sainte pratique : on peut voir à ce sujet un traité fort curieux touchant les jeûnes, que le P. Thomassin, si connu par sa pénétration dans l'antiquité ecclésiastique, a donné au public. On dit aussi que notre Saint ordonna qu'à la solennité de Noël on célébrerait la messe au milieu de la nuit, au lieu qu'aux autres temps, on ne la célébrait qu'à l'heure de tierce, c'est-à-dire sur les neuf heures du matin : ce qui se doit entendre de la messe solennelle, et de ce qui se faisait le plus ordinairement dans les églises. On lui attribue encore le commandement de chanter l'hymne des anges : *Gloria in excelsis*, etc., avant l'action du sacrifice [1]. Toutes ces ordonnances sont rapportées dans le *Liber pontificalis*.

1. On sait que les premières paroles de ce cantique ont été chantées par les anges, lorsqu'ils annoncèrent la naissance du divin Sauveur. De là lui est venu le nom d'hymne angélique. L'origine des paroles qui suivent n'est pas tout à fait certaine : on les attribue aux Apôtres, à saint Télesphore, au pape Symmaque, à saint Hilaire, évêque de Poitiers. Il est facile de voir l'analogie qu'il y a entre notre *Gloria in excelsis* et celui des *Constitutions apostoliques*, tel que le transcrit le docteur Grancolas :
Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonæ voluntatis.

Il s'éleva, du temps de ce bienheureux pontife, trois hérétiques très-pernicieux, savoir : Valentin, Marcion et Appellès, dont les dogmes impies et sacriléges sont rapportés par saint Epiphane et par les autres auteurs ecclésiastiques qui ont écrit sur les hérésies.

Cet homme apostolique ne manqua pas de les combattre avec toute la vigueur que l'on pouvait attendre d'un chef de l'Eglise aussi savant et aussi pieux qu'il était, et il fut aidé dans ce combat par le grand saint Justin, philosophe chrétien, qui présenta aussi, depuis, aux empereurs, deux excellentes apologies, pour justifier notre sainte religion des crimes que les païens lui imputaient, poussés qu'ils étaient par leur propre malice, et par la doctrine diabolique et les mœurs corrompues de ces hérétiques qui se donnaient pour chrétiens. Enfin, saint Télesphore, après avoir gouverné l'Eglise onze ans, trois mois et vingt-deux jours, fut couronné d'un très-glorieux martyre, comme le dit expressément saint Irénée [1]. Il avait fait trois fois les ordres au mois de décembre, et créé douze prêtres, huit diacres et treize évêques. Son corps fut enterré au Vatican, proche de celui du Prince des Apôtres, et sa mémoire est célébrée dans l'Eglise au jour même de son martyre, selon l'ordre du bréviaire réformé par Clément VIII.

On peint saint Télesphore avec un calice surmonté de trois hosties, pour rappeler qu'il institua la pratique de dire trois messes le jour de Noël.

Le martyrologe romain en fait mention en ce jour, après la vigile de l'Epiphanie, comme aussi ceux de Bède et d'Usuard, et généralement tous les auteurs qui ont écrit la vie des souverains Pontifes. Zégers de Paul, sous-prieur des Carmes de Cologne, a composé la vie de notre Saint avec des notes, et Bollandus la rapporte au 5 janvier.

SAINT SIMÉON STYLITE, L'ANCIEN

Dans le ɪᴠe siècle. — 459. — Papes : Saint Sirice; saint Léon le Grand. — Empereurs : Théodose Ier, en Orient; Léon Ier.

Il faut premièrement s'appliquer à se vaincre soi-même, et puis on s'élève facilement à la plus haute perfection.

Voix du ciel qui se fit entendre à saint Siméon.

Il ne faut pas être surpris si l'on trouve en cette vie des actions inouïes, et qui semblent passer toute créance. Dieu n'a pas donné saint Siméon au monde pour être simplement le modèle des vertus communes, mais pour

Laudamus te, hymnis te celebramus, te benedicimus, gloriamus te, adoramus te, per magnum pontificem.

Te Deum ingenitum, inaccessum, solum, propter magnam gloriam tuam.

Domine, rex cœlestis, Deus pater omnipotens.

Domine Deus, pater Christi agni immaculati, qui tollit peccatum mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes super cherubim, quoniam tu solus sanctus.

Tu solus Dominus Jesus-Christi Dei omnis naturæ creatæ, regis nostri per quem tibi gloria, honor, veneratio.

C'est surtout depuis saint Grégoire le Grand que ce bel hymne fut chanté ou récité à la messe, d'abord par les évêques, puis par les prêtres, qui n'en avaient primitivement le droit que le jour de Pâques.

L'évêque de Bethléem, qui avait son siége dans la chapelle de l'hôpital de Clamecy, diocèse de Nevers, pouvait seul dire le *Gloria in excelsis* à toutes les messes, même pendant l'Avent, la Septuagésime et le Carême, en mémoire de celui qui fut chanté par les anges. Est-il rien de plus touchant que ce privilége : l'hymne de la Crèche chanté par l'évêque de Bethléem!

1. Livre III, chap. 3.

faire voir, par expérience, jusqu'où son inspiration et son assistance peuvent porter la faiblesse d'un homme mortel. Il l'a élevé sur la colonne pour servir, aux anges et aux hommes, de spectacle d'une vertu plus qu'humaine, et pour être, dans l'ordre de la grâce, ce que sont les prodiges dans le cours ordinaire de la nature. Théodoret, évêque de Cyr, qui était son ami particulier, et qui n'a pas oublié sa vie dans son *Histoire des saints Pères,* intitulée : *Philothée*, ou *Théophile*, déclare que, quoiqu'il ait vu, de ses propres yeux, les actions merveilleuses qu'il rapporte, et qu'il ait presque tous les hommes pour témoins de leur vérité, il craint, toutefois, que la postérité ne les prenne pour des fables, tant elles sont extraordinaires et au-dessus de toutes nos pensées ; mais nous croyons que notre siècle est trop prudent et a trop de respect pour l'antiquité pour ne pas ajouter foi à ce que de grands personnages en ont laissé par écrit ; non pas sur la déposition d'une ou de deux personnes, mais sur le rapport d'une infinité de témoins, dont quelques-uns ont été des témoins oculaires.

Cet homme merveilleux naquit au bourg de Sisan, qui est entre la Syrie et la Cilicie, de parents pauvres mais chrétiens. Son père s'appelait Susocion ou Ysicius, et sa mère Matane ou Marthe. Sa fonction, dans son enfance, était de garder les troupeaux. Un jour qu'il n'avait pu les mener aux champs à cause de la neige, il entra dans l'église et entendit ces paroles de la sainte Ecriture : « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont le cœur pur ». Etant touché de cette leçon, il demanda à un vieillard ce qu'il fallait faire pour mériter ce bonheur. Le vieillard lui répondit que le plus sûr était de quitter le monde et de se retirer promptement dans un monastère. Sur cette réponse, saint Siméon s'en alla dans une autre église où, s'étant prosterné le visage contre terre, il pria Notre-Seigneur de lui montrer le chemin de la perfection et de lui enseigner à faire en toute chose sa divine volonté. Après cette oraison, qui fut longue, s'étant paisiblement endormi, il eut cette vision : Il lui semblait qu'il creusait en terre pour faire des fondements et que quelqu'un lui disait : « Tu n'es pas assez bas, creuse hardiment, et fais la fosse plus profonde »; et quand il eut encore foui assez longtemps, on lui réitéra le même commandement : ce qui eut lieu quatre fois ; ensuite la voix dit : « C'est assez, travaille maintenant à élever l'édifice, et la chose te sera facile; car il faut premièrement s'appliquer avec une espèce d'opiniâtreté à se vaincre soi-même, et puis on s'élève facilement à la plus haute perfection ». Etant éveillé, et se sentant rempli d'un nouveau courage et d'une vigueur céleste, il courut au plus proche monastère, gouverné par le saint abbé Timothée. Il y resta prosterné plusieurs jours de suite, sans boire ni manger, ne demandant d'autre grâce que celle d'être reçu en qualité de serviteur, destiné aux plus humbles fonctions de la maison. Ayant été admis au nombre de ceux que l'on éprouvait, il commença par apprendre le Psautier par cœur, ce qui était la première chose qu'on exigeait des novices. Il ne pouvait quitter ce livre divin. Il passa là deux ans dans une extrême austérité et dans une innocence parfaite ; mais, n'y trouvant pas encore toute la perfection qu'il souhaitait, il en sortit au bout de ce temps et passa en la solitude de Thélède, près du mont Coryphée, où un saint abbé, nommé Héliodore, âgé de soixante-cinq ans, et d'une vertu consommée, gouvernait un couvent de quatre-vingts religieux, dans lequel il avait été élevé depuis l'âge de trois ans.

Siméon se livra à cet homme de Dieu, et demeura quelques années avec lui. Il se considérait comme le serviteur de tout le monde, et prenait plaisir à remplir les fonctions les plus rebutantes. Son abstinence était si prodi-

gieuse qu'il demeurait depuis un dimanche jusqu'à l'autre sans manger, distribuant aux pauvres ce qu'on lui donnait pour sa réfection. Ayant trouvé une corde tissue de myrte sauvage, sorte de palmier qui est très-rude et très-piquant, il la mit sur sa chair nue tout autour de lui, depuis les reins jusqu'au cou, et la serra avec tant de violence, qu'elle scia tout son corps et y fit de grandes plaies. Les vers qui en tombaient, le sang qui en coulait avec abondance, la puanteur qui en sortait, découvrirent bientôt ce nouveau genre de mortification. Les frères en avertirent l'abbé, qui ordonna de lui ôter ses habits : on fut trois jours à les humecter, tant ils étaient collés par le sang corrompu, avant de pouvoir les détacher. On trouva que cette corde était déjà si enfoncée dans la chair, qu'il n'en paraissait que la surface : chacun en eut horreur, d'autant plus qu'on ne put la lui ôter sans lui causer d'extrêmes douleurs. Il ne voulait pas qu'on le pansât, afin de porter continuellement en son corps la mortification de Jésus-Christ ; mais le saint abbé le voulut, et, après qu'il fut guéri, il le congédia du monastère, de crainte que sa ferveur extraordinaire ne fût un sujet de scandale pour les plus faibles. Siméon étant sorti, se mit proche de là dans un puits abandonné et où il n'y avait point d'eau, et y passa cinq jours en oraison et en des larmes continuelles, s'estimant un très-grand pécheur. Au bout de ce temps, l'abbé, intimidé par des visions terribles, alla lui-même le chercher avec cinq de ses religieux, se jeta humblement à ses pieds, lui demanda pardon, et le pria de revenir au monastère. Le Saint, qui croyait qu'on l'avait traité selon ses mérites, fut extrêmement confus de cette action, et quoiqu'il eût souhaité demeurer solitaire, il ne laissa pas de se rendre à ce qu'on désirait de lui.

Un an après, le Saint-Esprit, qui l'appelait à de plus grandes choses, le conduisit au pied d'une montagne, près du bourg de Télanisse, où, s'étant retiré dans une cabane qu'il fit lui-même, avec de simples pierres, sans mortier, ou qu'il trouva faite au pied d'une montagne, il y demeura trois ans dans les exercices d'une vie plus angélique qu'humaine. Il eut dévotion de jeûner quarante jours et quarante nuits à l'imitation de Notre-Seigneur, de Moïse et d'Elie : il en communiqua avec un saint prêtre, nommé Bassus, qui présidait tous les prêtres de la solitude, et qui lui servait de directeur. Ce prêtre approuva son dessein, pourvu qu'il eût du pain et de l'eau dans sa cellule, afin qu'il ne parût pas tenter Dieu. Siméon accepta cette condition, mais ces aliments lui furent inutiles. Il passa toute la quarantaine dans un jeûne continuel, et cette heureuse épreuve lui donna le courage d'entreprendre souvent la même chose, mais avec un tel succès qu'au lieu que les premières fois il tombait sur la fin en défaillance, il devint enfin si fort et si vigoureux, que les derniers jours il n'avait pas même besoin de se coucher, ni de s'asseoir, ni de s'appuyer. Il passait les premiers jours de la quarantaine tout debout, à louer Dieu ; les jours suivants, son corps, affaibli par le jeûne, n'ayant plus la force de se tenir en cet état, il demeurait assis, et disait ainsi son office ; et les derniers jours, ses forces étant entièrement abattues, et se trouvant comme à demi mort, il était contraint de se tenir couché par terre. Après un Carême si nouveau, qu'il termina par la sainte communion, que Bassus lui donna, il choisit pour sa demeure le haut d'une montagne en Syrie, au-delà du bourg de Télède. Il s'y fit une clôture avec un petit mur de simples pierres, et s'attacha au milieu par une chaîne de vingt coudées, dont un bout tenait à une grosse pierre et l'autre bout à son pied droit ; ainsi, n'ayant point la liberté de sortir, ni d'autre abri que le ciel, il y élevait continuellement les yeux pour contempler celui qui est au-

dessus du firmament. Mélèce, cet évêque ou plutôt chorévêque admirable, qui avait alors le soin du pays d'Antioche, le visita en cette prison volontaire, et apprenant de sa propre bouche qu'il s'était enchaîné de la sorte pour s'ôter le pouvoir de passer les bornes de sa clôture, il lui dit que les bêtes farouches avaient besoin de ces liens, mais que, pour l'homme, c'était assez de la raison aidée de la grâce pour l'attacher. Siméon, comprenant cette vérité, se rendit aussitôt : on fit venir un serrurier qui rompit son anneau. Mélèce lui fit en même temps enlever un morceau de cuir velu dont il s'était entouré la jambe, de peur que le fer ne coupât la peau ; et alors on s'aperçut qu'il était plein de grosses punaises dont le Saint souffrait la puanteur et les morsures avec une patience invincible ; cela remplit d'étonnement tous les spectateurs, et principalement Mélèce et Théodoret.

La vie que saint Siméon menait en ce lieu était si prodigieuse, que sa réputation vola incontinent par tout l'univers. Une foule immense accourut autour de lui, les uns pour être guéris de leurs maladies, les autres pour recevoir de la consolation dans leurs afflictions et du soulagement dans leurs peines ; d'autres enfin, pour leur conversion et la rémission de leurs péchés ; et il n'y eut personne qui s'en retournât mécontent et sans avoir obtenu l'effet de ses demandes. Cela fit que le concours grossit de plus en plus ; de sorte que son ermitage, selon la manière de parler de Théodoret, était comme une grande mer d'hommes et de femmes de toutes conditions, et que les chemins qui y conduisaient ressemblaient à de grands fleuves qui venaient se décharger dans cette mer. On y voyait même des pèlerins des endroits de la terre les plus éloignés : des Ismaélites, des Perses, des Arméniens, des Géorgiens et des Homérites, comme aussi des habitants de nos régions les plus occidentales, à savoir : de l'Italie, de l'Espagne, des Gaules et de la Grande-Bretagne. Le même historien, témoin oculaire, nous en donne des assurances indubitables.

Le saint homme, voyant cette grande affluence et ne pouvant supporter qu'on s'empressât si fort pour le toucher et pour couper des morceaux de ces viles peaux dont il était couvert, s'avisa d'une manière de demeure et de retraite inouïe jusqu'alors, et qui a fait depuis ce temps-là l'étonnement de tous les siècles. Ce fut de s'élever sur une colonne [1], haute premièrement de six coudées, ensuite de douze, puis de vingt-deux, enfin de trente-six. Son disciple Antoine y met cinq mesures : la première de quatre coudées, la seconde de douze, la troisième de vingt, la quatrième de trente, et la cinquième de quarante. Et peut-être est-il plus croyable, en ce point, que Théodoret et Métaphraste, qui nous ont donné les premières mesures, lui qui y était monté et en était descendu si souvent ; mais cette diversité est de peu d'importance. L'extrémité de ces colonnes était surmontée d'une balustrade de trois pieds de diamètre, ce qui faisait que le Saint ne pouvait ni se coucher ni s'asseoir. Que n'ai-je la langue des anges pour pouvoir dignement représenter la manière dont cet homme céleste vécut sur ces colonnes, le grand fruit qu'il fit dans le monde et les prodiges incroyables que Dieu opéra par son moyen ! Il n'avait ni chambre ni abri ; il était exposé aux ardeurs du soleil, aux rigueurs du froid, à la pluie, à la neige, à la grêle, aux tempêtes, et à toutes les injures de l'air. On ne peut pas dire qu'il mangeait, puisque Théodoret assure qu'il ne prenait de nourriture que de quarante jours l'un, excepté la sainte Eucharistie qu'il recevait tous les huit jours. Jamais on ne le voyait ni couché ni assis ; mais il était toujours debout ou le

1. Voilà ce qui a fait donner à notre Saint le surnom de *Stylite*. Ce surnom vient du mot grec στῦλος, qui signifie *colonne*.

visage prosterné pour prier. Son oraison durait depuis le soir jusqu'au lendemain à midi, et lorsqu'il parlait debout, il faisait un nombre infini d'inclinations pour adorer la majesté de Dieu, jusque-là que quelqu'un de la compagnie de Théodoret en compta en un jour jusqu'à douze cent quarante-quatre, et enfin, se lassant, fut obligé de quitter la partie. Aux principales fêtes de l'Eglise, il priait toute la nuit, les yeux et les mains élevés au ciel, sans qu'on s'aperçût jamais qu'une posture si gênante le lassât, et sans qu'il fût obligé de l'interrompre.

Ce fidèle disciple, qui a composé sa vie, rapporte qu'il fut un an entier sans se soutenir que sur un pied, à quoi il s'était condamné pour avoir inconsidérément levé le pied. Voici dans quelle circonstance : Malgré l'habitude où il était d'éluder tous les artifices du démon, Dieu permit, pour le rendre toujours plus humble et plus vigilant sur lui-même, qu'il fût une fois surpris dans un piége dangereux. Il crut voir, non l'esprit tentateur, mais un ange de lumière, venir à lui avec un chariot tout rayonnant de feu céleste. L'esprit s'étant approché, lui dit qu'il était envoyé de Dieu pour le faire monter et l'enlever dans la gloire qui lui était préparée. Ce Saint, dénué en ce moment de son discernement ordinaire, *leva le pied* pour se mettre dans le chariot ; mais au signe de la croix qu'il fit pour bénir son départ, tout le fantôme disparut. Il reconnut alors son erreur, et s'en punit de la manière cruelle dont nous avons parlé. Il endurait de cuisantes douleurs d'un ulcère qu'il avait à la cuisse ; les vers en tombaient continuellement ; mais loin de se faire panser, il obligeait Théodoret de lui ramasser ces vers, lorsqu'ils tombaient en bas de sa colonne, et les remettait dans sa plaie, leur disant : « Mangez ce que Dieu vous a donné ». Cet ulcère fut découvert dans la circonstance suivante : un diacre d'une grande considération l'étant venu visiter, et apprenant qu'il ne mangeait, ni ne buvait, ni ne dormait, prit la hardiesse de lui demander s'il était un homme, ou une nature spirituelle qui eût pris seulement l'apparence d'un homme. Les assistants s'offensèrent de cette demande ; mais le Saint, sans se troubler, le pria de monter avec une échelle sur sa colonne pour reconnaître, par sa propre expérience, ce qu'il était. Le diacre y monta, et saint Siméon, levant le bord de son cilice, lui fit voir cette horrible plaie qui montrait clairement qu'il était composé de chair et d'os, et sujet, comme les autres, à la pourriture. Un des vers qui fourmillaient dans cet ulcère étant tombé, Basilic, roi des Sarrasins, qui était au pied de la colonne, courut promptement le ramasser et le mit sur ses yeux ; et aussitôt ce ver fut changé en une perle très-belle et très-fine, qu'il emporta comme un trésor dont il faisait plus de cas que de son empire.

Les honneurs qu'on rendait continuellement à saint Siméon n'empêchaient pas qu'il fût souverainement humble, qu'il ne se regardât comme le dernier de tous les hommes, et qu'il ne fût prêt à obéir à tout le monde. En voici un exemple illustre, rapporté par Evagrius, Siméon Métaphraste et Nicéphore Calixte. Les solitaires voisins, étonnés d'une vie si nouvelle, et craignant qu'elle ne vînt pas de l'esprit de Dieu, mais plutôt de celui du démon, qui conduit quelquefois les hommes par des voies extraordinaires pour les précipiter dans l'orgueil, résolurent entre eux d'éprouver le saint. Ils lui envoyèrent donc deux moines de leur compagnie, avec ordre de le reprendre de ce qu'il abandonnait ainsi le chemin que tant de saints Pères avaient frayé, et par lequel ils étaient indubitablement arrivés au bonheur éternel, pour suivre les inventions de son esprit et une voie que nul autre que lui n'avait tenue. Ces députés devaient aussi lui ordonner de descendre de sa colonne ; s'il recevait humblement ce commandement et qu'il se mon-

trât disposé à descendre, ils ne lui permettraient pas de le faire, parce que ce serait une marque que son entreprise était de Dieu; mais s'il témoignait, au contraire, de la résistance et de l'opiniâtreté, ils le feraient incontinent descendre, même par force, et feraient raser sa colonne. Lorsqu'ils furent arrivés vers lui, ils furent saisis d'un si grand respect, qu'à peine osaient-ils lui parler et le regarder en face ; néanmoins, pour ne point manquer à leur mission, ils lui firent la réprimande et le commandement qu'ils avaient charge de lui faire. Aussitôt cet homme admirable, qui était mort à sa volonté et à son jugement, et qui savait que Dieu demande plutôt de nous l'obéissance que des victimes, se mit en devoir de descendre ; il demanda une échelle, s'approcha du bord de la colonne et témoigna à ces solitaires qu'il leur était extrêmement obligé, à eux et aux saints Pères qui les avaient envoyés, du soin qu'ils prenaient de lui ; ainsi il fit paraître qu'il était conduit par l'esprit de Dieu, et que l'humilité et l'obéissance avaient jeté de profondes racines en son âme. C'était tout ce que ces députés voulaient reconnaître. Après une si forte épreuve, ils lui dirent de continuer librement ce qu'il avait commencé, et lui souhaitèrent pour cela la bénédiction de Dieu et le don de la persévérance jusqu'à la mort.

Cette grande humilité de saint Siméon était accompagnée d'une modestie, d'une grâce et d'une affabilité merveilleuses; il recevait agréablement tout le monde, riches ou pauvres, grands seigneurs ou artisans, fidèles ou infidèles, et les gagnait tous par la douceur de ses paroles et par ses regards pleins de bienveillance. Il satisfaisait à leurs doutes, il accommodait leurs différends, il remédiait à leurs maux, et personne ne se retirait d'auprès de lui sans être très-content de sa charité. Le zèle qu'il avait pour l'Eglise et pour le salut des âmes était admirable. Il prêchait tous les jours deux fois, du haut de sa colonne, à une infinité de personnes qui s'assemblaient pour l'entendre, et ses discours ne tendaient qu'à inspirer le mépris de toutes les choses de la terre et le désir des biens éternels. Il combattait vivement les païens, les Juifs et les hérétiques, moins pour les confondre que pour les gagner à Dieu, et ses historiens assurent qu'il convertit des milliers de Sarrasins, de Géorgiens, de Perses et d'Arméniens, qui demandaient en foule le saint Baptême. Les pécheurs les plus endurcis étaient attendris en sa présence ; témoin cet insigne voleur et meurtrier, nommé Antiochus, qui conçut auprès de la colonne du saint, où il s'était réfugié, une si véhémente contrition de ses crimes, qu'une voix céleste l'ayant assuré qu'ils lui étaient pardonnés, il mourut de douleur en prononçant ces paroles : « Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils unique du Père éternel, qui n'êtes pas venu pour les justes mais pour les pécheurs, recevez mon esprit entre vos mains ».

Notre Saint prenait même la hardiesse d'avertir, de bouche ou par lettres, les prélats et les princes de ce qui était de leur devoir, et ses avis étaient reçus comme si c'eût été un ange qui les eût donnés. L'empereur Théodose le Jeune déféra toujours beaucoup à ses avis. Nous avons, dans les actes du concile d'Ephèse, une lettre de ce prince, par laquelle le même empereur supplie notre saint de travailler à la paix de l'Eglise, et de faire en sorte que Jean, patriarche d'Antioche, cesse de soutenir la cause de l'impie Nestorius [1]. L'empereur Léon, qui succéda à Théodose après Marcien, lui écrivit touchant le concile de Chalcédoine et l'affaire de Timothée-Elure qui, ayant fait mourir saint Prothère, patriarche d'Alexandrie, s'était emparé de son siége. Saint Siméon ne manqua pas, en cette occasion, de faire paraître son grand zèle pour la religion. Il écrivit à l'empereur

1. Par. 3, c. 25.

pour le confirmer dans le respect envers ce saint Concile et dans la juste indignation qu'il avait conçue contre ce faux évêque. Il rendit le même devoir à Basile, patriarche d'Antioche, son propre prélat, mais avec tant d'humilité, qu'il se nommait en cette lettre *un ver vil et abject, et l'avorton des moines*, lui qui en était l'exemple ou plutôt le miracle. Cette sainte lettre se trouve dans Evagrius et dans Nicéphore. L'impératrice Eudoxie, veuve du jeune Théodose dont nous venons de parler, s'étant laissée inconsidérément engager dans l'hérésie des Eutychiens par un moine, nommé aussi Théodose, qui avait usurpé la chaire épiscopale de Jérusalem, envoya des députés vers notre saint pour apprendre quel était son sentiment touchant Eutichès et le concile de Chalcédoine qui l'avait condamné. Il lui répondit avec un courage et une liberté admirables, que le démon, la voyant si riche en bonnes œuvres, avait entrepris de la dépouiller, en corrompant sa foi et en empoisonnant son esprit par le pernicieux Théodose ; mais que, si elle voulait sortir de ce malheur, elle devait avoir recours à saint Euthime, qui n'était pas éloigné de Jérusalem où elle avait choisi sa demeure. L'empereur Marcien se travestit en homme privé, pour satisfaire avec plus de liberté son ardent désir de voir le Saint de ses yeux et de l'entendre de ses oreilles. Varanes, roi des Perses, et la reine, sa femme, lui donnèrent des marques publiques de leur vénération. Les princes, les princesses d'Arabie venaient recevoir sa bénédiction et laissaient leurs sujets jouir de la même faveur. Ainsi, ce grand homme servait à tous de sel, de lumière, de guide, de maître et d'instrument de salut.

Il avait, d'une manière excellente, le don de prophétie. Un jour, il vit une verge qui menaçait la terre d'une grande et effroyable calamité. Dieu lui fit connaître que c'était le signe d'une sécheresse extrême, suivie de la famine et de la peste, qu'il voulait envoyer au monde pour en punir les crimes. Il en avertit le peuple qui était autour de sa colonne, et deux ans après, on vit le funeste accomplissement de sa prédiction. Une autre fois, il vit deux verges qui descendaient du ciel, l'une du côté de l'Orient et l'autre du côté du Septentrion, et il lui fut dit qu'elles pronostiquaient l'irruption des Perses et des Scythes dans l'empire romain. En effet, ils firent de grands préparatifs de guerre pour s'y jeter; mais le Saint fit tant, par ses prières et par ses larmes, qu'il détourna ou au moins différa ces grands fléaux. Il prédit encore, en une certaine année, qu'il naîtrait bientôt une si prodigieuse armée de sauterelles, de hannetons et d'autres insectes, qu'elle couvrirait toute la campagne, mais que le dommage n'en serait pas si grand qu'on pouvait l'appréhender. Aussi, quinze jours après, il s'en leva une si grande quantité, que l'air en était même obscurci; mais ils ne gâtèrent que les prairies et ne firent point de tort aux grains qui sont pour l'usage de l'homme. Saint Daniel le Stylite rapporte un fait encore plus admirable; car non-seulement saint Siméon lui découvrit, sur sa colonne, beaucoup de choses qui lui devaient arriver; mais aussi, étant encore en vie, il apparut à Daniel sous la forme d'un voyageur sur le chemin de Jérusalem, où celui-ci allait, pour l'empêcher de poursuivre sa route, ce qui l'aurait fait tomber entre les mains des Samaritains; il l'exhorta à se diriger vers Constantinople, où Dieu voulait se servir de lui pour de grandes choses; après sa mort, il lui apparut encore pour l'assurer de son bonheur et pour lui conseiller de monter sur une colonne à son exemple. Enfin Théodoret assure qu'il lui prédit à lui-même la fin d'une persécution dont il souffrait beaucoup, et que cette persécution cessa précisément au temps que le Saint lui avait marqué.

Il serait trop long de rapporter tous ses miracles : j'en toucherai seulement quelques-uns des plus remarquables. Il fit sourdre une fontaine en un lieu sec, où l'on était dans une extrême nécessité d'eau. Il obtint un fils à la reine des Ismaélites, qui était stérile, et une fille à la reine des Sarrasins, qui était dans la même peine. Et cette enfant étant devenue paralytique à l'âge de trois ans, il la rétablit, par ses prières, dans une parfaite santé. Toute la cour de Perse reconnut, par un grand nombre de guérisons miraculeuses, la vertu d'une huile qu'il avait bénite, et son image même, comme nous l'avons déjà dit, faisait tant de prodiges que chacun en voulait avoir une dans sa maison. Il avait établi, comme loi inviolable, que les femmes n'entreraient jamais dans son ermitage, c'est-à-dire dans l'enceinte du mur qui environnait sa colonne, et il garda même cette mesure rigoureuse à l'égard de sa propre mère, qui avait un désir extrême de le voir. Cependant, il y en eut une qui eut la témérité de se déguiser pour violer cette sainte clôture ; mais à peine eut-elle mis le pied sur le seuil de la porte pour exécuter son dessein, qu'elle tomba morte en présence de tout le monde, laissant à la postérité un terrible exemple de la colère de Dieu contre les personnes qui attentent à la clôture des maisons religieuses [1].

Lorsque l'heure de sa mort fut arrivée, il s'inclina, selon sa coutume, pour prier, et, dans cette posture, il rendit à Dieu son âme bienheureuse qui fut transportée par les anges dans le lieu du repos éternel. Il apparut aussitôt après à son disciple Antoine, et lui assura qu'il jouissait de la gloire. La nouvelle de sa mort ayant été portée à Antioche, le patriarche, avec trois autres évêques et Ardabor, chef des gens de guerre, y accoururent avec des soldats pour garder le saint corps. Les évêques l'ayant descendu de la colonne, le mirent auprès de l'autel, qui était devant, et où l'on avait coutume de lui dire la messe. La désolation du pays fut si grande, que l'on entendait, de sept milles de là, les pleurs des peuples et les cris des animaux. Les montagnes mêmes, les campagnes et les arbres des environs paraissaient être dans la tristesse, toute la contrée étant couverte d'une nuée fort obscure, comme d'un manteau de deuil.

Comme on le portait solennellement à Antioche, il s'arrêta tout court, dans un bourg nommé Méroë, pour donner lieu à un homme possédé, depuis quarante ans, d'un démon qui le rendait sourd et muet et le tenait dans les sépulcres, de toucher son cercueil afin qu'il fût délivré et reçût sa guérison. Toute cette grande ville vint au-devant de lui, et le déposa premièrement dans l'église de Saint-Cassien, puis dans une autre qui fut bâtie en son honneur sous le nom de la Concorde ou de la Pénitence, et il se fit, à son tombeau, plus de miracles qu'il n'y en avait eu pendant sa vie. L'empereur Léon souhaita de faire apporter ses reliques à Constantinople ; mais les habitants d'Antioche obtinrent de lui la conservation de ce grand trésor, trésor qui leur servait de murailles et de remparts, leurs anciennes fortifications ayant été renversées par un horrible tremblement de terre. Néanmoins, nous lisons dans les actes de saint Daniel Stylite, digne imitateur de notre Saint, qu'on donna à cet empereur quelques parties de ses reliques, avec la cuculle que le serviteur de Dieu portait sur sa tête. On bâtit aussi, sur la

1. Le cardinal Baronius dit que saint Siméon vécut plus de quatre-vingts ans sur sa colonne, et il le prouve, parce que le Saint y monta dès le temps de Mélèce, patriarche d'Antioche, qui décéda l'an 381, et que Siméon ne mourut que le 5 janvier de l'an 459, qui était la quatrième de l'empire de Léon. Cette chronologie suppose que ce Mélèce, dont nous avons parlé ci-dessus, et qui conseilla au Saint de quitter la chaîne dont il s'était attaché, fut le grand Mélèce, qui mourut au premier concile général de Constantinople; mais il est plus que probable que ce fut un autre du même nom, qui vécut depuis, et qui n'était que suffragant ou chorévêque de ce siége patriarcal. Siméon Métaphraste ne donne à notre Saint que cinquante-six ans, ce que Bollandus explique du temps qu'il fut dans le désert et dans les exercices de la vie monastique.

montagne où saint Siméon avait vécu, un temple magnifique, en forme de croix, orné de quatre beaux portiques et au milieu duquel était sa sainte colonne à découvert. Il paraissait tous les ans, au jour de sa fête, une étoile merveilleuse, qu'Evagrius le Scholastique, écrivant plus de cent trente ans après la mort du Saint, assure avoir vue, comme aussi son précieux chef encore couvert de sa peau et de ses cheveux [1].

Il y a deux autres Siméon aussi Stylites, c'est-à-dire habitant sur des colonnes, dont la mémoire se célèbre en d'autres jours. Il est fait mention de celui-ci dans tous nos Martyrologes au 5 janvier, et dans le Ménologe des Grecs au 1er septembre.

Il est tout naturel de représenter saint Siméon Stylite sur sa colonne : pour le distinguer des autres Stylites on lui donne une colonne dont les étages soient marqués ; car la première, sur laquelle il monta, était de six coudées ; la deuxième, de douze ; la troisième, de vingt-deux, et la quatrième, de quarante.

Nous avons tiré cette vie de celles qu'en ont écrites Antoine son disciple, Théodoret rapporté par Rosweid, et Siméon Métaphraste rapporté par Bollandus, avec ce que le même Evagrius, Cédrénus, Suidas et Nicéphore Calixte y ont ajouté.

S. CONVOION, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE REDON

868. — Pape : Adrien II. — Roi de France : Charles le Chauve.

Saint Convoïon naquit à Comblessac d'une famille distinguée, vers l'an 788. Il reçut de ses parents une éducation conforme à sa naissance et fit de rapides progrès dans la science et la vertu. Il se consacra ensuite au service des autels : il était déjà prêtre du temps de Wenhaeloc, évêque de Vannes (815-821), suivant un acte du Cartulaire de Redon.

Sous l'évêque Raginaire ou Rainier (821-838), il devint archidiacre, et s'acquitta pendant plusieurs années de cette charge importante, à la satisfaction générale. Il était le seul qui ne fût pas content de sa personne, parce que, n'aimant pas le monde, il se trouvait hors de son centre au milieu des honneurs du siècle. Pour obéir à Dieu qui l'appelait à une plus grande perfection, il résolut d'embrasser la vie monastique et fit partager son désir à cinq prêtres du clergé de Vannes, nommés Louhemel, Guencalon, Condeloc, Conhoiarn et Thetwin.

C'était en 832. Il se démit de ses fonctions d'archidiacre, et avec l'agrément de son évêque, il se fixa à l'extrémité orientale du diocèse de Vannes, près du confluent de l'Oust et de la Vilaine, dans un lieu nommé alors Rôs ou Roton, et aujourd'hui Redon. Ratuili, seigneur du lieu, leur céda l'emplacement nécessaire pour y élever un monastère. Un saint solitaire, nommé

1. Majelli, prélat romain, représente, dans sa dissertation sur les Stylites, la colonne de saint Siméon enfermée. par le haut, d'une espèce de balustrade. Il prouve que depuis saint Siméon il y a toujours eu des Stylites en Orient, jusqu'à l'empire des Sarrasins et des Turcs. L'intempérie de l'air rend ce genre de vie impossible aux Occidentaux. Cependant saint Grégoire de Tours parle, l. VIII, ch. 15, d'un certain Vulfilaïc qui vécut quelque temps sur une colonne, dans le voisinage de Trèves. Il était de Lombardie, et avait été disciple du saint abbé Yrier, en Limousin. Il engagea le peuple des villages voisins à renoncer au culte des idoles, et à abattre la grande statue de Diane d'Ardenne, honorée depuis le règne de Domitien. Son évêque lui ayant ordonné de quitter un genre de vie trop austère pour un climat froid, il obéit sur-le-champ, et se retira dans un monastère. Il paraît que Vulfilaïc a été le seul stylite d'Occident. Voyez Fleury, l. XXXV, t. VIII, p. 54.

Gerfroi, qui avait pratiqué la règle de saint Benoît au couvent de Saint-Maur-sur-Loire, en Anjou, vint pendant deux ans former les nouveaux religieux aux observances bénédictines.

Cependant saint Convoïon voulait obtenir pour son œuvre la consécration civile. Il s'adressa dès 832 à l'empereur Louis le Débonnaire ; mais celui-ci le rebuta deux fois, au château de Joac, en Limousin, et à Tours. Enfin en 834, sur les instances de Noménoé, gouverneur de la Bretagne, l'empereur ratifia la fondation de l'abbaye de Redon, et lui donna les paroisses de Bains et de Langon, et quelque temps après il y ajouta Renac et Brain.

Les vocations religieuses affluèrent bientôt à Redon, et le saint abbé eut la consolation de voir fleurir autour de lui la charité, l'abstinence, la chasteté et toutes les autres vertus.

Le zèle du saint abbé ne se renfermait pas dans le monastère ; il s'étendait aussi au dehors. Ayant remarqué que la simonie commençait à s'introduire dans les ordinations, il signala ce désordre au prince Noménoé. Celui-ci convoqua les évêques accusés, et il fut décidé qu'une députation serait envoyée à Rome. Convoïon en fit partie. Mais au retour, quand il vit les violences du prince contre les évêques, il se sépara de lui (848).

Cependant les épreuves, qui sont toujours la marque des œuvres de Dieu, ne pouvaient manquer à l'établissement de Redon. Plusieurs seigneurs tracassèrent les moines, les menacèrent de mort, et leur extorquèrent parfois de l'argent. En 854, les terribles Normands remontèrent la Vilaine, et les religieux épouvantés prirent la fuite.

Ces incursions s'étant renouvelées plusieurs fois, saint Convoïon eut recours au prince Salomon, pour lui demander un lieu de refuge. Celui-ci, touché de ses instances réitérées, lui bâtit un nouveau monastère près de Plélan. Saint Convoïon s'y retira avec une partie de sa communauté, laissant le reste à Redon. Il mourut dans cette retraite, le 5 janvier 868, à l'âge de 80 ans.

Son corps fut enterré dans le nouveau monastère qui n'était pas encore complétement achevé. Plus tard ses reliques furent transportées à Redon et y furent constamment honorées jusqu'en 1793 où elles furent indignement profanées.

Un décret de la Congrégation des Rites, du 1er septembre 1866, a rétabli son culte pour le diocèse de Rennes, et des fêtes solennelles ont eu lieu, à cette occasion, à Redon, les 18, 19, et 20 janvier 1868.

M. Le Mené, secrétaire de l'évêché de Vannes.

SAINT GERLAC, PÉNITENT

Mort vers 1170. — Pape : Alexandre III. — Empereur d'Allemagne : Frédéric Ier (Barberousse).

Quam bonum est correptum manifestare pœnitentiam.
Combien il est salutaire que l'homme éprouvé témoigne du repentir et fasse pénitence ! *Eccli.*, xx, 4.

Il est si rare et si difficile de changer de mœurs quand le vice s'est fortifié avec l'âge, que nous pouvons envisager cette histoire comme une de ces insignes merveilles de la grâce qui sont si extraordinaires qu'elles surpren-

nent tout le monde lorsqu'elles arrivent. Le bienheureux Gerlac était un gentilhomme du pays de Valkenberg ou Valkemburg, que nous appelons Fauquemont, dans le Limbourg ; il suivit pendant sa jeunesse la profession des armes. Goswin II, connu dans l'histoire par sa valeur brutale, était alors seigneur de Heynsberg et de Fauquemont. Gerlac l'accompagna dans quelques-unes de ses expéditions, qui n'étaient ordinairement que des brigandages. Soldat dans cette armée, il se livra bientôt à tous les plaisirs et se jeta dans tous les désordres. Mais Dieu qui, dans l'ordre impénétrable de la prédestination, l'avait choisi pour être un exemple admirable de pénitence, lui toucha tellement le cœur au milieu de ses plaisirs, qu'il changea entièrement de vie, et vécut de la manière que nous allons voir.

Gerlac, qui était mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie, aimait passionnément les tournois. Il avait fait un jour le projet, avec d'autres gentilshommes, de se divertir dans la ville de Juliers ; mais, comme il était revêtu de ses armes, la lance à la main et prêt à joûter, on lui apporta la nouvelle de la mort de sa femme. Ce fut un coup de foudre ; il en fut tellement frappé que, la grâce divine lui faisant connaître au même moment l'inconstance et la vanité des choses de la terre, il mit bas ses armes, descendit de cheval et, en présence de toute l'assemblée, qui était composée d'une multitude innombrable de personnes, il en fit un sacrifice à Dieu et protesta qu'il les abandonnait pour toujours, afin de suivre parfaitement Jésus-Christ. Puis il monta sur un âne, à l'exemple de notre divin Sauveur, et s'en retourna à sa maison [1]. Après avoir réglé toutes ses affaires domestiques, il se revêt d'un cilice sur sa chair nue, prend un corselet de fer et se met en chemin, les pieds nus, pour visiter des lieux de piété et de dévotion. Il se rendit à Rome pour y recevoir l'absolution de ses péchés. Il fit sa confession générale aux pieds du pape Eugène III [2], qui lui imposa pour sa pénitence d'aller servir sept ans les pauvres de l'hôpital de Jérusalem.

Le saint pénitent accepta de grand cœur cette satisfaction et s'en acquitta avec une très-profonde humilité. Mais, voyant que les officiers de l'hôpital, qui avaient reconnu à son visage et à son air que c'était un homme de qualité, ne voulaient point l'appliquer aux plus vils ministères, il les supplia avec instance de ne le point épargner, et se jugeant même indigne de servir les membres de Jésus-Christ, il demanda et obtint, à force de prières, qu'on lui donnât la garde des pourceaux et des autres bestiaux. Allant par les champs, il se blessa un jour si rudement au pied, qu'il en souffrait de très-grandes douleurs ; le Saint se souvenant que, dans son enfance, il avait donné un coup de ce même pied à sa mère, il rendit grâces à Dieu de ce qu'il châtiait cette partie du corps qui, autrefois, avait servi à l'offenser ; il eut toute sa vie un ulcère au même endroit.

Les sept ans de sa pénitence écoulés, il revint à Rome, et s'adressa à Adrien IV (qui avait succédé à Eugène en 1154), pour le prier de lui prescrire un règlement qu'il pût garder le reste de sa vie. Le Pape lui proposa plusieurs ordres religieux ; mais le pénitent lui ayant remontré qu'il avait fait vœu de ne jamais manger de viande ni boire de vin, d'observer un jeûne perpétuel, de porter sans cesse le cilice et de faire d'autres mortifications, le Pape lui conseilla de retourner en sa maison, d'y mener une vie privée et de donner tous ses biens aux pauvres et aux églises ; ce qu'il confirma par une bulle qui se conservait encore du temps du P. Giry, dans le monastère de Gerlac, habité par des religieuses de l'ordre de Prémontré. Le zélé serviteur de Dieu ne fut pas plus tôt de retour chez lui, vers 1156, qu'il fit

1. Vers l'an 1148. — 2. Il siégea de 1145 à 1153.

remplir de cailloux le creux d'un vieux chêne qui était auprès de sa maison, et, ayant fait étendre une natte par-dessus pour lui servir de lit, il s'y retira vêtu de son cilice et de son corselet de fer, avec un habit blanc, à la façon des religieux de saint Norbert. Il employait tout son revenu à assister les pauvres et à recevoir les pèlerins, se contentant, pour sa nourriture, de pain d'orge mêlé avec de la cendre, et pour sa boisson, d'un peu d'eau d'une fontaine voisine, qui a toujours depuis retenu le nom de fontaine de saint Gerlac, et dont les eaux ont servi à faire plusieurs miracles. Tout son temps se passait en contemplation, en prières et autres œuvres de piété. Il se levait toutes les nuits au premier chant du coq, et, quelque mauvais que fussent et le temps et le chemin, il allait nu-pieds, en la ville de Maëstricht, qui était à une grande lieue de son ermitage, pour se trouver à Matines en l'église de Saint-Gervais; les samedis, il ne manquait point d'aller en pèlerinage à la fameuse chapelle de Notre-Dame, bâtie par saint Charlemagne, à Aix, d'où il était éloigné de trois bonnes lieues.

Une vie si sainte et si conforme à celle des anciens Pères du désert, qui vivaient dans les antres et dans les cavernes, ne fut pas néanmoins exempte des persécutions de l'envie et de la médisance; les religieux du monastère de Mersen [1], ne pouvant souffrir que la vie angélique du B. Gerlac condamnât la vie licencieuse qu'ils menaient, l'accusèrent auprès de l'évêque de Liége, et lui firent entendre que le saint Solitaire était un hypocrite qui amassait de l'argent au lieu de le donner aux pauvres; le prélat, croyant trop légèrement ce rapport, se transporta sur le lieu, fit abattre le chêne de Gerlac et commanda qu'on tirât toutes les pierres de la grotte, où les moines avaient dit qu'il cachait son argent. Il fut bien surpris de n'y trouver que des instruments d'une rigoureuse pénitence; c'est pourquoi, pour réparer l'honneur du Saint, il ordonna que de ces mêmes pierres on fît deux cellules : l'une pour le bienheureux pénitent (elle était si basse, qu'il n'y pouvait être que couché ou à genoux), et l'autre pour une chapelle à son usage. Afin de le mettre à l'abri de la persécution de ses envieux, l'évêque le plaça sous la conduite de l'abbé de Rolduc, pour lui administrer les divins sacrements. Nous passons sous silence beaucoup d'autres traverses qu'il souffrit encore, tant de la part des hommes que de celle du démon.

Mais si notre Saint fut d'un côté persécuté par les envieux, il fut d'un autre consolé et honoré par cette admirable prophétesse du Nouveau Testament, sainte Hildegarde, que Dieu favorisait souvent de visions célestes. Or, cette fidèle épouse de Jésus-Christ, dans une des apparitions qui lui étaient ordinaires, vit, un jour qu'elle fut transportée en esprit dans le ciel, un chœur de bienheureux confesseurs, et au milieu d'eux un trône vide, mais d'une beauté admirable; comme elle considérait cette merveille dans le désir de savoir pour qui ce trône était préparé, elle apprit que c'était pour le solitaire Gerlac, qui chaque jour allait visiter les reliques de saint Gervais, à Maëstricht. Cette vision lui ayant fait connaître le mérite du bienheureux Pénitent, elle voulut contracter une société spirituelle avec lui, et, pour lui donner une plus grande marque de son estime, elle lui envoya la couronne que l'évêque de Mayence lui avait mise sur la tête, en lui donnant le voile de virginité; elle se gardait, du temps du

1. Mersen ou Meersen (Marsna ou Marsana), sur la rivière de Gheule, entre Fauquemont et la Mense; c'était d'abord un ancien palais célèbre par les assemblées qu'y tinrent, en 847 et 851, les fils de Louis le Débonnaire, l'empereur Lothaire Ier, Louis, roi de Germanie, et Charles le Chauve, roi de France; ce fut ensuite un petit monastère dépendant de saint Remi de Reims (entre 968 et 986), puis une riche prévôté : c'est aujourd'hui une ferme appartenant aux héritiers du comte de Belderbusch, qui, sous l'empire de Napoléon III, était sénateur et préfet de Beauvais.

P. Giry, dans le monastère de saint Gerlac, dont nous avons déjà parlé.

Dieu lui-même fit connaître par des miracles la vertu de notre admirable Pénitent. Un dimanche de la Passion, le prêtre qui ordinairement allait dire la messe en sa chapelle, lui ayant aussi apporté de l'eau de la fontaine pour soulager sa soif, elle fut trouvée par trois fois changée en très-bon vin. Cette merveille, qui arriva quelque temps avant sa mort, fut suivie d'une autre encore plus grande à l'heure de son bienheureux décès ; car le prêtre n'étant pas venu assez tôt pour lui administrer le saint Viatique, un vénérable vieillard, que chacun croit avoir été saint Gervais lui-même, lui apparut dans sa cellule, revêtu d'habits sacerdotaux d'un merveilleux éclat et lui donna les derniers sacrements ; le saint Solitaire alors rendit son âme à Dieu, la veille de l'Epiphanie, l'an de Notre-Seigneur 1170. Il y avait quatorze ans qu'il faisait pénitence au même lieu, sans quitter son cilice ni son corselet de fer, avec lesquels il fut aussi inhumé dans la même chapelle. Quelque temps après, son corps sortit de terre de lui-même, et demeura ainsi plus exposé à la dévotion des fidèles.

Les religieux du monastère de Heinsberg établirent en ce saint lieu une chapelle succursale. Telle fut l'origine du monastère et du village de Gerlac. Molanus atteste que de son temps les reliques du Saint étaient encore célèbres par les miracles qui s'y opéraient. L'illustre évêque de Ruremonde, le docteur Henri de Cuyckius, confirma ce témoignage et contribua beaucoup à faire revivre le culte de saint Gerlac. Il fit, en 1599, la bénédiction solennelle de la célèbre fontaine de saint Gerlac, disparue depuis longtemps, et qu'on venait de retrouver ; ses eaux rendirent alors la santé à beaucoup d'hommes et d'animaux.

« Le monastère de saint Gerlac appartenait autrefois au diocèse de Liége ; il fut réuni à celui de Ruremonde lors de l'érection de ce siége en 1559. Dans sa fondation primitive, vers 1201, c'était un monastère double, comme celui de Heinsberg, d'hommes et de filles de l'Ordre de Saint-Norbert ; plus tard il fut transformé en prévôté de chanoinesses dépendant pour la direction spirituelle de l'abbaye de Heylissem, et dont le prévôt était choisi parmi les membres de cette communauté.

« L'ancien monastère fut rebâti avec luxe par les soins du prévôt François Van Cauwenberg de Tirlemont, licencié en théologie de l'université de Louvain, mort en 1718, sous le règne de Joseph II ; les religieuses furent expulsées de leur couvent et se retirèrent à Ruremonde.

« L'église et le monastère échappèrent à la dévastation. Vendus par le gouvernement français, ils devinrent la propriété d'un particulier qui appropria les bâtiments du couvent à son usage, et qui céda l'église à sa paroisse, moyennant certaines conditions que le conseil de fabrique accepta, parce que cette église était incomparablement plus belle, plus grande et plus centrale que l'ancien temple paroissial. Elle n'a qu'une seule nef, large et fort élevée ; à l'intérieur, tout autour, se trouve représentée, en peintures à fresques, la vie de saint Gerlac. La paroisse même, placée sous le patronage de ce Saint, porte aujourd'hui le nom de Houtem-Saint-Gerlac [1].

« C'est dans cette église que se conservent les reliques du Saint ; à savoir : le crâne, enchâssé dans un reliquaire en argent ; une petite relique qui paraît être une côte, enchâssée dans un reliquaire en argent de moindre

1. Ces détails et ceux qui suivent nous sont donnés par M. le professeur Ubaghs, qui a pris les renseignements à Houtem même.

dimension ; une quantité considérable de grands os, conservés dans une châsse en bois, travaillée en forme de fierte. Cette châsse est placée au milieu de l'église, à la tête d'une statue en bois représentant le Saint en grandeur naturelle, et couché sur un monument très-simple de trois à quatre pieds d'élévation. Si l'authenticité des deux premières reliques est incontestable, il n'en est peut-être pas de même de celles que renferme la châsse en question. Car, lorsqu'en 1841 les deux dernières religieuses qui étaient encore à Ruremonde depuis l'époque de la suppression de leur couvent, rendirent à l'église de Houtem les reliques de leur patron, il se fit à cette occasion une translation solennelle dont on dressa un procès-verbal en due forme ; mais on ne trouva aucun document propre à constater que les os renfermés dans la châsse appartenaient, en partie ou en totalité, aux véritables reliques du Saint. D'ailleurs, ces os ne sont pas mentionnés dans les ouvrages imprimés ou dans les rares notes écrites conservées à Houtem, où il est question des reliques qui se trouvaient anciennement à l'église du monastère.

« La fontaine de saint Gerlac, dont nous avons déjà parlé, se trouve dans une des prairies de la ferme située près des bâtiments de l'ancien monastère. Cette fontaine est entourée et couverte d'une maçonnerie en pierre de taille et pourvue de deux seaux attachés à une chaîne pour puiser l'eau. Un nombre considérable de pèlerins a l'habitude de se rendre à cette fontaine pour en boire l'eau, dont on emporte des provisions comme préservatif dans les épizooties.

« Le 5 janvier et le 1er juin, il y a annuellement deux fêtes solennelles en l'honneur de saint Gerlac ; le mardi de chaque semaine une messe est célébrée à la même intention. Ces fêtes annuelles et même la messe hebdomadaire attirent ordinairement un grand nombre de pèlerins, surtout lorsque des maladies règnent sur les bestiaux.

« Le *Propre* de Ruremonde, que Cuyckius fit imprimer à Cologne en 1604, renferme des hymnes, des leçons et une oraison propres pour la fête du Saint ; à cause de la solennité de l'Epiphanie, elle a été transférée au lundi avant la Pentecôte ; dans le diocèse de Liége, elle est célébrée le 1er juin [1] ».

On représente saint Gerlac, 1° à la recherche d'un ermitage, monté sur un âne ! Il y avait loin de l'humble monture au palefroi des tournois : c'est encore monté sur un âne que, étant devenu vieux, il allait en pèlerinage à Aix-la-Chapelle ; 2° logé dans le creux d'un vieil arbre ; 3° le pied traversé par une épine. Il est alors sous un costume de pèlerin ou de berger ; 4° revêtu d'un corselet de fer qui rappelle son ancienne profession d'homme d'armes et lui sert d'instrument de pénitence ; 5° une source coule près de lui : c'est celle qui, encore de nos jours, s'appelle fontaine Saint-Gerlac ; 7° recevant le Viatique des mains de saint Gervais dont il avait été fidèle à visiter chaque jour le tombeau, nu-pieds.

SAINTE SYNCLÉTIQUE (IVe siècle).

Saint Athanase écrivit la vie de sainte Synclétique, afin, disait-il, que les femmes trouvassent en elle un modèle à suivre, comme les hommes en avaient un dans saint Antoine. Synclétique fut la mère des religieuses, comme saint Antoine avait été le père des moines. Elle naquit à Alexandrie

1. Extrait de la *Revue catholique* de Louvain. Voir aussi les *Acta sanctorum*, au 5 janvier.

d'une famille noble et riche. Rien ne lui manqua de ce qui attache ordinairement au monde : famille, richesses, beauté, séductions de toutes sortes; mais tous ces liens ensemble ne purent tenir contre la force irrésistible de la vocation divine qui l'attirait. Elle les rompit tous et alla se cacher dans un sépulcre. Elle y vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, constamment visitée par une multitude de personnes de son sexe, que ses instructions et ses exemples formaient à la vie religieuse et à la vertu. Les dernières années de sa vie furent remplies de maladies et de souffrances très-aiguës qu'elle endurait avec une patience admirable.

Disons, pour la consolation et l'édification des personnes du sexe si souvent visitées par de cruelles maladies, que notre Sainte fut, dans son extrême vieillesse, attaquée à la fois d'une fièvre maligne, d'un abcès et d'un cancer ! Tout cela dura quatre ans. Elle ne craignait qu'une chose : que les médecins ne diminuassent la vivacité de ses douleurs. A peine leur permettait-elle de couper ou d'embaumer les parties de son corps qui étaient mortes. Le cancer lui avait ôté l'usage de la parole. Trois jours avant sa mort, elle fit comprendre que son âme allait être délivrée de la prison du corps. L'heure venue, elle parut environnée d'une lumière éblouissante, et remit son âme entre les mains du Dieu Créateur. La vie de sainte Synclétique par saint Athanase, qui avait été longtemps perdue, a été retrouvée à L'Escurial [1].

Les Grecs célèbrent sa fête le 4 janvier.

SAINTE APOLLINAIRE (vers 440).

Elle était fille d'Anthenius, personnage consulaire, homme très-religieux, qui fut consul sous le règne de l'empereur Arcadius, et qui gouverna l'empire pendant la minorité de Théodose le Jeune. Fidèle au vœu qu'elle avait fait de rester vierge, après avoir refusé les partis les plus illustres, elle se retira dans un marais où la peau de son corps devint, par la piqûre des moucherons et ses grandes austérités, aussi dure que celle d'une tortue. Après quelques années ainsi passées, l'esprit de Dieu lui inspira de quitter ce lieu, de changer son nom en celui de Dorothée, de prendre des habits d'homme et d'aller se mettre sous la conduite de saint Macaire d'Alexandrie. Elle obéit et vécut saintement sous cette habile direction sans être reconnue. A sa mort, arrivée vers le milieu du v[e] siècle, saint Macaire eut révélation de son nom et de sa vie. Dieu a illustré sa servante par plusieurs miracles [2].

VI[e] JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR [3]. — Au territoire de Reims, le martyre de sainte Macre [4], vierge, qui, dans la persécution de Dioclétien, ayant été jetée dans le feu par l'ordre du gouverneur Rictiovare, et y étant restée sans éprouver la moindre lésion, eut ensuite les mamelles coupées, fut enfermée dans un affreux cachot, roulée sur des têts très-aigus et des charbons ardents, et mourut

1. V. *Bollandistes*, t. I[er] de janvier, éd. Palmé. — 2. Baronius.

3. Ce qui montre, dit Baronius, combien cette solennité fut toujours considérable chez les chrétiens, c'est la présence des empereurs aux assemblées des fidèles, ce jour-là. Les princes impies eux-mêmes n'y manquaient pas. Lorsque Julien l'Apostat était dans les Gaules, et que son impiété secrète se dissimulait au milieu des fidèles, il participait aux mystères sacrés. (Amm. Marcellin, liv. XXII.) L'adoration des Mages, le baptême de Notre-Seigneur, et son premier miracle aux noces de Cana, sont les trois mystères que l'Eglise honore en cette grande fête.

4. Voyez sa vie le 11 juin.

en priant Dieu, vers 287. — En Afrique, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qui, dans la persécution de Sévère, furent liés à des poteaux et consumés par le feu [1]. Vers 210. — A Rennes, en France, saint MÉLAINE, évêque et confesseur, qui, après une vie pleine de prodiges et de vertus, toujours appliqué aux choses célestes, sortit glorieux de ce monde. Vers 530. — A Florence, saint André Corsini, de Florence, carme, évêque de Fiesoles, glorieux par ses miracles, et que le pape Urbain VIII a mis au rang des Saints. Sa fête se célèbre le quatrième jour de février. 1373. — A Géris, en Egypte, saint NILAMMON, reclus, qui pendant qu'on l'emmenait malgré lui pour l'élever à l'épiscopat, se mit en prière et rendit son esprit à Dieu.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Cologne, les trois saints ROIS MAGES, qui adorèrent Notre-Seigneur dans la crèche, et furent les premiers des Gentils qui embrassèrent le christianisme. Ils s'appelaient Gaspar, Melchior et Balthazar, et moururent en Orient, dans les travaux de l'Evangile. Leurs saints corps ont été transférés premièrement à Constantinople, ensuite à Milan, enfin dans la ville de Cologne. On les honore aussi séparément en divers jours de ce mois, savoir : Gaspar le 1er, Melchior le 6, et Balthazar le 11. — A Sens, sainte Licière, qui, dans les anciennes litanies de cette ville, est au nombre des vierges martyres. — A Reims, saint Donatien, évêque, dont la fête principale se célèbre le 14 octobre, jour de sa mort [2]. 389. — A Ambleteuse, entre Boulogne et Calais, saint Pierre de Doroverne [3], disciple de saint Augustin d'Angleterre, premier abbé du monastère de Saint-Pierre de Cantorbéry. 608. — A Arras, le bienheureux FRÉDÉRIC, prévôt de Saint-Vaast. Vers 1020. — En Valais, saint GUÉRIN (*Varinus*), de l'Ordre de Cîteaux, premièrement abbé de Haute-Combe, en Savoie, puis évêque de Sion (*Sedunum*), à qui saint Bernard donne de grandes louanges. 1150.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Carmes-Chaussés et Déchaussés.— L'Epiphanie de Notre-Seigneur. — (Comme au Romain, excepté la mention suivante, qui se lit à la quatrième place, après les martyrs d'Afrique.) — A Famagouste, en Chypre, le décès de saint PIERRE THOMAS, de l'Ordre des Carmes, et évêque de l'Eglise de Constantinople, qui, après plusieurs victoires remportées sur les ennemis de la Croix, après beaucoup de livres composés et de miracles opérés, s'endormit dans le Seigueur au jour et à l'heure prédits par lui-même. Sa fête se célèbre le 14 février. 1366.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Les Bollandistes n'indiquent, à ce jour, qu'un seul des trois Rois Mages, saint Melchior, et reportent les deux autres au 1er et au 11 janvier.— Les saints Honorius, Jules, Antonin, martyrs, mentionnés seulement dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Cagliari, en Sardaigne, saint Pompéien, martyr, dont les reliques furent trouvées en 1614 dans la basilique de saint Saturnin, près la même ville. — A Sirmium, en Esclavonie, saint Anastase, martyr. — En Allemagne, saint Erminold, abbé de Lorch, puis de Brufling ou Pru ening, monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, situé près de Ratisbonne. L'empereur Henri V étant venu après son excommunication, pour visiter cette maison, le saint abbé lui en défendit l'entrée. Erminold fut tué, peu après, par une horde de conjurés. Il opéra, après sa mort, de nombreux miracles, et il est considéré comme martyr. An 1121. — En Hollande, la vénérable GERTRUDE VAN OOSTEN (ou d'Orient), vierge, béguine à Delft, qui porta sur son corps les stigmates du Christ ; elle mourut le 6 janvier 1358. — A Valence, en Espagne, le B. Jean de Ribera, archevêque et vice-roi de cette ville. 1532-1611 [4].

1. Tertullien, dans son *Apologétique*, fait allusion à ce genre de supplice lorsqu'il dit: *Appelez-nous, si vous voulez, Sarmenticiens et Sémaxiens, parce que vous nous brûlez avec des sarments, après nous avoir attachés à des poteaux. C'est là notre victoire à nous, ce sont les insignes de notre gloire, c'est notre char de triomphe.*

2. Voir au 14 octobre. — 3. Voir au 30 décembre.

4. Le père du Bienheureux était don Pédro de Ribera, duc d'Alcala, gouverneur de l'Andalousie et vice-roi de Naples. Ayant élevé son fils dans la piété, il le vit avec bonheur entrer dans l'état ecclésiastique où l'attirait l'amour qu'il avait pour le Sauveur caché dans l'Eucharistie. Elevé malgré ses refus persévérants sur le siége de Badajoz, peu de temps après le Pape le nommait patriarche d'Antioche, et Philippe II, archevêque de Valence. Les Maures habitaient en grand nombre dans le pays qu'ils gâtaient par leurs mauvais exemples et le mauvais emploi de leurs richesses. Ils avaient entre les mains tout le commerce et l'industrie. Le saint archevêque lutta contre leurs désordres, mais inutilement. Alors il réclama et obtint de Philippe III leur expulsion. Sa charité adoucit à ces malheureux ce qu'une semblable mesure avait pour eux de rigoureux; il en ramena plusieurs à la vraie foi. Dieu avait donné à l'archevêque le don de prophétie : il avait prédit la mauvaise réussite de Philippe II contre l'Angleterre. Devenu, malgré lui encore, vice-roi de Valence, il dota cette ville d'un magnifique collége. Pie VI l'a béatifié le 30 août 1795.

L'ÉPIPHANIE DE NOTRE-SEIGNEUR

OU L'ADORATION DES ROIS

Si Dieu me fait la grâce d'aller au ciel, je me réjouis dès aujourd'hui d'être admis dans la société des Saints et des Saintes dont la légende raconte tant de choses merveilleuses ; surtout j'irai à la recherche des trois Mages pour leur dire combien je les aime et les admire. A. Stolz.

Il était juste que le Fils de Dieu, qui s'était revêtu d'une chair humaine pour sauver tous les hommes, se fît connaître à tout le monde, et qu'il ne se manifestât pas seulement au peuple juif, qui était éclairé par la loi et les prophètes, mais encore au peuple gentil, qui vivait dans l'ignorance et l'infidélité, afin que ceux qui étaient auparavant si différents de religion fussent heureusement réunis dans la connaissance et le culte d'une même divinité. Il était aussi très-convenable que Jésus enfant donnât des marques de sa puissance souveraine, et fît voir que les faiblesses de cet âge ne l'empêchaient pas d'être ce Dieu fort et puissant qui exécute tout ce qui lui plaît et auquel personne ne peut résister. Voilà pourquoi, étant aujourd'hui couché dans une crêche et sur un peu de foin, il appelle à lui le ciel et la terre, les anges et les hommes, les savants et les ignorants, les riches et les pauvres, les rois et les bergers, et les oblige de lui rendre les hommages qu'ils lui doivent, comme à leur souverain Monarque. Toutes les saintes Lettres nous prêchent la grandeur de ce mystère ; les *Psaumes de David* et la *Prophétie d'Isaïe* nous en offrent l'image et la description, plutôt que la prédiction et la promesse. Comme la naissance de cet aimable Sauveur fut annoncée aux Juifs et aux bergers par le ministère d'un ange, envoyé du ciel, de même elle fut découverte aux Gentils et aux rois par l'apparition d'une étoile extraordinaire, que Dieu forma exprès pour cette fin [1]. Et certes, puisque les rois sont les astres

1. Voici les trois opinions les plus communément reçues sur l'étoile des Mages :

1° Le docteur Sepp, qui, au lieu d'isoler la vie de Jésus-Christ comme on le fait trop souvent, la rattache, ou plutôt montre qu'elle tient à l'histoire de l'univers et qu'elle a laissé des traces ineffaçables dans le ciel et sur la terre, le docteur Sepp donne sur la nature de l'étoile des Mages l'explication la plus scientifique, d'après Képler et les meilleurs astronomes des temps modernes. En 1604, les astronomes observèrent la conjonction des trois planètes Saturne, Jupiter et Mars; une nouvelle étoile apparut tout à coup entre Mars et Saturne, au pied du Serpentaire. Cette étoile avait la grandeur des étoiles fixes, presque celle de Jupiter, de Saturne ou de Mars; elle brillait avec cela d'un éclat extraordinaire, et semblait inonder le ciel d'une lumière colorée. Cette conjonction présentait un magnifique spectacle : aucun astre ne donnait un éclat semblable à celui de ces deux planètes, si proches l'une de l'autre que leur lumière semblait n'en faire qu'une. Leur conjonction s'était faite l'an 1603, dans le signe des Poissons, dans le trigone de l'eau. Puis, quand elle passa dans le trigone de feu du Bélier, au printemps suivant, Mars approcha à son tour, puis le Soleil, Mercure et Vénus; et, au mois de septembre, ce nouveau corps lumineux avait acquis un éclat vraiment extraordinaire : il brillait comme une étoile de première classe, avec les trois planètes Saturne, Jupiter et Mars.

Saturne et Jupiter mettant 794 ans 4 mois et 12 jours à parcourir le zodiaque, ces conjonctions dans le trigone du feu ont donc lieu à peu près tous les 800 ans. Sept périodes de 800 ans se sont ainsi écoulées depuis la création de l'homme; ce sont comme 7 jours climatériques de l'humanité.

Le premier jour, d'Adam à Enoch (3200 avant J.-C.).

Le second, d'Enoch au déluge (2400 avant J.-C.). En effet, les annales astronomiques les plus anciennes des Chinois font mention de cette conjonction remarquable des planètes, 2449 ans avant J.-C.

Le troisième jour, du déluge à Moïse (1600 avant J.-C.).

Le quatrième, de Moïse à l'ère des Grecs, des Babyloniens, des Romains, au temps d'Isaïe (800 avant J.-C.).

Jésus-Christ, enfin, apparut au commencement du sixième jour de l'humanité comme le second Adam.

Le cinquième jour s'étend de Jésus-Christ à Charlemagne (808 après J.-C.).

du monde, il était raisonnable que ces rois de l'Orient eussent un astre destiné à les conduire, et qu'ils fussent eux-mêmes instruits de la venue du nouveau roi par la parole muette d'un flambeau céleste.

Ces hommes si illustres sont appelés Mages dans les saints Evangiles, non pas qu'ils fussent des enchanteurs et des magiciens, suivant une signification du mot de Mages, mais parce qu'ils étaient très-savants dans les choses naturelles et doués d'une sagesse extraordinaire ; c'était le nom que les Perses et la plupart des peuples d'Orient donnaient à leurs docteurs, comme les Hébreux les appelaient Scribes ; les Egyptiens, Prophètes ; les Grecs, Philosophes, et les Latins, Sages. L'Eglise leur donne aussi le titre de Rois, comme nous les avons déjà nommés : ce qui est fondé sur ces paroles du psaume LXXI : « Les rois de Tarse et des îles offriront des présents ; les rois d'Arabie et de Saba apporteront des dons. Tous les rois de la terre l'adoreront, et toutes les nations le serviront ». Les plus anciennes peintures de notre mystère s'accordent avec ce sentiment, représentant les Mages couronnés et avec toutes les marques de la dignité royale. En effet, c'est la croyance commune de tous les fidèles, dont on ne peut marquer le commencement, et qui, par conséquent, n'a pu

Le sixième, pendant lequel a vécu Képler, qui a observé la conjonction de 1605, de Charlemagne à la prétendue réforme (1600 après J.-C.).

Le septième jour, qui est le nôtre, finira en 2400 après J.-C.

L'étoile qui guida les Mages n'est-elle autre chose qu'une combinaison astronomique du genre de celle dont nous venons de parler?

Je pose cette question, je n'ose la résoudre; je ferai seulement remarquer que cette solennelle rencontre des planètes, attendue, remarquée, et signe chez tous les peuples de quelque grand fait dans l'histoire de l'humanité, me semble annoncer dignement l'apparition, parmi les hommes, du Dieu qui venait opérer leur délivrance.

Or, que ce soit là ou non l'étoile des Mages, il est certain que la conjonction planétaire décrite plus haut a existé et a dû être observée par ces savants.

L'an 6 avant notre ère, dit Schuhmacher, l'an 6 avant notre ère, ou l'an 7 d'après le calcul ordinaire, vers la fin du mois d'août, une conjonction héliocentrique de Jupiter et de Saturne eut lieu; mais les Mages n'avaient pu l'observer. Dans la même année 747, trois conjonctions de Jupiter et de Saturne furent observées sur la terre : la première, vers la fin de mai; la seconde, vers la fin d'août, très-près de la conjonction héliocentrique; la troisième, vers Noël, et toutes les trois dans le signe des Poissons. Ces planètes n'étaient pas même distantes d'un degré l'une de l'autre, dans les trois conjonctions : elles étaient, comme on le voit, très-rapprochées. La conjonction de ces deux planètes, et leur opposition à l'égard du Soleil, avait déjà paru si remarquable à l'antiquité, que les astronomes et les astrologues anciens, particulièrement les Orientaux, l'avaient appelée du nom de constellation ou de grande étoile. Mars, déjà près du signe du Bélier, et après lui le Soleil. Mercure et Vénus étant venus à leur tour dans le trigone de feu, il en résulta, dans le mois de mai 748, une combinaison de presque toutes les planètes au ciel, formant en quelque sorte un composé de sept corps lumineux et une pléiade brillant d'un éclat extraordinaire et mystérieux. Cette rencontre majestueuse, ce cortége de Jésus naissant ne rappelle-t-il pas le mystère des *Sept Etoiles* que le Fils de l'homme tient dans sa main droite, au milieu des sept chandeliers d'or? (Apocal., I, 16; II, 1.)

Les anciens attachaient beaucoup d'importance aux signes des planètes à l'heure même de la naissance. Le Messie étant né sous le signe des Poissons, le nom de son étoile devait en quelque sorte, d'après le langage mystique de l'antiquité, servir à le désigner lui-même. Comme Juda, dans la bénédiction d'Israël, reçoit le nom et le symbole du Lion, ainsi les Pères de l'Eglise et les chrétiens des premiers siècles désignent le Christ sous le nom de ιχθυς. Sans doute ce nom est un acrostiche composé des premières lettres des cinq mots grecs Ιησους Χριστος, Θεου Υιος, Σωτηρ, Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur; mais il exprime aussi un rapport entre le signe du Poisson et la naissance du Messie, puisque le Messie porte aussi le nom de poisson en hébreu dans les écrits du Talmud.

2° L'astronomie ne s'oppose pas à ce qu'on admette l'apparition d'une étoile nouvelle (et de plus ici miraculeuse) qui, après avoir accompli sa mission de guide, aurait disparu. Ces sortes d'étoiles sont si peu rejetées par la science, qu'elles y sont mentionnées sous le nom d'*étoiles temporaires*.

3° On objecte aux deux premières explications qu'une conjonction de planètes, ou une étoile fixe trop éloignée ou d'un trop gros volume, ne pourraient indiquer une maison, ni même la ville de Jérusalem ; je ne vois pas la nécessité qu'elles l'indiquent : les Mages pouvaient, tout en étant guidés par l'étoile, très-bien demander leur chemin comme les voyageurs vulgaires. Mais enfin cette objection a fait adopter une troisième opinion. On peut supposer, dit Godescard, et il ne s'écarte pas en cela des données de la science, aucunement contraires à un phénomène de ce genre, on peut supposer que c'était un météore semblable à une étoile et miraculeusement enflammé dans la moyenne région de l'atmosphère. En effet, son mouvement était contraire au cours naturel des astres; il conduisit les Mages avec une sorte d'intelligence, s'accommodant à leurs besoins, paraissant et disparaissant selon qu'il leur était plus utile.

On voit donc que la science, loin d'être contraire au phénomène céleste qui guida miraculeusement les Mages, l'explique de plusieurs manières, sans lui ôter son caractère de guide miraculeux.

venir jusqu'à nous que par la tradition des premiers siècles. Nous en avons même des témoignages dans les Pères de l'Eglise les plus célèbres, comme dans Tertullien, saint Cyprien, saint Hilaire, saint Basile, saint Jean Chrysostome, saint Isidore, le vénérable Bède, Théophilacte et plusieurs autres. C'était l'usage de ce temps-là, dans les contrées d'Orient, d'élever à la royauté les personnes les plus recommandables par leur érudition et leur sagesse, ou, si les royaumes étaient héréditaires, de former de bonne heure leurs jeunes princes aux sciences naturelles et aux exercices de l'esprit qui leur pouvaient faire mériter le nom de Sages. C'est ce que Platon a remarqué, en traitant de l'éducation des enfants des rois de Perse, où il ajoute que l'astronomie surtout a toujours été estimée une science digne des souverains[1]. Que si saint Matthieu n'appelle pas ces Mages rois, c'est pour nous apprendre que, en présence de Jésus-Christ, personne ne doit s'attribuer le titre auguste et majestueux de roi, et que les plus puissants monarques ne sont que ses humbles vassaux et ses indignes serviteurs.

On peut croire aussi que ces Mages étaient prêtres, suivant la coutume ancienne de plusieurs peuples rapportée par le même Platon, en parlant des fonctions royales : ils faisaient leurs rois prêtres, ou conféraient aux prêtres la puissance et la dignité de rois, afin, sans doute, que leurs rois, approchant continuellement des autels pour y offrir des sacrifices et s'y occuper des choses divines, prissent plus facilement les mœurs et les inclinations de la divinité, et qu'ils fussent aussi plus respectés de leurs sujets. Mais, que ces Mages fussent proprement rois et prêtres ou non, il est certain que c'étaient des personnes de grand mérite et de très-haute considération, et l'on a toujours cru qu'ils étaient trois, sans compter leur suite, savoir : Gaspar, Balthazar et Melchior. Ils représentaient ainsi, à la crèche du Sauveur, les trois branches de l'humanité : Melchior, les descendants de Sem ; Gaspar, ceux de Cham ; Balthazar, ceux de Japhet. Ayant donc observé, par leur astronomie, qu'il paraissait une nouvelle étoile beaucoup plus éclatante que les étoiles ordinaires, ils jugèrent aussitôt et crurent indubitablement que c'était là cette étoile de Jacob dont le prophète Balaam, de qui les prédictions leur étaient connues, avait autrefois parlé, et qui devait annoncer un roi admirable né pour le salut des peuples. D'ailleurs, le Créateur des étoiles, qui les éclairait intérieurement et leur parlait au fond du cœur, les excita efficacement à suivre ce nouveau guide, et à chercher celui qu'il leur voulait montrer. Aussi, sans consulter davantage le raisonnement humain ni les principes de leur science astronomique, ils se dirent l'un à l'autre : « C'est là sans doute le signe de ce grand roi que nous attendons; allons le chercher et offrons-lui des présents ». Et, abandonnant leurs Etats et leurs biens aux soins de la divine Providence, ils prirent le chemin de la Judée, où ils savaient, par leurs traditions, que naîtrait ce Roi désiré de toutes les nations.

On ne sait pas précisément d'où ils vinrent, parce que l'Evangéliste s'est contenté de dire qu'ils vinrent d'Orient, c'est-à-dire d'un pays qui était oriental à l'égard de Jérusalem et de Bethléem, ou de cette partie du monde que l'on appelle absolument l'Orient, ce qui comprend un grand nombre de provinces et de royaumes. L'opinion la plus probable est qu'ils vinrent de l'Arabie heureuse, qui fut habitée par les enfants qu'Abraham eut de Cétura, sa seconde femme, à savoir : Jecsan, qui fut père de Saba, et Madian, qui

1. Tertull., *Liv. contre les Juifs;* — S. Cyprien, *Liv. du baptême de Jésus-Christ;* — S. Hilaire, *Livre* IV *de la Trinité;* — S. Basile, *Hom. sur la génération humaine de Jésus-Christ;* — S. Chrys., *Hom.* VI *sur saint Matthieu;* — S. Isidore; — Bède; — Théoph., *sur le c.* II *de saint Matthieu;* — Plat., Alcib. *Livre* V.

fut père d'Epha. C'est ce que le Roi-Prophète semble témoigner, lorsqu'il dit « que Notre-Seigneur serait adoré par les rois des Arabes et de Saba, et qu'on lui donnerait de l'or d'Arabie[1] » ; et le prophète Isaïe, lorsqu'il dit « qu'on viendrait de Madian et d'Epha sur des chameaux pour le reconnaître[2] ». Les présents que les Mages lui offrirent favorisent beaucoup cette opinion : en effet, c'est principalement dans l'Arabie que naissent l'or, l'encens et la myrrhe.

On ne sait pas au juste combien de temps dura leur voyage. La tradition de l'Eglise nous apprend qu'ils arrivèrent à Jérusalem le 6 janvier. Si la longueur et la difficulté des chemins leur causèrent beaucoup de fatigues, ils furent infiniment consolés par la vue du merveilleux flambeau qui brillait devant eux et leur montrait leur route, et par l'espérance de jouir bientôt de la présence de ce Roi incomparable que les astres même annonçaient au monde ; de plus, le Saint-Esprit ne manquait pas de répandre dans leurs âmes ses divines douceurs qui leur semblaient d'autant plus sensibles, qu'ils n'étaient pas accoutumés à ces impressions surnaturelles.

Arrivés dans la capitale de la Judée, les Mages demandèrent, non pas si le roi des Juifs était né, mais en quel endroit il était ; « car », dirent-ils, « nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus l'adorer[3] ». Ce langage inquiéta vivement Hérode, surnommé le Grand ou l'Ascalonite ; la famille des Hérodes, qui avait enlevé le trône de la Judée à la famille légitime des Machabées, craignait sans cesse d'en être dépossédée. L'Ascalonite, d'ailleurs, était d'un caractère ombrageux et cruel ; il avait fait mourir Mariamme, sa femme, d'abord aimée éperdûment ; Alexandre et Aristobule qu'il avait eus de cette première princesse ; un autre de ses fils, Antipater, qu'il avait eu de Doris, sa première femme, et beaucoup de personnages éminents qui excitaient ses soupçons.

Aussitôt donc qu'il entendit parler d'un roi des Juifs nouvellement né, il résolut de ne reculer devant aucun crime pour s'en défaire. Mais, pour cacher mieux ses sanguinaires desseins, il fit semblant de n'attacher aucune importance aux prophéties dont parlaient les Mages ; il leur accorda à eux et à leur suite la faculté de continuer leur voyage, en leur recommandant toutefois le plus grand secret. Et, comme s'il était prêt à les aider par tous les moyens dans leurs projets, il rassembla, sous prétexte de leur fournir les renseignements qu'ils demandaient, les premiers d'entre les prêtres et les docteurs les plus considérables de la ville, afin d'apprendre d'eux où devait naître le Christ qu'ils attendaient pour leur roi. Ils lui répondirent que, suivant leurs traditions, fondées sur une prophétie de Michée, ce devait être à Bethléem de Juda. Puis il prit en particulier les Mages, leur demanda bien précisément le temps auquel cette étoile dont ils parlaient leur était apparue, et les envoyant à Bethléem, il leur dit : « Allez, prenez des informations exactes sur cet Enfant, et lorsque vous l'aurez trouvé, ne manquez pas de m'en donner avis, afin que je puisse y aller aussi et l'adorer ». Rien n'était plus éloigné de sa pensée, mais il voulait savoir le lieu de la naissance du Sauveur, pour le faire égorger au plus tôt, comme l'a prouvé depuis le massacre des Innocents.

Les Mages ayant reçu ces instructions, partirent à l'heure même de Jérusalem, peu édifiés de ce procédé des Juifs qui négligeaient de chercher parmi eux celui que des étrangers venaient adorer des pays les plus éloignés. Et voilà que l'étoile qu'ils avaient vue en Orient les précédait jusqu'à ce que, s'avançant toujours, elle s'arrêta au-dessus du lieu où était l'Enfant. A la vue de l'étoile,

1. Ps. LXXI. — 2. Isaïe, LX. — 3. Matth., II, 2.

ils furent transportés d'une grande joie [1]. Ils y entrèrent et trouvèrent un un enfant de treize jours, enveloppé de pauvres langes et couché sur une poignée de foin. Il est vrai qu'il y a des auteurs qui tiennent que la sainte Famille, c'est-à-dire Marie et Joseph avec leur divin enfant, s'étaient alors retirés dans une maison plus commode de la ville de Bethléem, et ils se fondent sur ces paroles de l'Evangile de saint Matthieu : « Et, entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant ». Mais le sentiment commun des saints Pères est que ce fut dans l'étable même où le Sauveur était né qu'il fut trouvé par les Mages ; les paroles de saint Matthieu ne sont pas contraires à cette opinion, puisque le mot *maison*, dans l'Ecriture sainte, signifie toute sorte de demeure. Quoi qu'il en soit, des dehors si chétifs ne furent pas capables de les rebuter ; pénétrant, par la lumière de la foi, la grandeur infinie de celui qui ne paraissait qu'un enfant, ils le reconnurent pour vrai Dieu et pour souverain Monarque de l'univers. Ils se prosternèrent devant lui jusqu'à terre, ils l'adorèrent avec un profond respect, et ouvrant leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de la myrrhe et de l'encens : de l'or pour honorer sa royauté, de l'encens pour faire hommage à sa divinité, de la myrrhe pour rendre témoignage de sa vie passible et mortelle. « Mais, ô Mages ! que faites-vous ? » s'écrie saint Bernard. « O sages du monde ! à quoi pensez-vous ? Vous adorez un enfant pendant aux mamelles de sa mère, logé dans une vile chaumière et enveloppé de pauvres langes. Quoi donc ! croyez-vous que cet enfant soit Dieu ? Dieu est dans l'immensité du ciel comme dans le temple de sa gloire, et cet enfant est réduit à la demeure étroite d'une étable, d'une crèche et du sein d'une mère. Croyez-vous encore une fois qu'il soit roi ? Où est donc son palais royal ? Où est le trône de son empire ? Où est le cercle de ses courtisans ? Peut-être que l'étable est son palais ; la crèche, son trône ; Marie et Joseph, ses courtisans. Comment est-ce que des personnes si sages se sont tellement aveuglées et ont renoncé jusqu'à ce point au sens commun, que d'adorer, comme Dieu, un enfant dont l'âge et la suite semblaient n'avoir rien que de méprisable et d'infiniment éloigné de la divinité ? C'est sans doute le Saint-Esprit qui les a aveuglés et qui leur a inspiré cette folie selon le monde, pour les rendre sages selon Dieu [2] ». Nous pourrions encore ajouter, à ces beaux sentiments de saint Bernard, d'autres pensées très-relevées et très-pieuses sur le même sujet ; mais les livres de méditations en sont remplis ; contentons-nous de cette réflexion. Bien que ce pauvre lieu, sur lequel l'étoile s'arrêta, et où les Mages trouvèrent Jésus, ne paraisse pas le palais d'un roi ni le temple d'un Dieu, il est néanmoins l'un et l'autre ; et

1. Ce récit de la Bible n'indique pas nécessairement qu'il y eut entre l'étoile des Mages et une étoile ordinaire *les neuf différences* qu'y trouve le Père Corneille de la Pierre, ni même qu'elle marcha réellement devant les Mages comme un guide. Il est même difficile qu'un météore, si peu élevé et si docile qu'il soit, indique *tout seul* et *précisément* une étable. Voici comment le docteur Sepp continue son explication (je ne m'occupe pas des autres parce qu'elles sont faciles à comprendre) : Au moment où les Mages quittaient Jérusalem, les deux planètes dont nous avons parlé plus haut entrèrent pour la troisième fois, vers le soir, en conjonction dans la partie du ciel située vers le Sud. L'étoile se leva dans la partie située vers l'Orient, et avançant dans la direction de Bethléem, elle leur montra le chemin qu'ils devraient suivre. Pendant qu'ils marchaient, ils la virent continuellement dans la même direction *au-dessus du lieu où était l'Enfant*. Cette expression de l'Evangéliste est confirmée par la position des lieux. En effet, le chemin qui va de Jérusalem à Bethléem traverse une vallée profonde nommée Gihon ou l'Enfer. Bethléem elle-même n'est qu'à dix kilomètres à peu près de distance au sud de Jérusalem. Elle est située sur une haute montagne, et par conséquent l'horizon au Sud, derrière la petite ville, devait paraître très-borné à l'observateur. Si je suis obligé de rendre compte à mon tour de la manière dont les Mages trouvèrent l'étable, je répondrai qu'ils l'ont demandé aux habitants de la petite ville, comme cela se pratique ordinairement, ou bien, si vous le préférez, que l'Esprit-Saint les guidait intérieurement; car, sans cela, il ne leur eût pas été facile de voir au juste au-dessus de quelle maison l'étoile brillait.

2. Saint Bernard, serm. 1.

même il n'y a point dans le monde de palais si superbe ni de temple si magnifique. C'est un palais consacré par la présence et par la demeure de Jésus. C'est un temple où Jésus, qui est le premier et le souverain Prêtre, offre à son Père éternel le sacrifice de ses humiliations, de ses anéantissements et même de ses souffrances, en y répandant son sang dans la Circoncision. C'est une sainte maison que nous pouvons appeler le paradis de la terre, puisque Dieu y est dans la splendeur et la gloire de sa majesté ; que le Verbe éternel, délices des bienheureux, y repose aussi véritablement que dans le ciel ; que l'âme sainte du Sauveur y jouit de la vue intuitive de l'essence divine, avec la même perfection qu'au moment de sa résurrection et de son ascension, et que dans la suite de tous les siècles ; enfin, que toutes les puissances du ciel y descendent en foule pour adorer, dans l'infirmité de la chair, celui qu'elles adorent depuis la création du monde dans la force de la divinité.

Après que les Mages eurent rendu leurs hommages à ce souverain Seigneur et qu'ils eurent joui quelque temps de l'entretien admirable de Marie et de Joseph, ils furent avertis, par révélation, de ne point repasser par Jérusalem, de ne point retourner vers Hérode, mais de prendre un autre chemin pour se rendre en leur pays. Ils prirent donc congé du Fils, de la Mère et du saint nourricier, versant quantité de larmes et leur protestant qu'ils n'abandonneraient jamais cette foi dont ils venaient de faire profession. Ils laissèrent leur cœur et leur âme dans cette étable et cette crèche où ils avaient trouvé un si grand trésor, et partirent à petit bruit et le plus secrètement qu'ils purent, sans se faire connaître dans les lieux où ils passaient, de peur qu'on en donnât avis à Hérode.

Le religieux Cyrille, dans la vie de saint Théodose, abbé, dit qu'ils fuyaient les grands chemins et les lieux les plus fréquentés par les voyageurs, et qu'ils allaient par des sentiers écartés et se retiraient, la nuit, dans des cavernes qu'ils trouvaient au milieu de la solitude. Conduits par la même main qui les avait amenés, ils arrivèrent enfin en leur pays, où ils prêchèrent à leurs peuples ce qu'ils avaient vu et entendu des merveilles du Verbe de Dieu incarné pour le salut des hommes. Laissant ensuite leurs royaumes, leurs plaisirs et leurs richesses, pour se mieux conformer à l'état de pauvreté et d'abjection qu'ils avaient reconnu dans le Sauveur du monde, ils commencèrent à faire profession de l'humilité chrétienne. Ils continuèrent avec beaucoup de constance, s'efforçant d'ailleurs de faire pénétrer dans les âmes aveuglées par les ténèbres de l'idolâtrie la lumière dont ils avaient été éclairés, et d'embraser les cœurs de ceux qui les écoutaient du feu divin qui dévorait leurs entrailles. Ils vivaient encore lorsqu'après la mort, la résurrection et l'ascension de Notre-Seigneur, l'apôtre saint Thomas vint en leur pays ; il leur apprit tout ce qui s'était passé depuis leur départ de Judée, pendant le cours de la vie du Sauveur et après sa mort, les instruisit de tous les mystères de notre sainte religion, les baptisa, les confirma, les fit prêtres et les consacra évêques ; ils eurent alors plus de liberté de publier de tous côtés la foi de Jésus-Christ et d'exercer dans ces contrées orientales les fonctions apostoliques.

Enfin, ils se sont acquis, par leur zèle et leur générosité, la couronne du martyre, s'offrant eux-mêmes en sacrifice d'une odeur plus agréable que n'avaient été l'or, l'encens et la myrrhe qu'ils avaient autrefois présentés dans Bethléem. Voilà ce que la tradition de l'Eglise nous fournit de plus certain sur les Mages, quoique le calendrier de Cologne rapporte autrement leur décès ; d'après ce martyrologe, ces saints personnages, étant déjà prêtres

et évêques, se rencontrèrent tous trois ensemble, l'an 54 de Notre-Seigneur, dans la ville de Servan, après de nombreux travaux évangéliques, et y célébrèrent de compagnie la fête de Noël ; ensuite Melchior décéda le premier jour de janvier, âgé de cent seize ans ; Balthazar, le six, la cent douzième année de son âge ; et aussitôt après, Gaspar, âgé de cent neuf ans. Quand le second fut mort et qu'on le voulut inhumer dans le sépulcre du premier, le corps de celui-ci se retira de lui-même pour lui donner la droite ; et lorsqu'on y apporta le troisième, l'un et l'autre se retirèrent aussi pour lui donner le milieu. Ces choses, néanmoins, sont peu sûres, car il n'y a point d'auteur ancien qui en fasse mention. Ce qui est plus certain, c'est que leurs saintes reliques furent premièrement transportées de Perse à Constantinople par le zèle et la piété de l'impératrice sainte Hélène, et qu'elles y furent déposées avec magnificence dans l'auguste basilique de Sainte-Sophie. Depuis, elles ont été apportées à Milan, du temps de l'empereur Emmanuel, par l'évêque saint Eustorge, et elles sont restées, selon la supputation de Pierre Galésinius, l'espace de 670 ans, dans l'église dite Eustorgienne, où c'était la coutume de célébrer les saints mystères en la fête de l'Epiphanie, au milieu de la nuit et avec les mêmes cérémonies qu'à la fête de la Nativité de Notre-Seigneur. Enfin, l'an 1162, où l'empereur Frédéric Barberousse prit et saccagea la ville de Milan, ces précieux restes des corps des saints Mages furent transportés à Cologne en Allemagne, où ils sont gardés jusqu'à ce jour avec une extrême vénération.

En 1794, au moment où les armées françaises approchaient de la ville, le trésor de la cathédrale fut porté sur la rive droite du Rhin ; le chapitre émigra à Arnsberg, en Westphalie, et y mit la châsse en lieu sûr. D'Arnsberg, ce trésor fut porté en différents endroits, et enfin à Francfort-sur-le-Mein. C'est là que les chanoines prirent le parti de vendre la châsse pour se procurer des moyens d'existence. Le bruit de cette spoliation, déjà en partie exécutée, parvint aux oreilles d'un habitant de Francfort, qui, alarmé à cette nouvelle, chercha à détourner le sort funeste qui menaçait ce précieux monument.

M. Molinari (c'est le nom de cet ami zélé des arts) se rendit auprès du Président français à Francfort, et obtint du premier Consul la permission de faire reporter à son ancienne place l'antique reliquaire de Cologne. Ce fut le 4 janvier 1804 que la châsse entra dans la ville et fut déposée dans la salle du chapitre, où elle resta jusqu'à ce qu'elle eût été convenablement réparée. Le transport avait notablement endommagé le monument : quelques-unes des statues étaient brisées, tordues ou détachées et perdues ; un grand nombre de pierres avaient été soustraites ; les décorations des couvercles manquaient presque entièrement. Un orfévre nommé Guillaume Pollock, aidé de ses deux fils, s'occupa pendant plusieurs années de cette restauration, et réussit à mettre la châsse à peu près dans l'état où on la voit aujourd'hui.

Le 23 décembre 1807, la châsse fut publiquement exposée dans la salle du chapitre, et le 8 janvier 1808, elle fut bénite et rétablie dans la chapelle de marbre qui avait été affectée à cette destination dans le XVIIe siècle. Cependant un nouveau désastre devait arriver à ce monument.

Un misérable, tenté par la cupidité, eut l'idée de s'emparer de ce trésor, et dans la nuit du 18 au 19 octobre 1810, il emporta plusieurs ornements en or et en argent et un grand nombre de pierreries. Grâce à l'activité de la police, le voleur et les objets enlevés furent bientôt découverts ; les choses les plus précieuses furent rendues au chapitre de la cathédrale, et le 6

juin 1822, la châsse, entièrement rétablie pour la seconde fois, était réintégrée dans le sanctuaire qui lui était consacré [1].

Il est facile de reconnaître les Rois Mages dans les différentes représentations que les arts ont données de leur adoration, quelles que soient les variétés du costume dont on les affuble, et la multiplicité des accessoires dont on les accompagne.

Les artistes ont rarement manqué de mettre, dans le ciel déployé comme une tente au-dessus de leurs têtes, l'étoile conductrice. La signification de cette étoile est on ne peut plus claire lorsque, dans cet astre, les peintres ont placé un enfant emmaillotté qui semble, du haut du firmament, convier à son berceau les prémices des Gentils. Leur tête est tantôt coiffée du *bonnet phrygien* que l'art gréco-romain attribuait aux races Assyriennes et Mèdes restées en dehors de la civilisation antique; tantôt elle est entourée du turban oriental, tantôt enfin elle porte la couronne qui rappelle leur dignité de *rois*. Derrière eux on place un train de chameaux. Enfin, l'un de ces monarques revêt souvent le type nègre pour faire entendre que toutes les races humaines étaient appelées dans leur personne à la connaissance de l'Evangile.

Un Ménologe grec, du IXe siècle, les fait présenter par un ange au roi Jésus. Le Campo santo de Pise possède une fresque célèbre de l'adoration des Mages faite au XVe siècle par Benozzo Gozali. — Ciampini a publié une mosaïque de Ravenne, du VIe siècle, où quatre anges entourent le trône de la Vierge tenant l'enfant Jésus présenté à leurs adorations. Même sujet, dans plusieurs mosaïques et plusieurs bas-reliefs des tombeaux des catacombes.

Les Rois Mages, comme on le sait, sont spécialement honorés à Cologne. Leur culte est aussi en honneur à Lima, capitale du Pérou. On les invoque contre l'*épilepsie*. Enfin les *scieurs de bois*, à Malines, et les *fabricants de cartes*, en tous pays, les ont adoptés pour patrons.

La fête de l'Epiphanie a été de tout temps très-célèbre en l'Eglise chrétienne; c'est au point que les empereurs même n'osaient pas manquer d'assister ce jour-là aux saints mystères et aux cérémonies ecclésiastiques. Julien l'Apostat, quoiqu'il fût un prince très-méchant et sans piété, voulut toutefois, étant en France, couvrir son apostasie, en assistant, le jour de cette fête, à la solennité qui s'en faisait dans l'Eglise. L'empereur Valens, quoiqu'il fût infecté de l'arianisme, et eût en horreur la sainteté de nos mystères, craignant de passer pour un homme entièrement dépourvu de religion, n'eut pas la hardiesse de s'en absenter. Pour le très-religieux empereur Théodose, il honora cette fête jusqu'au point d'ordonner, par une loi expresse, la cessation de tous les actes du barreau, sept jours auparavant et sept jours après. D'après un usage qui se conserva à la cour de France jusqu'en 1378 et au delà, le roi très-chrétien, venant à l'offrande en ce jour, présentait de l'or, de l'encens et de la myrrhe comme un tribut à Notre-Seigneur.

L'Eglise n'honore pas seulement en cette fête la manifestation de Jésus-Christ aux Mages, mais elle célèbre encore la mémoire de deux autres manifestations du Sauveur. La première se fit à son baptême, lorsque le Saint-Esprit descendit visiblement sur lui sous la forme d'une colombe, et que l'on entendit une voix du ciel qui disait: « Celui-ci est mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances ». La seconde se fit aux noces de Cana, où Jésus-Christ opéra son premier miracle en changeant l'eau en vin : par ce miracle le Sauveur manifesta sa divinité, et donna d'avance comme le pré-

1. *Dict. des Pèler.*, Migne.

sage qu'il convertirait un jour le vin en son précieux sang : ce qu'il a fait en la dernière cène, ce qu'il fait tous les jours dans la célébration du saint sacrifice de la messe.

Pour achever le tableau de cette fête, nous empruntons à l'*Année liturgique* de Dom Guéranger les extraits suivants :

« La fête de l'Epiphanie est la suite du mystère de Noël; mais elle se présente sur le cycle chrétien avec une grandeur qui lui est propre. Son nom, qui signifie *manifestation*, indique assez qu'elle est employée à honorer l'apparition d'un Dieu parmi les hommes.

« Ce jour, en effet, fut consacré pendant plusieurs siècles à fêter la naissance du Sauveur, et lorsque, vers l'an 376, les décrets du Saint-Siége obligèrent toutes les Eglises à célébrer désormais, avec Rome, le mystère de la Nativité au 25 décembre, le 6 janvier ne fut pas entièrement déshérité de son antique gloire. Le nom d'*Epiphanie* lui resta avec la glorieuse mémoire du baptême de Jésus-Christ, dont la tradition fixe l'anniversaire à ce jour.

« L'Eglise grecque donne à cette fête le vénérable et mystérieux nom de *Théophanie,* si célèbre dans l'antiquité, pour signifier une apparition divine. On trouve ce nom dans Eusèbe, dans saint Grégoire de Nazianze, dans saint Isidore de Peluse ; il est le propre titre de la fête dans les livres liturgiques de l'Eglise melchite.

« Les Orientaux appellent encore cette solennité *les saintes lumières,* à cause du baptême que l'on conférait autrefois en ce jour, en mémoire du baptême de Jésus-Christ dans le Jourdain. On sait que le baptême est appelé, dans les Pères, *illumination,* et ceux qui l'ont reçu, *illuminés.*

« Enfin, nous nommons familièrement, en France, cette fête, la *Fête des Rois,* en souvenance des Mages dont la venue à Bethléem est particulièrement solennisée aujourd'hui.

« L'Epiphanie partage, avec les fêtes de Noël, de Pâques, de l'Ascension et de la Pentecôte, l'honneur d'être qualifiée de *jour très-saint,* au Canon de la messe, et on la range parmi les fêtes *cardinales,* c'est-à-dire parmi les solennités sur lesquelles repose l'économie de l'Année chrétienne. Une série de six dimanches emprunte d'elle son nom, comme d'autres successions dominicales se présentent sous le titre de *Dimanches après Pâques*, *Dimanches après la Pentecôte.*

« Par suite de la convention faite, en 1801, entre Pie VII et les consuls de la République française, le légat Caprara procéda à une réduction de fêtes, et la piété des fidèles en vit, à regret, supprimer un grand nombre. Il y eut des solennités qui ne furent pas supprimées, mais dont la célébration fut remise au dimanche suivant. L'Epiphanie est de celles qui subirent ce sort ; et toutes les fois que le 6 janvier n'est pas un dimanche, nos Eglises voient retarder jusqu'au dimanche suivant les pompes qui accompagnent un si grand jour dans tout l'univers catholique.

La piété des fidèles, au moyen âge, présentait au prêtre, pour qu'il les bénît en la fête de l'Epiphanie, de l'or, de l'encens et de la myrrhe, et l'on conservait, en l'honneur des trois Rois, ces signes touchants de leur dévotion envers le Fils de Marie, comme un gage de bénédiction pour les maisons et pour les familles. Cet usage s'est conservé encore en quelques diocèses d'Allemagne, et il n'a disparu du Rituel romain que dans l'édition de Paul V, qui crut devoir supprimer plusieurs bénédictions que la piété des fidèles ne réclamait plus que rarement.

« Un autre usage a subsisté plus longtemps, inspiré aussi par la piété

naïve des âges de foi. Pour honorer la royauté des Mages venus de l'Orient vers l'Enfant de Bethléem, on élisait au sort, dans chaque famille, un roi pour cette fête de l'Epiphanie. Dans un festin animé d'une joie pure, et qui rappelait celui des noces de Galilée, on rompait un gâteau, et l'une des parts servait à désigner le convive auquel était échue cette royauté d'un moment. Deux portions du gâteau étaient détachées pour être offertes à l'enfant Jésus et à Marie, en la personne des pauvres, qui se réjouissaient aussi en ce jour du triomphe du Roi humble et pauvre. Les joies de la famille se confondaient encore une fois avec celles de la religion ; les liens de la nature, de l'amitié, du voisinage se resserraient autour de cette table des *Rois,* et si la faiblesse humaine pouvait apparaître quelquefois dans l'abandon d'un festin, l'idée chrétienne n'était pas loin et veillait au fond des cœurs.

« Heureuses encore aujourd'hui les familles au sein desquelles la fête des Rois se célèbre avec une pensée chrétienne ! »

Ext. de l'*Année liturgique* de Dom Guéranger.

B. FRÉDÉRIC, PRÉVOT DE SAINT-VAAST D'ARRAS

1020. — Pape : Benoît VIII. — Roi de France : Robert II.

Au milieu de ces fiers chevaliers que présente en tous lieux l'histoire du moyen âge, dans ces châteaux et ces forteresses que la féodalité avait multipliés de toutes parts, Dieu alla plus d'une fois chercher des hommes selon son cœur pour donner aux peuples de grandes leçons. Le bienheureux Frédéric fut de ce nombre. Son père, Godefroy le Barbu, comte de Verdun, avait épousé en secondes noces Mathilde, fille de Hermann, duc de Saxe, et veuve de Baudoin, comte de Flandre. Cinq fils, dont notre Saint fut le troisième, naquirent de cette union ; dès l'enfance de Frédéric, on remarqua en lui des dispositions heureuses. Elles se développèrent dans son cœur et firent de lui un vaillant chevalier, un seigneur sage et modéré, et par-dessus tout un chrétien accompli. Humble au milieu des grandeurs, il trouva dans cette vertu des armes pour résister aux séductions mondaines, et des inspirations pour se montrer toujours bienveillant et charitable envers les moindres de ses vassaux. A une âme si bien préparée, les sacrifices même les plus héroïques devenaient faciles. Aussi est-on peu étonné, quand on voit ce seigneur faire donation de son comté de Verdun (985), dont il avait hérité à la mort de son père (997). Frédéric voulait garantir le clergé des vexations qu'il avait souffertes, sous les comtes ses prédécesseurs ; peut-être aussi était-il heureux de trouver une occasion de réparer les torts de quelques-uns de ses ancêtres envers cette église de Verdun. Ce fut en 997, après la mort de son frère aîné, Adalbéron II, évêque de Verdun, que notre bienheureux fit cette cession de ses domaines. Après ce grand acte de renoncement, il entreprit un voyage en terre sainte. Sa foi et sa piété trouvèrent dans ces lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, un aliment inépuisable. Au retour de ce pèlerinage, il se rendit à Reims, auprès du vénérable Richard, doyen de l'église métropolitaine. On croit qu'il y avait déjà des relations

établies entre ces deux hommes de Dieu, dont les noms deviennent dès lors inséparables.

En effet, au moment où Frédéric ouvrait son cœur à Richard pour lui manifester ses désirs et lui demander les conseils de son expérience et de son amitié, celui-ci avoua qu'il se sentait, depuis quelque temps surtout, agité des mêmes pensées, et qu'il songeait sérieusement à quitter le siècle pour se consacrer à Dieu dans la vie monastique. Dès ce moment, leur résolution fut prise, et ils commencèrent à délibérer pour savoir vers quelle maison religieuse ils dirigeraient leurs pas. Leur choix se fixa sur Saint-Vannes, à Verdun, qui jouissait d'une grande réputation de régularité. Ce monastère, ruiné autrefois par les Barbares, n'avait que de faibles revenus et imposait à ses membres des privations de tout genre. Il avait pour abbé un Irlandais, appelé Fingen, homme d'une vertu et d'une austérité exemplaires. En voyant se présenter Frédéric et Richard qui lui demandaient de les recevoir au nombre de ses enfants spirituels, il rendit grâces à Dieu ; mais remarquant en même temps que ces deux personnages appartenaient à des familles nobles et riches, il craignit qu'ils ne pussent se soumettre aux observances qu'imposait la règle. Plusieurs épreuves auxquelles il les soumit ne servirent qu'à manifester avec plus d'éclat la vertu des deux postulants. Frédéric, en particulier, s'étudiait à faire oublier à ses frères, par son humilité et son abnégation, de quelle race il était descendu. L'on ne pouvait s'empêcher d'admirer ce seigneur devenu un pauvre moine, un serviteur infatigable, dans cette ville de Verdun où, quelques années auparavant, il commandait en maître. Même à cette époque, malgré la vivacité de la foi dans le cœur des peuples, on avait peine quelquefois à apprécier cette sainte folie de la croix. Un jour même Godefroy, frère de Frédéric, ne put s'empêcher de lui reprocher sa conduite. Etant venu le soir au monastère, il le trouva occupé à laver la vaisselle. « Quelle occupation pour un comte ! » lui dit-il d'un air dédaigneux. — « Vous avez raison, mon frère », répondit l'humble religieux, « elle est fort au-dessus de moi, car qui suis-je pour mériter de rendre les moindres services à saint Pierre et à saint Vannes, patrons de cette maison ? » Un autre fois, un des religieux voulant le déchausser, Frédéric lui fit cette réponse : « A quoi me servirait d'avoir quitté les honneurs du siècle si, sans nécessité, je recevais de mes frères les services qu'on m'a rendus autrefois dans le monde ? Je ne suis point ici pour être servi, mais pour servir ». Cette conduite de Frédéric fit la plus profonde impression, non-seulement sur les religieux de Saint-Vannes, mais sur les grands du monde et en particulier sur les membres de sa famille. Hermann, l'un de ses frères, voulut se consacrer à Dieu, avec son fils Grégoire, dans cette même communauté, et sous la conduite du vénérable Richard, nommé abbé à la mort de Fingen. Appelé plus tard au monastère de Saint-Vaast d'Arras, pour y établir la réforme, Richard emmena avec lui Frédéric et lui confia les fonctions de prévôt. Celui-ci s'en acquitta avec zèle et prudence jusqu'au jour de sa mort, qui arriva le 6 janvier 1020. L'abbé Richard fit transporter le corps de son pieux ami au monastère de Saint-Vannes à Verdun, et ne conserva à Arras que ses entrailles.

Vies des Saints de Cambrai et d'Arras, par M. l'abbé Destombes.

SAINT GUÉRIN

ABBÉ DE NOTRE-DAME D'AULPS ET ÉVÊQUE DE SION

1150. — Papes : Gélase II, Eugène III. — Ducs de Savoie : Amédée III et Humbert III, *le Saint*.

Saint Guérin, né à Pont-à-Mousson, en Lorraine, entra de bonne heure à l'abbaye de Molesmes. Ses progrès rapides dans les voies de la vertu et la direction des âmes le firent choisir, vers 1110, pour aller diriger l'abbaye de Notre-Dame d'Aulps[1], fondée en Chablais, dans le diocèse de Genève, vers l'an 1094.

Par son humilité, son esprit de pénitence, sa vive piété, il acquit assez d'influence sur ses religieux pour y rétablir la discipline, faire disparaître les cellules éparses, interdire l'entrée du monastère aux femmes, et faire enfin adopter la réforme de saint Bernard de Clairvaux. C'est ensuite de ce changement que le pape Callixte II, ancien métropolitain de la Viennoise, déclara, en 1120, l'abbaye d'Aulps indépendante de celle de Molesmes. Saint Guérin peut en être considéré comme le second fondateur. Il avait donné, en effet, à cette maison un surcroît de vigueur tel que l'année suivante elle put fournir un essaim de religieux pour aller fonder une nouvelle maison sur la montagne de Cessens, appelée Haute-Combe, près de Rumilly, en Savoie. Les libéralités de la maison de Savoie attirèrent ces religieux sur les bords du lac du Bourget, où ils transportèrent leur monastère, avec son nom de Haute-Combe, en 1125. Il subsiste encore. C'était un des lieux de sépulture de la maison de Savoie.

La réputation de la maison d'Aulps, croissant de jour en jour, lui attira des donations importantes. Le saint abbé ne les acceptait qu'en vue du service de Dieu, et il envoyait, dans chaque paroisse dont les évêques lui confiaient la direction, des prieurs qui y portaient l'esprit du monastère. Il contribua également aux libéralités dont furent l'objet les abbayes de Bonmont et d'Abondance, quoique d'un autre ordre, dans le même diocèse. Son habileté dans les affaires n'était guère moindre que sa piété. C'est ainsi qu'il fut, en 1124, un des arbitres du différend entre Humbert, évêque de Genève, et Aymon, comte du Genevois, relatif à leurs droits temporels.

Saint Bernard de Clairvaux en fait l'éloge dans une lettre de 1135, à Ardutius, évêque de Genève, à qui il recommande l'abbaye d'Aulps, de Bonmont et de Haute-Combe. L'année suivante, dans une lettre au saint abbé d'Aulps, celui de Clairvaux approuve sa piété et sa persévérance à entretenir la discipline de son monastère.

L'évêque de Sion, en Valais, étant mort en 1138 en revenant de Jérusalem, les vœux du clergé et du peuple appelèrent à lui succéder l'abbé d'Aulps, dont la sainteté et la prudence éclataient de plus en plus dans tout le voisinage. Mais il fallut un ordre réitéré du pape Innocent II pour lui faire accepter cette charge. Promu à l'épiscopat, il ne changea rien à ses habitudes de religieux. Il se mit à l'œuvre avec une grande activité dans ses nouvelles fonctions. Il rétablit la discipline et les mœurs par ses exemples et sa prédication incessante, malgré son grand âge. De temps à autre, il revenait se retremper dans les exercices spirituels de la solitude d'Aulps. A la dernière de ces retraites il tomba malade et voulut néanmoins revenir dans son dio-

1. *Monasterium beatæ Mariæ Virginis Alpium* ou *de Alpibus*.

cèse. Mais à peu de distance, il se sentit affaissé et put rentrer au monastère où il rendit à Dieu sa belle âme, pleine de mérites, en 1150. Un oratoire, qui vient d'être restauré, marque encore le lieu où il avait été obligé de rebrousser chemin.

Son corps fut gardé au monastère qu'il avait si longtemps édifié. A la Révolution, les religieux furent dispersés, l'église et le monastère pillés et dévastés. Mais les restes précieux du Saint furent cachés et sauvés, et plus tard exposés à la vénération des fidèles sur l'autel de gauche de l'église paroissiale de Saint-Jean d'Aulps, élevée à peu de distance des ruines du monastère. Il est l'objet d'un pèlerinage pour l'épizootie dans les diocèses d'Annecy, de Tarentaise et de Sion, où sont élevées de nombreuses chapelles, en son honneur, dans les montagnes. On conserve à la paroisse d'Armoy, en Chablais, la clef de son cilice, que les religieux faisaient autrefois toucher aux animaux affectés de maladies. Sa fête se célèbre au 1er septembre dans le diocèse de Tarentaise.

M. l'abbé Ducis, archiviste de la Haute-Savoie.

SAINT PIERRE THOMAS,

DE L'ORDRE DES CARMES, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE ET MARTYR

1366. — Papes : Saint Benoît XI; Urbain V. — Empereurs d'Orient : Andronic II; Jean V.

> Le ciel se réjouit, l'enfer tremble, le monde me devient vil et toute chair se fane, la tristesse s'en va, la lâcheté s'évanouit, la dévotion s'accroît, la componction naît, l'espérance s'enflamme... quand je dis : Ave, Maria. Thomas à Kempis, *Soliloque*, XXIII.

La naissance de saint Pierre Thomas n'a rien d'éclatant selon le monde, et sa grandeur n'est fondée que sur les grâces particulières que Dieu lui fit dès son enfance, et sur la fidélité qu'il apporta à y correspondre jusqu'à sa mort. Il naquit dans un petit village du Périgord, nommé Sales [1], de parents si pauvres, qu'ils étaient obligés de gagner leur vie à labourer la terre, et n'avaient pas le moyen de l'envoyer aux écoles. Cette pauvreté le contraignit, aussitôt qu'il fut en âge de se connaître, de sortir de la maison de son père et de quitter le village pour se retirer en la ville de Montpazier, qui en est proche. Il y trouva d'honnêtes personnes qui l'assistèrent de leurs aumônes et lui fournirent les moyens d'étudier. Comme Dieu l'avait doué d'un excellent esprit, il fit des progrès si merveilleux, qu'en fort peu de temps, d'un petit écolier il devint un grand maître, et enseigna aux autres ce que lui-même venait d'apprendre ; il alla ensuite à Agen où, avec le secours d'autres personnes charitables qui pourvoyaient à sa subsistance, il avança de plus en plus dans la connaissance des arts libéraux. Le prieur des Carmes de Lectoure le voyant si capable, quoiqu'il n'eût encore que vingt ans, l'emmena avec lui pour lui faire enseigner les humanités et la logique pendant un an. Ensuite il passa, avec le prieur du même lieu, à Condom [2], où il

1. Ancien diocèse de Sarlat, érigé en 1317, aujourd'hui diocèse de Périgueux.

2. Jean XXII érigea en cathédrale l'antique église abbatiale de Condom (1317). On sait que Bossuet fut évêque de Condom : cet ancien siége, supprimé, est réuni aujourd'hui à l'évêché d'Auch. Condom, ville de 8,000 habitants, est chef-lieu d'arrondissement dans le département du Gers.

prit l'habit de ce saint Ordre, et après un an d'épreuves, il y fit profession, à l'âge de vingt-deux ans.

Après ses vœux, les supérieurs l'employèrent à enseigner les jeunes frères, d'abord en ce même couvent de Condom, et puis en la ville d'Agen, jusqu'à ce qu'ayant atteint l'âge requis pour recevoir les saints ordres, il fut fait prêtre par un commandement exprès de son provincial, auquel il ne put résister; dès lors, il fit de tels progrès en la vertu, qu'il était considéré, non-seulement comme un trésor de science, mais aussi comme un modèle de modestie, de pureté et de charité. Il avait surtout une très-grande dévotion envers la très-sainte Vierge, dont l'amour était si fortement gravé dans son cœur, que le bienheureux nom de Marie revenait dans tous ses discours. Il ne se mettait jamais à table sans avoir dit ou fait quelque chose en son honneur; et les mets lui eussent semblé insipides et sans goût, s'ils n'eussent été assaisonnés du souvenir de cette reine des Vierges. En tous ses travaux, en toutes ses affections, c'était l'autel de Marie qui lui servait d'asile, c'était là qu'il trouvait continuellement des armes contre les embûches de ses ennemis, et il remporta, par ce secours, d'admirables victoires sur eux. Enfin, l'ardeur de cette piété le possédait tellement, qu'il ne pouvait presque plus rien goûter, prononcer ni entendre que le nom de MARIE, et l'on dit que ce saint nom fut trouvé gravé sur son cœur, après son décès, comme l'adorable nom de JÉSUS sur celui de saint Ignace le Martyr. Désirant augmenter l'honneur qui est dû à la reine des anges, à la bienfaitrice des hommes, il fit un livre exprès pour prouver sa Conception immaculée, et se montra toujours un défenseur intrépide de ce mystère. En retour, la Sainte Vierge l'assista de ses faveurs, et lui obtint des grâces de son Fils; lui apparaissant un jour dans le dortoir, elle lui promit qu'elle ne le délaisserait jamais; et une fois, que le couvent de sa résidence se trouva en une extrême disette, cette dispensatrice des trésors du ciel lui envoya, par un homme inconnu, que l'on croit avoir été un ange, une notable somme d'argent pour subvenir aux besoins des religieux.

Une si éclatante lumière ne devait pas assurément être cachée sous le boisseau : c'est pourquoi les supérieurs voulurent profiter des talents de notre Saint; ils l'employèrent à lire la philosophie et la théologie [1], premièrement à Bordeaux, à Alby et Agen, puis à Cahors, et enfin dans Paris, où, par obéissance, il fut obligé de prendre le degré de bachelier et ensuite celui de docteur; mais ce fut d'une façon extraordinaire, parce qu'au lieu des cinq ans qu'il devait employer à faire son cours, selon les statuts de l'Université, ce temps, pour lui, fut réduit à trois années, après lesquelles il passa docteur en théologie, aux applaudissements du chancelier et de tous les docteurs; il se rendit ensuite à Avignon, où le Saint-Siége avait été transféré. Le pape Clément VI, français de nation, le créa docteur régent en théologie dans sa cour pontificale, où il se fit admirer des premiers esprits de son siècle.

Il n'excellait pas seulement dans les écoles, mais encore dans la chaire sacrée. C'était un prédicateur vraiment apostolique qui disait hautement la vérité, sans jamais la déguiser ou la diminuer par aucun respect humain, pas même en présence des cardinaux et du souverain Pontife; ce qu'il faisait prudemment et de si bonne grâce, que chacun trouvait bon ce qu'il disait et en demeurait édifié. Il fléchissait les cœurs et gagnait l'affection de ses auditeurs, tantôt en faisant couler leurs larmes, tantôt en les portant à la

1. « *Lire* se dit en parlant de quelque livre qu'un professeur explique à ses auditeurs. Notre professeur nous lisait Virgile ». — Dictionn. de Bescherelle.

joie, et souvent en les laissant dans des sentiments extraordinaires de componction de leurs péchés, et comme ravis et hors d'eux-mêmes par la force et l'énergie de ses paroles qui persuadaient tout ce qu'il voulait. En effet, ayant prêché une fois, dans la ville d'Avignon, contre le luxe des dames, il n'y en eut pas une, en toute cette grande ville, qui n'apportât aux pieds du Saint toutes ses parures, ses perles et ses autres ornements de vanité, pour en faire ce qu'il lui plairait. Il ne faut pas s'en étonner, car un jour qu'il prêchait, sa voix eut tant d'efficacité, qu'elle ouvrit le ciel pour en attirer la pluie, en un temps où les biens de la terre périssaient faute d'eau. Mais ce que j'admire le plus, dans toutes les fonctions que remplissait ce grand homme, lecture, prédication, confession auriculaire, c'est que tout cela ne l'empêcha jamais de se lever à minuit pour chanter les Matines avec les autres religieux, ni de célébrer tous les jours de grand matin la sainte messe, et lui-même a confessé qu'il recevait beaucoup plus de lumières en la célébration et dans le silence de ce saint mystère, que dans toutes ses études : aussi disait-il souvent de très-belles choses qui lui venaient en prêchant et dont il n'avait jamais eu la pensée; il s'en reconnaissait très-particulièrement obligé à Notre-Seigneur et à sa très-sainte Mère qui l'assista toujours, ainsi qu'elle le lui avait promis. Lorsqu'il prêchait en quelque ville où il y avait un couvent de son ordre, il ne manquait point de s'y retirer, et il prenait ordinairement ses repas dans le réfectoire avec les autres frères, évitant ainsi la singularité qui est la peste des monastères.

Tandis que le Saint produisait de si grands fruits dans Avignon, le pape Clément VI mourut le 6 décembre 1352. Et comme il fut question de transporter son corps en France, en l'abbaye de la Chaise-Dieu, en Velay, dont il avait été religieux et abbé, on en donna la conduite au bienheureux Pierre Thomas, qui prêcha chaque jour une fois à l'endroit où le corps s'arrêtait. Il arriva qu'en l'église cathédrale de Notre-Dame du Puy, en Velay, le Saint se trouva la voix tellement rauque, à cause des fatigues du chemin et des prédications précédentes, que quand il voulut commencer son sermon, il ne put pas dire un seul mot; alors, tournant la vue sur une image de la sainte Vierge, sa protectrice particulière, il recouvra tout d'un coup une voix si claire et si intelligible, qu'il ne prêcha jamais mieux.

Innocent VI, qui succéda à Clément, n'eut pas moins d'estime que son prédécesseur pour le bienheureux Pierre, et il s'en servit toujours dans les affaires importantes. Il l'envoya d'abord vers les Génois, pour négocier leur raccommodement avec la république de Venise. Puis il le fit son nonce apostolique au royaume de Naples, près du roi Louis et de la reine Jeanne [1]. Par une troisième légation, il le députa vers l'empereur Charles IV [2], comme aussi vers le roi de la Rascie [3], qui se faisait appeler empereur de Bulgarie; mais, parce que cette légation était plus importante que les deux autres, le Pape voulut que son nonce fût honoré de la dignité d'évêque de Patti et de Lipari, en Sicile. Le Saint passa plus d'un an en cette ambassade, durant

1. Jeanne Ire, reine de Naples, succéda en 1343 à Robert d'Anjou, son aïeul. Elle épousa d'abord André de Hongrie, son cousin, qui mourut assassiné, puis Louis de Tarente, son amant, auteur de l'assassinat. Attaquée en 1347 par *Louis*, roi de Hongrie, frère et vengeur d'André, elle s'enfuit dans la Provence qui lui appartenait; elle ne put revenir dans ses Etats d'Italie que par le jugement du Pape, auquel les deux partis convinrent de s'en remettre. Après trois mariages, n'ayant pas eu d'enfant, elle adopta Charles de Duras, son cousin. Celui-ci, frustré par une quatrième union, se joignit aux ennemis de la reine pour lui faire la guerre, et, s'étant emparé d'elle, il la fit étouffer (1382); elle avait soixante-sept ans.

2. Fils de Jean de Luxembourg, roi de Bohême en 1346, et empereur l'année suivante, publia la fameuse bulle d'or (1356) qui, jusqu'à nos jours, a été la loi fondamentale de l'empire germanique.

3. La *Rascie*, ancienne Dardanie, comprenait la partie orientale de la Servie ; elle forme aujourd'hui, en Turquie, le livah de Novi-Bazar. On trouve encore des Rasciens dans le sud de la Hongrie.

laquelle il lui arriva divers événements, même miraculeux; car un jour, voyageant par mer sur les côtes d'Esclavonie, la barque où il était fut attaquée par un vaisseau turc; mais une grande nuée s'étant mise entre l'un et l'autre, déroba le navire des chrétiens à la vue de ces ennemis de la foi. Une autre fois, la même barque se trouvant en grand péril à cause d'une furieuse tempête en laquelle chacun se croyait perdu, le Saint fit une prière avec une entière confiance en la sainte Vierge, sa puissante protectrice, et aussitôt le vaisseau fut miraculeusement transporté en un lac voisin et séparé de la mer, jusqu'à ce que l'orage eût cessé. Nous laissons ces merveilles à raconter aux auteurs qui ont écrit plus amplement sa vie, pour le suivre à la cour du Pape, où il se rendit vers la fin de l'année 1355.

L'année suivante, il fut encore honoré d'une nouvelle légation pour Louis, roi de Hongrie, issu du sang de France par la branche des rois de Sicile, afin de négocier quelque accommodement entre lui et les Vénitiens, contre qui il était en guerre; notre saint nonce s'acquitta de cette mission avec un très-heureux succès. Mais voici la plus célèbre ambassade dont le bienheureux Pierre Thomas fut honoré : le Pape ayant appris que Jean Paléologue, empereur de Constantinople, voulait rentrer dans le giron de l'Eglise catholique, toute la cour romaine jeta les yeux sur l'évêque de Patti, pour le charger de cette réunion. Il y travailla avec tant de bonheur, que l'empereur, renonçant au schisme [1] et à toutes les erreurs des Grecs, fit sa profession de foi, et promit obéissance au chef de l'Eglise, le Pontife romain, légitime successeur de saint Pierre.

A son retour, il passa par le royaume de Chypre, où le roi Hugues, de l'illustre maison de Lusignan, lui fit le meilleur accueil qu'il put; le Saint y tomba malade, et la reine Eléonore, fille du prince d'Aragon, apprêtait et servait elle-même les mets dont il avait besoin. Pour le reste du temps qu'il séjourna à Famagouste, où il avait abordé, il logea toujours au couvent de son Ordre, afin d'y observer plus librement toutes les saintes pratiques de la vie religieuse. Il passa ensuite jusqu'à Jérusalem, pour y visiter le saint sépulcre et les autres lieux sacrés, arrosés par le précieux sang de Jésus; partout il célébra la messe, et prêcha publiquement, quoiqu'au péril de sa vie, parce qu'on le chercha souvent pour le faire mourir. Le roi de Chypre, voyant qu'il avait recouvré la santé, attribuait cela à un miracle. On raconte qu'après son retour, faisant une fois ses prières de nuit, on vit descendre comme des globes de feu qui s'arrêtèrent sur sa chambre.

Cette légation au royaume de Chypre heureusement terminée, sur la fin de l'année 1358, Pierre Thomas revint à Avignon, où le Pape, pleinement informé, par les lettres de l'empereur et du roi de Chypre, et par sa propre expérience, des grandes qualités du Saint, fit, de l'avis des cardinaux, expédier une bulle par laquelle, après avoir donné des éloges à sa vertu, il l'établit légat général et spécial du Saint-Siége par toute la Thrace : à savoir, dans le patriarcat de Constantinople, au royaume de Chypre, et dans les archevêchés de Crète, de Smyrne, d'Athènes et d'autres villes de l'Orient, révoquant tous les autres légats particuliers de ces contrées-là. De plus, le Saint-Père le transféra de l'évêché de Patti à ceux de Coron et de Négrepont, celui-ci dépendant de l'archevêché d'Athènes, et l'autre de celui de Patras.

Le serviteur de Dieu, muni de cette commission du Pape, partit pour Constantinople avec une multitude de vaisseaux et de galères, bien garnis de soldats chrétiens, qu'il avait ramassés de plusieurs endroits, pour les

1. Le schisme grec, provoqué par Photius, patriarche de Constantinople, en 862, avait été consommé par le patriarche Cerularius en 1053.

conduire à l'empereur afin de l'assister en la guerre qu'il soutenait contre les Turcs; et, comme légat, il lui tint fidèle compagnie, courut souvent danger de sa personne et de sa vie, s'exposant librement aux hasards pour la gloire de Dieu. Ce fut lui qui fit emporter de force le château de Lepséke, quelque peu éloigné de la mer, parce que de là les Turcs incommodaient notablement les voyageurs chrétiens; et comme, au retour, sa petite troupe se trouva entourée d'un gros d'ennemis, sans apparence de pouvoir échapper à ce péril, lui seul fortifié d'une vertu céleste encouragea tellement les soldats, qu'ils passèrent sur le ventre aux Turcs, tuèrent leur chef et en laissèrent trois cents, morts sur la place. Nous laissons plusieurs autres actions martiales que cet invincible soldat de Jésus-Christ fit par le glaive matériel, pendant quatre ans que dura sa légation, parce que le récit en serait sans doute trop long, et au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites dans cet abrégé. Mais nous ajouterons qu'il n'usa pas moins utilement du glaive spirituel et des censures ecclésiastiques, afin de purger toutes les provinces de l'Orient des erreurs des Grecs et d'autres abus qu'il y trouva. En l'île de Crète, maintenant Candie, il fit citer devant lui, comme inquisiteur général contre l'hérésie, tous les chefs d'une pernicieuse erreur qui s'y était élevée, et les condamna.

Il ne se comporta pas avec moins d'énergie au royaume de Chypre, où, après avoir sacré roi le prince Pierre de Lusignan, en présence de son père et de la reine sa mère, il entreprit de rétablir en cette île la pureté de la foi catholique. En effet, Dieu bénit tellement son zèle, qu'il ramena enfin, par ses exhortations et par ses soins, le primat des Grecs avec tous leurs évêques et tous leurs prêtres, à l'obéissance de l'Eglise romaine; toutes les puissances du monde avaient inutilement travaillé jusque-là pour obtenir ce résultat [1].

De Chypre, notre saint légat fit voile vers l'Achaïe, pour y visiter son évêché de Coron; ce fut là qu'il fit valoir plus que jamais ses dignités de légat et d'évêque, y prêchant et travaillant sans cesse à ramener les Grecs à l'obéissance du Saint-Siége. Il réforma les églises des Latins et leurs pasteurs; il affermit et fortifia les princes dans la foi; il nourrit le peuple de la parole divine, et fit beaucoup d'autres belles actions qui augmentèrent admirablement la dévotion et la crainte de Dieu dans le cœur des fidèles; mais les miracles qu'il fit durant ses voyages le rendirent singulièrement recommandable à tout le monde. Par ses prières, il obtint un fils à un des seigneurs de la province d'Arcadie; il apaisa une furieuse tempête sur la mer, lorsque tous ceux du vaisseau se croyaient perdus; il prit une croix, et l'attachant à une corde, il la jeta dans les flots, après s'être mis à genoux et avoir élevé ses yeux et son cœur au ciel, pour en implorer le secours : à l'instant la tempête se calma; il fit cesser le fléau de la peste dans tout le royaume de Chypre, en ordonnant des pénitences publiques et des processions générales, et où il paraissait le premier, couvert d'un sac et d'un cilice, la cendre sur la tête, la corde au cou et les pieds nus, afin d'apaiser la colère de Dieu. Lui-même, arrivant au port de Paphos, pour le sacre du roi de Chypre, fut délivré d'une grave maladie, contre toutes les espérances

1. Pour rester dans la vérité historique, il faut ajouter que cette union, qui ne fut pour ainsi dire qu'ébauchée entre l'Eglise romaine et l'Eglise grecque, ne dura guère, grâce au fanatisme du clergé grec et à l'indifférence des princes latins pour l'état de l'empire grec. Les Turcs en profitèrent; Mahomet II s'empara de Constantinople en 1453, et ces fiers patriarches, qui croyaient s'abaisser en se soumettant, comme tout le monde, à l'autorité spirituelle de Rome, achètent depuis ce temps leur place, à prix d'argent, des ministres du Sultan, et laissent humblement confirmer par ce dernier cette digne élection!

des hommes, par les mérites de saint Grégoire, comme il le dit expressément au doyen de l'église de Nicosie. Mais je reviens à la suite de son histoire.

Le saint légat, voyant que les affaires du Christianisme étaient en assez bon état dans les provinces de l'Orient, et que le nouveau roi de Chypre, Pierre de Lusignan, qu'il avait sacré, ainsi qu'il a été dit, se résolvait au passage de la Terre sainte pour recouvrer le royaume de Jérusalem, lui persuada de venir d'abord en personne demander secours aux princes de l'Occident, et de s'aboucher avec le Pape qui était pour lors Urbain V. Le roi trouva bon cet avis : il disposa sa maison et partit de Chypre vers la fin de l'année 1362, menant avec lui le bienheureux Pierre Thomas; celui-ci, laissant le roi à Gênes pour quelques affaires, vint l'attendre à Avignon. Il y fut reçu avec tout l'honneur possible par les cardinaux et particulièrement par le Pape, qui, pour relever davantage les mérites du serviteur de Dieu, le nomma de son propre mouvement à l'archevêché de Candie, vacant par le décès d'Urse, autrefois légat du Saint-Siége à Smyrne.

En ce même temps, il survint un grand différend entre Sa Sainteté et le duc de Milan, pour quelques prétentions respectives qu'ils avaient sur la ville de Bologne; ce fut cause que le Pape, qui connaissait l'expérience de notre bienheureux dans la conduite des affaires, jeta les yeux sur lui et le choisit pour terminer cette querelle. En effet, il s'en acquitta avec tant de prudence que, contre toutes les apparences humaines, il porta enfin ce prince à remettre la ville de Bologne sous le pouvoir du Saint-Siége; Dieu, sans doute, accorda cette heureuse réussite à la ferveur de l'oraison et aux pénitences du Saint, qui ne cessait d'importuner sa divine Majesté pour la conclusion de la paix, dans la crainte que cette guerre particulière ne traversât l'entreprise de la Terre sainte. Pour assurer davantage ce traité (pendant lequel il fut délivré miraculeusement de plusieurs dangers et embûches, que des ennemis du repos public lui avaient dressées pour l'assassiner), il fut obligé de demeurer quelque temps dans Bologne; là, ayant donné des preuves de son rare esprit et de sa grande sainteté, il fut choisi par les docteurs de l'Université de cette ville pour être la pierre fondamentale d'une faculté de théologie qu'ils y établirent en ce même temps, avec l'autorisation du Pape; ils en ont conservé la mémoire jusques aujourd'hui, reconnaissant le bienheureux Pierre Thomas pour leur principal instituteur. Lorsqu'il était dans cette même ville, ayant appris que quelques esprits remuants parlaient en mauvaise part de l'ordre du Mont-Carmel et des faveurs qu'il a reçues du ciel, il eut recours à la mère de Dieu, son asile ordinaire, et ne cessa de la prier jusqu'à ce qu'elle lui apparût le jour de la Pentecôte, après Matines; elle lui dit : « Pierre, ayez confiance : car l'ordre des Carmes persévérera jusques à la consommation des siècles, cette grâce et cette faveur lui ayant déjà été obtenues il y a longtemps par Elie, son fondateur ». Après quoi elle disparut, laissant le Saint rempli de consolation.

Ce fut durant ces importantes négociations de saint Pierre Thomas que la croisade fut résolue. Le Pape nomma pour chef et général de cette grande entreprise Jean [1], roi de France, qui s'était rendu à Avignon pour visiter Sa Sainteté, et pour légat universel le cardinal de Talleyrand-Périgord. Pour le roi de Chypre, il fut prié de préparer et de disposer toutes choses, comme étant voisin des infidèles. Mais la mort du roi de France [2], chef de ce pieux parti, étant survenue, au grand regret de toute la chré-

1. Jean II, dit Jean le Bon, le vaincu de la journée de Poitiers, et qui s'en retourna de lui-même à sa prison d'Angleterre pour ne pas manquer à sa parole et en disant : *Si la bonne foi était bannie de la terre, elle devrait trouver un asile dans le cœur des rois* — 2. Le 8 avril 1364.

tienté, et le cardinal de Talleyrand étant aussi passé de cette vie à l'autre, toute l'affaire fut confiée à notre Pierre Thomas, à son retour de Bologne et de Venise, avec le titre de légat universel du Saint-Siége en Terre sainte et dans toutes les autres provinces de l'Orient. Afin de l'honorer encore davantage et de lui donner plus de pouvoir en Orient, le Pape, d'après le conseil des cardinaux, le nomma au patriarcat de Constantinople. Les bulles de l'un et de l'autre lui en furent expédiées sur la fin du mois de juin de l'an 1364; le vicaire de Jésus-Christ, dans ces bulles, le qualifie d'«homme selon le cœur de Dieu, éclatant par la pureté de sa vie, excellent en science, admirable en humilité, très-docte en la loi du Seigneur et dans la foi catholique, prudent, généreux et clément ».

Pierre Thomas prit congé du Saint-Père et reçut sa bénédiction pour aller à Venise afin de hâter le secours qu'il avait obtenu de la république. En attendant que le roi de Chypre s'y rendît au jour assigné, notre zélé légat n'y demeura pas oisif : il s'occupa à gagner plusieurs âmes au service de Dieu, tant par ses discours familiers que par ses prédications animées d'un feu céleste qui embrasait les cœurs. En effet, un grand nombre de gentilshommes s'unirent à lui, et, pour lui donner une marque plus assurée de leur fidélité, reçurent de sa main la croix de Jésus-Christ, protestant qu'ils étaient prêts à donner leur sang et leur vie pour la gloire de son nom. Mais le roi de Chypre ne s'étant point rendu au jour nommé et n'ayant amené, depuis, avec lui qu'un fort médiocre secours de la part des princes chrétiens, faillit faire rompre toute l'entreprise des Vénitiens qui retirèrent leur parole, et la noblesse croisée commença à s'ennuyer d'un si long délai. Néanmoins, ni cette disgrâce, ni un nouveau différend survenu de la part des Gênois qui, se tenant offensés de quelques injures reçues des officiers du royaume de Chypre, étaient sur le point de dénoncer la guerre à leur roi, n'abattaient le courage de notre saint légat, chef de la croisade; il apaisa les Génois par sa prudence, et fit résoudre le roi de Chypre à se confier en la puissance de Dieu et à poursuivre son dessein.

L'île de Rhodes fut désignée pour le rendez-vous général de l'armée. Lorsqu'à peu près douze mille combattants furent arrivés, tout le soin de notre Saint fut d'établir un bon ordre parmi les troupes, particulièrement en ce qui regardait la conscience des croisés. Il les disposa tous, depuis le premier jusqu'au dernier, à recevoir le corps de Jésus-Christ, qu'il administra de sa propre main, au roi, à tous les seigneurs et à la plus grande partie des soldats; ils en reçurent des forces très-sensibles et un courage intrépide pour attaquer les ennemis; deux chefs turcs qui connurent ces dispositions eurent peur ; ils envoyèrent leurs ambassadeurs au roi de Chypre, pour se mettre sous sa protection et se faire ses tributaires ; de plus, ils lui donnèrent un notable secours de gens de guerre et de vivres.

Enfin, vers les derniers jours du mois de septembre, l'an 1365, l'armée partit de Rhodes, et la navigation fut si heureuse qu'en moins de quatre jours tous les vaisseaux, qu'une furieuse tempête avait écartés çà et là en mer, se trouvèrent malgré un vent fâcheux et contraire assemblés à la vue l'un de l'autre, au grand étonnement des pilotes, vis-à-vis d'Alexandrie que l'on voulait attaquer la première. Les ennemis n'eurent pas plus tôt aperçu cette flotte que, sortant bien armés, ils se mirent en défense entre la ville et le port, pour empêcher la descente des chrétiens qui ne furent pas peu effrayés d'abord de se voir tant d'infidèles en tête. Mais le saint légat, ayant recours à ses armes ordinaires, c'est-à-dire aux larmes, à l'oraison et aux puissantes exhortations qu'il faisait aux soldats, monta sur le lieu le plus élevé de son

vaisseau, sans vouloir se servir de bouclier pour se couvrir, et de là, tenant une croix à la main, il encouragea si bien les chrétiens que, malgré une grêle continuelle de flèches que l'on tirait sur eux de toutes parts, ils abordèrent et purent enfin débarquer ; après un combat opiniâtre d'une heure entière, les infidèles tournèrent le dos et s'enfuirent dans la ville. Mais ils furent bientôt forcés et contraints de l'abandonner ; de sorte que le roi, le saint légat et toute l'armée y entrèrent triomphants, le quatre octobre de la même année 1365, rendant mille louanges et mille actions de grâces à Dieu, de leur avoir donné une si belle victoire sans qu'ils y eussent presque souffert aucune perte.

Cependant, si l'on peut nommer perte la mort d'un homme de bien dont la vie devrait durer des siècles, cette même victoire fut très-funeste aux chrétiens, parce que le B. Pierre Thomas, qui, dans le plus fort de l'attaque de cette ville d'Alexandrie, se tenait au milieu de l'armée, la croix à la main, fut percé de tant de coups de flèches et de dards, que si ses blessures ne lui ravirent pas la vie sur l'heure, elles furent néanmoins si graves qu'il en mourut trois mois après, ainsi que nous le verrons. Ne poursuivant pas avec assez d'énergie les suites de la victoire que Dieu mettait entre leurs mains, les chrétiens n'eurent pas même le courage de retenir et de conserver la ville qu'ils avaient prise avec tant de bonheur. Quoi que pussent faire le saint légat et le roi de Chypre pour relever la lâcheté des soldats, leur promettant de très-grandes récompenses, il fut tout à fait impossible de les dissuader de s'en retourner ; ce qui ne pouvait être qu'extrêmement honteux et funeste à la chrétienté. Dieu, qui désire ardemment la gloire de son nom, ne laissa pas impunis les auteurs d'une telle lâcheté ; car, à leur malheureux retour, ils furent si fortement agités sur mer, qu'ils firent trois ou quatre fois le voyage d'Alexandrie en Chypre, et de Chypre à Alexandrie, jusqu'à ce que, touchés de repentir, mais trop tard, ils confessèrent enfin que ces désastres leur arrivaient pour n'avoir pas suivi le conseil du saint homme et le commandement de leur roi.

Voilà donc notre saint légat de retour en Chypre, chargé de travaux et d'années, accablé de veilles, de jeûnes et de pénitences, et souffrant de ses blessures, mais souffrant plus encore de la tristesse que lui causaient la perte d'Alexandrie et la lâcheté des chrétiens. Il suivit le roi jusqu'en la ville de Nicosie d'où il prit congé de Sa Majesté pour Famagouste, dans le dessein de faire encore un voyage à Avignon, et d'y rendre compte à Sa Sainteté de leur expédition. Mais Dieu, qui tient en ses mains les moments de notre vie, lui préparait un voyage plus long et plus heureux, celui du ciel où il devait reconnaître et récompenser les travaux que son serviteur avait soufferts sur la terre. Il se rendit donc à Famagouste pour la fête de la Nativité de Notre-Seigneur, et se logea, selon sa coutume, au couvent des Carmes d'où il alla en l'église cathédrale, y assista à tout l'office et y chanta les trois grand'messes : l'une à minuit, l'autre le matin et la troisième durant le jour. Les fêtes suivantes, il célébra aussi pontificalement dans diverses églises. Le jour de Saint-Jean, il l'alla dire hors de la ville, à *Notre-Dame de Cena*, où il se rendit pieds nus, malgré la boue, et se tint toujours de même sur le pavé durant le service. Comme ses domestiques lui représentèrent qu'il excédait en cela et faisait tort à sa santé, il leur repartit : « Hé quoi ! nos anciens Pères du désert n'allaient-ils pas toujours les pieds nus ? pourquoi ne les imiterions-nous pas ? »

Vers la fin des fêtes, il fut saisi d'une fièvre qui lui fit connaître les approches de cette heure bienheureuse après laquelle il avait si longtemps soupiré, et dont il prédit positivement le jour au grand chambellan de

Chypre, Pierre Marcelli. Le chancelier du même royaume, nommé Philippe Mazzeri, qui était son ami très-intime, l'étant venu visiter en cette maladie, le Saint lui fit une déclaration de toute sa vie, jusqu'au moindre de ses défauts, qu'il voulait faire passer pour de grandes offenses. Le dimanche au matin, il fit sa confession générale au père Arnould de Solins, religieux carme, son confesseur ; ensuite il ouït la messe avec une très-fervente dévotion, et voulut que tous ses domestiques y communiassent en sa présence ; après quoi il les exhorta à persévérer en la crainte de Dieu, le meilleur de tous les maîtres, le plus puissant pour les récompenser ; puis il leur distribua de sa propre main mille florins, prévenant, par cette action, ce qu'il eût voulu que l'on fît après son décès.

Il se couvrit d'un sac tout déchiré, se mit une grosse corde au cou et se fit coucher sur la terre nue, et en cet état, on lui apporta, selon son désir, le saint corps du Fils de Dieu, qu'il reçut les mains jointes et les yeux baignés de larmes, ayant auparavant demandé pardon à tous les assistants et fait une généreuse profession de foi ; on le remit ensuite sur le lit, toujours avec ce sac et cette corde qu'il ne voulut jamais quitter. Alors l'ennemi du genre humain le voulut effrayer par des spectres et des fantômes ; mais la très-sainte Vierge, sa puissante protectrice, lui apparaissant en cette extrémité, les fit bientôt évanouir par sa présence ; le saint malade en fut tellement consolé qu'il ne put dissimuler sa joie à deux saints prêtres qui l'étaient venus visiter. Comme sa maladie augmentait toujours, il demanda le sacrement de l'Extrême-Onction ; et, pour s'y disposer, il se fit mettre encore une fois à terre avec la croix et le bénitier à son côté, et plusieurs cierges allumés autour de lui ; puis il commanda que sa chambre fût ouverte à quiconque voudrait y entrer. En cet état, il reçut avec toute la dévotion possible, ce dernier Sacrement qui lui fut administré par l'évêque ; on le supplia de souffrir qu'on le reportât sur son lit, mais il le refusa, disant « que le chrétien ne devait point mourir ailleurs que sur la cendre et sur le cilice ». Il donna sa bénédiction aux assistants et pria l'évêque de s'en retourner avec son clergé ; puis il se fit lire la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce divin Sauveur le consolait souvent par sa présence pendant les plus grandes douleurs de sa maladie ; il lui fit connaître le jour et l'heure de sa mort et lui donna des assurances qu'il était du nombre des élus ; de là vient qu'il assura devant tous les assistants, avant de rendre l'âme, qu'il mourait content et en repos d'esprit. On lui présenta quelque nourriture pour lui donner un peu de force ; mais il se retourna vers la croix, et la prenant entre ses mains, il proféra ces paroles avec une confiance merveilleuse : « C'est là le seul aliment que je désire, et non point d'autre ; c'est le fruit de vie qui me gouverne et me soutient et en qui j'ai mis toutes mes espérances ». Enfin, après avoir ainsi mis bon ordre à sa conscience et à ses affaires, pourvu à l'intérêt de ses domestiques et ordonné qu'on l'enterrât à l'entrée du chœur, afin d'être plus souvent foulé aux pieds, il rendit paisiblement son âme à Dieu le jour de l'Epiphanie, à deux heures de nuit, l'an de Notre-Seigneur 1366. Son corps exhala, après son décès, comme un excellent parfum, et son visage devint vermeil et beau comme celui d'un ange. Des rayons de lumière furent aperçus sur son corps, qui en fut tellement échauffé, qu'il en coula une certaine sueur de toutes les parties ; il fallut les essuyer avec du coton qui a servi depuis à plusieurs guérisons miraculeuses. On conserva ce dépôt sacré six jours entiers, exposé dans le chœur du couvent des Carmes, à Famagouste, où il était décédé, sans que l'on y aperçût en tout ce temps-là la moindre trace de corruption. Tous les honneurs que l'on rend ordinairement

ses larmes ne furent essuyées par le peuple, même par les schismatiques qui, pendant sa vie, le tenaient pour un antechrist et pour leur ennemi mortel. Le titre de saint lui est demeuré parmi les catholiques comme aussi celui de martyr, parce qu'il est mort à la suite des blessures qu'il avait reçues dans le combat, à une guerre sainte contre les infidèles. Cela n'est pas un petit sujet de joie et de consolation pour nos généreux soldats chrétiens qui, lorsqu'on les mène contre l'ennemi de ce glorieux nom, donnent librement leur vie pour s'opposer à ses conquêtes ; car ils en peuvent attendre le très-illustre et très-glorieux titre de martyrs de *Jésus-Christ*, ainsi que le roi saint Louis appelait ses soldats décédés en une semblable guerre. En effet, pour ce qui est de notre B. Pierre Thomas en particulier, le Saint-Siége ne lui a jamais refusé les qualités de saint et de martyr, puisqu'il a permis à tout l'Ordre des Carmes d'en célébrer des messes et d'en faire l'office, comme d'un saint Martyr, le 29 février, parce que le jour de son décès est occupé par la fête de l'Épiphanie : tel est le sens d'un décret de la sacrée Congrégation des Rites, donné à Rome, le 23 juin de l'an 1609.

On représente le B. Pierre Thomas avec un rameau d'olivier à la main : c'est le symbole des nombreuses missions de pacification qu'en sa qualité de légat il accomplit, soit en Orient, soit en Occident.

La vie de ce grand homme a premièrement été écrite par Philippe Mézières, chancelier du royaume de Chypre [illegible] ce qu'il avait vu de ses propres yeux et ce qu'il avait entendu de la bouche même du [illegible] peu après qu'il passa de ce monde [illegible] de l'Ordre des Carmes, comme aussi ceux de France, le reconnaissent sous cette qualité de saint et de martyr.

SAINT MÉLAINE, ÉVÊQUE DE RENNES

[illegible]. — Papes : saint Léon le Grand ; [illegible]. — Rois de France : Mérovée ; Childebert Ier.

[illegible]

Saint Mélaine, nommé par les Bretons saint Melani, naquit dans le diocèse de Vannes, l'an 445 ou [illegible], à Platz, sur le bord de la rivière de Vilaine, à peu près dans le lieu que l'on appelle aujourd'hui Brain. Illustre par son origine, il le fut encore davantage par ses vertus. Élevé dès sa plus tendre enfance par de grands prélats, il fit de merveilleux progrès dans les lettres sacrées ; sa foi était déjà si vive qu'il opérait des miracles. De cette auguste école il passa dans un monastère où il se perfectionna, en peu de temps, dans les exercices de la vie la plus austère. Beau dans son corps, plus beau dans son âme, il avait tout ce qu'il fallait pour plaire au ciel et à la terre. Dieu découvrit son mérite à saint Amand, évêque de Rennes, et lui fit connaître, au lit de la mort, qu'il serait son successeur. Le clergé et le peuple de Rennes, ayant appris de la bouche de leur saint évêque quelle était la volonté divine, ne lui eurent pas plus tôt rendu les derniers devoirs qu'ils allèrent enlever Mélaine, malgré sa résistance, du cloître qu'il ne pensait plus quitter qu'avec la terre ; et malgré ses raisons, ses prières, ses larmes, il fut élu et sacré évêque. Chargé de ce lourd fardeau de l'épiscopat, il crut qu'il ne pourrait le porter sans des secours extraordinaires du ciel : pour les

mériter il redoubla ses veilles, ses jeûnes, ses macérations et ses prières. Il s'appliqua avec une attention nouvelle à l'étude de l'Écriture, à la présence de Dieu, qu'il consultait avant de rien entreprendre ; il visitait fréquemment les églises de son diocèse, prêchant plus par ses exemples encore que par ses paroles, et choisissant, médecin charitable des âmes, les remèdes convenables pour chaque malade. Pendant qu'il se privait du nécessaire, il avait soin que pas un pauvre ne restât dans l'indigence, afin que les prières de ceux qu'il assistait lui obtinssent miséricorde. Car il avait sans cesse présent devant les yeux le jour du jugement, et cette pensée lui faisait verser d'abondantes larmes. Élevé ainsi presque au-dessus de la condition humaine, il reçut de Dieu le don des miracles : nous ne dirons pas les aveugles auxquels il a rendu la vue, les boiteux qu'il a redressés, les muets qu'il a fait parler, les personnes languissantes dont il a rétabli les forces, les malades de toutes sortes qu'il a remis en santé, les possédés qu'il a délivrés, ni les morts qu'il a ressuscités ; nous rapporterons seulement une des merveilles extraordinaires de ce dernier genre. Un jour que le Saint se trouvait dans le pays de Vannes, un vieillard vénérable, ou par son rang ou par son âge, se présentant devant lui, le pria de ressusciter son fils qui venait de mourir. Le saint évêque, se tournant vers la foule qui l'entourait et vers ceux qui portaient le cadavre, leur dit : « Vannetais, à quoi vous servira de voir des prodiges opérés au nom de Jésus-Christ, vous qui depuis si longtemps refusez d'embrasser sa foi ? » Il leur parlait ainsi parce que cette partie de la Bretagne était encore presque toute païenne. « Soyez sûr, homme de Dieu », lui répondirent les assistants, « que si vous ressuscitez ce mort, nous croirons tous « au Dieu que vous prêchez ». Aussitôt Melaine se met en prières et pose une croix sur la poitrine du défunt, qui revient soudain à la vie. Après ce prodige, il ne resta plus personne dans le pays qui ne reçût le baptême et ne professât la foi catholique. L'humble thaumaturge cachait autant qu'il pouvait ses œuvres miraculeuses : il imposait rarement les mains aux malades, sans employer en même temps sur eux ou l'eau bénite ou l'huile sainte, afin qu'on attribuât les guérisons à ces objets sacrés.

Tant de vertus ne permirent pas que saint Melaine demeurât inconnu à Clovis, roi des Francs. Ce prince en fit l'un de ses principaux conseillers ; et ce fut par la docilité qu'il eut pour les avis du saint évêque qu'il bâtit plusieurs églises nouvelles, releva celles qui se trouvaient abattues par le malheur des temps, et fonda quelques monastères avec la décence qui convenait à ces établissements. Ce fut aussi par les conseils de Melaine que Clovis répandit ses libéralités sur les indigents, honora les serviteurs de Dieu, de quelque état qu'ils fussent, gouverna ses peuples avec justice, et employa utilement son autorité à la propagation de la foi et à l'augmentation du culte divin. Enfin, notre Saint fut un de ceux qui contribuèrent le plus à faire assembler le premier concile d'Orléans (511) et il s'y distingua d'une manière particulière entre tous les autres, soit en réfutant les objections des hérétiques, soit en établissant solidement les dogmes sacrés de l'Évangile.

Plusieurs années après ce concile, saint Melaine et quelques autres se trouvèrent à Angers, le premier jour du Carême : tous ces prélats lui déférèrent l'honneur de célébrer le sacrifice dans l'église de la Mère de Dieu, qu'on a depuis appelée le Ronceray (célèbre monastère de femmes), et Melaine, après le sacrifice, distribua aux quatre évêques des eulogies sacrées (espèce de pain bénit) en signe de charité et de communion, et leur donna la bénédiction. Trois d'entre eux, saint Aubin d'Angers, saint Victorius II du Mans et saint Laud de Coutances, consommèrent leur eulogie ; le quatrième,

saint Mars [1], préférant le jeûne à la charité, laissa tomber son eulogie dans son sein, au lieu de la manger. Mais lorsque les saints prélats, après s'être donné le baiser de paix, furent retournés dans leurs diocèses, saint Mars eut de grands remords, s'accusant d'avoir manqué de respect pour une chose sacrée, et mis après le jeûne la charité, que saint Paul place la première des vertus ; on dit que Dieu, pour l'éclairer, avait changé l'eulogie en serpent. Il alla donc trouver saint Melaine, puis saint Aubin, ensuite saint Victorius II, pour se prosterner devant eux et obtenir son pardon ; il revint enfin trouver saint Melaine, qui lui donna l'absolution, et le délivra ainsi de ses peines. Le saint évêque était alors à Platz, dans le monastère qu'il avait bâti sur son propre héritage.

Un de ses voisins, Eusèbe, roi de Vannes, fut obligé d'avoir recours à lui pour une faute suivie d'un grand malheur. Ce prince avait fait un cruel ravage avec ses troupes dans le canton de Comblessac ; suivant les emportements d'une fureur aveugle, il avait fait arracher les yeux et couper les mains à un grand nombre d'habitants ; mais la nuit suivante il se sentit tourmenté de douleurs insurmontables, et les médecins qu'il fit venir ne purent lui donner aucun soulagement. Au bout de trois jours, sa fille, nommée Aspasie, tomba dans des convulsions si violentes, qu'on les attribua à une possession du démon. On pria saint Melaine de venir voir les malades à Primeville. Il s'y rendit de Platz avec quelques-uns de ses religieux ; Eusèbe confessa son crime avec larmes, reconnut qu'il souffrait justement, et supplia le saint évêque d'employer son crédit auprès de Dieu pour sa guérison et celle de sa fille Aspasie. Melaine, après lui avoir imposé une pénitence proportionnée à sa faute et à son repentir, lui dit pour le consoler : « Cette infirmité, mon frère, ne vous a pas été envoyée de Dieu pour vous faire mourir, mais pour vous mettre dans la voie du salut et vous porter à rendre à votre Créateur l'honneur qui lui est dû ». Cela dit, il le frotta trois fois d'huile sacrée, en invoquant le nom du Seigneur, et le malade, se trouvant aussitôt mieux, se leva et rendit grâces à Dieu. Après cela, Melaine s'approcha du lieu où était Aspasie et lui rendit la santé du corps et de l'esprit par la vertu efficace de ses prières. Comme il ne pouvait souffrir les louanges, il demanda aussitôt la permission de se retirer ; Eusèbe ne la lui accorda qu'à regret : en même temps, à la prière d'Aspasie, et pour marquer sa reconnaissance envers Dieu, il fit présent à saint Melaine de toute la terre de Comblessac, pour aider à l'entretien des saints disciples qu'il élevait dans son monastère de Platz.

Melaine se rendit à Rennes, où il continua de joindre les vertus d'un solitaire parfait à celles d'un pasteur vigilant et zélé. Il retournait souvent à son établissement de Platz pour y goûter à loisir le repos solide qu'on ne trouve qu'en Dieu. Ce fut là que Dieu lui fit connaître le jour de sa mort; il l'annonça lui-même à ses disciples, pour les préparer à la douleur de cette cruelle séparation. Ce moment heureux pour lui, triste pour eux, approchant, il leur donna avec sa bénédiction, l'absolution générale, selon l'usage des évêques ; il tâcha de les consoler, et leur fit un discours pathétique sur leurs devoirs et sur la manière dont ils devaient se conduire, tant pour leur propre sanctification que pour l'édification des fidèles. Il prit ensuite le corps et le sang de Jésus-Christ, et muni de ces saints viatiques, il quitta la terre le jour qu'il avait marqué, c'est-à-dire le 6 novembre de l'an 530.

On dit que les quatre évêques dont il a été parlé ci-dessus, saint Aubin, saint Victorius II, saint Laud et saint Mars se trouvèrent à ses obsèques avec une

1. Probablement évêque de Nantes. Cf. *Propre de Rennes*, 1863.

grande multitude de fidèles. On fit d'abord pour son âme les recommandations ordonnées par l'Eglise. On passa la nuit suivante à veiller, à prier, et le jour d'après on célébra la messe dès le grand matin.

Ensuite de quoi, l'on mit le corps dans un bateau qui, heureusement, se trouva là auprès, et remontant la Vilaine, les évêques et les religieux conduisirent, au chant des litanies, la dépouille mortelle du saint prélat jusqu'à Rennes, à douze lieues au-delà de Platz. Le peuple suivait en chantant des cantiques d'actions de grâces, pour rendre gloire à Dieu du bonheur éternel dont ils étaient persuadés que jouissait déjà leur saint évêque. A l'approche du saint corps, toute la ville de Rennes, peuple et clergé, sortit au devant, avec les croix, les cierges et les bannières, en chantant et louant Dieu de ce qu'il leur avait fait la grâce de les honorer de ce précieux dépôt. Le bruit de ces chants pénétra jusqu'au fond d'une tour qui était au midi de la ville, auprès des murs, et qui servait de prison. Douze voleurs que l'on y tenait enchaînés, instruits de la joie universelle, commencèrent à joindre leurs voix lamentables à ces chants mélodieux, invoquant la miséricorde de notre Sauveur et le secours de son saint pontife. Aussitôt la tour, qui était construite en pierres, s'ouvrit depuis le haut jusqu'en bas, et les prisonniers furent déliés et mis en liberté. Une femme de condition, d'auprès de Rennes, qui avait ses terres sur le bord de la Vilaine, obtint une grâce non moins signalée en ce jour de bénédiction. Elle était depuis longtemps aveugle et n'osait espérer sa guérison. A l'approche du corps de saint Melaine, elle sentit naître la confiance ; s'étant fait conduire auprès de cette relique sacrée, elle se prosterna par terre pour adresser sa prière à Dieu ; puis, baisant les pieds de son saint pasteur, elle recouvra la douce lumière que ses yeux avaient perdue depuis tant d'années. Pour en laisser une marque de reconnaissance que les siècles futurs ne pussent effacer, elle fit don au défunt de la terre qu'elle possédait en héritage au-delà de la Vilaine. Les quatre saints prélats, dont nous avons parlé, portèrent de leurs propres mains le corps de saint Melaine au lieu que la Providence lui avait destiné, où il a plu à Dieu d'honorer sa mémoire de plusieurs miracles.

Grégoire de Tours, qui vivait à la fin du siècle suivant, raconte que les chrétiens élevèrent une église d'une hauteur surprenante sur le tombeau de saint Melaine, évêque de Rennes, qui, l'esprit toujours attaché aux choses célestes, avait été un objet d'admiration dans son temps par la multitude de ses miracles ; dans la suite, le feu ayant pris par accident à cette église, et l'ayant entièrement consumée, la toile (matière des plus combustibles), qui couvrait le sépulcre du saint confesseur, n'en fut point endommagée non plus que le corps du saint évêque. Venance Fortunat raconte un trait non moins merveilleux de saint Melaine : il dit dans la vie de saint Paterne, évêque d'Avranches, que *Melaine,* Léontien, évêque de Coutances (probablement saint Laud), et Vigor, évêque de Bayeux, trois saints prélats qu'il avait plu à Dieu d'appeler à lui, apparurent une nuit à saint Paterne, et dans cette vision l'ordonnèrent évêque. Il est à croire que saint Paterne se montra très-reconnaissant envers saint Melaine, et comme on sait qu'il établit beaucoup de monastères en diverses contrées, et entre autres dans le pays de Rennes, l'abbaye élevée sur l'endroit où reposait le corps de saint Melaine et qui porte son nom, est sans doute redevable de sa fondation à saint Paterne.

La portion la plus considérable des reliques de notre Saint fut conservée dans l'église de Saint-Melaine et portée à Bourges en 853, pendant les ravages des Normands. On ne sait pas par quel hasard, Rorans, aïeule de

Gervais, archevêque de Reims, avait eu une partie de ces mêmes reliques, qu'elle conservait avec une extrême vénération à Argentré, terre qui faisait partie de son douaire ; mais il est sûr que Gervais, son petit-fils, en fit présent à Even, abbé et restaurateur de Saint-Melaine, et depuis archevêque de Dol ; dans la lettre qui accompagne ce présent, il raconte beaucoup de miracles dus aux saintes reliques, dont il a été témoin ou qu'il tient des témoins oculaires. Le corps d'un saint Melaine (on ignore s'il s'agit du nôtre) fut levé en 1231, au château de Preuilly, par l'archevêque de Tours. Hervé, deuxième du nom, abbé de Saint-Melaine de Rennes, qui vivait en 1258, eut soin d'apporter dans son abbaye une partie de ces bienheureuses cendres qu'il obtint des moines de Preuilly. Enfin, l'an 1679, Jean-Baptiste d'Estrades, ancien évêque de Condom et abbé de Saint-Melaine, reconnut les reliques du saint patron de son abbaye et les plaça dans une châsse neuve de bois doré.

Il ne reste plus aujourd'hui (1872) dans l'église de l'ancienne abbaye, qu'un morceau du tibia du saint, et des parcelles à la cathédrale de Rennes.

Le diocèse de Rennes célèbre la fête de saint Melaine le 6 novembre[1].

Jean-Baptiste de Beaumanoir, évêque de Rennes, l'avait retranchée ainsi que beaucoup d'autres en 1710. Certains Martyrologes, entre autres le romain, marquent le décès de saint Melaine au 6 janvier.

On a représenté saint Melaine avec un démon sous les pieds, symbole qui lui est commun, avec tous les saints missionnaires qui ont chassé les démons des cœurs des peuples ; délivrant un possédé en lui administrant un soufflet : ce miracle fut opéré avant sa mort ; mais ce qui le caractérise surtout, c'est une barque démâtée remontant la Vilaine et emportant son cercueil sans le secours des voiles et contre le courant des eaux.

Cette vie est tirée de *Dom Lobineau* (nouvelle édition publiée par M. l'abbé Tresvaux) qui a écrit sur un auteur contemporain que Dom Rivet estime tout à fait digne de foi et d'ailleurs très-lettré pour l'époque.

LA V. GERTRUDE VAN OOSTEN, VIERGE

BÉGUINE A DELFT

1358. — Pape : Innocent VI. — Roi de France : Jean II, *le Bon*.

> Pour servir Dieu, il suffit d'avoir de la bonne volonté et cinq doigts qui sachent tenir un fuseau.
> *Acta Sanctorum*, Vie de la vénérable Gertrude.

La vénérable Gertrude naquit à Voorburch, ville de Hollande, située à égale distance de Delft et de la Haye ; ses parents étaient de simples paysans. Au sortir de l'enfance, elle entra en service à Delft, pour subvenir à sa subsistance. Là elle fit la connaissance de deux autres jeunes domestiques, pieuses comme elle. Quand elles avaient des loisirs, les trois amies les employaient à chanter sur les ponts de la ville un pieux cantique commençant par ces mots : *Le Jour se lève à l'Orient*, en hollandais — Het daghet in den Oosten. — C'est du premier substantif de son hymne à Dieu que la

1. Propre de 1863.

sainte musicienne a été appelée *Gheertrude van Oosten*, Gertrude d'Orient.

Elle avait été fiancée à un jeune homme qui bientôt après la délaissa pour une rivale plus heureuse. Notre Sainte rendit le bien pour le mal : ayant en effet appris que celle qui lui avait ravi le cœur de son fiancé était conduite aux portes de la mort par les douleurs de l'enfantement, elle obtint du ciel et sa délivrance et sa guérison.

Que de grâces sont attachées au pardon des offenses ! Qui sait si Gertrude d'Orient ne dut pas à cet héroïque oubli d'une espèce de délaissement, particulièrement cruel, d'avoir échangé son titre d'épouse d'un homme périssable contre celui d'épouse de Jésus-Christ ?

Quoi qu'il en soit, elle entra chez les Béguines et commença un genre de vie plus parfait encore que celui qu'elle avait mené jusque-là. Pauvre, elle se réduisit à mendier son pain par humilité plutôt que par nécessité. Ses besoins, du reste, se réduisaient à peu de chose, car de bonne heure elle fut favorisée d'extases célestes, et plus d'une fois elle resta six semaines de suite dans sa chambrette ravie au ciel, étrangère à la terre. Quand elle sortait, la bonne odeur de ses vertus la suivait. Elle se plaisait à visiter les servantes dont elle avait partagé la condition et à leur faire entendre des paroles de consolation autant que d'édification. Quand celles qu'elle engageait à mener une vie pure et fervente, lui disaient : « Comment faire pour vivre ? » elle leur répondait : « Pour servir Dieu, il suffit d'avoir de la bonne volonté et doigts qui sachent tenir un fuseau ».

Elle avait ainsi vécu sept ans dans les veilles et le jeûne. Le démon ne put voir sans jalousie une vertu si persévérante ; n'ayant pu troubler son esprit par des pensées et des images impures, il l'attaqua d'une manière sensible : il alla jusqu'à la dépouiller de son manteau, à la secouer violemment par les bras, à l'enlever dans les airs et à la laisser retomber. Mais le bras du Seigneur la soutenait dans ces chutes. Gertrude aimait passionnément les petits enfants ; une fois donc, le diable prit la figure d'un de ces anges de la terre et se présenta à elle tout éploré ; mais la servante de Dieu reconnut le piége et repoussa le tentateur.

Elle s'exerçait tous les jours à méditer la Passion de Jésus-Christ et les principaux mystères de notre foi, selon l'ordre des temps où l'Eglise les célèbre. Elle se plaisait surtout à contempler Jésus dans les mystères de son enfance.

Cette dévotion à la Sainte-Enfance que devait renouveler, trois siècles plus tard, la communauté des Carmélites de Beaune, qui devait recevoir tout son épanouissement au XIXe siècle, valut à la petite servante de Jésus-Christ, Gertrude van Oosten, les plus signalées faveurs du divin enfant [1].

Et les prodiges succédaient aux prodiges dans cette humble existence qui ravissait d'admiration les chœurs des Anges. Le soir du jeudi saint de l'année 1340, elle était abîmée, avec Jésus à Gethsemani, dans la contemplation des souffrances de son Sauveur, lorsque tout à coup elle sentit cinq piqûres aux deux mains, aux deux pieds et au côté, puis un ruisseau d'un sang vermeil coula par ces cinq blessures : c'étaient les stigmates de sa Passion dont Jésus-Christ venait de marquer sa servante. Le lendemain et les jours suivants, le sang coula sept fois dans la même journée : le flux coïnci-

1. Nam quadam vice, cum talibus meditationibus operam daret... delectando in Domino Jesu Christo parvulo nato, cœperunt ipsius Gheertrudis virginis ubera tumescere, lacteque manare ; sicque per singulos dies a festo dominicæ Nativitatis usque ad festum Purificationis non cessavit exitus virginei lactis... Prædictum miraculum tanto mirabilius quanto rarius : sed credent faciliter qui legerint et crediderint S. Lambertum nutritum virgineo lacte cujusdam virginis cæcæ, sed per idem lac virgineum... illuminatæ. Nam secundum Hieronymum, omnes *veræ* virgines sunt D. N. J. C. matres.... (*Acta Sanctorum.*)

dait avec les sept heures canoniales. Cette merveille attira un grand nombre de pèlerins et un plus grand nombre encore de curieux dans la cellule de la pauvre Béguine. Craignant donc qu'un sentiment de vaine complaisance ne se glissât dans son âme, elle pria son Seigneur et son Dieu de faire cesser ces visites, en lui retirant ces blessures sacrées. Notre-Seigneur l'exauça et il ne resta à Gertrude que l'empreinte des stigmates. Elle vécut encore dix-huit ans, à partir de ce moment; mais son corps resta si faible qu'il lui fallait faire trois pauses pour se rendre de sa cellule à l'église.

C'est dans la dernière période de sa vie qu'elle eut la prescience de l'avenir et la vue distincte des événements qui se passaient loin d'elle, par exemple, de la bataille livrée en 1351, sur les bords de la Meuse, entre l'impératrice-duchesse et son fils Guillaume. Elle lisait dans les consciences et plus d'une fois elle se servit de ce don de claire vue pour ramener des pécheurs ou rassurer sur leur état des âmes nouvellement converties. Son confesseur — un saint homme — avait l'intention d'acheter une maison dans Delft : « Ne vous pressez pas, lui dit Gertrude, car il n'ira pas longtemps avant qu'il n'y ait ici beaucoup de maisons à vendre et à bon marché ». En effet, une année après la mort de la Sainte, qui était née pour le ciel le 6 janvier 1358, Albert de Bavière vint mettre le siége devant cette ville et faire baisser le prix des immeubles. Cette prophétie se réalisa en 1359. Au moment d'expirer elle s'écria : Mes sœurs, *je vais à la maison*. Comme on lui faisait observer qu'elle y était, elle répondit : « Ce n'est pas de celle-ci que je parle, mais de la maison dont les pavés sont d'or ». Elle fut enterrée dans le cimetière de la paroisse, au pied de la tour de l'ancienne église de Delft, du côté du midi.

Nous avons extrait cette Vie des *Acta Sanctorum*.

SAINT NILAMMON, RECLUS EN ÉGYPTE (v[e] siècle).

Il y avait à deux lieues et demie de Péluse une ville appelée Géris, non loin de laquelle Nilammon s'était bâti une petite cellule, dont il avait muré ensuite la porte, et où il vivait dans une grande retraite. Son principal dessein en s'enfermant ainsi, dit Sozomène, avait été d'éviter qu'on l'élevât aux saints ordres, comme il arrivait quelquefois à d'autres solitaires. Mais malgré le silence qu'il gardait, sa clôture si étroite parlait assez en sa faveur et le faisait plus respecter qu'il n'aurait voulu des habitants de la ville. Leur estime parut surtout à la mort de leur évêque, car ils jetèrent aussitôt les yeux sur notre solitaire pour en faire son successeur. Ils vinrent donc à sa cellule dans cette intention, mais ils ne purent obtenir de lui qu'il y consentît. Tandis qu'ils étaient occupés à vaincre sa résistance, Théophile d'Alexandrie revint de Constantinople, et le mauvais temps l'obligea de relâcher à Géris. Il apprit des habitants le mérite de Nilammon, et le choix qu'ils avaient fait de lui pour remplir le siége vacant ; il se joignit à eux pour le déterminer à accepter cette charge.

Nilammon opposa également à ses instances les raisons que son humilité lui inspirait. Enfin, voyant que le patriarche ne cessait de le presser, il lui dit : « Je vous supplie, mon Père, de me donner du temps jusqu'à demain, afin que j'arrange mes affaires, et vous ferez alors de moi ce que vous voudrez ». Théophile ne manqua pas de se rendre le lendemain à sa cellule, suivi de tout le peuple, et voulut faire ouvrir sa porte, qui était murée ; mais Nilammon lui dit : « Si vous le voulez bien, mon Père, nous ferons la prière auparavant ».— « Cela est juste, lui répondit Théophile, je le veux bien ». Nilammon se mit donc en oraison, et rendit en priant son esprit à Dieu. Cependant Théophile, qui attendait dehors qu'il eût achevé de prier, voyant que le temps s'écoulait, l'appela plusieurs fois ; comme il n'en recevait point de réponse, il ordonna qu'on ôtât les pierres qui bouchaient l'ouverture de sa porte, et trouva qu'il était mort.

Sa surprise et celle de tout le peuple fut extrême ; mais s'ils ne purent l'avoir pour évêque, ils le voulurent avoir pour patron auprès de Dieu. Ils ne pouvaient attribuer qu'à sa profonde humilité la

difficulté qu'il avait faite de se charger du fardeau pesant de l'épiscopat, et sa mort si peu attendue, qu'à la force de sa prière qui lui avait obtenu de Dieu la grâce de mourir, plutôt que d'être exposé aux dangers de cette éminente dignité. Ce fut dans cette conviction d'une sainteté si bien marquée, qu'ils l'ensevelirent avec toute la décence convenable. Ils bâtirent ensuite sur son tombeau une chapelle en son honneur, et y célébrèrent toutes les années le jour de sa mort avec beaucoup de solennité.

Sa fête se faisait encore en Orient du temps de l'historien Nicéphore, qui en parle. Sozomène remarque qu'on ne doit pas appeler son trépas une mort, mais plutôt une véritable vie dans le ciel, puisqu'il n'a quitté la terre que pour être élevé à un honneur dont son extrême modestie lui faisait croire qu'il n'était pas digne.

VIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

Le retour d'Egypte de l'Enfant Jésus [1]. — Le même jour, la naissance au ciel du bienheureux LUCIEN, prêtre de l'église d'Antioche et martyr ; il s'acquit une grande réputation de savoir et d'éloquence, souffrit le martyre à Nicomédie pour la foi de Jésus-Christ, dans la persécution de Galère Maximien, et fut enseveli à Hélénopolis, en Bithynie. Saint Jean Chrysostome prononça son panégyrique. 312. — A Antioche, saint Cler, diacre, qui, pour sa glorieuse confession du nom chrétien, fut mis sept fois à la torture, languit longtemps dans une prison ; enfin, ayant eu la tête tranchée, il consomma son martyre. — Dans la ville d'Héraclée, les saints martyrs Félix et Janvier.— Le même jour, saint Julien, martyr [2]. — En Danemark, saint Canut IV, roi et martyr ; sa fête se célèbre le 19 janvier. 1086 [3]. — A Pavie, saint Crispin Ier, évêque et confesseur. 248. — Dans la Dacie, saint NICÉTAS, évêque, qui, prêchant l'Evangile à des nations sauvages et barbares, les rendit douces et traitables. ve s. — En Egypte, le bienheureux Théodore, moine, qui fleurit en sainteté sous le règne de Constantin le Grand, et dont saint Athanase fait mention dans sa vie de saint Antoine. ive s. — A Barcelone, saint Raymond de Pennafort, de l'Ordre des Frères prêcheurs, célèbre par sa doctrine et sa sainteté. On ne fait sa fête que le 23 janvier.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Issoire, au diocèse de Clermont, saint Yvoine : venu du Languedoc, il fit pénitence près de l'Allier, à une demi-lieue de la ville d'Issoire, en un lieu nommé *Pierre Scise*. Ce lieu fut appelé Saint-Ivoine, lorsqu'on y eût bâti une église qui sert de paroisse. On lui avait aussi dédié une église à Royac, près de Clermont, laquelle a disparu depuis longtemps. Epoque inconnue. — Près de Thouars, en Poitou, sainte Viergue (Virginie), dont un village porte le nom. La tradition rapporte qu'elle était bergère [4].— A Embrun, saint Pelade, évêque, dont le corps a été porté à Saint-Père de Cardon, monastère de l'Ordre de Saint-Benoît, au diocèse de Girone, en Catalogne. Vers 540. Sa fête se célèbre le 28 janvier, dans le diocèse de Gap, duquel relève aujourd'hui

1. L'Enfant Jésus était âgé de sept ans au moins.

2. Baronius n'a pu dire de quel saint Julien il s'agit ici. Les découvertes faites depuis n'ont pas, à notre avis, beaucoup fait avancer la question :

1o Les Espagnols prétendent que le Martyrologe nomme saint Julien premier apôtre de Tolède, disciple de saint Pierre, ami de saint Martial, et martyr sous Domitien l'an 94 ;

2o Les Italiens, au contraire, soutiennent qu'il est question d'un saint Julien, surnommé *Comte*, dont le tombeau fut découvert à Cagliari, en Sardaigne, le 22 juillet 1625. Saint Julien Comte, disent-ils, est si célèbre et son culte si populaire, qu'avant même la découverte de ses reliques, on avait, en Sardaigne, intercalé son nom dans le *Confiteor ;*

3o Les Français pourraient à leur tour avancer que le Martyrologe désigne *saint Julien d'Anjou*, dont le corps reposait autrefois dans le prieuré de Saint-Jean-sur-Loire, mais dont on ne connaît, aujourd'hui, autre chose que le nom. xie s. (Cf. *Acta Sanctorum*, t. 1er de janvier, p. 355 et 357, éd. de Palmé.)

3. Voir au 19 de ce mois. — 4. Voir le 31 de ce mois.

l'ancien archevêché d'Embrun [1]. — A Senlis, saint Saintin, évêque [2]. IVe s. — Au diocèse de Limoges, saint THÉAU ou TILLON, disciple de saint Eloi et abbé de Solignac, qui quitta volontairement son abbaye pour se retirer dans la solitude, où il devint le père d'un grand nombre de religieux. 702. — Au Mans, saint ALDRIC ou Audry, d'abord chanoine et préchantre de Saint-Etienne de Metz, puis évêque au Mans, qui assembla en un cloître les chanoines de sa cathédrale, jusqu'alors dispersés dans la ville, et procura beaucoup d'autres biens spirituels et temporels. Il fut inhumé à Saint-Vincent. 856. — A Sens, saint ANASTASE, évêque et confesseur, remarquable par sa grande abstinence et par son extrême charité envers les pauvres, qui fit commencer la construction de la grande église de Saint-Etienne, et fut enterré à Saint-Pierre-le-Vif, où il est honoré. 977. — A Saint-Jean-sur-Loire, en Anjou, saint Julien, martyr. XIe s. — Au territoire d'Avranches, le bienheureux VITAL, fondateur de la Congrégation de Savigny, célèbre par ses prédications. 1119.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — L'éloge de saint Raymond de Pennafort se lit aussi à la même place qu'il occupe dans le Martyrologe romain. — A Barcelone, saint Raymond de Pennafort, de l'Ordre des Frères prêcheurs, célèbre par sa sainteté et sa doctrine. Le jour de sa fête arrive chez nous le 18 février.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Vérone, saint Sénateur, qui fut évêque de cette ville entre saint Procule et saint Probus, sous les empereurs Dioclétien et Maximien. — En Bavière, fête de saint VALENTIN, évêque de Passau, et apôtre du Tyrol. Ve siècle. — A Pavie, saint CRISPIN III, évêque, qu'il ne faut pas confondre avec son prédécesseur saint Crispin Ier, mentionné ci-dessus. Il instruisit saint Epiphane, qui fut aussi évêque de Pavie. An 466. — En Sicile, le bienheureux Mathieu, de l'Ordre de Saint-François, évêque d'Agrigente. 1300. — En Espagne, la vénérable Maria Raggia, du Tiers-Ordre de Saint-Dominique. Fin du XVIe siècle. — En Italie, saint Valentin II, évêque de Terni et confesseur ; il convertit un grand nombre d'Ariens, et demeura trente-neuf ans à la tête de son diocèse. Vers l'an 533. — En Angleterre, saint Cedde, évêque de Londres, qui convertit une partie des Angles, sujets du roi Penda, chrétien lui-même ; il fut aussi l'apôtre et le second évêque des Saxons orientaux, baptisa le roi Suidhelm, construisit plusieurs monastères, et mourut de la peste l'an 664. — En Allemagne, le bienheureux Wittikind le Grand, le célèbre duc des Saxons, que Charlemagne amena à la foi chrétienne et tint sur les fonts de baptême. Les guerres et les révoltes incessantes de Wittikind avant sa conversion sont intimement liées à l'histoire de son vainqueur, et sont racontées par tous les annalistes. La conduite édifiante qu'il tint après sa soumission définitive est moins connue : ce barbare, tant de fois parjure, fut aussi ardent à réparer le mal qu'il l'avait été à le commettre. Il couvrit son territoire d'églises et de monastères ; on se rappelle la tradition suivant laquelle il vint un jour se présenter à Charlemagne sous un déguisement de mendiant, parmi les pauvres auxquels on distribuait l'aumône, et vit, durant le service divin, un petit enfant entrer, avec les saintes espèces, dans la bouche de chacun des communiants. Sa fidélité envers Dieu et envers l'empereur excita contre lui la haine des autres chefs Saxons. Il mourut vers l'an 808, dans une guerre contre les Suèves ; ses restes furent transportés à Paderborn, où ils furent honorés d'un culte public. — A Cologne, au monastère de saint Pantaléon, saint REYNOLD, moine et martyr, fait par son abbé maître des tailleurs de pierres; ceux-ci, par jalousie, complotèrent contre ses jours et le mirent à mort. 960. — En Danemark, saint Canut, duc de Sleswig, roi des Slaves occidentaux, et petit-fils de saint Canut IV; il fut martyrisé par les Danois le 7 janvier 1130. — A Sienne, le bienheureux Albert, moine sous les ordres de saint Guillaume, ancien comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, puis ermite de l'Ordre des Camaldules sur le territoire de Sienne. Vers l'an 1181. — Les Bollandistes ajoutent encore à ce jour la vie du vénérable P. LOUIS DE BLOIS, abbé de Liessies (*abbas Lætiensis*), en Belgique, non pas, disent-ils, qu'il soit encore honoré d'aucun culte, mais en raison de sa grande célébrité et par reconnaissance pour la protection dont il entoura la société de Jésus à son berceau. Il mourut en 1566. — En Ecosse, sainte Kentigerne, fille de Kelly, prince de Leinster, en Irlande, et mère du saint abbé Félan ; après la mort de son mari, elle se retira en Ecosse et y prit l'habit monastique. Il y avait une église paroissiale de son nom à Locloumont, dans la petite île d'Inchelroch. 728. — A Brescia, invention des reliques de saint Benjamin et de saint Maxime.

1. Voir au 28 janvier. — 2. Saint Saintin succéda à saint Lethard, lorsque ce Pontife accompagna en Angleterre la princesse Berthe. — V. la vie de saint Ethelbert au 24 février. — Le nom de Saintin figure parmi ceux des évêques qui ont assisté à un concile tenu à Paris sous Chilpéric Ier. Non loin de l'église de Saint-Rieul, une chapelle lui était dédiée. Voir au 7 février.

SAINT LUCIEN LE SYRIEN, MARTYR

312. — Pape : saint Melchiade. — Empereurs romains : Constantin, Licinius et Maximin-Daïa.

Seigneur, l'explication de votre parole éclaire et donne de l'intelligence aux petits. *Ps.* CXVIII.

Etudiez et surtout tâchez de comprendre les commentaires que les Docteurs ont faits sur les saints livres. Thomas à Kempis.

Ce grand personnage était Syrien de nation, d'une famille illustre de la ville de Samosate [1]. Ses parents, qui étaient chrétiens, prirent un soin particulier de l'élever en la crainte de Dieu, et de lui faire apprendre les maximes de la vraie piété et de la religion chrétienne. Il demeura néanmoins orphelin de père et de mère à l'âge de douze ans, et dès lors, jugeant que la vie religieuse était un port assuré contre les orages du monde, il se retira chez un saint personnage appelé Macaire, qui faisait profession d'interpréter les saintes Ecritures en la ville d'Edesse. Lucien profita si bien à cette école, qu'il se prescrivit dès lors une façon de vivre très-austère : de sorte que pour ses mets les plus délicieux, il n'usait que de pain sec, d'herbes crues et de racines; et, quelle que fût la rigueur du froid en hiver, il ne s'approchait jamais du feu. L'oraison et le silence étaient ses plus familiers entretiens, et s'il lui échappait quelquefois une parole de la bouche, elle n'était puisée que dans les saintes Ecritures.

Avançant de plus en plus en âge et en vertu, il se fit ordonner prêtre en la ville d'Antioche ; et pour être plus utile au public, il entreprit d'instruire la jeunesse, tant dans les belles-lettres que dans la pratique de la piété. Pour cet effet, il tint école ouverte, à l'exemple de son maître saint Macaire, afin que tous ceux qui voudraient jouir du fruit de ses travaux, le pussent faire sans aucune difficulté. Et, pour avoir de quoi faire l'aumône aux pauvres, il s'acquit une telle facilité de bien écrire, qu'il y gagnait assez pour son entretien et celui des autres. Il entreprit, de plus, un ouvrage très-difficile ; car, ayant observé que les hérétiques, traduisant diversement les livres sacrés, y avaient glissé beaucoup d'erreurs, il résolut d'en revoir toutes les traductions, et d'en faire une toute nouvelle de l'hébreu en grec ; cette édition mérita l'estime universelle, et fut très-utile à saint Jérôme, qui rapporte que l'on s'en servait dans l'Eglise d'Orient, particulièrement depuis Constantinople jusqu'à Antioche.

Comme notre Saint travaillait ainsi pour la religion, l'empereur Maximin renouvela les édits de ses prédécesseurs Dioclétien et Maximien, et continua de persécuter les fidèles. Sachant que ce très-saint prêtre était un des plus fermes soutiens et une des plus fortes colonnes de l'Eglise catholique d'Antioche, et que les fidèles avaient pour lui beaucoup de déférence, il résolut de le faire arrêter ; mais le saint homme en ayant avis, pour ne se pas exposer témérairement au péril, sortit de la ville et se retira secrète-

1. Plus probablement d'Antioche, d'après Baillet.

ment dans la campagne, pratiquant en cela le conseil du Sauveur qui a dit à ses disciples : « Quand les hommes vous persécuteront en une ville, fuyez en une autre [1] ». Cependant, ayant été dénoncé par un méchant apostat, partisan de l'hérésiarque Sabellius, il fut fait prisonnier et conduit à Nicomédie. 303.

En passant par la Cappadoce, il rencontra quelques soldats de sa connaissance, qui, par crainte ou par la violence des tourments, avaient renoncé au christianisme : le Saint, animé de ferveur et de zèle, leur fit une si vive et si charitable remontrance, que, touchés de repentir, ils promirent de ne faire désormais que des actes de bons chrétiens ; et de quarante qu'ils étaient, la plupart moururent courageusement pour Jésus-Christ ; les autres, triomphant de la cruauté des tourments, survécurent à la rage du tyran. Le saint martyr ne produisit pas un moindre fruit, quand il fut arrivé à Nicomédie ; il y trouva encore quelques chrétiens qui avaient fait aussi naufrage en la foi, les ramena par ses ferventes exhortations, et les fit rentrer dans le sein de l'Eglise. Aussi ce très-saint prêtre portait à juste titre le nom de Lucien (qui vient de *lux*, lumière), brillant par l'éclat de sa foi et de ses vertus, non-seulement en lui-même, mais aussi pour les autres.

On croirait que Maximin craignait d'être éclairé par cette lumière, s'il l'interrogeait lui-même ; il se couvrit pour ainsi dire d'un voile, et ne parla à Lucien que par interprète. Il lui offrit de se l'associer au gouvernement de l'empire, et de le faire son collègue et son conseil, s'il voulait seulement sacrifier aux idoles ; mais le Saint se moquant de ses vaines promesses, protesta hautement qu'il n'en ferait jamais rien. Alors Maximin, passant des promesses aux menaces, le fit conduire en prison, où après plusieurs autres outrages, le saint Confesseur eut à subir d'affreux traitements. On prépara une grosse pièce de bois, percée en quatre endroits différents, et après lui avoir fait entrer les jambes jusqu'aux genoux dans les deux trous de dessus, on les replia cruellement pour les entrer dans les trous de dessous, ce qui lui déboîta les os et força horriblement les jointures. Ensuite on lui attacha les mains par-dessus la tête, à une autre pièce de bois, afin qu'étant couché il ne se pût nullement remuer, et la place ayant été couverte de têts de pots cassés, on l'étendit tout nu sur ce lit de douleur pour lui faire souffrir, sans relâche, une torture insupportable. Les bourreaux le laissèrent douze ou quatorze jours en cet état, sans lui donner rien à manger que des viandes qui avaient été présentées aux idoles ; mais il eût plutôt souffert mille morts que d'en toucher un seul morceau, s'appuyant sur cette loi : qu'on ne peut manger ce qui a été offert aux idoles, s'il doit en résulter du scandale pour les faibles, et si les païens l'exigent comme un acte d'idolâtrie.

Cependant la fête de l'Epiphanie approchait, et ses disciples qui le venaient visiter, eussent bien souhaité de le voir libre en ce jour, afin de participer avec lui aux saints mystères de notre rédemption : ce que le saint martyr leur promit. En effet, quand le jour fut arrivé, il leur dit que sa poitrine servirait bien d'autel, et eux, d'église, en se rangeant autour de sa personne. Ils apportèrent donc le pain et le vin sur le sein de ce saint prêtre, qui, après les prières accoutumées, les bénit l'un et l'autre, les consacra et reçut la sainte Eucharistie, qu'il fit distribuer ensuite à toute l'assistance. Et ce qui est admirable en cela, c'est que Dieu ne permit pas que, durant tout le temps de cette auguste cérémonie, un seul païen se présentât, qui pût les empêcher de l'achever [2].

1. Matth., x, 23. — 2. Ce fait, qui se trouve dans ses Actes, est aussi rapporté par Philostorge, historien arien, liv. II, ch. 12, 13.

Le lendemain, l'empereur irrité de ce que le martyr vivait si longtemps, envoya voir s'il n'était pas mort ; mais, d'aussi loin qu'il aperçut les ministres d'iniquité, il s'écria : *Je suis Chrétien.* Le bourreau, étonné de cette constance, lui demanda de quel pays il était : *Je suis Chrétien,* répondit-il. — Quel est ta profession ? répliqua le ministre de Satan. — *Je suis Chrétien,* repartit le saint Martyr. — Mais qui sont tes parents ? ajouta encore une fois ce païen. — *Je suis Chrétien*, répondit enfin le généreux Martyr. Il n'eut pas si tôt fait cette dernière profession de foi, qu'il rendit son âme à Dieu : ce fut le 7 janvier, de l'an trois cent douze. On croit qu'il resta neuf ans en prison, puisque, au rapport d'Eusèbe, il ne reçut la couronne du martyre qu'après la mort de saint Pierre d'Alexandrie arrivée en 311. Saint Chrysostome a écrit des merveilles sur cette admirable réponse de saint Lucien ; parce que, dit-il, le disciple de Jésus-Christ, en disant *qu'il est Chrétien*, explique parfaitement bien, en un seul mot, quelle est sa patrie, sa famille et sa profession. Sa patrie, parce que, n'en ayant point sur la terre, il n'en reconnaît pas d'autre que la Jérusalem céleste ; sa famille, parce qu'il ne croit pas avoir d'autres parents que les Saints ; et, enfin, sa profession, puisque toute sa vie est dans le ciel.

Le tyran écoutant sa rage, même après la mort du saint Martyr, commanda qu'on lui attachât une grosse pierre à la main droite, et que son corps fût jeté dans la mer, afin d'en ôter pour jamais le souvenir. Mais le Créateur des eaux le conserva quatorze jours dans cet élément, autant de temps qu'il avait souffert le martyre ; et, au quinzième, le Saint apparut à un de ses parents, qui était aussi son disciple, appelé Glycérius, pour lui dire qu'il s'en allât en un tel endroit du rivage, qu'il lui marquait, et que là il trouverait infailliblement son corps. Glycérius y alla, assisté par quelques autres chrétiens, et ils n'y furent pas plus tôt arrivés, qu'ils aperçurent un grand dauphin qui, portant ce précieux trésor sur son dos, le déchargea à leur vue sur le bord de la mer ; on put facilement se convaincre que ce dauphin n'était pas un fantôme, mais un vrai poisson, car il expira sur le rivage aussitôt qu'il se fut déchargé, ainsi qu'il paraît par le dernier couplet d'une hymne que l'on chantait autrefois en l'honneur de saint Lucien ; en voici le sens :

Le dauphin, paraissant, se chargea du Martyr,
Et voulant à son corps rendre un pieux hommage,
Le porta sur son dos jusqu'au bord du rivage,
Où devant tout le monde il mourut de plaisir.

Ce saint corps fut reçu tout entier et sans aucune corruption ni mauvaise odeur, si ce n'est que la main droite en avait été séparée par la pesanteur de cette pierre. Mais Dieu voulant ratifier par un prodige le travail de cette même main qui avait servi à la correction des erreurs introduites dans les versions des saintes Ecritures, fit que, peu de temps après, la mer l'ayant rapportée sur ses ondes, elle fut parfaitement réunie à son corps ; elle reçut avec lui l'honneur de la sépulture, que ses disciples lui rendirent, autant que le temps et l'occasion le leur permettaient. Sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, passant depuis par Nicomédie, au retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, eut dévotion d'honorer le sépulcre du saint martyr Lucien ; afin de le relever davantage, elle fit bâtir en ce même lieu une belle ville qui changea son ancien nom de *Drépan* en celui d'*Hélénopolis,* c'est-à-dire la ville d'Hélène, et par le même moyen, elle y fit bâtir

un beau temple qui portait le nom du Saint. Mais, dans la suite des temps, l'empereur Charlemagne a fait apporter ses précieuses reliques dans la ville d'Arles, en Provence, après avoir fait bâtir une église en l'honneur du Saint ; ses riches dépouilles y furent honorablement déposées par Turpin, archevêque de Reims, qui décéda l'an 800, le 2 septembre. Ces reliques, extraites de leurs reliquaires en 93, furent depuis confondues avec d'autres. Mgr Bernet, archevêque d'Aix, a reconnu le tout en 1839, comme étant probablement les restes de saint Lucien et de saint Vincent.

Voici comment on représente saint Lucien : il est amené devant l'empereur Maximin qui, ne pouvant supporter l'éclat et la majesté du visage du saint Martyr, fait tendre un voile devant lui. Dans sa prison, il célèbre la messe et — hostie lui-même — offre au Père éternel l'hostie de propitiation, de la manière que nous avons décrite dans la *Vie* ; un bourreau le précipite dans la mer ; un *Dauphin* ramène son corps sur les rivages de la mer de Bithynie.

Saint Jean Chrysostome, t. II, p. 524 ; saint Jérôme, *de script.*, c. 77 ; Eusèbe, l. VIII, c. 13 ; l. IX, c. 6 ; Rufin Tillemont, t. V, p. 474, et le P. Pagi, *ad an.* 311. Métaphraste a écrit sa vie bien amplement, ainsi qu'elle est rapportée par Surius et Bollandus dans leur premier tome ; c'est de là et des *Annales de l'Eglise* que nous avons fait ce recueil pour le jour de sa fête, laquelle est célébrée par les Latins le 7 de janvier, bien que les Grecs n'en fassent mémoire qu'au quinze octobre.

ÉCRITS DE SAINT LUCIEN, LE SYRIEN.

Saint Lucien a laissé à la postérité plusieurs excellents ouvrages qui sont autant de reliques de son esprit; outre sa version de la Bible [1], il y a une belle apologie pour la défense de la foi et de la religion chrétienne, que l'on appelle *la Profession de foi de saint Lucien*, et qu'il fit au moment où Maximin persécutait les chrétiens avec tant de rigueur. (On peut lire cette formule dans Dom Ceillier, p. 75.) Saint Lucien a encore composé divers petits ouvrages sur la foi, et quelques lettres fort courtes dont il ne nous reste que fort peu de choses. Rufin rapporte un fragment dont le P. Colonia, jésuite, Lardner et Bullet ont tiré un heureux parti. Le voici : « Si vous refusez, disait Lucien, de vous en rapporter à mon témoignage sur la divinité de Jésus-Christ, vous n'avez qu'à consulter vos annales, et qu'à creuser dans vos fastes et dans vos archives, vous y trouverez que, du temps de Pilate, pendant que le Christ était mis à mort, le soleil disparut, et l'univers fut enseveli dans les ténèbres en plein midi ». Ce saint Martyr n'a pas été si heureux dans ses disciples, car la plupart, laissant la vraie foi, s'attachèrent aux impiétés d'Arius ; et leur imprudence poussa même jusqu'à ce point que, pour relever davantage leur secte, ils s'appelèrent *Lucianistes*, ainsi qu'Arius les qualifiait quand il leur écrivait ; mais depuis, Marius Victorin les a appelés *Ariens*. On découvrit néanmoins leur imposture quelque temps après, et on s'assura que jamais saint Lucien n'avait été infecté d'hérésie ; cela fut reconnu très-évidemment dans un synode tenu à Antioche sous l'empereur Constantin, où la profession de foi du Saint fut présentée par les Ariens mêmes, qui croyaient s'en servir pour autoriser leurs erreurs. Mais on vérifia, par cette même écriture, que saint Lucien croyait à l'*identité* de la substance du Père et du Fils, et qu'il professait tout ce que les catholiques en croient, bien qu'il n'y usât pas expressément du terme de *Consubstantialité*, parce qu'il n'était pas en usage dans l'église avant le Concile de Nicée. Saint Athanase lui-même, écrivant à Constant, Auguste, appelle Lucien, *saint*, *grand* et *religieux martyr*. L'on ne trouvera pas de moindres éloges dans l'excellent panégyrique que saint Jean Chrysostome a fait en son honneur.

Le travail de saint Lucien sur l'Ancien Testament se borna, selon quelques-uns, à revoir le texte sur différentes copies des Septante, comparées ensemble ; d'autres disent qu'il le corrigea sur l'hébreu, dont il avait une grande connaissance.

Nous apprenons de saint Jérôme qu'il y avait anciennement trois célèbres éditions de la Bible grecque : celle de saint Lucien, reçue dans les églises d'Orient, depuis Constantinople jusqu'à Antioche ; celle d'Hésychius, adoptée par les églises d'Alexandrie et d'Egypte ; enfin celle que saint Pamphile et Eusèbe avaient donnée d'après les Hexaples d'Origène, et dont on se servait en Palestine. Le même Père ajoute que l'édition de saint Lucien était la plus exacte, la mieux purgée des

1. On dit, écrit Dom Ceillier, qu'elle se trouve encore aujourd'hui manuscrite dans la bibliothèque du Vatican et dans celle de la reine Christine.

falsifications reprochées à Aquila, etc., et qu'en conséquence on l'appelait souvent, dans un sens absolu, *la Bible des Septante* ou *la Version commune*. Voir saint Jérôme, *præfat. in Paralip. in explic. Daniel et ep. ad Suniam et Fretelam*. Euthymius dit encore que l'édition corrigée par saint Lucien était conforme au texte des Septante et qu'on n'y lisait aucun passage interpolé. Tout le monde convient aujourd'hui, comme l'observe le savant Kennicott, en parlant de l'édition de saint Lucien, *diss.* II, p. 397, qu'elle a plus de conformité qu'aucune autre avec le vrai texte des Septante, qui est la version commune; aussi les critiques mesurent-ils l'estime qu'on doit faire d'un Ms. des Septante, sur le plus ou moins de conformité qu'il a avec l'édition de saint Lucien.

C'est ici le lieu de dire un mot des deux célèbres Mss. grecs du Vatican et d'Alexandrie, dont le dernier se garde dans le *Musæum* britannique. Ce sont les plus anciens que l'on connaisse, puisqu'on les croit du ve siècle. Le premier fut imprimé en 1587, par ordre de Sixte V, mais avec des corrections faites d'après d'autres Mss. Cette édition est connue sous le nom de *Sixtine*. Lorsque Grabe publia le Ms. d'Alexandrie, il y fit aussi des corrections. Il est certain que les Mss. du Vatican et d'Alexandrie suivent en beaucoup d'endroits des versions différentes. Le second, comme l'a remarqué le P. Montfaucon, *prælim. diss. in Hexapla*, p. 43, s'accorde souvent avec les Hexaples, au lieu que le premier les suit rarement. La même remarque a été faite par Grabe, *Proleg.* 3 vol., et par Blanchini, dans ses *Vindiciæ vet. cod.*, p. 256. Ce dernier a cité quarante-six exemples pour prouver que le Ms. du Vatican est le plus conforme à l'édition de saint Lucien; aussi plusieurs savants lui ont-ils donné la préférence sur celui d'Alexandrie. Voir Walton, *Proleg.* Masius, *præf. in Jos.* Morin, Simon, l. II, c. 3; Westein, *Proleg. in Nov. Testam. grec.*

Nous avons trois autres célèbres éditions de la Bible des Septante : l'une dite d'*Angleterre*, parce qu'elle a été insérée dans la Polyglotte de Walton, imprimée en Angleterre; l'autre, dite de *Complute*, parce qu'elle a été imprimée à Alcala (lat. *Complutum*) dans la Polyglotte du cardinal Ximenez (elle a paru depuis dans la Polyglotte de Le Jay); la troisième, dite de *Venise*, parce qu'elle a été imprimée dans la ville de ce nom par le fameux Alde Manuce (elle était autrefois beaucoup suivie en Allemagne). Tous les critiques conviennent qu'il y a dans les deux dernières bien des choses empruntées de la version de Théodotion. La première mérite la préférence, selon Walton, Masius, Morin, Simon, etc. *Vid. loc. cit.*

On a soupçonné la foi de notre Saint, à cause du témoignage désavantageux que rend de lui saint Alexandre, évêque d'Alexandrie. Il dit, en effet, que Lucien vécut séparé de la communion de l'Eglise, sous trois évêques d'Antioche consécutifs, savoir : Domnus, Timée et Cyrille. Le motif de cette séparation était l'attachement de ce Lucien pour le parti de Paul de Samosate, hérétique condamné dans le Concile d'Antioche (269). Mais d'abord Dom Ceillier (t. III, p. 77, édition Vivès) pense, avec quelques autres critiques, que Lucien, dont parle saint Alexandre, était différent de notre Saint, puisque saint Alexandre ne lui donne les titres ni de prêtre, ni de martyr. Il faut ajouter à cela qu'Eusèbe, saint Chrysostome et saint Jérôme ne disent point qu'il ait jamais été séparé de la communion de l'Eglise, ni qu'il soit tombé dans les erreurs de Paul de Samosate. Ensuite, si l'on veut absolument voir ici notre Saint, nous dirons qu'en suivant Paul de Samosate il avait été trompé par les artifices de cet hérésiarque. En tous cas, il est mort dans le sein de l'Eglise catholique.

SAINT ALDRIC, ÉVÊQUE DU MANS

800-856. — Papes : Léon III; Benoît III. — Rois de France : Charlemagne; Charles II, le Chauve.

Il ne peut rien être décidé contre celui qui s'est réfugié au sein de l'Eglise romaine.
Lettre de Grégoire IV en faveur de saint Aldric.
(Baronius, t. XIV, éd. Bar.)

L'Eglise du Mans, l'une des plus heureuses de France en saints évêques, en eut douze depuis son établissement, sans avoir souffert plus d'une interruption dans une si belle suite, et sans avoir même eu besoin du martyre pour avancer on assurer leur sainteté. Cette fécondité semblait s'être arrêtée à saint Béraire, le treizième de ses évêques, lorsque Dieu, voulant lui faire connaître qu'il ne l'avait pas oubliée, lui donna encore saint Aldric, qui en

fut le vingt-troisième. Il naquit dans la Saxe, le 21 juin de l'année 800. Son père se nommait Sion, et sa mère, qui était d'origine germanique et bavaroise, portait le nom de Gérildis, tous deux membres de la famille impériale des Carlovingiens. Elevé d'abord par des évêques, il se fit remarquer par ses progrès dans les études, par la pureté de ses mœurs et par son extérieur réglé. Son père le conduisit dès l'âge de douze ans au palais de Charlemagne ; il eut bientôt gagné l'amitié de ce prince et de tous ceux qui l'entouraient, mais surtout du prince Louis, alors âgé de trente-quatre ans, et déjà roi d'Aquitaine. Il passait ses jours dans les exercices de l'école du palais, il employait une partie notable des nuits en de saintes veilles et en des oraisons ferventes. Environ l'an 814, lorsque la mort venait de frapper Charlemagne, et que Louis le Débonnaire était appelé à recueillir son vaste héritage, notre Saint, qui aurait pu former les plus brillants projets, reçut du ciel une inspiration soudaine qui changea brusquement le cours de sa vie. Une nuit qu'il récitait, selon son usage, des psaumes et des prières, seul, recueilli, prosterné à la gauche de l'autel, dans la chapelle du palais (église Sainte-Marie), il sentit intérieurement une forte inspiration d'abandonner la milice du siècle, pour s'appliquer uniquement au service du Seigneur. Il voulut d'abord repousser cette pensée comme une illusion ; elle le poursuivit, le tourmenta pendant six mois, sans qu'il pût s'en débarrasser. Il résolut donc d'obéir à la voix de Dieu ; il découvrit son dessein à l'empereur, qui employa inutilement tous les moyens pour le retenir, et ne voulut rien accepter de ce prince que la prébende de Saint-Etienne à Metz, où il désirait vivre seul avec deux clercs. Gondulphe, évêque de Metz, reçut avec empressement un clerc d'une aussi grande espérance ; le clergé, heureux d'admettre dans son sein le favori de l'empereur, imita l'empressement de son évêque, et l'on fit à Aldric une pompeuse réception, avec le chant des hymnes sacrées et des bénédictions saintes, selon l'usage pratiqué pour les grands personnages. Aldric ayant reçu l'habit ecclésiastique, avec l'imposition des mains de l'évêque et de tous les prêtres, vécut avec les chanoines qui suivaient la règle écrite de saint Chrodegang, perfectionnant ses connaissances, surtout celle du chant romain et des sept arts libéraux. Il n'y avait pas d'école plus florissante que celle de Metz. Son étude principale cependant fut celle des livres saints : il s'y appliqua avec tant de soin, et ses efforts furent couronnés d'un tel succès, qu'il apprit par cœur tous les livres que comprend le canon des Ecritures révélées, et qu'il était capable d'en développer les différents sens cachés sous la lettre. Deux ans après son entrée dans les rangs du clergé, il fut élevé au sous-diaconat, dont il exerça fidèlement pendant trois ans les fonctions qui consistaient, outre le service de l'autel, à instruire le peuple et à veiller sur les biens de l'Eglise. Gondulphe étant mort en 823, son successeur, Drogon, fils de Charlemagne et moine de Luxeuil, après avoir longtemps combattu la modestie d'Aldric, l'obligea à recevoir la prêtrise. Il lui imposa bientôt, de concert avec le clergé, diverses dignités, d'abord celle de grand chantre, une des plus distinguées, puis celle de *primicier* selon l'ordre romain : en cette qualité, il était chargé de l'inspection du clergé de la ville, des monastères non exempts et des paroisses ; il jouissait même d'une certaine juridiction sur tous les clercs. Louis le Débonnaire, ayant appris avec quelle sagesse il remplissait tous ces emplois, le fit venir, et l'établit malgré lui chef des prêtres dans le palais et même son confesseur.

Aldric ne resta dans cette charge que quatre mois : il fut nommé pour occuper le siége épiscopal du Mans, qui vaquait par la mort de Francon le

jeune ; autant la cour qu'il quittait fut triste, autant furent joyeux le peuple et le clergé du Mans. Landramn, archevêque de Tours, le sacra le 22 décembre 832. Trois jours après, l'empereur se rendit au Mans pour célébrer la fête de Noël avec lui. Aldric le reçut dignement ; il vint à sa rencontre avec le clergé, et l'introduisit dans l'église en lui donnant la main ; il le mena ensuite successivement à tous les autels, récitant des prières particulières à chacun pour attirer sur ce prince les bénédictions du ciel : des chœurs de clercs faisaient cortége, portant des croix, des bannières, des flambeaux, en chantant des hymnes et des psaumes. L'empereur resta au Mans huit jours, pendant lesquels les fêtes furent brillantes et magnifiques. En considération du nouvel évêque, son ami, il restitua par un diplôme, à l'église du Mans, le domaine du Breuil qui lui avait été soustrait (et qui comprenait dans son vaste territoire les paroisses actuelles de Neuville-sur-Sarthe et de Saint-Pavace). Il ne pouvait se résoudre à se passer des conseils de ce saint évêque, et l'obligeait souvent de quitter son diocèse pour venir à la cour.

De là vient que ce grand homme laissa inachevés beaucoup d'ouvrages qu'il avait entrepris pour la gloire de Dieu, dans sa ville épiscopale, dans les monastères et dans le reste de son diocèse. Cependant, les choses qu'il a accomplies sont encore trop nombreuses pour que nous puissions les raconter toutes. Dès le commencement de son épiscopat, selon une ancienne tradition, il bâtit sur la rive gauche de la Mayenne le monastère de Saint-Martin, remplacé depuis par la paroisse de ce nom ; il fit creuser et construire à grands frais un aquéduc qui amenait l'eau des sources d'Isaac jusque près de la cathédrale, à la fontaine qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Julien (auparavant l'eau était si rare, qu'on la payait un denier d'argent, c'est-à-dire environ 2 fr. 65 c. le muid ou les soixante-huit litres). D'après l'inspiration qu'il reçut une nuit, en s'entretenant avec Dieu des besoins de son troupeau, il forma le projet d'établir parmi ses chanoines le bel ordre qu'il avait vu pratiquer à Metz par les disciples de saint Chrodegang. Grâce à sa munificence et à ses soins, on vit bientôt s'élever un cloître des plus magnifiques à la place de son palais épiscopal (depuis la rue du Doyenné jusqu'à celle des Chanoines) ; il transporta ce palais du midi et de l'orient de l'église cathédrale, à l'occident, où il est resté jusqu'à la spoliation de l'église à la fin du XVIIIe siècle. La chapelle domestique des évêques du Mans, l'antique église de Saint-Michel, se trouva enfermée dans ce cloître. Aldric en construisit une autre qu'il dédia, avec une grande pompe, à saint Etienne, premier martyr, patron de la cathédrale de Metz, et à tous les saints, le 9 novembre 835. Plusieurs miracles s'accomplirent en cette circonstance : un sourd reçut l'usage de l'ouïe, un muet celui de la parole, un énergumène fut délivré de l'esprit mauvais qui le tourmentait, un aveugle recouvra la vue.

Aldric, qui semblait tout entier à ces vastes entreprises, méditant la restauration de son église cathédrale, restaurant les monastères et augmentant les revenus de l'Eglise, trouvait encore le temps d'assister aux conciles de sa province, et même à d'autres plus éloignés. Et cependant les plus grands troubles semblaient empêcher les travaux de la paix. Les fils de Louis le Débonnaire, pour des motifs qu'il serait trop long d'exposer ici, avaient pris les armes contre leur père. Leurs partisans mirent tout en œuvre pour soulever le Maine contre le saint évêque, toujours fidèle à son roi, à son ami, même lorsque tout semblait l'abandonner : ce pays eut à souffrir tous les maux de la guerre civile.

Chassé de sa ville épiscopale par les factions armées ou par le soulève-

ment populaire, Aldric se vit encore déposé de son siége par les prélats ennemis de Louis, qui étaient les plus nombreux. Mais, sûr de son innocence, il en appela au pape Grégoire IV qui était venu dans les Gaules pour travailler à la réconciliation de Louis le Débonnaire avec ses fils, et se trouvait en ce moment à Colmar.

Le souverain Pontife, quoique entouré des adversaires d'Aldric, accueillit favorablement sa requête, et pour prévenir toutes les machinations que l'on pourrait faire contre lui, il écrivit à tous les évêques du monde catholique une lettre dans laquelle il déclare que, d'après les décrets des Pères, l'évêque du Mans ayant eu recours au tribunal de saint Pierre, personne ne doit être assez téméraire pour prévenir ce jugement : « Si les griefs allégués contre lui se trouvaient être de nature à ne pouvoir pas être supportés, c'est encore à nous », dit le Pontife, « qu'il appartient de porter un jugement : car il ne peut rien être décidé contre celui qui s'est réfugié au sein de l'Eglise romaine et qui a une fois imploré son secours; c'est elle, en effet, qui a accordé aux autres églises la gestion d'une partie de son autorité, mais elle ne leur en a pas concédé la plénitude (8 juillet 833) ». La voix du vicaire de Jésus-Christ calma la tempête, et notre saint évêque, rentré dans sa ville épiscopale, travailla avec une nouvelle ardeur à procurer le bien de son peuple et de son diocèse. L'église cathédrale, par son défaut d'étendue, était insuffisante aux besoins de la population : Aldric avait entrepris de la restaurer; il avait appelé tous les arts à l'orner. Lorsque les travaux furent achevés, il fit la dédicace d'une partie le 21 novembre 834, et de l'autre le 21 juin 835. De plus, il fit pour son clergé un *Recueil de Canons* qui n'est pas arrivé jusqu'à nous. Grâce à ses soins, l'école du Mans pouvait rivaliser avec les plus renommées; on y rédigeait les *Gestes* de saint Aldric lui-même, et ceux des évêques du Mans, des Légendes de Saints pleines de charme et d'onction, des poëmes dont le langage n'est pas toujours pur, mais qui n'en sont pas moins, au milieu de la barbarie de ces siècles, comme des fleurs précieuses dans un sauvage désert. Le savant évêque prit part aux discussions liturgiques de cette époque, il fit avec son clergé de sérieuses études sur le chant grégorien, les cérémonies et les paroles mêmes des offices divins, et rétablit les usages de l'Eglise de Rome, que saint Julien avait apportés dans l'église du Mans. Au Concile d'Aix-la-Chapelle (836), il se fit tellement remarquer par sa sagesse et sa capacité, qu'on lui confia, ainsi qu'à Erchanrade, évêque de Paris, la difficile mission d'aller trouver Pépin, roi d'Aquitaine, pour lui présenter un mémoire des abus auxquels on désirait que ce prince remédiât.

Quelque temps après son retour, il reçut une célèbre députation de Badurad, évêque de Paderborn, qui lui demandait des reliques de saint Liboire, afin que les miracles qu'il en attendait convertissent les païens de son diocèse. Ces députés arrivèrent au Mans le 27 avril de l'an 836. L'évêque les reçut avec la plus grande courtoisie, et, apprenant que leur demande venait du ciel, et qu'il s'agissait du salut de toute une nation nouvellement convertie, leur accorda une grande partie du corps de saint Liboire. Lorsque ces saintes reliques furent levées, remises aux députés et escortées jusqu'en dehors de la ville avec la plus grande solennité et par une foule nombreuse; lorsqu'elles traversèrent la France et arrivèrent à Paderborn, elles opérèrent les plus grands miracles; nous en parlerons dans la vie de saint Liboire. Il s'établit ainsi, entre les deux églises du Mans et de Paderborn, des liens de fraternité qui durent encore aujourd'hui. Il serait trop long d'énumérer simplement les autres fêtes religieuses qui eurent lieu sous le pontificat d'Al-

dric : il institua cinq fêtes solennelles, afin de consacrer cinq anniversaires particulièrement chers à sa piété; l'un de sa naissance et de sa consécration épiscopale, et les autres de différentes dédicaces d'églises ou d'autels.

Sa libéralité, ces jours-là, faisait à tous les clercs qui vivaient en commun, et à un grand nombre de pauvres, des distributions de pain, de viande et de vin les plus abondantes. Les évêques voisins assistaient souvent à ces grandes solennités. Il y en avait un grand nombre le jour de Pâques de l'an 837; il y en avait aussi lorsqu'il fit la dédidace de Saint-Sauveur, bâti et fondé par ses soins, sur les bords de la Sarthe, à moins d'un mille de la ville du Mans. Il avait sans doute déployé une grande magnificence dans cet édifice, puisque la basilique avait quinze autels dédiés à différents saints dont les reliques y reposaient. L'an 840, il y transporta le corps entier de saint Pavace et le bras droit de saint Liboire. Les moines qu'il appela suivirent la règle de saint Benoît; ils dépendaient de l'évêque du Mans, excepté pour l'élection de leur abbé, qui leur appartenait exclusivement. Le Saint, pour assurer l'existence d'une maison qui lui était si chère, l'unit à l'abbaye des Fossés, du diocèse de Paris. La sollicitude du saint prélat ne se borna point à l'abbaye qu'il avait fondée : il fit fleurir tous les autres monastères de son diocèse, entre autres celui de Sainte-Marie, fondé par sainte Ténestine; il le releva presque de ses ruines, l'augmenta, y construisit une église et y appela des religieuses d'Entrames qui suivaient la règle de saint Benoît.

Il releva de même le monastère de Saint-Vincent, qu'il fit rentrer dans la dépendance de la cathédrale, ainsi que ceux de Saint-Aubin et de Saint-Ouen : les agents du fisc impérial avaient usurpé ces biens ecclésiastiques et beaucoup d'autres : Aldric découvrit les titres qui établissaient les droits de son église, et les fit renouveler par des diplômes impériaux. En tout cela, Aldric travaillait pour l'éternité; il avait sans cesse la mort devant les yeux, son testament était fait avant qu'il fût âgé de quarante ans. Il y déclare que tout ce que l'on trouvera de richesses, en argent ou en vêtements, dans ses maisons au moment de sa mort, ainsi que toutes les provisions de vin et autres, seront divisées en plusieurs parts et distribuées à ses clercs, soit réguliers, soit séculiers, et aux pauvres; il n'oublie point les *colons, leudes, serfs* qui cultivent ses domaines, ni les veuves et les orphelins. Il dit qu'il fait ces libéralités pour obtenir des prières et le pardon de ses péchés. Il lègue, avec autant d'équité et de prudence, les revenus des domaines de son église cathédrale, qu'il avait en grande partie recouvrés. A l'époque où il fit ce testament, il avait fondé cent cinquante-deux fermes très-florissantes. Mais ce nombre était bien plus considérable à sa mort; car il continua jusqu'à la fin de cultiver avec un zèle infatigable, d'améliorer son double domaine temporel et spirituel. Dans les dernières années de sa vie, il fonda une abbaye à Connerré et une autre à Teloché, qu'il dota magnifiquement, selon sa coutume. S'il poursuivit et gagna contre les moines de l'abbaye de Saint-Calais un procès injuste, c'est qu'il fut trompé par de faux titres, suivant lesquels il crut que cette maison appartenait à son église; il agissait selon sa conscience, et commit ainsi une erreur, non une faute. Mais il augmenta encore ses droits à la reconnaissance de son pays par la fondation de sept hospices, dont deux dans sa ville épiscopale; l'un sur les bords de la Sarthe, en dehors des murs d'enceinte, à la tête d'un pont nommé alors Sainte-Marie, et aujourd'hui Isoir : il était destiné à recevoir les évêques, abbés, comtes et autres personnages du premier rang qui venaient visiter les sanctuaires de la cité du Mans; l'autre près de l'église cathédrale, à l'entrée de la rue qui porte encore présentement le nom de l'*Hopitau :* ce

dernier était pour les pauvres, les malades et les indigents de toute espèce. Il assigna pour dotation à ces beaux établissements, des domaines et des dîmes qui appartenaient à l'église cathédrale; il ne fit cela qu'avec le consentement des évêques de la province, du clergé et des hommes libres de tout le diocèse; il convoquait des assemblées à cet effet, et on y rédigeait des chartes qui constataient les résolutions arrêtées en commun.

L'église des saints Apôtres, où reposait le corps de saint Julien, et d'autres sanctuaires, jadis très-fréquentés par la piété des fidèles, étaient tombés dans un état de ruine et de désolation; de l'avis de son clergé, Aldric fit exécuter des fouilles dans ces lieux saints; on en retira les reliques qui demeuraient sans honneur, et on les transféra, soit dans la cathédrale, soit dans d'autres églises dignes de ces vénérables dépouilles. La translation des reliques de saint Julien se fit le 25 juillet de l'an 840, et l'on en célèbre encore aujourd'hui la mémoire. De grands et nombreux miracles s'opérèrent à cette occasion. Notre Saint continuait en même temps à relever l'éclat du culte et des offices divins dans son église. Il fit fondre douze cloches et les plaça dans plusieurs campanilles qui décoraient le vénérable édifice. Il promulgua aussi une constitution fort détaillée sur le luminaire et l'encens; des règlements d'un intérêt plus général furent arrêtés dans un synode qu'il tint au mois de mai de la même année. On y admire surtout cette disposition charitable digne d'être rétablie : « Lorsque quelque prêtre viendra à mourir, le doyen dans la circonscription duquel il se trouve sera chargé d'en tenir note et d'en donner connaissance au prochain synode, afin que les prêtres célèbrent *douze messes* à son intention, et qu'ils récitent les vigiles des morts composées de neuf psaumes, neuf leçons et autant de répons, et qu'ils y joignent l'office des Laudes ». Ces assemblées du clergé diocésain se tenaient tous les ans, ou même deux fois chaque année; tout le clergé et même les diacres et les moines y étaient convoqués. Saint Aldric ne les présida pas aussi souvent qu'il l'eût désiré, à cause des grandes affaires qui l'appelaient souvent hors de son diocèse. Il était remplacé dans cette importante fonction, non par le chorévêque ou l'évêque suffragant, qui tenait sa place toutes les fois que le caractère épiscopal était requis, mais par l'abbé de Saint-Vincent, qui possédait ce droit depuis l'épiscopat du vénérable Aiglibert. Nous voyons encore par les actes de ces synodes que le diocèse du Mans était administré par des doyens ruraux, dont il est probable qu'Aldric fut l'instituteur : au dessus étaient les archiprêtres, qui semblent avoir été longtemps au nombre de deux dans ce diocèse. Si la plupart de ces actes n'étaient pas perdus, on y trouverait sans doute, comme dans ceux de Tours, une foule de recommandations en faveur du peuple, comme d'établir des écoles dans chaque paroisse. En effet, l'archevêque de Tours, Hérard, s'était proposé notre saint prélat pour modèle dans le gouvernement de son église. Ayant la plus grande vénération pour les usages de l'Eglise romaine, Aldric introduisit au Mans ou y consolida la coutume des stations; on se rendait en foule, peuple et clergé, dans les différentes églises pour y célébrer les fêtes qui leur étaient propres, par exemple l'anniversaire d'une dédicace; et Dieu autorisa par des miracles ces pieuses solennités. Les historiens contemporains et disciples de saint Aldric disent que deux ou trois cahiers n'auraient pu contenir l'histoire des guérisons miraculeuses de toutes sortes de maladies, opérées dans l'église-mère, pendant l'épiscopat du saint évêque. Il reçut aussi une grande distinction, la plus chère après celles qui viennent directement de Dieu : le pape Grégoire IV, qui connaissait son zèle pour le bien de son église, ses travaux

pour le maintien de la discipline ecclésiastique et toutes ses grandes qualités, lui envoya les ornements sacerdotaux dont il s'était servi lui-même dans la solennité de Pâques, puis une crosse dont il lui avait fait don également, enfin une lettre remplie de tendresse, l'invitant à venir le trouver, et lui promettant toutes sortes de faveurs et de bénédictions.

Cependant, Louis le Débonnaire était mort le 20 juin 840. Aussitôt, la guerre éclata entre ses fils : Lothaire projetait d'envahir tout l'héritage paternel ; il excita contre Charles les Aquitains et les Bretons qui ravageaient les comtés de la Loire et du Maine jusqu'à la Mayenne, puis il s'avança jusqu'à la ville de Chartres, forçant le peuple de reconnaître son autorité, et confisquant les biens des seigneurs qui refusaient de lui obéir. Il y eut bien des défections, même de la part des évêques. Mais Aldric n'oublia pas que son ami Louis le Débonnaire lui avait recommandé son jeune Charles, et qu'il avait prêté à ce dernier serment de fidélité. Les émissaires de Lothaire, il est vrai, n'épargnèrent rien pour le gagner ; mais ni les promesses, ni les menaces ne purent ébranler sa constance. Les deux comtes qui gouvernaient le Maine, au nom de Charles le Chauve, ne lui furent pas moins dévoués. Mais les petits tyrans levaient partout l'étendard de la révolte ; sous prétexte d'embrasser le parti de Lothaire, ils travaillaient à se rendre indépendants. Les plus grands troubles éclatèrent dans le Maine ; les biens de l'Eglise et des monastères furent bientôt livrés au pillage, et l'évêque Aldric obligé de s'enfuir. Il se réfugia auprès du roi Charles, partageant son sort et ses desseins. Charles, soit par ses armes, soit par sa mauvaise foi, car il promettait tout sans rien tenir à ceux qui faisaient leur soumission, reconquit promptement la Neustrie, remporta, avec son frère le Germanique, une victoire décisive sur Lothaire, le 25 juin 841, entre Thury et Fontenay-en-Puisaie, dans l'Auxerrois, et vint pour la deuxième fois rétablir lui-même au Mans le saint évêque. La paix ne fut pas pour cela rendue à cette contrée : Lothaire y lança des bandes de Normands païens, qui s'abandonnèrent à tous les excès. Le traité de Verdun même, qui, en 843, mit fin à toute division entre les trois princes Lothaire, Louis et Charles, n'apaisa pas les troubles de la Neustrie, où l'autorité du faible Charles le Chauve était méconnue par les petits souverains. Noménoé se déclara indépendant, prit le titre de roi de Bretagne, et poussa ses invasions jusque dans le Maine, qu'il ravagea en 844 et les années suivantes. Jusqu'à la fin de sa vie, notre saint évêque vit son église devenir la proie, ou des Bretons, ou des Normands ; il lutta avec constance contre ces désastres, relevant les ruines à mesure qu'elles se faisaient.

L'administration intérieure de son diocèse ne l'empêcha pas d'assister à plusieurs conciles, où l'Eglise combattait la barbarie qui menaçait d'engloutir ce qui restait en France de lumière, de dignité humaine et de droits. Une paralysie ne lui permit pas de se rendre à celui de Soissons ; il s'en excusa dans une lettre aux évêques qui le composaient, les conjurant de prier pour lui pendant sa vie et après sa mort, qu'il regardait comme prochaine. Elle arriva en effet deux années après, le 7 janvier 856, après un épiscopat de vingt-quatre ans et seize jours. Il fut enterré dans l'église abbatiale de Saint-Vincent et Saint-Laurent, qu'il avait réparée. Les prodiges qui s'opérèrent sur son tombeau furent des signes éclatants de la gloire dont il jouissait dans le ciel. Ces miracles n'ont point cessé d'attirer, à son sanctuaire, jusqu'à la révolution française, une foule nombreuse de pèlerins, soit du Maine, soit de pays plus éloignés. Nos pères, dit Dom Piolin, ont encore vu découler, du marbre qui recouvrait ses saintes reliques, une huile mer-

veilleuse qui rendait la santé aux malades. L'église du Mans célèbre sa mémoire le quatrième jour de janvier, quoiqu'il soit honoré dans d'autres lieux au jour de son repos dans le Seigneur, le septième du même mois.

En racontant les actions de ce saint prélat, au lieu de faire l'éloge de ses vertus, nous avons voulu montrer, par des faits, comment il fut le père de son peuple, combien il contribua à la prospérité de sa province. A son zèle pour prêcher les vérités de la religion, à sa constance pour défendre l'orthodoxie, à son amour pour les pauvres, à sa tendresse pour les clercs et les religieux, il faut ajouter une autre vertu : sa sollicitude pour le rachat des captifs. Il fut un des saints personnages qui firent le plus pour l'abolition de l'esclavage.

Nous avons composé l'abrégé de sa vie avec l'*Histoire de l'église du Mans*, par le R. P. Dom Piolin.

LE VÉNÉRABLE LOUIS DE BLOIS

ABBÉ DU MONASTÈRE BÉNÉDICTIN DE LIESSIES

1506-1566. — Papes : Jules II ; Pie V. — Rois de France : Louis XII ; Charles IX.

Une continuelle pratique d'aspirations ou d'oraisons jaculatoires est le moyen le plus sûr de parvenir promptement et facilement à la perfection, à la science de la théologie mystique et à l'union avec Dieu.

Louis de Blois, *Exercices spirituels*, ch. v.

A l'époque où le schisme et l'hérésie faisaient le plus de ravages dans l'Eglise de Jésus-Christ, vivait en Belgique un homme d'une sainteté éminente, qui, après avoir passé ses premières années à la cour de Charles-Quint dans une parfaite innocence, alla s'ensevelir, jeune encore, dans l'abbaye de Liessies. C'est le vénérable Louis de Blois, devenu depuis abbé de ce monastère. Il était fils d'Adrien de Blois, seigneur de Jumigny, qui tirait son origine des seigneurs de Châtillon et des comtes de Blois. Sa mère, Catherine de Barbançon, noble dame de Don-Stienne, près de Beaumont en Hainaut, lui donna naissance dans ce même château, au mois d'octobre 1506. Il reçut, comme ses cinq frères et ses trois sœurs, une excellente éducation, et se fit remarquer dès ses premières années par une grande douceur de caractère. L'innocence de sa conduite et sa piété faisaient penser à beaucoup de personnes qu'il deviendrait dans la suite un grand serviteur de Dieu. Envoyé à la cour en qualité de page du jeune archiduc Charles, depuis Charles-Quint, Louis de Blois sut y conserver toute l'intégrité de sa vertu. Il y brilla aussi par ses qualités chevaleresques et ces dons aimables de la nature qui lui attachaient les cœurs. Le jeune archiduc, en particulier, lui voua une amitié qui ne fit que croître avec les années. Ses parents, qui fondaient sur lui de grandes espérances, étaient flattés des témoignages qu'ils recevaient de la conduite de leur fils. Ils formaient déjà pour lui de brillants projets d'avenir, quand un accident providentiel vint donner une nouvelle direction aux pensées du jeune courtisan. Un jour, Louis de Blois reçut une blessure à la tête, pour laquelle il dut supporter une opération douloureuse. Le chi-

rurgien lui ayant demandé quelle forme il désirait que l'on donnât à l'incision qu'il fallait faire dans les chairs : « la croix de Bourgogne », répondit aussitôt le jeune chevalier. Cette parole fit impression sur les personnes qui se trouvaient près de lui : Louis lui-même ne put s'empêcher de la remarquer, comme si cette réponse, dans laquelle la vanité avait sa part, eût révélé un secret dessein du ciel. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'un changement étonnant s'opéra alors dans ses sentiments et ses pensées. Son âme, encore pure et innocente, commença à comprendre toute la vanité des choses du siècle et le bonheur que l'on goûte à y renoncer pour Dieu. Ces réflexions salutaires épurant de plus en plus ce que le contact du siècle avait pu laisser d'idées mondaines dans son esprit, Louis de Blois prit bientôt la résolution de quitter la cour, et, avec la permission de ses parents, de se retirer au monastère de Liessies. Il n'avait encore que quatorze ans quand il prit cette courageuse détermination. Sa fidélité à la grâce fut promptement récompensée par des faveurs spéciales du ciel. Aussi le vit-on, en peu de temps, faire de rapides progrès dans la vertu. Chacun admirait sa ferveur dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse, et l'air de bonheur et de paix intime qui brillait dans ses yeux. L'abbé de Liessies, qui avait reçu son nouveau disciple comme un ange envoyé du ciel, ne douta point que sa communauté ne retirât un jour de précieux avantages de sa présence. Il le confia d'une manière toute spéciale à Dom Jean Meurisse, maître des novices, qui le fit avancer à grands pas dans les voies de la perfection. Le noviciat terminé, Louis de Blois fut envoyé à Louvain pour y faire de solides études, qui le missent en état de rendre d'importants services à l'Eglise. Il rencontra dans l'université de cette ville les professeurs les plus distingués, et suivit avec succès sous leur conduite les cours de philosophie et de théologie. Le latin, le grec, l'hébreu lui devinrent également familiers, et il approfondit les ouvrages des plus habiles docteurs et les écrits des saints Pères. La piété du jeune religieux le mit constamment en garde contre cette sécheresse du cœur, cette curiosité inquiète et ce désir immodéré de savoir, qui deviennent si souvent un écueil pour les meilleurs esprits. Louis de Blois l'évita en s'appliquant avec soin à la prière et à d'autres exercices spirituels, qui entretenaient et développaient de plus en plus en lui l'esprit de Jésus-Christ.

L'abbé de Liessies suivait toujours par la pensée le jeune disciple envoyé à Louvain, et sur lequel il recevait les témoignages les plus flatteurs. Sentant que les infirmités de l'âge ne lui permettraient bientôt plus de remplir toutes les fonctions de sa charge, il songea à demander un coadjuteur. Les dispositions de ses religieux en faveur de Louis de Blois lui étaient tellement connues, qu'il ne craignit pas de le leur proposer. Tous, même les plus âgés, donnèrent leur voix au jeune religieux, que la noblesse de sa naissance, sa science et plus encore sa vertu rendaient le plus capable de diriger la communauté dans ces temps difficiles. L'humble disciple, en apprenant cette nouvelle à Louvain, en fut comme abattu. Dom Meurisse jugea même nécessaire de lui écrire une lettre pour le consoler et l'encourager, en lui montrant tout le bien qu'il pourrait faire dans la charge qu'on lui imposait. Louis de Blois resta deux ans encore à Louvain pour se perfectionner dans les sciences ecclésiastiques ; mais à la mort du vénérable abbé Grippe, arrivée le 2 mars 1530, les religieux le prièrent de se transporter au milieu d'eux. Ils renouvelèrent alors en sa présence l'élection qu'ils avaient déjà faite ; et quelques mois plus tard, le vénérable Louis de Blois ayant été ordonné prêtre, toute la communauté assista à sa première messe et à

la bénédiction abbatiale qu'il reçut le lendemain, 13 novembre 1530.

La sainteté du nouvel abbé se produisit bientôt aux yeux de ses frères, qui ne cessaient d'admirer l'assemblage de tant de vertus et de qualités réunies en sa personne. Cette disposition favorable l'encouragea dans le dessein qu'il avait conçu d'établir une réforme, en retranchant certains abus que la faiblesse de quelques abbés, ses prédécesseurs, et surtout les guerres continuelles de cette époque avaient occasionnés. Ces guerres forçant souvent les religieux d'aller chercher un refuge en d'autres contrées, il était impossible que la discipline n'en souffrît pas beaucoup. En ce moment même la guerre éclatait de nouveau entre François Ier et Charles-Quint ; mais cette fois, la Providence permit qu'elle contribuât à seconder les projets du sage abbé de Liessies. En effet, s'étant retiré à Ath avec trois religieux disposés à embrasser la réforme, il vit bientôt accourir de Mons, où ils s'étaient retirés, les autres religieux fugitifs. Tous demandaient à suivre, dans sa rigueur primitive, la règle de saint Benoît, moyennant quelques modifications qui leur paraissaient nécessaires. Louis de Blois, voulant d'une part rendre à la communauté de Liessies sa régularité première, et craignant d'un autre côté d'exiger plus qu'il ne pourrait obtenir, demanda avec instance au Seigneur qu'il daignât l'éclairer de ses lumières. Il consulta aussi des personnes sages et remplies de l'esprit de Dieu, qui lui répondirent qu'il serait mieux de prendre pour sa réforme un milieu convenable, laissant à la ferveur particulière certaines charges plus pénibles. Le digne abbé, toujours disposé à suivre le jugement des autres plutôt que le sien propre, se rendit à cet avis. Peu de temps après, il rentrait, plein de joie, à Liessies avec ses religieux, qui reprirent les exercices de leur institut avec une nouvelle ardeur. Ce fut pour augmenter encore cette bonne disposition, qu'il composa alors des traités spirituels, remplis de l'esprit de Dieu et d'une onction si douce qu'il est impossible, en les lisant, de ne pas se sentir touché et excité à faire les plus généreux sacrifices.

Le premier de ces ouvrages a pour titre : *Le Miroir des Religieux*. Sous le nom d'abbé Dacrien, c'est-à-dire, qui pleure, qui gémit, l'auteur déplore le malheur d'un religieux tiède et négligent dans l'accomplissement des devoirs de son état ; en même temps il indique les vertus et les dispositions intérieures qui rendent un religieux digne de sa vocation. Le second ouvrage est intitulé : *Règle de la Vie Spirituelle*. Le vénérable Louis de Blois y donne les conseils les plus sages pour surmonter les différentes tentations, pour marcher saintement dans les voies de Dieu, et s'unir étroitement à lui par les exercices de la vie spirituelle. Ses autres principaux ouvrages portent les titres suivants : *Le Conclave ; — la Récréation et la Retraite sacrée de l'Ame fidèle ; — l'Institution et la Perle spirituelle ; — le Manuel des Petits ; — la Règle de celui qui est encore novice dans les voies de l'esprit ; — la Consolation des pusillanimes ; — le Collyre des hérétiques et le Flambeau pour les éclairer.* On trouve de plus, parmi les œuvres du vénérable Louis de Blois, des méditations, des affections et des prières, dans lesquelles respire la plus suave piété. On pourra en juger par cette seule citation, tirée du préambule des statuts qu'il donna à sa communauté, et dans lequel il cherche à montrer les avantages de la vie monastique. « Heureux », s'écrie-t-il, « ceux à qui Jésus parle au cœur, et à qui il dit : Venez, sortons, allons dans un lieu désert ! Heureux ceux que le Seigneur transporte de la vaste mer du monde, du milieu de ses innombrables écueils, au port de la vie religieuse ! Là, la vie est paisible et sans dangers ; là abonde la paix, la tranquillité et la joie de l'Esprit-Saint ; là, sans aucune sollicitude des choses passagères, des

hommes servent librement, le jour et la nuit, le roi immortel des siècles. Une seule pensée les occupe, celle de plaire à Dieu par une fidèle obéissance à ses volontés, par une douce assiduité aux prières saintes, par l'exercice des pieuses lectures et l'effusion des larmes dans lesquelles l'âme se purifie. Tout est piété, tout est suavité dans une communauté de religieux qui vivent selon leurs règles. On y respire le parfum délicieux de toutes les vertus : les roses de la charité y brillent de leur éclat empourpré, les lis de la chasteté lèvent vers le ciel leur tête d'une blancheur éblouissante, et les violettes, symboles de l'humilité, y fleurissent et répandent leurs suaves odeurs. Là point de tumulte, point de confusion; loin de cette douce et aimable solitude, les querelles et les dissensions; là encore chaque jour de courageux athlètes luttent dans l'arène du combat spirituel et remportent la victoire sur leurs ennemis. Les anges du ciel volent avec rapidité pour être les témoins de cette lutte, et pour fortifier les soldats de Jésus-Christ. Heureux donc ceux qui, fuyant les tempêtes du siècle, se sont retirés dans le port sûr et agréable de la vie religieuse, parce que, après avoir passé le reste de leurs jours dans la joie du Saint-Esprit, uniquement occupés du service de Dieu, ils recevront à la mort l'inestimable récompense du royaume céleste et en jouiront éternellement ».

Il y avait encore quelque chose de plus touchant et de plus persuasif que les paroles et les écrits du vénérable Louis de Blois, c'était l'exemple de ses vertus et la fidélité avec laquelle il accomplissait jusqu'aux moindres observances de la règle. Il présidait à tous les exercices de la communauté, et inspirait par sa présence les sentiments de la dévotion. La méditation faisait ses délices, et durant la prière, il était tellement absorbé en Dieu, qu'il semblait que son âme eût pénétré dans les cieux. Attentif à profiter de toutes les circonstances et de tous les moyens pour s'avancer dans la perfection et s'entretenir dans l'esprit de foi, le vénérable abbé se rendit auprès des premiers Pères de la Compagnie de Jésus à Louvain, pour faire, sous leur conduite, les exercices spirituels de saint Ignace. Il voua à ces religieux une affection sincère et un entier dévouement ; aussi non-seulement il les honorait de son amitié et favorisait leurs projets, mais encore il prenait leur défense auprès des grands et dans les conseils des princes. On conserva longtemps à Louvain une lettre qu'il écrivit à cette époque, et dans laquelle il réfute victorieusement et énergiquement les nombreux ennemis que rencontrait déjà la Compagnie à son origine. Cet attachement du vénérable Louis de Blois pour les Pères Jésuites, il le communiqua à ses religieux, qui conservèrent toujours avec l'Ordre de saint Ignace les relations d'une sainte et touchante confraternité. Il y a surtout une circonstance qui, dans un ouvrage de cette nature, doit être signalée, c'est que l'abbaye de Liessies fut, un peu plus tard, comme le berceau de l'œuvre importante des Bollandistes. C'est, en effet, dans sa magnifique et riche bibliothèque que les pères Rosweyde et Bolland commencèrent les travaux qui devaient donner naissance à cet ouvrage vraiment admirable [1]. De toutes les abbayes du nord de

1. Le Père Héribert Rosweyde, professeur à Douai, passant, selon son usage, ses loisirs de professeur à visiter les bibliothèques des abbayes flamandes, se prit à chercher de préférence quelques vies des Saints. *L'abbaye de Liessies* lui fournit un grand nombre de passionnaires, et ce fut là qu'il conçut le premier dessein des *Acta Sanctorum*. *Liessies* méritait d'être le berceau des *Acta*. Un pieux et docte abbé, qu'on serait tenté d'appeler le dernier des saints belges, Louis de Blois, venait d'y mourir en odeur de sainteté... Ce fut là que le Père Rosweyde trouva, outre l'hospitalité si largement accordée dans ces anciens monastères, une bienveillance spéciale et des plus généreuses, un ami, un Mécène, dans l'abbé dom Antoine de Winghe; puis, plus tard, comme un dévoué enfant dans un autre abbé, dom Thomas Luytens, l'un de ses

la France, celle de Liessies était la plus riche en passionnaires, en vies manuscrites des Saints, et en toutes sortes d'ouvrages précieux. Elle devait surtout ces trésors littéraires à Louis de Blois, qui cherchait, par tous les moyens en son pouvoir, à développer la piété dans le cœur de ses disciples. Non content d'avoir recueilli les actes d'un grand nombre de Saints, il se procura aussi beaucoup de leurs précieuses reliques, et fit construire une magnifique chapelle pour les y conserver religieusement.

Charles-Quint n'avait jamais oublié sur le trône impérial le jeune page qui avait grandi sous ses yeux, lorsqu'il n'était encore qu'archiduc d'Autriche. Toute sa vie il conserva pour lui une respectueuse estime et une bienveillance particulière, qui se manifestèrent en beaucoup de circonstances. Quand l'évêché de Cambrai fut vacant par la mort de Robert de Croï, il voulut y faire nommer l'abbé de Liessies ; mais Louis de Blois fit tant d'instances, qu'il fallut renoncer à ce projet. On éleva alors à cette dignité Maximilien de Berghes, qui était lié avec lui d'une étroite amitié. Plus tard, l'empereur, pour donner au digne abbé une nouvelle preuve de sa bienveillance, lui offrit la direction de la célèbre abbaye de Saint-Martin de Tournai; mais il refusa de nouveau, et se rendit même à Bruxelles auprès de Charles-Quint, « pour lui demander de vivre et de mourir dans l'abbaye de Liessies ». Il continua d'y vivre en effet dans l'accomplissement de tous les devoirs de son saint état. Témoin des désordres et des sacriléges impiétés que commettaient partout les calvinistes des Pays-Bas, il ne cessait de gémir devant le Seigneur sur ces excès. En même temps qu'il composait des ouvrages dans lesquels il réfutait leurs erreurs, il travaillait à ramener dans le bercail les brebis qui s'en étaient égarées. On cite, entre autres personnes ainsi retirées de l'hérésie par ses soins, une noble dame, sa parente, à qui il adressa une lettre forte et touchante que l'on trouve dans ses œuvres. Le biographe du vénérable abbé rapporte aussi qu'un puissant seigneur ayant été condamné par Marie, gouvernante des Pays-Bas, et sœur de Charles-Quint, à une honorable prison dans le monastère de Liessies, il fut tellement touché des discours de Louis de Blois, et surtout de sa conduite, qu'il abjura ses erreurs, et devint dès ce jour un fervent catholique. L'abbé, heureux déjà d'avoir rendu la foi à cet illustre personnage, voulut encore lui rendre la liberté. Il la demanda à la gouvernante, qui non-seulement accueillit sa demande, mais laissa au prisonnier ses biens et ses dignités, que, d'après les lois de l'empire, il méritait de perdre. L'abbaye de Liessies était ainsi devenue comme un lieu où s'accomplissaient toutes les œuvres saintes. La charité spirituelle s'y exerçait de mille manières, la charité corporelle n'y était pas moins chère à tous les cœurs, et le nom de *Père des Pauvres,* donné dans tout le pays au vénérable Louis de Blois, dit assez avec quelle largesse il répandait ses aumônes dans le sein des malheureux. « Qu'il n'y ait point de cupidité », disait-il, « dans des hommes consacrés à Dieu, car il est reconnu qu'elle a renversé la discipline dans beaucoup de communautés ; qu'il n'y ait point non plus de sordide et dure ténacité, mais que les aumônes se fassent avec charité, selon les facultés du monastère ». La conduite du digne abbé répondait à ces paroles, tellement que le monastère de Liessies était appelé partout l'*Asile des Pauvres.*

élèves. Tout lui était ouvert; des copistes étaient mis à sa disposition ; les manuscrits livrés sans réserve. (R. D. Pitra, *Études sur la collection des Actes des Saints*, p. 9.) Les Pères Bolland et Henschenius travaillèrent aussi très-souvent dans la bibliothèque de Liessies, et c'est même à Thomas Luytens, abbé de ce monastère, que le premier adresse la préface générale qu'il a mise en tête de l'immortel ouvrage auquel on a donné son nom.

Ajoutons encore quelques mots sur les vertus admirables de Louis de Blois. On a vu avec quelle innocence il passa ses premières années à la cour de l'archiduc d'Autriche, et comment il en sortit avec toute la pureté de ses mœurs. Son biographe indique les moyens dont il servit pour éloigner de lui tout ce qui eût été capable de la ternir. « Ce fut », dit-il, « par une grande tempérance dans la nourriture, par la fuite des occasions et des moindres dangers, par une vigilance continuelle sur ses sens et particulièrement sur ses yeux, par les austérités qu'il s'imposait, par l'élévation habituelle de son âme vers Dieu, et enfin par une grande propreté extérieure qu'il recommandait souvent à ses religieux ». Sa constance dans les adversités et les contradictions auxquelles il fut exposé ne se démentit jamais non plus. Quand son monastère de Liessies fut ravagé par les Français, en guerre avec l'empereur Charles-Quint, on n'entendit aucune plainte sortir de sa bouche. Alors encore il répétait cette parole du Psalmiste qui lui était familière : « Celui qui ne compte que sur le secours du Très-Haut, habitera tranquillement sous la protection du Seigneur, qui règne dans le ciel. Il dira au Seigneur : Vous êtes mon protecteur et mon asile ». Telle fut la conduite de Louis de Blois, jusqu'au jour de sa mort qui arriva le 7 janvier 1566. L'évêque de Chalcédoine, suffragant de l'archevêque de Cambrai, vint à Liessies rendre les honneurs de la sépulture au vénérable abbé. On déposa son corps dans le chœur de l'abbaye, où il resta jusqu'au 15 juin 1631, époque où François Vander-Burch, archevêque de Cambrai, transféra cette dépouille sacrée sous un beau mausolée placé au milieu du chœur. On y grava cette épitaphe :

Louis de Blois, qui dès sa tendre jeunesse savait parfaitement trois langues, qui répandit partout le parfum des vertus, est mort, hélas ! et sous ce tombeau repose la gloire et le miracle de notre siècle. Lecteur, prie pour lui et prépare-toi à paraître au tribunal du Souverain Juge.

« Mes fils bien-aimés », dit quelque part dans un de ses ouvrages le vénérable Louis de Blois, « vous qui avez embrassé le joug si doux du Seigneur, je vous prie, souvenez-vous de votre vocation ; fuyez l'iniquité, méprisez la vanité. Considérez le monde attentivement ; il croît et décroît : rien n'y est stable ; comme la poussière que disperse le vent, ainsi s'évanouit le monde et sa concupiscence. Considérez que la vie présente n'est qu'une vapeur qui se dissipe promptement, que toute chair est comme l'herbe et que sa gloire disparaît bientôt ». Ces paroles sorties de la bouche d'un puissant du monde, que la grâce avait touché et éclairé, produiront sur nos cœurs une profonde impression. Elles nous disent assez que tous les biens terrestres ne doivent jamais nous faire perdre de vue les biens plus précieux de l'éternité ; que nous devons user simplement des premiers, mais que ces derniers doivent être l'objet de nos plus ardents désirs.

Bolland., 7 jan. ; Lud., *Blosii opera*, résumés par M. l'abbé Destombes.

SAINT VALENTIN, ÉVÊQUE DE PASSAU

APOTRE DU TYROL

v[e] siècle

Per quos transivi prædicans regnum Dei.... et docens quæ sunt...
J'ai passé au milieu de ces peuples, leur prêchant le royaume de Dieu.... et leur enseignant ce qui est.... *Actes des Apôtres,* XX, 25 et XXVIII, 31.

Saint Valentin fraya à saint Séverin, apôtre de la Norique, le chemin que celui-ci parcourut avec succès après la mort de notre Saint. Armé de la parole divine, il quitta le rivage de la mer, venant, selon toute apparence, des Pays-Bas, pour apporter la lumière de l'Evangile aux habitants des bords de l'Inn et du Danube. Son zèle pour le salut des âmes, et aussi l'amour de ses compatriotes, l'attira à Passau qui était une colonie de Bataves [1]. Mais, réfléchissant qu'il n'avait d'autre mission que celle qu'il s'était donnée lui-même, il se souvint des instructions de saint Paul [2] : « Comment les prédicateurs prêcheront-ils s'ils ne sont envoyés ? » Il se rendit donc auprès du vicaire de Jésus-Christ, afin qu'il pût, en entreprenant cette œuvre, se guider entièrement d'après les ordres du grand Apôtre des gentils. Saint Léon occupait alors le siége de saint Pierre (440-471).

En quittant Rome, notre Saint se rendit directement à Passau et se mit à prêcher la doctrine de Jésus-Christ aux habitants de cet endroit. 445. Mais ses paroles ne furent pas écoutées, ce qui l'affligea si vivement qu'il résolut de planter ailleurs l'étendard de la croix, et d'aller chercher de nouvelles instructions auprès du Père commun de la chrétienté. Léon, surpris d'un si prompt retour, répliqua au Saint qui lui en avait exposé les motifs : « Annoncez la parole ; que vous soyez bien ou mal reçu, persévérez ; si vous parvenez à vous vaincre vous-même, à demeurer et à adoucir la férocité de ce peuple longtemps rétif, vous recueillerez les plus beaux fruits de vos peines. Mais si une troisième tentative échouait, je vous permets, et vous ordonne, en vertu de mon pouvoir apostolique, d'aller chez d'autres peuples annoncer la sainte foi ». Ayant dit ces paroles, il lui imposa les mains, le sacra évêque et le renvoya fortifié par sa bénédiction.

Bientôt Valentin reparut à Passau ; sa voix s'éleva avec une nouvelle force pour annoncer la parole de Dieu ; mais cette fois encore elle retentit dans le désert. Les habitants de cette contrée composée d'ariens et de païens s'élevèrent contre lui, l'insultèrent, le maltraitèrent et le chassèrent du pays. Secouant la poussière de ses pieds, il passa chez les Grisons où il fut accueilli avec joie par les populations qui s'empressèrent d'embrasser le christianisme. Il arriva enfin dans les montagnes du Tyrol et répandit la semence du royaume de Dieu dans la vallée du Vintschgau [3], où il trouva un sol fertile

1. Il se rendit à Passau, disent les Bollandistes, parce que c'était une ville d'origine belge appelée *Castra Batava*, ou simplement *Batava*, d'où les Allemands ont fait *Battaw*, et plus tard Passaw, leur coutume étant de prononcer B comme P, et de changer le T flamand en SS. (*Acta Sanctorum*, t. 1er, p. 369.)
2. Rom. X, 45.
3. Le Vintschgau ou Finstgau, aussi Vinstgow, en latin *Vallis venusta*, en italien *Valle di venosta*, est

au milieu des montagnes. Il s'arrêta à Maïs, non loin de Meran, et eut la consolation de voir croître autour de lui une moisson abondante [1]. Plusieurs fois même il s'avança vers l'Italie, laissant partout où il pénétrait des traces de ses bienfaits, convertissant et baptisant un grand nombre de personnes. Dans les provinces de l'Italie, il ramena dans les voies de la vérité un grand nombre de juifs et d'ariens. Dieu accompagna ses prédications de la puissance des miracles, ce qui frappa d'étonnement beaucoup de païens et d'hérétiques, et les gagna pour une religion qui accorde de si grands pouvoirs à ses ministres.

Valentin parlait avec une onction à laquelle il était impossible de résister, et qui entraînait souvent l'âme la plus tiède vers la conviction. Mais l'aménité et le charme de sa vie privée égalaient le zèle et la persévérance avec laquelle il annonçait la sainte doctrine. Afin de conserver continuellement cette vie de l'âme qui ne se dessèche que trop souvent sans la rosée divine, il consacrait à la prière et à la contemplation une grande partie de la nuit, et tout ce qu'il pouvait dérober à la journée ; il se bâtit à cet effet une petite cellule où, éloigné du tumulte, il pût sans être troublé s'abîmer dans ses pieuses méditations. Cette cellule, qui se trouve dans le château de Neubourg, se montre encore aujourd'hui sous le nom de *chambre de saint Valentin.*

Valentin fonda aussi une communauté de prêtres, qui étaient soumis à une règle commune et qui le secondaient dans ses travaux apostoliques. Saint Lucille, son disciple, le nomme en termes exprès son abbé. Après la mort de son maître, Lucille s'associa à saint Séverin et l'aida fidèlement dans l'œuvre de la conversion. Et lorsque saint Séverin eut à son tour passé à une vie meilleure, on vit encore ce vieillard, chargé d'années, à la tête d'un couvent près de Vienne.

Saint Valentin mourut le 3 janvier. Cependant l'année de sa mort est incertaine ; les uns disent 440, d'autres 442 ; il y en a même qui disent 470 : ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 474 il ne vivait plus. Ses disciples inhumèrent son corps dans l'église qu'il avait fait bâtir à Maïs et qui devint très-célèbre dans toute la Rhétie. Lorsque Maïs tomba au pouvoir des Lombards, les ossements du Saint furent transférés à Trente, et dans la suite à Passau avec ceux de saint Corbinien, évêque de Freising ; on les plaça entre deux murs dans l'église cathédrale de Saint-Etienne. Plus tard, Dieu inspira à quelques âmes pieuses la pensée de rendre plus d'honneur à ces restes sacrés : on les exhuma et on les transféra près du trône de l'évêque. Sa fête est célébrée le 7 janvier ; le martyrologe romain le nomme, le 29 octobre, avec le titre de confesseur.

Saint Valentin est le patron du Tyrol et du diocèse de Passau. La dévotion populaire, en Allemagne, a toujours associé son nom à ceux de trois autres saints célèbres : Saint Rupert de Salzbourg, saint Quirin de Sisseck, et saint Antoine le Grand. Le nom significatif de *Messagers auprès de Dieu* [2] les désigne tous les quatre à la confiance des peuples [3].

une belle et romantique vallée du Tyrol, comprenant aussi le *Munster* et le *Passayer-Thal*, et s'étendant depuis Glurens jusqu'à Meran, ayant 9 milles d'Allemagne de long sur un demi de large. Voyez *Legenden Heiliger Gottes und verehrter Landespatronen in Oestreich*, p. 3.

1. Maïs, *Majae* ou *Alpes Majae*, reçoit quelquefois aussi le nom de *Matsch*.

2. *Die vier Botschafter*.

3. Cf. Bollandistes, t. Ier de janvier, p. 368 et suiv.; Godescard, édition de Bruxelles, au 7 janvier ; — *Bavaria sancta*, par Rader, où il est représenté dans sa solitude, près de Meran, avec un enfant qu'il vient de ressusciter.

SAINT CRISPIN III, ÉVÊQUE DE PAVIE (an 466).

Il fleurit au temps de saint Léon le Grand, pape, et assista au Concile de Milan, alors assemblé; on en a la preuve dans la lettre synodique envoyée au pape par le même Concile. Il eut pour successeur saint Epiphane, son égal par la sainteté et par le savoir. Ennodius, évêque de Pavie, parle de lui dans sa vie de saint Epiphane, et dans un poëme du même Ennodius, on lit ces vers [1] :

« Salut, père saint ; salut, cendres tant vénérées de Crispin ; salut, âme admirable, demeure « sacrée des sciences et des vertus évangéliques ».

SAINT NICÉTAS, ÉVÊQUE DES CONTRÉES DANUBIENNES (ve siècle).

Cet évêque, des contrées Danubiennes, n'était pas inconnu à Rome. Saint Paulin (épître x à Sévère), loue hautement sa science et le propose à l'admiration des Romains : il avait l'habitude de venir en pèlerinage aux Saints Lieux, en Italie. C'est à l'occasion d'un de ces pèlerinages que saint Paulin composa une belle ode en vers saphiques, dans laquelle il célèbre ses belles actions, et entre autres choses parle de la conversion des Besses à la foi de Jésus-Christ. C'était une nation sauvage entre toutes, car, au témoignage de Strabon, l'habitude du vol qu'avaient ces peuples leur fit donner à tous le nom commun de Latrones, Larrons. Voici les vers de saint Paulin sur ce sujet [2] :

« Sauvages par leur climat et par leur naturel, les Besses, nation plus dure que ses « glaciers, changés en agneaux paisibles, se rassemblent sous sa houlette dans la demeure de « la paix ».

Les Besses, dit saint Jérôme, horde de sauvages couverts de peaux de bêtes, qui immolaient autrefois les hommes aux mânes des morts, ont maintenant adouci leurs voix stridentes pour chanter les louanges du Christ.

SAINT THÉAU OU TILLON, OU THIELMAN, ABBÉ DE SOLIGNAC (an 702).

Enlevé dès l'enfance par des brigands à sa famille qui était de la nation saxonne, saint Théau ou Tillon eut le bonheur d'être vendu comme esclave à saint Eloi, évêque de Noyon. Saint Eloi le traita comme son fils, l'envoya étudier à l'abbaye de Solignac, en Limousin, l'éleva ensuite au sacerdoce, puis lui confia la mission d'annoncer l'Evangile à Tournai et dans d'autres lieux des Pays-Bas. Théau revint à Solignac après la mort de saint Eloi, y vécut dans la solitude, retraçant la vie des Antoine et des Macaire, par sa simplicité, sa ferveur et ses austérités. Sa sainteté éclatante attira tant de monde autour de lui, que son désert était peuplé à sa mort de trois cents religieux.

Notre Saint avait atteint l'âge de 94 ans ; sentant sa fin prochaine, il dépêcha un jeune homme vers l'évêque de Limoges, et lui dit : « Va-t-en, mon fils, en toute hâte à la ville de Limoges, et « dis au pasteur de l'église que je le prie de venir demain en ce lieu, de me recommander à Dieu « dans ses prières, et de rendre mon corps à la terre ». Théau reçut les derniers Sacrements, et mourut doucement dans le Seigneur, au milieu des larmes de ses religieux assemblés à son chevet. Cependant le jeune homme se rendit auprès de l'évêque de Limoges, Hermenus, qui, en ce moment, était retenu au lit par une maladie grave ; mais à peine eut-il appris la volonté de Théau, qu'il se transporta au lieu indiqué pour ensevelir son saint corps. Ceci se passait en l'année 702.

1. Salve, sancte parens, salvete, o sæpe recepti
Crispini cineres, ad cujus vota redundat
Quidquid in hoc Christi miramur dogmate dignum, etc.

2. Nam simul terris animisque duri,
Et suâ Bessi nive duriores,
Nunc oves facti, duce te, gregantur
Pacis in aulam.

Il s'est fait plusieurs miracles par les vertus de ses reliques. Les habitants d'Yseghem, près de Courtrai, l'honorent comme leur apôtre. Il y a dans la Flandre, l'Auvergne, le Limousin, plusieurs églises consacrées à Dieu sous l'invocation de saint Théau[1].

On conserve encore une partie notable de son chef dans l'église de Solignac. Les fidèles ont une grande dévotion pour ce Saint, et l'invoquent surtout pour les enfants malades.

SAINT REYNOLD DE COLOGNE, CONTRE-MAITRE MAÇON (960).

Reynold était moine au monastère de Saint-Pantaléon, à Cologne, où son supérieur le chargea de surveiller les maçons et les tailleurs de pierre qui travaillaient à la construction du monastère. Sa prose dans les vieux missels de Cologne, dit :

Justi vitam livor zelat :
Clam necatur, stagno celat
Malleator sociis ;
Sed insigne margaritum
Declaratur expolitum
Signorum præconiis.

La noire envie attente à la vie du juste : Un tailleur de pierres le tue en secret et charge les eaux de le dérober aux regards de ses compagnons; mais de nombreux miracles viennent attester que cette brillante perle était taillée pour le ciel.

Conformément à ces données, les peintres d'Outre-Rhin ont représenté saint Reynold assommé par la boucharde d'un *tailleur de pierres*, qui avait fini par se trouver ennuyé d'être serré de trop près par le consciencieux contre-maître du monastère de Saint-Pantaléon. — Quant à l'armure que ces mêmes peintres donnent à notre Saint, elle rappelle la tradition d'après laquelle Reynold, un petit-fils de Charlemagne, avait quitté les camps pour le cloître.

Dans la dernière moitié du XIe siècle, les habitants de Dortmundt, en Westphalie, demandèrent le corps d'un saint à l'archevêque de Cologne, Hanno (1056-1075), qui leur accorda les reliques de saint Reynold. La translation se fit le 7 janvier, et c'est le même jour que sa fête se célèbre à Dortmundt, dont il est le patron.

Cf. *Boll.*, 7 janvier, et Godescard, édition de Bruxelles.

SAINT ANASTASE, ARCHEVÊQUE DE SENS (977).

Fils du seigneur d'Angers, près de Provins, Anastase fut élu d'une voix unanime à l'archevêché de Sens, et sacré par ses suffragants le 14 décembre 968; il prit possession de son siége peu de jours après. Homme plein de vertus et de talents, il se montra digne de porter la crosse archiépiscopale, et fit oublier les mauvais jours de son prédécesseur. Il commença la restauration de l'église Saint-Pierre, rappela les religieux qu'Archambaud avait expulsés, et fit construire autant de lieux saints que celui-ci en avait détruits ou profanés. Ce fut lui qui jeta les fondements de la cathédrale actuelle; il traça lui-même le plan de cet édifice, sauf celui de la croisée qui est du XIIIe siècle. Il disposa les trois chapelles dans l'ordre où elles étaient placées auparavant, c'est-à-dire, Saint-Etienne au milieu, celle de la Sainte-Vierge à droite, et celle de Saint-Jean à gauche. Il conduisit le chœur jusqu'au chapiteau des pignons, mais la mort qui le frappa le 8 janvier 977, l'arrêta dans l'exécution de ses pieux desseins.

Anastase avait racheté la plus grande partie des biens de l'église qu'Archambaud, son prédécesseur, avait donnés à titre de récompense aux compagnons de sa vie dissipée et de ses exploits militaires. Inépuisable en aumônes, quand ce saint évêque avait vu la fin des ressources que lui fournissaient son économie, ses privations et son abstinence, il sollicitait des rois, des princes et des fidèles, les secours dont il avait besoin pour subvenir aux frais des immenses constructions qu'il avait entreprises. Enfin, il donna tous ses biens pour doter les chanoines de Notre-Dame et de Saint-Jean, dont les chapelles furent bâties et terminées avant Saint-Etienne[2].

1. Le Père Mabillon a donné sa vie. — 2. *France Pontificale*.

LE BIENHEUREUX VITAL, SOLITAIRE (1119).

Le bienheureux Vital fut un de ces nombreux solitaires que le souffle de Dieu sema autrefois dans les forêts de notre France, semence précieuse qui a donné naissance à presque tous nos anciens monastères. Après avoir partagé les travaux apostoliques de Robert d'Arbrisselle, il se retira dans la forêt de Savigny, en Normandie, et c'est là qu'en mourant il laissa, au lieu de sa hutte de solitaire, un monastère florissant, qui s'unit un peu plus tard au grand Ordre de Cîteaux. Il était né à Thierceville, près de Bayeux. Il quitta ce monde en 1119.

Voir au *Supplément* des détails plus complets sur sa vie, son culte et ses reliques.

VIIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN

A Beauvais, en France, les saints martyrs LUCIEN, prêtre, MAXIMIEN et JULIEN; les deux derniers périrent par le glaive des persécuteurs. Saint Lucien, qui était venu avec saint Denys dans les Gaules, persévérant à confesser de vive voix le nom de Jésus-Christ et ne cessant de le faire, après avoir été cruellement flagellé, fut condamné au même supplice que ses compagnons. — Le même jour, saint Eugénien, martyr [1]. Vers 340. — En Afrique, les saints martyrs Théophile, diacre, et Hellade, qui, d'abord déchirés à coups de lanières, puis piqués par tout le corps avec des pointes de tessons très-aigus, furent enfin jetés dans le feu, où ils rendirent leurs âmes à Dieu. — A Venise, le décès du bienheureux Laurent Justinien [2], confesseur, premier patriarche de cette ville, canonisé par le pape Alexandre VIII, illustre par les excellents dons de la science du ciel et par la sagesse incomparable dont Dieu l'avait rempli. On fait encore mention de lui le cinquième jour de septembre. 1455. — A Hiérapolis, en Asie, saint APOLLINAIRE, évêque, qui brilla par sa science et sa sainteté, sous le règne de Marcus Antoninus Verus. Vers 180. — A Naples, dans la Campanie, la naissance au ciel de saint Séverin, évêque, frère du bienheureux Victorin, martyr, qui, après avoir opéré beaucoup de miracles, mourut en paix, plein de mérites et de vertus. 540 [3]. — A Pavie, saint Maxime [4], évêque et confesseur. VIe s. — A Metz, saint PATIENT, évêque. IIe s. — Le même jour, dans la Norique (Autriche), saint SÉVERIN, abbé, qui propagea l'Evangile dans cette contrée et fut appelé l'Apôtre de la Norique. Son corps fut apporté miraculeusement à Lucullano [5], près de Naples, d'où il a été depuis transféré au monastère de Saint-Séverin. 482.

1. Saint Eugénien était évêque d'Autun : il a dû siéger entre Martyrius et saint Reticius, car on ne connaît pas les noms des évêques qui ont siégé entre l'un et l'autre.

2. Voir au 5 septembre.

3. C'est par erreur que le Martyrologe nomme ici un saint Séverin, évêque de Naples, et qualifie son frère Victorin de martyr. On connaît bien, en Italie, deux saints qui furent frères et même frères jumeaux, s'appelant l'un Séverin et l'autre Victorin : mais ce Séverin fut d'abord moine, et ensuite évêque de *Septempeda*, ville du Picenum (aujourd'hui San-Severino, dans la Marche d'Ancône), et son frère Victorin fut simplement religieux. Ainsi pensent les Bollandistes et Ferrarius, qui expliquent comment l'erreur a pu se produire. Ces mêmes auteurs font encore observer que les plus anciens monuments de l'église de Naples se taisent sur saint Séverin ; que, d'autre part, le pape Urbain VIII ayant permis à cette église de célébrer un office commun en l'honneur de tous ses saints évêques, saint Séverin ne fut point compris dans le nombre. (Cf. *Acta Sanctorum*, t. Ier de janvier, p. 499 et suiv.; p. 739 et suiv., éd. Palmé.)

4. Baronius dit avoir lu son nom sur le catalogue des évêques de Pavie. Ses actes passent pour avoir été écrits par Paul, diacre. Il succéda à saint Epiphane, assista au quatrième et au sixième Concile de Rome, tenus au commencement du VIe siècle, sous le pape Symmaque, contre l'antipape Laurent.

5. Lieu ainsi nommé de Lucius Lucullus. Deux Lucullus, Marcus et Lucius, vécurent dans le même temps. Très-riches l'un et l'autre, ils construisirent chacun une villa d'une somptuosité extraordinaire, le

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Troyes, en Champagne, saint FROBERT ou Frodobert, abbé de Montier-la-Celle. 673. — A Laon, saint Baudoin (Balduinus), chanoine de cette ville, fils de saint Blandin et de sainte Salaberge, et frère de sainte Austrude, assassiné pour son amour de la justice et pour sa piété. 677 [1]. — A Verdun, saint Hermenfroi, évêque et confesseur. 374 [2]. — A Autun, saint Egemone (Egemonius), aussi évêque et confesseur [3]. — A Saumur, saint Mauront, abbé de Saint-Florent-le-Vieux, qui fleurit en sainteté du temps du roi Childebert II. Vers 710. — A Bruxelles, sainte GUDULE, vulgairement appelée Goule, vierge, fille de sainte Amalberge, patronne de Bruxelles, où ses reliques sont précieusement gardées dans une église qui porte son nom. Vers 710. — A Ratisbonne, saint ERHARD, natif de Narbonne, chorévêque de Ratisbonne et évêque régionnaire pour la Bavière, et son frère ou compagnon saint Albert, également évêque. VIIIe s. — A Viviers, la naissance au ciel de saint Arcons (Arcontius), évêque de ce lieu [4], massacré pour avoir défendu avec zèle les libertés de son église; son corps, qui était honoré à Saint-Vincent, cathédrale de cette ville, a été brûlé par les Calvinistes, avec celui de saint Aulne ou Aule, autre évêque de Viviers, successeur de saint Eucher. VIIIe s. — Au monastère cistercien de Doest, à Bruges, le vénérable Torphin, évêque d'Hamère, en Norwége; exilé de son diocèse pour avoir repris avec zèle ceux qui violaient les libertés de son église, il vint finir ses jours dans l'asile qui avait formé sa jeunesse à la science et à la vertu. 1284.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Grèce, commémoration de saint SÉMÉÏ, prophète qui arrêta le roi Roboam, marchant à l'extermination des dix tribus rebelles. L'an du monde 3080; avant J.-C. 924. — A Sirmium, en Esclavonie, les saints Anastase, Jucundus, Ratis, Pierre, Florus, Tilis, Florien, Tatia, martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — A Terni, les saints Claude, Carbonan, Tibudien, Planius, martyrs; le premier était chef de la milice de Terni, et les autres servaient sous ses ordres; ils périrent dans la persécution de Claude II. An 268. — Outre l'évêque de Pavie saint Maxime II, mentionné plus haut, on célèbre aussi le même jour la fête de son prédécesseur saint Maxime Ier. Vers 270. — En Grèce, saint Cartier, prêtre et martyr, qui renversa une idole de Sérapis à Césarée et fut mis à mort sous Dioclétien. — En Grèce, les saints Timothée, Polyeucte, Rustique, Cipisée, Second, Lucius, Félix, Janvier, Pallade, martyrs, mentionnés dans le Martyrologe de saint Jérôme. — A Constantinople, saint Attique, évêque de cette ville. An 425 [5]. — En Grèce, sainte Dominique, saint Georges Chozébite et saint Emilien, confesseur; la première, d'origine africaine, fut baptisée à Constantinople, où elle était venue avec quatre autres vierges, par l'archevêque Nectarius. Vers l'an 475. — A Cologne, saint Afflin, évêque. A une époque incertaine. — A Constantinople, saint Cyr, patriarche, qui reçut la visite du pape Constantin. Vers l'an 714. — En Angleterre, sainte PÈGUE, vierge, religieuse au monastère de Pekirk, dans le comté de Northampton, vers l'an 719; et saint Wulsin, évêque de Sherborn. An 973. — A Ratisbonne, saint Garibald ou Gaudebald, premier évêque de cette ville; après la réorganisation de l'église de Bavière par saint Boniface. 761. — En Ecosse, saint Nethelm ou Nathalan [6], évêque d'Aberdéen. 452. — En Angleterre, saint Guithelin, évêque de Londres. 435. — A Salzbourg,

premier à Tusculum, le second dans les environs de Naples. Dans celle de Lucius se trouvait, entre autres travaux extraordinaires, une piscine pour la construction de laquelle on avait percé une montagne. Sénèque le décrit longuement dans une de ses lettres à Lucilius. (Liv. VII, ép. LVIII.)

1. Voir la vie de saint Baudouin, au 16 octobre; celle de sainte Salaberge, au 22 septembre; celle de sainte Austrude, au 17 octobre, et celle de saint Blandin, au 1er mai.

2. Voir au 8 février.

3. Saint Egemone n'a pas d'office particulier dans le diocèse d'Autun; son nom est cependant compris dans les litanies de cette église. Usuard lui donne la qualité de martyr; il succéda à saint Cassien sur le siége d'Autun. On ne sait rien de plus sur son compte (374).

4. Voyez le 19 janvier, jour de sa fête, à Viviers.

5. Fêté aussi le 10 octobre; voir ce jour.

6. On dit que saint Nathalan faisait sa résidence ordinaire à Tullicht, aujourd'hui dans le diocèse d'Aberdeen. Ce siége n'avait point de lieu fixe dans les anciens temps dont nous parlons. Saint Béan l'établit à Murthlac, dans le XIe siècle, et Nectan, son troisième successeur, le transféra à Aberdeen, sous le roi David. (Voyez Hector Boëtius, *de Vit. Episc. Aberd.* et Spottiswood, l. II, p. 101.) Au reste, on est peu instruit de l'état de l'ancienne église d'Ecosse, faute de monuments sur lesquels on puisse compter, et l'on ne doit guère statuer que d'après les mémoires de quelques familles illustres. On a le catalogue des évêques de Galoway depuis saint Ninien, c'est-à-dire depuis l'an 450; des archevêques de Glascow, depuis saint Kentigerne, et de ceux de saint André, depuis l'an 840. Quant aux évêques des autres siéges, on n'en a le catalogue que depuis le XIIe siècle. Il a été inséré à la fin de Spottiswood, de l'édition de 1666. Burnet l'a fait réimprimer dans l'appendice à ses mémoires sur la maison d'Hamilton.

saint Maxime, prêtre et compagnon de saint Séverin de Norique, pendu par les Hérules dans une de leurs excursions nocturnes. — Au même lieu, cinquante-cinq martyrs, compagnons de saint Maxime. — Saint Jean, ermite de Sicile, qui vit saint Denys, saint Maurice et saint Martin disputer l'âme de Dagobert au démon. — A Bruges, décès de saint Pierre, évêque de Roskild et parent du roi de Danemark. Il s'était croisé et mourut, en route, au monastère de Doest.

SAINT LUCIEN, PREMIER ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

ET SES COMPAGNONS MAXIMIEN OU MAXIEN ET JULIEN, MARTYRS

Mourut dans la seconde moitié du premier siècle. — Papes : saint Pierre ; saint Clément. — Empereurs romains : Caligula ; Domitien[1].

> Souvenez-vous de vos chefs spirituels qui vous ont annoncé la parole de Dieu, et en considérant la fin de leur vie, imitez leur foi.
> *Epître aux Hébreux*, XIII, 7.

Voici un autre saint Lucien plus ancien que celui dont l'Eglise faisait hier la mémoire. Après avoir longtemps accompagné le prince des Apôtres dans ses voyages pour la propagation de la foi, il est venu éclairer la France de la lumière admirable de l'Evangile. Il était originaire de Rome, fils du consul Lucius, et fut converti et baptisé par le même saint Pierre, dès le premier voyage qu'il fit en cette ville capitale du monde, pour combattre Simon le Magicien. On l'appelait Lucius comme son père ; mais, par un heureux pronostic, qu'il serait un astre dont la splendeur illuminerait toute la maison de Dieu, l'Apôtre augmenta son nom de deux lettres, en le nommant Lucianus, de même que Dieu avait augmenté celui d'Abram, en l'appelant Abraham [2].

Notre néophyte se donna tout au prince des Apôtres, s'estimant très-heureux de le suivre partout comme son humble disciple ; en effet, il l'accompagna dans le voyage qu'il fit en Orient, pour obéir à l'empereur Claude Ier, qui commanda que tous les Juifs eussent à sortir de l'Italie, comme il est rapporté aux *Actes des Apôtres* [3] ; il le suivit encore quand il revint à Rome, sous l'empereur Néron, afin d'y combattre de nouveau Simon le Magicien. En tous ces lieux, le bienheureux Lucien servait d'interprète à saint Pierre pour converser plus aisément avec les Latins, dont il savait parfaitement la langue.

Au moment choisi par Dieu pour la conversion des contrées placées entre la Seine et la Somme, le pape saint Clément consacra Lucien évêque [4], et

1. L'*origine de l'Eglise de Beauvais est-elle apostolique ?* La solution de cette question se rattache à celle de la mission de saint Denis : or, nous démontrons que saint Denis vint à Paris à la fin du Ier siècle. Cf. *Vie de saint Denis* au 9 octobre et la dissertation sur les *Origines de la foi chrétienne dans les Gaules*.

2. En cela saint Pierre imita Jésus-Christ, qui changea le nom de Simon en celui de Pierre, celui de Saul en celui de Paul. Aujourd'hui, les papes quittent aussi leur premier nom et en prennent un nouveau, pour montrer qu'ils sont renouvelés...

3. Actes, XVIII, 2.

4. Depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, l'Eglise de Beauvais a constamment honoré saint Lucien comme son premier Pontife.

1° Nous invoquerons, en premier lieu, le témoignage du bienheureux Odon, évêque de Beauvais, qui vivait au IXe siècle. En racontant la vie de saint Lucien, il lui donne la qualification d'évêque. Or, on ne peut suspecter ni la bonne foi, ni la science de ce pieux et savant écrivain. Le pape Nicolas Ier avait une

l'envoya dans les Gaules, avec saint Denis, saint Saturnin, saint Rieul, et plusieurs autres généreux confesseurs... « Allez », leur dit le Pontife, « intrépides soldats de Jésus-Christ. Comme le Seigneur a été avec les Apôtres, ainsi sera-t-il avec vous ».

Bien que les Gaules fussent le théâtre où nos missionnaires devaient déployer leur zèle, Denis et ses compagnons ne laissèrent pas de répandre sur leur route la divine semence de l'Evangile ; mais le démon, voyant son empire menacé, souleva contre eux la fureur des Gentils. Lucien fut le premier en butte à la persécution : comme il prêchait en un lieu voisin de la ville de Parme, il fut pris, accablé de mauvais traitements et jeté dans une obscure prison. Il y entra en bénissant le Seigneur, et plein du consolant espoir d'être bientôt délivré. Ses prières et sa confiance lui méritèrent un prompt secours ; pendant la nuit, de pieux chrétiens, que l'Eglise comptait déjà en cette contrée, lui rendirent la liberté. Réuni à ses compagnons, Lucien poursuivit sa route, continuant d'annoncer aux peuples la parole de Jésus-Christ. Avant de quitter l'Italie, nos courageux Apôtres convertirent une multitude de païens à Pavie, où ils séjournèrent quelque temps, et dans plusieurs autres pays témoins de leurs prédications et de leurs vertus.

De cette terre fécondée par leurs sueurs, l'Esprit de Dieu les guida vers les rivages des Gaules. Après une heureuse navigation, ils abordèrent au port de la ville d'Arles. Les habitants de cette cité, espérant voir se renouveler les prodiges de miséricorde dont saint Trophime avait déjà été pour

si haute idée de ses vertus, qu'il l'appelait son très-saint collègue. Saint Odon était regardé comme une des lumières de son siècle. Il fut chargé de répondre, au nom des évêques de France, aux objections que les Grecs faisaient à l'église latine.

2° Autrefois les évêques de Beauvais, avant de prendre possession de leur siége, allaient passer une nuit dans l'abbaye auprès du tombeau de saint Lucien, indiquant par là qu'ils se regardaient comme ses successeurs. Nous ne pouvons douter que ce ne fût bien là le motif qui les y portait ; en 1357, l'un d'eux, Philippe d'Alençon, ayant négligé de s'y rendre, l'abbé de Saint-Lucien lui rappela que, par respect pour saint Lucien, qui fut le *premier évêque de Beauvais,* il devait se conformer à cette sainte coutume. Philippe répondit qu'il ne voulait point, par son exemple, porter ses successeurs à déroger à *une ancienne coutume.*

3° Tous les auteurs qui ont dressé le catalogue des évêques de Beauvais, le commencent par saint Lucien. Citons seulement ici Robert, les auteurs du *Gallia christiana*, Giraud, Baunier, A. de Monchy, Loisel, Louvet, Simon, Hermand, Denully, Danse, Delettre, etc. Les plus anciens martyrologes à l'usage de l'Eglise de Beauvais, même ceux d'Usuard, désignent le Saint par ces mots : *Lucianum episcopum.* Tel fut aussi l'usage constant de la liturgie diocésaine.

4° Les vêtements du Saint, trouvés en l'année 1001 sous un autel de son abbaye, avaient la forme d'habits épiscopaux. La fête solennelle de leur invention a été célébrée jusque dans ces derniers temps.

5° Ainsi, ajouterons-nous, le représentent des peintures, des statues, des sceaux, des bas-reliefs fort anciens ; sous ce titre l'ont honoré, et l'honorent encore de nos jours, un grand nombre d'églises, tant dans notre diocèse que dans d'autres.

Quant aux bréviaires manuscrits où la qualification de prêtre est ajoutée au nom de saint Lucien, ils n'ont ici aucune autorité ; ils ont été copiés sans contrôle, avant l'invention de l'imprimerie, sur une *Vie* du Saint beaucoup plus courte, composée par un moine anonyme, qui prétendait l'avoir écrite sous la dictée de saint Lucien ; mais ces livres n'ont jamais été en usage pour l'office public de la cathédrale. La légende, dit M. Delettre, qui a constamment servi pour l'office public de la cathédrale, sous nos premiers pontifes, donnait à saint Lucien le nom d'évêque. (Delettre, *Histoire du diocèse de Beauvais*, t. Ier, p. 31.)

Pour expliquer comment Usuard et quelques auteurs anciens ont pu attribuer à saint Lucien la qualification de prêtre, rappelons-nous que dans les premiers siècles, ce nom était indistinctement donné aux évêques et aux prêtres. *Commune videtur*, dit Baronius, *olim fuisse vocabulum tum Apostolis quam cæteris inferioris ordinis sacerdotibus.* (Ann. LVIII, n. 10.) La difficulté semble plus grande en ce qui concerne le Martyrologe romain qui a conservé à saint Lucien le titre de prêtre. Mais, le même Baronius, l'un des principaux correcteurs du Martyrologe, n'a pas hésité à se servir du mot *episcopus*, lorsque, dans la suite, il a écrit ses annales. *Dum suos postea annales conscriberet, certior de S. Luciani episcopatu post maturum examen factus, priorem suam sententiam deseruit ac retractavit, ad annum* XCV, *n.* 7, *hæc referens... Clemens, ut Petri successor... Plures ordinavit episcopos... nempe... Lucianum Bellovacensibus... Item ad annum* XCVIII, *n.* 11. *Eadem persecutione (Domitiani) grassante in Galliis itidem Lucianus episcopus Bellovacensis, Maximus et Julianus presbyteri occisi sunt.* (Ex elucidationibus præviis circa proprium Bellov.)

Concluons donc que l'ancienne et constante tradition, qui honore dans saint Lucien notre apôtre et notre premier évêque, reste inébranlable. (M. l'abbé Sabatier, prêtre du diocèse de Beauvais, en son hagiographie, p. 7 et suiv.)

eux la source, les accueillirent avec une généreuse bienveillance. Leur charité ne tarda pas à être récompensée : Dieu les comblant de ses grâces, un grand nombre d'entre eux renoncèrent au culte des idoles, et se firent chrétiens. Rieul, bien digne de succéder à saint Trophime, resta à leur tête, et ses compagnons se dirigèrent vers le champ que le père de famille avait assigné à leurs travaux. Saturnin prit la route de Toulouse, et Denis, accompagné de Lucien, vint évangéliser Paris, principal foyer des erreurs et des vices du paganisme, dans les Gaules [1].

Cependant, le Seigneur ne permit pas que Lucien restât longtemps associé à l'apostolat de Denis : bientôt, il l'envoya travailler à la conversion des habitants du Beauvaisis.

Cette contrée était alors au pouvoir des Romains; mais un siècle et demi d'oppression n'avait pu lui faire accepter une domination étrangère. Ses vainqueurs ne l'ignoraient pas : aussi entretenaient-ils à Beauvais une forte garnison, pour comprimer toute tentative de révolte. Ennemis du christianisme, qui condamnait leurs préjugés, leurs coutumes et leurs passions, ils étaient un puissant obstacle à la mission de notre Saint. Lucien devait rencontrer des difficultés d'un autre genre dans l'état du pays qu'il devait parcourir, dans l'ignorance et la grossièreté des anciens Gaulois, et enfin dans le sanguinaire fanatisme des Druides.

Le Beauvaisis était couvert, en grande partie, d'épaisses forêts, et de marais impraticables. Il y avait peu de terres cultivées. Une partie de ses habitants demeuraient dans les bois, où ils s'étaient construits de misérables cabanes; les autres vivaient dans des villes ou bourgades situées le long des principaux cours d'eau. On se ferait difficilement une idée de leur dégradation intellectuelle et morale. Les découvertes qui ont eu lieu sur ce territoire nous montrent la religion des vainqueurs mêlée à celle des vaincus : on y a trouvé des statues de Mercure et de Cérès, et des pierres d'une grande dimension, destinées à recevoir le sang des victimes humaines. Telle était la terre que notre Saint devait défricher; tels étaient les hommes dont il devait changer les croyances et les mœurs.

Lucien choisit Beauvais pour le centre et le siége de sa mission. Plein d'espoir dans la divine assistance promise par le Sauveur à ses Apôtres, il entreprit son œuvre de salut avec un courage supérieur à toutes les difficultés et à tous les périls. S'adressant en même temps aux Romains et aux Gaulois, il leur parla avec l'autorité d'un envoyé céleste. Il leur montra la vanité de leurs idoles, la superstition de leur culte. Il leur annonça le Dieu créateur du ciel et de la terre, et Jésus-Christ, son fils, Dieu lui-même, sauveur et rédempteur du monde. Aux vices de la religion païenne, il opposa les vertus du christianisme ; à l'égoïsme, la charité ; à l'esprit de vengeance, la loi du pardon ; aux emportements de la haine, la douceur évangélique ; aux désordres des mœurs, les merveilles de la chasteté ; à la cupidité enfin, le détachement des choses de la terre. Aucun obstacle n'arrêta l'élan de son zèle ; aucune résistance ne lui fit suspendre le cours de ses missions. S'offrant lui-même à la justice divine, comme une victime d'expiation pour les péchés de ce pauvre peuple, il mortifiait son corps par toutes sortes d'austérités : de l'eau, des racines, un peu de pain, composaient toute sa nourriture ; mais, disent ses Actes [2], la puissance de Dieu le soutenait, et la grâce de Jésus-Christ lui donnait une force invincible.

1. *Vie de saint Lucien*, d'après le manuscrit de saint Maximin de Trèves. (*Apud Bolland. vita S. Luciani.*)

2. *Odonis sermo in sanctum Lucianum*, c. 3.

La charité, le désintéressement, la patience et la douceur du Saint lui ouvrirent la porte des cœurs. Des miracles, et surtout la grâce du Sauveur, vinrent achever les conversions que ses exemples et ses discours avaient préparées : à sa voix, les démons prenaient la fuite, les malades recouvraient la santé.

En peu de temps, Lucien gagna un grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Ses glorieuses conquêtes furent si rapides que bientôt il ne put, malgré l'activité de son zèle, subvenir seul aux besoins spirituels des nouveaux chrétiens. Mais, celui qui sait tirer la lumière des ténèbres [1] lui suscita deux fidèles ministres au milieu de ce peuple. Lucien, ayant remarqué une foi vive et une charité ardente dans Maxien et Julien, jeunes hommes récemment entrés dans le bercail du Seigneur, leur conféra la prêtrise, et les admit à partager ses travaux.

Le Saint ne renferma pas son apostolat dans les murs de Beauvais ; il parcourut les bourgades, les hameaux et les plus inaccessibles retraites. De toutes parts, ses prédications, ses exemples et ses miracles portèrent des coups mortels à l'idolâtrie. Les statues et les temples des faux dieux furent renversés, et, sur les ruines des autels consacrés au démon, on éleva des oratoires qui donnèrent naissance à des paroisses d'une vaste étendue. Au nombre des pays évangélisés à cette époque, nous devons placer Montmille, Breteuil et Ourcel-Maison [2].

Après avoir fait connaître le nom du Sauveur dans diverses parties de la contrée, Lucien venait reprendre à Beauvais le cours de ses prédications. Il adressait de nouveau la parole aux païens dont la grâce n'avait point encore touché le cœur, et travaillait à fortifier et à prémunir contre tout danger ses enfants en Jésus-Christ. Suivant une ancienne tradition, il avait choisi pour sa demeure, ou peut-être seulement pour la célébration des saints mystères, une maison située près de l'emplacement occupé plus tard par la collégiale de Saint-Nicolas [3].

Lucien conserva, jusque dans sa vieillesse, une grande vigueur de corps et d'esprit : la main de Dieu le soutenait visiblement dans sa lutte incessante contre l'idolâtrie. Il puisait encore une nouvelle force et de consolants encouragements dans ses entrevues avec les missionnaires qui évangélisaient les peuples voisins. On montrait, dans les temps anciens, la route par laquelle saint Denis venait le visiter [4]. Après la mort de cet illustre martyr, saint Rieul, apôtre de Senlis, vint aussi quelquefois édifier sa piété au spectacle des vertus de Lucien.

Avec le concours de ses deux jeunes et courageux ministres, le Saint changea, en quelques années, la face du Beauvaisis. Une multitude d'idolâtres connurent et bénirent le nom adorable de Jésus-Christ. Mais bientôt le démon, voyant son culte menacé et ses autels détruits, inspira aux prêtres païens sa haine contre l'auteur de sa défaite ; le préfet Julien servit d'instrument à l'exécution de ses perfides projets contre le christianisme. Ayant

1. II Cor., IV, 6. — 2. Légende du Propre de Beauvais.

3. Près de cette maison, l'on éleva une église en bois qui porta le nom de Saint-Lucien. Sous le pontificat de Guy, évêque de Beauvais, messire Raoul Lenfant, chevalier et sénéchal de France, la fit reconstruire en pierres, et dédier en 1078, dit Louvet, en l'honneur de Dieu, de saint Lucien et de saint Nicolas. Il y fonda un collége de chanoines. Sur cette église, nous lisons, dans le même auteur, la particularité suivante : « Et d'autant que saint Lucien, pour la crainte des païens, célébrait la messe en une chambre haute de la maison ci-dessus ; on tient qu'en perpétuelle mémoire, les chanoines de Saint-Nicolas célèbrent, le jour de sa fête, la messe dessus la voûte qui est au bout des allées du chœur ». (*Hist. et antiquités de Beauvais*, I, 376.) — Le chapitre de l'église Saint-Lucien et Saint-Nicolas fut supprimé le 26 janvier 1788, par Mgr de la Rochefoucauld. (Graves, *Précis statistique sur le canton de Beauvais*, p. 119.)

4. L'auteur du manuscrit de la Vie de saint Lucien, trouvée à l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves, s'exprime ainsi à cet égard : « On montre encore le chemin suivi, à ce que l'on rapporte, par saint Denis, lorsqu'il venait visiter le bienheureux Lucien ».

appris les conquêtes de l'Evangile dans le Beauvaisis, Julien résolut d'y mettre un terme. Jaloux de suivre les traces de Fescennius, qui avait répandu le sang de saint Denis et de ses compagnons sur la colline de Montmartre, il envoya Latinus, Jarius et Antor à la recherche de Lucien avec l'ordre de le faire apostasier, ou, s'ils ne le pouvaient, de lui donner la mort. Quelques satellites ennemis du nom chrétien leur servaient d'escorte.

Miraculeusement averti des dangers qui le menaçaient, ainsi que ses disciples, Lucien réunit les chrétiens de Beauvais et les exhorta vivement à rester fidèles à Jésus-Christ. Suivant les Actes de sa vie attribués à saint Odon, il leur parla en ces termes : « Frères et fils bien-aimés, Dieu veut que bientôt je me sépare de vous. Demeurez fermes dans votre foi. Que les menaces des princes, pas plus que leurs flatteries et leurs promesses, ne vous fassent oublier la sainte religion que vous avez embrassée ». Puis levant les yeux au ciel, il ajouta : « Je vous rends grâces, ô Jésus-Christ, mon maître, Fils du Dieu vivant, qui, après m'avoir associé à l'apostolat du bienheureux Denis, m'associez maintenant à son martyre ». Il quitta ensuite la ville, et se dirigea vers une colline, nommée Montmille, distante de Beauvais d'environ une heure de marche. Maxien et Julien l'accompagnèrent, prêts à donner, comme lui, leur vie pour la foi. En s'éloignant ainsi, les trois magnanimes confesseurs n'obéissaient à aucun sentiment de crainte : ils cédaient à une force d'en haut, qui les conduisait vers le lieu de leur martyre. En allant au-devant de leur supplice, ils ne cessaient de prier et de parler du Dieu qui allait être leur récompense.

A peine furent-ils arrivés à Montmille, qu'ils se virent entourés des chrétiens du voisinage, et d'une foule de païens avides de recevoir, de la bouche de Lucien, l'aliment de la divine parole.

Les émissaires de Julien, n'ayant point trouvé notre saint à Beauvais, dirigèrent précipitamment leur course vers la colline de Montmille, qui leur fut indiquée comme le lieu de sa retraite. Ils le rencontrèrent évangélisant une grande multitude réunie autour de lui. Maxien et Julien étaient à ses côtés : après avoir partagé ses travaux, ils devaient aussi partager sa gloire. La vie de saint Lucien, que nous avons déjà citée [1], et à laquelle nous avons emprunté une partie de notre récit, raconte, de la manière suivante, les derniers moments de ces invincibles témoins de Jésus-Christ.

Latinus, Jarius et Antor se saisirent d'abord des deux fidèles coopérateurs de Lucien, et les mirent dans l'alternative de sacrifier aux idoles ou de périr par le glaive.

Ceux-ci répondirent avec fermeté : « Nous ne sacrifierons pas à des dieux qui sont l'ouvrage de la main des hommes. Nous n'adorons qu'un seul Seigneur, Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, pour la religion duquel nous sommes prêts à mourir ». A peine Maxien et Julien avaient-ils terminé ces paroles, que leur tête tombait sous les coups des assassins. En massacrant, en présence de Lucien, les généreux compagnons de son apostolat, ces misérables avaient l'espoir d'ébranler son courage et sa foi ; mais ce spectacle ne fit qu'enflammer son désir de recevoir la palme du martyre. S'étant donc approchés du Saint, ils lui parlèrent en ces termes : « Tu es accusé de séduire le peuple par tes maléfices : tes coupables discours le dissuadent de

1. Cette vie est insérée au premier volume des Bollandistes, sous le nom de saint Odon, qui vivait au IXe siècle. Elle est évidemment antérieure au siècle de cet évêque. Ce n'est pas de cette vie que nous parlons dans la note 1 de la page 208, mais d'une autre vie qui était autrefois conservée dans l'abbaye de Saint-Lucien, avec celle dont il s'agit ici.

sacrifier à nos dieux, contrairement aux ordres de l'empereur et du sénat romain ». Lucien répondit avec calme : « Je n'use point de maléfices... Je montre au peuple la voie de la vérité ; je lui fais connaître Jésus-Christ, mon maître, venu en ce monde pour racheter sa créature, et la détourner du culte des démons... Jésus-Christ a daigné mourir sur la croix pour le salut de tous ; à lui seul nous devons fidélité, obéissance et amour. — « Comment », répliquent les envoyés de Julien, « veux-tu regarder comme Dieu un homme qui a souffert la mort, et a été attaché à une croix ignominieuse ? » — « Quoique vous soyez indignes », poursuivit Lucien, « d'entendre les secrets du Très-Haut, je vais les révéler, en faveur de la multitude qui nous environne : le Fils de Dieu, Dieu lui-même et coéternel à son Père, a voulu, après le péché du premier homme, naître d'une vierge, pour racheter le genre humain. D'impassible qu'il était au sein de son Père, il est devenu passible par amour pour nous. Afin de nous délivrer de la mort éternelle, le Christ, vrai Fils de Dieu et vrai Fils de l'homme, a obéi à son Père jusqu'à la mort de la croix. Si, en restant Fils de Dieu, il n'avait pas condescendu à devenir Fils de l'homme, le genre humain n'aurait pu obtenir le pardon de ses fautes ; la porte de la vie éternelle aurait été fermée pour les pécheurs ».

Irrités de ce langage, les persécuteurs taxèrent Lucien d'orgueil et de folie, menacèrent sa vieillesse des plus cruels tourments, et d'une mort semblable à celle de ses compagnons, s'il ne consentait à sacrifier à leurs dieux. Puis, pour donner l'apparence d'un jugement régulier à la sentence qu'ils allaient prononcer, ils s'assirent, et lui firent subir l'interrogatoire suivant :

« Comment te nommes-tu », lui dirent-ils, « et quelle est ta condition ? — Mes parents », répondit l'athlète du Christ, « m'avaient donné le nom de Lucius ; depuis que j'ai reçu, par le baptême, une vie nouvelle, l'on m'appelle Lucien. Quant à ma condition, je suis citoyen romain... mais, quelque noble que soit ce titre, j'en porte un autre plus noble encore : celui de serviteur de Jésus-Christ ». — « Nous savons bien », répliquèrent ces juges iniques, « que tu es un magicien et un séducteur... Si tu es citoyen romain, pourquoi es-tu assez insensé pour mépriser des dieux que vénèrent l'empereur, le sénat et l'univers tout entier ? » Lucien continua ainsi : « Depuis que je connais Jésus-Christ pour mon Seigneur, j'ai renoncé au culte des païens. Pour vous, comme vous êtes encore enchaînés par des pratiques superstitieuses, vos oreilles ne peuvent entendre mes paroles, votre esprit ne peut les comprendre. En obligeant des créatures raisonnables à sacrifier au démon et à des idoles formées de la main des hommes, l'empereur, le sénat et vous, montrez bien de quel aveuglement l'infidélité est la source ».

Ne pouvant supporter plus longtemps l'injure faite à l'empereur et à leurs dieux, Latinus, Jarius et Antor ordonnèrent que le Saint fût battu de verges.

Pendant ce supplice, Lucien ne cessait de répéter : « Je crois de cœur et je confesse de bouche que Jésus-Christ est le Fils de Dieu ». Cette courageuse profession de foi au milieu des tourments fut suivie d'une sentence qui condamnait Lucien à périr par le glaive.

Heureux de féconder par son sang le sol qu'il était venu peupler de chrétiens, l'intrépide confesseur s'offrit lui-même au bourreau qui lui trancha la tête.

Lorsque le corps du Saint fut étendu par terre, tous les assistants, les

criminels auteurs de sa mort eux-mêmes, le virent environné de lumière, et l'on entendit une voix qui disait : « Courage, bon et fidèle serviteur, qui n'as pas craint de verser ton sang pour moi ; viens recevoir la couronne qui t'a été promise ». En même temps, ainsi qu'il est écrit dans les Actes de son martyre, Lucien se leva, prit sa tête [1] dans ses mains, et marcha vers la ville de Beauvais [2]. Ayant traversé la rivière du Thérain à Miauroy [3], il s'arrêta à environ un quart de lieue de Beauvais, semblant indiquer ainsi l'emplacement où il voulait que son corps fût inhumé. Là, de pieux fidèles lui donnèrent une honorable sépulture, tandis que les mêmes devoirs étaient rendus à ses glorieux coopérateurs, sur la colline de Montmille. Les anges eux-mêmes, disent plusieurs auteurs [4], assistèrent aux funérailles du Saint, et embaumèrent les airs de parfums célestes.

Cette persécution, loin d'affaiblir le christianisme dans le Beauvaisis, lui donna une nouvelle force. A la vue des miracles qui suivirent le supplice de Lucien et de ses compagnons, cinq cents personnes attestèrent par leur conversion la fécondité du sang des martyrs. Avant sa mort, le bienheureux en avait déjà gagné au Sauveur environ trente mille.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT LUCIEN DE BEAUVAIS.

A peine les restes bénis de Lucien furent-ils déposés dans la terre, que les chrétiens allèrent le vénérer : à leur tête, nous voyons sainte Romaine, qui devait répandre elle-même son sang pour la foi. Bientôt la fin de la persécution permit de construire sur son tombeau une église à laquelle on donna les noms de saint Pierre et de saint Lucien. Jusqu'au ve siècle, époque de sa destruction, cette église fut desservie par des prêtres vertueux et zélés, qui vivaient en communauté sous la direction des évêques de Beauvais, et se répandaient dans la campagne pour y exercer le saint ministère [5].

Le pieux et zélé roi Childebert avait résolu de relever cet édifice de ses ruines ; il avait même affecté à cet usage les revenus de ses propriétés de Bulle, mais, pour des raisons dont il est difficile aujourd'hui de connaître la nature, son projet ne put être exécuté que par Chilpéric Ier, en 583.

Ce fut à la sollicitation de Dodon, évêque de Beauvais, et de saint Evrou, que Chilpéric fonda une nouvelle basilique et un monastère, au lieu même qui avait servi de berceau au christianisme dans le Beauvaisis ; une charte signée de sa main et datée de la 22e année de son règne expose ainsi les motifs qui le déterminèrent à faire droit à leur requête : « Déjà nos ancêtres », y est-il dit, « ont affecté à la même destination plusieurs de leurs propriétés situées dans le Beauvaisis... D'un autre côté, l'apparition de saint Lucien à notre bien-aimé Evrou, l'ordre qu'il lui a donné de retirer de Montmille et de placer près de son tombeau le corps du bienheureux Maxien,

1. Ce fait est rapporté : 1° Dans la *Vie de saint Lucien*, par un moine anonyme ; 2° dans une autre *Vie*, imprimée par les Bollandistes, sous le nom d'Odon, évêque de Beauvais ; 3° dans le Martyrologe de saint Florus, diacre de Lyon, qui vivait au IXe siècle ; 4° dans Louvet, *Hist. et antiquités de Beauvais*.

2. Suivant une tradition locale, sur la terre qui reçut le sang de Lucien, il poussa des rosiers produisant des roses vermeilles. Louvet s'exprime ainsi à ce sujet : « C'est une chose véritable, dit-il, que les gouttes de sang du chef de notre martyr, dont la terre fut empourprée, engendrèrent telle quantité de rosiers garnis de roses vermeilles, qui ont paru jusqu'à présent, que le lieu du martyre s'appelle encore *la Rosière*, pour signifier, comme dit Tertullien, que le sang des martyrs est une graine et une semence des belles fleurs du paradis ». (*Hist. et antiquités du diocèse de Beauvais*, par Louvet, t. Ier, 387.)

3. Plus tard, on y bâtit une chapelle qui existe encore de nos jours ; mais elle n'est plus consacrée au culte.

4. *Vie de saint Lucien*, sous le nom d'Odon, et la même *Vie*, par un moine anonyme.

5. *Histoire du diocèse de Beauvais*, par M. Delettre, I, 198.

et enfin les miracles opérés après l'exécution de cet ordre, sont autant de motifs qui nous pressent de rétablir l'église des martyrs [1] ».

Heureux d'avoir obtenu cet acte de l'autorité royale, Dodon et saint Évrou firent aussitôt commencer les travaux. Peu d'années après, le 16 octobre, Dodon consacra la nouvelle église qu'il plaça, comme l'ancienne, sous l'invocation de saint Pierre et de saint Lucien, et saint Évrou prit la direction du monastère. Cette sollicitude pour la gloire de nos saints protecteurs ranima la confiance des fidèles. Les prodiges dus à leur intercession l'augmentant encore, l'affluence des pèlerins à l'abbaye de Saint-Lucien devint fort considérable, surtout au temps de sainte Angadrême qui allait souvent y prier. La reconnaissance et la foi ornèrent ce sanctuaire avec une grande magnificence. Saint Éloi consacra son talent à faire des châsses pour nos martyrs, et y déposa lui-même leurs précieuses reliques [2].

Le temps, loin d'affaiblir le culte rendu à ces illustres confesseurs de la foi, lui donna un nouveau lustre. Au IXe siècle, Raban Maur, archevêque de Mayence, atteste qu'il se faisait beaucoup de miracles à leur tombeau. Déjà l'auteur de la vie attribuée à saint Odon avait raconté la même chose en ces termes : « Là, les malades sont guéris, les aveugles voient, les boiteux marchent, les démoniaques sont délivrés [3], et, ce qui est plus merveilleux encore, les liens des pécheurs sont brisés ».

Au commencement du XIe siècle, peu de jours avant la Pentecôte, une lumière brilla tout à coup dans l'église abbatiale, et l'on découvrit sous l'autel une partie des vêtements que saint Lucien portait au moment où il fut mis à mort [4].

En l'année 1261, sous le pontificat de Guillaume de Grès, les reliques des trois martyrs furent déposées dans de nouvelles châsses, avec une solennité dont les historiens du Beauvaisis se plaisent à raconter la grandeur et la pompe. Jean de Toiral, abbé de Saint-Lucien, venait d'être autorisé par le pape Alexandre IV à porter l'anneau, la crosse et la mître, et à conférer la tonsure et les ordres mineurs à ses religieux. Voulant manifester sa gratitude envers le glorieux Patron, en considération duquel il avait obtenu un privilége si flatteur, il fit confectionner une nouvelle châsse, aussi précieuse pour la beauté du travail que pour la richesse de la matière, afin d'y déposer les restes vénérés du saint Pontife. Elle avait six pieds de long, deux de large et trois de haut ; sa forme était celle d'une église appuyée par des arcs-boutants. Une pyramide, terminée en flèche évidée et ciselée avec une extrême délicatesse, s'élevait de trois pieds au-dessus du toit. Douze niches contenant les statuettes des douze Apôtres ornaient, à l'extérieur, les murs de ce gracieux édicule [5]. La toiture était recouverte de lames en bossage, où l'on voyait saint Lucien représenté en habits pontificaux. Jean de Toirac n'avait pas oublié les compagnons de notre apôtre : deux autres châsses du même genre étaient destinées aux corps de saint Maxien et de saint Julien. La translation des reliques des martyrs dans ces châsses splendides [6], eut lieu le dimanche de *Quasimodo*. Elle fut présidée par Guillaume de Grès, évêque de Beauvais, accompagné de Robert, évêque de Senlis, et de Bernard, évêque d'Amiens.

1. Voir cette charte dans M. Delettre, I, p. 218 et suiv.

2. Cette translation eut lieu le 15 septembre. Voir la *Vie de saint Eloi*, par saint Ouen, l. II, c. 7. — Voir aussi les *Vies de Saints*, par Baillet, I, janvier, 105, édit. in-folio.

3. Odon, *Vie de saint Lucien*.

4. M. Delettre, *Hist. du diocèse de Beauvais*, I, 431.

5. M. Delettre, *Hist. du diocèse de Beauvais*, II, 315 et suiv.; *Hist. et antiquités du Beauvaisis*, par Louvet, I, 414, 415.

6. *Gallia christiana*, IX, 783.

Pierre de Vessencourt, abbé de Saint-Germer, Gilbert, abbé de Lannoy, Arnoulf, abbé de Beaupré, et Robert de Royaumont y étaient présents, ainsi que les abbés de Beaubec, de Saint-Ouen, de Saint-Acheul et quelques autres. Saint Louis, roi de France, releva encore la pompe de cette fête, en venant y prendre part avec Thibaud, roi de Navarre, Philippe, héritier présomptif de la couronne de France, Philippe, fils aîné de Baudoin, empereur de Constantinople, et plusieurs seigneurs d'une haute noblesse.

Le souvenir de cette translation a été consacré par une fête solennelle, que l'on célébrait autrefois dans l'abbaye de Saint-Lucien, sous le nom de *Fête des corps saints*.

Outre les châsses dont nous venons de parler, le monastère en possédait encore d'autres : une quatrième contenait les têtes des martyrs, une cinquième l'un des bras de saint Lucien, et une sixième enfin ses vêtements. Son anneau pastoral était conservé dans un reliquaire particulier. Durant l'Octave de la fête principale qui avait lieu le 6 janvier, et durant le mois de mai tout entier, ces châsses parées de fleurs étaient exposées à la vénération des fidèles.

Les évêques de Beauvais ont toujours montré une grande piété envers le saint Fondateur de l'église de Beauvais. Pendant plusieurs siècles, ils ne prenaient possession de leur siége qu'après s'être rendus au monastère portant son nom, pour solliciter ses prières et son appui ; ils y passaient la nuit qui précédait leur installation. Le lendemain, avant de partir pour leur ville épiscopale, ils se prosternaient devant ses reliques, et allaient ensuite, revêtus des ornements pontificaux et les pieds nus, recevoir à la porte de la cité, la confirmation de leur pouvoir temporel, et à la cathédrale, la reconnaissance de leur autorité spirituelle. Chaque année ils venaient, dans cette abbaye, faire la bénédiction solennelle des rameaux. Pendant leur épiscopat, ils lui continuaient toute leur sollicitude, attentifs à défendre ses biens, et surtout à y maintenir la piété et la vie régulière. Ils voulaient qu'après leur mort leurs dépouilles reposassent à l'ombre de ses autels [1].

La sépulture de saint Lucien auprès de Beauvais ne fit pas oublier la colline arrosée du sang de nos martyrs. Dans les premiers temps, les fidèles y bâtirent une chapelle souterraine, où ils allaient raffermir leur foi et apprendre à ne pas rougir de la croix de Jésus-Christ. Plus tard, une église dédiée à saint Maxien s'éleva sur cette crypte, et les religieux de Saint-Lucien y ajoutèrent un prieuré. Après la translation des corps de saint Maxien et de saint Julien au tombeau de l'apôtre du Beauvaisis, le glorieux théâtre de leur supplice ne fut pas moins honoré [2]. A l'époque de la mi-carême surtout, Montmille voyait arriver une grande foule de pèlerins. Pour encourager et récompenser leur dévotion, en l'année 1122, Godefroi Ier, évêque de Beauvais, accorda à perpétuité une indulgence équivalente au quart de la peine canonique, à tous les fidèles qui, après avoir confessé leurs péchés, visiteraient l'église du prieuré le quatrième dimanche de Carême [3].

Ces puissants protecteurs n'étaient pas seulement honorés dans le monastère de Saint-Lucien et sur la colline de Montmille : le Beauvaisis tout entier les invoquait. Leur culte a franchi les limites du diocèse [4] et même de la

1. Jusque vers la fin du XIIe siècle, l'abbaye de Saint-Lucien servit aussi de lieu de sépulture aux chanoines de la cathédrale. Comme en 1186, il leur arriva de déroger à cet antique usage, les religieux réclamèrent contre ce qu'ils appelaient la violation de leur droit. Mais le pape Urbain III, à qui en avaient appelé les chanoines, leur accorda par un rescrit la permission de se faire inhumer où ils voudraient. (*Hist. et antiquités du Beauvaisis*, par Louvet, I, 390.)

2. Louvet. — 3. M. Delettre, II, 44, 45. — 4. Saint Lucien est honoré à Folies, en Santerre ; à Hacqueville, près des Andelys. Cette dernière paroisse, dont il est le patron, possède de ses reliques.

France [1]. Le clergé, les fidèles et les grands sollicitèrent la faveur de posséder quelques-unes de leurs précieuses reliques. Lors de la célèbre translation du XIIIe siècle, trois ossements, l'un de saint Lucien, l'autre de saint Maxien, le troisième de saint Julien, furent accordés au roi saint Louis qui les déposa dans l'église des Mathurins de Fontainebleau. L'abbaye de Corbie, en Picardie, la sainte chapelle de Paris, le monastère de Saint-Faron-lez-Meaux, se glorifiaient d'en posséder une grande partie.

Celles que l'on vénérait à l'abbaye de Saint-Lucien et à la cathédrale de Beauvais, avaient échappé à la rapacité des Anglais [2], au pillage des Bourguignons [3], à la fureur sacrilége des protestants ; mais elles n'ont pu être soustraites au vandalisme des révolutionnaires du dernier siècle ; le 20 novembre 1793, elles furent livrées aux flammes sur la place de l'église de Saint-Pierre. Aujourd'hui il ne reste plus que des débris des reliques de saint Lucien et de ses compagnons à la cathédrale, dans l'église de Montmille, dans celle de Méri et dans quelques paroisses qui ont saint Lucien pour patron ; mais nulle part il ne reste de relique insigne [4]. La basilique et le monastère de Saint-Lucien ont disparu à leur tour sous le marteau des démolisseurs. Cependant, pour adoucir l'amertume de nos regrets, Dieu a permis que, non loin de leurs ruines, un pieux établissement, le petit séminaire diocésain de Saint-Lucien, vînt faire revivre le nom et perpétuer l'apostolat du premier Pontife de Beauvais.

Si l'impiété a pu anéantir les reliques et le tombeau de nos martyrs, il ne lui a pas été donné de détruire leur culte : il est toujours vivant dans la mémoire et surtout dans le cœur des habitants du Beauvaisis. Monseigneur Gignoux lui a donné une salutaire impulsion en rétablissant le pèlerinage de Montmille que la révolution avait interrompu. En vertu des précieuses faveurs [5] dont Sa Sainteté Pie IX a enrichi ce pèlerinage, les fidèles qui, depuis le vendredi de la troisième semaine de Carême, jour du grand pèlerinage, jusqu'au samedi de la semaine suivante, visiteront l'église de Montmille, pourront y gagner une indulgence plénière de leurs fautes. Pour avoir droit à ce bienfait, ils doivent recevoir dignement les sacrements de la Pénitence et de l'Eucharistie, et prier quelque temps dans cette église, aux intentions du souverain Pontife. Une autre indulgence de trois cents jours est accordée, une fois pendant la semaine, à tous les pèlerins qui prieront dans cette même église, avec le regret sincère de leurs péchés. Le Saint-Père permet d'appliquer ces indulgences aux âmes du Purgatoire. A ces indulgences, Monseigneur Gignoux a daigné en joindre une de quarante jours pour les chrétiens qui, tout autre jour de l'année, visiteront ce sanctuaire et y prieront avec recueillement.

A Beauvais, on vénère saint Lucien comme l'apôtre, le premier évêque et le patron principal du diocèse, et on solennise sa fête le 8 janvier avec celle de ses illustres compagnons. Le vendredi après le troisième dimanche de Carême, on célèbre une seconde fête en son honneur, pour rappeler le souvenir de la translation qui eut lieu au temps de saint Louis. Enfin, le 16 octobre, on fait mémoire de la dédicace de l'église abbatiale élevée sur son tombeau, par les soins de Dodon et de saint Évrou.

1. Il y avait en Angleterre, dans le comté de Northampton, un célèbre prieuré qui dépendait de l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais. Les protestants ont retenu le nom du Saint, dans le nouveau calendrier de leur liturgie réformée. — Bailiet.

2. En 1346, au moment où Edouard III ravagea le Beauvaisis, et fit essuyer à la France le désastre de Crécy.

3. En 1472. — 4. Extrait d'une lettre de M. Renet. — 5. Bref du 9 avril 1851.

Les Martyrologes de Bède, d'Adon et d'Usuard font une honorable mémoire de saint Lucien, au huitième de janvier, particulièrement celui de Rome ; comme aussi Pierre le Vénérable, abbé de Cluny. Nous savons qu'il est parlé d'un saint Lucien dans les *Actes des saints Crépin et Crépinien*, au 25 octobre ; et au dernier du même mois, en la vie de saint Quentin, où il est dit que ce Lucien fut envoyé à Beauvais ; mais comme ceux-ci souffrirent sous Dioclétien, environ deux cents ans après notre Saint, qui fut le premier évêque de cette ville, le cardinal Baronius estime fort raisonnablement qu'il peut y avoir deux Saints d'un semblable nom en une même ville ; ce qui n'est ni impossible, ni sans exemple. — Voir aussi *Les Saints de Beauvais*, par M. l'abbé Sabatier.

SAINT SEVERIN DU NORIQUE,

APOTRE DE L'AUTRICHE ET DE LA BAVIÈRE

482. — Pape : Saint Simplice, après la chute de l'empire d'Occident.

> Quand vous aurez vaincu, ne tuez pas les ennemis.

Dans le ve siècle, un Solitaire d'Orient, poussé par l'esprit d'en haut, vint annoncer la pénitence et le royaume de Dieu aux peuples barbares du Septentrion. On ne put savoir sa patrie ; aux questions qu'on lui faisait à ce sujet, il répondait qu'un prédicateur de l'Evangile n'avait point d'autre âge que l'éternité, ni d'autre pays que le ciel. Toutefois, on reconnut facilement, à son parler et à ses manières, qu'il était Romain ou d'un endroit où l'on parlait encore le bon latin. Comme il était humble et qu'il refusait de dire la condition de sa famille, on crut, non sans raison, que ses parents étaient illustres selon le monde. Il faisait précéder sa prédication de l'exemple de sa vie ; il était pieux, austère et charitable envers les pauvres, les malades et tous les nécessiteux.

Au temps où vécut saint Séverin, il y a plus de treize cents ans, Attila, ce terrible roi des Huns, dont nous avons déjà parlé, venait de mourir. En mourant, il laissa plusieurs fils, qui se disputèrent l'empire, principalement dans les contrées situées le long des deux rives du Danube. Au loin régnaient la terreur et la désolation. Saint Séverin demeurait alors aux environs de la ville d'Astures ; il annonça aux habitants de cette ville qu'ils étaient menacés des horreurs de la guerre, et que leur cité serait détruite, à moins qu'ils ne fléchissent le ciel par des jeûnes, des prières et des aumônes. Pour leur malheur, les Asturiens n'écoutèrent pas les sages exhortations du Saint, et leur ville fut ruinée de fond en comble, de sorte qu'aujourd'hui l'on ne sait plus même le lieu où elle s'est trouvée [1].

Mais avant le désastre, saint Séverin s'était retiré dans une autre ville, appelée Cumanis [2]. Là il renouvela ses conseils et ses sinistres prédictions ; mais là aussi il ne fut pas écouté. Alors un vieillard, qui seul avait échappé au massacre et à l'incendie d'Astures, raconta aux habitants de Cumanis tous les détails de l'horrible désastre dont il avait été témoin ; et il ajouta qu'avant l'événement un homme inconnu était venu leur prédire tout ce qui était arrivé, et les avait exhortés à détourner ces malheurs par la pénitence. — « Et c'est parce qu'on ne l'a pas cru, dit-il en terminant, que tous ces malheurs sont venus sur ma patrie !... » Et le vieillard, ayant vu saint Séverin,

1. D'aucuns pensent que Stockeraw au-dessus de Vienne a remplacé Astures.
2. Aujourd'hui Haynburg à l'O, et à huit lieues de Vienne.

s'écria aussitôt : « C'est lui-même, écoutez-le ! » — Alors les Cumaniens lui demandèrent pardon de n'avoir pas voulu l'écouter d'abord ; et pendant trois jours ils implorèrent le secours du ciel par des prières, des jeûnes et des aumônes. Pendant ce temps les farouches ennemis s'étaient rapprochés de Cumanis ; mais vers la fin du troisième jour leur camp fut ébranlé par un terrible tremblement de terre, et ils s'enfuirent épouvantés. Pendant la nuit suivante, ils s'imaginèrent être poursuivis, et, prenant leurs compagnons pour des ennemis, ils s'entre-tuèrent.

Une autre ville plus loin sur le Danube (on pense que c'était Vienne [1]) était désolée par la famine. C'était au cœur de l'hiver, et l'on attendait des vivres qui devaient arriver des pays qui sont près de l'Inn. Mais le fleuve était gelé, les bateaux qui devaient transporter les vivres ne pouvaient arriver. Or, les habitants de cette ville ayant entendu parler de la merveilleuse efficacité des prières de saint Séverin, le firent inviter à se rendre auprès d'eux. Son premier soin, en arrivant, fut de les exhorter à la prière et à la pénitence. Et presque aussitôt l'on vit arriver une foule de bateaux chargés de vivres. Que s'était-il donc passé ? Le fleuve, qui depuis longtemps tenait les bateaux emprisonnés dans les glaces, s'était subitement fondu par l'effet d'un dégel miraculeux survenu à une époque tout à fait indue. Grande fut la reconnaissance des Viennois, et grandes furent aussi leurs actions de grâces.

Or, il y avait à Vienne une riche veuve nommée Procule qui avait caché, pendant une famine, une immense quantité de blé : l'Esprit de Dieu ayant révélé cet acte d'avarice à Séverin, le Saint reprit publiquement la veuve sans entrailles, lui reprocha d'être cause, par sa cupidité, de la mort d'un grand nombre de pauvres, et lui fit voir qu'elle se disait en vain chrétienne, puisqu'en adorant les richesses elle était tombée dans une détestable idolâtrie. Procule comprit l'énormité de sa faute et la répara en ouvrant gratuitement ses greniers.

Dans le même temps, des barbares menaçaient cette ville par le fer et le feu : tout ce qu'ils pouvaient saisir au dehors des murs, hommes et bêtes, ils l'emmenaient avec eux. La ville était presque entièrement dépourvue de soldats : saint Séverin harangua leur chef, lui disant d'avoir confiance en Dieu, et d'aller attaquer résolument l'ennemi, lui assurant que Dieu lui donnerait la victoire. Il ajouta encore ces paroles remarquables : « Mais quand vous aurez vaincu, ne tuez pas les ennemis ». Le capitaine partit aussitôt, plein de confiance en Dieu et dans les prières de son fidèle serviteur. Les barbares, en l'apercevant, furent saisis d'épouvante, jetèrent leurs armes et s'enfuirent. Ceux d'entre eux qu'on put emmener captifs, furent conduits devant saint Séverin, qui, après leur avoir reproché leurs brigandages, leur fit donner à boire et à manger, et puis les renvoya dans leur pays.

Plus tard saint Séverin se retira dans une solitude, avec le désir de ne plus vivre que pour Dieu ; mais il n'y demeura pas longtemps seul. Une foule de gens allaient le trouver pour lui demander aide et conseil dans leurs besoins spirituels ou corporels.

Un homme, nommé Rufus, était malade depuis douze ans : il souffrait horriblement dans tous les membres de son corps. Or, les moyens employés jusque-là avaient été infructueux. Sa mère le mit sur une voiture et le conduisit devant l'habitation du Saint. Elle le supplia de guérir son fils. Le Saint répondit : « Dieu seul peut rendre la santé aux malades ; mais je vais

1. Le chroniqueur nomme cette ville Favienna ou Fabienna. Or, il n'y a pas loin, philologiquement parlant, de Fabienna ou Favienna à Vienne : cette ville a reçu son nom du général romain Annius Fabianus.

vous donner un conseil : donnez des aumônes, selon vos moyens ». — Cette femme, n'ayant pour le moment aucune autre chose à donner, se dépouilla de ses habits pour les donner aux pauvres. Mais le Saint lui dit : « Remettez vos habits ; votre fils va être guéri ; ensuite, quand vous serez retournée chez vous, prouvez votre foi par les œuvres ». Saint Séverin se mit ensuite en prières ; et aussitôt, au grand étonnement de tous les assistants, le malade se leva guéri, et s'en retourna chez lui. L'étonnement de tous ceux qui le connaissaient était si grand, que plusieurs ne voulurent pas croire que ce fût le même homme qu'ils avaient vu si infirme.

La renommée de la sainteté et des miracles de saint Séverin se répandit au loin. Plusieurs cités pensèrent que si elles possédaient un tel trésor, elles seraient à l'abri de toutes les calamités. Le Saint fut donc appelé avec instance de divers côtés. Or, un jour il se trouvait dans une ville, où une partie des habitants s'adonnait à l'idolâtrie. Saint Séverin leur représenta combien grand était ce crime, mais personne ne voulut s'avouer coupable. Alors il prescrivit un jeûne de trois jours, et ordonna que le troisième jour chaque famille se rendrait à l'église avec un cierge non allumé. Le Saint s'étant mis en prières avec les prêtres et le peuple, les cierges des vrais croyants s'allumèrent d'eux-mêmes, tandis que ceux des idolâtres demeurèrent non allumés. Etant ainsi miraculeusement convaincus, les idolâtres confessèrent leur péché ; et le chroniqueur, en rapportant ce fait, ajoute : « O douce puissance de mon Créateur, qui alluma les cœurs en même temps que les cierges ! Car le feu se mit aussi aux cierges des coupables, après qu'ils eurent confessé leur faute ; et pendant que ce feu consumait la cire qu'ils tenaient en leurs mains, un feu immatériel consumait leurs cœurs, et faisait couler de leurs yeux des larmes de componction ».

Une autre fois les campagnes d'alentour furent ravagées par des nuées de sauterelles, et l'on supplia encore saint Séverin d'éloigner ce fléau par ses prières. Comme toujours, il recommanda d'avoir recours à la prière, au jeûne et aux aumônes ; en même temps il exigea que personne n'allât aux champs ; « car », dit-il, « vos soins intempestifs seraient faits pour éloigner le secours de Dieu plutôt que pour chasser les sauterelles ». Tous se conformèrent scrupuleusement aux prescriptions du Saint, à l'exception d'un tout pauvre homme, qui voulait absolument aller visiter son champ. Ce champ se trouvait environné de plusieurs autres, et le pauvre homme s'y rendit pour en chasser les insectes destructeurs. Mais la nuit même les sauterelles disparurent complétement, en laissant intacts tous les champs, à l'exception de celui du pauvre incrédule, sur lequel elles ne laissèrent pas un fruit, ni un brin d'herbe. Ce malheureux alors courut à la ville, en se lamentant devant tout le monde de ce qui lui était arrivé. Là-dessus tous sortirent, et virent avec étonnement que leurs champs avaient été préservés du fléau, et que seul le champ de l'incrédule avait été dépouillé. Le Saint alors leur dit ces simples paroles : Apprenez par les sauterelles à obéir toujours à Dieu ! — Alors le pauvre dit en se lamentant : Je veux bien, à l'avenir, obéir fidèlement à Dieu, mais qui me donnera de quoi vivre, car mon champ est dévasté ? — Le Saint s'adressant à la foule, dit : Il est juste que celui qui par son châtiment vous apprend à être humbles et obéissants, soit, pour cette année, nourri par vous. Et il fut fait une collecte au profit du pauvre.

Une autre fois une femme, après avoir été longtemps malade, entra en agonie ; quelques-uns de ceux qui l'entouraient, la croyant déjà morte, se mirent à se lamenter, suivant la coutume en pareille occurrence. Les autres, au contraire, leur imposèrent silence, et, emportant la malade, ils allèrent

la déposer devant la porte de saint Séverin. Le Saint leur dit : Que me voulez-vous ? — Ils répondirent : Nous vous prions de rendre à la santé cette femme qui va mourir. — Le Saint reprit : Vous demandez trop à un pauvre pécheur comme moi. Je suis indigne de faire des miracles ; tout ce que je puis faire, c'est de prier Dieu de me pardonner mes péchés. — Ceux-ci répliquèrent : Nous croyons que si vous priez pour la malade, elle sera guérie. — Alors le Saint se mit à prier ; et aussitôt la malade put se lever. Et le Saint leur dit : Ce miracle n'est pas dû à mes mérites, mais à votre foi : pareille chose arrive journellement en maint endroit, chez tous les peuples, par la toute-puissance de Dieu, qui seul peut guérir les malades et ressusciter les morts, afin que tous les peuples sachent qu'il est le seul vrai Dieu. — Trois jours après, cette même femme était si bien guérie, qu'elle put de nouveau vaquer à ses travaux habituels.

Mais, quoiqu'il fît ces prodiges pour gagner les peuples à Jésus-Christ, il ne voulut point guérir un mal d'yeux qui causait des douleurs très-vives à Bonose, le plus cher de ses disciples ; il aurait cru, en lui enlevant la souffrance, le priver d'un moyen de perfection. Sa réputation alla si loin que les princes même d'au-delà du Danube, infidèles ou Ariens, lui demandaient ses avis pour la conduite civile de leurs Etats, quoiqu'ils refusassent d'ouvrir les yeux à la vérité et de corriger les déréglements de leur vie. Il établit plusieurs monastères, dont le plus considérable était près de Favienne. Il le quittait souvent pour aller à deux lieues au delà, dans un endroit écarté, pour prier plus tranquillement. Mais la charité l'obligeait souvent d'aller en divers lieux, consoler les habitants dans leurs alarmes : car ils se croyaient en sûreté quand il était avec eux. Il recommandait à ses disciples surtout l'imitation des anciens et l'éloignement du siècle ; ses exemples leur prêchaient plus encore que ses paroles. Car, excepté les fêtes, il ne mangeait qu'après le soleil couché, et en Carême une seule fois dans la semaine ; il dormait tout vêtu sur un cilice, étendu sur le pavé de son oratoire. Il marchait toujours pieds-nus, même lorsque le Danube était gelé. Plusieurs villes le demandèrent pour évêque, mais il ne voulut jamais se rendre à leurs instances. « N'est-ce pas assez », leur disait-il, « que j'aie quitté ma chère solitude pour venir ici vous instruire et vous consoler ? »

Il ne faut donc pas croire que notre Saint ait établi d'une manière définitive et durable, ni la religion catholique, ni la vie monastique dans ces pays ; ce n'était ni le lieu ni le moment. La Providence l'avait amené là, lui Romain, moine catholique, représentant du monde civilisé qui allait être enfin envahi, afin d'arrêter un instant, et d'adoucir les envahisseurs ; ainsi Attila trouva saint Léon au passage du Mincio, saint Aignan sous les murs d'Orléans, et saint Loup aux portes de Troyes ; ainsi saint Germain d'Auxerre arrêta Eocharich, roi des Allemands, au cœur de la Gaule.

L'anachorète qui défendit la Norique, veillait en même temps dans l'intérêt de toute la chrétienté. Si le débordement des invasions se fût précipité d'un seul coup, il aurait submergé la civilisation. L'empire était ouvert, mais les peuples n'y devaient entrer qu'un à un ; et le sacerdoce chrétien se mit sur la brèche, afin de les retenir jusqu'au moment marqué, et pour ainsi dire jusqu'à l'appel de leur nom... c'était le tour des Hérules : Séverin avait contenu leurs bandes sur le chemin de l'Italie. Parmi ceux qui venaient demander sa bénédiction, se trouva un jour un jeune homme, pauvrement vêtu, mais de race noble, et si grand qu'il lui fallait se baisser pour entrer dans la cellule du moine. « Va, lui dit Séverin, va vers l'Italie ; tu portes maintenant de chétives fourrures, mais bientôt tu auras de quoi faire

largesse ». Ce jeune homme était Odoacre, à la tête des Thurilinges et des Hérules; il s'empara de Rome, envoya Romulus Augustule mourir en exil, et, sans daigner se faire lui-même empereur, se contenta de rester le maître de l'Italie. Du sein de sa conquête, il se souvint de la prédiction du moine romain qu'il avait laissé sur les bords du Danube, et lui écrivit pour le prier de lui demander tout ce qu'il voudrait. Séverin en profita pour obtenir la grâce d'un exilé.

Peut-être que si Odoacre, maître de Rome, usa de clémence, que s'il épargna les monuments, les lois, les écoles, et ne détruisit que le vain nom de l'empire, c'est qu'il se souvint, comme on l'a vu, du moine romain qui avait prédit sa victoire et béni sa jeunesse...

Une autre fois, comme les Allemands ravageaient le territoire de Passau, où il se trouvait alors, il alla trouver Gibold leur roi, et lui tint un langage si ferme, que le barbare troublé promit de rendre les captifs et d'épargner le pays : on l'entendit ensuite déclarer à ses compagnons que jamais, en aucun péril de guerre, il n'avait tremblé si fort. Séverin était donc là comme un rempart céleste sur les rives du grand fleuve qui ne protégeait plus le territoire de l'empire. Quand une ville, une contrée de l'empire étaient menacées par une armée barbare, il entreprenait quelquefois la défense militaire avec le calme d'un vieux capitaine, rendant d'une parole le courage aux plus timides, se faisant obéir là où personne ne l'était plus; s'il fallait reculer, il organisait la retraite; s'il n'y avait plus espoir de salut, il se rendait au camp des vainqueurs, et, au nom de Dieu, il obtenait que les vaincus seraient respectés dans leurs personnes et dans leurs biens, et que tous vivraient en paix.

Il avait surtout le plus grand soin des captifs, d'abord à cause d'eux, en qui il voyait Notre-Seigneur dans les chaînes et la misère, mais aussi à cause du salut de l'âme des maîtres qui les opprimaient. Il plaida, selon son habitude, cette sainte cause auprès de Fléthée, roi des Rugiens, peuplade qui était venue, des bords de la mer Baltique, s'établir en Pannonie; peut-être le cœur de ce barbare se serait-il laissé fléchir; mais Gisa, sa femme, qui était arienne et plus féroce que lui, dit un jour à Séverin : « Homme de Dieu, tiens-toi tranquille à prier dans ta cellule, et laisse-nous faire ce que bon nous semble de nos esclaves ». — Mais lui ne se lassait pas et finissait presque toujours par triompher de ces âmes sauvages, mais non encore corrompues. Sentant sa fin approcher, il mande auprès de son lit de mort le roi et la reine. Après avoir exhorté le roi à se souvenir du compte qu'il aurait à rendre à Dieu, il posa la main sur le cœur du barbare, puis se tournant vers la reine : « Gisa, lui dit-il, aimes-tu cette âme plus que l'or et l'argent? » Et comme Gisa protestait qu'elle préférait son époux à tous les trésors : « Eh bien donc », reprit-il, « cesse d'opprimer les justes, de peur que leur oppression ne soit votre ruine. Je vous supplie humblement tous les deux, en ce moment où je retourne vers mon maître, de vous abstenir du mal et de vous honorer par vos bonnes actions [1] ».

Saint Séverin avait prédit à ses disciples le jour de sa mort, deux ans auparavant; il les avertit en même temps que les habitants du Norique

1. *Les Moines d'Occident.* — Personne n'a mieux peint que M. de Montalembert les moines, « campés sur toutes (les) frontières de l'empire romain pour y attendre et y gagner les Barbares... » Personne ne nous a mieux fait comprendre « la force nouvelle et nécessaire que (l'institut cénobitique) a prêtée à la société défaillante entre l'étreinte vengeresse des Germains et les méprisables langueurs du césarisme expirant », selon ses propres expressions. J'ai fait quelques emprunts à ce magnifique ouvrage que je consulterai souvent, ainsi qu'à celui de M. Ozanam (*Etudes germaniques*, t. II, 42), cet écrivain plein de charme et d'autorité qui laisse à peine de quoi glaner partout où il a passé : c'est le témoignage que lui rend M. de Montalembert. — Voir encore A. Stolz, *Vies des Saints.*

seraient obligés de se réfugier en Italie, et leur ordonna de les suivre et d'emporter son corps. Il fut attaqué d'une pleurésie le 5 janvier 482. Le quatrième jour de sa maladie, il demanda le saint Viatique; puis, ayant fait le signe de la croix et dit avec le Psalmiste : « Que tout esprit loue le Seigneur », il s'endormit doucement dans le Seigneur.

Six ans après, les disciples de saint Séverin furent, selon sa prédiction, obligés de fuir devant la fureur des barbares; ils emportèrent le corps de leur bienheureux Père; presque toute la contrée l'accompagna, et partout où il passait on courait lui rendre hommage, de sorte que c'était plutôt un triomphe qu'une retraite. Il fut déposé à Monte-Feltro, en Ombrie, d'où il fut transféré, cinq ou six ans après, à Lucullano, entre Naples et Pouzzolles, par l'autorité du pape Gélase. On y bâtit un monastère dont Eugippe, auteur de la vie de saint Séverin, fut second abbé. En 910, ses saintes reliques furent transportées à Naples, dans un monastère de Bénédictins qui porte son nom. — Saint Séverin du Norique est l'un des Patrons de la Bavière, de l'Autriche, et de Vienne, capitale de cet empire.

SAINT FROBERT [1],

MOINE DE LUXEUIL ET ABBÉ DE MONTIER-LA-CELLE

673. — Pape : Adéodat. — Roi de France : Childéric II.

> Ce ne sont pas ceux qui entendent, mais ceux qui pratiquent la loi de Dieu qui seront justifiés.
> *Ep. aux Romains*, II, 13.

Ce Saint naquit à Troyes, vers le commencement du VII[e] siècle, de parents d'humble condition, mais vertueux. Dès l'âge le plus tendre, il parut destiné à être un vase d'élection. Lorsqu'il fut en âge d'apprendre, on le mit aux écoles que Ragnégisile, alors évêque de Troyes [2], entretenait à ses frais; il y fit de grands progrès dans les sciences, et surtout dans la foi, la sainteté de la vie, l'amour de Dieu; tout ce qu'il apprenait dans les saintes Ecritures, il le mettait aussitôt en pratique, consultant sans cesse ce miroir pour parer son âme, à cause de cette parole céleste : « Ce ne sont pas ceux qui entendent, mais ceux qui pratiquent la loi de Dieu qui seront justifiés devant lui ». On voyait bien aussi qu'il se proposait d'imiter les vertus des saints Pères, et il se rendait si parfait en toutes, qu'on ne pouvait dire en laquelle il était le plus admirable. Il s'offrait à Dieu en perpétuel holocauste, s'appliquait à une oraison continuelle, cherchant le repos de l'âme, sans se soucier de celui du corps; le jeûne et l'abstinence étaient ses mets favoris. Ainsi exercé et armé, il combattait déjà les ennemis du salut comme un vieux soldat. Le démon, voyant croître une si redoutable sainteté, ne manqua pas de lui déclarer une guerre acharnée : plusieurs fois, pendant que le jeune Frobert se rendait à l'école pour apprendre les psaumes, il se présenta à ses regards sous des formes horribles pour l'épouvanter. Mais l'enfant,

1. Alias *Flaubert, Flobert, Frodobertus.*
2. Ragnégisile fut élevé sur la chaire épiscopale de Troyes vers 631.

éclairé de la grâce céleste, connaissait bien ces tromperies diaboliques ; il s'en moquait, et, s'armant du signe de la croix, il chassait son ennemi.

Dieu voulut faire voir dès lors, par un beau miracle, le mérite de ce saint enfant et le plaisir qu'il prenait en sa pureté innocente. Sa mère perdit la vue : depuis ce jour, vivant dans les ténèbres, elle ne faisait que se lamenter : son cher enfant la réconfortait. Un jour qu'elle était toute éplorée, elle le pria, en l'accablant de ses caresses maternelles, de faire sur ses yeux, une fois seulement, le signe de la croix, disant qu'elle espérait s'en bien trouver. Dans son humilité, il refusait ; mais enfin sa mère le gagna, tant par ses importunités que par la compassion qu'elle lui inspirait. Il invoqua donc le nom de Jésus, et imprima le signe salutaire de la croix sur les yeux de sa mère, qui recouvra la vue plus claire qu'auparavant. Ce miracle publié ravit d'admiration les personnes qui l'entendirent, et plusieurs furent portées à l'imitation de sa sainte vie. L'évêque Ragnégisile considérant en ce petit Saint une grande pureté d'esprit et d'innocence, le fit clerc pour servir aux divins offices, et, dans sa tendresse, l'envoya au célèbre monastère de Luxeuil, afin qu'étant bien instruit en la vie monacale, il rapportât dans la ville et le diocèse de Troyes de saints exemples de perfection ; car, dit l'historien, en ce temps-là, le monastère de Luxeuil était à peu près sans rival dans les Gaules, sous le double rapport de la vertu et de la science. Saint Walbert, homme excellent en la vie monastique, en était alors abbé. Frobert y fut reçu avec une grande joie par les religieux. La simplicité et la candeur de son âme furent connues en peu de temps ; tous admiraient en ce jeune homme sa profonde humilité, son abstinence tempérée, sa patience très-douce ; on voyait que, toujours uni à Dieu en son esprit, il menait la vie angélique au milieu de ses confrères.

Luxeuil avait une grande réputation en France, à cette époque, à cause de la bonne doctrine et de la perfection de vie qu'on y apprenait. Voilà pourquoi on y envoyait de tous côtés la jeunesse pour s'y bien former. Aussi Walbert ne gouvernait pas alors moins de six cents, d'autres disent neuf cents moines. De son côté, saint Bertoald, évêque de Langres, y avait envoyé un nommé Teudolène, qui fut abbé du monastère de Saint-Seine, pour y perfectionner sa science et ses vertus. Frobert et lui se visitaient et conversaient souvent ensemble. Or, Teudolène, surpris de trouver une simplicité d'enfant dans un jeune homme plein de mérite et de talent, voulut expérimenter si elle venait d'un fonds de vertu et d'innocence ou d'une feinte trompeuse, comme il n'arrive que trop souvent. Trop curieux et s'émancipant avec d'autres frères de la maison, hors du devoir et de la charité, ils se moquaient de l'innocent Frobert et faisaient de lui leur jouet. L'aimable patient ne s'offensait jamais de ces petites injures, prêt à passer pour fou devant les hommes, s'il le fallait, pour ne jamais cesser d'être sage devant Dieu ; il avait pris pour devise ce mot du Psalmiste : « Je suis devant vous, comme l'animal privé de raison ». Teudolène poussa la plaisanterie trop loin ; un jour que son ami était venu le visiter, il le pria d'aller trouver un frère et de lui demander un *circinus* (compas, écritoire, meule), dont il avait besoin pour écrire. Frobert y courut plutôt qu'il n'y allait, tant il était désireux de faire plaisir. L'autre moine, qui connaissait sa simplicité et était du complot, au lieu de lui mettre à la main un instrument pour écrire, lui passe dans le cou une meule de moulin, et lui commande de la porter à Teudolène. Frobert la reçut, et accablé sous ce faix pesant, à peine pouvait-il mettre un pied devant l'autre. En cet état, il rencontre l'abbé Walbert, à qui quelques frères étaient allés dire le fait pour qu'il pût jouir de ce

spectacle. Le vénérable abbé, voyant cette pauvre brebis de Jésus-Christ tant accablée, et la moquerie des autres, fut mécontent; néanmoins, excusant la douce innocence de l'un et la légèreté téméraire des autres, il lui commanda de déposer son fardeau, et lui demanda ce qu'il faisait là. Frobert répondit qu'il portait ce qu'on lui avait demandé pour écrire. Cette candeur toucha tellement le cœur de l'abbé qu'il en versa des larmes. Ensuite ayant fait venir Teudolène et ses complices, il leur fit une rude réprimande et leur enjoignit une pénitence pour leurs méfaits. Depuis ils furent plus réservés.

Après plusieurs années passées à Luxeuil, Frobert avec la permission de son abbé, et sur l'ordre de son évêque, vint à Troyes, visiter ses parents.

Après être demeuré quelques jours en la maison de son prélat, il lui demanda la permission de s'en retourner; mais l'évêque le retint, ne voulant pas priver plus longtemps son diocèse de cette brillante lumière. Le jeune religieux ne diminua pas pour cela ses austérités, et comme l'envie noircit ce qui est plus blanc que la neige, elle taxa d'hypocrisie des jeûnes si extraordinaires, osant avancer que si on épiait Frobert, on s'apercevrait qu'il ne restait point, comme le bruit en courait, plusieurs jours de suite sans prendre de nourriture. Telle fut pourtant en réalité la rigueur de ses abstinences pendant trois ans. Au bout de ce temps, l'évêque voulut savoir comment il passerait le Carême qui approchait. Il lui donna donc une retraite contiguë à l'église pour y vaquer à ses dévotions et y passer le temps du jeûne. Or, souvent ce prudent évêque venait à l'improviste en sa cellule, désirant découvrir combien il était ardent à la sainteté, et surtout abstinent en ses jeûnes, pour lesquels Dieu lui avait donné une grâce toute particulière. Il reconnut alors la malice des calomniateurs et la vertu sincère du Saint.

Depuis ce temps, sa renommée éclata encore plus : on sut qu'il avait le don des miracles ; des multitudes de malades eurent recours à lui. Mais l'homme de Dieu, craignant qu'on n'attribuât quelque chose à ses mérites, se contenta de bénir de l'huile et d'invoquer le nom de Jésus sur les malades en les oignant de cette huile, et aussitôt ils recouvraient la santé. De même, il était si puissant à chasser les démons que, lorsqu'il faisait le signe de la croix sur le front ou la poitrine des possédés, les malins esprits s'enfuyaient aussitôt. C'était sa coutume de parler peu de lui-même avec ses amis; craignant la réputation que ses miracles lui faisaient, il forma la résolution de fuir le monde et de se retirer dans une solitude. Il s'adressa au roi Clovis II et lui demanda une terre marécageuse, située aux environs de Troyes et appelée de temps immémorial l'*Ile des Germains*. Clovis lui accorda volontiers ce lieu qui faisait partie du domaine royal, et deux ans après, Clotaire III, son fils, délivra, à la prière de la reine sainte Bathilde sa mère, un acte authentique de cette concession ; cet acte se conserva longtemps dans les archives du monastère de Celle. L'*Ile des Germains* était pleine d'étangs, de broussailles, d'herbes; elle était inculte, peu fréquentée des hommes, mais beaucoup des bêtes sauvages et des reptiles. S'appuyant donc sur ces priviléges des rois, mais plus encore sur la faveur de Dieu, qui le conduisait, Frobert s'achemina vers ce lieu retiré, qu'avec grande diligence il dessécha et défricha ; et lorsqu'il l'eut ainsi disposé, il y bâtit une cellule avec un petit oratoire ; là, retiré avec un petit nombre de religieux, il vivait en la contemplation de Dieu, d'une manière plus angélique qu'humaine. Il fit bâtir d'autres cellules près de la sienne, en augmenta le nombre tous les jours, et consacra à l'agrandissement de son monastère son patrimoine qui était assez considérable, quoique ses parents fussent de condition médiocre.

Beaucoup d'autres personnes apportèrent aussi leur fortune, en entrant dans cette sainte maison, de sorte qu'elle devint aussi florissante par sa prospérité temporelle que par la piété des moines et de leur abbé : Montier-la-Celle[1] (le monastère des Cellules) devint comme un autre Luxeuil. Le gouvernement de ce monastère n'était pas le seul objet des soins de Frobert : il allait souvent dans un monastère de jeunes filles, établi à Troyes, sous le nom de Saint-Quentin ; il le dirigeait, entrait dans les plus minces détails, et opérait souvent des miracles, lorsque la charité le demandait ; mais il n'y entrait jamais qu'accompagné d'un moine, quelquefois même il invitait des étrangers à y manger. Un jour qu'il y avait, selon son habitude, rassemblé plusieurs pauvres à qui il distribuait d'abord la parole de Dieu pour nourrir leurs âmes, puis des aliments et du vin pour soutenir leurs corps, deux vaisseaux de vin que sa charité avait vidés se remplirent miraculeusement et débordèrent.

Dieu lui accorda plus d'une fois la faveur de s'élever au-dessus du monde visible pour entrevoir les secrets du ciel. Un jour qu'il était en conférence spirituelle avec un autre abbé, Theudécaire, il entendit les chœurs célestes qui chantaient les louanges de la très-sainte Trinité. Ravi par la douceur d'une telle musique, il obtint que son compagnon l'entendît aussi, et c'est par le récit de ce dernier que la merveille fut connue. Il se rapprochait de la patrie céleste par l'âge, autant que par ses vertus. Il avait alors près de soixante-dix ans. Vers la fin du mois de décembre 672 il sentit ses forces s'affaiblir. Dieu lui ayant révélé le jour de son heureux décès, il en fit part à ses disciples, et comme ils fondaient tous en larmes, il s'efforça de les consoler, disant qu'ils devaient le féliciter et non le plaindre, puisqu'il allait quitter l'exil pour rentrer dans la patrie ; il ajouta qu'il serait plus à même de prier dans le ciel que sur la terre. Puis il les conjura de garder fidèlement la règle de leur saint institut qu'il leur avait enseignée par ses paroles et par ses œuvres. Il croyait qu'il allait mourir le jour de la Nativité de Notre-Seigneur ; mais comme Abbon, évêque de Troyes, ne put, à cause de la solennité de ce jour, consacrer la nouvelle église, que le Saint avait fait construire, beaucoup plus vaste que la première, où il devait être enterré, Dieu exauça ses désirs et il apprit par révélation que sa mort serait différée de huit jours. En effet, la veille du jour où l'on célèbre la Circoncision de Notre-Seigneur, le saint abbé sentit sa dernière heure approcher. Il fit de nouvelles exhortations à ses disciples ; vers le déclin du soleil, Lupellus, son disciple et son historien, lui lisant l'Evangile, quoiqu'il fût lui-même malade, reçut sa guérison par le mérite de ce bon maître. Pendant toute la nuit, Frobert demeura en oraison. Après Matines, il fit appeler ses bien-aimés disciples, et pendant qu'on lui lisait la Passion du Sauveur, cette âme sainte, détachée de la terre, s'envola vers Dieu le 1er janvier 672.

Wallin, son neveu, qui lui succéda en qualité d'abbé, courut aussitôt annoncer sa mort au monastère de Saint-Quentin ; ces saintes filles se répandirent en larmes, soupirs et sanglots, et l'abbesse, émue de grande pitié, sortit contre son ordinaire pour venir assister aux funérailles de son supérieur et père : ce fut elle qui prit soin de lui trouver un tombeau de pierre proportionné à sa taille ; car il était d'une haute taille et stature, et d'un visage fort agréable aux regards. Toutes choses étant préparées pour ce funèbre convoi, l'évêque de Troyes, au milieu d'une affluence innom-

1. On écrivait Moustier-la-Celle avant le XVIIIe siècle ; Baillet écrit déjà Montier-la-Celle, et de nos jours cette dernière orthographe est la seule adoptée. (M. Lalore.)

brable, ensevelit le saint corps dans l'église qu'il venait de consacrer le jour même.

Il s'opéra de nombreux miracles au tombeau de saint Frobert, et la renommée les publiant attira un grand concours de pèlerins qui venaient implorer son intercession. Mais cette piété se refroidit par suite des invasions des Barbares et des troubles qu'elles occasionnèrent : le culte du Saint tomba, ainsi que son église. L'évêque Prudence la releva vers 854 ; les saintes reliques furent transférées dans cette nouvelle église par Otulphe, évêque de Troyes. De nouveaux miracles ranimèrent la dévotion des fidèles, et le souvenir de cette translation fut consacré par une fête qui se célébrait le 6 janvier.

On a représenté saint Frobert, enfant, sur les genoux de sa mère et lui rendant la vue au moyen du signe de la croix ; chassant le démon qui le tente ou qui obsède un possédé.

RELIQUES DE S. FROBERT. — ABBAYE DE MONTIER-LA-CELLE.

Le nom de saint Frobert se lit dans la plupart des martyrologes : Bucelin, Du Saussay, Molanus, Menard, Wion, Ferrari, Chastelain, etc. Sa fête est fixée au 8 janvier.

L'abbaye de saint Frobert, mise par lui sous l'invocation de saint Pierre, s'appela après sa mort la *Celle* (cellule) *de Saint-Frobert ;* elle s'appela ensuite la Celle de *Saint-Bobin,* du nom d'un de ses religieux, devenu évêque de Troyes, qui combla son monastère de bienfaits. Le nom sous lequel elle est connue depuis longtemps est celui de Montier-la-Celle. Détruit par les Anglais en 1348, sous l'abbé Aimeric d'Orlu, le monastère de Saint-Frobert fut rétabli en partie et au temporel et au spirituel, par l'abbé Henri de Vienne, successeur d'Aimeric. Ce bénéfice fut réuni à l'évêché de Troyes, par une bulle de Clément IV, donnée sur la demande de Louis XV. Il n'existe plus aujourd'hui (1872), de l'abbaye de Montier-la-Celle, que quelques murs d'enceinte et une partie de maison.

Plus la moindre trace de l'église de ce monastère qui passait pour un modèle d'architecture aux yeux des connaisseurs du XVIe siècle ; sa longueur était de deux cents pieds, sa croisée de cent ; les fenêtres hautes et larges étaient au nombre de trente-huit.

Elle fut construite par Antoine Girard, en 1517, et consacrée sous le vocable de saint Pierre. Ses vitres peintes représentaient plusieurs figures de l'Ancien Testament, avec des mystères du Nouveau. A la voûte du rond-point, on voyait un cul-de-lampe de soixante pieds en rondeur, et quinze de projet hors de la voûte. Il était tout percé à jour et semblait n'être porté que sur le dos d'une colombe volante, suspendue perpendiculairement sur le maître-autel. L'autel, fermé en console, était un chef-d'œuvre de dessin, d'architecture et de sculpture, dans le goût grec, que l'on soupçonnait être l'ouvrage de quelque bon élève de l'école de Florence.

Entre autres reliques, cette église possédait neuf corps saints, renfermés dans huit châsses séparées, dans les niches de sculpture, élevées dans le mur de la coquille qui entourait le maître-autel. La cathédrale de Troyes est heureuse de posséder encore la tête et les autres reliques de saint Frobert, qui lui furent adjugées par le tribunal du district de la République, le 24 août 1791. Mais le souvenir du saint abbé est bien effacé dans le pays.

Nous avons tiré cette vie du *Promptuarium sacrarum antiquitatum,* de Camuzat ; — *De la Sainteté chrétienne,* de Desguerrois ; *de l'Ephimeris,* du même auteur ; *de la Topographie historique,* de Courtalon-Delaistre, tous documents dus à l'obligeance de M. Harmand, bibliothécaire de la ville de Troyes. Les notes qu'ont bien voulu nous donner Monsieur le Secrétaire de l'évêché et M. Lalore, professeur au grand séminaire, nous ont été aussi très-utiles.

SAINTE GUDULE

VULGAIREMENT APPELÉE GOULE, VIERGE, PATRONNE DE BRUXELLES

652-710. — Papes : Saint Martin Ier ; Constantin. — Rois de France : Sigebert II ; Childebert III.

Dieu est près de celui qui l'invoque.

Cette Sainte, que la capitale de la religieuse Belgique a adoptée pour sa patronne, descendait d'une des plus illustres familles du Brabant. Elle avait pour père le bienheureux Witger, et pour mère sainte Amalberge [1]. Sa sœur, sainte Reynelde [2], est aussi connue par sa sainteté et son martyre, comme saint Emébert, son frère, qui succéda à saint Vindicien sur les siéges réunis de Cambrai et d'Arras. Dieu, dit-on, fit connaître à la vénérable mère quelle serait l'éminente vertu de cette enfant qu'elle portait dans son sein. Une nuit, pendant qu'Amalberge reposait, il lui sembla entendre ces paroles : « Bannissez de votre âme les inquiétudes qui la fatiguent ; le fruit qui est en vous est un fruit précieux. C'est Dieu lui-même qui m'envoie du haut des cieux vers vous. Vous serez la mère d'une fille sainte. Je vous dis ces choses parce que c'est là le sujet de votre anxiété. Dès sa plus tendre enfance, elle s'attachera aux exercices de piété, et elle y persévérera jusqu'à la fin. Sa vie sera courte, et elle arrivera promptement au séjour de l'éternelle félicité ». A son réveil, la bienheureuse mère leva les mains vers le ciel, pour remercier Dieu de cette faveur qu'il venait de lui accorder. Peu de jours après naissait, dans un lieu appelé Ham, auprès d'Alost, cette enfant de bénédiction, à laquelle on s'empressa de donner le sacrement de la régénération. Ce fut sa tante, sainte Gertrude, fille de Pépin de Landen, qui la tint sur les fonts de baptême. Quand elle fut assez âgée, la jeune Gudule alla rejoindre, dans le monastère de Nivelles, sa mère spirituelle, qui s'appliqua à la former à toutes les vertus de son âge.

Une terre si bien préparée, et cultivée par une main si habile, ne pouvait manquer de porter des fruits de salut. Gudule, toute petite encore, ne se plaisait que dans les pieux entretiens, dans la lecture des livres de religion ; et elle goûtait un bonheur inexprimable dans la méditation des divines Ecritures. « Semblable », dit l'auteur de sa vie, « à l'abeille intelligente, elle renfermait dans la ruche de son cœur le suc des fleurs des vertus, pour en composer les rayons de toutes sortes de bonnes œuvres ». La jeune vierge faisait de rapides progrès dans la perfection. « Chaste de corps et d'esprit, affable envers tout le monde, d'une prudence admirable, elle excellait aussi dans la patience, l'humilité, la douceur et la piété ».

Rentrée dans sa famille, après la mort de sainte Gertrude (664), Gudule fit la consolation de ses parents, qui ne pouvaient assez admirer les trésors de

1. Sainte Amalberge avait épousé en premières noces Thierry, duc de Lorraine, père de sainte Pharaïlde. Witger était son second mari. Sainte Gudule serait ainsi sœur germaine de saint Emébert, évêque de Cambrai, de sainte Reinilde, et sœur utérine de sainte Pharaïlde, parente de sainte Aldegonde et de sainte Vaudrû.

2. Nous n'avons aucun motif pour modifier l'orthographe de ce nom que nous avons vu écrit *Reinelde, Renelle, Reinelle, Reinilde* et enfin *Reynelde*.

sagesse qu'elle avait déjà acquis. Comme sa sœur sainte Reynelde, elle soupirait après le moment où il lui serait permis de se consacrer au service de Dieu. Aussi profita-t-elle avec joie de la facilité que lui laissèrent bientôt ses parents d'aller vivre dans une solitude paisible et ignorée. Le bienheureux Witger se retira, vers la fin de sa vie, dans le monastère de Lobbes, pour s'y préparer à la mort, et son épouse, sainte Amalberge, alla elle-même au monastère de Maubeuge pour attendre en paix le jour où Dieu l'appellerait à lui. Ce fut dans ce temps que sainte Gudule, après avoir, comme sa sœur, consacré à Dieu une partie de ses biens, se retira dans une villa appelée Moorsel, à peu de distance de Ham. Pour rendre ses prières plus efficaces, elle y joignait ordinairement quelques pénitences corporelles, celle-ci entre autres : quelque extrême froid qu'il pût faire, elle allait en cette église les pieds nus ; mais pour éviter la vaine gloire, elle se les couvrait par dessus. Une fois donc que le prêtre de ce lieu s'en aperçut, il lui alla présenter ses gants pour les mettre sous la plante de ses pieds, sur le carreau ; Gudule les prit par modestie et l'en remercia, mais il ne fut pas si tôt retourné, qu'elle les jeta à l'écart pour ne pas s'en servir ; et alors, par une merveille de Dieu, qui voulait faire paraître la vertu de sa servante, ces gants demeurèrent en l'air accrochés à un rayon de soleil, l'espace de plus d'une heure. Ce lieu, où l'on voyait un oratoire élevé au saint Sauveur, devint en peu de temps comme le rendez-vous de tous ceux qui étaient dans la nécessité. Les pauvres venaient exposer leurs besoins à la Sainte et recevoir de sa main les dons de la charité. Les malheureux trouvaient aussi des soulagements auprès d'elle, et des consolations qui ramenaient la paix et la joie dans leur âme abattue. Tous, en un mot, quelle que fût leur affliction ou leur infirmité, s'efforçaient d'arriver jusqu'à elle, dans la ferme espérance qu'ils avaient d'en être secourus. Mais pendant que la vertueuse Gudule prodiguait ainsi ses soins aux pauvres de Jésus-Christ, elle-même était soumise à une affliction bien pénible pour son cœur. Sans cesse l'esprit de ténèbres venait la troubler par mille pensées importunes. Tantôt il lui représentait la faiblesse de son corps, qui ne pourrait supporter longtemps les mortifications qu'elle lui imposait ; tantôt il lui montrait la difficulté, l'impossibilité même de persévérer dans le genre de vie qu'elle avait embrassé ; d'autres fois il s'efforçait d'entraîner le cœur de la jeune vierge vers les vaines et frivoles affections de la terre ; mais sa ferveur, son courage et la constance de son âme la portaient aussitôt à recourir à la prière comme au plus puissant remède contre ces tentations du démon. Après ces épreuves qui n'avaient fait qu'augmenter encore ses mérites, Dieu remplit le cœur de sainte Gudule des consolations spirituelles qu'il répand d'ordinaire dans les âmes qui ont généreusement combattu pour son amour. Il lui accorda même le don des miracles. Ces faveurs spirituelles, qui continueront auprès de son tombeau, faisaient déjà la consolation des habitants de la contrée. Ils venaient se recommander avec confiance aux prières de la sainte, et lui demander, pour eux-mêmes ou pour leurs proches, la guérison des maladies dont ils étaient attaqués.

Un jour qu'elle sortait de l'oratoire de Moorsel, une femme pauvre accourut vers elle, la suppliant de demander à Dieu la guérison de son enfant tout estropié. La sainte reçut avec bonté cette mère affligée, et prenant l'enfant entre ses bras, elle adressa au ciel une prière. Presque au même moment l'enfant s'agite, essaie de marcher et se jette entre les bras de sa mère, n'ayant plus la moindre apparence d'infirmité. Une autre fois, la Sainte étant en oraison, une femme toute rongée de lèpre la supplia de la guérir : elle pria Dieu et étendit ses mains sur elle, et aussitôt la peau de

cette malheureuse devint belle et parfaitement nette. Le bruit de ces guérisons se répandit rapidement dans tout le pays, et attira encore, auprès de l'humble vierge de Moorsel, un plus grand nombre de personnes, qui venaient réclamer son intercession auprès de Dieu.

Ainsi s'écoula dans la pratique des vertus et des bonnes œuvres la vie de la bienheureuse Gudule. Déjà mûre pour le ciel, quoique dans un âge peu avancé, elle se préparait toujours avec ferveur à l'arrivée du céleste époux des âmes. Sans cesse elle soupirait après ce séjour de bonheur, où il lui serait donné de jouir de Dieu sans partage, et de le contempler face à face pendant l'éternité. Elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur le huit janvier, vers l'année 710. Ses funérailles furent célébrées au milieu d'un immense concours d'habitants du pays. L'on remarquait surtout une multitude de pauvres, qui ne savaient comment exprimer la douleur que leur causait la mort de leur bienfaitrice. Tous, les larmes aux yeux, rappelaient les bienfaits et les secours qu'ils en avaient reçus, les consolations qu'elle leur donnait, et les pensées chrétiennes qu'elle leur inspirait.

C'est à Ham, près d'Alost, que fut enterrée sainte Gudule. Dans la foule accourue pour assister à cette cérémonie, il se trouva un homme que l'esprit de cupidité tenta, et qui se laissa entraîner à un crime. Ayant remarqué que le corps de la Sainte était enveloppé dans des étoffes précieuses, il conçut le projet de les enlever. La troisième nuit après l'inhumation, il s'introduisit secrètement dans le lieu où le corps avait été déposé; et, sans que nulle crainte divine ou humaine fût capable de le retenir, il déroba tout ce qui avait été renfermé dans le tombeau. A la nouvelle de ce sacrilége attentat, une indignation générale éclata dans toute la contrée. Saint Emébert, évêque de Cambrai et d'Arras, et frère de sainte Gudule, prononça une sentence d'excommunication contre celui qui avait eu l'audace de violer un tombeau. Une maladie extraordinaire, châtiment visible du ciel, suivit de près cette condamnation : elle força le coupable à reconnaître son crime et à l'expier par une sincère pénitence.

Lorsque le corps de sainte Gudule fut porté en terre au village de Ham, un arbre, qui était proche de là, fleurit au milieu de l'hiver. Quand on voulut transporter ses reliques au collége de Nivelle, elles ne purent être tirées du lieu où elles étaient; mais lorsque l'on eut résolu de porter le cercueil à la chapelle du Sauveur, qui était à Moorsel, où la Sainte avait tant versé de larmes et prié si dévotement, l'on n'eut plus de peine à en faire la translation. Cette cérémonie fut signalée par un événement miraculeux : car, l'arbre qui avait fleuri auprès de son tombeau par une vertu divine s'arracha de lui-même du lieu où il était, et s'alla transplanter, tout couvert de fleurs, devant la porte de cette église; ce qui excita l'empereur Charlemagne à faire bâtir une maison religieuse en l'honneur de la Sainte. On raconte qu'un jour, ce prince étant à la chasse de l'ours, en poursuivait un de prodigieuse grosseur, qui, ne pouvant plus échapper des mains des chasseurs, se jeta dans cette église, et depuis, cet animal ne voulut point abandonner ce lieu, mais demeura parmi ces sages vierges, non comme un ours furieux, mais plus doux qu'un agneau.

Le corps de sainte Gudule reposa longtemps dans la chapelle du Sauveur, à Moorsel, où elle avait souvent répandu son âme en prières devant le Seigneur. L'empereur Charlemagne y fonda lui-même un monastère, que les Normands détruisirent durant leurs invasions. Toutefois ces précieuses reliques y restèrent jusqu'en 996, époque où Charles de Lorraine, frère du roi de France Lothaire, les fit transporter dans l'église de saint Géry, à

Bruxelles. Dans la suite, l'évêque de Cambrai les transféra dans celle de Saint-Michel, qui a pris depuis le nom de Sainte-Gudule. C'est de là que les hérétiques les enlevèrent, pour les disperser avec celles de beaucoup d'autres saints, en 1579, année tristement célèbre par tant de sacriléges profanations : on en put sauver une petite partie qui se trouve aujourd'hui sur le maître-autel de la belle cathédrale de Bruxelles, dédiée à notre Sainte.

On a représenté sainte Gudule travaillant à un métier à broder ; sa coiffure semble entourée d'une couronne de lauriers ; — un ange entretient sa lampe, que le diable s'efforce d'éteindre. Cette lampe est le plus souvent une lanterne ou falot, car on raconte d'elle ce que l'on raconte de sainte Geneviève, à savoir que se rendant à l'église dès le chant du coq, le démon, impatienté de la voir si matinale, s'avisa de souffler la lumière conductrice ; mais le bien puni ce fut lui, puisqu'un ange vint mettre fin à ses méchants tours ; à moins que l'on ne préfère voir dans cette lampe, ce falot ou cette lanterne le symbole sous lequel l'Evangile lui-même désigne les Vierges sages et leurs imitatrices. On trouvera encore notre Sainte dans un même groupe formé par elle, sa mère, sainte Amalberge, et sa sœur, sainte Reinelde ou Rainilde.

La vie de sainte Gudule, d'après un manuscrit autrefois conservé au collége des Jésuites de Bruges a été écrite dans le XIe siècle par un moine de Lobes, nommé Hubert, peu de temps après la translation des reliques de la Sainte à l'église collégiale de Saint-Michel à Bruxelles. Cette vie se trouve dans la grande collection des Bollandistes, tom. 1er, *Jan.*; les éditeurs des *Acta SS. Belgii Selecta* l'ont enrichie de nouvelles remarques, tom. V, pag. 667-735. On trouve encore une légende anonyme de la Sainte dans la collection de *Surius*. Voyez aussi *Baillet* et la vie de la Sainte, imprimée à Bruxelles en 1703.

LE PROPHÈTE SÉMÉI (an 924 avant JÉSUS-CHRIST).

Séméias ou Séméi, prophète, qui, dans le IIIe livre des Rois, est appelé homme de Dieu, florissait sous Roboam, roi de Juda. Ce prince avait assemblé une armée nombreuse destinée à marcher contre Jéroboam et les dix tribus qui s'étaient constituées en royaume; mais Séméias vint lui signifier, de la part de Dieu, de ne pas faire la guerre aux tribus qui avaient secoué le joug, et qui s'étaient donné un nouveau roi, en punition de l'infidélité de Salomon. Roboam déféra à l'autorité du prophète, et la guerre n'eut pas lieu. Quelques années après, Sésac, roi d'Egypte, ayant marché contre Jérusalem, se disposait à assiéger cette ville, où le roi Juda s'était réfugié avec les principaux de sa cour, et où ils se croyaient en sûreté derrière ses remparts. Séméias vint déclarer au roi que Dieu, pour le punir de ce qu'il avait abandonné sa loi, l'abandonnait lui-même au pouvoir de Sésac. Cette menace fit impression sur le cœur du prince; il s'humilia et reconnut qu'il avait mérité cette punition. L'arrêt que le Seigneur avait porté contre lui par la bouche de son prophète ne fut pas exécuté dans toute sa rigueur, et Sésac ayant pénétré dans la ville, se borna à piller le temple et le palais du roi. Séméias mourut vers l'an 950 avant Jésus-Christ ; il est nommé dans plusieurs calendriers sous le 8 janvier.

III Reg., XII, 24; II Paralip., XI, 4; III Reg., XI; II Paral., XIII, 7.

S. CLAUDE APOLLINAIRE, ÉV., APOLOGISTE DE LA RELIG. CHRÉT. (180)

Claude Apollinaire, évêque d'Hiérapolis, en Phrygie, a été regardé de tout temps comme l'une des plus grandes lumières de l'Eglise primitive. Mais il ne nous reste plus rien de ses écrits, ni aucune histoire de sa vie. Nous voyons seulement qu'il a reçu de grands éloges des anciens auteurs. Les hérétiques trouvèrent toujours en lui un ennemi redoutable. Il composa de savants traités, où il réfutait, sans réplique, leurs systèmes impies ; et, afin de leur ôter tout subterfuge, il faisait voir dans quelle secte de philosophes chacun avait puisé ses erreurs. Il combattait surtout les erreurs de

Tatien, espèce de stoïcisme chrétien, qui portait le nom d'*encratisme*, continence; où l'on prohibait l'usage du vin, le mariage, et où l'on enseignait que Jésus-Christ n'avait souffert qu'en apparence, etc.; celles de Montan, qui devança Mahomet en prétendant que les révélations de Moïse et de Jésus-Christ étaient insuffisantes, que le Saint-Esprit était descendu en lui et dans deux femmes, Priscille et Maximille, et en cachant sous des dehors austères les mœurs les plus dissolues, etc.

Vers 177, il présenta à Marc-Aurèle une *apologie* pleine de raison, d'éloquence et surtout d'à-propos en faveur des chrétiens persécutés; il rappelle à ce prince que dans son expédition contre les Marcomans et les Quades, resserré par ces ennemis en Allemagne, il avait obtenu par les prières d'une légion chrétienne (la légion Mélitine ou Fulminante), une pluie abondante qui désaltéra son armée mourante de soif.

Warburton a démontré la vérité de ce miracle contre les mauvaises plaisanteries de Voltaire. Werton, autre anglais, protestant, l'a également établie dans une dissertation publiée en 1748, contre Le Clerc et Bayle. Les païens du temps avaient moins d'impudence : ils n'ont point nié le fait; seulement Porphyre et Claudien l'ont attribué à la magie. Tertullien en parle comme d'un fait public et incontestable, et renvoie deux fois les Romains à la lettre de Marc-Aurèle, qui le rapporte, en fait honneur aux prières des chrétiens, et ordonne, en cette considération, de cesser pour un temps la persécution. L'original de cet édit existait encore lorsque Tertullien et saint Jérôme écrivaient.

Saint Apollinaire mourut vers l'an 180.

SAINT PATIENT, ÉVÊQUE DE METZ (IIe siècle).

Saint Patient naquit dans l'Asie-Mineure; il sortait d'une famille grecque notable et riche. Saint Jean l'Evangéliste, apôtre de cette contrée, le convertit à la foi, le retira du milieu du monde, et l'attacha étroitement à Notre-Seigneur. L'ancienne tradition ajoute qu'il le décora de la dignité épiscopale, et l'envoya annoncer l'Evangile au pays de Metz. Il fut le quatrième évêque qui régit cette église, la nourrit du pain de vie, et l'illustra par ses glorieux travaux. Comme les églises érigées par saint Clément ne suffisaient pas à la multitude des fidèles, lui-même en construisit, hors des murs de la ville, une nouvelle qu'il dédia aux saints Apôtres, et spécialement à saint Jean. Longtemps l'une des plus magnifiques de la province, cette basilique porta le titre de cathédrale jusqu'à sa destruction par Attila, en 451. Saint Patient y fut enseveli, lorsqu'après quatorze ans d'épiscopat, il s'envola dans le sein de Dieu pour y recevoir la récompense de ses mérites et de ses travaux.

A cette légende du bréviaire de Metz, nous croyons devoir ajouter la notice suivante que nous envoie M. l'abbé Noël, directeur au grand séminaire :

« *Saint Patient, évêque de Metz.* Nos chroniques le font Grec d'origine, envoyé par saint Jean l'Evangéliste à une époque où l'Eglise de Metz, après avoir été gouvernée successivement par saint Céleste et saint Félix, les deux compagnons de saint Clément, premier évêque de Metz, était restée sans pasteur. Paul, diacre, le plus ancien historien connu des évêques de Metz, ne parle pas de cette mission de saint Patient par saint Jean l'Evangéliste; il se contente de le nommer, en lui donnant part à une phrase d'éloges commune à plusieurs successeurs de saint Clément. Les Bollandistes rejettent même comme invraisemblable cette mission, qu'il est difficile d'ailleurs de concilier avec la chronologie des évêques de Metz. Cependant, cette tradition, quoique peu vraisemblable en elle-même et altérée par des circonstances qui semblent mériter peu de confiance, ne doit pas être entièrement abandonnée. Elle pourrait bien avoir son fondement dans l'origine grecque de saint Patient, qui a pu être disciple de saint Jean, et venir, après la mort de son maître, comme plusieurs orientaux, évangéliser les contrées de l'Occident. Son nom n'est point une difficulté réelle : car l'Asie-Mineure était devenue une province de l'empire depuis assez longtemps, pour que des familles romaines aient pu y être fixées en conservant leurs noms latins.

« Saint Patient bâtit hors des murs, sous l'invocation des douze Apôtres et spécialement de saint Jean l'Evangéliste, une église où il fut inhumé. Cette église devint dans la suite la magnifique abbatiale de Saint-Arnould, sépulture des rois et des grands d'Austrasie, et plus tard des princes et des princesses de la famille Carlovingienne. La basilique de Saint-Jean servit de cathédrale jusqu'à sa destruction, en 451, par l'armée d'Attila. Elle fut rebâtie après ce désastre; mais les évêques de

Metz s'étant retirés à Saint-Etienne, le seul édifice religieux épargné par les Huns, elle fut laissée à quelques clercs qui la desservirent jusque vers le milieu du xe siècle, époque où l'évêque Adalbéron Ier y introduisit les Bénédictins qu'il tira de l'abbaye de Gorze (641). Les évêques de Metz conservèrent néanmoins à l'antique église, fondée par saint Patient, quelques vestiges de sa première dignité. Au xve siècle, ils y faisaient encore solennellement la bénédiction des Palmes. La basilique de Saint-Jean était, suivant la tradition, décorée de toutes les magnificences de l'art des temps anciens. Des colonnes de marbre soutenaient l'édifice ; les entablements, le pavé, étaient en mosaïques de même matière. Les chapiteaux étaient décorés de pierres précieuses, qui, exposées aux rayons du soleil ou à la clarté des lampes, jetaient un éclat merveilleux. Tout l'intérieur était orné de peintures précieuses, rehaussées d'or et d'argent [1]. Ces marbres avaient été tirés, sans doute, de l'amphithéâtre et des autres édifices publics bâtis à Metz et aux environs par les Romains. La légende attribuait ces somptueuses décorations à l'antique église de saint Patient ; mais il est plus probable que ce sont là des souvenirs de l'édifice carlovingien, élevé sur des ruines, et qui subsista jusqu'au xie siècle (1049), où fut érigée la basilique du Moyen-Age, consacrée par Léon IX, et qui disparut elle-même lors du fameux siége de Metz, par Charles-Quint, en 1552.

« Burchard, abbé de Saint-Arnould, fit la translation du corps de saint Patient, en 1193, et le déposa dans une châsse d'argent, faite avec les libéralités de l'empereur Conrad III. En 1791, la châsse de saint Patient fut transportée à la Monnaie pour être fondue, et les précieuses reliques qu'elle renfermait furent depuis sacrilégement dispersées ».

SAINTE PÈGUE, VIERGE EN ANGLETERRE (vers l'an 719).

Cette sainte était sœur de saint Guthlac, célèbre ermite de Croyland. Quoique issue du sang des rois de Mercie, elle quitta le monde, pour mener une vie pénitente et retirée dans le lieu qui depuis porta son nom [2]. Elle mourut à Rome, où elle était allée après la mort de son frère, vers l'an 719. Orderic Vital dit qu'il s'opéra de grands miracles par la vertu de ses reliques, que l'on gardait à Rome, dans une église bâtie en son honneur [3]. Il y a encore dans le comté de Northampton un village qui tire son nom de celui de notre Sainte [4]. Sainte Pègue était aussi patronne de l'abbaye de Pegeland, que saint Edouard le Confesseur unit à Croyland. On la nomme sainte Pée dans le comté de Northampton, et sainte Pège à Croyland.

Voyez Ingulf, Orderic Vital, l. iv, Harsfield, sect. viii, c. xix, etc.

SAINT ERHARD, EBERHARD OU ÉVRARD,

ÉVÊQUE MISSIONNAIRE EN ALLEMAGNE (viiie siècle).

Les représentations qu'on a données de saint Erhard en Allemagne, racontent les seuls détails connus de la vie de cet évêque missionnaire. Disons donc qu'on l'a représenté :

1° Baptisant sainte Odile d'Alsace, et lui rendant en même temps la vue, car elle était née aveugle [5]; 2° entouré d'estropiés qui viennent lui demander sa bénédiction pour être guéris. On l'invoque en Allemagne contre les *épizooties*.

Sa vie est mal éclaircie; celle de saint Albert, son compagnon, l'est plus mal encore.

Erhard, dont le nom, *Eer*, honneur, *hard*, fort, signifie puissant en gloire, était Narbonnais par sa famille, Nervien, c'est-à-dire Bavarois, par son éducation, et Irlandais par son origine; c'est du moins ce que dit l'auteur de la première vie insérée par les Bollandistes. Mais les Allemands protestent contre une origine irlandaise, attendu que le nom d'Erhard est entièrement germanique et nullement celte. L'époque à laquelle il mourut est tout aussi controversée. Nous pensons pouvoir fixer l'époque de son départ

1. Mabill. Ann. Bened., t. Ier, p. 190.
2. C'était dans le comté de Northampton.
3. Cette église ne paraît plus exister.
4. Ce village s'appelle Peagkirk ou Pekirka, c'est-à-dire, église de Pègue.
5. Voir la vie de sainte Odile, au 13 décembre.

pour le ciel à la première moitié du VIIIe siècle (700-750). Voici nos raisons : On le dit frère de saint Hydulphe, évêque de Trèves, dont nous donnons la vie le 11 juillet ; on dit, d'autre part, qu'il baptisa sainte Odile. Or, le premier mourut en 707, et la seconde en 720 : il est donc probable qu'il ne survécut pas plus de trente ans à celle-ci, et plus de quarante-trois ans à celui-là, si toutefois il leur survécut.

Ce qui paraît être certain à nos voisins d'Outre-Rhin, c'est que saint Erhard fut frère de saint Hydulphe ; qu'il fut évêque régionnaire ; qu'il évangélisa la Bavière et en particulier le diocèse de Ratisbonne, qu'il résida à Niedermunster [1], et y fonda le couvent des religieuses de ce nom, appelé aussi pour cette raison monastère de Notre-Dame et du saint confesseur Erhard. La tradition de l'église de Ratisbonne, les historiens de Bavière, les biographies particulières et d'autres données sont d'accord à cet égard. Quant à saint Albert, comme on ne connaît pas d'autre saint de ce nom qui ait eu des relations avec saint Erhard, en dehors de saint Albert, évêque de Cashel, en Irlande, si nous nous en tenons au sentiment des Allemands, qui revendiquent Erhard pour frère de saint Hydulphe et pour leur compatriote, il nous faudra dire qu'Albert fut simplement le compagnon et non le frère de saint Erhard.

Nous croyons qu'on pourrait concilier toutes ces revendications en admettant que ces évêques, nés en Bavière, allèrent se former en Irlande à la vie monastique, comme cela se pratiquait beaucoup au VIIe siècle ; que leur mérite leur fit donner à l'un le siége d'Ardagh, et à l'autre celui de Cashel ; que, suivant l'impulsion de leur zèle et aussi l'exemple des moines missionnaires de leur temps, ils reprirent la route de l'Allemagne ; qu'ils évangélisèrent particulièrement la Bavière et l'Alsace, avec le titre d'évêques régionnaires.

M. de Montalembert [2], et M. Ozanam [3], démontrent très-bien le rôle de missionnaires dévolu aux Irlandais auprès des races germaniques ; et de fait, du Ve au XIe siècle, les moines irlandais ont été non-seulement les missionnaires de l'Europe, ils ont aussi excellé, par leur science, à former des ouvriers évangéliques.

Voir aussi *Acta Sanctorum*, t. Ier de jan., p. 533 et suiv. ;— le Dictionnaire de Théologie de Goschler, art. *Erhard* et *Ratisbonne* ; — le Père Rader, *Bavaria sancta*, etc

IXe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Antioche, sous Dioclétien et Maximien, la naissance au ciel de saint JULIEN, martyr, et de sainte BASILISSE, vierge, son épouse. Basilisse ayant gardé la virginité avec son époux, finit sa vie en paix. Quant à Julien, après qu'on eut brûlé une multitude de prêtres et de ministres de l'Eglise du Christ, qui s'étaient réfugiés chez lui à cause de la violence inouïe de la persécution, il endura plusieurs tortures par ordre du président Marcien, et fut condamné à perdre la tête. Avec lui souffrirent encore Antoine, prêtre ; Anastase, que Julien ressuscita et rendit participant de la grâce de Jésus-Christ ; Celse, enfant, avec sa mère Marcionille, ses sept frères, et un grand nombre d'autres. IVe s. — Dans la Mauritanie-Césarienne (Algérie occidentale), sainte MARCIENNE, vierge, qui, livrée aux bêtes, consomma ainsi son martyre. IVe s. — A Smyrne, les saints martyrs Vital, Révocat et Fortunat. — En Afrique, les saints martyrs EPICTÈTE, Joconde, Second, Vital, Félix et sept autres. 205. — A Sébaste en Arménie, saint PIERRE, évêque, frère de saint Basile le Grand. Vers 392. — A Ancône, saint MARCELLIN, évêque, qui, comme écrit saint Grégoire, délivra cette ville d'un incendie par le secours de Dieu. VIe s.

1. *Inferius monasterium.*
2. T. Ier et IIe des *Moines d'Occident*, passim.
3. T. IIe des *Etudes germaniques*, éditions de Lecoffre.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Dijon, sainte PASCHASIE, vierge et martyre, disciple de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne, et sa coopératrice dans l'œuvre divine de la propagation de la foi. IIe s. — A Bordeaux, saint Joconde, martyr, dont un ossement repose à la droite de saint Fort, dans l'église Saint-Seurin : cette relique provient des religieuses de Sainte-Catherine, qui l'avaient conservée, lors de la suppression de leur couvent [1]. 198 (?). — En l'abbaye de Fécamp, au diocèse de Rouen, saint Waneng, confesseur, qui bâtit ce monastère pour des religieuses et y reçut saint Léger, persécuté par Ebroïn. Son corps était à Ham en Picardie, dans l'église des Génovéfains. 688. — En Anjou, à Saint-Florent-le-Vieil, saint Mauront, abbé de ce monastère, dont saint Hermeland vit monter l'âme au ciel [2]. Vers 700. — A Thénezay, en Poitou, saint HONORÉ de Buzançais; on en fait mémoire au diocèse de Poitiers comme martyr. XIIIe s. — A Bourges, le B. PHILIPPE BERRUYER, archevêque de cette ville, et neveu de saint Guillaume, aussi archevêque de Bourges. 1261.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Saint-Julien, sainte Basilisse et leurs compagnons mentionnés au Martyrologe romain; il faut joindre vingt soldats, un ami du gouverneur, plusieurs évêques, plusieurs prêtres, des serviteurs de l'Eglise, des moines et des vierges. — En Ecosse, saint Filan ou Félan, abbé du monastère de Pettinwim, dans la province de Fife; par son intercession, les Ecossais obtinrent la victoire sur Edouard II, roi d'Angleterre en 1314. VIIe s. — En Angleterre, saint Adrien, d'abord abbé de Nérida, près de Naples; envoyé dans ce pays avec saint Théodore, nommé évêque de Cantorbéry par le pape Vitalien, il fut retenu quelque temps en Gaule par la malveillance d'Ebroïn, qui le prit pour un émissaire de l'empereur d'Orient; mis à la tête du monastère de Saint-Pierre, dans le comté de Kent, il prêcha la foi aux Angles, et édifia pendant 39 ans son monastère et le pays tout entier par le spectacle de ses vertus. An 709. — A Cantorbéry, saint Brithwald ou Berthwald, archevêque de cette ville, successeur de Théodore; il est auteur d'une vie de saint Egwin. — An 731. — En Grèce, saint Eustrate le thaumaturge, qui combattit l'hérésie des Iconoclastes et accomplit de nombreux miracles. IXe s.

SAINT JULIEN ET SAINTE BASILISSE,

MARIÉS, RELIGIEUX, VIERGES ET MARTYRS

Julien martyrisé en 313. — Pape : Saint Melchiade. — Empereur : Maximin II.

Et ecce ego morior!
Quel bonheur de mourir!
I Reg., XIV, 43.

Nous donnons sans difficulté à saint Julien et à sainte Basilisse ces quatre titres de *mariés*, de *vierges*, de *religieux* et de *martyrs*, quoique sainte Basilisse ait fini ses jours en paix et dans la ferveur de la prière : mais elle a beaucoup souffert pour Jésus-Christ et disposé une infinité de personnes à

1. Quel est ce saint Joconde? Serait-il un de ces homonymes inscrits martyrs d'Afrique, au 6 et au 9 janvier, et dont il est parlé dans les Actes de sainte Perpétue; au 20 février, au 6 mars, au 18 avril, au 11 mai, au 15 juin, au 18 juillet; un de ces Saints dont les reliques échappèrent aux flammes allumées par les Vandales et se réfugièrent en Italie? Ou bien serait-il un de ces Joconde, martyrs, à Constantinople, du 3 juillet; à Tarse de Cilicie, du 9 mai; dans l'Etat pontifical, du 15 avril? Enfin vient-il des catacombes de Rome avec le nom propre ou imposé de Joconde? Quoique les données fassent défaut aujourd'hui pour répondre à ces questions, il n'aura pas été inutile, en présence de cette relique, de signaler à la piété les souvenirs qu'elle réveille. (Cf. Cirot de la ville, *Origines chrét.* de Bordeaux, p. 376.)

2. Voir la vie de saint Hermeland au 25 mars.

mourir pour la foi ; elle a donc justement mérité la qualité de martyre. Voici leur histoire :

Saint Julien naquit à Antioche, capitale de la Syrie, de parents illustres et craignant Dieu. Ils prirent un très-grand soin de l'élever en la crainte et en l'amour de son très-saint nom. A l'âge de 18 ans, le voyant en état de s'établir dans le monde, pour être un jour le bâton de leur vieillesse, ils le sollicitèrent fortement de s'engager dans le mariage. Cela mit d'abord l'esprit de Julien fort en peine : d'un côté, ayant déjà fait vœu de perpétuelle continence, il ne voulait rien entreprendre au préjudice de sa promesse ; de l'autre, il craignait de désobéir à ses parents dans une chose qu'ils désiraient de lui. Il demanda huit jours de délai afin d'y penser à loisir et de recommander l'affaire au Tout-Puissant ; cependant il se livra, durant tout ce temps, à l'oraison, implorant de tout son cœur l'assistance de la divine bonté. La nuit du septième jour, Notre-Seigneur lui apparut et lui commanda d'obéir à ses parents, parce qu'il l'assisterait, en sorte que la personne qu'il lui préparait pour épouse conserverait elle-même sa virginité avec lui, et que l'un et l'autre seraient une occasion de salut pour plusieurs ; après cela, il toucha de sa main le visage de Julien, qui demeura extrêmement consolé de cette vision. S'appuyant fortement sur la promesse de Dieu, il ne fit plus difficulté d'épouser une jeune fille nommée Basilisse, que ses parents lui présentèrent. Le divin Maître ne manqua pas à la parole qu'il avait donnée à son serviteur ; car la nuit même des noces, les époux s'étant retirés en leur chambre où ils commencèrent leur entretien par la prière, Basilisse sentit une très-agréable odeur, comme de roses, d'œillets et de lis, quoique ce n'en fût pas la saison, puisqu'on était en hiver. Ravie d'une chose si surprenante, elle demanda à son époux ce que cela voulait dire ; et Julien lui ayant répondu que c'était l'agréable odeur de la chasteté, que Dieu donnait comme un avant-goût des plaisirs du paradis, et qu'il préparait à ceux qui, pour son amour, conservaient leurs corps purs et immaculés devant sa Majesté, Basilisse fut aussitôt persuadée de faire avec lui le vœu de garder la virginité dans les liens du mariage.

Après ce vœu, ils se prosternèrent l'un et l'autre pour prier, et à la même heure, tout le lieu trembla et la chambre fut éclairée d'une admirable lumière, au milieu de laquelle parurent deux chœurs de musiciens célestes, l'un des Saints, qui était conduit par Notre-Seigneur, et l'autre des Saintes, où présidait la très-sainte Vierge. Celui des Saints chantait : « Tu as vaincu, ô Julien, tu as vaincu ». Et celui des Saintes répondait : « Sois bénie, ô Basilisse, qui as suivi les saints conseils de ton mari, et qui, méprisant les vains plaisirs du monde, t'es rendue digne de la vie éternelle ». Après cela, deux hommes vêtus de blanc, qui tenaient des couronnes entre leurs mains, s'approchèrent de Julien et de Basilisse et leur dirent : « Levez-vous, vous avez remporté la victoire, et vous serez enrôlés parmi nous ». Puis, un autre vieillard qui tenait un livre écrit en lettres d'or, commanda à Julien d'y lire ces paroles : « Julien, qui a méprisé le monde pour l'amour de Jésus-Christ, sera écrit au nombre de ceux qui ne se sont pas souillés avec les femmes ; et pour Basilisse, elle sera mise au livre des vierges où Marie tient le premier rang ». Aussitôt, tous les chœurs des Saints dirent *Amen,* et s'en retournèrent au ciel, laissant les jeunes époux admirablement consolés de cette vision.

A quelque temps de là, les parents de l'un et de l'autre décédèrent et les laissèrent héritiers de leurs grands biens ; mais ils les vendirent tous et en distribuèrent le prix aux pauvres, afin de suivre plus librement Jésus-Christ ;

et pour mieux vaquer aux œuvres de piété, ils jugèrent à propos de vivre séparément et de demeurer dans des maisons différentes. Alors, plusieurs jeunes hommes, de toutes sortes d'états, s'adressèrent à Julien pour être formés par lui à la pratique des conseils évangéliques et conduits par le chemin étroit de la vie religieuse, de sorte qu'il devint père de plus de dix mille religieux ; tandis que Basilisse, de son côté, se faisait aussi la mère d'un très-grand nombre de filles en Jésus-Christ.

En ce même temps, l'empereur Maximin II renouvela en Orient la persécution commencée par ses prédécesseurs Dioclétien et Maximien ; et pour lors, saint Julien et sainte Basilisse redoublèrent leurs prières avec plus de ferveur, afin qu'il plût à Notre-Seigneur d apaiser sa colère contre son peuple, ou du moins de conserver en sa sainte grâce toutes les âmes qu'ils avaient sous leur conduite. Comme Basilisse faisait cette oraison, Dieu l'avertit que son mari Julien finirait sa vie dans la rigueur des tourments qu'il endurerait pour son nom ; mais que, pour elle et ses filles, elles termineraient la leur en paix. La Sainte en donna d'abord avis à son mari ; puis, assemblant toutes ses filles, elle les exhorta à purifier parfaitement leur conscience, afin de les tenir préparées quand leur céleste Epoux viendrait. Comme elle disait cela, le lieu trembla, et il parut une colonne de feu sur laquelle on lisait ces paroles : « Toutes les vierges dont tu es la maîtresse me sont très-agréables ; venez donc, Vierges, et jouissez du bien que je vous ai préparé ». Cette vision ne fut pas vaine, car toutes ces saintes filles, qui étaient au nombre d'environ mille, moururent en moins de six mois, et Basilisse même, étant en prière, rendit sa belle âme à Dieu pour jouir à jamais de sa gloire en la compagnie des Vierges. De la sorte, suivant la promesse de Notre-Seigneur, Basilisse et toutes ses disciples évitèrent la furieuse tempête qui s'éleva depuis à Antioche contre les chrétiens, et dans laquelle Julien et la plupart de ses compagnons moururent au milieu des tourments, pour la vérité de l'Evangile, comme nous l'allons voir.

L'empereur envoya à Antioche, comme ministre de son impiété, un lieutenant appelé Marcien, homme très-cruel et extrêmement altéré du sang des chrétiens. Celui-ci fit d'abord défense de rien vendre, ni acheter, qu'auparavant l'on eût offert de l'encens à quelque idole, qu'il commandait à chacun d'avoir en sa maison. Et sachant que Julien entretenait plusieurs personnes dans la ferveur du Christianisme, il le fit prendre et amener devant son tribunal ; mais, après un long discours, toute la réponse qu'il obtint du saint Confesseur fut que ni lui ni aucun de ceux qu'il avait sous sa conduite n'obéiraient jamais à l'empereur pour adorer ses faux dieux. Marcien, aveuglé de fureur, fit mettre le feu aux quatre coins de la maison où les disciples de Julien s'étaient retirés, de sorte qu'ils furent tous consumés par ce cruel élément et acquirent par ce moyen la glorieuse couronne du martyre. Et l'holocauste de ces victimes sacrées fut si agréable à Dieu que, durant de longues années, par un prodige des plus remarquables, ceux qui passaient devant l'emplacement de cette maison, aux heures que l'on a coutume de chanter l'office divin en l'église, y entendaient une musique céleste au son de laquelle plusieurs malades furent guéris.

Après que cet embrasement fut éteint, Marcien fit comparaître une seconde fois son prisonnier ; mais, le voyant invincible à tous ses artifices, il le fit battre cruellement avec des cordes et des bâtons noueux ; il arriva qu'un bourreau frappa par hasard un des officiers de ce juge et lui creva les yeux. Alors Julien, plus attentif à faire du bien à ses ennemis qu'occupé du mal qu'il souffrait de leur part, offrit au président de guérir l'œil de cet homme ;

ce que les prêtres des idoles, ajouta-t-il, ne pourraient jamais obtenir de leurs fausses divinités, car, quels remèdes pourraient donner ceux qui n'ont point de sentiment ni de vie, et quelles prières seraient exaucées de ceux qui ont des oreilles et n'entendent point ? C'est pourquoi, après que les démons eurent répondu du dedans des idoles qu'ils étaient vaincus par Julien, le saint Martyr, d'un signe de croix, guérit l'œil de cet officier. Aussitôt l'âme de cet homme fut éclairée d'une vraie foi en Jésus-Christ, qu'il confessa hautement, et pour cela, ayant été massacré sur place, et baptisé dans son propre sang, il acquit en un moment l'illustre couronne du martyre.

Cet acte de charité, capable d'amollir les cœurs plus durs que le diamant, endurcit néanmoins davantage celui de ce mauvais juge ; irrité de la victoire du saint Martyr, il commanda que, chargé de chaînes et de fers, il fût conduit par les rues de la ville et tourmenté par quelque supplice particulier, à chaque carrefour ; or, il arriva que le fils unique de Marcien, courant avec les autres écoliers à ce spectacle, aperçut une foule de jeunes hommes vêtus de blanc, qui, environnant le Martyr, s'efforçaient de lui mettre une couronne sur la tête. Alors Celse (c'était le nom de l'enfant), jetant ses habits et ses livres, courut auprès de Julien, le suppliant avec beaucoup d'instance de l'admettre en sa compagnie, et s'écriant « que le Dieu des chrétiens était grand ; que désormais c'était lui qu'il voulait servir, et non les idoles ». Marcien, averti de cette rencontre, fit tout son possible pour retirer son fils d'auprès du saint Martyr ; mais n'en pouvant venir à bout, parce que Dieu avait touché profondément le cœur du petit Celse, il fit jeter l'un et l'autre dans une basse fosse qui, étant aussitôt éclairée par une brillante lumière, changea sa puanteur naturelle en un agréable parfum ; cette merveille fut cause que vingt soldats, commis à la garde des prisonniers, se convertirent, reconnurent la vérité de la religion chrétienne et furent tous baptisés avec le petit Celse par un saint prêtre appelé Antoine, qui y fut exprès envoyé de Dieu, avec sept autres chrétiens qui venaient d'Antioche.

Tout ceci fut rapporté à l'empereur, qui manda à son président de faire mourir sans rémission Julien et tous ses adhérents. Ce cruel juge fit aussitôt disposer pour eux trente et une cuves, pleines d'huile et de poix-résine. Comme l'on conduisait les martyrs au lieu du supplice, les Gentils passèrent, portant en terre un mort ; le juge les fit arrêter, disant à Julien par moquerie, que s'il avait tant de confiance en Dieu, il ressuscitât ce mort. Le Saint connaissait très-bien la mauvaise volonté de ce juge ; toutefois, espérant convertir beaucoup d'âmes, il pria Dieu de rendre la vie à ce défunt, ce qui fut fait : car le mort ressuscita et dit tout haut que Jésus-Christ était le vrai Dieu, et que, puisqu'il lui avait rendu la vie, il la voulait employer à le servir et à faire pénitence de ses crimes. Que fit Marcien à ce spectacle ? Il fit conduire en prison ce nouveau ressuscité, afin de le faire mourir avec les autres saints Martyrs ; mais ce ne fut pas sans qu'auparavant il n'eût reçu une nouvelle vie par le moyen du baptême qui lui fut conféré.

Cependant, le juge ne pouvant se résoudre à voir souffrir son fils en sa présence, renvoya la cause à l'un de ses assesseurs, qui fit à l'heure même exécuter la sentence et jeter les trente et un Martyrs dans des cuves d'huile bouillante. Mais le souverain Maître des créatures, pour consoler ses Saints, fit que cette même liqueur ardente et cette poix-résine fondue leur fut un bain rafraîchissant, au milieu duquel ils chantèrent ce verset du Psalmiste : « Seigneur, nous avons passé par l'eau et par le feu, et vous nous y avez fait trouver du rafraîchissement [1] ». Cette merveille étant rapportée au président

1. Psal. LXV, 12.

Marcien, il fit conduire les Saints en prison et y envoya sa femme Marcionille, pour visiter son fils qui l'avait demandée. Elle y alla de bon cœur, croyant par ce moyen triompher de la résolution de Celse, mais elle fut gagnée elle-même ; de sorte que, s'unissant par une même foi aux Martyrs, elle reçut le saint baptême, et ce cher fils, âgé seulement de sept ans, lui servit de parrain.

Si cette conversion fut un nouveau sujet de joie pour les Martyrs, elle fut une nouvelle croix pour le dénaturé Marcien ; transporté de rage, il fit trancher la tête aux vingt soldats qui s'étaient convertis et brûler vifs ces sept illustres frères, qui étaient venus d'Antioche ; réservant le prêtre Antoine, saint Julien, le mort ressuscité qui fut nommé Anastase, sa propre femme et son fils, pour délibérer sur ce qu'il en ferait. Il s'avisa donc de faire parer extraordinairement le temple de Jupiter et d'y assembler tous ses prêtres, comme à dessein d'y offrir un sacrifice solennel ; puis, y faisant amener les saints prisonniers, il pria saint Julien, sa femme et son fils, de demander au Dieu qu'ils adoraient, qu'il lui plût anéantir toutes ces idoles. A l'heure même, les Martyrs faisant leurs prières, la terre s'ouvrit et engloutit toutes ces statues, avec une foule de prêtres, ministres de Satan, qui s'y étaient trouvés ; Métaphraste, qui a écrit cette vie, ajoute que jusqu'à son temps, on voyait sortir de là des fleuves de feu. Marcien, ne sachant plus que faire, renvoya les Martyrs en prison ; là, sur le minuit, comme ils chantaient les louanges de Dieu, les vingt soldats leur apparurent, avec les sept frères, revêtus de robes toutes brillantes de clarté, comme aussi plusieurs autres saints Prêtres et illustres Martyrs, et sainte Basilisse avec un chœur de vierges, qui firent retentir divers cantiques d'allégresse. Cette sainte avertit saint Julien, son mari, que la fin de ses combats était venue, et que bientôt il recevrait, avec ses compagnons, la couronne du martyre qu'il désirait avec tant d'ardeur. En effet, dès le lendemain, le cruel juge les fit tous jeter au feu ; mais ce feu ne brûlant que leurs liens, les laissa libres et sans douleur. Ensuite, Marcien fit arracher la peau de la tête à saint Julien, à Antoine et à Anastase, et il en eût fait autant à sa femme, si Dieu n'eût permis que les mains des bourreaux demeurassent engourdies et comme mortes, quand ils la voulurent toucher. Tous ces saints Martyrs furent jetés aux bêtes farouches ; mais ces animaux, oubliant leur férocité naturelle, se couchèrent aux pieds des Saints, afin de les lécher. Enfin, Marcien désespérant de les vaincre, leur fit trancher la tête en la compagnie de quelques meurtriers et malfaiteurs, afin que leurs corps étant mêlés parmi ces infâmes, ils fussent privés de l'honneur que les autres chrétiens leur voudraient rendre.

Cependant, Dieu, qui garde soigneusement tous les os de ses Saints, sut bien les faire reconnaître ; car, une horrible tempête s'étant élevée, les païens prirent la fuite et donnèrent le loisir aux chrétiens et aux prêtres de se rendre la même nuit au lieu des Martyrs. Dès qu'ils y furent, ils aperçurent de loin les âmes des saints Martyrs, qui, paraissant comme de jeunes vierges, se reposaient chacune sur son propre corps. De plus, leur sang s'était figé et mis en une masse, comme une pâte blanche, au lieu que celui des meurtriers s'était imbibé dans la terre. Les chrétiens purent ainsi leur donner une honorable sépulture, particulièrement à saint Julien que Notre-Seigneur a illustré de plusieurs miracles, non-seulement au lieu de son sépulcre, où dix lépreux furent guéris en un seul jour, mais aussi en plusieurs endroits de la chrétienté. Son martyre arriva le neuvième jour de janvier, l'an 313.

On joint toujours ensemble saint Julien et sainte Basilisse, sa femme : on

leur met à la main un lis, symbole de la virginité qu'ils vouèrent à Dieu le jour de leur mariage ; les deux époux aperçoivent dans le ciel le *livre de vie* où est écrit *leur nom.*

Les Martyrologes latins marquent leur fête en ce même jour. On peut voir aux remarques que le cardinal Baronius a faites sur le Romain, quels auteurs ont traité de son martyre.

RELIQUES DE SAINT JULIEN ET L'ABBAYE DE MORIGNY.

On dit que le crâne de saint Julien fut apporté d'Orient à Paris, du temps de saint Grégoire le Grand. La reine Brunehaut, à qui il fut donné, en fit présent aux religieuses qu'elle avait établies près d'Etampes. Une partie de ce crâne se trouvait à Morigny, près d'Etampes, et l'autre à Paris, dans l'église des chanoinesses régulières de Sainte-Basilisse.

Nous avons demandé des renseignements sur ce sujet à M. Bonvoisin, chanoine honoraire, curé de Notre-Dame, à Etampes. Voici sa réponse :

L'abbaye de Morigny, ainsi que l'église, fut bâtie sur un terrain donné par un nommé Anseau, par la générosité des Etampois. *Mirare qui legis hæc... antiqui nostri omnia quæ hic cernis ex pauperum eleemosynis construxerunt. Non rex, non comes, non aliquis magnatum, aliquid instituit.*

Tout a disparu. Déjà dans le commencement du XVIe siècle, l'invasion des abbés commendataires lui avaient fait perdre de sa première splendeur. L'*Histoire des antiquités d'Etampes*, 1680, signale des abbés qui laissaient dépérir l'édifice, et lorsqu'est arrivée la tourmente de 93, il n'y avait plus de religieux. Les bâtiments de l'abbaye étaient loués et occupés par tout venant ; c'étaient des ruines ; de l'église, il ne reste que le chœur.

Le dernier abbé (de Tressan) ne résidait pas ; un religieux cordelier d'Etampes allait dire une messe tous les dimanches à l'abbaye.

Aujourd'hui, l'église paroissiale ayant été démolie, le chœur de l'église abbatiale, seul survivant, est devenu l'église de la paroisse ; c'est un beau et bon reste du XIIIe ou XIVe siècle.

Quant aux bâtiments, ils ont disparu ; mais on pense qu'une partie du nouveau château, enclavée dans des constructions plus modernes, provient des anciens bâtiments : il est impossible de le savoir autrement ; le tout a été recouvert de plâtre et rien n'indique d'anciennes constructions.

Quant au crâne de saint Julien :

Il y avait autrefois auprès de la tour de Brunehaut, paroisse de Morigny, une abbaye de religieuses dont il ne restait en 1680 que la chapelle de saint Julien, martyr d'Antioche, et l'on croit que la reine Brunehaut avait fait bâtir cette abbaye.

Des ouvriers qui travaillaient au maître-autel de cette chapelle en 1648, trouvèrent un coffret de plomb qui fut ouvert en présence de l'abbé de Morigny, par Jean Hochereau, doyen de Notre-Dame d'Etampes, assisté de Nicolas Tyrouin, curé de Saint-Basile, et l'on y trouva la partie postérieure d'un crâne, un os de bras en trois pièces, une vertèbre, plusieurs poudres d'os, et une pièce antique sur laquelle étaient gravés les mots suivants :

Hic jacet caput S. Juliani, martyris, quod Severinus attulit de Antiochia civitate, temporibus Brunegildis Reginæ.

Et au revers :

Ex ossibus S. Christophori. — Brachium S. Gamalielis.

Ces reliques furent déposées, d'après les ordres de l'archevêque de Sens, dans la sacristie de l'abbaye, ainsi qu'il est dit au procès-verbal, dressé par ledit doyen de Notre-Dame.

Cela est résumé des *Antiquités d'Etampes*, par Dom Fleuveau, 1680.

Il n'y a maintenant, nulle part, trace des reliques de saint Julien, ni à Etampes, ni à Morigny. Peut-être auraient-elles été transférées à Sens, qui avait et qui a encore une insigne collection.

Morigny était de ce diocèse.

Le Martyrologe indique deux saints Julien, martyrs, entre autres, saint Julien de Constantinople, 9 juin ; saint Julien d'Antioche, et sa femme, 9 janvier.

LE B. PHILIPPE BERRUYER, ARCHEVÊQUE DE BOURGES

Vers la fin du XIIe siècle.-1261. — Papes : Célestin III ; Urbain IV. — Rois de France : Philippe II, Auguste; saint Louis.

Fais l'aumône de ton bien, et ne détourne ton visage d'aucun pauvre. *Tobie*, IV, 7.

Philippe Berruyer, appelé saint par quelques auteurs, et bienheureux par d'autres, était neveu de saint Guillaume, archevêque de Bourges, dont nous parlerons au jour suivant. Il venait d'une ancienne noblesse du Nivernais, par son père ; sa mère était d'une maison non moins noble de la Touraine ; on peut dire de sa famille ce qu'on a dit de celle de saint Grégoire de Nazianze, de saint Basile et de quelques autres, qu'elles étaient composées de Saints.

Philippe, né à Tours, vers la fin du XIIe siècle, de parents vertueux, ne dégénéra point de leur piété ; au contraire, il les surpassa bientôt par les rares qualités qui ennoblirent son âme et qui firent de lui le modèle des plus grands prélats de son siècle. Lorsqu'il était encore enfant, son père, au lit la mort, lui demanda à quelle profession et à quel état de vie il se sentait incliné ; il répondit qu'il laissait volontiers la profession des armes à ses frères aînés, pour se consacrer au service de Dieu dans la cléricature. Alors ce saint personnage, se sentant tout comblé de joie, lui donna sa bénédiction particulière et lui dit ces paroles prophétiques : « Dieu soit infiniment béni, mon cher enfant, de t'avoir inspiré une si sainte résolution! Elle sera pour toi une source de grâces et de faveurs surnaturelles ; tu seras l'honneur de tes parents, la joie de tes proches et le plus grand ornement de ta famille, et j'espère qu'ayant servi Dieu dans les moindres offices avec innocence et fidélité, il te fera monter au rang des premiers prêtres de son Eglise ». Il bénit aussi Archambaut et Gervais, ses deux autres fils, et leur prédit qu'en gardant inviolablement les commandements de Dieu et les préceptes de l'Evangile, ils attireraient sur leur postérité la bénédiction du ciel pour toute la suite des siècles. Matthée, leur mère, seconda aussi ces vœux ; car, après la mort de son mari, voyant le naturel de Philippe tout porté à la dévotion, elle l'offrit à Dieu, au pied des autels, pendant une messe qu'elle fit dire pour lui ; et pour cultiver son esprit par les sciences, elle l'envoya étudier à Paris. Ce fut en cette célèbre Université qu'il commença à faire paraître la beauté de son esprit et les riches semences de vertus que Dieu avait jetées dans son âme. La corruption des autres écoliers, grande en ce temps-là où il en abordait à Paris de toutes les nations de l'Europe, ne lui fut point contagieuse ; il y garda toujours une innocence, une pureté, une modestie et des mœurs admirables, présages assurés de sa sainteté future. Il s'y rendit fort habile non-seulement dans les humanités et la philosophie, mais aussi dans la théologie, et y acquit toutes les connaissances qui sont propres à un ecclésiastique.

Etant retourné à Tours, où son père s'était établi après son mariage, il y fut pourvu d'un canonicat à Saint-Gatien, la cathédrale ; comme ses vertus et sa grande érudition le plaçaient beaucoup au-dessus des autres chanoines, l'archevêque de Tours, Geoffroy de Ludes, personnage d'une éminente piété, le voulut avoir pour archidiacre. Philippe se comporta en ce ministère

avec tant de zèle et de prudence, il y montra tant de capacité pour le gouvernement, que cet excellent prélat étant mort, on lui fit de grandes instances pour accepter l'archevêché. Philippe qui avait refusé un peu auparavant la dignité de chantre en l'église cathédrale du Mans, parce qu'il ne croyait pas qu'il lui fût permis d'être membre de deux corps et de posséder deux bénéfices, refusa avec la même constance cet archevêché, parce que son humilité lui persuadait qu'il n'en était pas capable. Je crois aussi qu'il fut porté à ce refus par l'exemple de son oncle saint Guillaume, que huit ans auparavant on n'avait pu décider à accepter l'archevêché de Bourges que par le commandement exprès du légat du Saint-Siége et de l'abbé de Cîteaux, ses supérieurs. Ainsi notre Bienheureux demeura encore plusieurs années dans son office d'archidiacre. Le désir ardent que Dieu lui inspira pour la conversion des pécheurs lui fit entreprendre la prédication de l'Evangile ; comme il avait en même temps toutes les qualités d'un grand orateur et d'un homme vraiment apostolique, il réussit admirablement dans cette fonction, et obtint les plus heureux résultats dans tout le diocèse de Tours. La charité dont il était rempli coulait de son cœur en celui de ses auditeurs et elle leur donnait tant d'onction que ceux qui l'avaient entendu une fois devenaient comme affamés de sa parole ; lorsqu'il prêchait plusieurs fois par jour, ils couraient pour l'entendre une seconde et une troisième fois : aussi, il était partout suivi d'une foule qui ne le quittait point que son dernier sermon du jour ne fût achevé. Dans la crainte que, prêchant aux autres et travaillant à leur salut, il ne devînt réprouvé, il commença à châtier son corps d'une manière très-sévère. Il prit secrètement un cilice, qu'il portait sous ses habits ecclésiastiques, et se retrancha tout ce qu'il put du sommeil et de la nourriture, jeûnant souvent et ne mangeant que ce qui lui était absolument nécessaire pour vivre. Il joignit aussi la miséricorde au jeûne, distribuant aux pauvres avec tant de profusion ce qu'il se refusait à lui-même, qu'il ne semblait pas en être le maître, mais seulement l'économe et le dispensateur.

Cependant Manassès II, ce bienheureux évêque d'Orléans dont la mémoire est encore en bénédiction, étant décédé l'an 1221, le clergé et le peuple de cette ville crurent ne pouvoir réparer une si grande perte qu'en choisissant notre saint archidiacre pour son successeur. Il est vrai que son refus de l'archevêché de Tours leur faisait appréhender qu'il n'eût aucun égard à leurs prières ; mais, tous les chanoines ne laissèrent pas que de lui donner leurs suffrages ; et, pour n'être pas frustrés de ce qu'ils souhaitaient, ils ordonnèrent une prière publique dans la ville, afin de demander le consentement d'un si saint ecclésiastique à Dieu, qui tient tous les cœurs des hommes entre ses mains. Leurs vœux ne furent pas inutiles : car le B. Philippe, se sentant comme forcé par les instances et les larmes des députés d'Orléans, donna enfin les mains à son élection et consentit à sa consécration, qui fut faite par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens [1].

La première chose que son histoire remarque de lui, après sa prise de possession, est une action généreuse de cette justice qu'on appelle vindicative : il obtint du roi le châtiment exemplaire de certains juges téméraires qui, au mépris de l'Eglise et par un sacrilége détestable, avaient fait mourir quelques ecclésiastiques d'une mort honteuse et cruelle ; et il ne se fit pas moins aimer de tout le monde par cet acte d'équité que par la délivrance

1. M. l'abbé V. Pelletier, dans sa notice sur les évêques d'Orléans, et l'auteur de la *France Pontificale* rapportent la promotion de Philippe Berruyer à l'évêché d'Orléans à l'année 1235, c'est-à-dire quatorze ans plus tard. Mais nous avons pour nous Giry, Baillet, Godescard, Mgr Jager et Mgr Crosnier.

de tous les prisonniers qui se fit, selon la coutume, à son entrée solennelle dans Orléans. Il demeura quatorze ans évêque de ce siége : il jeta de tous côtés des rayons si éclatants de sainteté, que l'archevêché de Bourges étant devenu vacant par le décès de Simon de Soliac, et les chanoines de la cathédrale n'ayant pu, pendant trois ans, s'accorder sur le choix d'un successeur, le pape Grégoire IX, à qui ce long retard donnait lieu d'y pourvoir par lui-même, le nomma pour remplir cette place : ce qu'il fit avec un grand témoignage d'estime pour son mérite et sa vertu. Comme la mémoire de saint Guillaume, son oncle, y était toute récente, qu'on avait encore devant les yeux les exemples admirables d'humilité, de patience, de mortification, de dévotion, de prudence, de zèle, de générosité épiscopale, de miséricorde pour les pauvres et de charité pour tous ses diocésains, dont les dix années de sa prélature avaient été remplies, et qu'on voyait même tous les jours de grands prodiges qui se faisaient par son intercession, on apprit, avec beaucoup de joie, le choix que Sa Sainteté avait fait de ce bienheureux neveu pour être un de ses successeurs. Il ne put lui-même, quelque aversion qu'il eût des honneurs, résister au commandement du vicaire de Jésus-Christ, et il fut contraint, malgré tous les sentiments de son humilité, de quitter la chaire pontificale d'Orléans, qui fut remplie par Philippe de Jouy, pour monter sur le trône patriarcal de Bourges. Cette nouvelle dignité, qui l'élevait au-dessus des évêques et des archevêques, ne lui enfla point le cœur et ne lui donna point des sentiments d'orgueil et de vanité : il la regardait seulement comme une nouvelle obligation de s'humilier devant Dieu, de crucifier sa chair, de monter de vertu en vertu et de travailler sans relâche au salut de ceux que la divine providence avait commis à sa charge. Après avoir si saintement réglé sa maison, que le vice en était entièrement banni, et qu'on voyait reluire en tous ceux qui la composaient le véritable esprit de la piété chrétienne, et après s'être fait lui-même une hostie vivante par les pratiques les plus rudes de la pénitence et de la mortification, il s'appliqua avec une ferveur incroyable au bon règlement de son diocèse.

Sa première sollicitude fut d'avoir sous lui des ministres et des officiers qui coopérassent fidèlement à son zèle ; c'est pourquoi il eut soin de remplir les chapitres de chanoines vertueux, les cures de prêtres savants et de vie irréprochable, et les tribunaux, tant ecclésiastiques que laïques, qui dépendaient de lui, de juges intègres et justes qui n'eussent que l'honneur de Dieu et la justice devant les yeux ; s'il s'en trouvait quelques-uns qui manquassent à leur devoir, et s'il se rencontrait surtout des prêtres qui violassent le vœu de chasteté, que les plus anciens Canons ont attaché à la sainteté de leur ordination, il les privait de leurs bénéfices, ne voulant pas que les choses saintes fussent administrées par d'autres que par des saints ; mais il leur donnait de quoi vivre, afin qu'ils ne fussent pas obligés de mendier : ce qui ne peut être qu'à la honte et au mépris de l'Eglise. Dans ce même désir de procurer le bien spirituel de son diocèse, il y attirait le plus de gens savants et zélés qu'il lui était possible, et c'est dans cet esprit que, par les libéralités de Blanche, comtesse de Joigny et dame de Vierzon, il établit à Bourges le couvent des Dominicains, afin d'avoir en leur personne une compagnie de soldats de Jésus-Christ toujours prête à combattre le vice et à faire partout la guerre au démon. Il ne se reposait pas néanmoins tellement sur ses ouvriers évangéliques, qu'il ne fît lui-même la visite de son diocèse, et qu'il n'allât de village en village pour chercher la brebis égarée de son troupeau. Comme il était le prédicateur le plus éloquent de son siècle, et qu'il distribuait de tous côtés le pain de la parole de Dieu, on ne peut croire jusqu'à quel point

il se concilia l'amour de ses ouailles ni quel bien il fit dans tout le Berri. Après ses sermons, il était environné d'une multitude de peuple : les uns s'efforçaient de baiser le bord de sa robe ; ceux-ci lui présentaient leurs enfants pour être bénis de sa main ; et ceux-là, n'en pouvant approcher, lui donnaient tout haut de grandes louanges et se proclamaient bienheureux d'avoir un pasteur d'un mérite si extraordinaire. Il y en avait même qui raclaient les planches où ses pieds avaient posé pendant sa prédication, et conservaient ces raclures comme des reliques très-précieuses. Ce grand homme, dont l'humilité semblait encore surpasser le zèle et la ferveur, ne pouvait souffrir ces honneurs et les rejetait le plus qu'il lui était possible ; mais il montrait, en les rejetant, qu'il en était véritablement digne, parce qu'il rapportait à Dieu seul tout le bon succès qu'il obtenait en faveur de son peuple.

Quoique sa principale étude fût de procurer le salut des âmes, il ne laissa pas néanmoins d'avoir aussi un très-grand soin du soulagement des corps et de pourvoir les pauvres et les affligés de ce qui leur était nécessaire pour leur subsistance. Ses maisons épiscopales étaient des aumôneries toujours ouvertes, et quoique les revenus de son évêché ne fussent pas fort considérables, il ne voulait pas pour cela qu'aucun pauvre en fût éconduit, parce qu'il est écrit : « Fais l'aumône de ton bien, et ne détourne ton visage d'aucun pauvre ». Son intendant, homme sage, selon le monde, avait bien de la peine à souffrir ses libéralités, et lui en faisait quelquefois des reproches, lui disant que son revenu n'était pas assez considérable pour y suffire ; mais le bienheureux le ramenait par de douces paroles, lui disant : « Ne savez-vous pas, mon fils, que Dieu ordonne à celui qui a deux tuniques d'en donner une à ceux qui n'en ont point, et à celui qui a du pain et d'autres aliments, d'en donner une partie à ceux qui sont dans la nécessité ? Ainsi ne vous attristez pas, mais exécutez avec joie ce que je vous commande. Je veux absolument qu'on fasse tous les jours l'aumône générale dans ma maison de Bourges, et qu'on la fasse trois fois la semaine dans toutes mes maisons de campagne ; et nulle considération ne me fera changer cet ordre ». Dans une grande famine dont la province du Berri fut affligée, comme il était l'unique asile des affamés, il leur faisait distribuer par jour jusqu'à quatorze setiers de blé. Cette profusion déplut extrêmement à ce même économe qui, s'en plaignant au saint archevêque, lui dit que sa prodigalité allait le mettre lui-même avec toute sa famille dans l'indigence, et qu'il n'y aurait bientôt plus de blé pour les nourrir. Mais le bienheureux, animé d'un saint zèle, lui répondit : « Ah ! misérable, que serait-ce si c'était ton bien que l'on donnât aux pauvres, puisque tu ne peux souffrir qu'on leur donne celui qui ne t'appartient pas ? Est-ce que ton œil est méchant, parce qu'en imitant mon maître je désire devenir bon ? Sache que tes murmures ne me feront point changer de conduite, et qu'au lieu de diminuer mes aumônes, je les augmenterai encore : je veux donc que désormais elles ne soient plus bornées, mais qu'à Bourges et dans mes métairies on donne un pain à tous ceux qui se présenteront. Que si mes revenus ne sont pas suffisants pour ces charités, je vendrai mon patrimoine, et je trouverai par ce moyen de quoi y subvenir ». O prélat incomparable et digne d'une gloire immortelle ! Qui peut douter qu'ayant ainsi distribué ses biens aux pauvres, il n'ait mérité, selon la parole du Prophète, que sa justice demeure dans tous les siècles des siècles ?

Voici encore d'autres actions héroïques de cette même miséricorde. Un jour, visitant en hiver son diocèse, il rencontra en pleine campagne un pauvre demi nu et tout transi de froid, qui lui demanda l'aumône ; ses entrailles

furent émues de compassion, et il songea de quelle manière il pouvait soulager une si grande misère : il n'avait avec lui qu'un archiprêtre et un valet de chambre; il lui était donc difficile de donner à l'heure même à cet affligé de quoi se couvrir et se garantir de la rigueur de la saison ; néanmoins, sa charité, plus industrieuse que toute la prudence humaine, lui inspira de faire une chose bien extraordinaire et qui doit ravir tous les lecteurs d'admiration. Ayant laissé le pauvre avec l'archiprêtre, et s'étant retiré dans un lieu secret avec son valet de chambre, il se dépouilla de ses habits de dessous et les lui apporta pour l'en revêtir. Le pauvre fut ravi d'une aumône aussi considérable, et ayant remercié son bienfaiteur, il se retira : mais le Saint le fut encore davantage d'avoir revêtu Jésus-Christ en la personne de l'un de ses membres. Peu de temps après, il se présenta à lui un autre pauvre encore plus souffrant que le premier, et à qui la violence du froid faisait grincer les dents d'une manière déplorable. Que fera le saint archevêque en cette nécessité, lui qui, ayant donné sa tunique de dessous, n'avait plus que ses habits ecclésiastiques nécessaires pour se couvrir ? Il ne laissa pas, malgré cela, cet homme transi sans assistance ; mais se tournant vers son valet de chambre, il le pria de faire pour ce pauvre ce que lui-même avait fait pour le premier, l'assurant qu'aussitôt qu'ils seraient rentrés au logis, il lui paierait au double la tunique qu'il aurait donnée. Le valet de chambre eut la gloire d'imiter la ferveur de son maître. Ainsi les deux pauvres furent secourus, et notre Saint eut la consolation de n'avoir pas laissé des personnes rachetées du sang de Jésus-Christ, dans le danger de perdre la vie par la rigueur du froid qui les tourmentait. Ces actions héroïques se passèrent auprès de Vierzon, dans le Berri. Une autre fois un homme de condition ayant perdu tous ses biens et étant devenu extrêmement pauvre, il lui donna une grande somme de deniers pour le retirer de la misère et pour rétablir sa fortune : cela montra que sa charité était prudente et qu'elle savait proportionner ses distributions, non-seulement au besoin, mais aussi à la qualité des personnes.

Il voulait que son palais et la chambre de son audience fussent ouverts à tout le monde, et que les pauvres eussent autant de liberté d'y entrer et de lui représenter leurs nécessités, que les plus nobles et les plus riches. Quelquefois même, il se montrait plus facile aux premiers qu'aux derniers, afin qu'ils n'eussent point de honte de l'aborder et qu'ils lui déclarassent plus librement leurs peines et l'oppression qu'ils souffraient de la part des grands. Un jour, le seigneur de Châteauroux l'étant venu trouver pour des affaires importantes dont il demandait une prompte expédition, notre Saint, ayant vu entrer dans l'antichambre une vieille paysanne qui était très-pauvrement vêtue, toute couverte de boue et paraissait extrêmement lasse, quitta aussitôt ce seigneur pour l'écouter et lui donner la satisfaction qu'elle demandait; il revint ensuite à lui et le pria de l'excuser s'il l'avait laissé pour cette paysanne; elle venait d'arriver à pied de son village et elle était obligée d'y retourner le même jour, à pied, tandis que lui, étant bien monté avec tous ses gens, était venu fort commodément et s'en retournerait aussi en très-peu de temps et sans nulle incommodité. Quand il faisait ses visites dans les hameaux, il ne manquait pas de prendre la liste des pauvres et des malades qui y étaient, et les allait voir dans leurs chaumières. Après les avoir exhortés à bien vivre et leur avoir donné la consolation spirituelle, il leur faisait une aumône considérable. Souvent même il écoutait leurs confessions avec une patience invincible, afin de suppléer au défaut de leurs confessions précédentes, et de les disposer à une heureuse mort.

Si le bienheureux Philippe avait tant de charité et de miséricorde pour les autres, on peut dire qu'il n'avait que de la sévérité et de la rigueur pour lui-même. Il ne se contentait pas des jeûnes commandés par l'Eglise, il jeûnait encore quarante jours avant Noël avec la même sévérité qu'en Carême. Les vendredis, les veilles des fêtes de Notre-Dame et onze jours avant la Pentecôte, il ne mangeait que le soir, et faisait une rigoureuse abstinence au pain et à l'eau. Il se confessait tous les soirs après Complies avec une si grande abondance de larmes, qu'il semblait coupable de plusieurs grands crimes, quoique sa vie fût très-pure et très-innocente. Son lit était si dur qu'il était plutôt propre à le tourmenter qu'à lui donner du repos, et il s'y couchait tout vêtu, sans se dépouiller même de ses habits de dessous : ce qui seul était capable d'empêcher son sommeil. Il se levait toujours au milieu de la nuit, et après s'être frappé plusieurs fois la poitrine et avoir ensanglanté son corps par une cruelle discipline, il faisait cent génuflexions pour adorer la grandeur et la souveraineté de Dieu; puis se mettant le visage contre terre, il priait avec grande instance pour l'Eglise, pour son diocèse, pour la victoire sur ses passions et pour sa propre perfection. Son cilice était si rude, qu'il en était quelquefois piqué jusqu'au sang; mais il en demandait toujours de plus grossiers et de plus piquants, et lorsque son valet de chambre lui en présentait un neuf, il le baisait avec beaucoup d'affection en disant ces paroles : « Si mon Seigneur Jésus-Christ a bien souffert pour moi le supplice de la croix, n'est-il pas juste que je prenne ce cilice pour son amour, et que j'afflige mon corps par cette mortification pour me rendre plus agréable à sa divine Majesté ? » Cependant, comme une chute de cheval lui disloqua les membres et le rendit valétudinaire et sujet à de grandes infirmités, le pape Innocent IV, qui ne voulait pas voir l'Eglise si tôt privée du secours d'un si grand prélat, modéra ses austérités, lui commandant de manger de la viande et de coucher sur un matelas : ce qu'il fut obligé de faire, sans néanmoins se coucher autrement que vêtu.

Bien que la sainteté de notre Bienheureux se fît connaître par des actions si éminentes de zèle, de charité et de pénitence, Dieu voulut néanmoins la manifester encore davantage par les miracles et par les guérisons surnaturelles qu'il lui ordonna d'opérer. Au prieuré de Blète, de l'Ordre de Saint-Augustin, il guérit, par sa bénédiction, le prieur, qui était tombé en apoplexie et avait perdu l'usage de tous ses sens. Au monastère de Celle, le serviteur de l'abbé était tombé dans une maladie si étrange que le visage lui étant enflé, il n'y paraissait plus aucune forme humaine; le saint évêque le remit en santé par son seul attouchement. Il délivra, par sa prière, un de ses archiprêtres qui était prêt d'être submergé avec son bateau sur la Gironde. Il mérita aussi le retour d'un apostat qui était sorti par inconstance de l'abbaye de Pierres. Comme on était en peine pour savoir en quel endroit d'une église reposait le corps sacré de saint Sévère, il en obtint la connaissance par une petite pierre qui tomba du toit de cette église et marqua le lieu où il fallait fouiller. Il leva ensuite ce riche trésor et le plaça avec beaucoup de solennité en un lieu plus honorable; il fit de même pour plusieurs autres saints corps dans la visite de son diocèse, honorant ainsi sur la terre ceux dont il espérait bientôt être le compagnon dans le ciel.

Il ne se contenta pas de s'acquitter des devoirs d'un vigilant évêque, il voulut aussi remplir ceux de primat et d'archevêque, et en cette qualité, il visita les archevêchés sujets à sa primatie et les évêchés sujets à sa métropole. On le reçut partout, non pas comme un grand seigneur, mais comme un saint, et en effet, il ne marchait pas avec l'éclat et la pompe qui accom-

pagnaient trop souvent les princes de l'Eglise, mais dans la modestie et l'humilité qui est convenable aux disciples de Jésus-Christ et aux successeurs des Apôtres. Ses habits, ses paroles, ses gestes, sa manière de voyager, tout en lui respirait l'humilité : ce qui n'empêchait pas qu'on ne vînt de tous côtés au-devant de lui, qu'on ne lui baisât humblement les pieds, qu'on ne le conduisît en triomphe dans les villes, et qu'on ne lui fît tous les honneurs que les plus ambitieux peuvent souhaiter. Etant dans le diocèse de Bordeaux, où l'on se plaignait que tous les biens de la terre périssaient par la sécheresse qu'on y souffrait depuis longtemps, il fit sa prière à Dieu et en obtint une pluie abondante qui remit les grains et les fruits en bon état. Dans celui d'Albi, il apprit la nouvelle d'un grand incendie qui était arrivé à Bourges; c'était en 1252; cela l'obligea d'y retourner au plus tôt, et alors, comme s'il n'eût rien fait auparavant, il s'appliqua plus que jamais à nourrir les pauvres, à protéger les veuves, à défendre les pupilles et les orphelins, à visiter les prisonniers, à consoler les malades, et même, comme il l'avait appris de saint Guillaume, son oncle, à assister aux convois des défunts. Il arrangea aussi un grand différend qui avait éclaté entre le Chapitre de sa cathédrale et le bailli royal de Bourges, et les réconcilia parfaitement ensemble. Enfin, après avoir embrassé, avec une affection toute paternelle, chacun de ses chanoines en particulier, et leur avoir recommandé de sanctifier leur ministère par une vie digne des saints autels dont ils avaient l'honneur d'approcher, sachant que le temps de sa mort n'était pas éloigné, il se retira à Toury, une de ses maisons de campagne, pour se disposer avec plus de tranquillité à une heure importante et dont dépend l'éternité. Ses grandes faiblesses ne l'empêchaient pas d'aller tous les jours à sa chapelle pour célébrer le saint sacrifice de la messe ou du moins pour communier; il le faisait avec une joie, une ferveur et une avidité admirables. Le dimanche avant son décès, qui arriva un vendredi, ayant récité tout haut le Symbole au pied de l'autel, et ayant reçu avec une nouvelle dévotion le sacrement auguste de l'Eucharistie, il dit à Notre-Seigneur, dans une sainte confiance : « Mon Seigneur, je remets entre vos mains et à votre garde, le peuple que vous m'avez confié ». Ensuite, on le mit au lit où il eut à souffrir des douleurs fort aiguës; mais, bien loin de s'en impatienter, il levait souvent les yeux et les mains vers le ciel, et disait à Dieu : « Seigneur, je vous remercie du châtiment que vous m'envoyez. Punissez-moi autant qu'il vous plaira, parce que j'ai mérité tous ces fléaux de votre justice ». Puis il ajoutait ces paroles de saint Augustin : « O bon Jésus, brûlez, coupez ici-bas, afin de me pardonner dans l'éternité ! » Il fit dresser dans sa chambre un autel où on lui disait tous les jours la messe, et où l'on récitait à voix haute, dans les temps ordonnés par l'Eglise, toutes les heures canoniales; il s'y rendait aussi attentif que la violence de sa maladie pouvait le lui permettre. Le vendredi, lorsqu'on lui apporta le corps de Notre-Seigneur pour le recevoir en Viatique, il l'adora avec un profond respect, et lui adressa ces paroles : « O très-doux et très-aimable Jésus, combien grande est la douceur d'une âme qui se voit appelée au festin de l'Eternité, où elle n'a point d'autre aliment que vous-même qui êtes son souverain bien, et celui qu'elle désire au-dessus de toutes les choses du monde ! Je crois fermement que je vous possède dans ce Sacrement, et je veux mourir dans cette foi comme j'y ai vécu; mais ne vous voyant pas à découvert, je désire avec une ardeur incroyable de vous aller contempler dans le ciel : car, pour vous ouvrir tout le fond de mon cœur, il n'y a que vous seul qui puissiez me consoler et me donner un véritable repos : toutes les créatures ne me sont rien : vous êtes tout mon tré-

sor, vous êtes tout mon bonheur, et je ne puis avoir de joie et de contentement que dans l'heureuse possession de votre divinité et de votre humanité ». Après ces paroles de feu, il communia et aussitôt après rendit son esprit à Celui qui était tout l'objet de ses désirs. Ce fut le 9 janvier 1261. Le lendemain, il apparut à un religieux de Cîteaux, qui ne savait point son décès, et lui fit connaître son bonheur. Son corps fut enterré au milieu du chœur de sa cathédrale, avec une épitaphe qui rendait témoignage de ses vertus et de ses miracles. Il en fit encore après sa mort; car il guérit une religieuse d'une goutte fort douloureuse qui la rendait percluse d'un bras, et il ressuscita aussi un enfant qui s'était noyé dans une cuve d'eau.

On ne l'invoque point publiquement ni à Bourges, ni à Orléans, ni à Tours qui a été le lieu de sa naissance; néanmoins, sa mémoire est fort célèbre et en grande bénédiction en tous ces lieux. On l'honorait autrefois à la Sainte-Chapelle de Paris, dont il avait consacré l'église d'en bas en l'honneur de la sainte Vierge, en l'année 1248.

Sa vie a été écrite, avec celles des autres archevêques du Berri, par un moine de Saint-Benoît, du monastère de Saint-Sulpice du faubourg de Bourges. Elle est rapportée par de La Saussaye, dans ses *Annales* d'Orléans et par le Père Labbe, dans le second tome de sa *Nouvelle Bibliothèque*. Nous avons aussi un manuscrit de sa noblesse, rapporté par Guy Coquille dans l'*Histoire du Nivernais*, qui est un acte de Mahault, comtesse de Nevers. Elle appelle saint Guillaume Berruyer son oncle maternel, d'où il suit que notre Bienheureux était son cousin germain. Par ce même acte, elle lègue à l'église de Bourges douze livres de rente annuelle, pour faire brûler perpétuellement une lampe devant le sépulcre du même saint Guillaume. — Cette vie est du Père Giry.

SAINT HONORÉ, PATRON DE BUZANÇAIS

XIII[e] siècle.

> Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux est à eux.
> *Matth.* v, 10.

La place et l'église de Buzançais regorgent de peuple. Les cloches sonnent à triple carillon pour un double mariage.

Pourquoi ces brillantes sonneries et cet empressement inusité? Sans doute, quelques grandes maisons de la province unissent leurs blasons et leurs domaines. Sans doute, la foule épie les riches toilettes des épousées et les largesses des époux.

Mais non; le cortége s'avance, salué par les sons criards de la cornemuse et de la vielle. Voici les mariées : deux pauvres ouvrières, dont les toilettes semblent aussi modestes que les visages. D'ailleurs, ce ne sont pas elles que la multitude attend et regarde.

Voici les mariés : deux robustes fils des champs, tout pavoisés de rubans, et qui distribuent d'un air radieux de rudes poignées de main; mais la curiosité publique cherche un autre aliment.

Tout à coup les vivats redoublent; les regards et les bras se tendent vers un nouveau personnage qui paraît sur le seuil de l'église, et dont l'extérieur cependant ne diffère en rien de celui des autres invités.

Cet homme, jeune encore, au visage doux et presque mélancolique, donne le bras à une respectable vieille, sa mère sans doute, qui, les yeux pleins de larmes, sourit à ces acclamations.

La foule satisfaite se joint alors au cortége et le suit avec un redoublement d'enthousiasme jusqu'à une petite maison de la grande rue où le couple que l'on vient de décrire s'arrête, malgré les instances des époux et des invités [1].

— Excusez-moi, mes amis, dit l'homme objet de l'attention générale, je pars demain pour ma tournée ordinaire, et je dois me préparer par le repos aux fatigues du voyage. Allez, mon cœur est avec vous. Amusez-vous décemment, comme il convient à de braves gens et à d'honnêtes chrétiens. Surtout, n'oubliez pas que vous sortez de l'église, et que, même dans vos plaisirs, vous êtes sous l'œil de Dieu.

Un dernier cri de sympathie accueille cette petite allocution, et le cortége reprend sa marche.

Pendant que la foule court à ses plaisirs, pénétrons dans la petite maison et disons maintenant quel est celui qu'entourent de si unanimes et de si fervents hommages.

C'est Honoré, le marchand de bœufs, Honoré, l'homme de bien, le serviteur de Dieu, l'ami des pauvres, dont la légende peu connue offre, avec de touchantes particularités, le plus pur modèle de l'amour filial, de la charité et de la probité commerciale.

Né à Buzançais, sur la fin du XIIIe siècle, Honoré avait été élevé par ses parents dans la crainte du Seigneur et l'amour du prochain. Son père, marchand de bestiaux, allait acheter en Poitou des bœufs qu'il revendait en Berri, et avait acquis ainsi une assez belle aisance. L'enfant s'initia de bonne heure à cette vie laborieuse, en suivant son père dans ses courses, et quand celui-ci mourut, il continua le commerce, où il gagna à son tour des sommes considérables, dont une partie était employée à augmenter l'aisance de sa vieille mère, sur laquelle se concentraient toutes ses affections, et l'autre au soulagement des malheureux.

Une des plus grandes jouissances que se donnait le digne jeune homme dans ses abondantes aumônes était de doter des mariages pauvres qu'il assortissait en vertus, et ce doux acte de charité lui était si familier qu'il avait rendu son nom populaire en fait d'unions conjugales.

Il achevait une œuvre semblable quand nous l'avons vu sortant de l'église avec deux nouveaux ménages qui lui devaient leur bonheur et dont il fuyait la reconnaissance pour méditer de nouveaux bienfaits.

Cependant, sa mère se lamentait sur ses absences continuelles, et persuadée qu'ils avaient assez de fortune pour vivre largement et faire le bien, elle le priait de se fixer près d'elle d'une manière définitive.

Or, des pensées plus tristes que d'habitude obsédant son esprit au retour de la cérémonie à laquelle nous avons assisté, la pauvre vieille entraîna son fils dans un petit jardin contigu au logis. Là, assise avec lui sous un laurier, la main dans sa main, les regards tournés vers le ciel, comme la sainte Monique de notre peintre Scheffer, elle lui dit :

— Mon cher enfant, je me fais vieille, et l'âge me rend peut-être plus timide que de raison. Tes absences me causent des transes continuelles. Dès que tu n'es plus là, je ne mange plus, je ne dors plus, je ne vis plus. Pourquoi tant travailler ? Nous sommes assez riches pour nos besoins et nos goûts. Il est bien temps de te reposer et de me rendre la tranquillité. Je t'en supplie, renonce à ce voyage.

1. On montre encore, dit l'abbé Oudoul dans sa *Notice sur saint Honoré*, l'emplacement de cette demeure, et longtemps on remarqua la statue du Saint sur la porte de l'ancienne maison. La maison actuelle est possédée par M. P..., notaire, et la statue se trouve chez un voisin, le sieur B... (*Pieuses légendes du Berry*, par J. Veillat, Châteauroux, 1864.)

— Bonne mère, répondit doucement Honoré, il m'en coûte de vous peiner et de ne pas vous obéir à l'instant. Mais, vous le savez, j'ai des engagements à remplir, des comptes à régler, des rendez-vous que je ne puis manquer. Nous sommes assez riches, dites-vous, pour nos besoins et nos goûts? Pour nos besoins, c'est vrai; mais vous oubliez nos pauvres. Les pauvres sont un goût dispendieux, et l'on n'a jamais assez d'argent pour eux. Laissez-moi donc faire encore ce voyage qui, je le jure, sera le dernier... D'ailleurs qu'avez-vous à craindre?

— Je crains tout, les fatigues et les dangers de la route; car la route est si longue de Buzançais à Thénezay. Il ne faut qu'un instant pour tomber malade ou faire une mauvaise rencontre.

— Grâce à Dieu, je suis jeune et robuste, et, loin de nuire à ma santé, l'exercice me réussit. Quant aux dangers et aux mauvaises rencontres, je ne les redoute pas davantage. Je ne me connais pas d'ennemis; d'ailleurs, en cas de besoin, j'ai bon bras et bon cœur, et puis je ne serai pas seul, les Gabidier m'accompagnent.

— Crois-tu qu'ils te seraient d'un grand secours dans une circonstance pressante? Je n'aime guère leurs airs et leurs manières.

— Ils sont un peu rudes, en effet; mais ça n'est pas un mal pour leur état...

Enfin, je ne sais pourquoi je suis si triste aujourd'hui; je vois tout en noir et ne puis me faire à la pensée de rester encore près d'un mois sans nouvelles...

— Chère mère, reprit Honoré en montrant l'arbre sous lequel ils étaient placés, si vous voulez avoir à chaque instant de mes nouvelles, regardez ce beau laurier, planté par mon père le jour de ma naissance. Je me suis toujours figuré que son existence dépendait de la mienne. Vous m'avez vous-même raconté cent fois que, durant une grosse maladie de mon enfance, il se mit à jaunir et à languir, et qu'il reprit sa vigueur dès que je revins à la santé. Ainsi donc, tant qu'il restera vert et bien portant, n'ayez aucune inquiétude sur mon compte; mais, s'il jaunissait de nouveau, s'il dépérissait, s'il venait à mourir... oh alors!...

— Tais-toi, tais-toi!...

— Oui, oui, je déraisonne à mon tour; allons, bonne mère, embrassez-moi et chassons les sombres idées. . . . .

Le lendemain, la digne femme se leva avant le jour, vérifia les hardes et les provisions de route, et se rendit en toute hâte à l'église pour allumer un cierge et faire sa prière devant l'autel de la Vierge.

En revenant, elle trouva son fils prêt à partir pour le Poitou, avec ses deux valets de *touche*, les frères Gabidier. A cette vue, elle éprouva un affreux serrement de cœur qui se traduisit bientôt par des sanglots.

— Bonne mère, dit Honoré, vous n'êtes pas raisonnable; je me fâcherai...

— C'est vrai, reprit la vieille; mais, que veux-tu? je ne peux m'y faire; chaque fois que tu t'en vas, il me semble que je ne te reverrai plus.

— Et pourtant je reviens chaque fois, bien portant et le gousset plein. Ce sera de même encore; et d'ailleurs, vous le savez, c'est le dernier voyage.

— Ainsi soit-il! soupira la malheureuse.

Alors elle s'approcha des garçons toucheurs, glissa une pièce d'argent dans la main de chacun, et dit au plus âgé, dont la physionomie et les formes n'étaient guère moins sauvages que celles des robustes animaux confiés à sa garde:

— Ah çà ! Gabidier mon ami, tâchez qu'il ne lui arrive aucun mal. Je vous le recommande...

— On y veillera, on y veillera, répondit brusquement le rustre avec un sourire grimaçant qui, loin de la rassurer, acheva de décourager la pauvre femme.

L'heure de la séparation était arrivée. La bonne vieille embrassa son fils une dernière fois, et, quand il eut disparu au détour de la rue, elle rentra dans sa maison devenue triste, et là donna un libre cours à ses larmes.

Cependant la mère d'Honoré reprit courage en se rappelant la conversation de la veille. Elle se leva plus calme, descendit au jardin, s'installa devant le laurier mystérieux, auquel était liée la destinée de son fils, et resta jusqu'au soir les yeux fixés sur lui, heureuse de le voir si frais et si vigoureux.

Les jours suivants se passèrent dans une semblable contemplation, dont elle ne sortait que pour arroser l'arbuste, en écarter les insectes, arracher l'herbe de son pied. Parfois elle lui parlait d'une voix caressante, lui demandait des nouvelles du voyageur. Il était devenu son confident et son ami. La nuit, elle le voyait en songe; au réveil, sa première pensée et sa première visite étaient pour lui.

Aussi quelles ne furent pas sa surprise et sa terreur quand, un matin, elle retrouva jaune et fané son cher laurier, dont peu d'heures avant elle admirait la belle verdure. Elle ne peut en croire ses yeux. Élle touche une à une ces feuilles hier si luisantes, aujourd'hui raides et crispées, comme si elles avaient été brûlées par toutes les gelées de l'hiver. Elle veut courber une branche, qui éclate avec bruit et montre une moelle desséchée [1].

Enfin, ne pouvant plus douter de son malheur, elle s'élance dans la rue, folle de douleur, en s'écriant :

— Au secours ! gens de Buzançais, au secours ! Je n'ai plus d'enfant, et vous avez perdu votre ami.

A cet appel, les voisins accourent et pressent de questions la pauvre mère, qui leur raconte l'entretien dans lequel Honoré l'a avertie que sa vie était attachée à celle du laurier. Puis elle les conduit au jardin, où elle leur montre l'arbre mort jusque dans ses racines. Un instant les voisins essaient de lui persuader que ses alarmes sont chimériques, qu'elle est victime des apparences et de tristes pressentiments; mais bientôt, convaincus eux-mêmes que cet arbre subitement flétri est un avertissement du ciel, ils se portent au clocher et sonnent le tocsin comme si le feu était dans la ville ou l'ennemi aux portes.

La cité s'émeut, les habitants armés se réunissent sur la place de l'église, et, en apprenant la sinistre nouvelle, décident qu'ils partiront aussitôt pour secourir Honoré, s'il en est temps encore, ou pour rapporter son corps s'il a succombé.

En effet, sans plus tarder, tous ceux qui peuvent se procurer des montures se mettent en marche vers le Poitou, en ayant soin de prendre des informa-

1. Ces détails sont empruntés à une notice historique sur saint Honoré, par l'abbé Oudoul, curé de Buzançais, et à une légende poitevine, dont M. de Fontenelle de Vaudoré a donné l'analyse dans un ouvrage sur les Vigueries et les origines de la féodalité en Poitou. Plus ou moins développées et à part de légères variantes, ces deux versions sont identiques au fond. D'après le livre de l'abbé Oudoul, l'arbre merveilleux est un figuier, tandis que la légende poitevine en fait un laurier. J'ai préféré cette dernière version ; car, saint Honoré étant mort le 9 janvier, le prodige eût été peut-être plus explicable, plus conforme aux lois naturelles, mais par contre moins frappant avec le figuier, qui perd ses feuilles et gèle si facilement en hiver. Cet épisode n'est pas mentionné dans le très-court sommaire consacré à l'éloge historique de saint Honoré par la *Nouv. bibl.*, t. II, p. 392. — Le Bréviaire de Poitiers, se fondant sur la tradition, nomme le laurier.

tions dans les endroits où le marchand de bestiaux avait coutume de s'arrêter. Celui-ci n'étant pas un hôte ordinaire, sa trace était facile à retrouver. Chacun se rappelait parfaitement l'avoir vu passer tel jour, à telle heure, avec ses deux toucheurs, mais personne ne l'avait vu revenir.

Les cavaliers arrivèrent ainsi en vue du village de Buzay, à un quart de lieue environ de la paroisse de Thénezay [1]. En cet endroit, à leur grand étonnement, les chevaux se cabrèrent, et malgré tous les efforts refusèrent d'aller plus loin.

Alors quelques hommes mirent pied à terre, et gagnèrent une cabane située dans les terres, où se trouvait une vieille femme qu'ils interrogèrent. La paysanne, récemment fixée dans cette maison, qui n'était pas une des étapes d'Honoré, s'excusa de ne connaître le digne marchand que de nom et de n'avoir à donner que des renseignements peu précis. Elle raconta pourtant que trois jours auparavant, un conductur de bœufs avait quitté sa bande et ses compagnons, pour venir lui demander à boire, au moment où elle achevait de pétrir son pain. Ne pouvant le satisfaire, car elle avait épuisé son eau pour la confection de sa pâte, elle lui avait indiqué une source cachée dans un taillis voisin, de l'autre côté de la route, et vers laquelle il s'était dirigé. Elle n'avait plus revu cet homme ; mais, peu d'instants après son départ, elle avait été grandement surprise et effrayée en remarquant que sa pâte devenait toute rouge, comme si du sang y était mêlé. Alors, jetant un coup d'œil en dehors, pour voir s'il ne passait personne à qui elle pût faire part de son aventure, elle avait aperçu la bande de bœufs qui rebroussait chemin du côté de Poitiers, sous la conduite de deux individus seulement, dans lesquels elle ne reconnaissait pas celui qui lui avait demandé à boire.

Agités des plus sinistres pressentiments à ces indications, et persuadés qu'elles se rapportent directement à l'objet de leurs recherches, les voyageurs rejoignent leurs compagnons et les trouvent en conférence avec une autre troupe de cavaliers marchant en sens inverse.

C'étaient les gens et les officiers de justice de Thénezay également en quête d'Honoré, dont la disparition subite et inexpliquée causait dans le pays les plus vives alarmes ; car le vertueux marchand de bestiaux était non moins connu, non moins aimé, non moins vénéré en Poitou qu'en Berri. Ils apprennent à ceux de Buzançais que la veille, les valets de touche d'Honoré, les frères Gabidier, avaient été vus dans une foire, nantis d'une grosse somme d'argent, qu'ils étaient en train de dépenser follement et dont ils n'avaient pas justifié l'origine ; qu'interrogés sur l'absence de leur maître, ils avaient fourni des explications embarrassées, qui avaient augmenté les soupçons et déterminé leur arrestation. Ce récit, rapproché de celui de la vieille, laissait peu d'espoir sur le sort d'Honoré, qui sans doute avait été victime dans ces parages d'un lâche guet-apens. On prend donc la résolution de faire sur place de minutieuses recherches et de se livrer à l'instinct des chevaux qui, se sentant libres, quittent la grande route, entrent résolûment dans le taillis, et s'arrêtent bientôt au bord d'une petite fontaine. Alors chacun descend de cheval, consulte le terrain et fouille le bois. On ne tarde pas à remarquer sur le gazon une longue traînée de sang, partant de la source et se perdant sous les arbres. L'angoisse redouble, le dénouement approche. Enfin des cris se font entendre, un des voyageurs a découvert parmi les broussailles un cadavre décapité. La tête se trouve un peu plus

1. Thénezay, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Parthenay (Deux-Sèvres).

loin, et, dans cette triste dépouille couverte d'une boue sanglante, les deux troupes reconnaissent les traits d'Honoré.

Après avoir lavé ces souillures et donné un libre cours aux premiers élans de la douleur, on place le corps sur une litière improvisée, et, d'un commun accord, on se dirige vers Thénezay, où l'on doit se procurer un cercueil décent, rendre les derniers honneurs au martyr et confronter les assassins avec leur victime.

L'entrée du cortége dans la ville fut saluée par une de ces rares explosions de douleur populaire, qui sont le plus bel éloge de l'homme de bien et changent une marche funèbre en marche triomphale.

Le clergé, averti à temps, reçut aux portes de l'église les restes d'Honoré et les déposa dans une chapelle ardente, où toute la population vint les voir, les toucher et les invoquer comme ceux d'un saint.

Les leçons des anciens offices de Buzançais et de Thénezay rapportent que beaucoup de malades atteints de fièvres et de langueurs furent guéris en cette occasion par l'attouchement du corps, et que le premier effet se manifesta sur trois porteurs qui s'étaient relevés depuis la fontaine jusqu'à l'église.

Extraits de la prison et subitement amenés devant le cadavre, les frères Gabidier perdirent contenance et firent des aveux complets. Ils racontèrent alors comment, ayant introduit dans leur *touche* la vache d'un paysan, avec l'intention de se l'approprier, ils avaient été sévèrement réprimandés par leur maître et forcés de restituer l'animal, ce dont ils avaient conçu un profond ressentiment ; comment, certains d'être renvoyés à la fin du voyage, ils avaient médité de couvrir leur faute par un crime ; comment enfin ils avaient exécuté leur abominable dessein en suivant Honoré à la fontaine et en le frappant par derrière de leurs coutelas, au moment où il se penchait pour boire.

Cependant, les cérémonies terminées, un grand conflit s'éleva entre les gens de Buzançais et ceux de Thénezay. Les premiers voulaient emporter en Berri le corps de leur compatriote, que les seconds avaient la prétention de garder comme leur appartenant par sa mort et le sang versé sur leur territoire. Alors eut lieu une scène assez semblable à celle qui se passa à Candes entre les Tourangeaux et les Poitevins après la mort du grand saint Martin. Le tumulte était à son comble, et l'on allait en venir aux mains, quand une transaction fut proposée et acceptée des deux parts. Il fut convenu que le corps d'Honoré serait dévolu aux gens du Berri et son chef à ceux du Poitou. Toutefois, il fallut ajourner ce partage, les officiers de justice déclarant ne pouvoir se dessaisir du cadavre, qui devait être la principale pièce de conviction dans le futur procès des frères Gabidier.

La députation berrichonne ne rapporta donc à Buzançais que des détails malheureusement trop précis sur la fin tragique d'Honoré et l'assurance de posséder un jour ses reliques.

Quant à la mère d'Honoré, je n'essaierai pas de peindre l'état de son cœur que pourront seules comprendre celles qui ont gravi le calvaire de la vie pour voir mourir un enfant, leur unique espoir, leur unique amour.

Du reste sa souffrance ne fut pas longue, car le ciel lui envoya bientôt la suprême consolation des grands affligés. Un matin, ses voisins, qui l'entouraient des soins les plus tendres, la trouvèrent endormie dans les bras de la mort, et devinèrent au doux sourire errant sur ses lèvres glacées qu'elle venait de rejoindre son fils.

Pour terminer, hâtons-nous d'ajouter que, malgré leurs aveux et leurs

protestations de repentir, les assassins subirent les dernières rigueurs de la loi, sans que le châtiment suffît à expier leur crime. La réprobation qui les accompagna au supplice s'est attachée à leur mémoire, et, vers la fin du siécle passé, on désignait encore leurs derniers descendants par ces paroles insultantes : *race de Gabidier*.

Devançant la sentence du temps et de l'Eglise, les habitants du Berri, comme ceux du Poitou, rendirent à Honoré un culte spontané, et l'invoquèrent immédiatement comme un saint. Un siècle plus tard, les prodiges nouveaux qui s'opéraient journellement sur sa tombe, et l'empressement des fidèles, déterminèrent le seigneur de Thénezay et l'évêque de Poitiers à demander sa canonisation. Une enquête solennelle eut lieu, les pièces furent transmises à la cour de Rome, qui, en 1444, sous le pontificat d'Eugène IV, inscrivit sur la liste des bienheureux l'humble marchand de bestiaux, et régularisa les hommages volontaires dont il était l'objet.

Dès ce moment, l'église de Thénezay, placée dans l'origine sous l'invocation de saint Matthias, se mit sous celle de saint Honoré, dont elle célébra la fête le 9 janvier, jour anniversaire de sa mort. L'office est du commun des confesseurs, et, si quelques pièces ont donné à notre Saint le titre de Martyr, c'est en ce sens qu'il périt pour la justice. Ainsi s'explique la palme qu'on met à la main de ses statues, l'Eglise n'attribuant d'ordinaire le nom glorieux de Martyr qu'à ceux qui meurent pour la foi.

Le Seigneur du lieu construisit, près de la fontaine témoin du crime, une chapelle qui devint le but de pieux pèlerinages et de nombreuses processions. Cette chapelle, située à un quart de lieue de Thénezay, fut détruite pendant la révolution, et la fontaine où les malades recouvraient la santé s'est tarie d'elle-même, comme pour protester contre cette profanation.

Malgré de solennelles promesses, la convention de Thénezay touchant le partage des reliques de saint Honoré ne reçut son exécution qu'au commencement du XVIe siècle. Ayant enfin obtenu gain de cause après de longs débats, les seigneurs de Buzançais firent disposer l'autel de l'église pour y placer le corps du Saint restitué par la paroisse de Thénezay, qui garda le chef, conformément à l'ancien traité. Cette translation s'opéra avec la plus grande pompe ; l'église, primitivement dédiée à saint Etienne, prit le nom de Saint-Honoré, et la ville fut mise sous son patronage ; mais l'église et la ville ne jouirent l'une et l'autre que bien peu de temps de leur trésor. En 1562, les bandes calvinistes du comte de Montgommery, qui avaient brûlé à Bourges les corps de saint Guillaume et de la bonne duchesse Jeanne de Valois, se ruèrent sur le Bas-Berry pour se rendre en Touraine, et passèrent par Buzançais, où elles livrèrent aux flammes les restes de saint Honoré. Un doigt et un petit os, tombés pendant qu'on portait le corps au bûcher, échappèrent seuls à ce désastre. On plaça dans un reliquaire ces précieux débris recueillis par une main pieuse, et une procession expiatoire fut ordonnée à perpétuité le lundi de la Pentecôte. Ce même jour, on acquitte un vœu de la ville fait, il y a plusieurs siècles, à l'occasion d'une grosse épidémie qui ravageait le pays, et qui cessa miraculeusement par l'intercession de saint Honoré, comme le racontent les vieilles chroniques.

L'église de Thénezay possède encore la tête et une partie du vêtement du saint Martyr. Ces reliques, déjà reconnues authentiques au XVIIe siècle, l'ont été plus récemment encore, par l'évêque de Poitiers, J.-B. de Bouillé, qui les déposa ensuite dans une nouvelle châsse. Des reliques du Saint sont conservées aux Carmélites d'Abbeville, aux Clarisses d'Amiens, et au couvent de Davenescourt.

En 1833, Buzançais a obtenu une partie de la relique insigne que le diocèse de Poitiers a eu le bonheur de conserver.

La génisse dérobée pour son compte par d'infidèles serviteurs est l'attribut iconographique de saint Honoré.

On invoque surtout saint Honoré quand il s'agit de contracter mariage.

Nous avons emprunté cette délicieuse biographie du saint patron de notre pays natal aux *Pieuses légendes du Berry*, par J. Veillat, en lui faisant subir de légères retouches. Nous faisons des vœux pour que chaque diocèse écrive un légendaire comme celui de M. Veillat : son livre est charmant, et en bien des points pourra servir de modèle aux hagiographes de l'avenir.

SAINTE PASCHASIE, VIERGE ET MARTYRE [1] (vers 180).

En arrivant à Dijon, saint Bénigne fut reçu par une vierge nommée Paschasie, la parente ou l'amie de sainte Léonilla de Langres [2]. C'était une âme généreuse, qui embrassa la vérité avec ardeur et lui fit l'hommage de sa vie. Instruite et baptisée par le saint apôtre, elle devint, malgré son grand âge, sa coopératrice très-active dans la propagation de l'Evangile.

Elle habitait une maison ou *villa* en dehors de l'enceinte fortifiée, à l'endroit où s'élève l'église de Saint-Jean ; c'est là que saint Bénigne établit le centre de sa mission, et que Notre-Seigneur a été offert pour la première fois, sans doute, à Dijon, sous les voiles eucharistiques.

Le zèle de Paschasie à parler de Jésus-Christ, ses nombreuses démarches auprès de ses compatriotes et son dévouement à l'*étranger* qui prêchait un Dieu nouveau, éveillèrent la vigilance des païens, et à peine saint Bénigne avait-il couronné son apostolat par le martyre, qu'elle était dénoncée comme rebelle aux lois et jetée en prison. Accusée devant les juges de mépriser les dieux et les édits de l'empire en adorant le Crucifié, elle s'en fit gloire ; menacée du dernier supplice si elle s'opiniâtrait, elle se rit des idoles et confessa hautement le mystère adorable d'un seul Dieu en trois personnes, et le nom très-saint de Jésus-Christ, notre unique Sauveur.

Les magistrats, humiliés et irrités tout ensemble, la condamnèrent à périr par le feu et la livrèrent aux bourreaux.

Des mains amies recueillirent en secret les ossements que les flammes épargnèrent, et les ensevelirent avec honneur ; d'autres bâtirent plus tard une chapelle sur son tombeau : il est probable que ce fut dans le lieu où se voit l'église désolée de Saint-Philibert.

Un jour, raconte Grégoire de Tours, que les ouvriers travaillaient à la basilique de Saint-Bénigne, ils virent sortir de l'église de Sainte-Paschasie une femme d'un air vénérable et auguste, vêtue de noir et la tête éclatante de blancheur. Allons, courage, mes amis, dit-elle aux travailleurs, achevez votre œuvre, dressez vos machines, et que la construction s'élève ; du reste, avec un tel architecte, la besogne ne peut qu'aller vite. Car, si vos yeux pouvaient s'ouvrir, vous verriez saint Bénigne lui-même diriger vos travaux. A ces mots, elle rentra dans la basilique, d'où elle était sortie, et nul ne la revit depuis.

Au IXe siècle, un ancien vitrail retraçait « avec assez d'élégance, la scène de son martyre ».

Quand cette basilique fut ruinée, on transféra les reliques de sainte Paschasie dans la crypte de Saint-Bénigne, et on les plaça à la droite du glorieux apôtre, la fille auprès de son père. Au XIe siècle, saint Guillaume dédia l'un des autels de l'église souterraine à la sainte martyre et à toutes les vierges. Quelque temps auparavant, la « moitié du très-saint corps de cette bienheureuse avait été apportée dans l'église abbatiale de Flavigny par les soins de Fulchérius, abbé de Saint-Bénigne de Dijon et de Saint-Pierre de Flavigny [3]. Son chef, enchâssé dans un magnifique reliquaire, enrichit jusqu'à ces derniers temps le trésor de Saint-Bénigne.

Saint Grégoire de Tours : *De la gloire des martyrs*, et *Saints de Dijon*, par M. Duplus.

1. Voir la *Chronique de saint Bénigne* et les notes du Père Chifflet dans les *Acta Sanct.*, 9 janvier.— Sa fête est célébrée à Saint-Bénigne et dans plusieurs églises de Bourgogne, disent Ruinart et le Père Chifflet...

2. Voir sur sainte Léonilla les actes des trois jumeaux, au 17 janvier.

3. Hugues de Flavigny. *(Series abbat. Flav.)*

SAINT ÉPICTÈTE, ÉVÊQUE (205).

Epictète était évêque d'Assure, en Afrique. Il y a des lettres de saint Cyprien qui lui sont adressées [1]. Il souffrit avec ses compagnons sous l'empereur Dèce. Nous apprenons, par le témoignage de saint Cyprien, qu'il était doué d'une très-grande mansuétude.

SAINT PIERRE DE SÉBASTE, ÉVÊQUE (392).

Saint Pierre, évêque de Sébaste, était non-seulement frère de Basile le Grand, mais aussi de saint Grégoire de Nysse ; il était fils de saint Basile l'*ancien* et de sainte Emmélie, et petit-fils de sainte Macrine l'*ancienne*. Il fut d'abord moine sous la conduite de saint Basile, dans un monastère fondé par leur mère ; il se vit placé à la tête du monastère quand saint Basile fut nommé évêque. 362. Il donna des preuves d'une ardente charité dans une famine qui ravagea le Pont et la Cappadoce. On le vit plus tard, élevé sur le siége de Sébaste, lutter avec courage contre les Ariens qui désolaient son diocèse. Il fut du nombre de ceux qui, au concile général de Constantinople, condamnèrent les Macédoniens qui niaient la divinité du Saint-Esprit. Sa mort arriva vers 392.

SAINTE MARCIENNE, MARTYRE (IVe siècle).

Sainte Marcienne était née à Rusuccur; mais c'est à Césarée, capitale de la Mauritanie, qu'elle souffrit le martyre, pendant la dixième persécution qui sévit en Afrique sous les successeurs de Dioclétien, et ne finit qu'à la mort de Sévère, tué en 309. Ayant brisé une statue de Diane sur la place publique de la ville, elle fut livrée jusqu'à trois fois à des gladiateurs pour être déshonorée ; mais Dieu, veillant sur son épouse, il ne lui fut fait aucun mal. Ces hommes brutaux, contenus par une force invisible, respectèrent la vierge, comme les lions avaient respecté Daniel. Il y en eut même un qui se convertit à Jésus-Christ. Tertullien fait allusion à ces faits, lorsque, dans son apologétique, il adresse aux Gentils ces paroles : « Tout récemment, lorsque vous avez exposé une chrétienne à la brutalité d'un gladiateur, plutôt qu'à la voracité d'un lion, vous avez confessé par là que, parmi nous, une atteinte à la pudeur est réputée pire que toute peine et toute mort. Mais vous n'avez rien gagné. Toutes vos cruautés les plus recherchées se tournent en attraits pour nous ». Sainte Marcienne acheva son martyre dans l'amphithéâtre : un lion la respecta, mais blessée par un taureau, la dent d'un léopard l'acheva ; aussi la représente-t-on entourée de ces divers animaux.

SAINT MARCELLIN, ÉVÊQUE D'ANCONE (VIe siècle).

Il était infirme et se fit transporter au-devant du feu. On possède encore son Bréviaire, ou du moins le possédait-on en 1643, époque à laquelle Ferrari édita son *Catalogue des Saints d'Italie*. Ce bréviaire a gardé les traces de l'incendie, car, dit la légende, le démon fit tous ses efforts pour envelopper le Saint dans le tourbillon des flammes : celles-ci le respectèrent, mais endommagèrent son livre, comme pour laisser un témoignage de la protection de Dieu. Cette vénérable relique a servi, depuis, à éteindre d'autres incendies et à guérir par son contact plusieurs malades. Saint Marcellin fut enseveli dans l'église de Saint-Cyriaque.

Cf. *Acta Sanct.*, janv., tome I, p. 590; Ferrari, *Op. cit.;* Cornaro, *Hagiologium Italicum :* ce dernier ouvrage renferme sept cents vies de plus que le Catalogue de Ferrari.

1. Epist. LXIV.

Xe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

En Chypre, saint NICANOR, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant rendu admirable par l'éminence de sa foi et de sa vertu, a remporté une très-glorieuse couronne. 35 ou 76. — A Rome, saint AGATHON, pape [1], qui, après avoir brillé par sa sainteté et sa doctrine, se reposa en paix. 682. — A Bourges, dans l'Aquitaine, saint GUILLAUME, archevêque et confesseur, illustre par ses miracles et ses vertus. Honorius III l'a inscrit au canon des saints. 1209. — A Milan, saint Jean le Bon, évêque et confesseur. 659. — Dans la Thébaïde, la naissance au ciel de saint Paul, premier ermite, qui demeura seul dans le désert depuis la seizième jusqu'à la centième année de son âge; saint Antoine vit son âme que les anges portaient au ciel parmi les chœurs des Apôtres et des Prophètes. Sa fête se célèbre le 15 janvier. 342. — A Constantinople, saint MARCIEN, prêtre. Vers 489. — Au monastère de Cusan (diocèse de Perpignan), la naissance au ciel de saint PIERRE URSÉOLE, confesseur, d'abord doge de Venise, et ensuite moine de l'ordre de Saint-Benoît, célèbre par sa piété et ses vertus. Sa fête se célèbre le 14 janvier. 997.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Cahors, la fête de saint Maurille, évêque de ce siége. On rapporte de lui qu'il savait l'Ecriture sainte presque entière par cœur. Son amour pour les souffrances allait si loin qu'au lieu de chercher à diminuer les douleurs que lui causait la goutte, il les augmentait en se laissant appliquer, comme remède, un fer chaud aux pieds et aux jambes. 580. — En Limousin, saint Vaulry ou Valeric (Valericus), ermite et confesseur. Vers 620 [2]. — A Fare-Moustier, au diocèse de Meaux, sainte Séthride, vierge [3], née en Angleterre, dont le vénérable Bède a fait l'éloge. VIIe s. — A Dijon, sainte Floride, religieuse qui fut ensevelie près de sainte Paschasie [4]. — A Die, saint Pétrone, évêque de cette ville, qui fut la lumière de son église par ses prédications et ses miracles. 463 [5].

1. Le nom de *Pape* fut originairement donné par les fidèles à tous les dignitaires de l'Eglise, comme une appellation exprimant le respect et l'amour. Les simples fidèles se regardant comme les enfants des évêques et des prêtres, leur piété filiale leur avait mis sur les lèvres la belle expression de pape, c'est-à-dire *Père*, ou quelque chose de plus tendre encore. L'usage prévalut de ne l'accorder qu'au souverain Pontife. Puis, comme les schismatiques se l'arrogeaient fastueusement, le pape Grégoire VII, en 1073, la troisième année de son pontificat, tint un Concile à Rome, contre les schismatiques, dans lequel il fut statué, entre autres choses, que le nom de Pape ne serait plus donné qu'à un seul homme dans tout l'univers chrétien.

2. Voyez sa vie au 8 juillet.

3. Ferrari, servite italien, du Saussay, Bollandus et le Père Giry comptent parmi les saints de ce jour Séthride, en latin *Sedredo*, vierge anglaise et seconde abbesse de Fare-Moustier. Effectivement, on lit dans Bède, l. III, c. 8, que cette Séthride, qui était fille de sainte Héreswide, mariée en secondes noces à Anna, roi des Anglais orientaux, fut envoyée au monastère de Brie (à Fare-Moustier), et qu'on l'en fit abbesse, entre sainte Fare et sainte Aubierge, fille naturelle du même roi Anna. Mais, comment arrive-t-il que son nom ne soit marqué dans aucun calendrier, et qu'on ne l'honorait pas même à Fare-Moustier, quoiqu'on y célébrât la fête de sainte Aubierge, et celle de sainte Arthongate, petite-fille du roi Anna? D'ailleurs, pourquoi ne voit-on pas les reliques de Séthride avec celles des deux saintes dont nous venons de parler? Peut-être Séthride serait-elle la même que Sissétrude, dont la fête est marquée tantôt le 6, tantôt le 7 mai. Mais Jonas de Bobio, plus ancien que Bède, lui donne le titre de Cellerière, et non d'abbesse de Fare-Moustier. Voyez Chastelain, p. 159 et suiv., et du Plessis *Hist. de Meaux*.

4. V. Grégoire de Tours, *De gloria confessorum*, ch. XLIV.

5. Le tombeau de saint Pétrone était sous la deuxième arcade de l'église cathédrale de Die, du côté de la porte du clocher : il fut ruiné pendant les guerres de religion. Les protestants profanèrent aussi l'autel sur lequel saint Pétrone avait coutume de célébrer la sainte messe et que, par respect pour sa mémoire, on avait conservé précieusement jusqu'au XVIe siècle. C'était devant cet autel que les évêques de Die allaient, le jour de leur installation, jurer de respecter les priviléges de la ville et ceux des chanoines de leur cathédrale. (Columbi, cité par M. Nadal dans l'*Hagiologie de Valence*.)

Les monuments chargés de nous transmettre la vie de saint Pétrone se sont perdus en traversant les siècles. Nous avons dit tout ce qu'il est permis d'en savoir. Lire aussi, au 9 avril, la vie de saint Marcel, son successeur et son frère.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît, de l'Ordre des Camaldules et de la Congrégation de Vallombreuse. — Au monastère de Cusan, etc. (Voyez la dernière mention du *Martyrologe romain ;* elle est lue ici en premier lieu.

Martyrologe de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. — A Amaranthe, en Portugal, saint GONZALVE, confesseur, de l'ordre des Frères-Prêcheurs, qui, tout rempli de l'esprit de son père, saint Dominique, signala continuellement la prédiction qu'il fit de l'Evangile, par l'exemple de sa vie et par la fréquence de ses miracles. 1259.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Lentini, en Sicile, sainte Thècle, vierge, et sainte Justine, sa parente, qui travaillèrent toutes deux à la conversion des païens de cette ville et y firent élever plusieurs églises. IIIe s. — En Afrique, les saints Saturus, Vitalien, Félicité, Quint, Artate, Révocat, Firmus, Jucundus, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Cirta, en Numidie, saint Possesseur, martyr, avec deux compagnons, mentionnés dans le même martyrologe. — En Arménie, saint Domitien, évêque de Mélitène, à qui écrivit le pape saint Grégoire le Grand (lettre LXII) ; il s'efforça de convertir Chosroès, roi des Perses, et harangua les troupes romaines marchant contre lui ; l'empereur Maurice l'institua, dans son testament, tuteur de ses enfants Vers l'an 600. — A Pavie, saint Alde, ermite, auparavant moine à Bobbio (époque incertaine) — En Italie, le bienheureux Benincasa, huitième abbé de Cava en Campanie, qui envoya, en 1174, cent moines de sa maison au célèbre couvent de Montréal en Sicile, fondé à cette époque par le roi Guillaume le Bon. 1194. — A Arezzo, en Toscane, la mort de saint Grégoire X, pape : il avait été archidiacre de Liége et professeur de théologie à Paris. L'église cathédrale d'Arezzo porte son nom, et le peuple chrétien y célèbre aujourd'hui sa fête. 1276 [1]. — En Toscane, la bienheureuse Oringa ou Chrétienne, ou encore Christine, vierge ; elle traversa un fleuve sans se mouiller en fuyant pour conserver à Dieu sa virginité, se rendit en pèlerinage à Rome et à Assise, et revint fonder dans sa patrie le monastère de Sainte-Croix, dans la vallée de l'Arno. Elle avait commencé par être domestique. Le don de prophétie lui fut accordé [2]. An 1310.

SAINT GUILLAUME, ARCHEVÊQUE DE BOURGES

Né dans le XIIe siècle, mort en 1209. — Papes : Eugène III; Innocent III. — Rois de France : Louis VII le Jeune; Philippe II Auguste.

> Lorsque vous jeûnez, ne soyez point tristes, comme les hypocrites; ils montrent un visage exténué, afin que leurs jeûnes paraissent devant les hommes.
> *Matth.*, VI, 16.

Issu d'une antique et noble famille que devait encore illustrer une alliance avec la maison de France, il vit le jour au bourg d'Arthel, en Nivernais, dans la première partie du XIIe siècle, et fut confié par sa mère Maëncia à son oncle Guillaume, archidiacre de Soissons, appelé l'*ermite* pour ses vertus austères, lequel lui apprit de bonne heure à connaître les dangers de la vie, à mépriser les richesses et à préférer aux vains plaisirs du siècle les saines joies de l'étude et de la piété.

L'âge venu, il ne balança pas à se vouer au culte des autels, et fut, quoique bien jeune encore, nommé successivement chanoine des églises de Soissons et de Paris. Mais cette existence séculière ne lui paraissant pas assez sévère, il résigna ses bénéfices pour entrer au monastère du Grand-Mont,

1. Voir sa vie au 16 février. — 2. Voir sa vie au 18 février.

dans le diocèse de Limoges, qu'il ne tarda pas à quitter également, par suite des déplorables controverses soulevées entre les frères convers et les frères lais au sujet de l'exercice des affaires temporelles et spirituelles.

Importuné de tant de bruit dans un lieu où il avait cru trouver le calme et le silence, il vint prendre la robe des novices de Cîteaux, à l'abbaye de Pontigny.

Après avoir édifié cette maison, dont il devint le prieur claustral, ses vertus lui valurent de nouveaux honneurs et l'appelèrent plus tard à diriger, comme abbé, deux monastères de la filiation de Pontigny, celui de Fontaine-Jean, au diocèse de Sens, puis celui de Chalis, fondé, en 1136, près de Senlis, par le roi Louis le Gros, où il continua de goûter les douceurs de la retraite jusqu'en l'an 1199.

A cette époque, l'archevêque Henri de Sully, qui avait occupé le siége de Bourges après Guérin de Galardon, étant décédé, les chanoines s'assemblèrent pour lui choisir un successeur, et passèrent d'abord toute une première journée sans pouvoir s'entendre.

Il y avait trois modes de procéder en pareille matière : la postulation ou la voie du Saint-Esprit, le compromis et le scrutin. On commençait par la postulation, et l'on chargeait un chanoine d'indiquer un candidat. Si tous les votants se levaient, cet assentiment unanime, attribué à l'inspiration du Saint-Esprit, terminait l'épreuve. Dans le cas contraire, on passait au compromis, c'est-à-dire qu'on remettait la nomination soit à un membre du chapitre, soit à un personnage étranger au chapitre ; mais, dans ce cas, il était nécessaire que le mandataire fût désigné par tous les suffrages. Enfin, à défaut de résultat par ce second moyen, on avait recours au scrutin et l'on comptait les voix.

La postulation ayant été vainement tentée, on aborda le compromis, et l'on tomba d'accord pour confier l'élection à l'archevêque de Paris, Eudes de Sully, qui, ayant conservé son titre de chantre de l'église de Bourges, faisait partie du collége. Toutefois, on limita son choix aux noms de trois abbés de Cîteaux, et, la nuit étant venue, on remit la désignation au lendemain.

Eudes, n'osant lui-même trancher la question, eut recours à une sorte de tirage au sort connu sous le nom de *sortes sanctorum*, regardé par les uns comme un appel au jugement de Dieu, mais suspect à certains autres comme hasardeux et anticanonique [1]. Le jour venu, il se rendit solitairement à l'église de Notre-Dame-de-Sales, déposa sous la nappe de l'autel trois billets dont chacun portait le nom d'un des trois abbés cisterciens, puis, après avoir célébré la messe, il retira l'un des billets, où se trouvait inscrit le nom de Guillaume, le digne abbé de Chalis.

Le chapitre s'était réuni dès le matin en l'église de Saint-Étienne, et, dans son impatience de connaître la décision d'Eudes, lui avait dépêché plusieurs messages, en le suppliant de porter son choix sur Guillaume. Les messagers arrivèrent au moment où l'archevêque de Paris venait de déplier le billet dont la désignation, conforme au désir général, parut une manifestation miraculeuse. Eudes se transporta en toute hâte à Saint-Étienne, et, du haut du maître-autel, raconta aux chanoines et au peuple ce qui venait de se passer, et quand il proclama que la volonté du ciel plaçait l'abbé de

1. Dans les cas ordinaires, agir ainsi serait tenter Dieu; mais ici Eudes était peut-être conduit par une inspiration particulière : d'ailleurs, les trois sujets étant également dignes, il n'était pas absolument nécessaire que Dieu intervînt : le sort pouvait sans danger mettre fin à des irrésolutions interminables sans cela.

Chalis sur le siége de Bourges, l'assemblée entière, pénétrée de joie, éclata en bruyantes actions de grâces.

La nouvelle de son élection fut accueillie par Guillaume avec une surprise mêlée d'effroi ; il ne fallut rien moins que les ordres de l'abbé de Cîteaux et du légat du pape pour le déterminer à quitter sa chère retraite. Il prit tristement le chemin de Bourges, où il était attendu par tous les évêques de Guyenne, qui se disputèrent l'honneur de le sacrer.

En prenant possession de son diocèse, le premier soin de Guillaume fut de régler son extérieur aussi bien que son intérieur, sur les maximes de l'Évangile, car il était persuadé que tout homme, et principalement un évêque, doit commencer par établir en lui le règne du Christ. Il redoubla d'austérités, parce qu'il avait à expier, disait-il, ses propres péchés et ceux de son peuple. Hiver comme été, il garda son habit monastique, sous lequel il portait continuellement un cilice. Fidèle à la règle cistercienne, il s'interdit pour toujours l'usage de la viande, quoiqu'il en fît servir aux étrangers qui mangeaient à sa table, et qu'il croyait pouvoir sans péché traiter avec une honorable et large hospitalité [1].

Au début de son pontificat, Guillaume eut à subir de cruelles et dangereuses épreuves. Il s'attira la colère de Philippe-Auguste, en exécutant dans son diocèse la sentence d'interdit lancée par le pape Innocent III contre ce monarque, qui venait de répudier sa femme Ingelburge pour s'unir par des liens adultères à Agnès de Méranie. Loin de plier devant la menace ou de se joindre à ceux qui conjuraient le Saint-Père de révoquer son arrêt, Guillaume, les larmes aux yeux, ordonna la suspension du culte. A sa voix les orgues se turent, les chants cessèrent dans les églises, on refusa la sépulture

1. M. Raynal, dans son *Histoire du Berri,* t. II, p. 162, dit : « Malgré la sainteté de sa vie, notre pieux archevêque n'était pas ennemi de la bonne chère, et sa table était opulemment servie ». Et à l'appui de cette assertion, il cite un passage de Mabillon, qui rapporte une réponse de saint Guillaume à un moine de l'abbaye de Villiers en Brabant : *Abba, tu cibis illis non vis vesci? ego vero ex eis reficior : ego tamen canonisabor et factum meum celebrabitur.* Il est bien vraisemblable qu'un propos si plein d'orgueil, si irrespectueux, nous dirions même si irréligieux, n'a jamais été tenu par saint Guillaume. Le moine de Villiers a-t-il bien traduit la pensée de saint Guillaume? Un seul témoignage suffit-il pour établir ce fait? Où Mabillon, qui écrivait quatre cents ans plus tard, a-t-il pu trouver ce fait constaté? Quand on admettrait la vérité du récit de Mabillon, on ne serait pas autorisé à en conclure que saint Guillaume était ami de la bonne chère. De ce que la table de saint Guillaume aurait été somptueusement servie le jour où il avait invité ce moine, il ne s'ensuit pas qu'elle le fût toujours. C'est conclure du particulier au général. Peut-être le saint évêque avait-il ce jour-là une grande compagnie, et vivait-il habituellement dans la plus grande sobriété; en second lieu, de ce que la table était opulemment servie, il ne s'ensuit pas que saint Guillaume fût ami de la bonne chère; cette seconde conclusion est aussi fausse que la première. Il n'est pas rare de trouver des gens qui pratiquent la sobriété, la mortification au milieu des repas les plus splendides.

Mais, quand le passage de Mabillon dirait clairement que le saint archevêque était ami de la bonne chère, on ne devrait pas y ajouter foi, parce qu'il est contredit par cinq témoignages contraires : 1o On lit dans le Père Labbe : *Sibi durus, nunquam carnes aliqua infirmitatis necessitate seu alicujus victus persuasione comedit* (Biblioth. nouv , p. 379.) Dur à lui-même, il ne mangea jamais de viande ni pour cause de maladie, ni par déférence pour la sollicitation de qui que ce fût. Est-ce là un homme de bonne chère? 2o Un manuscrit, trouvé dans la maison professe des Jésuites, porte : *Usum sobrietatis antiquæ retinuit illibatum.* Il ne fit jamais la moindre infraction à ses habitudes de sobriété. 3o Godescard dit la même chose 4o Les bréviaires de 1525, de 1676, de 1734, le supplément de 1851, disent qu'il conserva pendant son épiscopat les mœurs austères du cloître qu'il faisait toujours maigre, qu'il portait un cilice, répétant souvent qu'il avait plus que jamais les motifs de faire pénitence pour lui et pour son peuple. Voilà le pontife dont on fait un amateur de bonne chère 5o Enfin, les Bollandistes semblent avoir écrit tout exprès pour réfuter cette assertion. Depuis qu'il eut embrassé la vie monastique, disent-ils, il ne voulut jamais manger de viande, quoique cependant, quand les convenances le demandaient, il fît servir sur la table, en faveur de ses hôtes, des poissons ou du gibier recherché.. Mais, au milieu de ces repas splendides et de ces mets recherchés, il savait se mortifier : *inter tantas epulas et in ciborum apparatu, noverat esurire.* Voilà ce que nous soupçonnions devenu une certitude. Sa table était opulemment servie quand il avait des étrangers, mais lui pratiquait une vie austère.

M. Raynal a aussi attaqué ses miracles, et donne à entendre qu'il ne fut canonisé qu'à cause des instances de sa famille, du chapitre et des moines de Citeaux. On trouve la réponse dans les Bollandistes. (Extrait d'une lettre de M. l'abbé Caillaud, vicaire général du diocèse de Bourges.)

aux morts, et la ville, livrée à la terreur, offrit bientôt le plus lugubre spectacle.

Vainement les gens de cour, plus soucieux des faveurs d'ici-bas que de celles d'en haut, lui conseillèrent avec une apparente bienveillance d'apaiser au plus vite le roi par une prudente soumission; vainement, passant des caresses à la violence, ils le menacèrent de la déchéance et de la confiscation de ses biens, la colonne de l'Église resta inébranlable.

Et cependant, celui qui sépara la créature du Créateur, l'antique ennemi des hommes, lui ménageait d'autres chagrins non moins cruels, en suscitant les plus regrettables conflits entre lui et les clercs de la cathédrale, à tel point que ceux-ci, oubliant toute retenue, affligèrent le saint prélat par de graves affronts.

Mais, avec le temps, Dieu ramena la concorde entre le père et les enfants; il changea le cœur du roi, qui, repentant et soumis, rentra dans le giron de l'Église et rendit à Guillaume son estime et son amitié. De leur côté, honteux de leurs erreurs, les clercs vinrent s'humilier devant leur évêque, et, passant de la rébellion à la plus profonde obéissance, voulurent lui abandonner, ainsi qu'à ses successeurs, le droit de conférer les prébendes qui, selon les lois canoniques, appartenait alors à l'universalité des clercs. Plein de joie, le saint prélat s'empressa de les relever et de les serrer dans ses bras, en refusant toutefois des offres qui portaient atteinte aux prérogatives de l'Église.

Ce fut ainsi que, pendant les dix années qu'il eut l'honneur de diriger, à travers mille écueils, les destinées de l'Eglise du Berri, saint Guillaume ne cessa pas un instant d'offrir le parfait modèle des plus solides et des plus douces vertus, contre lesquelles se brisèrent la rage de ses ennemis et les traits acérés de l'envie. Son égalité d'âme, son inépuisable mansuétude lui conquéraient à la longue les gens les plus prévenus. « Comment peindre », s'écriait un de ses contemporains qui, après l'avoir longtemps méconnu, devint son plus ardent panégyriste, « comment peindre la grâce et la douceur de cet homme, duquel, en échange de mon hostilité et de mon mauvais vouloir, je ne reçus jamais que bienfaits et prévenances, sans pouvoir surprendre dans sa voix, dans son geste ou son regard, l'ombre d'un reproche ».

Néanmoins, cette excessive mansuétude, ce tendre amour du prochain, s'alliaient merveilleusement en lui au sentiment du devoir, qu'il n'oublia jamais. Il eut l'occasion d'en donner une nouvelle preuve, lorsqu'en 1204 il assista aux sévères réparations imposées par l'Église au fils de sa nièce, Pierre de Courtenay, le même qui fut plus tard empereur de Constantinople, et dont l'évêque d'Auxerre avait mis les domaines en interdit, à la suite de violentes discussions. Une mère désolée s'étant présentée devant lui avec le cadavre de son enfant que l'on avait refusé d'ensevelir à cause de l'interdit, le comte, irrité, le fit enterrer dans la chambre même du prélat. Un tel affront dépassait toute mesure; l'heure de l'expiation arriva, et, de guerre lasse, il fallut se soumettre. Le dimanche des Rameaux, en présence d'une foule immense, Pierre se rendit nu-pieds, en chemise, à l'appartement de l'évêque, et dut exhumer de ses mains et porter au cimetière public le corps de l'enfant. Pendant cette longue et funèbre cérémonie, saint Guillaume se tint auprès de son neveu, ne cessant de l'exhorter à la patience et à la résignation, et buvant lui-même la plus grande part de cet amer calice.

Doux et affable pour tous, le vénérable pontife réservait aux misères humaines ses plus ardentes sympathies, ses plus suaves sourires. A leur vue

seule ses yeux se mouillaient, sa main et son cœur s'ouvraient; il lavait les pieds des pauvres, pansait leurs plaies, suivait leurs convois, visitait les cachots, en imposant obstinément silence à la gratitude de ses nombreux obligés, car il ne se croyait pas un saint et refusait de passer pour tel.

Et cependant, comme tous les grands prédestinés, l'illustre archevêque avait reçu d'en haut le don de miracles, dont il ne fit jamais un vain étalage et dont il n'usa que pour la gloire de Dieu, au profit des malades et des affligés. Sans troubler les éléments, ses miracles salutaires assouplissaient les lois rigides de la nature. C'était un enfant mourant qu'il remettait plein de vie et de force à sa mère charmée, un paralytique dont sa bénédiction dénouait les membres, un énergumène auquel il rendait la paix du corps et de l'âme, un prisonnier dont il brisait les chaînes. Au seul contact de sa main, les aveugles, les sourds et les muets rentraient en possession de leurs sens.

Un jour qu'après la dédicace d'une église, il s'était retiré dans une prairie pour prendre un peu de repos et quelque nourriture avec ses clercs, une femme enceinte, nommée Humberge, se présenta devant lui tout en larmes et lui exprima ses craintes au sujet de sa prochaine délivrance, car quatre couches précédentes ne lui avaient donné que quatre enfants morts. Guillaume, touché de la douleur de cette femme, lui fit goûter ses mets et son breuvage, et bénit l'enfant qu'elle portait dans le sein. A peine rentrée chez elle, la pieuse Humberge mit au jour un fils ayant tous les dehors de la santé, et par la suite eut plusieurs autres enfants également robustes et vivaces.

Le Père Labbe rapporte une autre tradition, qu'il n'a, dit-il, rencontrée dans aucun écrit, mais que la mémoire du peuple et les belles sculptures du tombeau de saint Guillaume ont perpétuée.

Il y avait dans la ville de Bourges un misérable énergumène, sorte de fou furieux, qui courait de tous côtés, s'attaquant aux passants et les provoquant à la lutte. En vue de se venger de saint Guillaume dont il avait fort à se plaindre, le diable résolut d'enlever subrepticement cette brebis errante. Prenant donc une forme humaine, il se poste sur le chemin de l'énergumène, accepte son défi, le terrasse, le saisit à la gorge et se voit sur le point de lui faire rendre l'âme en état de péché mortel. Mais, averti de la scène qui se passe à la porte Gordaine, le saint pasteur se hâte d'accourir pour exorciser l'impur démon, qui lâche aussitôt sa proie en rugissant et se retire plein de confusion et les mains vides, comme un larron devant le juge.

Mais il faudrait des volumes pour mettre en relief chaque acte de cette glorieuse existence, si bien remplie, et qui l'eût été davantage encore si la mort jalouse ne l'eût inopinément tranchée.

A l'époque où la pestilentielle hérésie des Albigeois sévissait le plus fort, changeait les églises en étables et menaçait d'éteindre le culte, le pape Innocent III avait essayé d'abord de la vaincre par la persuasion, en dépêchant aux schismatiques des religieux de l'ordre de Cîteaux, qui furent repoussés avec de graves injures. Forcé de recourir à d'autres voies, le pontife avait lancé dans toutes les provinces une lettre pressante engageant le peuple à se lever pour la destruction du fléau et le maintien de la foi.

Guillaume, répondant un des premiers à l'appel, avait pris la croix, et, malgré son âge, se disposait à marcher en personne à la tête des fidèles catholiques de son diocèse, quand, au commencement de janvier 1209, le dimanche avant l'Epiphanie, il eut froid en prêchant la guerre sainte dans

un endroit de la cathédrale ouvert à tous les vents, et revint avec une fièvre violente au palais épiscopal [1]. Le lendemain, malgré cette indisposition qu'il croyait passagère, il voulut reprendre sa prédication, qu'un redoublement de fièvre le força d'interrompre.

Le 5 des Ides de janvier, il se mit au lit pour la dernière fois, et les effrayants progrès du mal lui annonçant sa fin prochaine, il fit son testament et demanda l'Extrême-Onction. En effet, les instants pressaient et l'agonie commençait. Pourtant, quand on lui présenta le corps du Christ, Guillaume quitta son lit par un suprême effort et s'agenouilla sur le carreau, en disant qu'il ne pouvait recevoir autrement son divin maître.

Après la communion et quand on l'eut replacé sur sa couche, il supplia les chanoines de laisser enlever son corps par les frères de Chalis, et ne consentit à goûter un peu de repos qu'après leur avoir arraché cette promesse. Puis, il leur recommanda son église, son cher troupeau, les bénit une dernière fois et les congédia, car les ténèbres de la mort s'épaississaient autour de lui.

Resté avec quelques fidèles serviteurs, confidents de ses pensées, il se fait revêtir de ses habits pontificaux, demande qu'on lui apporte les ornements qui ont servi le jour de sa consécration, et avec lesquels il désire être enseveli. Il les examine, les retourne dans ses mains et passe à ses doigts ses bagues pastorales. Il lègue à l'église ses autres bijoux et ses autres vêtements, aux pauvres ses trésors, à chacun de ses serviteurs un souvenir précieux. Cette distribution achevée, il croise ses mains, tourne ses regards au ciel et s'absorbe dans la prière. Ses yeux brillent déjà d'une lumière céleste, sa bouche souriante murmure de vagues et suaves paroles ; il converse avec les anges, ses futurs compagnons.

L'heure de l'office du matin étant sonnée, il ordonne de dire les prières accoutumées, et lui-même, faisant le signe de la croix, essaie d'entonner le *Domine, labia ;* mais en ce moment, la voix lui manque, il ne peut continuer, et un vénérable prêtre achève le verset. Alors, le patriarche fait signe qu'on l'enlève de son lit et qu'on le place à terre sur un cilice couvert de cendre. A peine y est-il déposé qu'il voit distinctement les anges battant des ailes au-dessus de sa tête. Il leur tend les bras, les appelle, et son âme, exhalée dans un mélodieux soupir, s'envole avec eux vers les célestes régions, le vendredi, quatrième jour des Ides de janvier (10 janvier) de l'an de grâce 1209, sous le règne de Philippe-Auguste et le pontificat d'Innocent III.

A la nouvelle de la mort du bienheureux Guillaume, la cité s'émeut et se lève tout entière. Hommes, femmes, vieillards, enfants, en habits de deuil et armés de cierges, suivent le corps jusqu'à l'église de Saint-Etienne où il est exposé, visage découvert, sur un brillant catafalque. Le jour et la nuit se passent dans les chants et les pleurs. Le samedi, au point du jour, le peuple des campagnes se joint à celui de la ville, laissant les maisons à l'abandon et les portes ouvertes, sans souci des intérêts terrestres. Des mères, portant

1. Postquam ergo sermonem complevit pater sanctus, data populo benedictione, vi febrium acrius urgeri cœpit, quia locus in quo manserat dum populum instrueret, omni vento erat expositus. (*Nov. bibl.*, II, 102.) — Suivant M. Raynal, ces derniers mots : *omni vento erat expositus*, sembleraient indiquer qu'on procédait déjà aux travaux de démolition ou de reconstruction qui devaient substituer à l'antique basilique, bâtie au Ve siècle par l'évêque Palladius sur les ruines de la maison de Léocade, le gigantesque et splendide édifice dont s'enorgueillit aujourd'hui la ville de Bourges. Sans connaître la date exacte de sa fondation, on sait que la cathédrale actuelle, conçue sous le pontificat d'Henri de Sully, vers la fin du XIIe siècle, fut entreprise au commencement du XIIIe et terminée seulement dans le XIVe, sous l'archevêque Guillaume de Brosse, qui en fit la dédicace solennelle le 5 mai 1324. (Voyez l'historique de ce monument, dans l'ouvrage de M. Raynal, II, 355 et suiv.)

leurs enfants à la mamelle, grossissent le convoi ; d'autres, craignant de manquer l'heure, oublient leurs nourrissons, qui restent exposés aux attaques des animaux domestiques ou des bêtes sauvages ; pieuse incurie dont elles n'auront pas à se repentir, car, au retour, elles retrouvent leurs ménages intacts et leurs enfants dormant tranquillement sous l'aile de l'ange gardien.

Et pour que la terre n'ignorât pas son triomphe, un globe de feu, pareil à la plus belle étoile, se détachant du firmament, planait au-dessus de l'église pendant les obsèques, et de nouveaux prodiges prouvaient que la puissance du glorieux évêque lui survivait.

Un jeune garçon qui, depuis trois ans, ne pouvait se servir de ses pieds et de ses mains, avait néanmoins voulu être porté à l'église pour embrasser comme les autres le corps du Saint. Pendant qu'il accomplit ce pieux devoir, un grand craquement qui domine le bruit de la foule se fait entendre dans ses membres. La cérémonie terminée, la mère se met en route vers son logis, tenant toujours son fils dans ses bras, quand, à quelques pas de l'église, celui-ci lui dit :

— Mère, le bienheureux Guillaume était véritablement l'ami de Dieu, et ses bienfaits dépassent toute parole. Pourquoi te fatiguer à me porter ? Ne pleure plus, chère mère, mets-moi à terre, et regarde l'effet des vertus de notre père.

En entendant ces paroles, la mère stupéfaite dépose sur le sol l'enfant, qui se met à courir vers l'église où il rentre en proclamant sa guérison et les louanges de l'illustre défunt.

A la vue de ce prodige, les moines de Chalis, qui étaient accourus en toute hâte avec un char pour emporter le corps de leur ancien abbé, mais qui commençaient à se laisser ébranler par les regrets des chanoines et les menaces du peuple, se retirèrent convaincus que la volonté du ciel était que cette précieuse dépouille restât la propriété de l'église de Bourges.

Et maintenant, laissons à la légende le soin de conserver la mémoire des innombrables miracles qui, pendant des siècles, s'accomplirent sur le tombeau et par les mérites de saint Guillaume. Au seul contact de cette pierre sacrée, à la simple invocation de ce nom vénéré, les maladies et les blessures mortelles sont guéries, les démoniaques délivrés, les insensés recouvrent la raison, les muets parlent, les sourds entendent, les aveugles voient, les prisons s'ouvrent, les chaînes tombent, des enfants ravis par des loups sont retrouvés sains et saufs, jouant avec les petits et dans la tanière des bêtes fauves. Chaque jour enfante de nouvelles merveilles, et je me vois forcé de décliner une tâche à laquelle n'ont pas suffi la plume et le vélin des moines [1].

Enfin la renommée du nouveau saint prit un tel essor que Guy-Coquille, l'historien du Nivernais, rappelle « qu'en l'Université de Paris, la nation de France, qui est l'une et la principale des quatre nations faisans le corps de ladite Université, l'avoit pris pour patron et protecteur [2] ».

Ce fut sur ces preuves éclatantes qu'en 1218 le bienheureux Guillaume eut l'honneur d'être inscrit sur le catalogue des saints, de la main du pape Honorius III.

On représente saint Guillaume en archevêque, avec le pallium ; une étoile brille au-dessus de sa tête. — On le trouve aussi agenouillé devant le Saint-Sacrement, ou tenant en main un ostensoir, symbole de sa dévotion

1. *Hist. du Berri*, par M. Raynal, II, 165.

2. Ces derniers détails sont extraits de l'*Histoire du Berri*, par M. Raynal, ouvrage dont le mérite pour les recherches et le style est gâté par un esprit de voltairianisme qui n'a plus cours, II, 165 et 166.

envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Il était autrefois le patron de l'Université de Paris.

RELIQUES DE SAINT GUILLAUME.

Au moment de la canonisation, en 1218, le corps de saint Guillaume déposé dans le premier caveau des catacombes de la cathédrale, fut renfermé par l'archevêque Gérard de Cros dans une magnifique châsse d'or et d'argent, et transféré derrière le maître-autel de la nef même. Cette imposante cérémonie, approuvée par une nouvelle bulle du Saint-Père, eut lieu le 7 mai 1218.

Girard ou Géraud, son successeur, fit en 1217 la translation de ses reliques, et Honorius III donna le décret de canonisation en 1218. La fête de saint Guillaume fut remise après l'Octave de l'Epiphanie, et fixée au 16 janvier, quoique le martyrologe romain en fasse mention le 10 du même mois.

En 1222, la comtesse de Nevers, petite-nièce du Saint, donna à l'église de Bourges des revenus sur ses terres du Nivernais pour qu'on allumât une lampe qui devait brûler à perpétuité devant le tombeau de son oncle.

Quelques années après, l'abbaye de Châlis obtint un os du bras de saint Guillaume, et le collége de Navarre, à Paris, une de ses côtes.

Le Père J. Branche, dans sa *Vie* des Saints et Saintes d'Auvergne et du Velay, dit (10 janvier) que l'église de Saint-Léger, en Auvergne, dans l'évêché du Puy, fut honorée de la plus grande partie des reliques de saint Guillaume. Elles furent, comme celles de Bourges, dispersées par les Calvinistes. Mais les habitants en ramassèrent quelques parties : le fémur, les deux faucilles des jambes, la plus grande partie du crâne, avec quelques autres pièces de la tête, quelques côtes et un grand nombre de petits os des doigts et autres parties du corps ; « elles ont été mises depuis dans une châsse de bois, couverte au dedans d'un beau linge, au dehors de fer-blanc, et fermé d'une bonne clef, bien élevée derrière le grand autel, où j'ai eu l'honneur de les voir depuis peu et d'en conférer avec Messires les curés de Saint-Léger et de Saint-Paul, et avec Messire Guillaume Molinar, prêtre, qui m'ont juré sur leur foi que plusieurs malades allant faire leur dévotion devant ce saint Sépulcre y recouvrent la santé, et nommément ceux qui sont travaillés de la fièvre. Des petits enfants qui ne peuvent pas marcher au temps marqué par la nature, obtiennent leur guérison sur le lieu même, et d'autres après avoir fait vœu de s'y faire porter, ou d'aller visiter les saintes reliques. Tout contre cette église il y a une fontaine dont l'eau guérit de la grappe, en s'y baignant ».

Nous nous sommes adressé à l'évêché du Puy pour savoir ce qu'il reste aujourd'hui de toutes les choses dont parle le P. Branche. M. Alirol a eu l'obligeance de nous donner les renseignements suivants : « Saint Léger était, avant la grande Révolution, une petite paroisse du diocèse du Puy. Au rétablissement du culte, l'église était ruinée, la population ne dépassait pas 150 âmes. Saint-Léger fut réuni à la paroisse de Sembadel. Ces deux localités sont dans le voisinage de La Chaise-Dieu, qui, avant la Révolution, appartenait au diocèse de Clermont.

« Les reliques que possédait l'église de Saint-Léger ont été dispersées, peut-être brûlées, en 1793. Je pensais qu'elles avaient peut-être été recueillies

à Sembadel, et j'ai consulté les procès-verbaux de visite pastorale de cette dernière église. Je n'y trouve à ce sujet que ces trois mots :

Reliques sans authentiques.

Ce qui restait des reliques dans la cathédrale de Bourges fut brûlé en 1562 et les cendres jetées au vent par les Huguenots ».

On a plusieurs vies de saint Guillaume : une écrite par un ecclésiastique qui l'avait connu particulièrement à Bourges, Surius l'a abrégée; l'autre a été faite par Pierre, moine de Châlis, peu de temps après la canonisation du Bienheureux; Du Fossé en a fait une des deux en notre langue, et Dom le Naim les a suivies dans son *Histoire de l'Ordre de Cîteaux*, t. VII. Voir encore les notes de Bollandus qui rapporte un fragment d'une troisième vie de saint Guillaume; les auteurs du *Gallia christiana nova*, t. II, p. 60; *l'Hagiographie nivernaise*, par Mgr Crosnier; *les Pieuses légendes du Berri*, par M. Veillat.

SAINT NICANOR, MARTYR (Ier siècle).

Saint NICANOR, *l'un des 72 disciples*[1]; *l'un des 7 premiers diacres; l'un des témoins immédiats de J.-C.; l'un des premiers martyrs, persécuté d'abord avec saint Etienne dans Jérusalem; mis à mort ensuite dans l'île de Chypre.* — Les traditions sur saint Nicanor paraissent opposées en ce que les unes placent le martyre de saint Nicanor sous Vespasien, l'an 76 de J.-C., et les autres à la 34e ou 35e année de J.-C. Mais ces traditions se concilient fort bien si l'on admet que saint Nicanor souffrit d'abord la persécution avec saint Etienne et qu'il consomma son martyre dans l'île de Chypre sous le règne de Vespasien, lorsqu'il eut porté l'Evangile en divers lieux. Baronius donne un sentiment différent : il pense que les Cypriotes ont transféré chez eux les reliques de saint Nicanor et que pour cette raison ils célébraient la mémoire de son martyre, le jour de cette translation.

Cf. *Histoire des soixante-douze disciples*, etc.

S. MARCIEN, G. ÉCONOME DE Ste-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE (489).

Saint Marcien naquit à Constantinople, de parents originaires de Rome et alliés à la famille impériale de Théodose. Dès ses premières années, il pratiqua assidûment le jeune, la prière et les veilles. Il avait un immense patrimoine qu'il répandit tout entier dans le sein des pauvres par amour pour Jésus-Christ. Il bâtit nombre d'églises, et, accomplissant une prophétie de saint Grégoire de Nazianze, il transforma en une basilique vaste et splendide la petite chapelle Anastasie, dans laquelle le grand évêque avait, par ses éloquentes prédications, ressuscité la foi morte et ruinée à Constantinople. Il fut élevé à la prêtrise, malgré lui, par Anatolius, archevêque de Constantinople. Le patriarche Gennade, l'élevant à la seconde dignité ecclésiastique de son diocèse, le nomma grand économe de l'église Sainte-Sophie. Il eut des envieux, on l'accusa de novatianisme, mais la voix populaire qui s'éleva en sa faveur couvrit bientôt les clameurs de ses détracteurs. Il fleurit sous les règnes de Marcien et de Léon Ier, au Ve s.

Voyez, dans Surius et Bollandus (*AA. SS.*, t. Ier, p. 609), une ancienne vie de saint Marcien, écrite par Métaphraste; — dans *les Conciles généraux et particuliers*, par Mgr Guérin, la question du novatianisme, t. Ier, p. 26, 27, 28, 31, 49, 50, 98, 99, 100, 143, 145, 182, 301; la dignité de grand économe, dans Thomassin, *Ancienne et nouvelle discipline de l'Eglise*, éd. des CÉLESTINS, à Bar-le-Duc.

1. Il est également dit, dans le *Livre des soixante-douze disciples*, attribué à saint Dorothée, que saint Nicanor souffrit le martyre en même temps que saint Etienne, avec son sous-diacre et deux mille autres. Il n'est pas vraisemblable, répondent les Bollandistes, qu'un fait aussi considérable eût été passé sous silence par saint Luc; mais cette objection n'en serait pas une pour ceux qui voudraient soutenir la première opinion : les savants jésuites, se réfutant eux-mêmes, ajoutent plus loin qu'au chapitre VIII des *Actes des apôtres*, saint Luc parle d'*une grande persécution qui se fit dans l'Eglise*. (*AA. SS.*, t. Ier, jan. p. 601.)

SAINT PIERRE URSÉOLE, DOGE DE VENISE (997).

Pierre, surnommé Urséole, de l'ancienne famille des Ursins de Rivo-Alto, né à Venise, brilla de tout l'éclat des vertus chrétiennes; à la recommandation de ces vertus il fut choisi par le suffrage unanime de ses concitoyens pour succéder comme doge, quoique malgré lui, à Pierre Candien, l'an 976. Elevé au faîte du pouvoir, il voulut inaugurer son administration publique par des bonnes œuvres. Il restaura donc l'église de Saint-Marc l'Evangéliste, qui, avec le palais des doges de Venise, avait été dévorée par un incendie sous son prédécesseur. Il gouverna la république avec gloire et avec sagesse, rapportant tout au bien commun de la patrie. Après un premier enfant que son épouse lui donna, il fit vœu, de concert avec elle, de chasteté perpétuelle.

La divine Providence mit bientôt le comble à cette résolution pieuse, par le moyen de Guérin, abbé du monastère de Saint-Michel, de l'ordre de Saint-Benoît de Cusan, dans le comté de Roussillon. Ayant relâché à Venise pour vénérer les reliques de saint Marc, ce saint religieux eut l'occasion de remarquer et d'admirer la piété du doge et son assiduité à ses devoirs religieux. Il s'entretint avec lui de la gloire éternelle, et le détermina à embrasser un genre de vie plus parfait et à servir Dieu loin du monde, dans un monastère.

Le doge demanda quelque temps pour mettre ordre à ses affaires; Guérin s'éloigna pour continuer son voyage, et après l'avoir terminé, revint près de celui qui l'appelait déjà le sauveur de son âme. Il resta encore une année doge de Venise, après quoi, laissant patrie et famille, il partit non-seulement avec Guérin, mais encore avec Romuald et Marin, Jean Manrocène son gendre et Jean Grandonic. Pour n'être pas reconnu des espions, il se déguisa en conducteur de voiture, et c'est ainsi que lui et ses compagnons traversèrent Vérone et toute la Lombardie et parvinrent en France. En approchant du monastère de Cusan, il ôta sa chaussure et fit le reste du chemin pieds-nus. Son arrivée excita l'admiration universelle; il entra chez les novices avec Grandonic et Manrocène; les occupations les plus humbles étaient celles qu'il recherchait de préférence. Après deux ans révolus, il fut nommé sacristain. Mais, poussé par le désir d'une solitude plus étroite, il demanda et obtint la permission de bâtir, non loin du monastère, une cellule à peine assez large pour s'asseoir et se coucher; les jeûnes, l'oraison et le travail des mains étaient ses occupations habituelles.

Son fils Pierre étant venu le voir, il lui prédit qu'il deviendrait doge, et l'événement justifia sa prédiction de son vivant même. Il l'avertit en outre de ne jamais se départir de la justice, et de conserver aux églises du Seigneur tous leurs droits intacts. Enfin, après dix-neuf ans de vie monastique, je veux dire d'exquise piété et de continuelle pénitence, la soixante-neuvième année de son âge, averti par révélation divine qu'il ne tarderait pas à s'endormir du sommeil de la mort, couché sur la cendre et le cilice, le 10 janvier de l'an de notre salut 997, il rendit son âme à Dieu. Divers prodiges attestèrent sa sainteté; son corps, conservé dans l'église sous un autel dédié en son honneur, était visité et honoré par les pieux fidèles. Clément XII le canonisa et permit de faire sa fête le 14 janvier. Peu de temps après eut lieu la translation solennelle d'une partie de ses reliques à Venise, dans l'église de Saint-Marc. Toute la cité vénéra son prince avec une dévotion extraordinaire [1].

1. Le 11 août 1871, nous écrivions à M. Tolra de Bordas, savant ecclésiastique du diocèse de Perpignan, au sujet de saint Pierre Urséole :

« Plusieurs biographes et historiens, notamment Cantu, ne sont pas d'accord avec le Bréviaire de Perpignan sur les motifs déterminants de sa conversion et autres détails de sa vie. Comme un Bréviaire est une très-grande autorité, avant de me décider à rejeter sa version, je ne serais pas fâché d'avoir votre avis ».

M. Tolra nous répondit :

« Je n'ai pas Cantu sous la main (l'*Histoire des Italiens* est le seul de ses ouvrages qui me manque) : mais je ne m'étonne pas qu'il ait suivi plusieurs des historiens ou biographes consultés sur *saint Pierre Urséolo*, notamment saint Pierre Damien, qui, dans sa vie de saint Romuald, présente en effet notre Saint comme ne s'étant élevé au dogat qu'après avoir pris une part active à la révolte qui vit périr son prédécesseur. Baronius, Baillet et Fleury ont embrassé le même sentiment sans autre examen. Mais, il faut bien le dire, l'autorité de saint Pierre Damien en cette matière ne saurait être admise en dernier ressort; on trouve plusieurs erreurs historiques dans la vie de saint Romuald : c'est ainsi que ce Père de l'Eglise affirme que saint Urséolo avait succédé non pas à *Pierre Candien*. mais à *Vital Candien ;* or, il est certain que celui-ci fut, au contraire, le successeur de notre Saint. Quant au fait de la participation par saint Urséolo à la révolte qui renversa son prédécesseur, les historiens et chroniqueurs de Venise sont à peu près unanimes pour déclarer qu'il y fut complétement étranger. Dandolo, un de ces historiens les plus

Sur la fin du XVIII[e] s., après que la révolution eut éclaté en France et que le monastère de Cusan eut été détruit de fond en comble, les autres reliques de Pierre Urséole furent transportées dans l'église paroissiale de Prade, où elles sont encore très-religieusement conservées aujourd'hui.

Bréviaire de Perpignan.

SAINT GONZALVE D'AMARANTHE (1259).

Gonzalve ou Gonçalo d'Amaranthe, le miroir brillant des pèlerins, des anachorètes et des prédicateurs, naquit à Athanagilde, en Portugal, de parents nobles et pieux. Aussitôt après son baptême, et étant encore tout petit enfant, il donna des marques de sa dévotion envers les images de Notre-Seigneur, de sa sainte Mère et des Saints. Il apprit les rudiments des lettres et des vertus à l'école d'un prêtre pieux, et passa son adolescence sous la discipline domestique de l'archevêque de Braga, qui lui conféra le sacerdoce et lui confia l'église de Sainte-Pélagie-sur-Viselle. Il donna dans cette fonction des exemples de toutes les vertus d'un excellent pasteur. Avec la permission de son évêque, il quitta sa charge et employa quatorze ans à visiter les sanctuaires de Jérusalem et de Rome. A son retour dans son église, son vicaire, repris sévèrement par lui d'avoir employé les aumônes des pauvres à alimenter son luxe personnel, l'ayant reçu avec des menaces et des coups de bâton, il embrassa la vie érémitique. Il se retira à Amaranthe et vécut solitaire près d'une chapelle qu'il fit construire en l'honneur de la Vierge et se consacra à l'instruction du peuple du voisinage.

Aspirant au genre de vie qui plaisait le plus à la Mère de Dieu, il passa tout un Carême à jeûner au pain et à l'eau, la suppliant de ses plus ardentes prières de lui marquer sa volonté par un signe non équivoque. Il obtint ce qu'il demandait, et entra dans l'Ordre des Frères-Prêcheurs. Son noviciat achevé, il reçut la mission d'aller publier la parole de Dieu ; et, pour le plus grand profit des âmes, il fut renvoyé à Amaranthe avec un compagnon. Entre toutes les autres merveilles par lesquelles il ravit toute la province, il entreprit une œuvre extraordinaire : il jeta, avec des ressources recueillies par lui seul, un pont de pierre de plusieurs arches sur le Tamaga, fleuve rapide et dangereux. Un ange lui avait désigné l'endroit où il devait l'établir. Il désaltéra plus d'une fois les ouvriers avec du vin qu'il faisait couler par ruisseaux abondants du sein d'un rocher; plus d'une fois, il fit venir sur le bord et à portée de la main, des poissons en quantité suffisante pour les nourrir. Longtemps après sa mort, il préserva ce pont fameux d'une ruine inévitable.

Des impies tournant en dérision les foudres de l'anathème ecclésiastique en sa présence, il les confondit par un miracle éclatant et public. Enfin, brisé par la vieillesse et par ses travaux évangéliques, ce saint homme connut, par révélation divine, le moment de sa mort. Muni des sacrements de l'Eglise, il la vit venir avec joie, et fut soutenu à ce dernier passage par une vision de la sainte Vierge et des chœurs célestes (10 janvier 1259).

Son corps n'a pas cessé jusqu'à ce jour d'opérer des miracles, et il est continuellement entouré d'un concours immense de peuple. Jules III et Pie IV ont permis au clergé de Portugal de célébrer la fête de saint Gonzalve, après avoir fait vérifier par des juges apostoliques la renommée de sa sainteté. Enfin Clément X, par le conseil de la Sacrée Congrégation des Rites, a étendu cette concession à tout l'Ordre des Frères-Prêcheurs[1].

Le B. Gonzalve est patron de la paroisse et de la ville d'Amaranthe qui s'est formée, du vivant même du saint homme, autour de sa cellule et qui a pris le nom du désert où il s'était retiré. On l'a encore appelé l'apôtre d'entre Douro-el-Minho.

autorisés, appelle Urséolo *genere clarum, fide et moribus circumspectum;* et plus loin, en parlant de son élévation : A PUERILI ÆTATE *nil aliud quam Deo placere studens, ad tantæ dignitatis provectum scandere contemnebat, timens ne sæcularis honoris ambitione propositum amitteret sanctitatis....* Sanuto (*Vite de duchi di Venezia*) dit la même chose. Pietro Marcello (*De vitâ, moribus et rebus gestis omnium ducum Venetorum*) appelle saint Urséolo *vir probitate et innocentiâ clarus...., qui aliquandiù* MAGISTRATUM ASSUMERE RECUSAVIT; *verum populi precibus fatigatus, ne Rempublicam eâ temporum novitate desereret, charitate patriæ motus,* ÆGRÈ *administrationem assumpsit, et quamprimùm omnes juramento adstrinxit, neminem passuros res novas aut seditionem aliquam adversus supremam dignitatem, nec aliquid quod non è Republicâ esset, moliri....* Voilà qui explique et justifie le passage du *Propre* de notre diocèse (... *invitus tamen, suffectus est*) ».

1. *Bréviaire Dominicain.*

XI[e] JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel de saint HYGIN, pape, qui consomma glorieusement son martyre dans la persécution d'Antonin. Vers 142. — En Afrique, saint Salve, martyr ; saint Augustin prêcha au peuple de Carthage le jour de sa fête.— A Alexandrie, les saints martyrs Pierre, Sévère et Leuce.— A Fermo, dans la Marche d'Ancône, saint Alexandre, évêque et martyr. — A Amiens, saint Salve ou Sauve, évêque et martyr. Commencement du VII[e] siècle [1]. — A Brindes, saint Leuce, évêque et confesseur [2]. Fin du II[e] siècle. — Dans la Cappadoce, au bourg de Marisse, saint THÉODOSE le Cénobiarque, qui, après avoir beaucoup souffert pour la foi catholique, se reposa enfin dans un paisible trépas. 529. — Dans la Thébaïde, saint Palémon, abbé, maître de saint Pacôme. Vers 330 [3]. — A Castel-Saint-Elie, près du mont Saint-Sylvestre, saint Anastase, moine, et ses compagnons, qui, appelés par une voix céleste, s'en allèrent au Seigneur. Vers 577 [4]. — A Pavie, sainte Honorate, vierge [5]. 500.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En France, saint Boadin, né en Irlande, abbé et confesseur, qui, après de grands travaux accomplis en son pays pour le soutien de la foi catholique, fut obligé de se réfugier en France, où il brilla dans l'Ordre de Saint-Benoît par toutes sortes de vertus. — A Redon, au diocèse de Vannes, saint Tethwin, moine de ce lieu, recommandable pour son grand amour de la psalmodie et pour sa singulière abstinence, qui fut muet et paralytique les cinq dernières années de sa vie. Vers 880.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, fête des saints Anges. — A Cologne, saint Balthasar, l'un des trois rois Mages [6]. — En Afrique, les saints Philorome, Eugène, Quinctus, Janvier, Saturnin, Vincent, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Tournai, Cologne et autres lieux, les saints Polyeucte, Candidien, Philorome, martyrs; ces trois amis, unis par une même foi et une même ardeur dans la prédication, furent arrêtés ensemble et livrés aux flammes, après une réponse énergique de saint Polyeucte à son juge. (Sans date ni lieu désignés.) — En Espagne, les saints Agent, Donat, Augustin, Salvius, Félix, Donat prêtre, Flore, Geminus, Pace, Pausalin, Eugène, Etienne, Philon, Félicité, Cyriaque, Ebiciare, Casteuil, Morosite, un autre Casteuil et sept autres, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Antioche, saint Théodose, abbé du monastère dit *in scopulo*, en Syrie, qui a été confondu quelquefois avec saint Théodose le Cénobiarque, fêté aussi en Orient le même jour. Il se fit respecter des barbares mêmes;

1. Voir au 29 octobre.

2. Cet évêque de Brindes était honoré à Rome. L'église de Saint-Leuce était située à cinq milles de Rome; celles de ses reliques qui s'y trouvaient en ayant été enlevées, saint Grégoire le Grand se fit envoyer d'autres reliques du même Saint. Il est honoré sous le titre de Confesseur dans son église, quoique saint Grégoire l'appelle bienheureux martyr. On l'invoquait contre les pleurésies et pour la pluie.

3. Voir la vie de saint Pacôme, au 14 mai, où se trouve tout ce que l'on sait de saint Palémon.

4. Le mont Saint-Sylvestre est l'ancien mont Soracte qui changea de nom lorsque Carloman, frère de Charlemagne, devenu moine du mont Cassin, eut fait restaurer le monastère qui s'y trouvait. Du temps de Baronius, il ne restait déjà plus vestige de ce monastère. Saint Anastase avait été notaire de l'Eglise romaine avant d'être religieux. Le nombre des compagnons qui sortirent en même temps que lui de ce lieu d'exil est de huit : cette bienheureuse troupe d'élus n'était d'abord que de sept; mais un frère qui ne voulait pas survivre à son père, saint Anastase, le supplia avec tant d'instance de le délivrer lui aussi de ses liens mortels, que le Saint lui obtint cette faveur du ciel. (Cf. *Dialogues de saint Grégoire le Grand*, liv. I[er], ch. 7; et *AA. SS.*, t. I[er] de janv., p. 701.)

5. C'était la sœur de saint Epiphane, évêque de Pavie, qui la consacra lui-même à Dieu, l'an 471 de Notre-Seigneur. (Voir la vie de saint Epiphane au 21 de ce mois.)

6. Voir au 6 janvier.

l'eau jaillit d'un rocher à sa prière. Vers l'an 412. — A Alexandrie, en Egypte, saint Vital, moine, dont la vie a été racontée par l'évêque Léonce, dans l'histoire de saint Jean l'Aumônier. Il allait trouver les femmes de mauvaise vie, et obtenait d'elles, à prix d'or, qu'elles gardassent la continence. Il en convertit successivement un grand nombre. Ayant reçu d'un homme adonné à l'impureté un violent soufflet, il lui prédit qu'il lui en rendrait un de telle espèce, que tout Alexandrie s'assemblerait à ses cris. Le saint mourut peu après, et son agresseur devint possédé du démon au point de faire accourir la foule autour de lui; bientôt il fut délivré par les prières de Vital lui-même, et entra dans un monastère. Commencement du VIIe siècle. — En Angleterre, saint Egwin, troisième évêque de Worcester, et fondateur du monastère d'Evesham. Vers l'an 717. — En Italie, les saints Tason, abbé, Taton et Paldon, moines au monastère de Saint-Vincent, dans les Abruzzes, Vers l'an 729. — A Cori, diocèse de Vellétri, le bienheureux THOMAS DE CORI, frère-mineur de la régulière Observance. 1729. — Saint Hortensius, évêque, dont saint Jérôme ne nous a appris que le nom, et saint PAULIN, patriarche d'Aquilée, qui eut des relations intimes avec Charlemagne et Alcuin. 804.

SAINT HYGIN, PAPE ET MARTYR

138-142. — Empereur : Antonin.

Sept jours après le martyre du pape saint Télesphore, Hygin, dont le père faisait profession d'enseigner la philosophie dans la ville d'Athènes, et qui l'avait cultivée lui-même, fut mis sur la chaire de saint Pierre au temps de l'empereur Antonin, surnommé le Pieux. Durant quatre ans trois mois et huit jours que ce très-saint Pontife gouverna le siége apostolique, l'Eglise fut battue de deux horribles tempêtes. Premièrement, de la part des Gentils qui tenaient les Catholiques pour des magiciens et des sacriléges et s'imaginaient que toutes les disgrâces du monde venaient en punition du mépris qu'ils faisaient des idoles; aussi, ne laissaient-ils échapper aucune occasion de leur faire du mal, quand ils en avaient le pouvoir. Secondement, de la part des hérétiques qui faisaient une guerre intestine à l'Eglise; car, dans ce temps-là, l'hérétique Valentin, après avoir publié ses rêveries en Egypte (la pluralité des dieux, jusques au nombre de trente, d'où descendait Jésus-Christ), vint à Rome pour y semer la zizanie. Et quoiqu'il feignît d'être catholique et n'osât publier ouvertement ses blasphèmes, il les faisait néanmoins secrètement glisser en des conférences particulières.

D'ailleurs, Cerdon, arrivé depuis peu des pays orientaux, où il avait prêché publiquement qu'*il y avait plusieurs premiers principes,* et nié la *réalité du corps de Jésus-Christ,* ne laissait pas de répandre son venin en cachette. Il admettait l'existence de deux dieux, rejetait la plus grande partie des Ecritures et soutenait que Jésus-Christ n'était pas réellement né de la Vierge Marie et ne s'était revêtu de la chair qu'en apparence. Le saint pape Hygin, l'ayant découvert, le chassa de l'Eglise Cerdon feignit d'être repentant de ses fautes, rétracta ses impiétés et fut reçu dans la communion des fidèles; mais comme sa pénitence n'avait point été sincère, il continua de dogmatiser en secret. Il fut excommunié une seconde fois.

Pour remédier plus efficacement à cette pernicieuse peste, Hygin écrivit sur ce même sujet quelques épîtres dont deux ont été conservées; il y explique admirablement bien le mystère de l'Incarnation, que les hérétiques entendaient mal. On y voit aussi qu'il établit un ordre parmi le clergé, le distribuant en de certains degrés : ce n'est pas que cet ordre ne fût déjà en l'Eglise dès le temps des Apôtres, mais il ajouta quelque chose et mit quel-

que nouvel ornement dans les cérémonies de leur ministère. Il déclara, de plus, de quelle manière le saint chrême devait être consacré et ordonna qu'il n'y eût qu'un parrain et une marraine au baptême. Il fit encore plusieurs autres règlements touchant la discipline ecclésiastique.

Enfin, après avoir consommé sa course, il reçut la couronne du martyre l'an 142, le 11 janvier, comme il est remarqué dans tous les Martyrologes, et comme l'Eglise en fait mémoire dans l'office. Il fut enterré au Vatican.

SAINT THÉODOSE LE CÉNOBIARQUE

SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE TOUS LES MONASTÈRES DE PALESTINE

423-529. — Papes : Saint Célestin Ier ; Félix IV. — Empereurs d'Orient : Théodose II ; Justinien Ier.

> Que celui qui ne reçoit pas les conciles œcuméniques comme les Evangiles soit maudit et excommunié.
>
> *Maxime de saint Théodore le Cénobiarque.*

Quatre excellents personnages, du nom de Théodose, ont illustré l'Eglise presqu'en un même siècle, savoir : deux empereurs et deux religieux. Ceux-là par leur prudence, leur piété et leur zèle pour la religion catholique, et même le premier par la gloire de plusieurs victoires signalées ; et ceux-ci par la sainteté de leur vie et par la grandeur de leurs miracles. Or, quoique chacun de ces saints religieux ait fondé un monastère, néanmoins le titre de *Cénobiarque*, qui veut dire prince et chef de l'état cénobitique, est demeuré au plus jeune, à la différence de l'ancien, que l'on appelle l'Antiochien, parce qu'il tirait sa naissance d'Antioche ; et c'est de ce Théodose le Jeune, qui est le plus célèbre parmi les Latins, que nous allons traiter ici. Il naquit dans un village de Cappadoce, nommé Magariasse, appelé depuis Marisse, vers l'an 423 ; son père s'appelait Prodiresse, et sa mère Eulogie, personnes d'honneur et de vertu. Il donna de bonne heure des indices que Dieu l'avait élu pour être un grand instrument de sa gloire, s'appliquant à l'étude et à l'intelligence des lettres saintes avec tant de soin, qu'il fut fait interprète public de la sainte Ecriture. Après avoir passé quelque temps en cet exercice, il quitta sa maison pour aller à Jérusalem vénérer les saints lieux. En passant par Antioche, il alla voir le célèbre Siméon Stylite ; et, comme il approchait de la colonne où le Saint était, il entendit la voix de ce grand homme, qui l'appelait : « Théodose, homme de Dieu, soyez le bienvenu ». Théodose s'étonna extrêmement d'entendre son nom et une qualité qu'il ne reconnaissait pas en lui ; de sorte que saint Siméon l'ayant fait monter sur sa colonne, Théodose se jeta à ses pieds, prit conseil de lui sur toute la conduite de sa vie, et après avoir reçu sa bénédiction, il le remercia et poursuivit son chemin vers Jérusalem, où il visita les saints lieux.

Comme il voulait s'appliquer entièrement au service de Dieu, il douta, au commencement, s'il embrasserait la vie solitaire des ermites, ou bien celle des cénobites qui vivaient sous l'obéissance des Anciens. Après y avoir

bien pensé et recommandé l'affaire à Dieu, il trouva meilleur et plus assuré à cause de sa jeunesse et de son peu d'expérience de suivre la volonté d'autrui, que de vivre seul et de se gouverner à sa fantaisie, éloigné de la communication des hommes. Pour exécuter cette résolution, ayant appris qu'un saint vieillard, nommé Longin, qui demeurait dans un petit lieu appelé communément la Tour-de-David, était un excellent maître de perfection, il l'alla trouver, et ce bon religieux le reçut et le retint quelque temps auprès de lui, afin de le mettre dans le chemin de la vertu. De là, il passa en une église qu'une femme affectionnée au service de Dieu avait fait bâtir et consacrer en l'honneur de Notre-Seigneur et de sa très-sainte Mère, sur le chemin de Bethléem ; mais, depuis, il se retira sur une montagne, parce que certains religieux, ayant ouï le bruit de sa sainteté, commençaient à le fréquenter pour recevoir des instructions de lui ; et alors, il s'adonna plus particulièrement aux jeûnes, aux veilles, à l'oraison, aux larmes et à la parfaite mortification de ses appétits. Il mangeait fort peu et toute sa nourriture n'était que des dattes, des légumes ou des herbes sauvages ; quand il n'avait plus de provision, il faisait détremper et amollir les noyaux des dattes et les mangeait ; il demeura trente ans sans user de pain, rigueur et austérité de vie en laquelle il persévéra jusques à sa vieillesse.

Ayant enfin admis quelques personnes en sa compagnie, pour les conduire au ciel et les détacher de toutes les choses terrestres, il leur proposa le souvenir de la mort pour fondement de la perfection religieuse ; et, afin de la leur imprimer bien avant dans la mémoire, il fit bâtir un tombeau qui devait servir de sépulture commune aux religieux, afin que, mourant tous les jours par la méditation de cet objet de mort, ils en eussent moins d'appréhension lorsqu'elle arriverait.

Un jour donc qu'il alla voir cette demeure funèbre avec ses confrères, les voyant tous autour de lui, il leur dit de bonne grâce : « La fosse est faite, mais qui de nous y entrera le premier ? » Alors, un de ses disciples, qui était prêtre et s'appelait Basile, se mit à genoux et répondit : « Mon père, donnez-moi votre bénédiction, car je serai le premier qui y descendrai ». Théodose la lui donna et commanda que, bien que Basile fût encore en vie, ses confrères récitassent pour lui les prières que la sainte Eglise ordonnait pour les morts ; au bout de quarante jours que finissaient ces prières, n'ayant ni fièvre, ni aucune autre incommodité, le religieux s'endormit d'un doux et profond sommeil, durant lequel il rendit son âme à Dieu. On tient cela pour une chose miraculeuse ; mais celle qui arriva dans l'espace des quarante jours suivants ne le fut pas moins ; car, durant tout ce temps, le saint abbé Théodose entendait et voyait ce même Basile, qui chantait au chœur, sans néanmoins être aperçu ni entendu d'aucun de ses confrères, excepté d'un nommé Ætius qui entendait sa voix, jusqu'à ce que Théodose pria Notre-Seigneur de lui ouvrir aussi les yeux. Et aussitôt Ætius courut vers Basile pour l'embrasser; mais il ne le put, parce qu'il disparut, disant : « Demeurez avec Dieu, mes pères et mes frères, vous ne me verrez plus ».

Une autre fois, sur le soir de la veille de Pâques, il n'y avait point de provisions dans le monastère, pas même un pain pour consacrer le lendemain à la messe. Les religieux qui s'en aperçurent n'en étaient pas contents, et comme ils commençaient à se plaindre de leur supérieur, ils reçurent de lui cette sage et chrétienne correction : « Ayons soin, mes frères, de ce qui concerne l'autel et la messe pour la communion de demain, car la Providence divine pourvoira au reste ». C'est tout ce qu'il leur dit, et avant qu'il fût nuit, deux mulets arrivèrent à la porte, chargés de tant de provisions,

qu'il y en eut assez pour tout le couvent jusqu'à la fête de la Pentecôte.

Un homme fort pieux et très-riche, qui faisait de grandes aumônes aux pauvres, spécialement aux religieux, envoya une fois des sommes notables en deniers et d'autres biens, pour être partagés aux maisons religieuses, sans marquer en particulier les personnes ni les lieux où il prétendait qu'elles fussent distribuées ; soit par oubli, soit pour quelque autre sujet, et ce qui est plus certain, par la disposition de la volonté de Dieu, Théodose ni les siens n'y eurent point de part. Les frères le priaient de faire savoir leurs incommodités à celui qui faisait ainsi la charité, afin qu'ils y pussent participer, puisqu'ils en avaient si grand besoin. Mais Théodose ne le voulut pas faire, parce que cette diligence semblait être un manquement de confiance en Dieu. Ainsi, la Providence fit voir qu'elle n'abandonne jamais ceux qui espèrent en elle, car à la même heure, il passa un homme qui avait un cheval chargé de diverses provisions pour donner aux pauvres ; bien qu'il n'eût pas intention de venir au monastère de Théodose, voyant néanmoins que sa bête s'y arrêtait et demeurait comme immobile, il crut que cela n'était pas sans sujet, et que Dieu voulait qu'il entrât en ce monastère, où, apprenant la pauvreté du lieu, il donna beaucoup plus à Théodose que n'eût fait l'autre qui les avait oubliés.

Par ces miracles, Théodose s'acquit une grande réputation, et plusieurs religieux, qui savaient par expérience combien il était favorisé de Dieu, vinrent à l'école d'un si saint maître pour être instruits et dressés par lui en la voie du ciel ; mais Théodose, voyant que le nombre de ses religieux croissait, fut en peine de ce qu'il devait faire ; d'un côté, il aimait le repos et la solitude, et d'autre part, il se sentait retenu par le profit et l'utilité spirituelle de ses frères. Sur quoi, ayant prié la bonté divine de lui déclarer sa volonté, il fut miraculeusement averti de faire plus de cas du salut des âmes rachetées du sang de Jésus-Christ que de son propre repos. Par un nouveau feu qui s'alluma dans un encensoir qu'il portait, Dieu lui fit voir le lieu où il voulait que l'on bâtit un monastère vaste et capable de contenir les religieux, les pauvres, les pèlerins et les malades. Ce monastère étant fait, toutes sortes de personnes y étaient reçues et principalement les malades que le saint religieux assistait et traitait charitablement, les consolant par ses paroles, les secourant par des aumônes et les servant lui-même avec une piété merveilleuse, jusque-là qu'il les pansait de ses propres mains, et baisait affectueusement leurs plaies. Il n'était personne si misérable ni si infecté qui ne fût le bienvenu en sa maison ; au contraire, les plus horribles y étaient les mieux reçus ; chacun y avait abondamment toutes ses commodités, encore qu'il n'y eût rien au monastère pour leur donner, parce que le grand Père de famille pourvoyait libéralement à toutes sortes de nécessités, et même on remarqua qu'en un jour les tables y avaient été dressées cent fois pour traiter les survenants. En ce même temps, il plut à Dieu de châtier le monde par une si grande famine et nécessité de vivres, qu'il y avait peu de personnes, quelque riches et bien aisées qu'elles fussent, qui se pussent exempter de cette misère ; il se présenta alors un si grand nombre de pauvres au monastère, que ceux qui avaient la charge de les recevoir fermèrent la porte, n'ayant pas de quoi satisfaire à leurs nécessités.

Théodose, sachant cela, voulut que les portes fussent ouvertes pour tous, et ordonna que l'on distribuât à chacun ce qui lui était nécessaire ; Dieu y pourvut si abondamment, que tous furent rassassiés sans que les vivres se trouvassent diminués. La main de Dieu s'ouvrit en d'autres circonstances pour la consolation du saint abbé ; une autre fois, il traita avec tant de ma-

gnificence une grande multitude de personnes qui étaient venues à son monastère pour y célébrer la fête de Notre-Dame, qu'après avoir mangé suffisamment, ils emportèrent encore des restes du service chez eux ; Notre-Seigneur renouvelant en sa faveur les miracles qu'il avait faits au désert, lorsqu'avec cinq petits pains il rassasia cinq mille personnes. Ainsi le grand Théodose se rendait illustre par les merveilles qu'il opérait et par l'éclat de sa vie angélique et de ses hautes vertus ; aussi le nombre de ses disciples s'accrut tellement, qu'il y en eut jusqu'à cent quatre-vingt-treize qu'il envoya devant lui au ciel, et l'abbé qui lui succéda en vit mourir quatre cents autres.

Ce grand concours était animé par le spectacle édifiant qu'offrait cette communauté. On eût pris tous les frères pour autant d'anges revêtus d'un corps mortel. Unis par les liens de la charité et de la paix, ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. Rigides observateurs de la loi du silence, ils ne se dissipaient point en communications extérieures. On voyait régner parmi eux une sainte émulation pour l'accomplissement de leur devoir et pour toutes les observations de la règle. Il y avait quatre églises dans l'enclos du monastère : la première était pour les frères qui parlaient grec ; la seconde, pour les Arméniens, auxquels on avait réuni les Arabes et les Perses ; la troisième, pour les Besses, c'est-à-dire pour tous ceux qui étaient venus des pays septentrionaux et qui parlaient la langue esclavonne ou rhunique. Chacune de ces nations chantait dans son église particulière ce que l'on appelait la messe des catéchumènes, c'est-à-dire cette partie de la messe qui précède l'offertoire. Après la lecture de l'Evangile, elles s'assemblaient toutes dans l'église des Grecs, qui était la plus nombreuse. C'était là qu'on offrait le saint sacrifice et que tous les moines participaient au corps et au sang de Jésus-Christ [1]. La quatrième église était à l'usage de ceux qui expiaient leurs fautes par les travaux et les humiliations de la pénitence.

Ce n'était pas assez pour Théodose que d'avoir destiné à la prière publique une partie considérable du jour et de la nuit ; il voulut encore préserver ses disciples des maux que cause ordinairement l'oisiveté. Il leur ordonna de s'appliquer à quelque métier utile qui, sans être incompatible avec l'esprit de recueillement, pût fournir les choses nécessaires à la communauté.

Théodose était lié d'une amitié étroite avec saint Sabas, qui vivait aussi en Palestine et qui soutenait un grand nombre de solitaires dans les voies de la perfection. Salluste, évêque de Jérusalem, qui connaissait le mérite de ces deux grands hommes, voulut donner plus d'exercice à leur zèle et à leur charité. Il nomma Sabas supérieur de tous les ermites, et Théodose supérieur de tous les cénobites de la Palestine. C'est pour ce motif que ce dernier a été surnommé le *Cénobiarque*. Les deux serviteurs de Dieu se faisaient de fréquentes visites ; mais leur conversation ne roulait jamais que sur des sujets de piété et d'édification. Animés d'un même zèle, ils concertaient ensemble les moyens les plus efficaces de procurer la gloire de Dieu. Unis aussi par un sincère attachement à la doctrine de l'Eglise, ils eurent tous deux l'honneur d'être persécutés pour sa défense.

Plusieurs, qui avaient été soldats des princes de la terre, le venaient trouver pour combattre, par son moyen, sous l'étendard du Roi du ciel. D'autres, très-puissants en richesses et en tout ce qui peut rendre considérable dans ce siècle, connaissant la vanité et la tromperie du monde, venaient chercher auprès de lui la gloire dans l'ignominie de Jésus-Christ,

1. Voir Le Brun, *Explic. des cérémon. de la messe*, t. IV, p. 234, 235, *dissert.* 14, art. 2.

l'opulence dans la pauvreté et la vraie félicité dans le mépris d'eux-mêmes. Il y eut aussi quelques personnes savantes et de grande réputation qui embrassèrent, sous sa conduite, la sagesse évangélique qui passe dans l'esprit du monde aveugle pour une folie. Car, quoiqu'il ne fût pas versé dans les sciences humaines, il était néanmoins très-éclairé dans les choses surnaturelles, de sorte qu'il gouvernait divinement bien les âmes par le talent admirable que Notre-Seigneur lui avait communiqué. Ses discours étaient remplis de tant de bonnes et fortes raisons, et il les expliquait en si beaux termes, qu'il se faisait admirer de tout le monde ; en ses instructions, il se conformait tellement à la capacité et à la condition de chacun, que, mesurant les fardeaux qu'il imposait aux forces de ceux qui s'y soumettaient, il chargeait les robustes et déchargeait les faibles, de peur que les uns ne se laissassent aller à l'oisiveté, et que les autres ne fussent accablés de travail.

Ses châtiments n'étaient point rigoureux, mais il se contentait de les infliger avec une parole ferme et puissante, laquelle, néanmoins, était pleine d'amour et pénétrait jusqu'au fond du cœur de ses religieux. Cette modération était un effet de l'égalité de son esprit ; aussi était-il toujours le même, soit seul, soit en compagnie, parce qu'il se tenait sans cesse en la présence de Dieu.

De son temps, l'Eglise fut tourmentée par les hérétiques qu'on appelait *Acéphales,* c'est-à-dire sans chef, parce qu'ils ne suivaient aucun auteur de leur erreur, et aussi par les Eutychiens. Ils condamnaient le concile de Chalcédoine en ce qu'il reconnaissait deux natures en Jésus-Christ.

En 513, l'empereur Anastase, protecteur des Eutychiens, avait chassé Elie, patriarche de Jérusalem, qui détestait les impiétés de ces hérétiques, et avait mis sur son siége un moine eutychien nommé Sévère. Puis il avait publié un édit, ordonnant aux Syriens d'obéir à ces intrus. Théodose et Sabas, sans s'inquiéter de l'indignation du prince, soutinrent de toutes leurs forces Elie et Jean, son légitime successeur, dont ils prirent hautement la défense.

Anastase corrompait les évêques et les personnes notables, pour les attirer à son opinion et les engager à faire la guerre à la religion catholique ; et comme la vertu de Théodose le rendait célèbre dans tout l'Orient, il tâcha de le gagner à force de présents. C'est pourquoi, sachant bien que le saint abbé, comme ami de la pauvreté évangélique, ne voulait et ne cherchait rien pour lui-même, mais seulement pour les malheureux, il lui envoya trente livres d'or, qui pouvaient revenir à trois mille écus ou environ, afin, disait-il, qu'il les distribuât aux pauvres.

Théodose découvrit aussitôt le piége caché sous cet appât et la prétention de l'empereur ; il dissimula néanmoins prudemment, soit pour ne pas frauder les pauvres d'une si riche aumône, qui pourrait apaiser Notre-Seigneur et obtenir à l'empereur son pardon et la grâce d'une parfaite conversion ; ou bien, afin que ce prince (qui était avare) fût mieux puni, se trouvant frustré dans son attente. Il accepta donc cette aumône avec de grands remerciements, et la distribua aux pauvres[1]. L'empereur l'ayant su, lui envoya ses députés pour le supplier de faire sa déclaration touchant les points de foi qui étaient en controverse. Alors saint Théodose fit assembler tous les religieux de son monastère et leur dit que le temps approchait auquel les serviteurs de Jésus-Christ devaient combattre vaillamment et exposer leur vie pour la foi catholique, les exhortant, avec des paroles ardentes et pathétiques, à faire bien leur devoir. Ensuite, il fit répondre à l'em-

1. Baron., An. 511.

pereur, que lui et ses religieux aimaient mieux mourir, en suivant la doctrine que les saints Pères leur avaient laissée, que de vivre dans la communion des hérétiques ; qu'il rejetait tous ceux qui les suivaient et ne voulaient pas embrasser les quatre Conciles reçus par l'Eglise et reconnus pour œcuméniques. Cette lettre du saint abbé piqua extrêmement Anastase ; néanmoins, dissimulant la fureur du lion, pour attaquer Théodose en renard, il lui fit entendre que le trouble de l'Eglise ne procédait pas de lui, mais du clergé et des religieux qui l'avaient renversée par leur ambition. Mais Théodose demeura ferme et constant, sans se soucier des paroles et de l'indignation de l'empereur, ni même des armes de ses soldats et des espions qui observaient ceux qui s'opposaient à sa volonté ; quoiqu'il fût vieux et cassé par les jeûnes, les pénitences et les austérités, il reprit de nouvelles forces et s'en alla, comme un jeune homme robuste et vigoureux, prêcher par toutes les villes la vérité catholique : il confondit les hérétiques, rassura les fidèles, releva ceux qui étaient tombés et retint ceux qui étaient sur le bord de l'abîme. Entrant un jour dans l'église de Jérusalem, il monta en chaire, et imposant silence au peuple, il lui dit : « Que celui qui ne reçoit pas les quatre Conciles généraux comme les quatre Evangiles, soit maudit et excommunié ! » Après quoi, il descendit, et laissa toute l'assistance fort étonnée. Dieu justifia la conduite de son serviteur par un miracle fait au sortir de l'église. En effet, une femme atteinte d'un horrible cancer fut guérie en touchant l'habit de saint Théodose. Ce fut alors que l'empereur, levant le masque, envoya le saint homme en exil ; mais son bannissement dura fort peu, Dieu fit mourir Anastase d'un coup de tonnerre (518), et Théodose retourna glorieux et triomphant dans son monastère, sous l'empire de Justin, qui favorisait les catholiques ; il vécut encore onze ans dans une heureuse et sainte vieillesse. A la peinture que nous avons déjà faite de ses vertus, il faut ajouter ces deux traits d'humilité : ayant vu un jour deux de ses moines qui disputaient ensemble, il se jeta à leurs pieds avec des larmes et des prières, et ne voulut point se relever qu'ils ne se fussent entièrement réconciliés. Une autre fois qu'il avait été contraint de séparer de sa communion un frère coupable d'une faute très-grave, celui-ci, au lieu de se soumettre à la pénitence qu'il méritait, osa à son tour excommunier son supérieur. Théodose se conduisit comme si l'excommunication eût été valide, donnant ainsi à son disciple, dont il ne désirait que le salut, un exemple de soumission qui fut suivi.

Plusieurs actions miraculeuses montrèrent le puissant crédit dont notre Saint jouissait auprès de Dieu ; nous en rapporterons quelques-unes.

Etant chez un religieux appelé Marcien, celui-ci, qui n'avait pas un morceau de pain dans sa main, commanda à ses disciples de donner à Théodose et à ses compagnons un plat de lentilles, s'excusant de ce qu'il ne pouvait leur donner du pain. Alors Théodose, regardant Marcien, aperçut sur lui un grain de froment ; il le prit dans sa main et lui dit : « Voilà du blé, comment dites-vous qu'il n'y en a pas en votre maison ? » Marcien reçut dévotement ce grain et le porta au grenier : le lendemain, le grenier se trouva si rempli de blé qu'il regorgeait par la porte.

Une femme mettait toujours au monde des enfants morts ; elle alla se jeter aux pieds de Théodose pour le supplier d'avoir pitié d'elle, de lui donner place dans ses prières, comme aussi de lui permettre de nommer *Théodose* le premier enfant qu'elle aurait, espérant que cette résolution lui ferait avoir la vie. Théodose le lui accorda, et elle eut bientôt l'accomplissement de ses désirs, mettant au monde un fils qu'elle appela *Théodose*.

Un capitaine de l'armée romaine, nommé Céricus, avant de partir pour la guerre contre les Perses, visita Théodose pour recevoir sa bénédiction. Le Saint lui dit de n'attendre pas la victoire de la force de ses armes, ni de la multitude de ses soldats, mais de Dieu seul, qui est le Seigneur des armées et qui donne la victoire à qui il lui plaît. Le capitaine lui demanda le cilice qu'il portait, comme un riche trésor et une défense invincible : il le lui donna de bon cœur et le capitaine l'ayant porté le jour du combat, aperçut durant la bataille, le Saint qui marchait devant lui, lui montrant de la main ceux qu'il devait attaquer, et par où il le devait faire, jusqu'à ce qu'enfin les ennemis tournèrent le dos et prirent la fuite. Le saint Abbé favorisa plusieurs fois d'autres personnes qui étaient en péril, tant sur mer que sur terre, leur apparaissant, ou en songe, ou en plein jour, et les délivrant toujours des accidents dont ils étaient menacés.

Théodose ayant ainsi éclairé le monde par sa vie admirable, par l'institution de tant de religieux et par un si grand nombre de miracles, fut visité d'une longue et douloureuse maladie qui lui causa une maigreur effrayante; néanmoins, il résistait aux douleurs avec une patience incroyable, comme si c'eût été un jeune homme à la fleur de son âge. Quelqu'un lui ayant conseillé de s'adresser au ciel afin d'obtenir quelque adoucissement à ses maux : « Non, non », répondit le Saint, « une telle prière marquerait de l'impatience et me ravirait ma couronne ». Il s'entretenait en oraison avec Dieu, et il était tellement habitué à ce saint exercice, que lors même qu'il sommeillait, on lui voyait remuer les lèvres comme quand il priait. Quand il vit arriver ses derniers moments, il assembla ses religieux, ses enfants bien-aimés, qui fondaient tous en larmes pour la perte d'un si bon père. Il les exhorta à la persévérance, à une résistance généreuse aux tentations de l'ennemi, à la pratique de l'obéissance et à la soumission envers leurs supérieurs, et leur laissa plusieurs autres instructions dignes de sa vertu. Dieu lui ayant fait connaître qu'à trois jours de là il ne serait plus au monde, il voulut se préparer à la mort; il envoya donc prier trois évêques de venir en son monastère, comme s'il eût eu quelque grande affaire à leur communiquer; et en leur présence, levant les mains vers le ciel, il fit sa prière à Dieu, lui recommanda son âme et la rendit entre les mains des anges qui l'emportèrent au ciel. Il mourut âgé de cent cinq ans, environ l'an 529, selon le père Bollandus, au premier tome des *Actes des Saints*. Un homme possédé du démon, qui avait souvent prié Théodose de son vivant de le délivrer, sans avoir pu obtenir cette faveur, se jeta sur le saint corps pour l'embrasser, et recouvra tout à coup une guérison parfaite.

Aussitôt que le décès de Théodose fut publié, le patriarche de Jérusalem, appelé Pierre, troisième de ce nom, vint au monastère, accompagné de plusieurs évêques, pour faire ses obsèques; il s'y trouva un si grand nombre de religieux, de prêtres et de séculiers pour voir et toucher le corps du saint abbé, que la multitude fit différer pour quelques jours la cérémonie de ses funérailles pendant laquelle eurent lieu plusieurs miracles. Le corps du Saint fut enterré dans sa première cellule, appelée la *Caverne des Mages* (parce que c'était la tradition du pays que les Mages y avaient logé lorsqu'ils vinrent adorer Jésus-Christ). La fête de saint Théodose est marquée au 11 janvier dans tous les calendriers grecs et latins.

Les peintres placent devant saint Théodose le Cénobiarque un *cercueil* et un *sablier* : celui-ci pour rappeler la fuite du temps, celui-là pour rappeler la pensée de la mort dont il avait fait le fondement de la perfection religieuse. A ses pieds, est la *bourse* dans laquelle Anastase lui envoya trente livres d'or;

on le représente aussi en conversation avec le général, comte d'Orient, auquel il donne son cilice, ou bien multipliant un *grain de blé*.

Sa vie a été écrite par un auteur contemporain qui n'a point voulu être connu : Baronius croit que c'est le moine Cyrille. Elle se trouve dans Métaphraste, et Bollandus l'a collationnée sur un manuscrit grec de la bibliothèque du Vatican.

SAINT PAULIN, PATRIARCHE D'AQUILÉE

804. — Pape : saint Léon III. — Empereur d'Occident : Charlemagne.

> Prions saint Paulin d'intercéder auprès de Dieu, pour que sa patrie, qui était française au VIIIe siècle, soit délivrée du joug prussien et rendue à la France.

Paulin, second du nom sur le siége d'Aquilée, l'un des plus doctes prélats du règne de Charlemagne, naquit en Alsace [1], et par conséquent en France. On ignore quelle fut sa famille et le lieu précis de sa naissance. D'Alsace, il passa en Italie où il enseigna publiquement les lettres humaines. Il s'acquit tant de réputation dans cet emploi que le roi Charles, qui protégeait les arts libéraux, se trouvant à Loredo, lui donna par une espèce de reconnaissance des services qu'il rendait au public, une terre en Lombardie. L'acte fut passé en 776, et dès la fin de l'année au plus tôt, le savoir de Paulin et la bonne odeur de ses vertus et de sa conduite, le firent élever à la dignité de patriarche d'Aquilée, dont le siége était alors à Frioul.

Bientôt le nouveau prélat devint la lumière de toute l'Italie, *lux Ausoniæ patriæ*, comme le qualifie Alcuin. Mais il ne se borna pas à éclairer les provinces qui étaient déjà chrétiennes, il voulut porter le flambeau de la foi dans ce qu'on a depuis nommé la Carinthie, où il contribua beaucoup à la conversion des Avares. Le roi Charlemagne n'entreprenait rien que Paulin ne fût ou appelé ou consulté. C'est de quoi il nous reste d'illustres vestiges dans quelques fragments de ses lettres à ce monarque. Rien n'est plus admirable que les avis qu'il lui donne pour faire régner dans ses Etats le bon ordre, la justice et la vertu. Il témoigne lui-même qu'il se trouva souvent aux Conciles que ce prince assemblait presque tous les ans dans tous les pays de son obéissance. Il brilla surtout dans celui de Ratisbonne (792), et dans celui de Francfort, tenu en 794, contre l'hérésie d'Elipand de Tolède et de Félix d'Urgel. Un de nos anciens annalistes, qui ne parle qu'avec admiration de sa science et de sa sainteté, le met à la tête de cette célèbre assemblée. On croit qu'en qualité de légat du pape Léon III, il présida aussi à un autre grand Concile que Charlemagne assembla à Aix-la-Chapelle, à la fin de l'an 802.

Ce fut sans doute en ces diverses occasions que Paulin fit connaissance avec Alcuin, autre favori du roi Charles, qui l'avait attiré en France. De là se forma entre ces deux grands hommes cette sainte, intime et mutuelle amitié dont on lit tant de traits édifiants dans les lettres et les poésies

1. L'abbé Le Bœuf pense que Paulin était *natif de Strasbourg*. (*Dissert. sur l'hist. ecclés. et civ. de Paris*, etc., t. Ier, p. 399.

d'Alcuin. Celui-ci regardait Paulin comme son père et lui portait, en cette qualité, un respect filial. Paulin de son côté avait en Alcuin une confiance sans réserve, et une estime singulière pour son mérite.

L'écrit de Félix d'Urgel ayant été apporté en France, Alcuin, que Charles avait chargé d'y répondre, se défiant de ses propres forces, pria ce prince de l'envoyer à Paulin, comme à l'un des plus savants évêques et des plus capables de le réfuter. Paulin qui s'était déjà signalé par un autre écrit contre Elipand de Tolède, qui lui avait acquis la réputation d'auteur célèbre, *inclytus auctor*, prit encore la plume et composa trois livres contre Félix.

Tant de services rendus à l'Eglise en général, ne lui firent point négliger les besoins particuliers de son diocèse. Dès l'année 791, il tint un Concile où, après avoir condamné les erreurs qui tendaient à renouveler celles de Nestorius contre la maternité divine et celles qui enseignent que le Saint-Esprit ne procède pas du Père comme du Fils, il régla plusieurs points de la discipline qu'il voulait faire revivre dans sa première intégrité. En 803, il assembla un autre Concile à Altino, où il donna des marques de sa vigueur épiscopale en faveur des immunités de l'Eglise. Il s'agissait des violences de Jean, doge de Venise, qui avait fait mourir indignement Jean, patriarche de Grade, parce que ce prélat lui avait reproché ses scandales. Paulin écrivit une longue lettre synodale à Charlemagne pour implorer sa protection. Ce fut une des dernières actions de notre saint évêque qui mourut l'année suivante, 804, le onzième de janvier, jour auquel il est honoré dans l'Eglise. Alcuin, son ami, lui dressa l'épitaphe suivante [1] :

« Ici, Paulin triomphant repose à tout jamais ; que ce saint père daigne demeurer en ce bercail. Que jamais l'odieux ennemi ne traverse ce temple, de peur qu'il ne désunisse aussitôt les chers amis de cœur que la charité du Christ a unis dans un tendre amour ».

DES ÉCRITS DE SAINT PAULIN D'AQUILÉE.

La manière dont la plupart des écrits de saint Paulin ont été découverts ferait croire qu'on n'a pas encore retrouvé tous ceux qui sont sortis de sa plume. Il est au moins vrai qu'une grande partie de quelques-uns, dont on n'a que des fragments, est encore cachée ou entièrement perdue. Voici ce qui nous en reste :

Un Traité de la Trinité intitulé *Sacrosyllabus*, contre les erreurs d'Elipand de Tolède et de Félix d'Urgel.

Trois livres contre Félix, évêque d'Urgel. Saint Paulin s'appuie surtout sur l'Ecriture et les Saints Pères.

Livres d'instructions salutaires à un comte.

Avis salutaires tirés des écrits des saints Pères. C'est une exhortation à la pénitence.

Actes du Concile de Frioul tenu en 791.

Lettre synodale de saint Paulin au sujet des violences de Jean, doge de Venise.

Lettres de saint Paulin.

Des hymnes au nombre de sept. Deux strophes de l'hymne des Matines de la fête de saint Pierre-aux-Liens, dans le Bréviaire romain, sont de saint Paulin.

L'édition la plus complète des œuvres de saint Paulin a été donnée, en 1737, par Madrisius, prêtre de l'Oratoire ; elle est reproduite dans la *Patrologie latine*, tome XCIX [2].

1. Hic Paulinus ovans toto requiescit in ævo ;
Hocque cubile pater dignus dignetur habere.
Invidus hoc templum nunquam pertranseat hostis,
Ne caros animis subito disjungat amicos
Quos Christi caritas caros conjunxit amicos.

2. Voir *Histoire littéraire de la France* et D. Cellier.

LE BIENHEUREUX THOMAS DE CORI [1]

1729. — Pape : Benoît XIII.

> Mes frères, nous mangeons les péchés du peuple, prions donc souvent pour ceux qui nous nourrissent et obtenons-leur le pardon de leurs péchés. *Maxime du bienheureux Thomas.*

Le Bienheureux Thomas, fils de Noël Placidi et d'Angèle Cardilli, naquit le 4 juin 1655, et reçut le même jour au baptême les noms de François-Antoine. Trois ans après, il fut confirmé dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Piété de Cori, sa ville natale. Il apprit ensuite les lettres humaines et les principes de la religion du chanoine Melita qui instruisait une cinquantaine d'enfants dans sa maison. L'Eglise a toujours aimé la science qu'elle répand gratuitement autant qu'elle le peut et elle se plaît à nourrir les âmes encore plus que les corps.

Dès son enfance, François-Antoine fut un écolier plein de douceur et d'humilité, aimable envers tous, d'une docilité parfaite et d'une grande pureté de mœurs. Devenu assez fort pour gravir les montagnes, il revint garder le troupeau de son père qui était pasteur, mais ayant à peine de quoi nourrir sa famille du produit de ses chèvres et de ses brebis. Pendant que le troupeau paissait, le jeune homme qui portait toujours avec lui quelques livres, priait, méditait et s'instruisait. Quand il revenait le soir, il partageait son temps entre l'église et l'école ; et si, malgré sa vigilance, le troupeau avait fait quelque dommage, il courait aussitôt le réparer.

Il était jeune encore quand son père et sa mère moururent dans la paix de Dieu. Devenu le protecteur de ses sœurs, il veilla à leur établissement et leur partagea en dot le prix du troupeau. Libre désormais de suivre sa vocation à l'état religieux, il entra dans l'Ordre des Frères-Mineurs de la régulière observance où il prit l'habit et changea son nom de François-Antoine en celui de Frère Thomas. Il avait alors vingt-deux ans. Après un an de noviciat, le 8 février 1678, il fit sa profession solennelle et passa au couvent du Paradis près de Viterbe pour y étudier la philosophie et la théologie. Ordonné prêtre, il devint à vingt-huit ans second maître des novices.

Civitella était un ancien couvent de l'Ordre de Saint-Benoît qui avait été donné à saint François ; en 1684, les Franciscains de la régulière observance en firent un couvent de retraite pour la province romaine. Notre Bienheureux demanda à s'y rendre ; il y arriva d'Orvieto, n'emportant avec lui que son bréviaire. C'est à ses exemples et à ses conseils, puis à la sagesse de sa direction qu'on dut le succès de la réforme dans cette maison et les heureux fruits qu'elle porta.

Après une expérience de près de vingt années, il fit approuver en 1706 un règlement assez austère et dont il était le véritable auteur. Ce ne fut pas toutefois sans difficultés ni sans résistance de la part de ses compagnons que le Père

1. La ville de Cori, située dans les montagnes du Latium, doit son nom à Coras frère du fondateur de Tibur qui l'agrandit : Cori est deux fois plus ancienne que Rome, car elle fut fondée 1500 ans avant Notre-Seigneur par Dardanus ; elle montre encore des restes des murs cyclopéens élevés par les Pélasges.

Thomas de Cori les fit entrer dans cette voie laborieuse de la perfection. Ses cilices, ses chaînes de fer, ses disciplines, ses jeûnes au pain et à l'eau, et les plaies dont son corps était couvert lui avaient appris à regarder la mort en face, sans avoir à craindre de ce terrible passage. Souvent ce n'était qu'en se traînant qu'il pouvait se rendre aux exercices publics de la communauté. Il allait au-devant de toutes les actions humbles et mortifiantes. Sa nourriture ordinaire était un peu de pain et de légume, une tasse et demie d'eau lui suffisait, et s'il y ajoutait un peu de vin, à peine l'eau en était teinte. Ses grands exemples d'humilité et ses douces paroles triomphèrent enfin de la répugnance de ses religieux qui eurent honte de manquer de courage en voyant cet homme intrépide, et se mirent bravement à sa suite : aussi en fit-il des saints.

Plein de confiance en la Providence, il refusait toutes les aumônes dès qu'elles dépassaient les besoins journaliers du couvent. « C'est à Dieu de se souvenir de nous », disait-il souvent à ses religieux ; « il ne faut pas lui lier les mains en montrant trop de sollicitude ». Quand il était Gardien, il voulait qu'on reçût tous les pauvres qui se présentaient ; et Dieu pourvoyait à tout, soit en suscitant des bienfaiteurs, soit en multipliant le peu de pain qui restait au couvent. Le supérieur en montrait sa reconnaissance en remerciant Dieu et en faisant prier souvent pour les bienfaiteurs de la maison.

Quoique attentif à faire observer la règle dans toute son austérité et à donner en tout des leçons de renoncement et de pénitence, il était plein de bonté, de prévenance pour ses religieux qu'il soignait comme une mère quand ils étaient malades.

En 1703, le Bienheureux fut nommé Gardien du couvent de Saint François, près de Palombara, afin d'y établir les règles du Ritiro[1] déjà en pratique à Civitella, où il revint au bout de trois ans, après avoir réussi dans sa mission. Pendant vingt années encore, il continua sa vie de pénitence, de prière et de prédication au milieu des peuples qui environnaient Civitella et dont il a été nommé l'Apôtre. Il en avait fait des chrétiens de la primitive Eglise, unis entre eux et avec lui d'une charité indissoluble. Notre Saint avait surtout le don de disposer les malades à mourir, et souvent Dieu lui révélait que telle personne quitterait bientôt ce monde. La dernière fois qu'il dîna avec le curé de Cori, en sortant de table, il lui prit la main : « Adieu », lui dit-il, « car nous ne nous reverrons plus qu'au ciel ». Son ami mourut en effet le mois suivant. Un jour qu'il visitait le curé de Gérano, après lui avoir, selon sa coutume, baisé respectueusement la main, il lui dit : « Bonne nouvelle et bon courage, Seigneur dom Blaise, nous ferons sous peu un voyage qui nous mènera tous deux au port, vous le premier et moi après ». Le bon prêtre le comprit ; il se prépara à paraître devant Dieu, et à quelques mois de là, il mourut. Le Bienheureux le suivit bientôt. Le 4 janvier 1729, il fut pris de la fièvre ; le lendemain, il put confesser ses pénitents, toujours très-nombreux. Ce fut sa dernière consolation et le dernier exercice de son ministère. Le mal redoubla de violence et, le 10, le saint religieux reçut Notre-Seigneur en se recommandant aux prières de ses frères « qu'il avait si souvent scandalisés ». Les démons avaient voulu le troubler à ce dernier moment, mais Jésus vint lui-même le consoler ; pendant quelques instants la chambre fut illuminée d'une divine clarté, et le

1. *Ritiro*, espèce d'ermitage ou de maison de retraite qui offrait aux religieux la faculté de s'enfermer dans quelque lieu désert pour y retremper leurs âmes dans la prière assidue et un jeûne plus prolongé. Le premier couvent de retraite fut fondé, avec l'agrément du Saint-Siége, par un frère lai de Barcelone, frère Bonaventure, en 1662.

saint suspendu au-dessus de son lit ravi en extase. Il mourut le lendemain, âgé de plus de soixante-treize ans, dont il avait passé près de cinquante-deux dans l'état religieux.

Il avait prédit qu'il y aurait peu de monde à ses funérailles ; et en effet, une pluie très-violente et le mauvais état des chemins retinrent beaucoup de personnes ; mais on accourut en foule à son tombeau où il se fit un grand nombre de miracles, et sa mémoire est restée chère dans ces montagnes. Pie VI, qui fut abbé de Subiaco pendant son cardinalat, et qui voulut garder le gouvernement de son abbaye après qu'il eut été élevé à la papauté, éprouva en visitant la cellule de Frère Thomas, de vifs sentiments de piété ; il alla prier sur sa tombe, et s'entretint avec les bons religieux du Ritiro. Il admira leur pauvreté, leur ferveur, et ayant reconnu avec joie qu'ils étaient dignes de leur bienheureux maître, il ordonna d'en rendre témoignage, à la gloire de leur Ordre, dans le décret de béatification qui fut publié en 1785.

On représente le Bienheureux Thomas célébrant la sainte messe : pendant la célébration, l'Enfant Jésus lui apparaît et le caresse de ses petites mains.

Cette notice a été composée sur les vies des *Saints et Bienheureux du* XVIII*e siècle*, par l'abbé E. Daras.

XIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sainte TATIENNE, martyre, qui, sous l'empereur Alexandre, ayant été déchirée avec des ongles et des peignes de fer, exposée aux bêtes et jetée dans le feu qui ne lui fit aucun mal, fut enfin frappée avec le glaive et s'en alla au ciel. Vers 226. — En Achaïe, saint Satyre, martyr, qui, passant devant une idole, souffla dessus en faisant le signe de la croix sur son front, et la fit aussitôt tomber par terre, ce qui fut cause qu'il eut la tête tranchée. 267. — Le même jour, saint ARCADE, martyr, illustre par sa naissance et par ses miracles. 259. — En Afrique, le triomphe des saints martyrs Zotique, Rogat, Modeste, Castule, et les couronnes de quarante soldats. — A Constantinople, saint TIGRE, prêtre, et saint EUTROPE, lecteur, qui souffrirent au temps de l'empereur Arcade. 404.— A Tivoli, saint Zotique, martyr[1]. 126.— A Ephèse, le martyre de quarante-deux saints moines, qui, très-cruellement tourmentés pour le culte des saintes images, accomplirent leur martyre sous Constantin Copronyme. 741-775. — A Ravenne, saint Jean [2], évêque et confesseur. — Vers 489. — A Vérone, saint Probe, évêque. Vers 236. — En Angleterre, saint BENOÎT, abbé et confesseur. 690.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Arles, sainte CÉSARIE, vierge, sœur du grand Césaire. Vers 540. — A Grenoble, saint Ferréol ou Ferjus (Ferreolus), évêque et martyr, qui fut étranglé pour la justice, par le commandement du très-cruel Ebroin, usurpateur du gouvernement de France. Vers 680 [3]. — En Aragon, saint

1. Il est encore question de ce Saint le 10 juin, sous le nom de Gétule. (Voir au Martyrologe de ce jour.)

2. Les archives de l'église de Ravenne le donnent comme ayant succédé à Néon, successeur lui-même de saint Pierre Chrysologue. Il délivra Ravenne de la fureur d'Attila.

3. Voir sa vie au 16 de ce mois.

Victorien, abbé d'Asane, qui, avant sa retraite, édifia les peuples de Provence et de Languedoc par de grands exemples de vertus. 560.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Ephèse, le martyre de quarante-deux, etc. (Voir la 7e mention du Martyrologe romain.) — *Le deuxième dimanche après l'Epiphanie.* — La fête du très-saint Nom de Jésus.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît, des Camaldules et de la Congrégation de Vallombreuse. — En Angleterre, saint Benoît, abbé, surnommé Biscop.

Martyrologe de l'Ordre des Trinitaires déchaussés. — Le samedi avant le deuxième dimanche après l'Epiphanie, la fête du très-saint Nom de Jésus, qui lui fut donné par un ange, avant qu'il fût conçu dans le sein de sa mère.

Martyrologe des Carmes déchaussés. — Comme ci-dessus pour les Trinitaires.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Sicile, saint Maxime, évêque de Taormina, entre Catane et Messine, successeur de saint Pancrace, que l'on croit avoir été disciple du prince des Apôtres; Maxime lui-même fut ordonné vraisemblablement par saint Pierre. Ier s. — En Grèce, sainte Euthaise, martyre; les saints Cyriaque et Moscent, martyrs, compagnons de saint Satyre, mentionnés ci-dessus d'après le martyrologe romain. IIIe s. — En Grèce également, saint Mertius ou Méorce, martyr, qui était soldat romain et fut sept fois battu de verges pour avoir refusé de sacrifier aux idoles. Règne de Dioclétien. — En Egypte, les saints Pierre, Philorome, Zotique, Castule, Aventin, martyrs. — A Nicée, en Bithynie, huit saints martyrs, mis à mort ensemble, et dont les noms sont restés inconnus. — En Espagne, saint Nazaire, abbé d'Asane, successeur de saint Victorien, mentionné ci-dessus. VIe s. — En Angleterre, le bienheureux AELRED ou EALRED, abbé de Rieval, qui fut lié d'amitié avec le roi d'Ecosse David. An 1166. — A Brescia, l'invention des saints martyrs Nainius, Jacobin, Anselme, compagnons des saints Faustin et Jovite [1].

SAINT ARCADE, MARTYR

Vers 259. — Pape : Saint Denys. — Empereur : Valérien.

> C'est ne pas connaître les chrétiens, de croire que la crainte de la mort puisse les faire manquer à leur devoir. *Paroles de saint Arcade.*

Dans la persécution de Valérien (de 257 à 260), le démon avait armé les tyrans de toute sa rage contre les disciples de Jésus-Christ. Sur le moindre soupçon on enfonçait les maisons, on y faisait une recherche rigoureuse; et lorsqu'il s'y rencontrait quelques chrétiens, ils subissaient, avant d'être conduits devant le juge, les outrages les plus tyranniques et les plus odieux. On les contraignit d'assister à des cérémonies superstitieuses, de conduire par les rues les victimes couronnées de fleurs, de brûler de l'encens en l'honneur des idoles, de chanter à la manière des bacchantes. On espérait arracher de leur cœur, par ce moyen, la foi de Jésus-Christ. Pour éviter ces dangers, Arcade, qui, d'après saint Zénon, habitait Césarée en Mauritanie, province d'Afrique, résolut de prendre la fuite; ayant trouvé aux environs un lieu écarté, il s'y tint caché, servant Jésus-Christ dans les veilles, l'oraison, et tous les autres exercices d'une vie austère et pénitente. Le gouverneur, informé qu'il ne paraissait plus en public, envoie des sol-

1. Voir au 15 février.

dats à sa maison : ceux-ci s'emparent d'un parent de notre Saint qui y était venu ce jour-là, et le conduisent au gouverneur ; comme il refuse courageusement de faire connaître l'endroit où Arcade s'était réfugié, on l'enferme dans une prison.

Le Saint, instruit du danger que courait son parent, et brûlant d'ailleurs du désir de donner sa vie pour Jésus-Christ, sort de sa retraite et va lui-même se montrer au juge : « Si c'est à cause de moi », lui dit-il en l'abordant et en se nommant, « que vous retenez mon parent dans les fers, accordez-lui la liberté ; je viens vous apprendre le lieu de ma retraite, qu'il n'a jamais su, et répondre aux questions que vous voudrez me faire ». — « Je consens à lui pardonner », répond le gouverneur, « mais à la condition que dès ce soir vous sacrifierez aux dieux ». — « Qu'osez-vous me proposer ? » réplique Arcadius. « Connaissez-vous les Chrétiens, et croyez-vous que la crainte de la mort soit capable de les faire manquer à leur devoir ? Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain [1] ; inventez tel supplice qu'il vous plaira, jamais je ne serai infidèle à mon Dieu ».

Ces paroles enflamment le juge de fureur. Il cherche des tourments inouïs que les lois n'ont jamais permis pour aucun criminel. Les ongles de fer lui paraissent trop doux ; il lui semble que les fouets armés de plomb ne font qu'effleurer la peau ; il daigne à peine arrêter sa pensée au chevalet ; il a enfin trouvé ce que cherche sa rage : « Saisissez cet impie », dit-il à ses bourreaux, « faites-lui voir, faites-lui désirer la mort, sans qu'il puisse l'obtenir de longtemps. Coupez toutes les jointures de ses membres les unes après les autres, comme si vous dépouilliez un arbre de ses branches ; qu'il ne reste que le tronc. Mais que toutes les opérations se fassent lentement ; faites-le souffrir le plus que vous pourrez, afin qu'il apprenne, le misérable, ce que c'est que d'abandonner les dieux de ses pères pour suivre un Dieu étranger et inconnu ». Les bourreaux, obéissant à ces ordres cruels, prennent Arcade et le mènent au lieu où plusieurs autres victimes comme lui avaient été égorgées : lieu choisi et souhaité avec ardeur de ceux qui soupirent après la vie éternelle. Arcade y étant arrivé, lève les yeux au ciel, prie et sent que sa prière lui a donné des forces. Il présentait le cou au bourreau, dans la pensée que le gouverneur se contenterait de la mort ; lorsqu'on lui commande de donner ses mains, il les donne, et on lui coupe successivement les jointures des doigts, des bras et des épaules. Ensuite on le fait coucher sur le dos et on lui tranche aussi les doigts des pieds, puis les pieds, les jambes et les cuisses. Le Saint donnait ses membres les uns après les autres avec la même douceur que s'ils lui eussent été demandés par Dieu même de qui il les tenait. Pendant ce long martyre il ne cessait de bénir le Seigneur ; on avait oublié de lui couper la langue, il s'en servit jusqu'à la fin pour confesser Dieu, publier que les idoles n'étaient rien, et proclamer Jésus-Christ vainqueur des tyrans. La vue de son corps, qui n'était plus qu'un tronc baigné de sang, tirait les larmes des yeux de tous les spectateurs ; ils admiraient cette constance sans exemple, et ils avouaient qu'il y avait là quelque chose de divin. Quant au martyr, il offrait à Dieu ses membres épars çà et là : « O heureux membres », disait-il, « c'est à présent que vous m'êtes chers, puisque vous avez eu le bonheur de servir votre Dieu. Il vous est avantageux d'être séparés ici pour être réunis plus tard dans la gloire. Et vous », ajouta-t-il en s'adressant au peuple, « vous, spectateurs d'une si sanglante tragédie, apprenez que tous les tourments ne sont rien pour qui envisage l'immortalité bienheureuse. Croyez-en un homme

1. Saint Paul, ép. aux Philipp. I, 21.

qui ne tient plus à la vie ; vos dieux ne sont pas des dieux ; renoncez à leur culte impie et vous reconnaîtrez enfin qu'il n'y a point d'autre Dieu que celui qui me console et me soutient dans l'état où vous me considérez. Mourir pour lui c'est vivre, et souffrir pour lui c'est être dans les délices. En récompense du peu que j'endure pour son amour, je vais recevoir une vie immortelle qui m'unira à lui pour toujours ».

En disant cela il expira doucement, le 12 janvier. Les idolâtres ne purent refuser leur admiration à l'inimitable constance de ce glorieux martyr, et les chrétiens s'en trouvèrent encore plus disposés à répandre leur sang pour Jésus-Christ. Ils recueillirent ses reliques, et ils les renfermèrent toutes dans un même tombeau.

Saint Arcade est patron d'Ossuna, dans la province de Séville en Espagne : on le représente privé de tous ses membres qui sont épars à ses côtés.

Le martyre de saint Arcade se trouve dans Dom Ruinart, traduit en français par Maupertuy, t. II, édition d'Hippolyte-Louis Guérin (1732) ; c'est de là que nous avons tiré ce que nous en avons dit ; le P. Giry n'a point rapporté cette vie. Voir aussi Tillemont au tome V de ses *Mémoires ecclésiastiques*.

SAINT BENOIT BISCOP, ABBÉ EN ANGLETERRE

628-690. — Papes : Honoré Ier ; Sergius Ier. — Rois d'Angleterre : Heptarchie anglo-saxonne.

> Le culte catholique est le vrai foyer de la civilisation et des beaux-arts.

Benoît [1] était anglais d'origine, d'une famille fort considérable par sa noblesse. Ses parents le firent élever dans les exercices militaires, à dessein d'en faire, dans la suite, un grand capitaine ; et, comme il était naturellement fort courageux, il acquit bientôt beaucoup de réputation dans les armes. Oswy, roi de Northumberland, pays septentrional d'Angleterre, l'ayant appelé à sa cour, le Saint y passa quelques années ; mais Notre-Seigneur, qui le destinait à d'autres emplois, lui parla dans le secret du cœur et le fit résoudre d'abandonner le monde. Il sortit non-seulement de la cour, mais aussi du lieu de sa naissance, et entreprit le voyage de Rome pour honorer les tombeaux des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul et pour être mieux instruit des principes de la foi et des règles de la perfection chrétienne, que l'on n'enseignait que fort imparfaitement dans son pays nouvellement converti. Etant arrivé en cette célèbre ville, il visita avec une singulière piété tous les sanctuaires qui la rendent si vénérable ; à son retour, il s'appliqua entièrement à l'étude des saintes Ecritures et aux exercices de piété. Cinq ou six ans après, Alcfrid, fils du roi Oswy, eut envie de visiter les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul ; il pria le Saint de l'accompagner ; mais le père du prince s'étant opposé à ce pèlerinage, Benoît partit seul pour Rome, afin de s'y perfectionner de plus en plus dans la science du salut. En revenant d'Italie, il passa par le célèbre monastère de Lérins, où il prit l'habit religieux. Après y être resté deux ans, il revint à Rome, l'an 668. Son dessein n'était pas d'en sortir ; mais le pape Vitalien

1. Son vrai nom était *Biscop Baducin*, comme on le voit par Eddius-Stephen, dans la vie de saint Wilfrid.

voulut qu'il accompagnât saint Théodore, archevêque de Cantorbéry, et saint Adrien, qu'il envoyait en Angleterre afin de travailler à l'instruction de ce nouveau peuple chrétien.

Saint Benoît fut chargé du monastère de Saint-Pierre et de Saint-Paul, qui n'était pas éloigné de la ville de Cantorbéry : laissant cette charge quelque temps après à saint Adrien, il fit un nouveau voyage à Rome. Il voulait acquérir de nouvelles lumières sur la discipline de l'Eglise et sur les diverses constitutions monastiques : ce qui l'engagea à rester un temps assez considérable en plusieurs endroits de l'Italie. A son retour, ayant trouvé grâce auprès de son prince, qui était Egfrid, successeur d'Oswy, il bâtit deux monastères : l'un près de la rivière de la Were, en l'honneur du prince des Apôtres, appelé pour cette raison Weremouth (674) ; l'autre, sous l'invocation de saint Paul, près de la rivière de Tyne ; ce dernier porta d'abord le nom de Girwy, puis celui de Jarrow, vers 677. Comme ils étaient proche l'un de l'autre, il fut supérieur de tous les deux ; mais il eut soin d'y mettre sous lui des personnes d'une éminente sainteté, à savoir : Esterwin et Céolfrid ou Céolfroid, que l'Eglise d'Angleterre honore en qualité de Saints. L'établissement de ces supérieurs subalternes était devenu nécessaire, parce que les voyages et les diverses occupations du Saint ne lui permettaient pas de tout faire par lui-même. Il enseigna à ses religieux toutes les pratiques de piété qui s'observaient dans les couvents de Rome et dans ceux qu'il avait visités en chemin, souhaitant passionnément de voir la vie monastique fleurir dans son pays, comme elle florissait en France et en Italie ; il établit même en son abbaye un collége où il enseigna publiquement ; et il s'est trouvé en même temps jusqu'à six cents moines qui prenaient ses leçons. On lui confia le vénérable Bède dès l'âge de sept ans, afin que, étant élevé sous sa discipline, il répondît aux grandes espérances que l'on concevait de son beau naturel : ce qui réussit très-avantageusement.

Ce bienheureux abbé fit encore d'autres fois le voyage de France et d'Italie, tant pour le bien de son ordre que pour l'utilité de toute l'Eglise d'Angleterre, dont il s'occupa toujours avec grand soin. Il avait surtout un zèle extraordinaire pour tout ce qui pouvait relever la gloire et la beauté de la maison de Dieu, et rendre les cérémonies ecclésiastiques pompeuses et magnifiques. Il n'y avait presque point alors, en Angleterre, de temples ni de chapelles bâties en pierre ; l'usage des vitres aux fenêtres y était inconnu, les peintures sacrées y étaient fort rares, et l'on n'y trouvait les livres des saints Pères qu'en très-petite quantité. Mais cet homme industrieux pourvut admirablement à tous ces besoins. Il amena avec lui, d'outre-mer, des architectes, des vitriers et des peintres, les plus habiles qu'il put trouver, et fit bâtir des basiliques de pierres solides, orner les fenêtres de vitres historiées, et décorer les autels et les parois de belles peintures. Il apporta aussi un grand nombre de livres dont il enrichit les bibliothèques de ses monastères, et beaucoup de tableaux où nos mystères étaient représentés ; il les exposa aux yeux des fidèles, afin que les ignorants y apprissent ce que nous croyons, comme les autres l'apprennent dans les livres [1]. Il ne manqua pas non plus de procurer à son pays des reliques fort considérables qui lui furent données

1. Les tableaux qu'il mit à Weremouth représentaient la sainte Vierge, les douze Apôtres, l'histoire évangélique et les visions mystérieuses de l'Apocalypse. On voyait dans ceux de Jarrow plusieurs sujets tirés de l'Ecriture sainte et disposés de telle manière qu'ils montraient les rapports des deux Testaments, et que les figures étaient expliquées par la réalité. Par exemple, Jésus-Christ, chargé de la croix sur laquelle il allait consommer son sacrifice, se trouvait en regard d'Isaac portant le bois qui devait servir à son immolation. Nous avons vu, de nos jours, réaliser de nouveau cette heureuse idée par M. Flandrin, dans les peintures murales dont il a orné l'église Saint-Germain des Prés, à Paris.

par les Papes, à qui son ardeur pour les choses saintes fut fort agréable. Mais ce qui le satisfit principalement, fut que le Pape saint Agathon envoya avec lui Jean, abbé de Saint-Martin, maître de la musique et des cérémonies de Saint-Pierre[1], pour introduire ces cérémonies en Angleterre, et y apprendre la méthode de bien chanter. Aussi, tant qu'il fut dans l'île, saint Benoît eut un soin extraordinaire de lui et ne permit pas que d'autres que ses religieux pourvussent à sa subsistance ; de là vient qu'ils furent les mieux instruits sur tout ce qui appartenait à la célébration des offices ecclésiastiques. Lui-même y devint si habile, qu'il composa un livre sur ce sujet, intitulé : *De la Célébration des Fêtes*, afin que l'on n'oubliât pas ce que l'on avait appris de ce chantre de l'Eglise romaine. Le vénérable Bède, parlant de cette prévoyance charitable de son maître saint Benoît, dit qu'il a travaillé avec tant de zèle, afin que les siens vécussent en repos ; et qu'il a entrepris tant de voyages, afin que, étant fournis de toutes les choses nécessaires, ils pussent servir paisiblement Notre-Seigneur dans l'enceinte de leurs monastères, sans être obligés d'en sortir. Il fit un cinquième voyage à Rome à une époque qu'il serait difficile de préciser.

Enfin, étant devenu vieux et infirme, il donna de rares exemples de patience à ses disciples, souffrant sans chagrin et avec beaucoup de tranquillité et de joie des maladies très-douloureuses. Sa plus grande récréation était de parler quelquefois des lieux saints qu'il avait visités, de l'exacte observance des maisons religieuses, et du bonheur des personnes qui aiment leur vocation. Les trois dernières années de sa vie, une cruelle paralysie le priva de l'usage de ses membres et l'obligea enfin à garder le lit. Lorsqu'il ne lui fut plus possible d'assister à l'office canonial, quelques moines, partagés en deux chœurs, vinrent chanter à côté de lui les psaumes de chaque heure du jour ou de la nuit ; il s'unissait à eux autant qu'il le pouvait, mêlant même sa voix avec les leurs. Son esprit ne s'occupait que de Dieu et de la perfection de ses disciples qu'il exhortait fréquemment à observer leur règle avec exactitude : « Mes enfants », leur disait-il, « n'allez pas regarder comme une invention de mon esprit les constitutions que je vous ai données. Après avoir visité dix-sept monastères bien disciplinés, dont j'ai tâché de connaître parfaitement les lois et les usages, j'ai formé un recueil de toutes les règles qui m'ont paru les meilleures : c'est ce recueil que je vous ai donné ».

Il mourut après avoir reçu le saint Viatique, le 12 janvier 690. On transféra ses reliques à l'abbaye de Thorney, en 970. Les moines de Glastonbury prétendaient en avoir une partie. Les Bénédictins anglais honorent ce Saint comme un de leurs patrons.

Les abbayes de Weremouth et de Jarrow furent détruites par les Danois. Rétablies en partie, elles existaient encore sous le titre de prieurés, lorsque les monastères d'Angleterre furent détruits l'an 37 du règne de Henri VIII. Ces deux prieurés étaient soumis à l'abbaye de Durham depuis l'an 1083.

On place près de lui les deux monastères de Saint-Pierre et Saint-Paul, lesquels ont été l'origine des deux villes de Weremouth et de Jarrow : il est ou était l'un des patrons de ces localités.

Le P. Giry a composé cette vie de saint Benoît avec une homélie du vénérable Bède, Bollandus, et l'*Année bénédictine*.

Nous l'avons revue et complétée avec Butler, avec la *Vie des premiers abbés de Weremouth*, écrite par Bède et publiée à Dublin par Jacques Ware, en 1664 ; enfin avec les renseignements qu'a bien voulu nous donner le R. P. Faber, de l'Oratoire de Londres.

1. *Præcentor*, archichantre, en vieux français préchantre, princhantre.

SAINT AELRED, ABBÉ DE RIEVAL OU RIDAL,

DANS LA PROVINCE D'YORK, EN ANGLETERRE

1109-1166. — Papes : Paschal II; Alexandre III. — Rois d'Angleterre : Henri Ier; Etienne; Henri II.

> Mes enfants, dites tout ce que vous voudrez, pourvu que de votre bouche il ne sorte ni plainte contre Dieu, ni parole malséante, ni discours désobligeant à l'endroit du prochain.

Né en 1109 dans le nord de l'Angleterre, Aelred (Ælredius) se fit remarquer par tous les avantages de la naissance, de l'éducation et des talents. Lorsqu'il reposait, enfant, dans son berceau, un archidiacre nommé Guillaume, son parent, s'approchant pour le considérer, fut tout à coup saisi de respect et d'admiration : car il vit la figure du petit Aelred briller comme le soleil; elle rayonnait d'une telle lumière, que si Guillaume en approchait sa main, elle faisait de l'ombre; et il se voyait dans ce visage limpide et serein comme dans un miroir.

David, roi d'Écosse, le nomma gouverneur du palais. Il acquit, dans l'exercice de cette charge, l'estime du prince et de sa cour, ayant su conserver dans les grandeurs deux vertus qui s'y rencontrent rarement : l'humilité, sans laquelle il n'y a pas de vrai chrétien, et la douceur qui en est inséparable. Un jour qu'une personne de qualité lui faisait des reproches injurieux en présence du roi, il l'écouta avec patience, et la remercia même de ce qu'elle avait la charité de l'avertir de ses fautes. Cette conduite impressionna si heureusement son ennemi, qu'il lui demanda pardon aussitôt. Une fois, étant occupé à discuter quelque matière, il fut interrompu par quelqu'un de la compagnie qui l'accabla d'invectives : il les reçut avec un profond silence et reprit ensuite le fil de son discours sans témoigner la moindre émotion. Une seule chose l'empêchait de quitter le monde, c'est qu'il eût fallu quitter des amis. Cependant, à force de réfléchir que la mort le séparerait tôt ou tard de ceux qu'il chérissait le plus tendrement, il s'accusa de lâcheté et prit la résolution de briser des liens qui lui étaient plus agréables que tous les autres plaisirs d'une vie honorée et opulente. Pour que le sacrifice fût complet, il quitta l'Écosse et se rendit à Rieval, où il embrassa l'institut de Cîteaux, sous la conduite de Guillaume, disciple de saint Bernard et premier abbé du monastère [1]. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il prit l'habit. On eût dit que la ferveur fortifiait son corps naturellement faible et délicat, tant il montrait de joie dans la pratique des plus grandes austérités. La prière et les lectures pieuses occupaient presque tout son temps : les ardeurs de l'amour divin embrasaient tellement son cœur, qu'il ne trouvait rien que de doux dans ce qui contrarie le plus les inclinations de la nature. « Ce joug », s'écriait-il, « ne m'accable point ; il ne fait qu'élever mon âme ; ce fardeau n'a

1. Ce monastère avait été fondé en 1122 par un seigneur anglais nommé Gauthier Especke qui avait perdu son fils, mort d'une chute de cheval. Il était situé près d'Helmesley, dans le comté d'York. Le lieu où il fut bâti a pris depuis le nom de River ; il est dans le doyenné de Ridal et arrosé par une rivière que des auteurs français appellent Rii, en latin *Rhius*. Ce monastère porta les deux noms de Rieval (vallée de la Rii) et de Ridal (que sillonne la Rii).

rien de pesant ». Il parle avec une sorte de transport de la divine charité; et l'on doit juger par ses exclamations fréquentes et toutes de feu, que son occupation la plus ordinaire et la plus agréable était de produire des actes de cette vertu. Ecoutons-le : « Puisse votre voix, ô bon Jésus, se faire entendre à mes oreilles, afin que mon cœur apprenne à vous aimer, afin que mon esprit vous aime, afin que toutes les puissances de mon âme soient toutes pénétrées du feu de votre amour, afin que toutes mes affections montent vers vous, ô vous qui êtes mon unique bien, ma joie et mes délices ! Qu'est-ce que l'amour, ô mon Dieu? C'est, si je ne me trompe, ce plaisir ineffable de l'âme qui est d'autant plus doux qu'il est plus pur, d'autant plus sensible qu'il est plus ardent. Celui qui vous aime vous possède, et il vous possède à proportion de ce qu'il vous aime, parce que vous êtes amour. C'est là ce torrent de volupté dont vous enivrez vos élus en les transformant en vous par votre amour ».

L'an 1142, Aelred fut élu, malgré lui, abbé de Revesby, monastère cistercien que venait de fonder dans ses domaines, Guillaume, comte de Lincoln; l'année suivante on l'obligea de prendre le gouvernement de l'abbaye de Rieval, où il y avait alors trois cents moines. Il décrit ainsi leur manière de vivre : « Ils ne buvaient que de l'eau, ne mangeaient que des choses fort communes et en très-petite quantité; ils dormaient peu, encore ne le faisaient-ils que sur des planches; ils s'exerçaient à des travaux durs et pénibles; ils portaient de pesants fardeaux, sans craindre la fatigue, et allaient partout où on voulait les conduire. Le repos et les amusements leur étaient inconnus. A toutes ces pratiques ils joignaient un silence rigoureux; ils ne parlaient qu'à leurs supérieurs, et seulement quand la nécessité l'exigeait; ils détestaient les disputes et les procès [1] ». Le Saint parle encore de cette paix et de cette charité qui les unissaient ensemble par les liens les plus doux. Il s'exprime sur ce sujet de la manière la plus touchante : on voit que les termes lui manquent pour donner une idée de la joie que lui causait la vue de chacun de ses religieux. Il aimait à leur répéter cette recommandation.

On offrit à notre Saint plusieurs évêchés; mais son humilité et son amour pour la solitude les lui firent tous refuser. Son unique plaisir était de vaquer à l'exercice de la prière et de s'entretenir dans la ferveur par de pieuses lectures. Venait-il à tomber dans la sécheresse, il ouvrait les divines Écritures, et aussitôt son âme était toute pénétrée des lumières de l'Esprit-Saint; ses yeux se baignaient de larmes, et son cœur ressentait les plus vives impressions de l'amour divin. Nous citerons, pour achever de caractériser le Saint, les paroles d'un célèbre abbé du même ordre [2] : « Quelle vie fut jamais plus pure que celle d'Aelred ? Qui fut plus circonspect dans ses discours? Les paroles qui sortaient de sa bouche avaient la douceur du miel ; son corps était faible et languissant, mais son âme était forte et vigoureuse. Semblable à l'épouse des cantiques, il languissait dans l'attente des biens éternels ; son cœur était comme un autel sacré, sur lequel il offrait continuellement à Dieu le feu de son amour, la mortification de sa chair et l'odeur de ses brûlants désirs... Sous un corps maigre et décharné, il cachait un âme nourrie et fortifiée de l'onction et des douceurs de la grâce : de là cette joie ineffable avec laquelle il louait Dieu. Il souffrait patiemment ceux qui l'importunaient et ne se rendait jamais importun à personne... Il écoutait volontiers les autres et ne se pressait point trop de répondre à ceux qui le consultaient. On ne le vit jamais en colère ; ses paroles et ses actions portaient la douce em-

1. Spec. l. II, c. 27. — 2. Gilbert de Oillandia, 1200.

preinte de cette onction et de cette paix dont son âme était remplie ».

Les quatre dernières années de sa vie, il sevra son corps de toutes les jouissances terrestres : aussi il devint d'une maigreur extrême, de sorte qu'on l'eût plutôt pris pour un esprit que pour un homme. Laissant de côté les conseils des médecins, il s'occupait uniquement avec Dieu de la santé de son âme. Il avait continuellement à la main les confessions de saint Augustin, au lieu des livres de Cicéron, qu'il lisait assidûment dans le siècle. Souvent il se mettait dans une fosse creusée dans le sol de son oratoire, et là il pensait qu'il n'était que poussière, causant avec les habitants des demeures célestes, comme nous le faisons avec nos semblables, et on entendit souvent plusieurs voix là où il était seul.

Sa mort, qu'il avait annoncée d'avance, arriva le 12 janvier 1166. Il avait 57 ans. Il était abbé depuis 22 ans. Le chapitre général de Cîteaux (1250) le mit au nombre des saints de l'Ordre, et régla qu'on ferait solennellement sa fête le 12 janvier. Mais elle a été mise au 2 mars dans le nouveau martyrologe que Benoît XIV a publié à l'usage de cet Ordre.

On trouvera dans la patrologie de M. l'abbé Migne, t. CXCV, les œuvres complètes de saint Aelred, partagées en deux classes ; en voici la liste :

LIVRES ASCÉTIQUES :

Sermones de tempore et sanctis. — *Sermones de oneribus in cap.* XIII *et seq. Isaiæ.* — *Speculum charitatis.* — *Compendium speculi charitatis, lib.* III, *cum compendio ejusdem.* — *De spirituali amicitia, l.* III. — *Regula sive institutio inclusarum.* — *Tractatus de puero Jesu duodenni.*

LIVRES HISTORIQUES :

Descriptio belli Standardii sub Stephano rege, an. 1138. — *Genealogia regum anglorum.* — *Vita sancti Edwardi regis.* — *Vita Davidis, regis Scotiæ.* — *Vita S. Margaritæ, reginæ Scotiæ.* — 300 *epistolæ.* — *Hist. de sanctimoniali de Warthum.*

Son style se rapproche beaucoup de celui de saint Bernard, son contemporain et son père spirituel, qu'il avait pris pour modèle en tout : on y trouve aussi quelque chose d'un disciple de Cicéron et de saint Augustin. Dans ses sermons *de tempore et sanctis*, il emploie un langage simple et familier, parce qu'il s'adressait à des frères laïques et illettrés, à ce qu'on appelle les frères convers qui, les dimanches et les jours de fête, mais non les autres jours, assistaient au sermon dans le chapitre des moines. Un père abbé devait, dans ce cas, se mettre à la portée de tous, et condescendre à l'ignorance des esprits les moins cultivés.

Les sources d'où l'on tire l'histoire de saint Aelred sont d'abord ses propres ouvrages, ensuite sa vie écrite par un anonyme, et que l'on trouve dans Bollandus. (t. II de janvier, p. 30, nouv. édit.) Voyez aussi les notices qui se trouvent dans la patrologie de M. Migne, etc.

SAINTE TATIENNE, MARTYRE A ROME (226).

Les Grecs font aussi mention de cette sainte dans leur Ménologe, où son martyre se trouve ainsi raconté : combat de sainte Tatienne, diaconesse et martyre de l'ancienne Rome, laquelle, sous le règne d'Alexandre, ayant été menée devant le président, fut conduite dans un temple où par ses prières elle fit tomber les idoles et les brisa par terre. Aussitôt on la frappe, on lui déchire les paupières avec des ongles de fer ; ensuite, l'ayant suspendue, on lui laboure les chairs avec des peignes de fer ; puis, on lui dépouille la tête à vif ; enfin, on lui fait subir l'épreuve du feu et des bêtes féroces, et comme elle en est respectée, on l'envoie au ciel en lui tranchant la tête.

Son attribut est l'épée ou le glaive.

SAINT TIGRE ET SAINT EUTROPE (404).

Ce n'est pas seulement pour la défense de la foi contre des païens ou des hérétiques, mais encore pour celle de la justice contre des catholiques mêmes que l'on peut parvenir à la gloire du martyre. C'est ce que l'Eglise nous enseigne aujourd'hui par l'exemple de saint Tigre et de saint Eutrope. Le premier, barbare d'origine et esclave, s'était élevé jusqu'à la dignité sacerdotale par son mérite et sa rare piété. Le second était un jeune homme d'une naissance distinguée, d'un tempérament fort délicat, qui avait été élevé dans son enfance avec beaucoup de soin et de précaution, qui avait toujours vécu dans une pureté admirable, dans une exacte observation de tous ses devoirs. L'un et l'autre étaient très-attachés à saint Jean Chrysostome, leur archevêque. Lorsque celui-ci fut chassé de Constantinople pour la seconde fois (l'an 404), le feu prit, on ne sait comment, à l'église patriarcale et à la grand'chambre du conseil. On accusa les amis du patriarche d'avoir causé l'incendie pour venger son bannissement. Il se trouva des prêtres catholiques qui eurent le triste courage de livrer Tigre et Eutrope entre les mains du gouverneur de la ville, Optat, qui était païen. Celui-ci, ravi de trouver cette occasion de verser le sang chrétien, en usa avec eux comme on en usait avec les chrétiens au temps des grandes persécutions. Aucun des atroces procédés de la pénalité romaine ne fut oublié : coups de bâton, coups de nerf de bœuf, ongles de fer pour labourer les chairs jusqu'aux os, torches ardentes appliquées sur les plaies toutes fraîches, tout fut employé contre Eutrope d'abord, dont on espérait avoir plus aisément raison à cause de sa faiblesse, et ensuite contre son compagnon; mais vainement contre tous les deux. Il paraît qu'Eutrope mourut sur le chevalet, entre les mains des bourreaux. Tigre, d'une constitution plus robuste, survécut aux tortures. Il fut exilé quelque temps après avec les autres amis de saint Chrysostome, pour n'avoir pas voulu communiquer avec Arsace, archevêque intrus, et déporté en Mésopotamie.

SAINTE CÉSARIE[1], VIERGE (540).

Césarie, vierge, sœur de saint Césaire, évêque d'Arles, fut cloîtrée dès son jeune âge dans un monastère de Marseille, pour y être élevée, afin que, destinée par le Seigneur à la conduite et au gouvernement des autres, elle apprît de bonne heure ce qu'elle devait enseigner, et qu'elle fût écolière avant d'être maîtresse. Son frère lui faisait construire un monastère qu'il était à la veille d'achever, lorsque les Goths, assiégés dans la ville d'Arles (510) par les Francs et les Bourguignons, détruisirent malheureusement toute son œuvre. Mais, le siége fini, il reprit ses travaux, les continua jusqu'à leur entier achèvement et construisit ainsi une église, un cloître et des cellules pour les religieuses. Il fit la dédicace de ce monastère la dixième année de son épiscopat, le 26 août (512). Césarie s'y enferma d'abord avec deux ou trois sœurs.

Bientôt une multitude de vierges, que leur exemple attire, viennent les rejoindre, quittant volontairement leurs biens et leurs parents; disant courageusement adieu aux plaisirs d'ici-bas, fleurs caduques et mensongères de notre triste terre. Elles viennent se jeter dans les bras et se mettre sous la protection de Césaire et de Césarie, leur père et leur mère selon la grâce. Là, elles attendent, leurs lampes allumées, que la porte du ciel s'ouvre pour elles, afin qu'après avoir heureusement franchi le seuil de l'éternel bonheur, elles puissent jouir sans fin des embrassements du Christ, leur divin époux. Retenues par leur propre volonté au dedans d'un cloître qui ne leur laisse que la vue du ciel, elles n'en sortiront qu'à l'heure du dernier passage. Prière, pénitence et travail sont toute leur vie; célébrer la gloire de Dieu dans des psaumes, des hymnes et des cantiques; faire des lectures pieuses, c'est toute leur récréation. Cependant, elles apprenaient aussi les lettres et copiaient les livres saints. Après avoir jeté les fondements d'une sainte règle, Césarie, illustre par ses miracles, s'envola vers le Christ au bout de peu d'années, le 12 de janvier. La gloire de sa sainteté s'était répandue dans tout l'univers, et de son monastère sortirent de nombreuses familles de vierges qui gardèrent la règle de sainte Césarie; une des plus célèbres fut celle que sainte Radegonde, épouse

1. Ou Césarine.

du roi Clotaire, institua dans la ville de Poitiers et dans laquelle cette reine prit elle-même l'habit religieux ; elle donna, en effet, pour règle à sa Congrégation, celle de sainte Césarie d'Arles.

Une autre Césarie succéda à notre Sainte. Celle-là fut mère de deux cents religieuses que saint Césaire eut la joie de voir réunies dans son monastère avant sa sortie de ce monde. Trente années avaient suffi à cette sainte institution pour parvenir à ce haut degré de prospérité. Le saint évêque le laissa riche non-seulement en revenus et en propriétés, mais surtout d'une excellente règle de vie, et d'une somme considérable de bons exemples. Il avait un si grand soin de cette Congrégation, qu'il s'y fit porter par ses serviteurs trois jours avant sa mort, pour visiter l'abbesse Césarie et les autres religieuses, pour les consoler, les bénir, et les exhorter à la conquête de la vie éternelle. Comme il convenait à un vrai pasteur et à un père plein de jours, il les avertit de garder soigneusement la règle qu'il leur avait dictée peu d'années auparavant. Dans son testament, il les recommanda aux évêques ses successeurs et les soumit à leur direction.

La fête de sainte Césarie se célèbre dans le diocèse d'Aix le 28 janvier [1].

Propre d'Aix.

XIIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

L'Octave de l'Epiphanie de Notre-Seigneur [2]. — A Rome, sur la voie Lavicane, les couronnes remportées par quarante bienheureux soldats, et méritées par eux pour avoir confessé la vraie foi, sous l'empereur Gallien. IIIe s. — En Sardaigne, saint POTIT, martyr, qui, ayant beaucoup souffert sous l'empereur Antonin et sous le président Gélase, termina enfin son martyre par le glaive. 166. — A Singidon, dans la Mysie supérieure (Belgrade), les saints martyrs Hermile et Stratonice, qui, après de cruelles tortures endurées sous l'empereur Licinius, furent noyés dans le Danube. 315. — A Cordoue, les saints martyrs GUMESINDE ou GOMEZ, prêtre, et SERVUS-DEI, moine. 852. — A Poitiers, dans la Gaule, la naissance au ciel de saint HILAIRE, évêque et confesseur, qui, relégué quatre ans en Phrygie pour avoir courageusement défendu la foi catholique, opéra, entre autres miracles, celui de ressusciter un mort. Sa fête se célèbre demain. Vers 368. — A Césarée, en Cappadoce, saint LÉONCE, évêque, qui eut fort à combattre, sous Licinius, contre les Gentils, et sous Constantin contre les Ariens. IVe s. — A Trèves, saint Agrice [3], évêque. 335. — Au monastère de Vergy, saint VIVENCE, confesseur. Vers 400. — A Amasée, dans la province de Pont, sainte Glaphyre [4], vierge. 324. — A Milan, au monastère de Sainte-Marthe, la bienheureuse VÉRONIQUE DE BINASCO, de l'Ordre de Saint-Augustin. 1497.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Vienne, en Dauphiné, saint Vire (*Verus*), deuxième de ce nom, évêque et confesseur, qui assista au concile d'Arles, en 314. — A Sens, saint Théodore, onzième évêque de ce siége et contemporain de saint Martin de Tours. 394. — A Bourges, le bienheureux Etienne, évêque, dont la

1. Voir la vie de saint Césaire d'Arles, 27 août.

2. L'Eglise honore particulièrement en ce jour le baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Jourdain par saint Jean-Baptiste. Autrefois, on chômait cette fête en France et en Allemagne, comme nous l'apprenons par les capitulaires de Louis-le-Débonnaire. L'empereur Théodose II défendit de passer aucun acte en justice pendant les huit jours qui précèdent et qui suivent l'Epiphanie.

3. Voir au 19 janvier.

4. Ses actes ont été écrits par son contemporain, Jean, prêtre de l'église de Césarée, et mêlés par lui à ceux de saint Basilée, évêque d'Amasée, lequel remporta la couronne du martyre en défendant la virginité de sainte Glaphyre, sous l'empereur Licinius. La même vierge déjoua avec beaucoup d'art les mauvais desseins de ce tyran, en se déguisant comme autrefois David devant Abimelech. *(Extrait de Baronius.)*

modestie et la charité étaient si admirables qu'il se privait des choses les plus nécessaires à la vie, pour subvenir au besoin des pauvres, disant que les biens de l'Eglise étaient proprement leur patrimoine. 835.—A Maëstricht, saint Désigné (*Designatus*) évêque. Il ressuscita trois soldats qui donnèrent leurs biens à son église. Vers 520. — En Bretagne, saint Enogat, évêque de Guic-Aleth [1]. 631. — En Bourgogne, le bienheureux Euthice, abbé et réformateur du monastère de Baume. IXe s. — A Cluny, le bienheureux BERNON, abbé du même lieu et instituteur du très-célèbre Ordre de Cluny, qui a donné tant de saints pasteurs à l'Eglise. 927.— A la Boisselière, au pays du Maine, saint Léogisile [2] ou Longis (*Launogisilus*), abbé d'un monastère de son nom. 653. — En Flandre, le bienheureux HILDEMAR, fondateur de l'abbaye d'Arrouaise, en Artois. 1097. — A Huy, au pays de Liége, la bienheureuse YVETTE, JUETTE ou JUTTE, veuve, recluse. 1228. — Dans le Jura, saint Pallade, moine de Condat, compagnon de saint Romain dans ses courses apostoliques et le témoin de ses miracles. Seconde moitié du ve siècle. — A Poitiers, et pour mémoire, saint Hilaire, filleul du docteur de l'église de ce nom et saint Juventius qui ont été honorés du titre de Saints et qu'on ne connait pas autrement : tous deux furent disciples de saint Hilaire, alors qu'avant sa conversion celui-ci enseignait l'éloquence et la philosophie dans les écoles publiques de Poitiers [3]. IVe s.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Trèves, saint André, évêque ; on le trouve qualifié de martyr dans un seul manuscrit. Vers l'an 236. — A Rome, les saints Second ou Secondin, Enon et Quirion, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme et dans d'autres ; ces saints faisaient partie, selon toute apparence, des quarante soldats martyrisés sous l'empereur Gallien et dont il est fait mention ci-dessus d'après le martyrologe romain. Vers l'an 262. — En Afrique, les saints Ingénu, Vincent, Satte, Sature et Félicité, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme et dans d'autres. — A Naples, les saints Cyriaque, Cimin, Zotique, Hérise ou Hérisin, Glycère, Félix et Janvier, martyrs. — En Grèce, saint Pacôme, saint Papyrin et saint Athanase, nommés dans différents martyrologes. — En Ecosse, saint KENTIGERN, évêque de Glascow : il ressuscita un serviteur de saint Servan ; et, après la mort de ce dernier, fixa le siége de son évêché à Glascow, où il vécut dans de grandes austérités, fonda un monastère, et reçut la visite de saint Colomb, attiré par la renommée de ses vertus et de ses miracles. 601. — En Allemagne, le bienheureux GODEFROI, qui, de comte de Kappenberg en Westphalie, se fit religieux et fonda dans ce même lieu de Kappenberg un monastère de l'Ordre des Prémontrés. An 1127. — A Tadère, en Illyrie, le B. ODON DE NOVARE, de l'Ordre des Chartreux. 1196.

1. Quelques mots de géographie bretonne, à propos de saint Enogat : Aleth était une ancienne ville de l'Armorique chez les Redons, comme le porte la *Notice de l'Empire*. On en voit encore des ruines dans le village appelé Guic-Aleth et Quidaleth, comme nous l'avons vu écrit quelquefois. Les Bretons mettaient fréquemment devant les noms de lieux les préfixes *guic*, qui signifie ville fortifiée *(oppidum)*; *land* ou *landt*, qui signifie église ; *plou*, qui signifie peuple ; *(plebs)* ou église paroissiale ; *loc*, qui signifie lieu, endroit. Saint-Jean de la Grille transféra le siége épiscopal d'Aleth à Saint-Malo en 1141. Quant à saint Enogat, il était le cinquième successeur de saint Malo : il fut sacré au commencement de l'année 638, sous le règne d'Hoel III et le pontificat d'Honorius Ier : il mourut le 13 janvier 631. Il existe, près de Dinan, une paroisse qui porte son nom.

2. Voir sa vie et celle de sainte Noflette au 2 avril.

3 *Origines de l'église de Poitiers*, par M. Auber, in-8°, 1868

SAINT HILAIRE, ÉVÊQUE DE POITIERS,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE ET PATRON DE TOUT LE DIOCÈSE DE POITIERS

Commencement du IVe siècle-368. — Papes : Saint Marcel; saint Damase. — Empereurs : Galère, Maximin Daïa; Constantin; Licinius; Valentinien Ier; Valens.

Se taire quand on doit parler, est de la pusillanimité et non de la modestie.
Liv. contre Constance, n. 1.

Cet astre éclatant de l'Eglise naquit dans les Gaules. Il n'est pas moins certain que sa patrie fut l'Aquitaine seconde, qui surpassait alors toutes les autres provinces gauloises en *urbanité*. D'après un manuscrit du cardinal Ottoboni, et une inscription trouvée vers l'an 1500, dans l'église paroissiale de Cléré, le père de notre Saint s'appelait Francaire [1] *(Francarius)*. Ce qui est hors de doute, c'est que « saint Hilaire brilla de tout l'éclat de la noblesse parmi les familles gauloises, et qu'aucun sang ne fut plus illustre que le sien [2] ».

On croit généralement qu'il fut d'abord élevé dans le paganisme, et qu'il ne se fit chrétien que dans l'âge mûr. Sa vie honnête et pure, l'étude de la philosophie, puis celle de l'Ecriture sainte, furent, après la grâce de Dieu, les causes de sa conversion. Voici comme il semble la raconter en ses écrits : « Je considérais que l'état le plus désirable, selon les sens, est le repos dans l'abondance, mais que ce bonheur est commun avec les bêtes. Je compris donc que le bonheur de l'homme devait être plus relevé, et je le mettais dans la pratique de la vertu et la connaissance de la vérité. La vie présente n'étant qu'une suite de misères, il me parut que nous l'avions reçue pour exercer la patience, la modération, la douceur, et que Dieu, tout bon, ne nous avait point donné la vie pour nous rendre plus misérables en nous l'ôtant. Mon âme se portait donc avec ardeur à connaître ce Dieu, auteur de tout bien, car je voyais clairement l'absurdité de tout ce que les païens enseignaient touchant la divinité, la partageant en plusieurs personnes, de l'un et de l'autre sexe, l'attribuant à des animaux, à des statues et à d'autres objets insensibles. Je reconnus qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu, éternel, tout-puissant, immuable. Plein de ces pensées, je lus avec admiration ces paroles de Moïse : « Je suis Celui qui suis ». Et dans Isaïe : « Le ciel est mon trône, et la terre mon marchepied ». Et encore : « Il tient le ciel dans sa main et y renferme la terre ». La première figure montre que tout est soumis à Dieu; la seconde, qu'il est au-dessus de tout. Je vis qu'il

1. D'après le R. P. Chamard, qui a fait les plus grandes recherches sur ce sujet, ce n'est pas à Poitiers même que serait né saint Hilaire. « D'abord, dit-il, les expressions de saint Jérôme et de Fortunat peuvent très-bien s'entendre dans un sens métaphorique qui n'est pas sans exemple dans l'histoire et surtout chez les poètes qui revendiquent souvent pour une ville capitale une gloire appartenant à des localités du voisinage ».

Ensuite cette explication est conforme à d'autres assertions, soit de Fortunat lui-même, soit d'un homonyme qui dit que saint Hilaire était originaire de l'une des campagnes de l'Aquitaine Une tradition immémoriale, confirmée par la découverte du corps de saint Francaire au XVe siècle, vient encore affirmer que Cléré est la patrie de saint Francaire, et par conséquent de saint Hilaire. (*Vies des saints personnages de l'Anjou*, t. Ier, p. 6.)

2. Fortunat.

est la source de toute beauté et la beauté infinie ; en un mot, je compris que je le devais croire incompréhensible. Je portais plus loin mes désirs, et je souhaitais que les bons sentiments que j'avais de Dieu, et les bonnes mœurs eussent une récompense éternelle. Cela me semblait juste, mais la faiblesse de mon corps et même de mon esprit me donnait de la crainte ; quand les écrits des Evangélistes et des Apôtres me firent trouver plus que je n'eusse osé l'espérer, particulièrement le commencement de l'Evangile de saint Jean, où j'appris que Dieu avait un Fils éternel et consubstantiel à son Père ; que ce Fils, le Verbe de Dieu, s'était fait chair, afin que l'homme pût devenir fils de Dieu [1] ».

A ces textes des écrits de saint Hilaire, Dom Coustant oppose ce passage de Fortunat : « Dès le berceau, l'enfance d'Hilaire était allaitée d'une si grande sagesse primitive, qu'on eût pu dès lors comprendre que le Christ se faisait élever un soldat dont il avait besoin pour obtenir la victoire dans sa cause ». Ces termes n'indiquent-ils pas qu'Hilaire suça la foi chrétienne avec le lait ? Les écrits du saint Docteur, au dire de Dom Coustant, ne sont point contraires à cette opinion. Saint Hilaire veut seulement montrer combien les lumières de la révélation l'emportent sur celles de la philosophie ; comment un vrai sage, qui lirait les Livres saints, monterait par degrés jusqu'aux vérités les plus sublimes, ou comment lui-même a appris dans ces saints livres à mépriser la vanité des choses humaines et a été mieux éclairé sur des mystères qu'il connaissait déjà. Il y a encore une phrase du *Traité de la Trinité*, qui, selon l'opinion la plus commune, indiquerait que notre Saint reçut le baptême dans un âge avancé. Mais on peut voir dans ses paroles simplement la joie qu'il ressentait d'appartenir à une religion où l'âme renaissait pour être éternellement heureuse, où l'on avait l'espoir que le corps lui-même ressusciterait pour partager ce bonheur, tandis que la philosophie ne nous donne presque aucune assurance sur la destinée future de l'âme et du corps de l'homme.

Quelques auteurs modernes ont cru que le jeune saint Hilaire avait l'esprit lent à comprendre, et que son père, pour vaincre ce défaut par le travail et la diversité des pays, l'envoya étudier à Rome et à Athènes. Mais les anciens nous disent d'une seule voix, et les écrits du grand Docteur nous le disent plus haut encore, qu'il naquit avec un génie aussi ample que pénétrant.

La culture que reçut son esprit ne prouve point qu'il fréquenta les écoles de Rome et d'Athènes, puisque celles des Gaules étaient *très-florissantes* [2]. Il acquit une telle gloire dans l'éloquence, que saint Jérôme le regarde comme un des plus grands orateurs de son temps, et peint très-bien la véhémence de son style, en le nommant le *Rhône de l'éloquence*. Il s'appliqua aussi à la poésie : cet art qu'un si grand nombre détournent à des usages mauvais et impurs, notre Saint l'employa à célébrer les louanges de Dieu, à chanter les conquêtes des Apôtres, les combats des martyrs. Il ne possédait pas à fond la langue grecque, si l'on en croit saint Jérôme, dont les preuves sont assez bien réfutées par Dom Coustant. Ce qui a pu donner cette opinion à saint Jérôme, c'est sans doute que, dans le traité des Synodes, lorsque saint Hilaire traduit le grec en latin, son style est embarrassé et obscur. Mais cela peut très-bien s'expliquer par un vice du temps ; car on croyait alors enfreindre les lois de la traduction, si l'on ne mettait les mots de la version dans le même ordre que ceux de l'original. Ces entraves devaient nécessairement rendre le traducteur lourd et obscur. Quant à la philosophie, tout le monde

1. Hil. *lib.* I, *de Trinit.* n. 11. — 2. Hier. *epist.* IV *ad Rust.*

avoue qu'il y excella. Aussi saint Augustin, parlant de son passage du siècle dans l'Eglise, le compare aux Israélites qui, en partant pour la Terre promise, étaient chargés de tout l'argent et de tout l'or de l'Egypte. Il orna depuis ses écrits de ces richesses empruntées aux sciences et aux lettres profanes; mais, après les avoir tellement purifiées que vous n'y rencontrez rien de profane, rien qui soit indigne d'un prêtre. Sa philosophie ne restait pas renfermée dans de vaines spéculations, il la faisait descendre à la pratique pour régler ses actions. Mais ce qui fit surtout porter des fruits à sa sagesse, c'est qu'elle était fécondée par la foi que lui conféra abondamment le baptême, comme l'indiquent ses propres paroles, citées plus haut. On ne sait pas quand il reçut ce sacrement : Dom Coustant dit que ce fut peu de temps avant son épiscopat, et il se fonde sur ce passage du livre des Synodes[1] : « Je n'entendis parler de la foi de Nicée qu'à la veille de mon exil ». Ce qui ne prouve point qu'il naquit et demeura longtemps dans le paganisme, puisque c'était l'usage à cette époque de ne recevoir, souvent du moins, le baptême que dans un âge très-avancé. Il nous apprend lui-même quels sentiments de foi il puisa dans cet auguste sacrement. « Ainsi, je crus en vous, Seigneur; ainsi, je renaquis en vous; de là, je suis tout vôtre..... [2] Je suis irrémédiablement imbu de ces vérités sacrées, rien ne pourra jamais m'en séparer; je mourrai avec elles..... » Et un peu avant : « J'ai si bien appris ces vérités, je les ai crues avec une si ferme conviction, mon esprit les tient avec une foi si vive, que je ne pourrais ni ne voudrais croire autrement ». Et il rend raison de cette impossibilité, en disant que sa foi est conforme à la doctrine évangélique et au *Symbole de son baptême*. Se laissant ainsi conduire par la lumière de la foi reçue dans le baptême, il ne put jamais être entraîné dans l'erreur par une fallacieuse philosophie. Il suivit constamment le précepte de l'Apôtre : « Prenez garde que quelqu'un ne vous dépouille par la philosophie ».

Contre les traits de la raison humaine, il se munit de cette maxime comme d'un bouclier : « Une foi constante repousse les captieuses et inutiles questions de la philosophie ; elle ne succombe pas à ce qu'ont de fallacieux les inepties humaines ; elle ne laisse pas la vérité devenir la dépouille de l'erreur ». Car il vit, ce véritable philosophe, « que ce que Dieu fait en dehors de l'intelligence humaine ne peut tomber sous les sens naturels de notre esprit : pour mesurer une action d'une éternité sans bornes, il faut un esprit sans bornes. Or, l'esprit humain a des bornes. D'ailleurs, par cela même que la raison humaine est créée, elle est nécessairement imparfaite : comment pourrait-elle comprendre le Créateur? L'imparfait ne peut comprendre le parfait[3] ». Il accorde à la foi seule cette gloire que par sa vertu céleste elle fait arriver l'homme où il ne pourrait jamais atteindre par ses propres forces. C'est pourquoi il démontre que les chrétiens, qui ont appris à soumettre leur esprit à la foi, sont plus sages que les sages du monde qui les traitent de fous, puisque, outre les connaissances naturelles, ils pénètrent encore très-avant dans des secrets inaccessibles aux philosophes. Saint Hilaire se glorifie de cette folie. Un exemple fera mieux comprendre comment il foulait aux pieds les prétentions de la science humaine, lorsqu'elle sort de sa sphère et se mêle de ce qui ne la regarde pas, quoiqu'il en fût le disciple, quoiqu'il l'estimât et s'en servît habilement, pour les choses qui sont de son ressort. L'Evangile lui apprend que Jésus-Christ est entré dans une chambre où ses disciples étaient assemblés, les portes étant fermées ; mais la philosophie lui adresse une foule de questions qu'il examine

1. Numéro 91. — 2. *Lib.* VI *de Trin.*, n. 21. — 3. *Lib.* III, n. 24.

avec un plaisir ironique : « Comment cela a-t-il pu se faire ? Jésus n'avait donc plus rien de corporel : les murs avaient donc perdu une propriété inséparable des corps, l'impénétrabilité ? » Puis, lorsque la Sagesse humaine a pour ainsi dire étalé, rangé en bataille son armée d'objections, le grand docteur les renverse d'un seul coup avec les armes de la folie chrétienne : « Je suis un ignorant, je me contente de croire les choses telles que Dieu les a dites ; tout ce que je puis constater, c'est qu'il les a dites, ne me demandez pas l'explication des faits. Dieu me dit, car l'Evangile est sa parole, que ce même Dieu, ayant un corps, est entré dans une chambre sans ouvrir les portes. Je le crois. Comment a-t-il fait ? C'est son affaire et non la mienne : il fait tant de choses que je ne comprends pas. Est-ce que, par hasard, tout savant que vous êtes, vous oseriez dire que Dieu ne peut faire que ce que vous pouvez comprendre ? Hé ! combien de choses naturelles que vous ne comprenez pas ! Combien aussi de choses surnaturelles, mais sensibles ! Si notre raison ne peut saisir l'entrée de Jésus-Christ dans une chambre les portes fermées, combien moins saisira-t-elle son éternelle génération du Père ».

Saint Hilaire avait une si grande crainte de perdre le trésor de la foi qu'il évitait tout commerce avec les juifs et les hérétiques, comme de les saluer, de s'asseoir avec eux à la même table [1]. Cela, comme nous venons de le voir, ne provenait point d'un caractère dur et intraitable ; plus tard il changea entièrement de conduite sur ce sujet, lorsqu'il fut évêque et qu'il crut cela plus équitable, plus utile à l'Eglise et au prochain. Mais comme il n'ignorait pas que la foi est morte si elle n'opère par la charité et que les hommes peuvent être retranchés du corps du Christ, non-seulement pour infidélité, mais aussi pour stérilité, il s'appliqua d'abord à bien connaître les règles de l'Eglise, les maximes de l'Evangile : alors il se soumit, quoique simple laïque, à une discipline si sévère qu'on voyait se former d'avance en lui un prêtre irréprochable pour le temple du Christ. A le voir exercer toutes les œuvres de piété, on eût dit un saint pontife. Enfin, plein de Dieu, il tâcha de le répandre dans les autres : il faisait craindre à ceux-ci les châtiments réservés à leurs péchés ; il excitait ceux-là par la promesse du royaume céleste ; en un mot, exhortant tout le monde à la sainte pratique de la religion chrétienne, il ne cessait de semer dans le peuple des paroles de vérité qui faisaient partout germer et fructifier la foi.

Hilaire avait eu pour professeur Héliodore, prêtre de Poitiers, d'origine grecque sans doute, et qui, y professant l'éloquence et la poésie, fut consulté par saint Hilaire sur certains passages d'Origène. Celui qui devait être un de nos plus savants évêques n'était pas assez familier avec la langue du célèbre théologien, et trouva dans Héliodore un aide éclairé, dont les mêmes goûts firent bientôt son ami fidèle aussi bien que son guide assidu. Saint Jérôme croit devoir leur attribuer en commun quelques-uns des travaux littéraires du grand prélat. Ce qui est certain, c'est qu'il ne faut attribuer qu'au professeur le traité *De l'origine des choses* [2], où il combat pour le principe de l'unité de Dieu, auteur de tout bien et jamais d'aucun mal, les opinions des Manichéens d'alors, voire et par concomitance celle des Panthéistes de notre temps [3]. Mais ce qui ne doit pas être moins intéressant à nos yeux, c'est qu'Hilaire lui-même, avant de donner des preuves écrites de cette sublime doctrine qui devait dicter ses livres de controverse, avait eu à lutter

1. Fortun., l. I, n. 3.
2. *De naturis rerum exordialium.* Nous ne connaissons que par ce titre cet ouvrage, qui s'est perdu.
3. *Hist. litt. de la France*, I, 560.

publiquement, à titre de professeur, dans l'école où s'exerçaient les docteurs de Poitiers. Il n'était pas rare, dans ces temps où les lettres étaient en aussi grand honneur que la fortune, de voir s'appliquer à cette belle œuvre de l'enseignement les personnages les plus élevés.

C'est chose douteuse s'il se livra à ce professorat avant ou après sa parfaite conversion ; toujours est-il que c'est après son mariage, car, cette union l'ayant fait encore « croître en bien et renommée, de tous pays venoient gens à Poictiers pour ouyr sa sapience [1] ».

Mais tout porte à croire que cette tâche laborieuse lui aura paru une œuvre de prosélytisme très-conforme au zèle chrétien recommandé à chacun par le divin Maître en qui seul il avait trouvé « la voie, la vérité et la vie [2] ». C'était un moyen actif et fécond de garder contre la grande hérésie de l'époque un auditoire attiré par cette éloquence docte et énergique dont l'activité s'était formée aux plus belles sources de son temps ; car il est certain que sa jeunesse, pendant laquelle sa position et ses richesses l'engagèrent peu à briguer les places et les honneurs, se passa en études sérieuses qui protégèrent la gravité de sa conduite et la pureté de ses mœurs.

Dieu avait procuré à ce saint homme une épouse digne de lui et dont il eut une fille unique nommée Abra ; ce qui nous montre que cette femme dont nous ignorons le nom était très-versée dans tout ce qui touche à la piété, c'est que saint Hilaire écrivant à sa fille du fond de son exil, pour l'exhorter à demeurer vierge, lui dit d'interroger sa mère pour les pensées qu'elle ne comprendrait pas. Ces deux époux travaillaient de concert à se sanctifier et à donner comme une seconde naissance à leur fille, en lui inspirant des mœurs pures et en lui apprenant l'obéissance à la loi de Dieu. Ainsi vivait saint Hilaire, libre pour le service de Dieu dans les liens du mariage, très-instruit dans tous les genres de science, d'une vie qui était la probité, la pureté même, d'une foi intègre et constante, brûlant du zèle des âmes, orné de toutes les autres qualités que saint Paul exige pour un évêque, lorsque tout le peuple, d'un commun accord, ou plutôt l'esprit de Dieu dont ce peuple n'était que l'organe, le demanda pour évêque, en la place de Maxence, frère de saint Maximin de Trèves.

C'était vers l'an 353, quelques années avant son exil. Sa femme vivait encore [3], mais l'Eglise prenait alors souvent parmi les personnes mariées ses ministres qui sans cela n'auraient pas été nombreux. On les obligeait toujours à se séparer de leurs femmes, particulièrement à Rome, en Egypte et en Orient : en ayant encore commerce avec elles, ils devenaient adultères. Ce qui fut comme l'âme de l'illustre épiscopat de saint Hilaire, ce furent les nobles sentiments qu'il avait sur cette dignité. Plus tard, lorsqu'il voulut rappeler à l'empereur qu'il méritait quelque considération à ses yeux, il ne trouva rien de plus fort à lui dire que ces mots : « Je suis évêque » : *episcopus ego sum*. Il considérait l'évêque comme le « prince parfait de l'Eglise, lequel doit posséder dans leur perfection les plus grandes vertus [4] ». Dans un évêque, l'innocence de la vie ne suffit pas sans la science, et sans la sainteté la plus grande science ne suffit pas davantage ; en effet, comme il est institué pour l'utilité des autres, à quoi leur sert-il, s'il ne les instruit, et ses instructions ne seront-elles pas stériles, si elle ne sont pas d'accord avec sa vie ? Saint Hilaire veut donc que dans le prêtre la probité et la

1. *Ann. de Poitiers*, par Bouchet, et *Origines de l'Eglise de Poitiers*, par M. Auber.
2. Unicuique mandavit de proximo suo (Eccl., XVII, 12). — Diliges proximum tuum tanquam te ipsum (Marc, XII, 31). — Ego sum via, veritas et vita (Joan., XIV, 6).
3. Fort.. *lib.* I, n. 6. — 4. *Lib.* II, *ad Constant.*, n. 2; *lib.* VIII, *de Trinit.*, n. 1.

science se prêtent un mutuel secours : « Qu'il orne sa vie en prêchant ; qu'il orne sa prédication en vivant ; car innocent, il n'est utile qu'à lui seul, s'il n'est pas instruit et savant ; sa science n'a aucune autorité, s'il n'est pas innocent ». Mais c'est surtout des évêques qu'il exige « une foi qui ne soit pas toute nue et privée des armes de la raison, mais qui puisse lutter constamment et sûrement » contre les attaques des hérétiques qui combattent armés de toutes les sciences humaines[1] ; une foi qui puisse autant l'emporter sur la sagesse du siècle, que les choses divines l'emportent sur les choses humaines, « afin que, autant il y a de distance entre les choses divines et les humaines, autant la raison céleste (dont l'évêque est le défenseur), surpasse toutes les sciences terrestres ; une foi, enfin, qui sache instruire les peuples confiés à ses soins, dans tous les devoirs du chrétien, et les prémunir contre les bouches qui prêchent le mal ». Tel fut l'épiscopat de saint Hilaire, comme nous allons le voir.

Ce qu'il croyait pour lui-même, lorsqu'il n'était chargé que de son propre salut, il le prêcha à son peuple dès qu'il fut chargé du salut des autres [2]. Il commença l'instruction de son peuple par l'exposition de l'évangile de saint Matthieu. Ce ne fut pas sans raison, car le Nouveau Testament est caché dans l'Ancien, et l'Ancien manifesté dans le Nouveau [3]. Si l'on veut aller du mieux connu au moins connu, il est bon de commencer par le Nouveau Testament, dont le premier livre est l'évangile selon saint Matthieu. Saint Hilaire nous a laissé des commentaires sur l'évangile de saint Matthieu, qu'il donna d'abord à son peuple de Poitiers, du haut de la chaire, avant de les publier : car il y suit plus la marche de l'orateur que de l'interprète ; il n'explique point chaque mot, mais il omet certains passages, passe rapidement sur quelques-uns pour s'étendre longuement sur d'autres, il s'attache moins à expliquer le sens de la lettre qu'à développer nos mystères, ce qu'il jugeait plus utile et plus agréable à son peuple. On a plusieurs raisons, trop longues à rapporter ici, de croire que saint Hilaire composa cet ouvrage dans les premières années de son épiscopat et avant l'année 356. Saint Jérôme estimait beaucoup cet ouvrage ; il l'envoya à quelques personnes qui lui avaient demandé des commentaires sur l'Ecriture sainte ; il l'avait apparemment copié de sa main, étant à Trèves, avec les commentaires sur les psaumes du même docteur. De saint Matthieu, saint Hilaire passa à saint Jean, qui a spécialement écrit pour affirmer la divinité de Jésus-Christ[4].

Mais il est temps de voir son plus beau titre de gloire, la manière héroïque dont il combattit un des plus grands fléaux qui aient désolé le monde, l'arianisme, dont nous ferons plus loin l'histoire depuis son origine jusqu'à l'époque où saint Hilaire entra dans la lice [5]. Je dois seulement dire ici que cette hérésie, après avoir jeté la discorde en Orient, après avoir fait plusieurs fois déposer et exiler saint Athanase, l'évêque d'Alexandrie, cet invincible champion de la foi catholique, se répandait alors en Occident sous la protection de l'empereur Constance. Presque tous les évêques d'Occident montrèrent bien plus de courage que les Orientaux : ils proclamèrent l'innocence d'Athanase et excommunièrent les chefs de l'arianisme, entre

1. *Lib.* XII, *de Trinit.*, n. 20; *l.* VIII, n. 2. — 2. *Lib.* I, *de Trin.*, n. 14. — 3. S. Aug. *de Catech. Rudibus*, c. 4.

4. Il ne nous reste plus rien du commentaire sur saint Jean. On a perdu bien d'autres homélies de saint Hilaire, entre autres celles qu'il avait composées sur Job, et dont saint Augustin et saint Hilaire font souvent mention. Le cardinal Maï a publié, dans sa *Bibliothèque nouvelle des Pères*, t. Ier, p. 477, deux homélies de notre Saint, l'une sur le commencement de l'Evangile de saint Matthieu, l'autre sur celui de saint Jean.

5. Voir, au 2 mai, saint Athanase.

autres, Ursace de Singidon, et Valens de Mursie ; puis ils envoyèrent à l'empereur Constance une députation pour demander que les évêques exilés pour la foi fussent rappelés, et que désormais l'autorité séculière ne se mêlât plus des affaires religieuses. L'empereur Constance, honteux du rôle que les Ariens et les Semi-Ariens (ou Eusébiens) lui faisaient jouer, devint plus juste et rappela Athanase sur son siége. (349). Mais comme il était aussi faible que tyrannique, il se laissa persuader de nouveau par les Ariens, qui le flattaient et lui disaient sans cesse, qu'Athanase en défendant l'Eglise attaquait l'Empire. C'est vers cette époque qu'Hilaire commença à se montrer l'Athanase de l'Occident. Constance, se trouvant à Arles (353), y tint un concile, dans lequel il ordonna de souscrire à l'hérésie arienne et à la condamnation de saint Athanase.

Paulin, évêque de Trèves, ayant résisté à ces ordres, fut condamné par les Ariens et exilé par Constance. On ignore les autres détails de ce conciliabule ; il fut le commencement des maux apportés dans l'Occident par l'hérésie arienne, qui avait pour protecteur un despote, et pour agents un Ursace, un Valens, un Saturnin, évêque d'Arles ; ce dernier, corrompu dans l'esprit et dans les mœurs, emporté et factieux, tyrannisait les Gaules avec tous les moyens de terreur dont Constance lui laissait la disposition.

Dans un autre concile, à Milan (335), l'empereur mit tout en œuvre pour détruire la foi de Nicée et extorquer aux évêques la condamnation d'Athanase. Les légats du Saint-Siége osèrent lui représenter qu'il était contraire aux « lois » de l'Eglise de condamner un absent sans l'entendre. — « Les lois », répliqua Constance, ce sont mes « volontés ». Mais les légats ayant plus horreur de cette maxime que de tous les supplices, se laissèrent condamner à l'exil plutôt que de trahir la cause de la justice et de l'innocence. D'autres évêques demandèrent à être enveloppés dans la même sentence [1]. Il est difficile de savoir si saint Hilaire assista à ce concile : mais rien de plus connu et de plus éclatant que son opposition à la violence, à l'injustice et à l'erreur. Il eût pu vivre en repos dans son église de Poitiers, au milieu de tous les avantages de la faveur impériale ; Constance eût même honoré de son amitié un prélat si éminent, il l'eût entouré de considération et rendu tout-puissant ; le saint docteur n'avait qu'à se soumettre à la volonté impériale et à laisser à d'autres le soin de défendre la vérité évangélique ; peut-être même lui eût-il suffi de se taire, et plus d'un prétexte se serait offert à lui pour colorer sa conduite auprès de son peuple. Mais toutes ses espérances étaient dans le ciel, et la charité l'unissant à Dieu par des liens indissolubles, il n'était rien sur la terre dont le désir ou la crainte pût l'en séparer ; il n'hésita jamais sur le parti qu'il devait prendre, il dit toujours intrépidement : « J'adhère au nom de Dieu et de mon Seigneur Jésus-Christ, dût une telle confession m'attirer tous les maux ; je repousse la société des méchants et le parti des infidèles, quand même ils m'offriraient tous les biens ». Ayant pris cette inébranlable résolution, il entreprit d'arrêter l'Occident sur le penchant de l'erreur : car beaucoup, effrayés par les menaces, trompés par les intrigues et les ruses, étaient entrés en communion avec les Ariens, au concile de Milan. L'hérésie se répandait comme une contagion.

Notre Saint s'adressa d'abord à l'empereur ; c'est du moins l'opinion la plus commune qu'il faut rapporter à cette époque son premier livre à Constance.

C'est une requête apologétique tendant à ce que ce prince accordât aux

1. Athan., *Apolog.*, p. 692.

catholiques la liberté d'exercer leur religion avec leurs évêques. Il proteste que l'empereur n'a à craindre de la part des catholiques aucune sédition, ni même aucun murmure dangereux ; que les Ariens seuls troublent la paix publique par les violences qu'ils emploient pour imposer leurs erreurs. Les catholiques ne demandent que la liberté commune ; qu'on leur rende leurs évêques exilés, et qu'il soit permis à chacun d'entendre la parole de Dieu de la bouche de qui il voudra. Si l'empereur voulait user de contrainte pour établir la véritable religion, comme on le fait pour l'arianisme, les évêques catholiques l'en détourneraient, ils lui diraient que Dieu est le maître de l'univers, qu'il n'a point besoin d'une soumission forcée, et qu'il n'exige point une confession qui a pour principe la violence. Cette requête n'eut point un plein succès ; toutefois, d'après Baronius, il faut considérer comme un de ses fruits une loi de Constance, datée, dans le code théodosien, du IX[e] des calendes d'octobre, sous le consulat d'Arbition et de Lollien, c'est-à-dire du 23 septembre de l'an 355 : elle renvoie aux évêques la connaissance des causes de leurs confrères, et défend d'en traduire aucun devant les tribunaux séculiers.

En même temps, Hilaire et la plupart des évêques des Gaules, dont il était le chef, se séparèrent de la communion de Saturnin, d'Ursace et de Valens, et ils accordèrent aux autres qui étaient entrés dans le parti de ces Ariens le pardon de leur faute, pourvu qu'ils s'en repentissent et que l'indulgence qu'ils leur accordaient fût approuvée par les confesseurs exilés pour la foi.

Saturnin et ceux de sa faction, ne pouvant souffrir de se voir flétris par un décret que les évêques des Gaules avaient rendu public, les obligèrent de se trouver à un concile qu'ils tinrent à Béziers (356), et auquel il y a apparence que Saturnin présida. Saint Hilaire s'y rendit, avec son intrépidité ordinaire, et dans cette assemblée d'ennemis et d'Ariens, offrit de réfuter, séance tenante et de vive voix, leur erreur. Mais les hérétiques, qui craignaient de se voir confondus publiquement, ne voulurent point qu'il fût écouté. Saturnin envoya à Constance une fausse relation de ce qui s'était passé dans ce concile, et quoique saint Hilaire s'en plaignît et que Julien, César des Gaules, fût témoin de la vérité, les calomnies des Ariens l'emportèrent. On ne sait de quel crime ils l'accusaient, mais saint Hilaire marque assez clairement dans son deuxième livre à Constance, qu'il s'agissait d'une action indigne non-seulement d'un évêque, mais encore d'un laïque de bonnes mœurs. Il fut exilé en Phrygie avec saint Rhodane, évêque de Toulouse qui, naturellement moins vigoureux qu'Hilaire, ne se soutenait contre les ennemis de l'Eglise que par son union avec lui. Notre Saint, avec la joie des Apôtres et des martyrs lorsqu'ils avaient à souffrir quelque chose pour Jésus-Christ, se rendit dans le lieu de son exil, où l'attendait une belle mission et de grandes victoires : Dieu portait ce flambeau en Orient pour y dissiper les ténèbres de l'arianisme. Il ne cessa point d'ailleurs pour cela d'être l'âme des églises de la Gaule : car les évêques catholiques de ces contrées ne permirent pas qu'on mît personne en sa place sur le siége de Poitiers : le grand docteur continua d'être en relation avec eux et de gouverner son église ; il fut bien affligé du triste état où il trouva les églises de l'Asie : il nous assure, dans un de ses livres[1], qu'il trouva à peine dans les provinces où on l'avait relégué, un évêque qui connût Dieu et conservât quelque reste de la vraie foi. Il s'imposa en ces circonstances deux devoirs qui indiquent la conduite la plus sage et la plus rai-

1. *Lib. de Synodis*, n. 63.

sonnable : il s'appliqua d'abord à se tenir très-ferme dans la confession de Jésus-Christ [1] ; ensuite à ne rejeter aucun accommodement ni aucun moyen honnête et raisonnable de pacifier les choses. C'est pourquoi, il usa de beaucoup de ménagement dans les écrits qu'il fit alors, craignant que s'il y déployait plus de force, on ne l'attribuât plus au ressentiment qu'à l'amour de la vérité. Il poussa même la condescendance jusqu'à prier, parler avec les hérétiques, et leur donner le salut et la paix. Cette indulgence lui coûtait peu : car son exil, loin de l'irriter contre ses ennemis, lui était au contraire très-agréable, puisque c'était le triomphe de la vérité. Il se réjouissait de voir s'accomplir en lui la prophétie de l'Apôtre : « Il existera un temps où l'on ne pourra supporter la vraie doctrine ». En effet, l'iniquité montrait, en exilant ces courageux évêques, qu'elle ne pouvait souffrir aucune contradiction, qu'elle craignait la lumière, qu'elle ne consultait d'autre justice que ses désirs [2]. « Que mon exil dure toujours », disait-il, « pourvu que la vérité soit enfin prêchée. Les ennemis de la vérité peuvent bien exiler ses défenseurs, mais elle, la vérité, croient-ils l'exiler en même temps ? En exilant mon corps, ont-ils pu enchaîner aussi et détenir la parole de Dieu [3] ? Si je suis trop loin de mon troupeau pour lui parler de ma bouche, je n'en serai pas moins évêque de mon église. La distance ne m'empêche pas d'être en relation et en communion avec les évêques des Gaules, et du fond de la Phrygie j'exerce toujours mon ministère à Poitiers, je distribue toujours la communion à mes diocésains par la main de mes prêtres [4]. On se trompe si l'on croit m'avoir imposé silence : je parlerai par des livres et la parole de Dieu, que nul ne peut vaincre, s'envolera libre [5] ». Le premier ouvrage qu'il composa ainsi dans son exil, pour démasquer l'erreur et défendre la vérité, fut son *Traité de la Trinité*.

« Il est divisé en douze livres. Le Saint y prouve de la manière la plus solide la consubstantialité du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Il enseigne que l'Eglise est une, et que tous les hérétiques sont hors de son sein ; qu'elle est distinguée de leurs différentes sectes en ce que, conservant toujours son unité, elle les combat et les confond toutes, quoique seule contre elles ; qu'elle trouve la matière de ses plus beaux triomphes dans les divisions perpétuelles qui règnent entre les partisans de l'erreur [6]. Il fait voir ensuite que l'arianisme ne peut être la vraie doctrine, puisqu'elle n'a point été révélée à Saint-Pierre, choisi pour être le fondement inébranlable de l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles ; à saint Pierre, dont la foi sera indéfectible, parce que Jésus-Christ a prié pour qu'elle ne faillît jamais ; à saint Pierre, qui a reçu les clefs du royaume du ciel, et dont Dieu ratifie les jugements, quoique portés sur la terre [7]. Il présente encore ailleurs les mêmes arguments [8]. C'est qu'en effet ils sont décisifs, et qu'il est difficile à l'hérésie d'en éluder la force. L'article de la divinité de Jésus-Christ est aussi traité avec une supériorité de lumière qui ne laisse aucune ressource aux Ariens. Le saint docteur la démontre par les miracles opérés aux tombeaux des Apôtres et des Martyrs, ainsi que par la vertu de leurs reliques ; il la démontre encore [9] par des faits éclatants et miraculeux que l'on ne peut révoquer en doute sans renoncer aux premiers principes, surtout par les affreux rugissements que poussaient les démons, forcés de fuir en la présence des sacrés ossements de ceux qui avaient répandu leur sang pour Jésus-Christ [10] »

1. *Lib. contra Const.*, n. 2. — 2. *Lib.* x, *de Trinit.*, n. 4. — 3. *Lib. de Synod.*, n. 78. — 4. *Lib* II *ad Const.*, n. 2. — 5. *Lib. de Trin.*, x, n. 4. — 6. *Lib. de Trinit.*, n. 4, p. 917. — 7. *De Trinit.*, *lib.* VI n. 37, 38, p. 904. — 8. *In Ps.* CXXXI, num. 4, p. 447, et *in cap.* 16 *Matth.*, num. 7, p, 690. — 9. *L.* XI, *de Trinit.*, n. 3.

10. Godescard. — Pour une analyse plus détaillée, voyez Dom Ceillier, t. IV, p. 38. Nous avons cité

Saint-Hilaire avait écrit plusieurs fois, de divers lieux, aux évêques des Gaules, et il n'avait point reçu de réponse. Il craignit que ce silence ne fût affecté et qu'ils ne fussent tombés dans l'erreur comme tant d'autres ; ainsi, il avait résolu de se taire aussi de son côté et de n'avoir plus de communication avec eux, après les avoir avertis plusieurs fois, selon les préceptes de Notre-Seigneur. Quelle ne fut donc pas sa consolation lorsqu'il reçut enfin de leurs lettres et connut que s'ils ne lui avaient pas écrit plus tôt, c'est qu'ils ne savaient pas où il était. Il apprit avec une extrême joie qu'ils avaient conservé la pureté entière de la foi, qu'ils étaient demeurés unis à lui en esprit et avaient rejeté la communion de Saturnin, l'auteur de son exil ; que depuis peu, comme on leur avait envoyé la deuxième profession de foi dressée à Sirmium par les Ariens, en 357, ils l'avaient non-seulement rejetée, mais expressément condamnée. Ils le priaient aussi de leur expliquer nettement quelle était la foi des Orientaux sur la divinité du Fils de Dieu et ce que voulaient dire tant de différentes confessions de foi qu'ils avaient dressées depuis le Concile de Nicée.

Le saint exilé répondit aux évêques des Gaules par son traité *des Synodes*, où il réconcilie l'Orient et l'Occident catholique ; car les évêques d'Occident accusaient les Orientaux d'arianisme, et ceux-ci, les premiers du Sabellianisme [1]. Saint Hilaire explique les différentes formules de foi que les Orientaux avaient faites depuis le Concile de Nicée, afin de montrer aux Occidentaux qu'elles étaient bonnes ou du moins tolérables, et qu'ils ne devaient pas regarder comme Ariens ceux qui les recevaient. Il les prie de juger eux-mêmes de ces formules dont ils lui avaient demandé l'explication et de suspendre leur jugement jusqu'à la fin de son écrit. Ce n'est pas qu'il se fasse garant de l'orthodoxie de toutes ces formules : il les transmet en invitant les évêques des Gaules à les juger avec modération et à tenir compte des circonstances dans lesquelles on les a faites ; car, en Orient, « tout est plein de scandales, de schisme, d'infidélité. Que vous êtes heureux, vous », dit-il aux évêques des Gaules, « d'avoir conservé dans sa pureté la foi apostolique, d'avoir ignoré jusqu'ici ces professions écrites et de vous être contentés de professer de bouche ce que vous croyez de cœur ! » Il explique ensuite les termes dont l'ambiguïté rendait suspecte aux Orientaux la foi des Occidentaux, pour les inviter les uns et les autres à ne pas se soupçonner pour les *mots*, puisque tous semblent *s'entendre* sur la *chose* [2].

Saint Hilaire avait aussi reçu une lettre d'Abra, sa fille, probablement par la même voie que celles des évêques des Gaules. Cette lettre n'est point venue jusqu'à nous, et nous n'en connaissons pas le contenu ; soit qu'elle y apprît à son père qu'elle était recherchée en mariage par un homme de condition, soit que saint Hilaire le sût d'ailleurs, il crut devoir la porter à ne prendre point d'autre époux que Jésus-Christ. Nous avons la lettre où il lui donne ce conseil, et c'est sans raison que quelques critiques ont voulu la faire passer pour une pièce supposée et peu digne de la gravité de ce saint évêque. Si le style n'en est pas aussi relevé que dans ses autres écrits, c'est que la matière ne le demandait point et qu'il y parlait à une jeune fille de douze à treize ans, avec laquelle la qualité de père lui permettait en quelque sorte de bégayer. Saint Hilaire eut l'occasion d'envoyer cette lettre avec le

Godescard parce qu'il a recueilli surtout les passages où se trouvent d'avance condamnées les erreurs de notre temps.

1. Sabellius, hérésiarque du IIIe siècle, ne voyait dans la Trinité que trois actions diverses d'un même principe, lequel *crée, sauve, donne la grâce.*

2. Fleury, liv. XIV, ch. 10.

livre des Synodes, adressé aux évêques des Gaules. Il marquait à cette chère enfant que si elle était assez généreuse pour ne pas désirer un époux mortel, des habits magnifiques et tout ce qui flatte la vanité des mondains, elle recevrait de Jésus-Christ une perle infiniment précieuse dont elle ne pouvait pas même se former une idée. Toutefois, il lui donne de simples conseils, il ne lui manifeste que ses désirs, ne lui imposant sur ce point aucune nécessité. Mais il lui demande une réponse et veut qu'elle la fasse sans le secours de personne. Il lui annonce en même temps qu'il lui envoie deux hymnes, une pour le matin et l'autre pour le soir, et il ajoute que si elle trouve quelque chose de difficile à entendre, soit dans ces hymmes, soit dans sa lettre, elle en demande l'explication à sa mère. Fortunat nous apprend que de son temps (VI[e] siècle), l'original de cette lettre se gardait soigneusement dans l'église de Poitiers. Abra suivit le conseil de son père et mourut saintement, comme nous le rapporterons bientôt.

Cependant, deux conciles avaient été convoqués, dans des vues perfides, par l'empereur (359). L'un se tint à Rimini, en Italie, où plusieurs prélats, même des plus saints et des meilleurs, après saint Hilaire, comme Phébade d'Agen, et Servais de Tongres, furent trompés par les artifices et les propositions captieuses des Ariens ; l'autre, à Séleucie (360), métropole de l'Isaurie, composé de semi-Ariens en majorité, d'un certain nombre d'Ariens et d'une quinzaine de catholiques. Saint Hilaire s'y trouva par une disposition particulière de la Providence. Quoiqu'il n'y eût aucun ordre particulier pour lui, toutefois, sur l'ordre général d'envoyer tous les évêques au concile, le vicaire du préfet du prétoire et le gouverneur de la province l'obligèrent à s'y trouver et lui fournirent les moyens de se rendre à Séleucie [1]. Pendant ce voyage, il s'arrêta un dimanche dans une petite ville et entra dans l'église des catholiques, à l'heure où le peuple y était assemblé. Tout à coup, du milieu de la foule, s'élance une jeune fille qui, éclairée d'une lumière surnaturelle, a reconnu le saint Docteur, se jette à ses pieds et lui demande sa bénédiction, puis le baptême, qu'elle reçut quelques jours après. Son père, Florent, sa mère et toute sa famille profitèrent aussi du passage de notre Saint qui les régénéra dans l'eau du baptême. Florence suivit son père spirituel, à son retour en France, et devint, sous sa sage conduite, une sainte honorée à Poitiers, le premier de décembre [2].

A son arrivée, il fut reçu très-favorablement et attira l'attention de tout le monde. On lui demanda tout d'abord quelle était la croyance des Gaulois, car les Ariens les avaient rendus suspects de ne reconnaître la Trinité que dans les noms, comme Sabellius. Il expliqua sa foi conforme au concile de Nicée et rendit aux Occidentaux le témoignage qu'ils tenaient absolument la même croyance. Ainsi, ayant levé tous les soupçons, il fut admis à la communion des évêques et reçu dans le concile. Il eut la douleur d'y entendre sortir des blasphèmes horribles de la bouche des Ariens [3], esprits sans énergie et sans décence, hardis contre Dieu, esclaves devant le regard des maîtres de la force, donnant à l'empereur l'attribut d'*éternel*, qu'ils refusaient au Fils de Dieu. Il frémit d'horreur en entendant dire à l'un deux, qui était venu pour le sonder, que Jésus-Christ est dissemblable à Dieu, parce qu'il n'est ni Dieu, ni né de Dieu, et il se refusa à croire que ce fût là leur sentiment, jusqu'à ce qu'ils le déclarèrent publiquement dans le concile. Les semi-Ariens condamnèrent même ces impies et les déposèrent.

1. Fleury, liv. XIV, ch. 15. — 2. Voyez sa vie à ce jour.

3. Appelés aussi Anoméens, parce qu'ils soutenaient que le Christ était, quant à son essence, complétement dissemblable au Père.

Mais ceux-ci en appelèrent à Constance : les uns et les autres allèrent à Constantinople, comme si Notre-Seigneur avait dit à ses Apôtres : « Lorsque vous serez embarrassés sur quelque point de la doctrine que je vous ai chargés d'enseigner, allez demander la solution aux Césars ». Saint Hilaire accompagna ce triste concile à la cour, non pour en partager la servitude, mais pour défendre la vérité et savoir ce que l'on voulait faire de sa personne. Il y vit la vérité opprimée par les Ariens de Rimini réunis à ceux de Séleucie : ces hérétiques, se voyant en nombre dans la capitale même d'un empire qui mettait son glaive et ses tortures à leur disposition, crurent l'occasion favorable pour tenir un concile de leur façon (360). On y disputa de la foi, c'est-à-dire qu'on l'ébranla jusque dans ses fondements. Mais le grand athlète de la foi était là : saint Hilaire adressa à l'empereur une requête [1] dans laquelle se justifiant des chefs d'accusation que Saturnin avait formés contre lui, et défendant l'autorité de l'Eglise, il demande deux choses : premièrement de conférer avec l'auteur de son exil, Saturnin, évêque d'Arles, qui se trouvait alors à Constantinople et laisse à l'empereur le choix du lieu et de la manière dont se devrait faire cette conférence; secondement, que l'empereur lui accorde une audience dans laquelle il lui soit permis de traiter la matière de la foi selon les Ecritures, en sa présence, devant tout le concile qui en disputait alors et à la vue de tout le monde. « Je le demande », dit-il, « non pas tant pour moi que pour vous et pour les Eglises de Dieu. J'ai la foi dans le cœur et n'ai pas besoin d'une profession extérieure ; je garde ce que j'ai reçu ; mais souvenez-vous qu'il n'y a point d'hérétique qui ne prétende que sa doctrine est conforme aux divines Ecritures ». Parlant des variations continuelles des Ariens, il raille finement cette multitude de symboles contradictoires qu'ils forgeaient continuellement. « L'année dernière », ajouta-t-il, « ils en ont produit quatre : la foi n'est plus la foi des Evangiles, mais la foi des temps, ou plutôt il y a autant de sortes de foi que de volontés, autant de diversité dans la doctrine que dans les mœurs, autant de blasphèmes que de vices. Les Ariens font paraître tous les ans, et même tous les mois, de nouveaux symboles pour détruire les anciens et anathématiser ceux qui y adhèrent ». Il indique le remède à cette plaie : « Comme pendant les tempêtes d'hiver », dit-il, « le seul moyen de se sauver est de retourner au port d'où l'on est sorti, de même aussi, il n'y a pas, pour se tirer de l'embarras et du désordre que causent toutes ces différentes formules de foi, d'autre moyen que de retourner dans le port de la foi en laquelle nous avons été baptisés ». Les Ariens n'osèrent accepter le défi de saint Hilaire : pour se délivrer de ce terrible adversaire, ils persuadèrent à l'empereur de le renvoyer dans les Gaules, comme un homme qui semait partout la discorde et troublait la paix de l'Orient. Leurs vœux furent exaucés : le saint évêque fut renvoyé dans sa patrie, l'an 360 de Jésus-Christ. On ne révoqua pas toutefois la sentence qui l'avait d'abord exilé. L'empereur ne voulut point paraître avoir reconnu son innocence. Il faut avouer que des défenseurs de la vérité aussi incorruptibles, embarrassent singulièrement les despotes et les courtisans ; mais rien de plus digne d'admiration que cet invincible docteur, que rien ne peut forcer à se décourager et à se rendre, et dont le courage et les lumières deviennent plus gênants dans l'exil que chez lui.

Cet arrêt de l'empereur fut reçu du Saint avec des sentiments bien contraires ; car, d'une part, la joie de revoir encore une fois ses chers enfants et ses ouailles dilatait son cœur, et de l'autre, il était extrêmement

1. *Lib.* II, *ad Const.*

affligé de se voir frustré de l'occasion du martyre qu'il se promettait d'obtenir à la suite de son exil. Néanmoins, il fallut obéir aux ordres, non pas tant de l'empereur que de la divine Providence qui fit bien voir, par des miracles, combien ce retour lui était agréable. En effet, lorsqu'il eut abordé par mer, en l'île appelée Gallinaria [1], qui était alors inhabitable aux hommes, parce qu'elle servait de repaire à une multitude de serpents extrêmement venimeux, tous ces animaux se retirèrent en la présence du Saint dès qu'il mit pied à terre, fuyant devant lui comme s'il fût venu les chasser au nom de Jésus-Christ; car, ayant fiché son bâton en un certain endroit de l'île, qu'il leur donna pour borne, il commanda à ces serpents de ne point passer outre, ce à quoi ils obéirent. C'est de cette île Gallinaria que saint Martin, qui était déjà son disciple, l'alla chercher à Rome, sur le bruit qu'il revenait en France ; mais apprenant qu'il était plus loin, il le suivit jusqu'à Poitiers, où il profita si bien, une seconde fois, sous la discipline d'un si bon maître, qu'on l'a vu depuis paraître comme un grand prodige de sainteté dans l'Eglise de Dieu [2].

Il n'est pas aisé de décrire avec quelle allégresse le saint prélat fut reçu par tous les ordres du clergé de l'Eglise de France : « Ce fut alors », dit saint Jérôme, « que la France embrassa son grand Hilaire, revenant victorieux de la défaite des hérétiques et la palme à la main ». Dieu même honora son retour par des miracles bien remarquables. Un enfant étant mort sans baptême, le Saint ému par les prières et les larmes de ses parents, lui rendit la vie du corps et y ajouta celle de l'âme, miracle que rappelle un monument de sculpture conservé jusqu'à nos jours par la dévotion reconnaissante de la cité.

Voici un miracle bien différent et plus extraordinaire encore. Saint Hilaire trouva sa fille Abra, dont nous avons parlé, dans l'état de vierge qu'il lui avait conseillé. Craignant que le souffle du monde ne ternît cette fleur si pure et si fragile, il pria Dieu pour elle avec ferveur, demandant qu'elle fût cueillie pour le ciel, s'il le fallait, plutôt que flétrie. Notre-Seigneur le prit au mot : il envoya à sa fille la mort la plus douce ; ce tendre père eut la consolation de lui fermer les yeux, d'ensevelir son corps et de mettre pour ainsi dire de ses propres mains son âme dans le ciel. L'église de Poitiers l'honore comme une Sainte, le 13 décembre. Sa femme, qui vivait encore, jalouse, pour ainsi dire, du bonheur de sa fille, et brûlant de la revoir, pria son saint mari de lui obtenir la même faveur ; il y consentit, et eut ainsi, je dirai la joie pour un si saint évêque plutôt que la douleur, de se voir précéder dans la céleste patrie, par les deux plus chers objets, après Dieu, de son amour. Ainsi aiment les saints. Leurs plus légitimes affections se rapportent à Dieu, et ils n'en possèdent en ce monde que pour les lui sacrifier en vue de l'autre.

A peine Hilaire fut-il rétabli sur son siége, qu'il mit la main à l'œuvre pour laquelle la Providence le ramenait ; les mesures violentes et les piéges employés avec persévérance par l'empereur avaient arraché, même aux évêques catholiques du concile de Rimini, l'adoption d'un symbole équivoque, auquel le pape Libère, Vincent de Capoue et Grégoire d'Elvire opposèrent une invincible résistance. Alors, s'écrie saint Jérôme, *l'univers gémit*

1. L'île Gallinaria, rocher désert, porte aujourd'hui le nom d'*Isoletta d'Albenga*.

2. Saint Martin, ne voulant plus quitter saint Hilaire, fonda le monastère de Ligugé, le second des Gaules, et où il passa quinze ans. Ce monastère a été acquis par Mgr Pie et confié aux Bénédictins de France. Nous disons le second, car saint Martin ne quitta le service militaire qu'en 356 ; or, saint Jouin créa le monastère d'Ansion antérieurement à l'année 350. V. *Origines de l'église de Poitiers*, par M. Auber, p. 69, in-8o, 1866.

et s'étonna d'être Arien. Il s'agissait de relever ces ruines : Hilaire l'entreprit, non sans inquiétude sur le moyen qu'il fallait employer. La plupart de ses confrères voulaient absolument retrancher de leur communion tous ceux qui avaient souscrit le formulaire de Rimini. Mais il aima mieux suivre, comme avaient fait saint Cyprien de Carthage, saint Corneille de Rome et d'autres pasteurs charitables de l'Eglise, l'avis que donne l'Apôtre à ceux qui sont demeurés fermes, de corriger avec douceur ceux qui sont tombés. Il tendit donc la main à tous ceux qui voulurent se relever. Il assembla pour ce sujet divers conciles dans les Gaules, où la plupart des évêques qui avaient été trompés, intimidés ou corrompus, reconnurent leur faute avec humilité. On y condamna ce qui s'était fait à Rimini et l'on rétablit la foi de l'Eglise dans sa pureté, malgré l'opposition de Saturnin d'Arles, qui fut déposé sur le suffrage de tous les prélats et chassé de l'Eglise, après avoir été convaincu de plusieurs crimes énormes, outre celui d'hérésie (361). Hilaire mérita en cette circonstance le titre de Sauveur, de Père de la Patrie ; car c'est lui qui délivra lès Gaules des ténèbres et du poison de l'erreur, et fit comme renaître nos Eglises à la vraie foi, d'autant plus qu'il nous a continué cette protection après sa mort. Lorsque 146 ans après, le premier roi chrétien des Francs, Clovis, marchait pour combattre l'arien Alaric, roi des Goths, il vit une grande lumière sortie de la basilique de Saint-Hilaire de Poitiers, s'avancer vers lui ; il comprit alors que le Pontife, qui avait terrassé l'hérésie de son vivant, allait lui servir d'auxiliaire contre les bataillons hérétiques [1] ; en même temps une voix avertit le guerrier catholique de se hâter, dès qu'il aurait fait sa prière dans ce lieu vénérable, d'engager la bataille. Alors Clovis s'avança au-devant d'Alaric, plein de confiance en la protection céleste qui lui avait été promise ; le succès couronna si bien ses efforts, qu'avant la troisième heure du jour, contre toute espérance humaine, il avait remporté une complète victoire. En célébrant ce triomphe, Fortunat dit qu'il sent bien (et c'est saint Hilaire lui-même qui lui inspire cette pensée) que le saint évêque, dans sa tombe ou plutôt dans le ciel, n'a pas moins de sollicitude pour la religion catholique que lorsqu'il vivait encore. Il faut faire dater de cette époque (361), où saint Hilaire fait d'héroïques efforts pour bannir l'arianisme des Gaules, son livre contre le médecin Dioscore ; nous ne pouvons en parler, puisqu'il ne nous en reste plus que le titre transmis par saint Jérôme.

Il publia aussi son livre contre Constance ; il l'avait composé en 360, lorsqu'on lui refusa, comme nous l'avons vu, à Constantinople, l'audience qu'il avait demandée avec beaucoup de soumission et de respect à l'empereur devant lequel il offrait de convaincre les Ariens d'erreur. Il crut alors qu'il n'avait plus rien à ménager avec Constance, et qu'il devait même dévoiler publiquement son impiété, afin qu'il cessât de se faire passer pour le protecteur de la religion, tandis qu'il l'était seulement de l'hérésie.

Le remède était violent, mais nécessaire, vu le malheur de ce temps, et le Saint nous assure qu'il l'employa, non pour sa propre cause qu'il avait toujours défendue avec modération, mais pour celle de Jésus-Christ ; son dessein étant moins d'invectiver contre Constance que de défendre la doctrine de l'Eglise. En effet, uniquement attentif aux maux que ce prince avait faits à l'Eglise, il passe sous silence tous ses autres désordres. Il y en a qui ont censuré la dureté de ses expressions où il semblerait presque avoir oublié ses obligations comme sujet de l'empereur ; mais il faut considérer

1. Greg. Tur., *lib.* II, *Hist. Franc.*, c. 37.

que son langage était moins l'effet d'un zèle outré et excessif que de son amour pour la vérité et de l'ardeur de sa charité pour Dieu et son peuple. D'ailleurs, ses paroles ne sont pas plus fortes que celles que Jésus-Christ et le martyr saint Etienne ont employées contre les Juifs. On peut dire de saint Hilaire ce que saint Grégoire de Nazianze a dit de plusieurs grands personnages de ce temps-là : « Quelque pacifiques et modérés qu'ils soient d'ailleurs, il y a un cas où ils ne peuvent plus être doux et faciles, c'est lorsque le repos et le silence trahiraient la cause de Dieu ; alors, ils sont tout à fait belliqueux, et dans la lutte ils se montrent hardis, intraitables ; il se précipiteront plutôt au-delà des convenances, que de rester en-deçà de leur devoir [1].

La mort surprit Constance avant que notre Saint eût pu lui adresser son éloquent écrit, 3 nov. 361.

Après avoir rétabli la foi catholique dans les Gaules, saint Hilaire passa en Italie (364) pour délivrer aussi cette contrée du fléau de l'hérésie. Il fut secondé dans cette entreprise par saint Eusèbe de Verceil et Philastrius de Brescia : ces grandes lumières vinrent à bout d'éclairer par la splendeur de leurs rayons l'Illyrie et l'Italie, et de bannir des pays les plus reculés et des coins les plus secrets, les ténèbres de l'erreur. Mais la plus grande part de cette gloire revient à saint Hilaire, parce que naturellement doux et pacifique et en même temps très-instruit, et possédant tout ce qu'il faut pour persuader, il réussissait plus vite et mieux. Au milieu de ces consolations, notre Saint rencontra deux grands sujets de tristesse qui étaient en même temps deux grands obstacles : Lucifer de Cagliari, jusque-là son ami, et comme lui, illustre défenseur de l'orthodoxie, ne se contenta pas de blâmer la douceur d'Hilaire, d'Athanase, du pape Damase et des autres évêques restés fidèles à la foi, qui pardonnaient aux évêques tombés dans l'arianisme, pourvu qu'ils se relevassent ; il prétendit que c'était trahir la vérité et qu'il ne pouvait rester en communion avec ceux qui communiquaient, disait-il, avec des hérétiques : il fit un *schisme* où le suivirent quelques partisans, et les efforts de saint Hilaire et de ses collègues ne purent le ramener dans le giron de l'Église.

Ce qui n'affligeait pas moins saint Hilaire, c'était le triste état de l'église de Milan : Auxence, un des chefs de l'arianisme, qui en avait usurpé le gouvernement, la tenait sous l'oppression. Comment la délivrer de ce serpent, dont le poison était d'autant plus dangereux qu'il le cachait ? En effet, lorsque l'empereur Valentinien, qui paraissait résolu à réprimer la turbulence des Ariens, vint se fixer à Milan, vers le mois de novembre de l'an 364, Auxence le prévint contre saint Hilaire et saint Eusèbe, en disant qu'ils étaient des séditieux, des calomniateurs qui l'accusaient d'arianisme, quoiqu'il n'enseignât que la foi catholique. L'empereur, qui voulait établir la paix dans sa résidence, se laissa persuader par Auxence, et défendit par un édit pressant, à toute personne, de troubler l'Église de Milan. Saint Hilaire ne put souffrir qu'un empereur catholique, sous prétexte de paix et d'unité, livrât une illustre église à un hérétique. Au risque d'être importun, il entreprit de détromper ce prince par une requête, où il offrait de lui faire voir qu'Auxence était un blasphémateur, qu'il fallait le tenir pour un des plus grands ennemis de Jésus-Christ, que sa croyance n'était pas telle que le prince et tous les autres pensaient. Valentinien, touché de cette remontrance, ordonna qu'Hilaire et Auxence conféreraient en commun avec environ dix autres évêques, en présence du questeur et du grand-maître du palais. Auxence,

1. *Orat.* XXI, *de S. Anastasio.*

obligé d'entrer en lice avec son terrible adversaire, eut d'abord recours à divers expédients pour éviter la question. Mais pressé par saint Hilaire, et voyant le danger qu'il y aurait à se déclarer contre la foi de Nicée, il prit le parti de feindre qu'il reconnaissait la divinité de Jésus-Christ, afin de conserver par ce moyen sa dignité et les bonnes grâces de l'empereur. Il donna même une profession de sa foi écrite en termes équivoques, avec lesquels il prévint Valentinien en sa faveur. Hilaire eut beau représenter que ce fourbe se jouait de Dieu et des hommes ; l'empereur, voyant que l'évêque de Poitiers troublait la tranquillité dont il était bien aise de jouir, lui ordonna de sortir de Milan. Il obéit, ne pouvant rester dans cette ville contre les ordres du prince; comme il ne lui restait plus d'autre moyen de combattre pour la vérité, il publia un écrit, adressé à tous les évêques et à tous les peuples catholiques, dans lequel il découvre les mauvais sentiments et les fourberies d'Auxence, et conjure les catholiques de se séparer de sa communion.

Il était temps que le saint pasteur, ainsi tenu loin de son peuple par les intérêts de l'Église, lui fût enfin rendu, afin que sa présence le réjouît, que ses lumières l'instruisissent, et que ses exemples le formassent à la vraie piété. D'ailleurs, il était bien juste qu'il jouît lui-même, dans les dernières années de sa vie, de la paix que ses travaux et ses peines avaient tant contribué à procurer à l'Église. Quittant donc l'Italie vers la fin de l'année 364, il rentra à Poitiers et y reprit son ministère pastoral. Il continua d'expliquer à son peuple les saintes Écritures, et composa à cette occasion ses Commentaires sur les Psaumes. La méthode qu'il y suit est de développer également la lettre et l'esprit, le sens historique et le sens allégorique. Quoiqu'en travaillant à cette explication des Psaumes, il eût recours à la prière pour en obtenir l'intelligence, et que Dieu l'exauçât, comme il le reconnaît avec modestie et actions de grâces, cela ne l'empêcha point de profiter des travaux antérieurs, surtout des commentaires d'Origène qu'il sut s'approprier.

Quant au texte des Psaumes, il suivait la version latine, mais il avait souvent recours au grec et quelquefois même à l'hébreu. Cet ouvrage, qui a attiré l'attention de saint Jérôme et de saint Augustin, et dont le XXV[e] chapitre du livre de la *Prédestination* par Hincmar de Reims, est presque exclusivement composé, ne nous est pas parvenu en entier. En développant ainsi le sens des Psaumes, il voulait que le chant en fût plus utile et plus agréable ; car il nous apprend lui-même que c'était l'usage de chanter ces odes sacrées, afin que les fidèles trouvassent dans ces chants et dans les cérémonies saintes les délassements et le plaisir que d'autres cherchent dans les spectacles et les vaines réjouissances du monde [1]; et ailleurs, « que le jour, pour les catholiques qui récitent ou chantent Matines et Vêpres, commence par des prières à Dieu, et finit par des hymnes à Dieu [2]. Il fit aussi, touchant la célébration des mystères, un recueil d'hymnes et de rites pieux qu'il avait rapportés des églises d'Orient. On peut dire de lui, en lui appliquant les paroles de saint Jérôme [3], que « sa main préparait la nourriture de l'âme, et que son esprit s'en repaissait par la lecture ». Il transcrivait lui-même les livres sacrés, comme nous le voyons par le testament de saint Perpet, évêque de Tours, qui laissait en 474, à Euphrone, évêque d'Autun, un livre des Évangiles qu'avait écrit autrefois Hilaire, évêque de Poitiers.

Toutes les branches de la religion catholique se développaient en fleurs et en fruits admirables, cultivées par un homme dont la vie était aussi sainte que son esprit était distingué. Nous l'avons déjà dit, sainte Florence d'un côté, saint Martin de l'autre s'avançaient à grands pas dans la voie de la per-

1. *Tract. psalm.* CXVIII, *lit.* 5, n. 14. — 2. *Tract. psalm.* LXIV, n. 12. — 3. Hier., *ep.* IV, *ad Rustic.*

fection sous sa conduite. Saint Benoît, évêque de Samarie, avec le saint prêtre Vivence et quarante autres disciples, chassés de la Palestine par une persécution, vinrent chercher à Poitiers un guide et un consolateur. Saint Hilaire leur donna un de ses domaines, situé à une lieue de Poitiers, et nommé par les plus antiques historiens château Gravion. Les exilés s'y établirent; leurs grottes et leurs cellules furent le berceau de l'abbaye de Saint-Benoît de Quincey [1]. Afin de prier plus efficacement sur le tombeau de sa femme et de sa fille, saint Hilaire y éleva une église, sous l'invocation de saint Jean et de saint Paul qui venaient de cueillir la palme du martyre, dans la persécution de Julien l'Apostat, et dont il avait probablement rapporté des reliques d'Italie [2]. Il offrait souvent en ce lieu si saint et si cher, le divin sacrifice de la messe, accompagné de saint Martin qui le servit à l'autel, d'abord comme acolyte, puis comme diacre. Parmi les assistants se trouvait sans doute sainte Triaise, encore une pieuse femme, qui se préparait au ciel sous sa conduite, tout près de là, dans une cellule [3].

Saint Hilaire priait ainsi, méditait et offrait Notre-Seigneur sur sa propre tombe: car il commanda que ses restes fussent déposés auprès des restes chéris de sa femme et de sa fille. Le temps où ce vœu devait s'accomplir étant arrivé, une révélation en avertit saint Maternien, évêque de Reims, qui désirait depuis longtemps voir notre saint : il accourut donc à Poitiers, et jouit du bonheur après lequel il soupirait. Quant aux derniers moments de saint Hilaire, voici comment M. Auber, historiographe du diocèse de Poitiers, les raconte :

« Les traditions de notre Église rapportent que les habitants de Poitiers ayant appris, après beaucoup d'inquiétudes sur l'état de santé de leur évêque, qu'enfin il allait bientôt les quitter, se rassemblèrent autour de sa maison, située alors près de la cathédrale déjà établie sur le sol qu'elle occupe encore. Cette maison épiscopale, qu'avaient habitée en dernier lieu l'épouse et la fille du saint homme, s'élevait elle-même sur l'emplacement donné ensuite au petit édifice paroissial fondé sous le vocable de *Saint-Hilaire-entre-Eglise*, c'est-à-dire entre *Saint-Pierre* et son baptistère dédié à *saint Jean*. Les fidèles encombraient donc les rues adjacentes, s'informant avec anxiété des moindres détails de la maladie et se lamentant sur la perte dont ils étaient menacés. Près du lit où l'illustre mourant attendait le renouvellement de sa vie, deux de ses disciples, les prêtres saint Just et saint Lienne, priaient agenouillés et dérobaient leurs larmes aux regards de leur père si justement aimé. Lui, de temps à autre, s'informait d'eux si les rassemblements duraient encore. A minuit, il apprit que tout le monde s'était retiré, et à l'instant une lumière éblouissante entoura son lit; les deux disciples en furent d'abord comme aveuglés : mais insensiblement elle devint plus supportable, diminua et disparut enfin après une demi-heure, à l'instant même où le Saint rendit son âme à Dieu dans la paix de son dernier soupir, et avant d'avoir atteint sa soixantième année [4] ».

Ce fut, comme on le croit communément, le 13 janvier de l'an 368. D'autres mettent cette glorieuse mort en 367, mais dans ce cas il faut dire qu'elle arriva au commencement de novembre. Les miracles qu'il opéra alors furent très-nombreux : Fortunat, qui en écrivit un livre deux siècles après, dit qu'il s'en faisait encore beaucoup de son temps, et saint Nicet, évêque de Trèves, écrivait que ses miracles étaient en trop grand nombre pour qu'il entreprît de les énumérer; Grégoire de Tours rend le même témoignage.

1. Nous donnons aujourd'hui une notice sur saint Vivence.

2. Voir leur fête au 26 juin. — 3. Voyez sa vie au 16 août. — 4. Bouchet, *Annales d'Aquitaine*, fol. 24, édit. de 1557.

Le corps du saint évêque, que Dieu honora par tant de prodiges, fut d'abord déposé dans un tombeau de marbre, entre sa femme et sa fille, dans la basilique de Saint-Jean et Saint-Paul, hors des murs de Poitiers. Cette église fut entièrement détruite au ve siècle, par les Vandales et les Goths; et le saint corps resta longtemps oublié sous les décombres. Mais en 507, un globe de feu, s'élevant des ruines de l'église où reposait saint Hilaire, s'avança vers la tente de Clovis, campé à sept lieues de là, et le lendemain le roi catholique mettait fin, dans les plaines de Voulon [1], à la domination des barbares hérétiques qui avaient renversé l'église de Saint-Hilaire. Quelque temps après, le même saint Hilaire apparut à un saint abbé nommé Fridolin [2], qui gouvernait le monastère établi en cet endroit. Il lui fit connaître où il reposait et lui commanda de faire bâtir, avec le secours du roi de France et de l'évêque de Poitiers Adelphius, un nouveau sépulcre pour y transporter son corps; l'abbé obéit, et lorsque le temple fut achevé, on procéda à une translation solennelle qui ne fut, à proprement parler, qu'une élévation. On ne fit que changer ce corps de place, sans le transporter d'un édifice dans un autre. L'église nouvelle où on le voulait placer était construite sur l'emplacement de l'ancienne. Lors donc qu'on ouvrit la crypte où reposait le saint corps, il en sortit une brillante lumière et l'odeur la plus suave; puis on le vit se lever de lui-même, et, porté sans doute par les mains invisibles des anges, il alla se reposer de lui-même dans le lieu qu'on lui destinait. C'est ainsi que le rapporte expressément le cardinal Pierre Damien, dans un sermon sur saint Hilaire.

Quelques siècles plus tard, la ville de Poitiers, l'église qui portait le nom de Saint-Hilaire et ses reliques, eurent beaucoup à souffrir de la part des Normands qui se rendirent maîtres jusqu'à trois fois de cette contrée, sous les faibles successeurs de Charlemagne. L'église fut même entièrement brûlée. Ce fut pour arracher les saintes reliques à ces profanations qu'on les transporta, vers le xe siècle, dans la ville du Puy-en-Velay, où elles furent retrouvées en 1655, après être restées oubliées pendant six ou sept cents ans. Sur la demande du chapitre de Saint-Hilaire de Poitiers, Henri de Maupas du Tours, évêque du Puy, ayant reconnu l'authenticité de ces reliques, voulut bien céder à la célèbre collégiale de Saint-Hilaire « le plus grand os, entier, du bras gauche de saint Hilaire, évêque de Poitiers, os qu'on appelle humérus, et qui seul, à peu près, parmi les autres membres du même saint, échappa à la lésion du feu, avec une partie du crâne du saint, noircie par le feu et à demi brûlée [3] ». C'est cet os du bras gauche que possède encore la cathédrale de Saint-Hilaire de Poitiers. Il est entier, sauf une petite partie d'une apophyse qu'on en a extraite, il y a quelques années, pour en faire don au souverain Pontife Pie IX, lors de la déclaration du doctorat de Saint-Hilaire. Dans la même châsse, on vénère une relique (un radius) de saint Georges, l'apôtre du Velay, dont les chanoines du Puy firent en même temps présent à l'église de Saint-Hilaire de Poitiers. Quant à la partie du crâne dont il est fait mention dans le même procès-verbal, elle a été perdue pendant la Révolution; mais, en 1823, M. de Bouillé, évêque de Poitiers, obtint de Mgr de Bonald, alors évêque du Puy, et mort cardinal archevêque de Lyon, une nouvelle portion du chef du saint Docteur, qui est conservée dans le trésor de la cathédrale, et qui reste

1. Les recherches modernes ont fait adopter Voulon au lieu de Vouillé. — M. Auber, historiographe de Poitiers, lettre du 24 nov. 1871.
2. Voyez sa vie au 6 mars.
3. Extrait du procès-verbal qui constate la cession et l'envoi des reliques de saint Hilaire, du Puy-en-Velay, à l'église de Saint-Hilaire, en octobre 1657.

exposée chaque année dans le sanctuaire, pendant toute l'Octave de sa fête. D'autres parcelles sont honorées dans différentes églises du diocèse de Poitiers. Dieu s'est servi, il y a seulement quelques années, d'une de ces reliques, dans l'église de Saint-Hilaire de Loudun, pour guérir subitement une pauvre femme qui était boiteuse [1].

On montre à Faye-l'Abbesse en Vendée, le *marbre de saint Hilaire* dont la conservation pendant la Révolution de 1793 est attribuée à un miracle : c'est le morceau de marbre renfermant des reliques authentiques placé dans la cavité de l'autel portatif dont saint Hilaire se servait dans ses courses apostoliques. Le marbre de saint Hilaire est encore de nos jours l'objet d'une grande vénération : les pèlerins affluent à Faye-l'Abbesse.

Le Bocage est plein du souvenir du grand évêque : c'est ainsi que la voie romaine entre Poitiers et Ajonc s'appelle encore le *chemin de saint Hilaire*.

Saint Hilaire a été très-populaire au moyen âge et a trouvé place dans la *légende dorée*.

Un grand nombre d'églises sont dédiées sous le nom de saint Hilaire et possèdent de ses reliques en Lorraine, en Franche-Comté, dans le Palatinat du Rhin, dans l'Alsace, en Souabe et parmi les Suisses catholiques. C'est saint Fridolin qui répandit cette dévotion pendant le cours de ses voyages.

Il nous reste à dire que beaucoup de Pères et de Conciles ont proclamé saint Hilaire un des plus grands docteurs de l'Eglise. Il était, de temps immémorial, honoré sous ce titre, dans plusieurs diocèses, notamment dans celui de Poitiers. Enfin, en 1850, sur la proposition de Mgr Pie, digne successeur de saint Hilaire, le concile de Bordeaux demanda au souverain Pontife Pie IX de confirmer ce titre pour l'Eglise universelle. Sur un rapport de la Sacrée Congrégation des Rites, ce vœu fut exaucé, et dès lors la messe et l'office des saints Docteurs devinrent obligatoires au jour de sa fête « qui est marquée en ce jour par le martyrologe de saint Jérôme et généralement par tous les Latins. Saint Hilaire a cela de particulier avec saint Martin son disciple, qu'ils sont les deux premiers Confesseurs connus dont l'Eglise a fait l'office public. On voit même par un très-ancien missel à l'usage de la France, écrit après le commencement du VIe siècle, mais qui est passé de France dans la bibliothèque de la reine de Suède, que l'on faisait mention de ces deux saints Confesseurs dans le canon de la messe, après saint Côme et saint Damien.

« Saint Hilaire réunissait en sa personne toutes les excellentes qualités qui font les grands évêques. A un naturel doux et paisible, à un don particulier de s'insinuer dans les esprits et de persuader, il joignait une sainte vigueur qui a servi de digue aux hérésies naissantes. S'il a fait admirer sa prudence dans le gouvernement de l'Eglise, il y a fait éclater aussi, lorsque l'occasion l'a demandé, un zèle et une fermeté apostoliques que rien ne pouvait abattre [2] ».

Saint Hilaire est ordinairement représenté avec les attributs d'un évêque, écrasant des serpents.

Pour rendre d'une manière sensible la puissance de son éloquence, on

1. Nous devons ces renseignements à M. Delaforest, curé de Saint-Hilaire de Poitiers, qui termine ainsi sa lettre du 15 juillet 1858 · « Veuillez prier Dieu que le curé de Saint-Hilaire puisse reconstruire l'église de ce grand Saint, dont une partie a été rasée au commencement de ce siècle Ce monument, qui date de la fin du Xe siècle, est encore, dans ce qui en reste un des plus remarquables du Poitou. Nous ne lui rendrons jamais les dimensions qu'il avait avant la Révolution ; une rue et des maisons nouvellement bâties nous en empêchent. Mais trois travées au lieu de quatre, ajoutées à ce qui reste encore debout, en peuvent faire une église magnifique. (Voir, au 26 juin, Translation des reliques de saint Hilaire.)

2. Dom. Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. Ier, p. 146.

l'a peint quelquefois debout sur un tertre qui s'exhausse à mesure qu'il parle : le peintre supposait que le ciel fournissait au saint Docteur la chaire que lui refusaient les Ariens.

La *Légende dorée* raconte en effet, à propos du tertre, que dans un Concile personne n'ayant voulu lui faire place, il le souffrit paisiblement et s'assit par terre en disant : « La terre est à Notre-Seigneur ». Et alors la terre sur laquelle il était assis s'exhaussa jusqu'à la hauteur des autres évêques.

Sans doute, les serpents qu'on lui met sous les pieds ou qui s'éloignent de son bâton expriment aussi symboliquement le serpent de l'hérésie mis en fuite par lui.

On l'a encore représenté avec l'enfant qu'il ressuscita; avec sa fille sainte Abre, avec sainte Florence, avec sainte Triaise.

On pourrait convenablement faire entrer dans les représentations de saint Hilaire l'attribut de la Trinité qu'il a si vaillamment défendue par sa parole et ses écrits. — On invoque saint Hilaire contre les serpents.

ANALYSE DU IIe LIVRE CONTRE CONSTANCE PAR DOM CEILLIER.

Il commence ainsi : « Il est temps de parler, puisque le temps de se taire est passé. Attendons Jésus-Christ, puisque l'Antechrist domine, et que les pasteurs crient, puisque les mercenaires ont pris la fuite. Perdons la vie pour nos brebis, parce que les larrons sont entrés et que le lion furieux tourne alentour. Allons au martyre avec ces cris, puisque l'ange de Satan s'est transformé en un ange de lumière ». Il représente ensuite l'affliction que l'arianisme cause à l'Eglise comme la plus grande qui ait été depuis le commencement du monde, et il trouve dans la conduite de Constantius et des autres protecteurs de cette hérésie l'accomplissement de cette prophétie de saint Paul : qu'il viendra un temps où les hommes ne pourront plus souffrir la saine doctrine; qu'ayant une extrême démangeaison d'entendre ce qui les flatte, ils auront recours à une foule de docteurs propres à satisfaire leurs désirs, et que, fermant l'oreille à la vérité, ils l'ouvriront à des contes et à des fables [1]. « Mais attendons », ajoute-t-il, « l'exécution de la promesse de celui qui nous a dit : « Vous serez bienheureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures et de reproches, lorsqu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi ils diront faussement toute sorte de mal contre vous [2] ». Comparaissons, pour le nom de Jésus-Christ, devant les juges et les magistrats, parce que celui-là sera sauvé qui persévérera jusqu'à la fin. Suivons la vérité par le secours du Saint-Esprit, de peur que l'esprit d'erreur ne nous porte à croire le mensonge. Mourons avec Jésus-Christ, pour régner avec lui. Se taire plus longtemps serait défiance et non pas modération. Il est aussi dangereux de se taire toujours que de ne se taire jamais [3] ». Il rapporte ensuite comment il se sépara de la communion de Saturin, d'Ursace et de Valens, avec plusieurs saints prélats des Gaules, en accordant toutefois à ceux qui étaient entrés dans le parti des Ariens le pardon de leurs fautes, s'ils voulaient s'en corriger, et pourvu que cette indulgence fût autorisée par le jugement des confesseurs. Il dit comment, étant obligé de se trouver au Concile de Béziers, assemblé par la faction des Ariens, il s'offrit de démontrer clairement qu'ils étaient dans l'erreur; mais qu'ils ne voulurent point l'écouter. Depuis ce temps-là, continue-t-il, ayant toujours été retenu en exil, il s'était comporté envers ses adversaires avec beaucoup de modération, ne rejetant aucun accommodement ni aucun moyen de pacifier les choses, qui fût honnête et raisonnable, n'écrivant rien de bien fort contre eux, ni qui fût digne de l'impiété des Ariens; croyant même qu'on pouvait sans crime prier avec eux dans les églises et leur donner le salut, sans toutefois s'unir avec eux par la participation des mystères, afin de les faire retourner de l'Antechrist à Jésus-Christ, et leur faire obtenir le pardon de leur erreur par la pénitence.

« Pour montrer qu'il n'écrit pas par passion, mais pour l'intérêt de la religion, il allègue le silence qu'il gardait depuis si longtemps qu'on le persécutait, et témoigne souhaiter d'avoir eu à défendre la vérité sous Néron ou sous Dèce, « parce que », dit-il, « étant persécuté par des ennemis du nom chrétien, les peuples fidèles auraient en cela même une raison de suivre sa doctrine. Mais nous combattons contre un persécuteur déguisé, contre un ennemi qui n'use que d'artifice et de flatterie, et qui, sous prétexte d'honorer Jésus-Christ et de procurer l'union de l'Eglise, détruit la paix et renonce à Jésus-Christ ». Il déclare que si les faits qu'il avance sont faux, il veut bien passer pour un infâme médisant; mais il n'avance rien que de vrai, on ne doit point lui reprocher de passer les bornes de la liberté et de la modestie apostolique dans la manière dont il reprend des désordres sur lesquels il s'est tu si longtemps. Il traite Constantius d'Antechrist, et soutient que ce n'est ni la témérité ni l'imprudence, mais la foi et la raison qui le font parler ainsi : il allègue, pour s'autoriser, la manière dure dont saint Jean parla à Hérode [4], et un des sept frères Machabées

1. II Timoth., IV, 3. — 2. Matth., V, 11. — 3. II Thess., II, 10. — 4. Marc, VI, 18.

à Antiochus [1]. Il le compare à Néron, à Dèce et à Maximien pour ses cruautés contre l'Eglise et les persécutions qu'il exerçait envers les Saints. Puis, venant aux mauvaises qualités qu'il lui croyait particulières : « Vous feignez », lui dit-il, « d'être chrétien, vous qui êtes un nouvel Antechrist; vous devancez l'Antechrist, et vous opérez ses mystères. Vous vous ingérez de faire des décisions touchant la foi, vous dont la vie est contraire à la foi; et vous enseignez des choses profanes, parce que vous ignorez la piété. Vous donnez des évêchés à ceux de votre parti, et vous les ôtez à de bons évêques pour les donner à des méchants. Vous emprisonnez les prêtres; vous mettez vos armées en campagne pour jeter l'épouvante dans l'Eglise. Vous convoquez des conciles; vous contraignez ceux de l'Occident de quitter la foi pour embrasser l'impiété. Vous les assemblez dans une ville pour les épouvanter par vos menaces, pour les affaiblir par la faim, pour les faire mourir par la rigueur de l'hiver, pour les corrompre par votre dissimulation. Vous fomentez les divisions de l'Orient par vos artifices. Vous employez dans vos desseins des personnes qui se servent de caresses pour gagner les autres. Vous animez vos partisans. Vous jetez le trouble dans des choses qui sont établies depuis longtemps, et vous profanez celles qui ne le sont que depuis peu ». Il dit ensuite que l'Eglise a beaucoup moins souffert de la part des persécuteurs païens que de la part de Constantius : et la raison qu'il en rend, c'est que de leur temps la persécution était ouverte, les miracles que Dieu opérait en faveur des martyrs animaient à la constance ceux des fidèles qui en étaient témoins; au lieu que la persécution de Constantius ne se faisant que d'une manière cachée, on ne pouvait la regarder que comme une tentation. Parmi les miracles qu'il dit être arrivés pendant les grandes persécutions, par la vertu des reliques des martyrs, il rapporte que les démons étaient tourmentés dans les corps qu'ils obsédaient, les malades guéris, et que l'on avait vu des femmes suspendues en l'air par les pieds, sans le secours d'aucune machine, sans néanmoins que leurs vêtements leur retombassent sur le visage, en sorte que la pudeur n'en était point blessée [2]. En continuant ses invectives contre l'empereur, il lui reproche d'enlever à ceux qu'il persécutait la gloire du martyre; d'ôter au Père éternel la qualité de Père, en niant que Jésus-Christ fût son fils; d'orner le sanctuaire de l'or du public, d'offrir à Dieu les dépouilles des temples d'idoles, ou confisquées sur des criminels; de saluer les évêques par le baiser par lequel Jésus-Christ a été trahi, de baisser la tête pour recevoir leur bénédiction, et de fouler aux pieds leur foi; de les recevoir à table comme Judas, qui en sortit pour trahir son maître; d'avoir condamné aux mines des ministres du Seigneur, d'avoir fait mourir saint Paulin, évêque de Trèves, en le changeant d'un lieu à un autre et le reléguant en des pays où le nom chrétien n'était pas connu, afin qu'il ne pût recevoir sa nourriture des magasins publics, mais qu'il fût obligé de mendier son pain chez les Montanistes, d'avoir mis le trouble dans les Eglises d'Alexandrie, de Milan, de Rome, de Toulouse, en exilant ceux qui en étaient évêques; d'avoir fait battre des clercs et des diacres, et mis la main jusque sur Jésus-Christ, c'est-à-dire, comme l'on croit, d'avoir profané le mystère de son corps et de son sang.

« Saint Hilaire vient après cela à ce qui s'était passé au concile de Séleucie, où il avait assisté lui-même avec un grand nombre d'évêques. Il s'élève contre la formule de foi qui y avait été dressée, dans laquelle on disait le Fils semblable au Père, mais non à Dieu, il fait voir la fausseté du principe de Constantius, qui voulait que l'on rejetât absolument tous les termes qui ne se trouvent pas dans l'Ecriture. Il ajoute que ce n'est pas aux princes chrétiens à prescrire aux évêques ce qu'ils doivent croire. Constantius, en s'arrogeant cette liberté, renversait les règles établies par les Apôtres; lui qui ne voulait pas qu'on se servît de termes qu'on ne lit point dans l'Ecriture, employait ceux d'*innascible* et de *semblable au Père*, qui ne s'y lisent point. Au reste, quoique saint Hilaire reprenne dans Constantius et dans les Ariens les termes de *semblable au Père*, il reconnaît qu'on peut les admettre, pourvu qu'avant toutes choses on dise aussi le Fils semblable à Dieu, et que cette ressemblance signifie égalité entre le Père et le Fils. Il reproche à l'empereur sa légèreté et son inconstance dans la foi, qui avait occasionné tant de formules de foi différentes, depuis celle de Nicée. Il lui reproche encore avec fermeté la guerre qu'il faisait non-seulement aux vivants, mais même aux morts, c'est-à-dire aux saints évêques de Nicée dont il avait fait condamner les sentiments sans épargner le grand Constantin, qui avait eu la même foi qu'eux ».

La vie de saint Hilaire se trouve dans le Père Giry; mais elle nous a paru si courte, que nous avons cru plaire au lecteur en la refaisant d'après Dom Coustant (*Vita sancti Hilarii Pictaviensis episcopi ex ipsius scriptis ac veterum monumentis nunc primum concinnata*) et Dom Ceillier (*Histoire générale des Auteurs sacrés et ecclésiastiques*). Nous nous sommes servi, pour tout ce qui était plus particulièrement local, des *Vies des Saints* de l'église de Poitiers, par M. l'abbé Auber. Pour plus de détails sur les écrits de saint Hilaire, voir Dom Rivet, *Hist. littér. de la France*, t. 1er, p. 147.

1. II Mach., VII. — 2. Numéro 8.

SAINT BERNON, ABBÉ DE BAUME

ET FONDATEUR DE CLUNY

850-927. — Papes : Léon IV; Jean X. — Rois de France : Charles II, le Chauve; Raoul.

Sur la fin de l'an 863, les religieux de Glanfeuil (en Anjou) furent chassés par les Normands; après avoir erré longtemps, ils cherchèrent un refuge dans la Haute-Bourgogne; ils portaient avec eux leur plus cher trésor, les reliques de saint Maur, leur fondateur (543); ils furent reçus avec une grande vénération par un seigneur nommé Odon, qui leur assigna, sur une montagne voisine de Lons-le-Saulnier, un emplacement convenable. Or, d'après l'opinion la plus commune, Bernon était fils de cet hôte charitable; né avant l'année 850, il avait alors environ quinze ans; il contribua pour sa part à la bonne réception faite par son père aux émigrés de Glanfeuil, et aux honneurs rendus à la châsse de saint Maur, qui resta trois ans et demi dans ce pays. Pendant ce séjour, l'ouïe fut rendue aux sourds, la vue aux aveugles, la parole aux muets et la marche aux boiteux, devant les saintes reliques. En 868, la châsse de saint Maur fut transférée dans le monastère de Saint-Pierre-des-Fossés, près de Paris, et lui donna son nom; mais quelques fragments du bienheureux corps furent laissés à la Bourgogne pour la récompenser de sa généreuse hospitalité; et aujourd'hui encore, dans l'église du village de Saint-Maur, canton de Conliége, une des plus anciennes du pays, on conserve des reliques du disciple de saint Benoît.

Les exemples, la conversation des Bénédictins, firent sans doute germer ou mûrir dans le cœur de Bernon la pensée de la vocation religieuse. Dès ses tendres années, il s'adonnait aux jeûnes, aux veilles, aux prières, aux aumônes, qui sont les meilleurs moyens pour rendre un enfant agréable à Dieu; déjà il était patient et austère; lorsque les autres écoliers frissonnaient de froid en hiver, on lui voyait, à lui, la face toute saisie d'une grande ardeur d'apprendre et d'approfondir les mystères de la sainte Ecriture. Devenu libre, par la mort de son père, qui lui avait laissé, avec son titre de comte, ses vastes domaines, il dit adieu au monde et entra dans le monastère de Saint-Martin d'Autun que Badillon, comte d'Aquitaine, avait relevé de ses ruines (de 873 à 877), sur la fin du règne de Charles le Chauve, en y appelant de Saint-Savin, en Poitou, une colonie de dix-huit moines conduits par saint Hugues. Edifié par cette sainte communauté, il l'édifia à son tour par sa régularité, obéissant de tout son cœur aux commandements de ses supérieurs. Sa vie pure, simple et innocente le préparait, dans les desseins de la Providence, à être un jour le directeur des autres.

Le monastère de Baume [1], fondé vraisemblablement dans le VIe siècle, par saint Lautein, entre Lons-le-Saulnier et Poligny, dans une vallée étroite, au sein de hautes et âpres montagnes, d'où coule la Seille, était tombé en décadence; peut-être même fut-il détruit par les Normands qui envahirent la Bourgogne en 888. Repeuplée après ces ravages, la solitude

1. Nous appelons *Baumes*, les cavernes, les trous, les antres qui se voient dans les rochers... (Chevalier, t. II, p. 241, cité dans la *Vie des Saints* de Franche-Comté.)

de Baume était sans règle. Pour y établir la véritable vie religieuse, on eut recours au monastère si florissant de Saint-Martin. Les suffrages de la communauté désignèrent Bernon comme le plus digne d'être le chef de la communauté demandée ; saint Hugues lui-même lui fut adjoint et soumis : il le suivait sans doute plus encore par entraînement que par obéissance, car il avait pour lui une estime et une affection singulières; il devint le confident de toutes ses pensées, son conseiller, son auxiliaire dans toutes ses entreprises. Saint Bernon, sacré abbé par Thierry Ier, évêque de Besançon, se mit à l'œuvre vers l'an 890. Ce monastère fut rebâti jusqu'en ses fondements; et, tandis que les murs s'élevaient sur le sol, le saint abbé, autour duquel s'était groupée une communauté nombreuse, édifia dans les cœurs la piété, l'amour de la règle, et les autres vertus. Il avait tout ce qu'il faut pour fonder et bien gouverner une communauté; il savait s'accommoder à l'humeur de chacun, soutenant ceux qui marchaient droit, rappelant par de douces et fermes paroles ceux qui s'écartaient du bon chemin. Toutefois, la correction ne manquait jamais aux délinquants contumaces ou opiniâtres; il était surtout impitoyable, lui uniquement occupé de l'amour de Dieu, pour ceux qui se mêlaient aux intérêts du monde. Il amena son monastère à un tel degré de prospérité, qu'il fut regardé comme le fondateur de Baume. Il y avait apporté d'Autun la réforme de saint Benoît d'Aniane, nommé Eutice par quelques historiens : il en fit autant pour les monastères qu'il gouverna depuis.

Il ouvrit, dès le commencement, une école pour les enfants. Le maître qui en était chargé devait être habituellement au milieu d'eux; mais il lui était défendu d'aller seul avec aucun, ni de leur parler en secret. Dans les promenades ou les entretiens, on devait être trois au moins. Pendant la nuit, les élèves étaient réunis dans un dortoir commun et les maîtres reposaient au milieu d'eux, pour veiller à tous leurs besoins. On faisait une lecture pendant les repas.

Parmi les autres usages observés dans ce monastère, nous ferons encore remarquer les suivants :

On gardait rigoureusement le silence aux heures où il était prescrit. Il était principalement sacré pendant la nuit, on aurait cru commettre un crime en le rompant avant l'heure de Prime ; cette pratique avait pour but d'accoutumer les moines à se recueillir dans la méditation des vérités éternelles. On récitait des psaumes pendant le travail des mains. Chacun confessait en public ses manquements à la règle. Après les Complies, on ne recevait plus les étrangers, on ne prenait plus de nourriture. On faisait deux repas à certaines fêtes ; mais dans les autres temps, on n'en faisait ordinairement qu'un, avec une légère collation après les Vêpres.

Bientôt le monastère de Baume fut trop étroit pour contenir tous ceux qui venaient se ranger sous la conduite de Bernon. Le saint abbé fonda une nouvelle maison à Gigny, lieu qui lui appartenait et faisait alors partie du diocèse de Lyon. Voulant faire de cette abbaye son œuvre de prédilection, il n'épargna rien pour la doter richement et lui assurer une longue durée. Il la fit d'abord confirmer, selon l'usage, par l'autorité royale. La Bourgogne jurane, enlevée aux Carlovingiens, était alors sous le sceptre de Rodolphe de Stratlingen, qui s'était fait couronner roi à Saint-Maurice, en Valais, au commencement de 888, par les évêques et les grands du pays. Ce prince accueillit notre Saint avec la distinction que méritaient sa naissance et ses vertus, et lui accorda, dans une charte, tout ce qu'il demandait : confirmation de l'abbaye de Gigny; donation à cette abbaye : 1° du monastère de

Baume, 2° de la *Celle*, où reposait le corps du confesseur saint Lautein, 3° des domaines de Chavanne et de Clémencey. L'année suivante, Bernon fit le voyage de Rome et remit entre les mains du pape Formose un acte solennel qui faisait hommage et donation de son pieux établissement au prince des Apôtres et à son successeur, avec prière de le sanctionner et de le consolider. Le souverain Pontife, dans une bulle datée du mois de novembre 895, reçut de très-bon cœur cet hommage, confirma de son autorité pontificale et plaça à perpétuité, sous la juridiction et la possession du bienheureux Pierre, le vénérable monastère de Gigny, avec les villages, granges, maisons, terres, vignes, prés, forêts et colons qui lui appartiennent, et aussi l'abbaye de Baume, avec toutes ses dépendances. « Que si l'abbé vient à mourir, ajoute le Pape, la communauté, selon la règle de saint Benoît et selon l'usage, élira dans l'esprit de Dieu celui que les suffrages unanimes jugeront le plus digne de lui succéder ». Ce n'était pas trop de la protection du chef de l'Eglise et de l'influence de Bernon pour sauver ses monastères dans un temps « où l'on vit l'Eglise du Seigneur confondue, les droits méconnus, les lois violées, les possessions ecclésiastiques envahies et devenues la proie des méchants [1] ». Le sol français était ravagé par les Normands, ou déchiré comme une proie par une foule de petits souverains : il n'y avait « ni roi, ni juge ». Quant à l'état de la Bourgogne, « d'un côté, Zwentibold, fils naturel de l'empereur Arnould, agrandissait son royaume de Lorraine de tout le comté de Fort, jusqu'à Besançon ; d'autre part, le comté de Scodingue était encore repris sur Rodolphe et cédé par l'empereur au jeune roi d'Arles, Louis, fils de Bozon. Bernard, vassal de Louis, en occupant la contrée pour son maître, s'était emparé pour lui-même des biens du monastère de Baume [2] ». Bernon cita l'usurpateur au plaid (ou assemblée) de Varennes, où les évêques, abbés et seigneurs présents déclarèrent qu'il y avait usurpation, et rétablirent notre Saint et ses religieux dans leurs droits.

Cependant, grâce au gouvernement de Bernon, la discipline et la ferveur régnaient à Gigny et à Baume. Ses religieux semblaient avoir leurs corps seuls sur la terre et leurs pensées dans le ciel. On ne voyait plus rien d'humain dans leurs vertus. Jésus animait leurs âmes, parlait dans leurs paroles, agissait dans leurs actes. Toute jouissance terrestre était foulée aux pieds comme de la boue. Observant la règle de saint Benoît dans toute sa rigueur, ils dépassaient les forces humaines dans leurs veilles, leurs jeûnes, leurs prières ; quelques-uns ajoutaient encore des pénitences volontaires à l'austérité de la règle. En retour, Dieu leur donnait des pouvoirs surnaturels ; ces saints religieux commandaient aux éléments : à leur prière, on voyait tour à tour, selon le besoin, la pluie abreuver les moissons altérées, ou la sérénité réjouir le ciel et la terre. Ils n'avaient pas moins d'empire sur les âmes : les plus endurcies s'attendrissaient, les plus corrompues devenaient chastes et pures sous le souffle de leurs paroles ou de leurs actes saints. A ce trésor de vertus s'en joignit un autre : les reliques de saint Aquilin et de saint Taurin, qui fut dès lors honoré à Gigny comme le second patron du monastère. Notre Saint résidait alternativement à Gigny et à Baume ; il était dans cette abbaye lorsque (909) deux gentilshommes s'y arrêtèrent ; voulant se consacrer à une vie parfaite, et voyant les monastères français en décadence, ils se rendaient en Italie : mais charmés des vertus qui parfumaient le monastère de Baume, et de la charité de Bernon, qui les accueillit comme

1. Adson de Luxeuil, cité dans la *Vie des Saints* de Franche-Comté, t. III, p. 458. — 2. *Vie des Saints* de Franche-Comté.

des frères, ils résolurent de se faire ses disciples : c'étaient saint Aldegrin et saint Odon ; nous raconterons plus tard la vie de ce dernier.

L'année suivante (910), notre Saint jeta les fondements du plus grand et du plus illustre monastère qui ait jamais existé : du *monastère des monastères*, je veux parler de Cluny. Guillaume le Pieux, gendre du roi Bozon, comte d'Auvergne et duc d'Aquitaine, désirant ajouter, avant sa mort, à ses bonnes œuvres déjà si nombreuses, la fondation d'un monastère de la règle de saint Benoît, fit venir Bernon qui partit en toute hâte avec saint Hugues, son fidèle conseiller. Guillaume les attendait à Cluny, l'un de ses domaines ; il leur expliqua son dessein, et tous trois se mirent à la recherche d'un emplacement convenable ; mais les deux saints religieux, charmés de la situation de Cluny, dirent qu'ils ne trouveraient point de lieu plus propice à l'établissement projeté. C'était un endroit solitaire plein de repos et de paix, à quatre lieues de Mâcon, presque sur les confins de la Bourgogne méridionale, entre deux grandes montagnes couvertes de forêts. Il y avait déjà deux églises ou collégiales dédiées, l'une à la sainte Vierge, l'autre à saint Pierre, sur le penchant d'une colline qui s'abaisse doucement dans une vallée riante embellie par les mille sinuosités de la Grosne.

Cette solitude fixa donc le choix de Bernon. Mais le duc objecta qu'un monastère serait mal placé là, à cause du bruit des chasseurs et de leurs chiens, qui troublaient continuellement les bois d'alentour. Bernon ne vit pas qu'il fût difficile de lever cet obstacle ; il répondit en riant : « Faites disparaître les chiens, et à leur place appelez des moines ; ne savez-vous pas de qui vous tirerez le plus de profit, de la chasse des chiens, ou des prières des moines ? — Mon Père », répliqua Guillaume, « votre conseil est sage, et j'aime votre franchise. Eh bien ! qu'il soit fait comme le désire Votre Révérence, et que Dieu nous soit en aide ! » Si l'on veut voir de quelle source pure jaillissaient ces fleuves de la vie religieuse qui ont fertilisé notre patrie, qu'on lise la charte de fondation de Cluny, ou, comme on disait en ce temps-là, le *testament* du vieux duc [1].

Puis Bernon alla à Rome faire ratifier sa donation par le souverain Pontife, sous la protection duquel il plaça ce nouveau monastère. Cinq ans après, lorsque la construction de cette nouvelle abbaye fut assez avancée, Bernon y amena, selon la règle de saint Benoît, douze religieux seulement, six de Baume et six de Gigny, entre autres saint Hugues et saint Odon. Ce ne furent pas là les seuls monastères que notre Saint fonda ou restaura ; il faut encore ranger dans ce nombre Ethice, qui n'est autre que Moutier-en-Bresse, dans l'arrondissement de Louhans ; Déols, aujourd'hui Bourgdieu, près de Châteauroux, dans le département de l'Indre, qui, existant déjà dans le VIe siècle, restauré en 918 par Ebbon le Noble, puissant seigneur de Berry, eut saint Bernon pour premier abbé après cette restauration ; Massay, qui fut fondé dans le IVe siècle, ou en l'an 738, réformé par saint Benoît d'Aniane en 806, réparé par Louis le Débonnaire en 840, et se trouve dans le testament de notre Saint, parmi les maisons dont il dispose ; ce monastère jouissait du privilége de battre monnaie et d'autres droits considérables. D'après certaines histoires, il aurait aussi gouverné les abbayes de Vézelay, d'Aurillac, de Souvigny et de Château-sur-Salins. Quoique la ferveur et la régularité fussent florissantes dans toutes ces maisons, le saint abbé craignait de les mal gouverner ; d'ailleurs l'âge et les infirmités diminuaient ses forces, et il sentait que sa fin approchait. Il pria donc les évêques du voisinage de se rendre auprès de lui, afin qu'il profitât de leurs consolations et de leurs

1. On la trouvera à la fin de cette vie.

conseils pour le gouvernement des communautés qu'il laisserait après lui. Il leur dit qu'il était indigne du nom d'abbé, qu'il avait rempli cette charge sans fruits, qu'il la remettait entre leurs mains, pour qu'ils la donnassent à un plus digne, ou du moins le déchargeassent d'une partie. On exauça ses demandes, mais on le pria de désigner lui-même ses successeurs. C'est ce qu'il fit dans son testament, que nous avons encore : « J'ai », dit-il, « du consentement des moines mes frères, choisi deux d'entre eux pour me succéder : Guy, mon parent, et Odon, qui m'est également cher... Le bien-aimé Guy gouvernera les monastères de Gigny, de Baume et d'Ethice, ainsi que la *Celle* de Saint-Lautein, avec tous les biens qui appartienent aux susdits monastères, à l'exception du village appelé Alafracte (la Frette, arrondissement de Louhans), etc... Notre bien-aimé frère Odon recevra de la même manière les monastères de Cluny, de Massay et de Déols avec leurs dépendances, pour les gouverner régulièrement, selon son pouvoir, avec l'aide de Dieu... Quant au village d'Alafracte, avec toutes ses dépendances et le quart des chaudières que nous possédons (dans les salines) à Lons-le-Saulnier, ainsi que la moitié du pré qui a appartenu au seigneur Saimon (ou Simon), je les donne à Cluny, sous la condition que ce monastère paiera à Gigny une rente annuelle de douze deniers, pour l'investiture. (Cette rente fut payée jusqu'en 1056, époque à laquelle Gigny devint un simple prieuré de Cluny.) Et qu'on ne trouve pas injuste que je donne ces biens à Cluny, puisque c'est là que j'ai choisi le lieu de ma sépulture, et que cet établissement est comme un enfant posthume, qui reste imparfait à cause de ma mort prochaine et de celle du glorieux duc Guillaume, précédemment décédé... » Ce testament, qu'il termine en conjurant, au nom de la miséricorde divine, tous les abbés et religieux actuels et futurs de conserver toujours entre eux la concorde, et de garder les usages observés jusqu'à ce jour, est daté de la quatrième année du règne de Raoul, roi de France (926), et porte les signatures de Bernon, de Guy, d'Odon, de Geoffroy et de Wandalbert. Notre saint abbé, le *bon père*, comme on l'appelait, mourut quelque temps après, le 13 janvier 927. Il fut inhumé à Cluny, selon ses désirs, dans l'église de Saint-Pierre-le-Vieux, derrière l'autel de saint Benoît, où son tombeau se voyait encore à la fin du siècle dernier. Bernon emportait dans la tombe la gloire d'avoir été un des plus zélés restaurateurs de la discipline monastique, et d'avoir formé des disciples qui surpassèrent encore leur maître et qui ont porté au plus haut point de splendeur l'institut qu'il avait formé. Son nom resta parmi eux avec le titre de bienheureux et de saint [1]. Sa fête se célébrait tous les ans au monastère de Cluny, le 13 janvier. Le même jour, on célébrait un office solennel au prieuré de Souvigny et l'on y donnait à manger à douze pauvres. Son nom est inscrit dans les martyrologes de Ménard, de Bucelin, de Chatelain, de Du Saussay, etc., etc. Son office n'est pas célébré dans le Bréviaire de Besançon.

CHARTE DE LA FONDATION DE CLUNY

Tout le monde peut comprendre, dit le testateur, que Dieu n'a donné des biens nombreux aux riches que pour qu'ils méritent des récompenses éternelles, en faisant un bon usage de leurs possessions temporaires. C'est ce que la parole divine donne à entendre et conseille manifestement lorsqu'elle dit : « Les richesses de l'homme sont la rédemption de son âme [2] ». Ce que moi, Guillaume, comte et duc, et Ingelberge, ma femme, pesant mûrement, et désirant, quand il est temps encore, pourvoir à mon propre salut, j'ai trouvé bon, et même nécessaire, de disposer au profit de

1. *Chronic. Cluniac.* — 2. Proverbes, XIII, 8.

mon âme de quelques-unes des choses qui me sont advenues dans le temps. Car je ne veux pas, à mon heure dernière, mériter le reproche de n'avoir songé qu'à l'augmentation de mes richesses terrestres et au soin de mon corps, et de ne m'être réservé aucune consolation pour le moment suprême qui doit m'enlever toutes choses. Je ne puis, à cet égard, mieux agir qu'en suivant le précepte du Seigneur : « Je me ferai des amis parmi les pauvres », et en prolongeant perpétuellement mes bienfaits dans la réunion de personnes monastiques que je nourrirai à mes frais, dans cette foi, dans cette espérance que, si je ne puis parvenir assez moi-même à mépriser les choses de la terre, cependant je recevrai la récompense des justes, lorsque les moines, contempteurs du monde, et que je crois justes aux yeux de Dieu, auront recueilli mes libéralités.

« C'est pourquoi, à tous ceux qui vivent dans la foi et implorent la miséricorde du Christ, à tous ceux qui leur succéderont et qui doivent vivre jusqu'à la consommation des siècles, je fais savoir que, pour l'amour de Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ, je donne et livre aux saints apôtres Pierre et Paul tout ce que je possède à Cluny, situé sur la rivière de Grône, avec la chapelle qui est dédiée à sainte Marie, mère de Dieu, et à saint Pierre, prince des Apôtres, sans rien excepter de toutes les choses qui dépendent de mon domaine de Cluny (villa), fermes, oratoires, serviteurs des deux sexes, vignes, champs, prés, forêts, eaux, cours d'eau, moulins, droits de passage, terres incultes ou cultivées, sans aucune réserve. Toutes ces choses sont situées dans le comté de Mâcon ou aux environs, et renfermées dans leurs confins, et je les donne aux dits apôtres, moi, Guillaume, et ma femme Ingelberge, d'abord pour l'amour de Dieu, ensuite pour l'amour du roi Eudes, mon seigneur, de mon père et de ma mère: pour moi et pour ma femme, c'est-à-dire pour le salut de nos âmes et de nos corps, pour l'âme encore d'Albane, ma sœur, qui m'a laissé toutes ses possessions dans son testament; pour les âmes de nos frères et de nos sœurs, de nos neveux et de tous nos parents des deux sexes; pour les hommes fidèles qui sont attachés à notre service; pour l'entretien et l'intégrité de la religion catholique. Enfin, et comme nous sommes unis à tous les chrétiens par les liens de la même foi et de la même charité, que cette donation soit encore faite pour tous les orthodoxes des temps passés, présents et futurs. Mais je donne sous la condition qu'un monastère régulier sera construit à Cluny, en l'honneur des apôtres Pierre et Paul, et que là se réuniront des moines vivant selon la Règle de Saint-Benoît, possédant, détenant et gouvernant à perpétuité les choses données, de telle sorte que cette maison devienne la vénérable demeure de la prière, qu'elle soit pleine sans cesse de vœux fidèles et de supplications pieuses, et qu'on y désire, qu'on y recherche à jamais avec un vif désir et une ardeur intime, les merveilles d'un entretien avec le ciel. Que des sollicitations et des prières continuelles y soient adressées sans relâche au Seigneur, tant pour moi que pour toutes les personnes que j'ai nommées. Nous ordonnons que notre donation serve surtout à fournir un refuge à ceux qui, sortis pauvres du siècle, n'y apporteront qu'une volonté juste; et nous voulons que notre superflu devienne ainsi leur abondance. Que les moines et toutes les choses ci-dessus nommées soient sous la puissance et domination de l'abbé Bernon, qui les gouvernera régulièrement tant qu'il vivra, selon sa science et sa puissance. Mais après sa mort, que les moines aient le droit et la faculté d'élire librement pour abbé et pour maître un homme de leur Ordre, suivant le bon plaisir de Dieu et la Règle de Saint-Benoît, sans que notre pouvoir, ou tout autre, puisse contredire ou empêcher cette élection religieuse. Que les moines paient pendant cinq ans à Rome la redevance de dix sous d'or pour le luminaire de l'église des Apôtres, et que, se mettant ainsi sous la protection desdits Apôtres, et ayant pour défenseur le Pontife de Rome, ils bâtissent eux-mêmes un monastère à Cluny, dans la mesure de leur pouvoir et de leur savoir, dans la plénitude de leur cœur. Nous voulons encore que, dans notre temps et dans le temps de nos successeurs, Cluny soit, autant que le permettront du moins l'opportunité des temps et la situation du lieu, ouvert chaque jour, par les œuvres et les intentions de la miséricorde, aux pauvres, aux nécessiteux, aux étrangers et aux pèlerins.

« Il nous a plu d'insérer dans ce testament que, dès ce jour, les moines réunis à Cluny en congrégation seront pleinement affranchis de notre puissance et de celle de nos parents, et ne seront soumis ni aux faisceaux de la grandeur royale, ni au joug d'aucune puissance terrestre. Par Dieu, en Dieu et tous ses saints, et sous la menace redoutable du dernier jugement, je prie, je supplie que ni prince séculier, ni comte, ni évêque, ni le Pontife lui-même de l'Eglise romaine, n'envahissent les possessions des serviteurs de Dieu, ne vende, ne diminue, ne donne à titre de bénéfice, à qui que ce soit, rien de ce qui leur appartient, et ne se permette d'établir sur eux un chef contre leur volonté! Et pour que cette défense lie plus fortement les méchants et les téméraires, j'insiste et j'ajoute, et je vous conjure, ô saints apôtres Pierre et Paul, et toi, Pontife des pontifes du Siége apostolique, de retrancher de la communion de la sainte Eglise de Dieu et de la vie éternelle, par l'autorité catholique et apostolique que tu as reçue de Dieu, les voleurs, les envahisseurs, les vendeurs de ce que je vous donne, de ma pleine satisfaction et de mon évidente volonté. Soyez les tuteurs et les défenseurs de Cluny et des serviteurs de Dieu qui y demeureront et séjourneront ensemble, ainsi que de tous leurs domaines destinés à l'aumône, à la clémence et à la miséricorde de notre très-pieux Rédempteur. Que si quelqu'un, mon parent ou étranger, de quelque condition ou pouvoir qu'il soit (ce que préviendra, je l'espère, la miséricorde de Dieu et le patronage des Apôtres), que si quelqu'un, de quelque manière et par quelque finesse que ce soit, tente de violer ce testament, que j'ai voulu sanctionner par l'amour du Dieu tout-puissant, et par le res-

pect dû aux princes des apôtres Pierre et Paul, qu'il encoure d'abord la colère de Dieu tout-puissant; que Dieu l'enlève de la terre des vivants, et efface son nom du livre de vie; qu'il soit avec ceux qui ont dit à Dieu : Retire-toi de nous; qu'il soit avec Dathan et Abiron, sous les pieds desquels la terre s'est ouverte, et que l'enfer a engloutis tout vivants. Qu'il devienne le compagnon de Judas qui a trahi le Seigneur, et soit enseveli comme lui dans des supplices éternels. Qu'il ne puisse, dans le siècle présent, se montrer impunément aux regards humains, et qu'il subisse dans son propre corps, les tourments de la damnation future, en proie à la double punition d'Héliodore et d'Antiochus, dont l'un s'échappa à peine et demi mort des coups répétés de la flagellation la plus terrible, et dont l'autre expira misérablement, frappé par la main d'en haut, les membres tombés en pourriture et rongés par des vers innombrables. Qu'il soit enfin avec tous les autres sacriléges qui ont osé souiller le trésor de la main de Dieu; et, s'il ne revient pas à résipiscence, que le grand porte-clefs de toute la monarchie des églises, et à lui joint saint Paul, lui ferment à jamais l'entrée du bienheureux paradis, au lieu d'être pour lui, s'il l'eût voulu, de très-pieux intercesseurs. Qu'il soit saisi, en outre, par la loi séculière, et condamné par le pouvoir judiciaire à payer cent livres d'or aux moines qu'il aura voulu attaquer, et que son entreprise criminelle ne produise aucun effet. Et que ce testament soit revêtu de toute autorité, et demeure à toujours ferme et inviolable dans toutes ses stipulations. Fait publiquement dans la ville de Bourges ».

Cet acte remarquable fut rédigé le trois des ides de septembre (11 septembre 910). Il est signé de la propre main de Guillaume, et scellé des sceaux d'Ingelberge, sa femme; de Madalbert, archevêque de Bourges; d'Adélard, évêque de Clermont; d'Atton, évêque; du comte Guillaume, neveu du vieux duc; du vicomte Armand et de trente-six autres personnages qui, sans doute, composaient le conseil et la cour de Guillaume. Il fut rédigé et contresigné par saint Odon, encore simple lévite, faisant ici les fonctions de chancelier.

NOTICE SUR LE MONASTÈRE DE CLUNY.

Après la mort de saint Bernon, son disciple, saint Odon, lui succéda, comme nous l'avons dit [1]; c'est lui qui fit de ce monastère un *chef* d'ordre, en y annexant, comme autant de dépendances soumises à son autorité abbatiale, les communautés nouvelles qu'il érigeait ou qu'il réformait. Il en était l'unique abbé : sous lui gouvernaient de simples prieurs. Il eut pour successeur saint Aimard, qui s'adjoignit pour coadjuteur saint Mayeul, dont nous raconterons la vie au 11 mai. Dieu n'accordait pas seulement de grands saints pour abbés au monastère de Cluny, mais à chaque abbé un long règne. Saint Mayeul porte quarante ans la houlette abbatiale; saint Odilon, son successeur, cinquante-six ans [2]; saint Hugues, qui vient après, soixante ans [3]; Pierre le Vénérable, neuvième abbé, trente-cinq ans [4]. Mais ici finit la gloire de Cluny; ce sera désormais de Cîteaux que la foi et la civilisation rayonneront sur la chrétienté; puis ce noble rôle passe à saint François d'Assise et à saint Dominique. Cluny devient une puissance en général plutôt féodale que religieuse, et se détache à moitié du Saint-Siége. A la fin du schisme d'Occident, l'abbaye tomba en commandes.

Dans la liste de ses cinquante-six abbés, nous trouvons maintenant, au lieu des noms si éclatants de gloire religieuse et littéraire dont nous avons parlé d'abord, nous trouvons Jean III de Bourbon, Jean IV de Lorraine, le prince de Conti. Cette illustre maison de Dieu devient à la fin une marchandise de cour : c'était une pension royale, un revenu de tant, que Louis XIV donnait au cardinal de Bouillon, Louis XV au cardinal de la Rochefoucauld. Enfin, le 13 février 1790, un décret tristement célèbre abolit cet institut monastique avec tous ceux qui couvraient la France. La ville, devenue propriétaire des bâtiments de l'abbaye, n'eut ni assez de goût ni assez de courage pour les conserver. Au mois d'octobre 1793, les cloches sont d'abord arrachées à grand'peine des clochers et envoyées à Mâcon pour se fondre en canons républicains. Au mois de novembre, les croix de tous les clochers tombent sous les coups de ces barbares. A la fin du même mois, les chapelles de l'église sont détruites, les autels et les tombes elles-mêmes sont renversées; on brise les vitraux, les statues, on déchire les tableaux; toutes les peintures, toutes les statues de bois, tout ce qui reste des papiers de l'abbaye, sont brûlés en auto-da-fé. Voilà comment une ville se suicide.

Au XVe siècle, les Huguenots que Théodore de Bèze, un des leurs, accuse *d'insolence* et *d'ignorance*, parce qu'ils détruisirent ou emportèrent par lambeaux la bibliothèque de Cluny, disant que *c'étaient tous livres de messe*, les Huguenots profanèrent, mirent en pièces autels, images, statues, châsses, reliquaires, étoffes précieuses, meubles, ornements, objets d'or et d'argent, vitraux. Mais de ce pillage, de cette dévastation, il resta du moins les murs, il resta la magnifique basilique de Saint-Hugues. C'est cette basilique, la plus grande du monde après celle de Saint-Pierre de Rome, que l'on vendit en détail en 93. Les nefs, les piliers se divisent, se comptent, se décomposent et sont mis à l'encan. Les marchands sont maîtres du temple et la démolition mercantile commence; les grilles du chœur disparaissent; les stalles s'en vont aussi, destinées par

1. Voyez sa vie au 18 novembre. — 2. Voyez sa vie au 1er janvier. — 3. Voyez sa vie au 29 avril. — 4. Voyez sa vie au 25 décembre.

une consolation de la fortune à orner un jour le chœur de la cathédrale de Lyon. En 1798, on enlève les vitraux des fenêtres, les portes ; on arrache les treillis, le fer, le plomb qui garnissent la rose romane, les tours, les toits et les autres parties de l'édifice ; cela fait, on commence à découvrir l'avant-nef et à briser la charpente colossale ; on enlève les pavés du temple, on démolit les autels, on ébranle les colonnes ; ces fourmis dévastatrices mettent un long temps à dépecer le colosse et à l'emporter par petits lambeaux.

Napoléon passait vers cette époque à Mâcon, pour aller à Milan ; les habitants de Cluny vinrent le prier de les honorer d'une visite : il leur répondit qu'il « n'irait pas dans ce pays de Vandales ». La destruction continua ; toutes les parties de l'église tombaient successivement sous le marteau et se vendaient à la toise, même par pierre, à tous ceux qui avaient à construire une muraille, une maison, une ferme, une étable. Le partage du temple fut mille fois pire que le partage du territoire monastique qui passa à vil prix en mille mains à la fois, source générale de tous les enrichissements du lieu. Les grandes nefs, les collatéraux furent mis à terre de 1809 à 1811 ; les beaux clochers ne devaient pas survivre, et l'on se souvient encore à Cluny de l'effroyable bruit qui secoua la ville à la chute de la plus grande tour. Ce fut comme le canon de détresse. On ne sauva rien, ni les colonnes du chœur, ni les curieuses et vieilles peintures de l'abside. Seulement quelque aumône administrative laissa debout un clocher méridional et une chapelle où gisent quelques informes débris. Je le crois bien : la chute du dernier clocher pouvait menacer la solidité des bâtiments adjacents ; et puis, ce qu'on a laissé debout ne gêne en rien les prouesses des chevaux du haras, le temple des étalons, et le logis du conservateur. On parla d'établir, dans les constructions plus modernes et toutes conservées, un lycée impérial, une école des arts et métiers ; en définitive, il n'y fut logé qu'un petit collége communal. La seule munificence impériale que put obtenir la ville des moines de saint Benoît, ce fut ce haras départemental que Napoléon lui donna, bien moins pour la consoler de ses splendeurs perdues que parce que les fourrages étaient abondants et de bonne qualité dans les prairies de la Grosne.

Tout est consommé. Le lieu qui servait autrefois de refuge et de palais aux papes, aux rois, aux empereurs, aux princes, aux évêques, aux seigneurs de toute la chrétienté, ne recevra plus dans ses murs aucun hôte illustre ; et quand les princes modernes, constitutionnels ou absolus, traverseront en poste la Bourgogne, ils ne songeront pas même à passer par Cluny, dont ils ignoreront jusqu'au nom même. Les puissances du jour refuseront d'aller quelques heures au même lieu où saint Louis et le souverain Pontife séjournèrent un mois entier avec une foule de princes de l'Eglise et de rois de la terre. Déjà l'empereur nouveau de 1804 dédaignait d'y faire une visite sollicitée [1]. Le plus grand personnage qui passera à Cluny, ce sera le préfet du département de Saône-et-Loire, qui voudra bien quelquefois s'y rendre pour le tirage de la conscription, s'il ne préfère s'y faire représenter par un délégué. Cette justice territoriale, autrefois souveraine sous le droit seigneurial de l'abbé, et qui, même en 1789, ne reconnaissait d'autre supérieur que le parlement de Paris, relève maintenant d'un pauvre juge de paix, devenu le premier et le plus haut de ses magistrats. Ce chef-lieu de la religion monastique, qui ne relevait que du souverain Pontife et du roi de France, qui jetait deux mille monastères dans toutes les parties du monde et qui voyait venir à ses solennités des myriades de pèlerins et d'hôtes magnifiques, n'est plus aujourd'hui, dans ses relations spirituelles et temporelles, qu'un humble territoire, destitué à jamais de tous les hommes de la terre et parqué dans la circonscription étroite d'une division cantonale.

Histoire de l'abbaye de Cluny, par M. P. Lorain, que nous avons tantôt analysée, tantôt reproduite textuellement.

1. Le dernier voyageur de marque qui visita Cluny fut l'illustre Malesherbes. Il se présenta à l'abbaye *incognito*, sous le nom de M. Guillaume. Le serviteur qui l'accompagnait dans les cloîtres et dans l'église le traitait sans trop de façon, lorsque les pièces d'or laissées à son départ par le visiteur firent deviner un grand personnage. Quelques années plus tard, Malesherbes donnait des lettres de grâce au fils de son guide clunisois.

LE BIENHEUREUX HILDEMAR

FONDATEUR ET PREMIER SUPÉRIEUR DE L'ABBAYE D'ARROUAISE, EN ARTOIS

Mort en 1097. — Pape : Urbain II. — Roi de France : Philippe Ier.

La forêt d'Arrouaise (Arida Gamantia) s'étendait depuis Encre (Albert) jusqu'à la Sambre. Elle fut d'abord le séjour de prédilection des Druides et le théâtre de leurs mystérieuses et sanguinaires pratiques. Plus tard, elle servit de retraite aux voleurs. Un endroit de cette forêt était surtout redoutable au XIe siècle : c'était celui qui portait le nom de *Tronc de Bérenger*. Or, c'est dans cet endroit-là même, situé sur la limite des comtés de Flandre et de Vermandois (près la ville actuelle de Bapaume et presque dans le village appelé le Transloy), que deux étrangers, Hildemar et Conon, jetèrent, en l'an 1090, les fondements d'une maison qui devait bientôt avoir sous sa direction vingt-huit abbayes, un nombre plus considérable de paroisses et d'églises, devenir le centre d'une Congrégation pleine d'activité, une source abondante de vie spirituelle pour le nord des Gaules, et même étendre jusque dans l'Irlande et la Pologne le cercle de ses utiles travaux. La Congrégation d'Arrouaise fut, jusqu'à la Révolution française, une des branches principales du grand arbre des Chanoines réguliers de Saint-Augustin.

Hildemar était né à Tournay ; quant à Conon, c'était un Allemand de noble lignée, fils d'Eginon, comte d'Urrack, petit-fils de Camille Knobel de Katzenellebogen. Tous deux avaient été élevés en Angleterre : ils y avaient embrassé la règle de Saint-Augustin et reçu l'ordre de la prêtrise. « Tout avait été changé dans ce royaume [1], sous le règne de Guillaume le Conquérant. Pour affermir son autorité, ayant fait déposer les prélats anglais, il leur avait substitué des Normands. Toutes les dignités, toutes les charges étaient entre les mains de ses créatures. Hildemar et Conon eurent part à ses grâces et furent maîtres de sa chapelle ». Après sa mort, arrivée en 1087, ils quittèrent la cour pour faire quelques pèlerinages ; de plus en plus dégoûtés des grandeurs périssables de ce monde et désireux de vivre pour Dieu seul, ils sortirent du pays où ils avaient été honorés et vinrent se fixer dans cette affreuse solitude du Tronc de Bérenger. Ils y trouvèrent un ermite nommé Roger, natif de Transloy, village voisin. Ils se firent ses compagnons, se bâtirent une cellule, et érigèrent un oratoire sous le titre de la Sainte-Trinité et de Saint-Nicolas. Les voleurs infestaient encore tout ce pays, mais ceci ne les arrêta pas, et même, comme cela arrivait souvent alors, on vit leur établissement contribuer bientôt à la sûreté des voyageurs. Peu à peu ils s'associèrent d'autres compagnons de retraite et de travail, et Hildemar fut élu pour chef ou prévôt de cette maison naissante. Il ne l'agrandit pas beaucoup. Amant passionné de la sainte pauvreté, en vain lui offrait-on de toutes parts des richesses et des possessions. Il n'acceptait que ce qui était rigoureusement nécessaire au petit nombre de ses religieux. Il refusa, entre autres choses, l'église de Vermand, autrefois collégiale, desservie alors par

1. D. Gosse, *Histoire de l'abbaye et de l'ancienne Congrégation des Chanoines réguliers d'Arrouaise*. Lille, 1786, 1 vol. in-4o, très-rare.

des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, et donnée depuis à l'ordre des Prémontrés. Cependant parmi ses disciples se trouvait un Judas. Esclave de ses passions et irrité des remontrances de son supérieur et de ses frères, ce malheureux clerc poignarda Roger et frappa à mort Hildemar lui-même, qui ne succomba pourtant que quelques mois après, le 13 janvier 1097, sans avoir pu encore donner une forme légale et bien solide à son établissement. Des miracles manifestèrent sa sainteté avant et après sa mort. Quinze ans plus tard, en 1112, un oratoire fut construit au-dessus de son tombeau.

En 1716, au mois de juin, des ouvriers, travaillant à la chapelle de Sainte-Marie-Madeleine, découvrirent dans une fosse murée à la tête et aux pieds, les ossements d'un corps humain, et à côté une pierre où étaient gravés ces mots : *Hic jacet Heldemarus hujus loci fundator*. On crut avec raison que ce corps était celui du bienheureux Hildemar. Le bruit de cette découverte se répandit parmi le peuple, et la levée solennelle du corps se fit par un vicaire-général d'Arras, en présence de l'abbé et des religieux, le 29 de ce même mois. Les ossements furent enveloppés dans des sachets et scellés, puis enfermés sous les mêmes sceaux dans un coffre que l'on déposa sous l'autel de la chapelle de la Sainte-Vierge. Dans le procès-verbal de cette cérémonie, il est dit que « des chirurgiens remarquèrent une ancienne fracture à l'extrémité du pariétal droit touchant à l'occiput », et dont ils n'ont pu deviner la cause. On pense qu'Hildemar a reçu dans cette partie le coup qui lui a causé la mort : ce qui est d'ailleurs conforme à la tradition.

On célébrait autrefois avec beaucoup de solennité la mémoire du bienheureux Hildemar au jour de sa mort.

Beaucoup d'écrivains ont parlé avec vénération de ce saint personnage. On cite Robert Dumont, le cardinal Jacques Vitry, Rosweide, Aubert Lemire, De Loire et bien d'autres. On le trouve aussi dans le Martyrologe de Du Saussay et dans celui de Châtelain, enfin dans les Bollandistes et dans le *Gallia Christiana*. Tous ont reproduit, avec plus ou moins d'exactitude, un très-ancien récit, composé par Gautier, abbé d'Arrouaise en 1179, et dont l'auteur de l'histoire d'Arrouaise a donné le texte authentique dans son précieux ouvrage.

Nous devons cette notice à M. Van Drival, chanoine, directeur au grand séminaire d'Arras.

SAINT POTIT DE SARDAIGNE (166).

Saint Potit naquit à Cagliari, très-antique ville de l'île de Sardaigne. La grâce de la foi chrétienne pénétra son âme, dès sa plus tendre enfance et à l'insu de son père, qui le sollicita ensuite de quitter cette croyance, et à cette occasion, l'enferma en prison. Mais, bien loin de rien obtenir par les menaces et les caresses, le père céda aux avis et aux exemples de son fils, et embrassa lui-même la religion de Jésus-Christ. Sortant alors de prison, Potit quitta son pays et se retira sur le mont Epire. Là il jeta un grand éclat par la prédication de la parole de Dieu et par la sainteté de sa vie et triompha de toutes les embûches du démon, qui furent nombreuses et très-dangereuses. Dans la ville de Valérie, il guérit la femme du sénateur Agathon, malade de la lèpre : ce qui détermina le sénateur, sa famille et beaucoup de citoyens à s'attacher à Jésus-Christ. On dit qu'à Rome il délivra aussi Agnès, fille de l'empereur Antonin, d'un affreux démon qui la tourmentait horriblement. Mais, dur de cœur et opiniâtre à s'aveugler, l'empereur attribua à ses dieux le salut de sa fille, et usa de tous les moyens pour entraîner Potit à embrasser leur culte. Potit fut donc conduit devant les idoles qui furent renversées par la puissance de sa prière et de sa vertu ; et aussitôt, plein de colère et de dépit, l'empereur ordonna qu'il fût soumis aux supplices les plus recherchés.

D'abord, il est mis dans une prison très-étroite, puis tourmenté sur le chevalet, puis des torches ardentes lui sont appliquées aux côtés. Le saint martyr ayant reproché au prince sa barbarie, celui-ci lui fait arracher les ongles des mains et des pieds et ensuite le fait jeter aux bêtes ; mais les bêtes oublient leur férocité naturelle et ne le touchent même pas. Alors on le plonge dans une chaudière d'huile bouillante, on arrose son corps de plomb fondu, on le transperce d'un fer rouge, dont une main miraculeuse et invisible le délivre aussitôt. Ici le prince, saisi d'un violent mal de tête, implore le secours de Potit qui, cédant aux prières d'Agnès, le guérit. Mais, au lieu de se montrer reconnaissant de ce miracle, l'empereur l'attribue à la magie. Potit lui reproche son impiété, et l'empereur lui fait couper la langue. Le Martyr n'en parle pas moins bien, et, narguant le prince, il lui prédit qu'il aura beau faire, qu'il n'y a pas de tourment qui puisse lui ôter la vie à Rome.

Alors Antonin, troublé et craignant la conversion du peuple, le remit à des gardes, avec ordre de l'emmener et de le tuer où ils voudraient. Ainsi il fut conduit loin de Rome, eut la tête tranchée à Asculum (Ascoli), en Apulie, le 13 janvier. Son corps fut enseveli par les Chrétiens, et découvert, au commencement du XVIe siècle, à Tricario, dans l'église de la Très-Sainte-Trinité. Il existe à Naples une église dédiée en son honneur. La mémoire du Martyr y était célébrée depuis longtemps, par des religieuses de l'Ordre de Saint-Benoît, le 14 de janvier. Mû par les prières de ces mêmes religieuses, le pape Clément XII leur accorda le présent office pour le même jour. Enfin, le même pape ordonna que tout le clergé de la ville de Naples, tant séculier que régulier, célébrerait aussi cet office le même jour.

Propre de Naples.

SAINT LÉONCE DE CÉSARÉE (IVe siècle).

Ce saint Léonce est celui dont Grégoire de Nazianze parle dans le discours qu'il prononça aux funérailles de son père ; c'est lui qui, en passant par la ville de Nazianze pour se rendre au concile de Nicée, baptisa Grégoire, père du grand docteur. Saint Athanase parle de lui dans un discours contre les Ariens et le met parmi les sommités de l'Eglise catholique. Voici en quels termes Grégoire, prêtre de Césarée, fait son éloge : Ange de paix, Léonce, très-saint prélat de l'église de Césarée, avant de venir au concile de Nicée, avait répandu d'abondantes sueurs ; mais aussi que de martyrs, athlètes généreux formés par lui, ont terrassé l'ennemi de leur salut ; combien, pour avoir suivi sa doctrine de vie, sont devenus citoyens du ciel. Une autre importante conquête de saint Léonce fut celle de Tiridate, roi d'Arménie, et de son peuple. Ce fut à cette occasion qu'il ordonna évêque saint Grégoire d'Arménie, son disciple, aux soins de qui il confia cette nouvelle Eglise, née de ses prédications et de ses travaux apostoliques.

SAINT VIVENCE, PRÊTRE (400).

Saint Vivence, prêtre, inscrit au martyrologe romain le 13 de janvier, est compté par les auteurs les plus graves parmi les disciples de saint Hilaire, près duquel il s'était réfugié avec saint Benoît, évêque de Samarie, quand celui-ci fut obligé de fuir la Palestine devant la persécution. Il demeura quelque temps avec ses compagnons au château de Gravion, où s'éleva dans la suite le monastère de Saint-Benoît de Quincey, occupé à servir Dieu. Ensuite, pour être plus libre de vaquer aux choses divines, il se retira jusque dans l'île d'Olonne, aujourd'hui Sables d'Olonne en Vendée. On ne sait s'il revint mourir au château de Gravion; toutefois ses reliques y furent conservées jusque vers 868, époque à laquelle on les transporta, par crainte des Normands, au bourg d'Amance (Amausum), en Bourgogne, dans un monastère qui fut érigé sous son nom. Enfin, elles furent encore une fois transférées, au commencement du Xe siècle, au monastère de Vergy, qui lui fut dédié, et où l'on fait sa fête le lendemain de la Pentecôte [1].

1. Voir la vie de saint Hilaire.

SAINT KENTIGERN, ÉVÊQUE DE GLASCOW (601).

Né vers l'an 516, Kentigern était du sang royal des Pictes, et fut placé dès sa plus tendre jeunesse sous la conduite de saint Servan, abbé et évêque de Culros. L'innocence de ses mœurs, sa douceur et sa piété le rendirent cher à tous ceux qui le connaissaient ; ce qui lui fit donner le surnom de Mungho, qui signifie le bien-aimé. S'étant retiré dans un désert près de Glasghu, où il menait une vie fort austère, il fut obligé de quitter sa solitude et de céder aux instances du clergé et du peuple qui le demandaient pour évêque. Après son sacre, il rassembla à Glasghu, aujourd'hui Glascow, un grand nombre de personnes pieuses qui retraçaient la vie des premiers chrétiens. Il faisait souvent la visite de son vaste diocèse, et toujours à pied, répandant partout la lumière de l'Evangile ; partout, aussi, répandant les lumières de la civilisation, partout apprenant aux montagnards écossais à défricher leurs terres. Les païens, touchés de ses instructions, renonçaient à leurs faux dieux, et venaient en foule demander le baptême. Son zèle ne se bornait pas à détruire l'idolâtrie, mais il s'appliquait à maintenir parmi son troupeau la pureté de la foi et à le préserver du pélagianisme qui faisait alors des progrès en Ecosse. Les travaux apostoliques de saint Kentigern étaient animés par l'esprit de prière qui lui avait fait prendre pour règle de réciter chaque jour tout le psautier. Il se livrait aussi à d'autres pratiques de piété, et affligeait son corps par des austérités étonnantes, passant tout le Carême dans la solitude où il ne s'entretenait qu'avec Dieu. Comme il brûlait du désir d'étendre le royaume de Jésus-Christ, il forma des disciples qu'il envoya prêcher la foi dans le Nord de l'Ecosse, les îles d'Orkney, la Norwége et l'Islande. Le pieux Rydderch Haël, roi des Pictes méridionaux, ayant été détrôné par l'impie Morcant, le saint évêque de Glascow, dont il était le parent et le protecteur, fut obligé de se réfugier, en 542, chez les Bretons du pays de Galles. Il passa quelque temps avec saint David à Menevie, ensuite il alla fonder, au confluent des rivières d'Elwy et de Clyde, un monastère qui fut nommé Klanelwy. Il y établit une école qui devint célèbre et d'où il sortit un grand nombre de personnages renommés pour leurs vertus et leur science. On y compta bientôt jusqu'à neuf cent soixante religieux divisés en trois classes : la première, de ceux qui n'avaient point fait d'études et qui étaient employés aux travaux agricoles ; la deuxième, qui n'était guère plus lettrée, était chargée des ouvrages domestiques ; la troisième, composée des plus instruits, avait pour emploi de faire l'office divin, et elle était divisée en plusieurs sections qui se succédaient au chœur, pour chanter sans interruption les louanges de Dieu le jour et la nuit. Kentigern confia le gouvernement de cette nombreuse communauté à saint Asaph, le plus illustre de ses disciples, qui fonda un évêché auquel on a donné son nom, et qui écrivit la Vie de son maître. Rydderch ayant été rétabli sur son trône après la mort de l'usurpateur Morcant, saint Kentigern revint à Glascow vers l'an 560, et, en 565, il eut une conférence avec saint Colomb, qui évangélisait les Pictes septentrionaux, auxquels le saint évêque avait déjà envoyé des missionnaires. Rydderch et ses successeurs avaient tant de confiance en notre Saint qu'ils n'entreprenaient rien sans le consulter. Ils secondaient ses pieux projets pour le bien de la religion. Saint Kentigern mourut en 601, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, et fut enterré dans la cathédrale de Glascow, qui le choisit pour son patron principal. Son tombeau y a toujours été en grande vénération jusqu'à l'établissement du calvinisme en Ecosse.

On a représenté saint Kentigern conduisant une charrue traînée par des daims, ou par un daim et un loup. On raconte qu'une peste bovine ayant enlevé les attelages du monastère, on se trouvait dans l'impossibilité de faire les semailles. Saint Kentigern appela une troupe de daims qui parcouraient la forêt voisine et les transforma en bêtes de trait pour la charrue Mais un loup, tenté par la facilité de ravir ces animaux ainsi enchaînés vint, un beau jour, faire son premier repas de l'un d'eux, en attendant qu'il pût croquer le second : mais il avait compté sans leur propriétaire. Celui-ci ordonna au loup de prendre la place du daim qu'il avait dévoré, et ainsi le labour put continuer. Il y a là plus qu'une légende : c'est une vivante image des travaux apostoliques de saint Kentigern, qui n'avait rencontré dans les montagnes de l'Ecosse que des hommes cruels comme les loups dont il fit des chrétiens doux comme des agneaux. On voit encore saint Kentigern rendant la vie à un *oiseau ;* cet oiseau appartenait au professeur qui formait son enfance. Or, notre Saint avait reçu la mission de le nourrir. Par un beau jour, un de ses condisciples eut la damnable idée de tordre le cou au volatile ; craignant la férule et la grosse voix du magister, saint Kentigern pria Dieu de rendre la vie à l'animal et fut exaucé. — Les poissons ont encore joué un rôle dans la vie de cet ami de Dieu : une femme avait perdu son anneau de mariage auquel elle tenait beau-

coup. Désespérée, elle alla prier notre Saint de s'interposer en sa faveur; il pria, et un saumon vint déposer l'anneau sur le sable du rivage de la Clyde. Il y a un saumon dans les armes de la ville de Glascow, et on prétend en faire remonter l'adoption à cet acte charitable du grand évêque.

SAINT GOMEZ ET SAINT SERVUS-DEI DE CORDOUE (852).

Tolède avait vu naître Gomez : ses parents, qui désiraient le voir entrer dans la milice sacerdotale, l'amenèrent encore enfant à Cordoue. Devenu diacre, il se consacra à former de pieux maîtres pour la jeunesse : son école était près de la basilique des trois martyrs Fauste, Janvier et Martial, dont le glorieux combat est inscrit au martyrologe romain le 13 octobre.

Plus tard, Gomez fut donné pour pasteur à une paroisse de la campagne de Cordoue ; mais un jour qu'il vint à la ville, accompagné de Servus-Dei, ils furent dénoncés au juge musulman et décapités : c'était sous Abdérame II, en 852. Leurs corps, enlevés furtivement par les chrétiens, furent ensevelis dans l'église Saint-Christophe, au-delà du Guadalquivir.

LE BIENHEUREUX GODEFROI, COMTE DE KAPPENBERG

ET RELIGIEUX DE PRÉMONTRÉ (1127).

Né l'an 1097, au château de Kappenberg, en Westphalie, Godefroi descendait de Charlemagne du côté paternel, et sa mère était issue de la maison impériale de Souabe. Prenant pour modèle le bienheureux Herman, son aïeul, il se fit remarquer de bonne heure par une tendre piété, et par un grand éloignement pour le monde. Sa naissance lui faisant une espèce d'obligation d'embrasser la carrière des armes, il s'en dégoûta bientôt à la vue des injustices et des cruautés qu'elle entraîne après elle ; il y renonça donc pour entrer dans l'ordre des Prémontrés que venait de fonder saint Norbert. Comme il était marié, il obtint sans peine le consentement de sa femme qui suivit son exemple, ainsi que son frère Othon, sa sœur Béatrix et plusieurs autres de ses parents. Ils se préparèrent à leur consécration au Seigneur par le jeûne et la pénitence. Godefroi distribua ensuite aux pauvres la plus grande partie de ses biens, ne se réservant que quelques maisons avec le château de Kappenberg, qu'il employa à la fondation des monastères de Kappenberg, de Varlard et d'Ilmstadt, tous trois de l'ordre de Prémontré. Il se retira dans le premier et y devint un des plus fervents religieux. Il y priait presque continuellement, ne vivait que de pain et d'eau, s'imposait les plus grandes mortifications, et ne sortait de sa cellule que pour rendre service aux malheureux. Après deux ans de retraite, il prit l'habit avec son frère Othon, et saint Norbert l'envoya en France à l'abbaye de Prémontré, afin qu'il servît de modèle à cette communauté naissante. Mais le saint fondateur ayant été nommé à l'archevêché de Magdebourg en 1126, il écrivit à Godefroi pour l'appeler près de lui, afin de l'aider de ses lumières dans le gouvernement de son vaste diocèse. Godefroi, entièrement soumis aux ordres de son supérieur, partit aussitôt pour Magdebourg ; mais s'étant arrêté quelques jours au monastère d'Ilmstadt, il y tomba malade et y mourut le 13 janvier 1127 à l'âge de trente ans. Le bienheureux Othon, son frère, transporta son corps à Kappenberg en 1147, ainsi que Godefroi l'avait demandé en mourant, mais il laissa aux religieux d'Ilmstadt quelques-unes de ses reliques pour les dédommager de la perte de ce précieux trésor. Il s'opéra plusieurs miracles par l'intercession du bienheureux Godefroi à qui on rendit bientôt un culte public : on lui donne même le nom de saint dans plusieurs martyrologes, et il est honoré en Espagne le 16 septembre.

Saint Godefroi de Kappenberg est représenté : 1° tenant une tête de mort, et foulant aux pieds une couronne : près de lui ou sous ses vêtements de religieux apparaît une cuirasse, qui rappelle son ancienne profession d'homme d'armes : pour faire allusion à la vie mondaine qu'il avait abandonnée, certains peintres ont placé près de lui un amour ayant les yeux bandés : cela nous plaît médiocrement ; 2° tenant, en sa qualité de fondateur, une église *canoniale* [1] sur la main ; 3° il avait

1. *Eglise canoniale* : Le Père Cahier voudra bien nous permettre de lui emprunter la note suivante sur les églises canoniales :

« Les églises conventuelles, dit-il (collégiales, canoniales, abbatiales, priorales), les *moutiers*, en un

coutume de recevoir les contrariétés auxquelles il fut en butte dans le monde et dans le cloître par ces paroles : *Que les messagers* du Seigneur soient les bien-venus [1]. Les peintres placent ces mots sur un cartouche ou une banderole ; 4° près de lui un pain et un broc d'eau pour rappeler, soit sa vie mortifiée, soit ses charités ; 5° visitant un pauvre.

LE BIENHEUREUX ODON DE NOVARE (1196).

Personne n'ignore qu'à toutes les époques de son histoire l'Ordre des Chartreux compta dans son sein un grand nombre d'hommes qui brillèrent par les vertus les plus héroïques et moururent en grande réputation de sainteté. Parmi ces glorieux disciples de saint Bruno, nous voyons briller d'une manière spéciale le bienheureux Odon qui naquit à Novare, vers l'an 1100. Appelé de bonne heure à suivre une sainte vocation, il renonça généreusement à tous les biens périssables pour embrasser la vie religieuse dans le monastère des Chartreux qui se trouvait en un lieu appelé *Casotta*, non loin de son pays natal. Il reçut les ordres sacrés et se distingua parmi tous ses frères par l'austérité de sa vie, par l'amour du silence et des règles cénobitiques, par le goût des choses divines et surtout par son éminente piété envers Dieu. Son âme était si pure et si richement douée des trésors de la grâce qu'aucune pensée profane ne vint jamais, même durant son sommeil, en troubler l'admirable candeur. Aussi sa réputation de sainteté se répandit-elle rapidement dans tout son Ordre, et l'on en vint tout naturellement à penser qu'un homme tel que lui serait parfaitement propre à conduire les autres. C'est pourquoi nous le voyons bientôt élu comme abbé dans le monastère de Tadère en Illyrie ou, comme le prétendent certains auteurs, de Seiz dans la Styrie.

Mais quelque temps après, des controverses judiciaires furent soulevées entre un certain évêque et le monastère d'Odon ; se voyant contraint de défendre les droits de son couvent et redoutant souverainement les querelles et le tumulte, notre saint abbé qui s'était retiré dans le cloître pour y trouver la solitude, alla sans retard trouver le pape Clément III et le supplia instamment de lui accorder la grâce de se démettre de la charge dont il était revêtu. Sa prière ayant été exaucée, il gagna les montagnes du pays des Marses en Italie, parvint, harassé de fatigue, au lieu appelé Tagliacozzo, et fut reçu avec la plus grande charité dans l'hospice qui se trouvait bâti tout proche d'un monastère de religieuses à côté d'une église dédiée aux martyrs saints Côme et Damien. Or, l'abbesse dudit monastère, qui était proche parente du souverain Pontife, frappée d'admiration en voyant la gravité et la modestie de cet homme, pensa non sans raison qu'il devait être très-capable de bien diriger des religieuses. Après en avoir demandé la permission au Pape, elle obtint, à force de prières, qu'Odon devînt son guide dans les voies de la perfection et elle lui fit construire à côté du monastère une toute petite cellule où ce saint homme pratiqua d'une manière admirable la pauvreté, l'abstinence, et les plus rudes austérités.

Plein de zèle pour exercer les fonctions du saint ministère, pour annoncer la parole divine et enflammer les religieuses d'un amour de plus en plus grand pour la perfection, il employait en outre ses petits moments de loisir à s'acquitter de quelques travaux manuels. Dieu se plut à accroître sa réputation par l'éclat des miracles. Parvenu à une vieillesse très-avancée (environ cent ans), il comprit que sa mort était imminente ; la veille du jour où elle arriva, c'était aux ides de janvier de l'an 1196, le clergé du pays se trouvant auprès de lui, il l'exhorta de la manière la plus touchante à l'amour envers Dieu, puis il prédit que sa mort arriverait le lendemain. Il défendit de l'enterrer avec pompe, et voulut que son corps ne fût enveloppé que dans le pauvre sac qui lui servait de vêtement. Le jour d'après, on le vit tout absorbé dans les plus célestes aspirations, puis il s'endormit paisiblement dans les bras du Seigneur.

Des miracles signalés et nombreux suivirent, disent les historiens, la mort de notre Bienheureux. Environ quarante ans après, son corps fut extrait du lieu où il avait été primitivement enseveli et on le transporta avec les plus grands honneurs auprès de l'autel des saints Côme et Damien.

mot, étaient caractérisés par le clocher placé sur l'intersection de la nef et des transepts. Je n'ignorais pas du tout, quand j'ai employé cette expression pour la première fois, que bien des paroisses actuelles portaient le clocher en avant du chœur ; mais je soupçonnais déjà ce que j'ai constaté souvent depuis, qu'elles avaient été bâties primitivement pour une communauté ecclésiastique (régulière ou séculière), et que la paroisse en avait pris possession beaucoup plus tard. Cela est si simple qu'on peut s'en servir comme d'un argument archéologique *à priori* ; je l'ai vérifié en mainte circonstance, à la grande surprise de ceux qui ne connaissent pas le point de départ ». (*Mélanges d'archéologie et caractéristiques*, p. 74.)

1. *Bene veniunt mihi nuntii Domini.*

SAINTE JUTTE OU YVETTE, RECLUSE A HUY (1228).

Sainte Jutte était une veuve jeune, belle et riche, que son père et sa mère essayèrent en vain de remarier. Dans le voisinage de la ville qu'elle habitait se trouvait une *léproserie*, c'est-à-dire une maison de refuge pour les lépreux. Comme l'hôpital en question était très-pauvre, il était difficile de trouver des personnes charitables qui voulussent y aller servir les malades. Jutte avait alors vingt-trois ans; elle avait été élevée au milieu des agréments du luxe : cependant elle se voua gratuitement à une œuvre que les plus pauvres mêmes ne voulaient pas entreprendre pour de l'argent. Oh! la bonne dévote que sainte Jutte! Comme elle avait bien compris que les œuvres de charité sont la pierre de touche de la véritable piété! Il est écrit, en effet, en l'évangile selon saint Jean : « Celui qui n'aime pas son frère, demeure dans la mort ».

SAINTE VÉRONIQUE DE BINASCO (1497).

Véronique naquit au village de Binasco, peu éloigné de Milan. Ses parents, d'une condition humble, aux yeux du monde, étaient entièrement dépourvus des biens de la fortune. Mais s'ils n'avaient que le travail de leurs mains pour nourrir leur corps, ils avaient la crainte de Dieu pour orner et sanctifier leurs âmes. Les lois de la probité la plus exacte furent toujours la règle invariable de la conduite de ces braves campagnards : ils portaient si loin l'horreur de la fraude, que quand le père de la Sainte avait quelque chose à vendre, il en découvrait ingénûment les défauts, afin de ne tromper personne.

Quant à Véronique, dès qu'elle fut en état de travailler, elle alla sarcler les champs.

Dès ses jeunes années, elle fit preuve d'une grande piété et d'un ardent amour pour la prière, car on la voyait chercher, au milieu des champs, les lieux tranquilles et solitaires pour s'y entretenir librement avec Dieu. Poussée par un ardent désir d'entrer chez les sœurs Augustines de sainte Marthe de Milan, elle employa une partie de ses nuits pour apprendre à lire et à écrire. Les difficultés sans nombre qu'elle rencontra dans cette tâche, où elle n'avait personne pour la guider, ne la rebutèrent pas. Quand elle sentait venir le découragement, elle s'adressait à Marie; un jour cette bonne Mère lui apparut, la consola et l'encouragea en lui disant : Ma fille, soyez sans inquiétude; il n'y a que trois lettres qu'il soit nécessaire de connaître et de posséder. La première est la pureté du cœur qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses, et qui nous fait aimer les créatures en lui et pour lui. La seconde est de ne pas murmurer contre les défauts du prochain, mais de les supporter avec patience et de prier pour lui. La troisième enfin est de méditer chaque jour la passion de Jésus-Christ. Véronique se prépara trois ans à la vie du cloître Admise au monastère de sainte Marthe, elle y vécut dans l'obéissance, la prière, le silence et les larmes. Elle mourut en 1497, à l'âge de 52 ans; elle avait prédit le jour et l'heure de sa mort. En 1749, Benoît XIV l'inscrivit au martyrologe. Les Augustines célèbrent sa fête le 28 de janvier.

Sa vie est une des plus merveilleuses qui se puissent lire : sa simplicité, je dirai sa naïveté, lui avaient attiré toutes les complaisances de Notre-Seigneur. Elle fut favorisée de ravissements et d'extases sans nombre, durant lesquels le passé et l'avenir se déroulaient à ses yeux. Jésus-Christ, sa sainte Mère et les Saints la transportaient sur les lieux où s'était écoulée leur existence, lui en montraient les diverses circonstances, et lui expliquaient les causes morales des événements. Ce serait un travail curieux que celui d'entreprendre la comparaison des révélations de Véronique de Binasco avec celles de Catherine Eimerich et de Marie d'Agreda, dont on a fait tant de bruit depuis quelque temps.

Le corps de sainte Véronique était conservé dans l'église du monastère des Augustines; mais cette maison ayant été supprimée, cette précieuse relique a été transférée à Binasco, son pays natal : elle y est maintenant conservée avec vénération.

Son admirable vie a été écrite par le P. Isidore d'Isolano, prédicateur, qui la dédia au roi de France François Ier et à la reine Claude sa femme.

Cf. *AA. SS.*, t. II, p. 169 nouv. édit.

XIVe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint Hilaire, évêque de Poitiers et confesseur, qui s'envola au ciel la veille de ce jour [1]. — A Nole en Campanie, la naissance au ciel de saint FÉLIX, prêtre, qui, comme l'écrit le saint évêque Paulin, ayant été envoyé en prison par les persécuteurs, mis à la torture et étendu tout enchaîné sur des coquilles et des têts de pots cassés, fut délivré la nuit par un ange et tiré de sa prison; après la persécution, il fit des conversions sans nombre par l'exemple de sa vie et par sa doctrine, et s'endormit paisiblement entouré de la gloire de ses miracles. Vers l'an 256. — En Judée, le saint prophète MALACHIE. — Au mont Sinaï, trente-huit bienheureux moines, tués par les Sarrasins pour la foi de Jésus-Christ [2]. 373. — En Egypte, au pays de Raïthe, quarante-trois bienheureux moines, qui furent massacrés par les Blemmyes pour la religion chrétienne. 373. — A Milan, saint DACE, évêque et confesseur, dont saint Grégoire, pape, fait mention. 552. — En Afrique, saint Euphraise, évêque. 515. — En Syrie, saint Julien Sabas l'ancien, qui, au temps de l'empereur Valens, releva par la vertu de ses miracles, la foi presque entièrement ruinée à Antioche. IVe s. — A Néocésarée, dans le Pont, sainte Macrine, disciple de saint Grégoire le Thaumaturge, aïeule de saint Basile, qu'elle éleva dans la foi. IVe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Sambin, au diocèse de Blois, sainte NÉOMOISE. — A Mende, en Gévaudan, saint Firmin, évêque et confesseur, illustre en sainteté et en miracles [3]. VIe s. — A Vienne, en Dauphiné, saint CALDÉOLE, évêque, qui s'appliqua à faire fleurir en plus de soixante monastères de son diocèse, la discipline la plus régulière. 696. — Au diocèse d'Amiens, l'invention du corps de saint Firmin [4], premier évêque de cette ville et martyr. — A Poitiers, la mémoire de sainte NÉOMAÏE ou NÉOMADIE. — A Perpignan, la fête de saint Pierre Urséole [5] et la mémoire de saint Félix, prêtre.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Néocésarée, dans le Pont, sainte Macrine, disciple de saint Grégoire le Thaumaturge, aïeule de notre père saint Basile, qu'elle éleva dans la foi. — Au mont Sinaï, trente-huit bienheureux moines, de l'Ordre de Saint-Basile, tués par les Sarrasins pour la foi de Jésus-Christ. — En Egypte, au pays de Raïthe, quarante-trois bienheureux moines, de l'Ordre de Saint-Basile, massacrés par les Blemmyes pour la religion chrétienne.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît, des Camaldules et de la Congrégation de Vallombreuse. — Saint Pierre Urséole, confesseur de notre Ordre et doge de Venise, dont il est fait mention le 10 janvier.

Martyrologe de l'Ordre de Cîteaux. — Au monastère de Sainte-Marie-des-Alpes, dans le pays des Allobroges (Chablais), saint Guérin, d'abord disciple de notre bienheureux père saint Bernard,

1. Voyez le 13.

2. L'Eglise honore en ce jour quarante ermites du mont Sinaï, martyrisés par les Arabes en 373 : du nombre de ces ermites étaient saint Isaïe et saint Sabas. La même année, les Blemmyes, peuple barbare d'Ethiopie, massacrèrent aussi plusieurs solitaires de Raïthe, dont les principaux étaient l'abbé Paul, Moïse et Psaës. Ces solitaires vivaient dans les plus grandes austérités, séparés les uns des autres et ne se réunnissant que le samedi et le dimanche, pour l'office et les divins mystères.

On fait encore aujourd'hui la fête de plusieurs autres solitaires du mont Sinaï, que les Sarrasins massacrèrent dans le ve siècle. Il y avait parmi eux un enfant de quatorze ans qui, ne voulant point trahir ses frères, fut mis à mort par les Barbares. Il était déjà d'un courage à toute épreuve et d'une pureté angélique.

3. Voyez le 16 janvier. — 4. Voyez le 25 septembre. — 5. Voir le 10 janvier.

et abbé du même monastère, puis évêque de Sion (Vallais [1]), dont le même docteur dit, avec son aimable et douce éloquence que, devenu la bonne odeur de Jésus-Christ en tout lieu, il avait, vrai soleil de sainteté, répandu un vif éclat sur la Congrégation des Alpes, et qu'il avait été promu par Dieu même à une plus haute dignité [2].

Martyrologe Romano-Séraphique. — A Rome, le triomphe du Très-Saint Nom de Jésus, que saint Bernardin de Sienne renouvela du temps de Martin V et d'Eugène IV. Clément VII permit d'en faire tous les ans l'office solennel, en y ajoutant des indulgences.

Martyrologe de l'Ordre Séraphique. — Le samedi avant le deuxième dimanche après l'Epiphanie, la fête du Très-Saint Nom de Jésus, dont saint Bernardin de Sienne propagea le culte d'une manière étonnante; Clément VII ordonna que cette fête fût célébrée solennellement dans l'Ordre des Mineurs le 14 janvier, et accorda des indulgences à ceux qui assisteraient à l'office, et qui réciteraient cinq fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique, dispositions qui furent confirmées par Clément VIII; enfin, par le commandement d'Innocent XIII, l'église universelle la célèbre le deuxième dimanche après l'Epiphanie. — A Udine, dans le Frioul, le bienheureux ODÉRIC, confesseur, de l'Ordre des Mineurs, remarquable par l'austérité de sa vie, par son humilité, par sa science, par son oraison incessante, qui convertit, par son éloquence entraînante, des milliers d'infidèles à la foi de Jésus-Christ, et qui, glorieux de la renommée de ses miracles, après de nombreux voyages, s'en alla jouir de la compagnie de Dieu le 14 janvier.

Martyrologe de l'Ordre des Servites. — La Commémoraison des Pères, des Frères, des Sœurs et des Bienfaiteurs de notre Ordre.

Martyrologe de l'Ordre des Capucins. — Le premier dimanche après l'Octave de l'Epiphanie, la fête du Très-Saint Nom de Jésus, que Clément VII permit de célébrer chez les Frères Mineurs, tous les ans, le 14 janvier, à cause de l'insigne triomphe remporté à Rome, sous Eugène IV, par saint Bernardin de Sienne, et que Clément VIII enrichit d'indulgences. Enfin, Innocent X en étendit la solennité annuelle à l'église universelle, et ordonna qu'elle fût célébrée le deuxième dimanche après l'Epiphanie. — A Palerme, le bienheureux BERNARD DE CORLÉON, confesseur, de l'Ordre des Capucins, célèbre par sa pénitence et sa charité insignes, et par ses autres vertus, glorieux par les miracles nombreux qu'il opéra pendant sa vie et après sa mort, et que le pape Clément XIII mit au rang des bienheureux. 1667.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Perse, saint Barbascemin, frère de saint Sadoth, après lequel il fut évêque de Ctésiphon; il subit le martyre sous Sapor II. 346. — En Afrique, saint Cler, diacre et martyr, que quelques-uns font le compagnon de saint Euphraise, évêque, fêté le même jour (V. plus haut). VIe s. — A Spolète et à Utrecht, saint Pontien, martyr, qui fut battu de verges, marcha sur un brasier ardent, fut torturé et jeté aux lions, qui l'épargnèrent, condamné à périr de faim dans sa prison où un ange vint le nourrir, couvert de plomb fondu, et en fin de cause, décapité à Spolète, sous le règne de Marc-Aurèle. 160. Ses reliques furent transférées à Utrecht en 968. — En Afrique, les saints Paul, Successus, Victorin, Sature, Misseur, Géronce, Lucrèce, Janvier, Agapit, Crucesse, Eufra, Floride, Théocosie et huit autres, martyrs. — Au Mont Sinaï, en Arabie, outre les trente-huit moines martyrs mentionnés plus haut, les saints Théodule, prêtre, Paul, Jean, Procle, Hypate, Isaac, Macaire, Marc, Benjamin, Elie et plusieurs autres, égorgés au pied du Sinaï par les Sarrasins, environ cent ans après les premiers. Ve s. — En Espagne, saint Fulgence, évêque de Carthage, puis d'Exija. Après 619. — En Grèce, saint Etienne, fondateur du monastère du Lac-des-Oies (*ad Lacum anserum*), que l'on croit avoir été voisin de Constantinople. VIIIe s. — En Bavière, le bienheureux Engelmar, ermite et martyr, au commencement du XIIe s. — A Tagliacozzo, dans les Abruzzes, le bienheureux Eudes ou Odon, chartreux, qui opéra dans la contrée de nombreuses guérisons. Vers l'an 1230. — En Servie, saint SABAS, archevêque et vicaire du patriarche de Constantinople. Vers l'an 1250. — A Rome, un autre saint Félix, prêtre, qu'on a souvent confondu avec saint Félix de Nole. Commencement du IVe s.

1. Nous écrivons Vallais (au lieu de Valais) après M. Ducis; cette orthographe est d'ailleurs plus conforme à l'étymologie, *vallis pœnina*, vallée où passa l'armée pénine ou carthaginoise conduite par Annibal. (Voir la savante dissertation de M. l'abbé Ducis, archiviste du département de la Haute-Savoie, intitulée : *Le Passage d'Annibal du Rhône aux Alpes*. Paris, Didier, 1869.)

2. Voir au 6 janvier.

SAINT FÉLIX, PRÊTRE DE NOLE, MARTYR

256. — Pape : Saint Etienne Ier. — Empereur : Valérien.

..... *Qui ad te venientibus omnia præstas,*
Nec quemquam pateris tristem repedare viantem,
Te duce servatus, mortis quod vincula rupi.

« Toi qui ne refuses rien de ce qu'ils te demandent à ceux qui viennent à toi, qui ne souffres pas qu'aucun d'eux reprenne, le cœur triste, le chemin de son pays, c'est par toi que je fus sauvé, tu brisas mes fers ».

Saint Grégoire, *Poème sur saint Félix* [1].

Les vertus de saint Félix ont paru si éclatantes, que de très-célèbres et de très-saints auteurs de l'antiquité ont pris un plaisir tout particulier à en faire l'éloge ; saint Paulin, saint Damase, saint Augustin, saint Grégoire de Tours, le vénérable Bède et plusieurs autres en ont laissé à la postérité ce que nous en allons dire en substance.

Cet illustre confesseur de Jésus-Christ naquit à Nole, petite ville située dans les environs de Naples ; son père était Syrien de naissance, et se nommait *Hermias*. Il eut deux fils ; notre Félix fut le cadet. Le père étant mort, les frères partagèrent l'héritage et embrassèrent des conditions différentes ; l'aîné prit les armes, sous l'étendard de l'empereur de la terre ; Félix, par une ambition plus généreuse, se mit au service de Jésus-Christ, l'Empereur du ciel et le Roi des rois, et méprisant tous les biens de ce monde, il résolut de ne chercher que les vraies richesses qui sont celles de l'autre vie. Pour arriver plus aisément à ce bonheur, il distribua aux pauvres la plus grande partie de son patrimoine et se consacra au service de l'Eglise, sous l'évêque de Nole, saint Maxime, qui le fit d'abord lecteur et exorciste. Les esprits de ténèbres, ne pouvant supporter l'éclat de sa sainteté, s'évanouissaient devant lui et quittaient les corps des possédés ; de sorte que l'évêque, reconnaissant la sainteté de son ministre dans l'exercice des ordres mineurs, l'éleva en peu de temps jusqu'à l'ordre de la prêtrise, où Félix a fait paraître une fidélité digne de son caractère, comme nous l'allons voir.

Une sanglante persécution s'éleva alors contre l'Eglise, que les tyrans idolâtres croyaient perdre par la rigueur des supplices et la nouveauté des tourments [2]. Les commissaires de l'empereur étant venus en la ville de Nole, ils y cherchèrent d'abord, selon leur coutume, les chefs des chrétiens, afin que les pasteurs étant pris, les ouailles fussent plus aisément dispersées. Maxime, dont nous avons déjà parlé, gouvernait pour lors cette Eglise ; c'était un personnage de grande doctrine, d'une vie sans reproche et de mœurs innocentes, mais déjà vieux et cassé par les travaux ; c'est pourquoi, voyant que la tempête allait tomber sur sa personne pour perdre ensuite son peuple, il se crut obligé de céder pour un temps à sa vio-

1. C'est quelque chose qui étonne l'esprit que la multitude des miracles que Dieu a opérés par saint Félix. La renommée de ses vertus s'était tellement répandue que les fidèles venaient des extrémités du monde pour prier à son sépulcre. Saint Augustin en était dans la stupéfaction (Epître CXXXVIIe). Nous venons d'entendre saint Grégoire.

2. Il s'agit ici de la persécution de Dèce, en 250.

lence, et de pratiquer à la lettre cet avis du Sauveur : « Quand ils vous persécuteront en une ville, fuyez en une autre [1] ». Dans cette résolution, il recommanda son troupeau à son prêtre Félix, et se retira sur une montagne à l'écart, pour y attendre le secours du ciel et implorer la miséricorde de Dieu pour ses ouailles.

Cependant, les ministres des empereurs ne trouvant point l'évêque Maxime, s'attaquèrent à Félix qui était la seconde colonne de cette Eglise; ils le prirent et le chargèrent de fers, et ayant fait inutilement tous leurs efforts contre lui, tant par promesses que par menaces, ils le jetèrent dans un cachot dont l'aire était recouverte de têts de pots cassés, pour lui ravir, par ce moyen, tout le repos qu'il y eût pu prendre après toutes ses peines. Mais la même nuit, un ange de lumière parut dans cette prison, comme autrefois en celle de saint Pierre, et, parlant à Félix, lui commanda de le suivre. Le prisonnier prit d'abord cela pour un songe; mais il vit bientôt que c'était une réalité : car, à la seconde parole de l'ange, les chaînes de son cou et de ses mains se brisèrent, l'entrave qu'il avait aux pieds tomba, et les portes de la prison s'ouvrirent pour lui donner passage, tandis que les autres captifs demeuraient enchaînés. Il suivit donc l'ange qui, allant devant, comme la colonne de feu qui précédait les enfants d'Israël au désert, le conduisit jusqu'à la montagne où le saint évêque s'était retiré; il l'y trouva couché par terre, transi de froid, exténué par la faim, et dans un tel état qu'il semblait plus mort que vif. Saint Félix l'embrassa et le réchauffa le mieux qu'il put; mais, reconnaissant que tous les efforts humains étaient inutiles, il eut recours à la prière; et alors par un effet de la Providence divine, notre saint prêtre apercevant une grappe de raisin attachée à un buisson, la prit, la pressa et en fit couler le jus en la bouche du saint vieillard qui recouvra peu à peu ses forces, commença à parler, et se plaignit amoureusement de ce que Félix avait tardé si longtemps à le venir soulager.

Après quelques entretiens qu'ils eurent ensemble, ils résolurent de retourner tous deux à la ville, pour y secourir et aider les fidèles; mais parce que le saint vieillard était si faible qu'il ne pouvait marcher, la charité, redoublant les forces de Félix, celui-ci le porta sur ses épaules jusqu'à la maison épiscopale où une bonne veuve, qui y était demeurée seule, prit soin de sa personne, tandis que notre Saint, de son côté, se cacha en sa propre maison, jusqu'à ce que l'orage fût apaisé; alors l'un et l'autre, l'évêque et le prêtre, parurent publiquement pour visiter et consoler les fidèles qui avaient besoin de leur assistance.

Mais ce calme dura bien peu, parce que les officiers de l'empereur, retournant en la ville et apprenant que Félix y était aussi de retour, appliquèrent tous leurs soins à le chercher, et le rencontrèrent enfin sur la place, où ils lui parlèrent sans le connaître, soit que son visage leur parût changé, ou que Dieu les eût aveuglés. Le Saint donc, voyant qu'on le cherchait, se retira promptement dans le coin d'une vieille masure; là, par une admirable providence de Dieu, des araignées filèrent en un moment une toile si épaisse que les satellites le poursuivant ne s'imaginèrent pas qu'un homme y pût être caché : pour nous apprendre, dit saint Paulin, que quand Dieu est avec nous, les toiles d'araignées nous servent de fortes murailles, et que, quand il nous manque, les murs les plus épais ne servent pas plus à nous défendre que des toiles d'araignées. Ainsi les persécuteurs s'en retournèrent le soir tout confus, et le Saint demeura chantant le verset du Psalmiste : « Quand je marcherais au milieu de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal,

1. Matth., x, 23.

parce que vous êtes avec moi [1] ». Puis il entra plus avant dans les ruines de ces vieilles maisons abattues, où il demeura six mois privé du commerce des hommes, mais consolé par la visite des anges et du Roi même des anges, lequel trouva moyen d'assister son serviteur en cette solitude. Une bonne femme, voisine de ces quartiers-là, par un mouvement de l'esprit de Dieu et sans savoir ce qu'elle faisait, portait chaque jour en un même endroit ce qu'il fallait pour la nourriture d'un homme. Saint Félix recevait cette provision comme venant de la main de Dieu, et d'ailleurs, trouvait chaque nuit l'eau dont il avait besoin pour tempérer sa soif. Je ne saurais m'empêcher d'admirer les merveilles que la divine Providence opère en faveur de ses Saints ; car elles ne sont pas moindres que celles dont il favorisa les Israélites au désert, et depuis encore, le prophète Elie dans sa fuite.

Six mois s'écoulèrent, comme nous avons dit, dans cette solitude, jusqu'à ce que la tempête ayant cessé par la mort du persécuteur (décembre 251), saint Félix parut en public et vint exhorter le peuple comme auparavant. En ce même temps, l'évêque Maxime mourut de vieillesse, accablé sous le poids des souffrances qu'il avait supportées pour Jésus-Christ : en récompense de ses fidèles services, il reçut de lui la couronne de gloire, ainsi que l'Eglise le reconnaît au 15 janvier. Alors chacun jeta les yeux sur Félix pour le nommer évêque en la place du défunt ; mais son humilité lui fournit tant de raisons et d'excuses, qu'il fit tomber l'élection sur un ecclésiastique de sainte vie, appelé Quintus, qui avait été fait prêtre sept jours avant lui.

Outre cet exemple d'humilité, saint Félix ne se rendit pas moins recommandable par le mépris des biens du monde et par l'amour de la pauvreté évangélique ; car le peu qu'il avait de reste de son patrimoine lui ayant été confisqué durant la persécution, et chacun lui conseillant de le redemander au rétablissement de la paix, comme avaient fait beaucoup de chrétiens, cet amant de la croix fit une réponse digne de ce qu'il était : « A Dieu ne plaise que je rentre jamais en possession des biens que j'ai perdus pour Jésus-Christ, ni que je désire les richesses de la terre, que j'ai laissées pour mieux posséder les trésors du ciel ». De sorte qu'il s'entretint le reste de sa vie au moyen d'un petit jardin et de trois mesures de terre prises à louage, qu'il cultivait de ses propres mains, sans l'aide de personne ; il lui en restait même encore pour faire la part des pauvres. Son affection pour la sainte pauvreté ne paraissait pas moins dans ses vêtements que dans sa nourriture ; car il n'avait jamais qu'un seul habit et, quand on lui en présentait un neuf, il le donnait aussitôt à quelque autre qui en avait besoin.

Voilà quelle a été la vie de ce grand Saint. Elle se termina avec beaucoup de gloire le 14 janvier, vers l'an 256. Nous savons que quelques auteurs, pour particulariser davantage les circonstances de son heureux décès, ont dit qu'un jour de dimanche, après avoir célébré la sainte messe et donné la paix, selon la coutume, à tous les assistants, il se prosterna par terre, comme s'il eût voulu faire sa prière, et qu'en cet état il rendit sa bienheureuse âme ; mais parce que cela se trouve plus expressément en la vie d'un autre saint Félix, Romain, nous ne croyons pas qu'on doive s'y arrêter.

Entre une infinité de merveilles qu'il plut à Notre-Seigneur d'opérer pour manifester la gloire de ce grand Saint, l'une des principales est que, ceux qui se trouvaient accusés d'un crime dont ils se disaient innocents, étaient menés au tombeau de saint Félix, près de Nole, où ils se purgeaient par serment, parce que, s'ils juraient faux, ils étaient infailliblement punis par quelque châtiment exemplaire.

1. Ps. XXII.

1° Saint Félix de Nole est représenté dans un cachot, enchaîné et couché sur des coquillages brisés ; 2° un ange le délivre de prison pour aller secourir son évêque ; 3° il donne ses soins à saint Maxime qu'il trouve mourant, et lui rend la vie en faisant pénétrer entre ses dents le jus d'une grappe de raisin que Dieu vient de faire pousser miraculeusement sur des ronces ; 4° on peut encore le représenter, comme sur le sceau de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, tenant simplement cette grappe de raisin ; ou bien 5° ayant près de lui une grande toile d'araignée, au moyen de laquelle il fut rendu invisible aux persécuteurs qui le cherchaient ; 6° saint Félix de Nole étant du nombre des Saints appelés par les Grecs *Myroblites*, c'est-à-dire dont le tombeau transsude un baume miraculeux et bienfaisant, on pourrait représenter cette particularité au moyen de quelques goutelettes tombant d'un mausolée et recueillies soit par un prêtre, soit par des fidèles ; 7° nous ne savons si l'art a jamais reproduit l'acte d'admirable charité du saint prêtre transportant son évêque ; on a sans doute craint le manque de noblesse ; mais que ce dévouement est beau et combien, en y songeant, l'on serait peu tenté de voir dans cette scène, autre chose que l'héroïsme de la charité.

CULTE DE SAINT FÉLIX DE NOLE.

Nous avons cru être agréable à nos lecteurs en terminant cette vie de saint Félix par l'histoire de son culte, empruntée au janséniste Baillet ; car cet auteur n'est pas suspect, et son témoignage a plus de poids que le nôtre lorsqu'il raconte des miracles comme faits incontestables.

On fut obligé de laisser longtemps son corps exposé à la vénération du peuple avant que de l'enterrer. Il y eut des empressements extraordinaires pour l'aller baiser et pour réclamer son intercession auprès de Jésus-Christ. Après les premiers feux de cette dévotion, qui ne discontinua jamais depuis, on mit son corps dans un tombeau de bois d'où il sortit, comme l'assure saint Paulin, une lumière et une vertu divine qui se fit sentir par un grand nombre de miracles éclatants. Ces miracles incontestables, que ses cendres sacrées opérèrent après sa mort pendant plusieurs siècles, et qui sont plus que suffisants pour attester la vérité de ceux que le Saint avait faits de son vivant, rendirent le nom de Félix célèbre par toute la terre [1]. On peut voir dans saint Paulin des descriptions également édifiantes et agréables. Elles tendent à prouver toutes que la foi d'un serviteur de Jésus-Christ aussi favorisé de Dieu que l'était saint Félix, purifiée par les tourments et par une longue pénitence, soutenue d'une ferme confiance et animée d'une grande charité, est capable d'élever l'homme au-dessus de la nature, et de le dispenser des lois de la mort.

La grandeur de ses miracles, jointe au souvenir des travaux qu'il avait soufferts pour la foi, porta l'Eglise à lui décerner les honneurs des martyrs, quoiqu'il n'eût point perdu la vie dans les tourments ; et, pour cette raison, sa fête se trouva établie en un temps où l'on ne fêtait pas encore les simples confesseurs. Elle fut très-célèbre dès son institution, précédée d'un jeûne public et d'une vigile, pendant laquelle on faisait la station sur son tombeau, comme on en usait à l'égard des plus illustres martyrs [2]. Saint Paulin, qui nous a dépeint la dévotion avec laquelle on observait ce jeûne et cette veille, nous apprend qu'on accourait de tous côtés à Nole pour célébrer sa mémoire, et il rapporte plus de vingt noms, tant de villes que de provinces d'Italie, dont les habitants venaient tous les ans en grande affluence avec leurs femmes et leurs enfants, le quatorzième jour de janvier, qui était celui de sa fête, malgré la rigueur de la saison et les difficultés des chemins. Paulin lui-même, cet homme si considérable dans l'empire, déjà touché de Dieu, en voulut faire le pèlerinage pour satisfaire la dévotion qu'il avait à saint Félix, parce que l'usage de diviser ou de transférer les reliques des Saints, n'étant pas encore bien établi, on se croyait obligé d'aller honorer ces Saints au lieu où ils étaient morts et où reposaient leurs corps. On a mis au nombre des prodiges faits par les mérites de saint Félix, la conversion miraculeuse et la retraite surprenante de ce grand homme, qui, ayant renoncé aux premiers honneurs du siècle et aux plus grandes richesses de la terre pour embrasser les humiliations et la pauvreté de Jésus-Christ, se tint fort heureux et fort honoré de pouvoir se réfugier au tombeau de cet illustre Confesseur, et de devenir son domestique et son portier, pour parler comme lui [3]. Depuis ce temps, le culte qu'il rendit à saint Félix, par reconnaissance pour les grâces qu'il témoignait avoir reçues par son intercession, fut un culte continuel. Il le commença par s'abaisser jusqu'au ministère le plus bas de son église qu'il

1. *S. Aug. de cura pro mort.*, c. 16, p. 293; *Idem, ep.* CXXXVII. — 2. *Paulin. natal.*, 7; *Thomass. Des jeûnes*, 1re part., ch. 18, n. 12. — 3. *Vit. Paulini per Fr. Sacchin*, p. 661, *et per N. Lebrun.*

avait soin de balayer tous les jours, donnant un spectacle d'humilité bien étonnant pour ceux qui se souvenaient de l'avoir vu sénateur, préfet de ville et consul romain. Lorsqu'il fut devenu évêque, sa dévotion envers saint Julien ne fit qu'augmenter [1]. Il témoigne qu'il payait à saint Félix un tribut de son corps et de son esprit tous les jours, mais qu'il lui en payait encore un autre de sa langue tous les ans, au jour de sa fête, auquel il avait coutume de chanter quelque hymne, ou de lire quelque poëme nouveau de sa composition en son honneur.

L'extérieur de ce culte ne passait pas encore les limites de l'évêché de Nole vers la fin du IVe siècle. Son nom était néanmoins très-connu à Rome depuis la paix de l'Eglise, et on l'y distinguait fort bien de quelques martyrs du même nom dont on célébrait la mémoire [2]. La foule de ceux que la dévotion en faisait sortir tous les ans, pour se trouver à Nole le jour de sa fête, était si grande, qu'il semblait, selon saint Paulin, que toute la ville de Rome se vidât par la porte Capène. Ce ne fut pas à Rome, mais dans un pèlerinage fait au tombeau du Saint, que le pape Damase, qui mourut quarante-six ans avant saint Paulin, reçut par son intercession la guérison miraculeuse dont par reconnaissance il a laissé la mémoire à la postérité dans quelques vers qui nous restent de lui [3].

Ce culte public passa de l'Italie en Afrique, où il se trouvait déjà établi dès le Ve siècle, comme il paraît par un ancien calendrier de l'Eglise de Carthage, dressé durant la persécution des Vandales. On voit même que sa réputation y était grande, à cause de l'éclat de ses miracles, du temps de saint Augustin [4]. Ce Père témoigne en quelque occasion [5], que l'on reconnaissait assez la sainteté du lieu où reposait le corps de saint Félix de Nole. Il dit ailleurs [6] qu'il avait appris, non sur des bruits incertains, mais sur l'assurance de témoins fidèles, que saint Félix avait non-seulement produit des effets miraculeux et sensibles par une main invisible, mais qu'il était aussi apparu à plusieurs personnes durant le siége de Nole, par les barbares, que nous croyons être les Goths conduits par Alaric. L'autorité que ce Père a toujours eue dans l'Eglise doit aussi attirer notre attention sur la conduite surprenante qu'il tint l'an 404, à l'égard d'un prêtre d'Hippone accusé d'un crime énorme, et qui nous fait juger combien saint Félix de Nole était célèbre dans l'Afrique, où l'on honorait d'ailleurs beaucoup d'autres saints du pays qui portaient le même nom, auxquels cependant Dieu, qui distribue ses dons à qui il lui plaît, n'accordait pas la même vertu des miracles [7]. Car, comme ce grand prélat ne put trouver des preuves pour justifier ni pour condamner celui qu'on accusait, et qu'il voulait néanmoins faire cesser ce scandale qui troublait toute son Eglise, il ordonna que l'accusateur (le moine Spès) et l'accusé (le prêtre Boniface) passeraient en Italie, et iraient au tombeau de saint Félix à Nole, espérant que, par ses mérites, il plairait à Dieu de faire connaître miraculeusement la vérité, et que l'un et l'autre étant obligés de s'y justifier par serment, le parjure de l'un des deux y serait découvert et suivi de quelque punition divine.

On faisait la fête de saint Félix de Nole à Rome dès le temps de saint Grégoire le Grand, et même dès celui du pape Gélase Ier.

LE B. BERNARD DE CORLÉON, FRÈRE LAI CAPUCIN

1667. — Pape : Clément IX. — Roi d'Espagne et souverain de Sicile : Charles II.

> Au milieu de sa vie dissipée, il conserva une certaine dévotion pour une image du Sauveur et pour saint François d'Assise.
>
> *Manuel du tiers Ordre de Saint-François.*

Le ciel qui est le partage des âmes innocentes, est également ouvert aux pécheurs qui reviennent à Dieu, même à la suite de longs égarements, et qui réparent leurs fautes par une sincère pénitence. C'est ainsi que le bienheureux Bernard, après avoir été l'esclave de ses passions, a mérité d'obtenir par la vivacité de son repentir, non-seulement la miséricorde du Seigneur, mais encore les plus précieuses faveurs spirituelles.

1. *Epist.* IX, *ad Sulp. Sever.* — 2. *Nat.* 3 *Fel.* — 3. Damase en 385; Paulin en 431; *Collect. Poet. Christ.* — 4. *Mabill* t. III, *analect.; Ruin. act. sincer.* — 5. *Epist.* LXXVIII, *edit. nov.* — 6. *De cura pro mort.* c. 16. — 7. *Epist.* LXXVIII, *edit. nov.*

Ce saint religieux eut la Sicile pour patrie, et naquit le 8 février 1607, à Corléon, ville distante de vingt milles de Palerme ; il fut nommé Philippe au baptême. Son père, appelé Léonard Latini, était un simple paysan qui, obligé de gagner son pain à la sueur de son front, ne put s'appliquer à dompter le caractère dur et les mœurs corrompues de cet enfant. Cependant il travaillait à lui donner une éducation vertueuse et à jeter dans son cœur, dès ses plus tendres années, la semence d'une piété sincère ; mais, cette semence précieuse fut longtemps sans porter de fruits. Philippe était insensible aux promesses, aux menaces et aux châtiments. Lorsqu'il fut en âge de travailler on le plaça chez un artisan ; et ayant fini son apprentissage, il se livra au travail pour son propre compte ; mais, loin de vivre chrétiennement dans l'humble profession de cordonnier, qui était la sienne, son penchant pour le mensonge et le jeu, son amour pour le plaisir et son ardeur pour les richesses l'entraînèrent dans les plus grands désordres.

La mort de son père qu'il perdit de bonne heure, en lui donnant plus de liberté, contribua encore à le rendre plus criminel. Ses passions ne connurent plus de bornes ; et il s'y livra avec toute la fougue que l'on voit trop souvent chez les jeunes gens qui ont entièrement banni de leur cœur la crainte de Dieu.

On comprendra aisément que le caractère de Philippe, naturellement violent et emporté, ne pouvait s'adoucir par un semblable genre de vie ; au contraire, il devint en quelque sorte féroce. Un commissaire des guerres lui ayant parlé avec hauteur, il lui abattit la tête d'un coup de sabre. Il coupa le bras à un gentilhomme qui avait levé la main pour lui donner un soufflet. Fier et déterminé, il tua dans Palerme trois bandits qui voulaient lui donner la mort, et désarma plusieurs soldats qui avaient cherché à se mesurer avec lui. Au milieu de ces excès, il montrait cependant quelquefois des sentiments d'équité et de justice. En voici plusieurs exemples.

Philippe apprend que deux soldats ont enlevé à un de ses compatriotes l'argent du blé que cet homme avait vendu à Palerme. Touché de compassion, il poursuit les voleurs, et les joint, les menace, les intimide et les oblige à lui remettre la bourse qu'il va sur-le-champ rendre au pauvre laboureur. Sa conduite fut encore plus généreuse envers une jeune personne qu'il entendit crier dans un bois par lequel il passait avec un de ses amis. Il se porte vers le lieu d'où partent les cris, et y trouve une jeune fille qui se défendait avec courage contre quatre ravisseurs. A ce spectacle, Philippe, saisi d'une juste indignation, tire un coup de pistolet au plus déterminé de ces libertins, met les autres en fuite, rassure l'innocente victime et la reconduit aussitôt chez ses parents.

Cependant les principes de religion qu'il avait reçus dans sa première enfance n'étaient pas entièrement effacés de son esprit ; et, quoiqu'il fût bien éloigné d'en faire la règle de sa conduite, il se les rappelait quelquefois, et ces moments étaient pour lui ceux de ses bonnes actions. Ainsi, ayant un jour gagné au jeu une somme considérable : « Il est juste », dit-il, « de racheter mes péchés ». Il entre aussitôt dans l'hôpital de Palerme, jette cet argent dans le tronc destiné à recevoir les aumônes pour les malades, et se retire avec précipitation. Mais ce n'étaient là que des éclairs passagers qui faisaient promptement place aux passions les plus criminelles. La haine était une de celles qui le dominaient le plus ; et non content de l'exercer envers ses ennemis vivants, il voulut la manifester envers un homme mort qui jadis lui avait déplu. On faisait dans l'église les funérailles de cet homme ; et Philippe, oubliant tout à la fois le respect dû au lieu saint et les égards

que mérite une famille affligée, montre publiquement, dans le temple même, la joie qu'il éprouvait du trépas de cet ennemi prétendu. Il habitait un pays où, alors du moins, la religion était respectée et protégée ; un pareil scandale ne pouvait donc rester impuni. Son action impie fut déférée aux magistrats qui s'empressèrent d'informer contre lui. La crainte d'un procès criminel dont il est menacé l'oblige à se cacher ; mais bientôt abandonné de tous, désespéré et poursuivi par les gens de la justice, il n'a plus d'autre ressource que de se réfugier dans une église pour y jouir du droit d'asile.

C'était là que la miséricorde de Dieu attendait ce grand coupable pour le toucher et le convertir. A l'instant où il avait donné le scandale qui causait sa peine, il avait senti sa faute : et d'ailleurs il avait été maltraité par les parents du défunt, à la mémoire duquel il insultait. Ces circonstances réunies avaient fait sur lui quelque impression ; mais le moment d'un repentir efficace n'était pas encore arrivé. Ce fut donc dans cette église où il s'était réfugié, qu'ayant jeté les yeux sur un crucifix, il commença à comprendre combien il était criminel devant Dieu. La grâce agissant alors dans son âme, il arrose le pavé de ses larmes, offre au Seigneur le sacrifice d'un cœur contrit et humilié, qui n'est jamais rejeté, renonce pour toujours au monde, et prend la résolution, si Dieu veut bien l'agréer, d'entrer chez les Capucins pour y passer le reste de ses jours dans la pratique de la pénitence.

Philippe ne différa pas un moment à exécuter la résolution qu'il avait prise ; il se présenta au père gardien du couvent de Palerme, où il désirait être admis ; mais le supérieur, le connaissant de réputation, le traite avec rigueur, lui reproche ses vices, et le renvoie au père provincial, qui faisait alors sa visite dans ce canton. Celui-ci ne reçoit pas mieux le pénitent ; puis, vaincu par ses sollicitations, il lui donne l'espoir qu'il sera reçu s'il veut réparer ses scandales et surtout l'outrage qu'il avait fait à toute une famille. Quoique né dans une condition obscure, ce malheureux jeune homme avait l'âme élevée et capable de grandes choses. C'était un de ces caractères vifs qui ont une égale ardeur pour le bien et pour le mal ; il a donc le courage de vaincre sa fierté naturelle et d'aller se jeter aux pieds de ceux qu'il avait offensés. Ayant obtenu d'eux son pardon, il retourne vers les Capucins, qui l'admettent au noviciat et changent son nom de Philippe en celui de Bernard de Corléon.

On voit trop souvent dans le monde des hommes qui, ayant entrepris leur conversion, laissent imparfait cet ouvrage important et regardent en arrière après avoir mis la main à la charrue. Tel ne fut pas le nouveau novice. Il travailla avec autant de soin à acquérir les vertus qu'il en avait mis jadis à satisfaire ses passions. Les rudes traitements et les humiliations qu'on lui fit subir pour l'éprouver ne purent le décourager ni lasser sa patience. Le lieutenant du roi de Palerme vint lui-même au couvent avec plusieurs officiers de la garnison, poussé par la curiosité, et désirant s'assurer de la conversion de Philippe, dont la mauvaise conduite ne lui était pas inconnue. Il lui parle d'abord avec hauteur et mépris ; mais il en reçoit des réponses si humbles que ce magistrat, ne doutant plus de son changement, l'embrasse, lui fait des excuses de l'avoir ainsi traité et se recommande à ses prières.

La ferveur de frère Bernard s'étant soutenue pendant tout le temps de son noviciat, ses supérieurs lui permirent de prononcer ses vœux. Le peuple des environs de Corléon accourut en foule à la cérémonie de sa profession pour s'assurer s'il était véritablement converti ; il fit son sacrifice avec tant

de piété et de joie qu'il dissipa tous les doutes des assistants et les toucha jusqu'aux larmes. Cet extérieur édifiant n'était au reste que l'expression des sentiments de son cœur. Lorsqu'il se vit profès, et par là plus maître de suivre son attrait pour la mortification, il déclara une guerre cruelle à son corps et s'appliqua à éteindre jusqu'à la dernière étincelle de ses anciennes passions. Il prenait la discipline jusqu'au sang, jeûnait de la manière la plus rigoureuse, ne se nourrissait que de pain et d'eau, couchait sur le plancher de sa cellule, et se livrait à beaucoup d'autres austérités, ne cessant jamais d'affliger son corps afin de le soumettre à l'esprit.

Autant frère Bernard avait été autrefois ami de l'indépendance et jaloux de suivre en tout ses volontés, autant il se montra, depuis son entrée en religion, soumis et obéissant. Les moindres signes de ses supérieurs étaient pour lui des ordres qu'il s'empressait d'accomplir. Indifférent sur tous les emplois, il fut choisi pour remplir celui d'infirmier, à une époque où régnait dans le couvent une maladie contagieuse qui rendait cet office tout à la fois plus difficile et plus dangereux. Loin de faire la moindre plainte, il s'y consacra avec joie, donna aux malades les soins les plus assidus, leur rendit les services les plus humiliants, et prouva à tous qu'il était animé, à l'égard du prochain, de la charité la plus vive et la plus sincère.

Cette même ardeur de charité détermina le serviteur de Dieu à solliciter du père provincial la permission de porter secours aux habitants du bourg de Scarlato, parmi lesquels une maladie épidémique s'était déclarée et dont plusieurs mouraient faute de remèdes. L'ayant obtenue, il fit en leur faveur une quête générale dans la ville de Palerme; elle fut si abondante qu'elle lui donna les moyens d'assister ces pauvres malades et de fournir à tous les besoins des indigents de ce lieu. Il ne se bornait pas à rendre au prochain des services de ce genre. Il suffisait que quelqu'un fût dans la peine pour que le frère Bernard cherchât à l'en délivrer. Un pauvre homme de Palerme, père de famille, entra une nuit dans l'enclos d'un jardinier et lui vola soixante-dix-sept plants; celui-ci, ayant découvert le coupable, le poursuivit en justice et le fit condamner aux galères pour plusieurs années. La femme de ce malheureux désespérée de n'avoir pu par aucun moyen fléchir le jardinier et délivrer son mari, va trouver le saint religieux et le prie de vouloir l'aider dans sa nécessité. Bernard, se prêtant volontiers au désir de cette femme, se transporte chez le jardinier, lui parle si efficacement qu'il finit par vaincre son obstination, le détermine à se désister, fait révoquer la sentence et rendre la liberté à ce malheureux.

Tandis qu'il s'occupait ainsi avec tant de zèle à faire du bien à ses frères et à leur procurer tous les soulagements qui étaient en son pouvoir, il s'oubliait entièrement lui-même, vivant dans le dénûment le plus absolu. Rigide observateur du vœu de pauvreté, il n'avait à son usage que le méchant habit qui le couvrait, un chapelet, une croix, une discipline, une haire et quelques autres instruments de pénitence. Ainsi il expiait le plaisir qu'il avait pris autrefois à se livrer au jeu, et le désir d'y gagner. Dieu, qui voulait le rendre parfait, permit qu'il eût aussi à expier, mais de la manière la plus rude, son ancien amour de l'indépendance. Frère Bernard, allant par obéissance de Palerme à Messine et faisant le voyage par mer, le bâtiment sur lequel il se trouvait fut capturé par un corsaire des Etats barbaresques. Le saint religieux réduit à l'esclavage, eut à souffrir tout ce qu'on peut s'imaginer de plus dur de la part du patron auquel il avait été vendu; mais quelque pénible que fût sa condition, elle l'affligea moins que les sollicitations impudiques d'une jeune esclave. La résistance qu'il opposa à la passion criminelle

de cette malheureuse irrita tellement celle-ci que, profitant de l'ascendant qu'elle avait sur l'esprit de leur maître commun, elle le fit mettre aux fers, jeter dans un affreux cachot et accabler de coups. Il y passa seize mois, privé de tous les secours extérieurs de la religion et n'ayant d'autre ressource que la prière. Au bout de ce temps, il fut échangé et revint en Sicile, où il se dédommagea par de ferventes communions de la peine qu'il avait éprouvée pendant sa captivité de ne pouvoir recevoir cette divine nourriture.

Le serviteur de Dieu, après son retour des Etats barbaresques, donna de nouvelles preuves de la piété la plus sincère et la plus solide. On remarquait surtout sa tendre dévotion pour la passion du Sauveur, pour la sainte Eucharistie et pour l'auguste mère de Dieu. Sa charité envers le prochain semblait prendre sans cesse de nouveaux accroissements. La peste s'étant manifestée en 1666 à Castelnuovo, ville de Sicile, frère Bernard, qui remplissait au couvent de Palerme l'office de quêteur, demanda à ses supérieurs comme une grâce, d'accompagner six religieux capucins qui se rendaient dans les lieux infectés par la contagion. Y étant arrivé, il se livra tout entier au soin des malades dans les maisons particulières et dans les hôpitaux; cependant le fléau l'épargna : mais il ne survécut pas longtemps à ce dernier acte de charité. Usé par les fatigues et surtout par ses rigoureuses mortifications, il fut pris d'une grosse fièvre qui obligea de le mettre à l'infirmerie. La maladie fit bientôt des progrès dont Bernard lui-même s'aperçut. Ayant demandé le saint Viatique, il le reçut avec des sentiments d'humilité et une ferveur qui touchèrent tous les assistants. On a cru qu'il connaissait le moment de sa mort, par le soin qu'il prit de faire compter les heures lorsqu'il fut proche de sa fin. Le prêtre qui l'assistait lui ayant dit qu'il était trois heures, il approcha, avec respect, de sa bouche le crucifix qu'il tenait, et s'endormit du sommeil des justes, à l'âge de près de soixante ans, le 12 janvier 1667.

On avait une si haute idée de sa sainteté que des grands du royaume de Sicile voulurent le porter en terre sur leurs épaules. Son convoi eut l'air d'un triomphe, par la foule innombrable de peuple qui y assistait et qui, avant cette cérémonie, s'était jeté sur ses pauvres habits pour les conserver comme des reliques. Plusieurs miracles s'opérèrent bientôt à son tombeau et déterminèrent l'archevêque de Palerme à travailler au procès de sa béatification. Son corps, exhumé au bout de sept mois pour être placé dans un lieu plus convenable, fut trouvé sans aucune marque de corruption. Le pape Clément XIII béatifia ce serviteur de Dieu le 15 mai 1768.

Voir la vie du bienheureux Bernard de Corléon, écrite en italien par le Père Modigliana, in-4°, Rome. 1768, et l'abrégé français de la même vie, par le Père Jean Chrysostome de Béthune, capucin, 1751, in-18.

LE PROPHÈTE MALACHIE (415 av. J.-C.).

Malachie fut le dernier de ces prophètes que Dieu, pendant de longues années, envoya au peuple Juif pour l'instruire et annoncer la venue du Messie parmi les hommes. La Bible ne donne aucun détail sur sa vie ni sur sa naissance. La chronique d'Alexandrie le fait originaire de Sapha, ville de la tribu de Zabulon, et prétend qu'il mourut à la fleur de l'âge, et reçut la sépulture dans le tombeau de ses ancêtres. Il nous est impossible de contrôler ces renseignements en l'absence de tout autre témoignage ; mais nous avons ses prophéties admises par la synagogue et par l'Eglise. Malachie, le douzième des petits prophètes, parut sur la terre au temps de Néhémias, et prophétisa

de l'an 430 à l'an 415 avant Jésus-Christ. Le livre que nous avons de lui renferme seulement quatre chapitres, mais il est fort remarquable par la prédiction qu'il y fait de la sainte Eucharistie : « De l'aurore au couchant, mon nom est grand parmi les hommes et l'on me sacrifie en tout lieu et on offre en mon nom une victime pure ». On y trouve aussi la venue du Précurseur suivie de celle du Messie : « Voici que j'envoie mon Ange et il préparera la voie devant moi, et aussitôt après le dominateur que vous cherchez et l'ange de l'alliance si désiré de vous viendra dans son temple ». Ses dernières paroles sont l'annonce du grand drame qui doit clore l'existence du monde, et la venue du prophète Elie pour y préparer le genre humain : « Je vous enverrai le prophète Elie avant que le grand et épouvantable jour du Seigneur arrive ». La prédiction du grand jugement et la terrible menace du dernier ferme l'ère des prophètes au milieu du peuple Juif. L'avénement du Fils de l'homme approchait, et Dieu allait venir lui-même instruire les nations et les racheter par sa mort. Chez les Grecs, la fête du prophète Malachie se célèbre le 3 janvier, mais l'Eglise latine de Jérusalem en fait aujourd'hui un office semi-double.

SAINTE NÉOMADIE[1], VIERGE EN POITOU (ve siècle).

Néomadie, vierge poitevine, née de parents très-illustres, fut douée des plus excellentes vertus, au rapport des plus anciens monuments de l'Eglise de Poitiers.

Sa gloire plus connue de Dieu que des hommes est surtout dans les humbles vertus qu'elle a su pratiquer. Le nom de sa famille n'est éteint dans le Poitou que depuis deux cents ans. Tout porte à croire qu'elle naquit à Baussay, petite localité de la paroisse de Mouterre-Silly, car sa famille en posséda la seigneurie jusqu'au temps où elle se confondit dans la maison de Rochechouard [2].

Ce qui prouve suffisamment sa sainteté, c'est le concours considérable de peuple qui a lieu depuis des siècles à une église paroissiale dédiée sous son nom, non loin de Saint-Maixent, ains qu'aux très-nombreuses chapelles qui lui sont dédiées sur tous les points du territoire poitevin. La confiance des peuples n'a pas cessé de l'invoquer contre l'épilepsie, dont ses prières ont fort souvent délivré les tristes victimes.

SAINT DACE, ÉVÊQUE DE MILAN (552).

Saint Dace assista au concile tenu à Constantinople par le pape Vigile, dans lequel fut déposé Théodoret, évêque de Césarée en Cappadoce ; il est plus célèbre pour avoir été exilé à cause de la foi. L'intrépide confesseur se réfugia à Constantinople, puis à Chalcédoine avec le pontife persécuté par Justinien.

S. CALDÉOLE, 34e ÉVÊQUE DE VIENNE, EN FRANCE (696).

Ce saint évêque ayant consulté le pape Jean V sur la liturgie de la messe, celui-ci lui répondit par une lettre que nous croyons trop glorieuse pour l'Eglise de Vienne pour ne pas la reproduire en son entier :

« Jean, évêque, à Edalde, archevêque de Vienne. Au sujet de l'office de la messe sur lequel vous nous avez interrogé dans vos lettres, sache Votre Charité qu'il se fait de diverses manières, suivant les églises : il ne se fait pas de même à Alexandrie qu'à Jérusalem, à Ephèse qu'à Rome. Votre Eglise, qui a reçu de celle de Rome les bases d'une sainte constitution, doit suivre sa coutume et sa discipline. Nous vous avons adressé, par votre prêtre Félix, le saint *Pallium*, ne voulant pas vous priver de cet antique présent du B. Pierre : nous y joignons des cheveux de saint Paul pour être la consolation de votre Eglise qui a eu le bonheur de recevoir la foi par son disciple. Que la bénédiction des apôtres vous préserve des attaques des méchants ».

Le disciple de saint Paul dont parle ici le pape est évidemment saint Crescent.

AA. SS., t. II de janvier, p. 257.

1. Neomaye, Neomaie, Neomoye. — 2. *Saints de l'église de Poitiers*, par M. Auber.

SAINT SABAS, MÉTROPOLITAIN DE SERVIE (1250).

Archevêque de Pech et métropolitain de la Servie, il était frère du prince Etienne, à qui le pape Honorius III avait accordé le titre de roi, parce qu'il venait de se réunir ainsi que les Serbes ses sujets à l'église romaine. Douze évêchés furent érigés dans ce nouveau royaume, qui comprenait l'ancienne Mésie et la Dardanie. Pech, la capitale, eut le titre de métropole, et saint Sabas fut le premier qui occupa ce siége. Avant qu'il ne fût à la tête du clergé serbe, il était moine du Mont-Athos, et ce ne fut que malgré lui qu'il quitta sa solitude. Par sa prudence, il sut maintenir la bonne harmonie parmi les chrétiens, divisés de races, de langues et de rites. Le patriarche latin de Constantinople avait en lui une si grande confiance, qu'il l'établit son vicaire pour toutes les provinces environnantes. Sabas, qui regrettait toujours son premier état, obtint du Saint-Siége la permission de se démettre de sa dignité pour retourner au Mont-Athos, où il mourut peu d'années après, vers l'an 1258. Il est honoré chez les Grecs-Unis le 14 février.

L'Eglise catholique seule produit des Saints : la Servie fut unie à Rome pendant les courtes années que dura l'empire latin de Constantinople ; et pendant ce temps, elle plaça des Saints sur les autels. C'est pour faire ressortir ce caractère de sainteté de l'Eglise à toutes les époques, chez tous les peuples, que nous avons inséré ici cette courte notice.

LE BIENHEUREUX ODERIC DE PORTO-NAONE (1331).

Le bienheureux Oderic de Porto-Naone naquit à la fin du XIIIe siècle. Après avoir passé son enfance et son adolescence dans les exercices d'une piété persévérante, il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs. Il ajouta bientôt aux austérités d'une règle déjà bien austère, et excita l'admiration de ses frères par sa profonde humilité, qui lui fit constamment refuser toute sorte de dignités. Vivant dans la plus exacte pauvreté, il marchait toujours les pieds nus. Il alla évangéliser l'Asie-Mineure, l'Arménie, la Médie, la Perse ; il pénétra dans la Tartarie, parcourut la Chine, les Indes, et les îles adjacentes. L'empereur des Tartares, qui alors protégeait les chrétiens, professait pour Oderic une grande affection. Ce vrai serviteur de Dieu, après avoir passé trois ans à Combalek ou Pékin, siége de sa mission, revint en Italie en 1330. Il partit pour Avignon, voulant rendre compte au souverain Pontife de sa mission chez les Tartares; mais il tomba malade à Pise et revint au couvent d'Udine où il mourut le 14 janvier 1331. Le Saint-Siége approuva son office en 1755.

Manuel des Frères et des Sœurs du Tiers Ordre de saint François d'Assise. Voir notre *Palmier séraphique*, au 14 janvier.

SAINTE NÉOMOISE DE SAMBIN (époque inconnue).

Cette bergère, d'une rare beauté, demeurait à Sambin (à quatre lieues sud de Blois) : plusieurs jeunes gens la recherchaient en mariage. Désirant à tout prix se soustraire à leurs poursuites, elle pria Dieu de l'affliger dans son corps : le Seigneur exauça ses vœux; car un de ses pieds fut changé en patte d'oie, et cette difformité la délivra des obsessions qu'elle voulait éviter. Un jour, cette sainte fille, voyant que ses troupeaux souffraient de la soif, implora le ciel en leur faveur; puis, frappant la terre de sa houlette, elle fit jaillir une source abondante. Cette fontaine merveilleuse, qui porte le nom de Sainte-Néomoise, existe à une demi-lieue du bourg de Sambin, et jamais on ne l'a vue se tarir ni se troubler; telle est du moins la tradition populaire. Malgré l'affaiblissement progressif de ces antiques croyances, sainte Néomoise est restée jusqu'ici en vénération à Sambin et aux environs; dans l'église paroissiale, on la voit représentée avec son pied d'oie : chaque année, les bergères du pays font célébrer en son honneur une messe votive, afin d'obtenir sa protection pour elles et pour leurs bestiaux. Cette coutume religieuse s'observe au cours du mois de janvier, peu de temps après la fête de sainte Geneviève, cette autre villageoise qui a répandu tant de gloire sur la France.

M. Dupré, bibliothécaire de la ville de Blois. Notices sur les Saints de ce diocèse.

XV[e] JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint PAUL, premier ermite, qui fut reçu au milieu des chœurs des bienheureux, le 10 janvier. 342. — Au territoire d'Anjou, le bienheureux MAUR, abbé, disciple de saint Benoît, dont il reçut les leçons dès l'enfance. Rien ne montra mieux combien il en avait profité que la manière dont il marcha sur la surface des eaux n'étant encore qu'écolier, ce prodige ne s'étant pas vu depuis saint Pierre. Envoyé en Gaule par son maître, il y fonda un monastère célèbre, dont il fut le chef pendant quarante ans ; après quoi, célèbre par la gloire de ses miracles, il s'endormit en paix. 584. — En Judée, les saints prophètes HABACUC et MICHÉE dont les corps furent retrouvés sous Théodose l'Ancien, par révélation divine. — A Anagni, sainte Secondine, vierge, qui fut martyrisée sous l'empereur Dèce. 257. — A Cagliari, en Sardaigne, saint EPHISE, martyr, qui après avoir triomphé avec le secours divin de beaucoup de tourments, dans la persécution de Dioclétien, sous le juge Flavien, eut enfin la tête tranchée et entra victorieux dans le ciel. 286. — A Nole, dans la Campanie, saint Maxime, évêque. Vers 252 [1]. — A Clermont, en Auvergne, saint BONET ou BONT, évêque et confesseur. 710. — En Egypte, saint Macaire [2], disciple de saint Antoine, très-célèbre par sa vie et ses miracles. 391. — De plus, saint Isidore, célèbre par la sainteté de sa vie, sa foi et ses miracles. 391. — A Rome, saint JEAN CALYBITE [3], qui demeura quelque temps dans un coin de la maison paternelle, puis dans une cabane située dans une île du Tibre. Ses parents ne le reconnurent qu'à sa mort : il était devenu célèbre par ses miracles, et fut enterré dans le même lieu où plus tard une église fut construite en son honneur. 450.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

En Languedoc, le bienheureux PIERRE DE CASTELNAU. 1208. — A Maubeuge, saint Emébert [4], évêque de Cambrai, dont le père, la mère et les sœurs ont mérité d'être mis au rang des bienheureux. 633. — Au monastère de Lérins, saint Eloi, confesseur, qu'une longue persévérance dans l'observance exacte de la discipline régulière éleva à une éminente sainteté. Saint Maur l'avait guéri d'une grave maladie. VI[e] s. — A Huy, sur la Meuse, saint MAUR, vulgairement Mort-né, ermite, qui après avoir exercé quelque temps l'humble métier de charbonnier, se retira dans la solitude et y mena une vie toute céleste. Fin du VII[e] s. — A Rodelle, en Rouergue, entre Estain et Rhodez, sainte TARCICE ou TARSITIE, vierge et solitaire. Vers 600. — A Chartres, la fête de saint Malard [5], à qui sa science et sa vertu ont mérité un rang distingué parmi les plus grands évêques du VII[e] s. — A Chambéry,

1. C'est celui dont il est parlé dans la vie de saint Félix de Nole. Voir la vie de ce dernier au 14 janvier.

2. Voyez, le 2 janvier, saint Macaire d'Egypte et saint Macaire d'Alexandrie.

3. Les Bollandistes font observer que Baronius, le rédacteur du Martyrologe romain, fait à tort mourir saint Jean Calybite à Rome. Rome n'était point sa patrie, mais bien Constantinople. Voici leurs raisons, que nous trouvons péremptoires et avec nous la plupart des hagiographes : 1° Qui ne sait, disent-ils, que Constantinople, sous la plume des écrivains du Bas-Empire, s'est souvent appelée la nouvelle Rome, la seconde Rome et Rome tout court? qui ne sait encore que la Thrace, dont Constantinople était la capitale, a pris le nom de *Roumanie?* 2° Les martyrologistes ont souvent pris pour le lieu de la naissance et de la mort d'un Saint, celui où se trouvent tout ou partie de ses reliques. Cette licence est si commune, qu'il est inutile de rapporter des exemples. 3° La vie de saint Jean Calybite qui parle d'un fleuve et d'une île dans un fleuve doivent avoir été interpolés à cet endroit, car plusieurs circonstances comme celle de la somme payée pour le passage, de la grandeur d'un vaisseau, etc., ne permettent pas de supposer qu'il s'agisse simplement du Tibre. 4° S'il existe ou s'il a existé, dans une île du Tibre, à Rome, une église dédiée à saint Jean Calybite, cela ne veut pas dire qu'il soit mort en cet endroit : on l'y éleva pour honorer ses reliques, apportées de Constantinople au temps où les Iconoclastes faisaient la guerre aux images des Saints et à leurs restes vénérés. 5° Il n'y a pas eu de religieux acémètes en Occident. — *AA. SS.*, t. II, p. 311 et suiv.

4. Voyez sa légende au 21 février.

5. Voyez 19 janvier, vie de saint Lomer.

en Tarentaise, en Maurienne et à Annecy, la translation de saint Maurice, patron des Etats de Savoie.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile le Grand. — A Rome, saint Jean Calybite, de l'Ordre de Saint-Basile, qui, etc., comme ci-dessus au romain.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît, des Camaldules, de la Congrégation de Vallombreuse et de l'Ordre de Cîteaux. — Au territoire d'Anjou, saint Maur, abbé, etc., comme ci-dessus au romain.

Martyrologe de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. — La solennité du Très-Saint Nom de Jésus.

Martyrologe des Carmes chaussés. — A l'éloge de saint Maur, abbé, dans le Martyrologe romain, ajoutez : dont la fête se célèbre le 20 février.

Martyrologe de l'Ordre des Ermites de Saint-Augustin. — La fête de saint Paul, premier ermite, qui demeura seul dans le désert de la Thébaïde, depuis la seizième jusqu'à la cent treizième année de son âge. Le 10 janvier, jour de sa naissance au ciel, saint Antoine vit son âme emportée par les Anges au milieu des chœurs des Apôtres et des Prophètes.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Alexandrie, saint Pansophe, martyr, qui vécut vingt ans dans la solitude, et fut mis à mort par le préfet de cette ville. Règne de Dioclétien. — En Egypte, les saints Crescon, Zénon, Ménélas, et leurs compagnons, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme et dans d'autres.— En Orient, saint Corneille, saint Céleste, et plusieurs autres, martyrs, mentionnés par le même. — A Tours, les saintes Maure et Britta, vierges, dont saint Grégoire de Tours a raconté l'invention miraculeuse [1]. Vers le IVe s. — Saint Isidore, abbé dans la Thébaïde. — A Constantinople, saint Alexandre, fondateur du monastère des Acœmètes ou non-dormants. Vers l'an 430. — En Irlande, sainte Ida ou Ita, vierge, qui abandonna sa patrie pour fonder un monastère de pieuses vierges à Cluain-Credhaill ; elle eut le don de prophétie, et fut en rapport avec saint Colomban. VIe siècle.— En Angleterre, saint Céolulphe, roi de Northumbrie, à qui l'illustre Bède envoya son histoire de la nation des Angles. Touché par cette lecture et par d'autres, il abdiqua pour se faire moine à Lindisfarne ou Holy-Island, petite île voisine de la côte de Northumberland. VIIIe s.

SAINT PAUL, PREMIER ERMITE

229-342. — Papes : Saint Urbain Ier ; saint Jules Ier. — Empereurs : Alexandre Sévère ; Constance II ; Constant Ier.

> Le *mien* et le *tien*, cette froide parole, est la source de tous les maux de la vie.
> S. Joan. Chrys., *in Oratione de S. Philogonio.*

Saint Paul est appelé le premier ermite. D'autres avant lui avaient pu se retirer dans le désert pour y servir Dieu ; mais il est le premier des anachorètes dont nous ayons une connaissance assurée et qui appartienne à l'histoire. Il a eu saint Antoine pour témoin et saint Jérôme pour historien ; nous n'avons qu'à rapporter fidèlement ce qui en a été écrit par un si célèbre docteur [2]. Voici donc, en abrégé, ce qu'il en a dit :

Lorsque le grand saint Antoine habitait les déserts, où il menait une vie angélique sur la terre, il lui vint en pensée, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, que nul autre que lui n'était encore arrivé dans ces vastes solitudes à la perfection de la vie monastique ; mais il lui fut révélé, pendant son sommeil,

1. Voir leur vie au 28 janvier.
2. Nous y ajouterons toutefois ce que disent saint Athanase et ceux qui n'ont parlé de notre Saint que par occasion, comme Cassien, saint Fulgence, Sulpice Sévère, Sidoine, Paulin, etc.

qu'il y en avait un autre plus avant dans le désert, plus ancien et bien meilleur que lui, et qu'il se devait hâter de l'aller voir. Dès la pointe du jour, ce vénérable vieillard, se soutenant de son bâton, commença à marcher, sans savoir où il allait ; ni la longueur du chemin, ni la faiblesse de son âge, ni l'ardeur du soleil dans son midi, ne purent jamais le faire résoudre à remettre ce voyage : « Je me confie en mon Dieu », disait-il, « et ne doute point qu'il ne me fasse la grâce de trouver son serviteur, ainsi qu'il me l'a promis ». Comme il achevait ces paroles, il vit un homme qui avait en partie le corps d'un cheval, comme ceux que les poètes appellent hippocentaures. Aussitôt qu'il l'eût aperçu, il arma son front du signe salutaire de la croix, et lui cria : « Holà ! en quel lieu demeure ici le serviteur de Dieu ? » Alors ce monstre, marmottant je ne sais quoi de barbare et étendant sa main droite, lui montra du doigt le chemin tant désiré ; puis, fuyant d'une grande vitesse, il disparut presque en un moment de devant ses yeux. Sur quoi, saint Jérôme faisant réflexion, doute si ce fut le démon qui prit cette figure pour épouvanter le Saint, ou bien si ces déserts, si fertiles en monstres, avaient produit celui-ci.

Antoine tout étonné, pensant à ce qu'il venait de voir, ne laissa pas de suivre son chemin ; à peine avait-il repris sa marche, qu'il aperçut, dans un vallon pierreux, un fort petit homme qui avait le nez crochu, des cornes au front et des pieds de chèvre. Ce nouveau spectacle ayant augmenté son étonnement, il eut recours, comme un vaillant soldat de Jésus-Christ, aux armes de la foi et de l'espérance ; mais cet animal, pour gage de son affection, lui offrit des dattes comme pour le nourrir durant son voyage ; il lui dit même qu'il était l'un de ces animaux que les païens adoraient sous le nom de faunes, de satyres, et qu'il était envoyé vers lui par ceux de son espèce pour implorer le secours de ses prières auprès de celui qu'ils reconnaissaient comme le sauveur du monde. A ce discours, le sage vieillard trempa son visage de larmes par l'excès de la joie qu'il ressentit en son cœur pour la propagation du royaume de Jésus-Christ et la destruction de celui du démon et frappant la terre de son baton, il disait : « Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres en qualité de dieux ! Malheur à toi, ville adultère, qui es devenue la retraite des démons répandus en toutes les parties du monde ! De quelle sorte t'excuseras-tu maintenant ? Les bêtes parlent des grandeurs de Jésus-Christ, et tu rends à des bêtes les honneurs qui ne sont dus qu'à Dieu ! » A peine avait-il achevé ces paroles, que cet animal si léger s'enfuit avec autant de vitesse que s'il avait eu des ailes.

Le Saint, poursuivant son chemin, entra plus avant dans le désert, où il ne trouvait, de tous côtés, que la piste des bêtes sauvages. Déjà le second jour était passé, depuis son départ, sans qu'il eut plus de connaissance de ce qu'il cherchait que le premier jour. Enfin, ayant passé la nuit suivante en oraison, comme le troisième jour commençait à poindre, il aperçut de loin une louve qui, toute haletante de soif, glissait le long du pied d'une montagne. Il la suivit des yeux autant qu'il put, et lorsqu'elle fut fort éloignée, il s'approcha d'une caverne très-profonde, où la grande obscurité l'empêcha de rien voir ; mais, comme dit l'Ecriture, le parfait amour bannissant la crainte, après s'être un peu arrêté et avoir repris haleine, notre Saint entra dedans, en s'avançant peu à peu, et s'arrêtant souvent pour écouter s'il n'entendrait point de bruit. Enfin, au milieu de ces ténèbres, il entrevit une lumière qui luisait de fort loin. Alors, redoublant ses pas, et marchant sur des cailloux, il fit du bruit. L'hôte de ce lieu solitaire l'en-

tendit et poussa sa porte qui était ouverte, et la ferma au verrou : c'était celui qu'Antoine cherchait. Se jetant contre terre, sur le seuil de la porte, il y demeura jusqu'à l'heure de Sexte et davantage, le conjurant toujours de lui ouvrir, et lui disant : « Vous savez qui je suis, d'où je viens et le sujet qui m'amène : j'avoue que je ne suis pas digne de vous voir ; cependant je ne partirai jamais d'ici que je n'aie reçu ce bonheur. Est-il possible que, ne refusant pas aux bêtes l'entrée de votre caverne, vous la refusiez aux hommes ? Je vous ai cherché, je vous ai trouvé, et je frappe à votre porte afin qu'elle me soit ouverte. Que si je ne puis obtenir cette grâce, je suis résolu de mourir en la demandant, et j'espère que vous aurez au moins assez de charité pour m'ensevelir après ma mort ». A ces paroles, l'ermite fit du dedans cette réponse : « Personne ne supplie en menaçant, ni ne mêle des injures avec des larmes. Vous étonnez-vous si je ne veux pas vous recevoir, puisque vous dites n'être venu ici que pour mourir ? » Et, disant cela, il lui ouvrit en souriant.

Alors, s'étant embrassés à diverses fois, ils se saluèrent mutuellement avec beaucoup d'affection, et se nommèrent l'un l'autre par leurs propres noms. Ils rendirent ensemble grâces à Dieu ; et, après s'être donné le saint baiser, Paul, s'étant assis auprès d'Antoine, lui parla en cette sorte : « Voici celui que vous avez cherché avec tant de peine, et dont le corps, flétri de vieillesse, n'est plus couvert que de cheveux blancs. Je suis sur le point d'être réduit en poussière et de rendre à la terre ce que j'ai reçu de la terre. Mais puisque la charité souffre tout, dites-moi comment va le monde ? Fait-on de nouveaux bâtiments dans les anciennes villes ? Qui est celui qui règne aujourd'hui ? Et se trouve-t-il encore des hommes assez aveugles pour adorer les démons ? » Antoine satisfit sagement à toutes ces questions, puis il demanda réciproquement à saint Paul quelle occasion l'avait amené au désert, combien il y avait passé d'années ; quel âge il avait, par quel régime de vie il s'était conservé si longtemps en santé ; et Paul, pour condescendre aux désirs de son hôte, lui raconta sa vie, et lui dit : Qu'à l'époque où Dèce (250) et Valérien persécutaient l'Eglise dans l'Egypte et dans la Thébaïde, qui était le pays de sa naissance, ses parents le laissèrent, âgé de quinze ans et déjà fort savant dans les lettres grecques et égyptiennes, avec une sœur qui était mariée ; pour éviter cet orage, s'éloigner du péril, et se mettre à l'abri de la fureur des tyrans, il s'était retiré dans une maison des champs ; mais là où il croyait être en plus grande sûreté, il se trouva en plus grand danger, parce que son beau-frère, mari de sa sœur, pour avoir son bien, résolut de le découvrir et de le livrer entre les mains des officiers de l'empereur.

C'est pourquoi, voyant que l'on cherchait de toutes parts les chrétiens pour les mettre à mort avec des tourments effroyables, il forma le dessein de s'enfuir dans les déserts et de s'y tenir caché jusqu'à ce que la persécution eût cessé ; et s'y avançant peu à peu en continuant toujours le même chemin, il rencontra enfin une montagne granitique au pied de laquelle était une grande caverne, dont l'entrée était fermée avec une pierre ; l'ayant ôtée pour y entrer, et regardant attentivement de tous côtés, il trouva un grand palmier et une fontaine d'eau claire et limpide, ce qui lui fit croire que Dieu lui offrait ce lieu pour sa retraite. En effet, il y établit sa demeure, mangeant des fruits du palmier, s'habillant de ses feuilles, buvant de l'eau de la fontaine, et passant presque toutes les heures du jour et de la nuit en oraison.

Pendant que les deux Saints se livraient aux charmes de cet entretien,

un corbeau arriva devant eux, et mit à leurs pieds un pain entier. Alors Paul dit à Antoine : « Voyez, je vous supplie, la bonté et la miséricorde de Dieu. Il y a soixante ans que je reçois tous les jours en cette sorte une moitié de pain : mais, à votre arrivée, Jésus-Christ a doublé la portion ». Ils rendirent grâces à Dieu, dont la providence leur était si favorable ; mais, quand il fut question de rompre le pain, il y eut entre eux une sainte contestation de civilité à qui déférerait cet honneur à son confrère : Paul insistant sur ce que l'hospitalité et la coutume l'obligeaient à ce devoir, et Antoine s'y opposant, à cause de l'avantage que l'âge et la sainteté de Paul lui donnait sur lui. Enfin, ils convinrent que chacun de son côté, prenant le pain et le tirant à soi, en retiendrait la portion qui lui demeurerait entre les mains ; après s'être nourris de ce don de Dieu et avoir bu de l'eau de la fontaine, ils rendirent grâces à Notre-Seigneur et passèrent la nuit suivante en prières.

Le jour étant venu, Paul parla ainsi à Antoine : « Il y a longtemps, mon frère, que je savais votre séjour en ce désert ; il y a longtemps que Dieu m'avait promis que vous emploieriez votre vie comme moi à son service ; mais, parce que l'heure de mon heureux sommeil est arrivée, et qu'ayant toujours désiré avec ardeur d'être délivré de ce corps mortel pour m'unir à Jésus-Christ, il ne me reste plus, après avoir achevé ma course, que de recevoir la couronne de justice ; Notre-Seigneur vous a envoyé pour couvrir de terre ce pauvre corps, ou pour mieux dire, pour rendre la terre à la terre ». A ces paroles, Antoine, fondant en pleurs et jetant mille soupirs, conjurait Paul de ne le point abandonner et de demander à Dieu qu'il lui tînt compagnie en ce voyage. A quoi il lui répondit : « Vous ne devez pas désirer ce qui vous est le plus commode, mais ce qui est le plus utile à votre prochain. Il n'y a point de doute que ce ne soit un extrême bonheur d'être déchargé du fardeau ennuyeux de cette chair pour suivre l'Agneau sans tache ; mais il importe au bien de vos frères d'être encore instruits par votre exemple ; ainsi, si ce ne vous est point trop d'incommodité, je vous supplie d'aller quérir le manteau que l'évêque Athanase vous a donné et de me l'apporter pour m'ensevelir ». Or, saint Paul lui fit cette prière, non pas qu'il se souciât que son corps fut mis en terre, couvert ou découvert, lui qui avait vécu tant d'années sans autre vêtement que des feuilles de palmier ; mais afin qu'Antoine fût éloigné de lui au moment de sa mort, et n'en ressentît pas si vivement la douleur, et pour faire voir aussi qu'il suivait la foi et était dans la communion de saint Athanase, ce défenseur invincible de la vérité catholique contre les Ariens.

Antoine fut bien étonné d'entendre parler du manteau de saint Athanase; il vit bien que Dieu seul pouvait avoir révélé ce fait au bienheureux Paul, et reconnaissant par là que Jésus-Christ résidait en ce saint homme, il n'osa plus le contredire ; mais ayant adoré Dieu dans son cœur, et ayant baisé les yeux et la main de Paul, il partit pour s'en retourner à son monastère ; ce qu'il fit avec tant de promptitude qu'il est incroyable que son corps, affaibli de jeûnes et cassé de vieillesse, ait pu supporter sans miracle une aussi grande fatigue. A son arrivée, deux de ses disciples coururent au-devant de lui et lui dirent : « Notre père, où êtes-vous demeuré si longtemps ? » Il leur répondit : « Malheur à moi, misérable pécheur, qui porte si indignement la qualité de moine! J'ai vu Elie, j'ai vu Jean dans le désert ; et pour parler selon la vérité, j'ai vu Paul dans un paradis ». Il dit cela frappant sa poitrine, et sans s'expliquer davantage, il tira promptement le manteau d'Athanase de sa cellule. Ses disciples le sup-

plièrent de les informer plus particulièrement de ce que c'était; mais, sans leur donner d'autre réponse, sinon qu'il y a temps de parler et temps de se taire, et sans prendre même un morceau de pain, il s'en retourna par le même chemin qu'il était venu, ayant le cœur tout rempli de Paul, brûlant d'ardeur de le revoir et craignant surtout, comme il arriva, qu'il ne rendît son âme à Dieu pendant son absence.

Le lendemain au point du jour, ayant déjà marché trois heures, il vit, au milieu des troupes d'Anges et entre les chœurs des Prophètes et des Apôtres, l'âme de saint Paul qui montait au ciel avec une splendeur et une beauté toute divine. Soudain, se jetant le visage contre terre, il se couvrit la tête de sable, et s'écria en pleurant : « Paul, pourquoi m'abandonnez-vous ainsi ? Pourquoi partez-vous sans me donner le loisir de vous dire adieu ? Vous ayant connu si tard, faut-il que vous me quittiez si tôt ? « Le bienheureux Antoine disait depuis qu'il acheva avec tant de vitesse ce qui lui restait de chemin, qu'il semblait plutôt voler que marcher. Entrant dans la cellule de saint Paul, il vit son corps immobile, à genoux, ayant la tête levée et les mains étendues vers le ciel. Il crut d'abord qu'il était vivant et qu'il priait, et se mit à son côté pour prier ; mais ne l'entendant point soupirer comme il avait coutume de faire dans l'oraison, il s'alla jeter à son cou pour lui donner un triste baiser ; l'ayant enseveli dans le manteau de saint Athanase qu'il avait apporté, il le tira hors de la caverne et chanta pour lui des hymnes et des psaumes selon la tradition de l'Eglise catholique. Mais le voulant enterrer, il ne trouva pas d'instrument pour fouiller la terre et faire une fosse : cela le mit en peine, car retourner au monastère, c'était un chemin de trois jours, pendant lesquels il n'était pas convenable de laisser le saint corps tout seul. D'ailleurs, en demeurant là, il n'avançait rien. Enfin, se résolvant à demeurer, il s'adressa à Jésus-Christ et lui dit : « Seigneur, je mourrai ici, et suivant votre vaillant soldat, je rendrai auprès de lui les derniers soupirs ».

Comme il parlait ainsi en lui-même, voici deux lions qui, sortant du fond du désert, accouraient vers lui faisant flotter leurs longues crinières sur leur cou. Ils lui donnèrent d'abord de la frayeur ; mais élevant son esprit à Dieu, il demeura aussi tranquille que si c'eût été des colombes. Ils vinrent droit au corps du bienheureux vieillard, se couchèrent à ses pieds, le flattèrent avec leurs queues, puis jetèrent de grands rugissements pour témoigner qu'ils le pleuraient en la manière dont ils en étaient capables. Ils commencèrent ensuite à gratter la terre avec leurs ongles en un lieu assez proche de là, et jetant à l'envi le sable de côté et d'autre, ils firent une fosse capable de recevoir le corps d'un homme ; aussitôt après, comme s'ils eussent demandé récompense de leur travail, ils vinrent vers Antoine, la tête basse et en remuant les oreilles, et lui léchaient les pieds et les mains. Ce saint reconnut qu'ils lui demandaient sa bénédiction, et soudain rendant des louanges infinies à Jésus-Christ de ce que même les animaux privés de raison avaient quelque sentiment de la divinité, il dit : « Seigneur, sans la volonté duquel il ne tombe pas même une feuille des arbres, ni le moindre oiseau ne perd la vie, donnez à ces lions ce que vous savez leur être nécessaire ». Et leur faisant signe de la main, il les renvoya. Lorsqu'ils furent partis, il courba ses épaules affaiblies par une si longue vieillesse, sous le fardeau de ce saint corps, et l'ayant porté dans la fosse, il jeta de la terre dessus, selon la coutume de l'Eglise. Le jour suivant, ce pieux héritier ne voulant rien perdre de la succession de celui qui était mort sans testament, prit pour lui la tunique que Paul avait tissée de ses propres mains avec des feuilles de

palmier, et qui lui avait servi tant d'années; retournant ensuite à son monastère, il raconta en détail à ses disciples tout ce qui lui était arrivé; et depuis aux jours solennels de Pâques et de la Pentecôte, il se revêtait toujours de cette tunique.

Saint Paul mourut en 342, à l'âge de cent treize ans; il en avait passé quatre-vingt-dix dans le désert. On lui donne ordinairement le nom de *premier ermite*, pour le distinguer des autres saints du même nom.

Saint Antoine ne fut pas seulement cru de ses disciples en ce qu'il dit de saint Paul, mais toute l'Eglise catholique déféra aussi à son témoignage, établissant une fête en l'honneur de cet incomparable solitaire. Pour saint Jérôme, voici comme il termine sa vie : « Je demande à ceux qui ont tant de biens qu'ils n'en savent pas le compte, qui bâtissent des palais de marbre, qui enferment dans un seul collier de diamants ou de perles, le prix de plusieurs riches héritages, ce qui a jamais manqué à ce vieillard tout nu? Vous buvez dans des coupes de pierres précieuses, et lui, avec le creux de sa main, satisfaisait à sa soif. Vous êtes revêtus de toiles d'or, et lui n'a pas eu le plus vil habit que vous pourriez donner à un esclave; mais, par un changement étrange, le paradis a été ouvert à cet homme si pauvre, et vous, avec votre magnificence, serez précipités dans les flammes éternelles. Tout nu qu'il était, il a conservé cette robe blanche dont Jésus-Christ l'avait revêtu au baptême, et vous, avec ces habits somptueux, vous l'avez perdue. Paul n'étant couvert que d'une vile poussière, se relèvera un jour pour ressusciter en gloire; et ces tombeaux si élaborés et si superbes qui vous enfermeront sur la terre, ne vous empêcheront pas de brûler misérablement dans les enfers. Ayez, je vous supplie, pitié de vous-mêmes, et ne portez pas au moins votre vanité plus loin que le sépulcre. Qui que vous soyez qui lirez ceci, je vous conjure de vous souvenir du pécheur Jérôme, lequel, si Dieu lui en avait donné le choix, aimerait incomparablement mieux la tunique de Paul avec ses mérites, que la pourpre des rois avec toute leur puissance ». Ce sont à peu près là les paroles de saint Jérôme, elles peuvent être le sujet d'une méditation très-profonde. Il ne serait pas moins utile de considérer quelles sont les voies dont Dieu s'est servi pour porter Paul à une perfection si éminente : la persécution des tyrans, l'envie de son beau-frère, le danger de la mort, la fuite dans les déserts, la solitude et le silence perpétuel; l'oraison assidue et la conversation continuelle dans le ciel.

Au reste, si nous n'avions eu pour historien de cette vie un auteur aussi célèbre que le grand saint Jérôme, nous n'eussions pas osé avancer les choses surprenantes que nous avons rapportées; mais ayant un si illustre Docteur pour garant, nous n'avons point fait difficulté de raconter ce que lui-même a bien voulu écrire pour l'instruction des fidèles.

Quant aux reliques de ce bienheureux ermite, elles sont demeurées dans le tombeau où saint Antoine les inhuma jusqu'à ce que, vers le milieu du XIIe siècle, par les ordres de l'empereur Manuel Comnène, elles furent apportées à Constantinople, à la réserve de son chef, qui fut transféré à Rome. On les transféra de Constantinople à Venise, en 1240. Dans le siècle suivant, le bienheureux Eusèbe de Strigonie, seigneur hongrois, ayant vendu ses biens pour les donner aux pauvres, se retira dans les forêts de ce pays. Plusieurs personnes s'étant jointes à lui, il fonda le monastère de Pisilie, sous le titre de Saint-Paul, premier ermite, mais sous la règle des chanoines réguliers de saint Augustin. Louis Ier, roi de Hongrie, qui favorisait beaucoup ces ermites, et avait une grande dévotion pour saint Paul, envoya solennellement chercher à Venise une grande partie des reliques du Saint et leur en confia la garde,

près de Bude (1381). Le monastère de Cluny et la sainte chapelle de Bourbon, en France, possédaient aussi, avant la révolution de 1793, des parties notables du corps de saint Paul, ermite.

Toute l'Eglise fait sa fête, avec office double, par ordre du Pape Pie V, le 15 de janvier, parce que le dixième, qui est le jour de son décès, est rempli par les Octaves de l'Epiphanie, durant lesquelles il n'est point permis de faire l'office d'aucun Saint, s'il n'est patron ou titulaire.

Il est facile de reconnaître saint Paul premier ermite, au corbeau qui lui apporte la moitié d'un pain ou qui en apporte un tout entier, lorsqu'il a saint Antoine pour convive ; au palmier qui lui fournit un toit pour s'abriter, des dattes pour se nourrir et des feuilles pour se tresser un grossier vêtement ; aux lions qui creusent sa fosse, sous les yeux et la main bénissante de saint Antoine. Les vanniers et fabricants de nattes l'ont adopté pour leur patron : on s'explique facilement le motif de ce choix.

SAINT MAUR, DISCIPLE DE SAINT BENOIT

FONDATEUR ET ABBÉ DE GLANFEUIL

512-584. — Papes : Saint Symmaque ; Pélage II. — Rois de France : Childebert Ier ; Chilpéric Ier.

> Glanfeuil... perdu aujourd'hui dans les vignobles de l'Anjou, mérite le regard reconnaissant de tout voyageur dont la pensée ne reste pas insensible aux bienfaits qui, de cette première colonie bénédictine, ont découlé sur toute la France.
>
> (*Moines d'Occident*, t. II, liv. VI.)

Nous allons voir en cette vie combien il est avantageux à l'homme de porter dès sa jeunesse le joug du Seigneur, et de quitter le monde avant d'en avoir ressenti la corruption. Saint Maur était de grande naissance ; Æquitius son père et Julia sa mère étaient également distingués par leur noblesse et plus encore par leurs vertus ; tous deux appartenaient aux familles patriciennes les plus illustres de Rome. Maur, leur fils, naquit dans cette ville en 512. Sa condition l'appelait naturellement à jouir des plaisirs et des honneurs qui sont attachés aux premières fortunes, et il pouvait goûter le monde dans tout ce qu'il a de plus doux et de plus satisfaisant. Mais Dieu, qui en voulait faire un sanctuaire où il renfermerait ses plus grandes grâces, ne permit pas qu'il demeurât longtemps parmi les profanations du siècle. Il inspira à son père, lorsqu'il n'avait que douze ans, de le mettre entre les mains de saint Benoît qui demeurait alors dans le désert de Subiaco, afin qu'étant élevé par un si bon maître il se formât de bonne heure aux sciences et à toutes les vertus chrétiennes. Saint Benoît le reçut avec beaucoup de joie et d'affection, d'autant plus qu'il connut par un esprit prophétique qu'il serait un jour une des plus fortes colonnes de son Ordre. A peine admis dans la congrégation des frères, Maur parut entre eux comme un soleil au milieu des étoiles. On ne remarquait rien en lui de puéril que l'âge. Tout y était mûr et avancé, et souvent son maître, saint Benoît, proposait sa ferveur aux autres religieux, pour leur faire honte dans leur relâchement, ou pour les

encourager dans leurs travaux. « Nous avons vu », disait-il sans nommer personne, « un enfant au-dessous de l'adolescence, nourri dans le monde, avec toute la délicatesse ordinaire aux personnes de condition, entreprendre la perfection avec tant d'ardeur et de générosité, qu'il égale déjà les plus anciens et les plus consommés dans la vertu ».

Une chose augmenta encore beaucoup l'estime que saint Benoît avait de saint Maur, à savoir ce grand et prodigieux miracle que saint Grégoire rapporte dans ses *Dialogues*, et qui fut un effet de son obéissance. Le jeune Placide, enfant lui aussi, d'une des premières familles de Rome et confié aux soins de saint Benoît, était tombé, en puisant de l'eau, dans un lac très-profond : déjà il était emporté par la rapidité des vagues à la distance d'un jet de flèche ; saint Benoît, qui connut par révélation le danger extrême où il était, commanda à saint Maur d'aller promptement le secourir. Le Saint, sans faire réflexion sur la difficulté de cet ordre, ni sur le péril de la vie où lui-même se mettrait, demanda la bénédiction de son maître et courut aveuglément au secours de Placide. Mais, par une merveille surprenante et dont il n'y avait point eu d'exemple depuis saint Pierre, il marcha sur les eaux comme sur la terre ferme, jusqu'à l'endroit où l'enfant avait été emporté; il le prit par les cheveux et le ramena au bord. Alors, regardant derrière lui et s'apercevant de ce qu'il venait de faire, il fut saisi d'admiration et de crainte à la vue d'une telle merveille ; mais, bien loin de s'en attribuer la gloire, il protesta au saint abbé, lorsqu'il lui en rendit compte, qu'il n'avait point du tout contribué à ce miracle puisqu'il avait agi sans réflexion, que la cause, après Dieu, était sa bénédiction et son commandement. Saint Benoît, de son côté, rejeta ce prodige sur le mérite de son obéissance aveugle. Ainsi, il se fit entre le maître et le disciple une sainte contestation d'humilité qui se termina par des louanges et des actions de grâces à la bonté de Notre-Seigneur qui avait délivré le jeune Placide par un coup si extraordinaire de sa puissance.

Cette merveille étant divulguée, tous les religieux de Sublac conçurent une extrême vénération pour leur confrère saint Maur : ils ne le regardaient plus que comme un homme rempli de l'esprit de leur bienheureux Père ; mais les vertus qui éclataient en lui le rendaient encore plus digne de ce respect. Son obéissance ne trouvait jamais rien d'impossible, ni son humilité rien de trop bas ; ses austérités étaient excessives et paraîtront même incroyables à ceux qui les pèseront sur les forces de notre nature. Fauste, qui a écrit le premier sa vie, assure qu'il portait toujours le cilice, qu'il n'avait pour lit qu'un amas de chaux et de sable, sur lequel il prenait un peu de repos, et qu'en Carême, trouvant cela trop délicat, il se contentait de dormir debout, jusqu'à ce que l'extrême lassitude le forçât de s'asseoir. La rigueur de ses jeûnes répondait à la longueur de ses veilles, et dans les jours destinés par l'Eglise à la pénitence, il ne mangeait que deux fois la semaine, et même si peu, qu'il semblait vouloir goûter plutôt que manger le pain qui faisait tout son repas ; il imitait en cela saint Benoît qui passa tous les Carêmes de la même sorte.

Du jour où il lui fut permis de suivre toutes les observances de la règle, jamais on ne le vit se lever avec les autres frères ; lorsque le signal se donnait, il était déjà au chœur à genoux et en prière. Ordinairement, il avait le temps de réciter le psautier entier avant que l'heure de commencer Matines fût arrivée.

Sa ferveur était si grande qu'elle était capable d'échauffer et d'embraser les plus tièdes ; il paraissait en lui tant de recueillement et d'application à

Dieu, qu'il inspirait la dévotion à tous ceux qui le considéraient. Ses yeux étaient deux sources inépuisables de larmes, et son cœur une fournaise ardente qui envoyait sans cesse des soupirs vers le ciel. Il ne parlait jamais, à moins que la nécessité ou la charité ne l'y obligeât ; et ce silence était une source de saintes pensées, de chastes désirs et d'une conversation continuelle avec Dieu. Sa solitude n'était nullement oisive ; il s'y occupait toujours, ou à la contemplation des choses divines, ou à la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, dans lesquels il trouvait une manne cachée. Des vertus si éminentes font assez voir que ce fut avec beaucoup de prudence que saint Benoît s'associa ce cher disciple dans la conduite du monastère où il résidait. Aussi Notre-Seigneur lui communiqua-t-il une grande partie des lumières surnaturelles de son abbé.

Dieu ayant inspiré à saint Benoît de passer de Subiaco au Mont-Cassin, il y mena saint Maur avec lui et en reçut de grands secours, tant pour établir sur cette montagne le monastère qui fut comme la capitale de tout l'Ordre, que pour exterminer l'idolâtrie qui s'y était conservée jusqu'alors. Tous les frères le regardaient comme le successeur futur de leur saint père. Et en effet, saint Benoît le fit son prieur claustral et lui donna, sous lui, l'administration générale de cette maison. Notre-Seigneur voulut manifester davantage son éminente sainteté : un jour que saint Benoît était sorti pour une affaire importante, un enfant muet et boiteux fut amené au monastère par ses parents qui demandaient sa guérison. Comme ils ne trouvèrent point le bienheureux abbé, ils s'adressèrent au saint prieur qui revenait du travail de la campagne. Le Saint, tout confus, les repoussa comme en colère, disant que les œuvres miraculeuses étaient réservées aux parfaits et que, pour lui, il n'était qu'un grand pécheur. Cependant les religieux qui l'accompagnaient, touchés de compassion pour ces personnes affligées, lui firent tant d'instances qu'il fut enfin contraint de se rendre. Il se prosterne donc devant Dieu, proteste en sa présence que lui seul peut guérir ceux qu'il a frappés et le prie avec larmes d'exercer sa miséricorde envers ces malheureux. Ensuite il se lève, met sur la tête de l'enfant le bout de son étole de diacre, qui était un présent de saint Benoît, et faisant le signe de la croix sur les membres du malade, il lui dit avec modestie et confiance : « Au nom de la très-sainte Trinité, et par les mérites de mon maître saint Benoît, je vous commande de vous relever en parfaite santé ». Aussitôt le malade obéit, à la joie et à l'admiration de toute l'assemblée ; et l'on estima d'autant plus saint Maur, qu'il avait tâché de rapporter toute la gloire de ce miracle aux mérites de son père saint Benoît. Les religieux ne manquèrent pas d'en faire le rapport au saint abbé lorsqu'il fut de retour ; et depuis ce temps-là, il ne regarda plus saint Maur comme son disciple, mais comme son collègue et son coadjuteur dans les œuvres de Dieu. Enfin, il montra combien il faisait grand cas de sa personne en le choisissant pour implanter son Ordre en France. Ce qui arriva de la manière suivante :

Innocent, évêque du Mans, prélat de sainte vie, ravi des merveilles que la renommée lui apprenait de ce bienheureux patriarche, lui députa son archidiacre, Flodegar, et son intendant, Harderarde, pour le prier d'envoyer quelques-uns de ses religieux, afin d'établir un monastère de son Ordre dans son diocèse. Ils arrivèrent au Mont-Cassin sur la fin de l'année 542 ; et comme Dieu avait déjà fait connaître à saint Benoît, dans une révélation, qu'il voulait étendre son Ordre dans les pays étrangers, ils n'eurent pas de peine à obtenir de lui ce qu'ils demandaient. Il nomma saint Maur pour conduire cette entreprise, et lui donna comme assistants quatre de ses confrères,

Simplicien, Antoine, Constantin et Fauste, celui qui a écrit son histoire après son décès. Nous n'entreprenons point de décrire la consternation de tous les religieux au départ d'une personne qui leur était si chère et qu'ils regardaient comme leur appui, après leur saint père. Il nous suffit de dire que saint Benoît les consola par des paroles pleines de l'onction du Saint-Esprit ; ensuite leur remontrant que le salut des peuples était préférable à leur satisfaction particulière, il avertit ces bienheureux missionnaires de ce qu'ils avaient à faire en leur voyage, et les conduisit, accompagné de toute sa communauté, juxqu'aux portes du monastère. Là, il les embrassa pour la dernière fois, leur donna sa bénédiction avec le baiser de paix, les exhorta de nouveau à la confiance dans les traverses et les persécutions qu'ils auraient à souffrir ; et, ayant mis entre les mains de saint Maur le livre de sa règle, écrit de sa propre main, pour lui servir de direction en son absence, avec des lettres qu'il adressait à l'évêque du Mans, comme aussi le poids du pain et la mesure du vin qui devaient être donnés à chaque religieux pour son repas, il les congédia sous la protection de Notre-Seigneur. Il chargea aussi les deux envoyés de l'évêque du Mans de recommander instamment à ce pontife de vouloir bien leur tenir lieu de père, de les traiter toujours avec une grande affection, et de leur donner pour bâtir un monastère, selon sa promesse, un lieu aussi commode que convenable.

C'était le cinquième jour après l'Epiphanie de l'an 543. Les religieux logèrent cette première nuit dans une maison de la dépendance du Mont-Cassin, où ils furent reçus par deux religieux, Aquin et Probe que saint Benoît y avait envoyés exprès le jour précédent pour les recevoir, et lui en rapporter des nouvelles. Cette même nuit le saint abbé envoya encore vers eux deux autres religieux, Honorat et Félicissime cousin de saint Maur, pour leur donner le dernier adieu ; et, par eux, il adressa au même Saint une boîte de reliques, au nombre desquelles se trouvait un morceau de la vraie croix, avec une lettre qui montre assez la tendresse de ce maître envers ce disciple, ou plutôt de ce père envers ce fils.

« Recevez », lui dit-il, « mon très-cher fils, ce dernier témoignage de l'amour de votre père, et gardez le gage précieux que je vous envoie comme un mémorial éternel, comme une marque de l'étroite union de nos cœurs, comme votre appui, enfin comme la protection de vos frères dans les fatigues que vous aurez à endurer pendant un si long voyage. Il faut, mon enfant, que je vous découvre un secret qu'il a plu à Dieu de me révéler depuis votre départ, qui touche votre personne, et qui a pour vous une grande importance. Il m'a fait connaître que vous irez jouir de la gloire, après avoir porté soixante ans notre habit, à compter du jour que vous le reçûtes de ma main. Les quarante ans qui vous restent ne seront pas exempts de peines : vous aurez des difficultés incroyables dans la fondation de l'Ordre, et le démon n'épargnera sans doute ni la force, ni l'adresse pour ruiner vos entreprises, parce qu'il prévoit bien qu'elles ne seront pas moins à sa confusion qu'à la gloire de Dieu. Mais enfin il sera vaincu et la miséricorde de Dieu vous fera triompher de sa malice. Je prie Dieu, mon fils, qu'il vous remplisse de sa grâce, qu'il bénisse votre voyage et qu'il en rende le terme heureux ».

Saint Maur reçut ces présents et cette lettre avec un très-grand respect, et s'abandonna entièrement à Notre-Seigneur pour l'accomplissement de ce qu'elle contenait. Il remercia ses chers confrères de la peine qu'ils avaient prise de lui rendre visite, leur donna une réponse pour le saint Patriarche, et recommanda surtout à Félicissime, son cousin, d'être très-exact dans

l'observance de la règle. Enfin, les ayant congédiés, il continua sa route avec ses quatre compagnons. En chemin, ils prirent un soin particulier de ne se point relâcher des observances du monastère, de dire les Matines et les autres offices aux mêmes heures qu'on les disait dans la communauté, et de pratiquer le silence et les autres exercices de la religion avec la même exactitude qu'ils faisaient auparavant. Notre-Seigneur ne tarda guère à faire voir, par des miracles, combien il se plaisait à être servi de la sorte. Les serviteurs de Dieu continuant leur chemin arrivèrent le cinquante-cinquième jour à Verceil. Là, les clercs et les habitants de la ville leur firent de si pressantes et de si charitables instances qu'ils furent contraints de demeurer deux jours entiers parmi eux. C'est alors que commença à s'accomplir la prophétie de saint Benoît à leur égard. Pendant que saint Maur s'employait à donner à ses hôtes les secours spirituels qu'ils attendaient de sa charité, Harderarde, l'intendant de l'évêque du Mans, étant allé visiter une tour très-élevée et admirablement belle, tomba du haut en bas, sans doute par la malice de Satan. On le rapporta tout broyé et presque sans vie. Douze jours se passèrent sans que les remèdes apportassent aucun soulagement à son mal ; à la fin, on avait résolu de lui couper le bras pour sauver le reste du corps. L'archidiacre Flodegar, touché de compassion pour ce cher compagnon de son voyage, se jeta aux pieds de saint Maur, le suppliant d'obtenir de Dieu sa guérison. Le Saint, qui savait combien elle était nécessaire pour l'exécution de leur entreprise, se rendit aisément à ses instances. Il fit donc sa prière, prit le morceau de la vraie croix que saint Benoît lui avait envoyé, l'appliqua sur l'épaule, le bras et la main du malade, faisant partout le signe de la croix, et par ce moyen, le guérit si parfaitement qu'il n'eut plus besoin de la main des chirurgiens. Cette merveille étant divulguée, une infinité de monde accourut pour en voir l'auteur et recevoir sa bénédiction. Saint Maur fit tout ce qu'il put pour persuader qu'il n'y avait nulle part, et qu'il ne la fallait attribuer qu'à la vertu de la vraie croix et aux mérites de saint Benoît dont il l'avait reçue ; mais voyant qu'il ne pouvait empêcher les acclamations du peuple, il partit en diligence de ce lieu.

Quand ces saints voyageurs furent sur les Alpes, un de leurs serviteurs, nommé Serge, tomba de cheval, et se rompit la jambe en plusieurs endroits. Mais son mal ne dura qu'un moment : car saint Maur ne voulant pas que cet accident les retînt en chemin, le rétablit aussitôt en santé, par le signe de la croix qu'il fit sur ses plaies. A la descente des Alpes, il visita l'insigne monastère de Saint-Maurice d'Agaune, fondé au moins depuis vingt-sept ans. Son église possédait un trésor mille fois plus précieux que les richesses dont l'avait ornée Sigismond, roi de Bourgogne : c'étaient les ossements sacrés de cette légion thébaine immolée sur le lieu même, en haine de la foi de Jésus-Christ. Nos voyageurs ne pouvaient passer sans s'arrêter un instant dans ce sanctuaire auguste. Un aveugle-né qui habitait le seuil du temple depuis près de douze ans, apprenant quel était celui qui entrait, le conjura avec larmes, au nom des vénérables martyrs et de saint Benoît, d'obtenir de Dieu sa guérison. Notre bienheureux lui toucha l'orbite des yeux, y fit le signe de la croix et l'aveugle recouvra la vue. Dans les transports de sa reconnaissance, ce mendiant entonna aussitôt le beau cantique des trois enfants dans la fournaise. « Il le savait par cœur », dit Fauste, notre historien ; « et nous apprîmes de sa bouche que depuis qu'il habitait ce lieu, il avait ainsi gravé dans sa mémoire, non-seulement tout le psautier, mais encore tous les offices du jour et de la nuit. Son nom était Linus ». Il consacra le reste de ses jours au service des autels et arriva jusqu'à une

extrême vieillesse. Après avoir donné sa bénédiction aux habitants d'Agaune, notre Bienheureux poursuivit sa route vers le Jura. Au mont Joux, dit autrement le mont Saint-Claude, il délivra d'une double mort, de la temporelle et de l'éternelle, un jeune homme qui expirait, et qui se voyait déjà condamné aux enfers ; lui donna des avis si salutaires qu'il quitta le monde et se fit religieux au monastère de Lérins, sur les côtes de Provence, où il vécut et mourut saintement. Du mont Joux il vint à Auxerre avec toute sa compagnie, vers la semaine sainte, et en passa les derniers jours à Font-Rouge avec saint Romain, qui avait assisté saint Benoît dans les commencements de sa solitude, et depuis s'était retiré en France. Le soir du vendredi saint, il avertit ce saint vieillard et tous ses confrères que le lendemain, veille de Pâques, le bienheureux patriarche saint Benoît devait quitter la terre pour aller recevoir la récompense de ses travaux (21 mars 543). Ils en furent tous extrêmement affligés et ne purent retenir leurs larmes. Les fatigues des journées précédentes ne les empêchèrent pas de passer toute la nuit en prières, pour rendre en leur absence, à leur saint Père, les mêmes devoirs qu'ils lui eussent rendus s'ils eussent été présents à sa mort. Sur les neuf heures du matin, saint Maur fut transporté en esprit au Mont-Cassin, et vit comme une grande rue couverte de tapis précieux, et bordée d'une infinité de flambeaux, qui s'étendaient depuis la cellule de saint Benoît jusque dans le ciel, et un homme vénérable et tout éclatant qui lui dit : « C'est ici la voie par laquelle Benoît le bien-aimé de Dieu est monté au ciel ». Deux autres religieux du Mont-Cassin, l'un qui y résidait, et l'autre qui était en voyage, eurent aussi la même vision. Le Saint en fit aussi part à saint Romain et à ses confrères, et une si heureuse nouvelle apaisa leur douleur, et changea leurs plaintes en des hymnes et des cantiques d'allégresse.

Après la fête de Pâques, cette sainte colonie prit la route d'Orléans ; là, ils apprirent que l'évêque du Mans, qui les avait appelés, venait de mourir ; un autre prélat, dont les dispositions étaient bien différentes, était monté sur le siége de saint Julien. C'était un barbare qui devait à des intrigues de cour son élévation à l'épiscopat. Les compagnons de saint Maur en furent fort consternés ; mais il releva leur courage, leur montrant que cette difficulté, qui se présentait d'abord, était une marque que Dieu les voulait assister d'une manière extraordinaire. En effet, Harderarde, voyant que le nouvel évêque ne voulait pas poursuivre le dessein de son prédécesseur, leur procura un établissement encore plus avantageux que celui qu'on leur avait destiné, par le moyen de l'un de ses parents appelé Florus, qui était un vicomte fort avancé dans les bonnes grâces du roi d'Austrasie, Théodebert. Ce seigneur avait désiré, dès sa jeunesse, quitter le monde et se retirer dans un monastère ; mais pour ne pas désobliger le roi qui l'aimait et le voulait avoir près de sa personne, il était demeuré à la cour, s'était marié et avait eu un fils unique nommé Bertulfe. Lorsque Harderarde lui eut donné avis de l'arrivée des enfants de saint Benoît, il partit en diligence, avec la permission et les instructions du roi, pour les voir et pour leur offrir un établissement dans ses terres. Théodebert avait accueilli avec joie la proposition de son favori ; il ne mit qu'une condition à son consentement, c'est que ces religieux feraient pour lui et pour ses peuples des prières spéciales, ajoutant que s'ils menaient une vie conforme à leur haute réputation de sainteté, ils le trouveraient toujours prêt à les combler de nouvelles largesses. Le lieu qui fut choisi pour cela fut Glanfeuil, arrosé par la Loire, au diocèse d'Angers. On prépara toutes choses pour y bâtir un monastère ; mais la première pierre vive de l'édifice fut le petit Bertulfe, que Florus, son père, donna

de bon cœur à saint Maur, pour être élevé de sa main et consacré à Dieu. Cet enfant n'avait encore que huit ans; mais la grâce n'attendit pas le nombre des années pour se faire remarquer en lui, car, en peu de temps, il fit des progrès très-considérables sous un si bon maître.

Pendant qu'on travaillait sans relâche à la fondation du couvent, Florus retourna à la cour pour mettre ordre à quelques affaires d'importance. Les ayant terminées, il revint trouver saint Maur, lui amenant, pour présider au reste de la construction, un ecclésiastique qui excellait dans l'architecture. En effet, celui-ci s'acquitta de sa charge avec beaucoup d'ardeur et de zèle. Il fut bientôt après le sujet d'un grand miracle. Pendant qu'il présidait aux travaux des ouvriers, il tomba d'un échafaudage extrêmement élevé sur un monceau de pierres, au pied de l'édifice. Tous les spectateurs le crurent perdu, d'autant plus que des flots de sang s'échappaient de toutes les parties de son corps fracassé. Il ne donnait plus signe de vie. Le serviteur de Dieu accourt, le fait porter devant l'oratoire de Saint-Martin, qui était déjà bâti; là, prosterné près du mourant, il adresse au Seigneur une fervente prière, et faisant un signe de croix sur les membres brisés, les guérit si parfaitement, que l'architecte put retourner aussitôt à son ouvrage. Florus était présent à ce miracle; il en fut tellement transporté que, se jetant aux pieds du Saint, il lui dit : « O mon père! que vous êtes bien le disciple de saint Benoît, dont nous avons souvent entendu rapporter de semblables prodiges ! » Depuis, il lui porta tant de respect, qu'il n'osait plus s'approcher de lui.

Le démon, outré de dépit, suscita trois artisans pour noircir la réputation de ce saint abbé, et leur malice alla jusqu'au point de publier qu'il n'était qu'un magicien ; qu'il était venu d'Italie pour chercher de la gloire et établir sa fortune par de faux miracles. Mais Dieu ne tarda guère à tirer un châtiment terrible de cette calomnie, car le démon s'empara du corps des calomniateurs et exerça sur eux des cruautés si épouvantables, que l'un des trois mourut misérablement. Ce fut ici que la charité admirable de notre grand Saint parut dans tout son éclat. Car, bien loin de se réjouir de la punition de ses ennemis, il se fit leur puissant médiateur auprès de Dieu, et pria pour eux avec tant d'instance, et, s'il faut ainsi dire, d'obstination et d'importunité, qu'il obtint enfin la délivrance des uns et la résurrection de l'autre. Il joignit aussi à cet acte héroïque de charité un excellent trait d'humilité, défendant à celui qu'il avait fait revivre de jamais paraître dans le pays, de peur que sa présence n'immortalisât la mémoire de ce miracle.

La construction de la maison et des quatre églises que le saint abbé avait projetées étant achevée (552), la huitième année de son séjour en France, la dédicace en fut faite par Eutrope, évêque d'Angers. On donna à la principale le nom des bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul; à une autre, celui de saint Martin; à la troisième, celui de saint Séverin du Norique; et à la quatrième, celui de l'archange saint Michel. Tout était dans la perfection; Florus, ne se contentant pas d'avoir donné ses biens et son fils à Notre-Seigneur, voulut achever son sacrifice en se consacrant lui-même à son service. Le roi Théodebert eut bien de la peine à y consentir, à cause de la grande affection qu'il lui portait; mais craignant de manquer à la volonté de Dieu, il se rendit enfin à ses prières. Il désira même assister à sa vêture et vint pour cela au monastère. Lorsqu'il entra, saint Maur alla au-devant de lui avec tous ses religieux qui étaient déjà plus de quarante : Théodebert se prosterna humblement à ses pieds, lui demandant part à ses prières et à celles de toute sa communauté. Ensuite il pria saint Maur de lui désigner

les frères venus avec lui de l'Italie ; le prince les prit à part, s'informa du nom et de la patrie de chacun d'eux ; puis il les embrassa tendrement, ainsi que tous les autres religieux. Il combla de caresses le jeune Bertulfe et le recommanda d'une façon particulière au saint abbé. Il visita tous les lieux réguliers de la maison, admirant l'ordre observé partout, voulut que son nom et celui du prince Thibault, son fils, fussent écrits dans le catalogue des frères afin de participer à leurs mérites, confirma les donations faites par son ami en faveur de ce nouvel établissement et en ajouta encore d'autres fort considérables, entre autres celle d'un certain fief, appelé le Bois, avec tous ses revenus et toutes ses dépendances. Enfin, il offrit à l'église de Saint-Pierre un très-riche tapis, avec une croix d'or couverte de pierres précieuses d'un fort grand prix.

Le jour de la cérémonie étant arrivé, il se rendit à l'église avec toute sa cour. Florus s'étant dépouillé, aux pieds de saint Maur, des marques illustres de sa qualité, le roi aida lui-même à lui couper les cheveux et eut la consolation de lui voir prendre l'habit monastique avec plus de joie qu'il n'en avait autrefois à recevoir les plus grands témoignages de son affection royale. En même temps, il reçut de son amitié particulière un des neveux de ce serviteur de Dieu et lui donna le même rang dans sa cour que son oncle y possédait auparavant ; voulant témoigner par là que son changement de condition ne diminuait rien de la bienveillance et de l'amitié qu'il lui avait portées jusqu'alors. Après la prise d'habit, saint Maur obligea Théodebert de manger dans la chambre des hôtes et de souffrir d'être servi par ses religieux. Ce prince, avant de partir, fit encore appeler Florus qui s'était déjà retiré dans la solitude, et après avoir versé beaucoup de larmes en le voyant dans un état si différent du précédent, il lui commanda d'être aussi fidèle et aussi généreux au service de Dieu, auquel il s'était consacré, qu'il l'avait été au service de sa personne, puis il le conjura de ne l'oublier jamais dans ses prières. Ainsi, ayant assuré de nouveau le Saint et toute sa communauté de son assistance et de sa protection en tous leurs besoins, il sortit du monastère et retourna le même jour à Angers. Sa mort, qui arriva peu de temps après, empêcha l'effet de ses promesses ; mais son fils Thibault, et Clotaire Ier, fils du grand Clovis, son oncle, qui furent héritiers de ses Etats, le furent aussi de sa magnificence envers ces saints religieux et leur en donnèrent des marques en mille rencontres.

Florus vécut douze ans sous la conduite du saint abbé, et y fit un tel progrès qu'il devint un homme consommé en toutes sortes de vertus. Au bout de ce temps, il mourut, et sa mort fut si précieuse devant Dieu, que plusieurs Martyrologes le mettent au nombre des Saints. Le mépris généreux qu'il avait fait des grandeurs de la terre fut imité de beaucoup de seigneurs francs qui abandonnèrent le monde et vinrent chercher leur salut parmi les austérités du cloître. D'autres, ne pouvant rompre les chaînes qui les tenaient attachés au siècle, donnèrent leurs enfants à saint Maur, pour les accoutumer de bonne heure au joug agréable de Jésus-Christ. Ainsi, le nombre de ses religieux arriva jusqu'à cent quarante, chiffre qu'il ne voulut pas dépasser, parce que c'était tout ce que le revenu de son monastère pouvait alors entretenir.

Mais comme Dieu l'avait destiné à étendre l'Ordre de Saint-Benoît par toute la France, et qu'une infinité de personnes se présentaient pour y être reçues, il bâtit ou réforma de tous côtés des monastères, sous la règle de ce bienheureux patriarche, et eut la consolation d'en voir, avant sa mort, cent vingt remplis de fervents religieux. Sa vie était un modèle de

sainteté ; et quoique les paroles de feu qui sortaient de sa bouche servissent à embraser ses enfants et à les porter aux plus hauts degrés de la perfection, néanmoins, la ferveur incomparable qu'il faisait paraître en toutes ses actions, et les vertus héroïques dont il leur donnait à tous moments des exemples, étaient pour eux des leçons beaucoup plus puissantes et plus efficaces que toutes ses exhortations.

Dieu continua toujours à relever son humilité par de grands miracles. Allant prendre possession des terres que le roi Théodebert lui avait données, il remit en santé un paralytique de sept ans, qui était si défiguré, qu'à peine il avait la forme d'un homme. Etant dans une de ses maisons de campagne, il multiplia si prodigieusement le peu de vin qui lui restait dans un petit vase, qu'il y en eut assez pour recevoir l'archidiacre d'Angers et plus de soixante-dix personnes présentes qui en burent autant qu'elles voulurent. Revenant en son couvent, il guérit un pauvre malheureux qui avait le visage tout rongé par un chancre.

Après qu'il eut gouverné trente-huit ans son abbaye dans une souveraine perfection, sentant approcher la fin des soixante ans que saint Benoît lui avait marqués pour terme de sa vie religieuse, il ne voulut plus avoir d'autre soin que de se préparer à la mort. Il renonça donc, en présence de ses enfants, à sa charge d'abbé, et toute la communauté, à qui cette décision causa beaucoup de douleur, l'ayant supplié de nommer en sa place celui qu'il jugeait le plus propre à les gouverner, il nomma Bertulfe, fils de Florus, que ses rares qualités, tant naturelles que surnaturelles, rendaient très-digne de cet emploi. Quant aux quatre Pères venus d'Italie et qui, par leur grand âge, y étaient moins propres, il leur recommanda d'assister ce nouvel abbé et de veiller à ce qu'il n'altérât en rien la pureté de la règle ; ensuite il se retira avec deux religieux, Prime et Anien, dans une cellule proche de la chapelle de Saint-Martin, où il commença une vie si austère et si dégagée des sens, qu'il semblait entrer ce jour-là au service de Dieu et n'avoir rien fait jusqu'alors.

La grâce soutenant miraculeusement son corps, abattu depuis longtemps par des mortifications étranges, il passa deux ans en cette solitude, aussi satisfait que s'il eût déjà goûté les délices des Anges. Mais Dieu permit que sa joie fût troublée pour quelques moments ; en voici la cause : allant une nuit, selon sa coutume, prier dans l'église Saint-Martin, il trouva une légion de démons qui lui en disputèrent l'entrée : « Il y a longtemps », lui dit le chef de cette troupe infernale, « que tu travailles à nous chasser de notre demeure et à ruiner notre empire ; nous verrons, à présent, qui aura le dessus, et si la témérité avec laquelle tu es venu d'Italie, pour nous attaquer dans nos forts, te sera bien avantageuse. Sache donc que nous triompherons de tous tes malheureux disciples, que tu en verras toi-même le carnage, et qu'à peine y en aura-t-il un seul qui puisse échapper de nos mains ». Saint Maur lui répondit sans s'effrayer qu'il n'était qu'un imposteur, et que Dieu, en qui il mettait sa confiance, le couvrirait de confusion; sa réponse fut si puissante, qu'elle fit disparaître en un instant tous ces esprits de ténèbres. Néanmoins, faisant de plus en plus réflexion sur ce qu'il avait entendu, et craignant qu'il n'y eût quelque mélange de vérité parmi les menaces de ce cruel ennemi, il entra insensiblement dans une profonde tristesse. Il s'humilie donc, il se jette le visage contre terre, il gémit, il soupire, il crie miséricorde ; plus son cœur est affligé, plus il s'abaisse devant Dieu et persévère dans la prière. Notre-Seigneur, qui avait permis cette tempête pour le purifier et non pour le

punir, et qui était avec lui dans la tourmente, quoiqu'il se tînt caché, dissipa bientôt ce nuage : car il lui envoya un ange de lumière : « Pourquoi », lui dit-il, « ton âme est-elle ainsi dans la tristesse ? Sans doute, Satan a dit cette fois la vérité; une partie des religieux doivent être victime d'un épouvantable fléau; mais l'enfer loin de triompher de leur trépas n'en recueillera que honte et confusion. Car tous, préparés par tes exhortations, expireront entre tes bras et s'envoleront dans le sein du Seigneur ».

Le Saint bénit Dieu de cette heureuse nouvelle; et, le lendemain, ayant assemblé ses enfants, il leur déclara ce que Dieu lui avait fait connaître et les exhorta à se préparer à la mort, avec des paroles si efficaces, qu'il alluma un feu céleste dans leurs cœurs déjà très-bien disposés. C'était à qui serait le plus assidu à l'oraison, le plus fervent à la pénitence et le plus fidèle à toutes les pratiques de la religion; enfin, ils vivaient comme des personnes qui ne se promettaient pas de voir le lendemain. Lorsque l'épidémie commença à sévir, le monastère présenta un spectacle digne de Dieu et des Anges. Ces victimes de la justice divine chantaient sur leur lit de souffrances des cantiques d'actions de grâces au Seigneur; et ceux-là seuls pleuraient de regret qui survivaient à ces heureux prédestinés. Cinq mois ne s'étaient pas encore écoulés, que cent seize religieux étaient descendus dans la tombe, ou plutôt étaient couronnés dans le ciel ! Deux de ceux qui avaient accompagné saint Maur d'Italie en France, Antoine et Constantinien, furent du nombre des victimes. Leur vie avait été si sainte et leur mort si précieuse devant Dieu, que les moines de Glanfeuil les honoraient d'un culte public.

Saint Maur se multipliait au milieu de tant de victimes; aucun de ses enfants ne mourut sans avoir reçu sa bénédiction et ses exhortations paternelles. Toutefois son corps débile succomba avant son courage. Peu de temps après, son heure étant arrivée, il se fit transporter dans l'oratoire de Saint-Martin, et là, couché sur son cilice, après avoir reçu avec beaucoup de ferveur les Sacrements de l'Eglise, il rendit son âme à Dieu, le quinzième jour de janvier de l'an 584, âgé de soixante-douze ans et quatorze jours [1].

Son corps fut inhumé dans l'église même où il était mort, au côté droit du grand autel, et y reposa au milieu de l'abbaye, l'espace de deux cent soixante-deux ans. L'an 845, l'abbé Gauzelin en fit l'exhumation avec grande pompe et magnificence, et le transporta de cette ancienne église de Saint-Martin, dans un lieu plus honorable du nouveau temple; ce jour-là, neuf personnes furent guéries, savoir : trois aveugles, deux boiteux, un paralytique et trois femmes muettes. Depuis, la crainte des Normands obligea les religieux du monastère de Glanfeuil, que l'on appelle communément Saint-Maur-sur-Loire, d'apporter ces saintes reliques dans une abbaye fondée par saint Babolein, à deux lieues de Paris, que l'on nommait l'abbaye des Fossés, parce qu'elle était dans les fossés de l'ancien château des Bagault, et qui depuis a pris le nom de Saint-Maur-des-Fossés. L'abbé Eudes, qui a écrit l'histoire de cette translation, assure qu'il s'y fit tant de miracles, que ce serait témérité de les vouloir tous rapporter.

L'abbaye de Saint-Maur fut sécularisée en 1553 par Clément VII, et changée en doyenné uni à l'évêché de Paris. En 1760, les chanoines, qui avaient pris la place des Bénédictins, ayant été transférés à Saint-

1. Nous savons qu'il y a des difficultés considérables pour accorder le temps de son envoi en France et de la mort de saint Benoît avec d'autres circonstances de sa vie, et principalement avec le cycle pascal de cette année-là ; mais, de quelque part que viennent ces difficultés, elles ne doivent point préjudicier au fond de l'histoire, qui est appuyé sur le témoignage de tant d'auteurs dignes de créance, qu'il n'y a aucun lieu d'en douter.

Louis-du-Louvre, les reliques de notre Saint furent transportées à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés où on les conservait dans une fort belle châsse; mais elles ont complétement disparu en 1793. Il y a encore d'autres églises qui se glorifient de posséder quelques parties d'un si cher dépôt; ce qu'il y a à cet égard de plus certain, c'est que saint Odilon, abbé de Cluny, en obtint un bras, et l'envoya par six de ses religieux au Mont-Cassin, où il fut reçu avec beaucoup de solennité et au milieu d'un immense concours de peuple (1022). Un possédé qui le toucha fut aussitôt délivré du démon. On tient ce fait de Didier, alors abbé du Mont-Cassin, et qui devint ensuite pape, sous le nom de Victor III. Cette relique fut également profanée par les Français, lors de l'invasion du royaume de Naples, en 1799; en sorte que le diocèse de Saint-Claude et l'abbaye de Solesmes sont à peu près les seuls aujourd'hui à posséder des reliques de saint Maur. L'église du Voide, en Anjou, en a un petit fragment donné par l'abbaye de Solesmes. Les Bénédictins de Saint-Paul de Rome en conservent aussi quelques parties dans leur église de Saint-Callixte.

La réforme de la congrégation de Saint-Vanne et de Saint-Hydulphe, établie en Lorraine, donna lieu à celle qu'embrassèrent les Bénédictins français en 1621, sous le titre de Congrégation de Saint-Maur. Elle fut approuvée par les papes Grégoire XV et Urbain VIII. Cette Congrégation était divisée en six provinces dont le général résidait à Paris, dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Leurs principales maisons étaient Saint-Germain-des-Prés, Saint-Denys, Fleury ou Saint-Benoît-sur-Loire, Marmoutier, Vendôme, Saint-Remi de Reims, Saint-Pierre de Corbie, Fécamp, etc. Tout le monde connaît les grands hommes que la Congrégation de Saint-Maur a produits, et les services que ses membres ne cessaient de rendre à la religion et aux lettres.

La Révolution avait supprimé cette société si respectable et si utile. Le dernier supérieur général, Dom Ambroise Chevreux, jouissait à Paris d'une grande considération, que sa vertu lui avait méritée. Il fut nommé, en 1789, député aux Etats-Généraux, et devint membre de la trop fameuse Assemblée nationale; mais il ne se laissa pas entraîner par le torrent et n'imita pas la honteuse défection de plusieurs autres. Sa foi fut ferme au milieu de ces épreuves délicates. Arrêté comme prêtre fidèle après le 10 août 1792 et renfermé au couvent des Carmes, il mérita de partager le sort glorieux de tant de Confesseurs de Jésus-Christ, qui y furent massacrés le 2 septembre suivant. Avec lui périt un de ses neveux qui était aussi Bénédictin et s'appelait Dom Louis Barreau. Le refus que ce religieux fit de prêter un serment auquel la loi ne l'obligeait pas, puisqu'il était seulement diacre, fut cause de son emprisonnement et de sa mort [1].

Le costume de saint Maur est celui d'un abbé portant crosse. — Les arts ont reproduit les diverses scènes de sa vie qu'on peut faire entrer dans trois tableaux : 1° A genoux devant un autel, il voit saint Benoît entrer en paradis; 2° il marche sur les eaux soutenu ou non par deux anges — pour porter secours à son compagnon Placide. Il faut se rappeler qu'alors il était encore un tout jeune homme; 3° son maître saint Benoît l'envoie en mission en France et lui remet avec le livre de la règle, la balance destinée à peser les aliments des religieux.

Saint Maur est le patron des Bénédictins français et des chaudronniers; il l'est encore des tailleurs en Belgique. — On l'invoque contre le *Coriza*.

1. Ces renseignements sont tirés de Godescard, édition Lefort. Voir, pour le rétablissement de l'Ordre en France, à la fin de la vie de saint Benoît, au 21 mars.

Tous les Martyrologes font mention de saint Maur au 15 janvier, et tous les auteurs qui ont écrit la vie des Saints y ont inséré la sienne. Il était singulièrement honoré en Angleterre, sous les rois normands. Camden observe, dans son livre intitulé *Romains*, que l'illustre famille de Seymour a tiré son nom de celui de notre Saint, *Sey-Mour*, *Saint-Maur*. Fauste, l'un de ses compagnons de voyage en France, a le premier composé son histoire, comme nous l'avons déjà remarqué. Nous avons toujours eu les yeux sur lui pour corriger celle-ci; nous nous sommes beaucoup aidés, aussi, de celle qui se trouve dans l'*Année bénédictine*.

SAINT BONT OU BONET [1],

CHANCELIER DE FRANCE, ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE

623-710. — Papes : Boniface V; Constantin. — Rois de France : Clotaire II; Childebert III.

> Entrez par la porte étroite; car la porte et le chemin qui conduisent à la perdition sont larges et très-fréquentés. Mais la porte et le chemin qui conduisent à la vie sont étroits et le nombre de ceux qui le trouvent est petit. *Matth.* VII, 13 et 14.

Voici un Saint qui peut servir de modèle à beaucoup, mais principalement à ceux qui sont dans les plus hautes dignités, puisque nous avons en sa personne un homme de cour pieux, un magistrat incorruptible, un gouverneur de province vigilant et miséricordieux, un évêque rempli de l'esprit de Jésus-Christ et des vertus apostoliques, un religieux d'une austérité et d'une dévotion parfaitement exemplaires. Il naquit en Auvergne, de parents illustres par leur piété et fort considérés pour leur noblesse. Son père s'appelait Théodat, et sa mère Siagria : l'un et l'autre descendaient des anciens sénateurs de Rome. Lorsque cette pieuse femme le portait dans son sein, elle se jeta aux pieds d'un saint prêtre qui l'était venu visiter, le priant de lui donner sa bénédiction : « Mais vous plutôt », répondit le prêtre, « bénissez-moi, ô saint Père et Seigneur vénérable ». Ces paroles surprirent extrêmement Siagria, qui les trouvait peu convenables à son sexe et à la qualité de celui qui parlait; mais le serviteur de Dieu apaisa son trouble, lui faisant connaître que ce n'était pas à elle qu'il demandait la bénédiction, mais à son enfant qui devait être un jour un des plus dignes gouverneurs de provinces et l'une des plus éclatantes lumières de l'Eglise. Cette prédiction obligea ses parents à veiller particulièrement à son éducation, et à le faire instruire dans toutes les sciences qui ont coutume de préparer les esprits aux plus grandes choses.

Théodat étant mort, Bont, quoique jeune encore, quitta son pays et vint à la cour de Sigebert II qui régnait alors en Austrasie. A peine ce prince le connut-il, qu'il le prit en affection particulière. Il le fit premièrement son grand échanson; puis, reconnaissant en lui toutes les qualités requises d'un homme d'Etat, il l'éleva à la charge de référendaire, qui est la même que celle de chancelier, lui mettant son anneau d'or ou son sceau entre les mains. Il exerça cet emploi avec tant d'intégrité pendant l'espace de trente ans, qu'il s'acquit l'estime et le respect de tout le monde. Menant

1. *Bonitus*, *Bonifacius*, *Bonus*, *Eusebius*. — A Paris, où il y a encore une rue qui porte le nom du Saint, l'on écrit saint Bon. C'est dans cette rue, non loin du vieil hôtel de ville incendié que se trouvait autrefois l'église qui lui était dédiée.

la vie d'un religieux dans sa conduite particulière où brillaient la chasteté et l'innocence, il fit régner par tout le royaume d'Austrasie, la justice et la religion. Thierry III, roi de Neustrie, ayant réuni l'Austrasie à la Neustrie, après la mort de Dagobert II; son cousin, fils de Sigebert, donna à Bont le gouvernement de Provence ou de Marseille, qui passait alors pour le plus important de la monarchie franque (680). Il gouverna ce pays pendant neuf ans avec tant de douceur et de bonté, qu'il en fut considéré comme le père. Il y défendit expressément la vente des esclaves qui était encore en usage dans le pays, et lui-même racheta de ses deniers tous ceux qu'il put connaître et les mit en liberté. Il prit aussi un grand soin de mettre d'accord les différents partis et de réconcilier les personnes et les familles qui étaient en dissension. A ces vertus publiques qui regardaient le bien de ses sujets, il en joignit de particulières pour le règlement de son intérieur : telles qu'étaient la pénitence, l'oraison et la pureté de cœur : il ne se faut donc pas étonner si Dieu le tira enfin de ses emplois séculiers pour en faire un ministre de ses autels.

Saint Avit, second du nom, son frère aîné, était alors évêque de Clermont en Auvergne ; se voyant déjà avancé en âge et accablé de maladies, il proposa à son clergé, par inspiration divine, d'élire en sa place ce saint gouverneur de Provence, dont les mérites leur étaient assez connus. Son élection fut unanime, et le roi Thierry y donna volontiers les mains, étant bien aise que celui qu'il avait choisi pour magistrat fût jugé digne du sacerdoce. Saint Bont partit donc de Marseille et se rendit en Auvergne, où il fut consacré évêque. Cette onction épiscopale fut pour lui un principe de sanctification. Il parut, en un instant, non pas comme un homme qui aspire à la perfection, mais comme un homme qui l'a déjà acquise, ce qui est propre aux évêques. Il passait trois jours et même quatre sans rien manger. Sa vie était un recueillement continuel. Il donnait le jour aux emplois de sa charge, et presque toute la nuit à la prière ; et quoiqu'il n'eût pas encore embrassé la vie monastique, il en imitait déjà la retraite pendant le Carême. Sa charité pour les pauvres et pour les pèlerins était extrême ; jamais il n'en renvoya un seul sans secours, et toute la différence qu'il faisait entre eux était qu'il se rendait plus miséricordieux et plus libéral envers les plus nécessiteux. Comme la nourriture spirituelle est encore plus nécessaire que le pain du corps, il la distribuait abondamment à son peuple, tantôt par lui-même, tantôt par des prêtres *servants*, qui lui servaient en effet de pieds et de langues. Il visitait assidûment son diocèse, et prenait un soin particulier de bien instruire ses ecclésiastiques et de les porter à une vie irréprochable ; ce qu'il faisait par de fréquentes conférences sur les saints canons, auxquelles il les obligeait d'assister. Son oraison était toujours accompagnée de larmes, et il en versait une telle abondance que son habit en était tout trempé. Etant dans son église, il ne se mettait pas sur son trône épiscopal, mais sur un siége fort bas; et, quoiqu'il sût très-bien soutenir sa dignité lorsqu'il le jugeait nécessaire, le plus souvent, néanmoins, il se réduisait à un état si abject, que ceux qui ne le connaissaient pas ne l'eussent jamais pris pour l'évêque.

Pendant qu'il s'étudiait à s'humilier et à se rendre petit devant les hommes, Dieu prit plaisir à relever son mérite par de grands miracles. Tout le pays d'Auvergne étant affligé d'une grande sécheresse, il ordonna un jeûne et une procession pour obtenir de la pluie, et à peine eut-il achevé la messe, qu'il en tomba une si grande abondance, qu'on ne put ce jour-là sortir de l'église. Plusieurs malades furent guéris en buvant de l'eau dans laquelle il avait trempé ses mains. Son seul attouchement redressa un boiteux. Il délivra

deux possédés sans savoir qu'ils le fussent, en leur conférant le sacrement de la Confirmation. Une femme bretonne, en invoquant Dieu par ses mérites, se trouva délivrée, sans sortir de son pays, de la cécité, de la paralysie d'un bras et de l'impuissance de marcher dont elle était affligée. Mais ce qu'il y a de plus admirable en la vie de ce grand Saint, c'est la faveur signalée qu'il reçut de la sainte Vierge, la nuit de la fête de son Assomption. Il était demeuré dans l'église de Saint-Michel pour y passer cette nuit en prière ; comme il était dans ses plus grandes ferveurs, cette Reine du ciel et de la terre y parut dans un grand éclat, accompagnée d'un nombre infini de Saints et d'Esprits bienheureux qui remplissaient tout le lieu d'un concert merveilleux. Ils préparent aussitôt toutes choses pour chanter la messe, et quelques-uns ayant demandé à la sainte Vierge qui serait le célébrant, elle répondit que son serviteur Bont était présent et qu'il n'en fallait point chercher d'autre. A ces paroles, le Saint, se serrant contre un pilier, pour se cacher, la pierre s'amollit, et reçut l'impression de tout son corps, témoignage éternel de son humilité. Les anges le prirent et le menèrent devant leur Souveraine. Elle lui commanda, d'une manière fort gracieuse, d'offrir le divin Sacrifice ; le Saint, ne pouvant s'y refuser, fut revêtu sur-le-champ des habits sacerdotaux, et conduit solennellement à l'autel. Les Saints lui servirent de ministres en cette grande action, qu'ils ne peuvent contempler qu'avec frayeur, et toute la messe fut chantée avec une musique céleste, par cette multitude de bienheureux qui accompagnaient la mère de Dieu. Après la messe, elle laissa à son bien-aimé serviteur la chasuble qu'on lui avait donnée, lui recommandant de la garder comme un gage de sa bienveillance et de sa tendresse envers lui, et cette chasuble se voyait encore à Clermont au siècle dernier ; elle était d'une étoffe fort légère et délicate ; mais ce trésor, ainsi qu'un grand nombre de corps saints, est devenu la proie des flammes en 1793.

Quoique saint Bont reçût, à tous moments, des marques extraordinaires de l'amour de Dieu, néanmoins, il y avait toujours une chose qui lui faisait de la peine depuis plus de dix ans qu'il était évêque de Clermont : c'est qu'il avait été élevé sur la chaire de son frère à la sollicitation de ce dernier, ce qu'il regardait comme une sorte d'hérédité dans les charges ecclésiastiques, hérédité défendue par les saints canons. Il résolut d'aller trouver saint Tillon ou Théau [1], à Solignac, pour lui proposer sa difficulté et avoir son avis. Le serviteur de Dieu lui dit librement et sans le flatter, de se démettre de sa charge, puisque son élection avait été défectueuse. Le Saint, qui, d'ailleurs, soupirait ardemment après une vie privée et solitaire, n'hésita pas ; il mit ordre aux affaires de son église, fit établir un autre évêque en sa place [2], distribua tous ses biens aux hôpitaux, aux églises et aux monastères, alla se renfermer en l'abbaye de Manlieu, de l'Ordre de Saint-Benoît, qui était proche, et commença d'y servir Dieu avec une nouvelle ferveur, sous l'habit de ce bienheureux patriarche. Il passa près de quatre ans dans cette maison, édifiant les autres par son humilité et sa mortification. Mais, par une résolution surprenante et courageuse dans un reclus de quatre-vingts ans, il entreprit le pèlerinage de Rome, et les grandes actions qu'il fit en chemin montrèrent bientôt que c'était l'esprit de Dieu qui le conduisait. A Lyon, il réconcilia l'archevêque Godin et le duc de Bourgogne [3], qui

1. Voyez sa vie ci-dessus au 7 janvier. — 2. Nodobert.

3. Nous avons conservé ce titre de duc qui se trouve dans tous les auteurs. Mais il ne faut pas oublier qu'à cette époque la Bourgogne n'avait ni duc, ni roi indigène ; elle faisait partie de la monarchie franque, et était gouvernée tantôt par un roi mérovingien, tantôt par un *maire du palais*.

avaient ensemble de vieilles querelles. De là il se rendit au monastère de l'Ile-Barbe, qu'il pourvut miraculeusement de vivres et honora de plusieurs autres miracles. Partout où il rencontrait des monastères, il ne manquait pas d'y choisir son logement, la compagnie des religieux lui étant incomparablement plus agréable que celle des personnes du monde. En Italie, il obtint une victoire très-signalée à Aripert II, roi des Lombards, contre Luitpert, son ennemi [1]. S'étant embarqué pour aller à Rome, il fut assailli d'une horrible tempête, qui menaçait son vaisseau d'un naufrage, après avoir déjà fait périr un autre vaisseau qui l'accompagnait; mais il l'apaisa par ses prières, qui furent plus fortes que la rage de ce superbe élément.

Etant à Rome, il satisfit à sa dévotion en visitant tous les lieux consacrés par le sang des martyrs; de là il reprit le chemin de Lyon (706), ramenant avec lui plusieurs captifs qu'il avait rachetés du reste de ses biens. Sur toute la route il fit encore de grands miracles; mais, pour empêcher qu'on ne lui en attribuât la gloire, il se servait, pour les opérer, d'une huile qu'il avait apportée du sépulcre de l'apôtre saint Pierre. Il demeura le reste de sa vie, qui fut encore de quatre ans, dans le monastère de Lyon. Pendant ce temps il réconcilia Nodobert, son successeur, avec un adversaire qui lui portait envie. Sur la fin de sa vie il fut tourmenté de la goutte, ce qui lui donna lieu de montrer une patience admirable. Il reçut révélation du jour et de l'heure de sa mort; la sentant approcher, il s'y disposa par la réception des divins Sacrements, et regardant le ciel par la fenêtre de sa cellule, qu'il fit ouvrir exprès, il rendit, tout baigné de larmes, sa belle âme à Dieu, le 15 janvier 710, à l'âge d'environ quatre-vingt-six ans.

Son corps fut porté, avec beaucoup d'honneur, dans l'église de Saint-Pierre, célèbre abbaye de religieuses de Saint-Benoît, et ce jour-là il guérit une paralytique qui toucha son cercueil. L'an 723, il fut transporté à Clermont, dont il avait été évêque, et déposé dans l'église de Saint-Maurice, qui depuis a porté le nom de Saint-Bont. Cette translation fut encore honorée de beaucoup de miracles; mais la plupart demeurèrent inconnus, parce que le Saint, conservant dans le ciel l'inclination qu'il avait eue à demeurer caché, n'accordait la guérison aux malades qu'à condition qu'ils la tiendraient secrète, de sorte qu'aussitôt qu'ils la publiaient ils retombaient dans leur infirmité. Plusieurs églises furent bâties et plusieurs autels érigés en l'honneur de saint Bont, à Paris, à Moulins, à Bourges. Ces églises portent généralement le nom de *Saint-Bont*.

Saint Bont est caractérisé par une chasuble qu'il reçoit des mains de la Sainte Vierge. Il est le patron des potiers de terre, sans doute parce que l'on a longtemps conservé à Clermont un vase de cette matière, où le saint évêque s'était lavé les mains.

Sa vie a été écrite par un auteur de son temps; on la trouve dans le tome 1er de Surius et de Bollandus. Le Père François de la Noue, de l'Ordre des Minimes, en a donné une autre dans son *Recueil des saints Chanceliers de France*, tirée des *Manuscrits de l'église de Clermont;* et l'une et l'autre nous ont servi pour corriger celle-ci. Voir aussi l'*Année bénédictine* et Jacques Branche.

1. Il s'agit ici de la bataille de Pavie, qui fut donnée l'an 705, ce qu'il est à propos de remarquer pour réformer tant de mauvais calculs qu'on a faits de la vie de notre Saint. (Baillet.)

SAINT JEAN CALYBITE [1]

426-450. — Papes : saint Célestin Ier; saint Léon le Grand. — Empereur d'Occident : Valentinien III; Empereur d'Orient : Théodose II.

Saint Jean, surnommé *Calybite* à cause de la cabane où il vécut pauvre et inconnu au milieu de ses proches et dans la capitale de l'empire, est moins un modèle pour ceux qui doivent aller au ciel par des voies communes, qu'un exemple de la puissance de Dieu qui fait prendre, quand il lui plaît, des routes extraordinaires à ceux qu'il conduit immédiatement par lui-même. Il naquit à Constantinople, la Rome des premiers empereurs chrétiens, d'une famille très-illustre. Son père, nommé Eutrope, commandait une des armées de l'empereur; sa mère, qu'on appelait Théodora, était aussi une dame de grande qualité; mais on peut dire que leur piété les rendait tous deux encore plus recommandables que leur naissance et leurs richesses. Ils eurent trois fils, dont les deux aînés furent élevés aux charges et aux honneurs. Mais, quelque grands qu'ils fussent selon le monde, celui dont nous écrivons la vie, et qui était le troisième, les surpassa de beaucoup en mérite par son éminente sainteté. Son père et sa mère eurent pour lui une tendresse si particulière qu'il ne se pouvait rien ajouter au soin qu'ils prirent de son éducation ; comme il avait d'ailleurs un excellent naturel, il s'appliqua avec ardeur à l'étude dès l'âge de douze ans et montrait déjà beaucoup de piété; il ne se contentait pas d'aller le jour à l'église, il y allait même la nuit.

Il y avait à quelque distance de Constantinople des religieux appelés *Acémètes,* c'est-à-dire *qui ne dorment pas,* non qu'ils ne dormissent point en réalité, chose impossible à l'homme, mais parce qu'ils se partageaient en telle sorte qu'on chantait jour et nuit en ce monastère les louanges de Dieu. L'un d'eux passant un jour à Constantinople pour aller par dévotion aux Lieux saints, et sachant qu'Eutrope et Théodora étaient très-charitables, vint loger chez eux. Jean s'enquit de quel monastère il était, de la manière dont on y vivait et de toutes les autres choses qui regardaient la vie religieuse ; et après en avoir été instruit, il fut touché d'un si violent désir de se consacrer à Dieu dans cette maison, qu'il obligea, par serment, ce religieux de repasser à son retour par Constantinople pour l'emmener avec lui.

Lorsqu'il le vit parti, il ne pensa plus qu'à l'exécution de son dessein ; méprisant les biens de la terre pour en acquérir de célestes, il pria son père et sa mère de lui donner un livre des Evangiles, ne voulant plus avoir d'autre trésor. Ils eurent tant de joie de lui voir désirer une chose que d'autres ne s'avisent point de rechercher à cet âge, qu'ils lui en donnèrent un très-bien écrit et parfaitement relié.

Le religieux ne manqua pas de revenir ; Jean, sans prendre autre chose que son livre, s'en alla avec lui, monta sur un vaisseau et arriva au monastère. Le religieux raconta à son supérieur ce qui s'était passé, et Jean le pria de le recevoir et de lui couper les cheveux. Ce saint homme, considérant sa jeunesse et la délicatesse avec laquelle il avait été élevé, lui répondit

1. *Calybite* veut dire qui loge dans une cabane, dans une masure. Ce nom vient du mot grec καλυπτω, en latin, *tego, operio ;* en français, *couvrir, cacher* : de là s'est fait καλυϐη, qui signifie une petite loge, une hutte. (Voyez Trévoux.) La suite de cette histoire montre comment Jean fut *Calybite.*

qu'il ne croyait pas qu'il pût supporter une vie si laborieuse et si austère. Il lui en représenta les difficultés et lui conseilla de s'éprouver auparavant. Jean fondit en larmes : il craignait que ses parents, s'ils découvraient où il était avant qu'il eût été consacré à Dieu, ne fissent les plus grands efforts pour le ramener auprès d'eux ; il pria avec tant d'instance l'abbé de l'exaucer, que ce bon religieux, attendri par ses prières et touché de son extrême ferveur, le reçut et lui coupa les cheveux.

On peut juger par la grande affection que son père et sa mère avaient pour lui, quelle surprise et quelle douleur causa sa retraite. Il n'y eut rien qu'ils ne fissent pour s'enquérir du lieu où il pouvait être ; mais il semblait que Dieu eût répandu des ténèbres pour le cacher, car, quoique ce monastère fût assez proche de Constantinople, ils ne purent jamais savoir ce qu'était devenu leur fils.

Durant six années que Jean demeura dans cette maison, il pratiqua avec tant de perfection toutes sortes de vertus, qu'on le proposait pour exemple aux autres religieux, mais comme un exemple plus admirable qu'imitable.

Le démon ne put souffrir une si éminente sainteté ; il usa de ses artifices ordinaires pour lui faire abandonner son entreprise ; voyant qu'il ne pouvait y réussir, il s'avisa de l'attaquer par une autre sorte de tentation plus difficile à surmonter, parce qu'elle était plus spécieuse et fondée sur la piété filiale. Il lui représenta l'extrême douleur que sa retraite avait causée à son père et à sa mère, que leurs entrailles en étaient déchirées et qu'il ne pouvait leur refuser la consolation de les aller voir. Cette pensée fit une forte impression sur son esprit, et la tristesse qu'il en conçut, jointe à ses grandes austérités, le réduisit en un tel état qu'il semblait qu'il allât mourir. Son supérieur, attribuant cet état à l'excès de son abstinence, l'en reprit et l'obligea par là de lui en dire la cause. Ainsi, il lui avoua qu'il était si fortement tenté du désir d'aller revoir ses parents, qu'il ne pouvait y résister, et le supplia de lui permettre cette visite, dans l'espérance que Dieu l'assisterait par sa grâce et qu'il n'en résulterait aucun préjudice pour le salut de son âme.

L'abbé, fort surpris de ce discours, lui remit devant les yeux sa première ferveur, et lui rappela comment il l'avait contraint de le recevoir, malgré toutes ses représentations. Voyant que cela était inutile, il assembla ses religieux, leur déclara ce qui se passait, fit faire des prières publiques pour Jean et, le cœur percé de douleur de se voir comme arracher des bras l'un de ses enfants et un enfant qui lui était si cher, il lui dit tout en larmes : « Allez donc, mon fils, sous la conduite de Dieu. Je le prie de vous vouloir servir de guide, et d'empêcher que vous ne fassiez rien que par son ordre ou pour accomplir sa volonté ». Ainsi, Jean mêlant ses larmes à celles d'un si bon père et de tous les frères, les embrassa et se sépara d'eux sans avoir l'intention de les quitter ; car c'était plutôt une violence qu'il souffrait qu'un effet de son inclination. Il sortit du monastère, accablé de tristesse ; le long du chemin et aussi longtemps que ses yeux purent l'apercevoir, il se retournait sans cesse pour voir encore ce lieu béni de sa retraite.

Il donna son habit à un pauvre qu'il rencontra et prit celui du mendiant ; lorsque, après avoir passé la mer, il se vit près de la maison de son père, il fit cette prière à Dieu : « Seigneur, qui avez imprimé dans le cœur des enfants un si grand amour pour ceux dont ils tiennent la vie, et qui voulez, néanmoins, que nous nous élevions au-dessus des sentiments de la nature pour vous aimer beaucoup plus qu'eux, vous savez que dès mon enfance mon âme a toujours été altérée du désir de vous servir et de vous

plaire, et que, sans m'arrêter à l'affliction que je donnais à mes parents, j'ai méprisé pour l'amour de vous, les plaisirs, les richesses et les honneurs. Ne m'abandonnez pas maintenant, mon Dieu, dans cette violente tentation où je me suis exposé par l'artifice du démon, mais donnez-moi, s'il vous plaît, le courage et la force de me conduire de telle sorte que je puisse la surmonter et la vaincre ».

Il arriva sur la nuit à la maison de son père et se coucha sur le seuil de la porte. Les serviteurs l'ayant trouvé le lendemain matin en cet état, eurent pitié de lui, et sachant que leurs maîtres ne refusaient l'hospitalité à aucun pauvre, ils lui permirent de faire, près de là, une petite loge pour s'y retirer. Ce fut en ce lieu qu'il éprouva dans son cœur un étrange combat entre l'amour de Dieu et celui que la nature nous inspire ; d'un côté, voyant si souvent passer devant lui son père et sa mère, il se sentait touché d'un ardent désir de se faire connaître à eux ; et d'autre part, il était retenu par la fidélité qu'il voulait témoigner à Dieu, en demeurant dans l'état d'humiliation et de souffrance auquel il l'avait appelé.

Après qu'il eût passé un an de la sorte, dans la misère qu'on ne peut imaginer, et exposé au mépris et aux moqueries de tout le monde, son père, touché de sa patience, lui envoya souvent à manger de ce qu'on lui servait à lui-même ; mais le Saint ne prenait pour lui que ce qui lui était absolument nécessaire et donnait le reste aux pauvres.

Pour sa mère, qui saurait imaginer l'état où elle se trouvait alors ? Il lui était impossible d'effacer de sa mémoire et de son cœur ce fils qu'elle pleurait tous les jours ; et l'ayant devant ses yeux, pauvre, misérable et tout défiguré, sans le reconnaître, elle en eut tant de dégoût qu'elle aurait désiré qu'on l'éloignât, afin de ne point voir à toute heure un objet si désagréable.

Deux ans se passèrent encore en cette manière, sans que tant de peines, jointes ensemble, pussent affaiblir le courage de ce généreux soldat de Jésus-Christ. Il demeura ferme dans la résolution de ne point se faire connaître ; au bout de ce temps, Dieu lui assura dans un songe, qu'il recevrait dans trois jours la récompense de ses travaux. Cette heureuse révélation le remplit de consolation et de joie. Il se prépara à la mort, pria de tout son cœur pour son père et pour sa mère, et lorsqu'il vit que son heure s'approchait, il conjura l'intendant de leur maison de supplier sa maîtresse de le venir voir. Cela la surprit extrêmement ; elle en parla à son mari ; comme il était très-vertueux, il lui dit qu'elle ne devait point dédaigner d'aller visiter un pauvre, puisque c'est particulièrement sur les pauvres que Dieu répand ses miséricordes. En y allant, elle songeait en elle-même si ce n'était point pour lui dire des nouvelles de son fils que ce pauvre la demandait avec tant d'instances. On tira le Saint presque mourant de sa pauvre loge pour lui parler, et ce fut principalement en cette occasion que Dieu lui donna une force admirable pour continuer à ne se point faire connaître. Il dit à sa mère, avec une profonde humilité : « Dieu vous récompensera sans doute, ainsi que votre mari, de la charité que vous avez faite à un pauvre étranger, puisque Jésus-Christ a dit de sa propre bouche : Je regarderai comme fait à moi-même, ce que vous aurez fait en faveur du moindre de mes frères [1]. Et comme me voici à la fin de ma vie, je vous supplie de me promettre, en la présence de Dieu, d'exaucer la dernière prière que j'ai à vous faire : c'est de trouver bon que je sois enterré dans cette loge que j'ai bâtie, et avec ces méchants habits tout déchirés, sans autre cérémonie ». Elle le lui promit, ne songeant pas

1. Matth., xxv, 40.

qu'elle était sa mère et que c'était à son fils, à son cher fils, qu'elle faisait cette promesse. Le Saint lui donna ensuite son livre des Evangiles et lui dit : « Je prie Dieu que ce livre vous serve, à vous et à votre mari, d'un excellent préservatif contre tous les maux de cette vie, et soit un gage de votre salut éternel ». Elle le reçut avec beaucoup de bonté, mais non sans un grand étonnement de ce qu'un homme si pauvre avait un livre de si grand prix ; et, après l'avoir attentivement considéré, elle dit : « Il est tout semblable à celui que je donnai autrefois au plus jeune de mes fils ». Puis, se remettant devant les yeux ce cher fils, sa douleur se renouvela de telle sorte qu'elle jeta des cris et versa des larmes. Mais cela même ne fut pas capable d'ébranler la constance de Jean, et il persévéra à ne se point faire connaître. Revenue à elle, Théodora alla trouver son mari et lui montra le livre. Il le reconnut aussitôt : ses entrailles furent émues, et il lui dit : « C'est sans doute le même livre que nous avons donné à notre fils ; allons trouver ce pauvre et sachons de lui depuis quand, et de quelle sorte il l'a eu ; car nous pourrons apprendre par là des nouvelles de ce que nous désirons tant savoir ». Ils y allèrent à l'heure même et obligèrent le Saint, par serment, de leur dire sincèrement tout ce qu'il savait sur le sujet de ce livre. Alors se voyant près de rendre l'esprit, et appréhendant de mentir, il jeta un profond soupir et dit à ses parents : « Il est vrai que je suis ce fils que vous avez si longtemps cherché, et que ce livre est celui que vous m'avez donné quelque temps avant mon départ ». A ces paroles ils le considérèrent avec tant d'attention qu'ils le reconnurent à plusieurs signes; accablés tout ensemble par l'excès de la joie de l'avoir retrouvé et de la douleur d'être tout près de le perdre, ils tombèrent presque en défaillance. Ils l'embrassèrent pour la dernière fois, et lui dirent en versant plus de larmes qu'ils ne proféraient de paroles : « O cher fils, que nous avons tant souhaité de revoir, nous vous retrouvons enfin, mais plus malheureusement pour nous que quand nous vous avons perdu ; car alors nous nous consolions dans l'espérance de vous revoir et de vous posséder encore ; mais maintenant il ne nous reste plus aucun espoir. N'aurait-il pas mieux valu pour nous, puisque vous ne vouliez pas nous donner la consolation de vous connaître, que vous fussiez mort sans que nous vous connussions ? Y eut-il jamais une affliction pareille à la nôtre ? Nous avions devant nos yeux celui que nous faisions chercher par toute la terre, et nous ignorions notre bonheur ». Pendant qu'ils parlaient de la sorte, leur saint fils s'affaiblissait toujours, et il rendit, entre leurs bras, son âme à Dieu, vers l'an 450. Toute la ville de Constantinople accourut à ce spectacle : les uns se réjouissaient d'avoir retrouvé une personne si sainte ; les autres admiraient son incroyable patience ; et d'autres déploraient la perte que ses parents faisaient et le chagrin dans lequel ils étaient plongés.

La mère du Saint, ne se souvenant plus de ce qu'elle lui avait promis, ou ne pouvant résister à l'extrême amour qu'elle avait pour lui, lui fit ôter ses haillons et le revêtit d'habits fort riches ; mais aussitôt elle devint paralytique, et son mari la fit souvenir de ce qu'elle avait promis à son fils. On rendit au mort ses premiers vêtements et à l'instant elle fut guérie.

On représente saint Jean Calybite demandant et faisant l'aumône.

CULTE ET RELIQUES DE SAINT JEAN CALYBITE.

On enterra saint Jean Calybite dans sa petite loge, ainsi qu'il l'avait désiré ; son père et sa mère firent bâtir depuis, au même lieu, une belle église. Ses reliques y demeurèrent longtemps en grande vénération ; mais lorsque les Latins s'emparèrent de Constantinople, en 1204, son saint chef fut

apporté à Besançon, où on le voit encore dans l'église cathédrale dédiée à saint Etienne. Parmi les guerriers qui firent partie de cette expédition, figurait Jean de Besançon, chevalier, un des héros de la cinquième croisade. C'est par son entremise que le chef de saint Jean Calybite fut envoyé à Besançon. Il était renfermé dans une châsse de cuivre, environnée d'un cercle d'argent sur lequel on lisait deux vers grecs, écrits de la manière suivante :

ΧΕΙΡ ΜΕΝ ΒΕΒΗΛΟϹ ΤΙΜΙΑΝ ϹΥΝΘΛΑ ΚΑΡΑΝ,
ΑΛΛ'ΕΥϹΕΒΗϹ ΧΕΙΡ ΙΟΥΑΝΝΟΥ ϹΥΝΛΕΕΙ.

Manus quidem profana venerandum confregit caput,
Sed pia manus Joannis colligat.

Les chanoines de Besançon qui possédaient cette relique n'étaient pas d'habiles hellénistes. Aucun d'eux ne put interpréter cette inscription, et pour en avoir l'explication, le chanoine théologal, Jean de Corcondray, se rendit, en 1321, avec le reliquaire, jusqu'à Avignon, pour consulter deux évêques grecs, Olinan, évêque d'Amazones en Sarmatie, et Léodios, évêque de Solse dans la Cilicie. Ces deux prélats, qui connaissaient l'état ancien de Constantinople, certifièrent que c'était là véritablement le chef de saint Jean Calybite. Ils donnèrent aussi le sens des deux vers grecs, dans un procès-verbal daté du 17 avril 1321. Leur traduction, aussi barbare qu'infidèle, mérite d'être citée :

Les mains de la maule persone et hereige,
Ceste sainte teste de S. Jean Callybiti despira;
Et les mains dou iuste et vray proudhomme,
Ceste sainte teste de S. Jean Callybiti adorera et prisera.

Le savant Ducange a donné de cette inscription une explication beaucoup plus raisonnable. On sait, par le témoignage de Nicétas, qu'à la prise de Constantinople, les soldats profanèrent plusieurs saintes reliques pour s'emparer des reliquaires d'or et d'argent. C'est ce qui arriva, sans doute, au chef de saint Jean Calybite, que la main pieuse de Jean de Besançon recueillit et entoura d'un cercle d'argent sur lequel furent gravés ces mots : « Une main profane a brisé cette tête vénérable, mais la main pieuse de Jean l'a recueillie ».

Le chapitre de Saint-Etienne fit faire en l'honneur de ce Saint un buste d'argent, sur lequel on lisait cette inscription en caractères fort anciens : *Caput sancti Joannis Calybitæ*. Ce reliquaire fut transporté à Saint-Jean en 1674, et visité par les délégués du chapitre en 1723. Il contenait alors, outre la tête de saint Calybite, celle de saint Agapit, qui y fut déposée lors de la démolition de Saint-Etienne. Ces restes sacrés ont disparu en 1794.

L'office du Saint fut, dès le treizième siècle, introduit dans le Bréviaire bisontin, avec des leçons propres. Il se célèbre encore aujourd'hui le 15 janvier, sous le rite simple. L'ancien martyrologe romain et celui de Molanus mentionnent, en ce jour, la fête de saint Jean Calybite, en ajoutant que son chef est honorablement conservé à Besançon.

On voit à Rome une église sous le nom de Saint-Jean-Calybite, dans l'île du Tibre ; elle a été donnée aux religieux de la Charité, établis par saint Jean-de-Dieu. Son corps, ou plutôt une grande partie de ses reliques, y furent trouvées l'an 1600, avec celles de saint Marius et de sainte Marthe, martyrs ; elles paraissent y avoir été transportées d'assez bonne heure.

Métaphraste, *Acta Sanctorum*, et *Vie des Saints de Franche-Comté*.

LE BIENHEUREUX PIERRE DE CASTELNAU

1208. — Pape : Innocent III. — Roi de France : Philippe-Auguste.

C'est la vérité qui rend libre. *Jean*, VIII, 32.
Il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on reconnaisse ceux qui sont d'une vertu éprouvée.
I Cor., XI, 19.

Pierre, surnommé de Castelnau, porte le nom de saint dans les Martyrologes et chez les historiens de son Ordre. Nous suivons toutefois l'usage le

plus général en le qualifiant de bienheureux. Il était né dans le diocèse de Montpellier en Languedoc. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il s'y distingua par sa science et sa probité, et devint archidiacre de l'église de Maguelonne, dont le siége épiscopal a été, dans la suite des temps, transféré à Montpellier. Le pape Innocent III, qui l'avait connu avant d'être élevé au souverain pontificat, l'employa dans des négociations importantes, et, content de ses succès, il le destinait aux premières dignités de l'Eglise, lorsque Pierre, touché de Dieu, se retira dans l'abbaye de Font-Froide, à deux lieues de Narbonne, et y prit l'habit de Cîteaux. Le Pape l'enleva bientôt à la vie obscure et tranquille du cloître, pour lui confier la plus difficile des missions. L'hérésie des Albigeois n'était pas seulement une erreur, c'était une plaie sociale, qui menaçait de dévorer la France au Midi. Comme les Manichéens, ils faisaient Dieu auteur du mal : ils divinisaient ainsi tous les crimes et s'y livraient sans scrupule. Ce n'était pas seulement le peuple, dont les mœurs étaient corrompues, mais surtout la noblesse et même le clergé. Le Pape, chargé de délivrer la société chrétienne de ce mal si terrible et si contagieux, y employa tous les moyens que le droit alors régnant mettait à sa disposition. Aussi Hurter, écrivain protestant, ne trouve point que ce grand Pontife ait outrepassé les pouvoirs que lui conférait l'organisation de la société chrétienne à cette époque, en invitant les princes à lui prêter le secours de leur autorité ou même de leur épée, pour détruire l'anarchie non moins civile que religieuse, qui menaçait la France, l'Espagne et l'Italie. Il fit Pierre de Castelnau son légat et missionnaire apostolique, lui adjoignit deux compagnons du même Ordre, et leur donna pleins pouvoirs sur ces contrées. Ces pouvoirs leur étaient bien nécessaires, et il leur fallut en user. Car ils déposèrent l'évêque de Viviers, excommunièrent celui de Béziers, chassèrent du siége de Toulouse l'intrus qui y était monté par des voies simoniaques.

Toulouse était l'un des chefs-lieux de la secte albigeoise, et il importait que cette grande cité donnât l'exemple du retour à la foi catholique. La mission des légats ne demeura pas sans fruits ; ils obtinrent des principaux habitants de la ville la promesse, par serment, d'abjurer l'hérésie ; en retour les légats s'empressèrent de confirmer au nom du pape les libertés et franchises de la cité. L'Eglise qui ne supporte pas la licence de l'erreur, a toujours favorisé hautement les légitimes libertés des peuples ; elle n'a jamais cessé de prêcher cette parole de l'Evangile [1] : « C'est la vérité qui rend libre ».

Toutefois, ce premier succès ne fut pas de longue durée. L'hérésie, un moment comprimée à Toulouse, y redevint plus menaçante que jamais ; et comme, d'ailleurs, elle promenait ses ravages dans les contrées environnantes, les légats s'éloignèrent de Toulouse et se mirent à évangéliser tous les lieux où l'ardeur de la secte sollicitait plus instamment leur zèle. C'est ainsi qu'en 1204 ils se rendirent à Carcassonne, pour conférer avec les hérétiques, et là ils n'eurent pas de peine à les convaincre des plus épouvantables blasphèmes.

Mais, à mesure que les légats s'appliquaient davantage à cultiver la vigne du Seigneur, ils pouvaient aussi mieux comprendre jusqu'à quel point *les renards l'avaient su démolir, ruiner et saccager* [2]. Les évêques, les princes, les barons, ceux-là même que Dieu avait élevés pour être les gardiens de sa vigne, se liguaient contre l'Eglise. Bérenger, archevêque de Narbonne, avait été menacé par les légats d'être privé de sa juridiction ; et ce prélat s'était inscrit publiquement, à son tour, contre le pouvoir des légats.

1. Joan., VIII, 32. — 2. Cant., II, 15.

Tant d'obstacles réunis effrayèrent Pierre de Castelnau. Il demanda au Pape d'être déchargé d'un fardeau trop lourd, et le supplia de permettre qu'il pût rentrer dans son monastère.

Le souverain Pontife n'avait garde de renoncer aux éminents services que son légat pouvait rendre à l'Eglise. La belle lettre qu'il lui écrivit ranima son courage. « A frère Pierre de Castelnau, légat du Siége Apostolique : La dette de la charité qui ne recherche pas son bien propre exige que celui qui s'élève en embrassant Rachel sur les hauteurs de la contemplation, ne repousse pas les embrassements de Lia, bien que ses yeux soient infirmes, quand la nécessité l'appelle au ministère actif. Puis donc qu'en présence de cette nécessité, nous avons jugé bon de t'arracher, pour un temps, au repos de la contemplation que tu avais choisi et t'avons chargé pour nous, ou plutôt pour le Christ, du pesant ministère de la légation apostolique, afin que tu obtiennes, un jour, de réconcilier au Seigneur ceux dont l'ange des ténèbres a rendu les esprits aveugles, tu ne dois pas refuser le travail, bien que le peuple vers lequel tu es envoyé paraisse dur et incorrigible ; car tu n'ignores pas que le Seigneur peut, des pierres elles-mêmes, faire sortir des enfants d'Abraham. N'attends pas une récompense moindre, pour n'avoir pas, jusqu'à présent, réussi suivant tes désirs. C'est le travail que Dieu récompense, et non le succès. Espérant donc avec fermeté dans le Seigneur qui donne au labeur l'accroissement, nous exhortons et conjurons ta piété, et nous te commandons même par cet écrit apostolique, de faire instance auprès des peuples à temps et à contre-temps, de les reprendre, de les supplier, de les instruire, sans te lasser jamais, de remplir fidèlement enfin ta charge d'évangéliste et d'accomplir jusqu'au terme le ministère que nous t'avons confié [1] ».

Fortifié par ces paroles, Pierre se remet courageusement à l'œuvre. Apprenant que le comte de Toulouse soutenait de nouveau et fomentait publiquement l'hérésie, après l'avoir une première fois abjurée, il se rend à sa cour en 1205, exige de lui un nouveau serment et l'obtient. En même temps, il dépose l'évêque Raymond de Rabastens, prélat simoniaque et oublieux de ses devoirs, et prépare ainsi l'élection du célèbre Foulques, son ami, âme ardente et passionnée, mais qui tourna toute son ardeur vers Dieu et qui, après une jeunesse frivole que de vains succès de poésie avaient trop longtemps égarée, sortant du monde et se consacrant au sacerdoce, devint un des grands évêques de son siècle.

Puis, le saint légat se dirige vers le Rhône, parcourt les provinces d'Arles et de Vienne, tient à Arles un concile où il rédige de nouveaux statuts pour le gouvernement de cette Eglise ; et, au milieu des complications qu'une grave maladie vient ajouter à ses travaux, déploie un zèle infatigable pour assurer le succès de sa mission.

Néanmoins, en 1206, nous le retrouvons à Montpellier, déplorant avec frère Raoul, son collègue, la stérilité de leurs communs efforts.

Les scandales malheureusement nombreux que l'hérésie était en droit de reprocher au clergé ajoutaient une difficulté de plus à l'œuvre entreprise par les légats.

L'hérésie exerça une grande influence sur le clergé. En brisant tous les liens de la morale, elle avait nécessairement relâché ceux de la discipline ecclésiastique. Nous ne voulons pas nier assurément, qu'aux XIIe et XIIIe siècles, si glorieux, d'ailleurs, pour l'Eglise et surtout si féconds en grands saints, la liberté des mœurs féodales et l'abus des richesses n'eussent causé de gra-

1. Bolland., 5 mars.

ves dommages à la pureté du sacerdoce ; mais nous soutenons que les immorales coutumes de l'hérésie s'infiltrant par les fentes du sanctuaire en même temps qu'elles débordaient dans le monde, purent agir sur un grand nombre de clercs avec de très-pernicieuses influences ; cercle fatalement vicieux où l'hérésie accusait le clergé, et où le clergé s'énervait aux dissolvantes émanations d'une atmosphère corrompue.

Quoi qu'il en soit, les légats se sentaient de nouveau défaillir, quand le Seigneur, dit un vieil historien, « qui sait toujours tenir des flèches en réserve dans le carquois de sa Providence, leur envoya du fond de l'Espagne deux saints et vaillants athlètes [1] ».

Au mois de juillet 1206, le vénérable évêque d'Osma, Diégo d'Azèbes, accompagné d'un chanoine régulier, sous-prieur de son Eglise, venait frapper à leur porte avec le bâton du pèlerin. Le sous-prieur était saint Dominique.

Les légats ne manquèrent pas de confier à l'évêque la cause de leur chagrin, et lui firent part de leurs défaillances. L'évêque n'approuva pas les pusillanimes pensées des légats ; il les engagea, au contraire, à poursuivre plus ardemment que jamais la prédication de la parole. Toutefois il ajouta que, pour guérir les maux de l'Eglise, la parole ne suffisait pas, qu'il y fallait l'autorité de l'exemple ; qu'apôtres de l'Evangile, ils devaient vivre de la vie des Apôtres, marcher nu-pieds, ne porter ni or ni argent, et prêcher, en un mot, le langage de la pauvreté chrétienne, en même temps que celui de la vérité catholique.

Les saints se comprennent facilement, parce que *leur conversation qui est dans les cieux* est unanime pour les choses célestes. Le conseil du saint évêque fut approuvé par les légats. Ils demandèrent seulement que le prélat et son compagnon consentissent à se joindre à eux ; et nos quatre missionnaires, Pierre de Castelnau, F. Raoul, l'évêque d'Osma et Dominique de Guzman, sortirent un matin de Montpellier, marchant pieds nus et donnant les premiers l'exemple de la pauvreté apostolique que devaient bientôt imiter les Ordres mendiants du XIIIe siècle.

Des conversions nombreuses ne tardèrent point à leur prouver que ce nouveau genre de vie aurait plus d'action sur les peuples.

A Béziers et à Carcassonne, les missionnaires obtinrent quelques bons résultats. La petite ville de Caraman, située dans le Lauraguais, abjura l'hérésie et embrassa la foi catholique.

Pierre de Castelnau dut cependant, à cette époque, se séparer momentanément de ses collègues. Par la vigueur de son esprit, autant que par l'ardeur de son zèle, il était entre les légats celui que les sectaires redoutaient davantage. Déjà ils avaient attenté à sa vie, et F. Raoul le conjura de se soustraire, au moins pour un temps, à la fureur de leurs poursuites. Pierre, dont l'heure n'était pas encore venue, condescendit à cette demande.

Retiré à Montpellier, il se rendit encore utile aux affaires générales de l'Eglise. Toutefois son âme apostolique sentait incessamment le besoin de se mesurer contre l'hérésie ; et apprenant que les missionnaires tenaient à Montréal, au diocèse de Carcassonne, une conférence avec les sectaires, il se hâta de s'y rendre.

En cette célèbre conférence, si l'on en croit les historiens, les plus simples règles de la justice furent violées. Les arbitres choisis exclusivement parmi les hérétiques étaient juges et parties en même temps. La dispute se

1. Guill. de Puylaurens.

prolongea quinze jours ; les articles furent de part et d'autre consignés par écrit ; mais on rapporte que les juges eux-mêmes, ne pouvant échapper à l'évidence des témoignages allégués par les catholiques, refusèrent de porter la sentence et livrèrent à leur parti les pièces écrites du débat qui furent ainsi soustraites à la publicité.

Au sortir de Montréal, les quatre missionnaires prirent des chemins différents comme s'ils eussent voulu se partager le champ inculte qu'ils avaient à défricher. L'évêque d'Osma se dirigea vers Pamiers ; mais, désirant mettre ordre aux affaires de son diocèse avant de se consacrer entièrement à l'œuvre des missions, il retourna bientôt en Espagne et mourut peu de temps après. F. Raoul se mit en marche vers le Rhône, et ce fut là qu'au milieu de ses travaux la mort le surprit également. Saint Dominique vint se fixer à Fanjeaux où l'éloquence de sa parole, la sainteté de sa vie, mais surtout l'aide de la très-sainte Vierge, en l'honneur de laquelle il institua le Saint-Rosaire, déterminèrent un grand nombre d'âmes à quitter le sentier de l'erreur : cependant ces âmes nouvellement converties ne cessaient pas d'être circonvenues par les ennemis de l'Eglise, et ce fut pour préserver quelques jeunes filles de la perfide atteinte des sectaires, qu'en l'année 1208, saint Dominique jeta, au pied de la colline de Fanjeaux, les premiers fondements du monastère de Prouille qui devait être lui-même l'origine de l'Ordre des Frères Prêcheurs.

La même année, au pied des montagnes de l'Ombrie, saint François d'Assise, l'ami et le glorieux émule de saint Dominique, groupait ses premiers compagnons près de la chapelle de la Portioncule. — Prouille et Assise, berceaux illustres que l'Eglise façonnait en même temps, et d'où, un jour, devaient sortir deux races d'hommes forts pour la défendre !...

Mais, tandis que saint Dominique, par les persévérants travaux de son zèle, avançait dans nos contrées la cause de l'Eglise, Pierre de Castelnau la plaidait plus efficacement encore, en donnant sa vie pour elle.

Raymond de Toulouse, malgré ses promesses, tant de fois réitérées par serment, n'avait jamais cessé de favoriser l'hérésie et ne semblait occupé qu'à défaire, dans le secret honteux de sa politique, l'œuvre que les légats accomplissaient avec tant de labeurs, au nom du souverain Pontife.

Pierre, révolté de tant de fourberie, avait dû lancer contre lui une première excommunication ; et, pour soutenir l'autorité de son légat, Innocent III avait écrit au comte une lettre menaçante.

Il ne fallait pas que Raymond pût traiter ses menaces d'illusoires, et Pierre de Castelnau, immédiatement après la conférence de Montréal, s'était acheminé en toute hâte vers la Provence. Là, ses habiles négociations avaient déterminé les seigneurs provençaux à s'armer contre le comte de Toulouse pour la défense de la foi catholique : et Raymond, effrayé à la fois de la sentence du Pape et de la guerre, s'était empressé de recourir à son expédient habituel, le serment ; Innocent III, de son côté, avait levé la sentence d'excommunication ; mais, comme toujours, à peine absous, le comte s'était de nouveau parjuré.

C'est alors que les historiens nous présentent « le très-saint frère Pierre de Castelnau, animé d'un grand courage, se présentant à la cour du tyran, lui reprochant ses nombreux parjures et osant lui résister en face, parce qu'il n'était plus seulement répréhensible, mais vraiment digne de damnation [1] ».

Toutefois, éclairé d'une lumière plus haute, l'homme de Dieu compre-

1. Pierre de Naux-Cernay.

nait déjà que, pour sauver l'Eglise, le martyre valait mieux que tous les efforts humains, et, vers la même époque, il prononçait cette prophétique parole : « Les affaires de Jésus-Christ ne réussiront dans ces contrées, que lorsqu'un de nous qui prêchons en son nom mourra pour la défense de la foi; et puissé-je moi-même être le premier à périr sous le glaive du persécuteur ! »

Cette prédiction et ce désir devaient bientôt se réaliser.

Pierre venait, pour la seconde fois, d'exclure le comte de Toulouse de la communion de l'Eglise, quand celui-ci, qui tremblait toujours lorsqu'il était frappé, supplie le légat de se trouver à Saint-Gilles, sur les bords du Rhône où il sera lui-même, promettant d'avance au Saint-Siége une soumission entière.

Pierre est fidèle au rendez-vous. Il entre en pourparlers avec le comte qu'il trouve, comme toujours, facile et faux tout à la fois, promettant ce qu'il ne veut pas tenir, éludant ce qu'il ne veut pas promettre, tergiversant et incertain entre le Pape qui lui fait peur et l'hérésie qu'il veut ménager. Le légat s'aperçoit vite que l'entrevue n'est qu'un nouveau piége ; et il se disposait à partir, lorsque le comte lui intime la défense de s'éloigner de Saint-Gilles, sous peine de mort. La violence remplaçait la ruse, et le renard se faisait loup.

Rappelons-nous qu'avec une perspicacité sans égale et une invincible fermeté, Pierre avait su épier et déjouer toutes les trames de Raymond. Sentinelle avancée de l'Eglise, jamais il n'avait cessé de pousser le cri d'alarme : « Gardien, que se passe-t-il dans la nuit[1] ? » Chien vigilant du troupeau de Jésus-Christ, il n'était jamais demeuré muet. Le comte voyait en lui son plus indomptable adversaire ; et volontiers, comme Henri II parlant de Thomas Becket, il eût pu dire de Pierre de Castelnau « que ce prêtre, à lui seul, l'empêchait de vivre en paix chez lui [2] ».

Malheureusement, comme le roi d'Angleterre, le comte de Toulouse trouva près de sa personne d'indignes complaisants pour exécuter le crime.

Le 15 janvier 1208, Pierre avait dit la messe le matin et se préparait à passer le fleuve avec ses compagnons, quand deux hommes s'approchant de lui, l'un d'eux le traversa d'un coup de lance au bas des côtes. Pierre tomba en s'écriant : « Seigneur, pardonnez-lui comme je lui pardonne... » Il s'entretint quelques instants avec les compagnons de sa mission et mourut en priant avec ferveur.

L'année suivante le comte de Toulouse se réconcilia avec l'Eglise — à Saint-Gilles — entre les mains de Milon, légat du Pape (1209). N'ayant pu sortir de l'église à cause de la foule, on fut obligé de le descendre par une fenêtre, du côté du cloître, où était le tombeau du B. Pierre, auquel il rendit hommage en passant, ce qui fut regardé comme une réparation d'honneur, car le farouche comte était désarmé. Après avoir reçu l'absolution, il alla se mettre à la tête des croisés, contre les Albigeois. La même année, le corps du B. Pierre fut transporté de ce cloître, dans l'église même de l'abbaye de Saint-Gilles qui fut depuis sécularisée après avoir successivement suivi la règle de saint Benoît et celle de Cluny. On honorait autrefois sa mémoire à Saint-Gilles [3] et dans les maisons de l'Ordre de Cîteaux.

Nous avons emprunté cette vie à une lettre circulaire de Mgr de Carcassonne.

1. Is., XXI, 11. — 2. In off. S. Thom. Cant. — 3. Voyez, sur l'abbaye de Saint-Gilles, une notice au 1er septembre.

SAINT HABACUC ET SAINT MICHÉE LE JEUNE

PROPHÈTES DE L'ANCIENNE LOI. (606 av. J.-C.)

Le temps n'était plus, où tout un peuple secouait, à la voix de Moïse, l'oppression de l'Egypte. Le royaume avili de Juda dormait dans les chaînes du Pharaon Néchao, et il estimait son sommeil à tel prix qu'il vouait à la mort les importuns dont la voix cherchait à l'interrompre. Quand un peuple en arrive à cet excès de préférer à l'honneur, au devoir, à la religion, à sa nationalité même, les jouissances dégradantes du sensualisme; quand surtout il ne répond que par le mépris aux élans généreux des âmes que la contagion n'a pas encore atteintes, il touche par tous les côtés à la ruine. C'est là ce que le prophète Habacuc, digne auxiliaire de Jérémie et de Joël, entreprit non moins inutilement de faire comprendre à l'ingrate Jérusalem. « Levez les yeux, race de contempteurs », disait-il, « voyez, et que ce spectacle vous glace d'épouvante; car l'événement qui va s'accomplir en vos jours dépassera la foi des âges futurs. Moi, Jéhovah, je susciterai contre vous, de la Chaldée, une nation au cœur cruel et aux pieds rapides, qui parcourra la terre pour saisir les domaines qui ne sont pas les siens. L'horreur la précède et l'effroi la suit; elle ne prend de conseils que dans sa violence, et les ruines qu'elle sème sur ses pas n'ont point de vengeurs. Plus agiles que le léopard, plus prompts que le loup qui fond le soir sur les bergeries, seront ses chevaux et ses cavaliers; ils franchiront les distances, se répandront partout à la fois; ils auront l'essor de l'aigle qui se précipite à la curée. Tous accourront au pillage : on dirait un ouragan dans sa fureur. De la même manière que le vent soulève la poussière en tourbillons, ainsi ils chasseront devant eux les nations comme des troupeaux d'esclaves. Leur chef triomphera des rois, les princes seront ses bouffons; les plus fiers remparts exciteront le sourire de sa pitié; il élèvera au-dessus de leur niveau des montagnes de fascines, et il entrera vainqueur dans les forteresses. Après tant de victoires, son esprit sera troublé; il tombera; et voilà à quoi se réduira pour lui la puissance de son Dieu ».

Les récentes découvertes ninitives confirment la véracité de l'histoire juive, et justifient jusque dans les moindres détails les expressions des Prophètes. Nabuchodonosor II, qui devait bientôt réaliser les prédictions d'Habacuc par le succès de son invasion en Judée et la terrible captivité qu'il allait imposer aux Hébreux, était un serviteur du dieu Assour. Il ne manquait pas à Jérusalem d'esprits lâches et serviles, prêts à adorer le succès, en dépit même de leur sentiment national outragé, et disposés à préférer le dieu des Assyriens qui donnait la victoire, au Dieu de Juda qui annonçait des défaites. Voilà pourquoi Habacuc insiste sur la chute qui suivra les ambitions satisfaites de Nabuchodonosor, et sur l'impuissance du dieu que l'Assyrie présentait comme le vainqueur de Jéhovah.

Comme Joël, Habacuc a célébré le règne futur du Messie : le cantique conservé dans le canon des Ecritures sous le titre de : *Oratio Habacuc prophetæ pro ignorantiis*, est rhythmé à la manière des Psaumes, et il en a l'inspiration et la divine sublimité. L'Eglise catholique le redit chaque semaine dans son office liturgique, et chaque année, au jour même où Jésus-Christ, dont il annonçait les triomphes, voulut mourir de la main des Juifs pour le salut du monde.

On est persuadé que ce Prophète a survécu de beaucoup au dernier départ des captifs après la ruine du temple et de la ville de Jérusalem. Aussi saint Jérôme, suivi de beaucoup d'autres, ne fait-il point difficulté de dire que ce fut le même Habacuc qui reçut ordre de Dieu, trente ans après, d'aller de Judée à Babylone porter à manger à Daniel qui avait été jeté dans la fosse aux lions.

Pendant qu'Isaïe annonçait le règne spirituel de l'Enfant-Dieu, fils d'une Vierge-Mère, Michée de Morasthi désignait le lieu de sa future naissance. « La charrue sera promenée sur les ruines de Sion », disait Michée, « comme dans un champ qu'on laboure. Jérusalem sera changée en un monceau de décombres, et la colline du temple se couvrira des ronces de la solitude. « Sion », s'écriait-il encore, « fille du brigandage, tu seras dévastée; les ennemis assiégeront tes remparts, leur verge frappera à la joue le juge d'Israël. Et toi, Bethléem-Ephrata, la plus petite entre les mille cités de Juda, c'est de ton sein que sortira le dominateur d'Israël, celui dont la génération a commencé dès les jours de l'éternité. Dieu conservera son peuple jusqu'au jour où celle qui doit enfanter deviendra mère. Le fils qui naîtra d'elle demeurera dans la stabilité; il fera paître

son troupeau dans la force du Seigneur et dans la sublimité de son nom auguste. Et les peuples se convertiront, parce que sa gloire sera exaltée jusqu'aux extrémités du monde, et celui-là sera la paix ».

Que la Synagogue nous dise quel est l'Enfant de Dieu, né d'une Vierge-Mère à Bethléem-Ephrata, dont le nom est maintenant adoré dans toutes les contrées de l'univers ? En connaît-elle d'autre que Jésus-Christ, notre Dieu et le roi immortel de la paix ?

On ne sait quelle fut la fin du prophète Michée. Les Grecs ont prétendu qu'il avait été précipité du haut d'un rocher par des Juifs choqués de s'entendre reprocher leurs crimes : mais cette assertion ne repose sur aucune base solide.

Il fut enterré près du lieu de sa naissance.

Au rapport de l'historien Sozomène, les tombeaux d'Habacuc et de Michée le Jeune furent révélés à Zebenne, évêque d'Eleuthéropolis, ville située à 7 lieues environ de Jérusalem, vers le couchant : c'était sous le règne de Théodose. 346-395.

Celui d'Habacuc se trouvait en un lieu appelé Keïla, si connu par l'histoire de David, et celui de Michée, à une demi-lieue d'Eleuthéropolis, en un endroit que le peuple désignait sous le nom de *Monument fidèle*, sans savoir pourquoi. Du temps de saint Jérôme, il existait sur le tombeau de Michée de Morasthi une église que visita sainte Paule. On ne sait pas si le tombeau d'Habacuc fut honoré de la même manière : toujours est-il que dans la suite des temps on dressa, près de Bethléem, une église sur le lieu où la tradition rapportait que l'ange l'avait enlevé pour le transporter à Babylone. Au XIII[e] siècle, il existait dans le diocèse de Jérusalem, une église abbatiale de l'Ordre de Prémontré, sous le nom de saint Habacuc. Elle dépendait de l'abbaye de Floreffe, en Belgique, et avait été bâtie par un croisé du Hainaut.

Les Grecs font la fête d'Habacuc le 2 décembre, mais ils ne lui joignent pas Michée. Tous les martyrologes latins les réunissent au 15 janvier : c'est ce que fait aussi dans le Levant, l'église latine de Jérusalem, où leur office est du rite semi-double.

Habacuc est reconnaissable à l'ange qui le transporte dans les airs par les cheveux ; au pain dont il se munit pour le prophète Daniel ; au vase de soupe qu'il avait préparé pour ses moissonneurs, et qu'il leur portait au moment où il fut enlevé. Au moyen âge, on caractérisait encore chaque prophète par un texte de sa prophétie placée sur une cartouche. Le texte qu'on choisissait pour Habacuc est celui-ci : *Apparebit Dominus et non mentietur. Deus ab austro veniet et Sanctus de monte Pharan.* Le Seigneur se montrera et il ne faillira point. Dieu viendra du couchant, et le Saint, du mont de Pharan[1].

Pour Michée c'était celui-ci : *Erit mons domus Domini præparatus in vertice montium.* La maison du Seigneur sera préparée sur le sommet des montagnes[2].

Cf. Baillet, Darras, *Histoire de l'Eglise ;* le P. Cahier.

SAINT EPHISE, APOTRE DE L'ILE DE SARDAIGNE (286).

Ephise était né à Jérusalem, alors appelée Elia-Capitolina. Dioclétien, l'empereur régnant, lui avait accordé toute sa faveur. Comme la grande préoccupation de ce prince était l'anéantissement du christianisme, il avait confié à son favori la mission d'aller le combattre en Italie. Mais Dieu attendait le nouveau Saul sur la route d'un autre Damas : à lui aussi une voix se fit entendre dans les airs, l'invitant à suivre Jésus-Christ, en même temps qu'une croix lumineuse apparaissait, l'éblouissait, et achevait de faire entrer la foi dans son âme.

Devenu chrétien, Ephise éprouva le besoin non-seulement d'adorer, mais de faire adorer ce qu'il avait autrefois blasphémé ; l'occasion s'offrit bientôt à lui d'employer son zèle pour Jésus-Christ. Ayant appris, à son arrivée en Italie, qu'une peuplade sauvage, ennemie de Dieu et des hommes, infestait l'île de Sardaigne, et y insultait à la religion comme aux mœurs, il résolut aussitôt une expédition et une descente dans ces parages désolés. Ayant rencontré les ennemis qu'il cherchait dans la province de Nora, ses prières plus que ses armes lui obtinrent une entière victoire sur eux. Puis, réunissant ceux que la défaite avait dispersés, il les gagna à Jésus-Christ. Sa mission dans cette province étant achevée et consolidée, il se dirigea vers Cagliari, capitale de l'île, pour y combattre le culte des idoles et faire renoncer à l'erreur ceux qu'il trouverait engagés dans ses funestes liens.

1. Habacuc, III, 3. — 2. Mich., IV, 1.

Mais des lettres accusatrices vinrent bientôt apprendre à Dioclétien l'usage que le gouverneur d'Italie faisait de son pouvoir, de ses trésors et de la flotte qui lui obéissait. Il envoie Flavien lui en demander compte. Flavien emploie les supplices comme toujours pour le ramener. Après avoir longtemps souffert sans même se plaindre, le Saint demande à être conduit au temple d'Apollon. Enfin le voilà vaincu, disent les païens. On l'y conduit : il se jette à genoux et se met en prières devant l'édifice, qui bientôt s'écroule avec fracas depuis le faîte jusqu'aux fondements. Le gouverneur, craignant l'effet de tels prodiges sur les esprits des spectateurs, lui fit aussitôt trancher la tête. — Saint Ephise est le Patron de Cagliari; les habitants de cette ville célèbrent encore tous les ans la délivrance de leur cité, le jour anniversaire de celui où une tempête éloigna la flotte française qui venait les attaquer, en 1798. On l'honore aussi à Pise.

LES SAINTS DU NOM D'ISIDORE EN ÉGYPTE.

L'Egypte a produit quatre saints plus particulièrement célèbres du nom d'Isidore. Le premier est saint Isidore de Nitrie, évêque d'Hermopolis [1] ; le second est saint Isidore de Scété, prêtre et ermite, mentionné aujourd'hui au martyrologe romain. Il avait coutume de dire : « Pourrions-nous rester oisifs, ou même nous ménager lorsque nous considérons ce que le Fils de Dieu a fait pour nous ? » Le troisième est saint Isidore l'Hospitalier, à qui saint Athanase confia le soin des pauvres et des étrangers dans la ville d'Alexandrie. Il eut la gloire, comme son illustre maître Athanase, d'être en butte à la persécution des Ariens. Lorsqu'il était à table, il lui arrivait souvent de dire : « Moi qui suis une créature raisonnable, faite pour jouir de la possession de Dieu, je me sers de la nourriture des animaux, au lieu de manger le pain des anges ». Il mourut en 404 à Constantinople. Le quatrième est saint Isidore de Péluse, abbé d'un monastère dans le voisinage de cette ville [2]. 450.

SAINTE TARCICE, VIERGE A RODEZ (vers 600).

Sainte Tarcice était, selon les généalogistes, fille d'Ambert et de Blitilde. Riche seigneur de l'Aquitaine, Ambert est la tige de la seconde race de nos rois. Quant à Blitilde, sa mère, elle était fille de Clotaire Ier, fils de Clovis et de sainte Clotilde.

Sainte Tarcice eut trois frères : Arnoal, trisaïeul de Charlemagne; saint Ferréol, évêque d'Uzès; et saint Modéric, qui fut le second évêque de Larzac, diocèse du Rouergue, vers le VIe siècle, dont il ne reste plus que le souvenir. Les premières années de Tarcice s'écoulèrent dans le service de Dieu. Pour être plus libre de le servir, elle renonça même aux avantages d'une maison opulente et elle quitta son pays par une inspiration particulière du Saint-Esprit. Après divers pèlerinages, elle vint dans le Rouergue, et se fixa dans la paroisse de Rodelle, au milieu des bois, dans une profonde solitude, isolée de tous rapports avec le monde. Là, comme une autre Marie, elle choisit la meilleure part. Son occupation habituelle était de s'entretenir avec son Dieu par la prière, vivant seule dans une grotte que l'on visite encore, dont l'entrée était comme fermée par des broussailles. Le Seigneur voulut pourvoir lui-même à son entretien et fournir miraculeusement sa nourriture : on raconte qu'une chèvre venait lui offrir son lait à heures fixes.

Sainte Tarcice passa plusieurs années dans cette solitude. Puis, un jour, on aperçut une lumière extraordinaire qui brillait sur la grotte ; on accourt, et on trouve le saint corps de Tarcice inanimé qui exhalait une odeur céleste. Transportées à Rodez par l'évêque assisté de son clergé, au milieu d'un immense concours de peuple, les reliques de sainte Tarcice ont été l'objet d'une vénération universelle, surtout dans le monastère de Saint-Sernin, sous Rodez, où, jusqu'en 1793, les religieuses, presque toutes issues de familles nobles, se faisaient gloire de l'invoquer comme l'une de leurs patronnes et l'honoraient d'un culte particulier. Les reliques de sainte Tarcice, qui ont échappé à la tourmente révolutionnaire, sont aujourd'hui conservées dans un des riches reliquaires de la cathédrale, et sont entourées, comme autrefois, de la confiance et de l'amour des pieux fidèles. — Les hagiographes mettent à tort les reliques de sainte Tarcice dans l'église de Saint-Vincent, à Rodez; cette église n'existe plus, si elle a jamais existé.

Non loin de la grotte où s'écoula la vie sainte de notre bienheureuse Tarcice, dans le bois de Rodelle, se trouve une fontaine dont l'eau est regardée comme très-efficace contre les maux d'yeux, grâce aux bénédictions que Tarcice avait données à cette fontaine témoin des mérites de sa vie [3].

1. V. au 2 janv. — 2. V. au 4 fév. — 3. *Propre de Rodez* et notes fournies par M. le chanoine Bousquet.

SAINT MAUR, OU MORT-NÉ, ERMITE A HUY (fin du VIIe siècle).

Ce Saint vint au monde mort; ce qui l'a fait appeler saint Mort-Né.

Andenne, au comté de Namur, fut sa patrie.

Son père, qui exerçait l'humble métier de charbonnier, dans la forêt voisine, le porta à la chapelle de Notre-Dame de la Vigne et obtint du ciel la grâce de le voir revenir à la vie. Quand il fut grand, Mort-Né embrassa la profession de son père; mais celui-ci étant mort, il prit la résolution de se retirer dans la solitude pour vaquer entièrement à la prière.

Il mourut octogénaire.

Les habitants d'Andenne, ne le voyant plus sortir, se transportèrent à sa cellule où ils le trouvèrent étendu sur son grabat les mains jointes. Ils voulurent l'enterrer chez eux. Mais un signe céleste leur fit connaître qu'il fallait le transporter en l'église de Saint-Jean l'Evangéliste à Huy : le Bienheureux avait durant sa vie visité une fois chaque mois, ce sanctuaire dédié à l'Apôtre bien-aimé : ce fut sans doute en récompense de sa dévotion que le ciel lui réserva cette sépulture glorieuse.

On l'invoque contre la maladie de la pierre, les maux de tête, les maux de jambe, la goutte et la paralysie.

Acta Sanctorum.

XVIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, sur la voie *Salaria*, la naissance au ciel de saint MARCEL, pape et martyr, qui fut d'abord battu de verges pour la confession de la foi catholique, par le commandement du tyran Maxence, puis employé sous bonne garde au service des animaux, et mourut dans cet esclavage, revêtu d'un cilice. 310. — A Maroc, en Afrique, le supplice des saints martyrs BÉRARD, Pierre, Accurse, Ajut et Othon, de l'Ordre des Mineurs. 1220. — A Arles, saint HONORAT, évêque et confesseur, dont la vie fut illustrée par sa doctrine et par ses miracles. 429. — A Oderzo, près de Trévise, saint Titien, évêque et confesseur. — A Rhinocolure, en Egypte, aujourd'hui Faramida, saint Mélas, évêque, qui après avoir souffert sous Valens l'exil et d'autres mauvais traitements pour la foi catholique, s'endormit en paix. Ve s. — A Fondi [1], en Campanie, saint Honorat, abbé, dont le pape saint Grégoire fait mention. VIe s. — Au monastère de Péronne, saint FURSY, confesseur. 650. — A Rome, sainte Priscille, qui consacra sa personne et ses biens au service des martyrs.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Moûtiers, en Tarentaise, saint JACQUES, premier évêque connu de ce siége. 429.— Au même lieu, saint MARCEL, successeur du précédent. — A Riez, en Provence, saint Fauste, évêque. Il favorisa d'abord l'erreur des semi-pélagiens ; mais, reconnaissant depuis la vérité, il s'attacha inviolablement à la foi catholique, dans laquelle il mourut plein de mérites et de sainteté ; il

1. L'église de Fondi dut à saint Paulin, plus tard évêque de Nole, son illustration et des accroissements considérables. Propriétaire de la contrée, il réédifia cette petite église qui tombait en ruines, lui donna plus de grandeur et de magnificence, l'orna de peintures, la dota richement, y mit des reliques précieuses et en fit faire la dédicace. (Voyez saint Paulin, XIIe *épître à Sévère*.) Les Lombards détruisirent l'œuvre de saint Paulin de fond en comble, tellement qu'Agnelle, évêque de cette ville, dut se transporter à Terracine par l'ordre de saint Grégoire.

est hautement loué par Sidoine Apollinaire. 493 [1]. — A Châlon-sur-Saône, saint Spur, abbé, dont les saintes reliques furent religieusement gardées dans la grande église de cette ville. — A Clermont, en Auvergne, saint Bonet, trentième évêque de ce siége[2]. Vers 710. — Au diocèse de Belley, saint TRIVIER, religieux du pays de Thérouanne, qui a laissé son nom à une ville de la souveraineté de Dombes, près de laquelle il est décédé. VIe s. — A Saint-Savin, en Poitou, saint Romaré, confesseur. — A Mende, saint FIRMIN, évêque de ce siége, dont l'entrée au ciel est marquée le 14 janvier. IIIe s. — A Auch, la fête de saint Fritz, martyr. VIIIe s. — A Poitiers, la mémoire de saint Vivence, dont l'entrée au ciel est marquée au martyrologe romain le 13 de ce mois. — Le même jour, sainte Méroflète, vierge. — A Grenoble, la fête de saint FERJUS ou FERRÉOL (Ferreolus), dont le décès est marqué le 12 de janvier. Vers 680.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Chez les Prémontrés. A Henstadt, le bienheureux Godefroy [3], confesseur, de race royale, chanoine prémontré, et fondateur de trois monastères; remarquable par son mépris de lui-même et célèbre par ses vertus et ses miracles. Il s'endormit dans le Seigneur le 13 janvier 1127.

Martyrologe de l'Ordre des Frères-Prêcheurs. — Dans la ville de Soncino, au diocèse de Crémone, la bienheureuse STÉPHANIE DE QUINZANI, vierge de l'Ordre des Frères Prêcheurs, qui s'en alla vers son céleste époux le 2 janvier 1530.

Martyrologes Romano-Séraphique, de l'Ordre Séraphique, des Conventuels et des Capucins. — A Maroc, en Afrique, les saints martyrs BÉRARD, PIERRE, ACCURSE, AJUT et OTHON, qui, après avoir confessé publiquement Jésus-Christ, furent jetés en prison; puis battus cruellement à coups de fouet et de bâton et étendus toute une nuit sur des têts de pots cassés, ils eurent enfin la tête tranchée, et furent les premiers martyrs de l'Ordre des Mineurs qui s'envolèrent dans le ciel.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

A Brescia, saint Marin, prêtre, et saint Etienne, diacre, martyrs, compagnons de saint Faustin et Jovite, martyrisés dans cette ville; leurs corps y furent retrouvés en 1529. Règne d'Adrien. — En Afrique, les saints Saturnin, Faustin, Naffanien, et leurs sept compagnons, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Rome, les saints Anan et Marius, martyrisés sur la voie Appienne; neuf soldats martyrisés sur la voie Cornélienne; Honorius et treize autres, tous martyrs dont la mémoire ne s'est conservée que d'une manière confuse. — En Grèce, saint Danax d'Illyrie, martyr, égorgé pour n'avoir pas voulu sacrifier à Bacchus. — A Sorrente, en Italie, saint Valère, évêque de cette ville et confesseur. Tiré de la solitude par les habitants de Sorrente, pour être élevé à l'épiscopat, il les protégea contre Rodoald, chef des Lombards, qui les assiégeait. VIIe s. — A Pavie, sainte Libérate, vierge, sœur de l'évêque saint Epiphane et de trois autres saintes vierges. Vers l'an 500. — A Augsbourg, saint Tozzo, qui après avoir bâti, avec saint Magne, une chapelle a Campidona (Kempten, en Souabe), en fut le desservant, convertit un grand nombre de païens, chassa les démons et devint enfin évêque d'Augsbourg, où il mourut. An 661. — En Italie, la bienheureuse Jeanne, vierge, religieuse de l'Ordre des Camaldules de Bagni, dans l'Emilie; son intercession délivra la contrée de le peste. An 1105. — En Angleterre, saint Henri, ermite, d'origine danoise, qui abandonna famille et patrie pour vivre dans la sainteté et la solitude au milieu d'une île du Northumberland. An 1127.

SAINT MARCEL Ier, PAPE ET MARTYR

304 à 310. — Empereurs : Dioclétien; Maximien Hercule; Galère et Maximin Daïa.

Après deux mois d'interrègne, les fidèles de Rome purent se réunir aux catacombes et procéder à l'élection d'un nouveau Pape. Marcel, Romain d'origine, fut choisi pour succéder à saint Marcellin, le 21 mai 304. La dixième persécution générale venait de s'allumer contre les chrétiens par

1. Voir au 28 septembre. — 2. Voir sa vie au 15 janvier. — 3. Voir au 13 janvier.

les ordres de Dioclétien et du César Galère. (303.) Pendant que le bienheureux Marcellin était conduit au supplice, il conjurait le prêtre Marcel de ne pas céder aux instances de l'empereur. Devenu pape, Marcel n'oublia pas les exemples de vertu et de courage de son prédécesseur. Il obtint d'une matrone nommée Priscille, un endroit favorable sur la voie *Salaria* pour y établir de nouvelles catacombes et pouvoir y célébrer les divins mystères à l'abri des profanations des païens. Il gouverna saintement et courageusement l'Eglise alors si désolée, travaillant à convertir les infidèles, à affermir les chrétiens dans la foi et à ramener à la pénitence ceux qui avaient cédé aux promesses ou aux violences des persécuteurs. Les vingt-cinq titres de la ville de Rome furent partagés par lui en autant de paroisses distinctes, afin que les sacrements et les autres secours de la religion fussent plus facilement distribués aux fidèles et à la multitude des païens qui se convertissaient à la foi.

Maxence, fils de Maximien Hercule, déclaré empereur par les prétoriens, 307, régnait dans Rome. Occupé de lutter contre ses compétiteurs d'Afrique et d'Italie, il n'avait pour ainsi dire pas le temps de persécuter les chrétiens ; peut-être aussi désirait-il les mettre de son parti en les épargnant. L'Eglise, en ce moment-là, jouit donc d'une sorte de paix. Marcel en profita pour rétablir la discipline que les troubles précédents avaient altérée. Mais sa juste sévérité envers ceux qui étaient tombés pendant la persécution lui fit beaucoup d'ennemis. Or, comme Maxence croyait alors avoir affermi son pouvoir, et qu'il commençait à jeter le masque qui couvrait ses mauvais sentiments pour la religion chrétienne, il trouva deux crimes dans Marcel : c'était d'avoir excité quelques troubles par son zèle, ensuite et surtout, d'être le chef des chrétiens.

Il le fit comparaître devant son tribunal, lui ordonnant de renoncer à sa charge et de sacrifier aux idoles. Marcel résista aux promesses et aux menaces du tyran ; il fut condamné à servir comme esclave dans les écuries impériales. Le pontife passa de longs jours dans cette dure captivité, ne cessant dans la prière et le jeûne d'implorer la miséricorde du Seigneur. Après neuf mois de détention, les clercs de Rome qui avaient secrètement négocié son rachat avec les officiers subalternes, vinrent pendant la nuit et le délivrèrent. Une pieuse chrétienne, nommée Lucine, qui, après avoir vécu quinze années dans la fidélité conjugale avec Marcus, avait depuis dix-neuf ans persévéré dans la viduité, donna asile au Pontife. Sa maison devint dès lors un titre paroissial de Rome, sous le nom de Marcel. Le Pontife y réunissait en secret les fidèles. Nuit et jour les prières et les hymnes sacrées ne cessaient de monter au trône de Dieu. Maxence en fut informé et fit de nouveau arrêter Marcel. Sur l'emplacement même de l'église profanée, il fit établir un haras où le Pontife fut une seconde fois condamné à servir comme palefrenier. Ce fut ainsi qu'au milieu de vils animaux mourut le saint évêque, auquel on ne donnait pas même de vêtements et qui n'avait qu'un cilice sur le corps. La bienheureuse Lucine l'ensevelit dans les catacombes de Priscille sur la voie *Salaria*, le XVIIe des Calendes de février [1]. En une ordination faite à Rome, au mois de décembre, il imposa les mains à vingt-cinq prêtres, deux diacres et vingt et un évêques destinés à diverses provinces [2].

Pour ce qui est des reliques de ce souverain Pontife, elles sont demeu-

1. 16 janvier 310.

2. Cette notice est extraite presque en entier du *Liber pontificalis*. Voyez l'abbé Darras, *Hist. génér. de l'Eglise*, t. VI, 219-234, et VIII, 590-593.

rées en ce cimetière de Priscille jusqu'au temps du pape saint Martin ; elles furent apportées alors partie en Flandre, au monastère d'Haumont, de l'Ordre de Saint-Benoît ; et partie en France, en la très-célèbre abbaye de Cluny. C'était le chef que possédait l'abbaye de Cluny ; aujourd'hui cette précieuse relique se conserve à la cathédrale d'Autun.

Le 16 janvier, jour de la fête du saint Pape, Rome célèbre dans l'église de Saint-Marcel au Corso — qui a remplacé le haras du persécuteur — un office solennel en l'honneur du persécuté.

Quel contraste entre l'abjection de saint Marcel et la splendeur dont la conversion de Constantin va entourer, peu d'années après, le vicaire de Jésus-Christ ! Pour rendre cette abjection du dernier des Papes persécutés par le paganisme, les arts ont représenté saint Marcel avec des ânes au râtelier : c'étaient selon toute apparence des chevaux qu'il était chargé de soigner ; mais les artistes ont renchéri et nous ont donné des ânes : ce n'est pas le cas de leur en vouloir.

Saint Marcel est le patron des palefreniers et des valets d'écuries.

ÉCRITS DE SAINT MARCEL.

Nous possédons deux Epîtres que l'on regarde comme étant de lui, quoique un peu altérées : l'une est adressée aux évêques de la province d'Antioche, où il traite de la primauté de l'Eglise romaine, qu'il prouve devoir être appelée *le chef des Eglises ;* il y déclare aussi que, de droit, nul concile ne peut être célébré que par l'autorité du souverain Pontife. L'autre est écrite au tyran Maxence, où il lui dit que les vrais prêtres de Dieu aiment beaucoup mieux être poursuivis pour la vraie foi, que d'être riches et honorés sur la terre, pour perdre enfin le ciel ; parce que, dit-il, « tout ce qui est ici-bas n'a point de durée ; mais ce qui est au delà est éternel ». Voilà ce que les historiens nous apprennent de saint Marcel, dont la fête est célébrée dans l'Eglise avec office semi-double, par l'ordre du pape saint Grégoire VII. Parmi les églises de France dédiées en l'honneur de saint Marcel, pape, nous ne connaissons que celles de Saint-Marcel de Cluny, de Vandenesse-sur-Arroux et d'Yguérande, au diocèse d'Autun : il y en a sans doute d'autres.

SAINT BÉRARD ET SES COMPAGNONS,

FRÈRES MINEURS, MARTYRS

1220. — Pape : Honorius III.

Le séraphique saint François brûlait d'un zèle si ardent pour le salut des âmes et la gloire de son Maître, qu'il mourait de déplaisir de ne pas répandre son sang pour une si juste cause. Mais voyant que ce n'était pas la volonté de Dieu, il voulut au moins faire par ses enfants ce que le ciel ne lui permettait pas d'exécuter par lui-même. Pour cet effet, il en choisit six, savoir : Vital, Bérard, Pierre, Accurse, Adjute et Othon ; il leur déclara son dessein et le mérite de cette entreprise, les excitant à l'embrasser avec beaucoup de dévotion, et leur faisant espérer que Dieu les conduirait, puisqu'il les avait élus pour son service. Il nomma Vital pour leur supérieur, et, après leur avoir donné sa bénédiction, avec promesse de les secourir de ses prières, il les envoya d'Italie en Espagne, pour y prêcher le saint Evangile aux Maures plongés dans les ténèbres du mahométisme (1219). Ces six reli-

gieux passèrent d'abord au royaume d'Aragon ; dès qu'ils y furent arrivés, leur supérieur Vital tomba malade. Cela n'empêcha pas cependant les cinq autres de poursuivre leur dessein ; de sorte que, laissant l'Aragon, ils allèrent à Coïmbre, en Portugal, et de là à Alemquer, où il y avait déjà un couvent de leur Ordre. Ils s'y reposèrent quelques jours par les soins de l'infante Sanche, sœur du roi de Portugal, laquelle leur fournit des habits séculiers, pour faciliter davantage leur mission ; et, de la sorte, ils passèrent à Séville qui était alors en la puissance des Maures.

Ces bons religieux, étant arrivés dans cette ville, entrèrent aussitôt dans la mosquée des Maures où, se laissant aller à l'ardeur de leur zèle, ils commencèrent à prêcher hautement les vérités de l'Evangile contre l'Islamisme. Ils ne furent pas longtemps sans être maltraités par les Barbares qui, les voyant en un si pauvre équipage, les méprisèrent et les prirent pour des hommes qui n'étaient pas en leur bon sens. Mais les Saints ne se rebutèrent pas pour cette première disgrâce ; ils s'en allèrent de là au palais du roi et se mirent à lui prouver par des raisons évidentes la fausseté du mahométisme. Ce prince, irrité de leur liberté, commanda qu'ils fussent jetés en une obscure prison ; mais quelques jours après ayant appris qu'ils désiraient passer en Afrique, il les fit mettre sur un vaisseau qui partait pour le Maroc. Ils s'embarquèrent avec Dom Pierre, infant de Portugal, frère du roi Alphonse II ; ce jeune prince était curieux de voir la cour du Miramolin de Maroc, nom qui veut dire chef des Musulmans (émir-al-moslemin). Nos missionnaires, arrivés au Maroc, vinrent trouver le roi, et lui parlèrent de Jésus-Christ avec la même hardiesse qu'ils avaient fait devant celui d'Andalousie, en Espagne. Ils en reçurent aussi le même traitement. Il se contenta d'abord de les faire chasser de la ville comme des visionnaires et des fous, avec ordre qu'on les renvoyât sur les terres des chrétiens. Mais à peine les eut-on laissés hors des faubourgs, qu'ils retournèrent sur leurs pas, et rentrant dans la même ville d'où ils avaient été chassés, publièrent de nouveau la loi du salut au milieu de la place publique. Ceci étant rapporté au roi, il les fit jeter dans une basse fosse avec ordre de les y laisser périr de faim et de misère. Ils y restèrent trois semaines sans que personne leur donnât un morceau de pain ; mais celui-là même qui avait autrefois pourvu d'aliments le prophète Daniel, dans la fosse aux lions, sut bien encore pourvoir à la nourriture de ses serviteurs. Lorsqu'on les retira de cette obscure prison, ils furent trouvés plus forts et en meilleur état qu'ils n'y étaient entrés. Le Miramolin en étant lui-même étonné, commanda, pour une seconde fois, qu'ils fussent remis entre les mains des chrétiens pour les faire passer en Espagne. Mais ils s'échappèrent encore, et retournèrent prêcher aux Maures, jusqu'à ce que l'infant Dom Pierre les retirât dans son logis où il leur donna des gardes, de crainte que leur trop grand zèle ne portât préjudice aux autres chrétiens qui étaient à sa suite.

A quelque temps de là, l'armée de Miramolin marcha contre quelques rebelles qu'il mit aisément en déroute par le secours des Portugais qui combattaient sous les drapaux de l'infant Dom Pierre. Les saints religieux étaient aussi avec lui. Il arriva que l'armée se trouvant en disette d'eau, le P. Bérard, à la prière de tous ses compagnons, prit une bêche, creusa la terre, et en fit sortir une source d'eau vive, à l'extrême consolation des Chrétiens et au grand étonnement des Maures. Néanmoins, comme ils persévéraient à prêcher Jésus-Christ malgré la défense du roi, ce prince les fit arrêter de nouveau ; après les avoir fait cruellement fouetter, il les fit jeter tout nus dans une obscure prison, mais ils furent consolés par une clarté céleste au

milieu de laquelle les gardes aperçurent leurs âmes qui s'élevaient en l'air comme si elles eussent déjà monté au ciel. Ensuite on les retira de ces cachots pour les livrer au peuple, afin qu'il se vengeât sur eux des injures qu'ils avaient proférées contre le prophète Mahomet. Et alors ils furent fouettés une seconde fois par les carrefours de la ville ; on les traîna sur des morceaux de verre et sur des têts de pots cassés ; on versa sur leurs plaies du sel et du vinaigre avec de l'huile bouillante, et chacun inventa à l'envi de nouveaux tourments pour les maltraiter.

Au milieu de tous ces outrages, les Saints montrèrent tant de constance qu'ils ne paraissaient pas être sensibles aux douleurs ; il arriva même qu'un Maure ayant donné un rude soufflet au père Othon, parce qu'il parlait mal de Mahomet, le religieux, sans s'émouvoir, lui présenta l'autre joue afin qu'il la frappât également s'il voulait. Le Miramolin fut extrêmement étonné de cette action qui se fit en sa présence : pensant les pouvoir gagner par la voie de la douceur, il leur promit, s'ils se voulaient faire Maures, de leur donner autant de richesses et d'honneur qu'ils pourraient en désirer ; il leur présenta cinq belles personnes pour les épouser, s'ils suivaient ses avis. Mais voyant qu'au mépris de toutes ses offres, ils persévéraient à exalter la religion chrétienne et à se moquer de Mahomet, le tyran en conçut une telle colère que, se faisant lui-même leur bourreau, il prit son cimeterre et fendit la tête aux cinq religieux. De la sorte, ces bienheureux enfants de saint François reçurent la couronne du martyre, le 16 janvier, l'an 1220. A l'heure même où leurs âmes s'envolèrent au ciel, elles apparurent dans Alemquer, à l'infante Sanche, qui priait alors dans son cabinet, qu'elle fit depuis changer en une église, en mémoire de cette faveur.

Pour ce qui est des corps des mêmes Saints, le tyran les fit jeter avec leurs têtes hors de l'enceinte de son palais ; les Maures y accoururent aussitôt et les traînèrent avec d'horribles huées par les rues de la ville, sans jamais se lasser de les déchirer et de leur faire toutes sortes d'indignités, afin que la honte en rejaillît sur notre sainte religion ; enfin, ils les exposèrent sur des fumiers pour être dévorés par les chiens et les oiseaux. Mais Dieu, qui conserve soigneusement tous les os de ses Saints, envoya subitement une si épouvantable tempête de tonnerres, de foudres et d'éclairs, que les Maures prenant la fuite donnèrent le loisir aux Chrétiens de recueillir ces saintes reliques. L'infant dom Pierre les mit avec beaucoup de révérence dans un oratoire de sa maison, jusqu'à son retour en Portugal. Il fit faire à Maroc deux châsses d'argent de différente grandeur, mit toutes les têtes dans la petite et les autres membres dans la grande. Et cependant il arriva deux merveilles qui nous font bien connaître avec quelle pureté l'on doit conserver les choses saintes. Un gentilhomme de l'infant, s'avançant pour honorer ces saintes reliques, demeura sans mouvement jusqu'à ce qu'il eut purifié sa conscience d'un péché dont il était chargé. Un écuyer ne put pas davantage toucher ces ossements sacrés, parce qu'il était tombé en un péché déshonnête. On porta ensuite tant de respect à ce saint trésor que personne n'osait entrer en la maison où il reposait, sans être en état de grâce.

Enfin, l'infant retournant en Portugal, y apporta avec lui les précieuses reliques de ces cinq religieux martyrs et les déposa en l'Eglise de Sainte-Croix à Coïmbre, où on les a conservées jusqu'aujourd'hui. Cette translation ne se fit pas sans des choses merveilleuses que l'on pourra voir au long dans les *Chroniques* de l'Ordre de Saint-François [1]. Le plus célèbre miracle que Dieu fit en cette translation, fut la conversion de saint Antoine de Lisbonne surnommé de Padoue, qui à la vue des corps de ces cinq martyrs, se sentit telle-

ment transporté de l'amour divin, qu'il quitta l'institut des chanoines réguliers pour suivre celui de Saint-François, qu'il regardait comme l'école du martyre. Le châtiment du Miramolin ne se fit pas attendre : le bras qu'il avait employé à massacrer les Saints devint aussi sec que du bois, et il demeura perclus de la moitié de son corps : ce qui montre que si Dieu permet pour un temps que ses Saints soient affligés, il sait bien ensuite les venger de leurs ennemis.

Voilà, en somme, ce que l'on sait du martyre de ces cinq religieux, qui ont été mis au catalogue des Saints par le pape Sixte IV, l'an 1481, 261 ans après leur décès. Le Martyrologe romain les mentionne fort honorablement.

On a donné pour attribut à ces martyrs le cimeterre : on les représente en groupe : ils sont particulièrement honorés à Coïmbre.

SAINT HONORAT, ÉVÊQUE D'ARLES,

FONDATEUR DU MONASTÈRE DE LÉRINS

429. — Pape : Saint Célestin Ier. — Empereur d'Occident : Valentinien III.

Cette vie plaît, mais elle trompe.
(Saint Honorat.)

Quand il ne trouve rien ou peu à louer dans la vie de son héros, le panégyriste nous met devant les yeux la gloire de ses ancêtres ; il exalte la noblesse de son sang. Mais nous, qui avons reçu la même naissance en Jésus-Christ, et qui sommes plus ou moins nobles, selon que nous sommes plus ou moins fils de Dieu, nous ne voyons une source de grandeur dans l'éclat de l'origine terrestre qu'autant qu'on la foule aux pieds. Nous nous contenterons donc de rappeler que saint Honorat était d'une famille consulaire ; il vint au monde vers la fin du règne de Constance.

On sait qu'il était Gaulois de naissance, et qu'il n'était ni de l'Aquitaine, ni de la Gaule viennoise ou narbonnaise, mais on ne peut assurer en quel autre endroit des Gaules il était venu au monde ; c'est sur de simples conjectures que quelques savants l'ont fait venir de cette partie de l'ancienne Belgique, qui a formé plus tard la Champagne et la Lorraine [1]. Dieu mit de bonne heure en cet enfant le désir du baptême ; et à voir comment il s'y préparait, doux dans son enfance, modeste dans son adolescence, grave dans sa jeunesse, toujours en avance pour la grâce et la vertu à chaque degré de la vie qu'il parcourait, toujours plus grand que lui-même, il était facile de deviner que le ciel même s'était chargé de son éducation. Personne ne le forma à la piété ; personne ne l'excitait à recevoir le baptême ; tout le monde, au contraire, s'y opposait ; ses parents, ses amis, son pays, craignant de perdre en lui leur plus riche ornement, firent les plus grands efforts pour le détourner d'une religion qu'ils considéraient comme un tombeau. Mais l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ l'emporta, et le père d'Honorat ne put arracher de son cœur le désir du baptême auquel l'enfant se préparait, sur-

1. L'auteur de la vie de saint Loup de Troyes dit que Piméniole, femme de saint Loup, était sœur de saint Honorat et née à Toul, ce qui nous ferait connaître la patrie de l'évêque d'Arles.

tout en distribuant aux pauvres ses petits revenus. Lorsqu'il eut reçu ce sacrement, son père employa contre lui une arme bien puissante : il lui procura tous les divertissements possibles pour lui faire aimer le monde. Il alla jusqu'à se faire enfant, afin de l'entraîner dans tous les plaisirs des jeunes gens ; il chassait avec lui, il jouait avec lui, mais le saint jeune homme, au milieu de toutes les délices du siècle, se fortifiait intérieurement par ces paroles qu'il s'adressait lui-même : « Cette vie plaît ; mais elle trompe ».

Et il ajoutait : « J'entends dans le monde des préceptes tout différents de ceux de l'Eglise, il faut choisir entre les deux ; d'un côté on me prêche la modestie, la retenue, la vie de l'âme ; de l'autre, une jouissance effrénée, la vie du corps. Ici, Jésus m'appelle à régner dans le ciel ; là, le démon, à régner sur la terre. Tout ce qu'il y a dans le monde est vain et flatte les yeux, mais le monde et ce qui flatte les yeux, passent ; celui-là seul qui fait la volonté de Dieu demeure toujours. Hâtons-nous donc de nous tirer de ces piéges, tandis que nous n'y sommes pas encore bien pris. Quand des liens sont complétement formés, il est difficile de les rompre ; faibles, ils sont plus faciles à défaire, que forts, à couper. Sauve ton âme sur les hauteurs, loin des pensées terrestres qui la salissent et l'empêchent de respirer librement. Ceux qui possèdent de l'or sont possédés par l'or ; ceux qui sont riches en esclaves sont eux-mêmes esclaves de cette richesse ; ceux qui se plaisent dans les dignités abaissent la dignité de leur âme, qui est l'image de Dieu. Mes esclaves à moi, ce sont mes mauvaises passions ; ma joie, le salut de mon âme ; mon épouse, la sagesse ; ma volupté, la vertu ; mon trésor, le Christ, qui, en échange des biens caducs, m'en donnera d'impérissables : le servir sur la terre et régner avec lui dans le ciel ». Il réalise bientôt ces nobles pensées. Il coupe ses longs cheveux. Il renonce à la magnificence des habits qui recouvrent le corps pour ne s'occuper que de la parure de l'âme. La beauté de son cou, blanc comme le lait, s'efface sous un rude vêtement. Plus de folle joie sur son visage, mais une douce sérénité ; la vigueur de ses membres passe dans son esprit. Le jeûne a rendu pâle sa face qui, auparavant pleine de santé, ne respire plus maintenant que la gravité. En un mot, il est tout autre qu'il n'était, et le père pleure absolument comme s'il avait perdu son fils. Honorat fut sans doute touché des larmes de son père, mais il savait que « l'amour bien ordonné doit commencer par Dieu [1] ». Il fut docile à la voix de Dieu, qui lui disait de quitter le siècle. Son frère aîné, Vennace, le suivit dans cette sainte entreprise. Il s'établit bientôt entre eux une céleste émulation, la seule qui devrait exister entre des frères, à qui avancerait le plus vite dans le chemin de la perfection, à qui aurait une piété plus délicate, une nourriture plus grossière, une conversation plus douce, un vêtement plus âpre ; à qui parlerait le moins et prierait le plus ; dormirait le moins et lirait le plus ; offenserait le moins et pardonnerait le plus ; à qui aurait le plus souvent dans la bouche le Christ, et plus rarement le monde.

En distribuant aux pauvres de larges aumônes, ils les assaisonnaient des larmes de la plus tendre compassion ; dans l'étranger qu'ils recevaient à leur table, ils voyaient d'abord Jésus-Christ à aimer avant de voir un convive à nourrir. Quoiqu'ils n'eussent pour reposer leurs membres qu'un cilice étendu à terre et une pierre pour oreiller, ils remplissaient les devoirs de l'hospitalité avec tant de charité, que les évêques qui la recevaient chez ces deux jeunes chrétiens apprenaient à la donner. L'humilité ne put cacher l'éclat de tant de vertus ; tout le pays émerveillé les poursuivait de son amour, de

1. *Ordinavit in me charitatem.* (Cant. II, 4.)

ses louanges, de ses honneurs. En vain chacun d'eux mettait l'autre en avant pour en être éclipsé ; ils ne faisaient que répercuter l'éclat l'un de l'autre, et une gloire plus brillante rayonnait de tous deux. Pour s'en dépouiller, car ils craignaient de succomber aux dangers de la vanité et de recevoir ici-bas leur récompense, ils résolurent d'abandonner leur pays, pour aller se cacher bien loin dans quelques déserts. Dieu, en leur donnant ainsi le désir d'émigrer, voulait promener ces astres en divers lieux pour y répandre la lumière. Ils donnent aux pauvres ce qui leur restait de leur bien. Ils sortent, à l'exemple d'Abraham, de leur maison, de leur parenté, de leur patrie qui pleurent ; et pour que leur conduite n'offre rien qui sente la légèreté de la jeunesse, ils emmènent avec eux un saint vieillard d'une gravité consommée, d'une vie angélique, nommé Capraise [1] ; ils se soumettent à lui comme à leur guide, à leur maître, à leur père en Jésus-Christ. Lorsqu'ils passent à Marseille, Procule, évêque de cette ville, fait tous ses efforts pour les attacher à son église. Ils sont d'abord près de céder aux instances du prélat, à cause de sa sainteté, mais la première résolution prend le dessus.

Ils s'embarquent pour trouver un rivage où les mœurs de la Gaule et la langue latine qu'ils parlent soient étrangères. Heureuses les terres, heureux les ports qui vont recevoir ces citoyens du ciel qui naviguent vers leur patrie ! D'autres passent en Orient et dans les lieux habités par des Saints, pour y profiter de leurs exemples ; mais Dieu amène ceux-ci pour donner eux-mêmes le bon exemple, pour laisser partout des semences de sainteté. Ce serait trop long de les suivre ; rappelons seulement que, pour l'amour de Jésus-Christ, nos deux jeunes voyageurs supportèrent avec intrépidité toutes les incommodités d'une traversée qui devait être très-pénible à des personnes élevées si délicatement. Mais les forces de Venance furent au-dessous de son courage : il tomba malade et mourut en Grèce, dans la ville de Méthone [2]. On lui fit de magnifiques funérailles, auxquelles tous les habitants de la ville, Latins, Grecs, Juifs, assistèrent avec empressement.

Après la mort de son frère, Honorat reprit le chemin de l'Occident, conduit par la main invisible de la Providence, qui le sauva de tous les périls. Les pays qu'il toucha dans son passage, reçurent des lumières spirituelles. L'Italie, où il aborde, regarde sa présence comme une bénédiction ; la Toscane l'embrasse avec vénération et par les prières engageantes de ses prêtres, l'oblige à prolonger son séjour. Enfin, Notre-Seigneur brise tous ces liens et nous le ramène. Notre ermite aborde en Provence, et là, ayant lié une étroite amitié avec saint Léonce, évêque de Fréjus, pour ne se pas éloigner de cet homme de Dieu, il cherche un désert dans le voisinage, où il puisse parler à Dieu plutôt qu'aux hommes. « Le marin, le soldat, le voyageur qui sort de la rade de Toulon pour cingler vers l'Italie ou l'Orient, passe entre deux ou trois îlots rocailleux, arides, surmontés çà et là d'un grêle bouquet de pins. Il les regarde avec indifférence et s'éloigne, et cependant il est un de ces îlots qui a été pour l'âme, pour l'esprit, pour le progrès moral de l'humanité, un foyer plus fécond et plus pur que n'importe quelle île fameuse de l'Archipel hellénique. C'est Lérins, autrefois couverte d'une ville déjà ruinée du temps de Pline, et où l'on ne voyait plus, au commencement du v[e] siècle, qu'une plage déserte et rendue inabordable par la quantité de serpents qui y pullulaient [3] ».

1. Voyez le 1er juin, jour auquel il est honoré.
2. Aujourd'hui Modon, chef-lieu de la Haute-Messénie, sur un rocher qui s'avance dans la mer. Les Français s'en emparèrent en 1828, dans la guerre qu'ils firent à la Turquie pour l'indépendance de la Grèce.
3. *Les Moines d'Occident*, t. 1er, p. 223 et suiv.

C'est ce lieu, considéré par les peuples d'alentour comme maudit du ciel, que choisit Honorat. Il ne fut point effrayé par les peintures qu'on lui en fit. Ce qui faisait peur à tout le monde lui plaisait, parce qu'il espérait y fuir le commerce de tout le monde. Armé de ces paroles, qu'il avait dans le cœur et sur les lèvres, qu'il répétait à lui-même et à ses disciples : « Vous marcherez sur l'aspic et le basilic, et vous foulerez aux pieds le lion et le dragon [1] », et de ces autres : « Voici que je vous ai donné le pouvoir de marcher sur les serpents et les scorpions [2] », il entre intrépide dans ce désert ; son assurance dissipe la crainte de ses compagnons ; l'horreur de la solitude s'enfuit ; les serpents se retirent en foule. « Et depuis », dit saint Hilaire, « a-t-on ouï dire qu'un seul de ces reptiles ait jamais causé non-seulement de péril, mais de frayeur à personne ? » Bientôt ce désert, vide d'hommes, se peuple d'anges visibles ; il est devenu comme un camp du Seigneur. Honorat, qui le commande, a jusque-là évité la dignité sacerdotale, mais son ami Léonce l'oblige enfin à la recevoir. Son mérite éleva tellement le sacerdoce, qu'il parut en lui égal à l'épiscopat. Saint Hilaire dit plus : « Jamais évêque n'a assez présumé de lui-même pour oser se considérer comme le collègue de ce prêtre ». Mais il conserva dans le sacerdoce l'humilité du moine, aussi pleinement que moine il possédait les mérites du sacerdoce. Par ses soins s'élèvent un temple propre à toutes les cérémonies de l'Eglise, des bâtiments capables de loger ses nombreux disciples ; renouvelant les miracles de l'Ancien Testament, il fait couler pour l'usage de sa communauté, des eaux douces d'une roche où il n'y en avait point eu jusqu'alors.

« L'île change de face, le désert devient un paradis. Une campagne bordée de profonds ombrages, arrosée d'eaux bienfaisantes, riche de verdure, émaillée de fleurs, embaumée de leur parfum, y révèle la présence féconde d'une race nouvelle. Honorat, dont le beau visage rayonnait d'une douce et attrayante majesté, y ouvre les bras de son amour aux fils de tous les pays qui voulaient aimer le Christ ; il lui arrive en foule des disciples de toutes les nations. L'Occident n'a plus rien à envier à l'Orient, et bientôt cette retraite, destinée dans la pensée de son fondateur à renouveler sur les côtes de la Provence les austérités de la Thébaïde, devient une école célèbre de théologie et de philosophie chrétienne, une citadelle inaccessible aux flots de l'invasion barbare, un asile pour les lettres et les sciences qui fuyaient l'Italie envahie par les Goths, enfin une pépinière d'évêques et de saints qui répandirent sur toute la Gaule la science de l'Evangile et la gloire de Lérins. Il n'y a rien peut-être de plus touchant que le tableau tracé par un des plus illustres fils de Lérins, de la tendresse paternelle d'Honorat pour la nombreuse famille des moines qu'il avait réunie autour de lui [3] ».

Essayons de reproduire quelque chose de ce tableau, tracé par saint Hilaire :

Honorat savait adoucir les cœurs les plus barbares : entre ses mains les bêtes féroces devenaient de douces colombes. Il faisait si fort goûter la saveur du bien à ceux qu'il convertissait, qu'ils ne pouvaient pas ne pas détester de plus en plus le mal qu'ils avaient fait : il les mettait dans une telle lumière, qu'ils considéraient leur passé comme un ténébreux cachot d'où ils étaient heureux d'être sortis. Il avait des paroles pour guérir toutes les maladies de l'âme : les esprits amers, âpres, colères étaient rendus à la paix, à la liberté du Christ. Qui ne se fût laissé fléchir par cette parole vive et pressante ? Quelles pierres ne se fussent changées en fils d'Abraham ? Lorsqu'il ne pou-

1. Ps. xc, 13. — 2. Luc, x, 19. — 3. *Les Moines d'Occident*, t. Ier, p. 224, 225.

vait rien obtenir par ses exhortations, il avait recours à Dieu. Sa charité se transformait en autant de manières qu'il avait de disciples : il souffrait tout ce qu'ils souffraient ; leurs biens et leurs maux étaient les siens, sachant se réjouir avec ceux qui se réjouissaient, pleurer avec ceux qui pleuraient ; il faisait servir à l'accroissement de sa charité et de ses mérites les vices et les vertus de tous. Sa prudence se diversifiait selon les différents besoins de ses frères. Il parlait aux uns en secret, aux autres en public ; il abordait celui-ci avec sévérité, celui-là avec douceur ; autant la répression des délits était certaine, autant la forme de la répression variait selon les délinquants : conduite qui faisait naître dans tous les cœurs deux sentiments qui se rencontrent assez rarement ensemble, l'amour et la crainte. On ne saurait croire comme il prenait soin que la tristesse n'affligeât personne, que personne ne fût tourmenté par la pensée du siècle. A voir comment il découvrait les peines de chacun, on eût dit qu'il portait tous les cœurs dans le sien.

Dieu lui faisait connaître dans quel état étaient le corps et l'esprit de chacun. Il est miraculeux qu'il ait pu exercer seul tant de fonctions à la fois avec une vigilance continuelle. Quoique sujet à diverses infirmités corporelles, il paraissait surpasser en force et en vigueur les personnes les plus robustes, et ceux que la nouveauté de la conversion rendait plus fervents dans les jeûnes, les veilles et les austérités. Il visitait les malades, étant quelquefois plus malade qu'eux, ne songeant qu'à distribuer les soulagements spirituels et corporels ; toujours plein de sollicitude, il se disait sans cesse intérieurement : « Celui-ci n'a-t-il point froid ? Celui-là n'est-il point souffrant ? Ce travail est peut-être trop lourd ? Cette nourriture ne convient peut-être point ? Ce moine a été offensé par cet autre ; il faut faire en sorte que celui qui a reçu l'injure la pardonne et la regarde comme légère ou comme nulle, et que celui qui l'a faite la regarde comme très-grave et en gémisse devant Dieu ». Son désir, son application continuelle, c'était de prendre sur lui toute la pesanteur du joug de Jésus-Christ pour le rendre plus léger aux autres, de dissiper les nuages du péché, de rappeler la sérénité de l'innocence, de répandre, en aimant le premier, l'amour de Dieu et du prochain, de faire renaître les joies et la ferveur éprouvées le premier jour de la conversion.

Aussi cette assemblée d'hommes venus de tous les points de l'univers, sur le bruit de son nom, quoique si différente pour les mœurs et le langage, était unanime en un sentiment, celui de la reconnaissance. Ils lui portaient un amour plus que filial. Tous l'appelaient leur maître, tous leur père ; en lui ils retrouvaient leur patrie, leurs proches, tout.

Il avait un soin particulier des étrangers qui venaient en grand nombre lui demander l'hospitalité. Qui passa près de son île sans aborder ? Qui n'interrompit la plus heureuse navigation et négligea tous les avantages par le désir de voir un si grand homme ? On gémissait des vents trop favorables qui vous emportaient loin de ces rochers fortunés ; on eût préféré la plus violente tempête. On se hâtait d'y venir, on ne s'apercevait point du temps qu'on y passait, on en sortait tranquille, accompagné par la tendresse, les secours et les vœux d'Honorat : il disait adieu à ceux qu'il voyait pour la première fois, comme à ses enfants. Il prodiguait tout à ce concours immense d'étrangers, ne réservant que ce qui était nécessaire aux besoins de sa communauté pour le jour présent, sans songer au lendemain. Si les provisions manquèrent, la foi ne manqua jamais, et la foi, par ses prodiges, ramenait bientôt des provisions. Un jour qu'il avait vidé la caisse du monas-

tère dans ses largesses ordinaires, il ne lui restait plus qu'une pièce d'or ; c'était sa seule ressource pour l'entretien de sa communauté. Un pauvre vint à passer ; Honorat, plein de confiance en Dieu, lui donne ce dernier trésor, et dit, en présence d'un grand nombre de témoins et de moi, raconte saint Hilaire : « Si notre charité n'a plus rien à donner, celui qui doit nous rendre n'est pas loin ». En effet, au bout de trois ou quatre heures, sa promesse se réalisa. Comme ses mains n'auraient pas suffi à sa munificence, il avait en beaucoup d'endroits des instruments de charité, des personnes sûres qui recevaient et donnaient en son nom. Lorsqu'on ne pouvait le voir ni lui parler, on voulait du moins lui ouvrir son cœur par écrit et on recevait des réponses toutes composées de sentiments graves, aimables et doux. Saint Eucher, après avoir reçu une de ses lettres, écrite selon l'usage du temps sur des tablettes de cire, lui répondait : « Vous avez rendu son miel à la cire », pour marquer quelle était la douceur de son style et le plaisir que la lecture de son aimable lettre lui avait fait éprouver.

Notre Saint donna de plus par écrit à ses solitaires, une règle excellente qui s'est perdue dans la suite des temps, depuis qu'on lui eût substitué celle de saint Benoît. Grâce à ses exemples et à ses instructions, ce monastère fut, durant plusieurs siècles, comme une pépinière d'évêques pour la Provence et plusieurs autres provinces de France et d'Italie ; on en vit sortir, pour ne point nommer les autres : saint Fauste et saint Maxime de Riez, saint Hilaire d'Arles, saint Loup de Troyes, saint Jacques de Tarentaise, saint Valérien de Cimiez [1], saint Véran de Cavaillon, saint Eucher de Lyon qui a fait un éloge de cette île bienheureuse et de ceux qui l'habitaient ; dans cet ouvrage il n'oublie pas le saint vieillard Capraise qui fut toujours le principal conseiller d'Honorat dans le gouvernement spirituel de sa communauté.

Quoique le dessein de notre Saint en se retirant à Lérins eût été de s'isoler du monde, de s'ensevelir dans la solitude, Dieu se servit des hôtes qui venaient en si grand nombre profiter de ses leçons, comme d'autant de hérauts pour publier partout les vertus de son serviteur. Plusieurs églises souhaitaient d'avoir un si grand Saint pour pasteur. Ce bonheur était réservé à la ville d'Arles, après la mort de Patrocle (426) dont l'épiscopat tyrannique et simoniaque était devenu l'horreur de tous les gens de bien. Cette église, par un effet visible de la Providence, jeta les yeux sur notre Saint et le choisit pour évêque, sans l'avoir jamais vu, et malgré toutes sortes de contestations et de brigues qui s'étaient formées pour d'autres. Il essaya de résister comme il l'avait fait jadis lorsqu'on l'avait élevé à la prêtrise ; mais il ne réussit pas mieux. Il fallut obéir à la voix de Dieu qui lui parlait si sensiblement. Il laissa Maxime en sa place pour gouverner le monastère de Lérins, qu'il dirigeait depuis près de trente-cinq ans selon les uns, ou seulement depuis seize ans selon les autres, et s'en alla où Dieu l'appelait, accompagné de saint Hilaire, son autre disciple. Celui-ci, devenu plus tard le successeur immédiat de son père spirituel, et faisant son éloge dans l'église d'Arles, en appelait au souvenir de ses auditeurs sur l'épiscopat de notre Saint, et disait : « Vous avez vu, mes très-chers, cette sollicitude vigilante, ce zèle de la discipline, ces larmes de la piété, cette sérénité perpétuelle de l'âme, dont le visage était l'invariable témoignage. Si l'on voulait représenter la charité sous une figure humaine, il faudrait faire le portrait d'Honorat. Aussi, qui jamais put se rassasier de le voir, cet aimable visage où la douceur tempérait si bien la sévérité ?... Chaque jour il paraissait avoir atteint le sommet de la perfection, et le lendemain on s'apercevait qu'il était monté

1. Cimiez, ville détruite qui a été remplacée par Nice (Alpes-Maritimes).

plus haut... Son premier soin fut d'apaiser la discorde qui avait précédé son élection et de réunir tous les cœurs par les liens d'une sainte fraternité. Il cherchait à faire naître dans ses enfants l'affection plutôt que la terreur, il gagnait au devoir plutôt qu'il n'y obligeait. Bientôt l'église d'Arles fut aussi florissante que le monastère de Lérins : elle crut en grâces spirituelles à mesure qu'elle décrut en biens temporels ; la discipline, entrant dans cette maison du Seigneur, en bannit l'argent de l'iniquité amassé par Patrocle qui avait vendu les sacrements ; la justice et la piété firent de dignes emplois de ces richesses jusque-là improductives pour le ciel. Ce saint évêque envoya ainsi aux défunts leurs trésors ; ceux qui les avaient donnés à l'Eglise en reçurent dans l'autre monde tout le soulagement qu'ils en attendaient. Il ne réserva que ce qui était nécessaire pour la subsistance des ministres des autels. Pour lui, il était détaché non-seulement des richesses, des honneurs, mais de son sang, si je puis parler ainsi. Plusieurs de ses proches étant venus le voir à Arles, lorsqu'ils surent qu'il était évêque, il les reçut avec bonté, mais comme des étrangers, faisant profession de ne reconnaître personne selon la chair, et il ne voulut en rien relâcher les règles ecclésiastiques en leur considération ».

Honorat se montra plein de zèle pour le maintien de la discipline, et l'on peut croire que c'est lui qui porta ses plaintes au pape Célestin Ier sur plusieurs abus qui s'étaient glissés dans les églises de la Narbonnaise. Ce saint Pontife avait succédé le 12 septembre 422, à saint Boniface. Il écrivit à ce sujet, le 25 juillet 428, une instruction pastorale aux évêques de la Viennoise et de la Narbonnaise. Il leur dit d'abord qu'il souhaiterait pouvoir les féliciter sur l'exacte discipline de leurs églises, mais qu'il ne peut dissimuler les désordres qui y règnent parce qu'il doit étendre sa sollicitude partout où le nom du Seigneur est annoncé. En conséquence, il dresse contre les abus qui étaient venus à sa connaissance, de sages règlements en huit articles ; mais saint Honorat ne put longtemps donner ses soins à leur exacte observation dans sa province. Son épiscopat fut de courte durée, c'est-à-dire, de deux ans à peu près. Il ne mourut point d'une maladie violente et subite, mais épuisé par ses trop grandes austérités. Tant qu'il put se tenir debout, il continua ses travaux et s'acquitta des devoirs de sa charge ; mais les efforts qu'il fit pour prêcher encore dans son église le jour de l'Epiphanie, le 6 janvier de l'an 429, achevèrent de le consumer. Cette âme sans tache garda jusqu'à la fin une vigueur incroyable pendant que le corps se dissolvait. Dieu lui ayant conservé l'usage de la langue, lorsque presque tous ses membres perdaient leur mouvement, il ne cessa d'exhorter et de consoler ceux qui le visitaient ; mais plus il essuyait les larmes autour de lui, plus elles coulaient. Il est impossible de supporter avec plus de courage les rudes étreintes de la mort ; il ne la craignait pas plus qu'il ne la désirait ; car il avait si souvent et depuis si longtemps contemplé cette nécessité de notre nature, ce seuil d'une vie meilleure, qu'en s'approchant elle ne lui offrit rien de nouveau, rien d'effrayant. « Aussi, avant de partir, avant de nous faire ses adieux », dit saint Hilaire, « pour ne rien laisser d'inachevé, pour tout régler comme il se l'était proposé, il interrogeait chacun de nous, nous priant, s'il oubliait quelque chose, de le lui rappeler. Il signa toutes ses dispositions, et nous obligea, malgré notre désir de lui éviter toute fatigue, de l'aider à continuer ses travaux ; il nous obligea, dis-je, par ce doux commandement qui lui était ordinaire... Une fois, tâchant de mêler à nos derniers entretiens quelques paroles entrecoupées par des sanglots, je lui dis que je ne pleurais plus de me voir séparé de lui, parce que, loin de m'abandonner

en montant au ciel, il deviendrait pour moi un protecteur plus puissant; ce qui m'afflige, ajoutai-je, ce sont vos douleurs, c'est cette lutte suprême qu'il vous faut soutenir. — Que sont », répondit-il, « les souffrances du moindre de tous les serviteurs de Dieu, auprès des tortures qu'ont endurées à leurs derniers moments tant de Saints? » Puis après m'avoir rappelé quelques-uns de ces martyres, il ajouta : « Les grands hommes souffrent beaucoup, afin d'apprendre aux autres à souffrir; ils sont nés pour servir d'exemples ».

Le préfet des Gaules, les magistrats et les premiers de la ville l'étant venus visiter, il leur adressa des exhortations toutes brûlantes, sous le froid de la mort qui l'enveloppait déjà, et son état lui fournit pour son discours l'exorde le plus pathétique : « Vous voyez », leur dit-il, « combien cette demeure corporelle est fragile! A quelque rang que nous soyons montés, la mort nous en fait bientôt descendre. Rien ne nous arrache à cette nécessité, ni les honneurs, ni les richesses; elle est commune aux justes et aux méchants, aux grands et aux petits. Nous devons de grandes actions de grâces au Christ qui, par sa propre mort et par sa résurrection, a animé notre mort de l'espérance de la résurrection, nous offrant une vie éternelle, et nous délivrant de la crainte d'une mort éternelle. Vivez donc de manière que vous ne craigniez pas la fin de la vie, ce que nous appelons la mort; attendez-la comme un passage à une autre vie. La mort n'est pas une peine lorsqu'elle ne mène pas aux supplices. Sans doute c'est une dure chose que la séparation de l'âme et du corps; mais une chose bien plus dure, ce sera la réunion de l'âme et du corps des damnés... Si l'esprit, n'oubliant pas sa noblesse, sait déclarer au corps une guerre salutaire, le corps loin de souiller l'esprit, sera purifié par l'esprit, et ces deux substances formeront dans le ciel une heureuse société; là les Saints seront exaltés dans la gloire et se réjouiront dans leurs demeures; c'est-à-dire dans leurs corps, demeures des âmes. Suivez ces conseils, mes chers enfants, c'est l'héritage que vous laisse votre père et votre évêque Honorat; de son dernier souffle il vous invite au royaume céleste. Ne vous laissez point séduire par l'amour du monde, il est bon de mépriser volontairement ce que la nécessité nous obligera un jour de quitter. Que nul d'entre vous ne soit esclave de l'argent, que le vain éclat des richesses ne corrompe personne. Tout ce que Dieu nous offre sur la terre doit servir à notre salut, ce serait un crime de le faire servir à notre perte ».

Pendant qu'il parlait ainsi, son visage, ses yeux, tous ses sens dirigés vers le ciel en disaient encore davantage. A mesure que ses membres lui refusaient leur ministère, le ciel inondait son âme de nouvelles grâces. Il parcourait par la pensée ses amis rangés autour de sa couche funèbre, et les saluait les uns après les autres; il dit à l'oreille de saint Hilaire, tendrement penché vers lui : « Excusez-moi, je ne peux pas tout dire ce que je voudrais ». Il continua ainsi de consoler, d'édifier les siens, avec une douce sérénité, un gracieux sourire, et même avec un agréable enjouement, jusqu'à ce qu'enfin il s'endormit dans le Seigneur, sans secousse, sans aucune agonie, le huitième ou le neuvième jour après l'Epiphanie, l'an 429. Beaucoup de personnes virent cette âme sainte, généreuse, pure de tout contact du monde, entrer dans les chœurs glorieux des anges, et par un miracle non moins admirable, plusieurs s'étant éveillés en pleine nuit lorsqu'il expira, accoururent à l'église pour vénérer ses restes mortels. Tout le monde voulait le voir, on ne pouvait se lasser de contempler son visage qui avait conservé tout son éclat et son air agréable. On baisait sa bouche et les autres

parties de son corps ; chacun emportait à l'envi tout ce qu'il pouvait arracher de ses vêtements ; un lambeau, une frange, étaient considérés comme de précieux trésors.

Ses saintes dépouilles furent portées en grande pompe dans le cimetière des Aliscamps, auprès des restes de saint Trophime, dans la chapelle qui, dans la suite des temps, a porté le nom de Notre-Dame des Champs ou de Notre-Dame de Grâce. Vers la fin du XIVe siècle elles furent transférées dans l'île de Lérins, qui, depuis ce temps, semble n'avoir plus porté d'autre nom que celui de Saint-Honorat. Cette translation se fit le 20 de janvier 1392, et l'on en faisait mémoire en ce jour ; mais la principale fête se célébrait le 15 de mai, jour auquel on solennisait tous les saints de l'île de Lérins à la fois.

Lors de la suppression de l'abbaye de Lérins en 1788, les reliques de saint Honorat furent données par l'évêque de Grasse aux paroisses voisines, savoir : à Grasse, son buste ; à Auribeau, une de ses mâchoires ; à Cannes, la châsse de 1491 contenant une partie notable de ses ossements. On lit encore sur un des côtés de ce reliquaire, l'inscription suivante : *Corpus Smi P. Honorati Lerinensis, episcopi Arelatensis in hoc reconditur locello ; quem si quis aperire præsumpserit anni finem non videbit ;* c'est-à-dire : Dans cette châsse sont renfermés les restes de notre très-saint père Honorat de Lérins, évêque d'Arles ; celui qui aura la hardiesse de l'ouvrir ne verra pas la fin de l'année.

Saint Honorat est le patron de l'église paroissiale de Grasse. L'église de Lérins, rachetée par Mgr Jordany, évêque de Fréjus, a été rendue au culte le 9 février 1859 [1].

Le Martyrologe romain indique au 16 janvier la fête de saint Honorat, et c'est en ce jour qu'elle est célébrée, sous le rite double, dans l'archidiocèse d'Aix, d'Arles et d'Embrun.

Quant à la chapelle de Notre-Dame de Grâce, le premier endroit où ces saintes reliques avaient été déposées, elle fut donnée en 1616 aux Pères Minimes de saint François de Paule, et ils firent bâtir non loin de là une belle et grande église qui portait le nom de saint Honorat, afin de renouveler la mémoire de l'illustre prélat au lieu de sa première sépulture.

Le nombre des miracles que faisait saint Honorat était si grand qu'il en opérait même à son insu. Aussi pria-t-il Dieu de lui retirer ce don. Nous avons rappelé plus haut ceux de la fontaine qu'il fit jaillir et des serpents qu'il chassa de l'île de Lérins. On prétend montrer encore aujourd'hui le palmier sur lequel il se réfugia pendant que les reptiles déménageaient. Ce sont ces deux prodiges que les artistes ont associé à la reproduction de ses traits vrais ou supposés.

La vie de saint Honorat a surtout été écrite par saint Hilaire, son disciple, son ami, son successeur comme abbé de Lérins et évêque d'Arles (*Sermo de vita sancti Honorati*). N'ayant pas trouvé que le Père Giry eût assez profité de ce beau panégyrique, nous avons cru plaire au lecteur en refaisant l'histoire de cette vie. Voyez, dans le t. IV de la *Patrologie latine* de M. Migne, le sermon de saint Hilaire sur saint Honorat, p. 1248, et saint Eucher, évêque de Lyon (*De laude Eremi*), même tome, p. 702. Nous parlons plus loin de ces deux saints et de leurs ouvrages, au 5 mai et au 16 novembre.

1. La Congrégation de Lérins observa d'abord la règle de saint Macaire, plus tard celle de saint Colomban, et adopta au VIIe siècle celle de saint Benoît. (Voir la vie de saint Aigulphe.) Le bienheureux Amand, qui gouvernait l'abbaye au commencement du VIIIe siècle, eut sous sa conduite jusqu'à trois mille sept cents religieux. Du temps de saint Porcaire, qui succéda à Silvain, lequel avait succédé lui-même à saint Amand, les Sarrasins envahirent l'île et massacrèrent plus de cinq cents moines. Eleuthère répara l'abbaye. Saint Odilon de Cluny la réforma (997). Lérins fut dévasté par les Espagnols (1635-1637) : ce sont eux qui coupèrent ces belles forêts de pins auxquelles l'île devait son surnom gracieux d'Aigrette de la mer. Aujourd'hui, l'abbaye a disparu. La cloche ne tinte plus pour convoquer à la prière ; la voix rauque du pâtre a remplacé les saints cantiques ; sous des ruines désolées, l'oiseau des nuits vient tristement chercher un asile. Notre patrie est ainsi partout semée de pieux débris de la foi de nos pères..... Une autre île, qui dépendait autrefois de l'abbaye est celle de Léro ou de Sainte-Marguerite, qui sert aujourd'hui de prison militaire. On y voit un château, célèbre par la détention du *Masque de fer*.

SAINT JACQUES ET SAINT MARCEL,

ÉVÊQUES DE TARENTAISE

430. — Pape : saint Célestin Ier. — Empereur : Valentinien III d'Occident.

Vos et canemus præsules,
Infracta quondam pectora,
Morum fideles arbitros
Nostræ coronam gloriæ.
Hymne des Laudes des saints Pontifes et Prêtres de l'Eglise de Comminges.

L'église de Tarentaise célèbre le même jour la fête de saint Jacques, premier évêque connu du diocèse, dont il est regardé comme le fondateur, et de saint Marcel, son premier successeur.

D'une illustre famille d'Assyrie, Jacques servait avec honneur dans les armées de la Perse, lorsque la persécution contre les catholiques lui révéla la sublimité de leur religion. Il abandonna tout, son grade, sa famille, ses richesses, sa patrie, et vint chercher la lumière chrétienne dans l'empire d'Orient, où l'Eglise était alors si florissante.

Deux frères, Honorat et Venance, d'une famille consulaire de la grande Séquanaise, dans les Gaules, avaient embrassé le christianisme malgré leurs parents, s'étaient mis sous la direction d'un saint ermite, nommé Capraise, et avaient entrepris un pèlerinage en Orient. Ils cherchaient surtout à se pénétrer de l'esprit religieux qui régnait dans les solitudes de la Thébaïde. Jacques venait de recevoir le baptême et cherchait un ami, un guide dans les voies du salut. Il eut le bonheur de rencontrer nos deux pèlerins à Nicomédie et s'attacha tout spécialement à Honorat. Venance mourut à Méthone, en Achaïe. Les trois autres retournèrent dans la Gaule transalpine, se mirent sous la direction de saint Léonce, évêque de Fréjus, et se retirèrent dans l'île de Lérins.

Saint Honorat sortait souvent de sa retraite pour aller évangéliser les campagnes et initier ses disciples à l'apostolat ; il remonta quelquefois le Rhône et la Saône jusque dans sa patrie, pour y gagner des âmes à Dieu. C'est ainsi qu'il convertit saint Hilaire, son successeur à Lérins. Ce fut dans une de ces excursions qu'il s'adjoignit Jacques et Maxime, ce dernier né à Château-Redon, près de Digne, et les mena dans la province des Alpes graies, habitée par les Centrons (420). Déjà les premières lueurs du christianisme y avaient pénétré. Des missionnaires partis de Rome et se dirigeant sur Genève par l'Alpe graie et le Mont-Mercure (le petit Saint-Bernard et le Bonhomme), avaient évangélisé ces hautes vallées, entre autres celle des glaciers sur le Chappieu. Les moines de Lérins développèrent et étendirent ces précieuses semences. Mais ils eurent à lutter contre un genre d'idolâtrie quelque peu analogue aux obstacles qu'ils avaient d'abord rencontrés dans leur île. Les Romains avaient bien introduit leur Olympe dans la cité de *Tarentasia ;* Jupiter, Hercule, Vénus, Mercure, Sylvain, étaient honorés en divers endroits de la province. Le culte de Mithras et des Mères, introduit à Rome, sous Pompée, avait pénétré jusque dans les Alpes. Mais ces terribles montagnards qui avaient lutté avec tant d'énergie contre les légions de Jules César,

avaient conservé leur culte national, celui du Serpent, et n'étaient pas disposés à l'abandonner. Le titre de *Saint-Etienne, proto-martyr,* donné à la première église qui y fut établie, est un témoin des résistances et des menaces qui essayèrent d'empêcher l'œuvre de Dieu. Après quelques succès assez éclatants, les missionnaires, poursuivis par les plus endurcis, s'échappent par les montagnes de la vallée de Luce, aujourd'hui Beaufort, où ils purent former un petit noyau de chrétiens. Mais leur prédication fut de nouveau entravée par les guerres de l'Empire contre l'irruption des Barbares. Les Burgondes avaient envahi la province Viennoise (413) et pénétraient alors dans celle des Alpes graies et pœnines (423). Leur semi-christianisme compromettait encore le caractère tout pacifique de nos missionnaires. Ils durent rentrer dans leur solitude de Lérins, et rendirent compte du résultat de leur mission à saint Honorat qui les avait quittés dès la première année pour reprendre la direction de son monastère. Les vœux unanimes du clergé et du peuple l'appelaient alors sur le siége d'Arles, en remplacement de Patrocle, décédé (426). Son premier soin fut d'emmener avec lui son fidèle Jacques, de lui faire partager les soins de l'administration de son église et de l'initier aux fonctions pastorales auxquelles il le destinait.

Par suite des invasions, Arles avait succédé à Trèves comme chef-lieu du prétoire des Gaules. En devenant le centre des sept provinces, elle avait beaucoup nui à Vienne, son ancienne métropole civile et ecclésiastique. Les évêques d'Arles étaient devenus métropolitains, et le pape Zozime, pour des causes qu'il n'entre pas dans notre cadre d'examiner ici, avait attribué à Patrocle les ordinations de toute la province, à l'exclusion du métropolitain de Vienne. C'est pour cela que son successeur Honorat organisa le nouveau diocèse de Tarentaise (426). *Aventicum*, cité annexée à la province des Alpes graies et pœnines par Constantin, avait été réunie de nouveau à la grande Séquanaise. Les deux autres cités, Octodure et Tarentaise, furent attribuées, sous le rapport ecclésiastique, la première à Milan, la seconde à Arles, puis à Vienne, lors du partage de la Viennoise, par le pape saint Léon (450). Jacques, ordonné évêque de Tarentaise, partit avec plusieurs prêtres que saint Honorat lui adjoignit (426). Se rappelant les dangers et les luttes de son premier apostolat, il crut faire un acte de prudence en arrivant sans éclat et presque clandestinement. Mais la grâce de Dieu avait changé les esprits: les premières semences de la parole divine avaient germé. La réputation de sa sainteté s'était répandue depuis son premier départ. On chercha le serviteur de Dieu, il dut exercer solennellement les fonctions épiscopales, et il y avait un grand concours à ses prédications. Les temples païens devinrent déserts et tombèrent en ruines lorsqu'ils ne furent pas transformés en églises ou en chapelles. On aurait dit que Dieu voulait récompenser dans l'évêque les premières fatigues du prêtre. Lorsque l'éloquence et les vertus du Saint ne suffisaient pas pour gagner des cœurs, Dieu y ajoutait des miracles. Il s'agissait de construire l'église principale. Les néophytes concouraient de toutes parts à apporter les matériaux nécessaires. Un attelage de bœufs traînait du bois à cette destination. Un ours s'élance tout à coup d'une forêt, tue l'un des bœufs et se met à le dévorer. Averti, le saint évêque accourt, ordonne à l'ours de se mettre à l'attelage en remplacement du bœuf et l'attache lui-même au joug. L'ouvrage terminé, les chasseurs se disposaient à tuer l'ours. Mais le bon pasteur les arrêta et renvoya l'ours qui ne reparut plus. Ce prodige et ceux qui suivent sont racontés non-seulement dans les chartes de l'ancien diocèse de Tarentaise, mais dans tous les

suppléments du bréviaire et dans la vie de saint Jacques de Tarentaise, par Gui de Bourgogne, archevêque de Vienne, devenu pape sous le nom de Calixte II. Sa patrie, sa science, les nombreux conciles qu'il a tenus, la pacification des luttes du sacerdoce et de l'empire qu'il a heureusement terminée à Worms, tout concourt à faire admettre la véracité de son récit sur des faits passés dans les confins de sa province ecclésiastique. Ils sont du domaine de la tradition locale et se retrouvent encore dans les anciennes peintures des églises.

Un autre jour, une poutre destinée au toit d'une église se trouva trop courte de cinq pieds, le saint évêque l'aspergea d'eau bénite et elle acquit subitement la longueur voulue.

Cependant les Burgondes s'étaient maintenus dans la Viennoise et la moitié des Alpes graies, malgré les légions romaines. Honorius, ne pouvant les chasser (420), les avait subis comme alliés et auxiliaires contre de nouvelles invasions, et Théodose leur avait confirmé toutes leurs conquêtes dans les Alpes (423). Mais, à peine rattachés au christianisme, ces peuples étaient devenus Ariens. Libre et même protégée dans la haute vallée d'Isère, sous les chefs romains, la religion catholique souffrait dans les autres vallées occupées par les hérétiques. Le saint évêque de Tarentaise était désolé de voir l'exercice de son zèle entravé dans plus de la moitié de son diocèse.

Il se résolut à aborder le chef des Burgondes. Il partit avec un de ses néophytes, appelé aussi Jacques, et une bête de somme pour porter leurs bagages et quelques présents. Ils traversèrent les monts Jovet et Mercure (le col du Bonhomme). Le Saint évangélisa en passant la vallée de Sallanches qui touchait aux confins des anciens Centrons et où l'on adorait le dieu Mars. Deux accidents, arrivés pendant ce voyage, donnèrent à notre évêque l'occasion d'opérer plusieurs prodiges qui, avec l'éclat de ses vertus, manifestèrent sa sainteté dans tout le diocèse de Genève. Néanmoins, Gondicaire le reçut très-mal, et le Saint s'en retournait en *secouant la poussière de ses souliers* contre le palais de Genève, lorsque la maladie subite du fils du roi et les prières des grands le firent rappeler en toute hâte. Il guérit le prince et obtint du père plusieurs concessions importantes sous le rapport matériel et moral ; car elles constituaient une reconnaissance officielle de l'organisation diocésaine dans le nouveau royaume de Bourgogne, en même temps qu'elles assuraient au siége une existence convenable. Elles furent maintenues par les empereurs d'Allemagne, et se conservaient encore au treizième siècle dans les luttes féodales des archevêques de Tarentaise avec les comtes de Genève, sur la vallée de Luce. Guillaume de Genève reconnaissait, en 1225, que toute la vallée de Luce ou de Beaufort avait été donnée à saint Jacques dans la fondation du diocèse.

Dieu permit que le retour du Saint fût marqué par un éclatant témoignage des grâces dont il était le dispensateur. Pendant son voyage, l'un de ses amis les plus dévoués était mort. Jacques voulut voir sa tombe ; il versa d'abondantes larmes, comme le Sauveur sur son ami Lazare, et la mort ne put résister à la voix de celui qui avait fait tant de prodiges. Dès lors son apostolat ne rencontra plus d'obstacles. La maison épiscopale s'éleva sur le roc Puppim, une des donations de Gondicaire, avec une chapelle en l'honneur de saint Pierre, prince des Apôtres. Comme à la voix de Moïse, une source jaillit pour le service du village qui porta le nom de Saint-Jacquemoz et qu'un éboulement a détruit quelques siècles plus tard. Plusieurs autres églises s'étaient élevées, entre autres celles d'Aime, de Granier, de Saint-

Maxime, de Saint-Jacques de Luce, de Tignes, des Glaciers, de Villaroger et de Saint-Jacques-sur-Mâcot, de Longefoy, de Centron, des Allues, des Bellevilles, de Gemilly, de Thénésol. Son zèle s'étendit même dans la vallée d'Aoste, où il fonda la chapelle de Saint-Jacquême.

Il n'y avait que trois ans que saint Jacques avait reçu la consécration épiscopale, et déjà le pays était tout transformé. On pouvait dire de lui ce que l'Ecriture dit du juste : « Il a vécu beaucoup dans un court espace de temps [1] ». Le Seigneur ne lui fit point attendre sa récompense. Il y ajouta même une consolation que nous dirions humaine si elle ne se rattachait pas à la mort des Saints. Saint Honorat et saint Jacques s'étaient liés, comme on a vu, dans une intimité toute spirituelle. Il avaient tous deux déployé à la face des peuples les vertus pratiquées dans une émulation mutuelle de tout ce qui pouvait être plus agréable au divin Maître. Il ne voulut point les séparer à la mort. Saint Jacques, éclairé divinement sur sa fin prochaine et sur celle de son saint ami, désigna son successeur à son peuple, et partit pour Arles, où il eut le bonheur de rendre à Dieu son âme pleine de mérites, le même jour que le saint archevêque de cette ville, le huitième ou le neuvième jour après l'Epiphanie de l'an 429 [2].

On représente saint Jacques de Tarentaise ordonnant à un ours de prendre à un attelage la place d'un bœuf qu'il venait de dévorer.

La ville d'Aime [3], qui avait été la plus empressée à écouter la parole sainte, méritait de donner à l'Apôtre des Centrons son premier successeur. Ce fut en effet au prêtre MARCEL, de cette ville, homme d'une vertu éprouvée, dit la légende de l'ancien bréviaire, que saint Jacques résigna sa charge pastorale avant de partir pour Arles. Saint Jacques avait fourni la carrière de l'Apôtre et du Thaumaturge, il avait ébranlé les populations, il avait renversé le paganisme ; la tâche du missionnaire était bien avancée. Restait celle de l'organisation définitive. Les masses étaient chrétiennes, mais il n'y avait pas encore de centre à ce diocèse [4]. Il y avait des ouvriers évangéliques, il n'y avait pas encore un clergé hiérarchiquement constitué. Ce fut l'œuvre de saint Marcel. Formé à l'école de son cher maître, identifié, pour ainsi dire, à ses principes qui étaient ceux du monastère de Lérins, il éleva dans les ruines de la cité de Tarentaise, sur la rive droite de l'Isère, une maison centrale où les prêtres devaient vivre en communauté sous l'inspection de l'évêque, *monasterium,* où seraient élevés les lévites du sanctuaire, où viendraient se retremper dans le silence et la prière ceux qui auraient « supporté le poids du jour et de la chaleur » dans leurs courses apostoliques.

C'est ainsi qu'à la même époque, saint Augustin, qui avait fondé un monastère à Hippone lorsqu'il n'était que prêtre, le transporta plus tard dans sa maison épiscopale, comme un séminaire et une maison de retraite pour les élèves, les vétérans du sacerdoce et le clergé de la ville [5].

1. *Consummatus in brevi explevit tempora multa.* — 2. V. S. Honorat.

3. *Aisme, Aixme.* Le dictionnaire des postes écrit : *Aime.*

4. La vieille bourgade de *Tarentasia* avait reçu le droit de *cité* romaine. L'empereur Claude, à son retour de l'expédition de Bretagne, lui avait accordé le titre de *forum Claudii.* Une inondation de l'Isère détruisit le *forum.* et personne ne l'ayant reconstruit, ce nom officiel fut perdu, et l'ancien nom de *Tarentasia* maintenu dans la notice des Gaules et les itinéraires d'Antonin et de Théodose. Le droit de cité donnait celui du titre épiscopal ; mais, soit qu'elle eût été de nouveau ravagée par les rivières de l'Isère et du Doron, ou par les Barbares, soit qu'elle eût opposé plus de résistance à l'Evangile, il ne parait pas que saint Jacques y ait laissé des souvenirs. Il résidait plus volontiers à Centron et à Aisme, et surtout à Saint-Jacquemoz sur Saint-Marcel.

5. C'est probablement en souvenir de ces origines que saint Pierre II, archevêque de Tarentaise, introduisit au XIIe siècle les Augustins dans son chapitre.

A côté de ce monastère s'éleva l'église cathédrale en l'honneur de l'Assomption de la très-sainte Vierge et des apôtres saint Pierre et saint Paul (434). Et pour faciliter l'exercice du ministère sacerdotal, sans nuire au recueillement nécessaire à cette maison centrale, il établit sur la rive gauche de l'Isère et le long de la voie romaine d'Agrippa un édifice religieux destiné à contenir les fonts baptismaux qu'il dédia à saint Jean-Baptiste. Il n'était pas rare, à cette époque, de voir le baptistère en dehors de l'église principale. Cet usage trouve sa raison dans le système pénitentiaire de l'Eglise aux premiers siècles. On y administrait principalement le baptême et la pénitence. Comme il était séparé de l'église par une rivière souvent débordée, on ne tarda pas à y offrir le saint sacrifice, pour donner aux fidèles, par la communion, le complément et la source de toutes les grâces sacramentelles. Aussi cette chapelle prit-elle un grand accroissement, comme les baptistères d'Aix en Provence, de Pise en Italie, etc., et tous ceux qui ne faisaient pas corps avec l'église principale.

Cependant la guerre avait recommencé entre les Burgondes et les Romains. Les habitants s'étaient réfugiés autour du monastère éloigné du passage des troupes armées, comme dans un asile sûr. Ce quartier, où s'élevèrent plus tard deux autres maisons religieuses, prit à la longue une telle importance, qu'il laissa définitivement son nom, *Munsterium*, Moûtiers, au reste de la ville, et l'ancien nom de Tarentaise, ne pouvant plus servir à désigner une ville dont les ruines faisaient place à de nouveaux édifices, conservé dans le titre épiscopal, est néanmoins demeuré jusqu'aujourd'hui, dans l'usage de l'église, le nom du diocèse.

A la suite des luttes dont on a parlé plus haut, la maison fortifiée de saint Jacques, sur le roc Puppim, devint aussi un refuge pour plusieurs familles qui y formèrent un village. Saint Marcel y établit une église en l'honneur de saint Marcel, pape. On lui attribue aussi celles de Bellecombe, de Saint-Marcel à Belleville, de Bozel, de Conflans, du bourg Saint-Maurice, etc. Il est remarquable que les églises auxquelles les deux premiers évêques donnèrent pour titulaires leurs patrons, saint Jacques, l'apôtre, et saint Marcel, pape, choisirent plus tard pour patrons leurs saints évêques du même nom, Jacques ou Marcel. Ces deux saints sont regardés à juste titre comme les fondateurs du diocèse, et la piété des peuples ne les a jamais séparés dans le culte qu'elle leur rend depuis quatorze siècles.

Nous devons ces deux vies à M. l'abbé Ducis, archiviste de la Haute-Savoie.

ORIGINES DE L'ÉGLISE DE TARENTAISE.

L'école hypercritique du XVIIIe siècle a trouvé des partisans en Savoie. D'après Besson, en ses *Mémoires* sur les quatre diocèses de la Savoie; Grillet, en son *Dictionnaire historique;* d'après aussi les Bénédictins de Saint-Maur, la Tarentaise n'aurait été éclairée des lumières de la foi qu'au Ve siècle. Ces auteurs ont fondé leur sentiment, d'une part, sur la légende de saint Jacques, qui est regardé comme le premier apôtre des Centrons; de l'autre, sur le bref de Léon III, qui aurait le premier conféré le titre d'archevêque aux pontifes de Tarentaise.

Quant à l'époque à laquelle le christianisme a pénétré en Tarentaise, il paraît peu probable que ce ne soit qu'à l'arrivée de saint Jacques, en 420, et que jusque-là le pays des Centrons soit resté enveloppé dans les ténèbres du paganisme; car toutes les contrées avec lesquelles il se trouvait le plus directement en rapport avaient été évangélisées, les unes dès la fin du Ier siècle, les autres dès le IIe, le IIIe, ou enfin le IVe siècle. Les cités de Vienne, de Lyon, d'Arles, de Grenoble, de Genève, de Saint-Jean de Maurienne avaient leur évêque Il n'est pas à présumer que la Centronie, l'une des provinces marquantes du même empire romain, traversée par la route principale qui communiquait des Gaules dans l'Italie, soit restée seule étrangère au mouvement religieux qui s'opérait de toute part en ces temps de ferveur où le christianisme se répandait avec tant d'effusion, d'éclat et de zèle. Aussi le même historien Besson consigne-t-il, d'après Gaudeau et Dupin, la présence de Domitien, évêque à *Foro Claudii* (Aime, capitale de la Cen-

tronie), au Concile tenu à Rome en 313 : mais, parce qu'il a pu y avoir un autre lieu appelé *Forum Claudii*, ou parce qu'il n'a pu compléter la série des pontifes qui se seraient succédé sur ce siége jusqu'en 420, époque de l'arrivée de saint Jacques, cet auteur infère de là que celui-ci en est l'apôtre et le premier évêque. Il eût été plus juste de dire que les noms des successeurs de Domitien ne sont pas connus, que d'affirmer qu'il n'en a pas eu : surtout si l'on fait attention que des lacunes plus ou moins considérables se voient également ailleurs, et que, dans ces temps reculés, on n'avait ni la même facilité, ni la même attention qu'on a eue plus tard d'enregistrer les faits ou les noms des personnes en pouvoir.

C'est, du reste, précisément l'époque de la décadence de l'empire romain et de l'invasion des Barbares du nord ; ceux-ci auront encore détruit le peu de monuments historiques qu'on aurait pu recueillir : enfin il est bien possible qu'à cause des troubles le siége ait été vacant pendant un temps plus ou moins long. C'est ce que l'on est porté à conclure de la légende : saint Jacques étant arrivé au milieu des Centrons, y est-il dit, amena ce peuple, *qui était d'ailleurs d'une grande docilité,* à la connaissance du vrai Dieu, et le détourna du culte des idoles (*Cùm pervenisset Jacobus ad Centronum juga... bonæ gentem indolis, à simulacrorum inani cultu, ad veram unius Dei et Salvatoris J. C. religionem tandem transtulit.* Legenda S. Jac., die 16 januarii). La légende ne perdra rien de son caractère vénérable, et l'histoire conservera celui de la vérité en disant que ce pays, que les Romains avaient mis tant d'intérêt à conquérir, où ils avaient formé un prétoire, une capitale, implanté leurs usages et leurs dieux, conserva de fortes traces du paganisme après même qu'il a été évangélisé une première fois, mais d'une manière encore peu stable et peut-être pas assez générale. Tout ceci n'est qu'afin d'expliquer littéralement la légende, et l'on sait que ces récits pieux ne doivent pas toujours être entendus selon l'acception rigoureuse des mots. Ce qui vient d'être indiqué seulement, sur cette première question, s'éclaircira par ce qui va suivre sur l'antiquité de ce siége métropolitain, et c'est ici quelque chose de plus que de la probabilité.

Puisque la dignité de métropole ecclésiastique a été conférée aux cités qui l'étaient déjà dans l'ordre civil, il faut d'abord montrer comment la Tarentaise (Darantasia) a pris son rang distingué et s'est acquis ce titre insigne. Les historiens Strabon, Pline, Ptolomée, César, Tite-Live se chargent de nous l'apprendre. Ils nous disent comment les valeureux Centrons surent de tout temps donner de l'importance à leur pays. Dépositaires, pour ainsi dire, de la clef des Alpes, ils la gardent soigneusement ou la défendent avec énergie, ne la livrant jamais qu'à la force et qu'après avoir signalé leur courage, faisant payer chèrement le passage aux plus fiers conquérants. Les fameux généraux romains *Veterus*, *Messala-Corvinus*, *Terentius-Varro* éprouvèrent tour à tour la bravoure de ce peuple belliqueux ; comme déjà l'avait éprouvée Annibal bien longtemps avant eux. Il n'a été donné qu'à César de les soumettre enfin à une domination étrangère (Commentaires de César : *de Bello gallico*, lib. I), l'an de Rome 748, et ce fut par là qu'il mit fin lui-même à ses exploits. « Ainsi, dit M. le chanoine Chuit (*Mémoires de l'Académie de Savoie*, t. IV), la conquête du monde s'est en quelque sorte terminée dans cette vallée des Alpes. Pour subjuguer cette nation, il a fallu un Auguste et un Auguste élevé au plus haut point de gloire et de fortune ».

Pour témoigner à ce peuple son estime et le cas qu'il faisait de sa valeur, ce juge fort compétent (Auguste), agrégea les Centrons aux priviléges des habitants du Latium (*Sunt Latio donati incolæ Centrones.* Pline, l. IV, p. 39, édition de Paris, 1524) : ce qui donnait, d'après Sigonius, le pouvoir insigne de nommer ou d'être nommé aux magistratures et aux charges de la république. Après cette conquête, Auguste s'occupa immédiatement à organiser ses immenses Etats, et, entre autres, il divisa en quatre parties les Gaules, où furent ensuite établies quatorze provinces dont chacune avait sa métropole ; la quatrième prit le nom de métropole des Alpes graies et pœnines, et c'est la Tarentaise (Le Père de Saint-Aubin, *Histoire ecclésiastique de Lyon*, 3e partie, p. 133; Strabon, Ptolomée, Pline, cités par Grillet, t. III, p. 407). C'est là un fait historique solidement établi et non contesté; mais pour s'en rendre raison et avoir une juste idée de la province dont *Darantasia* était la métropole, il faut se rappeler que ces contrées, séparées par des montagnes, et qui aujourd'hui paraissent n'avoir presque plus de rapports entre elles, formaient alors la réunion des peuples habitant les Alpes, savoir : à l'ouest, les Centrons (Les Centrons s'étendaient depuis le Val-d'Aoste jusqu'aux limites du Bas-Valais, en occupant, depuis le petit Saint-Bernard jusqu'à Martigny, les vallées de Tarentaise, de Beaufort et du Haut-Faucigny.); à l'est, les *Salassi*, ou Val-d'Aoste; au nord, les *Nantuates*, les *Octodurenses* et les *Veragri*, c'est-à-dire le Bas-Valais et la vallée du grand Saint-Bernard; enfin, au sud, les *Garocelles* et les *Medulli*, la Maurienne, qui tous, par une confédération générale, avaient uni leur sort et leurs intérêts temporels. Ils se portaient des secours mutuels chaque fois qu'ils étaient attaqués, ce qui les rendait formidables et presque toujours victorieux. Mais les plus marquants d'entre eux furent les Centrons, ce qui leur valut l'honneur d'exercer une juridiction et de posséder la métropole des peuples alpins dans l'ordre civil.

Pour cette même raison, les Centrons obtinrent la métropole dans l'ordre ecclésiastique : car, « l'Eglise établie à Rome et reconnue dans l'empire, dit le Père de Saint-Aubin à l'endroit déjà cité, dès qu'une fois elle eut pris pied, elle eut cette discrétion de s'accommoder aux divisions qu'on y avait faites par des maximes d'Etat; elle voulut s'y conformer et y ajouter les siennes, instituant dans ces quatorze provinces métropoles des idolâtres, autant de prélats métropolitains, ou archevêques, pour y tenir leurs conciles provinciaux et pour y sacrer les évêques, leurs suffragants ». Monsieur de Marca observe encore que, depuis cette distribution, l'Eglise jugea aussi qu'il était de son avantage d'ajouter trois autres provinces aux quatorze plus anciennes dont nous venons de parler : ces trois furent celles de Sens, de Tours et d'Aix en Provence; elle y établit autant d'archevêques, de sorte qu'au Ve siècle, l'Eglise eut dix-sept provinces (dont celle de Tarentaise était la quatrième), qui firent autant de métropoles dans les Gaules. Chorier (*Etat politique du Dauphiné*, t. 1er, p. 128 et suiv.) et le Père Fodéré (*Description des couvents de l'Ordre de Saint-François,* p 274-248) sont ici parfaitement d'accord avec le Père de Saint-Aubin, jésuite. Ainsi l'on est déjà suffisamment autorisé à conclure que l'Eglise de Tarentaise, comme métropolitaine, remonte au Ve siècle : cela est meme démontré, nonobstant les brefs et les autorités cités par MM. Grillet et Besson d'après lesquels cette métropole n'aurait été érigée qu'au VIIIe ou IXe siècle. C'est ici le lieu de réfuter brièvement ces auteurs, ou de montrer comment on doit les entendre.

Grillet d'abord (*Dictionnaire historique,* t. III, p. 134) dit formellement que cette métropole fut érigée dans le courant du VIIIe siècle et que ses suffragants sont désignés dans le canon VIIIe du Concile de Francfort tenu en 794 : ce canon disant tout autre chose et ne parlant pas des suffragants du métropo-

litain de Tarentaise (Voir le Père Labbe, ou encore MM. de Sainte-Marthe, t. III, p. 1059), les allégations de cet auteur sont donc fautives à cet égard. Ainsi qu'il le dit lui-même, il a eu trop peu de temps pour écrire sur des matières aussi variées. Il n'a pu vérifier toutes ses citations.

Besson, ensuite, invoque et cite en partie le bref du pape Léon adressé à l'archevêque de Vienne, dont la date se rapporte, à n'en pouvoir douter, au commencement du IXe siècle, ou à la fin du VIIIe. (Besson, p. 188. Nous n'avons pas dû suivre cet historien dans sa longue dissertation, basée sur celle du Père Sirmond. Ce que nous disons relativement au bref du pape Léon, suffira pour expliquer ou interpréter tout le reste.) « Quoique l'évêque de Tarentaise ait juridiction sur quelques villes », y est-il dit, « cependant la province des Alpes graies demeurera toujours soumise à la province de Vienne, ainsi qu'il l'a été ordonné plus d'une fois par nos prédécesseurs; et il ne faut pas que l'évêque de Tarentaise, quoique élevé à une nouvelle dignité, s'imagine y déroger en se soumettant à l'autorité d'une dignité plus grande; puisque, s'il voit aujourd'hui des évêques au-dessous de lui, ce n'est que par pure grâce et qu'il ne tient que de notre libéralité ce nouveau rang qui le tire d'entre ses égaux ». S'il fallait, avec Besson, prendre à la lettre la dernière partie de ce bref, il s'ensuivrait réellement que l'évêque de Tarentaise venait de recevoir pour la première fois le titre de métropolitain; mais alors comment expliquer ce que dit le même auteur un peu plus loin (page 192), où on lit que Possessor, *archevêque* de Tarentaise, accompagnait Etienne III en 774, ce qui précède d'un quart de siècle l'avénement de Léon III au souverain pontificat; ce n'est donc pas de lui que les évêques de Tarentaise ont reçu le titre d'archevêque ou de métropolitain. Bien plus, le bref cité s'explique par lui-même; il a pour titre: *confirmation des priviléges accordés au primat de Vienne*, et le pape Léon ne fait que rappeler des ordonnances antérieures. On voit en effet, dans l'histoire de l'Eglise de Vienne (Chorier, *Etat politique du Dauphiné*, t. Ier, p. 200 et suiv.), qu'Adrien Ier, prédécesseur immédiat du pape Léon, avait écrit à Berteric pour rétablir les droits et priviléges de primat dont ce siége ne jouissait presque plus depuis soixante-dix ans par suite des troubles et de l'invasion des Maures. Saint Grégoire III, en 731, avait déjà rappelé les mêmes droits; comme encore dans la suite Nicolas Ier et enfin Calixte II, vers 1119, le font en des termes semblables ou équivalents.

Il s'agissait donc en tout cela de priviléges et c'étaient ceux qui avaient été réglés par saint Léon vers 450 entre l'Eglise de Vienne et celle d'Arles. L'archevêque de Vienne, à cause de la prééminence de son siége, portait le titre de *primat des primats :* en cette qualité il devait avoir pour suffragants non-seulement des évêques, mais encore des archevêques. Ce même pape saint Léon détacha de la province d'Arles, vers 455, l'Eglise de Tarentaise, l'érigea en métropole des Alpes graies et pœnines, et la soumit à l'archevêque de Vienne, comme primat (De Saint-Aubin et les autres auteurs déjà cités, Chorier et Foderé), et en cette même qualité il lui soumit encore Embrun, métropole des Alpes Maritimes. La juridiction du primat était plutôt honorifique : les métropolitains la déclinaient en ce qu'elle pouvait avoir de réel, à cause de la distance des lieux, ou des temps où elle avait été donnée, ou bien à cause des troubles politiques : c'est ce qui occasionnait des réclamations de la part des archevêques de Vienne. Le canon VIIIe du Concile de Francfort, dont on a déjà parlé, se rapporte précisément à ces sortes de contestations. C'est donc dans ce sens qu'il faut entendre ce que rapporte Besson sur la dépendance de l'Eglise de Tarentaise, c'est-à-dire qu'elle reste soumise à celle de Vienne, en tant que *primatiale;* bien qu'elle fût réellement elle-même déjà métropolitaine dès le milieu du Ve siècle.

Si l'on objecte que Sanctius souscrivit au Concile d'Epaone, en 517, comme *évêque*, quoique d'après ce qui vient d'être dit il fût déjà archevêque de Tarentaise, il est facile de répondre, avec Pistorius et Luitprand, que : « quoique les évêques fussent archevêques par la juridiction, ils n'étaient qu'évêques par le titre, et ce n'est que vers le milieu du VIIIe siècle que le titre d'archevêque a été donné aux métropolitains ».

Ainsi, la série des métropolitains de Tarentaise commencerait, non comme le dit Besson, à *Possessor*, mais bien à saint *Marcel*, qui est le deuxième évêque de Tarentaise dans la chronologie dressée par le même auteur, ou, tout au moins, à *Paschasius*, son successeur. Ce siége eut d'abord pour suffragant l'évêque de Sion, et vers le milieu du VIe siècle, celui d'Aoste; enfin, un peu plus tard, celui de Maurienne. On voit, dès lors, les archevêques de Tarentaise figurer dans les Conciles, dans les transactions et les chartes, dans les concessions des rois ou des empereurs qui se succèdent. Charlemagne (Grillet, t. III, p. 135) donne par testament son immense mobilier aux vingt et une métropoles de ses Etats, et il nomme celle de Tarentaise la dix-septième. Comme la plupart des évêques de ces temps-là, les archevêques de Tarentaise exercèrent, avec la juridiction ecclésiastique, la juridiction civile sous le bon plaisir des souverains, jusque vers la fin du Xe siècle, où ils réunissent ce double pouvoir en leur personne et l'exercent, comme souverains temporels, par la concession en toute propriété du comté de Tarentaise faite, en 996, à l'archevêque Amizo, pour lui et ses successeurs, par Rodolphe III, roi de Bourgogne. (M. le comte de Vignet, dans une savante dissertation sur l'origine de la maison de Savoie, infirme ce titre [*Mémoires de l'Académie de Savoie*, t. III, p. 294]. M. l'avocat Ménabréa, dans ses intéressantes et profondes études historiques [*Mémoires* de la même Académie, t. IX, p. 309], dit : « M. de Vignet, ne pouvant concilier cette charte avec son système, en a révoqué en doute l'authenticité, par des motifs qui ne me semblent pas entièrement hors de critique », et il les examine. Ainsi, après avoir lu ces deux académiciens distingués, nous garderons notre foi historique primitive sur cette charte rapportée par Besson, no 1er des *Preuves*, dont l'original se trouve aux archives de cour à Turin, et reproduite dernièrement dans la grande et belle collection *Monumenta hist. Pat.*, t. Ier *Chartarum*, p. 304.) — Cf. *Saint Pierre de Tarentaise*, par M. l'abbé Chevray. Baume-les-Dames, 1841.

SAINT FERJUS OU FERRÉOL,

ÉVÊQUE DE GRENOBLE ET MARTYR

680. — Pape : Agathon. — Roi de France : Thierry III.

Saint Ferjus, évêque de Grenoble, au VIIe siècle, brillait par toutes les qualités qui font les grands évêques : la sainteté de la vie, la science, la sollicitude pastorale et le zèle pour la pureté de la foi. Son peuple était alors enveloppé dans les ténèbres de l'infidélité et de l'hérésie, et vivait dans de grands désordres. Aussi saint Ferjus travaillait-il avec ardeur et sans relâche, par ses instructions et par ses exemples, à ramener ses ouailles à la connaissance de la religion, à la règle de la foi, à la pratique de la piété. Au-dessus de Grenoble, sur la rive droite de l'Isère, s'élève une haute colline qui s'appelait alors le mont Esson, et sur les flancs de laquelle s'étalait un petit et charmant plateau. C'est probablement l'emplacement occupé aujourd'hui par le fort de Rabot. Le pieux évêque, trouvant ce lieu propre au ministère de la prédication, y avait fait dresser une chaire de bois, et venait souvent y prêcher la parole de Dieu, expliquer les saintes Ecritures et les mystères de la foi qui y sont cachés. On peut juger par là combien il avait soif de la gloire de Dieu et du salut des âmes. On peut aussi supposer que saint Ferjus avait été exilé ou expulsé de sa ville épiscopale. Du moins, quelques-uns disent que ce fut à l'instigation ou par les ordres du cruel Ebroïn, maire du palais royal, qu'il fut mis à mort, comme nous allons le raconter.

Un jour qu'une grande foule d'hommes et de femmes s'était réunie pour l'entendre, l'homme de Dieu, pénétré de l'esprit du divin Maître qui, voyant la multitude, gravit la montagne pour l'instruire, monta dans sa chaire comme d'habitude. Il y parla longtemps de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ, surtout de sa coexistence éternelle avec le Père et le Saint-Esprit, de sa naissance éternelle dans le sein du Père, et de sa naissance dans le temps d'une mère toujours vierge. Personne, ajouta-t-il, sans l'aide de la grâce de Jésus-Christ, ne peut avoir accès auprès de la miséricorde de Dieu; personne non plus ne doit désespérer de son pardon, s'il croit de tout son cœur et de toute l'affection de son âme en celui qui a dit : « C'est moi qui suis la porte; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé et il trouvera des pâturages »; et qui a dit dans un autre endroit : « Personne ne vient au Père sinon par moi ».

Telles étaient les paroles de foi et de charité que saint Ferjus faisait entendre avec cette chaleur qui anime un pasteur pieux, vigilant et tout dévoué au salut de son peuple, lorsqu'un des assistants, transporté de fureur et poussé par cette haine du démon qui a jeté la mort dans le monde, après s'être armé d'une branche de saule dans un bois voisin des eaux, en frappa d'une main sacrilége sa tête vénérable et le renversa sans connaissance. Cet attentat n'assouvit point la rage d'hommes forcenés; d'autres complices d'une conjuration parricide accourent, ils enlèvent violemment le saint pontife et le jettent dans un four voisin qu'on chauffait par hasard pour y

cuire du pain. Ils ne se retirèrent qu'après la consommation de leur crime impie. Les chairs du saint évêque furent promptement réduites en cendres et ses os carbonisés ; mais son âme, décorée de la palme du martyre, s'envola aux cieux. Ces cendres et ces ossements furent recueillis par de pieux fidèles qui, ne voulant point les exposer à de nouvelles profanations, ne les apportèrent point dans la ville, mais descendant de la montagne du côté de l'orient et remontant le cours de l'Isère l'espace d'environ deux milles pas, ils allèrent les ensevelir dans une tombe de pierre, à l'endroit même où l'on construisit ensuite en son honneur l'église de la paroisse de Saint-Ferjus, qu'on appelle maintenant La Tronche, et où il n'y avait plus, depuis quelques années, que le cimetière communal. A l'époque récente du déplacement de l'église, le conseil municipal de La Tronche s'était engagé à rebâtir une chapelle commémorative sur le tombeau du saint patron de la paroisse.

« Cet engagement a été facilement rempli, en l'année 1867, grâce aux libéralités contenues dans le testament de M. Jarquier, avocat, au profit de la commune et de la fabrique de l'église de La Tronche. La principale condition de son legs en faveur de la fabrique, était qu'une somme de 10,000 fr. au moins serait prélevée pour élever un monument à saint Ferjus. Le conseil de fabrique s'est empressé d'exécuter les pieuses intentions de ce généreux bienfaiteur; et le voyageur qui suit les bords de l'Isère au-dessus de Grenoble, peut voir maintenant, au milieu du cimetière de La Tronche, la chapelle de saint Ferjus, d'un style roman, grave et d'un bon goût, surmontée de la statue du saint évêque, martyr. La fabrique a consacré à cette œuvre près de 12,000 fr. M. Jarquier, qui a ainsi acquitté la dette de la commune, était un homme aussi savant que désintéressé. L'histoire et le culte du saint patron de sa paroisse ont été de sa part l'objet de patientes recherches et de soins assidus. Il nous a laissé sur ce sujet un mémoire manuscrit rempli d'érudition et que nous avons mis à profit, avec les légendes des anciens bréviaires de Grenoble, pour la rédaction de cette notice ».

Le catalogue des évêques de Grenoble, que saint Hugues a dressé au commencement du XIIe siècle, constate le culte dont saint Ferjus était honoré dans son diocèse, par l'épithète exceptionnelle dont son nom s'y trouve précédé : *Sanctus Fergeolus;* et l'ancien bréviaire de Grenoble, de 1513, ajoute à la légende que nous venons de traduire, que Dieu opéra pendant longtemps un grand nombre de miracles sur le tombeau de son serviteur, et qu'il s'y en opérerait encore si, par la négligence des habitants, son église n'eût été délaissée et ses ossements enlevés. Ces restes précieux étaient à cette époque dans l'église de Varacieu, aussi du diocèse de Grenoble, sans qu'on puisse dire avec certitude ce qu'ils sont devenus plus tard.

La fête de notre Saint est indiquée par le Père Giry, au 12 janvier, dans les additions du Martyrologe de France. — Notice fournie par M. Auvergne, chanoine, secrétaire de l'évêché de Grenoble.

S. FURSY[1], ABBÉ DE LAGNY, PATRON DE PÉRONNE

650. — Pape : Saint Martin Ier. — Roi de Neustrie et de Bourgogne : Clovis II.

Sancte, sub cujus ditione gaudet civitas, nobis faveas...
Glorieux Saint, protége-nous, protége la cité qui t'est consacrée... *Hagiographie d'Amiens*[2].

La France n'a pas seulement donné des Saints à l'Eglise, mais elle en a encore reçu des pays éloignés, et comme une terre promise aux âmes d'élite, elle a toujours été la retraite des plus grands personnages de toutes les nations. Nous le voyons en saint Fursy. Finloga, qui gouvernait la Momonie méridionale, un des six royaumes de l'Irlande au commencement du VIIe siècle, eut un fils nommé Fintan qui épousa Gelgès, fille unique du roi Aedfind. Cette princesse, élevée dans la foi chrétienne à l'insu de son père, convertit celui qui aspirait à sa main, et reçut en secret avec lui la bénédiction nuptiale. C'est de cette union que devait naître saint Fursy. Sa naissance fut précédée par des signes merveilleux, qui donnèrent assez à connaître que Dieu l'avait élu pour combattre contre le péché, et pour ruiner le paganisme qui régnait encore en ce temps-là dans ces îles du Septentrion. Aedfind, s'apercevant de la grossesse de sa fille et apprenant le mariage secret qu'elle avait contracté avec un chrétien, entra dans une si violente fureur, qu'il ordonna que cette désobéissance fût punie par le supplice du feu. Il voulut même assister à l'exécution de sa sentence, et la fit conduire en sa présence au bûcher qui lui était préparé. On dit qu'en ce moment l'enfant qu'elle portait dans son sein parla d'une voix intelligible, et reprit fortement son grand-père de sa cruauté envers lui et envers sa mère. Au moins, entendit-on des paroles extraordinaires qui venaient du côté de la princesse, et l'on ne sait pas si ce fut un ange ou l'enfant même qui les prononça. Ce qui est plus certain, c'est que Gelgès fut délivrée des flammes par une pluie soudaine et des sources miraculeuses qui les éteignirent.

En présence de ce miracle et de la joyeuse exaltation du peuple, Aedfind n'osa consommer sa vengeance ; il se contenta de bannir sa fille et son gendre. Les jeunes époux se réfugièrent dans un île du lac d'Orbsen, d'où saint Brendan dirigeait le monastère voisin de Clunaferte. Ils trouvèrent là le sympathique accueil que méritaient leurs malheurs, et une résidence leur fut assignée dans l'hôtellerie de cette célèbre abbaye, où vivaient près de trois mille religieux. La nuit même de leur arrivée, la chambre où ils étaient logés fut éclairée d'une lumière extraordinaire, qui fit connaître aux insulaires le mérite de ces illustres fugitifs.

Le terme de l'innocente princesse étant arrivé, elle mit au monde notre Saint, qui fut régénéré dans les eaux saintes du baptême par le même saint Brendan, et nommé Fursy. Cet enfant donna bientôt des signes de sa sainteté future, par la douceur de son naturel et une très-forte inclination qu'il

1. *Furseus, Fursœus, Fursyus, Fursius.* — *Fursé, Fursée, Furci, Furcy, Fourcy, Foursy, Foursée, Facour.* — Il y a eu en Irlande, au VIIIe siècle, deux autres saints du même nom. — Fursy signifie genêt des bruyères.

2. Extrait des hymnes en l'honneur de saint Fursy, publiées en 1753, par un Péronnais et exhumées par M. Corblet.

faisait paraître pour les exercices de piété, ce qui obligea saint Brendan d'avoir un soin particulier de son éducation. Il le mit, selon l'usage de ce temps-là, dans le monastère de Clunaferte, sous la conduite des moines, où il fit, en peu d'années, un très-grand progrès dans la pratique de la vertu et dans la connaissance des lettres divines et humaines. Ayant fait profession de la vie monastique, il s'appliqua, avec beaucoup de fruit, à la prédication de l'Evangile; et la ferveur de son zèle suppléant à la faiblesse de son âge, il gagna aussitôt grand nombre d'infidèles et de pécheurs au service de Notre-Seigneur; car les païens étaient encore très-nombreux malgré les missions qui s'étaient succédé en Irlande depuis le IVe siècle.

« Or, il advint que le roi Brendin, qui gouvernait l'Ultonie méridionale, eut deux enfants jumeaux, un fils et une fille qui moururent en même temps; de quoi furent attristés tous ceux du pays; on ne put les mettre en terre; les païens irlandais eussent voulu démembrer les cadavres pour les manger. Le roi Aelfind, par le conseil des sages, les confia à des écumeurs de mer pour les emmener de nuit et les faire enterrer en cachette. Mais ils ne parvinrent pas au lieu où ils s'étaient proposé d'aller : il plut à Dieu qu'ils abordassent devant l'ermitage que saint Fursy s'était construit près du monastère.

« Le matin, quand le jour fut venu, voici le saint jeune homme Fursy qui s'en va à l'église comme il avait coutume : quand il ouvrit la porte, il vit les corps de son cousin et de sa cousine tout nus, de quoi il fut très-surpris et commença à pleurer de pitié et pria Notre-Seigneur, en disant : Beau sire Dieu, faites que les âmes reviennent dans ces corps. A peine eut-il achevé sa prière que les enfants se levèrent tout joyeux; puis ils furent émerveillés et eurent grande honte. Le saint jeune homme Fursy eut pitié d'eux. Après leur avoir trouvé des vêtements convenables, il prit un bâton, le jeta en la mer, lui commanda de s'en aller droit au port d'où les enfants étaient venus et fit signe aux enfants de le suivre sans crainte. Or, écoutez une chose qui doit émerveiller et qui doit être racontée pour la gloire de Notre-Seigneur : le bâton s'en alla devant comme s'il eût eu de l'entendement; les enfants marchèrent hardiment à sa suite dans le sillage qu'il traçait, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent en leur pays et reconnurent leurs gens ».

En apprenant ce double miracle de saint Fursy, les parents des deux jumeaux résolurent d'aller lui témoigner leur reconnaissance.

Pendant ce temps-là, le démon prévoyant combien la vie de saint Fursy serait glorieuse et utile à l'Eglise, entreprit de le persécuter par les religieux de son monastère. Ils commencèrent donc à médire de lui, à l'injurier et à le maltraiter; de sorte que pour céder à leur envie, il fut obligé de quitter ce lieu et de se retirer, avec la permission de saint Brendan, dans une autre île du lac d'Orbsen nommée Ratimath. Ce fut sans doute un coup de la divine Providence; car, la bonne odeur de sa sainteté se répandant de tous côtés, plusieurs enfants des premières familles quittèrent le monde et se vinrent ranger sous sa conduite. Leur nombre croissant de jour en jour, il bâtit un nouveau monastère, où il vécut avec eux comme un archange avec une compagnie d'anges. Ce fut en ce lieu que vinrent le trouver les rois Brendin, Féradrach et Aedfind, accompagnés de l'élite de leur noblesse. Aedfind s'agenouilla humblement devant son petit-fils, se repentit publiquement du traitement odieux qu'il avait voulu infliger à sa fille Gelgès, et manifesta le désir d'embrasser la foi chrétienne.

Aedfind aurait voulu ramener avec lui Fintan et Gelgès : mais Finloga venait de mourir, et son fils devait se rendre aux désirs des Momoniens

méridionaux, en allant régner avec sa femme sur cette partie de l'Irlande [1].

Fursy, après le départ de ses parents, redoubla de ferveur dans le service de Dieu. Il priait continuellement pour la conversion des pécheurs et pour le salut de tous les membres de sa famille. Ses vœux les plus chers furent exaucés, quand il vit ses jeunes frères, Foillan et Ultan [2], renoncer aux honneurs du monde et venir embrasser, sous sa direction, la règle monastique.

Notre Saint s'arrachait parfois à la solitude, pour aller évangéliser les contrées voisines. Un jour qu'il partait pour aller prêcher dans le royaume de son père, il tomba subitement malade et fut ramené dans son monastère. C'est alors qu'il eut une série d'extases et de ravissements dont le vénérable Bède, dans son *Histoire d'Angleterre,* nous a laissé le récit qu'a reproduit Ribadeneira : nous n'en donnerons que l'abrégé. Dans ces suspensions de ses sens, il vit des choses merveilleuses pour son instruction et pour celle de ses religieux et de ceux à qui il devait prêcher l'Evangile. Des anges lui apparurent et le défendirent contre diverses accusations des démons qui poursuivaient sa condamnation. Ils lui firent connaître qu'il y avait principalement quatre feux qui enflammaient le monde et perdaient les chrétiens, savoir : l'infidélité aux promesses de leur baptême, la convoitise des richesses de la terre, l'esprit de dissension et la dureté envers le prochain. Il les entendit chanter alternativement ces deux premiers versets du psaume LXXXIII : « Les Saints iront de vertu en vertu; le Dieu des dieux sera vu dans Sion » ; et le trisagion [3] : « Saint, Saint, Saint, le Seigneur Dieu des armées ». Il aperçut aussi en trois de ces anges une figure admirable de la très-sainte Trinité; parce que, quoiqu'ils fussent trois, il n'y avait point en eux de dissemblance, ni quant au visage, ni quant à la voix, ni quant à la clarté qui les environnait. Deux saints évêques, savoir : saint Béodan et saint Meldan, l'instruisirent à leur tour, dans cette vision, de diverses calamités qui devaient arriver au monde et des moyens de les éviter; et l'exhortèrent à prêcher la pénitence, non-seulement aux peuples, mais aussi aux prélats et aux princes. L'âme d'un usurier damné se fit voir encore à lui, et Dieu permit que cette image s'étant jetée sur lui, lui laissât, à l'épaule et à la mâchoire, des marques du feu qui la brûlaient, en punition de ce qu'il avait accepté un habit que cet usurier lui avait légué.

Saint Fursy pria Dieu de ne lui jamais ôter ses cicatrices afin de se souvenir, tout le temps de sa vie, combien il est redoutable de tomber entre les mains de la divine justice. Depuis ce temps-là, lorsque le saint abbé parlait en conférence avec ses moines de ce qu'il avait vu et ouï des peines de l'enfer, il tremblait et suait d'appréhension.

Saint Fursy étant entièrement revenu à lui-même, s'appliqua à la prédication de l'Evangile, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du ciel, et prêcha encore douze ans dans les royaumes d'Irlande, d'Ecosse et d'Angleterre. Il y convertit grand nombre d'idolâtres et de pécheurs par la force de ses paroles et par l'exemple admirable de sa vie, et gagna entièrement à Dieu Sigisbert, roi de l'Est-Anglie, un des sept royaumes fondés successivement du ve au vi^e^ siècle par les Angles et les Saxons dans la Grande-Bretagne.

Grâce aux libéralités de ce monarque, le missionnaire irlandais put construire à Cnobbersburg, aujourd'hui Burghcastle, dans le comté actuel de

1. D'après les actes de saint Foillan, publiés par Ghesquière, Aedfind aurait emmené dans ses Etats sa fille et son gendre.

2. Nous raconterons plus tard la vie de saint Ultan.

3. Hymne où se trouve *trois fois* le mot *Saint* (τρις, trois fois; αγιος, saint).

Suffolk, un grand monastère où affluèrent bientôt de nombreux disciples[1]; il y vécut quelque temps avec eux pour les mieux former dans la pratique des observances régulières.

Quelle que fût la générosité du roi Anne, successeur de Sigisbert, il ne put procurer une cloche à l'église de la nouvelle abbaye : « Alors l'ange de Notre-Seigneur en apporta une à travers les airs, laquelle existait encore en 1468 ». Il est un autre miracle de cloche dans la vie de saint Fursy : les moines de Lismore, en Irlande, en aperçurent un jour une qui voltigeait dans l'espace. Ayant interrogé saint Cuanne, leur abbé, sur ce prodige, celui-ci leur répondit que c'était la cloche de saint Fursy qui, ne pouvant venir resserrer avec eux les liens de la fraternité monastique, avait envoyé la cloche de son monastère pour le représenter. A défaut d'autre chose, ces anecdotes ont leur importance au point de vue de l'histoire des cloches.

Un des points principaux de sa piété était la sanctification des fêtes. Il commençait la célébration du dimanche aux Vêpres du samedi, et employait le reste du jour et le suivant en oraison ou en des pratiques de vertu, afin de remplir le sabbat d'œuvres dignes de Dieu. Il avait une charité extraordinaire pour les pauvres, et ne faisait point difficulté de leur distribuer, dans les temps de cherté, toutes les provisions de son monastère. Un murmure s'étant élevé à ce sujet parmi les frères, qui craignaient de tomber dans le besoin, il leur apprit à mettre leur confiance en Dieu par une moisson miraculeuse qu'il fit naître dans une de leurs terres, peu de jours après y avoir semé du grain.

Après avoir ainsi gouverné quelque temps ce monastère, saint Fursy, désirant vivre dans une plus grande retraite, se démit de sa charge d'abbé entre les mains de son frère, saint Foillan, lui donna pour associés deux prêtres d'une éminente vertu, et se retira dans la solitude avec saint Ultan, son second frère, qui menait déjà une vie érémitique. Ils passèrent une année ensemble, avec une douceur incomparable, traitant souvent avec Dieu par l'oraison, et travaillant quelquefois des mains pour se délasser l'esprit. Mais au bout de ce temps, il fut contraint de quitter la vie contemplative par l'irruption du roi de Mercie (un des sept royaumes anglo-saxons), le violent et turbulent Penda, qui faisait la guerre au roi d'Est-Anglie. Il quitta même la Grande-Bretagne, et vint en France vers 646 où il fit, de tous côtés, d'insignes miracles[2]. Dans le Ponthieu, il ressuscita le fils du duc Haymon : ce dernier, admirant une si grande merveille, n'épargna rien pour l'arrêter auprès de lui ; mais il n'en put venir à bout, parce que le dessein de Fursy était d'aller à Rome ; il promit au duc que si Dieu lui conservait la vie, il le viendrait revoir ; et que, si cela ne se pouvait pas faire, il lui en donnerait avis. Au village d'*Antiolum*, aujourd'hui Authuille, sur la petite rivière d'Ancre, il chassa le démon du corps d'un misérable qui l'avait volé sur le chemin, et qui, en punition de ce crime, était cruellement tourmenté avec toute sa famille, par ce malin esprit. Il le convertit, avec tous les siens, à notre sainte religion, et par cette charité qui n'a point de fiel, de son persécuteur il fit son frère en Jésus-Christ. A Grandcourt, près d'Arras, il délivra d'une semblable possession une dame de qualité, nommée Ermanflède,

1. On suppose que c'est le monastère connu depuis sous le nom de Saint-Edmunsbury.

2. Parmi les disciples qui accompagnèrent saint Fursy en France ou y vinrent après lui, les traditions locales nomment saint Foillan, saint Ultan, saint Maugnille, saint Emilien, saint Algise, saint Babolein, saint Madelgaire, saint Gobain, saint Momble, saint Corbican, saint Beotien, saint Etton, saint Eloque, saint Colomban, saint Bertuin, saint Fredegaud, saint Lactein, etc.

qui était tombée dans ce malheur, pour l'avoir éconduit sans lui vouloir donner l'hospitalité. Il ne revint pas néanmoins chez elle ; mais, touché des larmes des domestiques qui coururent après lui et lui représentèrent l'état déplorable de leur maîtresse, il lui envoya un de ses disciples, avec son bâton, ce qui fut suffisant pour la guérir. Elle vint ensuite elle-même le remercier, et fut depuis fort pieuse et fort hospitalière.

Notre Saint, continuant ainsi son voyage par la France et l'Italie, arriva enfin à Rome, où saint Martin tenait le siége apostolique. Du plus loin qu'il aperçut cette ville consacrée par le sang des deux plus grands Apôtres et d'une infinité d'autres Martyrs, et ornée des mérites de tant d'illustres Confesseurs et de saintes Vierges, il se mit à genoux et la salua avec beaucoup de respect et de dévotion. Y étant entré, il en visita avec une ferveur extraordinaire tous les lieux de piété, et versa beaucoup de larmes pour apaiser la colère de Dieu irrité contre les pécheurs, et pour attirer sa bénédiction sur toute l'Eglise. Comme il pensait à son départ, Dieu lui fit commandement de parler au Pape, et de prendre mission de lui pour l'exercice de la prédication et des fonctions apostoliques parmi les peuples. Le Pape eût été ravi de le retenir auprès de lui ; il lui offrit pour cela des dignités ecclésiastiques ; mais voyant qu'il était appelé ailleurs, il lui accorda bien volontiers la mission qu'il lui demandait. On dit même qu'il le sacra évêque régionnaire pour toute la France, afin d'assister les prélats de ce royaume dans la grande mission qu'ils avaient à accomplir, et qu'il lui donna pour bâton pastoral une crosse de bois dont plusieurs saints Papes ses prédécesseurs s'étaient servi.

D'après M. l'abbé Corblet, le voyage à Rome et l'épiscopat de saint Fursy ne sont pas appuyés sur des documents irrécusables [1].

Le propre actuel du diocèse d'Amiens non-seulement passe sous silence l'épiscopat de saint Fursy, mais nie formellement le voyage à Rome qui en aurait été l'occasion [2], tandis que l'office qu'on célèbre aujourd'hui à Péronne affirme cette antique tradition.

Enfin, après plusieurs voyages, ce fervent prédicateur vint à Paris, où le roi Clovis II, frère de Sigebert, et sainte Bathilde, son épouse, lui firent de grands honneurs. Ils le recommandèrent particulièrement à Erchinoald ou Archambaud, leur maire du palais.

Ce personnage écoutait avec déférence les avis apostoliques que notre Saint prodiguait aux moines, aux évêques, aux courtisans et au roi lui-même. Plein de vénération pour le saint missionnaire, il le pria d'aller baptiser son fils au château de Péronne. Après le baptême de l'enfant que l'on croit être Leudèse, maire du palais sous Thierry Ier, Fursy fit sortir miraculeusement de prison six criminels dont ce seigneur lui avait refusé la délivrance ; ce qui lui acquit tant d'estime auprès de lui qu'il voulait absolument le retenir dans ses terres. Il lui fit bâtir pour cela un oratoire auprès du palais qu'il avait en cette ville, sur le mont qu'on appelait *Cynophis*, autrement le *Mont-des-Cygnes ;* Fursy y allait souvent prier. Il fit présent à ce sanctuaire des corps de saint Béodan, de saint Meldan et de saint Patrice, qu'il avait rapportés d'Irlande.

Erchinoald, sachant que saint Fursy désirait fonder un monastère en Neustrie, chargea trois de ses officiers de parcourir avec lui les terres qui appartenaient à son domaine, pour que le moine celte y fît son choix. La préférence du Saint tomba sur Lagny-en-Brie, dans le voisinage de Chelles,

1. Consulter, pour plus de détails, M. l'abbé Corblet, *Hagiographie du diocèse d'Amiens,* t. II, p. 261 et suiv.
2. *Ei non licuit Romam pergere.*

terre fertile baignée par la Marne et dépendant alors du diocèse de Paris [1].

Grâce aux libéralités réunies d'Erchinoald, de Clovis II et de son épouse sainte Bathilde, saint Fursy put bâtir, vers 648, un monastère et trois chapelles, dont l'une devait plus tard prendre son nom. Il y assembla en peu de temps, sous la règle de Saint-Benoît, un grand nombre de religieux qui édifièrent toute la France par la pureté de leur vie. Ce fut là que le Saint obtint une fontaine miraculeuse qu'il fit naître en fichant son bâton dans la terre. Ses eaux servirent depuis à la guérison des malades.

Cette fontaine existe encore, et est plus que suffisante pour alimenter toute la ville. Mais l'on n'y vient plus chercher de l'eau pour la guérison des maladies. Dans des temps très-reculés, il paraît que cela avait lieu. Voici tout ce qui reste de l'ancien pèlerinage : le jour de l'Ascension, tous les ans, après le *Magnificat,* à Vêpres, on porte processionnellement les reliques de saint Fursy devant la source ; on y fait une station de quelques minutes, et l'on rentre à l'église [2].

La sainteté de ce bienheureux abbé éclatait encore par la puissance qu'il avait sur les démons, car il n'y avait point de possédé qui ne trouvât dans sa prière un remède assuré contre ce malheur.

C'est pendant son séjour à Lagny que saint Fursy prêta son concours à Audobert, évêque de Paris, et peut-être à son successeur saint Landry [3], en remplissant les fonctions de chorévêque, qui équivalaient à celles de nos vicaires généraux actuels. C'est sans doute en cette qualité que, de concert avec saint Bobolin, il construisit une église à Compans [4], qu'il fit consacrer par l'évêque Audobert.

Erchinoald, redoublant de générosité, se rendit à Lagny et annonça à notre Saint qu'il allait lui faire bâtir un second monastère sur une montagne voisine de Péronne, (c'est l'origine de l'abbaye du Mont-Saint-Quentin), et de plus une église sur le Mont-des-Cygnes, à l'emplacement de cette chapelle castrale, où l'Apôtre irlandais avait été souvent prier.

Saint Fursy conduisit à Péronne quelques moines de Lagny. « Un livre fort ancien, écrit à la main et gardé au monastère du Mont-Saint-Quentin », « porte que saint Eloy, qui était alors évêque de Noyon, fut prié de faire la cérémonie de la consécration de l'église ; ce qui fut accompli solennellement en présence des plus grands de la noblesse des environs et d'une multitude innombrable de personnes qui venaient de tous côtés ».

Divers religieux, que saint Fursy avait jadis formés, en Irlande, à la vie monastique, entre autres saint Emilien, voulurent se remettre sous sa direction. Ils quittèrent leur patrie et vinrent à Lagny, où leur présence donna bientôt un nouvel essor à la piété qui régnait dans cet asile. Saint Fursy, qui voulait aller visiter le monastère anglais de Cnobbersburg, dont il avait confié la direction à saint Foillan, remit le gouvernement de Lagny entre les mains de saint Emilien et partit pour un voyage qui devait dès son début être interrompu par la mort. Il tomba malade en arrivant à Mézerolles, domaine que lui avait jadis offert le comte Haymon. Clovis II et Erchinoald accoururent le visiter, et peut-être furent-ils témoins de sa mort [5].

1. Aujourd'hui du diocèse et de l'arrondissement de Meaux.

2. Faivre, *curé.* — Saint-Soupplets, 20 juillet 1858.

3. Saint Landry n'occupa le siége de Paris que vers l'an 650, année que nous assignons à la mort de saint Fursy.

4. Entre Lagny et Gournay-sur-Marne, arrondissement de Meaux.

5. Quelques auteurs disent même que saint Fursy s'était mis en voyage avec le roi et son maire du palais.

A l'heure même, saint Fursy accomplit la promesse qu'il avait faite au duc Haymon, de l'avertir de son décès ; car il lui apparut revêtu d'habits sacerdotaux et accompagné de deux lévites ayant comme lui des cierges ardents à la main. Le saint Missionnaire lui avait en effet annoncé autrefois que lorsqu'il lui apparaîtrait avec trois lumières, le moment de sa mort serait arrivé. Le duc était alors à table et avait du monde avec lui ; mais lui seul eut part à cette vision. Il l'expliqua à ses convives et partit aussitôt avec toute sa maison. En arrivant à Mézerolles, il trouva près du corps tous les clercs, les vierges et les gens du pays réunis pour rendre les derniers honneurs au Saint.

Tandis qu'il songeait à s'approprier les reliques de saint Fursy, le même désir animait Erchinoald, ainsi que Berchaire, comte de Laon [1], qui avait jadis invité le missionnaire à venir évangéliser la ville de Laon. Erchinoald envoya un courrier au duc Haymon pour lui réclamer le corps du Saint, au nom du roi, et le prévint qu'en cas de refus il emploierait la force. Le comte de Ponthieu répondit au messager que la Providence semblait l'avoir désigné pour être le possesseur de ce trésor, que le Saint était mort dans ses domaines, qu'il y avait ressuscité son fils et fait beaucoup d'autres prodiges, enfin qu'il lui avait apparu immédiatement après sa mort. Il ajouta qu'il serait injuste et cruel d'ensanglanter les funérailles de celui qui avait prêché sur la terre la paix et la concorde. Erchinoald, qui avait déjà amené une cavalerie menaçante sur les bords de l'Authie, se laissa toucher par ces considérations, et consentit à s'en remettre à ce qu'on appelait alors le jugement de Dieu. Le corps du Saint fut mis sur un chariot attelé de deux taureaux indomptés, livrés à leur seul instinct, et l'on convint qu'il deviendrait la propriété de celui dont les domaines serviraient de point d'arrêt au voyage aventureux du char. Cette convention fut exécutée le lendemain avec un grand concours de prodiges. Au moment où on mettait le corps sur le chariot, il survint une femme du pays, aveugle de naissance. Elle se mêla aux assistants : à peine eut-elle appliqué ses yeux sur le drap mortuaire que Notre-Seigneur lui rendit la vue : à ce spectacle tous jetèrent leurs armes et se mirent en oraison devant le cercueil, rendant grâces à Dieu et à « Monseigneur » saint Fursy. Les deux taureaux furent attelés au chariot comme il avait été convenu, et sans être conduits, ils se dirigèrent vers Péronne : sur la route il arriva encore qu'un paralytique fut guéri.

Sur ces entrefaites apparut un troisième compétiteur : c'était Berchaire, comte de Laon, accompagné d'un corps de cavalerie. Il exposa d'abord les droits qu'il pensait avoir. N'avait-il-pas donné une partie de ses biens aux monastères fondés par le missionnaire irlandais ? Si Fursy n'était pas allé à Laon, c'est qu'Erchinoald l'en avait empêché. N'avait-il pas, d'ailleurs, un droit de suzeraineté sur le pays où était mort l'abbé de Lagny [2] ? Ne l'ayant pu voir alors qu'il était vivant, ne devait-il pas réclamer ses droits de possession sur ses dépouilles mortelles? On réussit à calmer le courroux de Berchaire et on lui fit accepter l'arrêt que rendrait le jugement de Dieu. Sur sa demande, on dételа les taureaux qu'on remplaça par deux enfants de sept ans. Une force surnaturelle, que ne connaît point cet âge, s'empara de ces nouveaux conducteurs, et le chariot arriva sans encombre au Mont-des-Cygnes, à Péronne. Il y fut reçu par Erchinoald, devant le portail inachevé

1. Plusieurs écrivains, comme M. Eugène Dusevel, en font à tort un duc de Lyon.

2. Le texte des Bollandistes fait dire à Berchaire : *Eorum dux fui*. Aussi Desmay a-t-il supposé que le comte de Laon « avait conduit le Saint dans des lieux de sa dépendance ». Mais Mabillon a lu dans un autre manuscrit : *In hac terra Dux fui*, ce qui s'accorde mieux avec la suite.

de l'église qu'il faisait construire. On dressa une tente pour abriter la précieuse dépouille, en attendant l'achèvement des travaux, ce qui devait durer un mois. Pendant cet espace, le corps, gardé nuit et jour, se conserva sans altération.

Erchinoald se hâtait de faire achever l'église, qui devait plus tard prendre le nom de Saint-Fursy et devenir une des plus célèbres collégiales de la Picardie. Il n'épargnait pour cette œuvre aucune dépense, au grand déplaisir de sa femme Leutsinde [1], qui était fort avare. Elle lui reprochait de dissiper son patrimoine, de compromettre l'avenir de ses enfants, pour ériger une église à un étranger, dont elle blasphémait le nom. Erchinoald avait beau rappeler les faveurs qu'il devait à l'intercession de ce saint abbé, et l'exhorter à ne point éveiller son courroux : Qu'ai-je à craindre, s'écriait-elle, d'un cadavre tombé en dissolution ? — J'ai tellement confiance en Dieu, répondit le châtelain de Péronne, que je suis certain que ce corps est resté à l'abri des souillures de la mort. S'il n'en était pas ainsi, et nous le saurons au moment de l'*Elévation*, je m'engage à vous rendre au centuple ce qu'a coûté l'érection de cette église [2].

Vingt-cinq jours après la mort de saint Fursy [3], le 9 février, au moment où saint Eloi, évêque de Noyon, et saint Aubert, évêque de Cambrai, allaient faire la consécration de la nouvelle église, on ouvrit le cercueil où gisaient les restes de l'abbé de Lagny. Leutsinde s'avançait curieusement pour les contempler, quand elle fut frappée d'aveuglement. Repentante de sa faute, elle se recommanda alors aux prières des deux évêques et de l'assistance, et invoqua le Saint qu'elle avait méprisé. Ses supplications étant exaucées, elle put alors contempler le corps du Bienheureux, qui n'avait subi aucune corruption.

Leutsinde devait plus tard, en employant une partie de ses biens à l'entretien de l'église du Mont-des-Cygnes, expier son avarice et sa conduite inconsidérée.

Les deux évêques consécrateurs portèrent le corps du Bienheureux derrière le grand autel dédié à saint Pierre. De nombreux miracles s'accomplirent dans cette église qui devait avoir pour garde d'honneur le chapitre que fonda bientôt Erchinoald.

Saint Fursy était mort le 16 janvier de l'an 650 [4].

On donne pour attributs à saint Fursy : une couronne à ses pieds, un ange, deux bœufs accroupis, et parfois une fontaine jaillissante.

On a fait frapper, en 1868, une petite médaille de saint Fursy, portant au revers les armes de Péronne.

RELIQUES, CULTE ET MONUMENTS.

Quatre ans après l'inhumation de saint Fursy, le 28 septembre 654, saint Eloi, évêque de Noyon, et saint Aubert, évêque de Cambrai, revinrent à Péronne pour procéder à l'élévation des reliques dont les miracles se multipliaient. Le corps trouvé dans un parfait état de conservation fut déposé dans une châsse qui avait été commandée par Erchinoald au célèbre orfèvre saint Eloi,

1. *Alias* : Lethuis.

2. Saint Ouen, dans sa *Vie de saint Eloi*, est loin de faire un portrait si favorable d'Erchinoald. Il le qualifie de rapace et d'avare.

3. Bède compte vingt-sept jours, et Mielot trente, ce qui ne concorde pas avec l'intervalle des deux dates liturgiques du 16 janvier et du 9 février.

4. Nous suivons ici l'opinion qui nous paraît la plus probable : car on n'est d'accord ni sur le jour, ni sur l'année de la mort de saint Fursy.

et placée sur le grand autel de l'église du Mont-des-Cygnes. Saint Foillan, abbé de Fosse, et saint Emilien, abbé de Lagny, assistèrent à cette translation [1].

La troisième translation du corps de saint Fursy eut lieu le 17 septembre de l'an 1256, en présence de saint Louis qui venait de rentrer en France, après une absence de six ans. La châsse qui remplaçait celle de saint Eloi était en cuivre doré, ornée de pierres précieuses et décorée des statues des douze Apôtres.

Le sceau de saint Louis a été détruit en 93, ainsi que la pièce de parchemin où était relaté ce procès-verbal; mais les quatre sceaux épiscopaux ont pu être sauvés; ils sont aujourd'hui en la possession de M. Desnoyers, vicaire-général d'Orléans, et ont été dessinés dans l'*Histoire du Chapitre royal de Saint-Fursy de Péronne*, ouvrage de M. J. Gosselin.

Le 13 septembre 1641, on ouvrit cette châsse, où le corps de saint Fursy fut trouvé dans un tel état de conservation que les fidèles de Péronne redoublèrent de piété pour la mémoire de leur saint patron. On retira le chef qu'on mit à part dans un coffret d'argent, dont l'une des parois était en cristal. En 1644, on donna pour piédestal à ce reliquaire un buste de saint Fursy, soutenu par deux bœufs qui devaient rappeler le souvenir du chariot miraculeux.

C'est à l'occasion de l'ouverture de la grande châsse que le Chapitre donna à l'abbaye bénédictine de Lagny un fragment du chef de saint Fursy et qu'elle reçut en échange le manipule du Saint.

En 1760, la châsse de saint Fursy fut placée dans la nouvelle chapelle qu'on venait de lui ériger.

A la procession annuelle du siége de Péronne, quatre échevins portaient la grande châsse de cuivre doré; les marchands merciers, le bras de saint Fursy; les canonniers et arquebusiers, le reliquaire du chef.

Les trois châsses de saint Fursy furent profanées en 93; mais les ossements, sauvés par un pieux fidèle, furent restitués plus tard à la vénération de la ville et déposés dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

Cette personne garda un os brachial qu'elle donna à une ancienne sœur de charité. Cet humérus, partagé en trois fragments, fut authentiqué en 1852; de nouvelles divisions faites plus tard ont procuré des reliques de saint Fursy à diverses paroisses et à plusieurs particuliers, au nombre desquels nous citerons M. J. Gosselin, curé de Pertain, et M. Josse, curé de Gorenflos.

Le 12 janvier 1853, les évêques de la province de Reims, qui étaient assemblés à Amiens en concile provincial, se rendirent à Péronne et mirent le chef de saint Fursy dans une châsse en forme de plat d'argent, ciselé aux armes de Péronne et entouré d'un ovale d'ébène.

M. l'abbé Vatinelle, vicaire de Saint-Jean de Péronne, a dressé la liste exacte des ossements de saint Fursy, conservés dans son église paroissiale :

Une portion du crâne comprenant l'os frontal et les os propres du nez, etc. — La mâchoire inférieure tout entière, quatorze vertèbres, dont six cervicales, cinq dorsales et trois lombaires. — Le sacrum tout entier. — Un des deux os soxaux tout entier. — Les deux omoplates entières. — Une clavicule entière. — La portion supérieure du sternum. — Plusieurs côtes entières. — Les deux fémurs. — Les deux tibias entiers. — Une portion d'un péroné. — Les deux rotules. — Plusieurs os du tanselet. — Un humérus tout entier. — Un cubitus tout entier. — Une portion considérable de l'autre cubitus. — Une portion du radius. — Un grand nombre des os du carpe et du métacarpe. — Cinq os de la main et plusieurs phalanges.

Lagny a pu également soustraire aux révolutionnaires la relique de saint Fursy, qui lui avait été donnée en 1641.

Nous ne croyons pas qu'on aït conservé de reliques de saint Fursy en Angleterre. Rappelons, toutefois, que, lorsque saint Fursy quitta sa patrie pour se rendre en France, il laissa comme souvenir à ses moines attristés, la ceinture dont il se servait.

Parmi les reliques aujourd'hui disparues, nous devons citer celles que d'anciens inventaires signalent à Notre-Dame de Noyon, à Saint-Vaast d'Arras, à Notre-Dame de Longpré et à Saint-Pierre d'Abbeville; la chasuble et l'étole que l'on conservait jadis au monastère de Lagny; et enfin, un bâton pastoral, qu'on supposait avoir appartenu à notre Saint, et que le trésorier de la collégiale de Péronne portait dans diverses processions solennelles.

On conserve quelques reliques du patron de Péronne, au Saint-Sépulcre d'Abbeville, et dans les églises de Beausart, Bernaville, Frohen, Mailly et Mont-Saint-Quentin.

Le culte de saint Fursy date, pour ainsi dire, du jour de sa mort. Pendant tout le cours du moyen âge, on l'invoqua spécialement pour diverses maladies qui sont énumérées dans une ancienne hymne, telles que la fièvre, la paralysie, la pierre, l'hydropisie, les maladies d'entrailles, les hernies, etc.

C'est à partir de l'arrivée des reliques de saint Fursy que Péronne prit une certaine importance. Des pèlerins y accouraient de toutes les provinces de France, et même du fond de l'Irlande, ce qui fit donner à cette ville le nom de *Perona Scotorum*, et à un de ses quartiers le nom de *Bretagne*.

1. *Vita S. Fursei*, VIIe siècle, numéro 39.

La dévotion envers saint Fursy, qui se manifeste principalement pendant la neuvaine du 16 janvier, était encore bien plus vive autrefois. Les malades faisaient jadis toucher des linges au tombeau de saint Fursy et ne manquaient pas de boire de l'eau de la fontaine qui portait son nom, eau que bénissait auparavant le trésorier de la collégiale.

Mais c'est surtout en temps de peste ou de guerre qu'éclatait la confiance envers le saint patron. Au siége de 1536, livré par Henri de Nassau, la protection du Saint fut fréquemment invoquée et souvent ressentie.

Saint Fursy n'est pas seulement le patron de la ville de Péronne, mais aussi de celle de Lagny-sur-Marne et de sept églises du diocèse d'Amiens : Authuille, Les Bœufs, Frohen-le-Grand, Frohen-le-Petit, Gueschard, Le Meillard et Pys.

Saint Fursy est encore aujourd'hui vénéré en Irlande et spécialement à Kill-Fursa, église qui a conservé son nom et qui s'est élevée sur les ruines du monastère de Clunaferte, où s'écoulèrent l'enfance et la jeunesse du saint abbé.

Dans le Propre actuel d'Arras, la fête de saint Fursy est transférée au 19 janvier. Le diocèse de Cambrai la célèbre, comme Amiens, au 16 janvier. A la même date, on fait *mémoire* de saint Fursy dans le bréviaire de Paris et dans plusieurs de ceux qui furent calqués sur la liturgie parisienne.

Des *lieux dits* portent le nom de Saint-Fursy dans les communes d'Assevillers, Bouchavesnes, Cérisy-Gailly, Combles, Feuillères, Ginehy, Hem-Monacu, etc.

A la collégiale de Saint-Fursy, outre la fête principale du 16 janvier, on célébrait la fête de deux translations, le 9 février et le 17 septembre.

Après le rétablissement de la liturgie romaine, on reprit à Péronne le très-antique office qui lui est consacré dans l'ancien Propre péronnais de 1609.

A l'emplacement qu'occupent actuellement les prisons de Péronne, au lieu nommé encore la *butte Saint-Fursy,* on voyait, avant la Révolution, une vaste église romane qui, malgré les reconstructions successives et les prétendus embellissements dont l'affubla le règne de Louis XV, n'en était pas moins une des gloires monumentales de la Picardie et même de la France. C'était la Collégiale de Saint-Fursy, où reposaient, presque ignorées, les cendres de Charles le Simple, mais où les restes vénérés d'un humble missionnaire irlandais attiraient, depuis mille ans, la foule empressée des pèlerins. Cette vaste église avait succédé à l'oratoire qu'Erchinoald fit construire sur le tombeau de saint Fursy.

Le vieux monastère fondé à Lagny par saint Fursy est aujourd'hui complétement délaissé et converti (ô profanation !) en écuries et en magasins. De ce couvent, véritable et vénérable pépinière de Saints et de doctes bénédictins, il ne reste plus qu'une seule arche en plein cintre.

Un Anonyme, qui écrivait vers l'an 665, et ayant sans doute été disciple de saint Fursy, en Irlande ou en Angleterre, nous a laissé des Actes du célèbre abbé de Lagny. Il s'étend longuement sur ses visions, mais ne donne que des renseignements incomplets sur son séjour en France. Cette Vie a été publiée par Surius (t. Ier, p. 259), avec des mutilations de style; par J. Bolland (16 janvier), et par Mabillon (t. III, p. 299).

Le vénérable Bède, dans son *Histoire d'Angleterre* (l. III, c. 19), a analysé l'œuvre anonyme du VIIe siècle et l'a modifiée sur quelques points. Vivant un demi-siècle après saint Fursy, il a pu recueillir divers témoignages de ses contemporains.

Une Vie beaucoup plus détaillée de saint Fursy, de la fin du XIe siècle, a été éditée par J. Bolland et par J. Colgan (*Acta Sanctorum Scotiæ*, I, 75). On ne saurait douter qu'elle ne soit d'Arnoul, abbé de Lagny : car un manuscrit provenant de la Bibliothèque d'Alex. Petau, et aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Vaticane, sous le no 568, porte ce titre : *Fursei vita et miracula per Arnulphum abbatem Latiniaci.*

Montfaucon signale une *Vita S. Fursei monachi et sermo in eumdem,* faisant partie de la Bibliothèque de Laurent de Médicis; ce nous paraît être une œuvre différente de celles que nous venons de mentionner.

Jean Mielot, chanoine de Saint-Pierre de Lille et aumônier de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, a traduit, en 1468, la Vie écrite par Arnoul de Lagny. On y trouve certains passages qui prouvent bien qu'il s'est servi d'un texte différent de celui qu'ont publié Bolland et Colgan. Nous avons eu soin d'appeler l'attention sur ces récits spéciaux. Le manuscrit original, provenant de la Bibliothèque du Chapitre de Saint-Fursy, appartient aujourd'hui à M. Cardon, aumônier du lycée de Saint-Quentin. M. le baron de La Fons de Mélicocq en a publié, dans *La Picardie* (t. Ier, p. 423), quelques courts fragments, relatifs aux visions de saint Fursy.

Desmay, chanoine de l'église Saint-Fursy, a publié, en 1607, la *Vie de saint Fursy, patron de la ville de Péronne,* qui a été rééditée en 1623 et en 1715. Baillet a dit de cet ouvrage qu'il est fait « sans discernement et peut-être sans beaucoup d'amour pour la vérité ».

Tandis qu'un chanoine de Péronne publiait une troisième édition de la *Vie de saint Fursy,* par Desmay, *mise en meilleur français,* Vincent Mignon, docteur en Sorbonne et curé de la paroisse Saint-Jean faisait paraître à Péronne, chez le même imprimeur Lebeau, un abrégé de cet ouvrage, sous ce titre : *Histoire de la vie de saint Fursy, patron de Péronne, avec les vies de saint Foillain et de saint Ultain, ses frères.* 1715, petit in-8o. C'est un récit très-sommaire, entremêlé de divagations historiques sur la ville de Péronne.

Pour corriger et compléter la vie de saint Fursy, nous avons abondamment puisé dans le laborieux et consciencieux travail de M. l'abbé Corblet (*Hagiographie du diocèse d'Amiens,* t. II, p. 260).

SAINT TRIVIER, SOLITAIRE DANS LES DOMBES

VI[e] siècle.

Ego in voce laudis immolabo tibi...
Je vous offrirai un sacrifice en chantant vos louanges.
Jonas, II, 10.

Saint Trivier naquit en Neustrie, d'une famille romaine, originaire du pays des Cadurces (Cahors). Son goût pour la solitude et la vie contemplative lui fit chercher un asile au sein d'un monastère, situé dans un des faubourgs de Thérouanne; il y fut accueilli aux vives sollicitations de tous les moines, dont les prières réunies obtinrent le suffrage de l'abbé. Ce fut là, qu'après les témoignages non équivoques d'une grande piété et d'une obéissance éprouvée, il fut, à l'âge de quarante ans, élevé à la dignité de clerc et compté au nombre des cénobites.

A cette époque (540), Théodebert, roi d'Austrasie, avait franchi les Alpes et faisait la guerre en Italie : après plusieurs alternatives de succès et de revers, il regagna l'Austrasie : ses troupes, en ravageant les terres de Bourgogne, traînèrent à leur suite une foule de prisonniers. Au nombre de ces derniers se trouvaient deux jeunes nobles, Radignèse et Salsufur, enlevés dans la principauté des Dombes, sur les bords de la Saône, où ils jouissaient d'une grande fortune. Ces deux captifs furent conduits en Neustrie, dans les environs de Thérouanne. L'abbé du monastère que possédait cette ville, instruit du fait et touché du sort des jeunes prisonniers, essaie auprès de leurs gardiens quelques tentatives de rachat ; on accepte ses propositions, et Radignèse et Salsufur lui sont remis.

Saint Trivier, dont on s'était servi dans cette négociation, ayant demandé à ces jeunes gens si le souvenir de leur patrie nourrissait en eux le désir de la revoir, ces paroles furent accueillies par des larmes abondantes qui témoignaient du désir de leur cœur, et dans un élan généreux, ils promettent à notre saint le tiers de leur patrimoine pour prix d'un tel bienfait. Ravi de pouvoir achever son œuvre de charité, l'abbé consent à les renvoyer. Après trois ans d'absence, munis de vêtements et de vivres, ils reprennent, sous la conduite de saint Trivier même, le chemin de leur patrie. Le voyage fut long et difficile : arrivés près d'une vaste forêt qu'ils avaient à traverser, ils y errent pendant trois jours sans itinéraire et sans guide. Effrayé de cette solitude, et craignant l'attaque de quelques bêtes féroces, notre saint implore à genoux le secours de la Providence : la Légende rapporte que sa prière était à peine achevée, qu'ils virent, à leur grande surprise, deux loups s'approcher d'eux avec toutes les marques de deux bêtes apprivoisées ; le mouvement de leur queue témoignait de leur humeur pacifique ; ils précèdent nos voyageurs qui retrouvent à la faveur de ces guides le chemin qu'ils avaient perdu, et arrivent enfin sur les terres du diocèse de Lyon, puis en Dombes, dans le bourg [1] des deux jeunes prisonniers, qui fut appelé plus tard *Saint-Trivier-sur-Moignens,* du nom du saint solitaire et de celui de la

1. Il y a dans les Bollandistes : *Villa sive utinga*. Ce dernier mot a fait croire à quelques auteurs que ce bourg s'appelait *Utinga ;* mais ce mot n'est qu'un synonyme de *villa*. (Voyez le Glossaire de Ducange.)

petite rivière du *Moignens* qui arrose ce bourg, à six milles de *Prissignac* (aujourd'hui Saint-Didier-sur-Chalaronne).

Rendus à leurs foyers, Radignèse et Salsufur se hâtent de remplir leur promesse ; ils déposent aux pieds de saint Trivier le tribut de leur générosité ; mais le pieux cénobite, redoutant pour lui l'attrait des richesses, ne sollicite de leur munificence qu'une cellule et un petit jardin : ils s'empressent de satisfaire à ses vœux en lui confiant, sur sa demande, la garde de leurs troupeaux. Cette résolution de fixer sa demeure dans une solitude et loin du monastère qui l'avait reçu, fut déterminée par les difficultés d'y retourner et par la crainte de rencontrer parmi ses frères le poids d'une dignité qui l'effrayait.

La prière, le chant des hymnes et des psaumes, les jeûnes, les veilles et les macérations, marquèrent désormais toutes les heures de son existence ; il visitait souvent les églises voisines, et particulièrement celle de *Prissignac*, où il allait entendre la messe les dimanches et les fêtes. Ce fut sur un autel de cette dernière qu'il déposa, quelques jours avant sa mort, le psautier dont il se servait : il mourut le 17 des calendes de février, vers 550. Le bruit de sa mort eut bientôt réuni toute la population des environs : on creusa sa tombe au lieu même qui lui servait d'oratoire, comme cela se pratiquait alors à l'égard des solitaires ; son corps y fut déposé sans cercueil, et on donna à ce lieu le nom de *Nonnifossa* [1]. Soixante-et-dix ans avaient passé sur sa mémoire, lorsqu'enfin des signes non équivoques d'une protection toute céleste se manifestèrent sur son tombeau : des aveugles, des boiteux et autres malades obtinrent leur guérison. Plusieurs fidèles eurent des révélations qui leur enjoignirent d'annoncer à une religieuse de grande illustration qui habitait cette contrée, de faire exhumer le corps par le clergé, pour lui donner une sépulture convenable.

Sur ces entrefaites, la nouvelle de cette exhumation se répand dans un couvent voisin du nom d'*Ansilla*, situé à trois milles de *Prissignac :* trois clercs s'en détachent la veille de la cérémonie, et arrivent furtivement au lieu de la sépulture pour enlever le corps : à peine l'ont-ils touché que, frappés soudain de cécité, ils restent comme cloués sur place jusqu'à l'arrivée du cortége dont les prières les délivrèrent. Le corps du saint fut trouvé intact, et répandit au loin un parfum délicieux : il fut pieusement déposé dans un sépulcre, sur lequel on fit construire une petite cellule. Quelque temps après (802), Secundinus, évêque de Lyon, y consacra un autel, et le culte de saint Trivier fut bientôt accrédité par de nouveaux miracles. Dès lors cet endroit prit le nom de Saint-Trivier [2], qui devint le patron secondaire.

Bien longtemps après ces événements, les reliques du saint solitaire furent transportées dans un monastère dit de Saint-Pierre, bâti sur le che-

1. *Nonnifossa, fosse du moine.* Dans le moyen âge, les moines furent souvent désignés par le nom de *nonnus*, et les religieuses par celui de *nonna*. On rencontre ces expressions dans plusieurs conciles, dans la règle de Saint-Benoît, dans les capitulaires des rois de France, etc. Bien avant cette époque, saint Jérôme s'était servi de la seconde (Epist. XVIII) ; on trouve la première dans les Actes des martyrs d'Ostie au IIIe siècle.

2. Un autre bourg, en Bresse, appelé *Courtes*, prit aussi le nom de Saint-Trivier, à cause d'une relique insigne de ce Saint qu'on vénérait dans cette église qui est sous son patronage. La chapelle élevée au IXe siècle, à Saint-Trivier-en-Dombes, par la munificence de la veuve du seigneur de l'endroit, tout près de son château, est entièrement démolie : l'emplacement est le cimetière actuel : c'est le château et les dépendances qui prirent le nom de Saint-Trivier. Ce pays était sous le domaine des sires de Bagé, autrefois Baugé — nommé aujourd'hui Bagé-le-Châtel. Le seigneur portait le nom de comte de Saint-Trivier : l'un des fils du duc de Savoie avait ce titre depuis le mariage de Sybille de Baugé avec le duc de Savoie au XIIIe siècle. Henri IV fit prendre ce château par le général Biron en 1601 : dès lors Saint-Trivier est une ville de France. — Nous devons cette note à l'obligeance de M. Ch. Lacroix, curé de Saint-Trivier-de-Courtes.

min de Saint-Trivier à Chaleins, duquel on découvrait encore des ruines il y a quelques années ; elles allèrent de là enrichir le chapitre de Neuville-les-Dames, où elles périrent dans un incendie qui détruisit cette maison. Mais le lieu où elles avaient été déposées par l'archevêque Secundinus, fut constamment fréquenté par les fidèles qui s'y rendaient en dévotion de toutes les parties des Dombes, dont les peuples le reconnaissaient pour leur patron et leur protecteur, comme l'indiquait un tableau placé sur l'autel de sa chapelle.

La révolution de 1792, qui voulut abolir tout culte en France, ne put détruire celui qu'on rendait à saint Trivier, dont la chapelle fut constamment visitée, quoiqu'elle eût été vendue et consacrée à un usage profane ; et aujourd'hui le concours est si grand à Saint-Trivier le 16 janvier, jour de sa fête, que pour satisfaire la dévotion de tous les fidèles, on est obligé de faire célébrer plusieurs messes dans l'église paroissiale. La chapelle, bâtie sur son tombeau, fut rendue au culte après la révolution par M. Cointy, maire de la ville de Saint-Trivier ; mais la cession n'ayant été faite que verbalement, ses héritiers l'ont reprise ; il faut espérer que les vœux des habitants des Dombes seront exaucés, et qu'elle sera de nouveau consacrée à sa première destination.

Après le concordat de 1802, S. Em. Mgr le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, érigea la paroisse de Saint-Trivier en cure de seconde classe, et voulut qu'elle fût sous le patronage de ce saint et de saint Denis, dont les fêtes se célèbrent avec la même pompe dans l'église paroissiale. La fête de saint Trivier a été, du rit *simple,* élevée au rit double depuis l'adoption de la liturgie romaine, dans le diocèse de Belley.

Pierre Bullioud, jésuite lyonnais, a publié une vie du Saint solitaire des Dombes, qu'il avait tirée d'un ancien Bréviaire dont on se servait dans l'église de Saint-Trivier. Guichenon fait cas des notes et des dissertations qui l'accompagnent. Pernetti, dans ses *Lyonnais dignes de mémoire,* t. Ier, p. 236, et Delandine, *Manuscrits de la ville de Lyon,* t. III, p. 162, font mention de cette vie.

Il en existe une autre en latin, publiée à Lyon en 1647, in-8o, par Jacques Moiron ; le Père Lelong l'a enregistrée sous le no 4702 de la *Bibliothèque historique de France.* Voir aussi *AA. SS.*, t. II de janvier, p. 397. — Voir *Hagiographie de Belley*, par Mgr Dépéry.

SAINT FIRMIN, ÉVÊQUE DE MENDE (IIIe siècle).

Saint Firmin, évêque de Javoux, siége épiscopal transféré plus tard à Mende, succéda, à ce que l'on croit, dans l'épiscopat, à saint Privat qui, au temps des empereurs Gallien et Valérien, fut mis à mort par Chrocus, chef d'une horde d'Allemands, et cueillit ainsi la palme du martyre. Le détail de sa vie ne nous est pas connu, mais l'antiquité de son culte à Javoux et dans toute la région circonvoisine est incontestable. Après être resté longtemps ignoré, le corps de saint Firmin fut découvert par suite d'une révélation du Saint lui-même, dans un faubourg de la Canourgue, à côté de l'autel de saint Julien, dans une église de Bénédictins, dédiée sous le vocable de saint Martin.

SAINT TOZZO, ÉVÊQUE D'AUGSBOURG (661).

Le théâtre des travaux apostoliques de saint Tozzo fut l'Algau, contrée située en Souabe, entre le lac de Constance et les Alpes tyroliennes. Non content d'avoir évangélisé ce pays pendant sa vie, il voulut lui assurer des apôtres à demeure en dotant richement le monastère de Fuessen, fondé par saint Magnus, qu'il avait lui-même ramené de Saint-Gall, dans un de ses pèlerinages. C'est sans doute la raison pour laquelle on a représenté saint Tozzo avec un flambeau à la main. La légende

donne à ce flambeau une autre signification : elle rapporte que se rendant au tombeau de saint Gall et portant une torche pour s'éclairer la nuit, la pluie et le vent ne purent l'éteindre. C'est au retour de ce pèlerinage qu'il conduisit saint Magnus, premier abbé de Fuessen, vers la Bavière. Il fut enseveli dans l'église de Saint-Affre, où sont encore ses reliques.

Légende de saint Magnus ou Mang, au 6 septembre. (Cf. *AA. SS.*, t. II, p. 419.)

LA BIENHEUREUSE STÉPHANIE DE QUINZANI (1530).

Stéphanie, née à Orzi-Nuori, dans le Bressan, de parents pieux et honnêtes, commença à aimer Dieu dès son enfance ; elle n'était âgée que de sept ans, dit-on, lorsqu'elle fit un vœu perpétuel de chasteté et d'obéissance. Bientôt, pour resserrer encore les liens qui l'unissaient à son céleste époux, ayant pris la ferme résolution de ne jamais commettre un péché mortel, elle le sollicita ardemment de lui faire part de sa croix ; des signes particuliers lui indiquèrent que ses vœux seraient comblés. On la sollicita vainement à des noces terrestres : toujours inébranlable dans ses refus, elle coupa ses cheveux, aiguillon de vanité à ses yeux. A l'âge de quinze ans, elle embrassa l'institut du Tiers Ordre de Saint-Dominique, dans lequel elle dompta entièrement sa chair par des jeûnes, des veilles, des cilices et des flagellations ; en cultivant dans son âme tous les genres de vertus, elle parvint en peu de temps au faîte de la perfection religieuse. Pour déjouer les attaques du tentateur, de l'ennemi du genre humain, elle ne reculait pas devant les moyens les plus énergiques : elle alla jusqu'à rouler son corps sur des épines.

Elle n'avait de désirs et d'aspirations que pour Dieu, tant était puissant l'amour dont elle brûlait pour lui. Le mystère de la Passion la touchait tellement, qu'elle souhaitait de tout son cœur de devenir conforme au Crucifié. Il paraît qu'elle obtint ce qu'elle désirait : les tourments que le Sauveur a soufferts pour la rédemption du genre humain, elle les ressentit tous les vendredis dans son propre corps, pendant quarante ans : elle-même l'a assuré ; elle éprouvait aussi une douleur intérieure qui la pressurait avec l'effet d'une roue qui aurait foulé son cœur. Plusieurs témoins ont affirmé avoir vu sur son corps l'impression des stigmates sacrés. Elle rapportait du banquet eucharistique, quotidien pour elle, une telle allégresse d'âme et de corps que, grâce à la force qui lui venait de cette nourriture, elle passait quelquefois, dit-on, quarante jours sans en prendre d'autre. D'une extrême charité pour les pauvres, elle leur donnait jusqu'à ses vêtements. La renommée de sa sainteté était grande même dans les villes voisines qui auraient voulu l'appeler dans leur sein, mais elle déclarait ne vouloir vivre et mourir que dans un lieu obscur.

Dans le désir de travailler à la gloire de Dieu, elle accueillait les jeunes filles qui venaient la visiter et s'appliquait à les former à la religion et à la piété ; quand elle leur eut inspiré le désir de la vie religieuse, elle érigea, non sans de grands soucis et de grandes peines, un monastère de son Ordre, sous l'invocation de saint Paul, près de Soncino, au diocèse de Crémone. Elle le gouverna pendant plusieurs années très-saintement. Enfin, comblée de mérites et des faveurs du ciel les plus extraordinaires, tellès que des extases, des prophéties, des apparitions et des miracles, elle s'endormit dans le Seigneur le 2 janvier 1530, à l'âge de soixante-treize ans. Benoît X approuva son culte et concéda, en vertu de l'autorité apostolique, que sa fête serait célébrée avec office et messe dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs et dans les diocèses de Brescia et de Crémone. Le monastère de Saint-Paul qu'elle avait fondé a été supprimé : les habitants de Soncino l'honorent et la regardent toujours comme leur protectrice auprès de Dieu, et plus d'une fois ils ont éprouvé les effets de sa protection.

SAINT FRITZ. (Voir le *Supplément* à la fin de ce volume.)

XVIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

Dans la Thébaïde, saint ANTOINE, abbé [1], père d'une multitude de moines, dont la vie et les miracles jetèrent un grand éclat; saint Athanase a décrit la suite de ses actions dans un ouvrage célèbre. Son saint corps, retrouvé sous l'empereur Justinien, par une révélation divine, fut transporté dans la ville d'Alexandrie et inhumé dans l'église de Saint-Jean-Baptiste. 356. — A Langres, les trois saints jumeaux SPEUSIPPE, ELEUSIPPE et MELEUSIPPE, qui remportèrent la couronne du martyre avec leur aïeule Léonilla, au temps de l'empereur Marc-Aurèle. 166. — A Rome, l'invention des saints martyrs Diodore, prêtre, Marien, diacre, et leurs compagnons. Comme ils célébraient, sous le pontificat de saint Etienne, la fête des martyrs dans une sablonnière, les persécuteurs ayant bouché la porte de la caverne, firent tomber sur eux une masse de pierre, par là ils obtinrent eux-mêmes la palme du martyre. 257. — A Bourges, le décès de saint SULPICE, évêque, surnommé le Pieux, dont la sainte vie et la glorieuse mort furent accompagnées de grands miracles. 644. — A Rome, au monastère de Saint-André, les saints religieux Antoine, Mérule et Jean, dont saint Grégoire, pape, parle dans ses écrits. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Moutiers en Tarentaise, les trois saints jumeaux SPEUSIPPE, ELEUSIPPE et MELEUSIPPE. — A Plaine-Selve, dans le diocèse de Soissons, sainte YOLAINE, honorée comme vierge et martyre. — A Cahors, saint GENOU, disciple du bienheureux pape SIXTE II, qui l'envoya en France, et premier évêque de cette ville. IIIe s. — A Souligné, dans le Maine, saint Richmir, né à Tours, prêtre et abbé [2]. Vers 550. — Près de Compiègne, le V. Foulques, abbé de Saint-Bertin et de Saint-Waast, archevêque de Reims, mis à mort sur une grand'route par Baudouin, comte de Flandres et persécuteur des abbayes. Il avait succédé au célèbre Hincmar et fut légat du Saint-Siége en Allemagne. 900. — A Sabrand près les Arcs, au diocèse de Fréjus, sainte Roseline, vierge, chartreusine, proche parente de saint Elzéar, mort à Paris. 1329 [3]. — A Pontmain, dans le diocèse de Laval, la SAINTE VIERGE APPARAIT à quelques enfants de ce village. 1871.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — Les saints Diodore, prêtre, Marien, diacre, et leurs compagnons, martyrs, de divers ordres et de divers sexes, dont les corps furent retrouvés le 17 février, au temps du pape Etienne VI, et sont conservés auprès du Saint des Saints. 257.

Martyrologe de l'Ordre des Servites. — La fête de la Dédicace solennelle de la basilique de la très-sainte Annonciation à Florence, la mère et la maîtresse de toutes les églises de notre Ordre.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints Mucius, Victor, Mistrien, Salvius, Misélien, Victorique, Teusse, Fortunat, Vénérie, Sarte, Saturnin, Hortisien, Leucius, Misurien, Vincente, Albe, Timothée, Ingénule, Victoria, et d'autres encore, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — En Orient,

1. Saint Athanase, exilé par les Ariens, apporta à Rome les Actes de saint Antoine, et fut le premier qui fit connaître à l'Occident cet admirable Saint. Son livre fut lu avec avidité; il provoqua parmi la noblesse de Rome le goût et l'enthousiasme de la vie érémitique et détermina plusieurs vocations célèbres. (Voyez saint Jérôme à Principie, lettre 16e; à Eustochie, lettre 17e.)

2. Voir au 24 août. — 3. Voir la vie de sainte Roseline au 11 juin.

les saints Rubentius et Martyrius (ou Martinus), martyrs, mentionnés par le même martyrologe. — A Plaisance, en Italie, saint Sabin ou Savin, évêque de cette ville, dont la parole fit rentrer dans son lit le fleuve du Pô, qui ravageait son diocèse. Fin du IVe s. — En Grèce, saint Achillée, confesseur et abbé. — En Angleterre, sainte Milwide, ou Mildgithe, vierge, fille de Merwaldus, roi de Mercie', arrière-petite-fille de saint Ethelbert, le premier roi chrétien de Kent, alliée encore à d'autres princes et personnages illustres ; elle embrassa la vie religieuse dans un monastère de Cantorbéry, où elle mourut vers l'an 676. — En Irlande, saint Nennie, abbé, de race royale ; il mérita d'être compté parmi les douze apôtres de l'Irlande. VIe s.

S. SPEUSIPPE, S. ELEUSIPPE ET S. MELEUSIPPE,

FRÈRES JUMEAUX [1]

SAINTE LÉONILLA, LEUR AÏEULE,

SAINTE JOVILLA ; SAINT NÉON ET SAINT TURBON, GREFFIERS,

TOUS MARTYRS A LANGRES.

166. — Pape : Saint Soter. — Empereur : Marc-Aurèle.

Quam bonum.... fratres habitare in unum.
Qu'il est bon pour des frères de vivre ensemble.
Ps. CXXXII.

Le Christ, qui inspira les glorieux combats des Martyrs, m'excite, dit le biographe Warnachaire, à décrire, avec détail, les actes des trois frères jumeaux Speusippe, Eleusippe et Meleusippe.

Or, saint Polycarpe, évêque de la ville d'Ephèse, envoya comme prédicateurs dans les Gaules les saints prêtres de Dieu, Andoche et Benigne, avec le diacre Thyrse.

L'Ange du Seigneur, qui les précédait, dirigea leurs pas vers Autun, la cité des Eduens, où le sénateur Faustus leur offrit la plus gracieuse hospitalité.

Chrétien lui-même, il leur demanda avec supplication de purifier, par l'ablution du baptême, sa famille, ses serviteurs, ses amis.

Puis, se souvenant qu'il avait à Langres une sœur nommée Léonilla, chrétienne aussi, mais tutrice de trois petits-fils vivant au sein de l'erreur, conformément à la tradition de leur père, il pria Benigne d'aller les enrôler dans la milice du Christ.

Or, le jour de l'arrivée de l'apôtre à Langres, les petits-fils de Léonilla s'étaient rendus à une campagne nommée Palmasius et y avaient offert de profanes sacrifices à la déesse Némésis. A leur retour, ils invitèrent leur aïeule à manger des viandes et des fruits qu'ils avaient offerts à l'idole. Léonilla profita de la circonstance pour leur présenter Benigne, et leur tint ce discours :

« Mes chers enfants, apprenez que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le vrai Dieu dont dépendent les anges et toutes les créatures. C'est lui qui a posé les

1. *Alias*, Gemelli, Tergemini, Jaumes, Geômes.

bases du monde ; c'est lui qui après avoir pesé la matière de toutes les choses, leur a sur-le-champ donné une forme par sa parole puissante. D'un regard, il a étendu au-dessus de nos têtes la voûte profonde des cieux, semé au loin les nombreux pays qui composent l'univers. Il a rassemblé les masses d'eau qui ont creusé l'abîme des mers et leur a donné les rivages pour limites : un instant, un mot de sa bouche ont suffi pour tout faire. C'est lui qui a peint des étoiles dans le ciel et arrondi deux grands flambeaux qui, se partageant le jour et la nuit, devaient tout orner ici-bas, et par leur lumière tout rendre visible à nos yeux. Il a donné la mer pour habitation aux poissons et leur a permis de s'y promener à leur gré. Il a revêtu la terre d'arbres, de plantes et de gazon : son même pouvoir créateur a fait sortir du néant tous les êtres animés qui croissent et qui vivent en ce monde. Enfin il a formé l'homme à son image et à sa ressemblance. Par une grâce spéciale il lui a donné en partage le discernement et l'intelligence pour étudier et comprendre l'admirable ouvrage de la création, pour distinguer le bien du mal; afin qu'il ne fût pas exposé, par ignorance, à méconnaître son Créateur, à rendre un culte de vénération aux simulacres faits de la main des hommes... La première idole dressée en ce monde a été la perverse invention de celui qui trompa Adam le premier homme... Abandonnez donc, très-chers petits-fils, toutes les idoles consacrées au démon et confessez, sans plus tarder, le Créateur de toutes choses, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Croyez que Benigne, ici présent, vous a été envoyé d'une lointaine contrée par la miséricorde de Dieu. Soyez donc attentifs à ses paroles, car ce sont les ordres de Dieu même qui vont tomber de ses lèvres. Apprenez de lui une science qui surpasse tout don et qui est nécessaire à votre salut ».

Pendant que Léonilla parlait, la grâce germait dans leurs âmes.

Après un moment de silence, ils dirent : Pourquoi nous avez-vous si longtemps caché la vérité ?

Rendant grâces à Dieu dans son cœur, elle répondit : Votre père était endurci dans l'idolâtrie : c'est lui qui m'a forcée à garder le silence. Je craignais toujours qu'il ne vous fît dévier du droit sentier. Mais voici le temps favorable, Dieu a voulu que par sa mort tous les obstacles fussent levés.

Alors les visions qu'ils avaient eues la nuit précédente leur revinrent en mémoire.

Speusippe le premier dit :

Je me voyais près de ma grand'mère qui me pressait sur son sein, me présentait une coupe pleine de lait et m'engageait à en boire pour me rendre vaillant dans un combat que j'aurais à soutenir.

Eleusippe dit à son tour :

J'ai vu dans le ciel, assis sur un trône qui semblait être d'ambre et de pierres précieuses, un homme rayonnant de toute la puissance de la Majesté : sa vue me plongea dans la stupeur. Alors m'appelant avec bonté, il me dit : Ne crains rien, tu mériteras la couronne de la victoire.

Meleusippe parla le troisième et raconta ainsi sa vision :

J'ai vu moi aussi un roi qui tenait un sceptre en chaque main. Il nous appelait tous trois sous ses drapeaux, nous revêtit de splendides baudriers et fit tomber de lourdes chaînes sous le poids desquelles nous fléchissions. Il écrivit en lettres d'or l'acte de notre perpétuel affranchissement et nous combla de présents. Puis il ajouta : Votre aïeule se répand nuit et jour en prières devant moi pour votre salut : c'est elle qui vous a obtenu de passer des ténèbres à la vie éternelle.

Saint Bénigne les instruisit et les affermit dans la foi et il les consacra

par la grâce du baptême ; puis il repartit pour Dijon. Sincèrement convertis, les trois frères ordonnèrent à leurs serviteurs de briser l'idole de Némésis, et de raser les douze temples qui se trouvaient sur leurs propriétés.

Cependant le bruit se répandit dans Langres que les trois illustres jeunes gens avaient passé ouvertement au culte de Jésus-Christ et qu'ils méprisaient les dieux. La rumeur publique se transforma en accusation : cités devant les magistrats, les trois jumeaux confessèrent leur foi avec intrépidité. L'un des juges, nommé Quadratus, irrité de la sainte liberté de leurs réponses, frappa au visage Eleusippe et Speusippe qui seuls avaient parlé.

Meleusippe affligé, s'écria : Pourquoi me privez-vous du bonheur de partager les coups dont vous gratifiez mes frères [1] ? — Aujourd'hui même, nous allons punir votre mépris pour les dieux. — Plus vous nous tourmenterez, plus notre Dieu nous fortifiera. — Si nous ne leur coupons la langue jusqu'à la racine, ils ne cesseront de nous outrager. — Si votre malice nous arrache la langue, nous bénirons le Seigneur au dedans de nous-mêmes.

Les juges, voyant leur persévérance, ordonnèrent d'amener la bienheureuse Léonilla. — Va trouver tes petits-fils, lui dirent-ils, et si tu désires les délivrer des supplices, conseille-leur de relever les temples qu'ils ont détruits et d'adorer nos dieux. — J'irai, dit-elle, leur persuader de persévérer.

Un nouvel interrogatoire des trois frères ayant amené les mêmes invariables réponses, on leur lia les pieds et on les suspendit à un arbre, puis on tira si fort leurs membres que leurs nerfs faillirent se rompre. Mais ce n'était pas assez pour satisfaire la cruauté du peuple. Un bûcher fut dressé dans lequel on précipita les martyrs pieds et poings liés.

Les anges vinrent briser leurs liens : ils purent se mettre à genoux, et, dans l'attitude de la prière, rendirent leurs âmes à Dieu.

Ils avaient tous trois vingt-cinq ans : ainsi furent fauchées, par la mort, ces trois fleurs qui s'étaient épanouies en même temps sur la terre et qui en même temps allèrent reverdir au ciel.

Leur exemple fit le même jour d'autres martyrs. Une femme, nommée Jovilla ou Junilla, touchée de leur fin précieuse devant Dieu, ne put s'empêcher de confesser publiquement Jésus-Christ. Les bourreaux se saisirent de sa personne, la suspendirent à un arbre et lui infligèrent divers autres supplices, après lesquels on la conduisit hors de la ville avec la bienheureuse Léonilla : toutes deux eurent la tête tranchée.

Néon, témoin et historien de ces faits, remit son manuscrit à son collègue Turbon, et pénétrant au milieu de la foule des persécuteurs demanda à partager le sort des autres victimes.

Quant à Turbon, la grâce aussi le toucha : s'étant fait instruire de la doctrine chrétienne, il fut arrêté quelque temps après et échangea cette vie périssable contre la couronne immortelle des élus de Dieu.

Les corps des trois jumeaux, Speusippe, Eleusippe et Meleusippe furent ensevelis par des personnes dévotes à deux milles de Langres, dans un bourg nommé Urbatus, situé sur l'embranchement de deux voies romaines, allant l'une à Lyon, l'autre à Autun.

Sainte Léonilla alla reposer à Dijon dans la même crypte où fut enseveli saint Benigne.

Ces choses se passèrent sous le prince Marc-Aurèle ; — Palmatius, Quadratus et Hermogenes étant présidents, le XVI des calendes de février.

On a toujours visité avec une grande dévotion l'église de saint Geosmes

1. Le texte latin est magnifique : *Cur me isto percussionis dono cum fratribus meis non fecisti participem ?* C'est sublime et c'est difficile à rendre dans notre langue.

ou des Trois-Jumeaux, située à une demi-lieue de Langres. Cette église est ancienne : elle possède une châsse placée au-dessus du maître-autel, laquelle renferme les reliques des saints Martyrs. Mgr Parisis, mort évêque d'Arras, fit ouvrir cette châsse pendant qu'il était évêque de Langres ; elle contenait quatre sacs de soie remplis d'ossements. Un médecin déclara que de ces ossements les uns appartenaient à des sujets de douze à seize ans, les autres à des sujets d'un âge plus avancé, qu'ils étaient tous très-vieux, qu'ils n'avaient jamais eu de contact avec la terre. C'étaient les reliques des saints Jumeaux, de sainte Léonilla, de saint Néon, de saint Turbon et de sainte Junilla, ou Jovilla [1].

ORIGINE DE L'ÉGLISE DE LANGRES

A PROPOS DES ACTES DES TROIS FRÈRES JUMEAUX.

Tels sont les actes des trois saints jumeaux de Langres, décrits ou copiés par Warnachaire, prêtre de l'église de Langres au VIIe siècle. Nous sommes, croyons-nous, les premiers, à les abréger dans notre langue ; les actes originaux dressés par les greffiers Néon et Turbon, et dont s'est servi l'auteur du VIIe siècle, ont péri, nous ne savons à quelle époque. — Le récit de Warnachaire est-il sincère, est-il authentique ? De la solution de cette question dépend celle de l'origine de l'Eglise de Langres. Or, M. Bougaud, aumônier de la Visitation de Dijon, a vengé les traditions langroises sur la question des trois jumeaux comme sur celle de l'apostolat de saint Bénigne. Quand on a lu son lumineux exposé intitulé : *Etude historique et critique sur la mission de saint Bénigne et sur les origines des églises de Dijon, d'Autun et de Langres*, on se dit qu'il n'est pas prudent à la critique de vouloir combattre et détruire les vieilles traditions populaires.

La critique du dernier siècle avait soutenu que les corps des trois jumeaux avaient été apportés de Cappadoce. Or, M. Bougaud a démontré d'une manière irréfutable que cela est faux. La critique a perdu son procès. Il nous en coûte de ne pouvoir même analyser cet éloquent plaidoyer. Contentons-nous de rappeler les faits, de décrire les monuments qui appuient la tradition de Langres, et de renvoyer pour le reste au travail de M. Bougaud.

On montre encore à Langres le lieu du supplice des Saints jumeaux ; on y voit aussi la crypte creusée pour leurs tombeaux ; dès le IVe et le Ve siècle, cette crypte était couverte par une magnifique église. Au VIIe, leurs Actes étaient célèbres... Warnachaire les envoyait à saint Céran, évêque de Paris, qui les insérait dans le passionnaire de son Eglise. Aux VIIIe, IXe et Xe siècles, leur mémoire remplissait le monde. On venait à leurs tombeaux des extrémités de l'Occident.

Indiquons aux amateurs les beaux offices liturgiques qu'au moyen âge l'Eglise de Langres a consacrés à leur honneur, et où la substance des actes de Warnachaire a été si fidèlement reproduite. Nous ne résistons pas non plus au plaisir d'indiquer aux amis de la vieille sculpture une Vierge de la fin du XIIIe siècle, que l'on voit encore aujourd'hui dans l'église des Saints-Jumeaux, près de Langres. Ce qu'ils y remarqueront surtout avec intérêt, ce sont les sculptures du piédestal. Saint Bénigne y est représenté debout, près de la cuve baptismale, les bras étendus, comme ceux d'un homme en prières ; les trois Saints jumeaux s'avancent pour recevoir le saint baptême ; le premier semble frapper à la porte pour indiquer qu'il en demande la grâce. La forme des habits, le dessin de la cuve baptismale mériteraient de fixer l'attention des archéologues, lors même que ces sculptures ne nous fourniraient pas une preuve des croyances de l'Eglise de Langres au XIIIe siècle.

Il semble qu'un tel martyre, appuyé sur d'aussi anciens monuments, ne devait donner lieu à aucune controverse ; et, en effet, il n'y en eut point jusqu'au milieu du XVIIe siècle. Mais en ce temps, le P. Rosweide et le P. Bollandus faisant des recherches sur les Actes des Saints jumeaux, — après avoir rencontré ceux que le prêtre Warnachaire avait envoyés à Paris au VIIe siècle, — reçurent tout à coup d'un savant d'Allemagne, nommé Marc Welser, une copie d'un vieux parchemin mutilé qui contenait d'anciens actes des Saints jumeaux. Quel fut l'étonnement du P. Rosweide lorsqu'en lisant ces actes il s'aperçut qu'au lieu de placer la naissance des Saints jumeaux à Langres, ces actes la mettaient en Cappadoce, et qu'au lieu de les faire baptiser par saint Bénigne de Dijon, ils les faisaient convertir par saint Macaire d'Antioche !

Pour trancher la discussion qui s'éleva alors entre le P. Rosweide et le P. Bollandus au sujet de cette dernière pièce — que le premier regardait comme authentique, tandis que le second tenait pour l'œuvre de Warnachaire — il fut arrêté par les deux collaborateurs qu'on insérerait simplement les deux versions, sans se permettre aucune réflexion qui pût faire préjuger l'issue du débat [2].

Deux cents ans se sont écoulés depuis ce jour. Aucune pièce inédite n'a été trouvée ; aucun argu-

1. Voir l'*Ami de la Religion*, t. LXXXVIII. — 2. Bolland. *Acta Tergem*, 17 janvier.

ment nouveau n'a été produit, ce qui n'a pas empêché la question de marcher, et dans un sens qu'on n'aurait pas prévu.

Tillemont d'abord [1], puis Baillet [2], suivi de l'abbé Chastelain etc. [3], et jusqu'aux continuateurs de Bollandus [4] — cités au long par M. l'abbé Bougaud — s'accordèrent unanimement à faire honneur à la Cappadoce de la naissance des Saints jumeaux et à saint Macaire d'Antioche de leur conversion. Enfin, Godescard arriva et affirma — comme un fait hors de doute — que les trois saints martyrs Speusippe, Eleusippe et Meleusippe étaient trois frères jumeaux nés en Cappadoce [5] ».

« Leurs reliques — poursuit Godescard, traduisant en affirmations les *on dit* de ses prédécesseurs — furent apportées sous nos rois de la première race. L'empereur Zénon les donna, avec le chef de saint Mammès, aussi martyrisé en Cappadoce, à un seigneur de Langres, qui enrichit sa patrie de ce précieux trésor, l'an 490, sous l'épiscopat d'Apruncule ». Et il ajoute en note : « Cela se prouve par d'anciens manuscrits que l'on conserve à Langres [6] ».

« Il faut sortir de cette voie, s'écrie M. Bougaud. Les questions ne se tranchent pas ainsi, selon les caractères des hommes, et le courant des idées d'un siècle. Il faut des raisons, des témoignages, des textes. Il n'y en a point pour la tradition qui fait naître les Saints jumeaux en Grèce. Il y en a, et des milliers, pour celle qui les fait naître à Langres..... Ce singulier manuscrit découvert par les Bollandistes n'est qu'une altération et une falsification hardie des actes des Saints jumeaux de Langres ».

Le savant critique moderne remonte jusqu'au IIIe siècle, et retrouve la chaîne imposante et non interrompue des témoignages les plus vénérables qui établissent ces deux faits importants : la naissance des Saints jumeaux à Langres, — leur conversion par saint Benigne :

Avant le IXe siècle, Wolfard, Vincent de Beauvais, Pierre de Natalibus, saint Antonin de Florence, Monbritius de Milan et une foule d'autres;

Au IXe siècle, Usuard, moine de Saint-Germain des Prés (875), saint Adon, archevêque de Vienne (875). — On remarque, dit Baillet, qu'Adon est plus exact aux saints de Bourgogne qu'aux autres. — Le bienheureux Notker, moine de Saint-Gall (870), Raban-Maur, archevêque de Mayence (856) ;

Au VIIIe siècle, Bède ;

Aux VIIe et VIe siècles, le prêtre Warnachaire, le passionnaire de Paris;

Aux Ve et IVe siècles, les martyrologes d'Eusèbe et de saint Jérôme ;

Aux IVe et IIIe siècles, l'existence d'une fête de l'invention des reliques des Saints jumeaux, tandis qu'il n'a jamais existé de fête pour la translation des mêmes reliques. Or, on n'aurait pas manqué d'établir cette dernière si elles avaient été apportées d'Orient ;

Enfin, l'on constate aussi l'existence d'une crypte très-antique, au lieu même assigné pour la sépulture des trois jumeaux. Or, l'existence de cette crypte est inexplicable s'ils ne sont pas morts à Langres et n'y ont pas été ensevelis. A qui fera-t-on croire, en effet, que les reliques des Saints jumeaux ayant été transférées d'Orient à Langres solennellement et en pleine paix, on les ait enfouies sous terre, dans un lieu obscur ?

Non loin de cette crypte, sur la route romaine qui menait de Langres à Lyon, se trouve un lieu que l'on nomme aujourd'hui encore le Martyra. La tradition prétend que c'est là qu'eut lieu le martyre des Saints jumeaux, et que fut allumé le bûcher dans lequel ils moururent. L'éloignement des habitations, la position du lieu à l'embranchement de deux voies romaines et à deux milles de Langres [7], la proximité de l'endroit où l'on ensevelit les Saints jumeaux [8], rend très-croyable cette tradition. Au XVIIe siècle, on voyait encore les ruines d'une antique chapelle bâtie en cet endroit. Les fondations en étaient visibles il y a peu d'années. Un certain renflement de terrain surmonté d'une croix avec ce nom *Martyra,* voilà tout ce qui reste, mais c'est assez pour fournir une preuve irrécusable du martyre des Saints jumeaux à Langres.....

Puis se livrant à l'examen topographique des lieux où sont morts et où ont été ensevelis les Saints jumeaux, M. l'abbé Bougaud dit :

« Autant le théâtre du martyre est vague dans le manuscrit de Marc Welser, autant il est nettement dessiné dans les actes de Warnachaire. A seize cents ans de distance, on s'y reconnaît comme au premier jour.

« Le lieu où les saints martyrs furent ensevelis, dit Warnachaire, se nommait *Urbatus.* Or,

1. *Mémoires,* tome III, note 2, sur saint Benigne. — 2. *Vies des Saints,* 17 janvier. — 3. Martyrologe, 17 janvier. — 4. Boll. 24 septembre : *Actes de saint Andoche et de saint Thyrse de Saulieu.* — 5. *Vies des Saints,* 17 janvier. — 6. *Id. ibid.*

7. La loi des Douze Tables ordonnait que les exécutions n'auraient pas lieu dans l'enceinte des murs, mais hors de la ville. Aussi dans les Actes des Martyrs, voit-on fréquemment les juges ordonner que le Saint soit conduit à la première où à la seconde borne militaire, hors de la ville. — Note de M. l'abbé Bougaud, p. 142.

8. On sait que la coutume des premiers chrétiens, lorsqu'ils pouvaient dérober les corps des Martyrs, était de les enterrer le plus près possible du lieu où ils avaient subi leur supplice. — Note du même auteur, p. 142.

d'après les plus anciennes chartes de l'église de Langres, d'après les titres mêmes de fondation de l'abbaye de Saint-Géomes, qui ont disparu à la Révolution française, mais que Charlet dit avoir vus, c'était l'ancien nom du village qui s'appelle maintenant Saint-Géomes, et où reposent encore aujourd'hui les corps des Saints jumeaux. *Ventum est,* dit Geilon, évêque de Langres en 886, *ad quemdam locum, in suburbio Lingonensi situm, qui ex antiquo Urbatus dicitur, ubi pretiosissima sanctorum martyrum Speusippi, Eleusippi, Meleosippi, aliorumque Deo placentium corpora tumulata habentur.*

« Ce lieu », continue Warnachaire, « est à deux milles de Langres, à l'embranchement de deux grandes voies romaines, *ubi se duæ viæ maximæ sociant.* La crypte est précisément creusée à la bifurcation d'une grande voie romaine qui sort de Langres, se divise à deux milles de la ville, et dont une branche se dirige vers Lyon et l'autre vers Autun. L'abside de l'église des Saints-Jumeaux est assise sur la voie romaine de Lyon, et ses pieds touchent à la voie romaine d'Autun.

« Warnachaire dit encore que les trois Saints jumeaux allaient souvent dans une campagne appelée *Palmase*, et qu'ils y offraient des sacrifices à la déesse Némésis, dont la statue était au milieu de cette campagne.

« Or il est curieux de trouver à peu de distance de Langres une campagne pleine d'antiquités romaines et nommée *Balesme*, et tout auprès une contrée qu'on nomme encore aujourd'hui *La Mèse* [1] ».

Le savant ecclésiastique prouve ensuite combien sont frivoles les raisons sur lesquelles on s'appuie pour prétendre que les Saints jumeaux étaient de Cappadoce.

« Il est très-vrai », dit-il, « que leur nom se trouve dans les ménées qui sont comme le propre des Saints de la liturgie grecque, et dans les ménologes qui correspondent aux martyrologes latins. Mais on nous permettra d'abord de faire observer l'âge de ces monuments. Le plus ancien ménologe a été composé par les ordres de l'empereur Basile Porphyrogenète, qui monta sur le trône de Byzance en 976... C'est le premier et le plus ancien des livres liturgiques grecs. Le second... fut rédigé dans le milieu du XIe siècle. Le troisième, celui de Maxime Margunius, évêque de Cythère, est encore plus récent. C'est aussi dans le milieu du XIe siècle qu'ont été rédigées les ménées. On voit que ces monuments sont... postérieurs à tous les témoignages cités en faveur de nos traditions.

« Mais outre que ces livres grecs n'ont pas d'antiquité, il faut remarquer qu'ils ne jouissent de presque aucune autorité au témoignage de tous les savants. Qu'en pensent, par exemple, Tillemont, Baillet, Chastelain, qui nous opposent ici leur témoignage?

« Tillemont affirme que les ménées sont pleines de fictions inventées à dessein, et qu'on ne peut s'y fier [2].

« Baillet déclare que les fables les plus insipides y sont employées sans choix et sans ménagements; qu'on y a corrompu les actes originaux; que le génie grec y règne plus que l'amour de la vérité [3].

« Chastelain déclare qu'il ne peut donner des ménées et des ménologes grecs une plus juste idée que celle qu'en donne Baillet [4].

« Et cependant ce sont ces mêmes hommes qui, avec un seul texte tiré des ménées et des ménologes grecs, prétendent renverser la tradition de l'église de Langres, si ancienne, si universellement reçue; tant l'esprit humain est inconséquent!

« Mais ce qui achève de montrer le peu de valeur du témoignage des ménées et des ménologes grecs, sur la question qui nous occupe, c'est que ce témoignage est isolé.

« L'autorité des ménées et des ménologes », dit M. Faillon, « est si faible, que lorsqu'elle est seule, elle est regardée comme nulle par les savants [5].

« On ne peut s'y fier », dit Baillet, « lorsqu'on ne trouve point ailleurs ce qu'ils soutiennent [6].

« Tillemont est du même avis [7].

« Or, sur la question des Saints jumeaux, leur témoignage est seul. On ne trouve point ailleurs ce qu'ils soutiennent de la naissance de ces Saints en Cappadoce. Aucune ville de la Grèce ne s'est jamais glorifiée de les avoir vus naître. Aucun lieu n'a leur tombeau. Nulle part de fête en leur honneur. Ni les historiens, ni les Pères de l'Eglise grecque n'en ont jamais parlé. Il n'y a point de tradition. Cette annonce apparaît tout à coup au XIe siècle dans les ménées et les ménologes. Hors de là rien ne l'appuie ni ne la soutient... »

Quant à Godescard, il a mis autant d'inepties que de mots dans les quelques lignes qu'il a consacrées aux Saints jumeaux de Langres (de Cappadoce selon lui). Les manuscrits auxquels il renvoie avec tant d'assurance n'ont jamais existé.

Après de longues et patientes recherches, M. l'abbé Bougaud a découvert et s'est convaincu que le manuscrit incomplet envoyé par Marc Welser au P. Rosweide n'était qu'une falsification des actes qui portent le nom de Warnachaire, et que cette falsification avait été faite au IXe siècle par des Grecs, et par des Grecs disciples de Photius.

1. *Etude hist. et crit. sur saint Bénigne,* p. 140 à 144. — 2. *Mémoires,* t. I, p. 13. — 3. *Vies des Saints,* t. I. Discours préliminaire. — 4. *Bimestre du Martyr. rom.,* t. Ier. Avertissement. — 5. *Monuments inédits sur l'apostolat de sainte Madeleine,* Ier vol., p. 168. — 6. *Bimestre du Martyr. rom.,* traduit en français, t. Ier. Avertissement. — 7. *Mém. ecclés.,* t. Ier.

Certains détails de théologie relatifs à la procession du Saint-Esprit et à la non-validité du baptême administré par les laïques, accusent évidemment dans cette pièce et la main récente et la main gréco-hérétique qui a rédigé ces actes.

Ces actes grecs ne sont qu'une falsification de ceux des Saints jumeaux, écrits par Warnachaire. Les premiers sont un calque fidèle, mot pour mot, des seconds, excepté seulement sur le lieu de naissance de ces Saints, sur le saint homme qui les convertit, et enfin sur les diverses localités indiquées par Warnachaire, et dont les noms sont si ridiculement travestis par le faussaire grec.

Mais voici le plus curieux : l'anonyme grec efface partout le nom de saint Bénigne, et le remplace par celui de Macaire, confesseur d'Antioche. Or, ouvrez les ménées, les ménologes et les calendriers grecs, vous n'y trouverez pas un seul Macaire d'Antioche contemporain des Saints jumeaux. Il y a des Macaire d'Antioche, mais ils sont du ve et du vi^e siècles. Il y a d'autres Macaire plus anciens, mais ils ne sont pas d'Antioche, et n'ont pas mis le pied en Cappadoce. C'est une fable, une pure invention.

Il serait trop long de rapporter ici d'autres exemples de ces ineptes falsifications; on pourra les lire dans le savant ouvrage de M. l'abbé Bougaud, p. 164 et 165.

Les Grecs schismatiques étaient bien capables de falsifier les actes des Saints jumeaux de Langres, — eux qui n'ont reculé devant aucun mensonge, si audacieux qu'on puisse l'imaginer. Les falsifications de toute espèce abondent chez ce peuple plein de ruse et d'astuce.

Tantôt ce sont des lettres de Papes altérées et quelquefois inventées par des archevêques intrus pour se soutenir dans leur usurpation; tantôt ce sont des actes de Conciles interpolés et envoyés en Occident pour y surprendre la bonne foi du Pape.

L'authenticité des actes des trois jumeaux de Langres et la prédication de la foi dans cette ville au IIe siècle est donc hors de doute.

Cf. *Acta Sanctorum*, t. II de janvier, p. 437 et suiv.; *Annales hagiologiques de France*, par M. Barthélemy, qui a donné au long la traduction de la deuxième vie des Bollandistes; M. Bougaud, *Op. citatum*; la collection de l'*Ami de la Religion*, t. LXXXVIII.

SAINT ANTOINE LE GRAND,

PREMIER PÈRE DES SOLITAIRES D'ÉGYPTE

251-356. — Papes : Saint Corneille; saint Libère. — Empereurs : Dèce; Constance II.

> Personne ne saurait se flatter d'entrer dans le royaume des cieux sans avoir passé par la tentation.
>
> *Maxime de saint Antoine.*

Saint Antoine naquit, l'an de Notre-Seigneur 251, dans un petit village nommé Coma ou Coman, près de la ville d'Héraclée, dans la Haute-Egypte, sous l'empire de Dèce. Ses parents, qui étaient nobles, riches et catholiques, prirent un grand soin de son éducation. Ils ne lui laissèrent point connaître d'autre maison que la leur, ni d'autres gens qu'eux dans le monde. On ne lui fit point étudier les belles-lettres dans les écoles, afin qu'il n'eût aucune communication avec les autres enfants qui auraient pu le pervertir [1] ; de

1. Saint Athanase dit (p. 795, A.) que saint Antoine n'apprit point *les lettres*, afin d'éviter plus sûrement les mauvaises compagnies qu'il n'est pas rare de trouver dans les écoles publiques. Evagre et d'autres auteurs rapportent qu'un philosophe ayant marqué sa surprise de ce qu'il pouvait vivre sans le plaisir que l'on goûte dans la lecture, il répondit que la nature lui servait de livre. (Socrate, l. IV, c. 23 ; Rosweide, *Vit. Pat.*, l. VI, c. 4; S. Nil, l. IV, p. 60.) Il paraîtrait naturel de conclure de ces passages que saint Antoine ne savait pas lire; et saint Augustin a été de ce sentiment, puisque, selon lui, notre Saint n'avait appris l'Ecriture sainte qu'en l'entendant lire aux autres (S. Aug., *de Doct. Chr.*, t. III, p. 3). Il nous semble néanmoins assez probable que saint Athanase a voulu simplement marquer que saint Antoine avait négligé l'étude des sciences des Grecs, et de tout ce qu'on appelle belles-lettres. Nous nous fondons sur

sorte qu'il passa sa jeunesse dans une grande innocence : sobre, religieux, obéissant, et aimant, comme Jacob, à demeurer dans la maison de son père.

A l'âge de dix-huit ou vingt ans, il se vit le maître de ses biens par le décès de son père et de sa mère. Il ne lui restait qu'une sœur plus jeune que lui, dont il fit l'éducation l'espace de six mois. Mais comme il avait déjà conçu dans son esprit le désir d'une vie plus parfaite, telle que la menaient les chrétiens du temps des Apôtres, il entra, avec cette pensée, dans une église où il entendit lire ces paroles que Notre-Seigneur dit à un jeune homme riche : « Si tu veux être parfait, va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres, suis-moi, et tu auras un trésor au ciel [1] » ; il les prit comme si elles eussent été prononcées pour lui seul, et s'en retournant en sa maison, il se défit entièrement de tous ses revenus ; il partagea entre ses voisins trois cents mesures de terre qui lui appartenaient [2] ; pour ses meubles, il les vendit et en distribua le prix aux pauvres, à la réserve de quelque chose qu'il retint pour assister sa sœur. Etant une autre fois entré dans l'église, et prenant garde à ces autres paroles de l'Evangile : « Ne soyez pas en souci du lendemain [3] », il donna tout le reste de son bien aux pauvres, et quitta sa propre maison et sa sœur même qu'il recommanda à quelques filles vertueuses de sa connaissance [4] parmi lesquelles elle a vécu dans une grande sainteté, à l'exemple de son frère.

Il n'y avait pas alors de véritables monastères, et les déserts n'étaient pas peuplés de serviteurs de Dieu comme on les a vus depuis, sur l'exemple de ce grand patriarche ; on voyait seulement dans les campagnes quelques ermites qui vivaient à l'écart et que, pour ce sujet, on appelait *Moines,* c'est-à-dire *Solitaires*. Parmi ceux-là il se rencontra un saint vieillard que notre Antoine se proposa d'imiter. Comme une abeille industrieuse, il allait visiter les autres ermites ses voisins, afin de recueillir d'eux, comme de diverses fleurs, le miel de la dévotion pour en remplir son cœur : il apprenait de l'un l'humilité, de l'autre la patience, de celui-ci la componction et de celui-là la chasteté. Il travaillait de ses mains pour éviter l'oisiveté et tout ce qu'il pouvait gagner était destiné aux pauvres, excepté ce qui était absolument nécessaire pour sa subsistance. Il priait souvent et se rendait si fort attentif à la lecture des saints livres, qu'il s'éleva en peu de temps à une éminente perfection : les autres moines ne s'entretenaient que de la dévotion et des ferveurs d'Antoine. Les uns, par honneur, l'appelaient *leur père ;* les autres, par tendresse, le nommaient *leur enfant et leur frère ;* et tous, par respect, lui donnaient le titre de *Déicole*, c'est-à-dire *celui qui aime et honore Dieu*.

Cependant le démon, ennemi des hommes, prévoyant le grand nombre de ceux qui se convertiraient par l'exemple d'Antoine, résolut de l'attaquer par toutes sortes de moyens et d'artifices. Commençant par la finesse du renard pour continuer ensuite par la force du lion, il lui suggéra d'abord des

ce qu'il dit que le Saint aimait beaucoup la lecture, soit lorsqu'il était chez son père, soit lorsqu'il vivait seul. (Athan., p. 795; B., p. 97.) Si l'on répond que cela signifie qu'il s'agit de la lecture que d'autres lui faisaient, nous demanderons par qui il se faisait lire quand il demeurait seul. Voir Rosweide, *not. in Vit. S. Antonii;* Bollandus, 17 *januar.,* Tillemont, note 1, p. 666.

1. Mat., XIX, 21.

2. Le texte dit trois cents *aruras*. Si l'arura contenait cent coudées, c'est-à-dire environ la moitié d'un arpent, et si, d'un autre côté, l'arpent vaut 34 ares 19 centiares, les trois cents mesures dont il s'agit ici vaudraient aujourd'hui 5,128 ares 50 centiares.

3. Matth., VI, 34.

4. D'après Godescard, il s'agit ici d'un monastère de vierges, et il remarque que, selon la plupart des modernes, c'est la première fois qu'il en est parlé dans l'histoire ecclésiastique

pensées de regret sur ce qu'il avait quitté le monde, soit parce qu'il perdait par là sa propre satisfaction, soit parce qu'il abandonnait sa sœur. Puis il excita dans son esprit d'extrêmes inquiétudes et en son corps des mouvements d'impureté qui ne pouvaient être éteints que par la rosée céleste de la grâce ; et afin qu'il se vît assailli en même temps au dedans et au dehors, le démon le tourmenta la nuit par des cris confus de voix épouvantables. Néanmoins, le soldat de Jésus-Christ, armé de sa grâce, demeurait invincible et ferme comme un rocher parmi tous ces assauts ; et plus l'ennemi s'efforçait de l'abattre, plus il s'élevait vers Celui de qui il attendait tout son secours. De sorte que l'ennemi, vaincu de ce côté-là, s'avisa d'une nouvelle ruse : ce fut de lui proposer les voluptés de la vie et les douceurs trompeuses de la sensualité, avec tous les attraits capables d'attirer nos sens, mais la foi vive faisait triompher Antoine de toutes ces attaques par les remèdes qui sont propres à dompter les appétits déréglés : je veux dire les jeûnes, les veilles et les autres industries de la mortification et de la pénitence.

Ce ne fut pas tout ; car le démon, empruntant la figure d'une femme effrontée, sollicitait ouvertement ce saint ermite à des actions criminelles ; mais le souvenir de ces flammes dévorantes qui ne finiront jamais dans les enfers éteignait, par une divine ardeur, les flammes de la concupiscence en son corps et en son âme. Enfin, le démon, désespérant de vaincre jamais par toutes ses ruses, un homme si bien aguerri en cette sorte de milice, résolut de lui avouer sa faiblesse ; pour le faire, il prit la forme d'un petit nègre ou Maure extrêmement laid et horrible à voir, et se jetant aux pieds du serviteur de Dieu, il lui dit : « J'en ai beaucoup trompé et j'ai renversé plusieurs grands personnages ; mais je confesse que tu m'as vaincu ». Saint Antoine lui demanda qui il était : « Je suis », répondit-il, « l'esprit d'incontinence, qui a perdu tant de personnes ». Le Saint, bien loin de s'enorgueillir, remercia la souveraine bonté qui l'assistait par de si sensibles faveurs ; puis redoublant son courage contre l'ennemi, il lui reprocha sa faiblesse, et lui dit que c'était avec raison qu'il prenait la figure d'un nain, puisqu'avec toutes ses forces il ne pouvait venir à bout d'un pauvre homme ; et chantant enfin ce verset du Psalmiste : « Le Seigneur est mon aide, et je me moquerai de mes ennemis », il fit disparaître ce monstre.

Voilà quelle fut la première victoire d'Antoine contre le démon ; ou plutôt, pour user des termes de saint Athanase, la victoire du Sauveur dans Antoine. Mais sachant qu'il n'y a point de victoire parfaite, ni de repos assuré en ce monde, il se tint plus que jamais sur ses gardes. C'est pourquoi, redoublant de ferveur, il s'appliqua tout de nouveau aux saintes pratiques de la mortification, de crainte que l'esprit, abattu par la pesanteur du corps, ne perdît quelque chose de ses forces. Il ne mangeait qu'un peu de pain assaisonné de sel et ne buvait que de l'eau pure, une fois le jour seulement, après le soleil couché ; encore passait-il quelquefois deux ou trois jours sans rien prendre. Son lit était la terre nue ou, tout au plus, couverte d'un peu de jonc et d'un cilice. Jamais il ne rappelait dans son esprit ce qu'il avait fait, mais ce qui lui restait à faire, et de la sorte, il se tenait toujours prêt au combat et tel qu'il voulait paraître en la présence de Dieu, avec un cœur pur et préparé pour obéir à ses commandements.

Les premiers combats de saint Antoine contre le démon ne s'étaient passés que dans l'esprit et dans l'imagination ou, au plus, dans les sens extérieurs ; mais lorsque Dieu, pour éprouver sa patience, l'eut abandonné comme un autre Job au pouvoir de l'ennemi, celui-ci fit bien paraître en la personne du soldat de Jésus-Christ la rage qu'il a contre les hommes. Car

voyant que pour le défier, ce semble, au combat, il s'était retiré dans un sépulcre où un seul de ses amis, qui savait ce lieu, lui portait chaque jour de quoi vivre, il l'attaqua à force ouverte et le tourmenta avec tant de cruauté et par des peines si sensibles, qu'il le laissa évanoui et sans aucune apparence de vie. Cela, néanmoins, ne fut pas capable d'abattre le courage de cet homme invincible ; car étant revenu à lui et se voyant dans le village prochain où son ami l'avait transporté pour l'y faire traiter de ses plaies, il le supplia de le reporter en la caverne où il l'avait pris ; et là, quoiqu'il fût si blessé qu'il ne se pouvait remuer, il défiait sans cesse son ennemi par ces paroles : « Me voici, je suis Antoine ; je ne fuis pas, je ne me cache point, je te défie et ta violence ne me séparera jamais de Jésus-Christ ». Puis il chantait ce verset de David : « Quand je serai entouré des escadrons de mes ennemis, mon cœur ne craindra point [1] ». Le démon, effrayé et confus, appela ses compagnons à son secours. Ils firent un si grand bruit qu'on eût dit que tout l'édifice allait tomber, et à l'heure même Antoine vit paraître des figures horribles de lions, de taureaux, de loups, d'aspics, de serpents, de scorpions, d'ours, de tigres et d'autres bêtes sauvages, lesquelles, chacune à l'envi, s'efforçaient de l'épouvanter et de lui nuire ; effectivement, il en reçut plusieurs plaies sur son corps. Mais le soldat de Jésus-Christ, levant les yeux et le cœur vers Dieu, tenait toujours ferme, jusqu'à se moquer de la faiblesse de ces esprits revêtus de corps fantastiques, qui venaient plusieurs ensemble pour attaquer un seul homme que le moindre de leur bande était capable d'exterminer, si Dieu le lui avait permis. Puis, regardant au ciel, il vit descendre une clarté qui, dissipant l'obscurité de sa grotte, fit évanouir tous ces monstres plus effroyables que les ténèbres. Le serviteur de Dieu, reconnaissant par cette lumière la présence de son Seigneur, lui dit du profond de son cœur ces paroles amoureuses : « Où étiez-vous, bon Jésus, où étiez-vous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement pour me guérir de mes blessures ? » A quoi une voix lui répondit : « Antoine, j'étais ici et j'attendais la fin de ton combat ; mais, voyant maintenant que tu as combattu courageusement et que tu n'as point cédé, je t'aiderai toujours et ferai voler ta réputation par tout le monde ». Alors saint Antoine sentit ses forces renouvelées, son courage augmenté et sa résolution plus ferme que jamais pour aimer son Dieu.

Il était, pour lors, âgé de trente-cinq ans, et, suivant l'inspiration divine qui l'appelait à une vie plus parfaite [2], il prit congé de ce bon religieux qui

1. Ps. XXIX.

2. Jusque-là il s'était contenté de mener la vie des *ascètes*, dans le voisinage de Coma, sa patrie. Désormais son éloignement des lieux habités et la vie qu'il va embrasser dans les déserts le rendront le père et l'instituteur de la vie monastique et cénobitique.

Les *ascètes* étaient ainsi appelés d'un mot grec que les latins traduisent par *exercere*, parce qu'ils s'appliquaient d'une manière spéciale aux exercices de la prière et de la mortification. Ils renonçaient aux affaires du monde pour vivre dans la retraite, soit aux environs des villes, soit dans les villes mêmes. Leur origine, selon saint Athanase, remontait au-delà du temps de saint Antoine. On peut dire même qu'il y avait des *ascètes* parmi les anciens Juifs. Tels furent les Nazaréens perpétuels, comme Samson, les fils des prophètes (Saint Jérôme, *ep.* XIII *ad Paulin.;* saint Grég. Naz., *carm.* 2, *ad Virgin.*, p. 58), et les Thérapeutes dont parle Philon, quoique ces derniers paraissent avoir été des chrétiens, au moins en partie, comme nous l'assurent Eusèbe (*Hist.*, l. II, c. 17) et saint Jérôme (*Catal. vir. illustr.*). Nous trouvons des modèles de la vie ascétique dans celle de saint Jean-Baptiste, dans celle des premiers chrétiens à Jérusalem, et des disciples de saint Marc à Alexandrie.

Il est souvent parlé des *ascètes* dans Origène et dans les autres auteurs ecclésiastiques. Les plus célèbres dont ils fassent mention sont : saint Sérapion, élu évêque d'Antioche sous Commode (S. Hier., *Catal.*) ; Piérius, prêtre d'Alexandrie (*ibid.*) ; saint Lucien, martyr (S. Athan., *vel alius Synops. Sacr. Scriptor in fine*, p. 204, 7, 2) ; saint Pierre, martyr en Palestine (Eus., *de Mart. Palest.*, c. 20) ; saint Pamphile et saint Séleucius, martyrs (*ibid.*, c. 11); saint Justin, martyr (S. Epiph., *hær.* 46); saint Cyrille de Jérusalem (*Synax. Græc. Mss. Colleg. Jesuit. Paris;)* et Bollandus, (t. II, *Mart. append.* 748) ; saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, avant qu'ils eussent embrassé l'état proprement monastique ; saint Chry-

lui apportait son pain de chaque jour, et se retira sur le haut d'une montagne, au-delà du Nil, dans un vieux château habité seulement par des serpents. Ces reptiles cédèrent la place à l'homme de Dieu ; mais les démons le poursuivirent et le persécutèrent toujours. En chemin, ils lui firent paraître un bassin d'argent, comme si quelqu'un l'eût laissé tomber par accident. Mais le Saint, s'apercevant de la ruse de l'ennemi, fit le signe de la croix, et d'un cœur plein de foi, il lui dit ces paroles : « Que ton argent, malheureux, périsse avec toi ; tu n'empêcheras pas pour cela mon voyage ». Il rencontra, plus avant, quantité de vrai or, car il assurait depuis, en le racontant à ses disciples, que ce n'était pas un or fantastique ; mais bien loin de s'arrêter à le contempler, il hâta davantage sa marche vers le lieu que nous avons dit, et en bouchant l'entrée avec des pierres, il s'y enferma comme dans un temple qu'il consacra par une prière continuelle, n'ayant pour toute provision que du pain et un peu d'eau pour six mois ; l'un de ses amis lui en apportait deux fois l'année et les lui descendait par-dessus le toit, sans lui parler ni le voir.

Il passa ainsi vingt ans en des combats continuels contre les esprits de ténèbres, qui ne lui donnèrent point de repos ni jour ni nuit ; les pèlerins qui venaient en ce lieu pour visiter le saint homme et recevoir quelque instruction de sa bouche ou bien obtenir la guérison de leurs maladies et le remède à leurs maux, en sont des témoins irréprochables, parce qu'ils entendaient du dehors les injures et les reproches que ces esprits d'enfer faisaient au serviteur de Dieu de ce qu'il les venait chasser de leurs anciennes retraites, pour y loger de nouveaux hôtes. Enfin, saint Antoine, pressé par la foule des personnes qui venaient à lui, soit afin de l'imiter en la pratique des

sostome, saint Amphiloque, saint Athanase, saint Martin, saint Jean d'Egypte, saint Sulpice Sévère, saint Paulin, Héliodore, Népotien, Pinien (*Pallad. Laus.*, c. 84, 121, 122, etc.). On appelait quelquefois les ascètes *abstinents* (Rufin, *Hist.*, l. II, c. 16) ; *solitaires* (S. Epiph., *or.* 2 ; S. Cyr. Hier., *cat.* 4, 12 et 16) ; *dévots* (S. Jac. Nisib., *or. de devotis*) ; *Nazaréens* (S. Grég. Naz., *or.* 20, 32, etc.) ; enfin *confesseurs*, parce que leur vie était une confession perpétuelle de la foi, dont ils pratiquaient les œuvres avec un zèle vraiment héroïque. (Du Cange, *Glossar. v. Confess.*) C'est de là qu'est venu le nom de confesseur à saint Martin, le premier qui l'ait porté dans les calendriers, et ensuite aux autres saints qui n'étaient pas martyrs. (Voir Antonelli, c. 4, p. 134.)

Parmi ces ascètes, il y en avait qui étaient solitaires et qui menaient une vie purement contemplative ; d'autres s'appliquaient aux travaux du ministère ecclésiastique et à l'instruction du peuple. (Voir S. Grégoire de Nazianze, *or.* 23, p. 411 ; *or.* 12, p. 191 ; *or.* 20, p. 358 ; S. Basile, *ep.* 9, *al.* 41, *ad Maximum*, etc.) Saint Sérapion, saint Justin, Aristide, Quadrat, Athénagore, Pantène, Clément, Origène, Héraclas, etc., furent du nombre de ces derniers.

Il est clair, par saint Ambroise (*Ep.* 58 *ad Sabinum episc.*, n. 3, t. II), que les ascètes avaient des habits différents de ceux des personnes du monde, et ces habits étaient pauvres et ordinairement de couleur noire ou brune. (*Sines.*, *ep.* 146, p. 282, etc.) Les uns se consacraient à Dieu par des vœux, et les autres sans vœux. Saint Jacques de Nisibe (*Or.* 6 *de devotis*, p. 203) distingue formellement ces deux sortes d'ascètes. Tous ceux qui avaient embrassé la vie ascétique vivaient dans une grande pauvreté et faisaient profession d'une continence perpétuelle. (Origène, l. I, *contra Cels.*, n. 6, et l. VII, n. 48 ; S. Cyril. Hierosol. *catech.* 4 et 12 ; S. Basil., *ep.* 118 ; S. Greg. Naz., *or.* 12, p. 191 ; *carm.* 18, p. 218 ; S. Chrys., *de Virginit.*, etc.) Ils ne mangeaient point de viande, et pratiquaient des jeûnes rigoureux. (Orig., *l. contra Cels.*, p. 264, et *hom.* 19, *in Jerem.* n. 7.) Leurs veilles étaient longues, et leurs autres mortifications fort austères. (Clem. Alex., *Pædag. et Strom.*, l. III, p. 538 ; Eus., *Hist.*, l. V, etc., 3, etc.) Enfin la lecture, la prière et le travail faisaient toute leur occupation. (S. Basil., *ep.* 2 *ad Greg. Naz.*) Le nombre des ascètes était très-considérable à Nazianze (S. Greg. Naz., *or.* 12) ; à Césarée, en Cappadoce (*id.*, *or.* 20, et S. Basil., *ep.* 223, *aliàs* 29) ; en Arménie (S. Greg. Naz., *Carm.* 48, *ad Hellenium Armenum*, et S. Jacques Nisib., *or.* 6 *de devotis*, p. 202), et surtout en Egypte.

Les ascètes avaient un rang distingué dans l'Eglise, et étaient placés entre le clergé et le peuple. (Voir saint Denis, *de Eccl. Hierosol.*, l. III, c. 6, p. 386 ; *les Constitutions apostoliques*, l. VIII, c. 13 ; saint Cyrille de Jérusalem, *cat.* 4, n. 24 ; *cat.* 12, n. 33 ; *cat.* 6, n. 23 ; saint Grégoire de Nazianze, *or.* 12, etc.) Saint Basile (*Ep. canon. ad Amphiloch.*) parle aussi de l'Ordre des Vierges. L'Eglise, dans une des oraisons du vendredi saint qui est de la plus haute antiquité, puisqu'on la trouve dans les sacramentaires de Gélase et de saint Grégoire, prie *pro ostiariis, confessoribus, virginibus, viduis*, etc. Ménard croit, conformément au sens du Concile IV de Carthage, que les *confesseurs* dont il s'agit sont les chantres ; mais on peut aussi bien les entendre des ascètes avec Antonelli. (Voir, sur les ascètes, saint Jacques de Nisibe, *Or.* 6 *de devotis*, et la dissertation *de ascetis* qu'Antonelli a insérée dans son édition des œuvres de ce Père, depuis la p. 107 jusqu'à la p. 202. Cette édition de saint Jacques de Nisibe parut à Rome en 1756.

vertus, soit pour être soulagées en leurs infirmités et délivrées des esprits immondes, sortit comme par force de ce saint lieu qui lui était un paradis. Chacun fut ravi de le voir avec un visage aussi gai et un teint aussi vermeil que si, durant les vingt années d'une solitude si affreuse et si obscure, il eût toujours vécu dans l'abondance et qu'il y eût joui de tous les plaisirs de la vie. Aussi, est-ce là une opération singulière de Dieu qui nourrit ses serviteurs de sa seule parole et qui, par l'onction de son esprit céleste, fait que la substance de l'homme, non-seulement ne diminue point, mais devient plus forte et plus vigoureuse.

La sainteté de vie du bienheureux Antoine donna tant d'admiration que, du lieu où il était, sa réputation se répandit par toute la terre, traversant l'Afrique, l'Italie, l'Espagne et la France, jusqu'aux provinces les plus éloignées; de sorte qu'un grand nombre de personnes touchées de l'esprit de Dieu accoururent au désert pour suivre ses traces et vivre sous sa conduite. C'est pourquoi on fonda plusieurs monastères, et les déserts furent tellement remplis qu'ils semblaient être des villes peuplées d'habitants célestes [1].

Lorsqu'Antoine instruisait ses disciples, il leur disait « que l'une des choses les plus importantes pour la vie spirituelle, était de croire que l'on commençait tous les jours ; que le paradis se peut trouver en tout lieu, quand le cœur est attaché à Dieu ; que les esprits de ténèbres redoutent les oraisons, les veilles et les pénitences des serviteurs de Dieu, surtout la pauvreté volontaire, l'humilité, le mépris du monde, la charité et la mortification des passions ; que ce sont les vertus qui écrasent et brisent la tête du serpent ». Il leur enseignait « que les vraies armes pour le combattre étaient une foi vive, accompagnée d'une grande pureté de vie ; qu'ici-bas, celui qui achète paie le juste prix de la marchandise au vendeur, mais que le royaume des cieux est à bon marché, et se donne pour beaucoup moins qu'il ne vaut ; car tous les travaux et toutes les douleurs de cette vie (quand elle durerait quatre-vingts ou cent ans) ne sont que pour un temps, et le bonheur qui en est la récompense est sans fin. Chacun, quoiqu'il ait tout laissé pour servir Dieu, doit penser que cela n'est rien, quand même ce seraient tous les royaumes de la terre ; parce que toute la terre n'est qu'un point, et que, tôt ou tard, l'homme sera contraint de quitter ce qu'il laisse. Comme celui qui sert le roi ne refuse pas de faire ce qui lui est commandé, sous prétexte qu'il a beaucoup servi ; de même, le vrai serviteur de Dieu ne doit pas regarder ce qu'il a fait, mais ce qui lui reste à faire pour son Seigneur. Celui qui a bien fini emporte la couronne, non pas celui qui a commencé. Pour bannir la paresse, le meilleur est d'avoir toujours devant les yeux l'incertitude de cette vie présente, et, la nuit, de ne pas compter sur le jour, ni le jour, sur la nuit. La vertu n'est pas si difficile qu'il semble. Les princes des ténèbres sont animés d'une haine mortelle contre tous les chrétiens, et principalement contre les religieux et les vierges ; ils usent de plusieurs adresses, mais tous leurs artifices se défont par la défiance que le bon religieux a de lui-même, et par la confiance qu'il a en Jésus-Christ, qui désarma ces esprits rebelles sur la croix, et leur ôta les forces et les moyens de nous nuire, si nous ne nous exposons nous-mêmes, par notre faute, à leur cruauté».

1. Le premier monastère qu'il fonda fut celui de Phaium. Il ne fut d'abord composé que de quelques cellules, éparses çà et là; il n'était pas éloigné de la haute Egypte et de l'Egypte du milieu. Quelquefois il est désigné sous le nom de monastère d'Aphrodite dans l'Heptamone, ou l'Egypte du milieu. La ville d'Aphrodite dont il s'agit ici était la plus basse et la plus ancienne de ce nom. Saint Athanase semble placer le même monastère dans la Thébaïde ou haute Egypte, sans doute parce qu'il était voisin des frontières de cette contrée. D'ailleurs, quand on ne divisait l'Egypte qu'en haute et basse, comme plusieurs l'ont fait, les frontières de la première avaient beaucoup plus d'étendue.

Il leur disait à ce propos : « Une fois j'entendis heurter à la porte de ma cellule ; étant sorti pour savoir qui c'était, j'aperçus un homme d'une grandeur si prodigieuse que sa tête touchait au ciel ; je lui demandai qui il était ; ce spectre me répondit qu'il était Satan. « Je viens », ajouta-t-il, « savoir de vous pourquoi, non-seulement les religieux, mais aussi tous les chrétiens, me maudissent ; car, quelque disgrâce qu'il leur arrive, ils me chargent de malédiction ». Je lui répartis qu'ils le faisaient avec raison, parce qu'ils étaient tentés et sollicités au péché par ses artifices ; à quoi l'esprit répliqua « qu'il n'avait point de part aux crimes des hommes ; qu'eux seuls se faisaient la guerre et se causaient leur malheur, cherchant les occasions de mal faire ; parce que, depuis que Dieu s'était fait homme, il avait perdu son empire sur les provinces, sur les villes et sur les villages, et que les déserts et les vastes solitudes, qui seuls lui étaient demeurés, commençaient à être peuplés de maisons religieuses et remplies de saints personnages qui les en bannissaient par la force de la croix. Je fus ravi de voir que le père du mensonge était forcé de dire ces vérités, si fort à sa confusion. Mais à peine eus-je prononcé le nom de Jésus, pour en bénir Dieu, que le fantôme disparut ».

Il avertissait encore ses religieux « de ne point se laisser toucher du vain désir de savoir les choses à venir, parce que plusieurs en avaient été séduits : d'attacher plus de prix à bien vivre qu'à faire des miracles ; et, s'ils en faisaient, de ne point se glorifier ni s'estimer davantage, et de ne pas mépriser ceux qui n'en faisaient pas, parce que le miracle est un don de Dieu, qui vient de sa pure miséricorde et non pas de notre misère, et que celui par qui Dieu le fait n'est pas assuré de lui être agréable ». Il ajoutait « que les meilleures armes, pour vaincre l'ennemi, étaient l'allégresse et la joie spirituelle de l'âme, qui a toujours la présence de Dieu dans la pensée, parce que cette lumière dissipe les ténèbres, et fait que les tentations de Satan s'en vont en fumée ; que nous devons toujours avoir présents les exemples des Saints, pour nous exciter à la vertu ; que, pour se garder de tomber, il sert beaucoup de découvrir ses fautes aux frères, et de prévenir une seconde chute par une honte et une confusion manifestes ». Comme il se trouvait souvent en conférence avec ses religieux, il leur donnait diverses leçons pour la pratique des vertus. Une fois, entre autres, il voulut avoir leur opinion sur les vertus, et leur demanda laquelle de toutes leur semblait la plus nécessaire à la vie religieuse ; les uns donnaient le premier rang à la pénitence par laquelle les appétits sensuels sont mortifiés ; les autres, au silence et à la solitude qui retranchent les occasions du péché ; les autres à la miséricorde à laquelle Notre-Seigneur promet la récompense éternelle au jour du jugement ; et les autres, à d'autres vertus. Mais Antoine, comme le plus expérimenté en cette sainte pratique, donna le premier rang à la discrétion, comme au guide et à la maîtresse de toutes les autres, sans laquelle la vie spirituelle est aveugle, confuse et en désordre. C'est ainsi que, par ces conseils et d'autres semblables, Antoine formait ses religieux à la perfection de la vie monastique, et que, par la ferveur de ses paroles, il les portait au mépris de toutes les choses visibles et à l'amour de Dieu ; aussi disait-il de lui-même qu'il ne craignait plus Dieu, mais qu'il l'aimait, parce que le parfait amour chasse la crainte.

Mais ce n'est pas encore ici le plus haut point de la vertu de ce grand homme : quoiqu'il vécût sur la terre comme un ange du ciel, et qu'il fût père de tant de saints enfants, il ne croyait pas cependant avoir rien fait s'il ne mourait pour Jésus-Christ, et s'il ne répandait son sang pour son service.

L'empereur Maximin avait rallumé le feu de la persécution, l'an 311. Plusieurs chrétiens étaient pris, tourmentés et conduits à Alexandrie pour être exécutés; Antoine, brûlant du désir du martyre, y alla, afin de mourir avec eux, s'il plaisait à Dieu de lui faire cette faveur. Il les accompagnait quand on les présentait aux tribunaux des juges, il les encourageait dans les tourments et les suivait jusqu'au lieu du supplice. Il persévéra si constamment dans ce pieux office, que le juge, quoiqu'il n'entreprît pas de le faire prisonnier, commanda que tous les religieux sortissent de la ville. La plupart se cachèrent ; lui au contraire, s'étant revêtu le lendemain, d'une belle robe blanche et bien propre pour attirer davantage l'attention, se mit au plus haut de la place publique, mourant de regret en son âme de ne pouvoir pas mourir une fois selon le corps pour Jésus-Christ. Mais la Providence divine, qui voulait se servir de lui pour convertir les déserts en un paradis, ne permit pas que l'on mît à mort celui qui devait donner la vie à tant d'autres.

Sitôt que cet orage fut passé, Antoine retourna en son monastère ; et comme s'il fût nouvellement entré au service de Dieu, il commença à jeûner, à prier et à veiller plus que jamais, s'efforçant d'être toute sa vie martyr dans la solitude, puisqu'il n'avait pu parvenir à cette gloire sur la place publique de la ville d'Alexandrie. Il s'enferma dans sa cellule, sans communiquer avec personne que par nécessité, et là, il opérait des actions miraculeuses de vertu, surtout d'humilité, laquelle il fondait principalement sur la connaissance de lui-même ; il ne pensait qu'à s'abaisser, à mesure que Dieu le rendait plus glorieux, et il donnait toujours au ciel l'honneur de ses actions, ne se réservant pour lui que le mépris et la confusion. Il n'est pas possible d'exposer ici le nombre et la qualité des miracles et des grâces conférées aux fidèles par l'entremise de ce saint personnage. Il avait une autorité absolue sur toutes sortes de maladies, mais Dieu lui avait donné particulièrement un si grand pouvoir sur les esprits malins, que son seul nom suffisait pour les tourmenter et en délivrer les possédés. C'est pourquoi, se défiant de lui-même, et craignant que les merveilles que Dieu opérait par son moyen ne lui acquissent trop de réputation, il résolut de s'éloigner de ces lieux où il était connu ; et, s'étant muni de pain, il s'en alla en la haute Thébaïde où il n'y avait que des hommes sauvages, dont il espérait n'être pas connu [1].

Comme il était sur le bord du Nil et attendait quelque bateau sur lequel il pût remonter le fleuve vers le sud, il entendit une voix qui lui dit : « Antoine, où vas-tu et que fais-tu ? » Il répondit : « Je m'en vais dans la Thébaïde parce que le monde trouble ici mon repos et demande des choses qui sont au-dessus de mes forces ». La même voix lui dit de laisser ce chemin et d'entrer environ trois journées avant dans le désert. Il marcha trois jours

1. Il quitta donc la contrée où étaient ses premiers monastères, que saint Athanase appelle *les monastères du dehors*. Ils étaient aux environs de Memphis, d'Arsinoë, de Babylone et d'Aphrodite. Le nombre des solitaires de ce premier désert de saint Antoine s'accrut prodigieusement ; et Rufin, parlant de saint Sérapion d'Arsinoé, peu après la mort de saint Antoine, dit qu'il était supérieur de dix mille moines ; il ajoute qu'on ne pouvait presque compter ceux qui habitaient les solitudes de Memphis et de Babylone. De ces solitaires, les uns vivaient ensemble et formaient des corps de communautés ; les autres menaient la vie anachorétique dans des cavernes isolées. Saint Athanase, qui les visita souvent, n'en parle qu'avec des transports d'admiration. « Il y a », dit-il, « des monastères qui sont comme autant de temples remplis de personnes dont la vie se passe à chanter des psaumes, à lire, à prier, à jeûner à veiller, qui mettent toutes leurs espérances dans les biens à venir, qui sont unies par les liens d'une charité admirable et qui travaillent moins pour leur propre entretien que pour celui des pauvres. C'est comme une vaste région absolument séparée du monde et dont les heureux habitants n'ont d'autre soin que celui de s'exercer dans la justice et la piété ». Tous ces solitaires étaient conduits par le grand saint Antoine, qui ne cessait d'animer leur ferveur par sa vigilance, par ses exhortations et par ses exemples ; et quoiqu'il eût établi des supérieurs subalternes, il ne laissa pas de conserver toujours sur eux une surintendance générale, même lorsqu'il eut changé de demeure.

et trois nuits, du côté de l'Orient, vers la mer Rouge, au lieu de descendre vers le sud, et arriva au lieu où le ciel avait fixé sa demeure pour le reste de ses jours. C'était le mont Colzim, qu'on a depuis nommé le mont Saint-Antoine, à une journée de la mer Rouge. Au bas est un ruisseau bordé de palmiers. Cette montagne était si haute et si escarpée qu'on ne pouvait la regarder sans frayeur. On la découvrait du Nil, quoiqu'elle en fût distante de douze lieues [1]. Saint Antoine s'établit au pied de cette montagne, dans une cellule si étroite, qu'elle ne contenait en carré qu'autant d'espace qu'un homme en peut occuper en s'étendant. Il y avait deux autres cellules toutes semblables, taillées dans le roc, sur le sommet de la montagne, où l'on montait difficilement par un petit sentier en forme de colimaçon. Le Saint s'y retirait souvent pour se dérober à la foule. Car ses religieux l'eurent bientôt découvert et ils lui envoyèrent des vivres, quoiqu'avec beaucoup de difficultés. Le saint Père, pour délivrer ses enfants de cette peine, les pria de lui apporter une bêche, une cognée et un peu de blé dont il sema un petit terrain; ce qui lui rendit suffisamment pour son entretien, ayant une joie extrême de n'être plus à charge à personne. Et parce que plusieurs personnes commencèrent à le venir chercher dans cette solitude, il fit un petit jardin, dans lequel il sema des herbes pour leur en donner à manger. On raconte que des bêtes ayant ravagé ce jardin que le Saint avait eu tant de peine à cultiver, il en prit une et lui dit : « Pourquoi me faites-vous du dommage ? Je ne vous en fais point ; allez-vous-en d'ici et souvenez-vous que je vous défends d'y revenir ». Et elles obéirent comme si ç'eût été un commandement de Dieu.

Outre la culture de son jardin, il faisait des nattes. Un jour qu'il s'affligeait de ne pouvoir, à cause de ce travail, être toujours en contemplation, un ange lui apparut. Cet esprit céleste se mit à faire une natte avec des feuilles de palmier, et il quittait de temps en temps son ouvrage pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Après avoir ainsi plusieurs fois entremêlé le travail et la prière, il dit au Saint : « Faites la même chose et vous serez sauvé ». Depuis, Antoine n'omit jamais cette pratique ; il lui fut ainsi facile de conserver son cœur uni à Dieu pendant que ses mains travaillaient.

Une autre fois, le démon, pour l'épouvanter, assembla de nuit des troupes de bêtes farouches, et lorsqu'il était en oraison, il les rangea devant lui, comme si elles l'eussent voulu dévorer. Mais le Saint, qui n'ignorait pas les ruses de son ennemi, leur dit : « Si Dieu vous a donné quelque puissance sur moi, me voici, mangez-moi ; mais si vous êtes venues par le mouvement du démon, sortez d'ici, car je suis serviteur de Jésus-Christ ». A ces mots, elles s'évanouirent sans qu'on les ait vues depuis. Une autre fois, à l'heure de None, avant le repas, Antoine se mit en oraison ; étant ravi en esprit, il lui sembla qu'il était enlevé au ciel par les anges, et que les démons se mettaient au devant pour l'empêcher de monter ; les bons anges demandè-

1. Saint Antoine passa les dernières années de sa vie et mourut sur sa montagne. Il est dit dans la vie de saint Hilarion qu'un diacre d'Aphrodite, nommé Baisan, louait des chameaux à tous ceux qui avaient envie de visiter notre Saint, et qu'il y avait trois journées de chemin à faire pour gagner sa montagne; encore fallait-il que ces animaux allassent fort vite. Le monastère de Saint-Antoine, fondé sur cette montagne, a toujours été célèbre depuis par un grand nombre de pèlerinages. (Voir les Commentaires de Kocher sur les fastes des Abyssins, dans le *Journal de Berne*, an 1751, t. Ier, p. 160 et 169.) On voit encore, un peu au-dessus de l'ancienne ville d'Aphrodite, sur le bord du Nil, un monastère dont saint Antoine est patron; on l'appelle dans le pays *El Mar Antinious el Bahr*, c'est-à-dire le monastère de Saint-Antoine sur le fleuve. (Voir Pocock, p. 70, avec la carte qu'il a mise à la tête de cette partie de ses voyages, *ibid.* p. 128; Granger, *Relation du voyage*, etc., p. 107; *Nouveaux Mémoires des Missions*, t. v, p. 136; Maillet, *Description de l'Egypte*, p. 320, etc.)

rent aux mauvais pourquoi ils s'opposaient à son exaltation puisqu'il était innocent et qu'il n'avait point commis de crime qui le rendît indigne de ce bonheur. Eux commencèrent à l'accuser de tout le mal qu'il avait fait depuis le jour de sa naissance ; et comme les anges répliquaient que ces péchés avaient été effacés et pardonnés par la pénitence, et invitaient les démons à alléguer ce qu'ils avaient à dire contre lui depuis qu'il s'était fait religieux et consacré au service de Dieu, quelque mensonge qu'ils inventassent, ils ne purent rien dire pour lui empêcher le passage. Quant le Saint fut revenu à lui, il ne mangea pas, mais passa toute la nuit à déplorer la misère et la nonchalance des hommes qui, ayant de si forts ennemis à combattre, vivent sans souci, comme s'ils n'avaient personne à combattre.

Il eut une autre vision, qui a du rapport avec celle-ci. Il entendit, la nuit, une voix qui l'appela et lui dit : « Antoine, lève-toi, viens dehors et tu verras ». Il sortit et il vit un fantôme, comme un géant terrible, qui, touchant de la tête aux nues, étendait les mains pour arrêter des personnes qui volaient au ciel ; quelques-unes étaient repoussées vers la terre et d'autres gagnaient le ciel malgré lui. Après cela, il entendit une voix qui lui dit : « Considère bien ce que tu vois »; et Dieu, éclairant alors son esprit, lui fit connaître que ceux qui volaient au ciel étaient les âmes des hommes ; que le démon s'efforçait de leur en empêcher le passage et qu'il abattait à terre celles qui s'étaient attachées au péché, mais qu'il n'avait nulle force contre les âmes saintes et innocentes. Une autre fois, il vit toute la terre couverte de lacets et de piéges que les démons y avaient tendus ; comme il se demandait en lui-même qui pourrait les éviter, il entendit une voix qui disait : « Antoine, ce sera la seule humilité [1] ». De plus, priant un jour en sa cellule, il ouït une autre voix qui lui dit : « Antoine, tu n'es pas encore parvenu à la mesure d'un corroyeur d'Alexandrie ». Ces paroles l'ayant étonné, il se leva de grand matin, et prenant son bâton à la main, il vint à la ville chercher ce personnage ; il apprit de lui qu'il avait chaque jour, au soir et au matin, cette humble pensée : Tous les habitants de cette ville font leur devoir et gagnent le paradis, et moi seul, pour mes péchés, je ne puis attendre que l'enfer. Toutes ces visions aussi bien que les tentations, servaient de motif à Antoine pour s'avancer davantage dans le mépris du monde et en l'amour de son Sauveur attaché à la croix.

Il avait le cœur si tendre et si plein de compassion, qu'il défendait la cause des pauvres opprimés qui ne pouvaient avoir justice, comme si lui-même eût reçu l'injure qu'on leur avait faite. Pour ce qui est de la pureté, il eût passé pour un ange plutôt que pour un homme.

Son naturel était paisible, débonnaire et extrêmement doux. Il était si ravi dans l'oraison, qu'il passait des nuits entières à genoux à veiller, à prier et à méditer sur la passion et la mort du Sauveur. Lorsque le soleil était à son couchant, il se mettait en prières ; et le lendemain matin, quand ses rayons lui donnaient dans les yeux, il se plaignait de ce qu'il lui ôtait la douceur et le repos de son cœur, quoiqu'il eût passé toute la nuit à genoux en oraison : « O soleil ! » disait-il, « pourquoi m'ôtes-tu, par ta lumière, la clarté de la véritable et éternelle lumière ? » Cassien, qui rapporte ce trait, ajoute que parlant de l'oraison, il disait que celle d'un religieux n'était pas parfaite lorsqu'en priant il s'apercevait lui-même qu'il priait : ce qui fait voir combien son oraison était sublime. Il était si rigoureux dans ses pénitences, qu'il ne semblait pas être composé de chair et d'os, et si invincible dans les combats, que c'était lui qui donnait de la terreur aux malins esprits, bien

1. Rufin, *Vit. PP.*, lib. III, n. 229.

loin de s'effrayer de leurs fantômes. Il avait toujours le visage égal, joyeux et bien composé, sans s'abattre dans les traverses, ni se laisser aller à une joie excessive dans la prospérité : ce qui le faisait connaître au premier coup d'œil entre les autres religieux. Et ceux mêmes qui ne l'avaient jamais vu s'adressaient d'abord à lui ; car, par la candeur de son visage qui respirait la douceur, ils jugeaient de l'intégrité de son âme et de sa conscience. Trois moines avaient coutume de l'aller voir une fois l'an ; deux lui proposaient des questions, mais le troisième ne disait jamais mot. Saint Antoine lui en demanda la raison, craignant que ce ne fût par crainte. Il répondit : « Mon père, il me suffit de vous voir ». Il respectait les ecclésiastiques et se mettait à genoux pour recevoir la bénédiction des prêtres et des évêques ; il fuyait la conversation de tous ceux qui étaient séparés de l'Eglise, et enseignait que le véritable catholique devait les avoir en horreur et les fuir plus que les serpents et les vipères.

Il y avait un juge arien, nommé Balac, qui exerçait des cruautés horribles contre les catholiques, particulièrement contre les vierges et les religieux qu'il faisait dépouiller et fouetter dans les rues. Antoine lui écrivit pour l'exhorter à quelque modération, et le menaça de la colère de Dieu s'il continuait ses impiétés. Cet apostat n'en fit que rire, et jetant la lettre à terre, il cracha dessus et la foula aux pieds ; mais la justice de Dieu ne tarda guère à le punir. En effet, cinq jours après, montant à cheval avec Nestor, gouverneur d'Egypte, le cheval de ce dernier, quoique très-doux, se jeta sur Balac, le renversa par terre et le mordit plusieurs fois à la cuisse. Il fallut le porter tout meurtri et sanglant à la ville où il mourut au bout de deux jours.

Une autre fois, saint Antoine étant sur sa montagne, fort loin de l'Egypte, vit en esprit le ravage que les Ariens devaient faire à Alexandrie ; et se prosternant à terre, il commença à pleurer, à gémir et à prier Notre-Seigneur qu'il ne permît pas qu'une si grande calamité arrivât à son Eglise. Il avait vu que des bêtes immondes et des mulets indomptés abattraient les autels à coups de pied : c'étaient les Ariens par qui les églises devaient être profanées et les sanctuaires démolis. Dieu modéra son affliction, lui faisant voir que l'Eglise remporterait la victoire, et qu'après avoir triomphé de ses ennemis, elle se soutiendrait avec plus de majesté que jamais. C'est ainsi que le saint personnage le fit savoir à ses religieux, qui furent consolés par la consolation de leur père, comme ils avaient été dans une extrême affliction par ses larmes et par sa douleur.

C'est durant cette même persécution des Ariens que saint Antoine fut appelé à Alexandrie, par saint Athanase, pour s'opposer à la fureur de ces hérétiques, et pour fortifier et encourager les catholiques qui étaient affligés. Sa présence dans cette ville fit un effet merveilleux sur le cœur des peuples. Ils étaient comblés de joie de l'entendre prononcer anathème contre l'hérésie ; tous s'empressaient de le voir. Les prêtres mêmes des païens allaient à l'église, demandant à parler à l'homme de Dieu ; car c'est ainsi qu'on l'appelait. Il y fit plusieurs prodiges ; et saint Athanase avoue que pendant le peu de temps qu'il y demeura, il convertit plus d'infidèles à la foi qu'il ne s'en était converti auparavant dans toute une année. Et certes, quoique ce saint homme n'eût point étudié dans les livres des philosophes et des sages du monde, néanmoins il avait été intérieurement enseigné du ciel, et éclairé par la vraie et céleste Sagesse, à laquelle la vaine philosophie du monde ne peut résister. Cela se vit dans les disputes qu'il eut contre de grands philosophes, qui venaient à lui pour se moquer de la simplicité de

ses paroles, parce qu'il n'avait pas la réputation d'être fort savant; il leur répondait si pertinemment, qu'ils demeuraient étonnés de la vivacité de son esprit et de la solidité de son jugement, et ne pouvaient résister à la voix de Dieu qui parlait par sa bouche. Quelques-uns de ces philosophes lui demandèrent un jour à quoi il pouvait s'occuper dans son désert, puisqu'il était privé du plaisir de la lecture. « La nature », leur répondit-il, « est pour moi un livre qui me tient lieu de tous les autres ». Dans la ville d'Alexandrie, Didyme le vint saluer, comme l'écrit saint Jérôme. C'était un homme très-savant, tenu en ce temps-là pour un prodige de sagesse, parce que, quoique aveugle, il s'était rendu très-habile en toutes sortes de sciences, et même en celles qui semblent ne pouvoir être acquises que par l'usage de la vue [1]. Comme ils discouraient ensemble de la parole de Dieu, saint Antoine lui demanda familièrement s'il n'était pas fâché d'être aveugle; ce docteur, se trouvant embarrassé, faisait difficulté de l'avouer; saint Antoine le pressa tant, qu'il lui confessa enfin franchement que sa cécité lui faisait de la peine. Alors Antoine lui répondit affectueusement: « Pourriez-vous regretter la perte d'une vue qui vous était commune avec les mouches, les fourmis et les animaux les plus méprisables? Vous devez plutôt vous réjouir de posséder une lumière qui ne se trouve que dans les Apôtres, les Saints et les Anges, lumière par laquelle nous voyons Dieu même et qui nous donne une science toute céleste. La lumière de l'esprit est infiniment préférable à celle du corps. Il ne faut qu'un regard impudique pour que les yeux charnels nous précipitent dans l'enfer ». Par là, Didyme reçut beaucoup de consolation en son infirmité.

Lorsque le Saint eut passé quelques jours à Alexandrie, il ne pensa plus qu'à retourner dans sa cellule. Le gouverneur d'Egypte le pressant de rester, il lui dit : « Il en est d'un moine comme d'un poisson : l'un meurt s'il quitte l'eau, et l'autre s'il quitte la solitude ». Saint Athanase le reconduisit respectueusement jusqu'aux portes de la ville, où il le vit guérir une jeune fille possédée du démon.

Que dirai-je après cela des honneurs que lui rendaient les empereurs, les monarques et les princes du siècle ? Ils lui écrivaient des lettres pleines de respect, imploraient le secours de ses prières, et même le suppliaient de leur faire réponse et de leur donner quelque consolation par ses écrits; ce que firent plusieurs fois Constantin le Grand et ses enfants. Il en profita une fois pour instruire ses religieux et les porter à la vénération qu'ils devaient rendre à la majesté du Dieu vivant. « Les rois du siècle nous ont écrit », leur dit-il, « mais cela n'est rien pour un chrétien; car si leur dignité est élevée au-dessus de la nôtre, nous savons que la naissance et la mort nous rendent tous égaux. Ce que nous devons le plus estimer et admirer, c'est que Dieu ait écrit sa loi dans le cœur des hommes et enrichi son Eglise de ses divines paroles. A quoi servent à un religieux les lettres des rois, puisqu'il ne sait pas leur répondre selon le style [2] ».

Il voulait se défendre de faire réponse aux princes; mais les solitaires lui ayant représenté que les empereurs étaient chrétiens, et qu'ils s'offenseraient peut-être de son silence, il leur écrivit qu'il se réjouissait de ce qu'ils adoraient Jésus-Christ; il les exhorta à ne pas se laisser éblouir par leur dignité, jusqu'à oublier qu'ils étaient hommes et devaient rendre compte de leur puissance au Roi des rois. Il leur recommanda d'user de clémence et d'humanité; de rendre justice à tout le monde; d'assister les

1. Il donna par la suite dans les erreurs d'Origène.
2. Cette lettre nous a été conservée par saint Athanase.

pauvres, et de se souvenir que Jésus-Christ est le seul roi véritable et éternel. L'empereur Constantin reçut cette lettre avec un extrême contentement et la tint pour plus chère qu'un trésor [1].

Ce n'était pas seulement auprès des rois et des princes que notre Saint jouissait d'une grande autorité, mais encore dans toute l'église catholique, puisqu'elle a mis saint Paul, premier ermite, au catalogue des Saints, par le seul témoignage qu'il a rendu de son mérite.

Si le crédit et l'autorité de saint Antoine étaient d'un si grand poids parmi les séculiers, il ne faut pas s'étonner si les religieux, ses confrères et ses enfants, l'avaient en telle estime, qu'ils ne l'appelaient point autrement que le *Grand*, sans addition ; ce que nous apprend, entre autres auteurs, Pallade en son *Histoire religieuse*, dite *lausiaque*, où il rapporte un fait qui mérite bien de tenir place en cette vie. Un certain habitant d'Alexandrie, appelé Euloge, poussé du désir de servir Dieu plus parfaitement, s'était retiré dans la solitude pour y vivre en son particulier à la façon des religieux de ce temps-là. Et parce qu'il n'avait pas la force de travailler comme les autres moines, il s'était réservé quelque chose pour subvenir à ses besoins ; afin de suppléer à ce défaut par quelques œuvres de piété et de miséricorde envers le prochain, il s'associa en sa cellule un pauvre estropié qui ne pouvait remuer d'autre membre de son corps que la langue et les yeux, et l'ayant fait consentir à loger avec lui, il promit à Dieu de l'assister et de le traiter tout le reste de sa vie, afin de gagner le ciel par ce moyen. Ils vécurent quinze ans en bonne intelligence : l'estropié ne pouvant assez admirer la charité d'Euloge, et Euloge s'estimant bienheureux de servir Jésus-Christ en la personne de l'estropié. Mais le démon, outré de ces heureux progrès, entreprit de rompre le lien de charité qui était entre eux. Pour cet effet, il s'empara du corps de l'estropié, et se servant de sa langue comme d'un instrument propre à la malice, il lui fit vomir mille injures contre son bienfaiteur, jusqu'à l'appeler un méchant et un hypocrite qui, après avoir volé le bien d'autrui, voulait cacher ses larcins sous le prétexte de cette charité feinte. Le pieux Euloge fit tout son possible pour apaiser son malade, lui donnant du vin, de la viande et tout ce qu'il lui demandait ; mais rien de tout cela ne put dissiper la fantaisie que le démon lui avait mise dans l'esprit de sortir de cet ermitage pour aller voir le monde et vivre sur les places publiques comme auparavant. Enfin, Euloge voyant les importunités du pauvre, consulta les religieux, ses voisins, sur ce qu'il avait à faire en cette occasion. Tous lui conseillèrent d'aller trouver le Saint, qui ne manquerait pas de le délivrer de ses peines. Euloge y va, conduit son malade avec lui, et le présente à saint Antoine, lequel, ayant su par l'esprit de Dieu qui ils étaient et dans quel dessein ils le venaient trouver, appela Euloge par trois fois en présence de plusieurs personnes. Euloge, qui ne se croyait pas connu de saint Antoine, se persuada qu'il en appelait quelqu'autre, et ainsi ne répondit point ; mais le Saint, redoublant sa voix, lui dit : « Euloge d'Alexandrie, c'est à vous que je parle ; que venez-vous faire ici ? » Euloge répartit : « Celui qui vous a fait savoir mon nom ne vous aura pas caché le sujet de notre venue ». « Il est vrai », répliqua saint Antoine ;

1. Saint Jérôme ne dit rien de ces lettres de saint Antoine à Constantin, dans son Catalogue des hommes illustres. Mais il y en marque sept autres du même Saint à divers monastères ; elles sont écrites dans le style des Apôtres et remplies de leurs maximes. Il dit qu'on les avait traduites en grec, et que la principale était adressée aux moines d'Arsinoé. Elles avaient été écrites originairement en égyptien, et l'on assure qu'elles se trouvent encore aujourd'hui en cette langue dans les monastères de la Thébaïde. Le savant Nungarelli en a publié deux en langue copte dans les *Ægyptiorum codicum reliquiæ*, Venise, 1782. (Voyez Dom Ceillier, t. III, p. 390.)

« mais je veux que vous le disiez tout haut pour l'édification des frères ». Euloge obéit, raconta toute l'affaire, et dit la résolution qu'il avait prise d'abandonner ce misérable. Alors saint Antoine lui fit une sévère réprimande de ce qu'il voulait laisser une si bonne œuvre et abandonner celui pour qui Notre-Seigneur Jésus-Christ avait donné son sang. Puis, se tournant vers le malade, il lui parla avec des paroles beaucoup plus fortes : « Pauvre et misérable estropié », lui dit-il, « qui ne reconnais pas la grâce que t'a faite ton hôte : c'est que le démon s'est emparé de ton corps, ensuite de ton âme, pour te faire perdre la patience et la persévérance ». Enfin, adoucissant sa parole, il dit à tous les deux : « Allez, mes enfants, retournez en paix et vous hâtez ; parce que si l'ange du Seigneur vous trouve hors de votre cellule, il passera outre, et vous perdrez vos couronnes ». Ils s'en retournèrent ; à vingt-quatre jours de là, le bon Euloge mourut, et trois jours après, l'estropié. J'ai rapporté ceci pour faire paraître le grand crédit de saint Antoine, et en quelle estime il était parmi ses frères ; comme aussi l'esprit de prophétie qu'il possédait avec un merveilleux avantage.

Nous avons dit que les disciples d'Antoine découvrirent sa retraite. Plusieurs se rendirent auprès de lui ; mais ils ne purent jamais obtenir la permission de vivre sur sa montagne ; il leur accorda seulement de se fixer à douze lieues, dans un monastère (Pispir)[1], où, après la mort de notre saint patriarche, saint Macaire gouverna jusqu'à cinq mille moines. Antoine y venait souvent ; c'est surtout là qu'il recevait les étrangers de distinction, qui ne pouvaient avec leur suite, gagner le haut de la montagne. Macaire, chargé de les recevoir, était convenu avec le saint abbé, de les lui annoncer sous les noms d'*Egyptiens* ou de *Jérosolymitains*, selon qu'il s'agissait de gens du monde ou de personnes pieuses. Quand Macaire appelait Antoine pour voir des *Jérosolymitains*, celui-ci venait s'asseoir avec eux et leur parler des choses de Dieu ; si c'étaient des *Egyptiens*, il leur faisait une exhortation courte et appropriée à leurs besoins, après laquelle Macaire les entretenait et leur préparait des lentilles. Quant à ses autres monastères, Antoine les visitait moins souvent. Il l'entreprit une dernière fois lorsqu'il sut par révélation que sa mort approchait. Il le dit à ses frères avec beaucoup de joie, et les exhorta à persévérer constamment en la vertu. L'une des principales choses qu'il leur recommanda, fut de mettre son corps en terre en quelque lieu inconnu, pour éviter les cérémonies ordinaires aux Egyptiens qui embaumaient les corps de ceux dont ils avaient eu la vie en vénération. Il avait toujours craint qu'on ne lui appliquât cet usage qu'il avait d'ailleurs condamné plusieurs fois comme superstitieux. Aussi il recommanda expressément à Macaire et à Amathas, qui demeurèrent avec lui les quelques dernières années de sa vie pour l'assister dans sa vieillesse, de l'enterrer comme les patriarches l'avaient été, et de garder le secret sur le lieu de son tombeau. De retour dans sa cellule, après la visite de ses monastères, il y tomba malade peu de temps après. Il réitéra à ses deux disciples les ordres qu'il leur avait donnés sur la sépulture de son corps : « Au jour de la résurrection », dit-il, « je le recouvrerai incorruptible de la main du Sauveur ». Puis il ajouta : « Partagez mes habits, et donnez à l'évêque Athanase une de mes tuniques avec le manteau qu'il m'a donné tout neuf et

1. Quelques-uns appellent saint Antoine fondateur du monastère de Pispir; d'autres donnent ce titre à Macaire, son disciple, qui en eut la conduite. Pispir était situé sur le bord du Nil, dans la Thébaïde. Pallade, *Laus*, c. 63, le met à trente *σημεῖα* de la montagne de saint Antoine. Les critiques sont partagés sur les mesures appelées en grec *semeia*. Les uns les entendent des milles romains; les autres, des schœnes égyptiens, dont chacun était de trente stades. Pispir devait être fort éloigné des premiers monastères de saint Antoine. Voir Kocher, *Loc. cit.* (GODESCARD.)

que j'ai usé (il voulait montrer par là qu'il mourait dans la communion d'Athanase); donnez à l'évêque Sérapion l'autre tunique, et gardez pour vous mon cilice. Adieu, mes enfants, Antoine s'en va et n'est plus à vous ».

Il termina son discours par le baiser de paix qu'il leur donna avec une tendresse paternelle ; et étendant doucement les pieds, il envisagea la mort avec allégresse, témoignant une joie merveilleuse comme s'il eût vu ses amis venir au-devant de lui : ce qui fait présumer que les esprits bienheureux lui apparurent en ce moment, pour le conduire avec eux dans la céleste patrie. C'est ainsi qu'il rendit son esprit à Dieu le 17 janvier, jour auquel les Egytiens, les Grecs et les Latins célèbrent sa fête, l'an de Jésus-Christ 356, et de son âge le cent cinquième.

C'était une chose merveilleuse qu'avec tant de longues et excessives pénitences que ce Saint avait pratiquées, il n'eût pas perdu une seule dent, que sa vue n'eût point diminué et qu'il eût encore les jambes fermes et le corps robuste : ce qui était une grande preuve de sa vertu, et de ce que Dieu opère miraculeusement en faveur de ses serviteurs.

Qui ne connaît les images et les statues de saint Antoine, ce saint populaire entre tous ? Qui ne l'a vu cent fois représenté dans nos églises des villes et dans nos églises des campagnes sous la robe fauve des laines mêlées, le menton orné d'une barbe vénérable, avec une *béquille* à la main, sur son vêtement un tronçon de *potence* ou un T ; une *sonnette* attachée à son bâton, un *pourceau* à ses côtés, un *feu* allumé à ses pieds, enfin un livre ouvert dans lequel il prie ? — Saint Antoine ayant atteint l'âge de cent cinq ans, on se rend facilement raison de le voir appuyé sur un bâton : ce qu'on s'explique moins facilement, c'est la présence d'un T sur son vêtement. D'aucuns ont voulu y voir l'importation égyptienne de la *Croix ansée* ou *Chrisme* adoptée, comme signe de ralliement religieux, par les chrétiens d'Alexandrie, lorsque la destruction du temple de Sérapis eut révélé que la vie future était exprimée dans la symbolique des Pharaons par un symbole où figurait la croix en forme de T[1]. D'autres pensent que ce T a une origine toute occidentale et que ce diminutif de *potence* était le blason des hôpitaux au moyen âge : ceci est d'autant plus plausible que, comme nous le dirons plus bas, la plus ancienne institution d'un corps hospitalier s'est faite en France sous son patronage. — Le pourceau et la sonnette se fondent sur le même genre de faits : au moyen âge, les sujets de la race porcine pouvaient vaquer par les rues de nos villes comme par celles de nos villages. Lorsque la police des premières interdit ces courses, ceux des hôpitaux conservèrent le droit de continuer à chercher leur vie comme auparavant : seulement ils devaient, pour être distingués par les habitants, porter une clochette au cou[2]. Les *flammes* qui, près de lui, semblent sortir de terre, rappellent la maladie dite *feu Saint-Antoine*[3] que les religieux Antonins faisaient profession de soigner.

On l'a encore peint tourmenté par des démons et consolé par Jésus-Christ[4]. Il existe plusieurs compositions célèbres sous le nom de *Tentation*

1. Le Père Cahier et M. le chevalier de Rossi rejettent cette explication, et on sait qu'ils font autorité dans ces matières.

2. De là le vieux dicton contre les parasites : « Aller de porte en porte comme le cochon de saint Antoine ».

3. Le feu Saint-Antoine, qualifié de *herpes esthiomenus* dans une vieille prose de Vienne, a été nommé tantôt *érysipèle gangreneux*, tantôt *dartre rongeante*, et à mesure que les traditions sont allées s'affaiblissant, simplement *fièvre chaude*.

4. Annibal Carrache inv.; B. Farjat *sculpsit*.

de saint Antoine[1]; enlevé au ciel par les Anges[2]; marchant sur un serpent[3].

Le culte de saint Antoine a été partout très-célèbre et est encore de nos jours fort populaire. Il serait donc difficile de nommer tous les pays dont il est le patron, toutes les églises dont il est le titulaire. Il a surtout été honoré dans le Dauphiné qui a eu le bonheur de recevoir et de garder le dépôt de ses reliques ; à Minorque, parce que l'île fut reprise sur les Musulmans un 17 janvier, à Naples, à Paris, etc.

On l'invoque contre la contagion et les maladies de peau, pour les pourceaux et autres animaux domestiques. Nous savons plus d'un pays où le jour de la Saint-Antoine, on mène devant sa chapelle, pour les faire bénir, les divers animaux qui peuplent les écuries.

Saint Antoine est le patron des charcutiers, des porcherons et des vanniers.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT ANTOINE.

Les fidèles disciples suivirent la volonté de leur maître ; ils gardèrent le secret sur son tombeau; le corps de saint Antoine demeura longtemps caché, jusqu'à ce que, par révélation divine, il fut trouvé et transporté de la Thébaïde à Alexandrie (561), et de là à Constantinople[4], vers l'an 635, lorsque les Sarrasins s'emparèrent de l'Egypte ; et enfin, vers 980, ces saintes reliques furent concédées par l'empereur de Constantinople à Jocelin, l'un des principaux barons de la province de Dauphiné. Une église commencée par ses soins à la Motte-Saint-Didier, près de Vienne, achevée par ceux de Guigues Didier, son beau-frère et son héritier, reçut le précieux trésor, et l'on appela pour le garder religieusement des Bénédictins de l'abbaye de Montmajour, près d'Arles. En 1090, une maladie horrible, connue sous le nom de *feu sacré*, ravagea plusieurs provinces de France. Comme on ne trouvait de soulagement que dans la protection de saint Antoine, les peuples accouraient en foule pour l'invoquer dans l'église où reposaient ses reliques. Un gentilhomme nommé Gaston obtint ainsi la guérison de son fils Girinde ou Guérin ; en reconnaissance, ils se consacrèrent tous deux avec d'autres gentilhommes au service des pauvres, des malades et des pèlerins, dans un hôpital qu'ils bâtirent auprès de l'église Saint-Antoine. Telle fut l'origine de l'Ordre des Antonins. Urbain II approuva, dans le concile de Clermont, cette sainte société de frères hospitaliers, dont Gaston fut le premier *grand-maître*. Il s'éleva bientôt, et plus tard encore, entre les Antonins et les Bénédictins, de grands démêlés qu'il est inutile de rapporter ici. L'an 1298, le pape Boniface VIII, pour terminer tous ces procès, érige le prieuré de Saint-Antoine en abbaye, l'ôte à la colonie bénédictine, qui est renvoyée à Montmajour ; la donne aux Antonins, ordonnant qu'ils vivraient sous la règle de saint Augustin, qu'ils s'appelleraient *chanoines réguliers* de Saint-Antoine et que leur chef prendrait la qualité d'abbé ; ce fut le *général* de tout l'Ordre qui eut un assez grand nombre de maisons, soit en France, soit à l'étranger; chaque maison s'appelait *commanderie*, et le chef *commandeur*. Cet ordre, réformé au XVIIe siècle par son vingt-troisième abbé, Antoine Tolosain, fut supprimé et incorporé à celui de Malte par bulle du 17 septembre 1776 et du 7 mai 1777. Quand la révolution éclata, il existait encore soixante-six Antonins, dont trois seulement prêtèrent le serment à la constitution civile du clergé ; les autres préférèrent les persécutions, l'exil et la mort. Aujourd'hui (1862), l'abbaye est une manufacture ; l'église Saint-Antoine est devenue église paroissiale, et l'on y vénère toujours les reliques de saint Antoine, qui n'ont point été emportées par les Bénédictins de Montmajour, comme le prouve très-bien M. Dassy, oblat de Marie[5]. Mgr de Bruillard, évêque de Grenoble, fit ouvrir en sa présence, le 9 mai 1844, le reliquaire qui renferme ces précieux restes, et en reconnut l'authenticité. Il s'est formé autour de l'abbaye de Saint-Antoine une paroisse de deux mille âmes qui porte le même nom, à quinze kilomètres N.-O. de Saint-Marcellin.

Les érudits provençaux maintiennent pour Arles la possession des véritables reliques de saint

1. Voir l'œuvre de J. Callot, celle de Martin de Vos, et une jolie pièce par J. Wiérix, à la bibliothèque Mazarine, fº 4778, fº 144.

2. S. Vouet, inv. — 3. P. P. Rubens, inv.

4. La translation des reliques de saint Antoine à Alexandrie a été révoquée en doute par quelques protestants; mais elle est attestée par Victor de Thunes (*Chron.*, p. 22, *in Scaliger Thesauro*), qui était alors relégué à Canope, bourg éloigné seulement de quatre à cinq lieues d'Alexandrie, et qui pouvait avoir été témoin oculaire de cette cérémonie. Saint Isidore de Séville, qui vivait dans le même siècle, Bède, Usuard, etc., ont aussi parlé de cette translation comme d'un fait certain.

5. *Le trésor de l'église abbatiale de Saint-Antoine, en Dauphiné*, 1855.

Antoine. L'ouvrage de M. Dassy a été l'objet d'une réclamation de l'archevêque d'Aix, dont l'auteur avait invoqué le témoignage et réfuté par plusieurs contradicteurs.

Le culte de saint Antoine est très-ancien à Marseille. Il y fut établi au XIIe siècle par des religieux Antonins qui avaient en cette ville une maison avant 1180. La fête de saint Antoine est actuellement célébrée d'une manière particulière dans l'église paroissiale de saint Cannat.

Le cabinet des médailles de Marseille possède une plaque de confrérie religieuse en plomb, du XVIe siècle, peut-être unique, représentant dans le champ saint Antoine debout, nimbé, tenant de la main droite le TAU et un chapelet, et de la gauche un livre ouvert ; à côté de lui une église. Autour se trouve l'inscription suivante en langue provençale : *San Antoni darle leb* [1].

La vie du grand saint Antoine fut d'abord écrite en grec, par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie, sur les instances des disciples du même saint abbé, suivant les mémoires qu'ils lui envoyèrent par les religieux Amathas et Macaire qui avaient été témoins de ses belles actions jusqu'à son décès. Athanase avait souvent visité saint Antoine au désert. Depuis, cette vie fut apportée à Rome par Evagrius, qui la traduisit en latin, à la demande de saint Eusèbe de Verceil et du pape saint Innocent, à qui il la dédia. Elle fut si bien reçue de saint Jérôme, intime ami d'Evagrius, qu'il la mit parmi les autres vies des saints Pères du désert : ce qui a fait penser à quelques-uns que le même saint Jérôme en était le premier traducteur.

Toute l'antiquité a donné des éloges magnifiques au récit de la vie de saint Antoine.

On sait que saint Athanase, quoique très-occupé des affaires les plus importantes de l'Eglise, a cru contribuer beaucoup à la gloire de Dieu, en employant sa plume à écrire sa Vie. Il l'adressa aux solitaires pour leur servir de modèle, et il avoue que ce qu'il en dit, est peu de chose en comparaison de ce qui restait à dire.

Saint Jérôme dit que Dieu révéla son décès à saint Hilarion ; que le ciel ne donna point de pluie pendant trois ans dans ces contrées, ce qui faisait dire aux habitants, que les éléments même pleuraient sa mort. Saint Augustin écrit dans ses *Confessions*, qu'hésitant encore à se convertir, son ami Potinien le vint voir, et lui racontant que deux officiers qui étaient à Trèves à la suite de l'empereur, ayant lu dans la cellule d'un solitaire quelques pages de la Vie de saint Antoine, en furent si touchés qu'ils résolurent sur-le-champ de renoncer au monde, et d'embrasser la vie religieuse dans ce monastère. Il ajoute que ce récit ne contribua pas peu à le faire rentrer en lui-même, et à le conduire à une parfaite conversion. Car, se tournant vers son ami Alipius, il s'écria : « Que faisons-nous ? Que pensez-vous de ce que nous venons d'entendre ? Voilà que les ignorants ravissent le ciel, et nous, avec toute notre science, sommes assez stupides pour demeurer comme ensevelis dans la chair et le sang. Aurions-nous honte de les suivre, parce qu'ils nous précèdent dans la voie de Dieu, et ne devons-nous pas plutôt rougir de honte de ne les suivre pas ? »

Saint Grégoire de Nazianze ne le nomme pas autrement que le divin Antoine. Saint Chrysostome exhorte ses auditeurs à lire sa Vie pour y apprendre la véritable sagesse. Il dit qu'il avait presque égalé la gloire des Apôtres : qu'il avait montré par son exemple ce que Jésus-Christ a commandé par ses préceptes ; et qu'il était lui-même une preuve admirable de notre religion, n'y ayant point de secte où l'on puisse trouver un si grand homme. Il fut surnommé saint Antoine le Grand.

SAINT SULPICE, LE PIEUX,

ARCHEVÊQUE DE BOURGES

VIIe siècle.

Deux grands Saints du nom de Sulpice ont gouverné l'église primatiale de Bourges à peu d'années l'un de l'autre. Le premier, surnommé Sévère (que quelques-uns confondent mal à propos avec le saint prêtre Sévère Sulpice, auteur de la vie de saint Martin), mourut sous le roi Gontran, environ l'an 591, et sa mémoire est marquée dans le Martyrologe le 29 janvier ; et l'autre, qui est notre Saint, surnommé le Pieux ou le Débonnaire, à la différence de Sévère, un de ses prédécesseurs, succéda en l'archevêché à saint Austrégisile,

1. Note fournie par M. l'abbé Ricard, directeur de la *Semaine religieuse* de Marseille. Août 1871.

dit vulgairement saint Outrille, frère de saint Aré, évêque de Nevers. Il naquit à Vatan, bourg du Berri, quelques années avant la fin du VI[e] siècle, de parents nobles, qui l'envoyèrent de bonne heure à la cour du roi Thierry II, afin qu'il fût élevé avec les autres jeunes hommes de sa qualité. Mais il fit bientôt paraître que Dieu avait de plus hauts desseins sur lui, et qu'il l'appelait à une milice plus relevée que celle des hommes, laquelle ne regarde que les intérêts de la terre. Dès lors, il s'appliquait avec une ardeur presque incroyable à la lecture des saints livres. Aussi Dieu, favorisant ses intentions, lui en donnait une si parfaite connaissance, qu'il concevait en même temps un entier dégoût de toutes les délices du monde. Les églises étaient les lieux où il aimait à se retirer de préférence ; pour se mieux cacher aux hommes, il y allait à la faveur de la nuit, et même il changeait son habit de courtisan en celui de pénitent ; pensant que devant Dieu il valait mieux être couvert d'un sac et d'un cilice, que vêtu d'or et de soie. On raconte que l'une de ces nuits, s'étant fait suivre de deux jeunes enfants, il aperçut deux malins esprits en forme d'Ethiopiens qui les emportaient hors de l'église ; mais ayant couru après, et faisant le signe de la croix contre ces fantômes, il leur fit lâcher prise à leur grande confusion ; depuis, ces ennemis firent une si rude guerre au saint jeune homme, qu'ils ne lui donnaient point de relâche, tandis que lui-même, de son côté, ne cessait point de les combattre ; lorsqu'il portait encore l'habit séculier, il les chassait des corps des possédés par sa seule parole ; il guérit plusieurs malades par ses prières, et, ce qui est plus excellent, il attira plusieurs personnes, par son exemple, à la pratique de la vertu, et au plus parfait désir d'aimer et de servir Dieu.

Ne pouvant se renfermer dans le cloître, le jeune Sulpice s'était du moins retiré dans une retraite domestique, où il pratiquait la mortification des ermites les plus austères ; il n'en sortait que pour nourrir des pauvres, bâtir des églises, meubler des hôpitaux, orner des monastères, délivrer des prisonniers ou enfin pour catéchiser les idolâtres qu'on trouvait encore dans les campagnes. Dès que saint Austrégisile, nommé à l'archevêché de Bourges, après la mort d'Apollinaire, eut pris possession de son Eglise, il entendit parler de la sainteté de Sulpice et du pouvoir que Dieu lui avait donné sur les démons et sur les maladies. Il en fut si émerveillé que, sans lui demander son consentement, il s'adressa au roi Thierry, afin qu'il lui permît de donner au saint jeune homme la cléricature, et de l'attacher au ministère de son église. Sous les rois mérovingiens, les Francs de race noble ne pouvaient se consacrer au service des autels sans la permission du roi ; leur naissance les destinait au métier des armes. Le prince, qui connaissait la vertu de Sulpice, joignit volontiers son autorité à celle d'Austrégisile, qui obligea notre Saint, malgré les réclamations de son humilité, à recevoir en peu d'années, la tonsure, les ordres mineurs, enfin le diaconat et la prêtrise.

Bientôt la ville de Bourges, éclairée de ses lumières et animée à la vertu par ses exemples, commença à connaître quel trésor elle possédait. Il fut chargé de l'école épiscopale qui, sous un habile directeur, devint très-nombreuse.

Mais le roi Clotaire II, qui régnait seul en France depuis l'an 613, entendant sans cesse parler des miracles et de la sainteté de Sulpice, le demanda à saint Austrégisile pour le faire aumônier de sa cour, ou plutôt *abbé de la chapelle du roi*[1], c'est-à-dire supérieur d'une communauté de clercs ou de moines que les rois entretenaient dans leur propre palais pour y chanter

1. *Abbas castrensis : castra*, en ce temps-là, signifiait la cour. Depuis, on a divisé cette charge : on a distingué *abbas palatinus*, l'*abbé du palais*, et *abbas castrensis*, l'*abbé des armées ou du camp*.

l'office divin, et qu'ils menaient à leur suite dans leurs expéditions et leurs voyages. Sulpice parut sur cette mer du monde continuellement agitée, ferme en sa piété, uniforme en sa vie, immobile en sa vertu, comme un rocher au milieu des vagues. Il ne retint pour sa subsistance et pour celle de sa petite communauté que le tiers des appointements qu'il recevait du roi, et donnait le reste aux pauvres. Il fit tant par ses discours et ses actions, qu'il introduisit à la cour des vertus étrangères à ce milieu : l'humilité, l'abstinence, la charité, l'oubli des injures. En ce temps, le roi tomba si dangereusement malade que chacun désespérait de sa santé. La reine était la seule qui n'eût point perdu courage : elle conjura le saint prêtre de se mettre en prières pour le salut de son époux. Il le fit et passa cinq jours sans manger, sans dormir et sans interrompre son oraison. La maladie du roi augmentant toujours, on pressa Sulpice de prendre au moins quelque nourriture ; on lui représenta qu'il se tuait inutilement, parce que le roi allait expirer. Il déclara sans hésiter que celui qu'on croyait mort serait en état de manger le septième jour, et qu'alors il mangerait avec lui : ce qui s'accomplit à l'admiration universelle.

Peu de temps après (624), saint Austrégisile étant mort, il se forma de grandes brigues pour l'archevêché de Bourges. Mais les personnes de piété qui étaient dans la ville députèrent secrètement vers la reine Sichilde, pour la prier d'exclure les ambitieux et les simoniaques et de leur donner pour pasteur le saint homme Sulpice. La reine y employa toute son influence, et le roi agréa cette requête de l'Eglise de Bourges. Et aussitôt Dieu, le souverain maître des cœurs, réunit ceux qui étaient divisés, de sorte que l'élection de Sulpice fut unanime.

Le Saint se voyant élevé à cette éminente dignité, la prit bien plutôt pour une charge que pour un honneur ; c'est pourquoi, ne relâchant rien de ses pratiques ordinaires, il accrut, au contraire, ses jeûnes et ses aumônes ; et afin d'employer moins de temps au sommeil, il ne prenait son repos que sur une simple paillasse couverte d'un cilice.

Dieu bénit les travaux qu'il entreprit pour s'acquitter dignement des fonctions de sa charge ; il extirpa absolument le judaïsme de la ville de Bourges en convertissant et baptisant presque tous les Juifs qui y étaient établis. Par ses prédications ferventes, il fit encore que plusieurs d'entre les chrétiens renoncèrent aux vanités du monde, afin de se mettre sous l'étendard de la croix et d'embrasser une vie pénitente.

En 625, il se trouva au grand concile de Reims, où il occupa une des premières places entre plusieurs autres métropolitains qui y assistèrent. Dans sa province, il en tint aussi quelques-uns : il ne nous reste aucun des règlements qui y furent dressés.

Dieu augmenta le pouvoir qu'il avait déjà de faire des miracles ; il a rendu la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, l'usage libre des bras et des jambes à des paralytiques, celui de la parole à des muets, et même la vie à deux morts, dont l'un avait succombé aux angoisses de la faim, et l'autre avait été submergé dans la rivière d'Auron, qui tombe dans le Cher et de là dans la Loire. Je passe sous silence plusieurs autres merveilles que Dieu a opérées par les mérites notre Saint, comme d'avoir éteint trois incendies par le seul signe de la croix, et d'avoir soutenu un arbre d'une prodigieuse grosseur qui allait écraser un jeune homme par sa chute. Mais je ne saurais taire celui qui, de tous, a été le plus utile : le roi Dagobert, à la sollicitation d'un de ses courtisans, ayant mis un impôt trop lourd sur le peuple de Bourges, Sulpice fit tant par ses prières que le roi révoqua son édit, et

comme ce courtisan persistait toujours en sa malice contre l'intention du roi, Dieu le punit d'une mort soudaine.

Il existait dans la rivière d'Yèvre, auprès de Vierzon, un gouffre redoutable auquel se rattachaient les plus lugubres souvenirs. On racontait avec terreur que les païens l'avaient jadis considéré comme sacré, qu'après la chute des faux dieux le diable s'y était établi en haine des chrétiens, pour guetter les passants et les entraîner dans l'abîme. Sulpice vint en grande pompe sur les bords de la rivière, jeta un peu d'huile sainte et de chrême dans les eaux qu'il bénit, et, depuis ce moment, on put traverser ce lieu, et même y pêcher sans péril[1].

« Cependant », ajoute un historien moderne, « le gouffre, ou, comme on le nomme en langage populaire, le *Gour* de l'Yèvre, a continué jusqu'à nos jours à être l'objet de merveilleuses traditions. On prétend que personne n'en a jamais pu trouver le fond, que les eaux y bouillonnaient à toutes les fêtes de la Vierge ; que ces jours-là on entendait sonner des cloches dans la rivière même ; que les poissons, en y passant, s'arrêtaient et revenaient de manière à décrire une croix. On dit encore qu'un hardi plongeur, nommé Perlas, a vu au fond de l'eau une belle église pleine de grandes richesses, et qu'il en a rapporté une petite cloche et une image de la Vierge, toutes deux placées, à Vierzon, dans une chapelle qui fut construite exprès. Enfin c'est au même lieu qu'en 1828, pendant les travaux du canal du Berri, on a découvert, enfoui dans le sable, les squelettes d'un cavalier et d'un cheval, quelques parties d'armure, et, à la hauteur de la ceinture, de nombreuses pièces anglaises d'Edouard III. C'était probablement un cavalier de l'armée du prince Noir, qui avait péri en cet endroit[2] ».

Cependant, Sulpice, après dix-sept ans d'épiscopat, se sentait pressé par la caducité de l'âge et par le désir de s'occuper de sa sanctification d'une manière plus spéciale ; il supplia le roi de lui permettre de prendre un coadjuteur : ce fut un saint ecclésiastique nommé Ulfolend[3], sur qui il se déchargea d'une partie de son fardeau, afin d'avoir plus de loisir pour vaquer aux affaires de son salut. Il n'était rien de si humble que lui, ni, suivant l'étymologie de son nom, de si *débonnaire* et de si facile à pardonner les offenses. Un méchant étant venu pour le voler, tomba dans une fosse très-profonde, où il se trouva accablé sous des ruines ; il était tenu pour mort ; mais enfin il en fut retiré et demanda pardon au Saint ; cet homme admirable, non-seulement lui remit son offense, mais, de plus, lui donna de quoi subvenir à ses besoins, afin qu'il ne se laissât plus aller à ces extrémités. Un de ses clercs, étant sorti sans congé, fut arrêté toute la nuit par une force divine et ainsi contraint de se venir prosterner aux pieds de son évêque ; le saint prélat lui accorda aisément le pardon qu'il demandait.

Quoiqu'il fût primat de toute l'Aquitaine, néanmoins, il chérissait tellement la pauvreté, qu'il usa toujours à sa table de vaisselle de bois et de terre ; ce qui ne l'empêchait pas d'ailleurs de se montrer magnifique dans la fondation des églises et des monastères.

Parmi les fondations religieuses dues à Sulpice le Pieux, il faut citer d'abord le monastère de la Nef, bâti dans un faubourg de la ville de Bourges,

1. Hoc quoque prætereundum non est quod Virisionensi in territorio gurgitem quem olim pagani lustralem habuerant, quemque ob hoc in christianorum invidiam ita pessimus obsidebat dæmon, ut si quis eo transisset, suffocatum præcipitaret ac perderet : injecto vir Dei Chrismate, quod modica diluerat aqua, Elizei Prophetæ usus benedictione, meabilem esse reddidit atque piscabilem. (*Nov. bibl.*, II, 42.)

2. Voyez l'*Histoire du Berri*, par M. Raynal, t. Ier, p. 267, et un mémoire sur Vierzon, par M. Lemaitre, Bourges, 1836, p. 63 et 145.

3. Par corruption *Florand,* honoré le 12 décembre.

entre l'Yèvre et l'Auron, près d'une station de bateau, d'où lui vint son premier nom de Nef ou navire, échangé plus tard contre celui de son fondateur.

C'était dans cette paisible retraite, consacrée à la Vierge, que l'illustre évêque venait se délasser de ses travaux et du poids des ans qui commençaient à le gagner, en compagnie des frères dont il était l'ami en même temps que le chef. Plus tard, vers le milieu du IXe siècle, sous la direction de l'abbé Ébrard, le service des bacs ayant été remplacé par des ponts jetés sur l'Yèvre et l'Auron de la main des moines eux-mêmes, un diplôme attribué à l'un des fils de Louis le Débonnaire, Pépin II ou Charles le Chauve, gratifia le couvent non-seulement des droits de *tonlieu* perçus sur les nouvelles voies, mais encore à toutes les portes de la ville.

La tradition attribue encore à l'ardente charité de Sulpice le Débonnaire l'établissement de l'hospice qui porta son nom, et qui exista jusqu'au XVIe siècle au-dessous de l'église cathédrale, presque en face de celle de Saint-Ursin[1]. Sur la porte d'entrée de cette *Maison-Dieu* on lisait cette belle inscription, qui semble un dernier soupir échappé de l'âme tendre de son fondateur :

DEUM TIME.	Crains Dieu.
PAUPERES SUSTINE.	Nourris les pauvres.
MEMENTO FINIS.	Souviens-toi de ta fin.

Enfin, après tant de miracles et de bonnes œuvres, et lorsqu'il eut consumé tout son corps par les veilles, les jeûnes, la prière et d'autres austérités, il partit de ce monde, encore plus chargé de mérites que d'années, quoique extrêmement vieux, le 17 janvier, l'an de Notre-Seigneur 644 ou au plus tard en 647.

1° En sa qualité d'aumônier militaire dans les armées de Clotaire II, il a été représenté au milieu de gens de guerre et pourrait être adopté pour patron, soit par les aumôniers, soit par les soldats ; 2° auprès du lit de Clotaire qu'il guérit, ou sollicitant de Dagobert Ier l'abrogation d'un impôt injuste ; 3° prêchant et tenant à la main un écriteau qui contient ces paroles de saint Paul : « Quand nous avons le nécessaire pour notre nourriture et notre vêtement, estimons que c'est bien assez[2] »; il aimait à répéter ce texte de l'Ecriture et l'appliquait du reste dans sa conduite.

RELIQUES DE SAINT SULPICE.

Le corps de saint Sulpice fut porté solennellement dans l'église qu'il avait fait bâtir hors de la ville, où était auparavant une chapelle dite Notre-Dame *de la Nef*, ou du Navire, à cause de sa situation dans un lieu propre aux stations des navires, au nord de la ville, entre les rivières d'Yèvre et d'Auron.

Symbole de l'ardente dévotion qui s'attachait à la mémoire de Sulpice le Pieux, une belle lampe, soigneusement entretenue, ne cessait de brûler jour et nuit au-dessus de son tombeau. Cependant, un soir, tandis qu'on chantait les Vêpres, la flamme de cette lampe s'éteignit tout à coup comme si elle eût manqué d'aliment. Aussitôt un brillant éclair, pénétrant à travers les vitres, la ralluma, au grand étonnement des assistants, et, depuis ce temps, les gouttes d'huile qui en découlaient sur le marbre conservèrent une vertu miraculeuse dont s'empressèrent de profiter les malades de toute sorte et de tout pays. Sans parler des prodiges journaliers qui rendaient la vue aux aveugles, la parole aux muets, l'ouïe aux sourds, le mouvement aux paralytiques, la paix aux démoniaques, relevons quelques faits plus particulièrement mis en relief par la légende.

1. Hist. de la Thaum., p. 108. Voyez encore celle de M. Raynal, qui a consacré aux légendes du Berri plusieurs chapitres où l'auteur des *Pieuses légendes du Berri* a puisé lui-même une partie des détails précédents que nous lui avons empruntés. (I, p. 263 et suiv.)

2. I Tim., VI, 8.

La renommée de la lampe de saint Sulpice se répandit au loin.

Une illustre dame de la Haute-Germanie, aveugle de naissance, s'était rendue, à grands frais et à travers mille dangers, au monastère de la Nef, avec l'espoir d'y obtenir sa guérison. Cependant, malgré ses prières et ses larmes, elle restait, depuis plusieurs jours, étendue sur le pavé, devant le tombeau du saint confesseur, sans que ses yeux s'ouvrissent à la lumière. Dans sa douleur et son impatience, elle se met à demander à grands cris quelque relique, qu'il lui soit permis d'emporter et qui la guérira peut-être avec le temps. Etourdi de ses clameurs, un maçon, travaillant à l'intérieur de l'église, lui dit par dérision :

— Pourquoi tant de bruit ? tendez votre tablier. je vais vous donner un peu des reliques que nous avons [1].

Puis, prenant du mortier avec sa truelle, il le jette dans le tablier de la pauvre dame qui, pleine de foi, s'en frotte les yeux et recouvre immédiatement la vue. Après avoir loué Dieu et saint Sulpice, la noble germaine voulut emporter, comme une vraie relique, le mortier miraculeux, et, de retour en son pays, fit construire un monastère, qu'elle nomma Saint-Sulpice-du-Mortier, et qui devint à son tour célèbre et fécond en prodiges [2].

L'église de la Nef n'existe plus aujourd'hui ; les reliques qu'elle possédait ont été brûlées en 1793. L'église paroissiale de Saint-Sulpice, à Paris, dans laquelle on vénérait autrefois un os du bras de notre Saint, l'a aussi perdu pendant la Révolution française, et n'a plus maintenant que quelques parcelles des ossements de son patron. La ville de Vatan, en Berri, possède de saint Sulpice un petit os de dix centimètres de longueur, qui a été donné au chapitre de Vatan le 27 janvier 1757, par les religieux de Saint-Sulpice de Bourges.

Dans le Nivernais et l'Auxerrois, la fête de ce Saint se célèbre généralement le 27 août, à cause d'une translation de ses reliques qui a eu lieu à cette époque, d'après l'éditeur des *Fastes de l'église d'Auxerre.*

« Une grande partie du chef de saint Sulpice, évêque de Bourges, est aujourd'hui conservée à l'église paroissiale de Montreuil-sur-Mer avec une plaque d'argent où se trouve cette inscription gothique. *Hic fecit recondi caput sancti Supplici* (*sic*) : *archiepi Bituricensis Dna Margarita Descofen abtissa huj. Eccle anno Dni millesimo quingentesimo vicesimo sexto.* Marguerite d'Escouffan, vingt-neuvième abbesse de Sainte-Austreberte, avait obtenu cette relique de Mathilde, comtesse de Boulogne qui, elle-même, l'avait reçue de son fils, Robert de Genève, évêque de Thérouanne et plus tard pape, sous le nom de Clément VII. Le reliquaire date de l'an 1426. L'église de Villefranche-de-Contlent (Pyrénées orientales), prétendait posséder le crâne de saint Sulpice [3].

M. Badie, curé de Villefranche, à qui nous avions demandé si son Eglise possédait encore la précieuse relique de saint Sulpice, nous a fait, en date du 23 août 1871, la réponse suivante :

« Il me serait bien doux et agréable de pouvoir répondre à votre lettre d'une manière satisfaisante. Mais, hélas ! je suis sans données et renseignements sur ce qui fait l'objet de vos demandes. Voici seulement ce que je puis vous dire. La grande relique que possédait, il y a quelques années encore, l'église de Villefranche, a été égarée sous mon prédécesseur on ne sait comment, et toutes mes recherches ont été jusqu'ici inutiles. D'après une copie d'enquête que je possède dans les archives de l'église, elle avait été reconnue authentique par Mgr de Laporte, évêque de Carcassonne et de Perpignan. C'était un os considérable, et ce qui me le fait croire, c'est que la même copie d'enquête ou plutôt de l'ordonnance de l'évêque qui suit l'enquête parle de la permission donnée au curé de la paroisse de détacher un fragment de la grande relique pour le placer ou mieux encore pour l'incruster dans la tête de la statue de saint Sulpice, fragment qui existe encore et qu'on voit être un os.

« Comment la grande relique est-elle parvenue à l'église de Villefranche ? je l'ignore. Les archives de l'Eglise de la paroisse gardent là-dessus le plus profond silence. Ce que je puis vous dire seulement, c'est que, jusqu'à la Révolution, Villefranche jouissait d'une importance qu'il n'a pas maintenant. Ainsi il ne possède maintenant qu'un prêtre, tandis que jadis il avait une collégiale. Tout me porte à croire que la relique en question est de saint Sulpice le Pieux ».

Nous avons voulu rapporter cette lettre tout entière afin que nos lecteurs flétrissent avec nous un pasteur chargé de la garde d'une église, qui a poussé l'incurie jusqu'à laisser disparaître une relique insigne sans que l'on sache ce qu'elle est devenue.

Cette vie est tirée d'un auteur presque contemporain, reproduit par Surius et Bollandus, et des notes qu'a bien voulu nous communiquer M. Caillan vicaire général de Bourges.

1. Quid (inquid) tantopere clamas? Expande linteum gremiale : et ex his quas habemus reliquias tibi profundam. *(Nov. bibl.*, II, 50.)

2. Denique ut in regionibus illis tantæ rei extaret perpetua posteritate memoria, construxit ingenti sumptu cænobium; quod (ut barbare loquar) S. Sulpicium de mortario libuit appellari. *(Ibid.)*

3. Note due à M. l'abbé Corblet; lettre de février 1872.

SAINT GENOU, ÉVÊQUE DE CAHORS ET SAINT GENIT, SON PÈRE

IIIe siècle.

Genulfe ou Genou, destiné à l'apostolat des Cadurces par le pontife Romain, vint, l'an 260 environ, dans leur ville capitale, nommée en langue celtique Divone et plus tard Cahors ; il y vint avec son père Genitus, telle est la tradition. A quelle religion insensée les Cadurces étaient alors livrés, on en peut juger par ce qui reste des ruines de leurs temples, par les fragments des simulacres de leurs divinités et par leurs gigantesques autels de pierre encore dressés sur leurs montagnes, sur lesquels ils immolaient des victimes humaines aux princes des ténèbres. Genulfe eut pitié du déplorable aveuglement du peuple confié à son zèle ; il conçut l'espoir de dissiper par la lumière évangélique ces ténèbres profondes ; le secours divin était ce en quoi il se confiait avant tout : il l'implora d'abord par l'abondance de ses larmes, par des jeûnes continuels et des prières incessantes ; puis, venant au ministère de la parole, dans la ville premièrement, il proposa à ces adorateurs de faux dieux l'adoration d'un seul Dieu, souverain maître de tout.

Dieu, par d'éclatants miracles, confirma la mission du saint apôtre. Ses prières faisaient tomber les idoles, mettaient en fuite les démons, rendaient la santé aux infirmes ; il s'ensuivit qu'une grande partie des habitants crut en Jésus-Christ. Mais les Druides et d'autres sacrificateurs, tant de la race gauloise que de la nation romaine, qui avait subjugué les Cadurces, voyant avec dépit la chute des leurs dieux, soulevèrent contre Genulfe et son père la portion du peuple qui n'avait pas encore embrassé la foi. C'est pourquoi le gouverneur de la cité les condamna, comme magiciens, à être brûlés vifs sur le bûcher. Mais la flamme les ayant épargnés, au grand étonnement du peuple, la multitude des croyants s'en accrut. Puis Genulfe ayant bientôt après rappelé à la vie le fils du gouverneur enlevé par une mort soudaine, la tradition rapporte que le gouverneur et tout le peuple reçurent la foi de Jésus-Christ avec le baptême.

Ce ne fut pas seulement la ville, mais tout le pays des Cadurces, que Genulfe amena à la connaissance du vrai Dieu. Il brûla les bois consacrés aux idoles, brisa les statues, renversa les temples, ou bien, après les avoir purifiés, il les consacra au Très-Haut, et après avoir fortifié dans la foi les innombrables enfants qu'il avait engendrés à Jésus-Christ, il émigra dans le sein de Dieu, où son père l'avait précédé. Les principaux lieux où Dieu avait fait des prodiges par la main de Genulfe furent en si grande vénération parmi les Cadurces, qu'ils les marquèrent en y érigeant des églises, perpétuels monuments de la bonté de Dieu envers eux et de leur reconnaissance envers lui. Quelques églises dédiées sous son nom ont été détruites par le malheur des guerres et n'ont guère laissé de traces que dans les monuments de l'histoire. Diverses images fort anciennes, ainsi que de vieilles inscriptions, rendent incontestable l'antiquité de son culte dans cette ville, ainsi que la vérité de son titre de premier évêque de Cahors.

« Saint Genou, nous écrivait le 11 août 1871 M. l'abbé G. de Roaldès, aumônier du lycée de Cahors, que nous appelons plus volontiers saint Genulphe, est, d'après toutes nos traditions, mort en Berri et je crois qu'il y est toujours honoré. En 1867, je fus chargé par Monseigneur l'évêque de Cahors d'entretenir une correspondance avec M. Damourette, de Châteauroux, qui cherchait des documents sur quelques saints du Quercy, et en particulier sur saint Genulphe. Voici ce qu'il m'écrivit au sujet de ce saint : « Saint Genou et son père saint Genit ont été inhumés sur les bords du Nahon, dans une petite chapelle qui récemment a été donnée par le propriétaire à la fabrique de la paroisse. Le corps de saint Genou fut transporté (les uns disent volé), par des moines bénédictins qui bâtirent une église sur les bords de l'Indre, pour y placer ce précieux dépôt. Cette église a été détruite en partie par les protestants, mais ce qui en reste est si remarquable que dans les archives des monuments historiques de France, elle est classée dans la première catégorie, c'est-à-dire au nombre des soixante monuments les plus anciens et les plus curieux de France. Les reliques de saint Genou étaient en Berri l'objet d'une grande dévotion. Il n'y a plus maintenant que des souvenirs. L'église de l'abbaye est aujourd'hui une église paroissiale, située dans un bourg de ce nom assez populeux (1,200 habitants) ».

Saint Genou, qui est l'un des patrons de Cahors, est représenté avec un renard mort à ses pieds : un de ces carnassiers, qui était venu chasser parmi les poules du saint homme, fut obligé de rapporter sa proie, et l'on ajoute qu'il mourut devant la porte de l'église avant d'avoir regagné son terrier.

Cette biographie est tirée du *Propre de Cahors ;* nous l'avons complétée au moyen de *Notes locales* qu'a bien voulu nous communiquer M. l'abbé G. de Roaldès, aumônier du lycée de Cahors ; et des *Caractéristiques des Saints*, par le Révérend Père Cahier, de la Compagnie de Jésus.

SAINTE YOLAINE, VIERGE ET MARTYRE (IVe siècle).

Cette sainte vécut au IVe siècle. Vierge romaine, elle était une des compagnes de sainte Benoîte, martyrisée à Origny, appelé depuis, Origny-Sainte-Benoîte. Sainte Yolaine s'était retirée dans les bois qui couvraient alors ce pays, pour travailler à la conversion des peuples habitant les alentours. Dénoncée au gouverneur romain de la province, elle fut mise à mort; mais les fidèles ayant élevé un oratoire sur son tombeau, les pèlerins s'y rendirent de toutes parts, et des miracles éclatants répondant à la ferveur de leurs prières, ils se bâtirent, autour de cet oratoire, au milieu de ces bois, de petites huttes et se fixèrent là comme dans un lieu béni du ciel.

Le village qui résulta de cette agglomération de pèlerins prit naturellement le nom de Pleine-Selve, *Plena-Sylva.* Avant la Révolution, on voyait encore dans le bois, près du château aujourd'hui détruit, l'ermitage et la chapelle élevés en l'honneur de sainte Yolaine. Il existe encore actuellement dans le bois dit du *Château*, une petite chapelle que les connaisseurs font remonter à trois ou quatre cents ans, ce qui supposerait qu'elle aurait échappé au vandalisme révolutionnaire. Cette chapelle recouvre une fontaine à l'eau de laquelle la foi populaire attribue la vertu de fortifier les enfants de constitution débile. Aussi, le concours des pèlerins ne ralentit pas, malgré le dépérissement de la religion dans les cœurs. Pendant toute l'année, des mères, au cœur pieux et croyant, viennent de loin demander à sainte Yolaine la guérison de leurs enfants maladifs. Les vieillards du village, sous l'ombre des grands arbres, vont la supplier de bénir leurs derniers jours, et de leur obtenir une fin tranquille dans le Seigneur. Mais c'est le lundi de la Pentecôte, jour consacré au pèlerinage, que la foule des étrangers est immense. Ce jour-là, la petite chapelle prend un air de fête, et le village est en liesse. On se ferait un crime de ne pas suivre la procession qui défile dans les allées du bois, aux fanfares joyeuses des musiques.

On possède dans la petite chapelle actuellement existante, une statue de sainte Yolaine qui paraît assez ancienne. La Sainte est représentée foulant aux pieds un énorme dragon ailé : l'expression de son visage est une expression de sainte indignation et de noble fierté.

M. l'abbé Hécart. Lettre du 9 août 1871. Voir aussi la vie de sainte Benoîte, au 8 octobre. — Le village de Pleine-Selve, fort de 519 habitants, est situé à 31 kilomètres au nord de Laon et 22 à l'est de Saint-Quentin : il est du canton de Ribemont, arrondissement de Saint-Quentin. Ce village appartenait à l'ancienne Thiérache.

NOTRE-DAME DE PONTMAIN (1871).

C'était le 17 janvier 1871 ! La France était bien malheureuse ; son impiété, ses infidélités, ses crimes avaient irrité la colère de Dieu. Tous les maux s'étaient déchaînés sur nous. Les hordes prussiennes, pleines de haine et de cupidité, ravageaient un grand nombre de nos contrées. De Strasbourg à Paris, nos murailles s'écroulaient sous le choc de leurs bombes rugissantes comme un troupeau de bêtes fauves. Malheur aux paysans qui se levaient pour défendre la patrie ! Ils voyaient aussitôt leurs maisons incendiées, et leurs femmes et leurs pauvres enfants jetés dans le brasier. Et si les ministres de Jésus-Christ, émus jusqu'au fond de leurs entrailles paternelles, osaient pousser un cri de miséricorde et de pitié, ils ne tardaient pas à subir le sort de leurs infortunés paroissiens. Le froid, un froid terrible, la faim s'unissaient aux Prussiens et concouraient à leur œuvre dévastatrice. La mort et le deuil étaient partout. Puis de temps en temps, du sein de plusieurs grandes villes, de Paris en particulier, des voix sinistres pleines de haine et chargées de blasphèmes, proféraient des menaces terribles contre la société tout entière. Ces voix infernales demandaient la mort des prêtres et le pillage des riches. Des hommes sur le visage desquels les plus hideuses passions et les plus abjects appétits avaient laissé leurs honteux stygmates, traversaient nos cités, et la menace à la bouche, et le révolver au point, guettaient l'heure où ils pourraient se ruer sur la

France surprise, et achever par l'assassinat et le pillage l'ouvrage des Prussiens, leurs pères intellectuels, et peut-être aussi leurs complices. Mais derrière ce lugubre tableau, s'en présentait un autre que les grands politiques et les prétendus savants ne voyaient pas. Il était formé de toutes les âmes pures et simples, de tous les cœurs droits, de toutes les consciences sans tache. De ce petit groupe, caché dans les sanctuaires et dans les foyers de nos hameaux, s'élevaient sans cesse des prières attendries vers Dieu, vers Notre-Seigneur, vers la sainte Vierge. Et la sainte Vierge, qui connaît tout le prix et toute la force de l'humilité, puisque c'est à l'humilité surtout qu'elle doit d'être la mère de Dieu, la sainte Vierge, dis-je, doucement sollicitée par ces prières des humbles et des petits, ne tarda pas à se rendre visible aux plus humbles et aux plus petits d'entre les serviteurs de son Fils, et à leur annoncer l'aube de la délivrance. Cette apparition de la sainte Vierge a eu lieu à Pontmain, à la date que nous avons inscrite en tête de notre récit, c'est-à-dire le 17 janvier 1871.

Pontmain est un petit village de la Mayenne, diocèse de Laval, à six kilomètres du bourg de Landivy. Il compte cinq cents habitants. Comme tous les villages bretons, il a encore cette physionomie biblique et chrétienne, qui contraste si heureusement avec nos hameaux, tels que l'esprit moderne les a faits, ou plutôt défaits. Ici dans cet humble coin de terre perdu dans l'immensité, chaque famille s'agenouille pieusement matin et soir et adresse à Dieu ses innocentes prières. Le père, d'une voix grave, la tête découverte, dit le *Notre Père,* la mère et les enfants les plus grands continuent par l'*Ave Maria,* que tous les petits essaient de répéter avec d'adorables balbutiements. Et Dieu qui s'éloigne des cités qui, dans leur orgueil, croient diriger le monde, descend vers ces saintes âmes, les embrase pour ainsi dire, et de ce mystérieux embrasement naît la conservation du genre humain. Le dimanche tout travail cesse. Ce jour est vraiment ici le jour du Seigneur. Parmi les familles qui composent la paroisse de Pontmain, il en est une qui se fait remarquer, entre toutes les autres, par sa piété et l'honneur de sa vie. C'est la famille Barbedette. Les époux Barbedette ont trois enfants, trois garçons. Au moment de l'événement miraculeux que nous allons raconter, l'aîné était à l'armée en qualité de mobile. Le cadet, appelé Eugène, a douze ans, et Joseph le plus jeune en a dix. La vie de ces enfants se passe à la maison paternelle, où ils s'occupent du soin des bestiaux, à l'école qui se trouve à quelque distance de leur demeure, et à l'église où ils servent tous les jours la messe, et où ils manquent rarement de faire le chemin de la croix, surtout depuis que leur aîné est à l'armée. Eugène et Joseph passèrent la journée du 17 janvier comme les jours précédents. Après la prière du matin, ils récitèrent le chapelet au coin de la vaste cheminée de la maison paternelle, se rendirent à l'église où ils firent le chemin de la croix en attendant la messe, et de là à l'école où ils restèrent jusqu'à cinq heures et demie. A cinq heures et demie ils rejoignirent leur père qui pilait des ajoncs dans la grange contiguë à la maison. Ils l'aidèrent dans ce travail, éclairés par une chandelle de résine, jusqu'au moment où une femme nommée Jeannette Détais, l'ensevelisseuse de Pontmain, entra par la petite porte de la grange, et se mit à causer avec le père de Barbedette.

Le travail étant interrompu par cette conversation, Eugène déposa son marteau à broyer et se plaça à la porte de la grange. La nuit, une de ces froides et claires nuits de janvier, était venue. Dans l'immensité des cieux profonds brillaient des milliers d'étoiles dont la neige, qui couvrait la terre, reflétait les scintillements. A la vue de ce spectacle divin, l'enfant fut saisi d'une religieuse admiration. Mais un spectacle beaucoup plus beau et beaucoup plus étonnant lui était réservé! Abaissant insensiblement ses regards dans la direction d'une maison qui se trouve en face de la grange, il vit dans un cercle bleu, à une vingtaine de pieds au-dessus du toit de ladite maison, une belle et grande Dame. Elle était vêtue d'une robe bleue sans ceinture, comme une aube, et parsemée d'étoiles d'or. Les manches en étaient larges et pendantes comme celles des anciens surplis. Ses chaussures bleues, ainsi que la robe, étaient ornées d'une rosette en ruban d'or. Son visage était encadré d'un voile noir, dont les plis flottaient sur ses épaules. Une couronne d'or s'évasant avec la grâce des corolles du lis, et autour de laquelle se desssinait une ligne rouge, symbole du sang divin dont Marie fut inondée au pied de la croix, ornait sa tête. Son visage, d'une blancheur idéale, était tellement beau, que les enfants en la contemplant un peu plus tard s'écrièrent dans leur ravissement : « Jamais on n'a rien vu de pareil en personne ou en image. » Les bras tendus et abaissés, les mains affectueusement ouvertes, elle souriait de tout son beau visage au petit paysan qui la regardait. Eugène resta en extase devant cette merveilleuse apparition jusqu'au moment où Jeannette Détais, l'ensevelisseuse de Pontmain, ayant terminé sa conversation avec le père Barbedette, sortit de la grange. Alors l'enfant s'arrêta et lui demanda si elle ne voyait rien sur la maison d'Augustin Guidecoq. Jeannette regarda dans la direction indiquée par Eugène et répondit : « Mais non, mon pauvre Eugène, je ne vois rien du tout. »

L'accent plein d'émotion avec lequel Eugène avait interrogé Jeannette, attira aussitôt son père et son jeune frère ; mais le père vivement sollicité de regarder au-dessus de la maison, fit la même réponse que Jeannette : il ne voyait que quelques étoiles. Et toi, Joseph, fit Eugène, ne vois-tu rien ? Je vois une belle et grande Dame, répondit Joseph. Et il se mit à décrire le costume aussi exactement que son frère l'avait fait. Ce qu'entendant son père, il se mit à regarder avec plus d'attention encore que la première fois, mais sans plus de succès. Il ne put rien découvrir.

Sur l'ordre du père Barbedette, les enfants étaient rentrés à la grange, et Jeannette, à laquelle il avait recommandé le silence, s'était retirée. On se remit à broyer les ajoncs avec recueillement, le père Barbedette en songeant, et les enfants en regardant du côté de la porte. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que le père Barbedette, mû par une secrète inspiration, commanda à Eugène d'aller voir si la belle Dame était encore au-dessus de la maison Guidecoq. Sur la réponse joyeusement affirmative de son enfant, il envoya celui-ci chercher sa mère. Mais la mère, sur les instances réitérées de ses deux garçons, eut beau regarder, elle ne fut pas plus favorisée que son mari et que Jeannette. Cependant les enfants, de plus en plus ravis et émerveillés, ne cessaient de s'écrier en battant des mains : « Oh ! que c'est beau ! Oh ! que c'est beau ! » La vérité a une puissance et une lumière qui s'imposent, surtout quand elle a pour organe l'innocence. Le père et la mère Barbedette le sentirent bien dans cette circonstance. Leur émotion disait assez haut que leurs doutes s'évanouissaient peu à peu en présence de ces affirmations naïves de leurs chers enfants. Cette belle Dame ne peut être que la sainte Vierge, dit la mère. Et sur un signe de celle-ci, tous se mirent à genoux à la porte de la grange, et récitèrent cinq *Pater* et cinq *Ave* en l'honneur de Marie. Après quoi les enfants, placés de nouveau en présence de la vision, recommencèrent à pousser des cris d'admiration plus forts encore que les précédents. Et Victoire leur mère, qui même avec ses excellentes lunettes n'avait rien pu découvrir, dut, pour la première fois peut-être, employer son autorité afin d'arracher ses fils à leur contemplation, et de les emmener à la maison. Leur repas fut court. Ils mangèrent leur soupe debout, tant ils étaient impatients *d'aller voir si on voyait encore*. A six heures et quart environ, ils étaient tous les deux à leur première place devant la grange. L'apparition brillait toujours dans le bleu du ciel. Après avoir récité de nouveau cinq *Pater* et cinq *Ave*, suivant le commandement que leur en avait donné leur mère, ils rentrèrent à la maison et dirent à leurs parents que rien n'était changé, et que la Dame était grande comme sœur Vitaline. Au nom de sœur Vitaline il vint une inspiration à Victoire Barbedette, ce fut d'aller avertir les sœurs de ce qui se passait.

La première des religieuses qu'elle rencontra fut sœur Vitaline. Instruite de l'événement, celle-ci interrompit la lecture de son office, se rendit devant la grange, et après avoir regardé dans la partie du ciel indiquée, déclara qu'elle n'y voyait pas la belle Dame. Les enfants, surpris et chagrinés de cette déclaration, insistèrent plus vivement que jamais. Ils ne s'expliquaient pas que la bonne sœur Vitaline ne distinguât rien de ce qu'ils voyaient si clairement. Mais ils eurent beau faire, beau insister, beau dépeindre l'apparition, sœur Vitaline répondit à toutes les questions qu'elle ne voyait absolument rien.

Après quoi elle s'en alla, reconduite par Victoire Barbedette. Trois petites filles étaient encore à l'école. La bonne sœur, à qui les choses de Dieu étaient connues, eut une heureuse inspiration. Elle appela les trois petites filles, et sans leur rien dire de la vision des enfants de Barbedette, elle les conduisit devant la grange. Une autre religieuse, sœur Marie-Edouard, ainsi que Victoire, les accompagnèrent. Les petites filles ne furent pas plus tôt arrivées devant la porte de la grange que deux d'entre elles s'écrièrent : « Nous voyons une belle grande Dame ». Et elles dépeignirent l'apparition dans les mêmes termes que les enfants de Barbedette. Frappées de ce concert, les religieuses prévinrent le curé. Le vénérable pasteur, en apprenant cette nouvelle, fut frappé d'une terreur religieuse et ému jusqu'aux larmes. Ame naïve, innocente, humble et pure, la pensée d'une manifestation divine le jeta dans un saint effroi, adouci pourtant par un profond sentiment de reconnaissance. Quelque temps immobile sous le poids de l'émotion qui l'accablait, le vieux serviteur de Jésus-Christ finit cependant par recueillir ses forces et se diriger vers la maison de Barbedette. Il y arriva avec beaucoup d'autres personnes de sa paroisse, car déjà le bruit du merveilleux événement faisait le tour du hameau. Mais ni le vénérable pasteur, ni les religieuses, ni aucune des grandes personnes présentes ne voyaient rien, les enfants seuls voyaient de suite la belle Dame. Un d'entre eux, Eugène Friseau, âgé de six ans, déclara voir tout ce que les petits garçons et les petites filles dont nous avons parlé ne se lassaient pas d'admirer. Une autre, une toute petite fillette, qui était dans sa troisième année et que sa mère tenait dans ses bras, entra dans une charmante ivresse à la vue de la belle Dame qu'elle appelait le *Jésus*, en souvenir du beau portrait que sa mère lui avait fait du divin Enfant. Elle ne pouvait en détacher ses regards, et en signe de joie et de bonheur, elle bat-

tait ses petites mains roses, comme l'oiselet fait de ses ailes à l'approche de sa mère. Ensuite les enfants virent un cercle ovale d'un bleu foncé se dessiner autour de l'apparition. Quatre cierges, deux de chaque côté, étaient fixés à l'intérieur du cercle bleu. Ils virent aussi apparaître une croix rouge sur la poitrine de la Dame. A toutes ces marques, à tous ces caractères décrits d'une manière toujours concordante et toujours invariable par les enfants, le vénérable pasteur de Pontmain connut que la belle Dame n'était autre que la sainte Vierge.

Cependant les habitants de Pontmain, réunis en grand nombre, s'entretenaient de l'événement. Comme il arrive toujours, les uns croyaient au miracle sur la foi des enfants, et d'autres étaient incrédules. Il y avait même quelques esprits forts en herbe qui attribuaient l'impossibilité de voir au défaut de lunettes ou de mouchoirs de soie, assimilant sans doute une apparition miraculeuse à une éclipse de lune.

— Pourquoi, dit un jour M. Renan, pourquoi Dieu ne fait-il pas de miracles en présence des membres de l'Institut? — Pourquoi, dit à son tour un petit Renan de village, ne verrais-je pas comme ces garçons? Si j'avais un mouchoir de soie, je découvrirais sûrement le phénomène. — Oh! qu'à cela ne tienne, lui répondit Victoire Barbedette; j'ai justement un mouchoir de soie : le voici, prenez et regardez. Le savantasse prit le mouchoir, se l'appliqua devant les yeux et essaya de voir à travers; mais malgré son instrument d'optique, il avoua ne rien découvrir. Sa déconvenue provoqua un grand éclat de rire parmi la foule toujours grossissante, et au lieu de l'importance qu'il croyait se donner, il ne recueillit que des plaisanteries. Comme cette scène se prolongeait, et que quelques-uns des assistants continuaient à rire, à plaisanter et aussi à douter, les enfants remarquèrent que la physionomie de la belle Dame changeait, et qu'au sourire ineffable avec lequel elle les regardait, succédait une expression de profonde tristesse. Alors l'une des religieuses, sœur Marie-Edouard, demanda au vénérable pasteur de parler à la sainte Vierge. Lui! parler à la sainte Vierge, il n'oserait ni ne pourrait. Et pénétré d'une religieuse émotion, il s'affaissa sur ses genoux en murmurant : « Prions, mes enfants! » Cette âme vraiment sacerdotale, avait compris qu'on ne *parle* pas à la sainte Vierge, mais qu'on la *prie*. Ce sentiment qui débordait de la personne du vieux prêtre et qui le transfigurait, gagna tous les cœurs et fit fondre tous les doutes. Les hommes, les femmes, les enfants s'agenouillèrent, les visages tournés vers le lieu de l'apparition, et dans le silence solennel de cette belle nuit, une voix claire, mais tremblante d'humilité, s'éleva : c'était celle de sœur Marie-Edouard commençant le chapelet auquel toute l'assemblée répondit dévotement. Quelle scène sublime dans sa simplicité! Au premier plan, sur le seuil de la grange, étaient les enfants, les mains jointes, les yeux tout grands ouverts, et recevant en plein cœur la mystérieuse lumière qui jaillissait de l'apparition et que réverbéraient leurs naïves figures. Sur le second plan, dans l'intérieur de la grange ouverte, était le groupe des hommes, des femmes et des religieuses, et au milieu de ce groupe le vénérable pasteur de Pontmain prosterné jusqu'à terre. Et plus loin, dans la pénombre, les bestiaux de Barbedette ruminant en silence. Ne se croyait-on pas transporté à cette nuit mémorable où les bergers de la Galilée, avertis par des anges environnés d'une lumière divine, vinrent adorer Jésus dans l'étable de Bethléem! Alors, comme si elle subissait la force dilatrice de la prière, la belle Dame grandit et s'éleva plus haut dans le ciel. A mesure qu'elle s'élevait, les étoiles d'abord s'éloignaient avec respect, puis s'inclinaient lentement dans la voûte azurée, et venaient deux par deux se fixer sous ses pieds. Les enfants en comptèrent quarante. En même temps, leurs yeux furent presque éblouis à la vue des étoiles étincelantes qui fourmillèrent, en cet instant, sur la tunique bleue de la sainte Vierge. A ce récit des enfants, sœur Marie-Edouard entonna le *Magnificat*, cet admirable cantique sorti du cœur et des lèvres mêmes de Marie, et qui était merveilleusement approprié à la circonstance. Les assistants allaient répondre par le second verset, lorsque les enfants les arrêtèrent par l'annonce d'un nouveau prodige. Un grand écriteau, blanc comme la neige qui couvrait la terre, s'était déployé sous les pieds de Marie, et sur cet écriteau apparurent successivement de grandes et belles lettres d'or, que les enfants nommèrent et ensuite épelèrent d'une commune voix. La simultanéité dont ces petits enfants faisaient preuve, leur spontanéité, leur accent plein de vivacité et d'animation, ne laissaient pas de place au plus léger doute. On était visiblement en présence d'un fait miraculeux. Le premier mot tracé sur la page blanche et épelé par les enfants fut celui-ci : *Mais*. Cette étrange conjonction, ce *mais* conditionnel brilla seul pendant quelques minutes. Vinrent ensuite les mots que voici : *Priez, mes enfants*. Dans l'intervalle que mettait chaque mot à paraître, l'assistance continuait le chant du *Magnificat*. Les enfants remarquèrent alors que les yeux de la Dame redevenaient tendrement souriants. Sur la demande du bon curé, sur celle des assistants, les voyants épelèrent les lettres et assemblèrent les mots à plusieurs reprises, et cela toujours couramment, sans hésitation, et sans qu'aucun d'eux fît la plus légère faute.

Le vénérable abbé Guérin ordonna de continuer les chants sacrés par les litanies de la sainte

Vierge ; mais sœur Marie-Edouard avait à peine achevé la première invocation, que les enfants, de plus en plus attentifs, s'écrièrent de nouveau : « Voilà encore quelque chose qui se fait ! Voilà encore des lettres ! » Et interrompant à intervalles inégaux le chant des litanies, ils nommèrent successivement et d'une voix commune, les lettres composant les mots suivants, tracés sur la même ligne que les précédents : *Dieu vous exaucera en peu de temps.* Un point lumineux et de même grandeur que les lettres termina la phrase. Les enfants le comparèrent à un soleil.

Un soleil ponctuant la parole divine ! Quelle image ! Les prophètes n'en eussent pas trouvé de plus satisfaisante ni de plus grandiose. Cette image ne serait-elle point aussi un symbole, le symbole de la parole de Dieu éclairant l'univers, le symbole du second *Fiat lux* prononcé par Jésus-Christ dans les plaines et sur les montagnes de la Judée ? Un nouveau sourire de Marie, un sourire encore plus doux, plus céleste, plus divin que les précédents, accompagna et éclaira cette promesse. Il y avait tant de charme, tant d'attrait, tant d'abandon, tant d'amour maternel dans ce sourire, que les cœurs émus des enfants y répondirent par un autre sourire. Sourire de Marie descendant sur la terre, sourire des enfants de Pontmain montant dans les cieux, que ne vous ai-je vu de mes yeux, au moment de votre ineffable embrassement dans le cœur de Jésus ! Pendant que l'assistance chantait l'*Inviolata* et le *Salve Regina*, la main mystérieuse traça lentement d'autres lettres sur l'écriteau, mais sous les précédentes. Ces lettres prononcées et épelées par les enfants à mesure qu'elles apparaissaient, donnèrent la phrase suivante :

Mon Fils se laisse toucher.

Relevons ici un détail important et qui prouve bien l'inébranlable assurance des petits lecteurs : Entre le mot *laisse* et *toucher*, il y eut un assez long intervalle, ce qui fit supposer à sœur Vitaline que la phrase était terminée. Mais dans ce cas ces mots : *Mon Fils se laisse*, n'avaient pas de sens. Alors elle dit aux enfants qu'ils se trompaient, qu'ils lisaient mal, et qu'au lieu de *laisse*, c'était sans doute *lasse* qu'il y avait. Non, non, répondirent les enfants tous ensemble, ce n'est pas *lasse*, il y a un *i*. Et l'apparition du mot *toucher* vint prouver à sœur Vitaline qu'ils avaient raison. Il y a dans cette résistance des enfants au sentiment d'une personne en laquelle ils croyaient aveuglément d'habitude, toute une révélation. C'est la plus forte épreuve qu'ait eu à subir leur sincérité.

Voici la promesse telle que les enfants l'ont lue et relue plus de cent fois sur l'écriteau :

MAIS PRIEZ, MES ENFANTS, DIEU VOUS EXAUCERA EN PEU DE TEMPS

MON FILS SE LAISSE TOUCHER.

Il y dans ce *mais* qui commence les paroles de la Vierge, quelque chose de très-remarquable. Ne serait-ce pas la continuation des paroles de la Salette ? la promesse après les menaces ; le pardon après les malheurs et le châtiment... comme la suite, en un mot, d'une phrase interrompue !!!

Alors, sœur Marie-Edouard, mettant de côté les préoccupations un peu trop personnelles et trop locales de l'assemblée, élargit la sphère des prières. D'une voix que l'émotion faisait trembler, elle chanta :

Mère de l'espérance
Dont le nom est si doux,
Protégez notre France,
Priez, priez pour nous !

A mesure que la religieuse chantait, la Sainte Vierge, élevant les mains, s'y associait en battant la mesure. Son visage était si beau et son sourire si doucement lumineux, que sous ce charme céleste, les petites filles et l'un des petits garçons essayèrent par un bond de s'envoler vers elle.

Le cantique terminé, les lettres d'or s'effacèrent et l'écriteau disparut. Sur le visage de la Sainte Vierge s'éteignit le doux sourire et parut la tristesse. Un peu au-dessous de ses pieds, les enfants virent une croix rouge sur laquelle se détachait un Christ rouge aussi. La Sainte Vierge s'inclina pieusement, prit le crucifix dans ses mains superposées, et le pencha vers les enfants. Il était surmonté d'un écriteau où étaient écrits ces mots en lettres rouges : *Jésus-Christ*. On continua à prier avec plus de ferveur que jamais. Et toute l'attitude de Marie témoignait qu'elle priait aussi. Après quelques instants pendant lesquels l'assemblée chanta le *Parce Domine* et l'*Ave maris stella*, le Christ rouge s'évanouit ; la Sainte Vierge inclinée se redressa, et sur chacune de ses épaules se forma une petite croix blanche. Une des étoiles qui, au commencement, étaient venues se ranger

sous les pieds de la belle dame, s'éleva, fit le tour du cercle bleu dont elle alluma les flambeaux, et alla se fixer au-dessus de la tête de Marie, dont le visage, de triste qu'il était quand elle tenait la croix rouge, redevint souriant et radieux. Le symbolisme de cette dernière partie de l'apparition était transparent pour toute l'assemblée. C'était, qu'on nous passe cette expression, un commentaire illustré des mots tracés sur l'écriteau. Le Christ sanglant disait que les péchés de la France avaient de nouveau crucifié le Sauveur et attiré sur nous la colère de Dieu. De là la guerre avec l'étranger et avec nos propres concitoyens. Tout peuple qui frappe le Christ se frappe lui-même. Le déicide a pour contre-coup fatal l'homicide. Le fleuve de sang qui arrose la terre va, grossissant ou diminuant, en proportion de nos crimes. Une nation entièrement coupable et irrévocablement fixée dans le mal s'exterminerait de ses propres mains. Mais les nations sont guérissables par la prière, le repentir et l'expiation. Et c'est ce que disait la Sainte Vierge en présentant le Christ rouge aux enfants et les invitant à prier à son exemple et par son intermédiaire l'adorable Trinité. Je dis par son intermédiaire, car toute son attitude dans cette scène touchante démontre clairement qu'elle veut être médiatrice entre son Fils et les hommes ; que si ceux-ci consentent à prier en elle, par elle, et avec elle, la miséricorde triomphera de la justice. Ce triomphe de la miséricorde, cette assurance du pardon et par conséquent de la paix sont admirablement signifiés par le changement du crucifix sanglant en ces deux petites croix blanches qui reparurent sur les épaules de Marie. La couleur blanche est le poétique symbole de la pureté, de la régénération, de l'innocence et de la paix. Et la Sainte Vierge passant alors de la tristesse à la joie, et ces flambeaux allumés par une étoile dans le cercle bleu, et cette étoile venant se fixer et scintiller au-dessus de la tête de la belle dame, que disent ces choses, sinon que le *Fils de Marie se laisse toucher*, et que les prières des Saints, éclairées, fortifiées par celles de Marie, ont encore une fois sauvé la France. Après cette glorification où les prières de la terre se mêlèrent aux lueurs affaiblies du ciel, l'apparition s'éteignit sous une sorte de voile blanc qui lui-même s'évanouit dans le bleu du firmament. Les habitants du village qui étaient accourus en foule se retirèrent gravement. Pas un doute ne s'éleva parmi eux. La sincérité des enfants était évidente, mais la vertu qui s'échappe des choses divines était plus évidente encore. C'est par le cœur surtout, c'est à son émotion profonde, à son recueillement spontané, à la terreur religieuse qu'il éprouve, que l'homme sent l'approche et la présence de Dieu.

Mais, demandera-t-on, pourquoi les petits enfants étaient-ils seuls à voir l'apparition ? C'est ce que demanda aussi un des habitants de Pontmain, Jean Guidecoq, le frère du buraliste. « Tu vois, garçon », dit-il à Eugène ; « pourquoi ne verrai-je pas, moi aussi ? » Ecoutez la réponse, Jean Guidecoq de tous pays.

Un jour que Jésus annonçait la bonne nouvelle dans la Galilée, « ses disciples s'approchèrent de lui et lui dirent : Qui est le plus grand dans le royaume des cieux ? » Jésus ayant appelé un petit enfant le mit au milieu d'eux, et leur dit : « Je vous dis, en vérité, que si vous ne vous convertissez et si vous ne devenez comme ce petit enfant vous n'entrerez point dans le royaume des cieux ».

Une autre fois, dit le récit sacré, « on présentait aussi à Jésus des petits enfants afin qu'il les touchât ; ce que voyant ses disciples, ils les repoussaient avec de rudes paroles ». Mais Jésus, appelant à lui ces enfants, dit à ses disciples : « Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Je vous le dis en vérité : Quiconque ne recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera point ». Eh bien ! maintenant comprenez-vous ? La Sainte Vierge a fait à Pontmain ce que Notre-Seigneur avait fait dans la Judée. Elle a appelé à elle des petits enfants et s'est manifestée à eux, car elle savait que le péché n'avait point encore faussé leur vue, elle savait que la rectitude, la sincérité, l'étendue et la profondeur du regard viennent de l'innocence et de la pureté du cœur. Un seul péché intercepte Dieu à l'âme, comme un point noir intercepte le soleil à notre regard. Toute déviation, toute déformation de l'esprit et du cœur, de la raison et des sentiments, ont pour effet immédiat de troubler la vue, et cela à tel point que nous sommes capables de nier le jour en plein midi. « Votre œil est la lampe de votre corps », a dit le Sauveur dans le sermon sur la montagne, « si votre œil est simple, tout votre corps sera lumineux ; mais si votre œil est mauvais, tout votre corps sera ténébreux ». Or, pour se manifester aux hommes, la Sainte Vierge, qui sait son Evangile et plus que son Evangile, a choisi des yeux simples, c'est-à-dire capables de la voir et de lui rendre témoignage. Semblables à des eaux troublées, les âmes pécheresses eussent mal réfléchi sa céleste image [1].

1. *Revue du monde catholique*, 1er numéro de juillet 1871. — E. Chauvelot.

M. Léon Guiller, secrétaire de l'évêché de Laval, a eu la bonté de nous adresser, le 10 février 1872, la note suivante :

« Monseigneur l'évêque de Laval vient de publier une lettre pastorale portant jugement sur l'apparition de la Très-Sainte Vierge dans le village de Pontmain. Le pèlerinage est déjà des plus suivis. Le concours des fidèles n'a pas cessé, depuis un an, de s'accroître chaque jour. Tout porte à croire que le sanctuaire qui s'élèvera bientôt sur le lieu de l'apparition deviendra un des lieux les plus vénérés ».

Voici en quels termes le vénérable évêque de Laval, Mgr Casimir-Alexis-Joseph Wicart, termine la lettre pastorale *portant jugement sur l'apparition qui a eu lieu à Pontmain le 17 janvier* 1871, et qu'il a publiée le 2 février 1872, plus d'une année après l'événement.

« Vu les procès-verbaux des deux commissions successivement chargées d'informer sur le fait de l'apparition de la sainte Vierge à Pontmain, et ceux des compléments d'enquête faits le 19 janvier et le 20 et 21 du même mois ;

« Vu le témoignage écrit des Docteurs-Médecins appelés à émettre leur jugement sur les circonstances qui sont du domaine de la science médicale et physiologique ;

« Vu le rapport et l'avis de la commission de théologiens chargée d'étudier le fait précité au point de vue de la théologie, de la certitude philosophique et des formes juridiques ;

« Considérant que l'apparition ne peut être attribuée ni à la fraude ou à l'imposture, ni à un état maladif des organes de la vue chez les enfants, ni à une illusion d'optique, ni à une hallucination ;

« Considérant que le fait excède les forces de l'homme et celles de toute la nature corporelle et visible ; que dès lors il appartient à l'ordre des faits surnaturels ou du moins prœternaturels ;

« Considérant qu'il ne peut pas davantage s'expliquer par l'action des puissances diaboliques ;

« Considérant d'ailleurs qu'il porte, soit en lui-même, soit dans l'ensemble des circonstances qui l'ont accompagné et suivi, le caractère d'un fait de l'ordre surnaturel et divin ;

« AVONS DÉCLARÉ ET DÉCLARONS CE QUI SUIT :

« Art. 1er. Nous jugeons que l'IMMACULÉE VIERGE MARIE, MÈRE DE DIEU, a véritablement apparu, le 17 janvier 1871, à Eugène Barbedette, Joseph Barbedette, Françoise Richer et Jeanne-Marie Lebossé, dans le hameau de Pontmain [1].

« Nous soumettons, en toute humilité et obéissance, ce jugement au jugement suprême du Saint-Siége apostolique, centre de l'unité, et organe infaillible de la vérité dans toute l'Eglise.

« Art. 2. Nous autorisons dans notre diocèse le culte de la bienheureuse Vierge Marie, sous le titre de NOTRE-DAME d'ESPÉRANCE DE PONTMAIN.

« Art. 4. Répondant aux vœux qui nous ont été exprimés de toutes parts, nous avons formé le dessein d'élever un sanctuaire en l'honneur de Marie sur le terrain même au-dessus duquel Elle a daigné apparaître ».

Enfin, le 14 février 1872, M. le secrétaire de l'évêché de Laval nous adressait les lignes suivantes dont nous le remercions ici bien cordialement :

« Je n'ai aucune observation à faire sur le récit de l'événement de Pontmain que vous vous proposez de publier dans l'ouvrage dont vous m'avez adressé une épreuve. Tous ces détails sont conformes à la brochure rédigée par M. l'abbé Richard, et imprimée avec la permission de Monseigneur l'évêque de Laval ».

1. Deux autres témoignages, dit Mgr de Laval dans une autre partie de son mandement, recueillis à Pontmain, ont été écartés par nous. Tous deux peuvent avoir leur valeur. Mais l'un vient d'un enfant malade ou maladif qui n'a pu rester que fort peu de temps en place, dans les bras de sa grand'mère, et qui est mort depuis plusieurs mois. L'autre enfant n'avait que deux ans et demi ; et quoique ses petits gestes et son regard, obstinément tournés vers les mêmes lieux que ceux des voyants, soient dignes de remarque, nous croyons ne pouvoir convenablement en rien conclure.

XVIIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

La CHAIRE DE SAINT PIERRE, apôtre, en mémoire de l'établissement de son siége à Rome. 43. — Au même lieu, le martyre de sainte PRISQUE, vierge, qui reçut la couronne sous l'empereur Claude, après des tourments nombreux. Vers 54. — Dans le Pont, la fête des saints martyrs Mosée et Ammonius, soldats, qui furent d'abord condamnés aux mines puis livrés aux flammes. Règne de Dèce. — Dans la même province, saint ATHÉNOGÈNE, ancien Théologien, qui, sur le point de consommer son martyre par le feu, chanta joyeusement une hymne qu'il laissa même par écrit à ses disciples. Probablement l'an 196. — A Tours, dans la Gaule, saint Volusien, ou Vousien, évêque, qui fut pris par les Goths et rendit son âme à Dieu dans son exil. 498[1]. — Au même lieu, saint LÉOBARD, reclus, qui brilla par une abstinence et une humilité admirables. 593. — En Bretagne (c'est-à-dire à Lure, en Franche-Comté), saint DÉICOLE ou DESLE, abbé, disciple du bienheureux Colomban. 625. — A Côme, sainte Libérate, vierge. 581.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont en Auvergne, saint VÉNÉRAND, évêque et confesseur, personnage d'un zèle apostolique et d'une sainteté consommée. 423. — A Lure, en Franche-Comté, saint Baltram ou Baudran, restaurateur du monastère de Lure et son cinquième abbé. xe s. — A Maëstrich, saint Sulpice, évêque de Tongres. Vers 500. — En Alsace, saint Léobard ou Leuvart, disciple de saint Colomban, fondateur du premier monastère de cette province. 618.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît. — La Chaire de saint Pierre, apôtre, en mémoire de l'établissement de son siége à Rome. — A Ferrare, la fête de la bienheureuse Béatrice II d'Este qui, ayant abdiqué sa souveraineté et renoncé au monde, embrassa la règle de notre Père saint Benoît, et se rendit glorieuse par sa vertu et ses miracles.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Egypte, les trente-sept martyrs dont les noms suivent : Paul, Pansius, Denis, Thonius, Horpresius, Horus, Denis, Ammonius, Bessammonius, Agathon, Recumbus, Bastame, Sarmate, Protée, Orion, Collutus, Didyme, Plesius, Aratus, Théone, Hippée, Romain, Saturnin, Pinutus, Sérapion, Bastammonius, Pape, Panthère, Papia, Dioscore, Héron, Totamon, Pethecus, Œcomène, Zotique, Cyriaque, Ammonius. Tous ces saints athlètes du Christ étaient nobles de rang et d'origine ; ils s'étaient partagé l'Egypte en quatre régions, pour y prêcher la foi simultanément, et luttaient à qui opérerait les plus rapides progrès dans cette conquête pacifique. Arrêtés et traînés ensemble devant le tyran de cette contrée, ils méprisèrent les séductions comme les menaces et refusèrent constamment de sacrifier aux idoles : leur phalange fut divisée en quatre parts, répondant aux régions qu'ils avaient évangélisées ; les apôtres de l'Orient furent jetés au feu, ceux du Nord décapités, ceux du Midi calcinés, ceux de l'Occident crucifiés. Ainsi tous, par des chemins différents, arrivèrent ensemble à la gloire, à une époque qui n'est pas précisée. — A Ostie, en Italie, les saints Astère, Fortunat, Zénon, Zosime, Ménélape, Dédale, et Valens, martyrisés près de cette ville par le juge Gélase ; le premier, qui avait été baptisé par l'évêque Calliste, fut torturé sur un chevalet, et les autres, qui étaient tous gens de sa maison, lapidés ou égorgés. Vers l'an 269. — En Grèce, saint Héné, martyr, consumé par le feu, mentionné dans le martyrologe de saint Jérôme. —

1. Voir au 13 février.

En Afrique, les saints Successus, Valens, Télérian, Paul, Jules, Lucius, Victorin, Honoré, Saturnine, Floride[1], et treize autres, martyrisés à Abydène. — A Salerne, en Italie, les saintes Archélaa, Thècle, et Suzanne, vierges et martyres. Règne de Dioclétien. — A Côme, sainte Faustine, vierge, sœur et compagne de sainte Libérate, mentionnée ci-dessus ; elle fonda avec elle dans cette ville un monastère de Bénédictines, et mourut vers 580. — En Suède, saint Ulfrid ou Wolfred, évêque et martyr, qui renversa une idole de Thor, divinité scandinave. An 1028. — A Crémone, le bienheureux FAZZIO, orfévre, confesseur, fondateur d'une société charitable qui prit le nom d'Ordre du Saint-Esprit. An 1272. — A Vicence, la bienheureuse BÉATRICE, épouse du seigneur de cette ville. Quand son mari fut mort, elle fonda à Ferrare, dont son père était seigneur, un monastère de Bénédictines où elle prit l'habit en 1254, et où elle mourut en 1262. Le pape Clément XIV a approuvé le 23 juillet 1774 le culte qu'on rendait à cette bienheureuse.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE, A ROME

Aujourd'hui l'Eglise catholique célèbre en quelque sorte sa *Dédicace* ; car elle célèbre l'anniversaire de la prédication de l'Evangile par saint Pierre à Rome, et de son installation comme premier Pape. Or, l'Eglise catholique n'est pas seulement *apostolique,* elle est encore *romaine ;* car c'est à Rome, capitale du monde catholique, que réside son chef visible, le vicaire de Jésus-Christ, le souverain Pontife, le *Pape*.

Dans ce long cours de bientôt dix-neuf siècles, depuis saint Pierre, que de dynasties se sont éteintes ou ont été renversées ! La surface du globe déchirée par la main des diplomates est tout autre aujourd'hui de ce qu'elle était alors. Une *seule puissance* est restée debout : c'est la puissance de celui qui est assis sur le trône fondé à Rome par le prince des Apôtres.

La sainte Eglise institua donc la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome pour célébrer cette mémorable journée en laquelle le Prince des Apôtres, après avoir tenu sept ans son siége apostolique à Antioche, vint à Rome, l'an 44 du salut, et l'établit en cette ville, qui était la capitale du monde, et qui, en se convertissant à la lumière de l'Evangile par la prédication des Apôtres, devait être reconnue pour la maîtresse de la vérité [2].

On a ajouté à cette solennité celle de la confession de foi qui fut faite

1. Un de ses ossements est conservé à l'église de Cérisy-Gailly (Somme).

2. Caïus, prêtre de Rome sous le pape Zéphirin, dit (*apud Euseb.*, l. II, c. 21, al. 25) que saint Pierre avait fondé l'Eglise romaine par sa prédication. Il ajoute que son corps était sur le mont Vatican, et que celui de saint Paul, son coopérateur, était sur la route d'Ostie. Saint Denis, évêque de Corinthe dans le second siècle, assure (*ibid.*) que saint Pierre et saint Paul furent martyrisés à Rome après y avoir planté la foi. Saint Irénée, contemporain de saint Denis, appelle l'Eglise romaine (l. III, c. 3) *la très-grande, la très-ancienne Eglise fondée par les deux glorieux Apôtres Pierre et Paul.* Eusèbe dit (l. II, c. 13, 15, etc) que saint Pierre a été à Rome, et il raconte plusieurs actions importantes qu'il fit dans cette ville. Saint Cyprien (*ep.* LV *ad Cornel. pap.*) appelle Rome *la chaire de saint Pierre*, et Théodebert (l. II, c. 27), son *trône.* On peut encore voir sur le même sujet Origène (*ap. Euseb.*, l. III, c. 1); Hégésippe (l. *de Excid. Hier.*, c. 1 et 3); Arnobe (l. III); saint Ambroise (*serm. de Basilicis*); saint Augustin (l. *de Hæres.*, c. 1, etc.); saint Jérôme (*ep.* XVII *ad Marcell.*); saint Optat (*adv. Parm.*); Orose (l. VII, c. 1, etc.). On peut ajouter à ces autorités celle des Conciles généraux qui ont toujours regardé la fondation de l'Eglise romaine comme l'ouvrage de saint Pierre. On prouve aussi par les témoignages les plus exprès, tant des Conciles que des écrivains ecclésiastiques de tous les siècles, que les Papes sont les successeurs de saint Pierre sur le siége de Rome. Le commun des savants enseigne, d'après Eusèbe, saint Jérôme et le calendrier romain, que saint Pierre vint à Rome pour la première fois la seconde année de l'empereur Claude, proclamé l'an 41 de Jésus-Christ. Si l'on admet cette date, il faut nécessairement supposer que l'Apôtre retourna en Orient peu de temps après; car Agrippa le fit emprisonner en Judée l'an 43 de Jésus-Christ. Lactance ne parle point du premier voyage de saint Pierre à Rome ; il dit seulement qu'il y vint sous l'empire de Néron, qui le condamna à mort ainsi que saint Paul. Voir Lactance, lib. *de mort. Persecutor.* n. 2; Cuper, *dissert. de divisione apostolorum, ante tomum* 4 *julii*, p. 12; Foggini, Orsi, Berti, *Chron.*, t. II, etc.

par ce Prince des Apôtres lorsqu'étant instruit, non par la chair et par le sang, mais par la révélation du Père éternel, il reconnut et confessa Jésus-Christ pour son fils par nature et pour le Sauveur du monde ; et que Jésus-Christ, en récompense de sa foi, lui dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et tout pouvoir de l'enfer ne prévaudra jamais contre elle ; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel ». Par ces paroles, il l'établit son vicaire en terre et la pierre fondamentale de son Eglise, et apprit à chaque fidèle que, pour être incorporé dans ce corps mystique, il doit être uni avec cette première pierre qui lui sert de fondement, et vivre dans la foi et la doctrine de l'Eglise romaine enseignée par les successeurs de saint Pierre. C'est le bienfait qui nous est aujourd'hui représenté sous le nom et par la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome. Nous devons donc entendre que l'Eglise catholique a sur la terre un pasteur visible qui la gouverne, comme vicaire et lieutenant de son Epoux ; Jésus-Christ, avant de monter au ciel, a laissé ici-bas ce chef visible pour la conduire extérieurement avec la lumière, l'influence et l'esprit qui lui serait communiqué par lui-même, chef invisible. Ce pasteur est unique et sans égal, parce que, comme la foi de l'Eglise est une, il faut aussi que le juge des causes de la même foi soit un, afin qu'il n'y ait en elle ni division ni diversité d'avis. De plus, comme en chaque famille bien ordonnée il y a un chef et un père de famille, comme un troupeau n'a qu'un pasteur, un navire qu'un pilote, une armée qu'un général, un royaume qu'un prince souverain, et que, s'il y en avait davantage, ce ne serait que confusion, de même, en l'Eglise (qui est appelée la famille, le troupeau, le navire et le royaume de Dieu), il est convenable qu'il n'y ait qu'un souverain pasteur, qu'un gouverneur, qu'un chef et qu'un monarque spirituel par qui elle soit gouvernée ; que le royaume spirituel de l'Eglise ne manque pas de ce qu'il y a de plus excellent dans les empires et les souverainetés temporelles qui rapportent leur conduite à un seul chef dont les sujets reçoivent la loi et ressentent la protection. Il est encore raisonnable que la hiérarchie ecclésiastique soit semblable à la hiérarchie céleste ; or, en cette dernière, bien que nous y reconnaissions divers chœurs d'Anges, il est néanmoins un ange qu'ils reconnaissent tous comme le plus excellent et que l'on estime communément être saint Michel. Et si, en chaque paroisse, il y a un curé, en chaque église cathédrale un évêque, et en chaque province un métropolitain ; et s'il y a au-dessus des archevêques des primats et des patriarches, il est plus raisonnable que, par-dessus tous ces degrés et toutes ces dignités, il y ait en l'Eglise un Pape, c'est-à-dire un Père de tous les Pères, lequel puisse communiquer aux Pères inférieurs la puissance qui lui est propre et qui leur est nécessaire pour le bien de ses ouailles, et qui, comme pasteur universel, veille sur le troupeau de Notre-Seigneur répandu dans tout l'univers.

De plus, ce souverain pasteur ne doit pas seulement prendre le soin de paître ce troupeau par des pasteurs inférieurs ; mais il doit aussi rappeler à lui les brebis égarées et perdues, afin de changer les loups en agneaux et de convertir les Gentils au Christianisme, envoyant de bons prédicateurs pour les éclairer de la lumière du saint Evangile, comme nous voyons qu'il l'a toujours fait, et que le Saint-Siége apostolique le continue encore à présent. C'est pourquoi il était à propos que ce pasteur universel, non-seulement fût *un*, mais aussi *perpétuel*, et qu'il durât par *une succession* légitime jusqu'à la fin des siècles : puisque l'Eglise doit être perpétuelle, et qu'il doit toujours

exister des ouailles de Jésus-Christ; autrement la Providence divine serait défectueuse (s'il est permis de parler ainsi), puisqu'elle aurait fondé l'Eglise, qui doit durer à jamais, sur la vie d'un homme mortel et fragile. Ainsi, quand Jésus-Christ dit à Pierre : *Je te donnerai les clefs du royaume des cieux*, il ne les promettait pas à lui seul, mais à tous *ses successeurs*, comme quand Dieu dit à Adam : *Tu es poussière et tu retourneras en poussière*, il ne l'entendait pas seulement de la personne d'Adam ; mais il comprenait aussi en cette malédiction tous les enfants d'Adam. De même lorsqu'il promit à Abraham de lui donner la terre de Chanaan, en lui disant : *Je te donnerai cette terre*, il voulait dire qu'il la donnerait à ses enfants et à toute sa postérité. De même, dis-je, Jésus-Christ, promettant à saint Pierre les clefs du royaume du ciel, les assurait non-seulement à lui, mais encore à tous ses successeurs : autrement, sa promesse eût été de trop petite étendue ; et, comme nous l'avons dit, le Sauveur n'eût pas suffisamment pourvu au gouvernement et aux besoins de son Eglise, ne lui donnant pas une perpétuité de chefs qui en eussent la direction jusqu'à la fin du monde. Ce qui était même plus nécessaire depuis la mort de saint Pierre que durant sa vie; car, tandis que ce saint Apôtre vivait, le nombre des fidèles était moindre ; d'ailleurs, les chrétiens, en ces commencements, selon les termes de l'Apôtre, ayant les prémices de l'esprit et buvant encore à la fontaine apostolique, étaient plus parfaits et plus ardents en l'amour de Dieu. Ils avaient donc moins besoin d'un *maître extérieur* qui leur *enseignât* cette doctrine et qui *veillât* pour les défendre de plusieurs hérésies, que ceux qui sont venus depuis, lorsqu'une foule d'erreurs ont été suscitées contre la parole de Dieu.

Ce pasteur universel et perpétuel, c'est l'évêque de la ville de Rome, dans laquelle saint Pierre demeura vingt-cinq ans et où, par l'ordre et la disposition éternelle de Dieu, il établit sa chaire non-seulement pour lui, mais aussi pour tous ses successeurs à jamais. Comme les généraux de certaines Congrégations ne sont pas seulement généraux et supérieurs de tout l'Ordre, mais, outre cela, abbés ou prieurs particuliers de quelque couvent, de sorte que celui qui est supérieur de cette maison est aussi général de toute sa religion (le prieur de la Grande Chartreuse de Grenoble, en France, est le général de toutes les autres Chartreuses, et les abbés de Prémontré, de Grandmont et de Cîteaux étaient aussi généraux de tout l'Ordre) ; de même, l'évêque de Rome est aussi général de toute l'Eglise.

Le fils de Dieu voulut triompher, par la main d'un pauvre pêcheur, de l'ambition de cette ville qui avait assujéti à son empire toutes les grandeurs de l'univers, suivant la prophétie d'Isaïe, et même de la sybille d'Erythrée qui, parlant des disciples de Jésus-Christ, dit ainsi : *Il choisira douze pêcheurs, entre lesquels il y aura un démon* (ce fut Judas), *et, sans armes ni épées, il domptera la ville de Rome avec l'hameçon du pêcheur*. Il voulut de plus honorer cette ville par-dessus toutes celles du monde et mettre la monarchie spirituelle au même lieu où la temporelle était assise auparavant, afin qu'elles s'entr'aidassent et se donnassent la main l'une à l'autre; la temporelle servant à la spirituelle, comme l'inférieure à la supérieure; et afin qu'étant entre l'Orient et l'Occident, elle pût embrasser et gouverner plus aisément toutes les provinces du monde.

Saint Pierre reçut aussi les clefs de la main de son Maître, à savoir la *clef de la science* et *la clef de la puissance ;* parce que l'une et l'autre étaient nécessaires pour le bon gouvernement de l'Eglise : la science pour l'instruction des ignorants, et la puissance pour la direction des faibles et pour le châtiment des mauvais. En l'une et en l'autre, il lui donna pleinement tout

ce qui lui était nécessaire pour conduire les âmes à Dieu, et, comme dit l'Apôtre, *pour l'édification et non pour la destruction de l'Eglise* [1]. Il lui donna pouvoir d'assembler et de célébrer les Conciles, d'y présider, d'en confirmer les décrets et les définitions, d'instituer de nouveaux Ordres religieux, d'approuver leurs constitutions et de les proposer à toute l'Eglise comme des chemins assurés pour parvenir à la vie éternelle. Il lui donna pouvoir aussi d'examiner la vie, les miracles, la mort et les mérites des saints, de les déclarer tels et de les canoniser pour les rendre plus vénérables dans toute l'Eglise; comme aussi de faire des lois qui obligent en conscience tous les fidèles ; d'interpréter les lois divines et de dispenser des lois humaines, au moins des lois ecclésiastiques, et enfin, de régler tout le droit que l'on appelle canonique. Il lui donna la puissance de consacrer des évêques, d'instituer des Eglises et de les unir, diviser, transférer, étendre et retrancher, comme il serait plus convenable pour le bien des fidèles. Il lui donna autorité sur tous les autres évêques et pasteurs, sur tous les rois et les princes chrétiens de ce monde, parce qu'ils sont du nombre de ses ouailles ; et comme chrétiens, ils lui doivent obéir en ce qui concerne le salut de leurs âmes et celui de leurs sujets. Il lui donna pouvoir de distribuer les trésors de l'Eglise, d'accorder des indulgences et de pardonner les péchés, ce qui est le plus grand de tous les biens et un singulier bienfait de Dieu envers son Eglise. A l'occasion de cette grande et divine puissance qui a été conférée à saint Pierre, le Pape, son successeur, est appelé « le Père de tous les pères, le Pontife des chrétiens, le souverain Prêtre ou le prince des prêtres, le Vicaire de Jésus-Christ, le chef du corps de l'Eglise, le fondement de l'édifice ecclésiastique, le Pasteur du troupeau de Notre-Seigneur, le Père et le Docteur de tous les fidèles, le Gouverneur de la maison de Dieu, le Gardien de sa vigne, l'Epoux de l'Eglise, le Prélat du Siége apostolique, l'évêque universel ». Ce sont les noms que les saints Conciles et les Docteurs de l'Eglise donnent à celui qui est assis sur la chaire de saint Pierre, laquelle est la chaire de la vérité, la mère de tous les ordres religieux, l'arbitre infaillible de toutes les questions de la foi, la règle certaine des bonnes mœurs, la lumière du ciel, l'organe de la volonté divine, la pierre de touche des livres saints, l'interprète de l'Ecriture sainte, la gloire et l'ornement des Saints, la consolation des justes, la terreur des méchants, la ruine et le fléau des hérétiques, l'asile des affligés auquel, comme à un port assuré, ont eu recours tous les saints Prélats qui ont été injustement persécutés, comme saint Cyprien, saint Athanase, saint Chrysostome, Théodoret et beaucoup d'autres.

C'est pour reconnaître ce bienfait que l'Eglise célèbre aujourd'hui la fête de la Chaire de saint Pierre, afin de nous exciter à en rendre grâces à Dieu. Sur quoi saint Grégoire, pape, en son Missel, au livre des Sacrements, qui se garde dans la bibliothèque du Vatican, nous dit ces belles paroles : « Véritablement, mon Dieu, c'est une chose juste et digne de vous louer de ce que vous êtes si admirable en vos Saints, comme en ceux qui vous glorifient souverainement, qui font le plus bel ornement du corps mystique de votre Fils et qui servent de fondement à votre Eglise, laquelle vous avez révélée aux Prophètes et établie sur les Apôtres. Parmi ces Apôtres, vous choisîtes le Bienheureux saint Pierre à cause de la confession qu'il fit de votre Fils unique ; et le posant pour pierre fondamentale de votre Eglise, vous le fîtes grand prêtre et dépositaire de vos Sacrements et lui donnâtes pouvoir de faire garder au ciel ce qu'il ordonnerait sur la terre. En considération de cet honneur, nous solennisons aujourd'hui cette fête et vous offrons des sacrifices

1. II Cor., XIII, 10.

de grâces et de louanges, par le même Seigneur Jésus-Christ ». On garde et on montre encore à Rome la chaire en bois sur laquelle on dit que le glorieux apôtre saint Pierre s'asseyait, et Dieu a fait par elle plusieurs miracles.

Cette Chaire n'est autre chose que la *Chaise curule* du sénateur Pudens dans le palais duquel l'Apôtre enseigna les premiers chrétiens de Rome : elle est en bois incrustée d'ivoire et renfermée dans un magnifique monument bronze et or qui occupe tout le fond de l'abside de la basilique de Saint-Pierre.

En mémoire de ce grand événement, de l'établissement du Saint-Siége à Rome, qui devenait ainsi le centre de la foi, le Pape descend ce jour-là dans la basilique dédiée au chef des Apôtres. Le Pape, porté sur la sédia et entouré de toute sa cour, se rend au fond du chœur où son trône a été dressé comme pour les grandes solennités ; seulement il n'officie pas. Un cardinal, le doyen du Sacré-Collége ou le cardinal-vicaire dit, *par exception,* la messe à l'autel du Pape. Le soir, il y a Vêpres solennelles en musique. A la la fin des Vêpres, la Chaire de saint Pierre est illuminée. On illumine aussi la façade de l'église, les monuments et les maisons de la ville.

On trouve dans quelques bréviaires très-anciens un office ecclésiastique de la solennité de la chaire romaine ; il est fixé à ce même jour ; on y lit l'oraison suivante : « Dieu tout-puissant et éternel, qui par une ineffable providence, avez donné à votre apôtre Pierre le principat de la ville de Rome, afin que la vérité évangélique se répandît de là dans tous les royaumes du monde, accordez, s'il vous plaît, que l'univers chrétien reçoive et pratique dévotement tout ce qui, de cette source de prédication, s'est répandu sur le globe de la terre ». Cette solennité sacrée étant tombée en désuétude dans plusieurs églises, le Pape Paul IV la remit en vigueur par une lettre apostolique datée de l'an 1551, 6 janvier. Quant à l'établissement du siége de saint Pierre à Rome, s'il s'est trouvé des hommes pour le contester et le nier, c'est qu'avec de l'audace et de la passion il n'y a rien que l'on ne conteste et que l'on ne nie. C'était un usage généralement reçu dans l'antiquité de célébrer dans chaque église l'anniversaire de l'intronisation de l'évêque régnant. Nous verrons au 29 juin l'histoire de la venue et de la prédication de saint Pierre à Rome [1].

1. Cette fête est marquée dans les plus anciens Martyrologes, entre autres dans un exemplaire du Martyrologe attribué à saint Jérôme, qui se garde à Esternach, dans le pays de Luxembourg, et qui fut copié en 720, du temps de saint Willibrord. On lit dans le sermon 15 *de Sanctis*, donné sous le nom de saint Augustin, qu'on fêtait la Chaire de saint Pierre pour honorer le jour auquel cet apôtre établit son siége. Cette fête devait déjà être ancienne dès 567, puisque le Concile de Tours, tenu en cette année, cherchait à remédier aux abus qui s'y étaient glissés. Beleth, théologien de Paris, qui écrivait il y a cinq cents ans, dit, *Explic. divin. offic.*, c. 83, qu'elle fut instituée pour détourner les chrétiens d'imiter les idolâtres qui, à certains jours de février, portaient des viandes sur les tombeaux de leurs parents. On la nomma *festum sancti Petri epularum*, c'est-à-dire la fête de saint Pierre du Festin. Elle est marquée dans des calendriers fort anciens, sous le titre de *natalis cathedræ sancti Petri*. On y ajouta dans la suite le mot *Antiochiæ*. Quant à la fête de la Chaire de saint Pierre à Rome, elle a été mise au 18 janvier. Voir la bulle de Paul IV, donnée en 1558.

Il est certain que chaque Pape célébrait autrefois l'anniversaire de son ordination. Les trois sermons de saint Léon *sur sa promotion* ne permettent pas d'en douter. Les Papes invitaient plusieurs évêques à se joindre à eux pour faire cette fête avec plus de solennité. C'est ce que saint Paulin, *epist. al.* 16, *nunc* 20, *ad Delphinum*, p. 108, *Edit. Veron.*, nous apprend de saint Anastase. La même chose se prouve par les lettres Ire et IIe du pape Hilaire ; par celles de Sixte III à saint Cyrille d'Alexandrie et à Jean d'Antioche. On peut consulter sur la solennité de cette fête Anastase le Bibliothécaire, à la vie d'Adrien Ier.

SAINTE PRISQUE, VIERGE ET MARTYRE [1]

Vers 54 de Jésus-Christ. — Pape : Saint Pierre. — Empereur : Claude Ier.

Sainte Prisque est regardée comme la protomartyre de l'Occident. Ainsi le premier sang régénérateur qui coula sur la vieille Rome fut un sang romain, un sang illustre, un sang virginal.

Les trois Rome, I, p. 492, édition de 1864.

Cette jeune fille, dont le père avait été honoré par trois fois de la charge de consul, ayant été arrêtée en qualité de chrétienne, fut présentée à l'empereur qui, la voyant si jeune et d'une si régulière beauté, se persuada qu'il la ferait aisément changer de résolution et de dessein ; car elle avait treize ans à peine. Pour cet effet, il la fit conduire dans un temple d'Apollon afin qu'elle adorât cette idole, mais la sainte fille répondit constamment qu'elle ne fléchirait jamais le genou que devant le seul et le vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre, et devant son Fils unique, Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'empereur, transporté de colère pour une réponse si généreuse, commanda qu'elle fût rudement souffletée et conduite en prison jusqu'au lendemain. Il la fit de nouveau comparaître, et la trouvant toujours inébranlable, la fit dépouiller, afin qu'en cet état elle fût battue de verges ; mais Celui qui revêt les prairies de fleurs, la pourvut d'un riche vêtement : ce fut une clarté admirable qui la fit briller comme un soleil ; plus les bourreaux déchargeaient de coups de fouets sur ses petits membres, plus sa chair paraissait d'une blancheur agréable ; de sorte qu'elle éblouissait par son éclat les yeux des assistants. Un certain Liménius, parent de l'empereur, lui donna conseil de la frotter d'huile afin qu'elle perdît ce lustre et cette beauté de son corps qui charmait les yeux de ceux qui la regardaient. Cet avis fut suivi ; mais il eut un succès contraire à la pensée de ce misérable, parce qu'au lieu de l'odeur fétide que ces matières devaient causer, elles exhalèrent un très-doux parfum qui était senti même par les païens, tellement que l'empereur, perdant courage, se retira tout confus, donnant ordre à son préfet de faire déchirer le corps de la Sainte avec des ongles de fer : ce qui fut exécuté. Ensuite, elle fut ramenée en prison dans l'état de nudité où elle était : la même clarté enveloppa son corps.

Ceci étant rapporté au juge, il la fit tirer de ce cachot et exposer dans l'amphithéâtre, pour être dévorée par un lion qu'on lâcha sur elle ; mais cet animal, oubliant sa cruauté naturelle, se jeta à ses pieds comme un mouton. L'empereur, outré de dépit, la fit appliquer à la torture et étendre

1. Tous les historiens qui ont écrit sur sainte Prisque, très-illustre vierge romaine, conviennent qu'elle a souffert le martyre sous l'empereur Claude ; mais ils ne s'accordent pas sous lequel : si c'est sous le premier, qui régna l'an de Jésus-Christ 41, ou sous Claude II, qui succéda à Gallien, l'an 268. Plusieurs l'attribuent à celui-ci ; cependant, la chose bien discutée, le cardinal Baronius ne juge pas hors d'apparence de dire que ce fut sous le premier, pourvu qu'au lieu de dire la troisième année de son empire, on écrive la treizième. Baillet et Godescard sont d'avis que ce fut sous le règne de Claude II. De même, pour ce qui est de l'âge de cette sainte fille, les uns ne lui donnent que dix ans, les autres onze, et la plupart, avec le Bréviaire romain, treize. Quoi qu'il en soit de ces circonstances, qui ne doivent pas préjudicier à la substance de l'histoire, c'est une merveille de la puissance de Dieu de triompher si glorieusement en un âge si faible, et qu'un si petit corps ait souffert tant de tourments différents.

sur le chevalet, afin de lui torturer les bras et les jambes ; de là, elle fut jetée dans un brasier ; mais le feu n'eut pas plus de prise sur elle que n'en avaient eu les autres tourments. Enfin, après l'avoir fait raser, par ignominie, et tenue longtemps enfermée dans un temple d'idoles, il lui fit trancher la tête hors de la porte d'Ostie, le 19 janvier, l'an de Notre-Seigneur 54.

Le corps de sainte Prisque fut enterré par les chrétiens, sur le chemin d'Ostie, où elle avait souffert le martyre, et depuis il fut transporté dans la ville, en une église de ce nom, sous le pape Eutychien. Quelques-unes de ses reliques ont été apportées en France par Galon, 63e évêque de Paris, l'an de grâce 1108 : Jean, comte de Soissons et seigneur de Chimay, en Hainaut, en apporta encore d'autres ossements, l'an 1281 : ces derniers ont péri dans l'incendie de la ville de Chimay lorsque les Français la saccagèrent en 1552.

Les actes de sainte Prisque ressemblent beaucoup à ceux de sainte Martine : en sorte qu'on lui donne aussi pour attribut l'*aigle* qui défend son corps ; le *lion* qui se couche à ses pieds ; l'*épée* avec laquelle on lui tranche la tête; etc. — On pourrait la distinguer en la faisant baptiser par saint Pierre.

AUTRES SAINTES DU MÊME NOM.

La tradition de Rome est que saint Pierre consacra un autel dans l'église de Sainte-Prisque, et qu'il y baptisa dans une urne de pierre qu'on y montre encore. Il n'y a rien d'incroyable en cela, s'il est vrai, comme on le dit, que cette église ait été bâtie à l'endroit où était la maison d'Aquila et de Priscille dont parle saint Paul. Il paraît, par le dernier chapitre de l'épître aux Romains, où l'Apôtre salue vingt-cinq personnes, que la maison dont il s'agit était la seule où il y eût une église ; du moins n'y en a-t-il pas d'autre nommée. Cette église subsiste encore sur le mont Aventin.

Aquila ou Acylas, né dans le Pont, et Priscille ou Prisque, sa femme, tous deux juifs de naissance et faiseurs de tentes, s'étaient établis à Rome ; mais l'édit de bannissement que l'empereur Claude porta contre tous les Juifs les ayant contraints de sortir de cette ville, ils se retirèrent à Corinthe. Ce fut chez eux que logea saint Paul, qui les avait convertis, et qui exerçait le même métier. Ils risquèrent leur vie pour sauver celle de l'Apôtre, qu'ils conduisirent jusqu'à Ephèse quand il quitta Corinthe. Ils retournèrent ensuite à Rome. Ils y étaient lorsque saint Paul les salua dans son épître aux Romains. Enfin, ils retournèrent une seconde fois à Ephèse, où ils étaient lorsque saint Paul écrivit sa seconde épître à Timothée, dans laquelle ils sont salués tous deux. Il faut cependant remarquer que l'Apôtre y donne le nom de *Prisque* à celle qui est appelée *Priscille* dans les Actes, dans l'épître aux Romains et dans la première aux Corinthiens. Les Grecs font l'office d'Aquila, comme d'un apôtre, le 14 juillet. La fête de ce Saint, ainsi que celle de sainte Priscille, est marquée au 8 du même mois dans le Martyrologe romain. On les honore en ce jour à Rome, dans l'église de Sainte-Prisque, Vierge et Martyre, dont ils sont conjointement avec elle patrons titulaires. Il y a une partie considérable de leurs reliques sous le grand autel de la même église. Voyez les *Actes des Apôtres*, XVIII, 2 ; les Epîtres de saint Paul ; les notes de Baronius sur le Martyrologe romain, au 18 janvier et au 8 juillet, et les notes de Chastelain.

Une autre sainte Priscille figure dans les *Actes* de sainte Pudentienne et de sainte Praxède. Le livre du Pasteur parle d'un cimetière construit par ses soins. On voit encore, dit Baronius, auprès des thermes de Novatus, des cellules jointes entre elles par des voûtes en maçonnerie ; elles sont dans un état de conservation remarquable et presque encore entières ; elles passent pour avoir servi à la sépulture des martyrs enlevés en secret. C'est de celle-ci qu'il s'agit au Martyrologe romain le 16 janvier, dernière mention ; elle fut disciple des Apôtres et mère du sénateur Pudens, comme l'attestent les *Actes* de sainte Pudentienne.

SAINT DESLE OU DÉICOLE,

FONDATEUR ET ABBÉ DE LURE

625. — Pape : Honoré Ier. — Roi de France : Clotaire II.

Saint Desle ou Déicole, c'est-à-dire serviteur de Dieu[1], né en Irlande, fut de bonne heure le disciple de saint Colomban; il va nous apprendre lui-même combien il profita sous ce grand maître. « D'où vient », lui dit un jour saint Colomban, « que votre visage est toujours rayonnant de joie, et que rien ne trouble votre âme ? » — « C'est », répondit Desle, « que rienne peut me ravir mon Dieu ». En 585, notre Saint suivit Colomban en France ; ce dernier ayant été chassé de Luxeuil (610), il ne fut permis qu'aux religieux irlandais de le suivre. De ce nombre fut Desle, déjà avancé en âge. Arrivé avec saint Colomban dans un lieu rempli de broussailles, à quelques milles de Luxeuil, sur la route de Besançon, il sentit ses jambes faiblir, et reconnut qu'il ne pourrait aller plus loin ; il se jette au pied de son abbé, demande et obtient avec sa bénédiction la faculté d'achever son pèlerinage dans ce désert. Resté seul après une séparation pleine de larmes, il se met à chercher à travers les forêts un gîte qui puisse lui servir de retraite. En fouillant ces halliers, il rencontre un troupeau de porcs, dont le pâtre demeure saisi à la vue de cet étranger d'une taille élevée et revêtu d'un costume qui lui était étranger. « Qui êtes-vous », lui demanda-t-il, « d'où venez-vous ? Que cherchez-vous ? Que venez-vous faire dans ces lieux sauvages sans guide et sans compagnon ? »—« N'ayez pas peur, mon frère », dit le vieil irlandais, « je suis voyageur et moine ! et je voudrais que par charité, vous pussiez me montrer par ici une place quelconque où un homme pourrait habiter ». Le pâtre lui dit qu'il ne connaissait dans le voisinage qu'un endroit assez marécageux, mais habitable, grâce à l'abondance des eaux, et qui appartenait à un puissant vassal nommé Werfaire. Il refusa toutefois de l'y conduire, de peur que son troupeau ne s'égarât pendant son absence ; mais Desle insista et lui dit avec cette intrépide gaieté que l'on retrouve chez les Irlandais d'aujourd'hui : « Si tu veux me faire ce petit plaisir, je te réponds que tu ne perdras pas le moindre de tes pourceaux ; voici mon bâton qui te remplacera et qui leur servira de berger pendant ton absence ». Et là-dessus, il ficha dans le sol son bâton de voyageur, autour duquel tous les porcs vinrent s'accroupir. Là-dessus, les voilà tous deux en route à travers les bois, le moine irlandais et le porcher bourguignon, et ainsi fut découvert et occupé l'emplacement de la ville actuelle de Lure, et du célèbre monastère de ce nom, dont l'abbé, onze siècles après cette aventure, comptait encore parmi les princes du saint empire romain[2].

Cette retraite fut d'autant plus agréable à Desle qu'il y avait tout près de là une chapelle dédiée à saint Martin, qui servait aux pâtres et aux paysans d'alentour. Il s'y rendait toutes les nuits, à l'heure où les portes étaient fermées ; à son approche elles s'ouvraient par le ministère des Anges.

1. Son nom celtique a disparu. Les variantes de son nom sont : *Dié*, *Diey*, *Delle*, *Dyel*, *Diay*, etc.
2. *Les Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert, t. II, p. 306.

Mais cela fut vu de très-mauvais œil par un prêtre séculier qui desservait la chapelle : « Ce moine-là », disait-il, « va me faire du tort »; et il indisposa contre Desle tout le voisinage, disant qu'il était magicien, qu'il se cachait dans les bois pour se livrer à ses incantations. « A minuit », ajouta-t-il, « il s'en vient, sous prétexte de prier dans ma chapelle, dont j'ai beau fermer les portes ; une seule parole de lui suffit pour les ouvrir ». Il le dénonça ensuite au seigneur Werfaire. « Maître », lui dit-il en finissant, « votre intention est-elle que cet étranger conserve en paix l'église que vous avez bâtie, et dont il s'est emparé audacieusement ? » Werfaire ordonna qu'on saisît l'étranger, si on le pouvait, et qu'on lui fît subir une cruelle mutilation. Mais il fut lui-même saisi d'un mal honteux qui le fit mourir avant que son ordre impie pût s'accomplir. Lorsqu'il allait expirer, Berthilde, son épouse, voyant que le doigt de Dieu était là, envoya chercher Desle qui, oubliant l'injure, apportait en toute hâte le bien pour le mal. Lorsqu'il fut arrivé dans l'appartement où gisait le défunt, il sentit le besoin de se reposer un peu, et commença par ôter son manteau ; un des serviteurs se présente pour le recevoir, mais à l'instant même ce manteau se trouva suspendu en l'air à un rayon de soleil. Ce n'était pas trop de ce miracle pour l'honneur du saint homme, outragé sous les yeux de ces populations barbares. Tous les assistants sont dans l'admiration : Berthilde se jette aux genoux de Desle, demande pardon pour son époux, et offre en échange la terre de Lutra avec l'église de Saint-Martin. Elle obtint cette consolante réponse : « que Werfaire, après avoir passé par les flammes du Purgatoire, serait mis en possession de la gloire éternelle, parce que, selon les paroles de l'Apôtre, un époux infidèle est sanctifié par une épouse vertueuse et sage ».

Quelques années plus tard, on voyait à Lure un monastère où de nombreux disciples menaient, sous la conduite de notre Saint, une vie de paix et de prières. A côté de la demeure des religieux, s'élevaient deux églises, l'une du titre de Saint-Pierre, l'autre du titre de Saint-Paul ; le désert a disparu pour faire place à un paradis terrestre; « dans cette retraite où habitaient les serpents, se déploie maintenant la verdure... [1] » Un jour, cette pieuse solitude, où l'on n'entendait d'autre bruit que celui de la prière, de la lecture des saintes lettres et des pieux entretiens, fut troublée par le roi Clotaire II. Il était venu chasser dans un de ses domaines voisin de Lure; un sanglier qu'il poursuivait alla se réfugier jusque dans la cellule de Desle. Le Saint lui mit la main sur la hure en disant : « Puisque tu es venu implorer ma pitié, tu auras la vie sauve ». Le roi, averti par les meneurs qui avaient suivi la piste de la bête, voulut voir par lui-même ce prodige. Quand il sut que le vieux reclus était disciple de ce Colomban qu'il avait toujours honoré et protégé, il s'enquit affectueusement des moyens de subsistance que l'abbé et ses compagnons pouvaient trouver dans cette solitude. « Il est écrit », répondit l'Irlandais, « qu'il ne manque rien à ceux qui craignent Dieu ; nous menons une pauvre vie, mais elle nous suffit avec la crainte de Dieu ». Clotaire fit don à la nouvelle communauté de toutes les forêts, pâtures, pêcheries que possédait le fisc dans le voisinage de Lure, qui devint, à dater de ce moment, et resta toujours l'un des monastères les plus richement dotés de la chrétienté [2].

Le saint abbé, désirant mettre son monastère sous une protection plus auguste et plus puissante que celle du roi, entreprit, dans un âge très-avancé, le voyage de Rome : il exposa ainsi sa demande au Pape, qui le reçut à bras ouverts : « Saint Père, j'ai quitté ma patrie, qui est l'Irlande, et, par

1. Isaïe, xxx, 7. — 2. *Les Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert, t. II, p. 608.

un enchaînement de circonstances dont la Providence a le secret, j'habite aujourd'hui une province de la Gaule appelée Bourgogne. Secondé par les donations du seigneur Clotaire et de l'un de ses vassaux, j'ai pu y construire un monastère et deux oratoires que j'ai dédiés aux apôtres Pierre et Paul. Mais les habitants de ce pays sont fort rapaces ; et voilà pourquoi, très-saint Père, je ne crois pouvoir maintenir cette œuvre qu'en venant la placer sous la haute protection du Siége apostolique. Je vous prie donc humblement d'avoir pour agréable l'acte par lequel je constitue le monastère de Lure immédiatement dépendant des successeurs de saint Pierre, et m'oblige, moi et mes successeurs, à payer chaque année un tribut en argent [1] ». Cette prière fut exaucée.

Desle revint avec une bulle qui maintenait à l'abbé de Lure la disposition à perpétuité et sans contradiction des biens du monastère ; lançait l'anathème contre quiconque, sujet, seigneur ou roi, oserait s'ingérer dans l'administration de ses biens ou exercer des vexations contre les religieux. Après cette démarche et d'autres mesures pour assurer la prospérité de son monastère, il résolut de consacrer le reste de sa vie à son propre salut. Il confia donc le gouvernement de la communauté à saint Colombin, son disciple et son filleul, et ne pensa plus qu'à se préparer à la mort, demeurant dans un petit oratoire, ne faisant que prier, acceptant pour toute nourriture du pain et de l'eau. Il mérita ainsi de s'endormir dans le Seigneur le 18 janvier de l'an 625. Il fut enseveli dans le lieu même qu'il habitait, dans l'oratoire de la Sainte-Trinité.

Desle prit soin de son abbaye dans le ciel comme il avait fait sur la terre. Lorsque les Sarrasins, dans le VIIIe siècle, ravageant la Bourgogne, essayèrent de mettre le feu à l'abbaye de Lure, la flamme refusa de leur obéir [2]. L'église de Saint-Desle ayant été démolie au XVIIe siècle, ses reliques furent transportées dans l'église abbatiale, le 24 mai 1676. Elles échappèrent au vandalisme de 93, et sont encore exposées à la vénération des fidèles dans l'église de Lure. Sa fête se célèbre le 24 janvier, sous le rite semi-double.

La mémoire de saint Desle et de saint Colombin, son disciple, a été dès les temps anciens en grande vénération. Leur culte se répandit dans la Franche-Comté, la Bourgogne, l'Alsace et la Lorraine. Saint Desle est encore célèbre en Franche-Comté pour la guérison des fous et des énergumènes.

Plusieurs localités des environs de Lure portent le nom de Saint-Desles, entre autres une source qui forme la petite rivière de Magny-Vernois, et une fontaine, située dans un vallon solitaire entre Lure et Saint-Germain. Les infirmes atteints de maladies d'yeux allaient à cette dernière puiser de l'eau à laquelle on attribuait une vertu merveilleuse.

Aujourd'hui encore, des pèlerins venus de loin et particulièrement des Vosges se rendent à Lure pour demander à Dieu quelque grâce spéciale par l'intercession de saint Desle.

On peut représenter saint Desle fichant en terre un bâton autour duquel des porcelets viennent se ranger ; prenant un sanglier sous sa protection ; guérissant des possédés.

1. *Vie des Saints de Franche-Comté*, t. II, p. 153. — 2. *Ibid.* t. II, p. 153.

SAINT ATHÉNOGÈNE.

Saint Athénogène a été loué excellemment par saint Basile dans son *Traité du Saint-Esprit.* Ce grand docteur cite son témoignage en faveur de la divinité du Saint-Esprit. Il y eut aussi un évêque de Sébaste qui portait le même nom. Il en sera question plus loin. Baronius soupçonne que saint Athénogène pourrait bien être l'auteur de la belle apologie du christianisme adressée aux empereurs Marc-Aurèle et Commode, et communément attribuée à un Athénagore dont on ne sait absolument rien. Selon cette opinion, le nom d'Athénagore ne serait qu'une altération d'Athénogène.

SAINT VÉNÉRAND, ÉVÊQUE DE CLERMONT (423).

Vénérand était du nombre des sénateurs d'Auvergne. On met sa naissance vers le milieu du IVe siècle. Après la mort de saint Artème, il fut placé sur le siége d'Auvergne qu'on transféra ensuite dans la ville de Clermont. Il occupa un rang distingué dans l'Eglise de France, et on l'a comparé aux plus illustres évêques de son temps. Il mourut le 24 décembre de l'an 423, et eut pour successeur saint Rustique, vulgairement appelé Rotiri. L'église qui fut bâtie sur son tombeau était dans l'enceinte du monastère de Saint-Allyre, près de Clermont. Plusieurs miracles s'opérèrent par son intercession.

Ses reliques furent transférées en 1311, dans l'église de Saint-Allyre. La fête de saint Vénérand se fait à Clermont le 18 janvier.

Voir saint Grégoire de Tours, Savaron, Baillet.

SAINT LÉOBARD OU LIBERD, RECLUS EN TOURAINE (593).

Léobard, appelé vulgairement Liberd, était né en Auvergne d'une famille honnête. Son cœur se trouva tourné vers Dieu dès sa première jeunesse par un heureux penchant que la grâce lui avait donné. Il fut envoyé aux écoles publiques lorsqu'il fut en âge de pouvoir étudier les lettres humaines, et ce qu'il fit le plus ordinairement en dehors de ses devoirs de classe, fut d'apprendre des psaumes de David, et de faire des lectures de piété dans les heures que ses compagnons employaient au divertissement. De sorte que sans savoir que Dieu le destinait à la vie cléricale et régulière, il se préparait insensiblement au ministère du Seigneur, par l'innocence de ses mœurs et par les exercices de la piété. Il sortit du collége sans y avoir contracté la corruption qui se répand ordinairement dans la société des jeunes gens qui vivent ensemble, et qui se communiquent plus souvent leurs défauts que leurs qualités. Lorsqu'il fut en âge de majorité, ses parents le pressèrent si fortement de songer au mariage, quoiqu'ils eussent encore d'autres enfants, qu'il ne put s'en défendre. Le contrat fut passé avec la fille qu'ils lui présentèrent; les arrhes de la foi conjugale, la bague, la chaussure et les autres présents de noces furent donnés à l'épouse future, et le jour des fiançailles fut même célébré avec toutes les solennités ordinaires. Mais la mort précipitée du père et de la mère de Léobard recula cette affaire de telle sorte que quand le deuil fut expiré, il alla trouver son frère qui avait déjà sa famille séparée, pour lui remettre entre les mains toutes les marques de l'engagement qu'il avait contracté avec sa fiancée. Ayant trouvé ce frère enseveli dans le vin, il ne put tirer aucune raison de lui, et il n'en fut même pas reconnu. Il fut obligé de se retirer dans une misérable chaumière et de passer la nuit dans une étable auprès de son cheval. Le chagrin qu'il avait eu de l'état où s'était trouvé son frère l'ayant réveillé vers l'heure de minuit, il se leva et se mit en prières, et passa le reste de la nuit à remercier Dieu des grâces qu'il avait reçues de sa bonté depuis qu'il lui avait donné l'être jusqu'alors. Il accompagna sa prière de larmes si abondantes,

qu'il était aisé de juger qu'il avait le cœur tout pénétré de reconnaissance pour son Créateur et son Rédempteur.

Ce fut dans cet intervalle, dit saint Grégoire de Tours, que le Tout-Puissant acheva de rompre les liens qui retenaient encore Léobard dans le monde, de sorte que dès la pointe du jour il monta à cheval pour retourner chez lui, et comme il méditait en chemin sur les moyens qu'il pourrait prendre pour se retirer, il lui vint en pensée d'aller consulter Dieu au tombeau de saint Martin de Tours, l'oracle commun de la France, et le théâtre le plus fréquent des miracles que la vertu divine opérait en ces siècles. Il prit aussitôt le chemin de la ville de Tours sans descendre chez lui, entra dans l'église de Saint-Martin, fit ses prières pendant quelques jours, après quoi il passa la Loire et alla se renfermer près de l'abbaye de Marmoutier, dans une petite loge vacante par la retraite récente d'un reclus nommé Alaric. Ce qui arriva l'an de Jésus-Christ 571, qui était la dixième année du règne des trois frères Gontrand, Chilpéric et Sigebert.

Il consacrait presque toute sa journée à la récitation de l'office divin. Il mettait aussi son plaisir à transcrire sur des parchemins qu'il polissait lui-même les psaumes et d'autres passages de la sainte Ecriture. Il était suave dans sa conversation, touchant dans ses exhortations.

Il régla sa vie de telle façon qu'en peu de temps il acquit toutes les vertus qui font les Saints.

Sa grotte, qui était trop étroite, lui causait de grandes incommodités : il prit de là occasion de creuser le roc, autant pour la rendre plus spacieuse que pour se mortifier par un travail très-pénible.

Dieu, qui n'est jamais ingrat à l'endroit de ses serviteurs, lui départit avant tant d'abondance le don des miracles que sa salive suffisait pour guérir les plaies et les maladies de peau les plus invétérées, les plus graves. Et comme il avait éteint en sa personne le feu de la concupiscence, de même, avec le seul signe de la croix, il éteignait l'ardeur des fièvres les plus dévorantes.

Un aveugle sollicita sa guérison pendant trois jours à la porte de sa cellule : à la fin, il étendit la main sur lui et lui rendit la vue.

Il y avait vingt-cinq ans qu'il luttait contre lui-même lorsqu'au mois de décembre de l'année 592, il annonça qu'avant Pâques de l'année suivante il passerait à une vie meilleure. Un jour de dimanche, en effet, il dit au compagnon de sa solitude de lui préparer à manger, et d'aller voir ensuite si les fidèles sortaient de la messe. Pendant que son compagnon exécutait la dernière partie de cet ordre, saint Léobard ferma les yeux et remit son esprit entre les mains des anges.

Son corps fut d'abord enseveli dans sa cellule, dans la tombe qu'il s'était préparée lui-même. Plus tard, il fut transporté dans l'église de Saint-Paul de Clermont [1].

On l'a représenté creusant sa grotte sur le flanc de la colline de Marmoutier.

La fête de saint Léobard d'Auvergne se célèbre à Tours le 12 et à Saint-Flour le 13 février [2].

Une église fut élevée à Tours en l'honneur du pieux solitaire de Marmoutier. Cette église, construite sur le quai du Vieux-Pont, à l'angle de la rue de la Bretonnerie, non loin du pont suspendu de Saint-Symphorien et de la tour de Guise, était visitée par les fiévreux qui venaient demander au Saint leur guérison. La chapelle de Saint-Libert relevait de l'autorité du roi de France, à cause de son château de Tours qui était voisin. Elle était depuis longtemps sous la dépendance du chapitre de la cathédrale, qui, tous les ans, le vendredi de la semaine de la Passion, y faisait une station, lorsque la Révolution de 93 la détourna de sa pieuse destination. On en fit une fabrique de salpêtre. Les murs de cette petite chapelle sont encore debout. Du côté de la Loire, cet édifice est presque entièrement masqué par un petit mur de briques, récemment construit. L'entrée principale est du côté occidental. Le portail, enfoncé dans le sol, possède encore quelques chapiteaux. Sa voussure est formée de courbes inégales et irrégulières, et l'exécution en est assez grossière. Quelques modillons fantastiques qu'on aperçoit, çà et là, accusent l'époque à laquelle elle fut construite, dans la première moitié du XIIe siècle. Aujourd'hui cette église sert de hangar, de serre-bois, et on lit sur le mur du nord : *magasin à vendre*. Que de ruines semblables n'aurions-nous pas à déplorer, et qui, malgré les pieux souvenirs qu'elles rappellent, n'ont aucune espérance d'être relevées [3] !

SAINT FAZZIO, ORFÈVRE DE VÉRONE (1272).

Fazzio [4] naquit l'an 1190 à Vérone, dans le royaume Lombard-Vénitien, de parents vertueux qui de bonne heure l'accoutumèrent à la piété et au travail, et lui firent apprendre l'état d'orfèvre. Son activité et son zèle, lui ayant attiré la confiance du public, firent prospérer sa maison, mais éveillèrent en même temps chez ses confrères une jalousie de métier qui les anima tellement

1. Voir la vie de saint Artème au 24 janvier. — 2. Nous parlerons de saint Léobard d'Alsace au 25 février. — 3. L'abbé Rolland, *Aum. du Pens. des Frères de Tours*. — 4. En latin *Facius*.

contre lui qu'ils lui firent éprouver toute espèce de désagréments. Après avoir longtemps enduré leurs persécutions, il quitta sa ville natale, se rendit à Crémone, où il fit don aux pauvres et aux églises de tout le fruit de son industrie. Il se concilia par là l'affection des habitants et fut nommé directeur du comité des pauvres.

Cependant il se dit qu'il ne suffisait pas de se soustraire à ses ennemis, mais qu'il fallait selon le commandement de notre divin Maître, se réconcilier avec eux. Il résolut donc de retourner dans sa ville natale. Ce fut avec beaucoup de peine que les Crémonais le laissèrent partir ; ils employèrent tout pour le détourner de son projet ; ils ne purent y réussir. Fazzio partit ; mais, arrivé à Vérone, il vit que la méchanceté de ses ennemis l'avait déjà prévenu. Les autorités reçurent un acte d'accusation dirigé contre lui ; on suborna de faux témoins qui, pour de l'argent, déposèrent contre lui ; et à peine arrivé il fut jeté en prison. Tout le monde était convaincu de son innocence ; cependant il demeura privé de sa liberté jusqu'à ce que la Providence suscitât pour sa délivrance un événement tout particulier.

Les Véronais furent, sans s'y attendre, attaqués par ceux de Mantoue ; et comme ils n'étaient pas en état de résister à leurs ennemis, ils implorèrent le secours de leurs voisins, entre autres des Crémonais, qui accueillirent leur demande, mais en stipulant, comme condition expresse du secours qu'ils leur envoyaient, la mise en liberté de Fazzio injustement arrêté et retenu en prison ; les autorités de Vérone y acquiescèrent d'autant plus volontiers que jusqu'alors personne ne s'était trouvé qui eût pu convaincre le vertueux prisonnier du crime dont il était accusé. Fazzio fut donc relâché avec la permission de s'établir à Vérone ou ailleurs. Il alla se fixer à Vérone.

Cet homme pieux et fervent se bâtit une chapelle dans cette ville, et fonda un ordre religieux auquel il donna le nom d'*Ordre du Saint-Esprit*. Le but était de soigner les malades, de visiter les prisonniers, de soulager et de consoler les pauvres et de pratiquer d'autres œuvres de charité.

L'évêque de Crémone, grand admirateur de la conduite irréprochable et de la sagesse du vertueux Fazzio, le nomma visiteur général des couvents de son diocèse, emploi dont il s'acquitta avec la plus grande exactitude jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée en 1272, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge. Il possédait le don des miracles ; il s'en opéra aussi après sa mort par son intercession. Il est encore aujourd'hui en grande vénération à Crémone. Quoiqu'il n'ait pas été solennellement mis au nombre des Saints, il se trouve cependant dans le catalogue hagiologique d'Italie ; et le Saint-Siége a approuvé son office pour les églises de Crémone et de Vérone.

Voir les Bollandistes; 18 *januar.* : Philipp. Ferrarius, *in gen. Cat. Cremonæ in Gallia Cisalpina;* Merula, *in sanctuario Cremonensi;* Benoît Pillwein, *Légende des Saints de Dieu, et des patrons honorés en Autriche, en Hongrie et à Salzburg*; 1822, p. 16 et suivantes.

LA BIENHEUREUSE BÉATRIX D'ESTE,

FONDATRICE DU MONASTÈRE DE SAINT-ANTOINE, A FERRARE (1262).

L'illustre maison d'Este, qui a donné tant de princes à l'Italie, reçut au XIIIe siècle un nouvel éclat par la sainteté de deux princesses de cette noble famille, qui portaient l'une et l'autre le nom de Béatrix. La première, née en 1206, était sœur d'Azelino IX, marquis d'Este. Devenue orpheline de bonne heure, elle demeurait à la cour de son frère, qui était dans l'intention de lui choisir un époux ; mais elle avait dès sa première jeunesse pris Jésus-Christ pour partage. Voyant donc qu'on la pressait continuellement de s'engager dans le mariage, elle s'enfuit secrètement du palais d'Azelino, et alla se consacrer à Dieu dans un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît. Cette démarche irrita d'abord le marquis ; revenu ensuite à de meilleurs sentiments, il approuva la conduite de Béatrix. Cette sainte fille, ne trouvant pas la maison religieuse où elle était entrée assez éloignée du bruit, en fit construire une nouvelle dans un lieu solitaire, et s'y renferma avec plusieurs autres Vierges chrétiennes, appartenant à des familles distinguées, entre lesquelles était la bienheureuse Julienne de Mantoue. Elle y vécut cinq ans dans la pratique de toutes les vertus de son état, et mourut saintement vers la vingtième année de son âge, le 10 mai 1226. Il parait qu'elle est honorée comme bienheureuse dans quelques églises de Padoue, où son monastère a été transféré et où l'on conserve son corps ; mais nous ne croyons pas que son culte ait été approuvé par l'Eglise.

La seconde Béatrix était fille d'Azelino, et fut mariée à Galéas Manfredo, seigneur de Vicence,

Ayant perdu son mari, elle résolut de suivre l'exemple de sa sainte tante et d'embrasser comme elle la vie religieuse, méprisant tous les avantages que pouvaient lui procurer dans le monde sa naissance, sa beauté et sa fortune. Son père voulut mettre obstacle à son dessein ; mais la fermeté de Béatrix finit par vaincre sa résistance. Elle fonda à Ferrare, ville dont Azelino était seigneur, un monastère de religieuses bénédictines, et elle y prit l'habit le 25 mars 1254. Ses sœurs trouvèrent en elle un modèle d'austérité, de soumission et d'esprit de pauvreté. Dieu voulut récompenser les vertus de sa servante en l'appelant à lui le 13 janvier 1262. Plusieurs miracles opérés par l'intercession de Béatrix furent des preuves de la gloire dont son âme jouissait dans le ciel. On en cite un surtout que Darie Robonia, religieuse du monastère de Saint-Antoine, obtint en s'adressant avec confiance à son illustre fondatrice. Cette fille était affligée d'un ulcère au genou qui avait fait de tels progrès qu'on avait décidé de lui couper la jambe ; et l'opération devait avoir lieu le lendemain du jour où, ayant prié avec ferveur la bienheureuse Béatrix, elle se trouva subitement guérie et si parfaitement qu'elle put à l'instant marcher, aller à l'église et assister au saint sacrifice.

Le 23 juillet 1774, le pape Clément XIV, ayant pris l'avis de la Congrégation des Rites, approuva le culte qui était rendu de temps immémorial à cette sainte femme.

Voir les Bollandistes, t. II de janvier, et t. II de mai.

XIXe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

Saint CANUT IV, roi et martyr, dont la naissance au ciel est mentionnée le 7 janvier. 1086. — A Rome, sur la voie Cornélienne, les saints martyrs MARIS ou MARIUS, MARTHE son épouse, et leurs fils, AUDIFAX et ABAQUE, nobles Persans, qui étaient venus à Rome pour y prier au temps de l'empereur Claude : après qu'ils eurent enduré les bâtons, le chevalet, les feux, les ongles de fer et l'amputation des mains, Marthe fut noyée dans une mare [1], les autres eurent la tête tranchée et leurs corps furent brûlés. 270. — A Smyrne, la naissance au ciel de saint Germanique [2], martyr, qui, sous Marc-Antonin et Lucius Aurelius, étant encore dans la fleur de la première jeunesse, bannissant par la grâce de Dieu la crainte qui vient de la fragilité corporelle, provoqua de lui-même, lorsqu'il fut condamné par le juge, la bête féroce destinée à le dévorer : broyé sous ses dents, il mérita ainsi d'être incorporé au pain véritable, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour qui il mourait. 168. — En Afrique, les saints martyrs Paul, Géronce, Janvier, Saturnin, Successus, Jules, Cat, et deux femmes, Pie et Germaine [3]. — A Spolète, le supplice de saint Pontien [4], martyr, sous le règne de l'empereur Antonin ; après l'avoir très-violemment battu de verges [5] pour Jésus-Christ,

1. *In Nymphâ*, dit le texte latin. Quel est le lieu appelé *ad Nymphas*, où s'accomplit le supplice de ces martyrs et de beaucoup d'autres? Il était sur la voie Cornélienne, à 13 milles de Rome. La voie Cornélienne était située entre la voie Aurélienne et la voie Triomphale.

2. Eusèbe décrit le noble combat de cet athlète de Jésus-Christ au chapitre 14e du livre IV de son histoire.

3. Ces Martyrs et leurs compagnons étaient au nombre de six cents.

4. On a les actes de saint Pontien. Ils se trouvent dans Surius, t. Ier, 14 janvier.

5. *Virgis cæsum*, dit le texte latin. Quoique ce supplice fût ignominieux, il était cependant léger en comparaison des autres. C'était avec des verges de bois d'orme que l'on châtiait généralement les esclaves, *nisi mihi supplicium* ULMEUM *de te detur*, dit Plaute, dans le *Soldat fanfaron*. Cet auteur emploie encore le même terme, *ulmeus*, d'orme, dans plusieurs autres passages où il fait allusion à ce même supplice. Les verges des magistrats étaient faites de bouleau. Pline nous l'apprend dans son *Histoire naturelle*, livre XVI, chapitre 18 ; il dit : « Cet arbre de la Gaule est admirable pour sa blancheur et sa flexibilité ; terrible sous forme de verges dans la main des magistrats, il sert encore, étant fort souple, à arrondir des cerceaux et à tisser des corbeilles ». A défaut de bouleau, les verges étaient de saule. Ainsi, Prudence dit, hymne sur le martyre de saint Romain : « Chaque fois que le saule avait frappé son corps, les verges étaient rouges et humides de sang ». Les arbres qui fournissaient les verges étaient dits *infelices*, malheu-

le juge Fabien le fit marcher les pieds nus sur des charbons ardents ; comme il n'en fut pas blessé, le juge ordonna qu'il fût mis sur un chevalet, puis suspendu par des crochets de fer [1] ; après quoi il fut jeté en prison, où il eut le bonheur d'être fortifié par la visite d'un ange ; ensuite ayant été exposé aux lions et arrosé de plomb fondu, il fut enfin frappé de l'épée. IIe s. — A Lodi, saint BASSIEN [2], évêque et confesseur, qui lutta courageusement contre les hérétiques, de concert avec saint Ambroise. Vers 413. — A Worcester, en Angleterre, saint VULSTAN, évêque et confesseur, illustre par ses vertus et par ses miracles, et mis au nombre des Saints par Innocent III. 1095.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Cologne, la fête particulière de sainte Antoinette. vierge et martyre, et l'une des compagnes de sainte Ursule. Fin du IVe s. — A Rouen, saint REMÈDE ou REMY, loué par le pape Paul Ier, dans une de ses lettres. 772. — A Bayeux, saint CONTEST, évêque, successeur de saint Manvieu. Vers 513. — A Chartres, saint LAUMER, abbé, fondateur de deux monastères dans le Perche, et que de nombreux miracles ont rendu très-célèbre. 594. — A Viviers, la fête de saint ARCONCE, dont l'entrée au ciel est marquée le 8 de janvier —A Ajaccio, saint Appien [3], évêque et martyr. — A Trèves, saint AGRICE, évêque et confesseur, dont le décès est marqué au Martyrologe romain le 13 de janvier. — Encore à Chartres, saint Malard ou Malchard, évêque de cette ville. Vers 660. — A Lens, au diocèse d'Arras, la bienheureuse Béatrix de Lens, de famille noble, qui fonda un monastère de l'Ordre de Cîteaux, près de Mons, en Belgique. Vers 1216.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe des chanoines réguliers. — A Saint-Jean-de-Latran, etc., saint Melaine, confesseur, évêque de Rennes, qui augmenta la gloire de l'Ordre des chanoines et émigra au ciel le 6 janvier [4], illustre par ses vertus et ses miracles.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît, des Camaldules et de la Congrégation de Vallombreuse. — A Rome, saint Agathon, pape, qui fut, dit-on, d'une si grande sainteté et d'une telle mansuétude qu'il délivra de son mal un lépreux qui se trouva sur son passage, et que jamais personne ne prit congé de lui la tristesse dans le cœur. Il est fait mention de lui le 10 de janvier [5].

Martyrologe de l'Ordre de Cîteaux. — Saint Agathon, confesseur, qui, n'étant encore que moine de l'Ordre de Saint-Benoît, fut si célèbre par ses vertus et ses miracles, qu'il mérita le surnom de Thaumaturge. Elevé à la dignité de la chaire suprême, il assembla le sixième concile général pour la condamnation de l'hérésie des Monothélites, rendit d'immortels services au siége de

reux. (Pline, livre XVI, chapitre 16.) Une loi romaine, la loi Porcia, écartait les verges du corps de tout citoyen romain. C'est de cette loi que se prévalait saint Paul, lorsqu'il adressait ce reproche aux magistrats de Philippe : « Vous nous avez battus de verges, nous qui sommes citoyens romains (art. 16) »; lorsqu'une autre fois encore, sur le point d'être fouetté, il repousse de lui cet opprobre par cette seule parole : « Vous est-il permis de fouetter un citoyen romain, un homme qui n'a pas même été jugé ? » Josèphe (*De la guerre de Judée*) regarde comme une énormité que Cæsius Florus ait fait battre de verges, puis attacher au poteau des Juifs, des citoyens romains.

1. Le croc ou crochet, *uncus*, *uncinus*, était employé comme instrument de supplice. *Stridentibus laniatur uncis*, dit Prudence, il est déchiré par des crochets avec un bruit strident; et Ammien Marcellin, liv. VIII : *On dressait des chevalets, et le bourreau préparait les crocs.* On s'en servait aussi pour traîner le coupable au châtiment : *Impactus Sejanus ducitur unco,* lit-on dans *Juvénal*, satire X. Sejan, saisi, est mené au croc.

On traînait aussi à l'aide du croc les cadavres des condamnés : *Cadavera quoque uncus trahens*, le croc à traîner les cadavres. (Sénèque, livre III *de la Colère.*) Sur la fin des actes de saint Sébastien, on lit ceci : « Cherche dans l'égoût qui est près du cirque, et là tu trouveras mon corps suspendu à un croc ». Saint Sébastien parle ainsi de son corps traîné au croc et jeté dans le grand égoût.

2. Il est question de saint Bassien dans le Concile d'Aquilée, tenu sous l'empereur Gratien. Il y assista avec saint Ambroise, auquel il s'unit pour combattre Jovinien, hérésiarque nouveau. Son nom se trouve au bas de la lettre de saint Ambroise au pape Sirice, contre les hérésies monstrueuses de ce Jovinien et de ses compagnons. (Liv. Ier, lettre VIII.) Le même saint Ambroise parle de saint Bassien dans sa cinquième lettre à Félix. On trouve sa vie écrite assez au long dans Mombrizio, t. Ier, et *AA. SS.*, t. Ier de janv. p. 584.

3. On honore en Corse saint Appien, parce qu'il était le Patron de l'église cathédrale de Sagone, l'un des cinq évêchés qui existaient dans notre diocèse avant 1789. Il n'y a plus de trace de cette église.

Il n'y a pas de légende du Saint dont il est question. On lit au deuxième Nocturne des Matines une partie *Sermonis S. Maximi Episcopi de S. Cypriano, Homelia* II.

On ne connaît pas sa vie et on ignore par conséquent l'époque où il a vécu.

Nous n'avons aucune relique de ce Saint.

Ajaccio, le 23 août 1871. — F. A. DONZELLA, *chan. hon., secrét. gén. de l'évêché.*

4. Voir au 6 janvier. — 5. Voir sa vie au 10 janvier.

Rome, affermit le culte des Saints par une défense intrépide des saintes images, et mérita d'être admis dans la compagnie céleste le 10 de janvier.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Morbigne, dans la Rhétie (Valteline), le bienheureux André de Peschiera, prédicateur célèbre, qui a laissé dans la Valteline de grands souvenirs de sainteté, de doctrine et d'exquise charité, et qui a brillé par ses miracles. — A Nole, dans la Campanie, saint Félix, prêtre, dont la mémoire est rappelée au Martyrologe romain, le 14 de janvier.

Martyrologe des Carmes chaussés. — Saint Denis, pape et confesseur, de l'Ordre des Carmes, dont l'entrée au ciel est marquée le 26 décembre.

Martyrologe de l'Ordre des ermites de Saint-Augustin. — En Afrique, saint Fulgence, évêque de l'église de Ruspe, de notre Ordre, qui, dans la persécution des Vandales, souffrit beaucoup de la part des Ariens pour la foi catholique et l'excellence de sa doctrine, et fut relégué en Sardaigne, d'où ayant eu la permission de retourner dans son diocèse, il y mourut en paix le 1er janvier, célèbre par ses prédications et la sainteté de sa vie.

Martyrologe de l'Ordre des Servites. — Saint Antoine, abbé et confesseur, dont la fête se célèbre le 17 de janvier.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, outre les saints martyrs mentionnés ci-dessus d'après le Martyrologe romain, et en même temps qu'eux, les saints Quinctus, Tertule, Tibéritain, Maïeul, Victorien, Honoré, Fortunat, Lucius, Marcisse, Publius, Félix, Caïa, Vital, Cassien, Second, Victor, Prime, Spain ou Espagnol, Cacinan, Lucius, Saturnine, Floride, Calliste, Mélondion, et environ six cents autres. IVe s. (probablement). — Encore en Afrique, à Carthage, les saintes Pie, Picarie et trente-huit autres, distinguées par le Martyrologe de saint Jérôme des six cents qui précèdent. — En Grèce, saint Lucien et sainte Paule, et leurs enfants Claude, Hypate, Paul, Denis, martyrs. — A Nicomédie, en Bithynie, sainte Euphrasie, vierge et martyre : condamnée à subir les plus vils outrages, cette Sainte promit au soldat auquel on l'avait livrée de lui révéler, s'il voulait l'épargner, un secret pour se rendre invulnérable ; elle lui offrit d'en faire l'expérience sur elle-même, et celui-ci, pour se convaincre de l'efficacité de la recette, lui porta, sur la tête, un rude coup qui l'étendit morte. Règne de Dioclétien. — A Tortone, dans le Milanais, saint Ammonius, évêque de cette ville, à une époque indéterminée. L'église de Tortone fait néanmoins sa fête du rite double et, ce jour-là, on expose à la vénération publique ses reliques qui se trouvent dans la cathédrale. — En Grèce, saint Arsène, premier archevêque de Corfou. — A Castellamare-di-Stabia, saint Catelle, évêque, qui se retira dans la solitude avec saint Antonin, abbé du Mont-Cassin, prédit le pontificat suprême à Boniface IV, alors simple prêtre, et revint mourir au milieu de son troupeau, l'an 617. — En Ecosse, saint Blaithmaic, prêtre, et ses compagnons, moines de l'île d'Iona où étaient autrefois enterrés les rois d'Ecosse, martyrisés par les pirates Danois pour avoir refusé de livrer les trésors de l'Eglise. 793. — En Suède, saint Henri, martyr, évêque d'Upsal, qui prit part à l'administration du royaume, et prêcha la foi aux Finnois vaincus par le roi Eric. 1151 [1].

SAINTS MARIS, MARTHE, AUDIFAX ET ABACUM [2],

MARTYRS

270. — Pape : Saint Félix Ier. — Empereur : Claude le Gothique.

Il est beau sans doute de voir des frères vivre en bonne intelligence et dans une parfaite concorde ; mais ce concert semble être au plus haut point de sa perfection quand les frères se maintiennent ainsi dans la paix sous l'obéissance d'un père et d'une mère. C'est alors qu'on peut dire au père de famille ce qui est écrit au psaume CXXVII, que « sa femme ressemble à une vigne féconde, et que ses enfants entourent sa table comme de jeunes branches d'olivier ». La sainte Eglise nous offre aujourd'hui un bel exemple de

1. Voir la vie de saint Henri d'Upsal au 18 décembre. — 2. Ou *Abaque*.

cette union dans les illustres martyrs Maris, Marthe, Audifax et Abacum : le père, la mère et les deux enfants. Ils étaient Persans de nation, de race noble et riches ; mais animés d'un grand zèle de servir Jésus-Christ en ses membres, ils vendirent leurs héritages, et emportant le plus d'argent qu'il leur fut possible, ils vinrent jusqu'à Rome qui, alors, était le théâtre ordinaire du martyre. Ils apprirent d'abord qu'un homme vénérable, appelé Cyrin, était retenu prisonnier au-delà du Tibre, après avoir été dépouillé de tous ses biens et très-maltraité en son corps. Maris, sa femme et ses deux enfants allèrent le visiter et s'étant tous prosternés à ses pieds pour se recommander à ses prières, ils demeurèrent huit jours en cette prison avec lui.

Cependant ils assistaient de leurs biens le bienheureux Cyrin et ses autres compagnons. L'on voyait souvent ces vertueuses personnes se jeter aux pieds des saints confesseurs prisonniers pour laver leurs blessures, puis, par dévotion, répandre sur leurs têtes et celles de leurs enfants l'eau qui avait servi à un si pieux office.

En ce même temps, l'empereur Claude II, débarrassé des préoccupations extérieures qui pouvaient menacer sa couronne, se hâta de persécuter les chrétiens. Un premier édit confisqua les propriétés des fidèles. Bientôt on les condamna eux-mêmes à la déportation ou aux travaux forcés. Ainsi deux cent soixante chrétiens furent d'abord employés à l'extraction de la pouzzolane dans les arénaires de la voie *Salaria*. Le 1er mars 269, ces confesseurs furent percés de flèches au milieu de l'amphithéâtre et leurs corps, portés hors la porte Salaria, furent jetés au feu. Déjà les flammes achevaient ces saints holocaustes quand nos saints Maris et Marthe, avec leurs enfants, y accoururent de nuit, et, aidés d'un saint prêtre appelé Jean, retirèrent du feu leurs ossements et les ensevelirent avec honneur en un souterrain sur la même voie ; puis ils s'en allèrent secrètement, par crainte de la persécution, au-delà du Tibre ; ils s'enfermèrent deux mois dans une maison en laquelle le pape saint Félix célébrait les divins offices avec les autres chrétiens.

Maris, Marthe, Audifax et Abacum devaient payer de leur vie leur dévouement aux pauvres et aux persécutés de la ville de Rome. Claude venait de faire massacrer dans l'arène trois cents chrétiens à la fois. Maris et sa famille passèrent la nuit suivante à recueillir et à inhumer les restes des martyrs. C'était se désigner à la vengeance impériale. Le prêtre saint Valentin avait été arrêté et livré au tribun Astérius ; mais comme la fille de ce tribun recouvra la vue à la prière du Saint, le père se convertit lui-même à la foi de Jésus-Christ. Les saints Persans, ayant appris ces nouvelles, s'en vinrent joyeux à la maison d'Astérius et y demeurèrent trente-deux jours, rendant grâces à Dieu pour ses grandes miséricordes. L'empereur, averti de ce qui se passait, fit arrêter tous les chrétiens qui furent trouvés en cette maison, entre autres Maris et Marthe avec leurs deux fils ; il les livra au juge Muscien, avec commandement de les faire mourir par de cruels supplices s'ils refusaient de sacrifier aux dieux. D'abord, le président fit tous ses efforts pour abattre leur courage par ses belles paroles ; voyant qu'il perdait son temps et sa peine, il fit battre à coups de levier Maris et ses deux enfants en présence de leur mère, qui les encourageait à souffrir. Ensuite on les étendit à force de cordes sur le chevalet, où, au lieu de plaintes, on n'entendait sortir de leurs bouches que ces paroles : « Soyez glorifié, ô Seigneur Jésus-Christ, pour la faveur que vous nous faites d'être mis au nombre de vos serviteurs ». A cette vue, le juge, transporté de colère, commanda que leurs côtés fussent brûlés avec

des torches ardentes, et que tout leur corps fût déchiré avec des ongles et des verges de fer.

Mais comme les martyrs persévéraient toujours dans les louanges et les actions de grâces, il les fit détacher de ces poteaux et leur fit couper les mains. Marthe était toujours présente à cette sanglante tragédie ; elle-même ramassa les mains de son mari et de ses deux enfants, avec le sang qui en coulait, et par dévotion elle en oignit son visage comme d'une précieuse liqueur. Enfin, le tyran désespéra de vaincre des courages si constants; Marthe subit le même supplice que son mari et ses enfants; on leur suspendit les mains au cou, puis on les conduisit par la ville ainsi flagellés et mutilés. Le même jour, la sentence de mort ayant été portée contre eux, ils furent exécutés en un lieu appelé alors les *Nymphes de Catabassi*, et maintenant la *Nymphe sacrée*, à treize milles de la ville, sur la voie Cornélienne, où l'on trouve encore les vestiges d'une ancienne église [1]. Les corps du père et des deux fils furent jetés au feu par ordre du président, afin d'y être consumés et privés de la sépulture ; on noya Marthe dans un étang ; mais Dieu n'oublia point ses fidèles serviteurs. Une pieuse matrone fit recueillir leurs cendres que les chrétiens déposèrent, avec le corps de sainte Marthe, dans un *loculus* des catacombes. Leur décès arriva, non pas le 19 janvier, comme l'a écrit Surius, mais le 20, l'an 270, puisque la persécution ne commença qu'au mois de mars 269 et que l'empereur Claude mourut au mois de mai 270. Pour laisser le jour entier à la fête de saint Sébastien, on fait mémoire de ces martyrs au 19. Depuis, leurs précieuses dépouilles furent transportées à Rome, en diverses églises, à Saint-Adrien, à Saint-Jean-Calybite, à Sainte-Praxède, d'où une partie a été aussi apportée en France, au célèbre monastère de Saint-Médard, à Soissons, que saint Grégoire le Grand appelait, par honneur, le père des monastères. Des portions de ces reliques furent aussi portées à l'ancienne abbaye des Bénédictins de Selghenstadt-sur-le-Mein, petite ville de l'ancien électorat de Mayence, qui appartient aujourd'hui au grand duché de Hesse-Darmstadt (elles y furent mises par Eginhart, fondateur, puis religieux de cette abbaye); à Gemblours en Brabant (diocèse et province de Namur, en Belgique); à Pruymes, dans l'archevêché de Trèves; à Courtray, dans la Flandre occidentale. Les dames de Saint-Maur, à Davenescourt, possèdent une relique de saint Audifax.

Il est fait mémoire de ces saints Martyrs dans les Martyrologes de Rome, d'Usuard et d'Adon, et dans les *Annales de l'Eglise*, par Baronius, l'an 270, éd. de Bar, tom. III. Nous avons les Actes de ces Saints; Surius les donne, t. Ier, 14 février. Saint Grégoire parle des reliques de sainte Marthe, martyre, au troisième livre de ses *Dialogues*, ch. 30. Les reliques de tous ces Martyrs sont conservées à Rome dans l'île du Tibre, dans l'église de Saint-Jean-Calybite et dans celle de Saint-Adrien, comme l'attestent les anciens monuments de ces églises. — Baronius.

1. *Santa ninfa. Nympha* ou *ninfa* signifie *eau*, dans la basse latinité. Cette eau devint *sacrée* par le sang des Martyrs.

SAINT LAUMER OU LOMER, ABBÉ

594. — Pape : Saint Grégoire le Grand. — Roi de France : Clotaire II.

Nihil est iniquius quam amare pecuniam.
Il n'y a rien de plus criminel que d'aimer l'argent.
Eccli., x, 10.

Sous le règne de Clotaire Ier, fils du grand Clovis, premier roi chrétien de France, saint Laumer naquit au village de Neuville-la-Mare, à trois lieues de Chartres, de parents médiocrement pourvus des biens de la fortune, mais fidèles et pleins de vertu. Son père nourrissait du bétail dans les pâturages voisins ; trop pauvre pour avoir des domestiques à son service, il confia la garde de ses troupeaux à Laumer encore enfant. Le jeune berger rehaussa par des vertus précoces un labeur obscur et infime aux yeux du monde. D'une sobriété rare à cet âge, il ne mangeait qu'une seule fois par jour, et se privait même du strict nécessaire pour distribuer les restes de sa petite portion quotidienne soit à de pauvres passants, soit à des camarades dans le besoin.

Les heureuses dispositions qu'il annonçait engagèrent sa famille à le retirer des champs et à lui faire donner une éducation plus convenable. Dans ce but, ils le placèrent à Chartres, sous la direction d'un saint prêtre nommé Chérimir, qui l'instruisit dans les lettres et le forma en même temps à la piété. Ce maître éclairé ne tarda pas à reconnaître les aptitudes supérieures de son élève, notamment une rare pénétration et une singulière vivacité d'esprit ; il s'attacha donc à cultiver cette intelligence d'élite, qu'un cœur excellent rendait encore plus digne de ses soins. Laumer se faisait aimer par sa douceur, et se conciliait d'unanimes sympathies par son obligeance. La nature, ou plutôt la grâce divine, l'avait doué d'un caractère si égal, que jamais il ne donna le moindre signe d'humeur, de brusquerie ou de mécontentement : loin de choquer personne, il se montra constamment affable, gai, bienveillant et empressé pour tous ceux qui l'approchaient.

A peine sorti de l'adolescence, il résolut de renoncer au monde, et se retira dans l'abbaye de Micy, près d'Orléans, fondée par le roi Clovis, et qu'habitait alors une colonie de pieux solitaires. L'abbé saint Mesmin, saint Avy, saint Lubin, depuis évêque de Chartres, saint Calais, saint Liphard, et d'autres ascètes d'une vertu éprouvée, menaient, en ce monastère, la vie la plus édifiante : leur réputation de sainteté ne pouvait manquer d'attirer aux bords du Loiret de nombreux et fervents disciples. Laumer y passa douze années, dans les exercices de la prière et de la méditation ; toutefois, ne se trouvant pas encore assez à l'écart dans cet asile religieux, il jeta ses vues sur la forêt du Perche, vaste désert où n'arrivait aucun bruit du siècle. Pour mettre son dessein à exécution, il lui fallait traverser Chartres... Là d'irrésistibles instances le retinrent contre son gré, et le détournèrent momentanément de sa vocation prononcée pour la vie érémitique. L'évêque de Chartres, désireux de conserver auprès de lui et d'employer un homme d'un pareil mérite, lui conféra les ordres sacrés et le promut au sacerdoce, malgré la résistance que l'humble diacre fit pour décliner cet honneur. Les prêtres

et les chanoines de la cathédrale vivaient alors en communauté, suivant les traditions de la primitive église. Laumer, édifié de leur régularité à remplir leurs devoirs, consentit à demeurer avec eux, ce dont ils furent très-flattés. Pour l'attacher plus étroitement à leurs intérêts, ils lui confièrent la charge d'économe du chapitre [1] : le nouveau titulaire s'acquitta fidèlement de sa fonction, distribuant à chacun ce qu'il fallait, ne cherchant point à bénéficier sur les revenus dont il disposait au profit de la masse, et retranchant plutôt sur ses besoins personnels, afin de donner davantage aux autres. Après avoir passé quelque temps au sein de cette famille sacerdotale, Laumer revint à sa première idée, et s'affermit dans la détermination d'aller vivre loin du commerce des hommes : le désir d'atteindre à une plus haute perfection le pressait d'abandonner complétement le monde et les affaires temporelles. Une nuit donc que ses confrères dormaient profondément, il se lève, sans rien dire à personne, s'éloigne de Chartres, et pénètre dans la forêt du Perche après laquelle il soupirait depuis longtemps... Il s'y construisit avec des branches d'arbres une petite cellule, et se livra tout entier à la contemplation, demeurant jour et nuit en prières. Ne se souciant nullement de faire des provisions, se confiant en la seule providence de Celui qui nourrit les petits des oiseaux, le Saint vivait plutôt comme un ange du ciel que comme un homme de la terre. Il vivait, dis-je, paisiblement en cette agréable solitude, lorsqu'une nuit, des voleurs, se persuadant qu'il avait de l'argent, vinrent en sa cellule pour le lui dérober. Mais le Saint leur ayant remontré charitablement leur faute, et fait savoir que toutes ses richesses étaient en Jésus-Christ, ils furent touchés d'un si parfait repentir qu'ils lui promirent de s'amender, de faire pénitence de leurs péchés et de commencer une meilleure vie. En effet, se retirant chez eux et admirant la douceur et la sainteté de la vie de ce bon ermite, ils commencèrent à la publier partout ; de sorte que plusieurs désirant le connaître, il se trouva visité par un grand nombre de personnes de toute qualité ; et ce lieu, cessant pour lors d'être solitaire, fut peuplé d'une foule de bonnes âmes qui se rangèrent autour de Laumer pour avoir part à ses saintes instructions et profiter des bons exemples de sa vie. A cet effet furent bâtis, en forme de monastère, plusieurs petits logements autour de son ermitage ; ce monastère est devenu, dans la suite des temps, une maison de religieuses de l'ordre de Fontevrault, appelée du nom de notre saint, Bellomer [2]. Il y a encore aujourd'hui des restes de ce prieuré ; c'est une propriété particulière.

Il ne resta pas longtemps dans cette première retraite. Importuné par de fréquentes visites, il changea de demeure, et s'établit avec ses disciples à six lieues de Chartres, dans un désert où il fonda, vers l'an 575, le monastère de Corbion, appelé depuis le *Moûtier-au-Perche.* Ce qui attirait tant de monde vers le Saint, c'est que Dieu qui révèle les choses les plus cachées et qui prend un plaisir d'autant plus grand à relever les humbles qu'ils s'abaissent davantage, fit bientôt paraître la sainteté de son serviteur par la multitude des miracles qu'il fit en sa faveur et par son entremise. Car, par ses seules prières, il éteignit le feu qui avait pris à des paniers d'osier remplis de blés pour la provision du monastère. Les portes de l'église, qui étaient fermées, s'ouvrirent d'elles-mêmes pour lui en donner l'entrée. Par la seule force de l'oraison, il fit changer de place un gros chêne qui nuisait au plan de ses bâtiments. Toutes les fois que le démon, ennemi de la lumière, lui éteignait sa lampe la nuit, elle se rallumait aussitôt. Par la vertu du saint

1. Quelques-uns prétendent que la charge d'économe du chapitre équivalait à celle de *prévôt.*
2. *Launomarus bellus.*

sacrifice de la messe, il rendit l'usage parfait des jambes à un enfant qui était extrêmement boiteux. Il délivra, par le signe de la croix et par les saintes huiles, un homme possédé d'un démon si furieux, que l'on était contraint de l'attacher avec des chaînes. Et par les mêmes cérémonies, il rendit une santé parfaite à un seigneur paralysé de tout le corps ; ce qu'il fit aussi en faveur d'une femme appelée Ulphrade, qui, du consentement de son mari, donna depuis, en reconnaissance à son monastère deux belles métairies, afin d'obtenir de la bonté divine par les prières et l'intercession de saint Laumer, déjà décédé, la rémission de ses péchés. Mais à propos de ces guérisons miraculeuses, nous ne voulons pas omettre une chose très-digne de remarque.

Un seigneur nommé Ermoald tomba en une grave maladie contre laquelle il employa tous les remèdes humains ; voyant que tous les soins des médecins ne lui servaient de rien et que l'on désespérait de sa santé, il envoya quarante pièces d'or à saint Laumer, le conjurant de prier Dieu pour lui. Le Saint offrit bien de prier pour sa guérison, mais il ne voulait pas recevoir cet argent ; néanmoins, par l'importunité du messager, il le prit et alla en son oratoire prier Dieu que cette oblation lui fût agréable. Mais lorsqu'il eut mis les quarantes pièces sur l'autel et qu'il les eut toutes maniées les unes après les autres, il reconnut par inspiration divine qu'il n'y en avait qu'une seule bien acquise : il la retint et rendit les trente-neuf autres à celui qui les avait apportées. « Cet argent », lui dit-il, « est mal acquis ; cette oblation ne saurait apaiser Dieu, ni obtenir une plus longue vie et encore moins obtenir la rémission des péchés, parce qu'il est écrit : Les sacrifices des méchants sont abominables devant Dieu, et les vœux des justes lui plaisent. Retournez promptement, mon frère, avertir votre maître qu'il ait soin du salut de son âme, qu'il fasse restitution de ce qu'il a mal acquis, parce qu'assurément il mourra de cette maladie ». Sur cette réponse, le messager s'en retourna chez son maître qu'il trouva encore en vie ; mais incontinent après il mourut, selon la prédiction du serviteur de Dieu.

Des voleurs dérobèrent un bœuf au monastère ; mais après avoir marché toute la nuit, le jour suivant ils se trouvèrent encore à la porte du même monastère, ce qui les obligea de restituer leur larcin.

L'évêque de Chartres, nommé Pappole[1], homme d'une vie fort exemplaire et d'une vertu très-signalée, entendant parler des rares qualités de Laumer, désira le voir, afin de se consoler avec lui par de pieux entretiens. Pour cet effet, il lui écrivit et le pria de venir à Chartres ; le Saint qui eût cru commettre un crime de manquer à l'obéissance ou à la charité, s'y rendit de bon cœur pour la satisfaction d'un si grand prélat. Mais peu de jours après son arrivée, il tomba malade d'une fièvre qui lui fit juger que son heure était venue, parce qu'il était fort âgé. Le saint évêque, de son côté, s'acquitta envers lui de tous les devoirs d'une sainte amitié, le visitant pendant sa maladie et faisant connaître par ses larmes combien sa perte lui serait sensible. Saint Laumer le consola, autant que son indisposition le lui put permettre, et fit toujours paraître un cœur élevé vers Dieu et des affections détachées de la terre. Il avertit le saint prélat des malheurs qui devaient arriver dans tout le pays, de la ruine et de la désolation des villes et de la campagne, de la profanation des autels, de la démolition des églises et d'autres désordres qui étaient capables de lui faire perdre le plaisir de la vie. Il lui prédit particulièrement les calamités qui menaçaient la ville de

1. Les premières copies de l'original, dit Baillet, n'ayant pas nommé l'évêque, un copiste a cru que c'était Malard au lieu de Pappole.

Chartres, et les fleuves de sang qui couleraient par toutes ses rues. La vérité de ces prédictions fut justifiée par l'événement : il assura pourtant à l'évêque que ces malheurs n'arriveraient pas durant sa vie, d'où il devait passer à une meilleure sans avoir la douleur d'être témoin de tant de misères et sans perdre le repos dont il avait joui jusqu'alors. Ainsi, le saint abbé, âgé de plus de cent ans, rendit l'esprit à son Créateur le 19 janvier de l'an 594.

Pappole ne lui survécut pas de beaucoup, et dès la même année il eut pour successeur le bienheureux évêque Bohaire, qui vit l'accomplissement de la prophétie de saint Laumer dès l'an 600, lorsque les troupes de Thierry et de Théodebert, qui faisaient la guerre à Clotaire II, prirent et saccagèrent la ville de Chartres.

On a représenté saint Laumer : 1° comptant des sous d'or; 2° suivi d'une biche qu'il délivra des poursuites d'une troupe de loups.

RELIQUES DE SAINT LAUMER.

Le corps de saint Laumer fut enseveli dans un faubourg de Chartres, en l'église de Saint-Martin-du-Val, auprès de celui du saint évêque Lubin, mort en 556. En 595, on le transféra à Corbion. De ce monastère il fut porté dans le diocèse d'Avranches, puis au Mans et, enfin, en 874, à Blois, où les dévastations des Normands avaient obligé les moines de Corbion à chercher un refuge.

L'arrivée du corps de saint Laumer (en 874) fut un mémorable événement pour ce pays. Les habitants firent éclater les transports d'une vive allégresse, et manifestèrent leur vénération par des témoignages de piété. Les translations de reliques étaient les grandes solennités du temps ; nulle cérémonie ne remuait plus fortement les populations chrétiennes, dans ces vieux âges de foi et de ferveur. Depuis cette époque, le culte du saint abbé devint tout à fait populaire à Blois ; cinquante ans après, Raoul, roi de France et Thibault, comte de Chartres, fondèrent la célèbre abbaye de Saint-Laumer.

Les résultats répondirent aux intentions des bienfaiteurs. Les moines de saint Laumer reçurent, il est vrai, de vastes étendues de terrain ; mais ce fut pour les défricher et les mettre en culture. Les plaines fertiles, les vignobles avantageux que nous voyons aujourd'hui à l'entour de Blois, sont en partie le fruit de leurs travaux infatigables ; ils suivirent en cela l'exemple de leur laborieux patriarche, que sa légende nous montre arrachant lui-même les bruyères et les ronces de Corbion, pour transformer un sol jusque-là improductif.

Les sciences et les lettres ne doivent pas moins à nos studieux Bénédictins ; elles ont trouvé dans leurs cloîtres un asile renommé ; leur école, au XIIe siècle, eut la gloire de compter parmi ses élèves notre savant docteur Pierre de Blois, une des lumières de la théologie catholique. Les arts y furent également cultivés ; si l'on en doutait, il suffirait de considérer la structure du temple érigé par les enfants de saint Laumer et parvenu jusqu'à nous.

Il faudrait de longs détails pour énumérer ici les bienfaits, même temporels, du monastère bénédictin dont notre génération a recueilli l'héritage. Rappelons seulement une particularité peu connue. Au XIIIe siècle, les habitants du faubourg du Foix étaient encore *serfs*, *taillables et corvéables à merci :* eh bien ! ce furent les bons moines de saint Laumer, leurs seigneurs féodaux, qui les affranchirent spontanément ; cette mesure généreuse améliora d'une manière sensible leur condition auparavant triste et précaire. Ils n'étaient donc pas étrangers aux idées d'émancipation sociale (comme d'injustes détracteurs se plaisent à le répéter), ces pieux cénobites, que l'on a tant accusés de résister au *progrès !*

La dévotion aux insignes reliques de saint Laumer fut constamment le principal mobile des bonnes œuvres et des grandes choses accomplies à l'ombre d'un sanctuaire auguste. Il semblait que la possession d'un dépôt si précieux perpétuât dans cette maison l'esprit même du bienheureux abbé de Corbion, et que la violation de ce palladium sacré dût entraîner d'incalculables malheurs; aussi, le deuil fut-il profond, lorsque, au XVIe siècle, les Huguenots eurent enlevé à la vénération publique ce corps jusque-là intact. Des mains pieuses recueillirent quelques os miraculeusement sauvés du désastre de 1568 ; mais ces derniers débris disparurent en 1793.

L'ancienne et belle abbaye de l'Ordre de Saint-Benoît dédiée à saint Laumer subsiste toujours à Blois. Les bâtiments actuels ne remontent pas à deux cent cinquante ans ; ils sont d'une belle et simple architecture, et sont devenus l'Hôtel-Dieu, hôpital civil et militaire. L'église ancienne de l'abbaye y est attenante ; elle est aujourd'hui église paroissiale, et, à l'époque du Concordat, on a substitué à son vocable primitif celui de saint Nicolas, nom d'une paroisse dont l'église a été

détruite à la Révolution, et qui englobait dans son territoire l'église de l'abbaye. Ce monument est d'une architecture remarquable ; il date des XIe et XIIe siècles ; les archéologues, et je citerai entre autres le P. Arthur Martin, de regrettable et pieuse mémoire, admirent surtout l'harmonie qui règne en toutes ses parties, circonstance qu'on rencontre assez rarement, à raison des styles différents qu'on adoptait souvent dans ces gigantesques bâtisses, laissées et reprises en différentes fois. Le style dominant est la transition du plein-cintre à l'ogive ; il y a pourtant quelques points, entre autres une chapelle derrière l'abside, qui est pur roman [1].

De nos jours, on a commencé l'importante restauration de cet édifice trop longtemps négligé. Le patron primitif devait naturellement obtenir les prémices d'un travail considérable : saint Laumer a retrouvé, dans son sanctuaire de prédilection, une chapelle digne de lui : l'autel, les peintures, les vitraux font honneur au goût des artistes, qui ont su reproduire en abrégé la légende du Saint et l'histoire de sa pieuse maison.

La fête de saint Laumer est célébrée le 19 janvier, jour présumé de sa mort (vers l'an 594). Outre cet anniversaire, les Bénédictins avaient institué une solennité spéciale, en mémoire de la translation de ses reliques à Blois (le 23 octobre).

Le culte de saint Laumer, un peu négligé dans le Blésois depuis la Révolution, paraît s'être mieux conservé dans les localités qu'habita ce premier abbé de Corbion. Ainsi, plusieurs paroisses du pays chartrain et du Perche portent son nom, et l'honorent spécialement : en outre, des traditions respectables attestent la dévotion vivace du peuple de ces contrées pour leur vénéré patron. Nous lisons, à ce sujet, dans une publication récente, les renseignements qui suivent [2] : « Un monument curieux, tout voisin de notre territoire chartrain, est celui de la Madeleine-Bouvet, connu sous le nom de *Fontaine de saint Laumer :* ce pieux apôtre a laissé sur une grosse pierre de plus de six mètres de long sur quatre mètres de large, couchée en plein champ, la trace d'un coup de sa baguette, et sur un beau silex, enchâssé aujourd'hui dans la sacristie de l'église du *Pas-Saint-Laumer*, l'empreinte bien figurée de son pied [3]. Le trou de la grosse pierre garde l'eau du ciel, et forme la fontaine qui guérit de la fièvre ; le pas conservé dans l'église est vénéré des pèlerins et célébré par beaucoup de guérisons miraculeuses ».

Ces souvenirs, pleins de merveilleux, annoncent au moins une grande confiance dans les mérites du bienheureux anachorète.

Surius rapporte la vie de saint Laumer au long; les Martyrologes et surtout le Martyrologe des Saints de France, les Légendes de l'église de Chartres, et celles de Blois, font mention de lui.

SAINT REMY, VINGT-NEUVIÈME ÉVÊQUE DE ROUEN

772. — Pape : Etienne III. — Roi de France : Charlemagne.

Remy [4], mal nommé Gilles par quelques historiens, était fils naturel de Charles-Martel, frère du roi Pépin, et du bienheureux Carloman, qui se fit religieux en Italie. Il fut élevé à la cour par un pieux évêque dont l'histoire ne nous a point conservé le nom et que l'on croit être saint Chrodegand, évêque de Metz. Dieu, par un miracle de sa grâce, le garantit de la corruption qui y régnait sous les derniers rois de la première race. Il vécut dans le palais de son père comme il aurait pu faire dans l'école la plus régulière, et fit toute son occupation des exercices de le piété chrétienne qu'il joignit à ceux de l'étude des lettres. Il était humble, doux, modeste, pieux, sobre, chaste, modéré dans toutes ses actions, retenu dans ses discours. Lorsqu'il se vit en état d'opter sur le genre de vie qu'il devait prendre, il ne délibéra

1. M. De Becot, *vic.-gén., curé de la cath.*, Blois, 14 juillet 1858. — 2. *Statistique archéologique d'Eure-et-Loire*, p. 76. — V. *Notice des Saints de Blois*, par M. A. Dupré.

3. Les communes de la Madeleine-Bouvet et du Pas-Saint-Laumer sont du département actuel de l'Orne. Corbion (aujourd'hui *Moûtier-Saint-Laumer*), était situé tout près de ces mêmes localités, sur les bords de la petite rivière de l'Huisne (arrondissement de Mortagne).

4. En latin *Remigius* ou *Remedius*.

point d'entrer dans la voie étroite qui conduit au salut, et, renonçant aux vains avantages que le monde lui offrait, il se consacra au service de Dieu dans l'état ecclésiastique. Il s'y conduisit d'une manière qui répondait parfaitement à la sainteté de sa profession. Il mortifiait tous ses sens et macérait son corps par les jeûnes, les veilles et d'autres austérités, afin de se rendre le maître de ses passions ; il distribuait aux pauvres tout ce dont il pouvait disposer et retranchait de sa table, de ses habits et de son train tout ce qui n'y était pas absolument nécessaire, autant pour avoir de quoi fournir à ses charités que pour pratiquer la modestie cléricale. Il employait la plus grande partie des jours et des nuits à la prière, et donnait le reste à l'étude et à la méditation des saintes Ecritures et des sciences ecclésiastiques ; de sorte que tout le monde, touché de sa vertu, le jugeait digne des premiers rangs dans la maison du Seigneur. Le siége métropolitain de l'église de Rouen vint à vaquer l'an 754, par la déposition de l'évêque Rainfroy. Le clergé et le peuple de la ville députèrent aussitôt vers le roi Pépin pour lui demander Remy, cherchant l'intérêt de leur église beaucoup plus dans le mérite personnel du sujet que dans les avantages de sa naissance et de son rang. Pépin y consentit ; et Remy, malgré la résolution qu'il avait prise de passer toute sa vie dans l'obscurité d'une vie privée, fut obligé de se laisser ordonner et charger du fardeau de l'épiscopat, qu'il avait toujours redouté depuis qu'il en avait connu les obligations. Dieu lui fit la grâce de les remplir toutes si dignement qu'il devint tout à la fois le modèle de son peuple pour tendre à la perfection de l'Evangile, et celui des prélats de l'Eglise, pour la manière de bien conduire et de paître le troupeau de Jésus-Christ.

Le diocèse de Rouen se ressentait de la mauvaise administration de son prédécesseur, et il y avait bien des abus à réformer.

Désirant faire rendre à Dieu un culte dont la pureté pût paraître dans les observances même du dehors, il substitua le chant grégorien à celui du pays, qui ne lui paraissait pas assez réglé, ni peut-être assez grave. Pour y réussir, il envoya à Rome des moines qui devaient y être dressés dans les écoles du chant ecclésiastique. C'est à quoi il employa aussi le crédit du roi Pépin ; et il est à croire que ces premiers succès portèrent ensuite Charlemagne à entreprendre le changement du rit et des usages des églises des Gaules pour introduire ceux de l'Eglise romaine. Quelque temps auparavant, le saint évêque avait été envoyé comme ambassadeur en Italie, avec le duc Autchaire, pour engager Didier, roi des Lombards, à restituer à l'Eglise romaine les biens que lui ou ses prédécesseurs avaient usurpés sur elle. Du reste le pape Paul Ier se montra si satisfait des négociations de Remy, qu'en sa faveur il accorda plusieurs priviléges à l'église de Rouen. Pépin se montra aussi généreux envers son frère pour reconnaître ses services. Avant de l'envoyer à Rome, il l'avait chargé d'apporter le corps de saint Benoît de l'abbaye de Fleury-sur-Loire dans celle du Mont-Cassin; mais Dieu ne permit pas que ses reliques précieuses quittassent la France, et Remy n'en obtint que des fragments que Pépin fit parvenir aux religieux du Mont-Cassin. En 765, il assista au concile tenu au château d'Attigny-sur-l'Aisne, où Chrodegand de Metz présida[1]. Remy fit beaucoup de pieux établissements, dota et orna diverses églises, outre sa cathédrale, et après avoir fait sentir à son peuple les effets continuels de la vigilance et de la charité d'un véritable

1. Il ne nous reste plus de ce concile que la promesse réciproque que les évêques et les abbés se firent qu'à la mort de quelqu'un d'entre eux chacun ferait dire pour lui cent psautiers et chanter cent messes par les prêtres, et que chaque évêque chanterait aussi lui-même trente messes.

pasteur, pendant dix-sept ans et quelques mois d'épiscopat, il mourut de la mort des justes le 19 janvier de l'an 772.

Son corps fut enterré dans l'église cathédrale de Notre-Dame, d'où il fut enlevé depuis pour être transporté, avec celui de saint Godard et le chef de saint Romain, dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, du temps de Louis le Débonnaire. Il demeura en ce lieu jusqu'en 1090 ; alors on rapporta à Rouen la plus grande partie de ses reliques, avec le chef de saint Romain et un bras de saint Godard. L'on mit ces reliques dans l'abbaye de Saint-Ouen, où elles furent religieusement gardées jusqu'au pillage sacrilége qu'en firent les Huguenots l'an 1562. La fête du Saint se célèbre à Rouen le 19 de janvier, depuis qu'on a reconnu que ce jour était celui de sa mort. Auparavant elle se faisait le 14 du même mois, comme on le voit par la légende ancienne de sa vie distribuée en neuf leçons pour son office ; on confondait sans doute le jour de sa fête avec celui de la mort de saint Remy de Reims, arrivée en ce même jour. Le nom de saint Remy de Rouen ne se trouve pas dans le Martyrologe romain, ni dans les autres Martyrologes modernes, pas même dans celui de France, où il a mérité un rang à plus juste titre que beaucoup d'autres qui n'ont pas de culte ou qui sont moins connus. Au dernier siècle, outre la fête principale du 19 de janvier, qui, dans le diocèse de Rouen, était d'office simple, on trouvait celle de sa translation marquée au 15 de mai, qui est celle qui se fit de l'abbaye de Saint-Médard de Soissons à celle de Saint-Ouen de Rouen. On dit aussi que ce Saint est en vénération particulière dans la maison d'Autriche ; au moins le compte-t-elle parmi les Saints de sa famille.

Cette Vie est extraite de Baillet, à peu près textuellement.

SAINT CANUT IV, ROI DE DANEMARK ET MARTYR

1086. — Pape : Victor III, élu en 1086.

> Il a imité la passion du Seigneur; marchons sur ses traces.
>
> *Brév. rom.* Oraison de saint Canut.

Saint Canut ou *Knut*, quatrième du nom, roi de Danemark, surnommé quelquefois *d'Odensée,* et plus souvent *le Saint,* était fils naturel de Suénon II, dont le grand-oncle nommé aussi Canut, avait régné en Angleterre. Suénon, qui n'avait point d'enfants légitimes, prit un soin particulier de l'éducation du jeune Canut, qui alliait toutes les belles qualités de l'âme à celles du corps ; il le mit sous la conduite de maîtres habiles, qui n'eurent jamais qu'à se louer de la docilité de leur élève et des progrès rapides qu'il faisait en tout genre : ils remarquèrent surtout en lui une éminente piété qui donnait un nouveau lustre à ses autres vertus. Quand il fut en âge de commander les armées, il le fit avec cette supériorité qui annonce le héros ; et il n'eût pas été facile de décider s'il avait plus de courage que de capacité dans le métier de la guerre. Ses premiers coups d'essais furent de purger les mers des pirates qui les infestaient, et de soumettre plusieurs peuples voisins qui désolaient le Danemark par leurs incursions.

Après la mort de Suénon II, arrivée en 1074 [1], plusieurs Danois voulurent placer notre Saint sur un trône qui a presque toujours été électif jusqu'en 1660 : les rares vertus de Canut les avaient déterminés à ce choix. Il ne put cependant avoir lieu; et la plus grande partie du peuple, qui redoutait les suites de son caractère guerrier, lui donna l'exclusion. On élut donc pour roi son frère Harald, septième du nom. A la vérité, ce prince avait une grande douceur; mais elle dégénéra en une mollesse honteuse, ce qui le fit surnommer *Hein* [2] ou *le Fainéant*. Pour Canut, il se retira en Suède auprès du roi Halstan, qui le reçut avec les plus vives démonstrations d'estime et d'amitié. Ce prince fit d'inutiles efforts pour l'engager à prendre les armes contre le Danemark. Canut, loin de se montrer l'ennemi de sa patrie, chercha toutes les occasions de lui être utile. Une telle conduite lui gagna les cœurs de tous les Danois, et ils l'élevèrent sur le trône en 1080, après la mort d'Harald [3].

Notre Saint parut avoir été choisi par la Providence pour achever la conversion des Danois, auxquels l'Evangile fut annoncé pour la première fois l'an 826, selon quelques auteurs. Les commencements de son règne furent signalés par d'éclatantes victoires remportées sur les Sembes, les Estons et les Curètes, qui ravageaient ses Etats; il fit porter ensuite la lumière de la foi dans les provinces de Courlande, de Samogitie et de Livonie. Le succès de ses armes ne l'enorgueillit point; on le vit toujours au milieu de ses triomphes déposer son diadème aux pieds de Jésus crucifié, et présenter au Roi des Rois l'offrande de sa personne avec celle de son royaume. Le flambeau de la guerre étant éteint, il pensa à s'unir avec une épouse digne de lui : son choix tomba sur Eltha, autrement Adélaïde, fille de Robert, comte de Flandre. De ce mariage sortit saint Charles, surnommé *le Bon*, qui fut, ainsi que son aïeul, comte de Flandre.

Canut ne se contenta pas de connaître les abus, il travailla de toutes ses forces à y remédier. Il porta des lois, sévères à la vérité, mais absolument indispensables pour faire administrer exactement la justice. Les meurtres et les autres crimes furent réprimés par la peine du talion. Supérieur à toute considération humaine, il prit la défense des opprimés contre la tyrannie des grands. Le supplice du fameux pirate Eigill en est une preuve. Cet Eigill, fils d'un homme puissant, et fort chéri du roi Suénon II à cause de ses services, en avait lui-même rendu d'importants à Canut, qui, pour le récompenser, lui avait donné le gouvernement de l'île de Bornholm. Le faste excessif de ce seigneur l'ayant entraîné dans des dépenses énormes, il s'avisa, pour le soutenir, d'exercer le métier de pirate. Le roi n'en fut pas plus tôt informé, qu'il lui envoya un ordre de retrancher une partie de son train, persuadé qu'il remédierait au mal s'il en détruisait la cause. Eigill promit d'obéir; mais il n'en fit rien. Il partit peu de temps après avec 18 vaisseaux pour aller piller les terres des Vandales; enfin il mit le comble à ses crimes par l'action barbare qu'il commit sur les côtes de son gouvernement. Voici

1. Suénon II laissa treize fils naturels; savoir : Gormond, Harald, Suénon, Emond, Ubon, Biornon, Benoît, Canut, Olas, Eric, Nicolas, Magnus et Hadding. Avant sa mort, il les déclara tous légitimes et les désigna ses successeurs. Harald, Canut, Olas, Eric et Nicolas montèrent successivement sur le trône; Benoît et Canut furent tués à Odensée. Magnus mourut dans un voyage qu'il faisait à Rome; Hadding s'établit en Angleterre.

2. *Hein* signifie, en ancien danois, une pierre à aiguiser, mais molle, unie et peu propre à aiguiser le fer. Harald passait la plus grande partie de son temps dans les églises; et il eût cru commettre une grande faute en manquant d'assister à la moindre heure de l'office divin; mais on lui reproche un défaut de vigueur à faire observer les lois et à s'opposer aux désordres; d'où il arrivait que le crime marchait le front levé, et que la licence régnait impunément.

3. Ce prince avait régné deux ans, non pas six ans, comme le dit Ælnoth. Voyez Sollier, p. 118.

le fait. Un vaisseau de Norvége, chargé de marchandises précieuses, après avoir passé le détroit du Sund, et paru à la hauteur de l'île de Bornholm, vint échouer sur le rivage lorsque la mer se retirait. Eigill, qui était en embuscade avec son monde, s'avance, met l'équipage aux fers, enlève les marchandises et brûle le vaisseau avec les matelots, de peur d'être découvert. L'assemblage de plusieurs circonstances donna des soupçons à Canut, et ce fut pour s'en éclaircir qu'il chargea Benoît, son frère, d'aller se saisir du gouverneur. Eigill se laissa conduire devant le roi sans aucune résistance ; il avoua son crime, et tâcha même de le justifier par des raisons qui tout au plus étaient spécieuses. Le prince n'en fut point ébloui ; et comme les officiers de sa cour, qui pour la plupart étaient parents ou amis d'Eigill, lui offraient une somme d'argent, afin de sauver la vie au coupable, il leur répondit : « Il n'en sera pas ainsi ; je ne veux point participer à un pareil crime : il mourra. Si c'est un crime capital de tuer un seul homme, quel supplice ne mérite pas celui qui en a fait périr un si grand nombre pour s'emparer de leurs biens ? » Personne n'osa répliquer. Le roi ordonna qu'Eigill fût conduit dans la forêt pour y être pendu à un arbre. Il n'épargna point non plus ses complices ; ils furent tous punis, selon qu'ils furent trouvés plus ou moins coupables.

Le saint roi ne s'occupait que des moyens de rendre ses sujets heureux. Il établit le plus bel ordre dans son royaume ; et comme l'exemple du prince influe beaucoup sur le peuple, il commença par régler son propre palais. Aux vertus qui font les grands rois, Canut joignait toutes celles qui font les grands Saints. Il châtiait son corps par des jeûnes rigoureux. Son amour pour la pénitence allait si loin qu'il faisait usage de la discipline et du cilice. Souvent il s'entretenait avec Dieu par des prières ferventes, afin d'obtenir les grâces dont il avait besoin. Il accréditait la piété, en protégeant et en honorant tous ceux qui servaient Dieu. Les ministres sacrés ressentirent les effets de sa libéralité. Il accorda au clergé un grand nombre de priviléges et d'immunités ; son but en cela était de le rendre plus respectable au peuple. Il ne négligeait rien pour convaincre ses sujets de l'obligation où ils étaient de payer les dîmes, destinées à la subsistance de ceux qui s'étaient dévoués au service des autels. L'accroissement du royaume de Jésus-Christ lui parut encore un objet très-digne de son attention : de là ce zèle ardent pour la propagation de l'Evangile. Il fonda plusieurs églises, qui furent décorées avec une magnificence vraiment royale. Il fit présent d'une très-belle couronne, qu'il avait coutume de porter, à l'église de Roskild en Zélande, qui était sa capitale et le lieu de sa résidence [1].

Quoique l'Angleterre eût passé, en 1066, sous la domination de Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, Canut ne laissa pas de prendre des mesures pour soutenir les droits que lui ou ses alliés pouvaient avoir sur ce royaume. Il y envoya des troupes ; mais elles furent aisément vaincues, parce que personne ne voulut se joindre à elles. Quelques temps après, c'est-à-dire en 1085, Canut leva une nombreuse armée à la sollicitation de plusieurs Anglais réfugiés en Danemark : son dessein était de faire une descente en Angleterre, afin d'en chasser les Normands. Il eut le désagrément de voir échouer ce projet par la trahison de son frère Olas, duc de Schleswig, qui l'obligea, par des retardements affectés, à rester dans le détroit de Lymfiord ; et le départ fut tellement différé, que les troupes désertèrent à la fin [2].

1. Elle est encore aujourd'hui le lieu de la sépulture des rois de Danemark. La ville de Copenhague n'était pas encore bâtie.

2. Selon les historiens normands, la flotte de Canut était composée de mille voiles, et l'on avait été

Le saint Roi crut cette occasion favorable pour travailler à l'établissement des dîmes ecclésiastiques ; il ordonna donc qu'on paierait, en punition de la désertion, ou les dîmes ou une taxe considérable. Les Danois, qui avaient une aversion marquée pour l'assujétissement aux dîmes, aimèrent mieux payer la taxe, quelque grande qu'elle fût. Le prince, mortifié de ce choix, voulut qu'on levât l'impôt avec une sorte de rigueur, dans l'espérance que ses sujets changeraient de résolution.

Les collecteurs commencèrent à faire cette levée dans la Fionie ; ils passèrent ensuite dans la Jutie, puis dans la petite province de Wensyssel, à l'extrémité de la partie septentrionale de la Jutie. Cette province était alors la plus pauvre de tout le Danemark : elle avait deux préfets ou gouverneurs, Thor-Skor et Tolar-Werpill. Ils mutinèrent le peuple, se mirent à la tête des mécontents et levèrent l'étendard de la rébellion. Le roi, instruit de l'approche des rebelles, s'était retiré à Schleswig, d'où il passa dans l'île de Fionie [1] avec un corps de troupes assez considérable ; de là il manda à la reine de se retirer au plus tôt en Flandre auprès de son père et d'y mener ses enfants avec elle. Ayant été quelque temps dans la ville d'Odensée [2], capitale de l'île, il résolut d'aller chercher les rebelles pour leur livrer bataille ; mais leurs chefs, quoique supérieurs en nombre, n'osèrent en venir aux mains avec des troupes bien disciplinées, aguerries et commandées par un prince qui avait déjà donné tant de preuves de sa valeur et de sa prudence ; ils eurent donc recours à la perfidie pour l'empêcher de se mettre en campagne. Un d'entre eux, nommé Asbiorn, l'alla trouver et lui dit que son peuple était rentré dans le devoir, ce qu'il assura par plusieurs faux serments. Le roi, qui n'avait que des intentions pacifiques, crut le fourbe, malgré tout ce que put dire son frère Benoît pour l'empêcher de tomber dans le piége : mais il ne tarda pas à être détrompé, car il apprit que l'armée des rebelles marchait en diligence vers Odensée pour l'y surprendre. Cette nouvelle ne causa en lui aucun trouble ; il se rendit, selon sa coutume, dans l'église de Saint-Alban, où il entendit la messe. A peine fut-elle finie, qu'on vint lui dire que les ennemis approchaient à grands pas. Le comte Eric lui ayant conseillé de prendre la fuite, il répondit : « Non, non, je ne fuirai pas. J'aime mieux tomber entre les mains de mes ennemis que d'abandonner ceux qui me sont attachés ; d'ailleurs on n'en veut qu'à ma vie ».

Le saint Roi ne pensa plus qu'à se préparer à la mort : il alla se prosterner au pied de l'autel, où, après avoir fait une humble confession de ses fautes, et protesté qu'il pardonnait à ses ennemis, il communia avec la plus parfaite tranquillité ; il prit ensuite le livre des psaumes, qu'il se mit à réciter. Cependant les rebelles arrivent auprès de l'église, et l'investissent de toutes parts. Benoît, frère du roi, en défendait les portes avec le peu de troupes qu'il avait ; mais pendant qu'il fait des prodiges de valeur, Canut reçoit un coup de pierre dans le front au-dessus du sourcil. Cette pierre venait du dehors et avait été lancée par une fenêtre de l'église. Le roi, loin d'interrompre sa prière, se contenta de porter la main à sa blessure pour arrêter le sang qui coulait en abondance. Les rebelles n'ayant pu forcer les portes

près de deux ans à l'équiper : mais les vents contraires l'empêchèrent de partir. Ils ajoutent que Canut, après avoir renvoyé ses vaisseaux et ses troupes, équipa une seconde flotte, composée de deux mille voiles, et qu'il vint se présenter avec elle devant l'Angleterre ; mais qu'ayant trouvé Guillaume très-bien disposé à le recevoir, il était reparti sans avoir rien tenté. (Voyez Carte, Rapin de Toyras, Smollet, etc.) Il paraît néanmoins plus sûr de s'en tenir au récit d'Ælnoth et des anciens auteurs, qui attribuent tout le mauvais succès de cet armement à la perfidie d'Olas, et qui disent que la flotte ne sortit point du détroit de Lymfiord. Ce détroit communiquait autrefois à l'Océan britannique, par un passage à l'occident, lequel ne subsiste plus, à cause des sables qui ont formé une espèce de barre à l'entrée.

1. Ou Funen, en latin *Othonia.* — 2. Ainsi appelée, dit-on, de l'empereur Othon Ier.

de l'église, eurent encore recours à la trahison. Un de leurs chefs, nommé Egwind Bifna [1], demanda à parler au roi, sous prétexte de lui proposer des conditions de paix. Canut ordonna qu'on le laissât entrer ; mais Benoît n'obéit qu'à contre-cœur, parce qu'il soupçonnait encore quelque nouvelle perfidie, et l'événement prouva qu'il avait eu raison ; car l'infâme Egwind s'étant baissé profondément en la présence du roi comme pour le saluer, tira, en se relevant, un poignard de dessous son manteau, et le lui enfonça dans le sein. Le traître monta aussitôt sur l'autel pour se sauver par la fenêtre : mais lorsqu'il n'était encore qu'à demi sorti, Palmar, l'un des principaux officiers du roi, le divisa en deux d'un coup de sabre, de sorte qu'une moitié de son corps tomba dehors, et l'autre resta dans l'église. Ce spectacle ranime la fureur des barbares ; ils jettent des briques et des pierres par les fenêtres. Les châsses où étaient les reliques de saint Alban et de saint Oswald, que Canut avait apportées d'Angleterre, en furent renversées. Cependant le Saint, les bras étendus devant l'autel, recommandait son âme à Dieu, et attendait la mort avec résignation. Il était encore dans cette posture, lorsqu'un javelot lancé par une fenêtre acheva son sacrifice. Son frère Benoît périt aussi avec dix-sept autres personnes. Ceci arriva le 10 juillet 1086, selon Ælnoth. Notre Saint avait régné près de six ans. Il eut pour successeur son frère Olas II [2].

Dieu vengea la mort de son serviteur en affligeant le Danemark de diverses calamités, entre autres d'une cruelle famine, dont les ravages durèrent pendant huit ans et trois mois du règne suivant. Le ciel attesta aussi sa sainteté par plusieurs guérisons miraculeuses qui s'opérèrent à son tombeau. C'est ce qui fit qu'on exhuma son corps à la fin du règne d'Olas, pour le mettre dans un lieu plus honorable que celui où il était. Eric III, successeur d'Olas, prince religieux, qui travailla avec autant de zèle que de succès à faire fleurir la piété dans ses Etats, envoya des ambassadeurs à Rome avec les preuves des miracles opérés au tombeau du bienheureux Canut. Le pape, après avoir examiné les pièces, donna un décret qui autorisait son culte, avec la qualité de premier ou de principal martyr de Danemark. On fit à cette occasion une translation solennelle de ses reliques qui furent mises dans une très-belle châsse. On trouva cette châsse à Odensée, le 22 janvier 1582, lorsqu'on travaillait à réparer le chœur de l'église de Saint-Alban ; elle était de cuivre doré, et enrichie de pierres précieuses, ainsi que de quelques autres ornements d'un très-beau travail.

On lisait dessus l'inscription suivante : « L'an de Jésus-Christ 1086, dans la ville d'Odensée, LE GLORIEUX ROI CANUT, trahi, comme Jésus-Christ, à cause de son zèle pour la religion, et de son amour pour la justice, par BLANCON, l'un de ceux qui mangeaient à sa table, après s'être confessé, et avoir participé au sacrifice du corps du Seigneur, eut le côté percé, et tomba contre terre devant l'autel, les bras étendus en croix. Il mourut pour la gloire de Jésus-Christ, et reposa en lui le vendredi 7 de juin, dans la basilique de Saint-Alban, martyr, dont quelque temps auparavant il avait apporté des reliques d'Angleterre en Danemark ». Saint Canut a un office particulier dans le bréviaire romain, le 19 janvier. — Les attributs du saint Roi sont les flèches et la lance, instruments de sa mort.

Butler et Godescard ont tiré cette vie d'une histoire de saint Canut, écrite par Ælnoth, moine de Cantorbéry, qui avait vécu vingt-quatre ans en Danemark, et qui écrivait en 1150. Tous conviennent de la grande fidélité de cet auteur. — Voir aussi Saxon le Grammairien, historien danois, et les Bollandistes.

1. D'autres le nomment Blanco, Black et Pipero.
2. Surnommé *Hunger* ou l'*Affamé*, à cause de la grande famine qui désola le Danemark sous son règne.

SAINT AGRICE OU AGRY, ÉVÊQUE DE TRÈVES (335).

Après le départ de ce monde des premiers fondateurs de l'Eglise de Trèves, comme la semence du Verbe divin, par eux répandue, s'était en partie développée en une abondante moisson de Saints, et en partie desséchée dans les cœurs pendant une ardente persécution de deux siècles, il plut à la divine miséricorde, lorsque la paix eut été rendue à l'Eglise par l'empereur Constantin, d'inspirer à sainte Hélène, mère de ce prince, de rappeler à la vie dans la cité de Trèves, la foi chrétienne qui s'y mourait. Lors donc qu'elle eut appris que ce siége était dépourvu de pasteur, soucieuse de combler ce vide, elle présenta au souverain Pontife, pour être ordonné, un homme distingué par ses vertus, Agrice, clerc de l'église d'Antioche. Voulant pourvoir au salut de ce peuple non moins que correspondre aux désirs de l'impératrice, saint Sylvestre créa Agrice primat des Gaules et des deux Germanie, et le mit à la tête de l'Eglise de Trèves avec l'autorité et le titre d'archevêque.

Saint Agrice ayant reçu de la sainte impératrice d'insignes et précieuses reliques apportées d'Orient, les déposa dans un sanctuaire de l'église confiée à ses soins. Entre ces reliques nous comptons principalement la tunique sans couture du Sauveur et un des clous dont son très-saint corps fut percé et attaché à la croix ; de plus, les ossements de l'apôtre saint Matthieu et beaucoup d'autres qui sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération des peuples et attirent un grand concours de pèlerins. Il convertit le palais de sainte Hélène en une basilique métropolitaine dédiée au prince des Apôtres, dans laquelle il déposa le trésor de ces saintes reliques, excepté le corps de saint Matthieu, qu'il donna à la vieille église de Saint-Euchaire où le siége des évêques de Trèves avait été établi jusqu'alors ; plus tard cette église, augmentée d'un célèbre monastère, prit le nom de cet apôtre.

Le principal soin de saint Agrice fut d'extirper radicalement tout ce qui restait des superstitions idolâtriques à Trèves, et, avec le secours des deux Constantin, le père et le fils, et de l'impératrice Hélène, de propager la salutaire doctrine du Christ dans la Gaule et chez les Belges. Il s'en occupa infatigablement jusqu'à ce que, mûr pour le ciel par son âge et ses vertus, après avoir conduit le troupeau du Seigneur pendant vingt ans et plus, choisissant entre ses deux disciples Maximin et Paulin le premier comme plus âgé pour être son successeur, il passa du milieu de ses travaux au repos de la bienheureuse éternité, laissant son corps à la basilique de Saint-Jean l'Evangéliste, aujourd'hui nommée de Saint-Maximin. Il y repose dans une crypte à côté de son successeur ; autrefois tout le clergé de Trèves se réunissait annuellement le 13 de janvier pour faire mémoire de son décès.

Bréviaire de Trèves.

SAINT BASSIEN, ÉVÊQUE DE LODI (413).

Quittant jeune encore Syracuse et la Sicile sa patrie pour venir se faire baptiser à Ravenne, il rencontra une biche et ses deux faons poursuivis par des chasseurs. La mère affolée vint se blottir avec ses deux petits près de Bassien. L'un des chasseurs ayant voulu tuer ces animaux malgré le voyageur qui les protégeait, devint tout à coup possédé du démon. N'est-ce pas là une figure de la protection dont le Saint, devenu évêque, devait plus tard couvrir la faiblesse ?

La ville de Cervia prétend que ce fait eut lieu non loin de ses murs, et ce serait pour en perpétuer le souvenir qu'elle aurait mis un cerf dans ses armes. On raconte encore de saint Bassien cet autre trait de bonté qui fut en même temps la preuve de son éminente sainteté : il était en prière dans l'église de sa ville épiscopale lorsqu'on lui apporta le corps d'un enfant qui venait de mourir de la morsure d'une vipère. Le Saint fit sortir la foule et se prosterna de nouveau devant l'autel pour obtenir la vie au petit défunt qui, en effet, se mit à remuer et à jeter un cri appelant sa mère. Celle-ci accourut et tout le peuple ensuite. C'est pourquoi on a donné pour attributs à saint Bassien une biche et un enfant.

Il est honoré à Bassano, à Lodi, à Plaisance, et à Cervia près de Ravennes. A Lodi, saint Bassien est le patron titulaire.

SAINT CONTEST, ÉVÊQUE DE BAYEUX (513).

Né à Athis-sur-Orne, près Caen, il s'adonna de bonne heure aux pratiques de la piété, et, désespérant de ramener au bien ses compatriotes dont il censurait énergiquement les vices et les mœurs corrompues, il se retira dans une solitude où la prière et la pénitence devinrent ses seules occupations. Ses vertus le firent juger digne de monter sur le siége épiscopal de Bayeux, devenu vacant par la mort de saint Manvieu, arrivée le 28 mai 480. Dans ces éminentes fonctions, il ne changea rien à son genre de vie et opéra un grand nombre de conversions par ses prédications autant que par ses exemples.

Après avoir allié les qualités d'un pieux solitaire aux vertus d'un parfait évêque, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 19 janvier de l'an 513. On l'inhuma dans l'église de Saint-Exupère, au nord et sur l'emplacement où fut depuis élevé un autel à saint Clair. Ses reliques furent solennellement transportées, le 11 avril 1162, dans l'abbaye de Fécamp ; mais les moines de ce couvent donnèrent, en 1682, une portion considérable de ces restes précieux aux pauvres religieux du prieuré de Saint-Vigor, près Bayeux.

Voir, au *Supplément* de ce volume, des détails plus complets sur le culte et les reliques de ce saint Evêque.

SAINT ARCONCE OU ARCONS, ÉVÊQUE DE VIVIERS (vers 737-740).

Arconce, évêque et martyr, gouverna l'église de Viviers vers le milieu du VIII[e] siècle. L'antiquité de son culte est attestée tant par une chapelle dédiée sous son nom dès avant le XII[e] siècle, que par un office du Rite double qu'on célébrait en son honneur. Un vieux martyrologe manuscrit, que l'on conserve au séminaire de Viviers, décrit en ces termes le martyre du saint prélat : « Le 8 de janvier, la fête du bienheureux Arconce, martyr, évêque de l'église de Viviers, qui, pendant qu'il défendait la liberté de l'Eglise et qu'il confondait ses ennemis, fut accablé de coups et maltraité ignominieusement par *quelques habitants* de Viviers, et enfin décapité par eux à la porte dite de la Poutre ». Son saint corps, honoré par des miracles, enseveli avec honneur par son clergé dans l'église de Viviers, à côté de la chapelle de Saint-Martin, demeura dans une châsse jusqu'à l'an 1563, où la rage effrénée des Calvinistes le brûla en même temps que le corps de saint Aule.

Pour s'expliquer le martyre de saint Arconce en plein VIII[e] siècle, il ne faut pas oublier le milieu historique dans lequel se mouvait ce prélat : c'était à l'époque où les leudes de Charles-Martel venaient de refouler les Sarrasins et occupaient le Vivarais, en sentinelles avancées. Le maître avait pensé que les soldats qui avaient reconquis les propriétés de l'Eglise pouvaient bien en retenir une partie à titre d'indemnité. Livrés à l'impétuosité farouche d'instincts à demi barbares, les hommes d'armes du Franc se portèrent à des excès tels qu'ils firent regretter les Sarrasins eux-mêmes.

Le fait est si incontestable que plusieurs églises du Midi, celles de Lyon et de Vienne entre autres, furent complétement détruites et leurs évêques obligés de fuir.

Celui de Viviers éleva publiquement la voix pour flétrir les scandales des conquérants d'Outre-Rhin : cette race a toujours été la même : nous en avons eu la preuve en 1870-71, où nous avons vu à l'œuvre le Prussien et le Bavarois, le Saxon et les compatriotes de Luther; et il a fallu de longs siècles, le climat, les mœurs, le génie de la Gaule chrétienne pour civiliser les Francs frères des Germains. Ce furent donc les nouveaux venus, les *habitants* et non les *citoyens* de Viviers qui, frémissant de rage, désespérant de jamais triompher des résistances du Pontife, jurèrent sa mort et s'embusquèrent à une des portes de la ville où ils l'assassinèrent lâchement.

Cette distinction entre *citoyens* (*Cives*) et *habitants* (*Incolæ*) est essentielle à faire : si la légende moderne du Bréviaire viennois l'avait faite, il n'aurait pas rejeté sur la population entière de Viviers l'odieux de ce crime : ce sont les habitants, et non les citoyens, que désigne le vieux martyrologe de Viviers dont tous les termes veulent être pesés. Dans le droit romain et athénien, comme dans le langage du moyen âge, le mot citoyens [1] désigne les natifs, les membres de la

1. *Cives.*

cité inscrits sur les registres; habitants [1], veut dire les gens simplement domiciliés dans la ville, les *manants*, comme on les appela plus tard. La loi romaine assigne la source profonde de cette distinction. « C'est l'origine », dit-elle, « qui fait les citoyens; et le domicile, les habitants ». Dans les Chartes de Viviers, où il importe le plus de trouver cette distinction, on ne manque jamais de la rencontrer et d'y voir désignés par le nom de citoyens ceux qui ont droit aux priviléges inhérents au seul droit de cité : port d'armes, élection des magistrats, administration des deniers publics; — s'il s'agit au contraire de dispositions qui regardent la généralité des habitants, on a grand soin de désigner par le nom d'*habitants* toutes les classes dont se compose la commune.

Le martyrologe ajoute que ce fut pour avoir défendu énergiquement les libertés de son église, qu'Arconce fut assassiné. Cette simple indication suffit pour caractériser les auteurs du meurtre : ces auteurs ne sortaient pas des rangs du peuple : celui-ci sentait bien qu'il n'avait de meilleur appui, de plus solide garantie de son indépendance que les évêques si bien nommés ses *défenseurs*, ses avocats. En dehors du peuple, en dehors des citoyens, où trouver ces *oppresseurs* dont parle le martyrologe? Il ne reste évidemment qu'à les chercher parmi les leudes francs que la conquête avait implantés dans le pays et qui demeurèrent longtemps étrangers par leur origine autant que par leurs mœurs.

Conclusion : la mort de saint Arconce ne fut pas le résultat d'un complot général, d'une émeute populaire. Le martyrologe donne assez clairement à comprendre que le courageux Pontife fut surpris et frappé seul, sans défense, dans un infâme guet-à-pens.

Cf. *Histoire religieuse, civile et politique du Vivarais*, par M. Rouchier, t. 1er, page 279 et suiv.; Thucidide, *Hist.*, t. 1er, p. 143; *Code Justinien*, liv. x, titre 39, loi 7e; Charte de Raymond Ier, évêque de Viviers, 1159.

SAINT VULSTAN, ÉVÊQUE DE WORCESTER (1095).

Vulstan, prêtre, s'était acquis une grande renommée de sainteté. Ensuite, étant devenu moine de Worcester, il fut bientôt appelé au gouvernement du diocèse de ce nom (1062). Il passait pour être des plus éloquents en langue anglo-saxonne. Rien de plus mémorable que le succès qu'il obtint par ce talent parmi les habitants de Bristol. Les rois ni les pontifes n'avaient pu les détourner du trafic abominable des esclaves indigènes; saint Vulstan, à force de prédications, les en détourna. Devenu évêque, il remplit avec soin tous les devoirs d'un bon pasteur, et quoiqu'il parût le céder à plusieurs du côté du savoir, il ne laissait pas d'annoncer la parole de Dieu avec une dignité et une onction qui attendrissaient ses auditeurs jusqu'aux larmes. Il visitait continuellement son diocèse, faisait des ordinations, dédiait des églises, reprenait les pécheurs, se servait de la parole et de l'exemple pour porter au désir de la vie éternelle les âmes confiées à ses soins. Il lui arriva plus d'une fois de passer la journée, depuis le lever du soleil jusqu'à la nuit, étant à jeûn, à marquer du signe de la croix, avec l'onction sainte, jusqu'à deux ou trois mille enfants qu'on lui amenait de tous côtés. Il avait une si grande douceur et un zèle si ardent pour les âmes quand il recevait les confessions, qu'on accourait en foule à lui de toutes les parties de l'Angleterre. Les pécheurs qui recevaient ses avis en étaient ordinairement si touchés, qu'ils amendaient leur vie criminelle par de dignes œuvres de pénitence.

Guillaume le Conquérant, qui ne comptait que sur la fidélité des Normands, leur donna les premières places de l'Eglise et de l'Etat, après en avoir dépouillé le clergé d'Angleterre; mais notre Saint, qui avait d'abord été déclaré déchu, conserva son siége par une protection spéciale de Dieu et de saint Edouard le confesseur.

Vulstan s'approchant du tombeau d'Edouard III lui dit : « J'accepte volontiers ma déposition et me reconnais indigne; mais vous, roi Edouard, qui m'avez forcé de prendre le bâton pastoral, c'est à vous que je le remettrai »; et, appuyant alors sa crosse sur la pierre tombale, il l'y fit entrer comme si c'eût été de la terre meuble. Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, ne voulut pas accepter une démission contre laquelle le ciel se déclarait et ordonna au saint évêque de reprendre son rang dans l'Eglise.

Le soin qu'il prenait du salut des autres ne lui faisait pas négliger le sien. Il servait Dieu par la

1. *Incolæ manentes.*

célébration fréquente de la messe, par une oraison assidue, par une perpétuelle abstinence de viande et par d'abondantes aumônes versées dans le sein des pauvres. Plus ses sentiments étaient humbles, plus sa vertu était exaltée par la renommée publique. C'était au point que, sans parler des Anglais et des Normands, les prélats étrangers se recommandaient à ses prières. Il mourut en 1095. Il avait été évêque trente-deux ans, et en avait vécu quatre-vingt-sept. Il fut enseveli dans sa cathédrale et canonisé en 1203.

On a représenté saint Vulstan : 1° rendant la vue à une religieuse aveugle, au moyen du signe de la croix; 2° refusant un plat d'oie qu'on lui présente. On raconte [1] qu'étant un jour à dire la messe, il sentit l'odeur d'une oie qu'on faisait cuire à son intention : le fumet du rôti ne laissa pas de chatouiller agréablement son estomac saxon; mais surmontant bientôt cette tentation de gourmandise, il promit à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent sur l'autel de ne jamais toucher de sa vie à cette espèce de viande : lorsque donc on lui en présentait, il feignait de ne pas l'aimer; — 3° enfonçant sa crosse dans le tombeau de saint Edouard le Confesseur.

La vie de saint Vulstan a été écrite par Guillaume de Malmesbury (dans *Warthon*, t. II), par Florent de Worcester et par Capgrave. Voyez aussi l'*Histoire de la cathédrale de Worcester*, par Thomas.

SAINT ANDRÉ DE PESCHIERA (1485).

André Grego, né à Peschiera, sur les bords du lac de Garde, dans le diocèse de Vérone, de parents pauvres et pieux, fit présager dès sa plus tendre enfance la sainteté à laquelle il arriverait un jour. Il avait coutume, en effet, s'abstenant des amusements de l'enfance, de s'appliquer à l'oraison, de refuser les mets qui flattent le goût, et même de passer tout le Carême sans prendre autre chose que du pain et de l'eau, habitude qu'il conserva jusqu'à sa mort. A mesure qu'il grandissait, se développait la rare beauté de son corps, unie en lui à un grand amour de la chasteté. Un mariage brillant lui fut offert : il le refusa avec modestie, mais avec une glorieuse fermeté que rien ne put ébranler. Sans avoir été à d'autre école que celle de la grâce divine, il avait appris à mettre ses délices uniquement dans l'étude de la sainte Ecriture; il semblait être appelé au Seigneur comme au lot réservé à sa destinée. Après la mort de son père dont il avait reçu, quoique malgré lui, la direction des affaires de sa famille, il eut beaucoup d'indignités à supporter de la part de ses deux frères, au point qu'il était quelquefois obligé de coucher hors de la maison à cause de leur méchanceté. Mais après avoir tout souffert avec une admirable patience, sa pieuse mère, qui avait pitié du triste sort de son fils, lui donna sa bénédiction avec son consentement, et il put se retirer à Brescia afin d'y embrasser la vie religieuse, ce qui était depuis longtemps l'objet de ses vœux. A cette occasion, il se passa un fait remarquable : ses frères l'ayant accompagné jusqu'à la porte de la ville, au moment de les quitter, après leur avoir humblement baisé les pieds, il leur donna encore, en souvenir de lui, son bâton, c'est-à-dire presque tout ce qu'il emportait de la maison paternelle; ce bâton ayant fleuri dans la suite miraculeusement et ayant opéré des prodiges, les habitants de Peschiera l'eurent en grand honneur.

Dans la famille dominicaine, il revêtit l'homme nouveau, l'homme parfait. Envoyé à Florence pour y faire ses études, et reçu au monastère de Saint-Marc où, par les soins du bienheureux Antoine de Chiesa, la discipline de la règle était très-florissante, il y éleva son âme au faîte de toutes les vertus. Il se donna surtout tout entier à l'obéissance et il avait coutume de dire que le mot *obéissant* sonnait à son oreille comme celui de saint. Devenu apte aux fonctions apostoliques, il partit, par l'ordre de ses supérieurs, pour se rendre dans la Suisse méridionale (ancienne Rhétie), avec frère Dominique de Pise que Bénigne de Médicis, homme très-pieux, avait engagé à faire des missions dans la Valteline et dans les cantons voisins, province que saint Dominique et le vénérable Pagan de Côme, inquisiteur pour la foi catholique, avaient entrepris de purger de toutes les erreurs dont elle était infectée. Il n'est pas facile de dire avec quelle ardeur et quel zèle le jeune apôtre se mit à la défricher, combien d'erreurs il arracha, d'âmes égarées il ramena dans la voie droite. Il n'y avait pas un hameau si petit, pas une hutte si inaccessible, qu'il ne s'y rendît pour gagner des âmes, logeant de préférence chez les pauvres, dormant sur un lit de branchages, ne se nourrissant que de pain de millet et ne buvant que de l'eau pure. Son autorité auprès de toutes les

1. *AA. SS.*, jan., t. II, nouv. édition.

classes de citoyens fut bientôt telle que sa seule présence suffisait pour apaiser le tumulte des foules furieuses et qu'il amenait doucement et irrésistiblement par de courtes discussions les hérétiques les plus opiniâtres à se soumettre à l'Eglise. Tous vénéraient en lui le père des pauvres, l'apôtre de la Valteline et l'envoyé de Dieu même.

Pour consolider la foi dans l'avenir, pour conserver les bonnes mœurs, il construisit des églises, augmenta le nombre des paroisses, fonda des monastères, entre autres celui de Morbigne, des Frères-Prêcheurs, qu'il opposa comme un boulevard aux assauts des hérésies et des mauvaises mœurs. Après quarante-cinq ans d'apostolat et une vie éclatante de miracles attestés par les monuments du temps, on ne put jamais lui faire accepter les hautes charges de son ordre ; il se contenta de celle de quêteur. Enfin l'homme de Dieu, après avoir accompli des travaux incroyables par les vallées et les montagnes, au milieu des neiges et des glaces, jusqu'à la plus extrême vieillesse, fut atteint d'une maladie mortelle. Il annonça d'avance le jour de sa mort, reçut les sacrements et s'endormit paisiblement dans le Seigneur, au milieu des larmes de ses frères, l'an 1485, le 18 janvier. Son corps, qui exhalait une agréable odeur, fut d'abord enseveli dans un tombeau très-modeste, au milieu d'un grand concours de peuple ; mais, dans la suite, il fut deux fois transféré solennellement et déposé à Morbigne, dans l'église de son ordre, où il est l'objet d'une grande vénération.

Le 23 septembre 1820, le souverain Pontife Pie VII approuva son culte, qui n'avait jamais été interrompu, et, sur une consultation de la sacrée Congrégation des Rites, concéda la permission de célébrer son office avec la messe, dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs et dans le diocèse de Vérone.

Bréviaire dominicain.

XXe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, la naissance au ciel de saint FABIEN, pape, qui ayant souffert le martyre au temps de Dèce, fut enterré dans le cimetière de Calixte. 250. — Dans la même ville de Rome, aux catacombes [1], saint SÉBASTIEN, martyr, qui avait le commandement de la première cohorte sous l'empire de Dioclétien. Il fut condamné à être lié au milieu d'un champ, son titre de chrétien écrit au-dessus de sa tête [2], à être percé de flèches par ses soldats, et enfin frappé avec des bâtons jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit. 288. — A Nicée, en Bithynie, saint Néophyte, martyr, qui, dans sa quinzième année, fut flagellé, jeté dans une fournaise, exposé aux bêtes ; comme il n'en éprouvait aucun mal et persévérait avec constance à confesser la foi du Christ, il fut enfin tué d'un coup d'épée. IVe s. — A Césène, saint Maur, évêque [3], illustre par ses vertus et ses miracles. Xe s. — En Pales-

1. Baronius hésite entre deux étymologies du mot *catacombes*. Selon la première, il se composerait d'un mot grec *κατα*, près de, et d'un mot latin *tumbas*, tombes ; et, selon la seconde, il viendrait de deux mots grecs, *κατα* et *κύμβος*, lieu creux, profond, comme les cimetières de Rome, creusés dans des sablières et des galeries souterraines.

2. Les mots du texte *sub titulo christianitatis*, doivent être pris à la lettre. Ces sortes d'écriteaux, indiquant le crime que le patient expiait, étaient en usage chez les Romains. Sans aller plus loin, ne voyons-nous pas Notre-Seigneur Jésus-Christ expirer sous cette inscription, *sub hoc titulo : Jésus roi des Juifs ?* Nous trouvons encore un exemple de cela dans la lettre de l'Eglise de Lyon rapportée dans Eusèbe; on y lit : Attale, martyr, était promené tout autour de l'amphithéâtre, précédé d'une inscription ainsi conçue : *Celui-ci est Attale le chrétien,* etc.

3. Pierre Damien a écrit la vie de saint Maur. L'Eglise de Césène est antique. Un de ses évêques, nommé Florian, assistait, selon Optat de Milève, au Concile tenu sous le pape Agathon. Celui dont il est question ici, saint Maur, figurait au Concile célébré à Rome, par saint Martin, pape et martyr, et il y tenait la place de l'archevêque de Ravenne. Ce Saint est patron secondaire de Césène. — Cf. *AA. SS.* de janvier, t. II, nouv. éd., et Baronius.

tine, la naissance au ciel de saint EUTHYME, abbé, qui brilla dans l'Eglise par son zèle pour la discipline catholique et par l'éclat de ses miracles, sous le règne de l'empereur Marcien. 473.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Lyon, saint Clément, prêtre, disciple et coopérateur de saint Irénée. Commencement du IIIe s. — Au monastère de Lérins, la translation de saint Honorat, dont on fait la fête le 17 de ce mois. — Dans le Jura, saint MINASE ou MINAUSE, troisième abbé de Condat. Vers 490. — A Thérouanne, le bienheureux DIDIER, évêque de ce siége. 1194. — Saint Calocer et saint Parthenier (sans doute Parthenius), frères martyrs, sous le vocable desquels un comte nommé Nanterre plaça l'abbaye de Moiremont, qu'il fonda en 707 au pied de l'Argonne [1]. IIIe s.

MARTYROLOGE DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — En Palestine, la naissance au ciel de saint Euthyme, etc., comme au romain.

Martyrologe de la Congrégation de Vallombreuse. — A Rome, aux Catacombes, saint Sébastien, martyr, etc., comme au romain. — Encore à Rome, la naissance au ciel de saint Fabien, etc., comme au romain.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Grèce, les saints Bassus, Eusèbe, Eutychius, Basilide, martyrs sous Dioclétien. — En Orient, les saints Inna, Pinna, Rimma, martyrs, relégués dans une province barbare du Nord, et condamnés à périr par le froid, attachés à des poteaux plantés dans une rivière gelée. Epoque indéterminée.— A Nicomédie, les saints Léonce, Cyriaque, Vitus, Condée, Ours, Florus, Félix, Marcia, Chélidoine, martyrs, mentionnés par le martyrologe de saint Jérôme. — En Afrique, saint Pierre le télonier ou l'exacteur ; chargé de la perception des tributs imposés à sa province, il se montra d'abord très-dur pour les pauvres, puis finit par leur distribuer tous ses biens, et par se vendre lui-même pour eux [2]. VIe s. — En Irlande, saint Féchin, abbé de Fower, qui, après avoir quitté sa patrie pour fonder un monastère, fut mal reçu d'abord par les païens du pays de Meath, et les convertit bientôt par ses miracles. On rapporte que le soleil s'arrêta à sa prière comme au commandement de Josué, pour lui permettre, ainsi qu'à ses moines fatigués par une longue route, de rentrer à leur monastère avant la nuit. 664. — En Toscane, le bienheureux Benoît, ermite et moine, de l'Ordre de Vallombreuse, au couvent de Saint-Laurent, dans le diocèse de Fiésoles. A sa mort, les cloches sonnèrent sans le secours d'aucune main humaine et la neige se fondit sur son passage lorsqu'on le conduisit au tombeau. An 1107.

1. Je n'ai trouvé ces saints Martyrs inscrits nulle part : ne seraient-ce pas les personnages du même nom dont parle M. Rossi dans sa *Rome souterraine* (t. II, p. 210-219) ? « Un grand personnage, Fulvius Petronius Æmilianus, consul en 249, mourut chrétien. Il laissa une fille, Callista Anatolia, et lui donna pour tuteurs deux de ses serviteurs, Calocerus et Parthenius, auxquels il permit de disposer des richesses de leur pupille pour les besoins des fidèles. Les désirs du consul mourant furent religieusement exécutés par les deux tuteurs auxquels leur fidélité coûta cher. On pense que la catacombe de Calliste fut continuée sur ou plutôt sous le sol ayant appartenu à Æmilianus. Quoi qu'il en soit, peu de mois après, saint Fabien. dont nous rapprochons ces Martyrs à dessein, car c'est probablement dans le terrain d'Æmilianus que ce pape fit faire quelques-unes des constructions souterraines dont parle le livre pontifical (voir la vie de saint Fabien à ce jour), l'empereur Dèce demanda compte à Calocer et à Parthenius du patrimoine de leur maître : le martyre les conduisit bientôt dans les entrailles de ce sol dont la consécration chrétienne avait été la cause immédiate de leur mort ». L'auteur du *Diocèse de Châlons ancien*, et celui des *Beautés de l'Histoire de la Champagne*, ne donnent pas de détails sur les saints Calocer et Parthenier : c'était pourtant de leur ressort ; ils se contentent de les mentionner.

2. Voir sa vie dans celle de saint Jean l'Aumônier, au 25 janvier.

SAINT FABIEN, PAPE ET MARTYR

236-250. — Empereurs : Maximin Ier; Gordien Ier, II et III; Philippe l'Arabe; Dèce.

Fabien, romain d'origine, était fils de Fabius. Le pontificat de saint Antère, dit Eusèbe, n'avait duré qu'un mois. On rapporte qu'après le martyre de ce pape, Fabien revenait de la campagne avec quelques amis, lorsqu'il fut soudain et par une merveilleuse disposition de la grâce divine, appelé inopinément à la tête du clergé. Fabien entra dans l'église au moment où tous les frères étaient réunis pour procéder à l'élection. Nul ne songeait à l'élire. Plusieurs se préoccupaient de donner leurs suffrages à quelques nobles et illustres personnages [1]. Tout à coup une colombe, descendue par un des lucernaires de la catacombe, vint se reposer sur sa tête. Elle semblait rappeler celle dont l'Esprit-Saint avait revêtu la forme pour descendre sur le Sauveur, aux rives du Jourdain. L'assemblée, émue à ce spectacle et manifestement inspirée de l'Esprit de Dieu, poussa dans un transport d'allégresse l'acclamation unanime : Il est digne ! il est digne ! Malgré la résistance de Fabien, on l'entoura et on le fit asseoir sur le trône pontifical. Les catacombes ont conservé le souvenir monumental de l'élection miraculeuse de saint Fabien. Bosio avait retrouvé, et Aringhi a reproduit le dessein exact d'un bas-relief catacombaire de la voie Appienne, où le trône pontifical, orné de draperies flottantes, est surmonté d'une colombe qui déploie ses ailes et semble apporter au pontife l'inspiration de l'Esprit-Saint. Fabien fut le premier pape élu simple laïque, pour être élevé au sommet de la hiérarchie sacrée. Il justifia par toute sa vie ce choix miraculeux. Il assigna à chacune des sept régions de la Rome chrétienne un diacre, et y plaça aussi un sous-diacre pour diriger les *notaires* chargés de recueillir intégralement les Actes des Martyrs. Par ses ordres, de nombreuses constructions furent exécutées dans les cimetières et les galeries des catacombes. La fin du pontificat de saint Fabien correspondait au règne de l'empereur Philippe qui était chrétien ainsi que l'impératrice Severa, sa femme [2]. Mais le César eut peur d'agir en chrétien. Dieu ne voulait pas qu'un homicide arborât le premier le drapeau pacifique de la croix sur le monde. Philippe en arrivant au trône avait mis à mort le fils de son ancien maître; c'est pourquoi la veille de Pâques, quand il se présenta à l'église d'Antioche, le patriarche saint Babylas refusa de lui en ouvrir les portes. L'empereur se soumit. Pourtant il ne rendit de services à l'Eglise qu'en ce sens qu'il ne la persécuta point, et même, lors de la célébration du premier millésime romain, il ne permit ni les combats de gladiateurs, ni les massacres du cirque; le souffle chrétien avait visiblement inspiré l'empereur. Saint Fabien profita de la paix qui régnait alors pour répandre de plus en plus les lumières de l'Evangile. Allié par sa naissance à la famille impériale des Gordiens et à presque toutes

1. Gordien le père, proclamé empereur par les légions campées en Afrique, était entré, par son mariage avec Fabia Orestilla, dans cette grande famille des Fabii, dont le pape saint Fabien était lui-même un membre. On conçoit dès lors comment l'élection pontificale des catacombes, coïncidant avec l'acclamation de l'armée, du Sénat et du peuple en faveur des deux empereurs Gordien, pouvait être, au point de vue purement humain, d'une utilité immense pour l'Eglise.

2. Ce fait est attesté par l'historien Eusèbe, saint Jérôme, Paul Orose, la *Chronique d'Alexandrie* et par saint Jean Chrysostome.

celles de l'ancien patriciat de Rome, il dut étendre les conquêtes de la foi dans les plus hauts rangs de la société, où l'on voyait, à la fin du troisième siècle, un si grand nombre d'illustres chrétiens. Les églises, ruinées pendant les persécutions précédentes, furent réparées et ornées avec le plus de décence qu'il fut possible.

Enfin, Dèce ayant usurpé l'empire, et désirant mettre la main sur les trésors qu'on lui fit entendre avoir été laissés par son prédécesseur à l'Eglise, renouvela les persécutions qui avaient cessé et arrosa la terre du sang des fidèles. Alors, dit saint Cyprien, commença une suite interminable de tortures de la part des bourreaux. Les poursuites n'avaient plus seulement pour fin la condamnation, et pour consolation suprême la mort. On graduait la cruauté par une série de raffinements, de façon que la victime survécût aux supplices. On ne voulait pas lui accorder trop tôt la couronne. On la fatiguait dans l'espoir de fléchir son courage, et s'il lui arrivait, grâce à la miséricorde de Dieu, de mourir avant l'heure prévue, les bourreaux se croyaient trompés. Telle fut la septième persécution générale. Sa première victime fut le pape saint Fabien qui eut la tête tranchée, le 20 janvier 250.

Ce martyre, qui rouvrait avec éclat l'ère des luttes sanglantes, eut un grand retentissement dans la chrétienté. Le clergé de Rome en informa les autres églises ; le fait est certain ; nous connaissons même un des messagers. Le sous-diacre Crementius fut envoyé à Carthage avec une lettre authentique des prêtres et des diacres romains, dans laquelle la mort glorieuse du pontife était, pour l'édification générale, relatée dans tous ses détails ; — nous n'avons plus, hélas ! ce récit, mais une épître de saint Cyprien en fait foi. Pendant que la grande et douloureuse nouvelle se répandait dans le monde, le corps de Fabien descendait dans la crypte de ses prédécesseurs ; — celle de saint Calliste.

On lui donne pour attribut l'épée, instrument de son martyre et la colombe qui le désigna au choix du peuple chrétien.

SAINT FABIEN FUT-IL MARTYR ? — SES ÉCRITS.

On possède encore à Rome la plaque de marbre qui enferma alors la précieuse dépouille, et dans son laconisme elle nous offre plus d'un enseignement. Il semble, en effet, évident que le titre de martyr ne fut pas inscrit sur l'épitaphe en même temps que le nom du pontife.

Mais le martyre de Fabien est appuyé sur des autorités incontestables, et aucun doute sur son authenticité n'est possible. Pourquoi donc, dès l'origine, Fabien ne fut-il pas appelé martyr sur sa pierre sépulcrale, et quand cette dénomination fut-elle ajoutée ?

Voici l'explication que donne M. Rossi dans la *Rome souterraine :*

« Le titre solennel de martyr auquel un culte honorifique était attaché ne se donnait pas au gré des fidèles ou de ceux qui rédigeaient les inscriptions funéraires. On connaît l'événement peu important en apparence, qui fut à Carthage comme la première étincelle du schisme des Donatistes : une dame chrétienne, nommée Lucilla, fut reprise par l'archidiacre Cacilianus et gravement censurée par l'évêque parce que, en recevant la communion, elle baisait les reliques de je ne sais quel homme mort martyr peut-être, mais en tout cas pas encore admis comme tel [1] ».

Le martyre lui-même ne suffisait donc pas pour en avoir les honneurs ; il fallait encore qu'un acte de l'autorité ecclésiastique en eût reconnu et légitimé le titre. Or, le siége pontifical fut vacant pendant dix mois après la mort de Fabien et beaucoup d'affaires furent remises pour être réglées après l'avénement de son successeur. N'en aurait-il pas été ainsi pour le dernier et solennel honneur rendu à sa mémoire, et ne serait-ce pas l'explication du retard apporté à l'apposition sur son épitaphe de son titre le plus glorieux ? Si cette induction est vraie, cette courte inscription en plusieurs lambeaux est le monument le plus antique et le plus important qui nous soit parvenu de la *vindication* ou canonisation des martyrs [2].

1. Optat. *de Schism. Donat.*, I, 16.
2. *Nouvelles études sur les Catacombes romaines*, par de Richemont.

L'auteur du *Livre pontifical* ne consacre que quelques lignes à saint Fabien ; mais il enregistre une indication qui avait évidemment de son temps une importance considérable. Fabien, dit le chroniqueur, fit faire de nombreuses constructions dans les cimetières [1]. Le pontificat de ce grand architecte de la Rome chrétienne primitive avait duré quatorze ans, dix mois et onze jours.

Il fit cinq fois les ordinations au mois de décembre, et ordonna vingt-deux prêtres, sept diacres et onze évêques, pour divers diocèses.

Nous lisons dans le tome premier de la grande collection des *Conciles* quelques épîtres sous son nom, pleines de paroles fort graves et de belles sentences ; mais il n'est pas certain qu'il soit auteur de la première, parce qu'il y est parlé de l'hérétique Novat, qui ne parut qu'après le décès de ce très-saint Pape. Il fit plusieurs décrets, dont l'un porte que le saint chrême sera consacré tous les ans, le jeudi saint, et que ce qui en restera de l'année précédente sera brûlé et consumé. Il défendit que les juges séculiers se mêlassent des causes ecclésiastiques, et il interdit le mariage aux personnes alliées par affinité, jusqu'au cinquième degré ; néanmoins, il n'entendait pas que les mariages dans le quatrième degré, faits et consommés, fussent rompus. Il ordonna que les fidèles communiassent au moins aux trois principales fêtes de l'année, et fit plusieurs autres semblables ordonnances, qui se trouvent au livre des Conciles et dans le Décret.

L'Eglise a toujours solennisé la fête de saint Fabien avec celle de saint Sébastien, comme il paraît dès le temps de saint Grégoire. Son office n'était autrefois que semi-double ; mais le pape Pie V, en la réformation du bréviaire, l'an 1550, l'a ordonné double, ainsi qu'il se célèbre. Nous n'avons plus les actes du martyre de saint Fabien [2].

On conserve des reliques du Saint au Carmel et à l'Hôtel-Dieu d'Amiens.

SAINT SÉBASTIEN, MARTYR

SURNOMMÉ LE DÉFENSEUR DE L'ÉGLISE

288. — Pape : Saint Caïus. — Empereurs : Dioclétien ; Maximien Hercule.

> **Mon cher lecteur, la grande figure de saint Sébastien se dresse devant nous comme un chêne majestueux ; après l'avoir longtemps admiré, vous vous dites : Je voudrais bien avoir dans mon parc un arbre semblable ! — Vous ne le pouvez pas ; mais ce que vous pouvez, c'est prendre une touffe de feuilles et vous en orner. Et avant tout, apprenons de saint Sébastien à défendre courageusement par nos discours la doctrine de Jésus-Christ.**
> **A. Stolz.**

Narbonne et Milan, deux villes très-célèbres, se disputent saintement l'honneur d'avoir vu naître le glorieux martyr saint Sébastien. Mais il est aisé d'accorder ce différend, car ce grand Saint appartient à toutes les deux ; à Narbonne, parce que son père en était, et que c'est là qu'il a pris naissance ; et à Milan, parce que sa mère était Milanaise, et qu'il a été nourri et élevé dans cette ville.

Sébastien fut assez heureux pour recevoir une éducation chrétienne. Il n'oublia point, dans la profession des armes qu'il avait embrassée sous l'empereur Carus et ses successeurs, de mettre en pratique les leçons de foi et de vertus apprises dans sa jeunesse. Les empereurs Dioclétien et Maximien l'honorèrent de leur estime et de leur affection, et Sébastien devint capitaine de la première compagnie de la garde prétorienne, charge qui ne se donnait qu'à de grands seigneurs et à des personnes fort illustres. Quand Dio-

1. *Multas fabricas per cœmeteria fieri jussit.*

2. Le pape Fabien conserva toute sa vie des relations avec Origène, l'homme qui a été le plus admiré et le plus persécuté avant et après sa mort. (Voir la notice que nous donnons sur la vie et les écrits d'Origène au 22 avril, après la vie de Léonide, son père.

clétien faisait quelque séjour à Rome, il prenait plaisir à s'entretenir familièrement avec son capitaine des gardes et à l'employer à son service [1]. Sébastien était chrétien de cœur et d'affection, quoiqu'il ne fît pas extérieurement profession du christianisme, parce que, voyant plusieurs personnes faibles se laisser emporter par le torrent de cette persécution que Maximien avait suscitée, il crut qu'il était expédient, pour le service de Dieu, qu'il se tînt caché, afin de pouvoir secourir ses frères avec plus de facilité, jusqu'à ce qu'il fût temps de se découvrir et de mourir avec eux. Cependant il s'employait à visiter ceux qui étaient prisonniers pour Jésus-Christ, à pourvoir à leurs nécessités, à leur donner courage dans leurs tourments, et à retenir ceux qui étaient près d'être abattus, assurant ainsi au Sauveur les âmes que l'ennemi s'efforçait de lui ravir. Parmi les chrétiens à qui saint Sébastien conserva la vie de la grâce par ses paroles, il y eut deux chevaliers romains, nommés Marc et Marcellien, frères jumeaux, enfants de Tranquillin et de Marcia, personnes de haute qualité et possédant de grandes richesses; ces deux frères étant arrêtés prisonniers pour la confession de la foi, Sébastien les alla visiter dans la prison et leur représenta qu'il ne fallait rien craindre, pas même la mort, pour le service de Celui qui est la vie éternelle. La sentence de mort avait été donnée contre eux s'ils ne sacrifiaient aux dieux; mais comme c'étaient des personnes de condition, leurs parents, leurs femmes et leurs amis firent tant près des juges que l'exécution fut différée pour quelques jours, durant lesquels ils espéraient persuader à ces deux frères d'obéir au commandement de l'empereur. Ils eurent trente jours de délai pour se résoudre, et cependant on leur assigna pour prison la maison de Nicostrate, premier secrétaire de la préfecture de Rome et mari de sainte Zoé. Il est impossible de s'imaginer les diligences qui furent faites et les artifices qui furent employés pour ébranler leur courage. Les autres seigneurs de la cour, avec qui ils avaient pris autrefois mille divertissements, leur remettaient devant les yeux les plaisirs, les richesses et les dignités dont ils pouvaient jouir en gens d'honneur, sans perdre la vie, leurs femmes et leurs enfants, sans affliger la vieillesse de leurs parents par un regret capable de les mettre au tombeau. Leur mère, Marcia, leur représentait les douleurs qu'elle avait souffertes en les mettant tous deux au monde, la peine qu'elle avait eue à les nourrir et à les élever, et les soins qu'elle avait pris pour les marier avantageusement; elle se plaignait qu'en récompense de tant de biens ils lui voulussent faire perdre la vie; car il lui serait difficile de survivre si elle les voyait exécuter à mort. Tranquillin, leur père, chargé d'années et affligé des douleurs de la goutte, s'efforçait de les émouvoir non par ses paroles, mais par ses larmes et ses sanglots, les embrassant comme ses bien-aimés enfants avec tous les transports de l'amour paternel. A ces assauts succédaient les attaques de leurs femmes, les cris de leurs petits enfants, si propres à percer le cœur de ces pères qui, nobles et riches, ressentaient si sensiblement leur douleur qu'à peine pouvaient-ils résister à tant de pressantes poursuites.

Sébastien se rencontra à ce combat, et, selon sa coutume, il faisait

1. Dioclétien, arrivé au trône en 284, crut devoir partager avec un collègue le pouvoir impérial, qu'il trouvait trop lourd pour lui seul. Son choix tomba sur Maximien, soldat de fortune, lui qui, en dehors de sa valeur militaire, était un homme grossier, brutal, violent et débauché. Le 1er avril 286, en présence d'une foule immense et de toutes les légions réunies dans les plaines de Nicomédie, Dioclétien proclama consul, César et Auguste, ce farouche guerrier. Il lui jeta un manteau de pourpre sur les épaules et l'envoya gouverner l'Occident. Maximien détestait d'instinct la religion de Jésus-Christ. Il partit pour Rome, bien décidé à exterminer tous les chrétiens. Dès ce moment, on peut suivre à la trace tous les pas de ce persécuteur; ils sont marqués à travers le monde par le sang des fidèles.

bonne mine et ne donnait point à connaître ce qu'il était. Voyant le péril où se trouvaient les deux soldats de Jésus-Christ attaqués de tous côtés, il crut qu'ils avaient besoin de secours et qu'il était temps de paraître et de parler, pour empêcher que le père du mensonge ne demeurât vainqueur, à la honte et à la confusion des chrétiens. Il se tourna donc vers les deux prisonniers et leur tint ce discours : « O braves soldats du Roi des rois Jésus-Christ, tenez bon en ce combat, et ne vous laissez pas vaincre par vos ennemis, quoique vous les voyiez en si grand nombre; que les femmes soient gagnées par les larmes, que les lâches soient vaincus par l'appréhension de la mort; mais que cela ne fasse point d'impression sur vous, et que votre cœur ne soit point ébranlé par les pleurs de vos parents, non plus que par les cris et les plaintes de vos enfants; celui qui est résolu d'obéir à Dieu ne peut recevoir de mal qu'en apparence de ceux qui attentent à sa vie; et quiconque aspire à la gloire et à la félicité éternelles méprise l'honneur de la terre. Faites voir à tous vos parents, à vos alliés et à vos amis qui sont ici, que le véritable soldat de Jésus-Christ résiste aisément, avec le bouclier de la foi vive et le feu de la charité, aux lâches attaques du plaisir, aux rudes coups des tourments et à l'horreur épouvantable de la mort, quand ils le veulent détourner de l'amour qu'il doit avoir pour la croix, et pour Celui qui l'a choisie en faveur de notre rédemption. Vous êtes réduits au point, ou de perdre tous ceux qui sont ici, ou de vous perdre vous-mêmes en perdant Jésus-Christ. N'est-ce pas lui qui vous a fait confesser son nom jusqu'à présent ? N'est-ce pas pour l'amour de lui et avec le secours de sa grâce que vous êtes restés si longtemps en prison et que vous avez enduré tant de tourments et tant de peines ? Quoi ! ne saviez-vous pas que votre mort devait attrister vos parents, vos femmes et vos enfants ? et néanmoins vous avez passé par-dessus tout cela pour la gloire éternelle. Serait-il possible que les larmes pussent vaincre à cette heure ce qui a été jusqu'ici invincible aux tourments et aux douleurs, pour donner sujet aux Gentils de se moquer de votre constance qu'ils appellent obstination, en vous voyant si lâchement vaincus et pervertis ? Non, non, l'amour des vôtres n'aura point le pouvoir de vous faire perdre ce que vous avez gagné au prix de votre liberté et de votre sang ». Puis, se tournant vers les assistants, il leur dit : « Ne permettez pas que, pour une vie si faible et si trompeuse, ces chevaliers perdent le ciel; ne vous opposez point à l'esprit divin, qui leur fait mépriser la vanité. Ne vous affligez pas de ce qu'ils se séparent de vous, puisque c'est pour vous frayer le chemin et vous faire connaître et aimer la vérité par laquelle vous leur serez unis éternellement dans le paradis promis aux chrétiens et où se découvre la source inépuisable de la vie toujours heureuse. C'est pourquoi essuyez vos larmes et accompagnez joyeusement le triomphe de ces saints Martyrs, par le mérite desquels vous serez peut-être quelque jour éclairés ».

Tandis que ce généreux serviteur de Jésus-Christ parlait de la sorte, une brillante lumière descendit dans la prison et remplit de joie et d'admiration tous les assistants. Au milieu de cette clarté, Notre-Seigneur apparut avec sept anges qui le suivaient et lui rendaient hommage; et cet aimable Sauveur, s'approchant de Sébastien, lui donna le baiser de paix et lui dit : « Tu seras toujours avec moi ». Tout ceci arriva en la maison de Nicostrate, où les deux frères prisonniers avaient été conduits. Sa femme, appelée Zoé, devenue muette à cause d'une grande maladie qui lui avait duré six ans, entendit fort bien tout ce que saint Sébastien disait, et de plus, elle vit les anges et la lumière descendus en faveur du glorieux soldat de Jésus-Christ,

ce qui fut cause qu'elle se prosterna à ses pieds, lui faisant connaître, par signe et le mieux qu'elle put, qu'elle voulait être chrétienne et qu'elle lui demandait le Baptême. Le Saint, ayant su que Zoé ne pouvait parler depuis sa maladie, lui dit : « Si je suis serviteur de Jésus-Christ, si tout ce que je dis est véritable, que le même Seigneur Jésus-Christ vous guérisse, qu'il délie votre langue et vous rende la parole ». Disant cela, il fit le signe de la croix sur la bouche de la muette qui au même temps commença à parler, à louer Notre-Seigneur et à remercier Sébastien de la grâce qu'elle avait reçue.

Par un miracle si évident, Nicostrate fut converti à la foi de Jésus-Christ et se jeta aux pieds de ces bienheureux frères, les suppliant de se vouloir retirer chacun en leur maison et de lui pardonner s'il les avait retenus si longtemps en la sienne, parce qu'il était aveugle et qu'il ne connaissait pas la vérité; il les assura que, pour lui, il s'estimerait fort heureux d'être pris, tourmenté et mis à mort pour leur avoir rendu la liberté. Tranquillin et Marcia, avec les femmes et les enfants de Marc et de Marcellien, touchés de ce qu'ils avaient entendu et vu, changèrent aussi d'avis et embrassèrent la religion chrétienne. Ils fondaient tous en larmes; mais ces larmes sortaient d'un autre cœur et d'une autre source que les premières. Et la très-heureuse fin de ce spectacle fut que Nicostrate et Zoé demandant le baptême, Sébastien leur enjoignit d'amener premièrement, en la chambre, tous les autres prisonniers qui étaient détenus pour des crimes, afin qu'ils entendissent la parole de Dieu et que ceux qui la recevraient participassent aux mystères sacrés de notre sainte foi et au prix de notre rédemption.

Claude, qui était greffier criminel, ayant congédié les ministres de la justice, amena les prisonniers, et Nicostrate les présenta tout enchaînés à Sébastien qui leur proposa des raisonnements si forts et des preuves si convaincantes que, Dieu leur ouvrant le cœur par les lumières de son Saint-Esprit, la vérité y entra : ils connurent les erreurs de leur vie passée et l'aveuglement de l'idolâtrie; ils se convertirent à la foi de Jésus-Christ et demandèrent pardon de leurs fautes. Il y en eut soixante-quatre qui se firent ainsi chrétiens à la parole de Sébastien, savoir : Tranquillin, sa femme, ses brus, ses petits-enfants et leurs amis; Nicostrate, sa femme et sa famille qui était composée de trente-trois personnes; et seize malfaiteurs qui avaient été amenés de la prison. Polycarpe, prêtre de Jésus-Christ, les baptisa tous, après avoir jeûné ce jour-là jusqu'à la nuit et offert à Notre-Seigneur un sacrifice d'oraison et de louanges. Sébastien fut le père spirituel et le parrain de tous ces nouveaux fidèles. Parmi ceux qui furent baptisés, il y avait quelques malades qui furent guéris par la vertu du saint Baptême; entre autres Tranquillin, qui, depuis onze ans, était tourmenté de la goutte, et deux enfants du greffier Claude, qui s'étaient aussi convertis et dont l'un était hydropique et l'autre couvert de pustules.

Grande fut la joie que saint Sébastien et les deux saints frères Marc et Marcellien ressentirent de ce succès; celui-là seul peut s'en faire une idée, qui connaît les douceurs que Dieu communique, et jusqu'où peut aller le contentement des âmes saintes. Ils s'encourageaient les uns les autres à la foi et au service de Jésus-Christ, attendant que le délai des trente jours accordés par le juge pour l'exécution de la sentence contre les deux frères fût expiré. Ils employèrent tout ce temps à prier et à chanter des hymnes et des psaumes, conjurant Notre-Seigneur de leur donner de la force dans les tourments, et de rendre tous les autres dignes du martyre. Ils brûlaient tous des saintes flammes de l'amour de Jésus-Christ. Les femmes mêmes, dont le naturel semble excuser la faiblesse, faisaient paraître une résolution

virile, et les enfants surmontaient la délicatesse de leur âge par la force que l'esprit de Dieu ajoutait à leur innocence.

Les trente jours expirés, le préfet de la ville, nommé Chromace, envoya appeler Tranquillin, et lui dit : « Eh bien ! qu'ont résolu vos enfants ? Leur avez-vous persuadé de sacrifier à nos dieux et d'obéir aux empereurs ? — Tranquillin répondit : Mes enfants sont bien heureux et moi aussi depuis que Dieu nous a fait connaître la vérité de la religion chrétienne. — Tu as donc aussi perdu le sens, dit le préfet, et tu radotes sur la fin de tes jours ?— Celui-là est fou, dit Tranquillin, qui laisse le chemin de la vie et suit celui de la mort. — Quelle vie, quelle mort ? répliqua le préfet. — Si vous me voulez écouter avec attention, répondit Tranquillin, vous serez bien heureux en votre âme et aussi tous ceux de votre maison. — Oui, je t'écouterai fort à loisir, dit le préfet, mais garde-toi bien de rien dire que tu ne puisses prouver ». Ils discoururent donc longtemps ensemble. Tranquillin exposa à Chromace les mystères de notre sainte foi et satisfit entièrement aux doutes qu'il lui proposa, de sorte que, par la grâce de Dieu, il le disposa à se convertir ; depuis, Sébastien et Polycarpe achevèrent ce que Tranquillin avait commencé. La conversion de Chromace délivré comme Tranquillin des douleurs de la goutte, fut suivie de celle de toute sa famille où il y avait quatorze cents esclaves, auxquels il donna la liberté, disant que ceux qui avaient Dieu pour père ne devaient pas être esclaves des hommes.

La persécution augmentait de jour en jour, tellement que les chrétiens ne pouvaient plus ni vendre ni acheter, ni trouver à manger, s'ils n'encensaient auparavant les statues des dieux dressées, par ordre de l'empereur, dans tous les marchés et sur toutes les places publiques. La maison de Chromace était devenue comme un temple où le pape saint Caïus célébrait les divins mystères et distribuait aux néophytes le corps de Jésus-Christ et le pain de la parole évangélique. Pour éviter une persécution ouverte, Chromace, que sa qualité de sénateur retenait à Rome, sollicita et obtint de l'empereur, sous prétexte de rétablir sa santé chancelante, la permission de se retirer dans ses terres de Campanie. Le jour de la séparation étant arrivé, Caïus vint encore une fois offrir le saint sacrifice dans cette maison bénie. Prenant ensuite la parole, il dit aux fidèles : Notre-Seigneur Jésus-Christ, connaissant la fragilité humaine, a établi deux degrés parmi ceux qui croient en lui : les confesseurs et les martyrs. Ceux qui ne se sentiraient pas assez forts pour supporter le poids de la persécution sont libres de se retirer. Tout en laissant la principale gloire aux soldats du Christ, ils pourront du moins les assister dans leurs combats. Que ceux donc qui le désirent suivent dans leur retraite Chromace et son fils Tiburce; que ceux qui en ont le courage demeurent avec moi dans la ville. La distance ne saurait séparer des cœurs unis par la grâce de Jésus-Christ. Si nos yeux ne peuvent plus vous voir, vous serez sans cesse présents au regard intérieur de notre âme ». C'était Gédéon, ne prenant pour le combat que ses plus braves soldats. Tiburce s'écria en entendant ces paroles : « Je vous en conjure, ô père et évêque des évêques, ne m'ordonnez point de fuir la persécution. Tout mon désir est de donner ma vie pour mon Dieu. Puissé-je en avoir mille à lui offrir ! » Saint Caïus se rendit en pleurant aux instances de ce noble jeune homme et l'assemblée se sépara. Les uns suivirent Chromace en Campanie, les autres restèrent avec le Pape, exposés comme des agneaux à la fureur des loups. Parmi ces victimes se trouva l'invincible Sébastien honoré par le successeur de Pierre, du glorieux titre de *défenseur de la foi*. Un autre officier de la cour, Castulus, intendant des bains, les reçut dans le palais même de l'em-

pereur, où Caïus se tint plus en sûreté que dans la catacombe. L'épouse de Nicostrate, la sainte et pieuse Zoé qui allait prier aux tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, le jour de leur fête, fut traînée devant le magistrat. Celui-ci n'ayant pu la contraindre de sacrifier aux idoles, la fit pendre à un arbre par les cheveux et ordonna d'allumer à ses pieds un feu de fumier qui l'étouffa. On lui suspendit ensuite au cou une pierre énorme et on la jeta dans le Tibre ; « de peur », disaient les bourreaux, « que les chrétiens n'en fissent une déesse ». Nicostrate, Tranquillin, Claude, Castor, Victorin et Symphorien furent aussi arrêtés. Le préfet Fabien les fit tous jeter dans le Tibre. Marc et Marcellien subirent la sentence rendue contre eux précédemment ; ils furent cloués par les pieds à un poteau et percés à coups de lance. Leurs corps furent enterrés dans une arénaire à deux milles de Rome. Le généreux fils de Chromace fut pris par la perfidie d'un faux frère que payait la police impériale pour jouer le rôle d'espion dans les assemblées des chrétiens. « Quoi », disait Tiburce aux magistrats, « parce que je refuse d'invoquer une prostituée dans la personne de Vénus, d'adorer l'incestueux Jupiter, un fourbe comme Mercure, et Saturne le meurtrier de ses enfants, je déshonore ma race, je suis un infâme ! » Ce héros de la foi eut la tête tranchée. Castulus, l'hôte des chrétiens, victime de la même trahison que Tiburce, subit la question et fut enfin jeté tout vivant dans une fosse qu'on remplit de sable.

Saint Sébastien, sous l'uniforme de capitaine des gardes prétoriennes, n'avait point cessé de visiter les martyrs, de les encourager dans leurs tourments et de recueillir leurs restes après leur mort. Maximien Hercule, qui avait ordonné tous ces supplices, venait de passer dans les Gaules pour y combattre une insurrection formidable des Bagaudes. En son absence, saint Sébastien fut dénoncé à Dioclétien lui-même, durant un voyage de ce prince à Rome. Le capitaine des gardes parut donc devant l'empereur qui lui reprocha de payer d'ingratitude ses propres bienfaits, et d'attirer le courroux des dieux contre sa personne et son empire. Sébastien répondit : « Seigneur, j'ai toujours été fidèle à mes devoirs et je n'ai cessé de prier pour votre salut et la prospérité de votre règne, le vrai Dieu Créateur du ciel et de la terre, sachant que c'est une grande folie d'adorer des dieux de pierre, de bois, d'argent ou d'or ». Dioclétien, irrité de ce langage, fit venir une compagnie d'archers de Mauritanie qui servaient parmi ses gardes. On dépouilla Sébastien de ses vêtements et les archers le percèrent de leurs flèches. Pour ne pas offenser l'esprit des soldats dont Sébastien s'était concilié l'amitié par son noble caractère et par sa vertu, comme aussi pour excuser en partie sa cruauté auprès du peuple, Dioclétien fit suspendre au cou du martyr un écriteau portant qu'il souffrait ce tourment parce qu'il était chrétien. Sébastien fut laissé pour mort à son poteau. Irène, veuve du saint martyr Castulus, étant venue la nuit pour l'ensevelir, le trouva encore vivant. Elle le transporta secrètement chez elle au palais même de l'empereur et, quelques jours après, Sébastien se trouvait parfaitement guéri.

Les chrétiens, l'ayant appris, le vinrent voir et le supplièrent avec larmes de se retirer, de peur qu'il ne tombât encore un coup entre les mains d'un si cruel tyran ; mais le généreux soldat de Jésus-Christ, qui brûlait du désir du martyre, sachant que l'empereur devait aller au temple, il se mit sur l'escalier d'honneur avec les autres courtisans rangés sur son passage et s'adressant à Dioclétien, il lui dit d'une voix grave et sévère : « Les pontifes de vos temples vous abusent, ô empereur ! ils inventent plusieurs choses contre les chrétiens, disant qu'ils sont ennemis de votre

empire ; ce sont les chrétiens, au contraire, qui le maintiennent par les prières qu'ils font pour sa conservation ». Dioclétien fut extrêmement effrayé d'entendre ces paroles d'un homme qu'il croyait mort, et demeura quelque temps comme interdit ; mais revenant à lui il lui dit : « Es-tu Sébastien, celui que j'ai commandé que l'on mît à mort ? Quoi ? n'as-tu pas été tué ? Comment es-tu donc encore vivant ? — Le Saint lui répondit : Parce que mon Seigneur Jésus-Christ a voulu conserver ma vie, pour donner à tout le peuple un témoignage de la vérité de sa foi et de votre cruauté ; vous qui persécutez sans sujet les Saints, ceux qui sont justes et sans crimes, ne continuez pas à marcher dans cette voie ; si vous voulez vivre en paix et assurer à votre empire des jours longs et prospères, ne répandez plus le sang des innocents ». Dioclétien furieux, fit conduire immédiatement le martyr dans l'hippodrome où on l'assomma à coups de bâton. Après sa mort, les bourreaux le jetèrent de nuit, dans un cloaque où l'on portait toutes les ordures de la ville ; on craignait que les chrétiens, sachant le lieu où il était, ne lui rendissent les honneurs dus à son mérite, et que par le moyen des miracles qu'il pourrait faire, les infidèles ne se convertissent à la foi de Jésus-Christ. Mais ce bon Maître, qui veut qu'on honore ceux qui le glorifient et qui meurent pour lui, en disposa autrement : car il permit que saint Sébastien lui-même apparût à une sainte dame, appelée Lucine, et lui révélât où était son corps et comment il était demeuré attaché et suspendu à un crochet, sans tomber dans ce lieu infect où on l'avait voulu jeter. Il lui commanda de l'enterrer aux catacombes, à l'entrée du souterrain, aux pieds des apôtres saint Pierre et saint Paul. Cette vertueuse femme accomplit tout ce qui lui avait été commandé, et fut trente jours en prière continuelle au lieu où elle avait enseveli ce saint corps. Lorsqu'il plut à Jésus-Christ de regarder les fidèles avec compassion et de leur donner la paix, elle fit une église de sa maison, et laissa tous ses biens, qui étaient considérables, pour le service divin et pour la subsistance des chrétiens pauvres.

Voilà la vie et la mort du bienheureux saint Sébastien que nous pouvons dire deux fois martyr, puisqu'il a subi deux fois des supplices capables de lui ôter la vie. Il est extrêmement vénéré de tous les peuples fidèles, à cause des bienfaits qu'ils reçoivent continuellement par son intercession, principalement en temps de peste, où il se montre favorable à ceux qui se recommandent à lui et qui implorent son assistance. Cette dévotion se propagea dans presque toute l'Europe au commencement du VII[e] siècle. En 680, Rome était infectée de la contagion : on dressa un autel à saint Sébastien par inspiration divine, et aussitôt la peste cessa ; depuis, plusieurs autres villes [1] et plusieurs villages ont éprouvé la même assistance et le même bienfait en des occasions semblables. C'est aussi une chose fort ancienne en l'Eglise d'implorer le secours de saint Sébastien, de saint Maurice et de saint Georges contre les ennemis de la religion, comme il est dit dans l'*Ordo* romain, et comme le remarque le cardinal Baronius.

Le martyre de saint Sébastien eut lieu le 20 janvier, l'an 288, le quatrième de l'empire de Dioclétien ; l'Eglise célèbre sa fête le même jour, avec office double ; autrefois elle était chômée par le peuple catholique en plusieurs diocèses.

Le lieu où fut enseveli saint Sébastien, était voisin de la catacombe de *Saint-Calixte,* il prit le nom de *cimetière de Saint-Sébastien.*

1. Milan en 1575 ; Lisbonne en 1599; Nevers, Autun, Mâcon plusieurs fois pendant les quatorzième, quinzième, seizième et dix-septième siècles.

Plus tard, sur son tombeau, on éleva une belle basilique ; une magnifique statue en marbre blanc du Saint décore le tombeau.

Saint Sébastien est le patron des aiguilletiers ou fabricants de galon pour uniformes militaires ; des arbalétriers, archers, arquebusiers, et des marchands de ferraille. On l'invoque non-seulement contre la peste en général, mais en Anjou, par exemple, on a recours à lui contre l'épizootie ou peste bovine.

On représente saint Sébastien percé de flèches et attaché à un tronc d'arbre ; on voit quelquefois au-dessus de sa tête un ange tenant une couronne. — On trouve aussi ce Saint en costume militaire, tenant deux flèches d'une main, et de l'autre une couronne : ses traits doivent être ceux d'un vieillard.

RELIQUES ET MONUMENTS.

Le cimetière où furent déposées les reliques de notre Saint, anciennement celui de Calixte, porte depuis longtemps le nom de *Catacombes de Saint-Sébastien*. L'église, bâtie par le pape Damase à l'entrée de ces catacombes, et que l'on a eu soin de réparer de temps en temps, est une de celles que l'on visite à Rome par dévotion. Le tombeau de saint Sébastien, en marbre blanc, placé dans une des chapelles latérales, est très-beau. Sa statue, sur le tombeau, le représente couché et percé de flèches ; c'est l'œuvre de Giorgetto, un des meilleurs élèves de Bernini.

L'église de Saint-Sébastien, qui est très-ancienne, et l'une des sept les plus illustres de Rome et du monde chrétien, a été bâtie sur le lieu même où le Saint accomplit son martyre, près du cimetière de Calixte. Un monument précieux du Saint martyr, c'est son image vénérable représentée en mosaïque et qui se voit parfaitement conservée dans le titre de sainte Eudoxie, à Saint-Pierre-ès-Liens. C'est un vieillard avec une longue barbe blanche : avis aux peintres qui le représentent à tort sous les traits d'un jeune homme attaché à un poteau.

Parmi les précieuses reliques que renferme cette basilique, on voit une partie de la colonne à laquelle le Saint fut lié pour la flagellation, et aussi une des flèches dont il fut percé.

Indépendamment de cette basilique, on bâtit en mémoire du glorieux martyr, au lieu même où il fut percé de flèches, une autre petite église. Cette église, s'élevant sur le Palatin, berceau du grand empire, et dominant seule les ruines du palais du puissant empereur dont rien n'a survécu, pas même un peu de poussière, cette église, dis-je, semble témoigner en même temps et de l'impuissance païenne et de la force impérissable de la religion chrétienne et de la mémoire d'un saint.

Le jour de la fête, ces deux églises sont brillamment décorées ; on y célèbre les saints offices et les fidèles y affluent pour prier sur le tombeau du saint martyr, et aussi pour visiter la catacombe ouverte ce jour.

Dans l'église de Saint-André *de la Vallée*, située près du cloaque où le Saint avait été jeté, on expose sur le tabernacle de la chapelle qui lui est dédiée, dans un reliquaire d'argent, trois anneaux de la chaîne avec laquelle il avait été lié.

On visite avec une pieuse curiosité la salle semi-circulaire (attenante à la sacristie), dans laquelle les premiers papes tinrent les premiers conciles ; au milieu de cette salle on voit le puits dans lequel les chrétiens déposèrent les corps des Apôtres saint Pierre et saint Paul dans la crainte qu'ils ne fussent dérobés, et les y conservèrent pendant deux siècles, c'est-à-dire jusqu'au moment où ils furent exhumés, sous Constantin, et partagés. La moitié de chacun de ces saints corps repose actuellement dans la basilique de Saint-Pierre, les autres moitiés dans celle de Saint-Paul-hors-les-Murs ; leurs têtes sont dans le reliquaire qui domine l'autel-majeur de Saint-Jean-de-Latran.

La résidence des premiers papes était attenante à cette salle des conciles.

A peu de distance de la catacombe de Saint-Sébastien est la catacombe de Saint-Calixte, la plus intéressante avec celle de Sainte-Agnès.

Quant aux reliques de notre Saint, la translation la plus importante et la plus célèbre fut celle qui se fit en France sous Louis le Débonnaire. Ce prince obtint du pape Eugène II la permission de faire transporter à Saint-Médard de Soissons ce qui était resté du corps de saint Sébastien hors de la ville de Rome, dans les catacombes. Ce riche trésor fut placé solennellement par l'évêque Rothade dans la célèbre abbaye de Saint-Médard, le second dimanche de l'Avent, le neuvième jour du mois de décembre, l'an 826. Les huguenots, après la prise de Soissons, en 1564, jetèrent ces reliques dans les fossés de l'abbaye, mais on en recouvra quelque chose, ainsi que de celles de saint Grégoire, pape, et de saint Médard, qui se trouvèrent confondues On en conservait, avant 1793, une partie dans l'église Notre-Dame de Soissons, et l'autre à Saint-Médard.

L'ancienne abbaye de Saint-Médard-les-Soissons a été dévastée et en partie ruinée par suite de la Révolution de 92 ; ce qui en reste a été acheté par l'ancien évêque de Soissons qui en a fait un

établissement de sourds-muets. Il existe dans la contrée des reliques de saint Sébastien; il est à présumer qu'elles viennent de Saint-Médard, au moins en partie; s'il s'en trouvait encore à Saint-Médard, ce qui n'est pas présumable, c'est qu'elles y auraient été rapportées [1].

Notre-Dame de Moret, diocèse de Meaux, a le bonheur de posséder encore aujourd'hui quelques-unes de ces saintes reliques. On en conserve aussi à la cathédrale, au Carmel, à la Visitation et à la Sainte-Famille d'Amiens; à Bourdon, Corbie, Etelfay, Mailly, Saint-Riquier, etc.

Nous avons complété cette biographie avec des *Notes* et l'*Hagiog. d'Amiens*, par M. l'abbé Corblet.

SAINT EUTHYME, SURNOMMÉ LE GRAND,

ABBÉ EN PALESTINE

376-473. — Papes : Saint Damase; saint Simplice. — Empereurs d'Orient : Valens; Léon Ier.

Il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière, et que les jours de l'homme passent comme l'herbe.
Ps. CII, 14.

Euthyme sortait d'une noble et riche famille établie à Mélitène, dans la petite Arménie. Son père s'appelait Paul, et sa mère Denyse; le seul déplaisir de se voir sans enfants troublait leur bonheur. Ils eurent recours à la prière pour en obtenir de Dieu, et afin de rendre leurs oraisons plus efficaces, ils implorèrent saint Polyeucte, martyr. Leurs vœux furent exaucés; car, comme ils étaient une nuit dans l'église, ils entendirent une voix qui leur dit : « Prenez courage; Dieu vous donnera un fils que vous nommerez Euthyme, comme marque de la douceur de son esprit et de la tranquillité de son âme; toute sa vie répondra à un nom si favorable, et Dieu, au temps de sa naissance, rendra la paix à son Eglise ». L'événement vérifia cette prédiction. Denyse devint mère d'un fils qui fut nommé Euthyme. La persécution, qui avait duré 40 ans, sous les règnes de Constance, de Julien l'Apostat et de Valens, cessa entièrement par la mort de ce dernier, qui fut brûlé par les Barbares dans un bourg près d'Andrinople (378).

Euthyme n'avait que trois ans lorsque son père mourut; c'est pourquoi Eudoxe, son oncle maternel, se chargea de son éducation; et, comme il assistait Otrée, évêque de Mélitène, dans les fonctions de sa charge, il le lui fit offrir pour le service des autels. Ce saint prélat le reçut en disant, comme par prophétie : « Vraiment le Saint-Esprit reposera sur cet enfant »; puis il le baptisa, lui coupa les cheveux et le mit au nombre des lecteurs; et sachant que sa mère passait toute sa vie dans des exercices de piété, il l'établit diaconesse de son évêché. Les femmes qui étaient appelées à ce ministère étaient employées particulièrement lorsqu'on administrait le Sacrement de Baptême aux personnes de leur sexe. Elles les instruisaient et les catéchisaient.

Dès qu'Euthyme fut en âge d'apprendre les sciences, le saint évêque le mit entre les mains d'Acace et de Synode qui avaient tous deux soutenu plusieurs combats pour la foi de Jésus-Christ. Il fit tant de progrès dans les lettres et dans la vertu, sous de si excellents maîtres, qu'il fut jugé digne

1. M. Hurillon, vicaire général de Soissons. — 15 juillet 1858.

d'être élevé jusqu'au sacerdoce et de prendre la conduite de tous les monastères de religieux et de solitaires qui étaient dans le diocèse de Mélitène. Mais comme l'amour de la solitude et du silence semblait être né avec Euthyme, il résolut de se délivrer de ce grand soin en sortant secrètement de la ville pour aller visiter les Saints Lieux à Jérusalem. Après avoir contenté sa dévotion, il alla voir les Pères qui étaient retirés dans les déserts ; leur manière de vivre redoubla son ardeur pour la retraite, il voulut voir la laure [1] de Pharan éloignée de six milles de Jérusalem, et y trouvant une cellule fort propre au repos et au silence, il y établit sa demeure. Là, il se proposa d'imiter le grand Arsène dont la réputation courait alors partout l'Orient. Il jeûnait toute la semaine sans rien prendre que le dimanche ; jamais personne ne l'a vu couché pour se reposer ; quand la nature était accablée, il s'appuyait seulement contre la muraille où il se tenait à une corde qui pendait au plancher ; dès qu'il avait fermé les yeux, il s'éveillait en s'excitant par ces paroles du même Arsène : « A quoi penses-tu, lâche et misérable ? »

Il fit connaissance avec un autre saint religieux, nommé Théoctiste, afin de s'embraser mutuellement en l'amour divin par leurs pieux entretiens. Ils ne manquaient point, tous les ans après l'Octave de l'Epiphanie, de s'en aller dans la solitude de Cutile, pour ne s'occuper que de Dieu, jusqu'au dimanche des Rameaux, jour auquel ils retournaient en leurs cellules de Pharan, remplis de grâces et de richesses spirituelles. Au bout de cinq ans, ils se retirèrent ensemble dans une grande caverne, à quatre petites lieues de Jérusalem, du côté de Jéricho, où Dieu les conduisit comme par la main, pendant qu'ils marchaient dans un désert plus écarté ; mais, après y avoir demeuré longtemps inconnus et sans autre aliment que des herbes que la terre produisait en ce lieu, Dieu, qui les destinait au salut de plusieurs, permit qu'ils fussent découverts par des bergers du village de Lazare. Deux religieux de Pharan, nommés Marin et Lucas, ayant appris où ils étaient, et touchés de leur vertu, se mirent sous leur conduite, sous laquelle ils devinrent si grands maîtres de la vie religieuse, qu'ils bâtirent depuis plusieurs monastères et élevèrent l'illustre Théodose, leur disciple, à ce point de perfection qui le rendit le chef et le fondateur de tant de monastères en Palestine. Plusieurs autres s'étant aussi mis sous leur conduite, cet ermitage fut bientôt changé en un couvent, et leur caverne en une église.

Saint Euthyme laissait à son collègue Théoctiste le soin d'admettre et d'instruire ceux qui se présentaient pour être reçus, ainsi que le gouvernement du monastère, son attrait le portant toujours à la vie cachée et au silence. Les frères venaient chaque jour auprès de lui pour lui découvrir leurs plus secrètes pensées, et il donnait à chacun d'eux des remèdes propres à ses maux. Il leur parlait avec une affection de père et les exhortait principalement à l'humilité, au dépouillement de leur propre volonté, au travail des mains, au silence et à la mortification, vertus dont il montrait constamment l'exemple lui-même. Il ne pouvait néanmoins souffrir que quelques jeunes religieux affectassent de jeûner plus austèrement que les anciens, parce qu'il désirait, selon le précepte de l'Evangile, qu'au lieu de faire éclater le bien qu'on faisait, on le cachât le plus qu'il serait possible. Il disait que les armes nécessaires à un religieux, pour soutenir les efforts des ennemis invisibles, étaient la douceur, la modération, la discrétion, l'obéissance et une méditation continuelle de la loi de Dieu.

1. Du grec λαυρα, *rue*, *quartier d'une ville*. A la différence des couvents ordinaires, les cellules, dans les *laures*, étaient séparées les unes des autres et formaient comme une espèce de village.

Les chrétiens ne furent pas les seuls qui cherchèrent ce saint solitaire jusque dans sa caverne, les Sarrasins même l'y allèrent trouver dans l'occasion que je vais dire. Térébon, fils d'un chef de ces barbares nommé Aspébète, était atteint d'une paralysie de la moitié du corps, sans que la médecine non plus que la magie le pussent soulager ; il eut recours au vrai Dieu et promit que s'il guérissait il embrasserait le Christianisme. Il était dans ces pensées, lorsqu'un doux sommeil lui étant survenu, il vit en songe une personne qui lui dit de s'en aller à la caverne d'Euthyme et lui en montra le chemin. Le jeune homme ayant raconté cette vision à son père, ils allèrent tous deux, avec une grande suite, trouver le saint solitaire qui, faisant le signe de la croix sur le paralytique, lui rendit une parfaite santé, et ce miracle fut cause de la conversion du chef et de tous ses gens, qui reçurent le saint baptême où Aspébète prit le nom de Pierre ; Maris, son beau-frère, embrassa la vie religieuse, n'ayant point voulu s'en retourner avec les autres.

Quelque temps après, le prince arabe, qui s'était fait prédicateur de l'Evangile, revint trouver Euthyme avec une troupe de Sarrasins qu'il avait gagnés à Jésus-Christ, pour lui offrir de quoi bâtir des monastères dans cette solitude, afin d'y loger ce grand nombre de serviteurs de Dieu qu'il lui amenait. Mais comme notre Saint ne respirait que la retraite et le silence, il renvoya cette multitude à son fidèle Théoctiste, et cependant il chercha de nouveaux déserts où il pût ne vaquer qu'à Dieu seul [1]. Pour cet effet il prit avec lui un saint religieux, nommé Domitien, et s'en alla sans que personne s'en aperçût, au désert de Ruban vers la mer Morte, que l'on regarde comme celui où le Sauveur voulut être tenté pour triompher du tentateur même, et qui pour cette raison s'appelle le *Désert de la Quarantaine*. Là, il monta sur la montagne de Mardes où le même Sauveur fut porté par le démon ; puis il descendit en la solitude de Zyphon, dite autrement Engaddi, qui est proche du bourg d'Aristobule, pour y voir la caverne où David se retira lorsque Saül le persécutait. Les habitants de ce bourg et des autres lieux voisins lui bâtirent un monastère, après l'avoir vu chasser le démon du corps d'un jeune homme qui était cruellement tourmenté.

Euthyme voyant que l'affluence de ceux qui le venaient voir allait toujours en augmentant, voulut fuir de nouveau et se mit en chemin avec son disciple Domitien pour retourner auprès de Théoctiste. Il n'était pas éloigné d'une lieue du monastère qu'il découvrit un endroit très-propre au désir qu'il avait de vivre seul, et il s'y arrêta. Aussitôt que Théoctiste le sut, il l'alla trouver et le conjura de retourner au monastère pour y passer sa vie avec les autres solitaires. Mais, comme cet homme admirable avait un amour extraordinaire pour la retraite et pour le silence, tout ce que Théoctiste put obtenir de lui fut qu'il viendrait les voir tous les dimanches et se trouverait à leurs assemblées.

Lorsqu'il disait la sainte messe, il voyait souvent des troupes d'Anges qui assistaient à cet auguste sacrifice, et quand il administrait la sainte Eucharistie, Dieu lui faisait connaître l'état des communiants dont les uns recevaient la mort, tandis que les autres trouvaient la vie dans ce pain céleste. Mais, puisque nous parlons des grâces extraordinaires de saint Euthyme, je dirai quelques merveilles qu'on raconte de lui. Quatre cents Arméniens, qui descendaient de Jérusalem vers le Jourdain, s'étant égarés, vinrent à la

1. Juvénal, patriarche de Jérusalem, fit depuis Pierre évêque des nouveaux chrétiens qu'il avait gagnés à Jésus-Christ. On trouve son nom parmi ceux des évêques qui assistèrent, en 431, au Concile d'Ephèse contre Nestorius. Il y est désigné sous le titre d'évêque de Paremboles ou du Camp. Il mourut vers l'an 449.

laure pour y demander des vivres. Le Saint, bien qu'il n'y eût pas de quoi nourrir les frères durant un jour, commanda de leur préparer à manger ; par un miracle digne du pouvoir de Jésus-Christ, on trouva la boulangerie si pleine de pain, qu'on eut peine à en ouvrir la porte. Le vin et l'huile se multiplièrent aussi en telle abondance, qu'il y en eut de quoi fournir à cette nombreuse caravane. Dans un temps de sécheresse, où l'on pouvait dire avec l'Ecriture que « la terre était de fer et le ciel d'airain [1] », les habitants des bourgs et des villages de la laure vinrent trouver le Saint avec des croix en leurs mains et en chantant encore plus de cœur que de bouche : *Kyrie eleison !* Seigneur ayez pitié de nous. Alors, Euthyme touché de compassion leur dit : « Mes enfants, comme je ne suis qu'un misérable pécheur et que j'ai plus grand besoin que nul autre de la miséricorde de Dieu, principalement dans un temps où il fait éclater sa colère, je ne suis pas assez hardi pour oser m'adresser à lui ; mais parce qu'il est infiniment bon, prosternons-nous devant sa face et il nous exaucera ». Après avoir ordonné au peuple de prier, il entra avec les solitaires dans un oratoire ; lorsqu'il eut fait son oraison, il survint un si grand orage que la terre en fut abondamment arrosée. On rapporte aussi plusieurs prédictions de saint Euthyme : ainsi, il annonça longtemps d'avance l'épiscopat d'Anastase, qui fut patriarche de Jérusalem, et la chute de la princesse Eudoxie : cette femme demeura quelque temps dans l'hérésie des Eutychiens qui confondaient les deux natures en Jésus-Christ ; comme elle était fort vertueuse, elle ne persista guère dans son erreur, en ayant fait abjuration par les soins de notre Saint, à qui saint Siméon Stylite, qu'elle avait consulté là-dessus, l'avait renvoyée. Un de ses religieux, nommé Domne, manifestant le désir d'aller trouver Jean, patriarche d'Antioche, son oncle, qui s'était laissé surprendre aux sentiments de Nestorius, notre Saint essaya de l'en détourner, en lui prédisant que ce voyage lui serait funeste. Domne passa outre. Son oncle étant mort, il lui succéda ; mais au bout de quelques années, il fut dépossédé du patriarcat, selon que le Saint le lui avait dit : ce qui le fit rentrer en lui-même. Touché d'un extrême regret de ne l'avoir pas cru, il vint tout fondant en larmes le retrouver.

Outre le don de prophétie, le bienheureux Euthyme avait encore la grâce de pénétrer le fond des consciences et de connaître, au moindre geste, ce qu'il y avait de plus caché dans l'âme des personnes qui se présentaient à lui. Il se servit très-utilement de cette faveur du ciel pour la conduite de ses religieux. Par ce moyen, il rassura dans leur vocation deux frères, nommés Maron et Clémas qui, s'ennuyant des austérités de la règle, avaient comploté ensemble de s'enfuir la nuit ; il délivra un autre religieux de l'esprit de fornication, dont il reconnut qu'il était possédé pour avoir succombé à une mauvaise pensée ; il vit l'ange gardien d'un moine lui arracher l'âme avec un trident, parce qu'il n'était qu'un impudique, quoiqu'en apparence il semblât mener une vie très-chaste ; enfin, par cette lumière céleste, il voyait l'état de plusieurs autres personnes qui étaient près d'entrer dans la gloire, ou d'être précipitées dans les enfers.

Il serait trop long de rapporter des exemples de toutes les vertus du bienheureux Euthyme ; il suffit de dire en général que sa douceur et sa bonté étaient telles qu'il gagnait par cette voie les esprits les plus farouches, que sa chasteté était semblable à celle des Anges, que son humilité était très-profonde, que sa charité était infatigable, et que sa modestie inspirait la dévotion. Cependant, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelque chose

1. Deut., XXIX, 23.

du grand zèle qu'il a eu pour la défense de la foi catholique, puisque c'est l'éloge que lui donne le Martyrologe romain. On ne pouvait se lasser d'admirer que le divin Euthyme, d'un naturel si doux et si modéré, brûlât d'un si grand zèle lorsqu'il s'agissait de la foi ; il combattait avec une ardeur incroyable les hérétiques, particulièrement les Manichéens et les Origénistes dont il ramena un fort grand nombre au giron de la sainte Eglise. Il n'agissait pas avec moins de vigueur contre ceux qui étaient infectés des erreurs d'Arius, de Sabellius et de Nestorius, qui régnaient alors par tout l'Orient. On était tellement persuadé de la sincérité de son zèle, que quelques évêques ne voulurent souscrire au concile œcuménique de Chalcédoine, qu'après en avoir communiqué les actes à saint Euthyme, pour savoir s'il approuverait ce qui avait été résolu. Une approbation d'un tel poids aurait persuadé presque tous les religieux ; mais un nommé Théodose, qui, sous un habit de moine, cachait un esprit diabolique, forgea à plaisir des objections à ce concile, pour montrer qu'il renouvelait les dogmes de Nestorius. Ayant gagné par ses artifices les bonnes grâces de l'impératrice Eudoxie et usurpé le patriarcat de Jérusalem , il retint la plupart des moines dans leurs erreurs. L'Eglise de la Palestine était dans l'état le plus déplorable : il n'y avait, parmi tous les religieux, que les disciples du grand Euthyme qui refusassent de communiquer avec ce faux patriarche ; et, quoique cet impie fît plusieurs tentatives pour engager à son parti un si excellent homme, il trouva toujours en lui une fermeté inébranlable dans la foi orthodoxe et pour la défense du saint concile. Notre Saint eut alors de quoi contenter son zèle, en travaillant à fortifier les fidèles dans les dogmes de l'Eglise catholique et à ramener ceux que le malheureux Théodose avait pervertis par ses violences ou par ses artifices. On remarque parmi ceux qu'il ramena à la foi, outre l'impératrice, un excellent anachorète, nommé Gérasime, qui avait été surpris par les hérétiques. C'est ce saint homme qui bâtit depuis une laure où l'on vivait d'une manière admirable.

Enfin, après que ce très-saint abbé eut envoyé au ciel plusieurs de ses disciples, Dieu, qui lui avait révélé tant de secrets durant le cours de sa vie, ne voulut pas lui cacher le plus important de tous, celui de son décès. Trois jours avant qu'il arrivât, il en donna avis à tous ses religieux qu'il fit assembler en un lieu particulier pour les exhorter à l'observance de leur sainte règle et à la pratique de toutes les vertus, principalement de la charité, de l'humilité et de la chasteté. Il leur recommanda aussi d'avoir soin de trois sortes de personnes : des tentés, des malades et des hôtes. Puis il demanda qui ils désiraient avoir pour leur supérieur : à quoi ils répondirent tous d'une voix : Domitien ! « Cela ne se peut », repartit le Saint, « car il ne me survivra que de sept jours ». Ils le prièrent donc de leur donner Elie, qui était économe d'un des monastères d'en bas et originaire de Jéricho. Voici ses dernières paroles : « Si je trouve grâce devant Dieu, la première chose que je lui demanderai sera d'être toujours en esprit avec vous et avec ceux qui vous succéderont ». Après quoi il les renvoya et ne retint auprès de lui que Domitien, avec lequel il passa les trois jours suivants ; enfin, le samedi, à minuit, il s'endormit dans le Seigneur, le 20 janvier de l'année 473, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans ; il en avait passé soixante-huit dans la solitude.

Le bruit de cette précieuse mort se répandit aussitôt de tous côtés, et il accourut une si grande multitude de peuple aussi bien que de religieux, qu'Anastase, patriarche de Jérusalem, qui s'y était trouvé avec son clergé, fut contraint de se servir de soldats pour fendre la presse, afin de pouvoir faire les cérémonies des funérailles. Gérasime, qui, de sa cellule, avait vu

cette bienheureuse âme s'en aller au ciel en compagnie des Anges, ne manqua pas d'y assister. Martyrius et Elie, fidèles disciples d'Euthyme, mirent ce saint corps en terre. Domitien, qui était demeuré plus de cinquante ans auprès du Saint n'abandonna point son tombeau où, la nuit du septième jour, il lui apparut avec un visage gai et l'appela par ces paroles : « Venez jouir de la gloire qui vous est préparée : car Dieu veut que nous demeurions ensemble ». Domitien alla trouver ensuite toute la communauté qui était alors assemblée, leur raconta cette vision, et mourut avec la consolation que lui donnait l'espérance d'aller jouir des biens éternels en la compagnie d'Euthyme.

L'année suivante, le 7 mai, le corps de notre Saint fut transféré solennellement de la caverne où on l'avait mis et qui avait été si longtemps la dépositaire de ses soupirs, de ses larmes, de ses prières et de toutes ses austérités, en une belle église que le patriarche de Jérusalem avait fait bâtir en son honneur. Depuis ce temps, la fête de saint Euthyme fut si célèbre chez les anciens anachorètes et cénobites, qu'ils la solennisaient avec autant de vénération que celle du grand saint Antoine, le 20 janvier, ainsi qu'elle est marquée au Martyrologe romain. Il s'est fait plusieurs miracles depuis sa mort, à l'invocation de son nom, et à son sépulcre, où l'on dit qu'il coulait une certaine huile qui servait à la guérison des malades.

La vie de saint Euthyme a été écrite par le moine Cyrille, l'un des plus fidèles auteurs de l'antiquité; elle est rapportée dans Surius, et Bollandus y a ajouté de savantes annotations.

SAINT MINASE, ABBÉ DE CONDAT (490).

Saint Minase fut associé par saint Lupicin au gouvernement du monastère de Condat et des communautés qui en dépendaient. Après la mort de saint Lupicin, il se donna lui-même, étant d'une santé faible, un coadjuteur dans la personne de saint Oyend. Il envoya deux religieux à Rome pour en apporter des reliques ; ils en apportèrent des saints apôtres Pierre, Paul et André, lesquelles furent déposées sous l'autel, dans l'église du monastère de Condat. Il mourut vers l'an 490. Son souvenir resta en vénération parmi les religieux du Jura, et la chronique de Condat le désigne avec le titre de saint.

Voyez *Vie des Saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collége Saint-François-Xavier de Besançon.

SAINT DIDIER, ÉVÊQUE DE THÉROUANNE (1194).

Didier eut pour père Roger le Jeune, quatrième des châtelains de Lille. Il fut le trente-troisième évêque de Thérouanne, et gouverna ce diocèse avec le plus grand zèle depuis 1159 jusqu'à 1191. Il fonda, en 1186, la belle abbaye de Blandecques, près de Saint-Omer, pour des religieux de l'Ordre de Cîteaux. On y a vénéré très-longtemps une image miraculeuse sous le nom de Notre-Dame de Liesse. Didier jouissait de la réputation la plus sainte, même de son vivant. Il avait des relations avec les personnages les plus distingués dans l'Eglise, notamment avec l'abbé de Clairvaux, Gérard, qui fut tué en 1175. Les souverains pontifes eux-mêmes le chargèrent de missions spéciales, et confièrent à ses décisions les causes litigieuses les plus difficiles. Didier mourut le 20 janvier 1194, trois ans après avoir donné sa démission de la charge pastorale. Raissius et Molanus l'ont inscrit dans leurs fastes sacrés au 20 janvier, sous le titre de bienheureux.

Notice fournie par M. Van Drival, directeur au grand séminaire d'Arras.

XXIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Rome, le martyre de sainte AGNÈS, vierge, qui, ayant été jetée dans les flammes sous le préfet de Rome Symphronius, et les ayant éteintes par sa prière, fut frappée du glaive. C'est d'elle que saint Jérôme écrit ces paroles : « La vie d'Agnès a été louée, surtout dans les églises, par les lettres et dans les langues de tous les peuples, parce que surmontant la faiblesse de son âge, elle a triomphé d'un tyran, et consacré par le martyre l'honneur de la chasteté ». 304. — A Athènes, la naissance au ciel de saint PUBLIUS, évêque, qui gouverna noblement l'église d'Athènes après saint Denys l'Aréopagite ; illustre par l'éclat de ses vertus et de sa doctrine, il remporta la glorieuse couronne de martyr de Jésus-Christ. IIe s.— A Tarragone, en Espagne, les saints martyrs FRUCTUEUX, évêque, AUGURE et EULOGE , diacres, qui, au temps de l'empereur Gallien, ayant été d'abord mis en prison, puis jetés dans les flammes, étendirent leurs mains en croix, lorsque leurs liens furent consumés, et accomplirent ainsi leur martyre en priant. Saint Augustin prêcha à son peuple le jour de leur fête [1]. 259.— A Troyes, saint PATROCLE (vulgairement saint PARRE), qui mérita la couronne du martyre sous l'empereur Aurélien. 273. — Dans les Gaules, au monastère de Reichenau, saint MEINRAD, ermite, tué par les voleurs. 861. — A Pavie, saint EPIPHANE, évêque et confesseur. 497.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont en Auvergne, saint AVIT, évêque, deuxième de ce nom, frère et prédécesseur de saint Bont. Vers 689. — A Trèves, saint Synalde, martyr, dont le bras s'est trouvé l'an 1513 dans un autel de la grande église. — A Metz, saint Aptat, évêque. VIIe s. — En Picardie, saint Maccalein, confesseur, abbé du monastère de Saint-Michel en Thiérache. 972.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Les saints martyrs Félix, Celsien, Cécilien, Martial, Faustace, Datius, Saturnin, Quentin, Marin, Saturus, Gaddien, Célien, Servule, Rogat, Vincente, Victor, Reposita, Prime, Lucius, Maïeulin, Honoré, Marcusse, Second, Castin, Caïus, Célestin, Hermès, évêque, et plusieurs autres, mentionnés dans divers martyrologes anciens, sans qu'on puisse fixer le lieu et l'époque de leur mort. — En Afrique, les saints Hermès et Soluteur, martyrs, mentionnés par le martyrologe de saint Jérôme. — A Spolète, en Ombrie, saint Vital, que l'on croit avoir été martyr. — A Trébisonde, les saints Valérien, Candide, Aigle et Eugène, martyrs, qui, après avoir subi différents supplices des plus cruels, furent jetés tous ensemble dans une fournaise ardente, sous le règne de Dioclétien.— A Nicomédie, saint Eustase, martyr, sous Dioclétien. — A Ancyre, en Galatie, saint Busiride, confesseur. Il partagea d'abord l'hérésie des Encratistes, qui proscrivaient l'usage de la viande, du vin et du mariage ; mais, après une pénitence sincère, il subit la torture pour la foi catholique, durant la persécution de Julien. Il survécut toutefois aux supplices et à une longue captivité, et ne mourut que sous Théodose. Fin du IVe s.

1. Le sermon que saint Augustin prononça le jour de saint Fructueux, de saint Augure et de saint Euloge est le cent unième de l'évêque d'Hippone. Il prouve combien le culte de saint Fructueux et de ses compagnons est ancien. Prudence a aussi célébré ces martyrs *(Hym.* IV *Peristeph).* Leurs actes se trouvent dans Surius et dans Monbricius.

SAINT FRUCTUEUX, ÉVÊQUE DE TARRAGONE

259. — Pape : Saint Denys. — Empereurs : Valérien et Gallien.

Embrassez la foi et la cause des martyrs, si vous voulez obtenir leur couronne. S. Aug. *Serm.* L.

Fructueux, citoyen et évêque de Tarragone, souffrit le martyre pendant que la cruelle persécution de Valérien et de Gallien sévissait sur les membres les plus distingués de l'Eglise du Christ. Sur tous les points de l'empire, une foule innombrable de chrétiens avaient péri inhumainement massacrés. Rome avait assisté au martyre de saint Laurent ; Carthage, à celui de saint Cyprien. L'Espagne, non moins que les autres pays, était désolée par le terrible fléau, et le président Emilien faisait son entrée à Tarragone, la capitale du pays. Ayant d'abord fait jeter en prison Fructueux et ses diacres Augure et Euloge, il les fit comparaître devant son tribunal au bout de six jours : « Connais-tu », dit-il à Fructueux, « l'édit des empereurs qui prescrit d'honorer les dieux ? — Je n'honore », répondit le pontife, « qu'un seul Dieu, celui qui a créé le ciel et la terre et tout ce qu'ils renferment. — EMILIEN. Ne sais-tu pas qu'il y a des dieux ? — FRUCTUEUX. Je n'en sais rien. — EMILIEN. Eh bien ! on te l'apprendra ». Le Saint, dans ce moment, leva les yeux au ciel et se mit à prier en lui-même. — Le gouverneur reprit : « Qui craindra-t-on, qui adorera-t-on sur la terre, si l'on méprise le culte des dieux immortels et celui des empereurs ? » Ensuite, se tournant vers Augure, il lui conseille de ne pas s'arrêter à ce que Fructueux vient de dire. Mais le diacre lui répond en peu de mots qu'il adore aussi le Dieu tout-puissant. Emilien ayant enfin demandé à Euloge s'il n'adorait pas aussi Fructueux, il reçut cette réponse : « Je n'adore point mon évêque, mais le Dieu que mon évêque adore. — Tu es donc évêque ? » dit Emilien à Fructueux. — « Oui, je le suis », répondit le Saint. — EMILIEN. « Dis que tu l'as été ». Ces dernières paroles donnaient à entendre que Fructueux allait perdre sa dignité avec la vie. Les trois confesseurs furent aussitôt condamnés à être brûlés vifs.

Les païens eux-mêmes ne purent retenir leurs larmes lorsqu'ils les virent conduire à l'amphithéâtre ; ils aimaient Fructueux à cause de ses rares vertus. Pour les chrétiens, ils les suivaient avec une douleur mêlée de joie. Les martyrs triomphaient à la pensée de la glorieuse éternité dans laquelle ils allaient entrer. Quelques-uns des frères présentèrent à leur évêque, pour le fortifier, un verre d'eau mêlée d'aromates ; mais, comme c'était jour de jeûne (il s'agit ici du jeûne dit des stations qu'on observait les mercredis et les vendredis), le rigide chrétien répondit : « Non, il n'est pas encore temps de rompre le jeûne » ; il était alors dix heures du matin, et l'on ne pouvait rompre le jeûne qu'à trois heures après-midi : « Je remets à rompre le jeûne avec les patriarches et les prophètes ». Lorsqu'il fut arrivé à l'amphithéâtre, Augustal, son lecteur, s'approcha de lui fondant en larmes, et le pria de trouver bon qu'il le déchaussât. « Mon fils », répondit le Saint, « ne prenez pas cette peine, je me déchausserai bien moi-même ». En même temps, Félix, soldat chrétien, le conjure de se souvenir de lui dans ses prières. « Je dois », dit Fructueux élevant la voix, « prier pour toute l'Eglise répandue par toute la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ». C'est comme s'il eût dit, remarque saint Augustin : « Restez toujours dans le sein de l'Eglise et vous

aurez part dans mes prières ». Martial l'ayant conjuré d'adresser au moins quelques paroles de consolation à son église affligée : « Mes frères », dit-il, en se tournant vers les chrétiens, « mes frères, le Seigneur ne vous laissera point sans pasteur ; il est fidèle à ses promesses. Ne vous attristez point sur mon sort, une heure de tristesse est bientôt passée ». Alors Fructueux, toujours tranquille et serein, monte, suivi de ses compagnons, sur le bûcher, s'y agenouille comme la flamme commençait à pétiller et à s'élever, et se prépare à être offert au Seigneur comme une victime d'agréable odeur. Et les trois martyrs louaient Dieu comme d'une bouche unique les trois enfants hébreux le glorifiaient et le bénissaient dans la fournaise, jusqu'à ce que, éprouvés par le feu et trouvés sans tache, ils rendirent à Dieu leurs âmes très-pures, l'an 259. Les merveilles par lesquelles Dieu Très-Haut aime à faire éclater sur la terre la sainteté de ses serviteurs ne manquèrent pas. Babylas et Mygdonius, qui étaient chrétiens quoique domestiques du gouverneur, et la fille d'Emilien elle-même, virent les courageux athlètes du Christ monter au ciel, escortés des chœurs des Anges et portant des couronnes. Emilien fut averti de venir voir le triomphe de ceux qu'il avait condamnés. Il vint, mais il ne vit rien, son infidélité l'en rendant indigne. La nuit suivante, les chrétiens accourant à l'amphithéâtre, recueillirent les cendres des martyrs, et chacun en emporta ce qu'il put s'approprier. Mais saint Fructueux, dans une apparition, les avertit que chacun rapportât ce qu'il avait dérobé des reliques par un pieux larcin, et qu'on eût soin de les mettre en un même lieu où elles seraient honorées. Dans la suite, ce dépôt sacré fut transporté dans la Ligurie, et il est conservé près de Gênes dans un couvent de Bénédictins, outre ce qui est resté à Manrèse, dans les églises de la province d'Aragon et à Notre-Dame de Barcelone, où les saintes reliques sont l'objet du culte des fidèles. Les actes du martyre de saint Fructueux étaient l'objet d'une telle vénération qu'on les lisait autrefois publiquement dans les églises, non-seulement d'Espagne, mais d'Afrique et d'autres lieux.

SAINTE AGNÈS, VIERGE ET MARTYRE

304. — Pape : saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien Hercule.

Sainte Agnès, la bien-aimée des Romains.
Les trois Rome, t. II, p. 129, éd. de 1864.

Sainte Agnès est populaire et chérie.
Parfum de Rome, t. II, p. 206, éd. de 1867

Son nom seul est une louange.
Saint Ambroise, *Livre des vierges*, I.

Bienheureuse Agnès, vous étiez belle de visage ; mais combien vous êtes plus belle par la foi. Vous avez méprisé le siècle, vous vous réjouirez avec les anges. Intercédez pour nous.
Liturgie dominicaine.

Cette sainte fille naquit à Rome de parents riches et craignant Dieu, qui prirent grand soin de l'élever selon sa qualité et sa naissance, mais principalement de la former aux lois du Christianisme dont ils faisaient profession. Dès ses plus tendres années, elle conçut un très-ardent amour pour Jésus-Christ et elle s'y avança tellement, que la méditation des souffrances et de la mort de son Epoux étaient son aliment le plus ordinaire. Dès lors Dieu

l'avait comblée d'une telle grâce, qu'elle attirait par son exemple beaucoup de personnes à la vertu ; en effet, elle en convertit plusieurs de son sexe à la vraie foi et à la religion chrétienne, si bien qu'on lui peut légitimement donner cet éloge que le Saint-Esprit donne à la Reine épouse du grand Roi : « Plusieurs vierges seront conduites au Roi après elle, et ses compagnes lui seront présentées avec joie et allégresse [1] ». Cependant les démons tâchèrent, par toutes sortes de moyens, d'arrêter le cours de ces heureux progrès; car Agnès, approchant de la douzième ou treizième année de son âge, cet ennemi voulut se servir de la beauté de son corps pour lui faire perdre celle de son âme. Dans ce dessein, il excita un violent amour dans le cœur de Procope, fils du gouverneur de Rome; ce jeune chevalier s'étant informé de toutes les qualités d'Agnès, et voyant qu'il ne se mésallierait point en l'épousant, se servit de tous les artifices possibles pour l'obtenir. Mais comme les parents de la sainte fille y pensaient à loisir et non avec la précipitation qu'il eût désirée, impatient de voir l'accomplissement de ses désirs, il chercha l'occasion de la voir et de lui parler, espérant que ce serait le plus court chemin pour parvenir au but de ses prétentions. Comme il avait du crédit et dès lors de grandes relations dans la ville, il trouva bientôt le moyen de faire connaître sa passion à Agnès ; mais Dieu, qui avait en sa protection cette sainte fille, avait aussi rempli son âme d'une vertu si relevée, qu'elle pouvait aisément confondre toute la sagesse du monde. Cette première démarche n'ayant donc pas réussi au gré de Procope, après plusieurs autres expédients qu'il tenta en vain, il résolut d'être lui-même le médiateur de son affaire et fit en sorte de rencontrer Agnès pour lui découvrir sa pensée. Il la vit donc, et après lui avoir dit tout ce que sa passion lui mit à la bouche et l'avoir conjurée de ne pas refuser son alliance si elle ne voulait être ennemie de son propre bien, il lui offrit les présents qu'il avait apportés pour cet effet, afin que leur grand prix achevât de la persuader. Mais la sainte fille, rejetant toutes ses propositions, lui dit d'une façon résolue et pleine de modestie chrétienne : « Retire-toi, tison d'enfer, aiguillon de péché, pierre de scandale et appât de mort! Ne pense pas que je sois jamais infidèle à mon Epoux à qui je me suis tellement unie, que mon âme ne vit que de son amour. Ne flatte pas non plus ta pensée qu'il y ait quelque mérite en toi qui te puisse justement faire prétendre à être son rival; car il possède six qualités qui le rendent incomparable et uniquement digne d'amour : il est noble, il est beau, il est sage, il est riche, il est bon, il est puissant. Si tu veux savoir son extraction, il reconnaît un Dieu pour son père qui l'a produit sans mère, et la mère qui l'a mis au monde n'a pas moins été vierge pour avoir eu ce fils. Il est si beau, que sa splendeur surpasse la clarté du soleil et de tous les astres, et que les cieux mêmes sont ravis dans l'admiration de sa beauté et disent, dans leur langage, qu'ils ne sont que des ténèbres à son égard. Il est si sage et m'a tellement captivée de son amour, que je ne puis penser à d'autre qu'à lui; et maintenant que je parle de son excellence, je sens un si grand plaisir que, quoique je t'aie en horreur, je suis bien aise de te voir pour te le pouvoir dire. Il est si riche, qu'il m'a donné un trésor qui vaut mieux que tout l'empire romain, et que personne ne le sert qui ne soit comblé de richesses. Que te dirai-je de sa bonté, qui n'a point de mesure? Pour la faire paraître avec plus d'éclat, il m'a marquée de son sang. Il m'a donné sa foi et sa parole qu'il ne m'abandonnera jamais. Il m'a prise pour son épouse, il m'a donné de belles robes et de beaux joyaux d'un prix inestimable. Il est si puissant, qu'il ne

1. Ps. XLIV, 15.

peut être vaincu par toutes les forces du ciel et de la terre ; les malades sont guéris par le parfum céleste qui s'échappe de sa personne, et les morts reviennent en vie par l'éclat de sa voix : c'est pourquoi je suis toute à lui, je l'aime mieux que mon âme et que ma vie même, et je serais très-aise de pouvoir mourir pour lui. Quand je l'aime, je suis chaste ; quand je m'approche de lui, je suis pure, et quand je l'embrasse je suis vierge. Cela étant ainsi, vois si je dois l'abandonner dans l'espoir de quelque récompense ou par la crainte de quelque peine ».

Que les jeunes filles suivent cet exemple de sainte Agnès et qu'elles se gardent bien, s'écrie saint Maxime, de prendre des présents de la main ou de la part des hommes, quoique sous couleur de piété. « Car toutes les fois que quelqu'un ne vous donne pas de quoi craindre Dieu davantage », dit le Saint, « ne recevez rien de lui qui vous fasse plus aimer le monde ».

Le fils du préfet, entendant ces discours d'Agnès, crut qu'elle était éprise d'amour pour quelque autre grand seigneur, et, qu'étant enivrée de cette passion, elle parlait en frénétique, appelant celui qu'elle aimait son Dieu, son idole, sa vie et son âme (ce sont les noms dont les amants qualifient quelquefois ce qu'ils aiment) ; mais il en ressentit une telle jalousie, qu'il en demeura au lit malade. Son père appelé Symphrone, en sachant la cause, fit venir la sainte fille et s'efforça de lui persuader, par tous les artifices possibles, d'épouser son fils qui était le meilleur parti qu'elle pût souhaiter ; mais il la trouva inébranlable dans sa résolution et elle lui dit que, pour tous les biens du monde, elle ne changerait jamais l'Epoux qu'elle avait déjà pris. Il voulut savoir qui pouvait être celui pour qui Agnès avait un si grand amour, et alors quelqu'un lui dit : « Seigneur, cette fille est chrétienne ; elle a été nourrie, dès le berceau, en l'art magique auquel les chrétiens s'appliquent fort, comme l'on voit par ce qu'ils font tous les jours ; ainsi, soyez certain que cet Epoux dont elle parle n'est autre que le Dieu des chrétiens ». Le préfet fut bien joyeux de savoir cela, pour avoir sujet de maltraiter Agnès et de se venger d'elle sous une si belle apparence ; car il ne pouvait pas la maltraiter de ce qu'elle ne voulait pas épouser son fils ; comme elle était de grande condition, il n'avait que ce prétexte pour se venger de son refus. Il résolut donc de faire tous ses efforts pour gagner la sainte fille, premièrement, par de douces et de belles promesses, puis, si cela ne suffisait pas, l'intimider par des menaces et des tourments. Pour cet effet, il la fit comparaître devant son tribunal et l'attaqua vivement de tous côtés, usant de toutes les adresses et de tous les artifices que la malice armée du pouvoir emploie ordinairement pour venir à bout de ses prétentions. Et comme il vit que rien ne pouvait ébranler ce cœur uni à son Epoux céleste, il lui dit enfin : « Marie-toi, ô Agnès, ou, si tu veux être vierge, sacrifie à la déesse Vesta et la sers toute ta vie, comme font toutes les autres filles romaines, sinon je te châtierai selon que tu le mérites et te ferai conduire en un lieu où tu souffriras toutes sortes d'indignités, sans te pouvoir retirer des mains de ceux qui te tiendront une fois ». — La sainte répondit : « Ne vous échauffez pas davantage, ô préfet ; car il n'y a rien au monde capable de me faire quitter l'Epoux que j'ai choisi ; si je refuse le mariage de votre fils, que j'estime d'ailleurs beaucoup, je ne me laisserai pas abuser jusqu'au point d'adorer des statues insensibles, qui n'ont ni oreilles, ni langue, ni vie. Vous me menacez de me faire traîner en un lieu infâme, pour y exposer ma pureté : c'est ce que je ne crains pas ; parce que j'ai un ange avec moi, qui est l'un des serviteurs innombrables de mon Epoux, par lequel je suis gardée et qui prendra ma défense d'une façon merveilleuse, et mon Seigneur Jésus, que vous

ne connaissez pas, m'environne de toutes parts, comme un mur que l'on ne saurait forcer ».

Cette répartie mit le juge en telle fureur qu'il commanda qu'Agnès fût dépouillée et traînée toute nue jusqu'au lieu infâme auquel il l'avait destinée, et que le trompette allât devant elle, criant que c'était Agnès, la sorcière et la magicienne, que le préfet de Rome avait condamnée aux maisons d'infamie pour avoir blasphémé contre les dieux, afin que ceux qui en voudraient abuser y pussent aller librement. C'était là un procédé fort ordinaire parmi les Gentils qui faisait voir par là que les dieux qu'ils adoraient étaient impurs et déshonnêtes ; cependant les filles et les femmes chrétiennes estimaient cela plus horrible que la mort même, car, comme dit Tertullien, elles aimaient mieux être exposées aux griffes des lions qu'à des mains impudiques. Au reste, l'ordre qu'ils tenaient en cette infâme exécution était celui-ci : ils prenaient une fille chrétienne et l'enfermaient dans l'une des chambres de ce lieu abominable, écrivant sur la porte le nom de la personne et le prix du péché, et alors les loups y venaient en sûreté pour déchirer la brebis innocente qui s'y trouvait enfermée.

La justice divine souffrait cette détestable impiété pour faire éclater les admirables effets de sa providence en faveur des âmes pures, qu'elle empêchait par sa grâce de brûler au milieu des flammes, et afin de faire connaître au monde la pureté et la sainteté de la religion chrétienne, montrant qu'il n'est point de bras assez puissant pour s'opposer à la force du sien, comme il parut en la bienheureuse Agnès. Car les bourreaux ayant dépouillé ce beau corps de tous ses habits, ses cheveux grandirent en un moment par miracle et en si grande quantité qu'elle en eut assez pour cacher tous ses membres ; de sorte que son corps ne put être vu, ni servir de spectacle aux yeux sensuels de ses bourreaux. Lorsqu'elle fut contrainte d'entrer en ce lieu d'infamie, elle y trouva un ange pour la défendre et une belle robe plus blanche que la neige qui lui servit pour se couvrir, et même le lieu fut éclairé d'une très-brillante lumière ; de quoi la sainte fille, étant toute consolée et transportée de l'amour de son Époux, se mit en oraison, rendant grâces à celui qui faisait tant de prodiges pour la protéger.

Ainsi la chasteté d'Agnès ne se flétrit point par l'impureté ; mais le lieu, au contraire, demeura ennobli par sa pureté ; ce cloaque de turpitude devint un paradis de chastes plaisirs, et cet antre d'impureté fut converti en un séjour angélique et en un temple de la Divinité, laquelle est honorée, en cette même place, dans une église qui y fut bâtie et qui est demeurée jusqu'à présent le souvenir éternel d'une si illustre victoire remportée par la sainte résolution d'une jeune fille. Il faut donc que le prince des enfers cède aux serviteurs du Tout-Puissant, puisqu'il a été vaincu par une jeune fille de treize ans, et qu'au milieu d'un abîme de corruption, la chasteté a trouvé un port assuré pour conserver son intégrité. Les jeunes hommes lascifs entraient dans la chambre de la Sainte et tout étonnés de ce qu'ils voyaient, ils en sortaient chastes et convertis ; ils y entraient impudiques et déshonnêtes, et ils en revenaient purs et sanctifiés ; ils y accouraient pour satisfaire l'appétit déréglé de leur chair et ils y recevaient l'esprit de continence et de modestie, lequel dépend de la bonté de Dieu qui le donne quand il lui plaît.

Procope, qui était le principal motif de la cruauté que l'on avait exercée contre la Vierge, voulant accomplir son mauvais dessein, entra dans la chambre comme les autres, et sans regarder ce qui y paraissait d'admirable il voulut l'attaquer et la forcer ; mais il fut prévenu par l'ange qui la gardait, lequel, le frappant au cœur, le renversa raide mort à ses pieds. Les

autres jeunes hommes ses compagnons qui l'attendaient à la porte, voyant qu'il tardait trop, entrèrent au bout de quelque temps, et le trouvant étendu sur la place, ils commencèrent à s'écrier en pleurant : « Venez, ô Romains, venez; car Agnès la sorcière a tué par ses charmes le fils du préfet ». Ce bruit se répandant aussitôt par toute la ville, vint aux oreilles de Symphrone qui accourut comme un désespéré au lieu où était le corps de son fils : le voyant sans vie, il s'adressa à Agnès et lui dit ce que la rage et la fureur font dire quand elles emportent la raison; il l'appela furie sortie des enfers, sorcière et enchanteresse, monstre né pour la désolation de sa vie, lui demandant avec plusieurs exécrations pourquoi elle lui avait ravi son fils, quelle injure elle en pouvait avoir reçue pour commettre ce crime, et si elle se tenait offensée de l'amour d'un homme de la qualité et du mérite de Procope. Agnès reçut ces invectives sans s'émouvoir et répondit avec modestie : « Je n'ai point ôté la vie à votre fils; son effronterie et sa témérité ont seules causé sa mort. Ceux qui sont entrés ici avant lui en sont sortis librement, parce que voyant cette chambre pleine de clarté, ils ont rendu au grand Roi du ciel l'honneur qui lui est dû; ils ont su que quand j'ai été dépouillée, il m'a revêtue; que quand j'ai été seule et abandonnée il m'a préservée des insultes de mes persécuteurs, et qu'il a conservé ma virginité que je lui ai consacrée dès le berceau. Mais votre fils, transporté de fureur, sans avoir de respect pour mon Dieu, m'a voulu violer; c'est pourquoi l'ange qui me garde l'a fait mourir misérablement ».

Alors le préfet lui dit d'une voix plus modérée : « Je te prie donc de rendre la vie à mon fils, afin que chacun connaisse que tu ne la lui a pas ôtée par des charmes et par l'art magique ». La Sainte lui répondit : « Sans doute que votre aveuglement vous rend indigne de cette faveur; mais afin que la gloire de mon Epoux en soit mieux reconnue, et que toute la ville de Rome sache le bonheur de ceux qui le servent avec fidélité, sortez de cette chambre, vous et ceux qui sont venus avec vous, tandis que je ferai ma prière pour obtenir de lui ce que vous désirez ». Symphrone étant sorti de la chambre, Agnès se jeta à terre, et les joues baignées de larmes, elle pria son Epoux bien-aimé de rendre la vie à Procope, qui n'était plus un homme, mais un infâme cadavre. Pendant l'ardeur de son oraison, un ange du ciel se présenta à elle, et l'exhortant à prendre courage, il ressuscita celui pour qui elle priait. Il ne fallut plus d'autre héraut de la vérité que ce même fils de Symphrone; car, sortant de la maison, il commença à crier : « Il n'est point d'autre Dieu au ciel ni sur la terre, en la mer ni dans les abîmes, que celui qui est le Tout-Puissant, adoré par les chrétiens; c'est à lui seul que tout honneur est dû; lui seul doit être adoré; les idoles ne sont que des esprits trompeurs qui nous abusent, afin de nous traîner avec eux en enfer ». Aussitôt que ces discours de Procope ressuscité vinrent aux oreilles des pontifes idolâtres, ils commencèrent, avec tout le peuple séduit par eux, à faire retentir leurs cris jusqu'aux nues : « Que la magicienne meure ! Que l'on fasse mourir la sorcière, l'effrontée, l'infâme qui par ses charmes fait perdre l'esprit aux hommes, les fait devenir des bêtes, et comme une autre Circé, les transforme en des animaux privés de raison ! » Le préfet fut fort étonné de ces cris, parce qu'ayant vu de si grandes merveilles en la Sainte, il eût bien voulu lui sauver la vie. Mais se voyant accablé de la fureur populaire et emporté par la violence des prêtres idolâtres, comme un homme lâche, il se laissa vaincre par la peur, et chargeant de juger cette cause son lieutenant Aspase que quelques-uns appellent aussi Paterne, il se retira, selon la coutume des juges timides et craintifs qui, connaissant la vérité,

ne se veulent pas engager à la défendre, comme ils y sont obligés. Aspase commanda qu'Agnès fût amenée en sa présence, et ayant fait allumer un grand feu, il la fit jeter dedans. Mais la justice du ciel ne voulant pas souffrir que celle qui n'avait jamais été touchée du feu de la concupiscence fût consumée par le feu matériel, les flammes se divisèrent, la laissèrent saine et entière sans lui faire aucun mal, et tournèrent leur furie contre les idolâtres dont quelques-uns furent réduits en cendres, tandis que les autres jetaient mille sortes d'imprécations contre l'innocente vierge. Pour elle, toute pénétrée de joie et d'allégresse, elle se tourna vers son Epoux et lui dit : « O mon Dieu tout-puissant, digne de toute louange et de tout honneur, je vous loue et glorifie votre saint nom de ce que, par la vertu de votre Fils unique Jésus-Christ, j'ai vaincu la violence des tyrans et passé par le chemin de l'impureté sans être souillée. Pour comble de merveilles, je vois que votre esprit céleste adoucit l'ardeur de ce feu, me rendant sa flamme douce et sa chaleur suave, et que les bourreaux qui me tourmentent éprouvent eux-mêmes la violence de cet élément. Béni soit votre saint nom, ô Seigneur, puisque je vois déjà ce que je désirais, je jouis de ce que j'espérais, je tiens entre mes bras ce que j'aimais : mon cœur, ma langue, mes entrailles, mon âme, vous louent et vous glorifient. Je vais à vous, ô vrai Dieu éternel, qui régnez avec votre Fils unique Jésus-Christ dans les siècles des siècles ».

Cette oraison ne fut pas plus tôt achevée que le feu s'éteignit de telle sorte qu'il n'en demeura ni marque ni vestige. Mais enfin, Aspase, pour apaiser le tumulte populaire qui croissait de plus en plus, lui fit donner un coup d'épée dans la gorge et il sortit de cette plaie une telle abondance de sang que le corps de la Vierge en fut tout couvert. Quand le bourreau leva l'épée pour la frapper, il trembla et changea de couleur comme s'il eût été condamné à mort, tandis qu'Agnès attendit ce coup avec un si grand courage, qu'il semblait, à la voir, qu'elle voulût blâmer la lenteur du bourreau et lui dire : « Que fais-tu ? Qu'attends-tu ? Qui te retient ? Fais mourir ce corps qui peut être vu des yeux des hommes dont je ne veux pas être regardée, et que l'âme vive, qui est agréable aux yeux de Dieu. Que ce Seigneur, qui m'a élue pour son épouse et auquel je veux plaire, me veuille, par sa bonté, recevoir entre ses bras ! » C'est ainsi qu'elle reçut le coup durant les transports de son esprit, et qu'elle gagna la couronne du martyre le 21 janvier, l'an 304. « Avant de recevoir le coup », dit saint Ambroise, « elle s'enferme de ses vêtements. Elle est morte et la pudeur veille encore; elle est tombée à genoux et sa main voile son visage ».

« Son âme brillante s'élance libre à travers les airs; un groupe d'anges l'accompagne sur le sentier lumineux ».

« O vierge heureuse, ô noble habitante des cieux, incline vers nous ta tête ornée du double diadème des vierges et des martyres. Le Dieu suprême te donna de rendre pur le lieu même de l'impureté [1] ».

Les reliques de son chaste corps furent déposées dans un héritage de l'un de ses parents, hors la porte de Numa, aujourd'hui Sainte-Agnès, non pas avec des pleurs et des sanglots, mais avec la joie et l'allégresse de tous les chrétiens qui y accoururent avec grande dévotion. Les Gentils, indignés jusqu'à la rage, se jetèrent sur cette troupe de fidèles avec une telle impétuosité que plusieurs en furent maltraités, entre autres la bienheureuse vierge Emérentienne, qui était compagne et sœur de lait de sainte Agnès. Malgré toute la violence des païens, elle ne voulut jamais se retirer de ce

1. Prudence.

saint lieu, mais s'opposa avec un grand courage à la fureur des idolâtres; enfin, pour récompense, elle fut lapidée et mourut ainsi baptisée dans son propre sang, parce que n'étant encore que catéchumène elle n'avait pas reçu l'eau du saint Baptême. Son corps fut déposé auprès de celui de sainte Agnès, et l'Eglise célèbre sa fête le 23 janvier, qui fut le jour de son martyre.

Afin que les chrétiens ne fussent pas troublés dans leurs dévotions ni empêchés d'aller rendre leurs vœux auprès de ce glorieux sépulcre, Dieu épouvanta les infidèles par un tremblement de terre, par des éclairs et des tonnerres qui, tombant sur eux, en firent mourir quelques-uns et mirent les autres en fuite, de sorte que les fidèles demeurèrent maîtres de la place. Pour les parents de la Sainte, ils ne cessèrent ni nuit ni jour de faire leur dévotion en ce lieu. Un jour qu'ils étaient en prière, ils virent une grande multitude de vierges parées de robes de drap d'or et de pierres précieuses, couronnées de guirlandes, de perles et de beaux diamants : au milieu d'elles s'avançait sainte Agnès, triomphante et glorieuse, avec un agneau plus blanc que la neige à son côté. La Sainte s'arrêta et pria ses compagnes de s'arrêter aussi; puis, se tournant vers ses parents, elle leur dit : « Mes chers parents, ne me pleurez plus comme morte, mais réjouissez-vous plutôt avec moi de ce que j'ai acquis dans le ciel la couronne de gloire en une si sainte compagnie, et de ce que je possède celui que, vivant sur la terre, j'aimais de tout mon cœur, de toute mon âme et de toute mon affection ». Après quoi elle se tut et passa outre avec le chœur céleste des vierges dont elle était accompagnée. Cette divine révélation se fit huit jours après son martyre : elle fut si célèbre que toute la ville de Rome en fut informée; l'Eglise en fait mémoire par une fête particulière, le 28 janvier. Quelques années après, Constance, fille de l'empereur Constantin, princesse sage mais si infirme qu'elle était couverte de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, ayant ouï parler de cette vision à ceux mêmes qui l'avaient vue, résolut d'aller au sépulcre de la Sainte; quoiqu'elle ne fût pas encore baptisée, elle la pria néanmoins avec beaucoup de ferveur d'obtenir de Dieu sa guérison. Peu de temps après qu'elle eût commencé sa prière, elle fut surprise d'un doux sommeil qui assoupit tous ses sens; pendant ce repos, la bienheureuse Agnès lui apparut et lui dit ces paroles : « Constance, n'oubliez pas votre nom, embrassez constamment la foi de Jésus-Christ par qui toutes vos plaies seront à ce même instant parfaitement guéries. Vous ne sentirez plus la mauvaise odeur de votre corps, la douleur de vos plaies ne vous tourmentera plus, et vous serez délivrée de la crainte d'autres nouvelles maladies; souvenez-vous de ce que vous étiez, et comme vous êtes maintenant guérie, reconnaissez Notre-Seigneur Jésus-Christ et le remerciez de ses bienfaits ». Constance s'éveilla à ces dernières paroles et se trouva aussi saine que si elle n'eût jamais eu de mal; en reconnaissance de cette faveur, elle fit faire un beau sépulcre pour y déposer les ossements de la Sainte, et bâtir une église magnifique pour lui rendre les honneurs dus à son mérite. Le peuple y accourait tous les jours avec un grand concours, pour être favorisé du secours du ciel par l'intercession de sainte Agnès. Constance persévéra et vécut toujours vierge; à son exemple, plusieurs jeunes filles firent profession de cette vertu angélique, pour triompher glorieusement d'elles-mêmes et des tromperies du siècle, et être enfin couronnées de la main de leur cher Epoux, avec le diadème préparé à ceux qui fuient pour son amour les délices et les voluptés charnelles.

L'Eglise a toujours fait la fête de sainte Agnès, quoique son office n'ait été double que depuis la réforme du Bréviaire Romain par le pape Pie V.

Ses précieuses reliques, ou du moins une partie, ont été apportées en la ville de Maëstricht, par l'évêque Baudric, sous le pape Benoît V, et de là transférées en l'abbaye de Breuil-Benoît, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse d'Evreux; d'où, enfin, par la permission du pape Paul III, une partie a été donnée à l'église de Saint-Eustache, à Paris, où elles se conservaient religieusement avant 1793, dans une riche châsse toute couverte d'or. La célèbre abbaye de Saint-Ouen [1], à Rouen, se glorifiait d'avoir son chef; le prieuré de Saint-Pierre, à Abbeville, en Ponthieu, prétendait aussi le posséder; il faut donc dire que c'étaient des parties qui retenaient le nom et recevaient l'honneur du chef entier. Il est dit dans la vie de saint Hugues, abbé de Cluny, qu'il mit un bras de sainte Agnès, vierge et martyre, en l'abbaye de Marsigny, au diocèse d'Autun, comme on le peut voir dans Surius et dans le continuateur de Bollandus, au 29 avril. Cette relique a été profanée et perdue dans le sac du prieuré par les protestants. A Rome, les reliques de sainte Agnès demeurèrent sur la voie Nomentane (où elle fut enterrée) dans l'église construite par Constance, et réparée par le pape Honorius II, au septième siècle. Cette église subsiste encore aujourd'hui, hors des murs de Rome, et elle est desservie par des chanoines réguliers. On y découvrit les reliques de la Sainte sous le pontificat de Paul V, qui donna une fort belle châsse où elles furent renfermées avec celles de sainte Eméréntienne. Cette église est un titre de cardinal. Chaque année il s'y fait une des cérémonies les plus gracieuses qu'on puisse imaginer. Au jour de la fête de sainte Agnès, l'abbé de Saint-Pierre-aux-Liens y bénit deux agneaux à la grand'messe. Après cette cérémonie, on les porte au Pape, qui leur donne aussi sa bénédiction. Ils sont conduits ensuite dans un monastère de vierges consacrées au Seigneur (au couvent de Saint-Laurent de Panisperne, quelquefois aussi chez les Capucines), qui les élèvent avec soin.

Leur laine sert à tisser les *palliums* que le Pontife doit envoyer, comme signe essentiel de leur juridiction, à tous les Patriarches et Métropolitains du monde catholique. « Ainsi le simple ornement de laine que ces prélats doivent porter sur leurs épaules, comme symbole de la brebis du bon pasteur, et que le Pontife Romain prend sur l'autel même de saint Pierre pour le leur adresser, va porter jusqu'aux extrémités de l'Eglise, dans une union

1. Le 29 juin 1858, M. Julien Loth, bibliothécaire au grand séminaire de Rouen, nous adressait la note suivante relative aux reliques de sainte Agnès et à un grand nombre d'autres conservées autrefois à Saint-Ouen de Rouen :

« L'illustre abbaye de Saint-Ouen possédait autrefois des reliques très-précieuses de sainte Agnès de Rome, mais elle en a été complétement dépouillée par les Révolutions, comme en fait foi le passage suivant tiré de l'histoire de l'abbaye royale de Saint-Ouen de Rouen par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, Dom François Pommeraye (Rouen, 1662). Au chapitre XXVI, parlant du pillage de l'église de Saint-Ouen par les hérétiques en 1562, il dit (page 206) : « De plus ils pillèrent douze autres châsses enrichies d'or et d'argent pleines de reliques très-précieuses de saint Pierre, de saint Paul, de saint Nicaise et de ses compagnons, de saint Romain, archevesque de Rouen, de saint Leuffroy, de sainte Scariberge, de saint Vulgain, de saint Nicolas, de saint Remy, archevêque de Rouen, de saint Paul, premier ermite, des saints Innocents et de sainte Agnès. L'abbé Nicolas avait une dévotion particulière à cette sainte vierge et martyre, et je trouve, dans un ancien manuscrit de cette abbaye, la vie de cette Sainte, que composa un de ses religieux par son commandement, aussi bien que celle de sainte Scariberge, de saint Vulgain, de saint Nicolas, de saint Romain et plusieurs relations de celle de saint Ouen contenues dans le même manuscrit, tant en prose qu'en vers Léonins, qui ressentent fort le vieux temps.

« Ils pillèrent cinq chefs ou coupes d'argent, dans lesquelles il y avait des reliques de sainte Agnès, de saint Faron, évesque de Meaux, de saint Leuffroy, de saint Remy et autres.

« Onze bras, ou entiers ou en parties qui étaient richement enchâssés, dont il y en avait trois d'apôtres, sçavoir : de saint Jacques le Grand, de saint Barthélemy et de saint André, celui de saint Arnoul, martyr, de sainte Marguerite, de sainte Agathe, de sainte Agnès, de saint Julien, martyr, sur quoy étaient appliquées soixante pierres de valeur ».

« Vous voyez, d'après ce qui précède, que, dès l'année 1562, l'abbaye de Saint-Ouen ne possédait plus les reliques de sainte Agnès. Depuis cette époque, il n'en est plus fait mention, et Monsieur le curé de cette paroisse, consulté il y a quelques jours, a répondu qu'il n'avait plus de reliques de cette Sainte ».

sublime, le sentiment de la force du Prince des Apôtres et de la douceur virginale d'Agnès [1] ».

La basilique Nomentane n'est pas le seul monument de Rome qui rappelle la gloire de sainte Agnès. « Sur l'ancien cirque Agonal, un temple somptueux s'élève avec sa riche coupole, et donne entrée sous ces voûtes consacrées jadis à la prostitution et tout embeaumées des parfums de la virginité d'Agnès [2] ». Sous cette église, un des plus beaux ornements de la place Navone, bâtie au lieu même où la chasteté de la Sainte fut exposée, on voit, dans une crypte, un magnifique bas-relief de marbre blanc, représentant la Sainte conduite par des soldats. Ajoutons encore, en l'honneur de sainte Agnès, que son nom se répète chaque jour, sous tous les cieux, dans le canon sacré de la messe.

Sainte Agnès est représentée : 1° debout avec un diadème sur la tête et un livre à la main. A ses pieds, sont un glaive et la flamme d'un bûcher qui indiquent les deux genres de tourments par elle endurés. Vêtements riches [3]; 2° debout tenant une couronne [4]; 3° à genoux et tenant un petit agneau sur un livre [5]; 4° à genoux et près d'elle un agneau [6]; 5° tenant une branche de lis; 6° défendue par un ange dans le lieu public où elle a été exposée. L'esprit céleste frappe de mort un jeune homme; 7° recouverte par sa chevelure, comme d'un manteau [7]; 8° brûlée vive [8].

On invoque sainte Agnès contre les périls de la mer.

1. *L'année liturgique*, par Dom Guéranger, *le temps de Noël*, 2e partie, p. 393. — 2. Dom Guéranger.

3. Mosaïque du VIIe siècle, Ciampini, *Vetera monumenta*, t. II, pl. 29.

4. Mosaïque du VIe siècle, *ibidem*, pl. 25. — Antienne du 28 janvier : « Stans a dextris ejus Agnus nive candidior, Christus sibi sponsam et martyrem consecravit ».

5. Rubens inv., G. Panneels sculpsit.

6. Allusion au même fait que celui rappelé dans la note.

7. Fra Angelico de Fiesole l'a peinte dans le couronnement de la Vierge.

Les amateurs de la vieille liturgie nous sauront gré de leur mettre sous les yeux deux proses du temps jadis racontant, en leur inimitable langage rhythmé, les épreuves par lesquelles passa la jeune sainte Agnès.

Laus sit Regi gloriæ
Cujus formam gratiæ
Solis splendor obstupescit,
In hortos Ecclesiæ
Lilia colligere
Tamquam sponsus dum processit.

Ecce Agnes invenitur
Et inventa colligitur
Lilium de lilio.
Annulo cujus munitur
Et in sponsam eligitur
Regi, Regis Filio.

Cujus fervens in amore,
Sprevit mundum cum decore :
Blandimentis nec tormentis
Emollita judicis.
Quumque mentis in fervore
Sponsum quærit sponsæ more,
Spoliata vestimentis
Densis latet capillis.

Tunc inducta lupanari,
Cella fulget, ut solari
Splendore, lucis copia.
Ab angelo consolari
Meruit atque velari
Cyclade auro contexta.

Illic virgo ne tangatur
Impudicus suffocatur;
Pro quo Agnes dum precatur,
Reviviscit juvenis.

Per quem Christus dum laudatur
Plebs huic furens indignatur;
Agnam (sic) magnam protestatur
Tradens hanc incendiis.
Sed ignis obstupens redit,
Nec Agnam nec lanam lædit, etc.

(Missel alsacien, *Liber missarum specialis* s. loc. et anno, fol. XXXV, et Missel de Cologne. 1520.)

Nudam prostituit
Præses flagitiis
Quam Christus induit
Comarum fimbriis
Stolaque cœlesti.
Cœlestis nuntius
Assistit propius,
Cella libidinis
Fit locus luminis;
Turbantur incesti, etc.

Agnes Agni salutaris
Stans ad dextram gloriaris,
Et parentes consolaris,
Invitans ad gaudia.
Ne te flerent ut defunctam
Jam cœlesti sponso junctam,
His sub agni forma suam
Revelavit atque tuam,
Virginumque gloriam.

(Missel de Paris, 1516, in-4°, prose *Animemur ad agonem.*)

8. V. *Iconographia sacra*, à la Bibl. Mazarine, no 4778 (G). — Le Dominiquin inv., Strange sculpsit.

SAINT ÉPIPHANE, ÉVÊQUE DE PAVIE

438-497. — Papes : saint Sixte III; saint Anastase II. — Empereurs d'Occident : Valentinien III; Avitus; Majorien; Anthémius; Obybrius; Glycérius; Julius Népos; Romulus Augustulus; chute de l'empire romain. — Roi des Ostrogoths : Théodoric.

L'épiscopat est l'état de la perfection agissante.
Saint Antonin, 2 p., tit. III, ch. 5, § 3.

Saint Epiphane naquit à Pavie, l'an 438. Son père se nommait Marus ou Marius, et sa mère Focarie, parente de saint Myrocles, évêque de cette ville au temps de Constantin ; c'étaient deux personnes illustres par leur naissance, mais plus recommandables encore par leurs vertus. Sur son berceau, une lumière miraculeuse avait resplendi aux yeux de ses parents qui lui avaient donné pour cela le nom d'Epiphane, c'est-à-dire le révélé ou l'illustre. Ils le mirent, dès l'âge de huit ans, auprès de saint Crispin, évêque de Pavie, afin d'apprendre à une si bonne école la piété et les sciences humaines. Il y fit de si grands progrès qu'il fut ordonné sous-diacre à dix-huit ans, et diacre à vingt. Il donna, dans l'un et dans l'autre de ces ministères sacrés, des marques de son zèle pour le bien spirituel de l'Eglise, en portant le peuple à la véritable dévotion, et pour le temporel, qui est le trésor des pauvres, en s'opposant aux violences de ceux qui voulurent se l'approprier.

Le saint évêque Crispin étant décédé, Epiphane fut élu d'une commune voix par le peuple et le clergé pour lui succéder, quoiqu'il y résistât de tout son pouvoir. Plus il protestait qu'il en était indigne, plus le désir de l'avoir pour évêque augmentait ; de sorte qu'il fut mené à Milan malgré lui, et fut enfin consacré en grande cérémonie, aux applaudissements de tous, bien qu'il n'eût que vingt-sept ans, parce que cette maturité qu'il avait toujours fait paraître, jointe à l'éclat de ses vertus, suppléait abondamment à sa jeunesse (446).

Quand il se vit élevé à cette haute dignité, il commença par se prescrire à lui-même des lois pour sa conduite. Il résolut de s'interdire les bains, de ne manger qu'une fois le jour et peu, de se contenter d'herbes et de légumes en tout temps, de se passer de vin autant que la faiblesse de son estomac pourrait le permettre, d'affliger son corps et d'humilier son esprit par tous les moyens que l'amour de la pénitence pourrait lui suggérer, de se trouver toujours le premier aux offices, la nuit comme le jour. Il joignait à ces pratiques les exercices continuels du travail et de la prière. C'est ainsi qu'il se prépara au rôle que la Providence lui destinait : en ces temps où des chefs de peuples étrangers les uns aux autres et barbares allaient se disputer les lambeaux de l'empire romain, Epiphane, respecté de tous, regardé comme un prophète, devait intercéder pour les vaincus, pour les sujets, et adoucir à la malheureuse Italie le contact de ces dominations diverses. C'est d'abord la Ligurie qui jette les yeux sur lui pour traiter l'accommodement entre Anthémius, empereur d'Occident, et Ricimer, Suève et arien ; ce perfide, après avoir trempé ses mains dans le sang de deux autres empereurs, avait encore conjuré la mort de ce dernier, dont il avait reçu la fille en mariage.

Ayant engagé dans sa révolte les meilleures troupes de l'empire, il était près d'en venir aux mains avec ce qui était resté fidèle à l'empereur, et allait exposer ainsi l'Italie à une cruelle guerre civile. On espérait qu'Epiphane pourrait négocier la paix ; pour cet effet, on fit agréer à Ricimer de l'envoyer en ambassade vers l'empereur qui était à Rome. Epiphane fut accueilli aux portes de la capitale par une foule immense qui se prosternait à ses pieds ; on le porta en triomphe au palais impérial, tant était grande déjà la vénération qu'inspirait le jeune évêque de Pavie. En entendant cette explosion de l'allégresse populaire, Anthémius dit : Je reconnais bien là Ricimer et ses ruses ! Tout est calcul chez lui, jusqu'au choix de ses ambassadeurs. A-t-il blessé quelqu'un par ses offenses, il l'assiége par des supplications qu'on ne peut repousser. Cependant je recevrai l'homme de Dieu : s'il me demande des choses possibles, je l'exaucerai ; s'il m'en demande d'impossibles, je ferai en sorte qu'il m'excuse. Il fit donc recevoir le Saint avec grand honneur, l'écouta attentivement, se laissa toucher par ses raisons ; et enfin, quelque indigne que fût le barbare Ricimer de son amitié, il accorda à Epiphane la grâce qu'il demandait pour lui. L'évêque de Pavie reprit en hâte la route de Milan pour y porter l'heureuse nouvelle : mais la joie ne fut pas de longue durée, Ricimer fit bientôt élire un autre empereur, Olybrius, et assiégea dans Rome Anthémius, son beau-père, qui fut massacré par son ordre (17 juillet 472). Saisi lui-même d'une maladie soudaine, il expirait dans des convulsions horribles quarante jours après le meurtre d'Anthémius.

Epiphane, malgré sa résolution de ne point se mêler d'affaires temporelles, vit son crédit s'augmenter auprès des empereurs. Glycérius, successeur d'Olybrius que Ricimer avait mis en la place de son beau-père, eut tant de considération pour lui, qu'à sa prière il pardonna un outrage fait à la princesse sa mère. Sous le règne de Jules Népos, qui déposséda Glycérius l'année suivante, notre Saint fut encore le négociateur de la paix. Député par ce prince à Euric ou Evaric, roi des Visigoths, à Toulouse, il lui ôta toute pensée d'hostilité, et termina les différends sur la limite des deux Etats. Il assura en même temps le repos de l'Eglise, qui avait tout à craindre d'Euric et des Visigoths, partisans de l'arianisme : ces grands succès étaient dus à son éloquence persuasive, à sa réputation de sainteté, et surtout à Dieu qu'il savait mettre dans ses intérêts, car le cours de ses ambassades n'était qu'une suite de prières, de jeûnes et de toutes sortes de pénitences. Il occupait sa marche par les chants des psaumes, et lorsqu'il s'arrêtait, laissant son escorte dans les hôtelleries, il se retirait à l'écart et sortait même souvent pour s'enfoncer dans les bois où il passait les nuits en prières. Voilà comment il se délassait des fatigues du voyage. Le roi Euric, tout arien qu'il était, le combla d'honneurs et d'éloges et le convia à sa table ; mais l'humilité, et peut-être aussi la crainte du scandale, ne permirent pas au Saint d'accepter.

Revenu en Italie, il n'alla pas à la cour de l'empereur, pour éviter les applaudissements humains ; mais, se contentant de lui faire connaître le résultat de ses négociations, il rentra dans sa chère église de Pavie. Il aurait voulu restreindre ses soins à la sanctification de ses diocésains et à la sienne propre ; mais la grande catastrophe qui signala l'année 476 ne lui permit pas de retenir sa charité dans ces bornes. Je veux parler de la chute de l'empire romain d'Occident.

L'empereur Julius Népos, dépouillé et chassé par le patrice Oreste, se réfugia en Dalmatie près de Glycérius, son prédécesseur sur le trône, devenu évêque de Salone. Oreste avait un fils, jeune enfant de treize ans, nommé

Romulus ; les soldats, qui l'aimaient, l'appelaient par un diminutif, gracieux alors et depuis devenu sinistre, Augustulus, le petit Auguste. Son père le fit proclamer empereur (29 octobre 475). Deux ans auparavant, Odoacre, fils d'Edécon, de la tribu des Ruges, avait reçu de saint Séverin, près de Vienne, la prédiction qu'il deviendrait un jour empereur. La haute taille du jeune barbare, son intelligence, sa bravoure lui acquirent promptement les faveurs du pouvoir et l'estime de ses compagnons d'armes sous le règne de Glycérius. Mécontenté par Oreste, il se révolta avec les barbares dont il était le chef. Après une première bataille près de Lodi il assiégea le patrice romain dans Pavie qui fut pillée et saccagée par les deux armées à la fois. On se demandait où était l'évêque, ce qu'était devenu Epiphane. L'homme de Dieu était au camp d'Odoacre, demandant la liberté des jeunes filles et des femmes de Pavie que les barbares avaient réservées soit pour la captivité, soit pour des outrages plus cruels encore. Son éloquence et la sainteté de son caractère adoucirent le cœur du Ruge farouche. Il en obtint ce qu'il demandait. On lui accorda même pour ses concitoyens une exemption de toutes sortes d'impôts pendant cinq ans, et quoiqu'il n'eût point d'argent, il trouva le moyen de réparer, de relever les églises détruites ou brûlées, avec un succès inexplicable sans une intervention particulière de la divine Providence. Il rendit aussi d'immenses services à d'autres peuples de l'Italie, auprès du même Odoacre, qui avait pour lui une grande vénération. Si ce prince se fit remarquer, parmi ceux qui envahirent l'empire romain, par sa modération, son respect pour les lois, il faut sans doute l'attribuer en grande partie à l'ascendant qu'Epiphane exerçait sur lui. En Ligurie, Pélage, préfet du prétoire, essayant de ramasser quelques débris de l'empire à son profit, faisait surtout consister sa souveraineté dans des impôts doubles de ce que les peuples étaient capables de payer. Ils eurent recours à l'évêque de Pavie qui les assista, selon sa coutume, promptement et efficacement. Aussi fut-il regardé comme le libérateur de l'Italie.

Pendant la paix passagère que la domination d'Odoacre procura à cette contrée, l'église de Pavie redevint très-florissante par la vigilance, les instructions et les exemples de son saint évêque. Mais de nouveaux troubles vinrent bientôt exercer sa constance et faire briller sa sagesse avec plus d'éclat que jamais. En 489, Théodoric, roi des Ostrogoths, fond en Italie avec deux puissantes armées, défait Odoacre dans deux batailles consécutives, et entre à Milan après sa seconde victoire. Epiphane vient l'y trouver.

Ce prince habile, éclairé, ami de la vertu et des talents, remarque en lui des vertus si extraordinaires, qu'il assure n'avoir jamais connu dans tout l'Orient personne qu'on pût lui comparer, et il le proclame le meilleur rempart de Pavie. Théodoric est bientôt obligé de se renfermer dans cette ville, parce que la trahison d'un officier lui a enlevé une partie de ses troupes. Odoacre l'y vient assiéger. Jamais la prudence, la piété, la patience et la charité de saint Epiphane ne se firent plus admirer qu'en une conjoncture si difficile. L'estime qu'on avait pour sa probité était si grande, que ces deux rois ennemis eurent une confiance égale en lui, sans prendre aucun ombrage des services qu'il rendait aussi sincèrement à l'un qu'à l'autre. Ils vivaient à son égard au milieu de la guerre, comme s'ils eussent été en pleine paix, et il était le seul dont le repos n'était point altéré par tant de troubles. Si la conduite des prêtres était toujours aussi désintéressée, aussi indépendante, aussi charitable, les partis adverses les respecteraient ; n'ayant triomphé avec aucun, ils ne tomberaient avec aucun ; ils traverseraient les conflits, les troubles, en se faisant tout à tous, et sans que leur calme en souffrît.

On ne saurait imaginer combien ce saint évêque endura de fatigues pendant les trois ans que ces troupes demeurèrent dans Pavie, ni combien il dépensa de zèle, de charité et d'aumônes. Il arrêtait les violences des soldats, il leur arrachait les captifs, à quoi ses seules prières suffisaient souvent. Il semblait que sa soumission absolue aux ordres de la Providence lui soumettait en retour les cœurs les plus rebelles. Car après la retraite des Ostrogoths, sa ville épiscopale ayant été occupée par les Ruges, nation intraitable, accoutumée au sang, au carnage et à tous les crimes que la brutalité peut inspirer, Epiphane sut ménager leurs esprits avec tant de bonté, qu'il obtint d'eux tout ce qu'il voulut : et l'éminence de sa vertu imprima dans leurs cœurs tant de respect et d'affection pour lui, que quand ils se retirèrent, au bout de deux ans, on vit avec étonnement des larmes de tendresse sortir des yeux de ces barbares.

Théodoric, après une troisième victoire sur Odoacre, qu'il fit assassiner l'an 493, étant enfin demeuré maître absolu de toute l'Italie, Epiphane travailla avec une nouvelle ardeur à réparer les brèches que tant de troubles avaient faites à la pureté de la religion et à l'intégrité de la discipline de l'Eglise. Le nouveau roi ayant publié un édit portant que ceux-là seuls jouiraient des priviléges accordés au peuple romain, qui avaient suivi son parti, que les autres ne pourraient tester ni disposer de leurs biens, un grand nombre de familles furent dans la désolation, car c'était leur ruine. Elles recoururent à Epiphane, et le conjurèrent d'employer son crédit pour détourner ce malheur. Laurent, évêque de Milan, se joignit à lui pour aller trouver ce prince : mais, considérant l'habileté et l'expérience de son collègue, ainsi que ses grands talents pour l'éloquence et la persuasion, il le pria de porter la parole. C'est ce que fit Epiphane avec le plus grand succès. Voyant en ce saint homme une telle capacité et de telles vertus, Théodoric l'envoya peu de temps après vers Gondebaud, roi des Burgondes, pour traiter avec lui de la liberté des captifs. Il fut reçu partout comme l'ange du Seigneur, et Gondebaud avec toute sa cour fut si honoré, si charmé de sa présence et de ses beaux discours, qu'il lui accorda gratuitement la liberté des prisonniers. Il excepta seulement le petit nombre de ceux qui, ayant été pris à force ouverte, ne s'étaient pas rendus volontairement. Encore voulut-il bien se contenter pour eux d'une rançon fort médiocre, qui fut payée avec les dons qu'on faisait à l'envi à notre Saint. Il passa de Vienne et de Lyon à Genève, où demeurait le prince Godegisile, frère du roi Gondebaud, pour lui faire ouvrir aussi les prisons des captifs, et ce prince fut aussi généreux que son frère. Le retour de notre Saint, comme presque tout le temps de son épiscopat, fut illustré par plusieurs miracles, qui consistaient ordinairement en guérisons de malades et de possédés. Parmi ces miracles, il faut citer la guérison éclatante d'une hémorroïsse dans la cité épiscopale de Tarentaise.

Deux ans après, les Liguriens, surchargés d'impôts, implorèrent son appui : il partit aussitôt, malgré les rigueurs de l'hiver, de l'âge et des infirmités, vint à Ravenne, parla en leur faveur au roi Théodoric, et obtint une remise des deux tiers de leurs impôts. Puis, sans vouloir rien accepter pour lui de Théodoric, qui lui offrait mille faveurs et tâchait de le retenir auprès de lui, beau trait dans un prince arien, il partit au milieu de la neige pour retourner promptement à son Eglise, objet de ses tendres soins et de ses seules délices sur la terre. Mais ce voyage lui occasionna une fluxion mortelle.

La douleur générale que causa l'appréhension de sa mort n'est pas

croyable, parce que chacun la considérait comme la ruine de toute la province. Il n'en était pas de même de ce bienheureux prélat, qui soupirait avec beaucoup d'ardeur après ce précieux moment. Il le trouva enfin, et en chantant les louanges de son Dieu, il quitta la terre pour aller au ciel ; il avait cinquante-huit ans, et en avait passé trente dans le ministère épiscopal. (21 janvier 497). La lumière éclatante qui parut sur son corps, après son décès, fut une marque de la gloire de son âme.

L'an 962, ses saintes reliques furent enlevées aux habitants de Pavie par ordre de l'empereur Othon Ier, et transférées à Hildesheim, conformément au désir d'Ottwin, alors évêque de cette ville. Il se fit plusieurs miracles en cette translation.

On représente saint Epiphane environné de captifs chargés de chaînes, auxquels ses libéralités et sa douce éloquence font rendre la liberté.

On peut voir l'histoire de la translation des reliques de notre Saint, aussi bien que celle de sa vie, écrite par Ennodius, son successeur, et rapportée par Bollandus, dans les *Actes des Saints;* le P. Giry l'ayant beaucoup abrégée, nous avons cru devoir la compléter.

SAINT MEINRAD [1],

FONDATEUR DE NOTRE-DAME DES ERMITES

797-861. — Papes : Léon III; Nicolas Ier. — Rois de France : Charlemagne; Charles II, *le Chauve.* — Empereur d'Allemagne : Louis II, *le jeune.*

Ceux qui font connaître la sainte Vierge auront la vie éternelle. *Prov.* v, 30.

Dans les riches vallées de la Souabe qu'arrose le Neckar, s'étendaient, au VIIIe siècle, les domaines des puissants comtes et princes de Hohenzollern, dont les vieux donjons couronnent encore les hauteurs. Berthold était allié avec la famille des Hohenzollern : il avait épousé la fille du comte de Sülchen et il habitait avec sa femme le château fort de Sülchen, chef-lieu de la contrée, sur la rivière dont nous avons parlé. Il ne manquait au bonheur des deux époux qu'une seule chose, un enfant. Ils l'obtinrent à force de prières. Le fils reçut au baptême le nom de Meginrad, qui signifie *excellent conseil*, d'où plus tard on a fait Meinrad. Après avoir passé dix ou onze ans dans la maison paternelle, le jeune Meinrad fit ses études au monastère bénédictin de Reichenau. Cette île, enlevée par saint Firmin aux reptiles qui en étaient les seuls habitants, était devenue si riante et si fertile entre les mains des moines qu'on l'appela la *riche plaine*, Reichenau. Les belles-lettres y florissaient aussi bien que les moissons. Pendant que les Allemands, tirés de leur paresse naturelle par l'exemple de ce travail infatigable et fécond, se livraient à la culture des champs, salutaire à leur âme, nécessaire pour les besoins de la vie et qui leur fournissait les moyens de sortir du servage ; pendant qu'on plantait dans l'île (an 818) les premiers ceps de la

1. Ce nom s'écrit de différentes manières : le Martyrologe romain, sous le 21 janvier, le nomme Meinard ; d'autres Méginard, Meinrard ou Meinhard, Meginrad.

vigne qui devait faire sa richesse, la jeunesse s'instruisait dans ces écoles d'où sortirent vingt-neuf supérieurs d'abbayes, soixante évêques, dix-huit archevêques, et un si grand nombre de savants d'Allemagne. Les empereurs, les rois, visitaient ce foyer de lumière et de civilisation ; des évêques y venaient passer leurs vieux jours, entre autres Egino qui, en 799, fit bâtir à l'extrémité occidentale de Reichenau la belle église qui existe encore aujourd'hui. On cite un grand nombre de pèlerins grecs, italiens, allemands, qui s'arrêtèrent en ce lieu et l'enrichirent des connaissances de leur pays. En l'an 816, pendant que Meinrad était élève du monastère, se fit la consécration de la grande cathédrale, en l'honneur de *Notre-Dame*, par l'abbé lui-même qui était en même temps évêque de Bâle. Sept cents religieux, cent élèves internes, quatre cents externes, formèrent un chœur de chant admirable ; une foule immense répondait aussi aux prières de l'évêque. Cette imposante cérémonie fit une si grande impression sur le cœur des jeunes gens, que plusieurs demandèrent à entrer dans l'Ordre.

Le moment de choisir un état arrivait aussi pour Meinrad ; il résolut de se consacrer au service des autels. Ordonné diacre en 821, et bientôt élevé à la prêtrise, il se prépara à une autre vocation par la lecture des maîtres de la vie spirituelle, surtout de Jean Cassien. Il se passionnait pour la vie des ermites célèbres et des premiers Pères du désert. Il embrassa la vie monastique en 822, à l'âge de vingt-cinq ans : son grand oncle Erlebad était alors abbé des Bénédictins de Reichenau. Il sembla parfait dès ses premiers pas dans cette nouvelle voie. Il était, dit un historien de son temps, toujours prêt à obéir, sévère dans la pratique de la mortification, ardent pour la prière, infatigable dans l'exercice de la charité, plein de douceur dans ses rapports avec le prochain, ayant un visage toujours aimable, et offrant dans tout son extérieur une image sensible de la joie, du calme, de la pureté de son âme. A toutes ces qualités il ajoutait une science peu commune, une connaissance approfondie de l'Ecriture sainte, et une éloquence qui charmait tous ceux qui pouvaient l'entendre.

Dans une lettre adressée à l'abbé de Reichenau, Charlemagne lui disait : « Pour enseigner les belles-lettres, il faut choisir des hommes qui aient la volonté, le pouvoir d'apprendre et le désir d'instruire les autres ; car nous désirons que vous soyez, comme il convient à des soldats de l'Eglise, pieux au dedans, doctes au dehors, réunissant la pureté d'une sainte vie à la science d'un bon langage ».

Tel était Meinrad. Aussi fut-il désigné pour instruire une nombreuse classe d'élèves. Après avoir donné aux enfants les premières notions de lecture et d'écriture, il leur mettait entre les mains les Livres saints, et les expliquant avec eux, il y trouvait toutes sortes d'instructions. Il commençait par les livres les plus faciles à comprendre. Chaque élève devait en faire une traduction littérale en allemand. Dans les classes plus élevées, il enseignait la philosophie. Ses élèves les plus avancés lui disaient un jour : « Cher maître, nous vous avons entendu répéter bien des fois que la philosophie est la science qui enseigne toutes les vertus ; que c'est le seul trésor qui jamais ne laissera dans la misère celui qui le possède. Vos paroles sont pour nous un puissant encouragement, et nous voudrions de tout notre cœur arriver à la possession de ce trésor ; mais comment le trouver, comment l'atteindre ? La philosophie est si élevée, il y a tant de degrés à monter pour s'en approcher, et nous sommes encore si jeunes, si faibles que si vous ne nous tendez la main, jamais nous ne pourrons réussir ». — Meinrad leur répondit : « Si vous cherchez la vérité par amour de la vérité, pour plaire à

Dieu, pour enrichir votre âme et lui conserver sa beauté, sa pureté, je vous le répète : il vous sera facile de suivre le chemin qui vous y conduira; étudiez, demandez la vérité pour un noble but, et non pour obtenir la gloire de ce monde, une grandeur passagère, des richesses périssables, des jouissances mensongères ». Puis il ajouta : « Nous lisons dans le livre de la Sagesse, que la sagesse s'est bâti un temple à sept colonnes. Par les sept colonnes, Salomon désignait les sept dons du Saint-Esprit, ou les sept sacrements de l'Eglise, ou même encore les sept arts libéraux, car c'est par eux que les jeunes gens s'ennoblissent, qu'ils deviennent plus grands que les princes et les rois, et qu'ils s'acquièrent une gloire éternelle. C'est par eux que les Pères de l'Eglise ont défendu la foi, et que les docteurs ont combattu victorieusement toutes les erreurs ». Meinrad se fit une réputation de science comme il en avait une de sainteté. Le petit monastère de Bollengen ayant demandé à l'abbaye de Reichenau un professeur distingué, notre Saint fut choisi pour occuper cette chaire, et la manière dont il s'acquitta de ces nouvelles fonctions dépassa toutes les espérances.

« Cependant l'amour divin qui brûlait dans son cœur l'entraînait vers la solitude ». Ce sont les paroles de son historien, et elles sont très-justes ; car plus on s'éloigne du siècle, plus on se rapproche de Dieu. Bollengen était sur les bords du lac de Zurich. Meinrad soupirait après les montagnes de la rive opposée. A une distance de deux lieues en aval du lac, il voyait s'élever le mont Etzel, couvert de sombres et épaisses forêts. Souvent, de sa cellule, il laissait errer avec avidité ses regards sur cet horizon bleuâtre et sur ces cimes qui lui offraient la solitude. Il s'y retira au mois de juin 828, âgé de trente et un ans, n'emportant rien avec lui qu'un livre de messe, un recueil d'instructions sur l'Evangile, la règle de saint Benoît et les œuvres de Cassien. L'endroit où il se fixa était un point élevé d'où il dominait tout le pays. « A ses pieds et devant lui, le lac de Zurich, dont les eaux étincelaient au soleil ; derrière lui, la ténébreuse horreur de la forêt ; plus loin, de hautes montagnes bleues et blanches ; puis les glaciers se perdant dans les nues, et enfin autour de lui un silence solennel, interrompu seulement par le cri lointain de quelque animal sauvage ou le craquement subit d'un vieux sapin agité par le vent ». Il n'eut d'abord pour abri que les branches touffues des arbres qu'il entrelaça adroitement, et une espèce de mur qu'il construisit avec des pierres détachées des rochers. Mais une pieuse veuve d'Altendorf lui fit bâtir une gracieuse cabane et une petite chapelle où il pût offrir le sacrifice de la messe, et veilla à tous ses besoins. Il vécut donc là pendant sept ans comme dans un paradis, conversant sans cesse avec Dieu et les Anges. Au bout de ce temps, il gémit de voir que sa solitude était devenue un pèlerinage ; on accourait en foule de tous côtés vers cet homme de Dieu, qui était affable, instruit et ne refusait jamais un bon conseil. Derrière l'Etzel, s'étendait une immense forêt qui semblait inaccessible ; il résolut d'y cacher sa nouvelle demeure. Il partit donc, ayant pour l'accompagner et pour porter avec lui des objets indispensables, un religieux de Bollengen et un paysan du voisinage. En descendant vers la Shil qui, après mille détours dans la forêt, vient couler doucement dans une vallée agréable, le frère aperçut sur une branche de sapin un nid de corbeaux ; il y trouva deux petits que Meinrad adopta comme compagnons de sa solitude. Quelques troncs, quelques branches d'arbre arrangées par lui en forme de petite cabane, au-dessus de la source de la rivière, lui servirent de demeure. Edwige, abbesse d'une petite communauté de femmes à Zurich, remplaçant la veuve d'Altendorf, subvint à tous les besoins du pieux solitaire.

C'était la première fois que la voix d'un chrétien priait dans cette vallée déserte. Or, on sait que depuis la chute d'Adam, la terre maudite a été livrée aux démons dont l'empire ne cède qu'à celui de Jésus-Christ. Dès que Jésus paraît, ils fuient, mais avec des cris de rage. Il leur fallut donc abandonner cette forêt où Meinrad introduisait le christianisme. Mais ils luttèrent d'abord contre lui. Un jour que Meinrad était en prière, leur bande noire l'environne, si épaisse qu'il ne voit plus la clarté du soleil. Ils profèrent à ses oreilles les plus terribles menaces ; ils tourbillonnent autour de lui et prennent les poses les plus effrayantes ; ils revêtent différentes formes, toutes plus épouvantables les unes que les autres. Ils font un tel fracas qu'il semble que toute la forêt va s'abattre, que tous les arbres sont soulevés par une main invisible et vont écraser le pauvre ermite sans défense. Lui reste calme, intrépide, et prie. Alors un ange apparaît avec un visage radieux, il sourit à Meinrad, il le console et, d'un seul geste, il fait retomber les malins esprits dans l'abîme.

Depuis ce jour, la solitude de notre Saint lui fut doublement chère, puisque le Seigneur lui-même semblait l'avoir consacrée. Sa cellule était à ses yeux la demeure la plus belle, la plus agréable du monde ; c'était une porte du ciel inconnue au reste des hommes. Soit qu'il se prosternât la face contre terre pour adorer son souverain Maître, soit qu'il se promenât dans son étroit vallon, livré à de saintes méditations, soit qu'il s'assît au seuil de sa cabane, un livre pieux sur les genoux, tandis que ses deux corbeaux se jouaient autour de lui et venaient se reposer familièrement sur ses épaules, Meinrad était heureux. D'ailleurs, il exerçait sur la nature l'empire du Souverain que le premier homme avait avant sa déchéance. Au moindre signe de sa main, les aigles et les ours accouraient pleins de douceur auprès de lui, ou se retiraient pour ne point troubler ses prières. L'hiver, lorsque sa cabane était ensevelie dans les neiges et que d'épais glaçons fermaient sa porte, la vie que son âme puisait dans une union étroite avec Dieu rejaillissait sur le corps et le réchauffait. Après cette espèce de nuit et de sommeil, avec quelle joie il sortait pour admirer la puissance de Dieu dans le réveil de la nature ! Avec quel bonheur il unissait ses actions de grâce à l'hymne que chaque créature chante toujours, mais plus joyeuse en ce temps, à son Créateur. Quand les roches grises du Mythen et les glaciers du Glarnisch commençaient à s'illuminer des premiers rayons du soleil, quand les feuilles humides frissonnaient sous l'haleine du matin, la voix du solitaire s'élevait grave et sainte dans le silence ; aussitôt lui répondaient le merle caché dans les sapins, le pinson perché sur la cime des hêtres, le rouge-gorge se balançant sur la branche du mélèze, et pendant que ce pur concert s'élevait vers le ciel, chaque plante offrait ses parfums, la forêt encensait Dieu de ses vapeurs embaumées.

Cette délicieuse retraite ayant enfin été découverte, des visiteurs sans nombre accoururent encore vers Meinrad, qui les reçut avec son affabilité ordinaire et leur fit de saintes exhortations. On l'accablait de présents, il les distribuait aux pauvres qui accouraient en foule à sa porte. Hildegarde, fille de Louis le Germanique, ayant été nommée par son père abbesse du monastère de Zurich, en 853, et entendant vanter les vertus de Meinrad, lui fit bâtir une chapelle qui resta debout jusqu'en 1798. Meinrad consacra cette chapelle à la sainte Vierge, et ayant reçu d'Hildegarde une statue de cette divine Mère, il la plaça sur l'autel et fit passer dans tous les cœurs la vénération qu'il avait pour cette image chérie. On ne tarda pas à en recueillir les fruits les plus merveilleux. Les miracles se succédèrent ; des grâces extraor-

dinaires furent accordées aux pèlerins, tellement que la chapelle s'appela dès lors le *Lieu de grâce*, et la statue de la Vierge l'*Image miraculeuse*. Telle fut l'origine du pèlerinage de Notre-Dame-d'Einsiedeln, où depuis mille ans on offre à Marie tant de vœux, de prières et de larmes. Pour se rendre digne de ces faveurs célestes, notre Saint, ne se contentant pas d'observer la loi de Dieu, pratiquait tous les conseils évangéliques et tâchait de se rendre parfait comme notre Père céleste est parfait. Ces efforts lui procuraient de nouvelles faveurs, de sorte qu'il y avait comme une lutte d'amour entre Dieu et lui. Un religieux de Reichenau, qui était venu le visiter, raconte qu'une nuit ayant vu la petite chapelle éclairée d'une lumière subite, il était entré et avait aperçu Meinrad agenouillé sur les degrés de l'autel, et à côté de lui un ange soutenant le livre de prières et unissant sa voix à celle du Saint. Les veilles, les méditations continuelles, et les mortifications de tout genre auxquelles il se livrait avaient complétement détruit le vieil homme en lui ; son extérieur même avait je ne sais quoi de céleste ; on croyait déjà voir sur son front l'auréole des élus : le moment de la porter plus éclatante dans le ciel était arrivé.

Il y avait vingt-cinq ans que Meinrad se préparait à la mort dans la solitude. Deux hommes, l'un né dans le pays des Grisons et qui s'appelait Pierre, l'autre né en Souabe, qui s'appelait Richard, résolurent de l'assassiner pour avoir ses trésors, croyant qu'il conservait, au lieu de les distribuer aux pauvres, les riches présents qu'il recevait tous les jours. Ils se donnèrent rendez-vous non loin du lac de Zurich, dans une auberge d'Endigen, où plus tard fut bâti Rapperswil, et ils y passèrent la nuit.

Au point du jour, ils prirent le chemin de l'Etzel et se dirigèrent vers la forêt sombre. C'était le 21 janvier 861. Pendant longtemps ils errèrent à travers les bois, car la neige couvrait tous les sentiers. Cependant le démon, qui leur avait inspiré leur fatal projet, les conduisit enfin en face de l'ermitage. A leur approche, les deux corbeaux de Meinrad poussèrent des cris perçants, et comme s'ils avaient eu le sentiment du crime que méditaient les deux brigands, ils se mirent à voleter autour de la cabane avec tous les signes de la frayeur, tellement que les meurtriers, ainsi qu'ils l'avouèrent plus tard, furent très-surpris de les voir et eurent un pressentiment qu'il y avait quelque chose de merveilleux et de providentiel dans cette conduite extraordinaire des deux animaux.

Cependant les deux assassins persistèrent dans leur projet et arrivèrent à la porte de la chapelle. Le jour était déjà un peu avancé ; le Saint, selon sa pieuse coutume, avait passé une grande partie de la matinée en prières et en méditations ; il avait célébré la messe devant l'image de la Vierge, et Dieu lui avait révélé que le moment de sa mort était venu ; alors il prit le corps de Jésus-Christ comme le viatique du mourant et dans une sainte extase, il remercia Dieu de la grâce qu'il lui accordait, il se recommanda à Marie et aux Saints, puis il pria pour ses deux meurtriers. Ceux-ci, pendant ce temps, le regardaient par une fente de la cloison. Ils frappèrent à la porte, Meinrad se leva, alla leur ouvrir, les reçut avec une bonté cordiale, et leur dit : « Mes amis, si vous étiez venus plus tôt, vous auriez pu assister à la sainte messe. Entrez et priez Dieu et les Saints de vous bénir. Venez dans ma cellule, je partagerai avec vous les petites provisions que j'ai encore ; vous accomplirez ensuite le projet qui vous a amenés près de moi ».

Les meurtriers entrèrent quelques minutes dans la chapelle ; puis, comme s'ils craignaient de voir échapper leur victime, ils s'élancèrent dans la cellule. Meinrad vint au-devant d'eux, le sourire sur les lèvres, et leur

offrant les mets frugals dont il pouvait disposer. Alors, donnant à l'un son manteau et à l'autre sa tunique : « Recevez ceci », leur dit-il, « comme souvenir de moi, et quand vos desseins seront accomplis, vous prendrez tout ce que vous voudrez. Je sais que vous êtes venus pour me mettre à mort. Quand vous m'aurez tué, placez ces deux cierges que j'ai préparés exprès, l'un à ma tête, l'autre à mes pieds, et fuyez au plus vite pour n'être pas arrêtés par ceux qui viennent me voir et qui vous feraient expier votre crime ».

Insensibles à tant de bonté et de charité, les monstres saisissent le Saint et le frappent à coups de massue redoublés sur la tête. Meinrad tombe, respirant encore ; les meurtriers l'achèvent sans pitié. Au moment où le dernier souffle s'exhale de son corps meurtri, un parfum plus suave que l'odeur de l'encens se répand dans toute la cellule, et cette âme si belle, si pure, portée sur les ailes des anges, s'élance dans le sein du Très-Haut, le 21 janvier 861.

Leur forfait achevé, les deux brigands dépouillent leur victime de ses vêtements ; ils étendent son cadavre sur un lit d'herbes sèches au coin de la cellule, le recouvrent d'une toile grossière et d'une natte de joncs ; puis, plaçant l'un des cierges à la tête, ils vont allumer l'autre à la lampe de la chapelle, qui brûlait toujours à côté de l'autel. Quand ils revinrent à la cellule, le cierge qu'ils avaient laissé sans flamme auprès du cadavre était allumé et brûlait avec une vive flamme. Une crainte subite les saisit et ils prennent précipitamment la fuite.

« Les deux fidèles corbeaux se mettent à leur poursuite et remplissent la forêt de leurs cris menaçants. Comme s'ils avaient mission de venger la mort de leur bienfaiteur, ils s'élancent sur la tête des meurtriers et tâchent de leur crever les yeux. Toujours poursuivis et de plus en plus effrayés, ceux-ci passent à Wollerau, où ils rencontrèrent le charpentier qui le premier avait visité Meinrad et qui avait eu avec lui des relations amicales très-suivies. Le charpentier, reconnaissant les corbeaux de son père spirituel, pressent un malheur, et tandis qu'il recommande à son frère de ne pas perdre la trace de ces deux hommes qui fuient devant les corbeaux, il court lui-même à l'ermitage de la forêt où il trouve le cadavre sanglant du Saint. Le cierge qui brûlait à ses pieds avait fini par mettre le feu à la natte ; mais la flamme s'arrêta subitement dès qu'elle atteignit le corps. Remis de son premier mouvement d'horreur, le charpentier revient en toute hâte à Wollerau où il répand la nouvelle du meurtre de saint Meinrad. Il charge son épouse et plusieurs de ses amis d'aller veiller auprès du cadavre, et lui-même se dirige vers Zurich à la poursuite des assassins. Il ne tarda pas à les trouver ; les cris furieux des deux corbeaux qui voletaient devant les fenêtres d'une maison et frappaient les vitres à coups de bec, pour qu'on leur ouvrît, lui indiquèrent le lieu où se cachaient les fuyards. Il entre et aussitôt reconnaît les deux assassins. En un instant, ils sont saisis et livrés à la justice. Leurs aveux firent connaître les circonstances qui avaient précédé et accompagné la mort du Saint. Le comte Adalbert les fit condamner à mort par les tribunaux du district. Ils furent roués et brûlés, et on jeta leurs cendres dans la Limmat. Les deux corbeaux, après le supplice des meurtriers, reprirent leur vol vers la forêt.

L'écusson de l'abbaye porte deux corbeaux. L'auberge où furent pris les malfaiteurs prit dès cette époque pour enseigne : *Aux Deux-Corbeaux*. Depuis peu de temps seulement elle a changé son nom historique en celui *d'Hôtel Bilharz*.

Deux religieux, envoyés par l'abbé de Reichenau, se mirent en devoir de ramener le corps de saint Meinrad au monastère de l'Ile. Mais arrivés sur le mont Etzel, à la place que le Saint avait habitée pendant sept ans, il leur fut impossible d'aller plus loin ; personne ne pouvait soulever le saint fardeau. On résolut alors de déposer le cœur du Saint dans la petite chapelle où il avait prié autrefois ; cela fait, on transporta pieusement et solennellement à Reichenau son corps sacré qui fut déposé dans la grande cathédrale, dans une chapelle construite exprès. En 906, Bennon, prince du sang des rois de Bourgogne et alors chanoine de la cathédrale de Strasbourg, étant venu en pèlerinage au lieu qu'avait sanctifié Meinrad, fit restaurer sa cellule, y établit une communauté d'ermites et travailla à défricher la forêt. Aussi une partie de ce territoire s'appelle encore *Bennau, terre de Bennon.* Nommé évêque de Metz en 926, il souffrit de violentes persécutions pour le bien ; il eut même les yeux crevés. Il revint à son cher ermitage en 929 et y mourut en 940. Son corps fut inhumé devant l'autel de la Vierge. Eberhard, grand prévôt du chapitre de Strasbourg, qui avait suivi Bennon, acheta la *forêt sombre*, y établit un couvent régulier de l'ordre de Saint-Benoît et fit bâtir une église dans laquelle fut enclavée la chapelle de Notre-Dame. En 1465, le prince-abbé Gerold de Hohensax embellit la sainte chapelle par une voûte portée sur six piliers en pierre ; en 1617, Marcus Sitticus, évêque de Salzbourg, fit vœu de revêtir de marbre la chapelle entière. Il mourut avant la fin de ce travail qui fut achevé par son neveu, le comte Gaspard de Hohenems.

En 1704, le prince-abbé Maur de Roll entoura la statue de la Vierge d'un nuage doré qui la faisait ressortir. Seize cierges de cire pesant chacun de 80 à 90 livres et fournis par les cantons catholiques suisses, brûlaient devant elle; au milieu de la voûte étaient suspendues cinq lampes en argent données, la première par Philippe III, roi d'Espagne, en 1617; la seconde par Gaspard de Hohenems, en 1620 ; la troisième par Lucerne, en 1655; la quatrième par le comte d'Aremberg, en 1676, et enfin, la cinquième, en 1728. Pendant la révolution française, la statue fut sauvée par un ancien serviteur de l'abbaye, mais la chapelle fut détruite. Celle qui existe aujourd'hui a été achevée en 1817. L'extérieur est en marbre noir et gris, et l'intérieur en marbre de couleur ; l'autel en marbre blanc de Carrare ; sur le devant on voit un bas-relief en bronze doré, représentant la consécration angélique, dont nous parlerons bientôt. C'est un présent de Charles-Albert, roi de Sardaigne, et père de Victor-Emmanuel II. Au-dessus de l'autel, dans une niche pratiquée dans le mur, se trouve la statue miraculeuse, portée sur un nuage d'or et revêtue de précieuses étoffes.

La consécration dont nous avons parlé eut lieu en 948. Lorsque Eberhard eut construit l'église et le monastère de *Meinradzelle (cloître de Meinrad)*, il pria Conrad, évêque de Constance, de venir consacrer l'église nouvelle et la chapelle.

L'évêque arriva accompagné d'Ulric, évêque d'Augsbourg, et d'un grand nombre de gentilshommes et de pèlerins. C'était le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix. Dès minuit de ce jour, Conrad et les religieux du monastère étaient en prières pour l'office nocturne. Pendant qu'il était plongé dans ses saintes méditations, le pontife entendit tout à coup des voix harmonieuses remplissant la nef de leur douce mélodie. Il leva les yeux et aperçut un chœur d'Anges ; il remarqua qu'ils chantaient précisément des hymmes prescrites par l'Eglise pour les fêtes et les consécrations solennelles. Jésus-Christ, divin Pontife de la nouvelle alliance,

revêtu d'ornements violets, célébrait à l'autel l'office dédicatoire. Autour de lui on voyait saint Pierre, saint Grégoire, saint Augustin, saint Etienne et saint Laurent. En face de l'autel, sur un trône éclatant de lumière, était assise l'auguste Reine du ciel. Le chœur d'Anges, continuant ses chants, modifia ainsi le texte du *Sanctus* : « O Dieu ! dont la sainteté se révèle dans le sanctuaire de la glorieuse Vierge Marie, ayez pitié de nous. Béni soit le Fils de Marie, qui descend ici, lui qui règne dans les siècles éternels ». A l'*Agnus Dei*, les voix répétèrent trois fois : « Agneau de Dieu, ayez pitié des vivants qui croient en vous, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, ayez pitié des fidèles trépassés qui reposent dans la sainte espérance, ayez pitié de nous. Agneau de Dieu, donnez la paix aux vivants et aux morts qui règnent avec vous dans l'éternité bienheureuse, donnez-nous la paix ». A ces paroles : Que le Seigneur soit avec vous *(Dominus vobiscum)*, les Anges répondirent : « Le Seigneur est porté sur les ailes des Séraphins, il pénètre les profondeurs des abîmes ».

Cependant les heures s'écoulaient, le moment fixé pour la consécration était passé depuis longtemps, les prêtres, les religieux, les pèlerins, une multitude de gens accourus pour cette circonstance, attendaient avec impatience et se demandaient pourquoi un si long retard. L'évêque Conrad priait toujours à la même place, perdu dans une religieuse extase. Enfin on alla l'avertir et on entendit alors de sa bouche le récit de ce qu'il avait vu. On crut d'abord qu'il était sous l'illusion d'un songe et on le pressa de commencer les cérémonies de la consécration. Mais à peine était-on rangé au pied de l'autel qu'on entendit résonner sous la voûte une voix mystérieuse qui répéta par trois fois : « Cessez, mon frère, cessez : la chapelle a été consacrée divinement ». Tous les assistants se prosternèrent le front contre terre, et on reconnut que la vision du saint évêque était bien réelle et que la sainte chapelle était bénie, consacrée, sanctifiée par Jésus-Christ, assisté de ses Saints et de ses Anges.

Conrad, témoin oculaire de l'intervention miraculeuse du ciel, et bien digne de foi dans son affirmation, a rendu compte dans divers écrits de tout ce qui s'était passé. Les calendriers d'Einsiedeln, remontant à l'époque la plus reculée, indiquent tous pour le 14 septembre la fête de la *Consécration miraculeuse,* célébrée chaque année avec grande pompe en souvenir de la première consécration. Le peuple a conservé à cette fête le nom de Engelweihe « Consécration angélique ».

Seize ans après, Conrad, Ulric et beaucoup d'autres princes et évêques, ayant accompagné l'empereur dans un voyage à Rome, rendirent, en présence de l'empereur Othon et de son épouse Adélaïde, un témoignage solennel au pape Léon VIII de l'événement miraculeux dont ils avaient été témoins. Ils ajoutèrent à leur déposition une attestation par écrit que le souverain Pontife inséra dans la bulle de confirmation. Cette bulle commence ainsi : « Nous, Léon, etc., faisons savoir à tous les fidèles présents et à venir, enfants de la sainte Eglise, que notre vénéré frère Conrad, évêque de Constance, nous a attesté en présence de notre cher fils l'empereur Othon, de son épouse Adélaïde et de plusieurs autres princes, qu'il était allé, l'an de Notre-Seigneur Jésus-Christ 948, le 14 septembre, en un lieu appelé l'Ermitage de Meinrad, pour y consacrer une église en l'honneur de l'incomparable Mère de Dieu, toujours Vierge... » Puis vient le récit de tout ce que nous avons rapporté. Le pape défend ensuite à tout évêque de renouveler jamais la consécration de la chapelle.

Cette confirmation authentique a été approuvée par les souve-

rains Pontifes qui se sont succédés depuis Léon VIII jusqu'à Pie VI.

Les ecclésiastiques et les pèlerins qui avaient été témoins de la consécration angélique, de retour dans leur pays, racontèrent ce qu'ils avaient vu et entendu. C'est ainsi que dans les contrées les plus lointaines on eut connaissance du miracle ; aussi la foule des pèlerins alla-t-elle en augmentant, et les grâces nombreuses qu'on obtenait dans le sanctuaire vénéré furent une preuve nouvelle que le Seigneur avait abaissé son regard de bénédiction sur l'Ermitage de Meinrad.

Nous ne pouvons raconter tous les miracles qui, depuis mille ans, s'opèrent à Notre-Dame d'Einsiedeln. Nous en rapporterons seulement trois, qui sont arrivés de notre temps et dans notre France.

Monsieur l'abbé Ganeval, qui a bien voulu donner ses soins à la traduction de l'ouvrage allemand que nous résumons, écrit ce qui suit : Mon père, Claude-Alexis Ganeval, négociant à Levier, chef-lieu de canton au département du Doubs, avait épuisé toutes les ressources de l'art pour obtenir la guérison de Françoise-Caroline, la plus jeune de ses filles, âgée de trois ans et frappée depuis deux ans d'une cécité incurable. Les yeux étaient totalement fondus. N'ayant plus de confiance qu'en Notre-Dame des Ermites, il prit le bâton de pèlerin, sur la fin du mois de mars 1831. A l'heure même où il étendait ses mains suppliantes vers la sainte image, à cinq heures du matin, la petite aveugle se réveillait avec des yeux d'une beauté remarquable, qui lui ont attiré une foule de visites jusqu'à sa mort, arrivée en 1843. Des milliers de personnes peuvent signer aujourd'hui la vérité de ce miracle. Nous ne citerons qu'un seul témoignage, celui de Sa Grandeur Monseigneur Caverot, évêque de Saint-Dié.

Marie-Françoise Pétitot, née à Neuchâtel, et demeurant dans un petit hameau de la paroisse de Pont-de-Roide, département du Doubs, avait été, à l'âge de onze ans, saisie d'une frayeur si violente qu'elle en avait gardé une infirmité effrayante. Ses pieds, selon l'expression d'une femme qui l'avait accompagnée à Luxeuil et à Bourbonne, étaient si étroitement collés à ses cuisses, qu'une goutte d'eau n'aurait pu y passer. En vain on lui prodigua les soins les plus éclairés, on ne pouvait ramener la circulation du sang dans les jambes. Pour s'assurer du fait, le docteur Marcou enfonça dans les chairs une épingle jusqu'à la tête, la malade n'en éprouva aucune sensation, et il ne sortit de la blessure qu'une eau rougeâtre. La paralysie ne pouvait être plus complète et résistait à tous les efforts de l'art. Il y avait trente-deux ans que Françoise Pétitot était ainsi enchaînée par une infirmité si cruelle dans son lit ou sur une chaise, qui était son moyen ordinaire de locomotion, comme cela est d'usage pour les petits enfants. Plus d'une fois elle avait soupiré après le bonheur de faire partie de ces nombreuses bandes de pèlerins qui partent chaque année des montagnes du Doubs. Enfin son vœu put être réalisé. Le 11 mai 1850, elle se mit en route dans une petite voiture traînée par un âne, et arriva sous les murs de l'abbaye le 18, veille de la Pentecôte. Le lendemain, elle se fit transporter à l'église, pour assister à la sainte messe. Tout à coup, au moment de l'élévation, elle sentit ses jambes se dégager peu à peu et revenir à l'état normal ; aussitôt elle se leva, puis elle se prosterna de nouveau pour donner un libre cours à ses larmes d'actions de grâces. La messe finie, elle rentra à son hôtel, étant soutenue par ses deux compagnes, parce qu'elle ne savait plus faire usage d'une faculté dont elle était restée privée depuis tant d'années. Ce miracle en rappelle un autre avec lequel il a un trait frappant de ressemblance, celui de la guérison d'un paralytique à la porte du temple de Jérusalem. Nous

lisons dans le livre des Actes des Apôtres que cet homme, voyant saint Pierre et saint Jean monter au temple, leur demanda l'aumône ; saint Pierre lui dit : Lève les yeux sur nous; puis il ajouta : Je n'ai ni or ni argent : mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus de Nazareth, lève-toi et marche. Et, le prenant par la main droite, il le fit lever, et aussitôt il fut affermi sur ses pieds : il sauta de joie et marcha avec ses deux bienfaiteurs dans le temple, ne pouvant contenir les sentiments de sa reconnaissance et louant le Très-Haut. — Cependant Françoise Pétitot resta encore trois jours à Einsiedeln, puis elle reprit, comblée de joie, le chemin de son pays. Mais la nouvelle de sa guérison l'y avait précédée ; le 29 mai, les habitants de la commune firent une heure de marche à sa rencontre, en adressant au ciel des hymnes d'actions de grâces avec les signes de la plus vive allégresse. Depuis ce temps, Françoise Pétitot vient chaque année devant la sainte chapelle le jour anniversaire de sa guérison miraculeuse. Elle a fait son onzième pèlerinage.

Dieu n'a pas permis que le commencement du millième anniversaire de la fête de saint Meinrad fût stérile en marques merveilleuses de la protection de Notre-Dame. Cette année de grâce et de Jubilé a vu une guérison du genre de la précédente, qui est racontée dans la lettre suivante, écrite à Brunschofen, près de Wyl, au canton de Saint-Gall, et portant la date du 9 mars 1861.

Il m'est singulièrement agréable, mon cher oncle, d'avoir à vous communiquer une nouvelle qui met tout le pays dans la joie. Un enfant de Gall, Pancrace Schafhauser, âgé d'environ huit ans, était depuis plusieurs mois tellement malade qu'il ne pouvait faire un seul pas et qu'il était couché nuit et jour sur son lit de douleur. Ses jambes étaient recourbées, et il se traînait péniblement sur ses pieds et ses mains. La science humaine avouait son impuissance. Un docteur renommé, M. W..., de Wyl, regardait la cruelle infirmité de l'enfant comme incurable. Ses parents, ayant perdu tout espoir, offraient à Dieu leur sacrifice et se résignaient au chagrin d'avoir toujours sous les yeux un pauvre estropié. Cependant quelqu'un de cette famille, un homme de foi robuste et de grande piété, demeurant à Oberwangen, s'adjoignit pour compagnon de voyage le frère et la sœur du malade, et se rendit avec eux à Einsiedeln, en traversant le Hornliberg, encore couvert de neige. Tous trois adressèrent à Notre-Dame de ferventes prières, s'approchèrent des sacrements et suspendirent aux grilles de la sainte chapelle un *ex-voto* représentant le malade. C'était le mercredi 6 mars, à huit heures du matin, qu'ils accomplissaient ce dernier acte de dévotion. Au même instant, à la même heure de ce jour, l'enfant se leva, marcha jusqu'à la chambre de sa mère, alitée depuis quelques jours, et lui tendit les mains en disant : « Mère, vois donc, je puis marcher ! » La joie fut à son comble dans la maison, les voisins accoururent en criant au miracle.

Après-midi, le docteur W... fit visite à la mère ; mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit venir au-devant de lui le jeune Pancrace qui lui tendait la main : « Comment », s'écria-t-il, « tu peux marcher ? c'est incroyable ! » A ceux qui lui racontèrent l'intervention du pèlerinage, il répondit : « Voilà, çà apprend à prier ». Aujourd'hui l'heureux enfant fréquente l'école, et se montre assidu à l'église, comme avant sa maladie.

Maintenant, pour donner aux lecteurs une idée de la foule qui accourt chaque année à ce pèlerinage, nous nous contenterons de leur faire remarquer que, dans les trois derniers siècles, on a compté en moyenne, dans la sainte chapelle d'Einsiedeln, « cent cinquante mille communions par an ». Ce pèle-

rinage est desservi par un couvent de Bénédictins qui se compose de quatre-vingt-dix-sept membres, dont soixante-quatre prêtres, dix-huit clercs et quinze frères convers. La paroisse qu'ils administrent est d'environ sept mille âmes, sur la haute plaine d'Einsiedeln, sans compter plusieurs villages et hameaux disséminés dans les environs, et même jusqu'au bord du lac de Zurich, aux rives du lac de Constance, et aux confins du Vorarlberg. Environ deux cents élèves reçoivent dans le collége du monastère une instruction aussi variée que solide.

Les Pères sont aussi chargés de l'administration de plusieurs couvents de femmes situés aux environs. Mais leur plus grande occupation est d'administrer les sacrements et de prodiguer les pieuses exhortations à cette foule de pèlerins qui les assiégent sans cesse. Puissent ces quelques pages que nous avons été heureux de consacrer à saint Meinrad et au sanctuaire de Marie, conduire quelques fidèles aux lieux où se sont déjà agenouillés sainte Elisabeth de Hongrie, saint Nicolas de Flue, saint Charles Borromée, le bienheureux Benoît-Joseph Labre et tant d'autres serviteurs de Dieu.

On représente saint Meinrad assassiné dans sa cellule; sous le costume d'ermite et priant. — Le monastère de Notre-Dame des Ermites a placé, dans son blason, les deux corbeaux compagnons du Saint pendant sa vie, et révélateurs de sa mort tragique.

Pour plus de détails nous renvoyons à la *Vie de saint Meinrad*, par le R. P. Dom Charles Brandes, que nous avons tantôt résumée et tantôt reproduite intégralement.

SAINT PUBLIUS, ÉVÊQUE D'ATHÈNES (IIe siècle).

Denys, évêque de Corinthe, nous apprend que saint Publius succéda à Denys l'Aréopagite dans l'église d'Athènes, et nous lisons dans Eusèbe [1] et dans saint Jérôme [2] qu'il fut remplacé lui-même par Quadratus. Selon quelques-uns, ce Publius serait le fils de ce magistrat de l'île de Malte que saint Paul guérit de la dyssenterie. Adon n'hésite pas à professer cette opinion dans son Martyrologe.

SAINT AVIT II, 29e ÉVÊQUE DE CLERMONT EN AUVERGNE (689).

Ce saint prélat, qui appartenait à l'illustre famille des Avit, fut élevé à l'épiscopat après saint Prix (ou Project), l'an 679. Sa science égalait ses vertus. Son premier et principal soin fut d'orner les lieux consacrés à Dieu. Son prédécesseur avait eu la grande et belle pensée d'édifier une église en l'honneur de chaque martyr d'Auvergne, et en avait commencé la réalisation : Avit la continua. Il fit bâtir, entre autres, le monastère de Volvic pour honorer le tombeau de saint Prix et de ses compagnons martyrs, saint Amarin et saint Allyre. Il y transféra aussi les reliques de saint Austremoine après la ruine du monastère de Saint-Pierre-d'Issoire. Il s'employa avec beaucoup de zèle à former un bon clergé, et à semer le grain pur de la foi dans toute l'étendue de son diocèse. Les fidèles répandirent toutes les larmes de leurs yeux quand ils virent que le saint évêque ne quitterait son lit que pour prendre le chemin du tombeau. Il rendit à Dieu son âme riche de bonnes œuvres et digne de mille couronnes après dix ans d'un laborieux épiscopat. 689. Il fut enterré dans l'église de Saint-Vénérand, à côté de 6,200 corps saints dont les âmes étaient parties de ce monde pour aller droit au ciel. Quelque temps après, ses reliques furent transférées dans l'église de Saint-Allyre.

De nos jours le diocèse de Clermont célèbre encore sa fête sous le rite double, le 21 février

Cf. J. Branche, t. I, p. 153; Grég. de Tours, et *Propre de Clermont*, 1866.

1. *Hist.* liv. IV, chap. 22. — 2. Ecrivains ecclésiastiques.

SAINT PATROCLE OU PARRE, MARTYR EN CHAMPAGNE (259-273).

Saint Parre appartenait, dit-on, à l'une des plus illustres familles de Troyes; il était jeune lorsqu'il perdit ses parents. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de suivre l'attrait qui le portait à la vie solitaire. Il se retira à une demi-lieue de la ville dans une maison de campagne qu'il s'était réservée et où plus tard fut bâti le couvent de Foicy. Dieu lui avait donné le talent de la parole ; il ne s'en servait que pour défendre les opprimés ou pour entretenir des choses du ciel ceux qui le visitaient. Il était d'une taille avantageuse, d'une figure agréable ; à ces dons de la nature, il joignait une humeur douce et une affabilité peu communes.

Mais un cruel caprice de l'empereur Aurélien qui était alors dans les Gaules, allait bientôt priver la terre de l'un de ses bienfaiteurs et enrichir le ciel d'un intercesseur. Après avoir laissé l'Eglise vivre en paix quelque temps, et même après lui avoir rendu service par un rescrit impérial contre l'hérésiarque Paul de Samosate, condamné par les Pères du Concile d'Antioche [1], Aurélien, comme s'il avait été pris d'une subite folie, excita, la dernière année de son règne, la plus violente persécution contre les chrétiens. L'édit qu'il publia à cette occasion se lit encore dans les actes de saint Symphorien, martyr. Combien cette persécution fut cruelle, quoique courte, on peut s'en faire une idée par les supplices horribles auxquels il soumettait ses soldats païens. Flavius Vopiscus raconte qu'un soldat, pour avoir violé les droits de l'hospitalité, fut attaché par les pieds et par les mains à des branches d'arbre courbées avec effort et puis abandonnées à leur mouvement naturel, et qui rompirent ainsi ce malheureux en deux. S'il inventait de pareils supplices contre ses propres soldats, que ne dut-il pas faire contre les chrétiens, qu'il estimait impies, ennemis de la divinité et traîtres à l'empire et aux empereurs ? Les actes de saint Parre rapportent que le martyr fut interrogé par Aurélien lui-même, que le prince irrité de ses réponses le livra aux bourreaux avec ordre de le décapiter dans un marécage au bord de la Seine, afin que son corps y restât enfoui sans honneur; mais que le Saint ayant prié Dieu de ne pas le laisser dans cette boue, les yeux des bourreaux furent tout à coup obscurcis et aveuglés, si bien que saint Parre, profitant de cette circonstance, s'échappa de leurs mains, et, traversant miraculeusement la Seine, se rendit sur une colline voisine, où les bourreaux survenant un peu après, pendant qu'il priait le visage contre terre, le frappèrent de leurs épées et lui coupèrent la tête. Le prêtre Eusébius et le diacre Liberius recueillirent sa dépouille et lui donnèrent la sépulture. Quand la persécution, qui fut courte, fut passée, ils construisirent un petit oratoire sur son tombeau. Après que les actes du martyr eurent été rapportés de Rome, lors de l'expédition en Italie de Théodebert, roi des Francs, une grande basilique remplaça bientôt la petite chapelle.

Sur la gauche de la route de Saint-Parre-aux-Tertres, à quelque distance des maisons, une croix de fer posée sur un socle de pierre indique aux voyageurs et aux pieux pèlerins l'endroit où saint Parre reçut le coup mortel.

De temps immémorial, l'église de Saint-Parre-aux-Tertres, consacrée au premier martyr troyen, à deux kilomètres de la ville, est le but d'un pieux et édifiant pèlerinage.

Une portion assez considérable du chef et du bras de saint Savinien est exposée en même temps que les reliques de saint Parre. On y vénère de plus, en particulier, plusieurs autres puissants protecteurs : sainte Radegonde, reine de France ; saint Eugène, martyr ; sainte Euphémie, vierge et martyre, dont les reliques proviennent de l'abbaye de Foicy ; saint Loup, saint Bernard, saint Edme, saint Vorles, sainte Syre, etc.

Trois jours dans l'année, le 19 janvier, le lundi de Pâques et le lundi de la Pentecôte, appellent les fidèles à ce pieux rendez-vous. Mais c'est surtout le lundi de la Pentecôte que l'affluence est plus considérable.

Une confrérie est établie à Saint-Parre-les-Tertres en l'honneur du glorieux patron du pays ; les associés peuvent gagner une indulgence plénière, s'ils remplissent les conditions ordinaires. Dès le matin du lundi de la Pentecôte, les marguilliers sont à leur bureau et tiennent ouvert le registre où ils inscrivent les noms de tous ceux qui viennent demander à Dieu quelque grâce et s'agréger à la confrérie. Après une messe basse, la *Messe des Pèlerins*, le prêtre impose l'étole sur les personnes qui visitent les saintes reliques, et il récite en même temps l'invocation suivante :

1. Eusèbe, *Hist.*, liv. VII, ch. 2 et 24.

« Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux vous accorde tout ce que vous lui avez pieusement demandé par l'intercession de saint Parre et des autres Saints dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Ainsi soit-il ».

A la Saulsotte, près de Nogent-sur-Seine, un semblable pèlerinage a lieu en l'honneur de saint Parre, et les localités voisines s'y rendent avec autant de dévotion que d'empressement.

Au xe siècle, on transféra ses reliques de Troyes à Cologne, puis de Cologne à Soest, dans le comté de la Mark, dont il est le principal patron.

Saint Parre est patron de la paroisse d'Onjon, dans le diocèse de Troyes. Toutes les reliques de ce saint martyr n'ont pas été enlevées au pays qui fut le théâtre de son martyre ; on en vénère des parcelles à Saint-Mards, à Lusigny, à Fralignes qui le reconnaissent également pour leur patron. Plusieurs localités du diocèse de Troyes portent son nom, comme Saint-Parre-aux-Tertres, Saint-Parre-les-Vaudes ; Chalantre-la-Grande possédait autrefois une église dédiée à saint Parre.

Surius donne les actes sincères de saint Patrocle, ou Parre. Grégoire de Tours en parle [1]. Il dit que ces actes, apportés d'Italie, furent comparés et trouvés semblables à ceux qu'un ecclésiastique français possédait. La persécution de l'empereur Aurélien est mise la neuvième par Orose [2], ainsi que par saint Augustin [3] ; mais l'historien Sulpice Sévère la donne pour la huitième.

XXIIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Valence, dans l'Espagne Tarragonaise (Aragon), saint VINCENT, diacre et martyr, qui, après avoir enduré, sous le très-cruel président Dacien, la prison, la faim, le chevalet, la dislocation des membres, les lames rougies au feu, le gril de fer embrasé et d'autres genres de tourments, s'envola au ciel vers la récompense de son martyre ; Prudence a célébré son triomphe en beaux vers ; saint Augustin et le pape Léon ont recommandé sa mémoire par les plus grandes louanges. 304 [4]. — A Rome, aux eaux Salviennes, saint ANASTASE, moine persan, qui, ayant d'abord subi des tourments nombreux, tels que la prison, le fouet, les fers, à Césarée de Palestine, fut encore soumis à divers supplices par Chosroës, roi de Perse, et eut enfin la tête tranchée après qu'il eut envoyé au mar-

1. *Liv. de la gloire des Martyrs*, ch. 64. — 2. Liv. VII, ch. 23. — 3. *De la cité de Dieu*, liv. XVIII, ch. 52.

4. Le *chevalet* était un instrument de torture muni d'une ou plusieurs vis et poulies, et propre à distendre un corps : c'est tout ce qu'on en peut dire, et l'on manque de données nécessaires pour en tracer une description exacte. On sait seulement que cette affreuse machine se composait d'une pièce de bois : *Crines ligantur ad stipitem, et toto corpore ad equuleum fortius alligato, vicinus pedibus ignis apponitur, utrumque latus carnifex fodit*. Les cheveux sont liés à la pièce de bois, et tout le corps étant fortement attaché au chevalet, on approche le feu tout près des pieds ; le bourreau laboure l'un et l'autre flanc. Voilà ce qu'on lit dans saint Jérôme, lettre quarante-neuvième, à Innocent. On lit aussi dans Ammien-Marcellin, livre XVIII : *Quanquam incurvus sub equuleo staret pertinaci negabat instantia*. Quoique courbé sous le chevalet, il niait cependant avec une opiniâtreté indomptable. On voit de plus, dans la lettre ci-dessus citée de saint Jérôme, que le patient, dans cette posture, pouvait regarder le ciel.

Les *Compedes*, sortes d'entraves, servaient à prolonger les souffrances des Martyrs jusque dans la prison. Ils tenaient les pieds fixés et les jambes plus ou moins écartées :

In hoc barathrum conjicit
Truculentus hostis martyrem,
Lignisque plantas inserit
Divaricatis cruribus.

Dans cet horrible cachot, le barbare ennemi fait jeter le martyr et emprisonne ses pieds dans le bois, en écartant très-fort les jambes.

Quant aux *fidiculæ*, même incertitude et plus grande encore que pour le chevalet. Selon les uns, c'étaient les cordes qui garnissaient le chevalet ; selon les autres, c'étaient des ongles ou griffes de fer avec lesquelles on déchirait le corps du patient pendant qu'il était *tendu* sur le chevalet.

tyre soixante-dix de ses compagnons qui furent noyés. Sa tête fut apportée à Rome, ainsi que sa vénérable image, par la vertu de laquelle les démons étaient mis en fuite et les maladies guéries, comme l'attestent les actes du second concile de Nicée. 628. — A Embrun, dans la Gaule, les saints martyrs VINCENT, ORONCE et VICTOR, qui furent couronnés dans la persécution de Dioclétien. IVe s. — A Novare, saint Gaudence [1], évêque et confesseur. Ve s. — A Sora, saint DOMINIQUE, abbé, illustre par ses miracles. 1031.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Arcis-sur-Aube, en Champagne, saint OULPH, martyr. IIe ou IIIe s. — A Vienne, en Dauphiné, saint Blidran, évêque et confesseur. 719. — A Poitiers, le bienheureux GAUTHIER, évêque, de l'Ordre des Mineurs, que l'on invoque dans les fièvres quartes. 1307. — En un lieu qui se nommait Orsoles, saint Valier, évêque de Viviers. Vers 510. — A Berg, près de Cologne, au-delà du Rhin, la bienheureuse LUFTHILDE, vierge, recommandable pour sa grande charité envers les pauvres. — A Paris, la translation de saint Merry ou Médéric. — A Blois, le troisième dimanche après l'Epiphanie, la translation de saint SOLENNE. — A Digne, la fête de saint VINCENT, évêque de ce siége et confesseur. Vers 380.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Rome, aux eaux Salviennes, saint Anastase... comme au romain.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Novare, la fête de saint Gaudence, confesseur et premier évêque de cette ville, qui répandit en Occident l'institut des Clercs réguliers, constitua à Novare un clergé remarquable par la régularité et le nombre, et gouverna très-saintement l'église qui lui était confiée.

Martyrologe des Carmes chaussés et déchaussés. — A Rome, aux eaux Salviennes, saint Anastase, etc.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Espagne, sainte Aquiline et son mari, dont le nom est inconnu, martyrs avec leur fils saint Victor, qui est mentionné ci-dessus d'après le martyrologe romain. Règne de Dioclétien. — En Afrique, les saints Janvier, Mucius ou Minutius, Sature et Bellicus, martyrs, mentionnés par le martyrologe de saint Jérôme. — En Espagne, saint Inventus, vulgairement saint Trobat, martyr avec 359 compagnons, dont les reliques étaient conservées à Gironne dans l'église Saint-Félix. On invoquait saint Félix contre la fièvre quarte, et les 360 martyrs en général contre les inondations. Leur culte a été autrefois fort célèbre. Règne de Dioclétien. — A Rome, sainte Irène ou Hérène, veuve de saint Castule, martyr, connue pour avoir pansé les plaies de saint Sébastien, percé de flèches et laissé pour mort. Vers l'an 304. — A Rome également, sainte Blésille, veuve, dont saint Jérôme parle dans ses lettres et qui mena dans le siècle une vie toute religieuse. Son cœur n'avait pas été insensible aux séductions du monde : chaque jour elle passait plusieurs heures devant son miroir, entourée de servantes, pour s'habiller avec élégance, se faire parfumer et tresser les cheveux. Dieu se servit d'une maladie pour ramener à lui cette véritable femme du monde et bien implanter dans son âme cette conviction que « le corps devenant tôt ou tard la pâture des vers, l'on a bien tort de tant le caresser ». An 383. — En Assyrie et en Perse, à saint Anastase, martyr, mentionné ci-dessus, sont joints ses soixante-dix compagnons qui périrent avec lui. An 628. — En Bulgarie, les saints Manuel, Georges, Pierre, Léon, évêques; Parode, prêtre; Jean, Léon, tribuns; Gabriel, Sionie, et trois cent soixante-dix-sept autres martyrisés par les Bulgares qui les avaient emmenés en captivité après avoir pris Andrinople et fait la conquête de la Thrace. Ces mêmes Bulgares devaient quelques années après, 850, se convertir au Christianisme avec leur roi Bogaris. Le martyre de ces serviteurs de Jésus-Christ eut lieu vers l'an 818. — En Angleterre, saint Britwald, évêque de Wilton ou Wilshire; il eut des révélations sur les rois anglais qui devaient venir après lui. An 1045. — En Belgique, saint Walter ou Gautier de Bierbeke, d'une race noble du Brabant, moine de l'Ordre de Cîteaux. Vers l'an 1220.

1. Voir sa vie au 23 janvier.

SAINT VINCENT, SAINT ORONCE ET SAINT VICTOR

MARTYRS, HONORÉS A GAP ET EMBRUN

IVe siècle.

> Il est facile d'honorer les martyrs en célébrant leur fête ; mais il est difficile d'imiter leur foi et leur patience.
>
> Saint Thomas d'Aquin, 22 *Quæst.* 124, art. 2, arg. 3.

Vers la fin du troisième siècle, dans une ville considérable alors des Alpes maritimes, nommée Cimèle ou Cimiez, non loin de Nice, naquirent deux frères : Vincent et Oronce. Leurs parents, d'illustre origine, étaient païens. Mais Dieu, qui avait sur ces deux jeunes hommes des desseins de miséricorde, les appela bientôt des ténèbres de l'infidélité à son admirable lumière.

L'Evangile annoncé, dès le temps même des Apôtres, dans les Alpes et dans les Gaules, comptait déjà de nombreux disciples. Vincent et Oronce entendirent donc la parole de vie ; désabusés des vaines croyances, ils se soumirent à la vérité et demandèrent le baptême.

A peine néophytes, ils devinrent apôtres. Leur première conquête fut leur propre famille. Le ciel leur accorda la plus douce, la plus intime consolation que des enfants puissent goûter sur cette terre : celle de procurer la vie de l'âme à ceux de qui ils tiennent la vie du corps.

Ce premier succès ne fit qu'accroître leur zèle. Ils résolurent de quitter les douceurs de la famille, de dire adieu à la patrie et d'aller porter au loin la bonne nouvelle qu'ils avaient reçue.

Une violente persécution ensanglantait alors les provinces septentrionales de l'Espagne.

Les cruels empereurs Dioclétien et Maximien avaient trouvé, dans le proconsul Rufin, un farouche exécuteur de leur haine contre les disciples de l'Evangile.

Le récit de ces luttes violentes venu jusqu'aux oreilles de Vincent et d'Oronce, avait enflammé leur courage et excité leur charité ; ils forment l'héroïque projet d'aller soutenir leurs frères dans la foi et cueillir pour eux-mêmes les palmes du martyre ; et, sans se laisser rebuter par la longueur, les difficultés et les périls de ce voyage, ils prennent, pleins d'ardeur, le chemin qui conduit en Espagne.

La persécution avait dispersé les pierres du sanctuaire, amoncelé des ruines et arrosé de sang les débris de cette Eglise désolée.

L'évêque Pontius, suivi d'une foule nombreuse, fuyait alors devant le tyran et s'en allait chercher, dans quelque solitude profonde, un abri contre le glaive des persécuteurs et un lieu assez sûr pour qu'il pût y dresser sans crainte un autel et y adorer son Dieu en toute liberté.

Avec lui fuyait un pieux lévite nommé Victor, déjà célèbre par plusieurs miracles et fort connu par son héroïque dévouement à la cause chrétienne.

Ce fut près de Gironne que nos jeunes apôtres, respirant le zèle et la foi,

rencontrèrent Pontius et la multitude qui l'accompagnait dans sa retraite. Après avoir confondu leurs larmes et mêlé leurs douleurs à celles du vénérable prélat, ils lui dirent le motif de leur voyage, et comment ils espéraient adoucir les souffrances de leurs frères, en soutenant leur courage au milieu de ces dures épreuves. L'évêque, plein d'admiration, les bénit, puis ils se séparèrent. Mais Victor ne put les voir partir seuls ; il demanda et il obtint la permission de les seconder dans leur sainte entreprise et leur périlleux ministère.

Nos trois confesseurs parcourent les bourgs et les cités, portant aux fidèles des paroles pleines de force et d'une généreuse ardeur.

Après avoir rempli cette sainte mission avec tout le zèle et toute l'abnégation que la charité met au cœur d'un apôtre, comprenant que le martyre ne pouvait plus longtemps tromper leurs espérances, ils se retirèrent à la maison de campagne de Victor pour retremper leurs âmes dans la prière et se disposer à la dernière lutte. Cette maison de campagne devait se trouver près de Julia Lybica, aujourd'hui Puycerda, patrie de Victor.

Leurs ardentes aspirations vers le ciel allaient être satisfaites. Rufin, instruit de leurs courses évangéliques, était entré en fureur ; il avait juré de leur faire cruellement expier leur audace et de laver dans leur sang leur désobéissance aux ordres des empereurs.

La retraite où ils s'étaient renfermés sans grande précaution fut aisément découverte. Rufin, suivi de quelques soldats, se présente devant la maison de Victor. Mais sur les instances de ce généreux jeune homme, Vincent et Oronce avaient consenti, quoique à regret, à se retirer, lui faisant auparavant promettre qu'il révélerait leur asile si le proconsul l'exigeait. Rufin, furieux, adresse au saint diacre d'amers reproches : « Comment », lui dit-il d'un ton insultant, « comment oses-tu retirer chez toi ces deux séducteurs qui viennent, jusque sous mes yeux, propager la superstition qu'il m'est enjoint de détruire ? J'en jure par Jupiter, si tu ne me découvres la retraite de tes hôtes, je déchargerai sur toi-même tout le poids de ma colère ». — « Non », reprit Victor, avec un noble courage et après s'être muni du signe de la croix ; « non, ils ne sont point des séducteurs, ces hommes que vous recherchez pour en faire les victimes de votre impiété ; ils sont les amis du Dieu tout-puissant et les serviteurs de Jésus-Christ, le sauveur et le maître du monde, le vôtre et le mien..... Non loin d'ici, sur la montagne voisine, ils demandent, pour eux et pour leurs frères, l'abondance des bénédictions célestes ».

Sans perdre de temps, Rufin précipite ses pas vers la montagne.

Cependant les serviteurs de Dieu, dans l'attente d'une arrestation imminente, priaient.

Ils priaient encore quand Rufin, essayant tour à tour les menaces et les promesses, s'écria : « Malheureux, ignorez-vous donc les ordres et le pouvoir que j'ai reçus de poursuivre, jusqu'à extinction, tout ce qui porte le nom de chrétien ? Ne soyez pas assez ennemis de vous-mêmes pour braver mon courroux. Sacrifiez aux divinités de l'empire, et par votre soumission aux lois, méritez ma protection qui peut vous élever aux charges et aux honneurs ».

Insensibles à ce faux semblant d'un intérêt passionné et cruel, nos saints se bornent à répondre avec un calme inaltérable : « Ordonnez ce qu'il vous plaira ; mais nous restons fidèles au Dieu vivant, et nous nous confions en Jésus-Christ, qui nous a rachetés par son sang précieux ». A cette réponse, Rufin, furieux de voir ses avances dédaigneusement méprisées, fit venir les

bourreaux. Les têtes de Vincent et d'Oronce tombèrent, et leurs âmes montèrent brillantes et glorieuses vers les cieux.

Victor avait prévu ce sanglant dénoûment ; il voulut aller vénérer les restes mortels des deux martyrs, les soustraire à la profanation et leur rendre les honneurs de la sépulture. Il se prosterne donc, saisi d'un religieux respect, devant ces précieuses dépouilles, il les baise avec amour, les enveloppe avec soin et les emporte secrètement dans sa demeure pour les dérober aux sacriléges profanations des persécuteurs.

Mais les saintes reliques ne devaient pas rester longtemps dans le secret de la tombe. Le saint évêque Pontius avait eu une révélation du Seigneur. Jésus-Christ lui était apparu, et lui avait ordonné de placer sur un char les corps des martyrs et de les faire transporter dans leur patrie. Pontius ayant fait part des desseins du ciel à Victor, le chargea de la pieuse entreprise.

Le saint diacre se met en devoir d'exécuter les ordres de son évêque ; le char est prêt, Victor va partir ; mais le cruel proconsul ne laissera pas cette victime lui échapper. Ses émissaires se saisirent du courageux lévite et le conduisirent devant leur maître.

L'interrogatoire ne fut pas long ; le saint confesseur dut choisir entre sacrifier aux dieux ou mourir. A cette déshonorante proposition, il répond : « Je n'offre mon encens et mes hommages qu'au Seigneur Jésus, le fils du Roi des rois ; quant à vos ridicules divinités, je ne professe pour elles qu'un souverain mépris ».

Irrité de cette noble résistance, Rufin fait conduire le généreux Victor à l'endroit même où avaient été immolés ses deux amis ; puis, par un raffinement de cruauté commun en ce temps-là, on lui coupa d'abord les bras, ensuite il fut décapité.

Ses parents, arrêtés avec lui, furent traînés jusqu'au lieu du supplice. A la vue du sang, le père du martyr fut ébranlé ; mais Aquilina, son épouse, remplie d'un mâle courage, le retint : « Demeurons fermes », dit-elle, « et mourons pour Jésus-Christ, puisque pour Jésus-Christ nous avons vécu ». Ces paroles communiquèrent au vieillard une incroyable ardeur ; son cœur en fut réchauffé et il vit venir la mort sans frayeur. Leur tête tomba à côté de celle de leur fils ; les flots de leur sang se mêlèrent, et leurs âmes victorieuses dans les mêmes luttes partagèrent le même triomphe.

Heureuses les familles dont tous les membres suivent ainsi, avec persévérance, la voie du ciel, et s'animent à la pratique et à l'héroïsme de la foi !

Cependant les ordres de Pontius, inspiré d'en haut, devaient s'exécuter : on mit le corps de Victor sur le char où il avait placé lui-même ceux de Vincent et d'Oronce, et un fervent chrétien, nommé Hector, consentit à conduire les glorieuses dépouilles en Italie. Les anges des contrées qu'il traversait dirigèrent sa marche.

Le convoi était arrivé près d'Embrun, lorsque tout à coup les bœufs attelés au char s'arrêtent et font retentir la vallée de leurs mugissements. En vain on les presse, en vain on les perce de l'aiguillon pour les faire marcher, le char demeure immobile. Arator, vénérable prêtre que la Providence avait amené au-devant du convoi, court annoncer ce singulier événement à saint Marcellin, qui illustrait alors, par ses vertus et ses miracles, le siége archiépiscopal d'Embrun. « Seigneur », dit-il, « je viens de voir une chose bien extraordinaire ». — « Quoi donc, mon frère? » repart saint Marcellin. — « Les corps de trois martyrs décapités en Espagne sont portés sur un char, et celui qui le conduit dit qu'il veut se rendre à Cimiez en Italie. Or, à peine arrivé en face du pavillon des Juifs, où vous savez qu'on a tout

nouvellement construit une crypte si riche, si bien bâtie en pierres taillées et recouverte en marbre précieux, voilà que le char s'arrête tout à coup. Les bœufs mugissent ; vainement on les tourmente ; le char est aussi inébranlable que notre montagne ».

Le saint prélat jugea, à l'heure même, que Dieu pouvait seul être l'auteur du prodige. S'étant prosterné à terre, il s'écria avec attendrissement : « Dieu éternel, qui présidez à tout, accordez encore une faveur à cette pauvre ville, et permettez qu'elle se glorifie de posséder ces corps saints ». Après quoi il se rend sur le théâtre de l'événement, il interroge le conducteur ; puis, heureux et fier de ce nouveau trésor dont le ciel semble vouloir enrichir son église, il cherche pour les saintes reliques un tombeau digne d'elles.

Marcellin propose au Juif, maître de la crypte dont nous avons parlé, de la lui acheter ; il lui en offre une valeur double, avec prière de la céder. Mais, soudain, le Juif est touché d'une grâce intérieure : il abandonne le monument au saint archevêque, tout en refusant la somme offerte, et répond avec larmes : « Dieu se déclare en faveur des martyrs de votre foi. Ne me comptez plus au nombre des infidèles ; car je crois, moi et toute ma famile. Je ne vous demande ni or, ni argent ; disposez de ce tombeau et de toute ma maison, mais ne me refusez pas le baptême ».

Le sépulcre des martyrs devint bientôt célèbre dans toute la contrée par les prodiges sans nombre qui ne cessaient de s'y opérer. On y apportait en foule les malades et les possédés, et tous s'en retournaient guéris, délivrés et bénissant Dieu.

Le bruit de ces merveilles se répandit bientôt au-delà des montagnes, et le culte des trois martyrs pénétra dans toutes les Alpes maritimes et cottiennes. Longtemps il y fut en grand honneur, et nous voyons dans les annales contemporaines qu'au sixième siècle, le monastère de Novalaise en Savoie, d'autres disent celui de Nyons en Suisse, sollicitait avec instance et obtenait comme un trésor une portion des glorieuses reliques.

Lors de la dernière incursion des Sarrasins dans les Alpes, au commencement du dixième siècle, l'église d'Embrun perdit les restes vénérés de ces saints martyrs. Les chrétiens les avaient peut-être cachés pour empêcher qu'ils ne fussent profanés par l'impiété de ces barbares. Plus tard, en 1435, sous l'épiscopat de Mgr Jean Giraud, des ouvriers faisant des fouilles dans l'Eglise paroissiale de Saint-Vincent, bâtie par saint Pélade et consacrée par saint Galican II, son successeur, découvrirent ces précieuses reliques, qui furent de nouveau exposées à la vénération des habitants de la ville et du diocèse.

La fête des saints martyrs Vincent, Oronce et Victor, se célèbre aujourd'hui dans tout le diocèse de Gap, le 22 du mois de janvier, jour où elle est inscrite dans le Martyrologe romain. Mais celle de l'invention des reliques des mêmes saints martyrs a été supprimée, parce que le malheur des temps n'a pas permis à la cathédrale d'Embrun de les sauver de la profanation et de l'anéantissement lors du pillage de la métropole par les protestants, le 15 mars 1585.

Nous avons tantôt analysé, tantôt reproduit l'*Histoire hagiologique du diocèse de Gap*, par Monseigneur Dépery.

SAINT VINCENT D'ESPAGNE, DIACRE ET MARTYR

304. — Pape : Saint Marcellin. — Empereurs : Dioclétien et Maximien Hercule.

La pauvreté volontaire soufferte avec patience équivaut au martyre.

Thomas à Kempis, *serm.* XI, Div. 4.

La dispute n'est pas moindre en quelques villes d'Espagne, touchant la patrie de saint Vincent, qu'entre Narbonne et Milan, touchant celle de saint Sébastien. Valence dit qu'elle a servi de théâtre à son martyre ; Saragosse, qu'elle le nourrit ; la ville d'Huesca, qu'elle l'a vu naître, et elle fait encore voir sa maison paternelle changée en une église. Son père s'appelait Eutychius et était fils d'Agreste, très-noble consul, et sa mère Enole, que quelques-uns disent avoir été sœur de saint Laurent ; notre Saint serait donc neveu de ce glorieux Martyr.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre les lettres, il fut mis, par un ordre de la divine Providence qui le destinait à être un vase d'élection, sous la sage conduite du bienheureux Valère, évêque de Saragosse, lequel, reconnaissant de très-beaux talents en ce jeune homme, le promut incontinent à l'ordre du diaconat ; et parce que ce prélat se voyait déjà vieux et que, d'ailleurs, il parlait avec peine, il l'employa à la prédication, charge dont il s'acquitta avec beaucoup de gloire pour Dieu et d'édification pour tout le peuple.

En ce temps-là, Dioclétien et Maximien, cruels tyrans et ennemis jurés de Jésus-Christ, envoyèrent Dacien en Espagne, en apparence pour la gouverner, mais en effet pour y être le ministre de leur impiété, car il ne leur cédait point en rage et en fureur contre le Christianisme et contre l'honneur de nos autels.

Dacien, arrivé à Saragosse, persécuta cruellement l'Eglise de Dieu par les tourments qu'il fit souffrir aux fidèles, inventant mille sortes de supplices horribles pour ébranler la constance des plus fermes. Quand les chrétiens qui étaient parmi le peuple eurent senti les premiers coups de sa rage, il tourna sa fureur contre ceux qui avaient quelque autorité dans l'Eglise. Apprenant que l'évêque Valère et Vincent, son diacre, y tenaient le premier rang par l'éminence de leur doctrine et la sainteté de leur vie, les fit venir, et parce qu'il voulait instruire leur cause avec plus de loisir, les fit conduire à Valence chargés de fer ; ils y allèrent à pied, avec beaucoup de souffrance de leur part et peu de charité de la part des gardiens qui les accompagnaient.

Etant arrivés en cette ville, ils furent d'abord jetés en un cloaque où ils demeurèrent plusieurs jours entièrement abandonnés pour ce qui était des choses nécessaires à la vie ; mais, en échange, ils étaient visités du ciel et secourus des faveurs de ce Seigneur pour le nom duquel ils étaient affligés sur la terre. Le président espérait, avec le temps, amollir ces cœurs par la rigueur et la lenteur des supplices ; mais il se trompait bien : leur courage s'augmentait par la persécution. Il les fit amener en sa présence, et les voyant en bon état, avec un visage frais, il se fâcha contre le geôlier, pensant qu'il leur avait fourni abondamment tout ce dont ils avaient besoin. « Est-ce là », dit-il, « ce que j'avais commandé ? Il fait beau voir sortir de la prison les

ennemis de notre empire, ainsi forts et en cet embonpoint ». Et, se tournant ensuite vers les saints martyrs, il leur demanda : « Que me dis-tu, Valère ? Veux-tu obéir aux empereurs et adorer les mêmes dieux qu'ils adorent ? » Le saint vieillard répondit doucement et fort bas, à cause de la difficulté qu'il avait à parler, de sorte que sa réponse ne fut pas bien entendue. Vincent lui dit : « Je parlerai, mon père, si vous me l'ordonnez ». — « Mon fils, reprit Valère, je vous ai déjà confié le soin d'annoncer la parole de Dieu ; ainsi je vous charge présentement de répondre pour faire l'apologie de la foi que nous défendons ici ». Le saint Diacre prit donc la parole et dit au gouverneur : « Que vos dieux, Dacien, soient pour vous ; offrez-leur votre encens et vos sacrifices d'animaux, et adorez-les comme les protecteurs de votre empire ; nous autres, chrétiens, nous savons bien que ce ne sont que les ouvrages des mains de ceux qui les ont façonnés ; qu'ils n'ont ni sentiment ni mouvement, et qu'ils sont sourds à vos invocations. Nous reconnaissons le souverain Seigneur qui a créé le ciel et la terre par sa seule volonté et qui, par sa providence, régit et gouverne le monde. Nous ne croyons qu'en ce seul Dieu et en Jésus-Christ, son Fils, lequel, revêtu de notre chair est mort pour nous sur la croix ; et afin de reconnaître, autant qu'il nous est possible, cet amour et cette mort par notre mort, nous désirons répandre notre sang et donner notre vie pour sa gloire ».

Ces paroles eurent des résultats bien divers : les chrétiens qui étaient présents en reçurent une merveilleuse consolation, et Dacien en fut rempli de rage et de fureur ; il commanda que le saint évêque fût banni et Vincent cruellement tourmenté. Les bourreaux le dépouillèrent et le lièrent à un long poteau, puis ils lui serrèrent les pieds avec des cordes attachées à des poulies, et, lui étendant le corps à force de tirer, ils lui disloquèrent tous les membres. Durant ce supplice, Dacien lui disait : « Ne vois-tu pas comme ton corps est tout démembré ; qu'attends-tu davantage pour te ranger à la volonté de nos dieux ? » Le généreux martyr lui répondit d'un visage riant : « J'ai toujours désiré souffrir ; et crois-moi, Dacien, il n'est point d'homme qui me puisse faire un plus grand plaisir que celui que je reçois maintenant de toi et contre ton intention. Tu es plus tourmenté que moi de voir que je ne puis être vaincu par les supplices que j'endure ; c'est pourquoi je te prie de ne pas changer de volonté pour moi ; car le prix de ma couronne et la gloire de mon combat dépendent des excès de ta cruauté ». Ces paroles étaient comme de l'huile jetée sur le feu de la rage, déjà assez ardent dans le cœur de Dacien. Il commanda aux exécuteurs d'inventer quelque nouveau supplice et de déchirer le corps du Saint avec des gaffes et des crochets de fer. Mais, comme si Vincent eût été insensible, il reprochait à ses ennemis leur faiblesse en leur disant : « Que vos forces sont petites et que vos inventions sont courtes ! Je pensais que votre cruauté irait plus loin ». Ils étaient las de le tourmenter, et le martyr n'était pas las de souffrir, car son courage augmentait avec sa joie, et il trouvait de nouvelles forces au milieu de ses douleurs ; Dieu l'ayant armé d'une confiance si parfaite que les tourments mêmes lui semblaient des délices. On eût cru, à voir ce spectacle, qu'il y avait un combat opiniâtre entre la fureur de Dacien et la ferveur du saint martyr : fureur de l'un à faire du mal et ferveur de l'autre à l'endurer ; mais Dacien aurait manqué plutôt de torture que Vincent de courage. De sorte que ce juge, devenu furieux, fit maltraiter les bourreaux mêmes qu'il accusait de lâcheté comme de faibles ministres de la justice des dieux et des empereurs, qui se laissaient vaincre par la patience du criminel. Ceux-ci renouvelèrent donc ses souffrances, et par un détestable raffinement de

cruauté, ils l'étendirent sur un lit de fer, sous lequel ils mirent le feu ; ils lui appliquèrent en même temps des lames de cuivre ardentes sur la poitrine et sur les autres membres, tellement que le sang qui coulait des plaies qu'il avait déjà reçues éteignait le feu qui le dévorait. Sa chair était consumée, il ne lui restait que les os déjà noirs et brûlés, et néanmoins le brave soldat de Jésus-Christ, comme s'il eût été sur un lit semé de roses et de fleurs, méprisait ses bourreaux et l'impiété de Dacien ; de sorte que, pour étudier une nouvelle invention, ce cruel tyran le fit ramener dans une prison qu'il fit semer de têts de pots cassés, commandant qu'il fût roulé dessus afin de renouveler ses douleurs en tous les membres de son corps.

Le courageux lévite était couché sur ce lit douloureux avec un corps presque mort, mais avec un esprit plein de vie et qui se préparait à de nouveaux combats. Alors Notre-Seigneur le regardant du trône de sa gloire, voulut lui faire de nouvelles faveurs et montrer aux fidèles qu'il n'abandonne jamais ceux qui ont une véritable confiance en lui. Il l'avait comblé d'une allégresse intérieure dans les tourments et lui avait donné le désir d'en souffrir davantage ; mais il voulut achever la mesure de ses grâces et le mettre en état de triompher encore plus glorieusement des ennemis de son nom.

Au milieu de la nuit, lorsque les geôliers croyaient être plutôt commis à la garde d'un squelette que d'un homme, et que, sur cette opinion ils s'étaient endormis, les esprits bienheureux vinrent faire part de leur félicité à ce généreux soldat de leur Roi ; ils éclairèrent la prison, la parfumèrent d'une odeur céleste et la remplirent d'une douce harmonie. Les gardes s'éveillant en sursaut, croyaient déjà que leur prisonnier leur avait été enlevé : Vincent les voyant inquiets leur cria : « Je ne m'enfuis point, non, me voici ; je suis ici au milieu de mes frères, et je goûte les grâces que Dieu me fait; reconnaissez par là la grandeur du Roi que je sers et pour qui je souffre ; mais, étant témoins de la vérité, allez dire de ma part à Dacien qu'il invente de nouveaux supplices, car je suis déjà tout guéri et plus prêt que jamais à en souffrir davantage ». Les soldats allèrent trouver Dacien pour lui dire ce qui se passait ; il en fut saisi et consterné, mais il persévéra dans son endurcissement, tandis que le geôlier et la plupart des gardes se convertirent à la vue de tant de merveilles et reçurent le baptême. Pendant que Dacien pensait à ce qu'il pourrait faire, les anges chantaient autour du saint diacre, et, comme dit Prudence, l'encourageaient par ces paroles : « Courage, invincible martyre, ne crains plus ; car tu as vaincu les tourments eux-mêmes, ils ont perdu contre toi toute leur force. Notre-Seigneur Jésus-Christ a vu tes glorieux combats, il te veut déjà couronner comme victorieux. Laisse donc là la dépouille de cette faible chair et viens avec nous jouir de la gloire du ciel ».

C'est ainsi que se passa cette nuit, après laquelle Dacien commanda qu'on amenât le Saint en sa présence. Sa cruauté avait été sans succès, il voulut tenter de gagner par la douceur ce cœur invincible qui avait surmonté tant de tourments ; il se mit donc à le flatter par de belles paroles, lui disant : « Tes tourments ont été grands et excessifs ; il est bien raisonnable que tu te reposes à présent sur un lit et que nous cessions de te faire la guerre ». Ce discours de Dacien ne procédait pas du repentir de ce qu'il avait fait souffrir au Saint, mais du seul mouvement de sa rage ; son dessein était de le gagner par les délices, ou, s'il demeurait toujours dans sa résolution, de le tourmenter par de nouveaux supplices. Mais ce fut ici que le glorieux martyr fit bien voir que les douceurs du monde lui étaient plus in-

supportables que ses plus cruelles rigueurs, et qu'il souffrait plus de mal sur ce lit délicieux où il fut étendu, qu'il n'en avait souffert sur les chevalets et au milieu des supplices; car, comme s'il n'eût voulu avoir la vie que pour souffrir, il refusa de vivre lorsqu'il vit qu'il ne souffrait plus, et il souhaita de mourir dans la douceur qui lui était insupportable comme il avait voulu vivre dans les tourments pour lesquels seuls il semblait avoir aimé la vie. Son âme glorieuse quitta donc, au milieu du repos, ce corps bienheureux dont elle n'avait pu s'éloigner durant les efforts de la cruauté de ses ennemis. Ce fut en cet état que mourut l'invincible martyr saint Vincent, sortant de la vie présente pour aller recevoir la palme des mains de celui qui lui avait donné la force de triompher : ce qui arriva le 22 janvier, l'an 304. Dacien, voyant ses desseins avortés par cet heureux décès, qui mettait Vincent hors du monde et hors de son pouvoir, répandit le reste de sa rage contre ce saint corps qu'il n'avait pu vaincre. Il commanda donc qu'il fût exposé au milieu d'une forêt, pour servir de pâture aux animaux, et priver ainsi les chrétiens de la consolation qu'ils auraient ressentie en rendant honneur à ces précieuses reliques. Mais que peut la malice des hommes impies contre le pouvoir d'un Dieu vivant, qui sait défendre ses serviteurs durant leur vie et après leur mort? Le corps de cet admirable martyr fut jeté tout nu au pied d'une montagne, afin que l'avidité des animaux y fût plus aisément attirée par la solitude du lieu; mais un corbeau fut destiné du ciel à garder ce précieux trésor. La première bête qui en approcha fut un loup : et cet oiseau, fondant sur sa tête, et se perchant entre ses oreilles, le contraignit par les coups de bec qu'il lui portait aux yeux, de laisser entiers les restes mortels arrachés à l'impiété de Dacien et d'aller chercher ailleurs de quoi se repaître. O souveraine bonté de Dieu, qui secourt si puissamment ses amis! O toute-puissance de Dieu, à qui toutes les créatures obéissent! Lequel des deux miracles est le plus grand, ou qu'un corbeau apporte à manger à Elie affamé, ou qu'un autre corbeau famélique ne mange point le corps mort de Vincent, et, ce qui est beaucoup plus, ne permette pas même aux autres oiseaux de proie ni aux bêtes farouches de le manger? O fureur insensée de Dacien! dit saint Augustin, le corbeau sert Vincent, le loup le révère, et Dacien le persécute et n'a point honte de s'opiniâtrer en sa malice et de se montrer plus cruel envers lui que les bêtes sauvages qui oublient en sa faveur leur cruauté naturelle et s'efforcent de le défendre.

Dacien, averti de ce qui se passait, se prit à crier comme un frénétique : « O Vincent! tu triomphes encore de moi après ta mort, et tes membres froids et nus, qui n'ont plus de sang ni de vie, me font encore la guerre; il n'en sera pas ainsi! » Puis, s'adressant aux bourreaux, il leur commanda de prendre le corps du martyr et de le coudre dans une peau de bœuf pour le jeter au fond de la mer, afin qu'il fût mangé par des poissons et qu'on ne le vît plus jamais, espérant vaincre dans la mer celui par qui il avait été vaincu sur la terre, comme si Dieu n'était pas le Seigneur d'un élément aussi bien que de l'autre. Les impies donc prirent le corps et le portèrent dans une barque si avant dans la mer, qu'ils ne voyaient plus que le ciel et l'eau, et l'ayant ainsi jeté en haute mer, ils revinrent à terre, croyant avoir entièrement satisfait au désir du président. Mais la puissante main du Très-Haut, qui avait reçu en son sein l'esprit de Vincent, retira aussi son corps du milieu des ondes et le porta si promptement sur le rivage, que les ministres de Dacien l'y trouvèrent à leur retour, avec la pierre qu'ils lui avaient attachée et qui nageait sur l'eau comme une éponge. Ils en demeurèrent si épouvantés qu'ils n'osèrent plus toucher à ce saint corps; les vagues creu-

sèrent peu à peu une fosse et le couvrirent du sable de la mer pour lui donner la sépulture, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'en disposer autrement.

La Providence permit que le saint Martyr apparût à un homme du nombre des fidèles, et lui ordonnât de prendre son corps et de lui rendre les devoirs de la charité chrétienne ; mais cet homme, craignant la fureur de Dacien, différa ce bon office. Vincent s'adressa à une pieuse veuve, appelée Ionique, l'avertit du lieu où étaient ses précieuses reliques, et lui commanda de les enterrer. Cette femme courageuse exécuta promptement ce que l'homme timide n'avait osé entreprendre. Elle prit le corps et le mit en terre hors des murs de Valence, dans une église qui fut depuis dédiée sous le nom de cet invincible Martyr.

Voilà quels furent les combats, les victoires, les couronnes et les trophées du glorieux saint Vincent qui, comme dit saint Augustin, enivré de ce vin qui rend fort et chaste, s'opposa aux tyrans qui voulaient ruiner le règne de Jésus-Christ. Il endura patiemment les peines et les tourments, et même il s'en moqua, tant il était constant; mais s'il fut fort pour résister, il ne fut pas moins humble dans le triomphe, sachant bien que ce n'était pas lui, mais la grâce qui, en lui, remportait la victoire : c'est pourquoi les tourments ne le purent fléchir ni réduire à acquiescer à Dacien, pour faire voir la force du Tout-Puissant, et afin que le serviteur fidèle, quand il sera question d'exposer sa vie pour l'honneur de son Seigneur, ne craigne pas pour sa faiblesse, se souvenant que ce n'est pas lui qui doit combattre, mais Dieu en lui.

Parmi ceux qui parlent avec éloge de saint Vincent, on peut compter saint Augustin, saint Léon pape, saint Bernard, Prudence, Isidore, Métaphraste et tous ceux qui ont écrit les Martyrologes. La France s'enrichit de la plus grande partie de ses saintes reliques. On en transporta, entre autres villes, à Metz, à Castres, à Besançon. En 876, Charles le Chauve passant à Besançon, fit présent à Thierry, évêque de cette ville, de deux vertèbres du célèbre martyr de Saragosse. Le culte de saint Vincent a été en grand honneur au moyen âge dans le diocèse de Besançon et sa fête s'y célèbre encore le 22 janvier, sous le rite double. A Paris, l'abbaye de Saint-Germain des Prés fut bâtie par la piété du roi Childebert, en l'honneur de ce glorieux Martyr qui en est le patron et le titulaire. Ce prince, à son victorieux retour des Espagnes qu'il avait affranchies par la force de ses armes de la tyrannie des païens, se contenta, pour toute récompense, d'un bras de saint Vincent et de sa tunique de diacre, comme il est rapporté dans les *Annales de France*. L'église du Mans eut le bonheur d'en posséder le chef, qui fut donné à son évêque, saint Domnole, par le même Childebert. Mais l'église du Mans ne possède plus actuellement le chef de saint Vincent, diacre et martyr. Ces précieuses reliques avaient été reçues au Mans par saint Domnole, évêque, et déposées par lui dans un monastère qu'il avait fait construire en l'honneur de ce glorieux Martyr (an 572). Ce monastère, occupé par les Bénédictins de la réforme de Chazel-Benoît, et plus tard de la Congrégation de Saint-Maur, subsista jusqu'à la Révolution. A cette époque furent perdues les reliques que possédait l'église abbatiale. Aujourd'hui, l'antique abbaye de Saint-Vincent du Mans est occupée par le grand séminaire diocésain [1].

Les dames religieuses du Charme, de l'ordre de Fontevrault, au diocèse de Soissons, en conservaient, avant la Révolution française, comme un riche trésor, deux notables ossements, l'un d'un bras, l'autre d'une jambe. Mais nous ne saurions écrire sans douleur l'insigne perte qu'a faite la ville de

1. M. Léon Chanson. — Sablé-sur-Sarthe, 19 juillet 1858.

Dun-le-Roi, en Berry, lorsqu'en l'année 1562 les hérétiques calvinistes l'assiégèrent et la prirent, et contrairement à la foi donnée, pillèrent la petite église de Saint-Vincent, où le cœur de cet invincible soldat de Jésus-Christ était conservé dans un beau reliquaire d'argent que Thibaut, comte de Sancerre, y avait autrefois offert. Car ces misérables dérobèrent l'argent et brûlèrent la précieuse relique avec ignominie sur la place publique, sans que la très-suave odeur qu'elle exhala vers le ciel pût jamais fléchir les cœurs de ces hommes fanatiques et plus cruels que des tigres. Mais, bien que les hérétiques aient ravi à la France le cœur de saint Vincent, ils ne lui ont pas ôté l'affection envers ce grand Saint, puisqu'elle le reconnaît pour un de ses défenseurs et de ses patrons : de quoi font foi tant d'églises qu'elle a consacrées sous son nom, même des cathédrales, comme celles de Mâcon et de Viviers, en Vivarais.

Vitry-le-François possède actuellement (1872) l'avant-bras de saint Vincent, rapporté d'Espagne par le roi Childebert, avec ses authentiques.

Enfin, nous ne voulons pas omettre que saint Vincent est invoqué particulièrement pour recouvrer les choses perdues ou dérobées, comme on peut voir dans l'histoire de la translation de ces saintes reliques, où le moine Aymoin rapporte plusieurs exemples de cette dévotion.

On représente saint Vincent, comme saint Laurent, en costume de diacre, ayant pour attribut un lit de fer à pointes aiguës; on voit auprès, des fouets, des chaînes, des ongles de fer, une meule. On le représente encore portant un bateau, ce qui peut signifier deux choses : premièrement, cela rappellerait que son corps fut embarqué pour être submergé au large ; secondement, qu'il a été longtemps invoqué contre les risques de la mer par les matelots de la péninsule ibérique : on sait en effet que ses reliques ont longtemps été honorées sur un cap qui porte encore aujourd'hui le nom de Cap Saint-Vincent. On le trouve souvent avec une serpette, une tinette, des grappes de raisin, des pampres en sa qualité de patron des vignerons. Ce patronage est probablement dû à ce que le nom du Saint commence par *vin :* c'est un pur calembour [1].

La vie de saint Vincent, diacre, est tirée de Prudence et des sermons 274, 275, 276, 277 de saint Augustin. Les actes publiés par Bollandus sont seuls dignes de foi.

SAINT ANASTASE, MOINE ET MARTYR

628. — Pape : Honoré Ier. — Empereur d'Orient : Héraclius Ier.

Il n'est pas aisé de dire quelles merveilles la sainte Croix du Sauveur opéra dans la Perse, lorsqu'elle y fut transportée par le roi Chosroës, après qu'il l'eut enlevée du saint Temple de Jérusalem, sous l'empereur Phocas (614); car elle jeta un si grand éclat parmi ces peuples idolâtres qu'ils ne faisaient point difficulté de dire tout haut que le Dieu des chrétiens était descendu dans leur pays; plusieurs infidèles ouvrirent même les yeux aux

1. Un vieux missel de Constance, imprimé en 1504, contient le proverbe suivant au 22 janvier :
Vincenti Festo, si sol radiat, memor esto;
Tunc magnum fac vas, quia vitis dabit tibi uvas.
« A la Saint-Vincent, si le soleil brille, ne l'oublie ; prépare grandes futailles, car la vigne te donnera force raisins ».

vérités de l'Evangile, qu'ils ignoraient jusqu'alors. Notre Anastase fut de ce nombre. Il s'appelait auparavant Magundat. Son père, nommé Hau, était *mage*, et l'instruisit dans l'astronomie, l'astrologie et dans les folles et pernicieuses sciences qu'on nomme d'un seul mot : *magie*. Après avoir reçu cette éducation, Magundat alla servir dans les troupes du roi Chosroës. Il était à peine enrôlé lorsqu'il apprit que les Perses avaient pris Jérusalem et enlevé la croix de Jésus-Christ, qu'ils apportaient triomphants à Ctésiphon, pour en ériger un trophée à leur religion, à la honte de toute la chrétienté. Il voulut savoir pourquoi ce bois était si célèbre et d'où pouvait venir aux chrétiens une telle vénération pour l'instrument d'un supplice que l'on regardait comme infâme. Dieu permit qu'il s'adressât à des chrétiens mêmes qui lui apprirent que Jésus-Christ, Fils de Dieu, était mort sur ce bois pour sauver les hommes. Il connut ainsi les premiers principes de la vraie religion, et touché de la beauté de sa morale et des récompenses qu'elle promet à ceux qui l'observent, il conçut dès lors le dessein de l'embrasser. Après s'être entretenu quelque temps de ce pieux désir, il quitta enfin l'armée de Chosroës, et renonçant à sa famille et à son pays, il se retira dans la ville d'Hiéraple, en Syrie, chez un orfévre ou monnayeur persan qui était chrétien. Il apprit son métier et travailla quelque temps chez lui; mais son principal dessein, ou plutôt son unique désir était d'apprendre ce qu'il fallait faire pour se rendre digne de la grâce du baptême. Il pria donc son hôte de l'instruire. Celui-ci, craignant de s'exposer à la cruauté des Perses qui étaient maîtres du pays s'il passait pour prêcher le christianisme, se contenta de mener avec lui Magundat à l'église des saints Martyrs. Les peintures dont ce lieu était orné frappaient vivement les yeux de Magundat; il en demandait la signification, et il apprenait qu'elles représentaient la cruauté des tyrans, la patience des chrétiens; il admirait au dedans de lui-même l'héroïsme surhumain de ces glorieuses victimes de l'Evangile. Le désir d'embrasser la religion chrétienne le fit partir bientôt après pour Jérusalem, où il logea encore chez un monnayeur, zélé chrétien, qui, lorsqu'il connut son désir du baptême, le mena chez un saint prêtre nommé Elie. Celui-ci, ayant reçu Magundat au rang des catéchumènes, alla le présenter à Modeste qui gouvernait alors l'Eglise de Jérusalem en qualité de vicaire général pendant l'absence du patriarche Zacharie, prisonnier chez les Perses.

Magundat reçut le baptême avec d'autres Persans, et changea son nom en celui d'*Anastase*, qui est grec, et dont l'étymologie donnait à entendre qu'il était *passé* de la mort à la vie. Le bon prêtre Elie le retint pendant huit jours dans sa maison, revêtu de l'habit blanc, selon que le devaient porter les nouveaux baptisés durant l'Octave de leur baptême; il l'exhortait sans cesse à persévérer dans ces saintes résolutions. Enfin, il lui demanda quel genre de vie il voulait embrasser. Anastase le pria de l'*ordonner* moine. Elie lui fit donc quitter l'habit blanc et le mena au monastère de Saint-Anastase, où l'abbé Justin le reçut sous sa discipline. On lui donna pour maître un religieux d'une prudence consommée, qui lui apprit d'abord la langue grecque et le psautier; après quoi il reçut la tonsure et l'habit religieux.

Il passa sept ans dans ce monastère, s'appliquant aux offices les plus bas. Il était si diligent qu'il trouvait encore assez de temps, après avoir assisté aux offices divins et s'être acquitté des devoirs de sa charge, pour s'appliquer à la lecture des bons livres, particulièrement de ceux qui traitaient de la vie des saints Pères du désert et des combats des Martyrs. Et ainsi sa première inclination à les imiter se fortifiait de plus en plus en son cœur; de sorte qu'il ne demandait rien avec plus d'ardeur en ses prières, que la grâce

de souffrir le martyre. Dieu, qui seconde quand il lui plaît le désir de ses élus, voulut bien lui donner des gages et comme un avant-goût de cette grâce. Car, une nuit qu'il dormait, il songea qu'il était au haut d'une montagne où un homme lui présentait une coupe d'or émaillée de pierres précieuses et toute pleine d'excellent vin, lui disant ces paroles : *Prends et bois.* Quand il l'eut fait, son âme fut pénétrée d'une telle suavité que, s'éveillant au même instant, il reconnut que Dieu, par sa miséricorde, avait exaucé ses prières touchant le martyre qu'il souhaitait avec tant de passion.

Le matin, qui était la fête de la Résurrection de Notre-Seigneur, il communiqua son songe, ou plutôt sa vision, à son père spirituel ; et après avoir assisté à tout l'office divin et reçu la communion avec les autres frères, il prit congé de la compagnie, partit du monastère sans emporter autre chose que son habit; le Saint-Esprit, qui était son guide, le conduisit à Césarée en Palestine. Etant entré en cette ville, il demeura deux jours en prière dans l'église de la sainte Vierge; ensuite il s'attacha à celle de Sainte-Euphémie, martyre. Mais un jour qu'il y allait pour continuer ses dévotions, il aperçut quelques personnes qui se livraient aux opérations de la magie. Il leur fit à ce sujet une douce remontrance, leur disant que lui aussi avait eu le malheur d'exercer cet art criminel et les priant d'y renoncer comme lui; il se fit ainsi remarquer, il se rendit suspect, on le traita comme un espion. Un officier de la garnison l'arrêta, le retint en prison trois jours, sans lui donner ni à boire, ni à manger, et le mena devant Barzabane [1], gouverneur de la province pour les Perses, qui venait d'arriver à Césarée. Anastase se déclare ouvertement chrétien, et demeure insensible aux plus magnifiques promesses aussi bien qu'aux plus horribles menaces. Le gouverneur irrité ordonne qu'on lui attache un pied et le cou avec une grosse chaîne, qu'on le lie à un autre prisonnier et qu'il soit condamné à porter des pierres en cet état. Les Perses, et surtout ceux de la province de Rasech, ses compatriotes, lui firent mille insultes : ils déchiraient ses habits, lui arrachaient la barbe, l'accablaient de coups, le chargeaient de fardeaux énormes, comme un misérable qui était, disaient-ils, l'opprobre de leur pays.

Quelques temps après, Barzabane le fit comparaître une seconde fois en sa présence et lui dit qu'il lui demandait pour la dernière fois s'il voulait revenir à la religion de ses pères ou rester dans les superstitions chrétiennes, et qu'il écrirait sa réponse au roi Chosroës pour avoir ses ordres. « Ecris-lui sur mon compte tout le mal que tu voudras », répondit Anastase, « car je suis chrétien ». « Qu'on l'étende », dit alors le gouverneur, « et qu'on le frappe jusqu'à ce qu'il réponde qu'il est prêt à obéir ». Les bourreaux s'apprêtant à le lier, ce serviteur de Dieu leur dit : « Laissez, je n'ai pas besoin de liens ». Et il se plaça avec calme dans la position où ils le voulaient mettre en l'enchaînant. Ils se mirent alors à le frapper à grands coups de bâton. Le Saint leur dit : « Laissez-moi ôter mon habit, afin qu'il ne soit pas profané. Vous pouvez frapper sur ma chair nue, car ce que vous faites là n'est qu'un jeu pour moi. Dussiez-vous me disséquer membre par membre, je ne renierai point mon Jésus ». Barzabane l'ayant encore menacé d'écrire au roi : « Fais », dit le Martyr, « écris au roi. — Quoi donc ! » répliqua le gouverneur, « est-ce que tu ne crains pas le roi ? » — Le Saint répondit : « Pourquoi craindrais-je ton roi ? N'est-il pas un homme comme toi ? Ne mourra-t-il pas comme toi ? Comme toi ne pourrira-t-il pas ? Qui dois-je craindre, cet objet corruptible, ton semblable, un peu de boue, ou Jésus-Christ qui a créé le ciel et la terre ? »

1. Dans les actes tirés d'un vieux manuscrit grec et publiés en latin, par Bollandus, on lit : Marzabanne.

Le gouverneur, étonné de la liberté du martyr, le fait ramener au cachot. Quelques jours après, dans un autre interrogatoire, il le pressa encore de sacrifier aux dieux de la Perse : « A quels dieux faut-il sacrifier ? » dit Anastase. « Au soleil, à la lune, au feu ? Pourquoi pas aussi aux montagnes, aux collines et à tout le reste ? Dieu me défend de regarder comme dieux mes serviteurs, et d'adorer les créatures qu'il a faites pour mon usage ». Barzabane, de plus en plus offensé par ces discours, renvoya notre Saint en prison, avec menace de le faire mourir dès qu'il aurait reçu la réponse du roi. En attendant, le confesseur de Jésus-Christ était condamné à porter des pierres pendant tout le jour. Il augmentait lui-même ses souffrances; car, refusant à son corps une grande partie du repos dont il avait besoin, il priait, il récitait les offices divins qu'on faisait dans son monastère; mais il avait grand soin de ne pas remuer sa chaîne, pour ne pas troubler le sommeil du prisonnier avec lequel il était attaché. Il reçut de grandes consolations comme Dieu en réserve à ceux qui souffrent pour lui. L'abbé Justin, informé de tout ce qu'endurait son disciple pour la cause de Jésus-Christ, ordonna des prières dans la communauté, et fit partir deux moines pour l'assister. Le ciel le visitait aussi : un des compagnons d'Anastase le vit une nuit tout rayonnant de lumière au milieu d'un chœur d'anges qui priaient avec lui; et il montra ce beau spectacle aux autres prisonniers.

Barzabane, après les interrogatoires dont nous avons parlé, trouvant Anastase invincible, avait écrit à Chosroës. Il en reçut une réponse au bout de quelques jours. Faisant alors amener son prisonnier, il lui dit : « Voici ce que le roi me mande : « Abjure seulement de bouche le christianisme, et je te mettrai en liberté. Alors va où tu voudras; si tu veux être moine, sois-le; si tu préfères redevenir mage comme tu l'étais, comme nous le sommes, fais-le ». Le martyr du Christ répondit : « Il ne m'arrivera jamais de renier mon Jésus ». On le tenta encore par toutes sortes de promesses, mais inutilement. Enfin le gouverneur lui fit dire : « Je sais que tu crains tes compatriotes et que tu n'oses renier le Christ devant eux, mais le roi se contente que tu fasses cette abjuration devant moi et deux autres personnes seulement, et aussitôt tu es libre ». Le Saint répondit : « Il ne m'arrivera jamais de renier mon Jésus, ni devant toi ni devant d'autres ». Barzabane, le voyant inébranlable, lui déclara qu'il avait ordre de l'envoyer au roi chargé de fers. « Ces fers sont inutiles », dit Anastase; « si vous me mettiez en liberté, je me rendrais de moi-même vers le roi ». Le gouverneur donna l'ordre de le faire partir dans cinq jours avec deux autres prisonniers chrétiens. Durant les préparatifs du voyage arriva la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, que l'on célébrait le 14 septembre. Anastase, les deux religieux envoyés par Justin pour le consoler, les deux chrétiens qui devaient le suivre chez Chosroës, et quelques hommes pieux de Césarée, passèrent cette nuit à chanter des hymnes, des psaumes, oubliant les souffrances de la prison pour ne penser qu'aux louanges du Seigneur. Le matin, le *commercier* ou receveur des impôts, qui était chrétien, obtint du gouverneur la liberté de mener Anastase à l'église pour y célébrer cette grande fête, avec promesse de le ramener ensuite à sa prison; car il faut remarquer que les Perses n'empêchaient pas l'exercice de la religion chrétienne dans les lieux de leur conquête où ils l'avaient trouvée établie. Ils en voulaient seulement à ceux de leur pays qui quittaient la religion de leurs pères pour se faire chrétiens, regardant cette conversion comme un outrage à leurs dieux et comme un affront qui retombait sur toute la nation.

La présence du Saint dans l'assemblée des fidèles fut un sujet de joie

universelle : elle ranima la piété, le courage et la foi presque éteinte de plusieurs qui s'étaient laissé abattre par la prospérité et le succès des armées persanes, par la désolation de la ville sainte de Jérusalem et la captivité d'un grand nombre de chrétiens. Il les consola tous, les fortifia par l'exemple de ses souffrances et par ses discours. On ne pouvait se rassasier de le voir, on baisait ses chaînes avec respect. Après l'assemblée, le commercier, à force de prières et presque par la violence, emmena chez lui Anastase avec les deux religieux qui l'accompagnaient; ils y dînèrent en grande compagnie, après quoi ils retournèrent à la prison.

Cinq jours après, notre Saint partit pour la Perse, sous bonne garde, avec les deux autres prisonniers chrétiens; et l'un des deux religieux de son monastère reçut de l'abbé Justin l'ordre de le suivre partout, et c'est lui qui a écrit, ou du moins dicté les *Actes* du martyre d'Anastase, comme témoin oculaire. Dans tous les lieux où passait le confesseur de Jésus-Christ, les chrétiens se pressaient en foule autour de lui, pour lui exprimer leur respect et leur admiration, au point que ces honneurs alarmèrent son humilité. Il en écrivit de la ville d'Hiéraple et des bords du Tigre, à son abbé, lui demandant ses prières et celles de la communauté pour que Dieu lui fît la grâce d'achever sa carrière humblement et courageusement. Dès qu'il fut arrivé à Balsaloë [1], petite ville d'Assyrie, à deux lieues et demie de Discarthes [2], près de l'Euphrate, où était alors le roi des Perses, on le mit en prison en attendant des ordres particuliers. Chosroës, au bout de quelques jours, envoya un magistrat pour l'interroger. Il répondit comme toujours « qu'il était chrétien, que son Dieu avait créé le ciel et la terre; si Jésus était mort sur la croix, ç'avait été volontairement pour nous racheter et détruire l'empire des démons qui régnaient chez les Perses ». Le juge chercha à l'éblouir par des promesses, lui promettant la faveur du roi et une des premières places à sa cour. « Je considère les dons de ton roi comme de la boue », répondit le Saint. Le lendemain, le juge employa les menaces. « Seigneur », lui dit le martyr avec tranquillité, « il est inutile que tu te tourmentes ainsi. Jésus, mon Dieu, me soutient : tu ne parviendras jamais à me faire abandonner ma foi ». Alors le juge le fit enchaîner et battre à coups de bâton, en disant : « Voilà ce que tu auras chaque jour à la place des honneurs que tu refuses. — Je serai aussi insensible à tes coups qu'à tes faveurs », répliqua Anastase; « fais ce que tu voudras ». Il reçut la bastonnade trois jours de suite. Le juge le fit alors étendre sur le dos et ordonna qu'on lui mît sur les jambes une grosse pièce de bois appesantie encore par deux hommes montés sur les deux bouts. Ce supplice était regardé comme insupportable. Anastase le supporta avec calme, en rendant grâces à Dieu. Le juge, ne sachant plus que faire, le renvoya en prison, et alla lui-même raconter au roi ce qui s'était passé et recevoir ses ordres. Pendant ce temps, le geôlier, qui était chrétien, laissait entrer le religieux qui avait suivi notre Saint et qui venait le consoler et l'exhorter au bien. Beaucoup de fidèles, qui se trouvaient dans cette ville, accoururent aussi à la prison et se prosternant aux pieds du Martyr, baisaient ses chaînes, le conjuraient de prier pour eux et de les bénir. Et comme il refusait, ils prenaient de la cire, la pressaient contre ses chaînes pour qu'elles s'y imprimassent et emportaient cette sainte empreinte comme une bénédiction. Le juge étant de retour, interrogea encore plusieurs jours notre saint Martyr, et à chaque fois il le faisait battre cruellement. D'après son

1. On lit dans Godescard, Barsaloë; dans Baillet, Bethsaloé, autrement Barsalo.
2. Autrement Dastagerde (Godescard); ou Dastager (Baillet).

ordre, on le pendit par une main, après lui avoir attaché au pied une grosse pierre. Il resta environ deux heures en cet état. Le voyant inébranlable, le juge le fit descendre et alla de nouveau consulter le roi.

Il revint, au bout de cinq jours, avec l'ordre de faire mourir Anastase et les autres prisonniers chrétiens, en tout soixante-douze. On les conduisit sur le bord du fleuve, et tous furent étranglés en présence d'Anastase à qui les bourreaux disaient, à la mort de chacun : « Veux-tu mourir ainsi, ou préfères-tu obéir au roi et conserver la douce lumière du jour et mille honneurs ? » Mais le saint martyr, élevant les yeux au ciel, rend grâces à Dieu de ce que ses désirs vont être satisfaits, et dit : « J'espérais que mon corps serait déchiré par vous en mille pièces pour l'amour de Jésus-Christ. Mais si c'est là la mort que vous me préparez, je remercie Dieu de ce qu'il va, par des peines si petites, m'associer à la gloire des saints Martyrs ». Et ainsi, avec une grande joie, une ineffable allégresse, il subit le même genre de mort que ses compagnons. On le distingua seulement des autres en lui coupant la tête après l'avoir étranglé, le 22 janvier de l'an 628, le dix-huitième de l'empire d'Héraclius. Dieu le distingua d'une façon bien plus remarquable : durant la nuit, les chiens qui dévorèrent les corps des autres martyrs, laissèrent le sien intact; de sorte que le religieux dont nous avons parlé, et quelques autres chrétiens du nombre des captifs de Palestine, purent le racheter des bourreaux; ils le portèrent au monastère de Saint-Serge, qui n'était pas éloigné, et d'où est venu le nom de Sergiopolis à la petite ville de Barsaloë. D'autres disent que ces saintes reliques furent toutes portées à Césarée en Palestine, et l'on raconte, dans la quatrième session du second concile de Nicée, que lorsque l'on fit cette translation, toute la ville alla au-devant en procession, pour recevoir avec respect un si précieux trésor. Une femme, nommée Areta, des premières de la ville, fut seule assez téméraire pour ne point prendre part à cette pompe, disant qu'elle ne se dérangeait pas pour les *Reliques de Perse*. Mais elle fut bientôt obligée de changer de résolution. Ce Saint lui apparaissant la nuit, revêtu de son habit de religieux, la reprit sévèrement de son impiété, et en même temps elle fut saisie de violentes douleurs et perdit la parole. On lui conseilla de se recommander au saint Martyr pour recouvrer la santé; elle prit ce parti, et se fit porter à son sépulcre, le reconnut à sa véritable image qui était auprès de ses reliques et qui lui parut semblable à sa vision, et elle fut entièrement guérie. Ces saintes reliques furent ensuite portées à Constantinople où l'impératrice Irène fit depuis bâtir une église en leur honneur.

Enfin, les actes du septième concile œcuménique nous apprennent qu'à l'époque où il se tint, Rome possédait déjà l'image et la tête de saint Anastase, et qu'elles opéraient des miracles. Le concile se sert même de cet exemple pour autoriser le culte des images. Il reconnaît au même endroit, comme authentiques, les actes originaux de son martyre. Ces précieuses reliques furent déposées dans une église de la Sainte Vierge appelée *ad aquas Salvias*, près de la porte Capène. Elle a depuis changé son nom et s'appelle aujourd'hui l'église des saints Vincent et Anastase.

Dans ses images on représente sa *décollation;* mais on la distingue de celle de saint Jean-Baptiste en ce que la tête porte une entaille au crâne ou un capuchon de moine [1].

1. L'auteur du *Martyrologe poétique* s'exprime ainsi au sujet du culte rendu à Rome au chef de saint Anastase :

Nil capitis dono misit pretiosius Urbi
Martyris eximii Persia dives opum.

Le Père Giry ayant suivi Métaphraste et Baronius pour composer la vie de saint Anastase, nous l'avons refaite avec les Actes publiés en latin par Bollandus, les mêmes vraisemblablement que loua le septième Concile général, cent soixante ans après la mort du Saint (786).

SAINTE LUFTHILDE, HONORÉE A COLOGNE (719).

Sainte Lufthilde, dont le nom signifie *héroïne céleste* [1], est célèbre dans la région de Cologne. Elle naquit à Luftelberg, village entre Reimbach et Meckenheim, près des ruines d'un monumental aqueduc romain que Vispanius Agrippa fit construire pour amener les eaux à Trèves. Dans ce village existe une église dédiée à notre Sainte, qui domine une immense plaine. On y va en pèlerinage de fort loin. On l'invoque principalement contre les maux de tête et les maux d'oreille ; on montre encore la porte de communication qui lui permettait de se rendre de sa cellule à l'église où elle passait les plus longues heures de la journée devant les saints autels. Les monuments écrits concernant cette Sainte, si jamais il en a existé, ont péri.

La tradition a complétement oublié l'époque où elle vécut. Des détails de sa vie, elle n'a retenu que les mauvais traitements dont la Sainte était l'objet de la part de sa marâtre et le miracle du fuseau. Voici ce qui donna lieu à cette manifestation miraculeuse de la sainteté de Lufthilde.

Son père était en contestation avec des voisins à propos du bornage d'un champ. La Sainte, désolée de voir la paix du village troublée pour une pincée de terre, se rendit un jour à ce champ en filant son fuseau. Arrivée à l'endroit, objet du litige, la laine de son fuseau se dévida d'elle-même et alla en se déroulant se placer sur chacun des points qui devaient former la vraie limite.

SAINT OULPH [2], MARTYR EN CHAMPAGNE (IIe ou IIIe siècle).

Saint Oulph fleurit en Champagne, dans les premiers siècles de la foi chrétienne. Il endura de grandes souffrances pour la religion, pour la foi et le nom du Christ. Puis, ayant montré beaucoup de fermeté dans les tortures, il périt sous le glaive meurtrier, confirmant sa foi par l'effusion de son sang. Son martyre arriva le 22 janvier, au territoire d'Arcis. Pour honorer sa mémoire, les chrétiens ont donné son nom à un village situé à sept lieues de Troyes et à quatre d'Arcis-sur-Aube, non loin de Mery-sur-Seine : on y célèbre, chaque année, sa fête, le 22 janvier : on croit, du reste, qu'il y serait né.

SAINT VINCENT, ÉVÊQUE DE DIGNE (380).

Vincent, originaire de la terre d'Afrique, vint dans la Gaule avec Marcellin et Domnin, plus tard premiers évêques, l'un d'Embrun, l'autre de Digne. Il aborda premièrement à Nice, d'où, franchissant les Alpes, il parvint à Embrun, et y fut le ministre et l'auxiliaire infatigable de Marcellin. Marcellin ayant été consacré évêque d'Embrun par le bienheureux Eusèbe de Verceil, le bienheureux Vincent, désormais compagnon inséparable de saint Domnin, vint avec lui à Digne ; il y travailla avec zèle à détruire l'idolâtrie et à fonder l'Eglise. Doué des vertus les plus hautes, il fit faire de grands progrès à l'œuvre divine.

Il se fit surtout remarquer par l'étude des saintes lettres, qu'il avait apprises dès l'enfance, qu'il lisait constamment et pratiquait fidèlement. Son admirable douceur, son talent de la persuasion, par lesquels il convertissait les païens, lui servaient aussi à entretenir dans la foi ceux qu'il avait con-

1. Sainte Lufthilde, Lufthalde ou Leuchtilde, c'est-à-dire héroïne céleste (Loft, élevé, Lucht, air, lumière, et held, héros).

2. On prononce Ou : on a dit successivement Ulphus, Ulphe et Ou; ce qui, en tenant compte de la prononciation latine de l'*u*, revient absolument à Oulph.

vertis et à se concilier tous les esprits. Lorsqu'il était fatigué de l'affluence populaire, toujours grande autour de sa personne, il se retirait pour se délasser dans la solitude, qu'il aimait beaucoup, et y vaquait à l'oraison et au chant des hymnes et des psaumes. Telle était son humilité, qu'il céda sans peine l'épiscopat à Domnin, et que, lorsque celui-ci fut mort, il fallut le contraindre à l'accepter. Toutes ces vertus furent couronnées en lui dès cette vie par le don des miracles; le contact de ses vêtements guérissait les malades; sa prière ou sa seule présence mettait en fuite le démon et ressuscitait les morts.

Devenu évêque, il fut assidu à la lecture, à l'oraison et au jeûne. Il pratiquait la charité, l'hospitalité et la miséricorde, et tous les exercices de la piété; il gardait pur et intact le dépôt de la foi. Il assista au premier concile de Valence, avec Arthème d'Embrun, l'an du salut 374. Enfin, s'étant réfugié sur une montagne, il y tomba malade, convoqua ses frères et leur adressa cette exhortation : « Ayez la charité, gardez la foi, retenez l'exemple de sainte Agnès, dont vous célébrez aujourd'hui le triomphe ». Ayant vu dans son sommeil le Christ qui le consolait et lui présentait le saint Viatique, le lendemain matin, après avoir encore une fois offert à Dieu ses louanges, il s'envola au ciel : c'était le 22 de janvier.

Propre de Digne.

SAINT SOLENNE [1],

ÉVÊQUE DE CHARTRES, HONORÉ A BLOIS ET A CHARTRES (509).

Vers l'année 484, Solenne, né à Châteaudun, fut élu évêque de Chartres. Son humilité recula devant l'acceptation d'une si haute charge. Pour éviter le fardeau qu'on voulait lui imposer, il prit la fuite, et demeura caché dans une grotte, jusqu'à l'élection d'Aventin, qui fut nommé à sa place. A cette nouvelle, Solenne revint à Chartres, croyant avoir échappé pour toujours aux honneurs qu'il redoutait; mais au moment où il entrait dans l'église cathédrale, on le reconnut; et la foule, transportée d'allégresse, s'écria d'une voix unanime : Voici Solenne, voici notre évêque! Aventin lui-même joignit ses propres applaudissements à cette acclamation générale : Solenne, malgré sa résistance, dut céder au suffrage public, ou plutôt à la volonté de Dieu manifestée clairement. Un mémorable épisode marqua l'exercice de son ministère.

Clovis se disposait à embrasser le christianisme, pour accomplir le vœu prononcé sur le champ de bataille de Tolbiac. Saint Solenne prit part à cette conversion glorieuse. De concert avec saint Remi, évêque de Reims, et avec le prêtre saint Vaast (depuis évêque d'Arras), il instruisit Clovis des vérités de la religion, et le fit catéchumène à Chartres, lorsque le roi des Francs passa dans cette ville, à la tête de son armée, pour aller combattre les Goths : Solenne lui prédit en même temps une victoire assurée; et l'événement justifia bientôt cet heureux présage. Il assista au baptême de Clovis, à Reims; auguste cérémonie à laquelle ses enseignements persuasifs avaient préparé le *fier Sicambre*, changé en doux agneau. Plein de zèle pour le progrès de la vraie foi, il évangélisa les Francs, et devint l'apôtre du Blaisois et de la Beauce, contrées encore à demi païennes. Au début d'une seconde expédition contre les Goths, il suivit le roi jusqu'à Tours; mais, étant tombé malade en route, il mourut à Maillé, vers l'an 509, et fut inhumé en ce lieu, comme il l'avait demandé, dans la crypte d'une église dédiée à la sainte Vierge, et située au sommet du coteau [2]. Ce sanctuaire de Marie fut détruit par les païens, et le corps du saint évêque demeura oublié jusqu'à la fin du VIe siècle, époque où des prodiges éclatants révélèrent son existence. L'illustre historien Grégoire de Tours présida lui-même, en qualité d'évêque diocésain, à cette merveilleuse découverte, et la consigna dans son livre de la *Gloire des Confesseurs*.

« Tous les dimanches », dit-il, « pendant les nuits, on voyait une lumière qui s'allumait et brillait au sommet d'une montagne. Les habitants en concluaient que quelque chose de divin gisait là. Cependant arrivèrent deux énergumènes venant de la basilique Saint-Martin et criant : Ici repose Solenne le bienheureux, dans une crypte souterraine; ouvrez le tombeau de l'ami de Dieu,

1. *Solemnius*, *Soulein*, *Souleine*.
2. Maillé (aujourd'hui *Luynes*) se trouve à seize kilomètres au-dessous de Tours.

et rendez-lui le culte que vous lui devez. Si vous faites ce que nous vous conseillons, il en arrivera bien à ce pays.

« Alors, voyant ce qui se passait, les habitants prirent une bêche, et ayant fouillé, ils découvrirent une crypte, y descendirent par un escalier et trouvèrent un grand tombeau ; et ces deux hommes, affligés dans leurs âmes, déclarèrent que c'était celui de Solenne le bienheureux ; après quoi ils se retirèrent, ayant recouvré la santé. Ensuite les malades de toute espèce commencèrent à affluer en ce lieu. Ils s'en retournaient sains et saufs ; il y eut, entre autres, une femme de la ville de Blois, nommée Lithomère, qui était malade de la fièvre quarte ».

Longtemps après, les Chartrains, attirés par la renommée des miracles qui s'accomplissaient à Maillé, vinrent enlever les restes précieux de leur pontife vénéré : leur passage à Blois fut signalé par de nouveaux prodiges ; une disposition manifeste de la Providence fixa dans les murs de Blois les reliques enviées par ses voisins. D'après un document du XIe siècle, inséré au vaste recueil des Bollandistes, le pieux cortége venant de Maillé serait arrivé à Blois, un soir du mois de janvier, et la châsse qui renfermait les reliques de saint Solenne, aurait été déposée dans la chapelle de Saint-Pierre, pour une nuit seulement ; mais, le lendemain matin, dit la légende, lorsque les porteurs voulurent continuer leur route vers Chartres, ils ne purent en aucune façon remuer le précieux fardeau ; une force surhumaine s'y opposa ; et cette résistance fut interprétée comme un arrêt du ciel, en faveur de l'église de Blois [1]. Du reste, ce n'était point un séjour étranger au bienheureux pontife ; car le pays blésois, qui dépendait du diocèse de Chartres, avait connu saint Solenne, s'était rangé sous sa houlette pastorale, avait eu part à ses travaux apostoliques, et l'invoquait déjà comme son protecteur [2]. Les reliques, apportées de Maillé à Blois, prirent place dans une ancienne chapelle de saint Pierre. Ce sanctuaire primitif fut ensuite rebâti, et érigé en paroisse sous le nom de Saint-Solenne. Depuis la fondation de l'évêché (1698), cette même église, devenue cathédrale, a été décorée du titre de Saint-Louis, patron du diocèse.

En 1568, les huguenots brûlèrent ce corps saint, objet de tant d'hommages, et doué de vertus merveilleuses : on ne saurait trop déplorer cette indigne profanation : il reste cependant quelques ossements à Chartres. Quant au chef vénérable de saint Solenne, qui fut conservé jusqu'à la Révolution française dans l'église de Sainte-Marie à Blois, il a été enlevé par des mains sacriléges et le temple renversé.

Autrefois, beaucoup d'enfants de Blois et des environs recevaient au baptême le nom de Solenne, maintenant presque oublié.

Cette dévotion, si vive chez nos pères, dit un hagiographe moderne, s'affaiblit de plus en plus parmi nous. La perte des restes vénérés qui jadis entretenaient la confiance et la piété publiques, est sans doute une des causes de ce délaissement regrettable. Cependant, le diocèse de Blois continue de célébrer l'anniversaire de la mort de saint Solenne, fixé au 25 septembre : la translation de ses reliques est également fêtée à la cathédrale, le troisième dimanche de janvier. Ainsi, la liturgie catholique, gardienne scrupuleuse des vieux souvenirs, supplée autant qu'il est en elle à l'indifférence des populations modernes pour un de leurs premiers évêques, pour celui auquel, en partie, elles doivent le bienfait de leur vocation au christianisme.

Nous nous sommes servi, pour faire cette notice, des Propres de Blois et de Chartres, et des *Notices sur les Saints de Blois*, par M. Dupré, bibliothécaire de cette dernière ville.

SAINT DOMINIQUE, DE SORA (1031).

Voici ce que Léon, cardinal d'Ostie, dans ses chroniques, écrit sur ce Saint : « Cette année, 1031, le bienheureux Dominique, auteur d'innombrables miracles, fondateur de beaucoup de monastères, émigra vers le Seigneur, auprès de Sora, ville de la Campanie, à l'âge de presque quatre-vingts ans, et fut enseveli dans le monastère voisin de Sora, lequel porte maintenant son nom ».

On raconte de ce Saint le très-caractéristique miracle suivant : Quelqu'un lui avait envoyé des

1. La primitive sépulture du bienheureux évêque à Maillé fut consacrée par une chapelle dite l'*Oratoire* de saint Solenne : ce monument a subsisté en Touraine jusqu'à la fin du siècle dernier.

2. L'évêché de Blois ne fut établi qu'en 1698 ; on doit sa fondation à la sollicitude du pape Innocent XII et à la munificence du roi Louis XIV.

poissons. Chemin faisant, le domestique chargé de la commission en cacha une partie sous un arbre. Le Saint, qui avait le don de claire vue, recommanda au domestique de ne pas oublier à son retour ce qu'il avait caché. Le trouble de celui-ci se changea en terreur quand, au lieu de poissons, il ne trouva dans sa cachette que de hideux serpents. Celui-là en fut quitte pour la peur. Mais un autre serviteur infidèle qui avait changé en eau le vin destiné au serviteur de Dieu, dut se soumettre à une rigoureuse pénitence.

Le miracle des poissons changés en serpents est rappelé dans les images du Saint. La dévotion populaire dans les Abruzzes l'invoque contre ces reptiles et contre les fièvres.

Sa vie a été écrite par le cardinal Albéric. Il était né à Foligno. Voir *AA. SS.*, t. III de janvier, p. 56, nouv. éd.

LE B. GAUTHIER, FRANCISCAIN ET ÉVÊQUE DE POITIERS (1307).

Le B. Gauthier était né à Bruges. Docteur en théologie, il était provincial de l'Ordre à Tours, lorsque malgré lui il fut élevé sur le siége épiscopal de Poitiers. Ayant eu des difficultés avec Bertrand des Goths, évêque de Bordeaux, celui-ci déposa son adversaire lorsqu'il fut devenu Pape sous le nom de Clément V. En mourant, le B. Gauthier écrivit un billet dans lequel il en appelait du jugement du Pape au tribunal de Dieu : Clément V étant venu à Poitiers, voulut voir ce billet et fit pour cela ouvrir le tombeau : sept ans après, il allait rendre compte à Dieu. Pour récompenser la sainteté de Gauthier sur la terre, le Seigneur avait opéré de nombreux miracles en sa faveur : on raconte que souvent une colombe planait sur sa tête et que même cette colombe fut enterrée avec lui. Un jour qu'il avait contracté une dette énorme pour vêtir les pauvres, un inconnu que l'on croit avoir été un ange, prit la forme du père procureur et acquitta la dette, à l'insu de ce dernier.

Le B. Gauthier était un excellent prédicateur : il était très-versé dans la connaissance de la sainte Ecriture et possédait à fond la dialectique.

Son tombeau à Poitiers fut longtemps visité par les pèlerins.

XXIII[e] JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Barcelone, la fête de saint RAYMOND DE PENNAFORT; sa naissance au ciel est mentionnée le 7 janvier. 1275. — A Rome, sainte Emérentienne, vierge et martyre, qui, étant encore catéchumène, fut lapidée par les païens, pendant qu'elle priait au tombeau de sainte Agnès dont elle avait été la sœur de lait [1].— A Philippes, en Macédoine, saint PARMÉNAS, un des sept premiers diacres. Tandis que, s'abandonnant à la grâce de Dieu, il s'acquittait avec une foi entière du devoir de la prédication que ses frères lui avaient imposé, il gagna, sous Trajan [2], la couronne du martyre. IIe s.

1. Voir cet épisode dans la vie de sainte Agnès, au 21 janvier.

2. La persécution de Trajan fut la troisième persécution universelle et officielle que l'Eglise endura : les deux premières avaient eu lieu sous Néron et sous Domitien. Elle ne commença point par les édits impériaux, mais par des mouvements populaires qui éclatèrent spontanément dans les villes. Néanmoins, les édits de Trajan en augmentèrent beaucoup la violence et l'universalité. Après une lettre de Pline le Jeune, restée fameuse, les rigueurs déployées au commencement se radoucirent, et l'empereur défendit de rechercher les chrétiens, tout en maintenant qu'ils continueraient d'être punis s'ils étaient dénoncés, inconséquence singulière, qui prouve que l'on connaissait l'impossibilité d'abolir désormais le nom chré-

— A Césarée, en Mauritanie, les saints martyrs Sévérien et Aquila, son épouse, qui furent consumés dans les flammes. — A Antinoë, ville d'Egypte, saint Asclas, martyr, qui, après divers tourments, fut précipité dans la rivière, où il rendit sa précieuse âme à Dieu. IVe s. — A Ancyre, en Galatie, saint CLÉMENT, évêque, qui, après avoir été plusieurs fois tourmenté, consomma enfin son martyre sous Dioclétien. Règne de Dioclétien. IVe s. — Au même lieu, saint Agathange, qui souffrit le même jour sous le gouverneur Lucius. IVe s. — A Alexandrie, saint JEAN L'AUMÔNIER, évêque de cette ville, très-célèbre pour sa compassion envers les pauvres. 619. — A Tolède, saint ILDEFONSE, évêque, qui, pour prix de la rare intégrité de sa vie, et de la défense qu'il fit de la virginité de la Mère de Dieu, que les hérétiques attaquaient, reçut d'elle une robe éclatante de blancheur, et, devenu célèbre par sa sainteté, fut appelé dans la demeure céleste. 669. — Dans la province de Valérie (Abruzze-citérieure), saint Martyr, solitaire, dont le pape saint Grégoire fait mention. VIe s.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

La fête des fiançailles de la sainte Vierge avec saint Joseph. — A Besançon, saint MAINBŒUF, Irlandais, massacré par des voleurs, près d'un lieu nommé Dampierre, au diocèse de Besançon. Son corps est honoré à Montbéliard. Vers 480. — A Langres, le décès de saint Urbain, évêque de cette ville, dont les reliques étaient à Saint-Bénigne de Dijon [1]. — A Romans, en Dauphiné, saint BARNARD, qui, d'abbé d'Ambronay, fut fait évêque de Vienne. 842. — En Anjou, saint Machaire des Mauges, abbé et apôtre du Bocage. Ve s.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile. — A Jérusalem, les fiançailles de la bienheureuse Vierge Marie avec saint Joseph.

Martyrologe des Chanoines réguliers. — A Tolède, saint Ildefonse ou Alfonse, d'abord clerc régulier et chargé de la direction du monastère d'Agaly, et bientôt après évêque de cette ville, qui etc., comme au romain.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Benoît, des Camaldules et de la Congrégation de Vallombreuse. — A Jérusalem, les fiançailles de la bienheureuse Vierge Marie. — A Tolède, saint Ildefonse, évêque... comme au romain.

Martyrologe de l'Ordre de Cîteaux. — A Jérusalem, les fiançailles de la bienheureuse Vierge Marie avec le patriarche saint Joseph.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Barcelone, en Espagne, saint Raymond de Pennafort, confesseur, troisième général de l'Ordre des Prêcheurs, remarquable par sa doctrine, sa sainteté et la gloire des miracles, fondateur de l'Ordre de la bienheureuse Vierge Marie de la Merci, pour la rédemption des captifs. Jacques, roi d'Aragon, institua par son conseil le saint office de

tien, quoiqu'on en conservât le désir. Il y a dans la lettre de Pline plusieurs traits frappants qui peignent au vif les progrès prodigieux que la religion avait faits en moins d'un siècle : *les temples étaient abandonnés, on ne trouvait plus à vendre les victimes.* Pour agir contre les chrétiens, Trajan se fondait sur la raison d'Etat ; ce n'étaient pas les individus que l'on proscrivait, mais la société religieuse, l'Eglise. Les édits de l'empereur défendaient les associations et les réunions, et ne disaient rien de la doctrine. Les chrétiens ne reconnaissaient pas le dogme de la divinité de l'Etat personnifié dans l'empereur : c'était là tout leur crime. Partout où le vrai Dieu est inconnu ou méconnu, aussitôt l'Etat, quelle que soit sa forme, se fait adorer à sa place. L'esclavage complet des âmes comme des corps se constitue naturellement en l'absence du christianisme.

Peu d'hommes ont reçu autant de louanges que Trajan, soit pendant sa vie, soit après sa mort. Comment le bourreau d'un saint Ignace d'Antioche et de tant de milliers de chrétiens innocents, comment l'émule des Néron et des Héliogabale en fait de débauche a-t-il été loué à ce point depuis Pline le Jeune jusqu'à Montesquieu ? Les louanges des contemporains s'expliquent, si l'on songe que le règne de ce prince ne fut séparé du règne affreux de Domitien que par le passage rapide de Nerva sur le trône. L'horreur de Domitien est pour la moitié dans les louanges dont les contemporains ont accablé Trajan. Quant aux louanges non moins exagérées de la postérité, je ne vois pour les expliquer que l'élan une fois donné, que la continuation d'un mouvement imprimé d'abord. Ce prince régna vingt ans. Tacite, je crois, dit quelque part que l'empire, fatigué du règne de Domitien, respira sous lui dans la paix et dans la gloire. On voit bien que Tacite n'était pas chrétien. Il s'acquit cette espèce de popularité que les princes gagnent à si peu de frais quand ils veulent s'en donner la peine, et qui les suit toujours quand ils ne prennent pas à tâche de la repousser. Il vainquit les Daces et les Parthes, et étendit l'empire romain déjà trop vaste du côté de l'Orient. Voilà tout. Du reste, aucune grande et bienfaisante révolution ne s'accomplit par lui dans le monde. Il fallait donc beaucoup surfaire un tel homme pour le comparer à nos Charlemagne et à nos saint Louis.

1. Nous donnons sa vie le 2 avril, jour auquel le mentionne le Martyrologe romain. Voyez encore le 8 avril, jour de sa fête à Langres.

l'Inquisition dans son royaume. Il traversa la mer depuis l'île Majorque jusqu'à Barcelone, soutenu et poussé miraculeusement sur les flots, après avoir étendu son manteau sur les eaux. Il entra dans son monastère, les portes closes ; il ressuscita, dit-on, quarante morts. Presque centenaire, il s'envola dans la gloire céleste le jour même de l'Epiphanie. Son tombeau produit, sans que la matière s'épuise et par un perpétuel miracle, une poussière très-menue qui sert à guérir les langueurs. Il fut mis au rang des Saints par Clément VIII.

Martyrologe Romano-Séraphique et Séraphique. — A Jérusalem, les fiançailles de la Sainte Vierge Marie avec le patriarche saint Joseph.

De même chez les Carmes Chaussés et Déchaussés.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Grèce, la mémoire du sixième Concile œcuménique, tenu contre les Monothélites [1]. — A Foligno, sainte Messaline, vierge et martyre ; elle endura un glorieux supplice, encouragée par l'évêque saint Félicien, qui la dirigeait dans les voies de la vie spirituelle : l'évêque fut jeté en prison avec défense de lui porter aucune nourriture : alarmée du danger que courait son père en Dieu, elle brava tous les obstacles : cette œuvre de charité la conduisit au martyre : règne de l'empereur Dèce. Son corps fut retrouvé en 1599 et transporté à Notre-Dame de Lorette. Le pape Paul V permit, en 1613, de célébrer sa fête. — A Rome, les saints Beau, Florus, Saturnin, Minutius, Castule et Basile, martyrs, dont fait mention le martyrologe de saint Jérôme ; saint Corneille, exorciste, et sainte Cortille, vierge et martyre. — A Tarragone, saint Anastase, soldat, né à Lérida, avec soixante-treize de ses compagnons d'armes, et aussi le moine saint Serge, martyrs, qui périrent sous Dioclétien. — A Ancyre, outre les saints Clément et Agathange, mentionnés ci-dessus, saint Christophore et saint Chariton, diacres, et plusieurs enfants, martyrs. Au commencement du IVe s. — A Tiano, en Campanie, saint Amase, évêque de cette ville. Le pape saint Jules Ier l'envoya prêcher la vraie foi à Sora ; chassé par les Ariens, il vint continuer son apostolat à Tiano, où il mourut sur le siége épiscopal. Vers 350.— En Syrie, saint Eusèbe, abbé du Mont-Coryphe, au IVe s.; et saint Mausime ou Maysime, prêtre d'Antioche. Vers l'an 400. — En Orient, saint Salaman, ermite, qui vécut de longues années sans parler, d'où lui vint le surnom de *Silentiaire*. Vers l'an 400. — A Rome, sainte Grégorie, vierge. VIe s. — En Ecosse, saint Boisile, prévôt du monastère de Melros. Vers l'an 664.— A Ravenne, la bienheureuse Marguerite, vierge, fondatrice d'une société de religieuses dite du Bon Jésus. 1505. — A Lille, la translation de saint Victor et de son compagnon, martyrs, dont les reliques furent envoyées de Rome dans cette ville en 1611.— A Novare, saint GAUDENCE, évêque, mentionné hier au Martyrologe romain.

SAINT JEAN L'AUMONIER,

PATRIARCHE D'ALEXANDRIE

619. — Pape : Boniface V. — Empereur d'Orient : Héraclius.

> Ce qu'il y a de plus beau dans un visage, ce sont les yeux ; de même dans le christianisme, la plus belle vertu c'est l'amour des ennemis. L'amour des ennemis n'est pas une vertu de luxe qu'on ne doit rencontrer que chez les plus grands saints ; non, c'est une condition indispensable pour entrer au ciel, ne fût-ce que pour y occuper la dernière place.

Le beau titre d'*Aumônier* est demeuré comme propre à Jean, patriarche d'Alexandrie, à cause de ses aumônes extraordinaires. Il naquit à Amathonte, ville de Chypre. Son père se nommait Epiphane, et sa mère Honesta : c'étaient des personnes riches et de grande piété, à qui Dieu donna cet enfant pour le bonheur de leur famille. Quand il fut en âge, ils l'obligèrent de se marier : il eut même des enfants qui ne lui laissèrent pas

1. Voir la vie de saint Agathon au 10 janvier.

longtemps la qualité de père, parce que Dieu, qui les lui avait donnés pour la bénédiction de son mariage, les enleva de bonne heure de ce monde avec leur mère ; ainsi, il demeura absolument libre de sa personne. Alors le saint homme s'adonna de tout son cœur à la pratique d'une piété peu commune et commença à faire de grandes aumônes qui le mirent en une telle réputation, qu'il fut bientôt connu dans tout l'Orient : tout le monde parlait de ses libéralités.

Cependant l'église d'Alexandrie était demeurée sans pasteur, par suite du décès de Théodore Scriban qui avait succédé à saint Euloge ; chacun jeta les yeux sur notre Saint pour l'élever sur le trône de saint Marc. Le clergé et le peuple d'Alexandrie envoyèrent des ambassadeurs vers l'empereur Héraclius qui était alors à Constantinople, le priant d'interposer son autorité et de leur donner Jean l'Aumônier pour patriarche. L'empereur manda aussitôt au saint homme de le venir trouver ; dès qu'il fut arrivé, malgré les résistances et les excuses qu'il put apporter, il fut contraint de se soumettre et de prendre la conduite de l'église d'Alexandrie. (Vers 608.)

Ses premiers soins, quand il se vit sur le siége patriarcal, furent d'arracher, autant qu'il lui fut possible, les épines des hérésies et des vices qui gâtaient la vigne du Seigneur : il y réussit si bien, qu'au lieu de sept églises ou maisons de dévotion qu'il trouva à son entrée dans Alexandrie, il y en laissa à sa mort soixante-dix. Il était très-circonspect pour admettre des clercs aux saints ordres, afin qu'ils y entrassent par la vraie porte des mérites et de la vertu, et non par la fausse porte de la faveur et de l'argent. Il recommandait aux juges séculiers de procéder toujours avec équité dans leurs jugements ; et pour leur montrer l'exemple, lui-même donnait audience générale le mercredi et le vendredi de chaque semaine, dans le but d'entendre tous ceux qui se viendraient plaindre, disant que, puisqu'il est permis à chacun d'approcher de Dieu, à quelque heure que ce soit sans avoir besoin d'intercesseur, les juges et les prélats devaient au moins donner quelquefois des audiences libres. Un jour personne ne s'étant présenté à son tribunal, il se retira tout affligé de ce qu'il n'avait rendu service à personne et n'avait rien qu'il pût offrir à Dieu comme satisfaction de ses fautes. Néanmoins, il demeura consolé quand on l'eut assuré que cela même était un effet de sa vigilance, parce qu'il tenait si bien chacun en son devoir, que personne n'avait sujet de plainte en toute la ville.

S'étant aperçu que quelques personnes sortaient de la messe dès que l'Evangile était achevé, pour s'en aller parler à la porte, il s'avisa d'un expédient pour remédier à cet abus. Un jour il quitta lui-même l'autel, sortit avec elles et se mit en leur compagnie ; et comme on s'étonnait de cette action, il leur dit : « Ne vous en étonnez pas, mes enfants, il est raisonnable que le Pasteur se trouve avec ses ouailles ». De la sorte, il abolit cette mauvaise coutume. Il empêcha aussi qu'il ne se commît des irrévérences dans l'église par des entretiens inutiles. Il faisait parfaitement l'office d'un vigilant pasteur, ne prêchant pas moins à son peuple par son exemple que par ses paroles. Il était très-religieux dans toute sa conduite, quoiqu'il eût porté l'habit séculier et peu fréquenté les ecclésiastiques, ayant été marié comme nous l'avons vu ; cependant, dès qu'il fut évêque, il adopta un genre de vie si parfait qu'il surpassait en vertu plusieurs des saints ermites. Il fonda deux monastères de religieux à Alexandrie : l'un en l'honneur de la très-sainte Vierge, et l'autre sous le titre de Saint-Jean, où il mit deux communautés qu'il pourvoyait de tout ce qui était nécessaire pour le temporel, afin que les religieux travaillassent sans cesse au salut des âmes.

Il serait trop long de décrire toutes les vertus de ce grand homme : c'est pourquoi nous nous arrêterons seulement à celle qui semble le distinguer particulièrement de tous les autres Saints, c'est-à-dire à cette miséricorde envers les pauvres, en laquelle il semble n'avoir pas eu son semblable. Dès son entrée au patriarcat, il dit une fois, en pleine assemblée, à ses officiers, de s'en aller par toute la ville faire un registre de ses maîtres et *seigneurs*, et voyant que ses officiers ne comprenaient pas ce qu'il voulait dire, il leur répliqua : « J'appelle mes seigneurs ceux que vous nommez les gueux et les mendiants, parce qu'ils me peuvent donner le royaume des cieux ». On en trouva jusqu'à sept mille cinq cents ; il leur faisait à tous l'aumône chaque jour. Et comme ses aumôniers lui représentèrent que, dans les rangs de ces pauvres il se mêlait des personnes qui n'étaient nullement dans le besoin, le Saint ne trouva pas bon cet avis, mais leur dit, avec une sainte colère, que « Jésus-Christ et son serviteur Jean avaient besoin, non de ministres curieux, mais de serviteurs intelligents ». Aussi ne se rebutait-il point de donner plusieurs fois l'aumône aux mêmes personnes qui la lui demandaient. Un marchand, qui avait fait naufrage, eut recours à lui comme au port de la miséricorde ; il en reçut par deux fois de quoi se remettre dans le commerce ; il se présenta une troisième fois, le Saint lui rendit encore le même service, mais en lui recommandant de ne pas mêler les biens de l'Eglise avec les siens qui étaient mal acquis, parce que c'était ce qui causait la perte des uns et des autres. Il lui fit donc donner pour cette fois un vaisseau chargé de vingt mille mesures de blé. Le marchand partit d'Alexandrie par un vent favorable qui le porta vingt jours, sans qu'il sût où il allait ; au vingtième il se trouva sur les côtes d'Angleterre, en un temps où la cherté du blé y était extrême, de sorte qu'il vendit son grain au prix qu'il voulut, et fut payé moitié en argent et moitié en étain ; ce métal, par la volonté de Dieu, se changea aussitôt en argent : ce qui montra tout ensemble le mérite de l'aumône et le pouvoir du Saint devant Dieu. Une autre personne, voulant éprouver le Saint, s'habilla en pauvre, et feignant d'être une captive, le pria de lui donner de quoi se racheter. L'homme de Dieu lui fit donner l'aumône, et la personne, l'ayant reçue, changea d'habit et la lui demanda jusqu'à trois fois ; saint Jean en fut averti par quelqu'un de ses officiers, mais il n'en continua pas moins de lui donner l'aumône, disant : « Que peut-être Jésus-Christ déguisé en pauvre le voulait éprouver ».

A ces deux exemples nous en ajouterons un troisième qui fera connaître que l'on ne perd rien à donner pour Dieu, mais au contraire qu'il y a beaucoup à gagner. Un jour que le Saint allait à l'église, un homme, à qui des voleurs avaient emporté de grands biens, lui demanda quelques secours pour se remettre dans ses affaires ; le Patriarche fit signe à son intendant de lui donner quinze pièces d'or ; mais celui-ci, voulant épargner la bourse de son maître, ne lui en donna que cinq. Au sortir de l'église, une dame donna à l'évêque pour l'aider dans ses bonnes œuvres une cédule [1] de quinze cents livres ; mais il ne s'en trouva que cinq cents en écrit, parce que les mille avaient été effacés par la main secrète de Dieu, en punition de ce que l'intendant avait ainsi retenu l'aumône du pauvre.

Sans doute il y aurait sujet de s'étonner de la manière dont le saint patriarche se procurait tant de richesses pour faire ses aumônes, si l'on ne savait pas que Dieu possède des trésors cachés, et qu'il les ouvre, quand il lui plaît, à ses serviteurs qui se confient pleinement en sa divine Providence. Le bien-

1. La cédule était un écrit, un billet sous seing privé, sur lequel on reconnaissait devoir quelque somme, ce que nous appellerions *aujourd'hui* billet à ordre ou reconnaissance.

heureux Jean en avait même reçu des promesses assurées ; car, dès l'âge de quinze ans, comme il reposait la nuit, il vit une personne s'approcher de lui, et lui ayant demandé qui elle était, elle répondit d'un visage riant et plein de joie : « Je suis la première des filles du grand Roi ; si tu me veux avoir pour épouse, je te pourrai faire trouver accès auprès de lui ; car personne n'en approche avec plus de confiance que moi, et même, je l'ai fait descendre du ciel en la terre, afin de s'y revêtir de la chair humaine ». Notre Saint reconnut, par ce discours, que c'était la vertu de Miséricorde. Voulant éprouver si sa vision était véritable, comme il s'en allait dès le matin à l'église, rencontrant un pauvre nu, il lui donna son habit ; et aussitôt un homme inconnu lui donna cent pièces d'or dans un sac. Depuis ce temps-là, quand il faisait quelque aumône, il disait toujours en lui-même : « Je verrai si Jésus-Christ accomplira sa promesse en me donnant cent pour un ». Il assure avoir éprouvé cela tant de fois, qu'enfin il se lassa de dire ces paroles. Un ou deux exemples nous fourniront aussi des preuves de cette promesse de la Miséricorde en faveur des chrétiens charitables.

Le saint Patriarche se trouvant à court et d'argent et de blé, au temps d'une cherté extrême, fut obligé d'aller emprunter pour secourir les pauvres. Ce que voyant, un certain homme riche, qui avait été marié deux fois, lui offrit une grosse somme de deniers pour faire ses aumônes, pourvu qu'il le dispensât de son irrégularité et qu'il le fît diacre ; mais le Saint le lui refusa absolument, disant qu'il n'avait pas besoin d'user de moyens iniques pour exercer ses libéralités, puisque la divine Providence ne lui faisait jamais défaut. En effet, il parlait encore à cet homme, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que deux vaisseaux chargés de blé lui arrivaient de Sicile. Une autre fois, treize nacelles appartenant à l'église d'Alexandrie, et toutes chargées de blé, firent naufrage au port par la faute des mariniers ; ces pauvres gens, craignant la colère du saint prélat, se réfugièrent en l'église ; mais lui, en ayant connaissance, les consola et les tint quittes de ce qu'ils devaient pour réparer cette perte, leur assurant que Dieu nourrirait ses pauvres par d'autres voies : ce qui arriva ; car la divine Providence rendit bientôt au double tout ce que son serviteur avait perdu.

Nicétas, favori de l'empereur, sous prétexte de quelque nécessité publique dans la guerre contre les Perses, enleva tous les trésors de l'église d'Alexandrie, laissant seulement cent livres au patriarche, qui souffrit patiemment cette violence. Mais, à la même heure que Nicétas emportait les richesses de l'église, il rencontra des personnes qui portaient deux cruches au saint évêque ; sur l'une d'elles était écrit : *très-bon miel*, et sur l'autre : *miel sans fumée*. C'étaient des pièces d'or que l'on envoyait d'Afrique au saint Aumônier. Le saint , extrêmement consolé de cette faveur de la Providence, envoya une des cruches à Nicétas, qui l'en avait fait prier, croyant que c'était du vrai miel ; mais Nicétas, voyant ce que c'était, la fit reporter au Patriarche et lui rendit tout ce qu'il avait enlevé de l'église, et cent autres livres d'or de son propre bien, le suppliant de lui obtenir miséricorde pour ses fautes.

Ces grandes expériences du soin paternel de Dieu augmentaient merveilleusement dans notre saint Patriarche son inclination à faire l'aumône ; en effet, il cherchait tous les jours de nouveaux moyens de subvenir aux nécessités du prochain. Un jeune homme demeura extrêmement désolé de ce que son père avait, par testament, donné ses biens aux pauvres, et qu'il s'était contenté de le recommander à la sainte Vierge, afin qu'elle eût soin de lui. La chose étant venue à la connaissance du saint Patriarche, pour con-

soler cet affligé, il fit dresser un écrit qui portait que le défunt était son cousin-germain ; ainsi il avoua ce fils pour son parent, et le maria à une jeune fille de très-bonne famille ; ce qui prouve que la sainte Vierge est une puissante protectrice, et qu'il est très-avantageux d'être recommandé à ses soins.

Le bienheureux Jean ne se contentait pas d'être lui seul l'appui des pauvres et des nécessiteux ; mais il s'étudiait à porter aussi les autres à cette vertu. Une fois qu'il faisait la visite d'un hôpital en la compagnie d'un autre évêque, appelé Troïle, il dit à celui-ci : « Mon frère Troïle, c'est à vous aujourd'hui d'aimer et d'honorer les frères de Jésus-Christ ». Cet évêque, qui avait apporté trente livres à dessein d'en acheter un vase d'argent pour sa table, les distribua aux pauvres, plus par respect humain que par un motif de parfaite charité ; aussi cette aumône forcée le chagrina si fort qu'il fut saisi d'une grosse fièvre. Le Patriarche, en étant averti, l'alla visiter ; et sachant la cause de son mal, y voulut apporter le remède suivant : il feignit d'avoir fait cette proposition à l'évêque plutôt pour rire qu'autrement, et lui dit qu'il entendait lui rendre ses trente livres, pourvu qu'il lui donnât un mot d'écrit par lequel il lui en cédait tout le mérite devant Dieu. Ce que Troïle fit de bon cœur ; et ensuite il fut guéri et s'en alla dîner bien joyeux avec le Patriarche. Dieu, qui ne voulait pas guérir seulement son corps, mais aussi son âme, lui fit voir en songe, la nuit suivante, un palais magnifique, extrêmement bien paré, qui portait sur l'entrée un écriteau en ces termes : « La demeure éternelle et le repos de l'évêque Troïle » ; mais à peine achevait-il de lire cette écriture, qu'il aperçut un vénérable sénateur qui, commandant d'effacer cette première écriture, fit mettre celle-ci en sa place : « La demeure éternelle et le repos de Jean, patriarche d'Alexandrie, achetés trente livres ». Troïle s'éveilla là-dessus, et profitant de ce songe, il devint ensuite aussi libéral envers les pauvres qu'il avait été auparavant avare envers eux.

A ce propos, nous voulons rapporter ici deux exemples que notre Saint prenait lui-même plaisir à citer à son peuple, pour l'exciter à faire des aumônes. Le premier est celui d'un certain banquier, appelé Pierre, que quelques-uns disent avoir eu le gouvernement de toute l'Afrique sous l'empereur Justinien. Cet homme était si dur envers les pauvres, qu'on ne l'appelait point autrement que le *Chiche*. Une fois donc les pauvres de la ville s'étant assemblés, et s'entretenant de ceux qui leur faisaient du bien, tous se plaignirent également que celui-ci ne donnait jamais rien. Alors, un de la troupe, plus hardi que les autres, assura qu'il tirerait l'aumône de lui ; pour en venir à bout, il épia le moment où le boulanger portait du pain chez lui. Il le trouva heureusement à sa porte et le pressa avec tant d'importunité que cet homme, pour s'en défaire, prit un de ces pains et le lui jeta de colère à la tête. Le pauvre le reçut avec beaucoup de joie, et l'alla montrer aux autres. A deux jours de là, ce banquier tomba dangereusement malade, il lui sembla être au jugement de Dieu ; d'une part, il voyait une troupe d'Ethiopiens qui amassaient, dans l'un des bassins d'une balance, tous les péchés qu'il avait commis en sa vie ; et de l'autre, des hommes vêtus de blanc et d'un regard redoutable, qui assuraient n'avoir, pour contrebalancer toutes ces fautes, que le pain qu'il avait jeté par colère à la tête de ce pauvre. Pierre se réveilla fort étonné de cette vision ; mais il n'en tira pas moins de profit que l'évêque Troïle de la précédente ; il résolut dès lors de donner tout son bien aux pauvres ; et en effet, ayant rencontré un pauvre mal vêtu, il se dépouilla de sa tunique et la lui donna, le priant de s'en servir et de l'user. Le pauvre n'en fit rien, car il la vendit ; ce qui affligea

extrêmement le banquier ; mais Notre-Seigneur le consola en lui apparaissant la nuit suivante revêtu de cet habit. Ce fut alors que Pierre résolut de donner non-seulement ses biens, mais aussi sa propre personne pour le service des pauvres, et obligea, pour cet effet, un de ses valets de le conduire à Jérusalem et de l'y vendre. Il fut donc vendu trente sous à un orfévre qu'il servit en qualité de cuisinier, jusqu'à ce qu'étant découvert, il s'enfuit de crainte d'être honoré, donnant en passant l'usage de la parole et de l'ouïe à un homme qui était sourd et muet de naissance, lequel raconta depuis cette merveille de Pierre. Les Grecs le reconnaissent pour Saint en leur ménologe, au 20 janvier.

L'autre exemple était celui de saint Sérapion, appelé le *Sindonite* par Pallade ; parce qu'outre la cuculle, il ne portait qu'une tunique. Bien que Sérapion ne sût pas lire, il avait néanmoins un livre des Evangiles, qu'il se faisait lire par d'autres ; une fois, rencontrant un pauvre, il lui donna son capuce ; puis, un autre se présentant, il ôta sa tunique pour la lui donner ; et demeurant ainsi presque nu, il disait que ce livre des Evangiles l'avait dépouillé. Mais ce n'est pas tout : trouvant un troisième pauvre, il lui donna son livre des Evangiles. Enfin, voyant une veuve qui se plaignait qu'elle n'avait pas de pain pour ses enfants, il se donna lui-même à elle, afin qu'elle le vendît à des comédiens : ce qu'elle fit. Le saint patriarche disait à propos de ces deux traits : « Si ces saints personnages n'ont pas épargné leur propre personne pour le soulagement des frères de Jésus-Christ, est-ce beaucoup que nous leur fassions simplement part de ce peu que nous possédons ? » Aussi, un de ses domestiques le remerciant de quelque aumône considérable qu'il avait reçue de sa bonté, le Saint lui repartit : « Mon frère, je n'ai pas encore répandu mon sang pour vous, ainsi que mon Dieu et mon Seigneur Jésus-Christ me l'a commandé ».

Il était d'un naturel si tendre, qu'il ne pouvait voir une personne pleurer sans mêler ses larmes aux siennes.

L'apôtre saint Paul a écrit dans sa première épître aux Corinthiens : « Si je donnais aux pauvres tout ce que je possède et si je livrais mon corps aux flammes, et que je n'eusse pas la charité, tout cela ne me servirait de rien ».

Ni la prière, ni le jeûne, ni les aumônes ne peuvent vous porter au ciel : pour pouvoir compter efficacement sur la grâce de Dieu et le bonheur éternel, il faut absolument que vous ayez la *charité*. Or, saint Jean l'Aumônier a montré non-seulement par les aumônes, mais encore de plusieurs autres manières, qu'il avait la véritable charité. En voici quelques exemples :

Un jour le saint évêque s'était vu dans la nécessité de sévir contre un prêtre de son diocèse. Celui-ci, pour se venger, répandit contre l'évêque toutes sortes de calomnies. Le prélat en fut très-affligé, non pas tant à cause de la honte qui en rejaillissait sur lui, qu'à cause du scandale qui en résultait, et qui devait nécessairement nuire au salut des âmes. Le dimanche suivant, au moment où l'office allait commencer, et que l'évêque allait monter à l'autel, il se rappela ces paroles du Seigneur : « Lorsque, après avoir déposé votre offrande sur l'autel, vous vous rappelez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande, allez vous réconcilier avec lui, et puis revenez offrir le sacrifice ».

Aussitôt il redescendit de l'autel, comme poussé par une force invisible, et fit appeler le prêtre coupable. Celui-ci étant venu, le saint évêque mit un genou en terre devant lui, et dit : Mon frère, pardonnez-moi ! Le prêtre, profondément ému, se jeta lui-même aux pieds de l'évêque, lui demanda

pardon et implora sa miséricorde. L'évêque lui dit : Que le Seigneur nous pardonne à tous ! Ensuite ils rentrèrent ensemble à l'église ; saint Jean remonta à l'autel, le cœur content et l'âme tranquille, car il pouvait en toute confiance faire cette prière : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés ».

Une autre fois, saint Jean eut un conflit avec Nicétas, le préfet d'Alexandrie, au sujet d'une affaire qui concernait les pauvres. Après une longue discussion, très-animée, où chacun persista dans son opinion, ils se séparèrent en colère. L'évêque avait pris la défense des pauvres, le préfet le parti des intérêts d'argent ; mais l'évêque se disait : Il n'est jamais permis à un chrétien de nourrir de la haine contre un frère, pas même quand elle serait fondée. Il chargea donc deux prêtres d'aller dire à Nicétas : Souvenez-vous qu'il est dit dans l'Ecriture : « Ne laissez pas le soleil se coucher sur votre colère ! » Le préfet, frappé par la gravité de ces paroles de l'Ecriture, et touché de la démarche vraiment chrétienne de l'évêque, alla aussitôt se réconcilier avec lui.

L'évêque avait auprès de lui un neveu nommé Georges qu'il aimait beaucoup. Ce jeune homme, dans une rixe qu'il eut un jour avec un cabaretier, fut gravement injurié par celui-ci. Georges en fut vivement affligé : il pensait que son honneur et celui de son oncle avait en même temps reçu une grave atteinte, d'autant plus que l'affaire s'était passée en public.

En rentrant à la maison, il pleurait si fort qu'il lui fut même impossible de répondre à son oncle, qui le pressait de questions. D'autres, qui savaient ce qui s'était passé, en informèrent l'évêque. Alors celui-ci dit à Georges : Je te promets de me venger de cet affront, d'une manière qui étonnera tous ceux qui en entendront parler. Le jeune homme crut donc que son oncle, usant de son droit épiscopal, ferait châtier l'insolent sur la place publique. Mais l'évêque reprit, en embrassant son neveu : Si tu veux être véritablement de ma famille, il faut que tu fasses preuve de ta parenté par l'humilité ; car la véritable parenté ne vient pas de la chair et du sang, mais de la conformité des sentiments. Et voici comment le saint évêque se vengea : celui qui avait si insolemment offensé le neveu du saint, était le fermier et le débiteur du prélat ; saint Jean fit aussitôt venir l'intendant de ses biens, et lui ordonna de rayer la redevance. De sorte que le saint évêque se vengea de son ennemi, en lui faisant du bien ; ce qui ravit d'admiration, dit Métaphraste, tous les habitants d'Alexandrie.

Quand quelqu'un se permettait de médire ou de calomnier en présence de notre Saint, il savait toujours donner adroitement à la conversation une autre direction. Quand cette pieuse ruse ne produisait pas l'effet attendu, il se taisait entièrement ; et ensuite il ordonnait à son serviteur de ne plus faire entrer le calomniateur.

Une autre fois, un jeune homme avait enlevé une religieuse, ce qui naturellement dut extrêmement affliger le saint évêque. Dans une réunion il fut aussi parlé de cette affaire, et la conduite du séducteur fut très-sévèrement blâmée, puisqu'il avait perdu deux âmes à la fois : celle de la religieuse et la sienne. Mais le saint évêque reprit l'assemblée en disant : « Ne parlez pas ainsi, mes chers frères ! En le faisant, vous commettez vous-mêmes deux fautes : d'abord vous oubliez qu'il a été dit : Ne condamnez pas, afin que vous ne soyez pas vous-mêmes condamnés ; ensuite vous ne savez pas si les coupables ne se sont pas convertis ».

Dans ce temps-là, ceux que nous appelons aujourd'hui domestiques, étaient des *esclaves,* et les maîtres pouvaient les traiter comme bon leur

semblait. Or, quand le saint évêque apprenait que quelqu'un maltraitait les pauvres esclaves, il le faisait venir et lui disait avec bonté : « Mon fils, souvenez-vous que les pauvres et les humbles sont les amis de Dieu. L'esclave aussi est un homme : pour lui comme pour nous, Dieu a créé le ciel, la terre, les étoiles, le soleil, la mer avec tout ce qu'elle renferme. Il a comme nous son ange gardien ; enfin, pour lui comme pour nous, Jésus-Christ est mort sur la croix. Et cet homme, que Dieu a tant aimé, et qu'il a racheté au prix de son sang, vous l'estimez si peu, et vous osez le traiter comme on traite les animaux ! Dites-moi, voudriez-vous que Dieu vous demandât un compte sévère de tous vos péchés ? Non, sans doute. Eh bien, vous dites chaque jour, dans l'oraison dominicale : Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Si donc vous voulez que Dieu vous pardonne un jour, pardonnez aussi à vos esclaves, et ne les châtiez pas aussi sévèrement ! »

Comme on savait que le saint évêque observait à la lettre cette parole de l'Evangile : « Ne vous détournez pas de celui qui veut emprunter », un escroc profita de l'occasion pour lui demander un prêt d'une importance considérable. Quand il s'agit de rendre, le filou nia effrontément sa dette, et l'on conseilla au saint de le traduire en justice ; car, disait-on avec raison, il ne serait pas juste que cet homme inique jouît d'un bien dont le Saint pourrait faire profiter les pauvres. Mais il répondit avec l'Ecriture : « Soyez miséricordieux comme votre Père céleste, qui fait luire le soleil sur les bons et sur les méchants, et qui fait tomber la pluie sur les justes et les injustes ».

Une autre fois, comme il donna à un mendiant moins que celui-ci n'avait espéré, il se vit accablé d'injures grossières. Alors les serviteurs de l'évêque voulurent corriger sévèrement cet insolent ; mais le saint les reprit eux-mêmes en disant : « Depuis soixante ans que je vis, j'ai maintes fois offensé Dieu par mes péchés, pourquoi ne souffrirais-je pas volontiers cette humiliation ? » Ensuite il tendit sa bourse au mendiant, en lui disant d'y prendre ce qu'il lui fallait.

Il y avait à Alexandrie un homme de condition qui depuis longtemps vivait en inimitié avec un autre. Saint Jean, après avoir longtemps cherché en vain à les réconcilier, fit un jour dire au premier de venir le trouver pour une affaire importante. Cet homme étant venu, le Saint le pria d'assister à la sainte messe qu'il allait dire dans sa chapelle privée. Outre l'invité, il n'y avait personne dans la chapelle, qu'un domestique de l'évêque, qui devait lui servir la messe, et auquel il avait donné ses instructions. Dans ce temps-là il était d'usage qu'après l'élévation le prêtre récitât l'oraison dominicale conjointement avec les assistants. Or, quand ils en furent à ces mots : Pardonnez-nous nos offenses, etc., tout à coup l'évêque et son servant se turent, de sorte que l'invité fut obligé de les prononcer seul. Alors le Saint se retourna et lui dit : Réfléchissez bien au lieu où vous êtes, et à ce que vous dites : Pardonnez-moi, ô mon Dieu, *comme* je pardonne aussi !... Alors cet homme au cœur endurci, et qui jusque-là n'avait pas voulu entendre parler de réconciliation, fondit en larmes et s'écria : Ordonnez, Seigneur, je suis prêt à vous obéir ; et en sortant de chez l'évêque, il alla se réconcilier avec son ennemi.

Saint Jean l'Aumônier, en parlant de la charité et de l'indulgence que les hommes doivent avoir les uns pour les autres, mettait surtout sous les yeux de ses auditeurs l'amour et la longanimité infinis de Dieu. Il disait : « Combien n'y a-t-il pas de malfaiteurs de profession, que Dieu conserve un temps

assez long ! Combien de pirates préserve-t-il de tous les dangers, pour leur laisser le temps de se convertir ! Combien de pécheurs sacriléges ont reçu indignement le corps et le sang de Notre-Seigneur, et il ne les a pas châtiés comme ils le méritaient ! Combien de malheureux ne voit-on pas se plonger habituellement dans la fange du vice, s'enivrer, vomir des propos licencieux, s'abandonner sans frein à tous les excès !... et pendant ce temps l'abeille diligente continue à cueillir pour eux le suc des fleurs, et à préparer pour leur bouche impure un doux nectar ! Et pendant que des milliers de mortels ne sont occupés qu'à blasphémer et à offenser Dieu, son soleil fait mûrir les doux fruits de la vigne pour désaltérer ces langues coupables, et réjouir ces cœurs indignes de vivre ! Et pendant que des yeux, fascinés par le vice, cherchent une occasion d'offenser Dieu, les fleurs, ces enfants chéris du Créateur, cherchent à les attirer et à les réjouir par les charmes ravissants de leurs couleurs et de leurs formes si variées !... »

Citons encore un trait de la sollicitude du saint évêque pour le salut de l'âme de ses diocésains; oui, il nous faut encore rapporter cet exemple. Un marchand d'Alexandrie envoya en Afrique un vaisseau dans lequel il avait mis toute sa fortune, à la réserve de sept livres et demie d'or qu'il donna au saint Patriarche, afin qu'il priât Dieu pour son fils qui conduisait le navire. Le Saint fit sa prière; mais à un mois de là le fils mourut, et le vaisseau, courant le hasard de se perdre, toutes les marchandises furent jetées dans la mer : ce qui mit ce pauvre homme en une extrême affliction. Néanmoins, comme il s'entretenait la nuit en ces pensées, un personnage semblable au saint archevêque lui apparut et lui tint ce discours : « De quoi êtes-vous triste ? Ne m'avez-vous pas prié de demander à Dieu qu'il préservât votre fils ? Il l'a préservé et délivré des périls de cette vie où il se fût assurément perdu. Et pour le navire, sachez que Dieu l'a préservé par mes prières, sans lesquelles il eût péri avec toutes les marchandises ». Ce père affligé vint faire le récit de cela au saint Patriarche : l'un et l'autre rendirent grâces à Dieu, et adorant ses jugements, ils demeurèrent paisibles et consolés.

Mais il est temps de venir à la fin de cette vie, que nous n'achèverions jamais si nous voulions parler de toutes les vertus de ce grand Saint. Sa mort ne lui fut pas imprévue; car, afin de l'avoir toujours présente, il avait fait commencer son sépulcre au même lieu où les archevêques ses prédécesseurs étaient enterrés, avec commandement, à ceux qui y travaillaient, de lui venir dire souvent, même au milieu des plus belles compagnies, que son tombeau n'était pas encore achevé. Aussi ne le fut-il jamais, parce que Dieu, qui lui en préparait un autre ailleurs, disposa les affaires d'une telle manière que le pays qui lui avait servi de berceau fut aussi le lieu de son sépulcre : ce qui arriva de cette sorte.

L'empereur Héraclius étant sur le point de faire la guerre aux Perses, envoya à Alexandrie le patrice Nicétas, dont il a été parlé ci-dessus, afin de lever quelques deniers pour les frais de cette guerre. Nicétas, qui connaissait très-bien la sainteté du Patriarche, le supplia de l'accompagner jusqu'à Constantinople pour donner sa bénédiction à l'empereur avant qu'il marchât contre les Perses; le Saint y acquiesçant, par ordre de la divine Providence, ils s'embarquèrent l'un et l'autre pour faire le voyage; mais une tempête les ayant surpris en mer, ils furent contraints d'aborder en l'île de Rhodes. Ce fut là que le Saint, se réveillant la nuit, eut révélation de sa mort par un vénérable personnage qui lui apparut avec un sceptre à la main et lui dit ces paroles : « Viens, le Roi des rois t'appelle ». Le bienheureux prélat en donna

aussitôt avis au patrice Nicétas; celui-ci voyant qu'un plus grand monarque que le sien appelait son serviteur à un voyage de plus grande importance que celui qu'il lui faisait faire, le fit passer en l'île de Chypre. S'étant rendu à Amathonte, ville de sa naissance, l'évêque d'Alexandrie y fit son testament en ces termes : « Jean, très-humble serviteur des serviteurs de Jésus-Christ, et, à cause de la dignité du sacerdoce qui m'a été commise, libre par la grâce de Dieu. Je vous rends grâces, ô mon Seigneur, de ce que vous m'avez jugé digne de vous offrir ce qui vous appartenait, et de ce que de tous les biens du monde il ne me reste plus que la troisième partie d'un écu, que je veux être donnée aux pauvres, mes frères. Quand, par votre Providence, je fus créé évêque d'Alexandrie, je trouvai en mon évêché environ huit mille écus et des oblations des personnes dévotes; j'en ai encore amassé beaucoup plus, mais comme elles appartenaient à Jésus-Christ, votre Fils, je vous les ai aussi voulu donner, et maintenant je lui rends mon âme ». Enfin il expira paisiblement en Notre-Seigneur, l'an 619 selon Baronius, 616 selon d'autres, et de son âge environ le soixante troisième. Son corps fut porté en l'église de saint Tycon, évêque d'Amathonte.

On raconte que lorsqu'on le déposa dans le tombeau où deux autres évêques étaient déjà inhumés, ceux-ci, comme s'ils eussent été vivants, se retirèrent de part et d'autre pour donner le milieu à ce grand Patriarche. Voilà pour son corps; mais pour sa bienheureuse âme, elle fut vue dans Alexandrie, la même nuit qu'il décéda, par deux saints personnages dont l'un s'appelait Sabin, religieux, auquel il sembla que le saint archevêque sortait de sa maison épiscopale, et qu'une très-belle vierge, plus resplendissante que le soleil, le prenant par la main, lui mettait sur la tête une couronne de rameaux d'olivier. L'autre voyait le saint évêque marcher dans l'église, suivi des pauvres, des veuves et des orphelins, qui tous portaient aussi à la main des palmes d'olivier en signe de triomphe.

On dit encore cette merveille : Une femme d'Amathonte qui avait sur sa conscience un péché si énorme qu'elle ne l'osait confesser, le donna par écrit au saint Patriarche, dans un papier scellé et cacheté, cinq jours avant son décès, afin que, par ses prières, ce péché lui fût pardonné; mais la mort du Saint étant survenue sans qu'il eût rendu cet écrit, cette pauvre créature était au désespoir, de crainte que son billet étant trouvé par quelqu'un, son péché ne fût aussi découvert. Néanmoins, ne perdant point pour cela espérance, elle se retira vers le tombeau du Saint, et là elle persévéra trois jours et autant de nuits en prières et en larmes ; au bout de ce temps, le Saint, assisté des deux autres évêques avec qui il était inhumé, rendit le billet tout fermé à cette femme qui, l'ayant décacheté, trouva son péché effacé, et, en la place, étaient écrites ces paroles : « Par le mérite de mon serviteur Jean, ton péché est effacé ».

Dans la suite le corps de saint Jean l'Aumônier fut transféré à Constantinople, où il a été gardé longtemps. L'empereur des Turcs en fit présent à Mathias Huniade, roi de Hongrie, qui le mit dans sa chapelle à Bude. En 1530 il fut transféré à Tall, près de Presbourg, et en 1632 dans Presbourg même où il est encore honoré dans l'église de Saint-Martin.

La mémoire de saint Jean l'Aumônier est marquée avec honneur au Martyrologe romain, le 23 janvier ; le lecteur pourra voir dans les *Remarques* du docte cardinal Baronius quels auteurs ont écrit de lui. Pour nous, nous avons suivi plus expressément en ce recueil la vie de ce saint prélat écrite par Léonce, évêque de Naples, en Chypre, laquelle fut très-bien reçue au second Concile de Nicée comme étant très-digne d'être lue ; on la trouve très-développée parmi les vies des saints Pères.

SAINT ILDEFONSE OU ALONZO,

ARCHEVÊQUE DE TOLÈDE

606-669. — Papes : Sabinien ; Vitalien. — Rois des Visigoths, en Espagne : Recarède I[er] ; Réceswinthe.

La vie d'Ildefonse loue N.-D. la bonne Vierge.
Caldéron, *la Vierge du sanctuaire.*

Aux portes de Tolède, capitale du royaume des Visigoths d'Espagne, s'élevait au septième siècle le monastère d'Agali, une vraie pépinière de saints et de docteurs. C'est là que se fit moine, malgré les violentes résistances de sa famille, Ildefonse que nous plaçons avec d'autant plus de bonheur dans notre recueil des fleurs des Saints qu'il fut plus cher à Marie, la Reine des anges et des hommes.

Ildefonse, le plus illustre des disciples de saint Isidore de Séville, le plus populaire des saints de l'Espagne, était né dans cette même ville de Tolède, d'une famille alliée au sang royal, le 8 décembre 606, jour qui a été depuis consacré à l'immaculée conception de la sainte Vierge : et ce fut par l'intercession de Marie qu'Etienne son père et Luce sa mère obtinrent du ciel cet enfant de bénédiction. Il reçut d'abord à Séville, pendant douze ans, les leçons d'Isidore, puis revenu près de son berceau, il se fit moine à Agali et y acheva ses études. La mort de ses parents lui ayant laissé la libre disposition de ses biens, il les consacra à la fondation d'un monastère de religieuses.

Eugène II, archevêque de Tolède, ayant quitté cette vie (657), la voix unanime du clergé et du peuple plaça Ildefonse sur le siége métropolitain ; — et alors, faisant l'office du bon pasteur, il éclaira, comme un soleil mystique, toutes les églises d'Espagne par sa science autant que par sa vertu.

« Mais ce qui lui a valu surtout la première place dans l'amour et la mémoire du peuple espagnol, ce fut son ardente dévotion pour la sainte Vierge dont il défendit la virginité contre les Helvidiens. Les visions miraculeuses qui témoignent de la reconnaissance de Marie pour les efforts de son zélé défenseur et les reliques qu'il en a laissées à l'église de Tolède ont longtemps enflammé la dévotion des Espagnols pour leur grand saint *Alonzo* [1] ». Ces insignes merveilles méritent d'être connues.

Le jour de la fête de sainte Léocadie [2], cette illustre et célèbre martyre sortit de son tombeau près duquel priait Ildefonse et lui découvrit aussi ses reliques, depuis longtemps oubliées, que le saint archevêque désirait ardemment retrouver. Puis le prenant par la main elle lui dit devant toute l'assistance : « Ildefonse, par toi est maintenue ma Souveraine qui règne au haut des cieux [3] », voulant dire qu'il avait défendu l'honneur de Marie contre les hérétiques. Pour avoir un gage palpable de cette vision, il saisit l'épée

1. Ces visions ont reçu, mille ans après la mort de saint Ildefonse, une consécration nouvelle, grâce au génie de Caldéron. (Voir son drame intitulé : *La virgen del Sacrario.)*

2. Voir la vie de sainte Léocadie au 9 décembre.

3. *O Ildefonse, per te vivit Domina mea quæ cœli culmina tenet. (Brév. Rom. supplément de Rome,* au 23 janvier.) Le poète espagnol lui fait dire : La vida de Alfonso loa la mi Segnora.

du roi Réceswinthe qui l'accompagnait et coupa une portion du voile de la Sainte, avant qu'elle fermât son tombeau : cette parcelle de voile devint une relique très-vénérée, conservée dans l'église de Tolède. Saint Ildefonse établit ou du moins célébra et propagea avec zèle la fête de *l'Expectation de l'enfantement de la B. Vierge Marie* [1]. Or, avant Matines de ce jour-là, Ildefonse se leva à l'heure qu'il avait coutume pour aller chanter les louanges de Marie. Il était accompagné de ses clercs et d'un grand nombre de personnes. On portait en avant de brillants flambeaux de cire. Arrivées à la porte, les personnes qui composaient le cortége aperçurent dans l'église une clarté que leurs yeux ne purent supporter : toutes prirent la fuite. Ildefonse fit ouvrir et s'avança vers l'autel accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre seulement. Il se prosterna et au même instant lui apparut la Vierge Marie assise sur le trône épiscopal, entourée d'une troupe de Vierges qui exécutaient sur la terre les chants du Paradis. Marie fit signe à son serviteur d'approcher, et fixant sur lui son regard divin elle dit : « Vous êtes mon chapelain et mon fidèle notaire, recevez cette chasuble que mon Fils vous envoie de ses trésors ». Ensuite elle l'en revêtit de ses propres mains et lui ordonna de ne s'en servir qu'aux fêtes célébrées en son honneur [2]. Cette apparition est si certaine qu'un concile de Tolède [3] ordonna que pour en perpétuer la mémoire une fête serait célébrée tous les ans, avec office et sous le rite double : elle se célèbre encore aujourd'hui le 21 janvier sous le titre de *Descente de la sainte Vierge et de son apparition* à saint Ildefonse, et, chose remarquable, cette même fête est solennisée en Egypte chez les Coptes.

Ces faveurs dont il plut à Notre-Seigneur et à sa sainte Mère d'honorer leur serviteur étaient un digne prélude de la félicité éternelle dont il alla jouir le 23 janvier de l'an 669. Il avait vécu soixante-trois ans et en avait passé dix sur le siége de Tolède.

Il fut d'abord inhumé dans l'église Sainte-Léocadie ; plus tard la crainte des Maures d'Espagne le fit transporter à Zamora dans les Asturies où l'on célèbre encore la translation de ses reliques.

La maison où saint Ildefonse était venu au monde fut donnée aux Pères Jésuites, après avoir appartenu longtemps aux comtes d'Orgas. Ces religieux firent élever une église magnifique sur l'emplacement de cette maison et remirent en honneur sa mémoire que les habitants de Tolède avaient peu à peu perdue de vue.

Dans les images qu'on a faites de saint Ildefonse, la sainte Vierge le revêt d'une chasuble plus blanche que la neige [4]; il coupe un morceau du voile de sainte Léocadie sortant de son tombeau.

NOTICE SUR LES OUVRAGES DE SAINT ILDEFONSE.

Dans le tome XCVI de la *Patrologie* de M. Migne, nous trouvons les ouvrages suivants de saint Ildefonse :

1° Son livre de *la Virginité perpétuelle de l'auguste Marie, contre trois infidèles, Jovinien, Helvidius*, anciens hérétiques du temps de saint Ambroise et de saint Jérôme, dont les erreurs impies régnaient sans doute à cette époque en Espagne, et un *Juif*, dans la personne duquel notre Saint essaie de fermer la bouche à toute la nation juive qui blasphémait contre la sainte Mère de Dieu.

1. Voir une notice sur cette fête au 18 décembre.

2. En 1616, le savant Bollandus a fait de cette apparition une apologie qui ne se trouve pas dans les *Acta Sanctorum :* il la mentionne seulement au t. III de janvier, p. 151, nouv. éd.

3. Tenu sous l'évêque Gilles.

4. PP. Rubens, Klauber, Collot ont reproduit cette scène.

Il attaque d'abord ses ennemis un par un : il fait voir contre Jovinien que Marie, qui conçut sans cesser d'être vierge, enfanta aussi sans perdre sa virginité ; contre Helvidius, qu'après avoir enfanté Jésus-Christ, elle demeura vierge tout le reste de sa vie ; et, contre les Juifs, qu'elle a conçu sans rien perdre de sa virginité. En combattant ces derniers, il frappe de nouveau les premiers, qu'il avait déjà terrassés séparément, et les accable sous les témoignages de l'Ecriture.

On reproche à notre Saint de n'avoir pas employé, dans ce traité, un style plus régulier, plus simple, plus naturel, d'avoir répété cent fois chaque idée sous des mots *synonymes*. Mais il faut faire attention à deux choses : d'abord que c'était un peu le goût du siècle, très-éloigné en tout de celui d'Auguste ; ensuite que le sujet et la manière dont il le traite comportent assez ce genre de style : son amour pour Marie va jusqu'à un pieux délire ; son horreur de l'hérésie jusqu'à une sainte fureur. Ces sentiments qui débordent, s'échappent en un torrent de mots qui abîment ses adversaires et soulagent son cœur. Voici un exemple de ce langage passionné, impétueux, redondant, impossible à traduire : « *O Domina mea, dominatrix mea, dominans mihi, mater Domini mei, ancilla filii tui, genitrix factoris mundi, te rogo, te oro, te quæso, habeam spiritum Domini tui, habeam spiritum filii tui, habeam spiritum redemptoris mei, ut de te vera et digna sapiam, de te vera et digna loquar, de te vera et digna quæcumque dicenda sunt dicam. Tu enim es electa a Deo, assumpta a Deo, advocata a Deo, proxima Deo, adhærens Deo, conjuncta Deo, visitata ab angelo, salutata ab angelo, turbata in sermone, attonita in cogitatione, stupefacta in salutatione, admirata in dictorum enuntiatione. Invenisse te apud Deum gratiam audis, et ne timeas juberis, fiducia roboraris, cognitione miraculorum instrueris ad novitatem inauditæ gloriæ proveheris...* »

2° *Livre de la Connaissance du Baptême.* Il y examine toutes les questions qui regardent ce sacrement, et les tranche, non de sa propre autorité, mais en s'appuyant sur les saints Pères, dont il a recueilli les sentiments sur ce sujet. Ce livre se compose donc, à proprement parler, de *notes* qu'il a prises en lisant les Pères, et c'est là son titre : *Livre de Notes sur la connaissance du Baptême.* Il faut en dire autant de l'opuscule qui suit et qui se compose aussi d'une foule de petits chapitres.

3° Le *Livre du Chemin à travers le Désert où l'on s'avance après le Baptême.* Les eaux du baptême sont comme celles de la mer Rouge qui nous séparent de la servitude ; le reste de notre vie est un voyage, comme celui des Hébreux dans le désert ; si nous nous laissons bien conduire par Dieu, nous arriverons à la terre promise. Saint Ildefonse nous cause, tout le long de son voyage, si je puis parler ainsi, nous suggère mille pensées salutaires, nous explique des mots mystiques. Je le répète, c'est plutôt un recueil de sentences qu'un traité.

4° Des *Lettres*, les seules qui nous restent de saint Ildefonse. Elles sont précédées par deux lettres de Quirice, évêque de Barcelone, qui remercie notre Saint du bien que lui a fait son livre de *la Virginité.* Ce merveilleux livre a non-seulement réjoui son âme, mais son corps vieux et infirme en a été comme ranimé, ce qui lui a permis de reprendre ses fonctions épiscopales. L'archevêque de Tolède s'humilie dans ses réponses et renvoie toute la gloire à Dieu.

5° Le *Livre des Hommes illustres*, pour faire suite à celui de saint Isidore, est une liste de quatorze hommes illustres ; elle commence par saint Grégoire le Grand, pape, et finit par Eugène II, évêque de Tolède. Ildefonse consacre à chacun une courte notice.

Les ouvrages qui suivent, dans la *Patrologie* de M. Migne, et qu'on attribue avec plus ou moins d'incertitude à notre Saint, sont :

Un opuscule sur l'enfantement de la Vierge, qui est plus probablement de Paschase Ratbert, abbé de Corbie ;

Des Fragments sur le même sujet ;

Quatorze sermons, dont les sept premiers et le neuvième sur l'Assomption de la sainte Vierge, le huitième à la louange de cette même Vierge, le dixième sur sa Purification, le onzième sur sa Nativité, et les autres encore sur la sainte Vierge ;

Un petit livre sur *la Couronne de la Vierge Marie* ;

Une continuation des *Chroniques de saint Isidore* ;

Enfin, *Treize Epitaphes* en vers.

Terminons par ces paroles de M. de Montalembert :

Léandre, Isidore, Ildefonse, furent les illustres représentants de la vie intellectuelle dans un temps où elle semblait presque partout éteinte. Ces pontifes laborieux, instruits, éloquents, pleins de zèle pour la science et l'étude en même temps que pour la religion, assurèrent en Espagne l'avenir des lettres chrétiennes et la durée de la tradition littéraire, partout ailleurs interrompue ou menacée par les orages de l'invasion ou de l'établissement des barbares. Ils firent de leur patrie la lumière intellectuelle du monde chrétien au VIIe siècle.

Cf. D. Thomas Tamayo de Vargas, historiographe du roi d'Espagne, qui a recueilli les manuscrits de l'évêque Zizile et de saint Julien, successeur de saint Ildefonse : Bollandus les a faits siens ; — Moines d'Occident, t. II, p. 208 et suiv. ; — *Poetas anteriores al siglo* XV, *vida de S. Ildefonso*, p. 328 ; — le P. Cahier, *passim.*

SAINT BARNARD,

FONDATEUR DE L'ABBAYE D'AMBRONAY, ARCHEVÊQUE DE VIENNE

778-842. Papes : Adrien Ier; Grégoire IV. — Rois de France : Charlemagne; Charles II, *le Chauve*.

Devenir évêque n'est pas une chose surprenante; mais vivre en évêque pauvre, voilà une grande chose, une chose admirable!

Saint Bernard, *Lettre* XXIV, *à Gilbert, évêque de Londres*.

L'Eglise avait besoin d'apôtres dans le IXe siècle : les Sarrasins la cernaient de toute part. Les Barbares domptés par Charlemagne et convertis au christianisme y conservaient quelque chose de leurs mœurs et de leurs superstitions. Les erreurs des Nestoriens et des Iconoclastes envahissaient l'Occident. Ajoutez à cela l'ignorance de ces temps et les désordres inséparables d'un règne faible comme celui de Louis le Débonnaire : il fallait opposer beaucoup de lumière et de vertu à ces ténèbres et à ces vices. Dieu, dont la Providence est toujours attentive au bien de l'Eglise, suscita notre saint Barnard pour en être l'ange tutélaire en France.

On croit qu'il naquit à Izernore, alors du diocèse de Lyon, l'an de Notre-Seigneur 778, de parents nobles, riches et vertueux. Comme il était le plus jeune de ses frères, il fut l'objet des plus tendres soins ; à l'âge de dix ans, ses parents l'envoyèrent à un collège tenu par de saints prêtres qui formaient les jeunes gens pour la religion et la patrie, en mettant dans leur esprit les sciences profanes, et dans leur cœur la crainte de Dieu et l'amour de la vertu. Barnard devint la gloire de leur maison : il réussissait en tout, mais principalement dans l'obéissance et l'humilité; sa modestie lui enseignait déjà les moyens de s'humilier ou du moins de détourner adroitement les éloges qu'on prodiguait à son mérite. Un triste événement l'arracha de cette maison à l'âge de dix-huit ans : la mort, entrant dans sa famille, frappa presque du même coup tous ses frères; il lui fallut revenir près de ses parents pour les consoler. « Que vous êtes heureux », dit-il en partant à ses compagnons d'étude, « que vous êtes heureux d'être ici à l'abri des orages auxquels je vais être exposé ! Priez le Seigneur de fortifier mon cœur contre les rudes assauts que le monde va lui livrer ». Il inspira bientôt de grandes craintes à ses parents ; ils le voyaient presque toujours en prières, recueilli, retiré dans sa chambre, fuyant les assemblées mondaines où il ne se rendait que par obéissance, de sorte qu'il s'attirait les plaisanteries des jeunes gens de son âge. Un jour, le père de Barnard alla trouver son épouse tout désespéré, et lui dit : « C'en est fait, nous serons bientôt sans enfants ; la mort nous a enlevé les premiers, le cloître va nous enlever le seul qui nous reste ». Cette tendre mère ne répondit que par des sanglots ; elle se repentit presque d'avoir inspiré dès l'enfance à son fils cette piété qui menaçait de le lui enlever. Elle le fit venir, et l'embrassant avec transport, elle le conjura de ne pas l'abandonner, d'être la conso-

lation de sa vieillesse, puisqu'elle avait bien été la gardienne de son enfance; de ne pas la tuer en la privant du dernier objet de son amour. Les larmes dont elle arrosa ce cher fils en dirent plus encore que sa parole. Il pleura lui-même, et promit de ne rien précipiter, de concilier, autant qu'il le pourrait, la volonté de Dieu avec celle de ses parents.

C'est par ce doux penchant à l'obéissance, seul point vulnérable de son cœur, que le père l'attaqua. Il dit à son fils que Dieu ne faisait pas de miracles pour déclarer ses volontés, qu'il les faisait connaître naturellement par les désirs et les ordres de parents chrétiens. Ces combats, répétés chaque jour, et surtout les remontrances de quelques prêtres qu'on fit intervenir, arrêtèrent le jeune Barnard. On parvint même à l'engager dans le mariage, puis on l'envoya à la cour de Charlemagne, dans l'espoir que les armes, les honneurs, les délices lui feraient enfin aimer le monde. Mais son cœur, épris du ciel, demeura toujours insensible à la terre. Il n'en remplissait qu'avec plus d'exactitude les devoirs de son état. Il se distingua dans la guerre contre les Saxons. Il fut charmé de la discipline qui régnait dans l'armée, de la manière dont Charlemagne faisait observer à ses troupes les lois du Christianisme. Il admirait surtout l'héroïsme avec lequel le soldat supportait les privations. Souvent, l'hiver, le camp était inondé par la pluie et les tentes toutes couvertes de neige, en sorte qu'on trouvait quelquefois étendus et à demi morts, à leur poste, les soldats qui avaient passé la nuit en sentinelle. « Hélas ! » disait Barnard en lui-même, « si l'on faisait pour Dieu une partie de ce qu'on fait pour les hommes ! » D'autres fois, causant familièrement avec de vieux officiers tout couverts de blessures et plus courbés sous le poids des fatigues militaires que sous celui des années : « Je conviens », disait-il, « qu'il est juste et même glorieux de marcher sous les ordres du prince ; mais avouez qu'il vaut encore mieux servir un maître à qui rien n'échappe et qui récompense si libéralement ». Ces vieux guerriers recevaient d'autant mieux les leçons du jeune capitaine, qu'elles étaient l'effet de la piété, mais non de la timidité ; ils l'avaient toujours vu courir des premiers au péril et donner partout des marques d'une valeur éprouvée. Nous n'en dirons rien ici : nous parlons seulement des vertus que couronne le ciel. Notre Saint passa sept ans sous les armes, mais il venait à peu près chaque année, pendant l'hiver, veiller à l'éducation de ses enfants et faire les délices de sa famille. Il avait pour son épouse une extrême tendresse et s'attachait à lui inspirer des sentiments chrétiens. « C'est plus pour le ciel que pour la terre, que nous sommes unis », lui disait-il souvent ; « faisons en sorte que toutes nos actions répondent à la sainteté du sacrement qui a formé ce nœud. Quel malheur si, après avoir vécu ensemble dans ce monde, nous étions séparés dans l'autre, ou si nous ne nous y rencontrions ensemble que dans les tourments éternels ! »

Pendant qu'il était, pour la septième année, occupé à une expédition militaire, il reçut la nouvelle de la mort de sa mère, et quelques jours après, celle de la maladie dangereuse de son père qui ne survécut pas longtemps. Il versa sur l'un et l'autre des larmes amères, et ne se consola que par le souvenir de leurs vertus et l'espoir de leur bonheur éternel.

Il profita de ce malheur pour quitter la cour et les armes. Charlemagne lui en accorda la permission à regret, et tout le monde fut triste de son départ. A peine fut-il de retour dans sa famille, qu'il pensa aux moyens d'y renoncer pour Jésus-Christ. Dès que ses parents purent deviner ses intentions, ils lui exposèrent que sa dévotion était indiscrète, qu'il n'était que le

dépositaire et non le maître de son héritage, pour le partager comme il allait le faire, entre l'Eglise, les pauvres et ses enfants à qui il appartenait tout entier ; que les engagements du mariage ne pouvaient se rompre ainsi. Enfin sa femme, vêtue de deuil, se jeta à ses pieds, et, lui présentant ses enfants, le pria d'en avoir pitié. Un si touchant spectacle l'ébranla jusqu'au fond de l'âme ; mais la grâce venant au secours de la nature, il eut la force de tenir à sa femme ce beau discours : « Une partie de mes biens qui sont considérables suffira à mes chers enfants ; ils en auront assez s'ils ont de la probité, et trop s'ils avaient le malheur de n'être pas sages ; je pourvoirai à leur éducation et à un train digne de votre condition. Au reste, j'ai plus compté, pour l'exécution de mon dessein, sur votre piété que sur moi-même ; peut-être que c'est à elle et à vos rares exemples que j'en dois la pensée. Ah ! qu'il est doux de ne se séparer dans ce monde que pour se rejoindre plus heureusement dans l'autre ! Mais, après tout, puisque je vous ai engagé ma foi, soyez sûre que je ne ferai rien qu'après avoir pris conseil de vous et consulté les règles de la prudence et de la charité ; ma retraite n'est pas irrévocable ; je ne veux donc pas abuser de votre tendresse pour moi et vous arracher votre consentement. Suivez votre inclination ; qu'une trop respectueuse déférence ne vous ferme pas la bouche si vous avez des desseins contraires aux miens ». En disant cela, il était sûr du succès, car il connaissait la piété de son épouse qui soupirait elle-même après le cloître, si sa tendresse maternelle ne lui eût fait un devoir de rester auprès de ses enfants. Elle cessa donc de s'opposer au pieux désir de son époux. Celui-ci, après avoir mis ordre à ses affaires domestiques et fondé un hôpital avec de grands revenus, embrassa son épouse, ses enfants, et partit, pouvant bien dire comme ce Saint qui quittait ainsi patrie et parents, l'Evangile à la main : « C'est ce livre qui m'a dépouillé de tout ». Il marchait sans route certaine, mais l'Esprit de Dieu le conduisait. Il entra dans le Bas-Bugey, environ l'an de Notre-Seigneur 803, et charmé de cette solitude, il s'arrêta à Ambronay. Ce n'était alors qu'un petit hameau, connu seulement par un monastère dépendant de Luxeuil, et par une église de la sainte Vierge renversée dans les guerres.

Barnard acheta donc Ambronay à l'abbé de Luxeuil, fit relever l'église et bâtir un grand monastère, lui assigna des revenus considérables et le remit entre les mains de religieux qui, sous la conduite d'un saint abbé, donnèrent l'exemple de toutes les vertus. Il se renferma lui-même dans une petite cellule à côté du monastère. Il la quittait souvent pour l'église où il passait les nuits dans la prière et les larmes, ou bien pour la campagne où il méditait, voyant les vestiges de Dieu dans les cieux, dans les beautés de la nature. Tous les objets lui rappelaient de saintes pensées : à la vue d'un ruisseau qui se précipitait d'une montagne vers la prairie, il se disait : « Voilà l'image de l'agitation et de la brièveté de la vie ». Il considérait le chant des oiseaux comme une hymne à Dieu, et il y prenait part. Le souvenir de sa femme et de ses enfants lui revenait souvent ; se reprochant de ne point partager avec eux les délices de la solitude, il les fit venir, et ils logèrent à côté de lui [1], et prirent part à ses bonnes œuvres, surtout aux soins de l'hospitalité, qu'il prodiguait à tout le monde. Barnard acquit une si grande réputation, qu'il devint l'arbitre de tous les différends ; dès qu'il s'élevait quelque dispute, on finissait par se dire : « Allons trouver le Saint ».

1. On montre encore aujourd'hui, sous le nom de chapelle de Saint-Barnard, avec une espèce de respect, les masures de la maison qu'ils habitaient, près du lieu appelé les *Sept-Fontaines*, à cinq ou six cents pas du sommet du mont *Luysandre*, non loin d'Ambronay.

Il ne se contentait pas de l'aumône faite aux mendiants, de toutes la plus risquée, si j'ose parler ainsi, il allait visiter les cabanes, dont il chassait la misère et l'ignorance. Cependant il ne se considérait encore que sur le bord du bonheur, ne vivant pas dans l'intérieur du cloître. Il résolut d'y entrer. Après avoir réglé ses affaires, pourvu à l'établissement de ses enfants, obtenu le consentement de sa femme qui se retira sans doute, elle aussi, dans un monastère, il se fit religieux dans son abbaye d'Ambronay. On ne put jamais lui faire accepter un appartement commode ; il alla se loger dans une cellule qu'on n'eût pas osé présenter au dernier des novices. Il était presque toujours en contemplation, dormait peu, priait et se mortifiait beaucoup. « Je ne me console », disait-il, « que parce que je suis maintenant à l'abri des orages du siècle et dans un état propre à réparer les fautes de ma vie passée ». Animé de cet esprit de pénitence, il se chargeait de chaînes garnies de pointes, il marchait tout courbé sous la haire et le cilice, il se déchirait le corps si impitoyablement que, jaillissant sous les coups de sa discipline, son sang teignait le plancher. Ensuite, au lieu de réparer ses forces, il faisait succéder les veilles à l'abstinence. Il combattait les tentations du démon autant par le travail que par la prière, cultivant la terre, façonnant des paniers et des nattes, comme les premiers solitaires, s'exerçant aussi aux emplois les plus bas et les plus humiliants ; après le travail des mains, il s'appliquait à l'étude de l'Ecriture sainte et des Pères.

Voilà comment il entretenait son âme dans la paix ; on ne pouvait troubler la sérénité de son visage qu'en lui rappelant sa naissance, ses vertus ou ses bienfaits. Il allait mal vêtu et affectait des manières grossières, afin que les personnes attirées par sa réputation ne pussent le reconnaître. La vue d'un si grand Saint et d'un si illustre monastère faisant l'admiration de tous les visiteurs : « Voilà ceux », disaient-ils, « que les idées du monde profane nous font regarder comme des insensés. Hélas ! ils nous surpassent peut-être autant en naissance qu'en probité. S'ils sont pauvres, ils le sont par choix, comme Barnard ; ils sont dans le mépris, parce qu'ils ont refusé les premières places, et ils cachent souvent, pour l'amour de Jésus-Christ, des talents qui feraient notre admiration et la confusion de ceux qui les méprisent. Nous les croyons inutiles ou à charge, eux qui ont rempli les bibliothèques de leurs écrits et enrichi le siècle de leurs conquêtes, et qui, par leurs larmes et leurs prières, ont cent fois fléchi la colère du ciel. Quelle ingratitude ! Mais aussi que le Seigneur sait bien les dédommager de l'injustice de nos jugements. Quelle joie ! quelle consolation ! quelle estime de la part des vrais sages ! Et qu'est-ce encore que tout cela en comparaison de la gloire et du bonheur que le ciel leur prépare ? »

L'abbé étant mort, tous les moines jetèrent les yeux sur Barnard pour le remplacer. Il eut beau prier, gémir, représenter, tout fut inutile, il lui fallut céder aux importunités de ses frères. Il vit d'ailleurs dans cette charge la faculté d'être plus libre dans ses austérités et sa dévotion. Il fut toujours le premier au chœur et à tous les autres exercices. On ne reconnaissait l'abbé que par son air plus mortifié, par une plus tendre dévotion, une charité plus ardente. Il était plein de douceur envers ses moines, ayant pour maxime que l'état religieux n'est pas un état de conquête et de tyrannie, mais d'obéissance volontaire. Il leur recommandait principalement l'éloignement du monde : « Le monde ne doit connaître les solitaires », disait-il souvent, « que par le récit de leurs vertus ». Dieu bénit de telle sorte une si sage administration, qu'en moins de trois ans (depuis l'an 807), le monastère

s'accrut en toutes manières, en régularité, en nombre de religieux, en revenus, en bâtiments et en réputation.

L'an 810, Volfère, archevêque de Vienne, étant mort, on s'assembla pour lui choisir un successeur ; les suffrages étaient partagés. Tout à coup, un enfant de dix à douze ans élève la voix au milieu de l'assemblée, et s'écrie que le Seigneur a élu archevêque de Vienne, Barnard, abbé d'Ambronay. A cette voix, on se regarde en silence et avec admiration ; bientôt il n'y a qu'un cri pour applaudir à cette élection. Des députés viennent pour l'annoncer à Barnard. D'abord il se trouble et n'en peut croire ses oreilles. Puis il leur répond que s'ils parlent sérieusement, il leur proteste qu'il n'acceptera jamais. En vain, ils se jettent à ses pieds et le supplient avec larmes de se rendre à leur bonheur. Il refuse. On a recours à Charlemagne qui écrit à Barnard. Il refuse. Charlemagne emploie l'autorité du pape Léon III qui dépêche à Vienne un ecclésiastique nommé Grégoire, le charge de son pouvoir et le munit d'une lettre pour Barnard. Grégoire rassemble à Vienne les évêques de la province, fait comparaître l'abbé d'Ambronay et lui signifie son élection canonique. Il fallut obéir. Il redoubla d'austérités, de prières et de larmes pour se préparer à son sacre. Il fut sacré par Leidrade, archevêque de Lyon, l'an 810, à l'âge de trente-deux ans. Dès lors, il fut pour ainsi dire partagé en autant de soins qu'il y avait d'âmes dans son diocèse. « Autrefois », disait-il à ceux qui lui faisaient des observations sur ses austérités, « je n'avais que mes fautes à expier, aujourd'hui, j'ai celles de tout un peuple ». La réforme de son diocèse, qu'il entreprit avec zèle, commença par son clergé : il lui défendit les jeux de hasard, les festins fréquents ou excessifs, les visites suspectes, disant qu'il suffit à un laïque d'être irréprochable, mais qu'un ecclésiastique doit, pour le succès de son ministère, être exempt de soupçons. Il faisait lui-même le catéchisme à la cathédrale, pour relever une fonction qui aurait dû être toujours en honneur, depuis qu'elle a été consacrée par l'exemple de Jésus-Christ. Il allait voir dans leurs maisons les pécheurs endurcis, puis, quand il avait gagné leur confiance, il leur exposait avec bonté les souffrances de Jésus-Christ, la miséricorde de Dieu, les embrassait tendrement et les déterminait à faire leur confession, pendant laquelle il versait autant de larmes que si c'eût été lui le criminel. Il visitait les malades dans leurs lits, payait les dettes des pauvres, parcourait les plaines malgré l'ardeur de l'été qui les brûle dans le Dauphiné, gravissait les montagnes du Vivarais malgré les neiges de décembre. Pouvait-on ne pas s'attendrir de compassion quand on voyait ce Saint, à demi glacé, s'aider des pieds et des mains pour gagner un rocher escarpé où il allait souvent chercher quelques-unes de ses ouailles ; il logeait dans leurs cabanes couvertes de feuilles, partageait leurs mets grossiers. Lorsque les églises étaient trop petites pour contenir la foule avide de le voir et de l'entendre, il montait sur un tertre couvert de gazon, et leur annonçait, à l'exemple de Jésus-Christ, le royaume du ciel d'une manière si touchante qu'ils fondaient tous en larmes. Un jour qu'on s'assemblait pour l'arrivée du saint évêque, un aveugle vint comme les autres, disant qu'il voulait aussi le voir. On rit de sa simplicité. Lui, sans se mettre en peine de ces railleries, se place sur les marches de l'escalier d'une chapelle, disant en lui-même à peu près comme la femme de l'Evangile : « Si je puis m'approcher et le toucher, il me fera voir aussi bien que les autres ». Dans ce moment les cris de joie annoncent l'arrivée de Barnard ; l'aveugle court se jeter à ses pieds. Le Saint, levant les yeux au ciel, lui dit : « Votre foi vous a donné la vue ; rendez-en gloire à Dieu ». Et aussitôt l'aveugle vit clairement son bienfai-

teur. Celui-ci, se tournant vers les ecclésiastiques qui le suivaient, leur dit, comme pour effacer l'impression produite par ce prodige : « Les pauvres et les simples ravissent les grâces du ciel, et nous, nous les laissons échapper ».

Mais il est temps de voir un autre côté de cette sainte vie, et quelles furent les actions de Barnard, en dehors de son diocèse, dans les affaires communes des Eglises de France. Les évêques de France, réunis en concile, avaient jugé à propos d'ajouter au symbole de Constantinople que le Saint-Esprit *procède aussi du Fils* comme du Père, afin de mieux combattre les Grecs, qui niaient cette procession. Charlemagne envoya à Rome Adélard, abbé de Corbie; Jessé, évêque d'Amiens, et selon les uns, Barnard, évêque de Worms; selon les autres, Barnard, évêque de Vienne. Ils eurent plusieurs conférences avec le pape Léon III ; il leur dit : « Qu'il était de foi que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais que les canons défendent de rien innover ; qu'ainsi il fallait retrancher l'addition que l'Eglise de France avait faite au symbole de Constantinople. — Puisqu'il est de foi », reprit alors Barnard, « que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père, il faut donc en instruire les peuples. — Oui », répondit Léon. — « Et par conséquent », ajouta Barnard, « il ne faut pas faire une suppression qui détruirait cette croyance plutôt qu'elle ne l'établirait ». L'avis parut sage et obligea le Pape à chercher un autre tempérament pour concilier sur ce point les Eglises de France et l'Eglise romaine. L'éloquence et l'érudition de notre Saint ne se distinguèrent pas moins dans la part qu'il eut à la composition des *Capitulaires,* ce recueil de lois, moitié civiles, moitié esclésiastiques, fait par les rois de la seconde race, et surtout par Charlemagne dans des Etats généraux et des conciles. « Parmi les évêques qui se distinguèrent alors dans ces sortes d'assemblées, on remarque surtout », dit Mabillon, « Barnard, évêque de Vienne, et Agobard, évêque de Lyon, qui soutenaient autant la foi par la sainteté de leurs exemples que par la profondeur de leur doctrine ».

Cet Agobard est le même qui fut l'occasion d'un grand orage qu'essuya Barnard. Leidrade, archevêque de Lyon, ayant résolu de se retirer dans le monastère de Saint-Médard de Soissons et d'y passer le reste de ses jours dans l'exercice de la pénitence, prit conseil de Barnard qui approuva son dessein et lui proposa, comme sujet digne de le remplacer sur le siége de Lyon, Agobard, déjà chorévêque de cette Eglise. L'empereur applaudit à ce choix. Quelques évêques à qui l'on fit part de cette ordination l'autorisèrent de leur présence. Ainsi Agobard fut sacré archevêque de Lyon par Barnard, archevêque de Vienne. Mais dès que cette nouvelle se répandit en France, les évêques qui n'avaient pas été consultés firent entendre de vives réclamations ; ils accusèrent Barnard d'avoir violé les saints canons des Apôtres, qui défendent de placer à la fois deux évêques sur le même siége. L'affaire fut vidée dans le prochain concile d'Arles. Barnard s'y défendit avec tant de science, montrant que les canons des Apôtres invoqués contre Agobard ne regardent pas les chorévêques, qu'il gagna sa cause. Agobard ne fut point dégradé ni Leidrade rétabli dans son siége, comme quelques auteurs l'ont écrit. Seulement, pour éviter à l'avenir de pareilles contestations, on décida qu'on n'ordonnerait plus de chorévêque dans les Eglises de France, usage qui est venu jusqu'à nous sans interruption[1]. Depuis il régna entre l'évêque de Lyon et celui de Vienne la plus étroite amitié. Ils se rendaient régulièrement à une maison de campagne sur les

1. L'*Ordre* des chorévêques se trouvait entre celui des prêtres et celui des évêques. On sait qu'ils soulageaient ces derniers dans leurs fonctions et leur sollicitude pastorale ; mais on ignore quelles furent au juste les limites de leur pouvoir.

limites de leurs diocèses, et là ils se délassaient, ils s'édifiaient, ils s'instruisaient l'un l'autre. C'est à ces pieux et savants entretiens que nous devons les savants ouvrages d'Agobard contre l'hérésie de Félix d'Urgel et le fameux *Livre des Superstitions* judaïques, que Barnard, Agobard et Eaof, aussi évêque, composèrent ensemble, pour préparer des armes contre les juifs établis en France, qui séduisaient la simplicité de plusieurs chrétiens.

Ils l'adressèrent à Louis le Débonnaire, pour l'inviter à joindre l'autorité royale à la voix de l'Eglise. Ce prince était empereur depuis la mort de Charlemagne (28 janvier 814). Pour l'engager aussi à rendre, par le rétablissement de la discipline, son premier éclat aux Eglises de France où régnaient de graves désordres, Agobard composa son *Traité du Sacerdoce*, dédié à Barnard, et fait d'après les entretiens qu'ils avaient eus ensemble à ce sujet.

Le zèle et la science de Barnard reçurent une insigne récompense. Le Pape lui envoya le *pallium* avec une lettre très-flatteuse. Il eut bientôt une nouvelle occasion de montrer son orthodoxie et son éloquence. Le deuxième concile de Nicée avait condamné les Iconoclastes et réglé le genre de culte qu'il faut rendre aux images des Saints. Les évêques français ayant mal saisi le sens de ce décret, fait en langue grecque, le rejetèrent au concile de Francfort (794), comme s'il ordonnait de rendre aux images l'adoration qui n'est due qu'à Dieu. Louis le Débonnaire, sur l'invitation du pape Eugène, essaya de réconcilier les Eglises de France avec celle d'Orient sur ce sujet, dans le concile de Paris (824). Il y régna le même esprit qu'à Francfort. En vain Barnard y fit entendre sa voix et chercha à montrer qu'on se trompait sur les termes, que le culte des images ordonné par l'Eglise de Rome et le concile de Nicée était bien inférieur à celui qui n'est dû qu'à Dieu ; il ne put triompher des préventions, ni même gagner son ami Agobard qui, dans un livre sur les images, défendit également de les insulter et de leur rendre aucun culte. Notre Saint n'en demeura pas moins attaché à la pensée de l'Eglise romaine, ce qui lui mérita du Pape une lettre très-affectueuse. Il se distingua encore dans beaucoup d'autres conciles. Mais sa conduite fut malheureuse dans les troubles civils qui agitèrent la France à cette époque. En 815, Louis le Débonnaire avait donné à ses trois fils une partie de ses Etats : à Pépin l'Aquitaine, à Louis la Bavière, à Lothaire l'Italie. Mais, s'étant depuis remarié et ayant eu de sa seconde femme un quatrième fils, Charles le Chauve, il voulut, pour doter ce prince, revenir sur le premier partage (823). Les trois enfants du premier lit se révoltèrent. Grégoire IV étant venu en France pour réconcilier le père et les enfants, le rusé Lothaire le retint dans son camp et fit croire ainsi qu'il approuvait leur entreprise. Agobard et Barnard prirent le parti de Lothaire ; ils furent du nombre des évêques qui, à Compiègne, prononcèrent la déchéance de l'empereur et le condamnèrent à une pénitence publique. Il fut bientôt rétabli sur son trône, et une nouvelle assemblée d'évêques à Saint-Denis condamna celle de Compiègne. Ebbon, archevêque de Reims, qui l'avait présidée, fut déposé. Agobard et Barnard furent aussi déposés au concile de Tramoye, dans le Lyonnais. Mais Lothaire obtint qu'on ne leur donnât pas de successeurs; il les réconcilia même avec son père, et ils rentrèrent dans leurs diocèses après une absence de près de quatre ans.

Dès lors notre Saint ne s'occupa plus que du soin de son salut et de son diocèse. Le désordre, le relâchement, l'ignorance, suites des guerres civiles et de l'absence du pasteur, régnaient partout. Il évangélisa de nouveau cette contrée avec une telle ardeur que ses amis craignirent pour sa santé. Il leur répondit avec humilité que la loi de la restitution l'obligeait à réparer le

mal dont son absence avait été cause. Après avoir rétabli la paix et la piété dans sa ville épiscopale, il visita la campagne, où le meurtre et l'incendie avaient tout ravagé, où l'on entendait encore les cris de ceux qu'on dépouillait ou qu'on maltraitait. A la vue de ces suites funestes de la guerre civile, il versait des larmes continuelles; il se condamna à visiter chaque hameau, chaque cabane. Ces pénibles fonctions de l'épiscopat, le poids des années, le souvenir de l'abbaye d'Ambronay lui firent sentir le besoin d'une solitude où il pût se reposer de temps en temps et enfin se préparer à la mort. Il roulait ce dessein dans son esprit quand il arriva dans l'endroit où existe aujourd'hui l'église de Romans. Charmé de ces solitudes, de cette position sur les bords de l'Isère, il la choisit. Une riche veuve l'aida à acheter le champ, il fit arracher les broussailles et les arbrisseaux dont il était couvert, jeta les fondements de la superbe église qu'on y voit encore aujourd'hui et y fonda un monastère de Bénédictins, et autour naquit bientôt la belle et grande ville de *Romans,* dont le nom vient peut-être de ce que Barnard la fit la fille de Rome [1], et dont l'aspect ressemble tellement à celui de Jérusalem qu'on y a fait construire, il y a plusieurs siècles, un calvaire en tout semblable à celui des Lieux Saints. Les fidèles y accourent en foule encore aujourd'hui, surtout pendant le Carême, pour mieux méditer sur la passion du Sauveur. Afin de donner plus de relief à son nouvel établissement, Barnard assembla un grand nombre d'évêques et consacra avec beaucoup de pompe et de solennité la nouvelle église à l'honneur de saint Pierre, des autres Apôtres et des trois martyrs Séverin, Exupère et Félicien, originaires de Vienne. Les corps de ces saints gisaient sans honneur à la porte de Vienne ; par les ordres de Barnard ils en furent retirés et transportés solennellement dans sa nouvelle église. « Cet établissement, qui ne fut dans sa perfection que vers l'an 839, avait», dit Mabillon, « un attrait particulier pour Barnard. Sans cesse occupé à embellir la nouvelle église, il y consacrait volontiers toutes les largesses dont les princes le favorisaient. Dès que les affaires publiques lui faisaient craindre d'être appelé hors de son diocèse, il se retirait dans sa chère abbaye de Romans, semblable à la colombe qui se réfugie dans son nid pour éviter la tempête ». C'est là aussi qu'il allait se délasser des travaux de l'épiscopat et puiser de nouvelles forces. Il y méditait loin du monde, dans d'épais bocages ou sur les bords du fleuve. Il voulait que les moines le traitassent comme l'un d'eux; il suivait tous leurs exercices et exerçait sur son corps de saintes rigueurs qui donnaient une vigueur céleste à son âme. Plus il avançait en sainteté, plus il tremblait en voyant combien est terrible le compte qu'un évêque doit rendre à Dieu après sa mort. Il se figurait quelquefois entendre la voix menaçante du juge suprême; alors il demandait pardon, non-seulement de ses fautes, mais encore de celles de ses ouailles, comme s'il eût dû en répondre. Il sortait de ces méditations tout enflammé de zèle, priant pour chaque âme de son diocèse, instruisant, exhortant, reprenant. Il cherchait à remédier à tout; il visitait les prisons et les hôpitaux plus souvent qu'à l'ordinaire ; il parcourait la ville et la campagne, consumant les restes de sa vie en charité, en zèle, en bonnes œuvres.

Dieu lui ayant fait connaître plus clairement que sa fin était proche, il fit assembler le clergé et le peuple de Vienne dans sa cathédrale, leur adressa un discours touchant où il les exhortait à vivre dans la paix et dans l'union, et à servir Dieu. Il prit ensuite congé d'eux, leur demandant pardon des

1. M. Giraud, ancien député de la Drôme, qui a publié le *Cartulaire de Saint Barnard de Romans*, établit dans une dissertation spéciale, conformément aux bréviaires des abbayes de Saint-Barnard et de Saint-Antoine, que ce nom de Romans ou Rotmans était le nom du propriétaire antérieur du sol.

fautes qu'il avait commises et les assurant de sa tendre amitié. « Je prends ces précautions », leur dit-il, « parce que je suis sur le point d'entreprendre un long voyage qui me privera longtemps du bonheur de vous voir. Prions seulement le ciel de nous réunir tous un jour ». Ses chers diocésains comprirent ce langage, ils répondirent par des sanglots. Quand il partit pour son abbaye de Romans, on l'entoura de toutes parts : les mères lui amenaient leurs enfants pour recevoir une dernière fois sa bénédiction. Tous les habitants de Vienne l'accompagnèrent hors de la ville : beaucoup pleuraient ; il pleurait aussi et se hâta de s'arracher à leurs embrassements. Arrivé à Romans, il s'enferma dans un grotte profonde et y passa trois jours et trois nuits en contemplation, la face prosternée contre terre. Le quatrième jour, il se vit environné d'une grande lumière et entendit une voix qui lui dit : « Venez, on vous attend ». Cette parole le remplit de consolation. Les religieux, alarmés, envoyèrent quelqu'un qui l'invita à prendre quelque nourriture et à ne plus continuer ce jeûne indiscret. « Vous avez raison, mon père », répondit le Saint, « j'ai besoin de nourriture : apportez-moi le pain qui est descendu du ciel, car il me faut prendre des forces pour le grand voyage de l'éternité ». Ses religieux étant venus, il commença le Psautier qu'ils continuèrent, et il reçut Notre-Seigneur. L'heure des Matines ayant sonné, il envoya ses religieux au chœur et n'en retint que quelques-uns, avec lesquels il continua de chanter les louanges de Dieu. Après Matines, la communauté revint vers lui, et aussitôt ce lieu fut rempli d'une grande clarté et d'une odeur très-suave. Barnard reposait sur un cilice, « la seule manière de mourir qui convînt », disait-il, « à un si grand pécheur ». Lorsque le jour commença à paraître, il rendit l'esprit et entra comme il le dit lui-même, « dans le grand jour de la gloire et de l'éternité ». C'était le dimanche 23 janvier de l'année 842, la 64e de son âge, la 32e de son épiscopat. Dès qu'il eut expiré, la lumière dont nous avons parlé disparut, mais la suave odeur demeura jusqu'à ce qu'on eut mis son saint corps au tombeau. Une foule immense s'assembla pour le voir et pour assister à ses obsèques, qui se firent dès le lendemain pour éviter un plus grand concours. Doctranus, évêque de Valence, arriva pour rendre les honneurs funèbres à son métropolitain et à son ami ; mais il fut bien surpris de trouver la cérémonie achevée et le Saint inhumé, non dans le sanctuaire, mais au bas de l'église, dans le lieu où il avait coutume de faire oraison. Il en fit des reproches à l'abbé. Celui-ci répondit qu'il avait suivi les ordres formels de Barnard et voulu éviter une trop grande affluence. En effet, il arriva une foule si considérable, se disputant les moindres parcelles de ce qui avait appartenu au Saint, qu'on ne sait à quels excès le peuple se serait porté pour avoir des reliques, si le corps n'eût pas été enseveli.

On le leva de terre le 23 avril 944, et il fut placé dans une châsse enrichie d'or et de pierreries. De nombreux miracles eurent lieu lors de cette translation ; ils se multiplièrent depuis avec les pèlerins.

Saint Barnard est le patron des laboureurs. Il est particulièrement honoré à Romans.

RELIQUES ET MONUMENTS.

Au XVIe siècle, les calvinistes s'étant rendus maîtres de la ville et de l'abbaye de Romans, pillèrent cette maison, rompirent la châsse de saint Barnard, brûlèrent ou jetèrent ses reliques. Les fidèles ne purent sauver qu'une partie des vertèbres, une rotule et l'os du bras. Les impies de 1792 voulurent achever cette œuvre sacrilége, mais quelques membres fervents de la confrérie des Péni-

tents s'emparèrent des reliques de saint Barnard et les cachèrent dans la chapelle dite du Saint-Sacrement ; elles restèrent dans cet état jusqu'au rétablissement du culte catholique ; alors, sur la demande de M. le curé de Romans, Mgr Bécherel, évêque de Valence, fit reconnaître l'authenticité de la relique, et depuis lors elle a été exposée à la vénération des fidèles, le jour de la fête de saint Barnard, comme on avait coutume de le faire avant 1792.

L'archevêché de Vienne n'existe plus depuis la Révolution française ; mais les diocèses de Grenoble, de Valence et de Viviers, qui ont conservé le bréviaire de cette antique et vénérable métropole, font encore aujourd'hui l'office de saint Barnard. Sa fête est aussi marquée au 23 janvier dans le rituel de Belley, publié en 1830-1831, par Mgr Devie. Près de Trévoux, une paroisse porte le nom de Saint-Barnard. On assure qu'il possédait non loin de là le château de la *Bruyère* et des terres considérables.

L'abbaye d'Ambronay fut réunie à la mense épiscopale de Belley par une bulle du 14 janvier 1781. Elle possédait une belle bibliothèque, dont une partie fut transportée à Bourg lorsque le gouvernement supprima les ordres religieux et vendit leurs biens. La vaste église de Notre-Dame, un des plus beaux monuments du département, est aujourd'hui église paroissiale. La façade et l'une des nefs porte le cachet du IXe siècle. Le reste ayant été brûlé, fut reconstruit dans un style différent. Les vitraux, la sacristie, l'autel et un escalier en spirale attirent l'attention des visiteurs.

Quant aux bâtiments, ils furent acquis en 1792 par diverses personnes qui en ont détruit une partie et transformé le reste en habitations particulières.

ÉCRITS DE SAINT BARNARD, D'AGOBARD ET D'EAOF.

Nos trois auteurs font voir, d'après les saints Pères :

1° Qu'il faut défendre aux clercs, sous de graves peines, de s'asseoir à la même table que les Juifs;

2° Qu'il ne faut pas permettre à ces derniers de se promener sur les places publiques depuis le jeudi saint jusqu'au dimanche de Pâques ;

3° Qu'aucun chrétien ne peut rester esclave d'un juif, qu'il doit se racheter moyennant douze pièces de monnaie (qu'ils appellent *solidi*) ;

4° Si quelqu'un attire un esclave chrétien dans la religion juive, il doit être poursuivi juridiquement et condamné ;

5° Défense aux Juifs de venir trouver les chrétiens au temps pascal.

Ils donnent pour raison de cette sévérité que la foi, les mœurs, la civilisation courent les plus grands dangers de la part des croyances et des rites juifs qui, à cette époque, étaient un affreux mélange de superstition, d'immoralité et de cruautés.

De jure sacerdotii. L'auteur s'y appuie beaucoup sur les saints Pères et encore davantage sur l'Ecriture, et y enseigne :

1° Que, dans le sens large, tous les fidèles sont prêtres, étant les membres du souverain prêtre Jésus-Christ ;

2° Mais que, dans un sens plus restreint, dans le sens ordinaire, le sacerdoce est un ministère pour lequel il faut être désigné, comme la tribu de Lévi, sans distinction des bons et des méchants ;

3° En effet, dans le prêtre, il faut voir non le mérite mais la force du ministère ; non la personne, mais la dignité de la personne ; il faut se demander non si un tel est vertueux, mais s'il est ordonné prêtre ;

4° Ainsi, le plus saint laïque ne pourrait faire ce que peut le plus indigne des évêques, comme administrer le sacrement de confirmation, conférer les ordres sacrés ;

5° Les sacrements du baptême, de l'eucharistie, etc., ne tirent point leur valeur, leur validité de celui qui les administre. Les mérites et les démérites d'un ministre ne peuvent ni les rendre meilleurs, ni les rendre moins bons, puisque c'est par la vertu du Saint-Esprit qu'ils s'accomplissent. Il faut donc honorer également les sacrements, qu'ils soient administrés par un mauvais prêtre ou par un bon.

Il y a quatre classes de prêtres, avec lesquels nous devons avoir une conduite particulière :

Il faut *aimer* les prêtres qui vivent et enseignent bien ;

Tolérer ceux qui enseignent bien et vivent mal : il faut les écouter, non les imiter;

Mépriser ceux qui vivent mal et sont ignorants;

Anathématiser ceux qui enseignent mal.

Quelle que soit leur conduite, bonne ou mauvaise, on doit laisser complétement ces derniers de côté.

Voici la liste complète des ouvrages d'Agobard, tels qu'ils se trouvent dans le tome CIV de la *Patrologie* de M. Migne, avec les excellentes notes de Baluze :

1° *Livre contre Félix d'Urgel*. Il y prouve, par l'Ecriture sainte et par les Pères, qu'en Jésus-Christ il n'y a pas deux fils de Dieu, l'un par nature et l'autre par adoption, mais que Jésus-Christ est Fils unique de Dieu par nature.

2° *Le livre sur l'insolence des Juifs.* Abjecte dans l'adversité, cette nation devient insolente par la prospérité. L'empereur les ayant laissés s'établir en paix et en liberté en France, et surtout vers Lyon, ils flattèrent les grands, les tinrent, par l'argent qu'ils leur prêtèrent, comme dans des filets; ils tâchèrent d'attirer les chrétiens dans leurs synagogues; ils achetèrent des esclaves, quoique l'esclavage fût aboli dans les royaumes chrétiens. Agobard dénonça à l'empereur ces menées et ces délits.

3° *Les trois livres sur les superstitions des Juifs,* dont nous avons parlé ci-dessus.

4° *Une Lettre* à Adalard, Wala et autres évêques qu'il consulte sur ce qu'il doit faire à l'égard des esclaves des Juifs qui demandent le baptême : s'il doit les recevoir ou les repousser.

5° *Une Epître* à Nibridius, évêque de Narbonne, où il prouve qu'il faut fuir la société des Juifs.

6° *Un Livre contre la loi de Gondebaud*, roi de Bourgogne, laquelle ordonnait les duels judiciaires. Cette loi, publiée au VIe siècle, était encore en vigueur dans le IXe. Saint Avit avait tâché de convaincre Gondebaud que ces sortes de combats étaient injustes et superstitieux; mais il n'avait pu rien gagner. Agobard pressa l'empereur d'abolir ces duels que ni l'Ecriture ni la raison n'autorisent : « C'est par des témoins », dit-il, « et non par le fer, qu'on prouve son innocence ».

7° *Le Livre des Priviléges et des Droits du Sacerdoce*, que nous avons analysé ci-dessus.

8° *Le Livre sur le Tonnerre et sur la Grêle*, où il combat l'erreur superstitieuse du peuple qui attribue aux sortiléges les phénomènes dont les lois de la nature et la puissance de Dieu peuvent seuls être cause.

9° *Livre contre l'abbé Frédégise*, où il réfute six propositions que ce dernier avançait sur l'Ecriture sainte, l'inspiration des prophètes, l'âme humaine, Dieu et le corps de Jésus-Christ.

10° *Lettre à Hilduin*, archichapelain du palais, et à Wala, abbé, sur le baptême que les Juifs ne voulaient pas permettre de donner à leurs esclaves.

11° *Lettre sur l'illusion de certains signes*, en réponse à Barthélemy, archevêque de Narbonne; ce dernier avait consulté Agobard pour savoir ce qu'on devait penser de certaines personnes, dont les unes tombaient comme en épilepsie sur le tombeau de saint Firmin, à Uzès, et d'autres étaient agitées à la manière de ceux qu'on nomme vulgairement *démoniaques.* Agobard répond qu'il attribue ces effets aux jugements que Dieu exerce sur les personnes en question, et qu'il les regarde comme une espèce de fléau tout opposé aux guérisons miraculeuses que Dieu accorde par les mérites de ses Saints.

12° *Lettre à Matfreide*, un des grands de la cour, sur les désordres excités par les Juifs.

13° *Lettre aux Clercs et aux Moines de Lyon*, sur la manière de gouverner l'Eglise.

14° *Livre sur les Images.*

15° *Livre de la dispensation des biens ecclésiastiques*, où il traite de la perception des dîmes, de l'inaliénabilité des biens ecclésiastiques, de la simonie, etc.

16° *Le Livre des Jugements de Dieu.* Il y fait voir la superstition et l'impuissance des épreuves du feu et de l'eau, autorisées par les lois des Bourguignons. Il embrasse à ce propos presque toute l'éthique chrétienne.

17° *Un Sermon* sur la vérité de la foi.

18° *Une Lettre* à Louis le Débonnaire sur la *division* que ce prince avait faite de son *empire* à ses enfants.

19° *Deux Lettres,* l'une à l'empereur Louis le Débonnaire, l'autre aux évêques des Gaules, où il compare les deux puissances, et conclut que l'empereur doit se soumettre au Pape et le choisir pour arbitre entre lui et ses enfants. Il combat *sept libertés gallicanes* que des évêques gaulois venaient de décréter dans un concile.

20° *Une Apologie* des fils de Louis le Débonnaire révoltés contre leur père.

21° *La Charte* qu'il remet à Lothaire pour constater, comme tous les membres du concile de Compiègne, qu'ils avaient condamné Louis le Débonnaire à la *pénitence canonique,* et qu'il s'y était soumis.

22° *Un Livre sur la divine Psalmodie.*

23° *Un Livre sur la correction de l'Antiphonaire.*

24° *Deux pièces de Vers latins.*

Ces divers ouvrages occupent cinquante et une pages du tome CIV de la *Patrologie.*

Cette notice est un abrégé de la vie de saint Barnard publiée par Mgr Depéry dans l'*Histoire hagiologique du diocèse de Belley.* — Voir aussi l'*Histoire hagiologique du diocèse de Valence,* par M. l'abbé Nadal.

SAINT RAYMOND DE PENNAFORT,

CONFESSEUR, DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1175-1275. — Papes : Alexandre III; Grégoire X. — Empereurs d'Allemagne : Frédéric Barberousse; Rodolphe Ier. — Rois de France : Louis VII; Philippe III, *le Hardi*.

Quand le pape connut saint Raymond plus intimement, il le choisit pour confesseur ; car le pape lui-même est obligé de se confesser de ses péchés s'il veut en recevoir l'absolution. A. Stolz.

Saint Raymond vint au monde l'an 1175, au château de Pennafort, de la province de Catalogne, d'où il a pris son surnom [1]. Il donna, dès sa jeunesse, des preuves de sa haute intelligence, par le grand progrès qu'il fit dans les humanités et la philosophie; dès l'âge de vingt ans, il fit même un cours public et gratuit de cette dernière science à Barcelone. Ensuite il s'adonna à l'étude des lois, pour laquelle il passa à Bologne en Italie; il y fit l'un et l'autre droit. Une chaire de docteur étant venue à vaquer, il l'emporta au concours; et alors, comme un savant docteur du royaume des cieux, il commença à tirer de son trésor (pour me servir des termes de l'Evangile) les choses nouvelles et les anciennes; mais avec un si grand désintéressement, qu'il ne demandait point d'autre salaire à ses écoliers que leur propre avancement. C'est pourquoi les Bolonais, pour retenir chez eux un si digne professeur, lui assignèrent aussitôt des appointements sur les deniers publics de la ville; il les accepta, mais ce fut pour les distribuer aux pauvres, après en avoir payé la dîme à son curé.

A quelque temps de là, Bérenger IV, évêque de Barcelone, revenant de Rome, passa par Bologne, où il trouva le professeur Raymond ; il lui fit tant d'instances, qu'il l'obligea de quitter sa chaire et de le suivre : ce qu'il fit au très-grand regret de toute cette Université. Etant à Barcelone, il y reçut le canonicat et successivement les dignités d'archidiacre, de grand-vicaire et d'official; ce qui ne l'empêcha pas de vivre toujours fort retiré et d'être très-humble et très-modeste en sa conversation, quoique d'ailleurs il fût plein de lumière et de prudence. Il se montra si dévot envers la très-sainte Vierge, qu'il obtint que la fête de l'Annonciation fût célébrée par un office plus solennel qu'elle ne l'était auparavant en cette église de Barcelone; faisant pour cela une fondation, afin de fournir à la dépense qui serait nécessaire.

Mais, ne se tenant point satisfait d'avoir donné ses biens pour la gloire de Dieu et pour le service de sa sainte Mère, il voulut encore se donner lui-même en se détachant de tout ce qui est au monde pour suivre parfaitement Jésus-Christ. Voici en quelle occasion cela se fit. Un neveu ou, selon d'autres, un cousin de ce bienheureux chanoine se sentit inspiré d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, qui répandait une très-agréable odeur de sa

1. La maison de Pennafort (on prononce Pégnafort) descendait de celle des comtes de Barcelone, et était alliée de fort près à la maison royale d'Aragon. Le château de Pennafort (*Pegna fuerte*) fut changé en un couvent de Dominicains dans le XVe siècle. — *Pegna fuerte* équivaut à notre Rochefort, *rupes fortis*.

sainteté par toute l'Eglise. Ayant communiqué ce projet à son oncle, il en fut détourné par quelque raison que Raymond lui mit en esprit, et en effet il ne se fit point religieux. Mais depuis, l'oncle rentrant en lui-même, conçut un tel déplaisir de ce qu'il avait empêché ce bien, que lui-même par un principe de conscience se condamna à entrer dans cet Ordre pour réparer le dommage dont il était la cause. Il prit donc l'habit au couvent de Barcelone, le jour du vendredi saint, l'an 1222, étant âgé de 46 ou 47 ans, quelques mois après le décès du fondateur, saint Dominique. Les premiers soins de notre saint novice furent de supplier les supérieurs de lui imposer une pénitence notable, en satisfaction des fautes qu'il avait commises en la vie séculière. A quoi le Père provincial acquiesçant, lui commanda d'écrire une somme de cas de conscience qui pût servir aux confesseurs : ce qu'il fit ; cet ouvrage est appelé la *Somme de saint Raymond*, et l'on croit que c'est la première qui ait été composée sur ce sujet.

Vers ce temps-là, Jean d'Abbeville, cardinal-évêque de Sabine, ayant été envoyé en Espagne par le pape Grégoire IX pour y publier une croisade contre les Maures et régler différentes affaires du royaume, se servit utilement du Père Raymond dont il reconnut la grande capacité. Il l'envoyait ordinairement, un jour ou deux avant lui, dans tous les bourgs et dans toutes les villes où il avait l'intention d'aller ; le Saint y instruisait le peuple, annonçait l'indulgence papale et préparait les esprits avec tant de prudence et de soin que le légat y arrivant trouvait les affaires dans la meilleure disposition qu'il pût souhaiter. Ce légat, de retour à Rome, informa le Pape des éminentes qualités qu'il avait reconnues en Raymond et assura qu'il lui serait très-utile. C'est pourquoi le souverain Pontife l'appela à sa cour où, d'abord, il le fit son chapelain (ce qui était alors la même chose qu'auditeur des causes du palais apostolique), son pénitencier et son confesseur ; et puis il l'employa à compiler les *Décrétales* et à les distinguer par titres et par chapitres, comme nous les voyons aujourd'hui, ainsi que le même Grégoire IX le déclare au prologue de ce grand ouvrage [1]. En reconnaissance de ces bons services rendus à l'Eglise, il le nomma à l'évêché de Tarragone, qui était la métropole du royaume d'Aragon. Mais le saint religieux, qui avait l'esprit extrêmement éloigné de toutes les grandeurs de la terre, quelque saintes qu'elles fussent, supplia le Pape de l'en vouloir décharger et de mettre à sa place Guillaume de Mongrin, de Girone, personnage très-vertueux qui renonça, quelques années après, à cette dignité sans avoir voulu permettre qu'on le sacrât. On raconte qu'il refusa aussi l'archevêché de Brague, en Portugal, et plusieurs autres dignités qu'on le sollicita d'accepter, disant que c'était une assez grande dignité d'être bon religieux dans l'Ordre qu'on avait embrassé.

Le B. Raymond étant tombé malade à Rome, les médecins lui conseillèrent de changer d'air et de retourner dans son pays natal ; en ayant reçu la permission du Pape, il partit de Rome tel qu'il y était entré, c'est-à-dire sans offices, sans bénéfice, sans pension et sans que le rôle qu'il avait joué sur un si grand théâtre eût en rien altéré sa constante humilité. Il fit le voyage par mer et débarqua en un lieu de Catalogne appelé Tossa ; là, il rencontra d'abord un homme nommé Barcelon du Fare qui, malade à l'extrémité, ne se pouvait confesser parce qu'il avait perdu l'usage de tous ses sens. Le Saint pria Dieu pour lui, et par sa prière, le malade ouvrit les yeux, revint à lui et se confessa, après quoi il rendit paisiblement son âme à

1. On appelle *Décrétales* les lettres des anciens papes réglant tel ou tel point de discipline ecclésiastique et civile.

Dieu. A la suite de cette action de charité, Raymond arriva à Barcelone où il recouvra sa première santé. Il recommença à mener une vie aussi pénitente et aussi exemplaire que s'il eût fait une seconde fois son noviciat. Et même, afin de se tenir davantage en solitude, il renonça avec beaucoup d'humilité au pouvoir de grand pénitencier du Pape, se réservant seulement cette autorité pour les religieux de son Ordre et pour ceux de Saint-François, afin de conserver par là la charité réciproque entre ces deux Ordres. Afin de n'être pas entièrement inutile au public, il donna en ce même temps, à la prière de quelques évêques, la méthode qui doit être observée dans la visite des églises, et prescrivit quelques règles aux marchands pour faire leur trafic sans péché et pour savoir en quels cas ils sont tenus à la restitution. Ce fut aussi dans ce temps qu'il travailla avec saint Pierre Nolasque et le roi Dom Jacques à l'établissement de l'ordre sacré de *Notre-Dame de la Merci* pour la rédemption des captifs, à la suite d'une vision qu'ils eurent tous trois dans une même nuit, et dans laquelle leur furent révélés les biens infinis qui naîtraient de la fondation d'une congrégation si saintement appliquée à la charité envers le prochain. Nous parlerons de cette grande entreprise dans la vie du même saint Pierre Nolasque.

Pour ce qui est de sa façon de vivre en son particulier, il ne mangeait qu'une seule fois le jour, excepté le dimanche ; chaque nuit il se donnait la discipline, et chaque jour il visitait, avec une extrême révérence, tous les autels de l'église. Son oraison était presque continuelle et accompagnée de beaucoup de larmes ; on dit même qu'un Ange l'éveillait un peu avant que l'on donnât le signal des Matines pour le convier à faire son oraison. Il célébrait tous les jours dévotement le très-auguste sacrifice de la messe, et ne le faisait jamais qu'après une exacte confession. Et s'il arrivait quelquefois, par une nécessité pressante, qu'il ne pût approcher du saint autel, il passait le reste de la journée dans le regret. On ne peut exprimer quelle était la tranquillité et la paix intérieure de Raymond dans cette vie privée ; mais Dieu, qui ne l'avait pas appelé pour lui seul, lui suscita une nouvelle occasion d'être utile à ses frères. L'an 1238, tous les Pères s'assemblèrent en la ville de Bologne pour élire un général en la place du Père Louis Jourdain, qui était décédé après avoir tenu jusqu'alors la place de saint Dominique. Par un mouvement du Saint-Esprit, tous les électeurs s'accordèrent sur la personne du Père Raymond, quoiqu'il fût absent et à Barcelone. La nouvelle lui en étant apportée, il fut contraint de ployer sous le bon plaisir de Dieu ; néanmoins, il trouva bientôt moyen de se défaire de cette charge, car deux ans après avoir gouverné tout l'Ordre avec une conduite admirable, et visité toutes les provinces à pied, il fit assembler un autre chapitre général en la même ville de Bologne, où il renonça au généralat sous prétexte de ses infirmités et de son grand âge, qui passait déjà 70 ans. Ayant obtenu cette faveur, il retourna très-joyeux et très-content en son premier couvent de Barcelone.

Mais lorsqu'il se croyait le plus en repos, Dieu lui suscita de nouveaux emplois beaucoup plus embarrassants que toutes les affaires de son Ordre ; car les Papes le chargèrent de missions qui appartenaient proprement au Saint-Siége : comme de choisir des évêques, de nommer des abbés, d'examiner des prélats et même de les déposer s'il les trouvait incapables de leur charge ; d'excommunier, d'absoudre des censures, de dispenser des irrégularités et d'autres choses semblables qu'ils remettaient à sa disposition. Innocent IV lui donna le pouvoir de nommer et de pourvoir à tous les offices de l'inquisition dans toutes les terres que le roi d'Aragon possédait alors dans la

Gaule Narbonnaise. Ce prince, surnommé le Conquérant, était très-religieux ; il faisait un tel cas du bienheureux Raymond qu'il le prit pour son confesseur, l'envoya une fois, avec d'autres ambassadeurs, vers le pape Urbain IV, et le mena souvent avec lui en ses voyages ; à ce propos, je ne veux pas omettre ce qui lui arriva en l'île de Majorque.

Le Saint s'aperçut, en ce voyage, que le roi menait à sa suite une jeune personne pour qui il avait un amour illégitime. Ne le pouvant supporter, il supplia très-instamment Sa Majesté de ne la plus voir et de rompre ce commerce criminel, et lui dit qu'il ne pouvait sans cela demeurer plus longtemps auprès de sa personne ni à son service. Le roi lui promit de le faire, mais il ne tint pas sa parole ; c'est pourquoi saint Raymond résolut de l'abandonner et de se retirer secrètement. Pour exécuter ce dessein, il s'en alla une nuit après les Matines, avec la bénédiction du Père prieur, sur le port de la ville de Majorque pour s'embarquer dans un vaisseau qui retournait à Barcelone. Se voyant refusé non-seulement de celui-là, mais encore de tous les autres, parce que le roi avait défendu, sous peine de la vie, à tous les mariniers de le laisser embarquer, il dit, avec une grande confiance en Dieu : « Si un roi mortel a fait cette défense, on va voir que le Roi éternel en a disposé autrement ». En disant cela, il s'avança sur des rochers qui entraient dans la mer, étendit son manteau sur l'eau, et prenant son bâton à la main, il monta avec une assurance admirable sur cette nouvelle barque, puis levant la moitié de son manteau en forme de voile, il l'attacha au nœud de son bâton comme au mât d'un navire ; de la sorte, il fit le trajet à la faveur d'un vent qui le poussa en six heures au port de Barcelone, bien qu'il n'y ait pas moins de cinquante-trois lieues de mer à traverser. Etant arrivé, il remit simplement son manteau sur ses épaules, ne le trouvant point du tout mouillé, et s'en alla, le bâton à la main, à la porte du couvent où Dieu ajouta miracle sur miracle, voulant que cette porte s'ouvrît d'elle-même pour faire entrer le Saint. Le bruit de ces merveilles ayant été répandu dans la ville de Barcelone, il n'y eut personne qui ne courût au couvent des Frères Prêcheurs pour en glorifier Dieu, d'où suivit la conversion de plusieurs pécheurs, et entre autres, celle du roi Jacques, lequel, se repentant de son crime, en quitta l'occasion, éloignant de sa cour et de sa compagnie la femme qui y avait causé tant de scandale.

On ne saurait dire tout le bien que fit ce saint homme à son Ordre, à la religion et à son pays. Ayant appris par révélation que plusieurs de ses frères religieux étaient destinés par Jésus-Christ à la conversion des infidèles, particulièrement des Maures et des Juifs, il ne négligeait rien pour les préparer à ces travaux apostoliques, leur faisant apprendre l'hébreu et l'arabe et les règles de la prédication. Il employait à la même fin les aumônes que les princes et les prélats lui faisaient. Ces saints efforts réussirent si bien qu'il eut la satisfaction d'avoir contribué à la conversion de plus de dix mille infidèles. Pour que les plus savants eussent moins de peine à se rendre aux raisonnements des prédicateurs, il supplia Thomas d'Aquin d'écrire un livre exprès contre leurs erreurs : ce que ce docteur angélique exécuta, composant les excellents traités que nous avons aujourd'hui en sa *Somme contre les Gentils*.

Notre Saint employa toute sa vie à se préparer à la mort, mais particulièrement les derniers trente-cinq ans qu'il vécut depuis sa démission du généralat. Et il y arriva heureusement, à l'âge de 99 ans, par une courte maladie qui l'enleva le jour de l'Épiphanie, sur les dix heures du matin, l'an de Notre-Seigneur 1275. Les rois de Castille et d'Aragon, qui l'avaient

visité pendant sa maladie, honorèrent ses funérailles de leur présence, s'y trouvant avec les princes de leurs maisons et un grand nombre de prélats et de seigneurs de ces deux cours et toute la noblesse de la ville. Mais Dieu l'a encore beaucoup plus honoré par des actions miraculeuses, qu'il a faites à son invocation, et par des grâces que l'on a obtenues par les mérites de ses prières ; ce que l'on peut voir dans tous les livres qui traitent des Bienheureux de l'Ordre de Saint-Dominique, où nous renvoyons le lecteur qui sera curieux de l'apprendre [1]. On peut voir particulièrement la vie que le P. Jean-Baptiste Feuillet a donnée au public ; il remarque que Dieu a rendu la terre en laquelle notre Saint fut inhumé une source de miracles qui se font tous les jours partout où elle est transportée, sans qu'elle diminue par la quantité prodigieuse que l'on en tire.

On lui met une clef à la main pour rappeler la charge de Pénitencier que lui confia Grégoire IX, charge qui lui conférait le droit d'ouvrir et de fermer le ciel ; on le représente encore tenant un livre sur lequel on lit le titre de ses deux plus célèbres ouvrages [2] ; naviguant sur son manteau qui sert de voile et appuyé sur son bâton qui sert de mât.

Saint Raymond de Pennafort est particulièrement honoré à Barcelone et à Tolède ; — dans l'ordre des Dominicains et dans celui de la Merci. Il est le patron des Docteurs en droit canon.

NOTICE SUR LE CORPS DE DROIT-CANON.

On sait que le *Corps de Droit-Canon* consiste en *trois volumes*, où sont renfermées six différentes compilations ou collections de canons, de décrets et de décrétales.

Le premier volume est de *Gratien*, et s'appelle décret de Gratien ou simplement *Décret*. C'est un ample recueil de toutes sortes de constitutions ecclésiastiques, disposées non suivant l'ordre des Conciles et des Papes, mais suivant l'ordre des matières.

Le second volume est celui des *Décrétales* ou réponses des Papes sur des questions qui leur ont été proposées à décider. La multiplicité, la contrariété, l'obscurité des collections des *décrétales* faites jusque-là, portèrent le pape Grégoire IX à les réunir toutes en une nouvelle et seule compilation. Il chargea de ce soin saint Raymond de Pennafort qui, dans la composition de cet ouvrage, fit comme avait fait Tribonien dans la composition du Code et du Digeste, c'est-à-dire, se permit de retrancher tout ce qui lui parut inutile ou superflu. Outre les Epîtres des Papes, il fit aussi entrer dans son ouvrage les décrets des conciles, peu des anciens, parce qu'ils étaient dans le décret de Gratien, mais ceux des troisième et quatrième conciles généraux de Latran, et quelques décisions des Pères échappées aux soins de Gratien.

Il divisa son recueil en cinq livres. Chaque livre est composé de plusieurs titres ; les titres comprennent ordinairement plusieurs chapitres ou *décrétale*s. Ces chapitres, que plusieurs appellent *capitules* ou petits chapitres, parce qu'ils ne contiennent que des extraits des décrétales, sont divisés en paragraphes quand ils sont un peu longs, et les paragraphes en versets.

Le premier livre des *Décrétales* commence par un titre sur la Trinité, à l'exemple du Code de Justinien. Les trois suivants expliquent les diverses espèces du droit canonique écrit et non écrit. Depuis le cinquième titre jusqu'à celui des pactes, il est parlé des élections, dignités, ordinations et qualités requises dans les clercs. Cette partie peut être regardée comme un traité *des personnes*.

Depuis le titre des pactes jusqu'à la fin du second livre, on expose la manière d'intenter, d'instruire et de terminer les procès en matière civile et ecclésiastique ; et c'est de là, dit-on, que nous avons emprunté toute notre procédure.

Le troisième livre traite des *choses* ecclésiastiques, tels que les bénéfices, les dimes, le droit de patronage.

Le quatrième, des fiançailles, du mariage et de ses divers empêchements.

Le cinquième, des crimes ecclésiastiques, de la forme des jugements en matière criminelle, des peines canoniques et des censures.

1. Le récit de ses miracles remplit seize pages in-folio dans Bollandus.
2. *Summa Casuum* et *Decretales Gregorii IX.*

Le troisième volume du *Corps du Droit-Canon* comprend les collections ou compilations qui suivent : la *Sexte* de Boniface VIII, les *Clémentines*, les *Extravagantes* de Jean XXII, et les *Extravagantes* communes de l'an 1484. Depuis cette époque, il n'a plus paru de *compilations*, mais seulement des *bullaires*, qui reproduisent simplement les canons des conciles des temps modernes et les bulles des Papes, sans les réunir en corps de compilations. (Voir *Somme théorique et pratique* de tout le droit canonique par J.-J. André, 2 vol., chez les Célestins, à Bar-le-Duc.)

Nous avons suivi la Bulle de sa canonisation, qui fut faite l'an 1601, par le pape Clément VIII, le 29 d'avril, jour consacré à la mémoire de saint Pierre le martyr, du même Ordre des Frères Prêcheurs ; et Bollandus la rapporte au 7 janvier avec de très-doctes remarques. Quoique le décès de saint Raymond soit arrivé le 6 de ce mois, ainsi qu'il a été dit, nous en avons toutefois remis la vie en ce jour avec le Bréviaire romain, où sa fête est marquée avec office semi-double, par un décret de Clément X.

SAINT PARMÉNAS,

L'UN DES SEPT PREMIERS DIACRES ; L'UN DES TÉMOINS IMMÉDIATS DE JÉSUS ; L'UN DE SES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES ; APÔTRE DE PHILIPPES, EN MACÉDOINE ; MARTYR DU CHRIST.

Parménas a été choisi par les Apôtres entre tous les disciples de Jésus, pour remplir l'éminente fonction de diacre dans l'église primitive de Jérusalem, comme il est rapporté dans les *Actes des Apôtres*, ch. VI.

Le martyrologe rédigé par Galénisius porte qu'*à Philippes on célèbre pour saint Parménas l'office d'un apôtre martyr.* On y lit encore que ce diacre, élu par les Apôtres eux-mêmes, remplit l'emploi qu'ils lui avaient confié avec une grande sagesse et avec beaucoup de piété et de zèle ; que sous l'empire de Trajan, il supporta courageusement pour le nom du Christ divers genres d'affronts et de tourments, et qu'il gagna enfin la couronne du martyre, à Philippes de Macédoine où il prêchait l'Evangile.

Saint Epiphane, saint Dorothée et saint Hippolyte, les ménologes grecs et orientaux [1], rangent le bienheureux Parménas parmi les soixante-douze disciples qui formèrent la compagnie de Jésus pendant son ministère public, et qui aidèrent les douze Apôtres à porter la parole évangélique jusqu'aux extrémités de la terre.

Raban Maur [2] dit que, au temps de la persécution des chrétiens à Jérusalem (vers l'an 42), le diacre Parménas s'embarqua sur la Méditerranée avec sainte Madeleine et sainte Marthe, sa sœur, avec saint Lazare et Marcella, leur servante, avec saint Maximin, l'un des soixante-douze disciples de Jésus, se dirigea vers les plages occidentales, et vint dans la province de Vienne, à Avignon, avec les disciples Sosthènes et Epaphras. — Avant d'évangéliser la Macédoine, Parménas aurait travaillé dans les contrées méridionales des Gaules avec d'autres docteurs évangéliques à la propagation du règne du Christ.

SAINT CLÉMENT D'ANCYRE (309).

Ce Saint, que les Grecs comptent parmi les *grands martyrs*, souffrit sous l'empereur Dioclétien. Nous lisons dans ses actes qu'on prolongea son martyre en lui faisant endurer divers supplices durant l'espace de vingt-huit ans ; mais ces faits ne sont pas appuyés sur des preuves bien solides : ils n'ont été recueillis que bien tard d'après les traditions orales. Dès son jeune âge, Clément se fit remarquer par son zèle et sa charité. Promu aux ordres sacrés, il fut bientôt élu évêque d'Ancyre. Emprisonné pour la foi, il eut à supporter tout ce que la cruauté des persécuteurs savait inventer

1. La Chronique d'Alexandrie, p. 63 ; saint Epiph., *de Christo*, c. 4 ; saint Hipp. et saint Dorothée, *in Synopsi de* 72 ; Riccioli, *in Chronogr.;* Tillemont, *Mém. eccl.*, t. I[er] ; D. Calmet, *Dict. bibliq.;* D[r] Sepp., *Vie de Jésus-Christ.*

2. *Rabanus, archiepisc. Mogunt., in vita S. M. Magdal. c. 37, p. 1494, éd. Migne. Cf. Histoire des soixante-douze disciples*, par M. l'abbé de Maistre.

de tortures contre les chrétiens : la flagellation, les torches, la roue, le chevalet, les lames ardentes et le lit de fer. Il eut enfin la tête tranchée le 23 janvier, vers l'an 309.

On a gardé longtemps les reliques de saint Clément à Constantinople, où il y avait deux églises de ce nom, l'une dans le palais et l'autre dans le faubourg appelé aujourd'hui *Péra*. Les Latins, s'étant rendus maîtres de Constantinople au XIIIe siècle, apportèrent à Paris le crâne de saint Clément. La reine Anne d'Autriche le donna à l'abbaye du Val-de-Grâce, qu'elle faisait rebâtir.

SAINT GAUDENCE, ÉVÊQUE ET PATRON DE NOVARE (417).

Né avant le milieu du IVe siècle de parents idolâtres, il eut le bonheur de connaître la vraie foi, qu'il embrassa avec ardeur. Ayant essayé de convertir sa famille, cette tentative lui attira des persécutions qui l'obligèrent à s'expatrier. Il se rendit à Verceil, près de saint Eusèbe, évêque de cette ville, qui l'ordonna lecteur. De là, il se rendit à Novare, et s'associa aux missions du saint prêtre Laurent, qui travaillait à la conversion des infidèles, car il en restait encore dans cette ville. Etant allé ensuite à Milan, il vécut quelque temps sous la conduite de saint Martin, depuis évêque de Tours, qui habitait alors une solitude. Lorsque saint Eusèbe, son ancien maître, eut été exilé à Scythopolis en Palestine, à la suite d'un conciliabule de Milan, Gaudence alla l'y visiter, et ne craignit pas les fatigues d'un long voyage, ni les dangers qu'il avait à redouter des Ariens. Eusèbe le renvoya à Verceil pour y prendre soin de son troupeau, et au retour du saint confesseur, il se rendit à Novare pour remplacer saint Laurent que les païens avaient massacré.

Son zèle, son mérite et ses vertus inspirèrent à saint Ambroise, qui passait par Novare, l'idée de le sacrer évêque de cette ville ; mais Gaudence répondit que cette consécration se ferait par un autre. En effet, le saint archevêque de Milan étant mort peu après (397), saint Simplicien, son successeur, donna à Gaudence l'onction épiscopale. Celui-ci s'appliqua surtout à extirper les restes du paganisme du milieu de son troupeau, et ses efforts eurent un tel succès qu'il convertit jusqu'aux meurtriers de saint Laurent, et qu'il ne resta plus un seul idolâtre dans Novare. Il réforma son clergé et établit la vie commune parmi les prêtres de sa cathédrale. Il fonda un grand nombre d'églises et établit de nouvelles paroisses qu'il pourvut de dignes pasteurs. Après un épiscopat de vingt ans, il mourut vers l'an 417, et il fut enterré dans une église qu'il avait fait construire près de la ville.

On représente saint Gaudence avec une église sur la main, pour signifier probablement qu'il est le fondateur du siége épiscopal de Novare.

On célèbre la naissance au ciel de saint Gaudence ce même jour à Novare. Quant à la fête de la translation de ses reliques, elle se fait aux mois d'août et d'octobre. Ses actes, écrits sous l'évêque Léon, son successeur, se trouvent dans Montbrice.

SAINT MAINBŒUF (480).

Saint Mainbœuf était originaire d'Irlande. Le désir de contribuer pour sa part à étendre le règne de Dieu le fit venir dans la Gaule, comme beaucoup de ses compatriotes. Il s'avança jusque dans le comté de Bourgogne, répandant partout la semence de la parole évangélique, et édifiant par sa sainte vie les hôtes de bonne volonté qui l'abritaient un moment sous leurs toits. C'était un saint voyageur, comme au siècle dernier le B. Benoît-Joseph Labre. Un noble Bourguignon, chez qui il était resté quelques jours, lui fit accepter des gants lorsqu'il quitta sa maison pour continuer sa route. Chemin faisant, Mainbœuf arriva à Dampierre-les-Bois, village situé entre Montbéliard et Delle. Il s'y arrêta pour prier dans une chapelle dédiée à saint Pierre. De là, il se dirigea du côté de Froide-Fontaine (Kaltenbrunn, en Alsace). Les gens de ce pays, hérétiques et voleurs, voyant que Mainbœuf portait des gants et qu'il était vêtu autrement que les gens du pays, crurent que c'était un riche étranger, et résolurent de le dépouiller. Ils l'attaquèrent donc ; mais lui se mit à les prêcher, plus pour les empêcher de se souiller d'un crime que pour sauver sa propre vie. Ses paroles ne firent que les irriter, et ils le tuèrent à coups de bâton et de couteau. 480. Des prodiges se firent au lieu de son martyre ; c'est pourquoi le comte de Montbéliard, nommé Alton, fit

transporter ses reliques dans son château. Elles y restèrent jusqu'au XVIe siècle, jusqu'à ce que l'hérésie vint les jeter au vent. La fête de la translation de ses reliques se célèbre encore à Besançon le 23 janvier, sous le rite semi-double. Une belle église vient d'être bâtie à Montbéliard, en l'honneur de saint Mainbœuf, par les soins de Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon. Le même prélat, voulant aussi ranimer la foi antique aux lieux mêmes où saint Mainbœuf a été martyrisé, a fait bâtir une chapelle et des écoles à Dampierre-les-Bois.

XXIVe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

La naissance au ciel de saint TIMOTHÉE, disciple de saint Paul, qui fut ordonné évêque d'Ephèse par cet apôtre, soutint de nombreux combats pour Jésus-Christ, et, ayant repris les païens qui sacrifiaient à Diane, fut accablé sous une grêle de pierres, et peu après s'endormit dans le Seigneur. 97. — A Antioche, saint BABYLAS, évêque, qui, après avoir souvent glorifié Dieu, dans la persécution de Dèce, par ses souffrances et ses supplices, eut le sort glorieux de terminer sa noble vie dans les fers, avec lesquels il voulut que son corps fût enseveli. On rapporte qu'avec lui souffrirent trois enfants, Urbain, Prilidien et Epolone, qu'il avait instruits dans la foi de Jésus-Christ. 250. — A Néocésarée, les saints martyrs Mardoine, Musone, Eugène et Métellus, qui tous furent brûlés, et dont les cendres furent jetées dans la rivière [1]. — A Foligno, saint Félicien [2], que le pape Victor ordonna évêque de cette ville, et qui, après de nombreux travaux, parvenu à une extrême vieillesse, fut couronné du martyre sous l'empire de Dèce. 251. — De plus, saint Thyrse et saint Prix, martyrs [3]. IIIe s. et 674. — A Bologne, saint Zamas, premier évêque de cette ville, qui fut ordonné par le pontife romain saint Denys, et propagea la foi chrétienne d'une manière admirable dans son diocèse [4]. IIIe s. — De plus, saint Suran, abbé, qui fleurit en sainteté du temps des Lombards [5]. VIe s.

1. On ne sait rien du temps et du lieu précis où ces martyrs ont souffert.

2. Le bienheureux Thierry, évêque de Metz, dans un voyage qu'il fit en Italie, en 969, à la suite de l'empereur Othon le Grand, son cousin, leva le corps de saint Félicien ou Félibien, et l'envoya à Metz, où il fut reçu au milieu de l'allégresse publique. Thierry déposa les reliques du saint martyr dans l'abbaye de Saint-Vincent de la même ville, qu'il venait de fonder.

3. On ne sait rien de certain au sujet de saint Thyrse. Ce que nous avons recueilli de plus probable de la lecture des notes de Baronius et de la dissertation des Bollandistes, se résume à ceci : Saint Thyrse aurait souffert à Apollonie de Bithynie, sous l'empereur Dèce : son supplice aurait été celui du prophète Isaïe, la scie. Les historiens espagnols le font natif de Tolède, tout en admettant qu'il fut mis à mort en Bithynie. Les martyrologistes français placent le lieu du supplice en Afrique, à Césarée. Quoi qu'il en soit, le culte d'un saint Thyrse quelconque était autrefois fort célèbre : des reliques attribuées à un Saint de ce nom avaient été apportées à Limoges et Mgr de la Martonie, évêque de cette dernière ville, lui avait consacré un office à neuf leçons dans le bréviaire de 1696. Saint Thyrse est aussi patron de Sisteron. Pour l'édification des habitants de cet ancien diocèse, nous donnerons sa vie le 28 janvier.

Quant à saint Prix, c'est l'évêque de ce nom qui a siégé à Clermont ; nous parlerons de lui demain.

Ce qui a mis notre esprit à la torture, c'est de voir ces Saints cités deux fois au Martyrologe romain : saint Thyrse le 24 et le 28 janvier ; saint Prix le 24 et le 25. Sont-ce des saints du même nom, différents par leur être moral et leur état civil, comme on dirait aujourd'hui ? nous n'avons pu éclaircir la question. Avec les Bollandistes, nous faisons de chacun des deux Saints un même personnage.

4. Saint Zamas, dit Baronius, est le premier évêque de Bologne dont le nom soit parvenu à la postérité. Dioclétien, ayant ordonné la destruction par le feu des livres sacrés et autres papiers appartenant aux églises, cet ordre impie atteignit surtout les villes d'Italie. De là vient que l'on connaît si peu les successions épiscopales ; de là vient surtout que les monuments primitifs de l'église de Rome — ces Actes des martyrs, par exemple, recueillis avec tant de religion par les papes — ont péri à jamais. Il a fallu la promesse d'éternelle durée faite à Pierre pour que le nom même de ses successeurs n'ait pas péri dans le naufrage de la persécution de Dioclétien.

5. Cf. Saint Grégoire le Grand, Dial., l. IV, ch. 22 et Boll., t. III, p. 221, nouv. éd.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

Au diocèse de Troyes, le triomphe et la fête de saint Savinien [1], martyr, qui souffrit des tourments incroyables sous l'empereur Aurélien et mourut en généreux défenseur du nom de Jésus-Christ. Il est fait mention de lui au martyrologe romain, le 29 de ce mois. — A Clermont, en Auvergne, saint ARTÈME, évêque, en l'honneur duquel on bâtit une église aux faubourgs de la ville. 394. — A Marseille, la translation de saint Victor, martyr [2]. — Au diocèse de Besançon, la fête de saint Déicole ou Desle, disciple de saint Colomban, fondateur du monastère de Lure. Il est fait mention de lui au martyrologe romain, le 18 de ce mois [3]. — Au diocèse d'Arras, saint Caïdoc, aussi disciple de saint Colomban, et apôtre des Morins [4]. — A Saint-Quentin de Vermand, saint Bertran ou Ebertram, abbé du monastère de cette ville, compagnon de saint Bertin, et l'un des auxiliaires de saint Omer dans ses courses apostoliques [5].

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — A Forli, dans l'Emilie, le bienheureux MARCOLIN, confesseur, de l'Ordre des Frères Prêcheurs. 1387.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

Chez les Grecs, mémoire de saint MACÉDONE, prêtre et solitaire. 420. — En Afrique, les saints Epictète, Ruppe, Publien, Galée, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — A Rome, les saints Emetrius, Maxime, Félicissime, martyrs, mentionnés par le même. — En Grèce, saint Hellade, le commentateur, martyr. — A Cléopatris, en Egypte, les saints Paul, Pausirion, Théodotion, tous trois frères, martyrs sous Dioclétien. — En Sicile, les saints Babylas, Timothée, Agape, martyrs; on a quelquefois confondu le premier avec saint Babylas, évêque d'Antioche, mentionné ci-dessus. Babylas avait dans sa jeunesse étudié les sciences saintes, celles qui montrent le chemin le plus court pour arriver à Dieu. IIIe s. — En Syrie, saint Barsime et ses deux frères, martyrs. — A Clermont en Auvergne, les saints Vère et Supporine, dont les corps reposaient dans l'église de saint Artème, évêque de la même ville. Après 395. — En Grèce, saint Ephrem, évêque de Mylase, en Carie, et sainte Eusébie ou Xène, c'est-à-dire étrangère sur la terre, vierge, honorée autrefois dans le même pays. Eusébie, née à Rome, avait pris la fuite avec deux de ses servantes pour embrasser la vie monastique, et devint diaconesse à Mylase. Le jour de sa mort, une croix étoilée parut en plein midi dans le ciel. Ve s. — A Cingoli, ancienne ville du Picenum, en Italie, saint Exupérance, évêque, originaire d'Afrique; ses prières délivrèrent Rome de la peste. Saint Exupérance est patron titulaire de Cingoli. Ve s. (probablement). — A Bénévenne, aujourd'hui Wedon, dans le comté de Northampton, décès de saint Cadoc [6], fondateur du monastère de *Nan-Carvan*, ou de la Vallée-des-Cerfs. Commencement du VIe s. — A Bénévent, en

1. Voir le 29 janvier.

2. Le tombeau de saint Victor de Marseille, dit Grégoire de Tours, possède une vertu miraculeuse. Les infirmes y recouvrent la santé, et particulièrement les énergumènes y sont délivrés, par l'invocation du Martyr, des esprits malins qui les tourmentent. Un esclave d'Aurélianus Patricius, dont le démon s'était emparé, était en proie à des supplices affreux; dans ses accès, il en venait jusqu'à déchirer son corps avec ses dents. On l'amena dans la basilique, il se sentit brûlé intérieurement par une vertu secrète, il fut trois jours à se démener horriblement par tout l'édifice, et le troisième jour il fut complétement guéri. Dans la suite, il fit de tels progrès dans la foi, il devint si solide chrétien que, s'étant fait religieux, il fut préposé au gouvernement d'un monastère.

On trouvera, à la date du 2 février, une description de la crypte où furent renfermées les reliques de ce grand martyr, et à la date du 2 juillet, tout ce qui concerne le martyre et le culte de saint Victor, à Marseille.

3. Voir le 18 janvier. — 4. Voir la vie de saint Riquier.

5. Ce qui marque, disent les Bollandistes, en quel honneur a été saint Bertran, c'est que beaucoup de personnes portent son nom.

6. Voir la vie de saint Gildas qui fut disciple de saint Cadoc.

Le martyrologiste français, Chastelain, pense que saint Cadoc est le même que saint Cado ou Caduad dont l'église de Rennes fait mémoire et d'où une petite île de la côte de Vannes a pris le nom de Ernes-Caduad. Le P. Albert le Grand de Morlaix, D. Lobineau et M. Tresvaux pensent de même : la légende du bréviaire de Vannes suit cette tradition et dit que, fuyant l'éclat, saint Cadoc vint se réfugier dans la petite île de Bretagne qui porte son nom.

Du reste, rien de plus embrouillé que les faits et gestes de ce saint personnage. Nous renvoyons aux auteurs cités, et en plus à Godescard, aux Grands Bollandistes, t. III, p. 217, éd. Palmé.

Italie, saint Sophias, évêque, et saint Bénigne, diacre, martyrisés par les Ariens. Règne d'Odoacre [1]. — En Egypte, saint Zosime Cilix, évêque de Babylone. VIe s. — Dans le Picenum, saint Rainald, religieux de l'Ordre des Crucigères ou Porte-Croix. A une époque inconnue.

SAINT TIMOTHÉE, DISCIPLE DE SAINT PAUL,

ÉVÊQUE D'ÉPHÈSE ET MARTYR

97. — Pape : saint Evariste. — Empereur : Nerva.

Buvez *un peu* de vin à cause de la faiblesse de votre estomac.
Première épître de saint Paul à Timothée, V, 23.

Les *ivrognes*... n'entreront pas dans le royaume des cieux.
Ire épître de saint Paul aux Corinthiens, VI, 10.

En vérité je vous le dis, le choléra est une maladie moins dangereuse que l'ivrognerie. A. STOLZ.

Saint Timothée, né d'un père idolâtre et d'une mère juive, nommée Eunice, était de Lycaonie, dans l'Asie-Mineure, et probablement de la ville de Lystres. Eunice, qu'on croit avoir été parente de saint Paul, avait embrassé la religion chrétienne, aussi bien que Loïde, grand'mère de notre Saint; et le grand Apôtre fait l'éloge de la foi de toutes les deux. Elles élevèrent Timothée dans la piété, et lui firent étudier de bonne heure les saintes Ecritures : de sorte que saint Paul, arrivant en Lycaonie dans le cours de sa mission apostolique, le trouva déjà tout formé à la vertu; et, le voyant estimé de tous les fidèles de Lystres et d'Icone, il le choisit pour être le compagnon de ses voyages et de ses travaux dans la prédication de l'Evangile. Il commença par le circoncire : les cérémonies de l'ancienne loi n'obligeaient plus, depuis la loi nouvelle publiée par Jésus-Christ, mais il était pourtant permis de les observer comme une chose indifférente jusqu'à la ruine de Jérusalem et du temple : *par là,* disent les anciens Pères, *on enterrait* la synagogue avec honneur. Le dessein de saint Paul était de concilier à son disciple l'estime des Juifs et de leur montrer que lui-même n'était pas l'ennemi de leur foi : beaux traits de prudence et de charité que nous devons admirer après saint Jean Chrysostome [2]. Il faut louer aussi, non-seulement la docilité de Timothée, qui se soumet à une cérémonie douloureuse et non obligatoire, mais encore, comme le fait remarquer saint Augustin, ce zèle, ce désintéressement qui lui fait quitter son pays, sa maison, son père, sa mère, pour suivre un apôtre étranger, dans la pauvreté et les souffrances. Saint Paul lui confia dès lors tout le ministère évangélique, par l'imposition des mains, et le regarda désormais, tout jeune qu'il était,

1. Bien que nous suivions pas à pas les Bollandistes, nous avons cru devoir ici nous séparer d'eux, en distinguant saint Sophias, originaire d'Afrique et évêque de Bénévent, d'avec saint Cadoc qui fait l'objet de l'article précédent. La consonnance de Benneven en Angleterre avec Bénévent en Italie a sans doute produit la confusion. Nous avons donc fait, avec Godescard et d'autres, deux personnages bien distincts de Sophias et de Cadoc. Ajoutons que certains hagiographes distinguent encore saint Cadoc, abbé de Nan-Carvan, de saint Cadoc qui serait mort évêque de Benneven.

2. Præf. in prima ad Tim.

comme son frère, son coadjuteur, son compagnon d'apostolat, sans cesser d'aimer en lui tendrement un disciple et un fils. Saint Chrysostome dit à la louange de Timothée, que Paul recouvra ce qu'il venait de perdre par l'éloignement de saint Barnabé. L'Apôtre semble tenir le même langage, lorsqu'il appelle Timothée *homme de Dieu* [1], et dit aux Philippiens que personne ne lui est aussi uni de cœur et d'esprit que Timothée [2]. Ce grand amour de Paul pour Timothée nous indique combien ce dernier était aimé de Dieu : car un tel maître ne pouvait aimer dans son disciple que les dons éminents de la grâce de Jésus-Christ, et l'accomplissement de toutes les prédictions avantageuses qui avaient été faites sur lui, pendant sa jeunesse, lorsqu'il était encore sous la conduite de sa mère et de son aïeule [3].

Saint Paul, étant sorti de Lystres, parcourut avec son disciple le reste de l'Asie, puis s'embarqua pour la Macédoine, l'an 52 de Jésus-Christ, et prêcha l'Evangile à Philippes, à Thessalonique et à Béré. La fureur des Juifs l'ayant obligé de quitter cette dernière ville, il y laissa Timothée avec Silas, comme étant moins exposés à leur haine, et très-propres d'ailleurs à fortifier les fidèles. Pour lui, il prit le chemin de l'Achaïe. Lorsqu'il fut arrivé à Athènes, il manda à Timothée de l'y venir trouver; mais ayant appris que les chrétiens de Thessalonique souffraient une cruelle persécution, il l'envoya vers eux. Notre Saint trouva cette église en bon état. Il affermit les fidèles dans la foi, les fortifia contre les persécutions, et revint ensuite trouver saint Paul à Corinthe. Ce fut dans ce temps-là que l'Apôtre écrivit aux Thessaloniciens sa première épître, qui commence ainsi : « Paul, Silas et *Timothée*, à l'église de Thessalonique... » Saint Paul ayant fait un long voyage, de Corinthe à Jérusalem, revint prêcher à Ephèse, où il resta deux ans. Lorsqu'il voulut retourner dans la Grèce, il chargea Timothée et Eraste de le devancer en Macédoine, et d'y préparer les aumônes qu'on devait envoyer aux fidèles de Jérusalem. Il donna ordre à Timothée, en particulier, d'aller ensuite à Corinthe, pour y corriger quelques abus et rappeler aux chrétiens la doctrine qu'il leur avait prêchée. Dans la lettre qu'il écrivit aux Corinthiens, peu de temps après, il leur recommande ainsi son cher disciple : « Si Timothée va vous voir, ayez soin qu'il n'ait rien à craindre chez vous, puisqu'il travaille comme moi à l'œuvre du Seigneur. Que personne donc ne le méprise, mais conduisez-le en paix, afin qu'il vienne me trouver, car je l'attends lui et nos frères [4] ». Timothée alla en effet retrouver son maître en Asie, l'accompagna en Macédoine, en Achaïe, le laissa à Philippes, puis le rejoignit à Troade. Saint Paul, étant retourné en Palestine, fut mis en prison à Césarée; il y resta deux ans, après quoi il fut envoyé à Rome. On croit que Timothée était avec lui en ce temps-là, puisque son nom se trouve à côté de celui du grand Apôtre, en tête des épîtres à Philémon, aux Philippiens et aux Colossiens, qui furent écrites dans les années 61 et 62; il avait déjà eu part à la seconde aux Corinthiens, et aux deux qui étaient adressées aux Thessaloniciens. Saint Paul, en joignant le nom de Timothée au sien, à la tête de ses six lettres, marquait qu'il se l'était associé, d'une manière inséparable, dans l'instruction des Eglises et dans tous les travaux du ministère évangélique. Notre Saint eut, lui aussi, l'avantage d'être arrêté prisonnier on ne sait où, pour la cause de Jésus-Christ, et de confesser glorieusement la vérité devant ce grand nombre de témoins dont saint Paul le fit souvenir quelque temps après.

Mais saint Paul eut bientôt le bonheur d'écrire aux Hébreux, qui aimaient beaucoup Timothée : « Sachez que notre frère Timothée est en liberté. S'il

1. I Tim., VI, 11. — 2. Phil., II, 20. — 3. I Tim., I, 18. — 4. I Cor., XVI, 10.

arrive bientôt, j'irai vous voir avec lui [1] ». Il est probable que l'Apôtre acquitta sa promesse. Ce qui est certain, c'est qu'il retourna de Rome en Orient, dans l'année 64 de Jésus-Christ, et qu'à son retour, sur le point de passer en Macédoine, il donna une charge plus particulière à son disciple, déjà ordonné évêque, en conséquence d'une prophétie et d'un ordre particulier du Saint-Esprit [2], et qui avait reçu, par l'imposition des mains, avec la grâce du sacrement et d'autres dons extérieurs du Saint-Esprit, le pouvoir de gouverner l'Eglise et de faire des miracles; il lui confia le gouvernement de l'église d'Ephèse, pour s'opposer à ceux qui semaient une fausse doctrine, et ordonner des prêtres, des diacres et même des évêques; car on le chargea aussi, selon saint Jean Chrysostome, de veiller sur toutes les Eglises d'Asie. Il a toujours été regardé comme le premier évêque d'Ephèse. Il l'était avant l'arrivée de saint Jean dans cette ville, qui y résida non comme simple évêque, mais comme *apôtre,* exerçant une inspection générale et supérieure à celle de Timothée sur toutes les Eglises d'Asie. Saint Paul était encore en Macédoine quand il écrivit à Timothée sa première épître, que l'Eglise a toujours regardée comme une loi apostolique qui doit régler la vie et la conduite de ses pasteurs. Elle nous apprend que Timothée ne buvait que de l'eau. Comme ses grandes austérités avaient altéré sa santé et affaibli son estomac, saint Paul lui ordonna de boire *un peu de vin.* Il dit *un peu,* parce qu'il est bon que la chair soit assez forte pour servir l'esprit, mais assez faible pour que l'esprit la domine.

Quelles leçons admirables !

Saint Paul étant retourné à Rome, et renfermé dans la prison d'où il ne devait sortir que pour aller à la mort, sentit redoubler sa tendresse pour son cher Timothée. Il lui écrivit, chargé de fers, sa seconde lettre, si pleine d'instructions vives et touchantes, et qui est regardée comme le testament de ce saint Apôtre. Ce sont, en effet, les dernières paroles d'un père qui, se voyant proche de la mort, déclarait à son *très-cher fils* ses dernières volontés, qui n'étaient autres que celles de Jésus-Christ, pour lequel il allait bientôt mourir. Il le conjura de le venir trouver à Rome avant l'hiver, non-seulement pour qu'ils eussent la consolation de se voir une dernière fois, mais aussi pour qu'il lui confiât diverses choses qui regardaient l'intérêt de l'Eglise; il l'exhorte à ranimer cet esprit de courage, ce feu du Saint-Esprit, dont il fut rempli le jour de son ordination. Il lui donne des avis sur la conduite qu'il doit tenir à l'égard des hérétiques de ce temps-là, et lui trace le caractère de ceux qui doivent s'élever dans la suite. Il est probable que notre Saint se rendit à l'invitation de son maître et fit le voyage de Rome pour conférer avec lui. Il reçut d'un autre côté des leçons et même des remontrances non moins utiles. Car on croit qu'il est cet ange ou évêque d'Ephèse à qui s'adresse saint Jean dans son Apocalypse [3] : « Celui qui tient les sept étoiles dans sa main droite, qui marche au milieu de sept chandeliers d'or », le loue d'abord de ses œuvres, de son travail, de sa patience; de ne pouvoir souffrir les méchants, de savoir faire le discernement des faux apôtres, d'avoir les hérétiques en horreur, de souffrir beaucoup et avec patience pour le nom de Jésus-Christ. Mais il lui reproche d'être déchu de sa première charité; il l'exhorte à en faire pénitence, et à remonter d'où il est tombé.

Ces plaintes regardent-elles plutôt l'Eglise que l'évêque d'Ephèse ? S'il s'agit de l'évêque, avait-il fait quelque chute notable, ou bien s'était-il seu-

1. Heb., XIII, 23. — 2. I Tim., IV, 14.
3. Ecrit dans l'île de Pathmos, l'an 95 de Jésus-Christ.

lement ralenti dans la voie de la perfection et le service de Dieu ? Il n'est pas aisé de le décider. Du reste, il ne faut pas s'étonner si le zèle et la charité des Saints se relâchent quelquefois : Dieu leur fait par là sentir le besoin continuel de sa grâce, ils deviennent plus humbles; quand ils se relèvent, c'est pour se lancer avec une nouvelle ardeur dans le chemin de la pénitence et de la vertu. Timothée eut bientôt l'occasion de montrer qu'il était prêt, comme jadis, à tout sacrifier à son Dieu. Sous l'empire de Nerva, le 22 janvier de l'an 97 de Jésus-Christ, les Gentils célébraient une certaine fête, appelée *Catagogie* [1], parce qu'on y portait leurs idoles en procession ; et il s'y commettait mille insolences, mille brutalités, parce qu'ils étaient masqués et armés de grosses massues. Saint Timothée, touché de ces désordres et s'efforçant de les arrêter, se jeta au milieu de la foule : loin de se rendre à ses exhortations, ils l'assommèrent à coups de pierres et de massues. Ses disciples le retirèrent à demi mort et le portèrent sur une hauteur voisine, où il expira quelque temps après, victime de son zèle, martyr de Jésus-Christ. Son corps fut enseveli en un lieu appelé Pion, près de la ville d'Ephèse, où on lui bâtit une église. Saint Jean l'Evangéliste sacra Jean I[er] pour succéder à saint Timothée [2]. Onésime fut le troisième évêque d'Ephèse.

L'Eglise célèbre en ce jour la fête de saint Timothée, avec office double, par l'ordre de Sa Sainteté Pie IX, au lieu de semi-double qu'elle était auparavant. Le même décret embrasse saint Polycarpe et saint Ignace d'Antioche. « C'est, dit Sa Sainteté, pour rendre plus d'honneur à ces saints qui, établis sur le fondement même des Apôtres, ont organisé, fortifié et éclairé l'Eglise naissante par leurs saintes leçons, les règlements qu'ils lui ont laissés et le sacrifice même de leur vie [3] ».

On peint saint Timothée : 1° avec une idole de Diane renversée à ses pieds ; 2° avec une pierre dans le pli de sa robe ; 3° avec un bâton ou une massue dans un coin quelconque du tableau : tous ces attributs indiquent les instruments ou la cause de son martyre.

RELIQUES DE SAINT TIMOTHÉE.

Sous l'empire de Constance, fils de Constantin le Grand, les reliques de notre Saint furent transportées à Constantinople, l'an 356, et saint Paulin nous apprend que ce ne fut pas sans de nombreux miracles ; l'année suivante, on apporta aussi de l'Achaïe à Constantinople les corps de saint André et de saint Luc, et on les mit avec celui de saint Timothée, sous l'autel de l'église des apôtres, où les démons, comme l'assure saint Jérôme, témoignaient par des rugissements combien ils ressentaient leur présence. Saint Chrysostome nous apprend aussi, dans sa première homélie, où il fait un grand éloge de saint Timothée, que ses reliques chassaient les démons. Ceux qui accompagnèrent son corps dans sa célèbre translation d'Ephèse à Constantinople, eurent chacun quelques parcelles de ce précieux trésor ; et, selon saint Paulin, toutes ces parcelles, répandues en divers endroits de la terre, firent comme une effusion de grâces et de bénédictions, et opérèrent partout de grands miracles.

1. Καταγω, porter en procession. — 2. *Constit. apost.*, l. VIII, c. 46. — 3. Décret du 18 mai 1854. Cf. *Analecta juris pontificii*, t. I[er], p. 1207.

SAINT BABYLAS, ÉVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR

250. — Pape : saint Fabien. — Empereur : Dèce.

La fermeté, c'est la verge qui ne plie pas, le fer qui ne rompt pas, et la pierre qui ne fend pas.
Saint Jérôme sur l'ép. à Tite. *Diætæ*, II, c. 7.

Saint Babylas, un des plus grands modèles que l'Eglise ait à proposer à ses ministres pour la fermeté sacerdotale, monta sur le siége d'Antioche l'an 237 de Jésus-Christ. Il succédait à Zébin, et fut le douzième pasteur de cette célèbre église depuis saint Pierre. De toutes les actions de son épiscopat, qui dura l'espace de treize ans, sous les empereurs Gordien, Philippe et Dèce, nous n'en rapporterons qu'une, celle qui a été relevée par saint Chrysostome et tant d'autres, et a rendu sa gloire immortelle.

L'empereur Philippe était né dans la province arabe de la Trachonite, au petit village de Pulpuden, non loin de la cité de Bosra. Elevé pour ses services aux grades les plus importants de la hiérarchie militaire, il fut nommé par Gordien le Pieux, préfet du prétoire, en remplacement de Mysithée, beau-père de l'empereur empoisonné, dit-on, par Philippe. Celui-ci fut imposé comme César à Gordien, qui l'associa à l'empire. Les partisans de Philippe voulurent davantage ; la guerre éclata, Gordien le Pieux fut tué dans le combat et Philippe régna seul (244). Ayant conclu avec Sapor Ier, roi de Perse, une paix sans gloire, le nouvel Auguste partit pour Rome.

Le témoignage de l'antiquité ecclésiastique nous affirme que Philippe était chrétien ainsi que l'impératrice Severa, sa femme. S'il pratiqua le culte de la religion véritable, ceci regarde sa conscience privée ; mais comme empereur et officiellement il ne fit rien pour le triomphe de la vérité. Avant de retourner à Rome avec son armée, Philippe mit à mort un enfant de Gordien le Pieux que celui-ci lui avait fait remettre comme un gage d'union et de paix en associant à l'empire son préfet du prétoire. C'était un attentat notoire, un crime constaté. Quand l'empereur arriva à Antioche, « on était, dit Eusèbe, à la veille de la grande solennité de Pâques. L'évêque Babylas célébrait, avec tous les fidèles, la nuit fameuse de la résurrection, lorsque Philippe se présenta à l'assemblée et demanda à être admis aux prières, parce qu'il était chrétien. Mais le pontife, avec un courage véritablement épiscopal, ne lui permit point l'entrée du saint lieu. Il exigea de lui qu'il fît préalablement la confession de ses crimes, et il le plaça parmi les autres pénitents qui attendaient l'absolution en cette fête pascale. Sans cette réparation, le saint évêque l'eût inflexiblement banni de l'assemblée. On dit que l'empereur se soumit humblement à cette réparation ». Ce que cette humiliation pieusement acceptée renferma d'expiations salutaires pour le coupable, c'est le secret de Dieu.

Pendant le court règne de Philippe (244-249), le nombre des chrétiens se multiplia ; des villes entières se convertirent ; de tous côtés s'élevaient des temples où l'on adorait publiquement Jésus-Christ. Mais nous voyons aussi dans les ouvrages de saint Cyprien et dans la vie de saint Grégoire le Thaumaturge que cette paix fut, pour un grand nombre de fidèles, une occasion

de relâchement. Dieu permit une persécution générale, qui fut la septième, pour purifier ses Saints et réveiller la ferveur des âmes tièdes. Elle fut allumée en 250, par l'empereur Dèce, qui renversa du trône les deux Philippe, père et fils, comme ils y étaient montés : par la révolte. On attaqua d'abord les pasteurs des Eglises ; saint Babylas, qui était l'un des plus considérés d'entre eux, et par la dignité de son siége, et par le mérite de sa personne, fut arrêté vers la fin de l'an 250 et jeté dans une prison, où il mourut des mauvais traitements qu'on lui fit subir. Il demanda avant sa mort à être enterré avec les chaînes qu'il regardait comme l'instrument de son triomphe. Les chrétiens bâtirent une église sur son tombeau.

Le césar Gallus, frère de Julien l'Apostat, faisait son séjour ordinaire à Antioche : ce prince très-religieux, qui avait une vénération particulière pour les saints Martyrs, dans le dessein de purifier un endroit fameux par les superstitions du paganisme, Daphné, que l'on regardait comme un faubourg d'Antioche, quoiqu'il en fût distant de deux lieues, consacra vis-à-vis du temple d'Apollon une église au vrai Dieu, sous l'invocation de saint Babylas, et y mit les reliques du Saint renfermées dans une châsse qui était élevée hors de terre. Aussitôt le démon resta muet dans son temple. Les païens attribuèrent le silence de leur dieu à ce que, depuis la présence de Gallus dans ce pays, on avait cessé les sacrifices et les cérémonies de leur culte.

Julien l'Apostat étant venu à Antioche, en 362, rétablit avec grand appareil le culte d'Apollon. Il égorgea des victimes par centaines, conjurant le dieu de continuer ses oracles, de dire au moins la cause de son silence. Le démon se garda bien d'avouer la vertu des reliques de saint Babylas : il dit seulement que le bourg de Daphné était rempli de *cadavres*, et qu'il parlerait si on les enlevait. Julien comprit à demi mot, comme le remarque saint Jean Chrysostome, qui était présent (âgé seulement de huit ans). Au lieu de faire déterrer tous les morts ensevelis dans le faubourg, il ordonna aux chrétiens d'ôter la châsse où était renfermé le corps de saint Babylas. C'est ce qui se fit avec une grande pompe. On mit sur un char la châsse du saint Martyr, qui fut conduite comme en triomphe à Antioche. On chantait durant la marche les psaumes qui peignent l'inanité et l'impuissance des idoles, et la foule des fidèles répétait comme refrain après chaque verset : « Que tous ceux qui adorent les ouvrages de sculpture et se glorifient de leurs idoles soient couverts de confusion [1] ». Trois mois après, la foudre du ciel tomba sur ce fameux temple d'Apollon et le mit en feu, dans le temps précisément où Julien avait envoyé consulter l'oracle sur l'événement de la guerre de Perse, à laquelle il se préparait. Un tremblement de terre ayant succédé au tonnerre acheva de ruiner ce bel édifice : les ornements et l'idole disparurent ; il ne resta que les murs pour servir de monument à la vengeance divine.

A cette nouvelle, Julien, oncle de l'empereur et gouverneur d'Orient, accourut à Daphné et fit souffrir de cruelles tortures aux prêtres pour découvrir si l'incendie venait de leur négligence ou des chrétiens. Ils dirent constamment qu'on ne devait s'en prendre qu'au feu du ciel ; et il vint des paysans d'alentour attestant qu'ils avaient vu tomber la foudre.

L'Apostat était furieux contre les habitants d'Antioche, il fit fermer la grande église de la ville et donner la question à quelques particuliers. Mais la mort précipitée de son oncle Julien et de Félix, trésorier général des finances, ses ministres dans les profanations aussi bien que dans l'adminis-

1. Ps. XCVI.

tration, lui fit peur : il n'osa faire brûler les os de saint Babylas, comme il l'avait résolu.

Les Grecs honorent saint Babylas le 4 septembre. On dit que son corps est à présent à Crémone, où il fut apporté d'Orient pendant les croisades ; ce saint est le patron de plusieurs églises en France, en Espagne et en Italie.

On le représente décapité avec trois jeunes enfants ses disciples : le plus jeune avait douze ans [1].

NOTICE SUR JULIEN L'APOSTAT.

Julien l'Apostat fut ainsi surnommé parce qu'il abjura la religion chrétienne pour embrasser le paganisme. Son vrai nom était *Flavius-Claudius-Julianus*. Fils de Jules-Constance et neveu de Constantin le Grand, il naquit à Constantinople le 6 novembre 331. Il eut le bonheur d'échapper, avec son frère Gallus, au massacre qui fit périr toute sa famille après la mort de Constantin. Le soin de son éducation fut confié au fameux Eusèbe de Nicomédie. Mardonius, son gouverneur, travailla également à lui former l'esprit et le cœur. Ses progrès scientifiques furent très-rapides ; il entra dans le clergé et exerça dans l'Eglise la fonction de lecteur. Il fit un voyage à Athènes, où il s'appliqua à l'astrologie, à la magie, et à toutes les vaines illusions du paganisme ; il s'attacha surtout au philosophe Maxime, qui fut la principale cause de sa perte. Il fut fait César en 355, et chargé du commandement des troupes dans les Gaules. Les nombreuses victoires qu'il remporta sur les ennemis de l'empire prouvèrent sa grande capacité pour le métier de la guerre. Après la mort de Constance, arrivée le 3 novembre 361, il alla en Orient, où il fut reconnu empereur, ainsi qu'il l'avait déjà été en Occident. Comme il avait toujours eu un penchant violent à l'idolâtrie, il ne dissimula plus : il ordonna qu'on rouvrît les temples des idoles, il les adora publiquement, et par un trait de fanatisme qui fait horreur, il entreprit d'effacer en lui le caractère du baptême, en recevant sur toutes les parties de son corps le sang impur des victimes. Toute la vie de l'Apostat ne fut qu'un commerce intime, effectif, réel, avec ce qu'il nommait ses dieux, c'est-à-dire avec ce que le spiritisme moderne appelle les esprits, et ce que les Saintes Ecritures nomment les démons. Il donna dans toutes les extravagances et les cruautés des Aruspices, jusqu'à immoler plusieurs fois des victimes humaines pour interroger leurs entrailles. Tous ces faits sont rapportés par saint Grégoire de Nazianze et par Ammien Marcellin, historien païen, grand admirateur du prince. Le magicien Maxime et d'autres hommes aussi méprisables étaient ses principaux confidents. Cependant, les miracles de Jésus-Christ l'incommodaient fort, et il n'était pas aisé d'enlever aux chrétiens la preuve qu'ils en tiraient en faveur de leur religion. Au lieu donc d'en attaquer la vérité, il tâcha, par le moyen de la magie, d'en procurer de semblables au paganisme : tous ses efforts tournèrent à sa confusion.

Dans le dessein d'anéantir la religion de Jésus-Christ, il choisit une voie différente de celle des anciens persécuteurs. Il ne voulut point personnellement répandre de sang, quoique ses gouverneurs de province ne se fissent pas toujours de scrupules à cet égard ; pour lui, il se contenta de déclarer les chrétiens inhabiles à posséder les charges de l'Etat, il leur défendit d'enseigner et d'étudier les belles-lettres, dont la connaissance leur fournissait des armes contre le paganisme. Les païens eux-mêmes, entre autres Ammien Marcellin, ont désapprouvé cette mesure dont l'injustice se fait aisément remarquer. Julien ne s'en tint pas là ; il ordonna par un édit que les disciples de Jésus-Christ ne porteraient plus le nom de *Chrétiens*, mais celui de *Galiléens*. Il les accablait d'impôts et les dépouillait de leurs biens, disant par dérision qu'il fallait leur faire pratiquer la pauvreté recommandée par l'Evangile. D'autres fois il avait recours aux piéges et aux caresses. Quoiqu'il fît profession de tolérance, il ne laissa pas de condamner plusieurs chrétiens à mort, mais secrètement, et sous d'autres prétextes que celui de la religion. Son but en cela était de leur ravir la gloire du martyre. Cet artifice eût pu servir à son projet, s'il eût été question de ces philosophes orgueilleux qui ne cherchent qu'à satisfaire leur amour-propre, mais les disciples de Jésus-Christ n'ont pas besoin de témoins ; ils chérissent surtout les souffrances dont la vue et les motifs sont cachés aux hommes. Cette remarque est de saint Grégoire de Nazianze [2]. Il faut pourtant avouer que la conduite de Julien fut très-préjudiciable à un grand nombre de chrétiens, qui se laissèrent séduire par la crainte d'encourir la disgrâce de l'empereur, d'être exclus des charges et de perdre leur fortune. Enfin, il s'imagina qu'il porterait un rude coup au christianisme s'il pouvait convaincre de faux la prédiction de Jésus-Christ sur le temple de Jérusalem. Il entreprit donc de le faire rebâtir environ trois cents ans après sa démolition par Titus : mais les ouvriers n'en eurent pas plus tôt creusé les fondements qu'il en sortit des tourbillons de flammes dont ils furent consumés. Ce fait est attesté par tous les

1. Miniature du ménologe grec, tome Ier, p. 12, éd. du cardinal Albani.
2. Or. III, *in Julian.*

auteurs du temps, et même par Ammien Marcellin, qui était païen, et qu'on sait avoir été entièrement dévoué à Julien. On peut voir l'excellente dissertation de Warburton sur le projet formé par l'empereur Julien de rebâtir le temple de Jérusalem. On en a donné une bonne traduction française imprimée à Paris en 1754.

Julien, étant à Antioche, n'y trouva pas tout le zèle qu'il eût désiré pour le rétablissement du paganisme; on y fit même des railleries sur sa petite taille, sur sa barbe et sur ses sacrifices. Il résolut de s'en venger après son retour de la guerre de Perse. Il se flattait de réussir dans cette entreprise sur la foi des oracles de Délos, de Delphes, de Dodone, etc., etc., comme nous l'apprenons de Théodoret, de saint Grégoire de Nazianze, de Philostorge et de Libanius [1]. Ce prince dit lui-même, dans sa seconde lettre, que les divinités de tous les lieux par lesquels il passa lui avaient promis un heureux succès; mais il eut bientôt occasion de connaître le peu de pouvoir de ces dieux. En effet, son armée, qu'il avait eu l'imprudence d'engager dans les déserts, fut taillée en pièces au mois de juin de l'an 363; il perdit lui-même la vie sur le champ de bataille. Ammien Marcellin dit qu'ayant été blessé dangereusement, on le porta dans sa tente, où il mourut le même jour avant midi (26 juin 363). On lit dans Théodoret, dans Sozomène et dans les Actes du saint martyr Théodoret, que Julien, se sentant blessé à mort, remplit ses mains de son sang et qu'il le jeta contre le ciel, en vomissant ce blasphème : *Tu as vaincu, Galiléen, tu as vaincu.* Plusieurs Saints solitaires apprirent par révélation que Dieu avait délivré le monde de cet apostat, afin de rendre la paix à son Eglise. Telle fut la fin du malheureux Julien. Son caractère était un composé monstrueux d'artifice, de légèreté, d'inconstance, de petitesse, de fanatisme, d'hypocrisie et de quelques bonnes qualités. Saint Grégoire de Nazianze, l'ayant vu à Athènes en 355, fut extrêmement frappé de sa démarche peu assurée, de l'inquiétude et de l'égarement de ses yeux, de ses questions hors de propos et de ses réponses sans justesse. Il présagea dès lors que l'empire nourrissait un monstre dans son sein [2].

Il nous reste quelques écrits de Julien : 1° le *Misopogon* ou l'*Ennemi de la barbe ;* c'est une satire contre les habitants d'Antioche qui l'avaient raillé ; 2° des discours et des lettres ; 3° la satire des Césars. Julien composa cet ouvrage pour critiquer ses prédécesseurs dans l'empire et pour se faire regarder comme le seul grand prince ; 4° plusieurs autres pièces publiées en grec et en latin par le P. Pétau, en 1630, in-4°. Ezéchiel Spanhein donna une belle édition des œuvres de Julien, en 1696, in-fol. M. l'abbé de la Bletterie en a traduit une partie : il a donné aussi une excellente vie de l'empereur Julien.

Consulter sur Julien l'Apostat M. de Broglie : l'*Eglise et l'empire romain au IVe siècle ;* et M. Darras : *Histoire générale de l'Eglise.*

SAINT MACÉDONE,

PRÊTRE D'ANTIOCHE ET SOLITAIRE, SURNOMMÉ LE CRITHOPHAGE [3]

420. — Pape : saint Boniface Ier. — Empereur : Théodose II, *le Jeune.*

Macédone, ou Macédoine, syrien de nation, fut un des plus saints habitants de la montagne voisine d'Antioche. On ne l'instruisit ni dans les sciences profanes, ni dans les lettres saintes. Mais l'esprit de Dieu lui ayant appris la vraie science, celle du salut, il sut toujours discerner, non-seulement le bien et le mal, mais encore ce qu'il y a de plus agréable à Dieu et de plus parfait à ses yeux. Il vécut quarante-cinq ans sur le haut des montagnes, aux environs d'Antioche, sans autre cellule que les trous des rochers, et il en passa quarante sans se nourrir ni de pain, ni de légumes, mais seulement d'orge broyée et détrempée dans l'eau et avec le son. Il avait pour unique opération de soupirer continuellement vers le ciel, de chercher Dieu et de toujours lui rester uni en se détachant de tout le reste. Un chasseur

1. Or. XII, *in Julian.* — 2. Voir saint Grégoire de Nazianze, Or. IV, *in Julian.* p. 122.
3. Κριθή, orge ; φαγεῖν, manger.

l'ayant aperçu un jour et jugeant que ce devait être quelque grand serviteur de Dieu, laissa ses compagnons pour aller l'entretenir. Il lui demanda d'abord à quoi il pouvait s'occuper en ce lieu et ce qu'il y faisait seul. « Je fais, toute ma vie », dit le Saint, « ce que vous faites présentement. Je m'occupe à la chasse, comme vous, mais mon objet est différent du vôtre : vous courez après les bêtes des forêts, je cours sans cesse après mon Dieu pour tâcher de l'atteindre et de le posséder éternellement ».

La réputation de Macédone se répandant de tous côtés, on accourait en foule pour le voir. Saint Flavien, nouvellement élu évêque d'Antioche, à la place du grand Mélèce, résolut de l'associer à son clergé. Il l'attire à Antioche, et au milieu de la célébration des saints mystères, il le fait approcher de l'autel, lui laisse croire qu'il va lui donner une simple bénédiction et l'ordonne prêtre sans qu'il s'en doute. Après le saint sacrifice, Macédone apprend qu'il a reçu la prêtrise ; il entre alors dans une vraie colère ; il se trouble, ses sentiments d'humilité le jettent hors de lui, il va jusqu'à lever le bâton contre son évêque. Ses amis purent à peine le calmer, et il se sauva le soir même sur sa montagne. Le dimanche suivant, c'est-à-dire huit jours après, l'évêque Flavien l'envoya prier de revenir à l'église pour assister à l'office avec son clergé. Macédone, n'étant pas encore remis de sa colère, demanda aux envoyés « s'ils n'étaient pas contents de la violence qu'ils lui avaient déjà faite, et si l'on prétendait le faire prêtre encore une fois ». Et il refusa nettement de les suivre. On parvint toutefois, avec le temps, à vaincre sa modestie, à l'instruire des canons et de la discipline de l'Eglise : il s'humanisa et prêta charitablement son ministère à ceux qui le réclamèrent. Il consentit aussi à habiter une cabane, et plus tard les maisons qu'on lui prêtait ; il consentit même à adoucir son régime : il usa de pain pour ne pas abréger témérairement le terme de sa vie ou plutôt de sa pénitence. Il employa encore plus de discrétion et de prudence envers les personnes qui avaient recours à lui, surtout envers la mère du célèbre Théodoret, dont nous raconterons la vie après celle-ci ; et cette vertueuse femme se crut redevable à Macédone de son enfant. Ce fut par ses prières qu'elle l'obtint de Dieu et qu'elle fut garantie d'un accident très-grave pendant qu'elle le portait dans son sein. Non content de ces deux faveurs, le bon Solitaire voulut bien se charger de la première éducation de cet illustre enfant. En retour, c'était la mère de Théodoret qui fournissait ordinairement à notre Saint le peu d'orge qu'il mangeait depuis si longtemps.

Il me reste à dire, de toutes les actions de Macédoine, la plus digne d'admiration. Le peuple d'Antioche, irrité par un nouvel impôt que Théodose avait été obligé de lever comme subside extraordinaire, s'était emporté à de grands excès : pour se venger de Théodose, leur empereur, les plus mutins de la populace se jetèrent sur les statues du prince et de l'impératrice Flaccile, morte en odeur de piété dix-huit mois auparavant, les renversèrent et les traînèrent ignominieusement par les rues. Théodose, à la nouvelle de cet outrage, résolut d'abord de faire passer tous les habitants d'Antioche, y compris les femmes et les enfants, au fil de l'épée. Revenu à des sentiments plus humains, il envoya pourtant Elébech, général de ses armées, et Césaire, préfet du prétoire, afin de réprimer ce désordre par les menaces et l'effroi. Tout tremble à leur approche, on croit que c'en est fait d'Antioche. Mais il restait pour sauver la ville l'éloquence de saint Chrysostome, le dévouement de l'évêque Flavien et la sainte hardiesse du solitaire Macédone.

Comme dans tous les temps de calamité, les solitaires arrivent prêter

leur assistance aux habitants, Macédone est de ce nombre. Lui qui n'a aucune expérience du monde, qu'on croirait incapable de tout commerce avec les hommes, s'avance avec une étonnante fermeté vers les lieutenants de l'empereur, les arrête tous deux en prenant l'un par son manteau et leur commande de descendre de cheval. Irrités d'une pareille audace, ils s'arrêtent en effet, autant par indignation que par surprise, à la vue de ce petit vieillard si mal vêtu, si négligé, et qui leur parle d'un ton de maître, comme s'il était au-dessus d'eux, au-dessus de l'empereur. Mais quelques-uns des témoins de cette scène leur ayant dit qui était cet homme si extraordinaire, et le même esprit qui avait remué la langue de Macédone leur touchant le cœur, ils descendent de cheval, embrassent ses genoux et lui font mille excuses de ne l'avoir pas connu d'abord.

Le Saint leur tint un discours plein de sagesse, de force et de douceur. Il les pria de dire à l'empereur de sa part : « Qu'il devait se souvenir qu'il était homme aussi bien qu'empereur, et qu'ainsi il fallait dans toute sa conduite avoir autant d'égard à la nature humaine qu'à la dignité impériale, ayant à commander à des sujets qui étaient hommes comme lui. La nature des hommes ayant été créée à l'image de Dieu même, de qui elle porte le caractère et la ressemblance, Théodose ne devait pas ordonner si facilement qu'on détruisît cette image de Dieu par des meurtres. Il pouvait juger de Dieu par lui-même, puisque ce qui l'irritait si fort n'était autre chose qu'une injure faite à ses statues. Cependant il n'y a point d'homme de bon sens qui ne sache combien une image de Dieu, une statue vivante et raisonnable, est plus noble qu'une statue insensible et inanimée. Enfin, il serait aisé à ceux d'Antioche de lui rendre plusieurs statues de métal au lieu de celles qu'ils avaient renversées ; mais il lui serait absolument impossible, tout puissant prince qu'il était, de former seulement un cheveu de la tête de ces images de Dieu, quand une fois il les aurait détruites ».

Ce discours, prononcé en syriaque, frappa Elébech et Césaire, quand ils se le firent interpréter en grec. Car ces paroles étaient produites par l'esprit de Dieu qui remplissait le Solitaire de sa grâce : il n'eût pas été possible autrement qu'un homme, sans aucune connaissance des lettres, nourri dans les champs, vivant comme un sauvage sur les montagnes désertes, d'ailleurs étrangement simple, ignorant même les saintes Ecritures, pût dire des choses belles jusqu'au sublime. Les deux officiers transmirent à l'empereur ce langage qui servit beaucoup à le toucher et à l'adoucir.

Après ce mémorable service rendu à la ville d'Antioche, Macédone rentra dans sa solitude, où il mena la même vie qu'auparavant, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de le retirer de la terre. Il mourut vers l'an 420, sous le règne de Théodose le Jeune, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, dont il avait passé soixante-dix dans la pénitence. Son corps reçut de la part des hommes tous les honneurs qu'on peut rendre à la vertu : il fut porté dans la ville, avec un concours surprenant de Syriens et d'étrangers, sur les épaules des premiers magistrats et enseveli avec grande solennité dans l'église des Martyrs, auprès des deux illustres solitaires saint Aphraate et saint Théodose.

Quoique le Martyrologe romain ne fasse pas mention de saint Macédone, comme l'Eglise grecque en fait mémoire le 24 de janvier et que sa vie est des plus extraordinaires, des plus intéressantes, nous devions l'ajouter au *Recueil* du P. Giry.

NOTICE SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE THÉODORET.

Théodoret, que quelques auteurs, D. Ceillier entre autres, qualifient de Bienheureux, naquit à Antioche vers l'an 393. Ses parents, qui l'avaient consacré à Dieu dès avant sa naissance, le firent élever avec soin dans la connaissance des langues grecque, hébraïque et syriaque. Il se retira, encore fort jeune, dans un monastère voisin d'Apamée, après avoir distribué aux pauvres les biens considérables qui lui étaient revenus par la mort de son père et de sa mère. On l'en tira de force en 423, pour l'élever sur le siége épiscopal de Cyr; c'était une petite ville située en un lieu désert de cette partie de la Syrie nommée Euphratésiène. Le nouvel évêque travailla avec le plus grand succès à la conversion des Marcionites, des Ariens et des autres hérétiques de son diocèse, où l'on comptait huit cents églises ou paroisses, comme il nous l'apprend lui-même dans sa lettre CXIII, p. 987. Quoiqu'il n'eût que des revenus modiques, il ne laissa pas de trouver le moyen de soulager les pauvres, d'enrichir les églises, et de faire construire des ouvrages qui contribuèrent à l'embellissement et à la commodité de la ville de Cyr.

Il était lié d'amitié avec Nestorius et avec Jean d'Antioche. Il se trouva dans cette ville lorsqu'on remit à Jean les lettres que le pape Célestin et saint Cyrille d'Alexandrie lui écrivaient contre Nestorius. Il fut d'avis, comme les autres évêques, que Jean écrivît au souverain Pontife pour l'exhorter à faire cesser les bruits qui couraient sur son compte; ce qui fut fait de telle sorte que la lettre de Jean ne contenait rien qui ne s'accordât parfaitement avec la doctrine catholique. Quelque temps après, saint Cyrille écrivit encore à Nestorius, et joignit à sa lettre douze anathématismes contre les erreurs de cet hérésiarque : mais elle ne plut ni à Jean ni à Théodoret. L'évêque d'Antioche crut même apercevoir l'hérésie d'Apollinaire dans les anathématismes dont quelques phrases manquaient d'une certaine clarté. Il engagea donc Théodoret à en entreprendre la réfutation; ce qu'il fit, mais avec trop d'aigreur. Ils refusèrent tous deux, ainsi que les autres évêques orientaux, de prendre séance au concile général tenu à Ephèse en 431, parce qu'on y avait condamné Nestorius avant leur arrivée; ils poussèrent même les choses si loin qu'ils excommunièrent saint Cyrille et firent un schisme. Le P. Garnier, celui de tous les modernes qui s'est le plus fortement déclaré contre Théodoret, accuse encore ce Père de plusieurs autres choses à ce sujet : mais il a été justifié par Tillemont et par plusieurs célèbres critiques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne garda point les règles de la modération dans ses écrits contre saint Cyrille. Il suffira, pour s'en convaincre, de lire les ouvrages qu'il composa pendant le feu de la dispute, surtout quelques-unes de ses lettres, et les fragments de son *Pentalogue*, ainsi intitulé parce qu'il était divisé en cinq livres.

Saint Cyrille ayant donné une exposition claire de sa foi dans une lettre à Acace de Bérée, Théodoret le reconnut pour catholique, et prouva même sa catholicité dans les lettres qu'il écrivit à Nestorius et à Alexandre d'Hiéraple, son métropolitain, et le plus ardent de tous les ennemis du Saint. Jean d'Antioche et plusieurs autres évêques se réconcilièrent avec le patriarche d'Alexandrie vers le mois d'avril de l'an 433. Quant à Théodoret, il refusa toujours de condamner la personne de Nestorius; mais cela n'empêcha pas saint Cyrille et Jean d'Antioche de communiquer avec lui. Le premier, ainsi que saint Procle et tous les évêques d'Occident, ayant ainsi condamné les écrits de Théodore de Mopsueste, dans lesquels Nestorius avait puisé sa principale erreur, Théodoret reprit la plume contre saint Cyrille. Il nous reste encore des fragments de son ouvrage, rapportés dans le cinquième concile général. On ne voit point que cette dispute ait eu d'autres suites. Au reste, toutes les semences du schisme furent étouffées par le silence et la modération de saint Cyrille, qui mourut au mois de juin de l'an 444, et eut pour successeur Dioscore, eutychien. Outre l'aigreur qu'on remarque dans les écrits de Théodoret contre le saint patriarche d'Alexandrie, on y trouve aussi des expressions qui favorisent le nestorianisme et qui, comme telles, furent condamnées par le cinquième concile général. Mais les sentiments de Théodoret furent toujours orthodoxes, comme l'ont démontré Tillemont, t. XV, p. 253, le P. Alexandre Graveson, etc.

Théodoret s'étant attiré la haine des Eutychiens par le zèle avec lequel il attaqua Eutychès et Dioscore d'Alexandrie, ces hérétiques prononcèrent contre lui une sentence de déposition dans le conciliabule d'Ephèse. L'empereur Théodose *le Jeune*, prévenu contre ce Père, lui défendit de sortir de son diocèse; et, loin de lui accorder la permission d'aller se justifier à Rome, il le relégua, en 450, dans le monastère voisin d'Apamée dont nous avons parlé plus haut : mais cette injuste persécution cessa sous l'empereur Marcien, qui rendit la liberté à Théodoret. Il resta par choix dans le monastère, et n'en sortit que quand le pape saint Léon lui manda de se rendre au concile de Chalcédoine. Il présenta, dans la septième session, tenue le 26 octobre 451, une requête pour demander qu'on examinât ses écrits et sa foi. Ceux des Pères qui étaient prévenus contre lui répondirent que cet examen était inutile et que Théodoret n'avait qu'à dire anathème à Nestorius; ce qu'il fit à la fin. Alors le concile déclara qu'il était catholique et digne de son siége (huitième session). L'année suivante, l'empereur Marcien cassa l'édit porté par Théodose, et Théodoret retourna à Cyr, où il mourut vers l'an 458. Il s'était ouvertement déclaré contre le nestorianism dès sa naissance, comme on le voit par la lettre qu'il écrivit à Nestorius, de concert avec Jean

d'Antioche, et qui est rapportée dans le tome III des Conciles, p. 394. Il est vrai que son opiniâtreté à défendre la personne de cet hérésiarque lui fit faire des fautes ; mais il les effaça par un retour aussi sincère qu'édifiant. Il a toujours été compté parmi les plus illustres Pères de l'Eglise ; et il le mérite autant par ses éminentes vertus que par l'étendue de ses connaissances, la pénétration de son esprit et la beauté de son génie. Théodoret a laissé plusieurs écrits dont voici la liste :

1° Les commentaires intitulés : *Questions choisies sur les endroits difficiles de l'Ecriture sainte.* Ce Père y explique la lettre du texte sacré d'une manière solide et concise ; mais on y chercherait en vain ce riche fonds de morale qu'on trouve dans saint Chrysostome. On estime particulièrement les commentaires sur les prophètes.

2° *L'Histoire ecclésiastique,* divisée en cinq livres. Elle commence où finit celle d'Eusèbe, c'est-à-dire à l'an 324, et va jusqu'à l'an 429. Photius, cod. XXXI, la préfère, quant à la partie du style, qui est clair, noble et concis, aux histoires d'Eusèbe, de Socrate, d'Evagre et de Sozomène. Il serait seulement à souhaiter que Théodoret eût marqué avec exactitude les dates et les années des événements qu'il rapporte.

3° *L'Histoire religieuse* ou *Philothée,* c'est-à-dire l'histoire des amis de Dieu. Elle contient les vies de trente solitaires qui vivaient du temps de Théodoret. Ce Père avait été témoin oculaire de plusieurs des miracles qu'il dit avoir été opérés par le signe de la croix, avec de l'eau et de l'huile bénites. Quant à ceux qu'il n'avait pas vus de ses propres yeux, ils étaient si notoires qu'on ne pouvait en contester la vérité.

4° *Des Lettres,* qui sont au nombre de cent quarante-six.

5° L'ouvrage intitulé : *Eraniste* ou *Polymorphe.* Ce sont trois dialogues contre les Eutychiens. Eraniste veut dire *quêteur,* et Polymorphe, *qui a plusieurs formes.* Théodoret donna ce titre à son ouvrage, parce que l'hérésie qu'il combattait était un composé des erreurs de Marcion, de Valentin, d'Apollinaire et d'Arius. Il a intitulé le premier dialogue, *immuable,* parce qu'il y fait voir que le Verbe en se faisant chair n'a point changé ; le second, *non confus,* parce qu'il y prouve qu'en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine sont réellement distinctes l'une de l'autre ; le troisième, *impassible,* parce qu'il y démontre que la divinité est essentiellement impassible. Ces trois dialogues furent écrits vers l'an 447, puisque Théodoret y réfute Eutychès, sans toutefois le nommer. Saint Cyrille y est compté parmi les docteurs catholiques qui avaient fleuri peu auparavant dans l'Eglise et parmi les grandes lumières qui avaient éclairé le monde ; ce qui montre évidemment qu'il était mort alors et que, de plus, si Théodoret avait poursuivi la personne du saint Patriarche, il reconnaissait au moins sa doctrine pour la bonne [1].

6° *La démonstration par syllogismes.* Théodoret, dans cet ouvrage, se propose le même but que dans le précédent.

7° *Les Fables des hérétiques.* C'est une histoire des anciennes hérésies, divisée en cinq livres. Théodoret la composa à la prière de Sporace, l'un des commissaires de l'empereur au concile de Chalcédoine, lequel fut consul en 452. Il s'élève fortement dans le quatrième livre contre Nestorius, dont il avait d'abord pris le parti avec tant de chaleur.

8° *Les dix Sermons sur la Providence* sont ce qu'il y a de mieux dans l'antiquité sur cette matière : ils supposent un auteur très-versé dans la connaissance de la philosophie. On y trouve du choix dans les pensées, de la suite et de la force dans les raisonnements, de la noblesse dans les expressions, de l'élégance et de la netteté dans le style. Théodoret dit qu'il les composa pour donner une preuve de son amour à Dieu, notre commun père et notre souverain Seigneur. On ne peut manquer de bien faire, lorsqu'à un motif si pur on joint les plus heureux talents.

9° Les douze discours *de la guérison des préjugés des Grecs* contiennent une excellente apologie de notre foi contre les idolâtres, et vont presque de pair avec les précédents. On y trouve des choses très-curieuses sur la théologie des anciens païens, sur l'impiété de leurs philosophes et sur les vices par lesquels ils déshonoraient leur profession. Il est prouvé dans le huitième, intitulé *des martyrs,* que le culte rendu aux saints par les chrétiens diffère essentiellement de celui que l'on rendait aux idoles. Théodoret montre, avec autant d'élégance que de solidité, en quel sens les martyrs reçus dans le ciel sont nos protecteurs auprès de Dieu, et les médecins de nos corps et de nos âmes : « Les villes », dit-il, « qui possèdent la plus petite partie de leurs reliques les regardent comme leurs gardiens, et obtiennent de grandes grâces par leur intercession. On donne leurs noms aux enfants pour les mettre sous leur protection, on suspend devant leurs châsses des yeux, des pieds, des mains d'or ou d'argent, comme des monuments publics qui marquent l'espèce de maladie dont on a été guéri ; on passe leur fête à prier, à chanter les divins cantiques, et à entendre la parole de Dieu ». Il y a dans les autres écrits de Théodoret cent passages aussi formels qui établissent le culte des saints et la vénération des reliques. Le même auteur relève encore la vertu du signe de la croix, qu'il dit, *serm.* 6 *de la Providence,* être respecté de tous les chrétiens grecs, romains et barbares. Il rapporte, dans son histoire, Liv. III, c. 1, que Julien l'Apostat ayant fait le signe de la croix dans un mouvement de crainte indélibéré, mit en fuite les démons qu'un de ses magiciens avait provoqués.

Théodoret avait encore composé d'autres ouvrages, qui ne sont point parvenus jusqu'à nous, tels

1. Voir le second dialogue.

que le *Pentalogue*, le livre *sur la Virginité*, le livre contre Eutychès et Nestorius, dont parle Gennade, c. 89, et Marcellin, sous l'an 466, le livre contre les Juifs, etc.

Une bonne édition de ses ouvrages est celle qui fut donnée à Paris en 1642, en 4 vol. in-fol. Le P. Garnier, jésuite, avait préparé un cinquième volume sous le titre de *Auctuarium* ou *Addition ;* mais sa mort, arrivée le 22 octobre 1681, l'empêcha de le publier. Le P. Hardouin le fit imprimer en 1684, et mit à la tête la vie de son docte confrère. Il contient des lettres et des discours de Theodoret, avec de longues dissertations de l'éditeur sur le nestorianisme. Le P. Sirmond, plus équitable que le P. Garnier, a rendu plus de justice à l'évêque de Cyr ; il estime surtout ses commentaires, où le mérite de la brièveté se trouve réuni à celui de la clarté. Photius, qui était si bon juge, loue dans Théodoret la fécondité du génie, la pureté du langage, le choix des expressions, la netteté et la politesse du style, et le talent singulier de rendre chaque chose d'une manière noble et appropriée au sujet ; il lui reproche seulement de se servir quelquefois de métaphores trop hardies ; il donne sa méthode de commenter l'Ecriture par de courtes notes comme un modèle achevé en ce genre ; il dit encore que ce Père supprime par humilité tous les termes et toutes les citations qui sentent trop l'homme érudit, et qu'il évite toutes les digressions étrangères à son sujet [1].

La *Patrologie grecque* de M. Migne donne dans les tomes LXXX à LXXXV l'édition publiée par Schulse à Halle, de 1769 à 1774 : c'est la reproduction de l'édition grecque et latine de Sirmond et Garnier avec des corrections, l'interversion dans l'ordre des matières, des préfaces, des glossaires, des tables, etc.

SAINT ARTÈME, ÉVÊQUE DE CLERMONT (394).

Pendant que saint Népotien, quatrième évêque de Clermont, gouvernait l'Eglise d'Auvergne, des ambassadeurs, partis de Trèves et se rendant en Espagne, traversèrent Clermont. L'un d'eux, Artème, jeune homme beau et distingué par son esprit, fut saisi d'une fièvre violente, qui l'obligea de s'arrêter dans cette ville, tandis que ses compagnons continuèrent leur voyage. Il était fiancé avec une jeune fille de Trèves, sa ville natale. Saint Népotien visita le jeune étranger dans sa maladie, et le mal empirant jusqu'à faire craindre pour sa vie, il lui conféra le dernier sacrement ; mais à peine Artème eut-il reçu l'onction sainte, qu'il se sentit miraculeusement rendu à la santé. Alors, écoutant les conseils du saint évêque et oubliant sa fiancée comme ses richesses, il s'unit à la sainte Eglise, devint clerc, et bientôt parvint à une si grande sainteté, qu'il fut élu pour succéder à saint Népotien et pour être le pasteur des bergeries du Seigneur. Il fit faire de grands progrès à l'Evangile pendant son épiscopat. Il partit joyeux et content de ce monde l'an 394. Il se fit beaucoup de miracles à son tombeau. Ses reliques furent transférées d'abord en une église bâtie en son honneur du côté de Saint-Allyre, et plus tard dans la cathédrale de Clermont, où elles furent déposées sur le maître-autel [2].

Le 20 février 1872, M. l'abbé Noëllet, chanoine honoraire, secrétaire de l'évêché de Clermont, a eu l'extrême obligeance de nous communiquer, sur le culte et les reliques de saint Artème, les intéressants renseignements qui suivent :

« Saint Artème, un des saints les plus populaires en Auvergne, avait autrefois une église, dit Dufroisse dans son livre : *Origine des églises de France*, sise *au quartier du Pont de la Pierre*, dans le faubourg Saint-Allyre. Son saint corps fut transféré de cette église à la cathédrale et mis dans une châsse sur l'autel de la Sainte-Trinité, derrière le maître-autel. On ne le descend que pour des besoins pressants et pour la préservation du feu.

« Les sapeurs-pompiers de Clermont ont choisi depuis longtemps saint Artème pour leur patron, et chaque année, le dimanche qui suit le 14 janvier, ils assistent à une messe dite pour eux à la cathédrale. Quelques parcelles des reliques de ce saint évêque ont échappé à l'impiété des révolutionnaires. La cathédrale en possède un fragment de la grosseur du pouce ; il est enfermé dans un reliquaire moderne, et on l'expose pendant l'Octave à la vénération des fidèles. L'église de Saint-Artème n'existe plus ».

La même lettre répondait à diverses questions que nous avions pris la liberté de poser au sujet de saint Vénérand, de saint Léobard et de saint Avit II, dont nous donnons les notices le 18 janvier pour les deux premiers, et le 21 pour le dernier. Nous ajoutons ici la réponse de M. Noëllet :

1. Voir Photius, cod. 203, 31, 46, 56.
2. Grégoire de Tours, t. Ier, ch. 46 de l'hist. et Branche.

cette addition, pour n'être pas à sa place, n'en aura pas moins le mérite de renseigner, et de redresser ce qui n'est plus exact dans les ouvrages hagiographiques du diocèse de Clermont.

Or, « il ne reste absolument rien des reliques de saint Vénérand dans l'église de Saint-Allyre et de celles de saint Léobard dans celle de Saint-Paul ; elles ont été profanées en 1793 et dispersées. Quant aux églises de Saint-Allyre et de Saint-Paul elles-mêmes, il n'en reste pas pierre sur pierre ; l'emplacement de cette dernière, qui est la même que celle de Saint-Pierre, a été converti en marché aux légumes.

« Les reliques de saint Avit II ont eu le sort des précédentes, elles ont péri dans la tempête révolutionnaire du dernier siècle. L'église de Saint-Vénérand est détruite; quelques vieux pans de murs qui restent, forment la chapelle sépulcrale du couvent des Ursulines, autrefois des bénédictins de Saint-Allyre ».

LE BIENHEUREUX MARCOLIN, DOMINICAIN (1387).

Marcolin, né à Forli, dans la Romagne, de parents pieux et honnêtes, parut, dès l'enfance, entrer dans la voie d'une sainteté extraordinaire. Il avait à peine dix ans que, éclairé de la lumière d'en haut et brûlant du désir d'une vie plus étroite et plus sainte, il entra dans l'Ordre des Frères Prêcheurs. Dès le noviciat, il parvint à un degré de vertu qui faisait de lui pour ceux qui le voyaient, le modèle accompli de la perfection religieuse. Son exactitude à suivre la règle était extrême, son zèle à pratiquer la pauvreté et l'obéissance très-vif, son amour de la retraite et de la solitude remarquable ; mais ce qui dominait surtout en lui, c'était son goût singulier pour l'humilité : il ne voulait qu'être caché, et le dernier de tous. Il surveillait ses sens avec un très-grand soin ; toujours dans les jeûnes, dans les veilles et les autres mortifications de la chair, il garda perpétuellement une innocence de vie irrépréhensible, une pureté d'âme et de corps parfaite.

Il avait le don d'oraison et de contemplation à un degré éminent, il passait une grande partie du jour et de la nuit à genoux, le regard de son âme fixé sur Dieu ; il lui en vint aux genoux des durillons très-épais, qui furent remarqués après sa mort. Il paraissait ravi en une extase perpétuelle, et si profonde parfois qu'il ne voyait ni n'entendait plus rien. Lorsqu'il officiait à l'autel, la charité divine le tenait tellement sous son ardente influence, qu'il en perdait l'usage de ses sens, et qu'il était contraint de rester dans une longue et complète immobilité. Les larmes abondantes qu'il répandait alors contribuèrent à la conversion de plus d'un pécheur. Il rendait à la Vierge Mère de Dieu un culte singulier, et était animé à son égard d'un amour tout filial ; on croyait dans le peuple qu'il avait des entretiens miraculeux avec une image de la Mère de Dieu, image que l'on conserve encore aujourd'hui pieusement. Tout dévoué au bien du prochain, il était regardé comme le père des pauvres, et il rendait à chacun tous les devoirs charitables qu'il pouvait.

Ces dons et ces grâces d'en haut dont il était comblé, il les cacha, sa vie durant, avec tant de soin, qu'il passait pour un homme tout à fait simple. Cette vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu, il la termina très-saintement à l'âge de quatre-vingts ans, après avoir annoncé le jour de sa mort, l'an 1387. — Le décès du saint homme ayant été divulgué dans la ville par un enfant qui resta inconnu, il se fit un rassemblement considérable de peuple autour de son tombeau ; il fallut l'exhumer pour donner un libre cours à la vénération de cette foule. Son culte ainsi commencé se perpétua et s'accrut, et Benoît XIV l'approuva sur une consultation de la Sacrée Congrégation des Rites, et permit la célébration de la messe et de l'office en son honneur dans le diocèse de Forli et dans tout l'Ordre des Frères Prêcheurs.

Bréviaire dominicain.

XXVe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

La Conversion de saint Paul, apôtre, laquelle arriva la deuxième année après l'Ascension de Notre-Seigneur [1]. — A Damas, la naissance au ciel de saint Ananie, qui baptisa le même apôtre. Après avoir annoncé l'Evangile à Damas, à Eleuthéropolis et ailleurs, il fut frappé et déchiré à coups de nerfs de bœufs sous le juge Licinius ; puis, accablé de pierres, il consomma ainsi son martyre. 70. — A Antioche, les saints martyrs Juventin et Maximin, qui furent couronnés du martyre sous Julien l'Apostat ; le jour de leur naissance au ciel saint Jean Chrysostome prêcha un sermon au peuple. 363. — En Auvergne, saint Prix, évêque, et saint Marin ou Amarin, homme de Dieu, qui furent mis à mort par les principaux de la ville de Clermont. 674. — Le même jour, les saints martyrs Donat, Sabin et Agape [2]. — A Tomes, en Scythie, saint Bretannion, évêque d'une admirable sainteté et d'un zèle ardent pour la foi catholique, qui fleurit dans l'Eglise sous Valens, empereur arien, auquel il résista fortement. ive s. — A Arras, dans les Gaules, saint Poppon, abbé, célèbre par ses miracles. 1048

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Clermont, saint Elide, compagnon de saint Prix et de saint Marin dans leur martyre. 674. — A Mende, saint Sévérien, disciple de saint Martial et premir évêque de ce siége. Sa fête se célèbre le 26 de ce mois [3]. — A Bâle, le décès de saint Rachon, évêque d'Autun, qui avait été moine à Luxeuil, sous saint Eustase. Sa fête se célèbre à Autun le 14 de février [4]. viie s. — A Sénevière, sur la rivière d'Indre en Touraine, saint Lubais, confesseur, abbé de ce lieu [5]. viie s.— Près de Chinon, saint Louents, moine [6]. viie s. — A Redon, au diocèse de Vannes, le vénérable Conhoyarn, moine de Saint-Sauveur. Vers 880. — Au monastère de Manlieu, en Auvergne, le bienheureux Adelphe, abbé, qui fit la translation des reliques de saint Bont de Lyon à Clermont [7]. — A Verdun, la bienheureuse Adelwise, mère de saint Poppon [8]. — En Bourgogne, près de Poligny, saint Savin, martyr [9]. — Au Puy, saint Ponce, de Tournon, abbé de la Chaise-Dieu et évêque du Puy. xiie s. — A Ajaccio, le vénérable François de Ghisone, franciscain, mort en odeur de sainteté le 25 janvier 1832 [10]. — A Paris, le vénérable Guillaume de Champeaux, fondateur de l'abbaye Saint-Victor, devenu évêque de Châlons et mort religieux de Cîteaux [11]. 1121.— A Tours, saint Liment, confesseur, sorti du monastère de Mici ou de Saint-Mesmin, près d'Orléans. vie s.

1. Saint Augustin a prononcé plusieurs sermons sur la Conversion de saint Paul, notamment le 14e, 34e, 35e et 36e. Le Pape Innocent III en a rétabli la solennité qui était tombée en désuétude. Une célèbre basilique fut bâtie, dans l'antiquité chrétienne, sur le lieu de la Conversion de saint Paul; saint Augustin y fait allusion lorsqu'il dit, dans son 34e sermon : « Aujourd'hui, dans ces régions, les lieux eux-mêmes attestent l'événement qui est passé, l'histoire qui le rapporte s'y lit, et on y croit ». Il existe une belle pièce de vers du Pape saint Damase, sur la Conversion de saint Paul ; elle est dans la collection des poètes chrétiens.

2. Il n'est pas possible de rien préciser au sujet des saint Donat, saint Sabin et sainte Agape. Les hagiographes français pensent qu'ils étaient d'Auvergne, et la place qu'ils occupent immédiatement après saint Prix dans le Martyrologe romain, laisse supposer que Baronius penchait vers cette opinion. Ils auraient été martyrisés en même temps que saint Prix.

3. Voyez ce jour. — 4. Voyez ce jour. — 5. Voyez le 13 février — 6. Voir sa *Notice*, au 14 février. — 7. Voir à la vie de saint Bont, au 15 janvier. — 8. Voir ci-après, dans la vie de saint Poppon.

9. Saint Savin était, selon l'opinion la plus probable, un martyr dont les reliques reposaient à Troyes ou à Sens en Champagne ; à cause des Normands, elles furent transportées en Bourgogne près de Poligny, dans une église qui porte encore le nom de Saint-Savin. *(Les Saints de Franche-Comté*, t. iv, p. 570.)

10. Voir sa vie dans le volume consacré aux Vénérables. — 11. Id.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Grèce, sainte Médule et ses compagnes, martyres. — En Campanie, les saints Artème, Antimase, Sabin, Léodoce, Théogène, martyrs. Le premier n'était qu'un enfant qui, pour avoir inspiré la foi à ses camarades d'étude, fut cruellement mis à mort. — A Capoue, en Campanie, sainte Castule. — En Sicile, les saints Fabien et Sabinien, martyrs. — A Ravenne, saint Sodon, dont les martyrologes n'ont conservé que le nom. — En Syrie, saint Publius, abbé de Zeugma (aujourd'hui *Roum-Kaleh*). Convaincu du prix du temps, il évitait l'oisiveté avec une attention singulière. Vers 380. — En Egypte, saint Apollon ou Apollonius, abbé et anachorète de la Thébaïde ; il vécut dans le désert depuis l'âge de quinze ans, et fut, après plus de quarante années de solitude, chargé de la direction de cinq cents moines. Un grand nombre de païens lui durent leur conversion. Vers l'an 395. — En Syrie, à Nétis, non loin de Cyr, saint Mara, abbé. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-dix ans dans une grotte, où Théodoret, son évêque, allait quelquefois célébrer la messe pour sa consolation. ve s. — A Carthage, saint Agilée, martyr, au sujet duquel saint Augustin fit un sermon au peuple le jour de sa fête. — A Casal, en Italie, saint Project, diacre et martyr. VIIIe s. — En Orient, saint Démétrius, chargé de la garde des vases et ornements sacrés.

LA CONVERSION DE SAINT PAUL

34 ou 35. — Pape : saint Pierre. — Empereur : Tibère.

Qui lupus rapax furebat
Nunc in agnum vertitur.
Sous l'action de la grâce, le loup devient agneau.
Santeuil, *in conversione Pauli*, 25 janvier.

Toutes les conversions des pécheurs sont admirables, et il n'y en a pas une dont on ne puisse dire, après le psalmiste, qu' « Elle est un changement de la droite du Très-Haut [1] ». Les théologiens assurent même qu'elle est une œuvre plus merveilleuse que la création du ciel et de la terre et la résurrection des morts. Saint Augustin dit que, si la résurrection d'un mort et la conversion d'un pécheur sont des œuvres d'égale puissance, la conversion est une œuvre de plus grande miséricorde [2]. Or, si cela est véritable de la conversion de quelque pécheur que ce soit, ce l'est bien plus assurément de celle de saint Paul. En effet, si toutes les autres sont miraculeuses, étant élevées au-dessus de l'ordre de la nature, celle-ci l'est dans l'ordre même de la grâce, étant comme un miracle établi sur d'autres miracles ; ce qui paraîtra évident, soit que l'on ait égard aux effets qu'elle a produits, soit enfin que l'on regarde les grands fruits que toute l'Eglise en a tirés.

Il en faut exposer l'histoire que l'évangéliste saint Luc a écrite fort amplement au livre des *Actes des Apôtres,* dont voici les termes : « Saul ne respirant que menaces et meurtre contre les disciples du Seigneur, vint trouver le Prince des prêtres, et lui demanda des lettres de recommandation pour les synagogues de Damas, afin qu'elles lui prêtassent main-forte pour emmener, pieds et mains liés, à Jérusalem, les hommes et les femmes de cette secte ; et il arriva, qu'approchant de Damas, il fut soudain environné d'une clarté céleste qui le renversa à terre, et il entendit une voix qui lui disait : — Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous ? — Il répondit : Qui êtes-vous, Seigneur ? — Le Seigneur lui dit : Je suis Jésus que vous persé-

1. Ps. LXXVI, 11. — 2. Saint Augustin, *Traité* 71 *sur saint Jean.*

cutez, il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. — Alors Saul, saisi d'étonnement et de frayeur, dit : Seigneur, que vous plaît-il que je fasse ? — Et le Seigneur lui répliqua : Levez-vous et entrez dans la ville ; et là vous verrez ce que vous devez faire. — Ceux qui l'accompagnaient demeurèrent tout surpris, parce qu'ils entendaient bien une voix, mais ne voyaient personne. Saul donc se releva de terre, et quoiqu'il eût les yeux ouverts, il ne voyait rien ; on le prit par la main, et on le fit entrer en la ville de Damas, où il demeura trois jours aveugle sans boire ni manger. Il y avait pour lors en cette ville un disciple, nommé Ananias, que le Seigneur appela en disant : Ananias ? — Il répondit : Me voici, Seigneur, — et le Seigneur lui dit : Levez-vous, et allez-vous-en en la rue que l'on appelle Droite, et cherchez, en la maison de Jude, un certain personnage, appelé Saul, de Tharse ; le voilà qui prie. — (Et au même temps, Saul vit Ananias qui entrait, et lui rendait la vue par l'imposition des mains). Ananias répondit : Seigneur, j'ai appris de plusieurs personnes quel est cet homme dont vous me parlez ; qu'il a fait souffrir de grands maux à vos Saints dans la ville de Jérusalem, et qu'il a même reçu commission du Prince des prêtres d'arrêter prisonniers tous ceux qui confessent votre nom. — Le Seigneur lui répliqua : Allez, parce que c'est un vase d'élection et un homme que j'ai choisi pour porter mon nom devant les Gentils, devant les rois et devant les enfants d'Israël ; et je lui ferai savoir combien il lui faudra souffrir pour mon nom. — Ananias s'en alla et entra dans la maison qui lui avait été indiquée ; et imposant les mains à Saul, il lui dit : Saul, mon frère, le Seigneur Jésus, qui vous est apparu sur le chemin, m'a envoyé, afin que vous recouvriez la vue, et que vous soyez rempli du Saint-Esprit. — Et, à l'heure même, il tomba de ses yeux comme des écailles, et il recouvra la vue ; puis, se relevant, il fut baptisé ; et, après avoir pris quelque nourriture, il recouvra ses premières forces. Il conversa quelques jours avec les disciples qui étaient à Damas ; et aussitôt commençant à prêcher dans les synagogues, il assurait que Jésus est le Fils de Dieu. Tous ceux qui l'entendaient demeuraient étonnés, et disaient : N'est-ce pas là celui qui persécutait, à Jérusalem, tous ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu à dessein de les mener prisonniers aux Princes des prêtres? Cependant Saul se fortifiait de plus en plus, et confondait les Juifs qui étaient à Damas, assurant que Jésus était le Christ [1] ».

Voilà, dans son admirable simplicité, l'histoire de cette conversion si miraculeuse. Il est aisé de remarquer les différences très-notables et les priviléges singuliers par lesquels elle excelle incomparablement sur toutes les autres conversions dont nous avons connaissance, et qui nous sont rapportées dans les saintes Ecritures ou ailleurs. Car sans rien dire de cette voix et de cette clarté célestes qui arrêtèrent saint Paul, ni de ce que Notre-Seigneur descendit du ciel pour se faire voir à lui en son humanité, comme le même Apôtre l'écrit en deux endroits de sa première épître aux Corinthiens, leur donnant cette apparition pour une preuve de la résurrection du même Jésus-Christ : ce qui n'aurait pas de force, s'il ne l'avait point vu en sa propre chair [2] ; sans, dis-je, nous arrêter à cette particularité, nous remarquons en cette conversion de saint Paul une circonstance toute miraculeuse que nous ne voyons pas dans les autres. Car ce serait un miracle, dans l'ordre de la nature, que d'introduire quelque forme dans une matière qui ne serait pas disposée, ou même en laquelle il y aurait des dispositions entièrement contraires et opposées à la forme : par exemple, si la flamme embrasait tout d'un coup du bois extrêmement vert, sans lui donner le loisir de se sécher et de rejeter

1. Act., IX, 1-22. — 2. I Cor., IX, 4 et 15.

l'humidité qu'il retient encore dans ses pores. De même, c'est véritablement un miracle, en l'ordre de la grâce, qu'une âme chargée de péchés et de péchés d'habitude, et dans des dispositions tout à fait contraires à la grâce, se convertisse très-parfaitement à Dieu, sans s'y être préparée auparavant par plusieurs actes opposés à ces mauvaises habitudes, et à ces pernicieuses dispositions. C'est l'ordre que nous voyons observé communément dans les conversions les plus extraordinaires et les plus signalées : telles qu'ont été celles de David, de sainte Madeleine, de saint Augustin, de saint Guillaume et de tant d'autres saints pénitents. Mais celle de saint Paul s'est faite en un moment, sans nulle disposition précédente ; et même lorsque les dispositions étaient directement contraires et opposées à la grâce. Nous ne nous arrêtons pas à la remarque de saint Bernard qui dit que saint Paul est surpris, pour ainsi parler, les armes au poing, les lettres et les commissions dans les mains, et avec la volonté actuelle de s'en servir et de nuire aux chrétiens ; nous considérons seulement ici, pour la plus grande gloire de Dieu, quatre péchés énormes, que saint Paul avait sur la conscience, lorsqu'il plut à Dieu de le convertir et de le faire passer, en un moment, de l'état de réprobation où il était, à celui de la grâce.

Le premier de ces péchés était l'envie et la haine mortelle qu'il avait conçue contre saint Etienne, son compagnon d'école et son parent, soit parce qu'il ne pouvait le surmonter dans la controverse, soit parce qu'il n'avait pu résister à la grâce et à l'esprit de Dieu qui parlait par sa bouche ; ce qui le porta jusqu'à cette extrémité de procurer la mort à ce saint diacre, et de le lapider par les mains de plusieurs, comme s'il n'eût pu se satisfaire en lui jetant des pierres lui seul. Et il y avait plus d'un an que saint Paul gardait ce péché dans son âme au moment de sa conversion, puisqu'elle n'arriva que la seconde année après l'ascension de Notre-Seigneur au ciel, et treize mois moins un jour après la mort de saint Etienne.

Le second péché était un grand orgueil et un très-haut sentiment de lui-même, et celui-ci était bien plus invétéré que le premier ; et même comme ce vice était inhérent à la secte des Pharisiens, nous pouvons conclure que saint Paul l'avait contracté de jeunesse, s'étant mis de cette secte aussitôt qu'il eut la connaissance des saintes lettres. Or, chacun sait combien ce désordre, aussi bien que le précédent, est opposé à la grâce, que Dieu retire aux orgueilleux et qu'il ne donne qu'aux humbles.

Le troisième péché était celui de blasphème, dont cet Apôtre s'accuse lui-même avec tant d'amertume en ses écrits, le mettant en tête de tous ses crimes comme le plus énorme ; non-seulement il était blasphémateur par lui-même [1], mais il appliquait tous ses soins à faire blasphémer les autres, comme il l'avoue encore lui-même.

Enfin le quatrième péché de saint Paul était la colère et l'emportement d'esprit, dans lequel il persévérait depuis la mort de saint Etienne et qui lui avait fait commettre tant de maux depuis ce temps-là. Or, il est écrit que l'esprit de Dieu ne se trouve point ni dans le vent, ni dans le trouble, ni dans le feu de la colère [2] ; et cependant saint Paul est converti [3], comme il respirait encore les menaces et le meurtre des disciples de Jésus-Christ ; d'où j'infère que sa conversion est comme un prodige parmi les conversions les plus prodigieuses. Il nous serait aisé de le prouver par les vertus contraires à ces mêmes péchés, vertus qu'il reçut au moment de sa conversion, à savoir : la charité et l'amour du prochain, l'humilité et le bas sentiment de lui-même, la douceur et la bonté, et enfin le zèle de la gloire et de l'avancement

1. I Tim., XV ; Act., XXVI, 11. — 2. III Reg., XIX, 11. — 3. *Adhuc spirans minarum et cædis.*

du nom de Dieu et de celui de Jésus-Christ ; nous le voyons dans les Epîtres de ce grand Apôtre, où il a lui-même écrit sa propre vie. Mais, parce que ce sujet excéderait les bornes d'une simple histoire, nous voulons terminer ce discours par des effets et par des fruits de cette conversion, soit en la personne de saint Paul, soit à l'égard des autres hommes.

Pour ce qui regarde sa personne, on peut voir comment une clarté l'aveugle et comment, dans son aveuglement, il est si hautement éclairé qu'il ne reçoit point ses instructions de la bouche des hommes, mais immédiatement de Jésus-Christ ; de Jésus-Christ, disons-nous, non plus passible sur la terre comme les autres Apôtres l'avaient vu, mais glorieux dans le ciel. S'il fut renvoyé vers Ananias, pour savoir ce qu'il devait faire, ce n'était pas afin d'être instruit des mystères de la foi, qu'il avait déjà appris et connus excellemment par cette seule parole que Notre-Seigneur lui avait dite : « Je suis Jésus que tu persécutes » ; mais seulement pour recevoir, des mains de ce disciple, les sacrements du Baptême, de la Confirmation et de l'Ordre ; et pour donner exemple aux fidèles de ne pas s'arrêter aux visions et aux révélations particulières, mais de se soumettre au jugement des docteurs et des prélats de l'Eglise.

Nous laissons les autres effets de la grâce de Dieu dans saint Paul. On les pourra voir en sa Vie, au 29 juin, où nous renvoyons le lecteur ; on y verra aussi ceux qui ont rejailli sur les autres ; nous dirons seulement, en un mot, avec la sainte Eglise, en la collecte de ce jour, que l'instruction de tout le monde s'est faite par le prédication et la doctrine de ce grand Apôtre. C'est ce qui a donné occasion au souverain Pontife d'établir une fête particulière de cette admirable conversion, afin de remercier Dieu d'un si prodigieux nombre de grâces et de faveurs que saint Paul a reçues par ce moyen, et pour apprendre aux pécheurs à ne pas désespérer de la miséricorde de Dieu, lequel ne rejette jamais un cœur contrit et humilié qui se vient jeter à ses pieds, puisque lui-même est allé au-devant de Saul à l'heure même qu'il semblait le plus indigne de sa miséricorde. Mais il faut aussi que les pécheurs prennent cette même conversion pour l'exemple et le modèle de la leur, afin qu'ils se convertissent si parfaitement qu'ils ne retombent plus en leurs premières fautes [1]. Pour ce qui est du lieu où arriva cette merveille, on y a bâti une belle église dont saint Augustin semble parler en l'un de ses Sermons sur la conversion de cet Apôtre, quand il dit que : « Jusqu'à son temps, en ces régions-là, le lieu même témoigne de ce qui y fut fait alors [2] ».

1. Saint Augustin, *Serm.* 14, *de conv. S. Pauli.*

2. Le lieu où saint Paul fut renversé par la voix céleste, dit Mgr Mislin, est à dix minutes de la porte du Midi. C'est maintenant le cimetière des chrétiens de Damas. Autrefois on y avait construit une église. Il n'en reste plus qu'une douzaine de tronçons de colonnes, qui sont tous couchés dans le même sens. Ce lieu, qui est tout à côté du chemin, est un peu élevé ; il paraît être un monticule de décombres. Les chrétiens s'y rendent chaque année processionnellement le jour de la Conversion de saint Paul. De là saint Paul entra dans la ville, et alla dans la rue qu'on appelle *Droite*, dans la maison de Jude. La porte de Saint-Paul (Bab-Douma) est appelée porte Orientale par les habitants. L'ancienne porte est encore très-reconnaissable. Elle avait trois arcs qui reposaient sur des piliers très-forts. Au-dessus s'élevait une tour. (*Les Saints Lieux*, t. 1er, p. 479.)

SAINT PRIX OU PRICT [1], ÉVÊQUE DE CLERMONT

MARTYR

AVEC SES DEUX COMPAGNONS SAINT AMARIN ET SAINT ÉLIDE

674. — Pape : Adéodat. — Roi de France : Dagobert II.

La justice est la vertu fondamentale de la société humaine et de la vie en commun.

Saint Bonaventure, IIIe partie du *Centiloquium*, section 44.

Ce n'est pas ici un Martyr qui ait souffert, comme les martyrs ordinaires, pour la défense de la foi, ou, comme quelques saintes filles, pour la conservation de leur chasteté ; mais c'est un Martyr, à la manière de saint Jean-Baptiste, qui a enduré la mort après avoir repris généreusement le vice, et n'avoir pu supporter le mal dans la maison de Dieu. Il naquit au pays d'Auvergne, de parents catholiques et craignant Dieu. Son père se nommait Gondelène, et sa mère Elidie ; celle-ci, portant encore cet enfant dans son sein, eut un pressentiment surnaturel de ce qu'il serait un jour : il lui sembla le voir naître tout couvert de sang : un saint personnage dit que cette vision présageait la couronne du martyre.

Quand il fut en âge d'apprendre les lettres, ses parents l'envoyèrent à Issoire sur l'Allier, au monastère de Saint-Austremoine, de l'Ordre de Saint-Benoît ; ils le mirent ensuite sous la conduite de saint Genès, pour lors archidiacre, et depuis évêque de Clermont, en Auvergne, sous lequel il acquit une parfaite connaissance des choses divines et humaines. Il s'appliqua surtout au chant ecclésiastique qui occupait alors une si grande place dans l'éducation des clercs.

On rapporte à ce sujet un trait charmant : ses compagnons, envieux de la réputation que lui faisaient ses vertus et ses progrès dans l'étude, essayèrent de lui faire essuyer un échec public, en lui présentant à chanter dans le chœur une antienne difficile qu'il n'avait pas préparée. C'était un jour de fête solennelle, l'assemblée des fidèles était nombreuse ; Prix, qui était encore novice dans cet art, sentit bien qu'il allait se troubler et échouer ; aussitôt il eut intérieurement recours à Dieu et à son glorieux patron saint Julien, martyr, et « il fit couler cette antienne si doucement dans l'âme des auditeurs, qu'il tira quantité de larmes de leurs yeux, et plusieurs élans de dévotion de leurs poitrines, par la douceur et l'harmonie de sa voix et par le sens de ses paroles : ce qui convertit l'envie de ses ennemis en admiration [2] ». Notre Saint se rendait déjà très-recommandable par ses austérités, sa chasteté, sa modestie, sa charité, son recueillement dans la prière, son exactitude à remplir tous ses devoirs et ses exercices de piété. Genès, charmé

1. *Prœjectus*. On l'appelle saint Priest à Lyon, saint Preils en Saintonge, saint Prest à Sens, saint Prix à Paris et en Picardie.

2. Jacques Branche, t. Ier, p. 162.

de cet assemblage de belles qualités, lui avait de bonne heure confié le maniement des deniers de l'Eglise pour les pauvres. Sitôt qu'il se vit élevé au siége épiscopal, il lui mit entre les mains la conduite de l'église d'Issoire, chose surprenante, qui marque en tout cas le grand mérite de Prix, puisqu'il n'était pas encore diacre, si l'on en croit l'auteur de sa Vie. Lorsqu'il eut reçu le diaconat, il déploya son éloquence en plusieurs façons, et entre autres à rechercher et à mettre en lumière les histoires des saints Cassi, Victorin, Antholien et de plusieurs autres martyrs d'Auvergne, d'où lui arriva un extrême désir de les imiter dans leurs *passions*, et d'exposer sa vie pour la cause de Dieu, à leur exemple. Il puisa surtout dans cette étude l'amour du silence : aussi, à partir de ce moment, il ne parlait plus qu'avec des ecclésiastiques, et en temps de Carême, il ne parlait avec personne, afin d'avoir son temps libre pour prier, méditer et se recueillir intérieurement. Saint Félix, successeur de saint Genès, le chargea de gouverner le monastère de Candedin ou de Chantoin ; le Saint mit un tel ordre, soit dans le spirituel, soit dans le temporel de ces religieuses, qu'on accourait de toute part se ranger sous sa conduite.

Pendant qu'il remplissait cette charge, il fit un miracle qui étendit beaucoup sa réputation : un ouvrier se trouva comme écrasé sous un pan de muraille qui s'était éboulée : chacun le croyait mort ; saint Prix se met en prières, et ordonne de le retirer de dessous les ruines ; on le trouve aussi sain que si rien ne lui était arrivé. L'éclat de cette action, joint à celui de ses vertus, portèrent l'évêque Félix à l'ordonner prêtre, malgré les résistances de son humilité. Ce saint prélat, étant peu de temps après passé de cette vie à une meilleure, vers l'an 665, le clergé et le peuple allaient choisir saint Prix pour le remplacer : mais l'archidiacre Cayroald[1] l'emporta par ses brigues. Mais il ne put jouir des fruits de son usurpation que pendant l'espace de quarante jours : il ne mourut d'ailleurs qu'après avoir fait de sa faute la pénitence la plus exemplaire, au point qu'on l'honora comme Saint. Le siége de Clermont étant de nouveau vacant, pour le remplir on jeta les yeux sur Genès, comte d'Auvergne ; c'était un personnage très-vertueux : jugeant le fardeau de l'épiscopat trop pesant pour ses épaules, il refusa, donnant pour raison que les canons ne permettaient pas à un laïque de recevoir cette charge. Il proposa saint Prix, comme celui qu'il croyait le plus digne, et fit si bien qu'on alla en effet le demander à Childéric II, roi d'Austrasie, à qui l'Auvergne obéissait. Dès que notre Saint se vit chargé d'un si grand troupeau, il prit pour son coadjuteur dans ses fonctions un religieux appelé Evodius, illustre par les conversions qu'il avait faites, et que Savaron, président de Clermont, dit avoir été abbé de Manlieu ; ils travaillèrent ensemble avec le plus grand succès au salut des âmes, le religieux par ses prédications, l'évêque par ses exemples et ses soins de bon pasteur. Dans son zèle pour la maison de Dieu, il exhorta le comte Genès, qui n'avait point d'enfants, à faire l'Eglise son héritière ; en effet, ce seigneur, suivant le conseil de son prélat, fonda, aux faubourgs de Clermont, le monastère de religieuses qui fut appelé Chamelière. Saint Prix leur prescrivit une règle tirée de celle de saint Benoît, de saint Césaire et de saint Colomban, et leur donna pour mère une très-pieuse femme, appelée Gondelène, et pour directeur et père spirituel, le saint abbé Evodius. Notre saint évêque fonda encore lui-même une autre maison de religieuses, dans les faubourgs de la ville, sur le terrain donné par une pieuse dame nommée Césarie. Enfin, il fit bâtir en son propre domaine, un hôpital, dans un lieu appelé le Colom-

1. Le P. Giry écrit Géroald, et J. Branche Carivald.

bier, pour y entretenir continuellement vingt malades, à qui il procurait abondamment tout ce dont ils avaient besoin.

Des actions si éclatantes ne se firent pas sans des miracles qui confirmèrent l'opinion qu'on avait de la sainteté du serviteur de Dieu ; outre la résurrection du mort qui a déjà été signalée, nous lisons en son histoire qu'il a guéri un homme paralytique depuis quinze années, et délivré du mal caduc un ecclésiastique qui lui fut envoyé, avec quelques eulogies, par Chrodebert, archevêque de Tours. De plus, par sa prière, il découvrit le larcin d'un de ses domestiques qui lui avait dérobé un vase d'argent ; et nous verrons enfin que, chemin faisant, par les déserts des Vosges [1], il délivra de la fièvre le saint abbé Amarin dont nous allons bientôt parler.

Une femme noble, en Auvergne, appelée Claude, entraînée par les prédications et par les exemples du saint évêque, lui avait donné quelques biens pour son hôpital et ses pauvres. Elle mourut peu de temps après, et fut inhumée honorablement par le saint prélat ; mais un méchant homme, appelé Hector, comte de Marseille, ravit scandaleusement la fille de cette vertueuse défunte ; et, non content de ce rapt, craignant les reproches du Saint, il se retira vers le roi Childéric II, qui faisait sa résidence sur les confins de la Lorraine, et accusa le saint évêque de s'être emparé injustement des biens de cette femme, qu'il disait appartenir de droit à sa fille. Cette accusation obligea l'évêque d'aller à la cour, où l'affaire tourna tout autrement que le ravisseur ne s'était imaginé ; car l'innocence et le bon droit de saint Prix furent reconnus par Ulfoad, maire du palais de Childéric : Hector, accusé en outre de conspirer contre le roi, fut poursuivi et mis à mort, et l'évêque de Clermont fut renvoyé avec toute sorte d'honneurs vers son église.

Prix s'était détourné de sa route pour aller visiter dans les Vosges un saint abbé nommé Marin ou Amarin, et qui habitait un petit monastère construit dans un lieu appelé *Doroangus* [2], au milieu d'une des plus belles vallées de l'Alsace. Marin était retenu dans sa cellule par une fièvre pénible, lorsque Prix se présenta et le guérit en faisant sur lui le signe de la croix. Marin, se voyant rétabli, en remercia vivement le Seigneur, et s'offrit, par reconnaissance, pour accompagner son bienfaiteur jusque dans son diocèse.

Cependant les parents d'Hector, qui étaient puissants dans la ville de Clermont, résolurent de se venger : ils envoyèrent des archers et des soldats pour assassiner saint Prix en chemin. Les émissaires rencontrèrent le saint évêque dans le village de Volvic, où il s'était retiré. Aussitôt que son compagnon Amarin aperçut les assassins, il voulut fuir ; mais saint Prix le retint par la main, lui disant que s'il perdait cette occasion du martyre, peut-être ne la retrouverait-il jamais. Amarin resta donc, et ce fut lui qui fut massacré le premier, ces bourreaux l'ayant pris pour l'évêque. Le Saint voyant qu'ils s'étaient trompés, et que, croyant avoir exécuté leur commission et l'avoir fait mourir, ils étaient sur le point de s'en retourner, il leur cria du même lieu où il faisait sa prière : « Me voici, je suis celui que vous cherchez, faites ce qu'il vous plaît ». Alors, un de la troupe, appelé Radbert, plus déterminé que les autres, lui donna un coup d'épée au travers de la poitrine. « Seigneur », dit le Saint, « ne leur imputez pas ce péché, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font ». Disant cela, il reçut sur la tête un autre

1. Lieu nommé alors Doroangus, connu depuis sous le nom de vallée de saint Amarin. Une petite ville nommée aussi Saint-Amarin est le chef-lieu de cette belle vallée (Haut-Rhin).

2. Laguille prétend que le nom de *Doroangus* vient de la rivière de Thur ou Dur, et du mont Rangen, si fameux par ses vins exquis.

coup qui fit jaillir la cervelle, et de la sorte, sa sainte âme, détachée des liens de son corps, s'envola en la compagnie des Anges avec la palme du martyre qui lui avait été promise dès le sein de sa mère; aussi personne ne la lui a-t-il jamais disputée; l'Eglise ayant jugé la cause de sa mort suffisante pour mériter ce glorieux titre, parce qu'il a souffert pour la défense des droits de son Eglise et du peuple en butte à la tyrannie, au pillage, aux concussions des seigneurs. Les meurtriers massacrèrent en même temps un acolythe nommé Elide, le seul de ses gens qui fût resté auprès du Saint.

Saint Prix est représenté le crâne fendu par un glaive; d'autres fois on le voit immolé près d'un autel, ou bien debout, tenant un livre et une palme.

CULTE, RELIQUES ET MONUMENTS.

Les quatre Martyrologes ordinaires marquent la fête de saint Prix le 25 janvier; celui d'Usuard et le Romain y ajoutent celle du bienheureux Amarin, sous le nom de Marin, comme nous l'avons dit ci-dessus. Celui de France lui donne encore pour collègue dans le martyre saint Elide, dont nous venons de parler. Deux sénateurs d'Auvergne, Bodo et Placide, qui avaient consenti à ce parricide, dont Agrice fut le principal promoteur, aperçurent au-dessus des corps assassinés, trois étoiles qui y descendaient : l'une d'elles paraissait beaucoup plus brillante que les autres : ce qui les porta au repentir de leurs péchés et excita les prêtres et les autres chrétiens à leur donner une honorable sépulture. Comme il se fit une infinité de miracles au tombeau des saints Martyrs, saint Avite, successeur de saint Prix en sa chaire épiscopale, fit bâtir un très-beau monastère avec une église, sous le titre de *Saint-Symphorien*, où il établit pour abbé Godon, parent de notre Saint. Mais Dieu, qui, s'étant réservé la vengeance, ne laisse jamais la mort de ses serviteurs impunie, voulut que les assassins qui ne firent pas pénitence, périssent tous misérablement et par des châtiments exemplaires. L'un d'eux (c'est le détestable Radbert, qui avait donné le coup de la mort au saint prélat) fut rongé de vers encore tout vivant; et l'autre, tombant de cheval, eut tout le corps rompu; mais reconnaissant par là sa faute, il fut guéri en frottant ses membres brisés avec l'huile de la lampe qui brûlait devant le sépulcre du saint Martyr. La mémoire de saint Prix a toujours été très-célèbre, non-seulement en son propre diocèse de Clermont, mais aussi par toute la France, et particulièrement à Paris, où il y avait deux belles confréries en son honneur : l'une en l'église paroissiale de Saint-Sauveur, près de la porte Saint-Denis; et l'autre, à Saint-Etienne des Grès, à la porte de Saint-Jacques, aux deux extrémités de la ville. Il y a encore, dans la vallée de Montmorency, une église qui lui est consacrée, où les miracles étaient encore très-fréquents du temps du P. Giry, et qui montre le pouvoir que ce grand Saint a dans le ciel en faveur de ceux qui implorent son secours. Son culte devint aussi très-célèbre en Allemagne et en Angleterre; il semble que l'Eglise ait voulu le proposer à ses prélats et à ses autres ministres, comme un exemple de la vigueur et du courage qu'ils doivent faire paraître contre les grands, oppresseurs des petits, contre l'injustice armée de la violence.

Quant à ses reliques, elles demeurèrent à Volvic, à deux lieues de Clermont, depuis sa mort jusqu'au temps du roi Pépin; à cette époque on en transporta une partie à Saint-Quentin en Vermandois, dans une abbaye qui prit le nom du Saint; l'autre partie, plus considérable, fut déposée à Flavigny en Bourgogne, où Widrad fonda, l'an 722, un monastère en l'honneur de saint Prix.

Il y a toujours, dans la vallée de Montmorency, le village et l'église de Saint-Prix : l'église a été réparée il y a quelques années. On y remarque la chapelle du saint Patron avec son cachet d'antiquité. Le pèlerinage est encore fréquenté par quelques fidèles. Pour ce qui concerne ses miracles, on en cite fort peu aujourd'hui; le présent n'infirme nullement ce que dit le P. Giry [1].

Voici de curieux renseignements qu'ont bien voulu nous fournir le R. P. Mathieu, dominicain du couvent de Flavigny, et M. Bergé, curé de Volvic :

Deux mots me suffiront, nous écrivait, le 29 juin 1862, le R. P. Mathieu, pour répondre aux deux questions que vous me posez dans votre lettre.

1° Quelques-unes des reliques de saint Prix, échappées au ravage de la Révolution, existent encore, et se trouvent à l'église paroissiale de Flavigny. Elles ne sont, que je sache, l'objet d'aucun culte ni d'aucun pèlerinage.

2° Le couvent que nous habitons n'a aucun rapport avec l'ancienne abbaye bénédictine où se trouvaient les reliques de saint Prix. Ce n'est qu'une maison d'origine assez récente, acquise par l'évêché de Dijon, à la Restauration, pour servir de petit séminaire. Quant à l'abbaye en question, elle existe encore, du moins en grande partie. L'église a été démolie à la Révolution. Une aile a été détruite

1. M. Thuillier, curé. Montmorency, 16 juillet 1858.

par un incendie, il y a quelques années. Le reste est habité par une dizaine de ménages. J'ajoute que l'habitation de l'abbé, séparée de l'abbaye, sert maintenant de caserne de gendarmerie.

M. Bergé, curé de Volvic, nous écrivait le 2 juillet 1862: Non-seulement nous possédons à Volvic quelque chose des reliques de saint Prix, mais nous avons le corps presqu'entier. Sa tête est encore bien conservée; il nous manque la mâchoire inférieure; il paraît qu'elle serait dans une paroisse près de Toulouse; il manque aussi une partie de l'os frontal; on croit que c'est par là qu'il a consommé son martyre.

Nous possédons aussi la plus grande partie des os, des bras et des jambes, bien conservés, et plusieurs autres parties telles que : calcariennes, côtes, dents et plusieurs vertèbres et autres ossements dont j'ignore le nom.

Nous avons une dent enchâssée dans un étui d'argent qu'on fait vénérer le jour de la fête du Patron.

M. Brun, grand vicaire de Clermont, le 27 mai dernier, a visité ces reliques et les a enveloppées en partie de parchemin avec le cachet de l'évêché sur chaque ossement. Le même jour, il a enchâssé une autre dent du même Saint dans un reliquaire en argent, que portera le célébrant le jour de la fête, qui se célèbre ici le 12 juillet ou plutôt le dimanche après. C'est le jour de la translation des reliques du Saint.

Quoique la mémoire de saint Prix soit répandue à peu près partout dans le diocèse de Clermont, c'est à Volvic qu'il est honoré d'une manière plus spéciale. Autrefois, il venait ici des pèlerins de paroisses très-éloignées, et, malgré les malheurs des temps, il en vient encore un assez grand nombre; cette fête se célèbre avec une grande pompe. La châsse où sont renfermées les reliques est portée par quatre jeunes gens des principales familles du pays : ils sont en aubes, en dalmatiques, et précédés de plusieurs enfants richement habillés, portant des couronnes, et d'un plus grand qui porte une palme.

Nous possédons, selon la tradition du pays, le sabre dont on s'est servi pour martyriser les trois Saints. C'est une lame cannelée, d'un mètre de long et à deux tranchants; la poignée est en fer. Nous n'avons pas d'authentique concernant cette arme; on ne la vénère pas comme relique; cependant deux jeunes gens, aussi en dalmatiques, la portent à la procession sur un brancard élégant. Il y a à cette procession une foule immense, les fidèles se précipitent vers la châsse qui contient les reliques, pour y faire toucher (ils disent bénir) des livres, des chapelets, des croix, et autres objets de dévotion.

Je ne dois pas oublier de vous dire que nous possédons aussi les reliques de ses deux compagnons, saint Elide et saint Amarin. Ces précieux restes de nos trois Saints sont renfermés dans trois paquets différents, soigneusement pliés; des bandes de parchemin, avec le cachet de l'évêché, sont appliquées sur chacun. Un quatrième paquet contient les vêtements des saints Martyrs; on y voit encore quelque couleur rouge; mais ils tombent facilement en poussière, on est obligé de les toucher avec précaution. Il y a avec ce paquet, un morceau de cuir, un morceau de bois, quelques petits éclats de pierre. On ignore ce que cela peut être, mais on les conserve avec respect. Tous ces trésors sont renfermés dans la châsse de saint Prix, qui est scellée du cachet de l'évêché en quatre endroits différents.

Vous me demandez s'il reste quelque ruine de l'abbaye. Elle reste en entier, quoique endommagée en plusieurs endroits; elle est occupée aujourd'hui par les frères de la doctrine chrétienne, et contient un Musée d'une grande valeur, donné par feu M. le comte Chabrol de Volvic, alors préfet de la Seine.

Vous savez, mieux que moi, que saint Prix était l'homme le plus savant de son temps : il était historien et poète. C'est lui qui a le premier enseigné les sciences en Auvergne; je me borne donc à ces renseignements.

Quant aux reliques de saint Marin, elles furent apportées en grande partie au monastère de Doroangus, en Alsace, qui fut nommé depuis cette époque monastère de Saint-Amarin. Ce monastère, ainsi que toute la vallée, advinrent plus tard à l'abbaye de Murbach; mais les abbés de cette dernière abbaye sécularisèrent [1] les moines de Saint-Amarin, et le couvent devint ainsi une maison de chanoines, qui vivaient sous la protection des abbés de Murbach. Ce monastère si modeste donna naissance à une petite ville, qui se forma autour de lui et qui est l'endroit principal de la vallée. Le chapitre de Saint-Amarin fut transféré à Thann en 1441, par ordre des Pères du concile de Bâle, et rétabli dans l'église de Saint-Thiébaut [2].

1. Cette sécularisation fut sans doute faite du consentement de l'autorité ecclésiastique, et si les abbés de Murbach l'opérèrent, cela tenait à un usage du siècle où la sécularisation eut lieu.

2. Voir la vie de saint Thiébaut, au 16 mai.

SAINT POPPON, ABBÉ DE STAVELOT,

ET LA BIENHEUREUSE ADELWISE, SA MÈRE

978-1048. — Papes : Benoît VII; Damase II. — Comtes de Frandre : Baudoin IV; Baudoin V.

Le pain du mensonge est d'abord doux à l'homme,
mais après, sa bouche sera remplie de gravier.
Prov. xx, 17.

Poppon, fils de sainte Adelwise, naquit en Flandre en 978, au septième mois de sa conception; son père, Tizekins, périt cinq semaines après, dans une bataille au pays de Hasbains ou Haspengaw, dans le Brabant, sur les confins du Liégeois, où les comtes de Flandre et de Hainaut se faisaient la guerre. Sa mère, quoique fort jeune, consacra dès lors sa viduité à Dieu, et fit son unique affaire de l'éducation de son fils. Elle lui inspira des sentiments de piété si solides, qu'il les conserva intacts au milieu de la carrière des armes, qu'il embrassa d'abord. Les mauvais exemples de ses camarades, le blasphème, la débauche, la rapine, finirent par lui rendre leur société insupportable. Il quitta donc l'épée et entreprit le pénible voyage de Jérusalem en esprit de pénitence. Il visita d'abord le saint Sépulcre et les autres lieux consacrés par le séjour de Jésus sur la terre ; il en rapporta de précieuses reliques dont il enrichit le pèlerinage de Notre-Dame-de-Deynse [1]. Il alla ensuite à Rome, afin de rendre aussi ses devoirs au tombeau des Apôtres, menant avec les compagnons de son voyage la vie la plus austère. A son retour, il ne céda point aux instances du comte de Flandre, Baudoin, surnommé Belle-Barbe, qui voulant le retenir à sa cour et se l'attacher, lui proposait la main d'une personne très-riche ; il fut d'abord sur le point d'accepter, mais l'Esprit-Saint qu'il consulta dans toute la sincérité de son cœur lui inspira d'autres sentiments qui le firent renoncer au mariage et à tous les autres liens du siècle. Animé par les exemples et par les exhortations du bienheureux Eilbert, son ami (frère de Gérard, évêque de Cambrai), qui fut depuis abbé de Marillac, il se dépouilla des marques du vieil homme pour prendre l'habit religieux. Il apprit les lettres et étudia l'Ecriture sainte et les constitutions monastiques sous le même Eilbert. L'abbé du monastère de Saint-Thierry, près de Reims, entre les mains duquel il fit ses vœux, le mit au service des pauvres dans l'hôpital de son monastère. Il exerça cette charge avec tant de charité, qu'il put bien dire comme Job : « L'étranger, pendant la nuit, n'est pas resté sans refuge ; mes portes ont toujours été ouvertes au voyageur..... » ; ou bien encore : « Je n'ai jamais mangé seul mon pain, je l'ai toujours partagé avec l'orphelin [2] ». Parmi ceux à qui il prodiguait les plus tendres soins de l'hospitalité, se trouva un jour un homme couvert d'une lèpre tellement hideuse, que son aspect n'offrait presque plus rien d'un homme. Ce fut à Poppon un motif de le recevoir avec plus d'affection que les autres. Le voyant mal vêtu, il craignit que le froid de la nuit ne le fît

1. Petite ville de Belgique, sur la Lys, entre Gand et Courtrai (Flandre orientale). Deynse a appartenu aux comtes de Mérode.

2. Job, XXXI.

trop souffrir, et lui donna pour se réchauffer sa propre couverture. Le lendemain, le lépreux se présenta complétement guéri à son bienfaiteur, qui fut bien étonné et interdit à la vue de ce miracle, et le conjura de n'en point parler.

Cependant Richard, ayant connu la vertu et le mérite de Poppon, l'obtint, non sans peine, de l'abbé de Saint-Thierry, et l'emmena dans son abbaye de Sainte-Vanne à Verdun. Notre Saint ne tarda pas à s'y distinguer. D'après ses pieux avis, sa mère prit le voile, vint aussi à Verdun, où elle vécut recluse jusqu'à sa mort dans une cellule proche de l'église de Saint-Vanne ; elle se fit une grande réputation par sa sainteté et ses miracles.

Le comte de Flandre, ayant chassé de l'abbaye de Saint-Vaast d'Arras l'abbé Folrad, homme scandaleux, que ses crimes et son impiété avaient fait excommunier, obligea Richard de prendre le gouvernement de ce monastère pour y rétablir la discipline. Richard emmena avec lui Poppon à Arras, et le nomma procureur de Saint-Vaast. Il s'acquitta de cette charge avec un succès merveilleux, faisant rentrer tous les biens de l'abbaye, aliénés par les désordres de la guerre et par ceux de Folrad. Les usurpateurs essayèrent de se venger ; mais Dieu le préserva visiblement de leurs embûches. Dans un voyage qu'il fit à la cour de l'empereur saint Henri [1], il profita de l'occasion pour obtenir de ce prince l'abolition des spectacles où des hommes combattaient contre des ours.

Après avoir heureusement rétabli le temporel de Saint-Vaast, Poppon fut envoyé à Saint-Vanne, où l'abbé, pour exercer son obéissance et son humilité, le réduisit aux offices les plus bas de la maison ; puis, voyant que ces nouveaux emplois le comblaient de joie, il crut inutile de l'éprouver plus longtemps, et l'établit procureur de Saint-Vanne. Il le fit ensuite élire supérieur ou prévôt de l'abbaye de Wasloy ou Saint-Maurice, dans le diocèse de Verdun. La discipline n'était pas moins en ruine dans ce monastère que les bâtiments. Poppon rétablit l'un et l'autre, et en ayant tout renouvelé, il donna au monastère le nom de *Beaulieu,* qui lui est toujours demeuré depuis.

Dans un second voyage qu'il fit vers l'empereur Henri, s'étant arrêté dans un lieu charmant pour y prendre quelque nourriture, à peine fut-il assis sur l'herbe, qu'il vit un loup s'enfoncer dans des halliers, emportant un berger. Non moins étonné qu'affligé, ses entrailles s'émurent de compassion ; il invoque le Seigneur, et, plein de confiance en sa bonté, il proteste qu'il ne prendra aucune nourriture avant d'avoir fait rendre à cette bête féroce sa victime. Il met aussitôt à sa poursuite ses compagnons, que guident les traces de sang, à travers un endroit fourré et marécageux ; ils trouvent le berger sans vie, le rapportent à Poppon, qui le ressuscite par ses prières, et le fait manger avec lui. Le berger conserva toujours sur son cou les traces de la gueule du loup ; beaucoup de personnes le virent, et c'est sur la foi de leurs paroles, dit l'historien de notre Saint, que je raconte ce miracle, pour prouver la sainteté de Poppon. — C'est, dit-on, en mémoire de ce miracle que la ville de Stavelot mit le loup dans ses armes.

Cependant l'empereur Henri, de plus en plus charmé de ses vertus, employa toute son autorité pour le faire élire à la place de Bertrand, abbé de Stavelot, au diocèse de Liége, qui venait de mourir. L'abbé Richard s'y opposa de toutes ses forces, disant qu'il avait besoin de Poppon pour maintenir la discipline des monastères qui étaient sous sa direction. L'empereur fit alors intervenir saint Héribert, archevêque de Cologne, et saint

1. La vie de saint Henri se trouve au 15 juillet.

Walbodon, évêque de Liége : Richard dut céder. Poppon se vit donc chargé de la direction de deux grosses abbayes ; car celle de Malmédy ou Malmundar était jointe depuis longtemps à celle de Stavelot ; toutes deux avaient été fondées à une lieue l'une de l'autre, dans les Ardennes, par saint Rémacle, leur premier abbé, qui fut ensuite évêque de Maëstricht. Deux ans après (1022), l'abbaye de Saint-Maximin de Trèves étant venue à vaquer par la démission de l'abbé Hiérichon, qui avait entrepris le voyage de la Terre-Sainte, l'empereur voulut que Poppon en prît le gouvernement, car il ne connaissait personne plus capable de faire revenir l'esprit de Dieu dans ces maisons. On ne saurait dire combien de travaux il eut à supporter, combien d'obstacles à surmonter, combien de persécutions à souffrir pour réformer ces trois abbayes. Dieu le soutint, le défendit partout d'une façon miraculeuse, lui et les bons religieux qu'il avait amenés de Saint-Vanne pour l'aider. A Stavelot, des assassins, chargés de cette mission par les rebelles, entrèrent dans le chœur l'épée à la main, et se précipitèrent sur les religieux pour les égorger : des boucliers invisibles les protégèrent. A Saint-Maximin, on employa contre Poppon les maléfices et le poison. Le Saint prenait sans défiance la nourriture et le breuvage et n'en éprouvait aucun mal. Les fatigues seules purent le rendre malade : comme tous ses enfants s'alarmaient sur sa santé, parce qu'ils l'aimaient comme un père, Dieu lui fit savoir dans une vision qu'il vivrait encore vingt ans. Il les employa à réconcilier les princes, à instruire les prélats, à réformer les abbayes, et assurer ainsi la paix et la prospérité de l'Eglise. Il existait entre Conrad, successeur de l'empereur Henri, et Henri, successeur du roi de France, Robert, un différend qui aurait pu s'aggraver et troubler le monde : Poppon, qui avait la confiance de ces deux princes, les réconcilia. Tout le monde eût voulu voir un prêtre aussi remarquable, revêtu du caractère épiscopal ; Conrad fut donc l'interprète de l'opinion générale, en le pressant d'accepter l'évêché de Strasbourg. Poppon, dans un excès d'humilité mal entendue, eut recours à ce que nous ne pouvons nous empêcher d'appeler un mensonge pour motiver son refus, tant il est vrai que les plus saints sont toujours hommes ; il fit croire à l'empereur que sa naissance avait un caractère odieux, prévu par les canons, qui ne permettaient pas dans ce cas d'être promu à l'épiscopat. Conrad ayant reconnu la fausseté de ce qu'il lui avait dit, lui en fit de justes reproches. Il ne fut pas pour cela moins édifié de l'intention qu'il avait eue, et il le chargea de réformer encore plusieurs monastères. Baudoin, comte de Flandre, souhaita aussi qu'il fût abbé de Saint-Vaast d'Arras, après la mort de l'abbé Jean. Notre Saint résista d'abord et finit par accepter. Il fut reçu avec de grandes démonstrations de joie par les moines qui le connaissaient et l'aimaient depuis longtemps. Il lui fut donc facile de faire fleurir la discipline monastique dans cette maison. Il en confia bientôt le gouvernement à Emmelin, parce qu'il savait que la fin de sa vie approchait, et se rendit au monastère de Marchiennes, dont il était aussi chargé. C'est là que ses fatigues, ses austérités et la vieillesse le firent tomber dans une maladie mortelle. Il se fit administrer les derniers sacrements par Everheilm, abbé de Hautmont, qui le fut depuis de Blandenberg à Gand, et qui composa l'histoire de sa vie. Le Saint fit ensuite étendre à terre son cilice, y descendit pieds nus, et, s'y prosternant, il commença lui-même l'antienne : « Saints, venez à mon secours ; anges, venez à ma rencontre [1] ». Il récita ensuite les litanies des agonisants, auxquelles répondaient les assistants, puis, après diverses recommandations qu'il fit à ses enfants, il dit : « Seigneur, si je suis véritablement converti, donnez-m'en

1. *Subvenite sancti, occurrite angeli.*

une marque en m'appelant à vous le jour de la Conversion de saint Paul, qui sera demain ». Il fut exaucé, et mourut le 25 janvier de l'an 1048, âgé de 70 ans.

On représente ordinairement saint Poppon avec sa sainte mère Adelwise. Le miracle du loup et la guérison du lépreux ont aussi pu fournir des motifs aux peintres.

Saint Poppon est, avec saint Rémacle, patron de Stavelot.

RELIQUES ET CULTE.

Son corps fut transporté au monastère de Stavelot, où il avait choisi sa sépulture. Il répandait une agréable odeur, comme si son âme, avant de quitter le corps, lui eût laissé le parfum de ses vertus. On l'enterra avec ses habits sacerdotaux, tel qu'il était quand il célébrait les saints mystères, et l'on mit sur sa poitrine un calice et une lettre que son maître, l'abbé Richard, lui avait autrefois écrite sur la charité. Il se fit un grand nombre de miracles à son tombeau. On lui rend un culte public depuis que le Saint-Siége a fait introduire son nom dans le martyrologe par le cardinal Baronius. Son corps, élevé de terre, l'an 1624, par Ferdinand de Bavière, archevêque de Cologne, qui était aussi évêque de Liége et abbé de Stavelot, fut mis dans une châsse d'argent, couverte d'or et de pierreries, et exposé deux ans après à la vénération des peuples qui y accoururent de toutes parts, à la suite d'une nouvelle translation et de l'établissement d'une confrérie en son honneur.

L'histoire de cette vie ne se trouvait point dans le recueil du Père Giry : nous l'avons composée sur Everheilm, reproduite purement et intégralement par Bollandus, t. III, p. 251 et suiv., nouv. éd. Nous nous sommes aussi beaucoup servi de Baillet et des documents qu'a bien voulu nous fournir M. Van Drival, chanoine et directeur du grand séminaire d'Arras.

SAINT ANANIE,

L'UN DES SOIXANTE-DOUZE DISCIPLES ; MAÎTRE DE L'APÔTRE SAINT PAUL ; ÉVÊQUE DE DAMAS ET D'ÉLEUTHÉROPOLIS (70).

Ananie, suivant le sentiment des Pères et la tradition de l'Eglise orientale [1], était l'un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. « Il fut élu, élevé au sacerdoce », dit saint Clément de Rome, « par Jésus-Christ même, notre Dieu et notre grand Pontife ». — C'était un homme saint, d'une grande vertu, d'une conduite irrépréhensible, et à qui tous les Juifs eux-mêmes, quoique ses ennemis, rendaient un excellent témoignage. Saint Augustin [2] dit qu'il était prêtre, et que saint Paul lui fut envoyé afin qu'il reçût de sa main le sacrement dont le Fils de Dieu a laissé la dispensation au sacerdoce de son Eglise.

Il demeurait à Damas dans une maison particulière. La tradition rapporte que cette maison, qu'habitait Ananie, et où le corps de ce Saint fut enseveli, fut changée en église. — On montre aussi à Damas la fontaine où Ananie baptisa saint Paul.

Les livres sacrés des Grecs et le martyrologe romain disent que, après avoir prêché l'Evangile à Damas, à Eleuthéropolis, deux villes dont il fut l'évêque, et après avoir annoncé la parole divine dans plusieurs autres lieux, il fut meurtri et déchiré de nerfs de bœuf, sous le juge Licinius ou Lucilius ; et qu'enfin, accablé de pierres, il consomma son martyre à Bethagaure d'Eleuthéropolis, en Palestine, l'an 70 de Jésus-Christ.

Bollandus dit que son chef fut transporté de Rome à Prague, en Bohême.

Les Grecs font sa fête le 1er jour d'octobre ; les Latins la joignent avec celle de la Conversion

1. Baron. *an.* 33. Ita Græci recentiores. Vide Bollan. 24 jan. Doroth., *in Synopsi.* Tillemont. Calmet. Dutripon. Œcumenius, *ad Acta.* S. Clem., *in Constit. Apost.* l. VIII, c. 46. — Petrus de Natalibus, Maurolycus, Canisius. — *Acta Græca S. Ananiæ.* (Dr Sepp.)

2. Aug. *quæst.* l. II, c. 40.

de saint Paul, le 25 janvier : ce jour-là, les fidèles se rendaient à Damas pour prier au tombeau de saint Ananie [1].

SAINTS JUVENTIN ET MAXIMIN, MARTYRS (363).

La fête de ces deux saints martyrs se célébrait dans l'église d'Antioche, le lendemain de celle de saint Babylas, comme on le voit dans l'homélie que saint Jean Chrysostome prononça le jour de cette même fête. C'étaient deux soldats romains, officiers dans la compagnie des gardes de l'empereur Julien l'Apostat. Il leur arriva un jour étant à table de parler assez hautement des violences qu'on exerçait contre les chrétiens. Julien, informé de leurs propos, les fit venir. Quand ils furent en sa présence, le César voulut les obliger à se rétracter et à sacrifier aux idoles. Les deux Saints ayant refusé, il confisqua leurs biens, les condamna à être battus cruellement, puis les envoya en prison, où ils furent décapités quelques jours après (363). Les chrétiens dérobèrent les corps des martyrs pour les enterrer ; un magnifique tombeau fut élevé sur leurs restes saints après la mort de Julien, qui arriva six mois après, jour pour jour. Théodoret raconte leur martyre, dans son *Histoire*, liv. III, chap. 14 ; on y lit ces paroles vers la fin : « Pleine de vénération pour ces courageux athlètes de la piété, Antioche les a déposés dans un magnifique tombeau, et jusqu'à ce jour, elle honore leur mémoire par une fête publique annuelle ». Nicéphore en parle aussi, liv. II, chap. 12.

SAINT BRETANNION (380).

ÉVÊQUE DE TOMES DANS LA PETITE SCYTHIE [2].

Voyager et persécuter, voyager pour persécuter, ces mots résument toute la vie de l'empereur Valens. Il visitait lui-même les évêques de son vaste empire pour les détacher du catholicisme et les précipiter dans l'arianisme. Il alla donc aussi à Tomes solliciter saint Bretannion d'entrer dans sa communion. Il se rendit d'abord à l'église, et là il se trouva en présence d'une grande multitude, qui s'y était rendue pour voir le prince et sa cour. Bretannion profita de la circonstance pour faire valoir l'autorité du concile de Nicée, qui avait déclaré Jésus-Christ, Dieu et Fils de Dieu.

Comme Valens insistait auprès de l'évêque, celui-ci sortit publiquement de l'église cathédrale pour se rendre dans une autre. Ce coup d'éclat irrita tellement l'empereur, qu'il eut recours à la violence pour venger l'affront fait à l'arianisme dans sa personne. Ordre fut donné de saisir l'évêque et de le jeter en exil. Mais la nation des Scythes, qui n'avait qu'un seul évêque, celui de Tomes, et qui était fortement attachée à saint Bretannion, ne put supporter son absence sans se plaindre. L'empereur fut d'autant plus effrayé de ces murmures que les Scythes étaient le seul rempart de l'empire contre les barbares. Il préféra, chose étonnante dans un sectaire, l'intérêt de l'Etat à celui des Ariens, et permit à l'évêque de retourner au milieu de son troupeau. Saint Bretannion, que sa fermeté a immortalisé, émigra vers le Seigneur l'an 380 [3].

1. Maintenant on y descend par un escalier qui a seize ou dix-huit marches. « J'ai eu », dit Mgr Mislin, « le bonheur d'y célébrer la sainte messe ; quoique ce fût de grand matin, la chapelle, l'escalier et une partie de la rue étaient pleins de monde ». (Mgr Mislin, *Les Saints Lieux*, t. Ier, p. 479.)

2. La *Scythie*. — Il y avait la grande et la petite Scythie. La grande comprenait tous les pays orientaux et septentrionaux étrangers à la civilisation grecque et romaine. Elle se divisait en Scythie au delà et Scythie en-deçà de l'Imaüs, et s'étendait du Danube aux Indes. Les Scythes descendaient de Magog, fils de Japhet. Les Sarmates occupèrent de cette contrée une partie à laquelle ils donnèrent leur nom. Les Goths à leur tour fondèrent leur empire dans sa partie occidentale. Enfin, grossis par des hordes fugitives de l'Asie, les Scythes d'Orient assaillirent, sous le nom de Huns, l'empire des Goths (376) et préparèrent ainsi la grande invasion barbare. Le nom de Scythie disparaît de l'histoire au VIIe siècle où les races Avare, Slave et Bulgare, occupèrent le pays. Les Ouraliens ou Finnois, les Tartares et les Turcs étaient de la race des Scythes.

Petite-Scythie. — C'était une province romaine du diocèse civil de Thrace, entre le Pont-Euxin ou Mer Noire et le Danube. Elle formait au N.-E. la frontière de l'empire et avait pour chef-lieu Tomes, dont saint Bretannion était évêque.

3. La lutte admirable que saint Britannion soutint contre Valens, empereur arien, est rapportée par Sozomène, dans son histoire, liv. VI, chap. 22, et par Nicéphore, liv. XI, chap. 29. Il eut pour successeur Géronce, qui assista au concile œcuménique de Constantinople, sous l'empereur Théodose.

XXVIe JOUR DE JANVIER

MARTYROLOGE ROMAIN.

A Smyrne, la naissance au ciel de saint POLYCARPE, disciple de saint Jean, ordonné par l'Apôtre évêque de cette ville, et le primat de toute l'Asie. Plus tard, sous Marc Antonin et Commode, le proconsul étant sur son siége, et tout le peuple dans l'amphitéâtre poussant des clameurs contre lui, il fut livré aux flammes d'un bûcher; mais n'ayant pas été lésé par le feu, il reçut un coup d'épée qui lui procura la couronne du martyre; avec lui douze autres chrétiens, venus de Philadelphie, consommèrent aussi leur martyre dans la même ville. 166. — A Hippone, en Afrique, saint THÉOGÈNE, évêque, et trente-six autres martyrs, qui, pendant la persécution de Valérien, méprisant la mort temporelle, remportèrent la couronne de la vie éternelle. Vers 260. — A Bethléem de Juda, le sommeil de sainte Paule [1], veuve, mère d'Eustochie, vierge du Christ, d'une très-noble race de sénateurs; elle renonça cependant au monde, et distribuant ses biens aux pauvres, elle se retira auprès de la crèche de Notre-Seigneur, où s'étant enrichie de nombreuses vertus, et ayant mérité la couronne d'un long martyre, elle passa au royaume des cieux. Sa vie, pleine d'admirables vertus, a été écrite par saint Jérôme. 404. — Au diocèse de Paris, sainte Bathilde [2], reine, illustre par la sainteté de sa vie et par la gloire de ses miracles. 685.

MARTYROLOGE DE FRANCE, REVU ET AUGMENTÉ.

A Alby, saint Théofroy, d'abord religieux de Luxeuil et abbé de Corbie, puis évêque de ce siége et confesseur. 690. — A Trèves, saint MARUS, évêque. 479. — A Fosse, au pays de Liége, saint Gobert, confesseur, que Dieu a rendu célèbre par beaucoup de miracles. — A Cîteaux, le bienheureux ALBÉRIC, second abbé de ce monastère, et l'un des fondateurs de l'Ordre du même nom, qui reçut de la sainte Vierge un habit d'une blancheur merveilleuse : d'où ses religieux changèrent l'habit noir de saint Benoît en un habit blanc qu'ils portent encore aujourd'hui. 1109. — A Buelle, au diocèse de Constance, sur le Rhin, sainte Notburge, veuve, et ses huit enfants. IXe s. — A Fréjus, saint AUSILE, évêque et martyr. Ve s. — A Mende, saint SÉVÉRIEN, évêque, dont le décès est marqué le 25, mais dont la fête se fait aujourd'hui.

MARTYROLOGES DES ORDRES RELIGIEUX.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Basile.— A Bethléem de Juda, le sommeil de sainte Paule, etc., comme ci-dessus au martyrologe romain.

Martyrologe de l'Ordre de Cîteaux. — A Cîteaux, en France, saint Albéric, second abbé de ce monastère, chef d'Ordre, qui, avec les bienheureux Robert et Etienne, fonda l'Ordre de Citeaux sous le titre et sous le patronage de la bienheureuse Vierge Marie, de laquelle ce saint fondateur et père reçut en récompense une coule blanche ; il s'endormit dans une sainte mort, illustre par ses miracles. — A Smyrne, saint Polycarpe, etc., comme ci-dessus au Martyrologe romain.

Martyrologe de l'Ordre des Frères Prêcheurs. — En Hongrie, la bienheureuse MARGUERITE, vierge, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, fille de Béla IV, roi de ce pays, et de Marie de Constantinople, dont saint Antonin rapporte les glorieux miracles.— A Smyrne, saint Polycarpe, etc., comme ci-dessus au martyrologe romain.

Martyrologe de l'Ordre de Saint-Grégoire. — A Bethléem de Juda, le sommeil de sainte Paule, etc., comme ci-dessus au martyrologe romain. — A Smyrne, saint Polycarpe, etc., comme ci-dessus au martyrologe romain.

1. Nous donnerons la vie de sainte Paule, le 30 septembre, immédiatement après celle de saint Jérôme, son biographe, afin de n'avoir pas à répéter des détails qui sont communs aux deux personnages.

2. Voyez le 30 janvier.

ADDITIONS FAITES D'APRÈS LES BOLLANDISTES ET AUTRES HAGIOGRAPHES.

En Afrique, les saints Datif, Julien, Tellien, Réotre, Vincente, Sature, Victorine, Second, Pape, Cant, Victor, Emilien, Rhodon, et trente-cinq autres, martyrs, mentionnés dans le martyrologe de saint Jérôme. — En Syrie, saint Siméon l'Ancien, abbé du Mont-Aman. Après avoir habité longtemps au milieu des bêtes fauves, il quitta sa solitude pour aller se prosterner sur le mont Sinaï, où une voix du ciel se fit entendre à lui ; à son retour, il éleva deux monastères sur le flanc de la montagne. Vers la fin du IVe s. — En Thébaïde, saint Ammon, abbé du monastère de Saint-Antoine et quatrième successeur du grand patriarche des moines. Vers l'an 400. — A Jérusalem et chez les Grecs, saint Xénophon, son épouse sainte Marie, et leurs enfants saint Arcade et saint Jean : ceux-ci ayant embrassé la vie religieuse chacun de leur côté, furent longtemps recherchés par leurs parents, qui finirent par les retrouver à Jérusalem et prirent alors eux-mêmes l'habit monastique. VIe s. — A Jérusalem également, saint Gabriel, prêtre : il avait d'abord été disciple de saint Euthyme. La pieuse impératrice Eudoxie lui donna ensuite la garde de la sainte Croix et d'une église qu'elle fit élever à l'endroit où saint Etienne avait été martyrisé. Il fut enseveli dans un monastère dit de l'Assomption, où il se retirait souvent pour prier. 490. — A Sorrente, en Campanie, saint Athanase, évêque, l'un des patrons et des protecteurs de cette ville [1].— Les Bollandistes joignent à l'illustre princesse Bathilde, mentionnée ci-dessus, sa fille spirituelle sainte Radegonde, morte en même temps qu'elle, âgée seulement de sept ans. Vers 670.— A Barking, en Angleterre, sainte Théoritgide, vierge. VIIe s. — En Espagne, les saints Ansurio ou Isauro, et Vimarasio, évêques d'Orense ; les saints Gonzalve, Osario et Froalengo, évêques de Conimbra ; les saints Servando, Viliulfo et Pélage, évêques d'Iria ; les saints Alphonse d'Astorga et Pierre d'Orense. Les reliques de ces prélats, autrefois conservées au monastère de Riba-del-Sil, y étaient l'objet de la vénération des peuples de Galice. — En Westphalie, la bienheureuse Hazéka, vierge recluse, qualifiée très-anciennement de sainte ; elle vécut trente-six ans dans la retraite, et longtemps après sa mort son corps fut retrouvé intact. 1261.

SAINT POLYCARPE, ÉVÊQUE DE SMYRNE,

MARTYR

70-166. — Papes : saint Clément Ier; saint Soter. — Empereurs : Vespasien; Marc-Aurèle et Lucius Verus.

> Ecris à l'ange de Smyrne : Je connais ta tribulation et ta pauvreté, mais tu es riche. Celui qui aura remporté la victoire, la mort ne le touchera pas une seconde fois. *Apocal.* II, 8-11.

Pionius a écrit que saint Polycarpe, étant encore petit, fut amené par des marchands des contrées du Levant en la ville de Smyrne, en Asie, où il fut acheté par une femme noble appelée Caliste, qui l'adopta ensuite pour son fils ; il raconte ensuite comment il fut ordonné diacre, prêtre et évêque de cette même ville. Il est inutile de s'arrêter à ces récits incertains : nous suivrons des auteurs plus authentiques : saint Irénée, évêque de Lyon, son disciple ; Eusèbe de Césarée, dans son histoire, et saint Jérôme, au *Traité des écrivains ecclésiastiques ;* et, surtout, le clergé de Smyrne, qui se trouva présent à son martyre, et dont nous avons une lettre circulaire aux Eglises d'Asie.

Pour commencer, nous dirons que ce grand Saint, dont le nom de Poly-

1. C'est probablement le même que saint Athanase, évêque de Naples. Nous retrouverons ce dernier au 15 juillet.

carpe signifie *un fruit abondant*, était un personnage d'une très-éminente sainteté et d'une très-profonde doctrine. Il avait eu le bonheur de connaître plusieurs disciples du Sauveur, et de les entretenir familièrement : surtout saint Jean l'Évangéliste qui était le père et le prince de toutes les Eglises de l'Asie ; et ce fut par son autorité qu'il fut établi évêque de Smyrne, très-digne d'un si haut ministère. Son épiscopat fut assez tranquille sous le règne de Trajan, pendant que la persécution agitait l'Eglise dans les autres provinces de l'empire. Saint Ignace, évêque d'Antioche, son ami, ayant été condamné à mort par cet empereur qui était alors en Syrie, fut envoyé à Rome, pour y être exposé aux bêtes ; il passa par Smyrne. Quel ne fut pas son bonheur de voir son ami et de l'embrasser avant de mourir, et d'un autre côté avec quel respect Polycarpe ne baisa-t-il pas les chaînes glorieuses du saint martyr? Celui-ci fut tellement touché de l'hospitalité qu'il reçut, et plus encore de la sagesse de l'évêque de Smyrne et de l'état florissant de son église, qu'il ne se contenta pas de lui exprimer de vive voix sa reconnaissance et son admiration : lorsque dans la continuation de son voyage il fut à Troade, il écrivit à Polycarpe et aux fidèles de Smyrne des lettres dont nous parlerons au premier février. Saint Polycarpe reçut en même temps une lettre des Philippiens : ils le priaient de leur communiquer celles qu'il avait reçues de saint Ignace et les autres du même saint qu'il pourrait se procurer. Notre Saint les ayant recueillies, les leur envoya et leur en fit un grand éloge. Il leur en écrivit lui-même une qui a été louée par toute l'antiquité ecclésiastique et qui se lisait publiquement dans les églises d'Asie, du temps de saint Jérôme[1].

Saint Polycarpe était très-instruit des vérités du Christianisme, les ayant apprises de ceux même qui avaient vu Jésus-Christ et conversé avec lui, aussi avait-il une horreur extrême pour tout ce qui attaquait la foi : lorsqu'il entendait parler de quelque erreur, il se bouchait les oreilles, et il s'écria une fois : « Oh ! mon Dieu, fallait-il me conserver la vie jusqu'à cette heure pour que j'eusse la douleur d'entendre des choses si étranges ? » Il s'enfuyait des lieux où il s'apercevait qu'on débitait de mauvaises doctrines. Ce fut ce zèle pour la vertu qui lui fit entreprendre le voyage de Rome vers l'an 158. Il désirait conférer avec le pape Anicet pour faire l'accord entre les Eglises d'Orient et celle de Rome touchant la célébration de la Pâque. En Asie, on faisait cette fête, comme les Juifs, le quatorzième de la lune de mars, en quelque jour de la semaine qu'il arrivât ; et à Rome, le dimanche qui suivait le quatorzième de la lune. Après avoir examiné ensemble cette question de discipline, Anicet et Polycarpe décidèrent que le plus sage était de laisser l'Orient et l'Occident suivre chacun leur coutume jusqu'à nouvel ordre. Le souverain Pontife donna à notre Saint les plus grandes marques d'estime. Il lui fit un jour célébrer les saints mystères en sa place.

Pendant son séjour à Rome, Polycarpe voyant que Valentin et Marcion semaient leurs hérésies, il avertit les fidèles de se garder d'eux comme de gens très-pernicieux qui étaient ennemis de Jésus-Christ ; il leur assura que, pour lui, il leur prêchait la même doctrine que les Apôtres, qui l'avaient apprise de la Vérité éternelle. Et afin de leur faire avoir les hérétiques en plus grande horreur et de les obliger à fuir leur conversation, il leur raconta que saint Jean l'Evangéliste, son maître, allant une fois aux bains, accompagné de quelques-uns de ses disciples et y ayant trouvé l'hérétique Cérinthe

1. On peut voir la lettre de saint Polycarpe aux Philippiens dans le tome v de la *Patrologie* de M. Migne : elle se trouve en français dans les Pères traduits par M. de Genoude. — On en lira l'analyse ci-après, page 624.

qui se lavait, il se retira sur l'heure et dit à sa compagnie : « Fuyons d'ici, mes enfants, et retirons-nous, de peur que ces bains ne tombent et que nous demeurions sous leurs ruines ; car Cérinthe, ennemi de la vérité, s'y lave ». En cela, saint Polycarpe imita aussi très-parfaitement son maître ; car, allant un jour par la ville de Rome, et y rencontrant l'hérésiarque Marcion, il tourna la tête pour ne point le voir et n'être pas obligé de lui parler. Marcion s'approcha de lui avec effronterie, et lui dit : « Ne me connaissez-vous pas ? — Oui », répondit Polycarpe, « je vous connais. — Et qui suis-je ? » dit Marcion. — « Vous êtes », répondit-il, « le fils aîné de Satan ». En effet, quoique tous les pécheurs soient enfants de Satan par imitation, comme les justes sont enfants de Dieu par la participation de sa grâce, néanmoins les hérétiques sont comme ses aînés, parce qu'ils travaillent plus diligemment à ses affaires, c'est-à-dire à la ruine des âmes. Saint Polycarpe ramena plusieurs hérétiques de Rome à leur devoir par la force de sa doctrine et par la sainteté de ses exemples ; puis il reprit le chemin de Smyrne, pour veiller sur son troupeau, et, comme un bon pasteur, le garantir de la rage des loups infernaux.

Voilà tout ce que nous savons de saint Polycarpe jusqu'à son martyre.

Un jour, il lui sembla que son oreiller était en feu : aussitôt il prédit qu'il serait brûlé vif.

« La sixième année de l'empire de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, Statius Quadratus étant proconsul d'Asie, il s'éleva en cette contrée une grande persécution contre les chrétiens. Nous ne pouvons mieux peindre d'un côté la cruauté des persécuteurs, et de l'autre la constance des persécutés, qu'en laissant parler l'Eglise de Smyrne elle-même dans la lettre qu'elle écrivit à l'Eglise de Philadelphie, et à toutes les Eglises catholiques, sur le martyre de saint Polycarpe : « Qui pourrait n'être pas ému d'admiration à la vue de ces hommes incomparables pour qui les tortures et les chevalets, les fouets armés de pointes, le fer des bourreaux et les flammes d'un bûcher ardent n'étaient qu'un doux et agréable rafraîchissement ? Ils voyaient sans pâlir couler leur sang par mille ouvertures que la cruauté des tyrans avait faites à leur corps ; ils regardaient d'un œil tranquille leurs entrailles palpitantes. Le peuple, ému d'un spectacle si plein d'horreur, ne pouvait retenir ses larmes ; les martyrs seuls, fermes, inébranlables, ne laissaient pas même échapper un soupir ; pas un gémissement, pas un cri ; leur bouche, fermée à la plainte, ne s'ouvrait que pour bénir le nom du Seigneur. Ils se présentaient volontiers aux supplices ; mais ils souffraient en silence, et leur patience n'était pas moins digne d'admiration que leur générosité.

« Dieu, qui du haut du ciel jetait des regards de complaisance sur ces illustres combattants, non-seulement les animait au combat par l'espérance prochaine d'une récompense éternelle, mais aussi faisait couler dans leurs membres déchirés une vertu secrète qui tempérait la violence de leurs maux, et qui, soutenant par sa force toute divine leur âme attaquée de tous côtés, la rendait victorieuse de la douleur malgré la faiblesse de leur corps. Il les excitait même de la voix ; il faisait briller à leurs yeux les couronnes qu'il leur préparait. De là venait le mépris qu'ils faisaient des juges ; de là cette constance insurmontable ; de là ces désirs violents de sortir de ce triste séjour qu'une faible et sombre lueur n'éclaire qu'avec peine, pour aller jouir dans la terre des bienheureux de cette lumière vive et pure qui sort du sein de Dieu comme d'une source féconde et inépuisable ; de là enfin naissait ce sage et judicieux discernement qui leur faisait préférer la vérité au men-

songe, le ciel à la terre, l'éternité au temps. Une heure de souffrance leur acquérait des joies sans fin.

« Cependant le démon employait ses ruses pour tâcher de séduire quelqu'un des frères, mais toujours sans succès. La grâce de Jésus-Christ se tenait sans cesse à leurs côtés, pour les couvrir de sa protection. Elle se servit même du martyr Germanicus, pour rassurer, par sa fermeté, les esprits que les artifices du démon commençaient à ébranler. Ce saint confesseur ayant été exposé aux bêtes, le proconsul, touché d'un sentiment d'humanité, l'exhortait à avoir pitié de lui-même et à conserver du moins ses jours, s'il ne croyait pas que les autres biens méritassent son attachement et ses soins. Mais, regardant le proconsul avec mépris, il lui dit qu'il aimerait mieux perdre mille fois la vie, que de la recevoir de lui à un tel prix. Puis, s'avançant hardiment vers un lion qui venait à lui, et cherchant la mort dans les griffes et les dents meurtrières de cet animal, il se hâta d'y laisser la dépouille sanglante de son corps et d'abandonner un lieu où l'on ne respirait que l'impiété et le crime. Cette action héroïque causa au peuple de l'admiration tout ensemble et du dépit ; mais le dépit fut plus fort que l'admiration, et l'on entendit mille voix confuses qui faisaient retentir l'amphithéâtre de ces paroles : Mort aux athées ! qu'on amène Polycarpe !

« Sur ces entrefaites, un chrétien nommé Quintus, natif de Phrygie, et qui ne faisait que d'arriver à Smyrne, se présenta au proconsul ; mais s'appuyant trop sur ses propres forces, et écoutant trop facilement un désir indiscret de mourir pour la foi, il donna bientôt de tristes marques de sa faiblesse. Car à peine eut-il aperçu les bêtes qu'il sentit que toute sa résolution l'abandonnait ; il pâlit de frayeur à cet aspect ; il recula en arrière ; il commença à se repentir de son zèle ; et, se rendant sans combat au démon qui l'attaquait, il demanda honteusement la vie. Il était venu pour abattre les idoles, et il prêta la main pour les soutenir, le proconsul ayant sans peine obtenu de lui qu'il leur sacrifierait. Cet exemple nous apprend à ne louer qu'avec réserve ceux qui, par une présomption téméraire, préviennent la recherche des juges ; et que ceux-là sont dignes de nos louanges et de la gloire du martyre, qui, se défiant d'eux-mêmes, se tiennent cachés, et qui, ne sortant de leur retraite que par l'ordre de Dieu, ne craignent point de combattre, parce qu'ils sont sûrs de vaincre. Aussi voyons-nous que l'Evangile prescrit aux fidèles cette conduite humble et prudente, et que, dans le même temps que l'imprudent Phrygien, pour l'avoir négligée, se rend, cède, et est vaincu, le sage Polycarpe, pour l'avoir suivie, se soutient, résiste et triomphe.

« Car ce grand homme, dont la prudence ne diminuait en rien la générosité, ayant appris qu'on le cherchait, se déroba à la poursuite de ses ennemis ; il paraissait, par la tranquillité de son âme, qu'il ne fuyait pas la mort par une lâche crainte, mais qu'il en éloignait le moment par une humble défiance de lui-même. Car, quoique les fidèles qui le recevaient dans sa retraite le conjurassent de ne point perdre de temps et de mettre promptement sa vie en sûreté, il ne pouvait se rendre à leurs pressantes sollicitations ; mais marchant lentement, et s'arrêtant partout où il passait, il semblait ne s'éloigner qu'à regret du lieu où l'on avait résolu sa mort. Enfin il rabattit tout court dans une métairie peu distante de Smyrne. Là, par de ferventes et continuelles prières, il suppliait Dieu de le fortifier dans le combat qu'il allait bientôt entreprendre pour sa gloire. Il en fut averti trois jours auparavant par un songe que Dieu lui envoya. Il lui semblait que le chevet de son lit était tout en feu, et que sa tête en était tout environnée. Lorsque le

saint vieillard fut éveillé, et que son corps appesanti par l'âge et le sommeil eut quitté sa couche, il dit à ceux qui se trouvèrent présents qu'avant que ces trois jours fussent accomplis, il serait brûlé tout vif.

« On ne laissa pas de le faire changer de retraite ; mais à peine était-il arrivé à celle qu'on lui avait choisie, que ceux qui le cherchaient y arrivèrent aussi. Ils furent longtemps sans pouvoir découvrir l'endroit où il était caché ; mais enfin, s'étant saisis de deux jeunes enfants, ils en fouettèrent un si cruellement, qu'ils tirèrent de sa bouche une vérité que la violence des coups lui arracha malgré lui. Cependant Hérode, intendant de la police à Smyrne, souhaitait passionnément de l'avoir en sa puissance pour le produire au peuple dans l'amphithéâtre. Il commanda pour cet effet une escouade d'archers et de gens à cheval qui, sous la conduite de ce jeune enfant, prirent le chemin de la métairie où Polycarpe s'était retiré. On eût dit, à les voir marcher avec un si grand appareil, qu'ils allaient se saisir de quelque insigne voleur; et ils ne cherchaient qu'un serviteur du Christ. Ils le trouvèrent de nuit, caché dans un grenier. Il lui eût été facile de choisir un autre asile; mais il aima mieux se livrer enfin lui-même, disant : « Que la volonté de Dieu soit accomplie; j'ai retardé tant qu'il a voulu; maintenant qu'il ordonne, je me rends ». Il se présenta donc à eux, et il leur parla autant que la faiblesse de son âge le lui put permettre, et que l'Esprit de grâce le lui inspirait.

« Ils admiraient, dans un âge si avancé, une vivacité si grande et une si parfaite conservation. Il les laissa dans leur étonnement et leur fit servir à manger, accomplissant à la lettre le précepte divin qui nous ordonne de fournir à nos ennemis avec abondance les choses nécessaires à la vie. Il les pria ensuite de lui accorder quelque temps pour s'acquitter envers Dieu des devoirs qu'il avait accoutumé de lui rendre à certaines heures. On ne put le lui refuser. Sa prière dura près de deux heures, et il la fit avec tant de ferveur que tous les assistants, jusqu'à ses propres ennemis, en étaient dans une admiration qu'ils pouvaient à peine exprimer.

« Il l'acheva en faisant des vœux pour toutes les Eglises du monde, pour les bons et pour les méchants; enfin le moment arriva qui devait lui ouvrir cette pénible carrière qui conduit à la gloire. Il fut mis sur une bête de charge, et l'on prit le chemin de la ville. On n'en était pas fort éloigné, lorsqu'on aperçut un char sur lequel était Hérode et son père Nicétas. Ils engagèrent courtoisement Polycarpe à y monter, espérant pouvoir gagner, par leurs prévenances et leurs caresses, un homme qui paraissait être à l'épreuve des outrages et des mauvais traitements. Ils tâchèrent de s'insinuer dans son esprit par des paroles douces mais artificieuses; ils lui répétaient même souvent celles-ci : « Quel mal y a-t-il de dire Seigneur César, de sacrifier et de sauver sa vie ? » Ils le pressèrent si vivement, et il se sentit si fort importuné des propositions impies qu'ils lui faisaient, qu'après les avoir écoutés paisiblement, il rompit enfin le silence, et il leur dit avec toute la force que lui put inspirer son zèle : « Non, rien ne sera jamais capable de me faire changer de résolution; ni le fer, ni le feu, ni la prison, ni l'exil, ni tous les maux ensemble, ne me feront consentir à offrir de l'encens à un homme, ou, ce qui est encore plus horrible, à des démons ». Cette réponse irrita de telle sorte ceux à qui il la faisait, qu'ils le poussèrent rudement hors du char, lorsqu'il roulait avec le plus de vitesse. Dans la chute, le saint évêque se froissa la jambe, mais se relevant aussitôt, il continua sa route à pied : on arriva ainsi à l'amphithéâtre.

« En y entrant, il entendit une voix qui lui criait du haut du ciel : Po-

lycarpe, sois ferme. — Cette voix fut entendue des chrétiens, mais les païens n'entendirent rien. On conduisit le saint évêque au pied de l'estrade du proconsul, où il confessa hautement Jésus-Christ, témoignant d'être aussi peu sensible aux menaces du juge que peu touché de ses prières, et de la fausse pitié qu'il lui faisait paraître. — Epargne ta vieillesse, lui disait ce magistrat : crois-tu pouvoir soutenir des tourments dont la vue seule fait trembler la jeunesse la plus robuste ? quelle difficulté as-tu de jurer par la fortune de l'empereur ? Suis mon conseil; renonce à ta superstition; un repentir n'a rien de honteux, lorsque César et les dieux l'exigent. Dis donc hardiment avec tout ce peuple : Qu'on ôte les athées ! qu'on perde les impies ! — Alors Polycarpe, portant ses regards de tous côtés, et les arrêtant durant quelques moments sur cette multitude de peuple qui remplissait les bancs de l'amphithéâtre, les éleva enfin vers celui qui règne dans le ciel; puis d'une voix entrecoupée de soupirs, il proféra ces paroles : Otez les athées, perdez les impies ! — Achève, lui cria le proconsul : jure par la fortune de l'empereur, et dis des injures au Christ. — Il y a quatre-vingt-six ans que je le sers, reprit Polycarpe; il ne m'a jamais fait de mal; il m'a au contraire comblé de biens, et tu veux que je lui dise des injures, que j'outrage mon Seigneur, mon maître, de qui j'attends mon bonheur, en qui je mets toute mon espérance, qui fait toute ma gloire ! Comment pourrais-je offenser celui qui n'a pour moi que des bontés, celui que je dois uniquement aimer, celui qui me protége, qui se déclare l'ennemi de ceux qui me haïssent ? — Et comme le proconsul insistait toujours pour le faire jurer par la fortune de l'empereur : — Pourquoi, lui dit-il, me presses-tu de jurer par la fortune de César ? Ignores-tu quelle est ma religion, et ne sais-tu pas que je suis chrétien ? Si tu désires apprendre de moi quelle est cette doctrine, donne-moi un jour; je suis prêt à t'en instruire dès que tu seras disposé à m'entendre. — C'est le peuple, répliqua le proconsul, et non pas moi qu'il faut satisfaire; c'est à lui que tu dois rendre compte de ta croyance. — A lui ? repartit Polycarpe, il en est indigne; mais pour toi, je dois cette déférence à ta dignité, pourvu que tu n'en abuses pas pour me contraindre à faire quelque chose contre mon devoir. C'est ainsi que la religion dont je te parle nous apprend à rendre aux puissances de la terre l'honneur qui leur est dû.

« Le proconsul dit : Sais-tu que j'ai des lions et des ours tout prêts à venger nos dieux ? — Qu'ils sortent, ces lions et ces ours, répondit Polycarpe; qu'ils viennent assouvir sur moi leur rage et votre fureur; mets en usage, pour m'arracher, s'il se pouvait, cent fois la vie, tout ce que la cruauté des tyrans a pu inventer de supplices; je triompherai dans les tourments, je verrai couler mon sang avec joie, et la grandeur de mes peines sera celle de ma gloire : mon âme est préparée à tout. Nous commençons par l'humilité pour nous élever ensuite à la grandeur d'âme. — Tu me braves, lui dit le proconsul, et une audace présomptueuse te fait mépriser les morsures des bêtes : nous verrons si cette fermeté sera à l'épreuve du feu. — Ce feu dont tu me menaces, reprit Polycarpe, passera bientôt : une heure amortira son ardeur; mais celui que le souverain Juge a allumé pour brûler les impies, et que tu ne connais pas, ne s'éteindra jamais. Mais à quoi sert tout ce discours ! Hâte-toi de faire de moi ce que ta cruauté te conseille; et s'il te vient dans la pensée quelque nouveau genre de supplice, ne crains point de me le faire endurer.

« Comme le saint martyr prononçait ces dernières paroles, son visage parut éclater d'une lumière céleste. Le proconsul en fut frappé ; mais il ne

laissa pas de faire crier par un héraut : Polycarpe persiste à confesser qu'il est chrétien. — Le peuple n'eut pas plus tôt entendu cette déclaration, qu'il entra en fureur ; et tout ce qui se rencontra à Smyrne de Juifs et de Gentils n'eut plus qu'une voix pour demander la mort de Polycarpe. On criait confusément : C'est le père des Chrétiens, c'est le docteur de l'Asie, l'ennemi de nos dieux, le profanateur de leurs temples ; c'est cet homme qui allait partout détruisant notre religion, et condamnant le culte des dieux immortels ; qu'il meure, et qu'il trouve enfin ce qu'il cherche depuis si longtemps. — On s'adresse à Philippe l'Asiarque [1] ; on le veut obliger à lâcher un des lions ; il s'en défend sur ce que l'heure des spectacles est passée. Enfin ils s'accordent tous à demander qu'on brûle le saint vieillard, et donnent ainsi lieu sans y penser à l'accomplissement de la prédiction qu'il avait faite. C'est ce qu'il fit remarquer lui-même aux chrétiens qui l'accompagnaient. Car, interrompant sa prière et se tournant vers eux avec un visage plus majestueux qu'à l'ordinaire, il leur dit : Reconnaissez maintenant, mes frères, la vérité de mon songe.

« Cependant le peuple court aux bains publics, enfonce les boutiques, et enlève tout ce qui peut servir à construire un bûcher. Les Juifs, selon leur coutume, se signalèrent en cette occasion, et se montrèrent les plus emportés de tous. Le bûcher ayant été formé de toutes ces matières combustibles, on y mit le feu. Polycarpe ôta sa ceinture et sa première robe, et il se baissa pour se déchausser, ce qu'il n'était pas accoutumé de faire, car les fidèles avaient pour sa vertu une si grande vénération, que chacun s'empressait à lui rendre cet office, afin de pouvoir baiser ses pieds sacrés. On se disposait à l'attacher au bûcher avec des chaînes de fer, suivant ce qui se pratiquait ordinairement en ces rencontres ; mais il pria qu'on le laissât comme il était. — Celui, ajouta-t-il, qui m'a donné la volonté de souffrir pour lui, m'en donnera la force ; il adoucira la violence du feu, et il me fera la grâce d'en pouvoir supporter l'ardeur. — Ainsi, l'on se contenta de lui lier les mains derrière le dos avec des cordes ; et en cet état il monta sur le bûcher comme sur l'autel de son sacrifice. Elevant ensuite les yeux au ciel, il prononça ces paroles : Dieu des Anges, Dieu des Archanges, qui avez détruit le péché, et qui détruirez un jour la mort ; monarque souverain du ciel et de la terre, protecteur des justes et de tous ceux qui marchent en votre présence, je vous bénis, moi qui suis le moindre de vos serviteurs, et je vous rends grâces de ce que vous m'avez jugé digne de souffrir, de recevoir de votre main la couronne du martyre, de pouvoir approcher mes lèvres du calice de la passion ; je vous rends grâces de tous ces bienfaits par Jésus-Christ, dans l'unité du Saint-Esprit. Voilà, Seigneur, mon sacrifice presque achevé : avant que le jour finisse, je verrai l'accomplissement de vos promesses. Soyez donc à jamais béni, Seigneur ; que votre nom adorable soit glorifié dans tous les siècles par Jésus-Christ, Pontife éternel et tout-puissant ; et que tout honneur vous soit rendu avec lui et avec le Saint-Esprit, dans les siècles des siècles. Amen.

« A peine avait-il fini cette prière, que la flamme sortant de tous côtés du bûcher, à gros tourbillons, s'éleva dans les airs. Mais Dieu, voulant honorer son serviteur devant les hommes, opéra un prodige qui, par sa nouveauté, surprit tous ceux que sa Providence avait choisis pour en être les témoins, et qui devaient le répandre ensuite partout, comme un monu-

1. L'Asiarque était l'homme choisi par le Conseil commun de toutes les villes d'Asie pour avoir l'intendance de tout ce qui regardait la religion dont les spectacles faisaient partie (Fleury, liv. III, n. 48 de son *Hist. ecclés.*).

ment éclatant de sa puissance et de la gloire de son fidèle ministre. Car ces tourbillons de flammes, se courbant en arc et s'étendant à droite et à gauche, représentaient une voile de navire enflée par le vent. Cette voûte de feu suspendue en l'air couvrait le corps du saint martyr, sans que la moindre étincelle osât, pour ainsi dire, en approcher ni toucher ses vêtements. Ce corps sacré avait la couleur d'un pain nouvellement cuit, ou d'un mélange d'or et d'argent en fusion, et par son éclat il réjouissait la vue. On respirait comme un agréable mélange de toutes sortes de parfums, qui dissipait la mauvaise senteur qui sort pour l'ordinaire des corps que le feu consume. Cette merveille étonna les ennemis de notre religion ; ils étaient convaincus par leurs propres yeux que le corps d'un chrétien était devenu respectable au plus furieux de tous les éléments. On ordonna donc à un de ceux qui avaient soin d'entretenir de bois le bûcher, de s'en approcher, et de reconnaître de plus près la vérité du prodige. Cet homme ayant fait son rapport, on lui dit d'aller enfoncer son poignard dans le corps du Saint. Il le fit, et à l'heure même, il en sortit une si grande abondance de sang, que le feu en fut éteint. On vit en même temps une colombe sortir du milieu de ces flots de sang, et prendre son essor vers le ciel. Ces prodiges ne causèrent pas moins de frayeur que d'étonnement à tout ce peuple. Il avouait qu'on devait reconnaître une grande différence entre la mort des chrétiens et celle des autres hommes ; plusieurs même furent contraints de reconnaître la sainteté et la grandeur de notre religion, sans toutefois avoir la force de l'embrasser. C'est ainsi que Polycarpe, évêque et docteur de la sainte église de Smyrne, consomma son sacrifice.

« Mais le démon, cet irréconciliable ennemi des justes, ayant été témoin malgré lui de la gloire qui avait accompagné le martyre de Polycarpe, et ayant reconnu lui-même comment une vie illustre par un si grand nombre de vertus, avait été couronnée par une mort pleine de merveilles, fit si bien par ses suggestions, que les chrétiens ne purent avoir le corps du saint martyr ; quoique plusieurs souhaitassent de pouvoir enlever ce trésor, et qu'ils se fussent déjà mis en devoir de le retirer du bûcher Il se servit des Juifs pour inspirer à Nicétas, père d'Hérode, et au frère d'Alcé, la pensée d'aller trouver le proconsul, et de le prier de refuser ces précieux restes à quiconque les viendrait demander de la part des chrétiens, l'assurant qu'ils abandonneraient le culte du crucifié pour mettre Polycarpe en sa place, s'ils pouvaient avoir ses reliques, comme si nous pouvions ne plus reconnaître Jésus-Christ pour notre Seigneur, après ce qu'il a souffert pour nous ; et comme s'il nous était permis d'offrir à un autre Dieu qu'à lui nos prières et nos vœux. Car quoique nous honorions les martyrs et les autres fidèles serviteurs de Jésus-Christ, quoique nous nous adressions à eux pour obtenir par leur entremise de pouvoir un jour partager la gloire dont ils jouissent, nous n'adorons toutefois que le Fils unique de Dieu, et nous ne rendons qu'à lui les honneurs divins. Le centurion, que le proconsul avait envoyé pour apaiser le différend qui s'était élevé entre les Juifs et nous, touchant le corps du saint martyr, ne trouva point d'autre moyen pour le terminer que de brûler ces saintes dépouilles. Cependant nous ne laissâmes pas d'en recueillir quelques ossements que le feu avait épargnés, et que nous conservons comme l'or et les pierres précieuses. Notre église se réunit pour célébrer avec une sainte allégresse le jour de cette heureuse naissance : le Seigneur nous ayant sur cela fait connaître sa volonté.

« Telles sont les choses qui se sont passées au sujet du bienheureux Polycarpe. Il a accompli son martyre à Smyrne, avec douze autres chrétiens

de Philadelphie ; mais sa gloire, égale à son mérite et à sa dignité, le met au rang supérieur, et toute l'Asie le nomme toujours le Maître. Aimons à être ses disciples, comme il a aimé à être disciple de Jésus-Christ. Unissons-nous aux Apôtres et à tous les justes, et bénissons tous d'une voix Dieu, Père tout-puissant ; bénissons Jésus-Christ notre Seigneur, le sauveur de nos âmes, le maître de nos corps, le pasteur de l'Eglise universelle ; bénissons le Saint-Esprit, par qui toutes choses nous sont révélées. Vous nous avez témoigné plus d'une fois souhaiter qu'on vous écrivît les circonstances du martyre du bienheureux Polycarpe ; nous vous envoyons cette relation par notre frère Martien. Faites-en part aux autres églises, afin que le Seigneur soit béni en tous lieux, pour le choix que sa grâce fait des élus. Il est puissant pour nous sauver nous-mêmes par Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur ; à lui et à Jésus-Christ soit gloire, honneur, puissance, grandeur, dans les siècles des siècles. Amen. Saluez tous les Saints ; ceux qui sont ici avec nous vous saluent. Evariste, qui a écrit ceci, vous salue, et toute sa famille avec lui.

« Saint Polycarpe a souffert le martyre le sept des calendes de mai (25 avril), le jour du grand samedi (samedi saint), à la huitième heure. Il fut arrêté par Hérode l'Irénarque, Philippe de Tralles étant pontife, et Statius Quadratus proconsul. Grâces soient rendues à Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui appartiennent la gloire, l'honneur, la grandeur et le trône éternel, dans toutes les générations. Amen [1].

« Ceci a été transcrit sur la copie d'Irénée, disciple de Polycarpe, par Caïus. Moi Socrates, je l'ai copié sur l'exemplaire de Caïus. Et moi Pionius, j'ai confronté les exemplaires, et j'ai écrit, après avoir reçu une révélation de Polycarpe lui-même. Que Jésus-Christ daigne me recevoir dans son royaume. A lui soit la gloire avec le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. Amen ».

Bien que Polycarpe dût être encore fort jeune, à l'époque où saint Jean fut relégué dans l'île de Pathmos, tout porte à croire que c'est lui que l'Evangéliste désigne quand il parle de l'ange de Smyrne, le seul des évêques nommés dans l'Apocalypse à qui Jésus-Christ ne fait pas de reproches [2].

Avant la révolution française (1793), Paris possédait des reliques de saint Polycarpe ; la France l'a toujours reconnu pour un de ses apôtres, soit qu'il ait abordé à Marseille, comme le racontent quelques-uns, soit parce qu'il eut soin de nous envoyer ses disciples pour nous prêcher l'Evangile, saint Pothin et saint Irénée, évêques de Lyon ; saint Bénigne, prêtre à Langres ; saint Andoche, prêtre, et saint Thyrse, diacre à Autun ; saint Andéol, sous-diacre en Vivarais.

Ses images : 1° Saint Jean l'envoie prêcher ; 2° Lié sur un bûcher, les flammes le respectent et s'arrondissent en voûte autour de lui ; 3° un soldat le perce de son épée, et l'âme du martyr s'envole au ciel sous forme de colombe.

1. *Actes des Martyrs*, traduits et publiés par les RR. PP. Bénédictins, t. Ier.
2. V. *Vertus chrétiennes*, par Mme la princesse de Broglie.

LETTRE DE SAINT POLYCARPE AUX PHILIPPIENS.

En voici l'analyse par dom Ceillier :

Dès le commencement de sa lettre, saint Polycarpe félicite les Philippiens [1] du bonheur qu'ils ont eu de recevoir saint Ignace et les compagnons de son voyage, dont les chaînes, dit-il, sont les diadèmes des élus de Dieu. Ensuite il relève la piété et la foi des Philippiens, qui, ferme et solide, dès les premiers moments qu'on leur avait annoncé l'Evangile, était jusque-là demeurée pure et sans mélange ; ce qui lui donne lieu de les exhorter à la conserver et à la faire croître de plus en plus. Pour leur en faciliter les moyens, il descend dans un détail des devoirs attachés aux différents états dans lesquels Dieu les a placés : il veut que les femmes aient un amour sincère pour leurs maris, une amitié chaste et égale pour tout le monde, et qu'elles prennent soin d'instruire leurs enfants dans la crainte de Dieu ; que les veuves, ce qu'il faut entendre surtout des diaconesses, soient extrêmement réservées à juger des choses de la foi ; qu'elles prient sans cesse pour tous, entièrement éloignées de la calomnie et de la médisance, de l'avarice et de tout mal, sachant qu'elles sont le temple de Dieu qui voit tout ce qui est en nous et qui découvre jusqu'aux plus secrètes pensées du cœur. Les diacres doivent aussi être sans reproche : qu'ils ne soient ni calomnieux, ni doubles en leurs paroles, ni avares, mais retenus en toutes choses ; compatissants, ardents dans la pratique du bien et marchant selon la vérité de Dieu. Que les jeunes gens soient de même irréprochables ; qu'ils mettent leur premier soin à conserver la pureté et à tenir en bride leurs désirs; qu'ils soient soumis aux prêtres et aux diacres comme à Dieu et à Jésus-Christ ; que les vierges conservent sans tache la pureté de leur conscience.

Que les prêtres soient tendres et compatissants envers tous ; qu'ils ramènent ceux qui se sont égarés, qu'ils visitent les malades et ne négligent ni la veuve, ni l'orphelin, ni le pauvre ; qu'ils s'éloignent de la colère, de la préoccupation, de l'injustice dans les jugements et de l'avarice. Qu'ils ne soient pas trop sévères, sachant que nous sommes tous pécheurs.

Il donne ensuite aux Philippiens des instructions sur la réalité de l'incarnation et de la mort du Sauveur, et dit, avec saint Jean, que quiconque ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair, est un antechrist. Il ajoute que celui qui nie la vérité de la croix, appartient au démon; et que celui qui détourne la parole de Dieu suivant ses désirs, et dit qu'il n'y a ni résurrection, ni jugement, est le fils aîné de Satan. Après cela, il leur met devant les yeux ce que Jésus-Christ a souffert pour nous donner la vie, et les exhorte à imiter les exemples de patience qu'ils avaient vus non-seulement dans les bienheureux Ignace, Zozime et Rufe, mais dans plusieurs d'entre eux, dans saint Paul et dans les autres apôtres, qui sont, dit-il, arrivés au lieu qu'ils ont mérité d'y occuper auprès du Seigneur avec lequel ils ont souffert.

Saint Polycarpe vient ensuite à l'affaire de [2] Valens, prêtre de Philippe, qui s'était rendu indigne de son rang par un péché dans lequel il était tombé avec sa femme. « J'en suis », dit-il, « fort affligé pour Valens et pour sa femme, et je prie Dieu de leur donner une vraie pénitence. Cependant usez vous-mêmes de modération à leur égard, et ne les traitez pas comme des ennemis, mais comme des membres malades ; rappelez-les, afin de sauver tout votre corps ». Ensuite, après avoir loué les Philippiens de l'intelligence qu'ils avaient dans les saintes Ecritures, il les exhorte à prier pour tous les Saints, pour [3] les rois, les princes, les puissances, pour leurs persécuteurs et les ennemis de la croix, « afin », leur dit-il, « que le fruit de votre foi soit manifeste à tout le monde ». Il finit sa lettre en leur donnant avis qu'il leur envoyait toutes les lettres d'Ignace qu'il avait pu recouvrer, ajoutant qu'ils en pouvaient tirer une grande utilité ; « car elles sont pleines », dit-il, « de foi, de patience et de toute sorte d'édification ».

Saint Irénée appelle la lettre de saint Polycarpe une très-puissante défense de la vérité, et dit que ceux qui ont soin de leur salut peuvent y apprendre quelle est la doctrine évangélique, en lisant quelle a été la foi et la croyance de ce Saint. Saint Jérôme dit aussi qu'elle est très-utile. D'autres la font passer pour une pièce admirable, remplie de fort belles instructions, écrites de la manière la plus convenable aux auteurs ecclésiastiques, c'est-à-dire avec beaucoup de simplicité et de netteté. Eusèbe remarque [4] qu'on y trouve divers endroits tirés de la première Epître de saint Pierre. En effet saint Polycarpe la cite très-souvent [5], aussi bien que celles de saint Paul. Il cite encore la première de saint [6] Jean et le livre [7] de Tobie. On peut encore remarquer, dans cette

1. *Epist. ad Philipp.*, n. 1.

2. Il paraît que la faute pour laquelle les Philippiens avaient séparé de leur communion le prêtre Valens, lui était commune avec sa femme; et la suite de la lettre de saint Polycarpe donne lieu de croire que c'était quelque péché d'impureté ou d'avarice.

3. Pro omnibus Sanctis orate, orate etiam pro regibus et potestatibus et principibus atque etiam pro persequentibus et odientibus vos et pro inimicis vestris (*Ibid.*, n. 12).

4. Polycarpus vero in ipsa epistola quam ad Philippenses scripserat, utitur testimoniis de prima Petri epistola (*Euseb.*, lib. IV, cap. 14).

5. *Epist. Polycarp.*, n. 1, 2, 5, 7, 8, etc. — 6. *Ibid.*, n. 7. — 7. *Ibid.*, n. 10.

lettre, que le Saint était [1] persuadé que les martyrs jouissaient du souverain bonheur aussitôt après leur mort; que l'incarnation [2] du Fils de Dieu, sa passion, sa mort, sa résurrection ont été très-réelles et non apparentes; qu'en matière de doctrine nous devons nous en tenir à ce qui nous a été enseigné dès le [3] commencement; que les hérétiques [4] expliquaient les Ecritures à leur fantaisie; que le moyen d'obtenir de Dieu la force de résister à la tentation, c'est de [5] jeûner et de prier; qu'il ne faut pas être trop sévère [6] envers les pécheurs; mais les reprendre avec beaucoup de modération, qu'il ne faut pas les regarder comme nos ennemis, mais les recevoir comme des membres qu'on fait rentrer dans leur devoir; que les prêtres ne doivent [7] pas croire aisément le mal; que les diacres [8] sont les ministres de Dieu et de Jésus-Christ, et non des hommes; que nous ne sommes point sauvés par nos bonnes œuvres, mais par la grâce [9] et par les mérites de Jésus-Christ; que l'amour [10] des richesses est le principe et la source de tous les maux; mais que l'amour de Dieu et du prochain, qui doit accompagner toutes nos actions, est le fondement de notre [11] espérance.

SAINT ALBÉRIC, DEUXIÈME ABBÉ DE CITEAUX

1109. — Pape : Pascal II. — Roi de France : Louis VI, *le Gros*.

> Celui qui est placé sous le joug de l'obéissance périra d'une manière pitoyable, au lieu de se sauver, s'il résiste à ses supérieurs.
>
> Saint Jean Climaque, *Echelle*, après le 26e degré.

L'Ordre de Cîteaux est si recommandable dans l'Eglise, et l'histoire de son origine est si sainte et si édifiante, qu'on ne doit rien omettre de ce qui peut contribuer à en donner une parfaite connaissance; et comme l'institution des Ordres religieux dépend de leur fondateur, il n'est pas convenable d'omettre la vie de saint Albéric; car il est un de ceux dont Dieu s'est servi pour jeter les premiers fondements de ce grand édifice, que la divine Providence a voulu comme appuyer sur trois précieuses colonnes qui en devaient soutenir toute l'élévation, nous voulons dire, le grand saint Robert, saint Albéric et saint Etienne. Nous donnerons la vie du premier le 29 du mois d'avril, celle du troisième le 17 du même mois : ainsi, il nous reste à donner place au second en ce jour, puisque c'est celui de sa précieuse mort.

Les historiens de la vie de ce grand homme se sont moins mis en peine de

1. Persuasi quod hi omnes (*Paulus, Ignatius, Zozimus et Rufus*), in vacuum non concurrerunt, sed in fide ac justitia, et quod in debito sibi loco sint apud Dominum, cum quo et passi sunt (*Epist. Polycarp.*, n. 9).

2. Omnis qui non confessus fuerit Jesum Christum in carne venisse, antichristus est; et qui non confessus fuerit martyrium crucis, ex diabolo est; et qui eloquia Domini traduxerit ad desideria sua, dixeritque neque resurrectionem, neque judicium esse, hic primo genitus est Satanæ (*Ibid.*, n. 7).

3. Quocirca derelicta plerorumque vanitate, falsisque doctrinis ad traditum nobis ab initio sermonem revertamur (*Ibid.*).

4. N. 7, *ubi supra*.

5. Vigilantes in orationibus et perseverantes in jejuniis, precibus rogantes omnium conspectorem Deum, ne nos inducat in tentationem (*Ibid.*, n. 7)

6. Valde ergo fratres contristor pro illo et pro conjuge ejus quibus det Dominus pœnitentiam veram. Sobrii ergo estote et vos in hoc, et non sicut inimicos tales existimetis, sed sicut passibilia membra et errantia eos revocate, ut omnium vestrum corpus salvetis (*Ibid.*, n. 11).

7. Presbyteri sint ad commiserationem proni, misericordes erga cunctos... non cito credentes adversus aliquem; non severi nimium in judicio, qui sciant nos omnes debitores esse peccati (*Ibid.*, n. 6).

8. Similiter diaconi inculpati esse debent sicut ministri Dei et Christi, non autem hominum (*Ibid.*, n. 5).

9. Scientes quod gratia salvati estis, non ex operibus, sed voluntate Dei per Jesum Christum (*Ibid.*, n. 1).

10. Principium omnium malorum est avaritia (*Ibid.*, n. 4).

11. In quas Pauli epistolas si intueamini poteritis ædificari in fide quæ data est nobis, quæ est mater omnium nostrum subsequente spe, præcedente charitate in Deum, in Christum et in proximum (*Ibid.*, n. 3).

nous découvrir les circonstances de sa naissance et de ses parents, selon la nature, que du progrès qu'il a fait dans la vertu et du bonheur qu'il a eu d'avoir saint Robert pour père selon l'esprit. Nous apprenons seulement des *Annales de l'Ordre de Cîteaux,* dont il est regardé comme un des fondateurs, qu'il reçut une excellente éducation, ce qui, joint à d'heureuses dispositions pour les belles-lettres, en fit un homme fort expérimenté dans les sciences divines et humaines ; il pouvait jouir de grands biens dans le siècle, mais il aima mieux chercher un lieu de retraite pour vivre pauvre, suivant les conseils de Jésus-Christ, qui dit : « Allez, vendez tout ce que vous possédez, donnez-en l'argent aux pauvres et suivez-moi [1] ». Dans ce sentiment, il prit la résolution d'aller découvrir son dessein à saint Robert, qui gouvernait alors les solitaires de Colane [2], et dont la réputation répandait partout une odeur très-suave de sainteté.

Il fut reçu par ce digne supérieur avec tous les témoignages de bienveillance imaginables. Il montra sa reconnaissance en faisant aussitôt paraître à ses confrères, par la sainteté de ses exemples, qu'il voulait marcher sur les pas des plus saints anachorètes qui l'avaient précédé.

La solitude de Colane étant malsaine, Robert conduisit ses solitaires dans la forêt de Molesme : ce fut en cet endroit qu'Albéric, animé et fortifié de l'esprit des anciens Pères du désert, dont il avait toujours conçu une très-haute estime, travailla avec ses frères, sous la conduite de saint Robert, à construire un oratoire et de petites cellules au milieu d'une forêt, n'ayant alors pour tous matériaux que des branches d'arbres et de la terre détrempée ; ce travail, néanmoins, ne leur fit rien relâcher de leurs exercices ordinaires, des saintes lectures et de l'oraison, ni rien retrancher du temps précieux qu'ils employaient ordinairement à chanter les louanges de Dieu. Mais, chose surprenante, et qui prouve bien le changement et la faiblesse de l'esprit humain, cette ferveur que semblaient partager tous les religieux se ralentit bientôt ; plusieurs seigneurs du pays leur ayant donné, à l'envi, ce qui était nécessaire pour leur entretien et même au delà, le revenu temporel du monastère devint trop considérable ; ces richesses les firent tomber dans de grands excès. Saint Robert ne pouvant, ni par prières ni par remontrances, arrêter leurs déréglements, se retira dans un désert appelé *Haur*, où il y avait des solitaires qui vivaient dans une grande union et simplicité de cœur. Albéric, qu'il avait fait prieur, gouverna le monastère de Molesme en son absence ; il s'appliqua d'abord à rétablir la première observance, en joignant de puissants exemples à des exhortations fréquentes et pathétiques; s'apercevait-il qu'il ne gagnait rien par la voix de la douceur, il savait se servir prudemment de toute l'autorité que Dieu lui avait confiée. Une si grande fermeté, soutenue d'une vie irréprochable, condamnait ouvertement les désordres de ceux qui ne voulaient se conduire qu'en suivant des maximes mondaines et séculières ; aussi devint-il bientôt l'objet de la haine de tous ceux qui ne le regardaient que comme un censeur incommode, et l'on vit, pour nous servir des termes de son histoire, des disciples mépriser audacieusement les leçons salutaires d'un maître aussi saint, des enfants s'élever contre leur père, des sujets vouloir commander à leur supérieur, et des coupables traiter comme criminel celui qui ne travaillait qu'à les conduire dans le chemin de la perfection. Ils le chargèrent enfin d'opprobres et d'injures ; notre Saint souffrit toutes sortes de calomnies, et Dieu, pour présenter de plus grandes occasions de victoires à son serviteur, permit qu'on poussât si loin cette persécution, que ces mauvais disciples, l'ayant outragé jusqu'à

1. Matth. XIX, 21. — 2. Colane, ou Colan, est dans le voisinage de Tonnerre.

l'excès, l'enfermèrent comme un malheureux digne des plus rudes supplices.

Albéric voyant tous ses soins inutiles, et son humilité lui faisant croire que Dieu réservait à un autre la juste réforme qu'il voulait introduire en ce monastère, se retira dans un lieu plus solitaire, nommé par les Bollandistes Vivificus, et Vinicus dans Surius (Viviers), avec saint Etienne et deux autres religieux, dont il connaissait la haute vertu, afin de pratiquer avec pleine liberté tout ce que leur piété leur inspirerait de faire, pour répondre à ce que l'esprit de la grâce demandait d'eux ; mais Dieu fit bientôt connaître que les instructions données par ce digne supérieur aux religieux de Molesme n'avaient pas été inutiles, et que cette semence devait porter du fruit dans son temps; car, à peine se fut-il retiré, que ses disciples, ouvrant les yeux, reconnurent la faute qu'ils avaient faite ; ils la pleurèrent, en firent pénitence et ne pensèrent plus qu'à chercher les moyens de faire revenir à Molesme, non-seulement leur prieur saint Albéric, mais encore saint Robert, qui l'avait précédé en l'office d'abbé, et saint Etienne. La chose réussit après de grandes diligences dont ils usèrent pour cet effet, d'autant qu'on y interposa l'autorité du souverain Pontife et de l'évêque de Langres. Les trois grands serviteurs de Dieu revinrent donc en cette solitude, où ils furent très-bien reçus : saint Robert en qualité d'abbé ; saint Albéric en qualité de prieur ; et saint Etienne en qualité de sous-prieur ; on leur rendit une parfaite obéissance, et ils virent, avec beaucoup de joie, tous les esprits réunis et disposés au moins alors à une parfaite observance de toutes les règles.

Mais dans le temps où tous les religieux croyaient ne devoir plus jamais perdre de si saints conducteurs, ils furent de nouveau privés de leur présence et de leur secours. Ces trois illustres personnages, ayant toujours faim et soif d'une plus grande justice, et se sentant appelés et portés à une plus haute perfection que celle qui se pratiquait à Molesme, où ils étaient obligés d'exempter sans cesse de quelques points de la règle les moins fervents, formèrent et exécutèrent, avec les permissions requises, le dessein de se retirer en un lieu fort champêtre et fort solitaire, nommé Cîteaux, où ils allèrent sous l'inspiration du ciel, afin d'y établir un nouvel Ordre.

Ce fut l'an 1098 que saint Robert, saint Albéric et saint Etienne, après avoir laissé toutes choses dans un bel ordre à Molesme, vinrent s'établir à Cîteaux, non loin de Dijon, accompagnés de plusieurs autres fervents religieux qui les suivirent. Mais saint Robert, n'ayant pas été plus d'un an et quelques mois abbé de ce monastère, en fut retiré du consentement du souverain Pontife Urbain II, pour aller une troisième fois gouverner les religieux de Molesme, qui avaient fait des instances extraordinaires pour obtenir cette grâce ; c'est à l'occasion de cette grande perte que les religieux de Cîteaux élurent canoniquement pour abbé, en sa place, le pieux Albéric, dont nous donnons ici la vie.

Cette élection eut lieu l'an 1099 : il fit tout ce qu'il put pour éviter d'accepter cette dignité ; mais ayant enfin reconnu l'ordre de Dieu, il se chargea de ce fardeau, s'associant pour prieur et pour collègue en ses travaux saint Etienne, qui devint son successeur après sa mort, et qui est reconnu pour le troisième fondateur de l'Ordre, comme on peut le voir dans sa vie, au 17 avril.

Notre Saint donc, considérant d'une part le pouvoir qu'il avait en qualité de supérieur, pour augmenter la pureté de cette sainte et étroite observance pour laquelle il avait toujours conservé une très-grande estime, et ayant d'ailleurs la consolation d'avoir pour disciples des sujets bien disposés à suivre tout ce qu'il leur inspirerait, commença à produire en liberté ses sen-

timents, à faire premièrement lui-même beaucoup plus qu'il ne souhaitait des autres, et à soutenir par ses ferventes exhortations, jointes à une sainteté de vie tout à fait exemplaire, le plus bel ouvrage de piété que l'on vît en son siècle.

Ces saints solitaires ne cédaient alors en rien à ceux de la Thébaïde ; ils partageaient la nuit en trois parties ; ils se reposaient à peu près l'espace de quatre heures ; pendant les quatre heures suivantes, ils chantaient des psaumes et des hymnes pour publier les louanges de Dieu, et pendant les autres quatre heures, ils s'occupaient au travail manuel ; leur ouvrage le plus ordinaire était de transporter et de cultiver des terres pour faire venir des légumes qui composaient toute leur nourriture. A la suite de ce travail, ou de quelque autre semblable, ils faisaient de pieuses lectures et récitaient des prières particulières ; de sorte que plusieurs autres saintes pratiques semblables, se succédant ainsi les unes aux autres, ne leur permettaient de se donner aucun relâche ni le jour ni la nuit.

Leurs habits, fort pauvres et fort simples, n'étaient composés que d'étoffes très-grossières qu'ils savaient préparer de leurs propres mains. Quelques auteurs même disent que leurs vêtements n'étaient faits que de feuilles de palmier entrelacées avec industrie les unes dans les autres. Ce fut encore par les soins de saint Albéric que l'on vit en peu de temps un monastère assez régulièrement construit, et il fut aisé d'élever un tel édifice, puisqu'on ne chercha avant tout qu'à bâtir une grande quantité de cellules fort simples pour loger les postulants qui venaient, et à construire une petite église en l'honneur de la sainte Vierge, et quelques autres lieux réguliers absolument nécessaires pour être à couvert des plus grandes injures du temps.

C'était une chose qui attirait l'admiration de tout le monde, de voir le saint abbé donnant l'exemple aux autres, porter des terres et d'autres fardeaux fort pesants pour avancer ces bâtiments ; il savait nourrir son esprit de pieux sentiments qu'il tirait des psaumes, en même temps qu'il occupait son corps au travail manuel ; et quoiqu'il fût fort âgé, il ne laissait pas de dompter sa chair par des mortifications corporelles, par des jeûnes et des veilles qui surpassaient, dit son historien, tout ce qu'on peut imaginer ; car, lorsque les religieux allaient par nécessité prendre leur repos, il se servait de ce temps de la nuit pour faire subir à son corps de longues flagellations, et s'il prenait quelque peu de sommeil, c'était sur deux planches toutes nues : cette manière de prendre son repos sur ce lit de pénitence, lui donnait facilité pour se lever avant les autres ; de telle sorte qu'il avait ordinairement récité tout le Psautier avant que les autres religieux fussent levés pour venir chanter les Matines.

La réputation du saint abbé et de ses illustres disciples se répandit avec tant d'éclat et vola si hautement partout, que deux célèbres cardinaux, Benoît et Jean, envoyés en France comme légats par Pascal II, successeur d'Urbain II, vinrent loger par dévotion dans leur pauvre demeure, où ils admirèrent, avec une satisfaction incroyable, la vie plus angélique qu'humaine de ces nouveaux religieux. Après avoir reconnu que leur dessein venait du ciel, ils leur persuadèrent d'envoyer en cour de Rome, pour demander au souverain Pontife sa protection spéciale dans leurs saintes entreprises, et la confirmation de leur établissement : ce qu'ils exécutèrent avec succès ; car saint Albéric députa deux de ses religieux, nommés Jean et Ilbode, qui, munis de plusieurs lettres de recommandation et d'instructions qui leur avaient été données par les deux légats, par leur propre évêque et même par

l'archevêque de Lyon, obtinrent de Sa Sainteté tout ce qu'ils souhaitaient. Le monastère fut mis sous la protection du Saint-Siége.

On voit encore avec plaisir, dans les *Annales de Cîteaux*, toutes ces lettres et les autres actes qui concernent le premier établissement de cet Ordre. Il serait difficile d'exprimer la joie que reçut saint Albéric, se voyant autorisé du souverain Pontife dans ses desseins, par la bulle que lui apportèrent les religieux qui revinrent de Rome. Il composa pour lors divers statuts et plusieurs saintes ordonnances qu'il publia et qui furent acceptées; elles n'avaient d'autre fin que de faire observer, dans toute la rigueur et à la lettre, la règle de saint Benoît, et par conséquent de rejeter plusieurs usages contraires qui regardaient les habits, la nourriture, la possession des biens et d'autres choses semblables. Il est important de s'attacher à ces détails pour juger la part que prit à cette œuvre le glorieux saint Albéric, et l'on ne doit pas s'étonner si plusieurs auteurs lui attribuent la qualité de principal fondateur de l'Ordre de Cîteaux ; car, sans dire, comme le veulent insinuer quelques actes rapportés par Bollandus, qu'il est venu, même avant saint Robert, au désert de Cîteaux, il est toujours indubitable, comme nous l'avons dit, que le même saint Robert n'a demeuré qu'environ un an en ce lieu ; que quand il le quitta et remit sa crosse abbatiale entre les mains de Gautier, évêque de Châlon-sur-Saône, on déclara publiquement tous les religieux exempts de l'obligation de lui obéir, comme ils l'avaient promis auparavant ; et que ce fut par conséquent saint Albéric, qui sut premièrement arrêter, par sa douceur, sa sagesse et la force de ses exemples, tous ces solitaires qui, dans la liberté qu'ils venaient de recevoir, auraient pu, sous différents prétextes, demander à se retirer de côté et d'autre, dans les monastères voisins où l'on n'observait pas à beaucoup près cette grande rigueur de Cîteaux. Ainsi il paraît assez que le Saint dont nous parlons, après avoir soutenu ses frères dans la régularité et dans la ferveur depuis l'absence de saint Robert, fut élu abbé en sa place, comme nous l'avons déjà dit, par les suffrages de la communauté, en présence et du consentement de l'évêque de Châlon, qui présida à l'élection ; on convient aussi que ce fut lui le premier qui perfectionna, qui composa même en partie et fit recevoir les constitutions de cet Ordre commençant ; ce qu'il exécuta avec une ferveur, une constance et un zèle toujours nouveaux, l'espace de près de dix ans. Ces règlements ne sont qualifiés, dans les premières histoires de cet Ordre, que *d'institutions des moines de Cîteaux,* sortis de Molesme. Les abus qu'ils répriment sont les fourrures et les peaux précieuses, les superfluités des habits, les garnitures des lits, la diversité et l'abondance des viandes, l'usage de la graisse, etc. Albéric résolut d'avoir des convers laïques, pour prendre soin des métairies et de la culture des terres, parce que, conformément à la règle, les religieux devaient demeurer dans le cloître pour y vaquer à l'oraison et au service divin.

Ces frères convers étaient le plus souvent des hommes simples et droits qui ne savaient ni lire, ni chanter, mais qui n'en étaient pas moins dignes de la vie religieuse. Ils faisaient les mêmes vœux et jouissaient des mêmes avantages spirituels que les frères du chœur, seulement ils n'étaient pas obligés à l'office et pouvaient ainsi consacrer tout leur temps au travail. Chaque fois qu'ils entendaient la cloche du couvent sonner une heure canoniale, ils se mettaient à genoux, ou s'appuyaient courbés sur le manche de leurs bêches, de leurs sarcloirs ou de leurs faulx et récitaient des *Pater* et des *Ave*, en union avec les Pères qui chantaient l'office, mêlant ainsi leur prière aux hymnes des oiseaux, au bruit des vents,

aux harmonies des cieux pour adorer Dieu et saluer la vierge Marie.

L'habit de ces religieux était d'abord de couleur grise ou noire, mais Albéric le changea en habit blanc, avec un scapulaire gris.

Voici comment la tradition raconte ce changement symbolique : Le jour des nones d'août, pendant qu'Albéric et ses moines chantaient Matines au chœur, la très-sainte Vierge apparut tout à coup au milieu d'eux, et s'approchant du bienheureux abbé, elle lui mit sur les épaules une robe toute blanche, et, à l'instant même, les vêtements des autres religieux devinrent blancs, et la Vierge sans tache remonta aux cieux avec les Saintes qui lui faisaient cortége [1].

On faisait la fête de ce miracle dans l'Ordre de Cîteaux, au 5 août, sous ce titre : Descente de la bienheureuse Vierge Marie à Cîteaux, et miraculeux changement de l'habit noir en habit blanc, sous le très-saint abbé Albéric. L'habit blanc fut comme une livrée de la sainte Vierge : aussi tous les monastères cisterciens étaient-ils dédiés à Marie.

Cette apparition n'est pas un fait isolé : souvent la Mère de Jésus se montrait aux frères « du désert de Cîteaux » pour les défendre et les consoler. Rien n'est gracieux comme ces poétiques légendes qui nous montrent la très-douce vierge Marie visitant les moines qui chantent l'office et les enflammant de zèle, soulageant ceux qui labourent, coupent du bois ou portent des fardeaux, et essuyant le front des moissonneurs. Tantôt, nous disent-elles encore, elle les entoure, au sein de la nuit, d'une paisible lumière, tantôt elle présente à leurs adorations son divin Fils Jésus, ou s'agenouille avec eux devant lui ; tantôt elle fait briller aux yeux du mourant la couronne immortelle, le soutient contre les frayeurs du trépas et attend son âme pour la porter devant Dieu.

Un des frères, que les Annales ne nomment point, vit les cieux ouverts, et, sur des trônes étincelants, les chœurs des anges, les patriarches, les prophètes, les apôtres et les martyrs..... puis des religieux de différents Ordres. Il chercha ceux de ses frères qui étaient sortis de ce monde et n'en put voir aucun..... « Qu'est-ce donc ? ô très-sainte Vierge », s'écria-t-il avec effroi, « je ne vois aucun de mes frères !..... Serait-ce possible que des religieux qui vous sont si dévoués soient exclus du paradis?..... » La reine du ciel le voyant troublé jusqu'au fond de l'âme, lui répondit : « Ils me sont si chers, mes fils de Cîteaux, que je les garde sur mon cœur », et, entr'ouvrant son manteau d'une merveilleuse ampleur, elle lui montra les religieux de sa famille. Transporté de joie, il raconta ce qu'il avait vu, et tous les frères en bénirent Dieu.

Toutefois, une épreuve terrible pesait sur Albéric : la mort poursuivait son œuvre dans le nouveau monastère, et personne ne venait occuper la stalle ni relever la bêche du défunt. Il s'en attristait, et si résigné qu'il fût dans son abandon, la crainte que Cîteaux ne fût enseveli avec ses premiers fondateurs l'affligeait profondément. Il s'en plaignait souvent à Dieu et demandait avec instances des novices.

Quand cette épreuve eut suffi aux desseins de la Providence sur le bienheureux Albéric, elle cessa, du moins pour un temps, par l'arrivée d'un postulant dont la vocation miraculeuse réjouit la communauté désolée. Il était clerc et étudiant aux écoles de Lyon. Un jour qu'il demandait à Dieu la grâce de connaître la voie du ciel, il aperçut dans une vision une vallée profonde et, sur une haute montagne qui s'élevait au milieu, une cité magnifique..... Il voulut y monter, mais une large rivière en protégeait les

1. Voir le Martyr. cist. au treizième jour d'Août.

avenues. Cherchant un endroit qu'il pût traverser, il vit sur la rive opposée douze ou quatorze pauvres qui lavaient leurs tuniques. L'un d'eux avait un vêtement d'une blancheur éblouissante, et il aidait tour à tour chacun de ses compagnons. — « Qui êtes-vous ? » leur dit le clerc.— « Ces pauvres sont des moines qui font pénitence et se purifient de leurs péchés ; je suis, moi, Jésus-Christ... Cette cité, c'est le Paradis, où je règne avec ceux qui ont lavé leur vêtement et fait pénitence; voici le chemin que tu demandes à connaître depuis si longtemps. » — Le clerc raconta sa vision à l'évêque de Châlon, qui lui dit de se faire moine et lui indiqua le chemin de Cîteaux. Il obéit. A la porte d'osier pendait un marteau de fer, il le souleva et ce fut l'un des pauvres de sa vision qui vint ouvrir !... Il reconnut de même tous les autres moines et leur raconta comment il les avait déjà vus, ce qui les ravit de joie. Ce clerc, qui avait nom Robert, devint un excellent religieux et fut prieur [1].

Nous ne finirions point si nous voulions rapporter tout ce que nous trouvons à la gloire de ce saint fondateur dans les mémoires de son Ordre ; il nous reste à dire quelque chose de son pieux décès. Ce saint abbé ayant donc heureusement accompli ce que la divine Sagesse avait désiré de lui pour l'institution d'une des plus saintes et des plus célèbres congrégations, fut jugé digne d'aller posséder l'objet céleste après lequel on l'avait vu si fréquemment soupirer ; cette récompense lui fut procurée à l'occasion d'une fièvre qui fut assez violente pour causer la mort à celui qui ne pouvait plus vivre que de la vie des Bienheureux. Etant à l'extrémité et voyant ses religieux baignés de larmes et attristés de l'état de souffrance où ils le voyaient, il les consola et releva leur courage, leur disant qu'ils ne devaient pas le plaindre dans les douleurs qu'ils lui voyaient souffrir, puisqu'elles allaient le mettre en possession d'un grand bonheur ; ajoutant que, s'ils savaient quel était le degré de gloire auquel Dieu lui avait fait connaître qu'ils étaient appelés, la vie présente leur deviendrait tout à fait ennuyeuse, et ils ne travailleraient uniquement que pour le ciel. Ensuite il récita d'une voix fort distincte, et qui marquait le contentement de son cœur, le *Symbole des Apôtres ;* après quoi, il dit les *Litanies de la sainte Vierge,* et après ces paroles, *Sancta Maria, ora pro nobis,* Marie, priez pour nous, sa vénérable figure devint rayonnante comme un soleil, et il rendit doucement sa belle âme à son Dieu, le 26 janvier l'an 1109. On raconte qu'il apparut plusieurs fois à ses religieux lorsqu'ils étaient au chœur, ou à l'oraison, ou à l'ouvrage manuel, les exhortant à travailler efficacement à leur sanctification.

Saint Etienne, qui lui succéda, fit sur ce sujet, à ses religieux, un discours admirable qui a été heureusement conservé, et où, après avoir exprimé, d'une part, la douleur dont il est pénétré lui-même pour cette perte commune, il les anime aussitôt, en leur disant qu'ils doivent néanmoins se souvenir qu'il n'y a rien au monde de plus avantageux, pour ceux qui ont longtemps combattu sur la terre pour la gloire de Jésus-Christ, que d'être délivrés de la chair mortelle dont nous sommes enveloppés, afin d'aller jouir avec plus de liberté de celui qu'on aime par-dessus toutes choses, et qu'il faut verser des larmes bien plutôt sur ceux qui demeurent ici-bas dans le combat, toujours en doute s'ils remporteront la victoire, que sur ceux qui, étant victorieux, sont allés, comme le saint abbé Albéric, recevoir la palme due à leurs travaux. On pourra voir ce discours plus au long dans l'histoire de l'Ordre.

On peut représenter saint Albéric de la manière suivante : la sainte

1. Vincent de Beauvais. Lib. xxv, cap. 106.

Vierge lui apparaît et lui remet l'habit blanc des Cisterciens[1] ; elle lui apparaît encore à l'heure de sa mort; on l'associe aussi aux trois célèbres religieux de Cîteaux, saint Robert, saint Etienne Harding et saint Bernard de Clairvaux.

Nous avons tiré ce que nous avons dit dans cette vie du tome Ier des *Annales de Cîteaux* et des *Actes* de Bollandus. Le R. P. Dom Pierre-le-Nain, sous-prieur de l'abbaye de la Trappe, a donné autrefois au public un ouvrage en français, qui porte pour titre : *Essai sur l'Ordre de Cîteaux*; on y pourra découvrir plusieurs particularités sur la vie de ce grand Saint. — Voir aussi *Saints de Dijon*, par M. l'abbé Duplus.

LA B. MARGUERITE DE HONGRIE, VIERGE,

DE L'ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

1243-1271. — Papes : Innocent IV; Grégoire X. — Rois de France : Louis IX : Philippe III, *le Hardi.*

Si l'Eglise est un arbre, la virginité en est la fleur.
Saint Cyprien, *De habitu virgin.* c. II.

Béla IV, roi de Hongrie, frère de sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe, se voyant presque chassé de ses Etats par les irruptions des Tartares qui avaient envahi tout son pays, fit un vœu à Dieu avec la princesse Marie, son épouse, fille de Baudoin II, empereur d'Orient, que, s'il lui plaisait de les délivrer de ces barbares, ils consacreraient à son service l'enfant qui naîtrait de leur mariage. Leurs prières furent exaucées; car ces infidèles se retirèrent de la Hongrie, et quelque temps après, la reine mit au monde une fille qui fut nommée *Marguerite.* Lorsqu'elle eut l'âge de trois ans, ses vertueux parents, pour ne pas différer davantage l'exécution de leur vœu, la mirent au monastère de Veszprim, de l'Ordre de Saint-Dominique, et lui donnèrent pour gouvernante la comtesse Olympiade, qui prit elle-même l'habit de religieuse, afin que, en veillant sur les actions de la petite princesse, elle pût en même temps servir Dieu dans une plus grande perfection. On vit assez, dès ce bas âge, que, comme elle était un fruit de la prière, elle serait aussi un sujet de merveilles, où la grâce de Dieu triompherait d'une manière extraordinaire.

Elle n'avait pas encore quatre ans, qu'elle récitait par cœur les *Heures de Notre-Dame*, qu'elle avait apprises seulement à les entendre chanter dans le chœur des religieuses, et elle conçut une telle dévotion envers cette auguste Vierge, mère du Fils de Dieu, que partout où elle rencontrait son image, elle se mettait à genoux et récitait la Salutation angélique. Cette ferveur s'accrut avec l'âge; car, dès qu'elle fut entrée dans le chapitre des religieuses, elle ne manqua jamais, la veille des quatre plus grandes fêtes de Notre-Dame, de demander avec larmes la permission de faire quelque pénitence à son honneur, comme de jeûner ce jour-là au pain et à l'eau; et chaque fois qu'elle en faisait l'office, elle récitait en son particulier mille

1. Les religieux cisterciens ont été appelés *White-friars*, frères blancs, par les Anglais; et les Bénédictins, *Black-friars*, frères noirs.

fois l'*Ave Maria,* et se prosternait chaque fois jusqu'en terre. Elle fuyait tous les jeux auxquels les enfants prennent plaisir, aimant mieux prier Dieu que se divertir avec les autres. Quand sa maîtresse la voulait retirer de l'oraison, de crainte qu'une si grande application ne fît tort à sa santé, elle ne cessait point de pleurer jusqu'à ce qu'on lui eût permis de continuer. Elle ne voulait pas qu'on l'appelât fille de roi, et lorsqu'on le faisait, elle s'en plaignait comme d'une injure; c'est pourquoi elle ne voulait pas voir ses parents, de peur que leur entretien ne la fît considérer davantage.

A l'âge de cinq ans, elle quitta tout à fait l'usage du linge et commença même, peu de temps après, à se servir du cilice que sa gouvernante était contrainte de lui permettre pour satisfaire à sa ferveur; mais quand elle eut plus de forces, elle accrut ses austérités par de nouvelles mortifications dont nous parlerons.

Cependant le roi, son père, voyant que toutes les inclinations de la jeune princesse ne tendaient qu'à la vie religieuse, fit bâtir exprès un nouveau monastère en l'honneur de la sainte Vierge, dans une île du Danube, à une demi-lieue de la ville de Bude; elle fut nommée l'*île de Sainte-Marie*, mais on l'appelle communément aujourd'hui l'*île de Sainte-Marguerite.* Notre Sainte y fut transférée et y fit profession à l'âge de douze ans, ainsi qu'il était permis aux jeunes filles avant le saint concile de Trente; et alors elle commença une vie toute de vertus, n'ayant plus d'autre désir que d'avancer toujours en la charité et en la perfection religieuse. Elle parlait peu et ne disait jamais rien qui ressentît la vanité ou la grandeur. Bien loin de se flatter de sa naissance royale, elle voulait passer et paraître partout pour la moindre de toutes les sœurs. Elle accomplit pendant toute sa vie, plus parfaitement que nulle autre, toutes les observances régulières. S'il arrivait qu'une sœur lui dît quelque chose d'offensant, elle se jetait aussitôt à ses pieds et lui demandait pardon. Elle prévenait celles qu'elle croyait avoir quelque chose contre elle. Elle faisait distribuer aux pauvres l'argent que son père lui envoyait, et elle priait Dieu pour ceux à qui elle ne pouvait pas faire l'aumône. Quand elle voyait des aveugles, des boiteux, des paralytiques et d'autres personnes souffrant de quelque infirmité, elle disait à Dieu : « Je vous remercie, Seigneur, de ce que, pouvant avoir tous ces défauts, il vous a plu de m'en préserver ». Au lieu de prétendre, en qualité de fondatrice de la maison, à quelques priviléges, elle traitait son corps avec plus de rigueur, et ne se contentant point des austérités ordinaires de la règle, elle s'était ménagée, par la permission de son confesseur, un très-rude cilice dont elle usait souvent en secret, particulièrement au saint temps du Carême, durant lequel elle ne le quittait point. Outre la discipline qu'elle prenait avec les autres religieuses, elle se la faisait donner toutes les nuits en particulier, mais avec tant de rigueur qu'il serait difficile de le croire, si l'on ne savait, par expérience, ce que peut la ferveur des âmes qui aiment parfaitement Dieu. Elle ne mangeait jamais de viande, à moins qu'elle ne fût fort malade, et la crainte qu'on ne l'y obligeât et qu'on ne la mît à l'infirmerie, lui faisait cacher ses maux. Quand on lui représentait qu'elle ne devait pas exercer une si grande rigueur sur elle-même, puisque c'était avancer ses jours, et qu'en vivant davantage, elle pourrait acquérir plus de mérites, elle répondait que, dans l'incertitude du temps qui lui restait à vivre, elle ne voulait point en perdre un seul moment, et que cette vallée de larmes n'était pas un lieu de repos pour un corps sujet à la mort.

Elle pratiqua excellemment ces trois règles : « D'aimer Dieu sur toutes choses, et son prochain pour Dieu; de se mépriser soi-même; et de ne

mépriser ni de juger personne ». Elle les avait apprises d'un prédicateur d'une vertu consommée. Ce pieux personnage, lui parlant un jour de la perfection religieuse, lui dit qu'après avoir longtemps demandé à Dieu qu'il lui fît connaître par quels moyens les anciens Pères avaient obtenu de sa bonté tant de faveurs surnaturelles, il avait vu, durant son sommeil, un livre où les trois règles que nous venons de rapporter étaient écrites en lettres d'or. Par ces trois degrés, cette bienheureuse est arrivée à une si éminente vertu, que nous pouvons assurer sans crainte qu'elle a possédé tout ce qui peut faire une parfaite religieuse. On peut même dire que si le martyre a manqué à sa volonté, sa volonté n'a pas manqué au martyre, puisqu'elle regrettait souvent d'être née en un temps où l'on ne faisait plus de Martyrs. En effet, elle le rechercha avec tant d'ardeur, qu'entendant parler de l'irruption des Barbares en Hongrie, qui faisaient trembler tout le monde, elle voulait bien prier Dieu qu'il les arrêtât en faveur du peuple; mais d'ailleurs, elle souhaitait pour elle qu'ils vinssent, afin qu'ils la fissent martyre. « Que je serais heureuse », disait-elle, « d'être mise en pièces et d'être brûlée pour l'amour de mon Sauveur. Je souhaiterais que, pour prolonger davantage mes douleurs, chaque endroit de mon corps souffrît, l'un après l'autre, quelque tourment particulier ».

Si Marguerite avait tant de ferveur et d'amour pour son époux Jésus-Christ, il ne manquait pas, de son côté, de lui communiquer les grâces et les faveurs les plus extraordinaires qu'il fait à ses bien-aimées; car elle eut le don des miracles pendant sa vie et après sa mort et aussi le don de prophétie : elle prédit au roi, son père, qu'il remporterait une glorieuse victoire sur Frédéric, duc d'Autriche, contre qui il menait une puissante armée. Notre-Seigneur la favorisa en outre d'un don si parfait d'oraison que les nuits ne lui étaient pas assez longues pour y satisfaire. De là vient que ses prières étaient accompagnées d'une telle abondance de larmes que ses mouchoirs n'étaient pas suffisants pour les essuyer; son voile de religieuse en était aussi tout trempé, surtout quand elle entendait lire ou qu'elle méditait la Passion du Sauveur. Alors elle n'était plus à elle-même; mais bientôt elle jetait les hauts cris, et elle demeurait comme morte. Un jour de vendredi saint, on vit plusieurs fois son corps élevé de terre de plus d'une coudée, ce qui lui est aussi arrivé d'autres jours, particulièrement en la fête de tous les Saints et de l'Assomption de la Vierge; une autre fois, au temps de l'Avent, un globe de feu parut la nuit sur sa tête tandis qu'elle priait. Ces insignes faveurs font assez connaître que cette vertueuse fille, qui vivait ainsi cachée dans son monastère, était la bien-aimée de Jésus; cependant elle ne laissa pas, par une permission de Dieu qui voulait éprouver sa fidélité, d'être encore recherchée en mariage, particulièrement par Georges, roi de Bohême. Ce prince, l'ayant voulu voir à cause de sa grande réputation, pria le roi et la reine de Hongrie de le mener au monastère de l'île de Sainte-Marie. Mais aussitôt qu'il vit la princesse, il fut si épris de sa beauté, qu'il la demanda en mariage, à condition, non-seulement de ne prendre aucune dot, mais de lui donner tout son bien avec son royaume, assurant qu'il serait bien aise, dans la vue de cimenter la paix entre leurs Etats, d'obtenir du Pape la dispense nécessaire.

Le roi, voyant ces grands avantages, en parla à sa fille; mais elle lui fit cette sage réponse : « Mon père, je me souviens qu'à l'âge de sept ans, vous me fîtes une semblable proposition pour le roi de Pologne, et, vous ne l'avez pas oublié, je vous dis que je désirais être uniquement à celui que vous m'aviez donné pour époux avant même que je vinsse au monde; com-

ment voulez-vous que maintenant, plus âgée et plus capable de recevoir les grâces de mon Dieu, je change de résolution ? Cessez, je vous prie, mon père, de me détourner davantage de la promesse que j'ai faite de garder ma virginité, et laissez-moi vivre pour celui auquel vous m'avez si saintement consacrée. Car, enfin, je ne fais aucun cas de la couronne ni des richesses, ni des autres avantages que m'offre le roi de Bohême, je préfère le royaume de Jésus-Christ et les délicieuses suavités de sa grâce; j'aime donc mieux mourir que de consentir à la proposition que vous me faites ». Le roi lui remontra qu'étant son père, elle était obligée de lui obéir, puisque, par un commandement de Dieu, les enfants doivent obéir à leurs parents; la Sainte repartit généreusement, s'adressant au roi et à la reine : « Quand vous me commanderez des choses qui seront agréables à Dieu, je me ferai gloire de vous obéir, comme à des personnes qui ont autorité sur moi; mais si vous m'ordonnez de faire ce qui est contre sa sainte volonté, rien ne sera capable de m'y contraindre; sachant bien que le pouvoir qu'ont les pères et les mères sur leurs enfants ne s'étend point jusque-là ». Ces paroles firent connaître au roi et à la reine que la constance de leur sainte fille était invincible, et ainsi ils la laissèrent vivre paisiblement le reste de ses jours dans son monastère. Elle y continua ses exercices de dévotion et de pénitence jusqu'à la vingt-huitième année de son âge, qu'elle prédit à ses sœurs, un an auparavant, devoir être sa dernière. Enfin, le 9 janvier, quoiqu'elle parût être en parfaite santé, elle leur dit positivement que dans dix jours elle ne serait plus au monde, et qu'elle en sortirait le jour de la fête de sainte Prisque. En effet, trois jours avant cette fête, elle tomba en une forte fièvre qui ne lui donna point d'autre loisir que de se disposer à ce dernier passage par la réception des Sacrements et par un continuel entretien avec son Bien-Aimé. Voyant que sa dernière heure était proche, elle récita dévotement le psaume entier : *In te, Domine, speravi,* Seigneur, j'ai espéré en vous, jusqu'à ces paroles : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains »; et envoya ainsi heureusement son âme au ciel, l'an 1271, le samedi 18 janvier : elle entrait à peine dans la vingt-huitième année de son âge.

Après le départ de cette belle âme, son corps demeura si beau et si vermeil, et exhala une si agréable odeur que l'archevêque de Strigonie, venu trois jours après pour faire les obsèques, dit tout haut aux religieuses qu'elles ne devaient plus pleurer cette princesse, puisqu'ayant été une Sainte en sa vie, elle était déjà glorieuse dans le ciel. Plus de deux cents miracles qui se sont faits à son tombeau et ailleurs à son invocation sont des preuves encore plus assurées de cette vérité, et elle est honorée comme Sainte par tout le royaume de Hongrie; bien que les papes, qui avaient commencé le procès de sa canonisation, ne l'aient pas encore déclarée Sainte, avec les cérémonies qui s'observent ordinairement en ces occasions par l'Eglise romaine.

Le pape Pie II a autorisé son culte en Hongrie. Pie VI, par décret du 28 juillet 1789, étendit à tout l'Ordre de Saint-Dominique la permission de célébrer sa fête. Pie VII permit au clergé de Presbourg d'en réciter l'office, et fixa sa fête au 26 janvier, par décret du 24 août 1804.

On représente sainte Marguerite de Hongrie avec un *globe de feu* au-dessus de sa tête. On l'invoque contre les *inondations*, parce que plus d'une fois dans sa vie, elle apaisa les tempêtes, fit reculer les flots du Danube, ouvrit et ferma, par ses prières, les cataractes du ciel. A Presbourg, où les reliques de cette sainte fille de saint Dominique ont été transportées, on l'invoque encore contre les fièvres pernicieuses ou palu-

déennes : la situation de son monastère au milieu de l'île d'un fleuve explique cette dévotion.

La vie de cette Bienheureuse fut écrite l'an 1340, par le Père Guérin, religieux du même Ordre de Saint-Dominique. Surius l'a transcrite en son premier tome ; et Bollandus, au troisième volume des Saints de ce mois (nouv. éd.). Le R. P. Jean de Sainte-Marie l'a tirée d'un manuscrit qui se gardait en la royale abbaye de Poissy, et l'a insérée parmi les vies des successeurs de cet Ordre; et, enfin, le R. P. Jean-Baptiste Feuillet, sous-prieur des Jacobins, du grand couvent, la rapporte au premier tome de l'*Année dominicaine.*

SAINT SÉVÉRIEN, ÉVÊQUE DE MENDE (1er siècle).

Bien que l'injure du temps, les dévastations des guerres civiles et l'aveugle fureur des hérétiques aient fait périr des documents aussi nombreux qu'importants sur les antiquités de la très-ancienne église de Mende, il reste néanmoins encore des monuments historiques du caractère le plus authentique, tels que plusieurs martyrologes et un assez grand nombre de manuscrits religieusement conservés à Mende, desquels il résulte que Sévérien, fidèle compagnon de saint Martial de Limoges, dans la prédication de l'Evangile, suivit comme prêtre ce grand apôtre de l'Aquitaine dans ses courses à travers les montagnes du Gévaudan. Bientôt une église ayant été fondée au bourg de Mende, et placée sous le patronage de la bienheureuse Vierge Marie, Martial, au moment d'aller visiter d'autres contrées, éleva à la dignité de pontife celui qui avait été son disciple, le compagnon de ses travaux et l'imitateur de ses vertus. Il l'ordonna et le laissa dans le pays de Gévaudan, afin qu'il gagnât à l'Evangile le peuple encore assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort. L'autorité des documents dont le diocèse de Mende est en possession est confirmée par une tradition constante très-ancienne et à laquelle on ne peut pas assigner de commencement.

On parle d'un certain petit roi, ou prince de Gévaudan, qui, ayant été converti par saint Sévérien et étant sans enfants, légua au saint évêque le pouvoir politique qu'il possédait dans le pays, et plusieurs font remonter jusque-là l'origine de ce pouvoir que conservèrent pendant des siècles les évêques de Mende, et dont ils ne se servirent que pour répandre abondamment sur le peuple les bienfaits d'une douce et paternelle domination. On ne sait pas au juste combien de temps saint Sévérien remplit ses fonctions apostoliques, et l'on ignore absolument si sa vie précieuse devant Dieu fut couronnée par le martyre, ou si le pieux pontife s'endormit dans le Seigneur d'une mort tranquille.

Propre de Mende. — Voir en outre la vie de saint Martial.

SAINT THÉOGÈNE, ÉVÊQUE D'HIPPONE (260).

Théogène, évêque, était du nombre des Pères du Concile de Carthage, qui s'assembla par le soin et l'autorité de saint Cyprien, pour traiter la question du baptême des hérétiques. Il y donna un avis qui, si l'on fait attention aux circonstances et à la question non encore définie, paraîtra marqué au coin de la prudence. Saint Augustin rapporte ainsi ces paroles : « Théogène d'Hippone dit : Selon le sacrement de la grâce céleste, que nous avons reçu, nous croyons en un seul baptême, qui est dans la sainte Eglise ». Et notre grand docteur interprète ainsi cette pensée : cet avis peut être aussi le mien. Car il a été pesé pour ne rien contenir qui soit contraire à la vérité, et nous aussi nous croyons en un seul baptême, qui est dans la sainte Eglise ; c'est pourquoi les termes de cet avis ne doivent pas rencontrer la contradiction, puisqu'ils ne gênent en rien la vérité.

L'empereur Valérien régnait alors ; longtemps, il avait mérité l'approbation des gens de bien, étant très-favorable aux chrétiens. Mais égaré par les perfides conseils de Marcien, il lança un édit de persécution. Commencée à Rome par une grande effusion de sang, la persécution passa bientôt en Egypte, et envahit toute l'Afrique. Un prélat éminent entre tous les autres, saint Cyprien, eut la tête tranchée ; saint Augustin dit de lui : « Comme un sarment chargé de fruits, s'il y eut quelque chose à purifier en lui, le martyre le purifia ». Théogène d'Hippone, son contemporain et son collègue dans l'épiscopat, suivit ce grand homme dans une si glorieuse mort.

La mémoire de Théogène était célèbre à Hippone, et le même docteur parlant du culte des Saints, disait : « Lorsque nous offrons le saint sacrifice aux mémoires des Saints, n'est-ce pas à Dieu que nous l'offrons ? » Les saints martyrs ont un rang honorable, cependant on ne les adore pas à la place du Christ. Quand avez-vous entendu dire dans la mémoire de saint Théogène, soit à moi, soit à un de mes frères ou collègues, à quelque prêtre enfin : Je vous offre à vous, saint Théogène, je vous offre à vous, Pierre ? Ce n'est pas Pierre que j'adore, mais Dieu que Pierre aussi adore comme moi. Théogène fut martyrisé vers l'an 260, et avec lui trente-six chrétiens qui, méprisant la mort, remportèrent la couronne de la vie éternelle.

Saint Augustin, *sermon* CI. — Voir aussi le *Propre d'Alger*.

SAINT MARUS, ÉVÊQUE DE TRÈVES ET CONFESSEUR (479).

Saint Marus, successeur de l'évêque Evemète sur le siége de Trèves, florissait, dit-on, sous le pape Hilaire, successeur de saint Léon le Grand. L'injure des temps a dérobé à la postérité la connaissance de sa vie ; cependant il nous est resté quelques traces de ses vertus, confiées par la tradition de nos pères à la mémoire fidèle des générations. Sa principale occupation consista à relever et à embellir les basiliques et les sépulcres des martyrs ; il déploya particulièrement son zèle dans la reconstruction d'un temple de la très-sainte Mère de Dieu, bâti autrefois par saint Félix, et que les Huns venaient de brûler et de ruiner avec tout le reste de la ville. Il mérita d'y avoir une place pour sa sépulture parmi les corps nombreux des saints martyrs et des saints évêques qui s'y trouvaient, notamment celui de saint Paulin, évêque et martyr.

Les miracles qui se sont opérés à son tombeau et qui l'ont rendu glorieux dans la suite des âges, ont montré combien cet homme avait été éminent en sainteté et en pureté, et combien son âme fut trouvée précieuse devant Dieu. Il était autrefois l'objet d'un culte empressé de la part des indigènes et des étrangers, et les malades affligés de la goutte ou de la paralysie, ou de convulsions nerveuses, éprouvaient particulièrement l'effet de sa protection. Le concours des pèlerins était considérable dans la basilique de Saint-Paulin, où le peuple de Trèves célébrait annuellement sa fête solennelle, et la pierre du seuil de son tombeau paraissait tout usée par les genoux des suppliants.

SAINT AUSILE, ÉVÊQUE DE FRÉJUS (ve siècle).

Ausile, aussi nommé Antiole ou Ansile, d'abord moine de Lérins et compagnon de cellule de saint Loup et de saint Maximin, et d'autres hommes d'une grande célébrité, a reçu de Sidoine Apollinaire de grands éloges pour ses rares vertus, en particulier pour l'extrême abstinence dans laquelle il vivait, jusqu'à égaler, sinon surpasser, les saints habitants des déserts égyptiens. Une tradition antique témoigne qu'il gouvernait l'église de Fréjus et qu'il fut couronné du martyre sous Evaric, roi arien des Visigoths. Aussi figure-t-il comme évêque et martyr dans les litanies et les bréviaires les plus anciens.

De temps immémorial, la paroisse de Callas (diocèse de Fréjus), honore saint Ausile et conserve ses précieuses reliques. A une époque très-reculée, une chapelle y fut élevée en son honneur, renommée par ses miracles et le concours des pèlerins. On invoque principalement ce Saint pour obtenir la guérison de la surdité.

En 1639, Pierre de Camelins, évêque de Fréjus, fit placer ces reliques dans une châsse de plomb. L'année suivante, il permit qu'on les transportât à l'église paroissiale, où elles furent mises dans une armoire. Enfin, le 16 mai 1642, ledit évêque décida que, « d'après les nombreux (infinis) miracles constatés par les règles du droit, il permettait d'honorer à l'avenir les reliques de saint Ausile, soit en particulier, soit publiquement ». En 1803, l'authenticité de ces reliques a été constatée par M. Cavalier, curé de Draguignan, délégué de l'archevêque d'Aix.

Propre de Fréjus et notes locales.

SUPPLÉMENT

XVIe JOUR DE JANVIER

SAINT FRITZ [1], MARTYR A BASSOUES

VIIIe siècle.

Bassoues, comme l'indique l'étymologie basque [2], fut d'abord un lieu couvert d'immenses forêts. Les Druides le trouvèrent convenable pour la célébration de leurs rites, et ils en firent un de leurs principaux sanctuaires.

Le culte druidique jeta de profondes racines dans les diverses contrées de la France, et bien des gens encore ajoutent foi aux superstitions que cette religion nous a léguées.

Les Romains, pour s'assurer la conquête de la Gaule, cherchèrent à ruiner le crédit des Druides, en introduisant les dieux de Rome dans notre patrie. Là où se célébraient naguère les mystères sacrés en l'honneur du dieu Teutatès, on vit s'élever des temples et des idoles. Ainsi dans les forêts de Bassoues, qui avaient servi d'asile aux prêtres d'Esus, furent érigés des autels en l'honneur du dieu Mars, et c'est de là que ces bois ont reçu le nom de *Marsoulès*.

Le ville de Bassoues perdit en grande partie son importance, dès qu'elle ne posséda plus le sanctuaire druidique ; et ses annales n'offrent rien qui mérite d'être signalé, jusqu'à ce que Dieu, voulant la récompenser du sacrifice qu'elle lui avait fait en abandonnant ses superstitions pour suivre la loi de l'Evangile, lui eût rendu un sanctuaire bien autrement célèbre que celui des Druides, et qui devait être d'autant plus cher aux ancêtres des habitants de Bassoues, qu'il fut élevé pour consacrer la gloire d'un héros : saint Fritz, qui, après avoir renoncé aux honneurs et aux délices d'une cour, était venu verser généreusement son sang pour défendre leur religion et leur liberté.

Aussi cet illustre Martyr a-t-il toujours été en grande vénération au midi de la Garonne ; il n'est pas permis d'en douter, si l'on consulte les anciens missels et l'usage de plusieurs églises du diocèse d'Auch. Il est

1. Frisius ou le Frison, Frise et encore Frix. — 2. *Bassoa*, bois, broussailles ; — département du Gers, arrondissement de Mirande, diocèse d'Auch, 2,000 habitants.

fâcheux que nous n'ayons pas des mémoires anciens et sûrs qui nous racontent la vie d'un Saint qui a jeté tant d'éclat, et dont le culte a survécu à toutes les révolutions. « On conservait », dit l'abbé d'Aignan, auteur d'une histoire inédite de la Gascogne, « un manuscrit très-précieux, où on lisait la vie de saint Fritz et l'histoire des guerres qui, à cette époque, avaient lieu dans ce pays ; ce manuscrit s'est perdu au commencement du siècle dernier ». D'après une croyance généralement adoptée, saint Fritz était fils de Radbod, prince frison, intrépide, mais opiniâtrément attaché au polythéisme.

Tous les ennemis du christianisme le considéraient comme le plus ferme défenseur des idoles. Pépin d'Héristal, voyant l'attitude menaçante et les dispositions hostiles de Radbod, leva une armée formidable et marcha contre lui. Les Francs remportèrent la victoire, et n'accordèrent la paix aux Frisons qu'à la condition de faire cesser toute persécution contre le christianisme.

A la faveur de ce traité, saint Villebrod, accompagné de douze clercs saxons, débarqua dans la Frise, vers l'an 690, pour y prêcher la religion de Jésus-Christ. Le zèle des missionnaires ne s'arrêta pas devant les embarras suscités par la haine de Radbod ; et grâce à la protection de la fille de Pépin, que le prince frison avait obtenue pour épouse, l'Evangile fit de rapides progrès. Radbod fut obligé de laisser pénétrer la nouvelle doctrine jusque dans le palais ; sa pieuse épouse se fit un devoir d'élever son fils dans la religion de ses pères ; elle sut lui inspirer le goût de la vertu et préserver sa jeunesse de la contagion d'une cour licencieuse.

Mécontent de l'obstination de son père dans le paganisme, le jeune prince se retira sur les terres des Francs pour porter les armes sous Charles-Martel, dans la guerre qu'il allait faire aux Sarrasins. Chargé par son oncle de commander un corps d'armée dans l'Aquitaine, et sachant les Barbares campés dans une plaine, derrière la ville de Lupiac, il se porta au-devant des ennemis et alla leur présenter la bataille. Notre jeune héros fit des prodiges de valeur ; rien ne résistait à son courage, et déjà la victoire paraissait lui être assurée, lorsque le général infidèle accourut avec un secours extraordinaire ; cet incident arrêta ses troupes effrayées et mit le désordre dans l'armée chrétienne. Fritz tâcha de rallier les soldats autour de sa bannière, dans le lieu qu'on appelle encore aujourd'hui le moulin de l'*Etendard*, parce qu'il y avait planté son drapeau. Le combat recommença avec acharnement et se prolongea jusqu'à la nuit.

La victoire était restée indécise. Mais on dit que le lendemain il se donna une seconde bataille, où saint Fritz fut tué. La tradition du pays a conservé jusqu'au genre de mort qui enleva ce héros chrétien : dans la chaleur du combat, un infidèle lui lança une flèche, qui lui traversa les cuisses ; il perdait tout son sang, et comme on cherchait à le soustraire à la fureur des ennemis, il expira assez près du pont qu'on appelle encore aujourd'hui *Pont du Chrétien*, et on l'inhuma dans ce même lieu.

Notre Martyr demeura longtemps ignoré dans sa tombe ; mais Dieu, voulant glorifier le courageux défenseur de la religion, fit connaître miraculeusement le lieu qui renfermait ce précieux dépôt. Selon une tradition populaire, une vache allait tous les jours lécher une pierre cachée sous des broussailles ; elle vivait sans prendre d'autre nourriture, et était cependant plus grasse que le reste du troupeau. Des pasteurs observèrent ce prodige et le firent remarquer à un grand nombre de personnes qui en furent témoins. On creusa la terre et on trouva le corps du guerrier armé de toutes

pièces. A peine les reliques du Saint furent-elles enlevées, qu'aux yeux du peuple étonné on vit tout à coup une source miraculeuse jaillir de son tombeau, telle qu'on la voit encore aujourd'hui. On voulut transporter dans la ville, avec le corps, le tombeau que les soldats du jeune chef avaient construit à la hâte ; mais plusieurs bœufs attelés ensemble furent impuissants à le traîner. Alors un des assistants donna l'idée de le faire porter par la vache qui l'avait découvert ; aussitôt elle fut attelée au char qui portait le précieux dépôt, et seule, sans aucun autre secours, elle le traîna jusqu'au sommet de la colline ; mais arrivée là, elle s'arrêta, sans qu'il fût possible de la faire passer outre. On pensa que le Saint ne voulait pas entrer dans la ville, et on le déposa sur ce coteau. Bientôt après on y construisit une magnifique église, et son corps fut enfermé dans un tombeau de marbre. On le voit encore derrière un autel, seul reste de cet édifice.

Les miracles qui s'opérèrent sur son tombeau, devinrent bientôt célèbres dans toute la contrée, et attirèrent un grand concours auprès de ses reliques. On l'invoquait avec succès contre l'épilepsie.

Les pèlerins qui se rendaient auprès du tombeau de saint Fritz, allaient aussi visiter la fontaine miraculeuse et emportaient de l'eau pour la distribuer à leurs amis malades qui n'avaient pu les suivre.

Dieu signala la vertu de cette eau par plusieurs miracles ; aussi se serait-on bien gardé de s'en servir pour un usage profane ; personne, du reste, n'ignorait qu'une femme d'Andreou, qui avait voulu employer l'eau de la fontaine pour faire du pain, l'avait vue se changer en sang.

Ainsi s'établit le culte de saint Fritz, et sa fête fut fixée au 16 janvier, jour de l'invention de son corps.

En 1020, Raymond, seigneur de Bassoues, fit donation au monastère de Pessan de l'église de Saint-Fritz, à condition qu'on y érigerait, pour la desservir, un couvent de Bénédictins.

En peu d'années, les moines défrichèrent une grande partie des bois dont se trouvait couvert le sol de Bassoues.

Peu de monastères furent sujets à autant de vexations de la part des seigneurs voisins, que celui de Bassoues. En 1270, on supprima la conventualité, et le monastère de Saint-Fritz fut uni, avec tous ses revenus, à la mense archiépiscopale, du consentement de l'abbé et des religieux de Pessan.

Les habitants de Bassoues vivaient depuis longtemps en paix, sous la sage administration de leurs archevêques, lorsque les hérétiques, faisant appel à toutes les passions coupables, se jetèrent sur cette contrée sous la conduite du farouche Montgommery. Ces hordes de barbares, qui ravageaient tout sur leur passage, massacrant les prêtres, brisant les images, brûlant les églises et les oratoires des saints, ne devaient pas épargner celui de Saint-Fritz ; la confiance que les populations avaient en cet illustre Martyr, devait même exciter leur rage frénétique. Après l'avoir pillé, ces misérables le livrèrent aux flammes, qui le détruisirent en grande partie.

Lorsque l'ennemi eut disparu, ils s'empressèrent de se rendre à la chapelle de Saint-Fritz, persuadés qu'il ne restait plus rien de ce magnifique monument. Mais, quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'ils virent la chapelle où se trouvait le saint Martyr, entièrement conservée et le *corps intact*. Les flammes avaient respecté l'autel qui renfermait un aussi précieux dépôt. Ce fut vers la fin de 1569 que Bassoues perdit cette belle basilique.

L'archevêque, Léonard de Trappes, afin de remédier aux maux causés par la Réforme, résolut de parcourir tout son diocèse, accompagné de

quelques prêtres, et de prêcher lui-même à son peuple la saine doctrine. Il arriva à Bassoues en 1623. L'église de Saint-Fritz ne présentait plus alors que des ruines, et la crypte, que les flammes avaient respectée, ne renfermait plus que quelques reliques. Les habitants de Bassoues, craignant le retour des Huguenots, avaient divisé le corps du saint Martyr et l'avaient envoyé en dépôt dans les paroisses voisines pour le mettre en sûreté.

Léonard de Trappes, voulant sans doute que ces précieux dépôts fussent restitués plus tard à Bassoues, fit constater ce fait dans le procès-verbal, qui fut dressé à l'occasion de sa visite. Cette pièce précieuse a été conservée aux archives de l'archevêché, jusqu'en 1793 ; elle indiquait à quel titre les églises de Vic, de Peyrusse-Grande, etc., possédaient les reliques de saint Fritz.

Une note, trouvée par le curé de Bassoues dans les archives d'Auch, lui a fait découvrir le lieu où était déposée la tête du saint Martyr ; il s'empressa de la faire connaître à Mgr de Salinis. En conséquence, ce pieux prélat, heureux de contribuer à relever le culte d'un des principaux saints de son diocèse, rendit, le 29 mai 1857, une ordonnance par laquelle il prescrivait aux habitants de Peyrusse-Grande de rendre ce saint dépôt. M. l'abbé Darré, vicaire-général du diocèse, fut chargé de son exécution, et le premier du mois de juin, le chef de saint Fritz rentrait dans son antique chapelle, aux acclamations d'une foule immense accourue à sa rencontre.

Ce fut à la voix de Mgr de Trappes, que les habitants de Bassoues résolurent de rétablir la chapelle dédiée au saint Martyr. D'après ce qui en reste et le souvenir des vieillards, l'église de Saint-Fritz se composait de trois nefs. Une tour très-élevée couronnait le magnifique portail de l'entrée principale. Sur chaque portail, saint Fritz était représenté à cheval, portant la couronne sur la tête et le sceptre à la main.

La dévotion à notre saint Martyr survécut à toutes les guerres de religion. Dans l'ancien missel, il y avait une messe particulière de saint Fritz, et sa fête était célébrée avec pompe dans plusieurs localités. Un grand nombre d'églises lui étaient dédiées : ainsi, à Vic-Fezensac, le chapitre collégial se rendait en procession la veille de la fête à la chapelle du cimetière, qui possédait une relique considérable de notre Saint. Le concours du peuple y était prodigieux ; on chantait les premières vêpres, et le lendemain on chômait la fête jusqu'à midi, « par grande dévotion ». Mais le lieu qui semblait être proprement le théâtre de la gloire de saint Fritz, était Bassoues. Tous les jours de nombreux étrangers affluaient à son tombeau, attirés par les merveilleuses guérisons qui s'y opéraient.

A Bassoues, comme dans tout le reste de la France, la mort de Louis XVI fut le signal des plus affreux excès. Rien ne fut épargné ; et, au nom de la liberté et de la fraternité, on se livra aux actes les plus arbitraires.

L'église paroissiale servit à tenir des assemblées patriotiques. Les jours de fêtes, on y dansait la carmagnole, et la chaire de vérité était occupée par des impies, qui prêchaient au peuple les plus affreuses doctrines. Ce fut une raison pour conserver ce monument ; mais la chapelle de Saint-Fritz, qui ne paraissait plus devoir être d'aucune utilité à ces malheureux, devint l'objet de leur exécrable fureur ; ils renversèrent les voûtes, brisèrent les autels, et leurs mains sacriléges profanèrent les vases sacrés. En décrétant la démolition de ce monument, l'un des plus beaux de la province, le conseil fut entraîné par quelques meneurs, et c'est sur eux surtout que doit retomber la responsabilité d'un acte aussi impie.

Dès que la liberté fut rendue à la religion, les habitants de Bassoues

s'empressèrent de rappeler les prêtres, qui avaient été chassés et qui survivaient encore à la tempête révolutionnaire.

Une nef latérale avait été conservée pour le rivage des terres ; on s'empressa d'en fermer les arceaux, d'élever un autel, et de placer au dessus, dans une niche, le buste du Saint, que le peuple accompagne avec tant de respect dans les processions. La chapelle possédait autrefois une magnifique statue de saint Fritz, au pied de laquelle venaient prier les pèlerins. M. l'abbé de Belloc, originaire de Bassoues, trouva dans sa maison une partie de la tête, que son père avait arrachée des mains des révolutionnaires, et il s'en servit pour former le nouveau buste. Aussi le peuple a-t-il une dévotion toute particulière pour cette image vénérée ; et ceux qui viennent visiter le tombeau, se retireraient avec regret, s'ils ne pouvaient la toucher ou placer sur elle quelque objet de piété.

Derrière l'autel, sur six colonnes de marbre, fut élevé l'antique tombeau du Saint, qui rappelait de si touchants souvenirs, et qui, pendant plus de dix siècles, avait été l'objet de la vénération de toute la province. L'impiété ne l'avait pas épargné ; après en avoir brisé le couvercle, on avait emporté le reste pour servir d'abreuvoir aux animaux. Cette profanation ne devait pas rester impunie : le premier bœuf qui s'en approcha, tomba raide mort. C'en fut assez pour le faire respecter, et on s'empressa de le rendre aussitôt après que la tourmente révolutionnaire eut cessé [1].

On apprit bientôt au loin que les saintes reliques avaient été rapportées dans leur chapelle. On accourut de toutes les contrées voisines pour leur rendre hommage et pour leur faire une réparation solennelle des outrages qu'elles avaient reçus. De nombreux miracles récompensèrent la foi des pèlerins et encouragèrent leur dévotion.

Trois fêtes surtout sont remarquables par le concours immense des populations de la contrée : la fête de saint Fritz, la fête de la Trinité et la fête de Saint-Jean ; c'étaient les fêtes des trois autels de la chapelle. Inutile de dire que le peuple chôme entièrement les fêtes de saint Fritz et de saint Jean ; mais celle de la Trinité l'emporte sur toutes les autres fêtes de l'année par les magnificences qu'on y déploie et par l'affluence des étrangers qui y accourent des pays les plus éloignés.

Extrait de l'*Histoire de Bassoues et de la chapelle de Saint-Fritz*, par M. l'abbé Guilhempey ; Auch, 1858. Cette brochure se vend au profit de la chapelle de Saint-Fritz que l'on reconstruit sur l'ancien plan.

VIIe JOUR DE JANVIER

LE B. VITAL, FONDATEUR DE L'ABBAYE DE SAVIGNY (1122).

Le bienheureux Vital, fils de Rainfroi et de Rohardo, naquit dans le diocèse de Bayeux, au village de Tierceville, et fut élevé dans la maison paternelle avec les soins les plus tendres. Lorsqu'il fut parvenu à un âge avancé, la profonde connaissance qu'il avait de la théologie et du droit

1. Ce fait a été raconté à l'auteur de cette notice par des témoins oculaires.

civil, son éloquence admirable et surtout la pureté de ses mœurs, le firent rechercher de Robert, comte de Mortain (Manche), qui l'attacha à sa personne en qualité de chapelain. Il demeura longtemps à la cour de ce prince; mais, ennuyé du bruit du monde et soupirant après le silence de la retraite, il finit par se retirer dans un désert appelé Dampierre (1088).

Ce lieu, situé sur la paroisse de Mantilly (Orne), à peu de distance de l'ermitage fondé par saint Guillaume Firmat, semblait disposé par la Providence pour élever l'âme à la contemplation : tout y respirait le calme et la paix. Oubliant, dans cette solitude, le monde et ses vanités, le bienheureux Vital s'appliqua courageusement à porter, avec une fidélité plus grande encore, le joug de Jésus-Christ, et à marcher à sa suite, comme les Apôtres, par la voie royale de la pauvreté, de l'humilité et de la mortification. Il était adonné continuellement au jeûne et à l'oraison. Plusieurs personnes, désireuses de travailler à leur perfection, vinrent se ranger sous sa conduite; parmi elles il faut citer surtout saint Bernard d'Abbeville, qui fonda dans la suite l'abbaye de Thiron. Le bienheureux Vital ne tarda pas à voir les trésors de vertu que Dieu avait déposés dans cette âme et les talents extraordinaires qu'il lui avait donnés pour la prédication. Il résolut d'en profiter pour l'exécution d'un grand dessein qu'il avait formé depuis quelque temps. A cette époque, il régnait dans presque toutes les provinces de France une licence effrayante. Le clergé séculier, quoique luttant courageusement contre le mal, ne parvenait pas à le réprimer suffisamment. Dieu inspira à plusieurs fervents religieux la pensée de venir au secours de son Eglise, en travaillant par leurs prédications à la conversion des pécheurs. Au premier rang de ces ouvriers apostoliques fut le bienheureux Vital. Doué d'une éloquence et d'une énergie extraordinaire, il ne craignait jamais de dire aux pécheurs toute la vérité. Il n'épargnait pas plus les riches que les pauvres, les grands que les petits. La foule se pressait sur ses pas pour entendre sa parole, puis elle s'en retournait pénétrée de repentir et de confusion. Il poursuivait le vice à outrance, et mettait sous les yeux des pécheurs toute l'ignominie de leur conduite. Il parvenait ainsi à soumettre à Jésus-Christ les plus fiers chevaliers et les populations les plus perverties.

Cependant Raoul de Fougères, à qui appartenait la forêt de Mantilly, voyant que le nombre des ermites allait toujours croissant, leur désigna, pour y établir leur demeure, une forêt située sur la paroisse de Savigny. Le bienheureux Vital et ses compagnons, laissant dans leur première solitude un très-petit nombre de frères, allèrent se fixer dans cette nouvelle retraite (1105). Ils y bâtirent un monastère qui, cinq ans après sa fondation, vit le nombre de ses religieux se monter à plus de cent quarante. Comme il fallait des terres considérables pour nourrir une si nombreuse communauté, Raoul de Fougères accorda au Bienheureux toute la forêt de Savigny et plusieurs terres environnantes (1112).

L'œuvre à laquelle le bienheureux Vital donna le plus particulièrement son attention, ce fut le bon ordre et la régularité de son monastère. Il donna à ses religieux la Règle de Saint-Benoît à laquelle il ajouta quelques constitutions particulières d'une très-grande austérité. Dieu bénit tellement cette communauté que, dans l'espace de quarante ans, elle donna naissance à une trentaine d'autres abbayes, qui édifièrent la France, l'Angleterre et l'Irlande par leurs pieuses austérités. Parmi celles qui s'élevèrent en Normandie, on compte les abbayes de la Trappe, de Saint-André-en-Gouffer, de Villers-Canivet, d'Aulnay, de Barbery, de Beaubec, de Foucarmont, de Bival, de Bondeville, du Trésor, du Breuil-Benoît, de Thorigny, et des Dames-Blanches-de-Mortain [1].

Ces nombreuses et pénibles occupations n'empêchaient pas le Bienheureux de se livrer à la prédication de la parole de Dieu. Notre-Seigneur lui donna des grâces particulières pour travailler à la conversion des femmes de mauvaise vie. Toujours charitable, même envers les plus grands pécheurs, il avait cependant quelques ennemis; mais Dieu fit tourner constamment leurs mauvais desseins à la gloire de son serviteur.

En 1118, le bienheureux Vital entreprit un voyage en Angleterre, où l'appelaient les intérêts de son église. Il parcourut plusieurs provinces de ce royaume pour y établir des maisons de son Ordre, et appeler à la pénitence les peuples de cette contrée. A son retour, il fut pressé par ses religieux, dont le nombre allait toujours croissant, de redemander la terre de Mortain qu'il avait autrefois cédée à l'abbé de Saint-Etienne de Caen. Celui-ci rendit cette terre avec joie au bienheureux Vital et à ses bons religieux, parce qu'ils étaient trop pauvres pour se suffire à eux-mêmes. L'année suivante, Henri, roi d'Angleterre, lui donna à perpétuité la terre de Dampierre, située sur la paroisse de Mantilly, afin qu'il y établît un prieuré de son Ordre.

1. Cette abbaye, ainsi appelée à cause de la couleur des habits qui furent donnés aux religieuses par le bienheureux Vital, fut rachetée vers 1825 pour y fonder un petit séminaire. Cet établissement, entièrement rebâti, est aujourd'hui très-florissant.

La sainteté de cet humble serviteur de Jésus-Christ ne lui attirait pas seulement le respect des rois, des princes et des puissants de ce monde, les souverains Pontifes eux-mêmes se plaisaient à lui donner des marques de leur estime et de leur affection. Il passa encore quelques années sur la terre à procurer la gloire de Dieu, à défendre les pauvres contre leurs oppresseurs, et surtout à conduire dans les voies du salut le troupeau bien-aimé que Notre-Seigneur avait confié à sa garde. Toujours attentif à veiller et à prier, on eût dit qu'il se hâtait de faire le bien et d'amasser des mérites pour le ciel, dans la prévision d'une mort prochaine. Cette pensée de la mort, loin de lui inspirer de la crainte, faisait au contraire sa joie et sa force; car il appelait de tous ses vœux le moment où son âme, délivrée des liens du corps, irait au ciel s'unir à son bien-aimé. Quelques jours avant ce moment heureux, il partit pour le prieuré de Dampierre, où l'appelait une affaire importante. C'est là qu'il rendit son âme à Dieu, le 16 septembre 1122.

A sa mort, on vit apparaître un nuage lumineux au milieu de l'église, et un parfum des plus suaves remplit toute la maison. Son corps fut transporté par les religieux à Savigny où on le conserva pendant trois jours. On le déposa ensuite dans un tombeau et on le descendit dans une large fosse pratiquée au milieu de la chapelle septentrionale de l'église abbatiale. Les grâces et les miracles obtenus à son tombeau devinrent si nombreux que l'abbé et les religieux de Savigny résolurent de lever de terre le corps du serviteur de Dieu. On le transféra dans la chapelle de Sainte-Catherine, le 30 mars 1182, en présence d'un grand nombre de fidèles. En 1243, le corps fut transféré dans la grande église abbatiale et déposé près du grand autel.

Outre le chef du bienheureux Vital, l'église abbatiale possédait un très-grand nombre d'autres reliques, dont l'avait enrichie la piété des évêques et des princes. On y vénérait surtout du bois de la vraie Croix, des reliques du prophète Daniel, de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, de saint Pierre, de saint Matthieu, de saint Barthélemi, de saint Jacques, apôtres, de saint Victor, de saint Bernard, de saint Guillaume Firmat, de saint Thomas de Cantorbéry, de la chasuble de saint Pierre, et de la chasuble de saint Vital. Toutes ces reliques étaient conservées dans une grande et magnifique châsse que l'on portait tous les ans en procession le mardi de Pâques, à deux croix élevées dans la forêt de Savigny. Le chef du bienheureux Vital était porté à part. Cette belle cérémonie attirait un nombre considérable de pèlerins, qui venaient de très-loin pour honorer le Bienheureux. Ce culte religieux, rendu pendant plus de six siècles à la mémoire du serviteur de Dieu, porta, en 1738, le chapitre général de Cîteaux [1] à établir une fête en l'honneur de ce saint abbé. Elle était célébrée dans l'église de Savigny, le 16 septembre, et ne fut interrompue qu'à l'époque de la Révolution, qui chassa les religieux du bienheureux Vital de leur vénérable sanctuaire.

Les reliquaires de l'abbaye furent alors solennellement transférés à l'église paroissiale. Après avoir été exposées à la vénération des fidèles, les saintes reliques furent placées sous l'autel du chœur. Mais, en 1793, quelques impies, animés d'une fureur sacrilége, brisèrent les reliquaires et dispersèrent leurs précieux ossements sur le pavé. Quelques jours après, ils furent pieusement recueillis, puis placés dans de grandes caisses en bois et déposés sous le grand autel, où ils restèrent jusqu'en 1803. A cette époque, on fit préparer de grands reliquaires en forme de tombeau dans lesquels on plaça toutes les reliques du bienheureux Vital et de ses compagnons. A partir de ce moment, elles furent exposées à la vénération des fidèles et portées tous les ans en procession le jour de l'Ascension. En 1833, elles furent reconnues authentiques par l'évêque de Coutances.

Aujourd'hui, l'antique et belle église abbatiale de Savigny est détruite. Il ne reste qu'un monceau de ruines de cet illustre monastère. Le tombeau du Bienheureux n'a pas été épargné; il fut brisé, en 1791, afin d'en extraire les reliques que l'on y conservait encore, et que l'on transféra dans l'église paroissiale de Savigny-le-Vieux. Une partie de ce tombeau brisé fut perdue pendant la Révolution et l'on n'en conserve plus aujourd'hui que des fragments. Mais le respect et la dévotion pour le bienheureux Vital sont encore gravés profondément dans le cœur des habitants de Savigny et des populations voisines. Comme dans les siècles précédents, les fidèles viennent en grand nombre prier devant ses reliques.

Extrait des *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

1. L'abbaye de Savigny, et toutes les abbayes qui en dépendaient, furent réunies à l'Ordre de Cîteaux, en 1147.

XIX[e] JOUR DE JANVIER

SAINT CONTEST, ÉVÊQUE DE BAYEUX [1] (513).

La châsse de saint Contest ne fut point violée pendant la Révolution. On conserve aujourd'hui avec beaucoup de vénération les reliques de ce saint Evêque dans l'église de la Sainte-Trinité de Fécamp, qui est l'ancienne abbatiale. Elles sont encore actuellement renfermées dans une châsse en marbre blanc dans laquelle elles avaient été déposées, en 1518, par le cardinal Boyer, archevêque de Bourges et abbé commendataire de Fécamp. Cette châsse a été ouverte, en 1857, par Mgr de Bailleul, archevêque de Rouen, qui a donné une relique de saint Contest à Mgr l'évêque de Bayeux pour sa cathédrale.

Les reliques accordées autrefois à l'église du prieuré de Saint-Vigor ne sont plus conservées dans cette église. Il est probable qu'elles furent profanées à la Révolution ; car elles ont été enlevées à cette époque, sans qu'on ait pu savoir ce qu'elles sont devenues. Il n'y a plus à Saint-Vigor ni autel, ni pèlerinage en l'honneur de saint Contest.

Ce saint Evêque, dont le culte a été approuvé à Rome pour tout le diocèse de Bayeux, est depuis un temps immémorial patron de l'église de Saint-Contest, près Caen. Cette église ne possède aucune relique de son saint patron. On y voit seulement une statue de saint Contest qui le représente avec les insignes de l'épiscopat.

Ce grand serviteur de Dieu était aussi patron de l'église d'Athis-sur-Orne. Mais la paroisse de ce nom a été supprimée à la Révolution, malgré les précieux souvenirs qui s'y rattachaient.

Saint Contest était autrefois honoré par les Chartreux de Cologne, qui célébraient sa fête le 19 janvier. Il avait aussi un office dans le bréviaire de Séez de 1737; mais, depuis 1864, il n'est plus honoré que dans la paroisse de Millesavattes, où les pèlerins viennent réclamer son intercession en faveur de leurs enfants malades. Près de l'autel, on aperçoit la statue du Saint, portant la crosse et la mitre, et bénissant les fidèles.

Extrait des *Vies des Saints du diocèse de Séez*, par M. l'abbé Blin, curé de Durcet.

1. Cette notice étant consacrée exclusivement au culte et aux reliques du saint évêque de Bayeux, nous renvoyons le lecteur à la page 482 de ce volume, où nous avons donné quelques détails sur sa vie.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

JANVIER

VII

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XIVe JOUR.

XVe JOUR. Pages.

XVIe JOUR.

XVIIe JOUR.

XVIIIe JOUR.

Pages.

XIXe JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

TABLE ALPHABÉTIQUE

SUPPLÉMENT

FIN DES TABLES DU TOME PREMIER.

Bar-le-Duc. — Typ. SCHORDERET et Ce.

